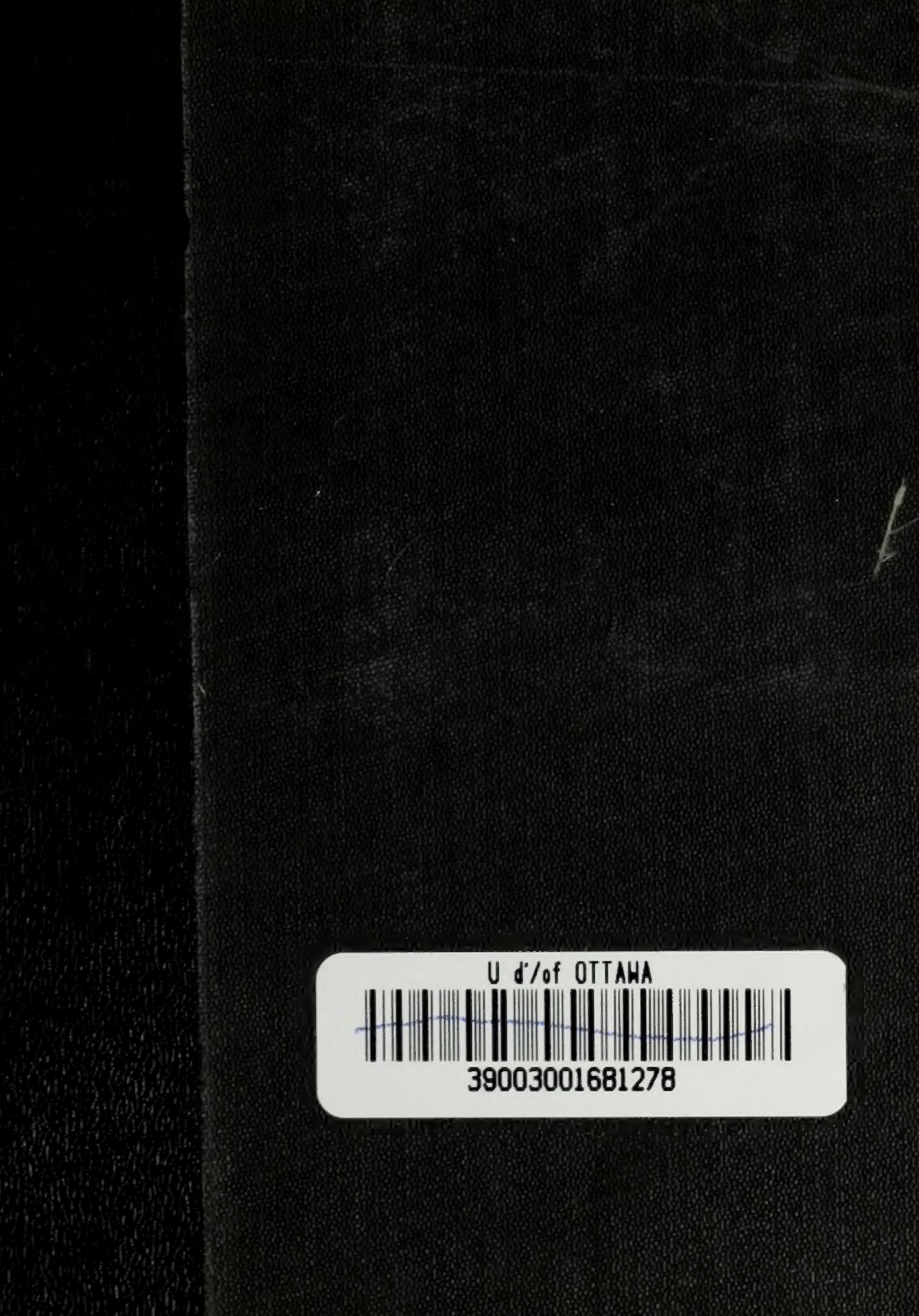


HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



David pinx[t] — Imp. Ch. Chardon aîné Paris — F[d] Delannoy sc.

BELISARIO CIEGO Y PIDIENDO LIMOSNA

HISTOIRE UNIVERSELLE

III

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE

CONTENANT

L'EMPIRE D'OCCIDENT. — CONSTANTIN ET SES SUCCESSEURS
JULIEN, VALENTINIEN, THÉODOSE
L'EMPIRE D'ORIENT. — JUSTINIEN ET SES SUCCESSEURS. — EMPIRE GREC
EMPIRE LATIN. — SECOND EMPIRE GREC
JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR MAHOMET

PAR

LE COMTE DE SÉGUR

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NEUVIÈME ÉDITION

ORNÉE DE GRAVURES D'APRÈS LES GRANDS MAITRES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

[1853]

EMPIRE D'ORIENT.

CHAPITRE PREMIER.

CONSTANTIN.

(An 312.)

Tableau de la vieillesse de l'empire romain. — Anéantissement de la liberté par Constantin. — Fondation du despotisme. — Tableau de l'empire après la mort de Constantin. — Translation du siége de l'empire à Constantinople. — Érection d'un arc de triomphe à Constantin. — Prédilection de Constantin pour le christianisme. — Premières discordes ecclésiastiques. — Secte des circoncellions en Afrique. — Éducation des enfants de Constantin. — Victoire de Constantin sur les Sarmates. — Établissement des jeux sarmatiques. — Édits de Constantin. — Abandon des charges publiques. — Ordonnances de Constantin. — Son respect pour le culte chrétien. — Guerre entre Constantin et Licinius. — Bataille de l'Hèbre. — Fuite de Licinius. — Bataille de Chrysopolis. — Défaite et fuite de Licinius. — Son abaissement et sa mort. — Abolition du polythéisme. — Désordres dans l'empire occasionnés par les courtisans. — Hérésie en Égypte excitée par Arius. — État de l'Église. — Sectes du syncrétisme, des esséniens et des thérapeutes. — Mœurs des esséniens. — Mœurs des thérapeutes. — Propagation de l'Évangile. — Causes de la haine des Romains contre le christianisme. Progrès du christianisme. — Chute du polythéisme. — Premiers évêques à Rome. — Pontifes de Rome jusqu'à Constantin. — Le Paraclet. — Tableau des discordes causées par les schismes. — Élection d'un chef de l'Église, nommé ensuite *pape*. — L'excommunication. — Morale du christianisme. — Naissance de l'arianisme. — Efforts de Constantin pour établir la paix dans l'Église. — Concile général. — Clôture du concile. — Abolition des combats de gladiateurs. — Mort de Crispus et de Fausta. — Révolte contre Constantin. — Son départ définitif de Rome. — Découverte du sépulcre de Jésus-Christ. — Construction d'une église nommée le *Saint-Sépulcre*. — Fondation de Constantinople dans Byzance. — Le siége de l'empire est fixé dans cette ville. — Grands travaux dans Byzance, sous Constantin. — Dédicace de Constantinople à la Vierge. — Institutions de Constantin. — Victoires du jeune Constantin sur les Goths. — Mort du philosophe Sopatère. — Révolution parmi les Barbares. — Naissance de Julien l'Apostat. — Panégyriques de Constantin. — Révolte et mort de Calocère. — Partage de l'empire entre les enfants de Constantin. — Nouvelles dissensions de l'Église. — Exil et mort d'Eustathe. — Désobéissance de l'évêque Athanase au sujet d'Arius. — Accusations dirigées contre lui. — Sa justification, sa condamnation, sa déposition. — Réintégration d'Arius. — Arrivée d'Athanase à Constantinople. — Sa justification devant Constantin. — Sa condamnation et son exil. — Triomphe et mort d'Arius. — Loi sur la juridiction épiscopale. — Autres décrets de Constantin. — Déclaration de guerre aux Perses. — Maladie et baptême de Constantin. — Rappel d'Athanase. — Mort de Constantin.

Nous avons quitté ce forum célèbre où brillèrent tant d'orateurs éloquents, ce sénat que Cynéas avait pris pour une assemblée de rois, et où l'on admirait

tant de vertus, ce Capitole où triomphèrent tant de héros; et nous revenons avec Constantin vers cet Orient voluptueux où l'homme bercé par la mollesse, enivré par les plaisirs, parut toujours destiné à s'engourdir au sein du repos et à s'endormir dans l'esclavage.

Nous allons écrire l'histoire de la vieillesse de cet empire, dont la force colossale avait si longtemps fatigué la terre : l'histoire de cette vieillesse est triste, mais elle conserve cependant quelques traits qui rappellent son antique grandeur; si elle n'élève plus l'esprit, elle l'intéresse encore; on y voit peu de ces actions héroïques qui excitent l'admiration, mais elle offre aux rois et aux peuples d'utiles leçons et de salutaires exemples : on y trouvera le courage plus occupé à se défendre qu'à conquérir; la politique s'y montre plus timide; l'intrigue y succède à l'audace, la trahison aux révoltes; on assassine au lieu de vaincre.

Des conjurations fréquentes détrônent encore quelques princes, mais elles ne produisent plus de révolutions que dans le palais; elles sont presque indifférentes aux peuples, qui ne font que changer, non de sort, mais de maîtres.

« Depuis le partage de l'empire, comme le dit Montesquieu, l'ambition des » généraux étant plus contenue, la vie des empereurs fut plus assurée; ils » purent mourir dans leur lit, ce qui parut avoir un peu adouci les mœurs. Ils » ne versèrent plus le sang avec tant de férocité; mais, comme il fallait que ce » pouvoir immense débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, » mais plus sourde. Ce ne furent plus des massacres, mais des jugements ini- » ques, des formes de justice qui semblaient n'éloigner la mort que pour flétrir » la vie. La cour fut gouvernée et gouverna par plus d'artifice, par des arts plus » exquis, avec un plus grand silence; enfin, au lieu de cette hardiesse à con- » cevoir une mauvaise action et de cette impétuosité à la commettre, on ne » vit plus régner que les vices des âmes faibles et des crimes réfléchis. »

Depuis Auguste, les empereurs les plus ambitieux avaient respecté les formes républicaines; et les plus mauvais princes, se montrant encore citoyens, se faisaient populaires pour se rendre absolus. Ces maîtres du monde ne commandaient à la terre qu'au nom du peuple romain : le sénat légalisait leurs ordres; les pontifes sanctifiaient leurs entreprises; les plus puissants et les plus illustres personnages de Rome décoraient leurs trônes, entouraient leurs personnes, et soutenaient leur gloire par l'éclat de leurs triomphes. Peu de princes, même les plus lâches, se seraient crus dignes de conserver le nom et la puissance d'*imperator*, s'ils n'avaient parcouru fréquemment les camps nombreux qui garnissaient les frontières de l'empire; ils quittaient souvent la toge, et se montraient à la tête de ces invincibles légions qui faisaient respecter encore les Romains à l'époque où la chute de leurs vertus et de leur liberté ne leur laissait plus d'autres titres à l'estime que le courage.

Sous le règne de Constantin, les traces de cet antique système s'effacèrent; il ne se soumit aux anciennes coutumes que jusqu'au moment où il n'eut plus de rivaux. Soigneux de détruire tout vestige de liberté, il fit même disparaître de ses enseignes les lettres initiales des noms du sénat et du peuple romain,

prenant pour prétexte la nécessité de les remplacer sur le *labarum* par celles du nom de Jésus-Christ. Le peuple fut privé de tout droit d'élire, et le sénat de toute part réelle à la législation.

L'empereur craignait la puissance des grands, et voulait cependant ménager leur vanité : il créa une foule de titres sans fonctions, ne confia l'autorité qu'à des officiers choisis par lui, et dont l'existence dépendait de sa faveur. La nation ne fut plus rien, le prince fut tout ; la cour remplaça la patrie, et la monarchie, n'étant plus légale, devint patrimoniale.

Les princes aveuglés par l'amour du pouvoir craignent toute limite à leur autorité ; ils oublient que les institutions, qui règlent et arrêtent leur marche, peuvent seules lui donner quelque sûreté, et qu'en ne voulant pas de barrière contre l'abus de la puissance, ils la privent des seuls remparts qui, dans les jours de péril, peuvent la défendre.

Constantin ne s'aperçut point des dangers du despotisme qu'il fondait. Prince belliqueux, couronné par la victoire, chéri des soldats compagnons de ses triomphes, il se vit respecté des peuples qu'il avait délivrés d'une foule de tyrans : son habile et heureuse activité empêchait tout péril de naître, et rien ne lui résista que le clergé qu'il avait affranchi, élevé et enrichi.

Tout despotisme est brillant lorsqu'il est décoré par la gloire ; il donne même un bonheur apparent et passager quand il est exercé par un prince habile et juste. La force de Constantin assurait à l'empire un profond repos ; l'équité, qui dicta la plus grande partie de ses lois, faisait jouir ses sujets d'une sécurité depuis longtemps inconnue. Ce ne fut qu'après sa mort que tous les vices de ce gouvernement sans contre-poids et de cette monarchie sans base éclatèrent dans toute leur difformité, et amenèrent en peu de temps la chute de l'empire, qui devint la proie des Barbares.

Dès que l'âme active de Constantin cessa d'animer les membres épars de cet empire colossal, ses faibles successeurs, semblables aux despotes efféminés de l'Asie, ne montrèrent plus rien de romain. Une lâche oisiveté les enchaîna au milieu d'une cour corrompue ; ils s'enfermèrent dans leurs palais ; toute leur puissance passa entre les mains des eunuques, des affranchis et d'une foule d'insolents domestiques. « Les plus grands personnages, les magistrats » les plus respectables, les plus braves guerriers, comme le remarque un his- » torien moderne, M. Le Beau, se trouvèrent ainsi à la discrétion de cette » foule de courtisans sans expérience et sans mérite, qui ne peuvent servir » l'État ni souffrir qu'on le serve avec gloire. »

Invisibles pour la nation, au fond d'un palais impénétrable à la vérité, environnés de prêtres que l'ambition éloignait de leurs devoirs, et qui ne s'occupaient que du soin d'associer leurs maîtres à leurs honteuses querelles, à leurs puériles disputes, et souvent à leurs funestes erreurs, ces empereurs dégradés ne virent, ne pensèrent et ne régnèrent plus que par leurs favoris.

Depuis longtemps l'Italie, possédée par les conquérants du monde, enrichie des dépouilles de la Grèce, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Espagne, n'était plus, suivant l'expression de Montesquieu, que *le jardin de Rome*. Cette terre, cou-

verte de palais, de maisons de plaisance, de parcs somptueux, consommait tout et ne produisait rien. On y voyait en foule des riches efféminés, des esclaves consacrés au luxe et aux plaisirs, des gladiateurs, des baladins, des courtisanes, des pantomimes, mais presque plus de cultivateurs ni de soldats; les laboureurs ne se trouvaient qu'en Afrique, en Sicile, en Égypte. Les légions, formées par des recrues tirées des pays conquis, comptaient dans leurs rangs peu de citoyens et une foule de Barbares, plus disposés à piller l'empire qu'à le défendre. Le luxe de plusieurs cours et la multiplicité des offices faisaient sans cesse augmenter les impôts, dont le produit, dissipé par les favoris, était perdu pour la chose publique.

La translation du siége de l'empire à Constantinople, achevant d'écraser l'Italie, lui enleva le reste de sa population, de ses richesses, et l'ouvrit enfin sans défense aux sauvages enfants du Nord, qui triomphèrent sans peine de ces faibles descendants des vainqueurs de la terre, et plongèrent, pendant quelques siècles, le monde civilisé dans les ténèbres de la barbarie.

C'est le récit de cette sanglante et terrible révolution que nous allons commencer. Il nous conduira promptement à l'époque où, dans le Nord et dans l'Occident, s'élevèrent, au milieu des débris de l'empire, ces nouvelles monarchies, qui, après une longue nuit, sortirent enfin de ce chaos, fortes, brillantes, et firent reparaître dans la Gaule, dans la Germanie et dans la Bretagne modernes, les sciences, les lettres, les arts, et tous ces rayons de la gloire humaine qu'on avait craint de voir disparaître pour toujours au milieu des ruines de la Grèce et de Rome.

En Orient, nous suivrons plus longtemps les faibles successeurs de Constantin, mais sans nous appesantir sur les tristes et honteux détails de cette suite monotone de tyrannies sans grandeur, de révolutions sans intérêt public, de crimes sans éclat; nous esquisserons rapidement les règnes de ces princes, dont la plupart ne parurent sur le trône que comme des ombres, et qui traînèrent plutôt qu'ils ne portèrent le sceptre des Césars, jusqu'au moment où les soldats fanatiques de Mahomet, les surprenant au milieu des disputes de leurs sectes et des jeux de leurs cirques, arrachèrent de leurs fronts les débris d'une couronne qu'ils ne pouvaient plus soutenir.

Constantin, fondateur de ce nouvel empire, parut dans les premières années de son règne plus occupé du soin de relever les anciennes institutions que d'en créer de nouvelles. Libérateur de Rome, ses premiers actes eurent pour objet la réparation des maux produits par la tyrannie et des désordres qu'entraînent les guerres civiles. Triomphant sous les enseignes d'un culte nouveau, il ne fit d'abord qu'affranchir et protéger une religion jusque là proscrite. Ménageant le polythéisme, il le laissa quelque temps en possession de ses droits antiques et de ses honneurs.

Après avoir ramené la justice dans l'empire, il voulut y faire régner la tolérance; par cette sage politique, il rétablit la paix intérieure, et mérita cette affection sincère que les partis vaincus accordent si rarement aux vainqueurs.

Ce fut alors qu'on lui éleva un arc de triomphe sur lequel on lisait cette inscription dictée par la reconnaissance, et non par la flatterie : *Le sénat et le peuple romain ont consacré cet arc de triomphe à Constantin, qui, à l'inspiration de la divinité et par la grandeur de son génie, à la tête de son armée, a su, par une juste vengeance, délivrer la république du joug d'un tyran.*

L'empereur répondit modestement à cet hommage, en attribuant ses succès à Dieu seul. Il fit placer, au bas de la longue croix que portait sa statue, cette autre inscription : *C'est par ce signe salutaire, vrai symbole de force et de courage, que j'ai délivré votre ville, et que j'ai rétabli le sénat et le peuple romain dans leur ancienne splendeur.*

En même temps que par cette déclaration solennelle il montrait sa prédilection pour le christianisme, il résistait au zèle ardent des chrétiens qui l'entouraient, et leur interdisait toute réaction contre leurs persécuteurs : par un édit, publié à Milan, il garantit à tous les citoyens de l'empire la libre profession de leurs différentes religions; enfin, pour prouver combien il craignait de marcher sur les traces des tyrans, il rendit une loi pour condamner à la torture tout délateur qui aurait accusé sans preuves un citoyen du crime de lèse-majesté.

Si ce prince eût persisté dans ses nobles sentiments, il aurait égalé en sagesse Marc-Aurèle et Trajan, qu'il surpassait peut-être en gloire militaire; mais l'ivresse du pouvoir et l'ambition des prêtres qui l'entouraient lui firent bientôt abandonner cette sage politique. Les chrétiens, à peine délivrés de la persécution, se divisèrent en sectes : l'empereur aurait dû ne se servir de son autorité que pour leur défendre tout acte contraire à la tranquillité publique; il fallait éviter, en se mêlant à ces querelles d'opinions, de leur donner une funeste importance, et sans doute, s'il n'eût point envisagé ces dissensions comme politiques, les disputes métaphysiques des chrétiens n'auraient point eu plus d'influence sur le sort des peuples que les controverses des différentes écoles de philosophie qui depuis si longtemps avaient partagé les esprits sans troubler la terre. Mais dès que le pouvoir de l'empereur intervint dans les affaires religieuses, elles se transformèrent en affaires d'État. L'esprit d'opposition et de liberté qui était sorti du sénat entra dans les conciles, l'audace qui avait quitté la tribune reparut dans la chaire : les consciences résistèrent à l'autorité, les prêtres prétendirent commander aux âmes, comme les princes aux corps, et le monde s'accoutuma à reconnaître deux puissances, l'une spirituelle, l'autre temporelle, dont les passions ne laissèrent jamais marquer les limites avec précision.

Quelques princes, jaloux de leur pouvoir et mal entourés, opposèrent souvent l'hérésie aux dogmes reçus par l'Église, et proscrivirent ceux qu'ils ne pouvaient convaincre. D'autres, faibles, timorés, dominés par des prêtres ambitieux, cédèrent à la tiare une partie des prérogatives de leur couronne.

Le désir d'une vaine gloire, la soif des richesses, l'espoir de la puissance, répandirent dans l'Église les germes de la corruption; cette religion morale, qui proscrivait toutes les passions, qui enseignait toutes les vertus, qui faisait

un mérite de la pauvreté, un devoir de l'humilité, et qui ordonnait à tous ses ministres de prêcher aux hommes l'union, l'égalité, l'amour et l'oubli des injures, offrit à la terre le tableau scandaleux des dissensions les plus opiniâtres, de l'ambition la plus effrénée, des querelles les plus indécentes et des vengeances les plus cruelles.

Au nom de celui qui avait déclaré que *son royaume n'était pas de ce monde*, on se disputa honteusement les honneurs, les richesses, la domination; au nom du Dieu qui pardonne, on se lança réciproquement les foudres célestes; au nom du Dieu de paix, la terre fut ensanglantée.

Toutes les pages de cette histoire, et, pendant plusieurs siècles, celles de l'histoire moderne, ne seront que trop remplies des désordres, des crimes qui furent le résultat de ces funestes égarements; en les décrivant avec fidélité, il est juste, il est essentiel d'éviter toujours une faute non moins commune, celle de confondre une religion simple, morale, tolérante, pacifique, avec les passions et les excès de ses ministres. L'histoire n'est plus impartiale et ne conserve plus son noble caractère, lorsque, trop irritée des abus, elle accuse les principes; c'est tromper les hommes au lieu de les éclairer, que d'attribuer à la philosophie les erreurs des sophistes, à la liberté les crimes de l'anarchie, à la religion les faiblesses et les vices qu'elle condamne.

L'Afrique fut le premier théâtre de ces discordes. Cécilien, évêque de Carthage, fut accusé par Donat d'avoir usurpé l'épiscopat et de s'être trouvé au nombre des *traditeurs*, c'est-à-dire de ces chrétiens qui, par faiblesse, dans le temps de la persécution, avaient découvert et sacrifié aux magistrats les livres saints. Cette querelle divisa l'Église; soixante-dix évêques d'Afrique déclarèrent Cécilien innocent et légalement ordonné; le parti des donatistes, ardent et nombreux, ne voulut point reconnaître cette décision.

L'empereur, dans le dessein de terminer ce schisme, convoqua, dans la ville d'Arles, un concile (1) : le pape Sylvestre y envoya deux légats. Cette assemblée fit encore un décret favorable aux évêques Félix et Cécilien; elle rendit compte au pape de ses décisions et de ses motifs. Les évêques qui composaient ce concile ne donnaient alors au successeur de saint Pierre que le titre de *très-cher frère;* ils l'invitèrent à publier leur décret et à le communiquer aux autres églises.

L'année suivante, d'autres troubles éclatèrent en Palestine : les Juifs, irrités contre les chrétiens, exercèrent sur eux des violences. Constantin réprima ces excès, déclara libre tout esclave chrétien appartenant à un Juif, défendit aux Israélites d'en acheter, et les menaça de la confiscation de leurs biens et de la perte de la vie s'ils forçaient un chrétien à se faire circoncire. En même temps il abolit dans tout l'empire le supplice de la croix.

Les donatistes, toujours opiniâtres dans leur résistance, appelèrent à l'empereur du jugement du concile. Ce prince refusa d'abord de juger cette querelle religieuse, qu'il ne croyait pas de sa compétence; mais depuis, changeant

(1) An de Jésus-Christ 314.

d'opinion, il fit ordonner à Cécilien, par le proconsul d'Afrique, de se rendre à Rome et de comparaître devant lui. Cet évêque n'obéit pas; l'empereur, quelque temps après, se trouvant à Milan, jugea seul cette cause, et rendit un décret qui déclarait Cécilien innocent et ses adversaires calomniateurs.

Cet acte d'autorité, dans une affaire qui n'intéressait que la conscience, fut approuvé dans la suite par l'un des plus fermes soutiens de la religion, saint Augustin, qui parut n'y voir que le désir de rétablir la paix de l'Église. Mais on ne tarda pas à éprouver l'inconvénient inévitable qui devait résulter de l'importance que donnait à ces misérables querelles l'influence du pouvoir souverain; les donatistes ne respectèrent pas plus l'autorité de l'empereur que celle du concile; la confiscation de leurs biens ne put vaincre leur opiniâtreté; ils méprisèrent l'excommunication lancée contre eux, et ce schisme dégénéra en hérésie.

Une secte beaucoup plus dangereuse se porta en Afrique aux plus grands excès. Les *Circoncellions,* paysans fanatiques, interprétant au gré de leurs passions les préceptes de l'Évangile, voulurent établir violemment sur la terre cette égalité absolue qui n'existe pour les hommes qu'après la mort : prenant le titre de protecteurs des opprimés, ils brisaient les chaînes des esclaves, leur donnaient les propriétés de leurs maîtres, affranchissaient les débiteurs de leurs engagements, massacraient leurs créanciers, prenaient audacieusement la défense des donatistes, et immolaient les catholiques à leur vengeance.

Sous prétexte que Jésus-Christ avait défendu à saint Pierre l'usage du glaive, ils ne s'armaient que de branches d'arbres, qu'ils appelaient *bâtons d'Israël*, et s'en servaient pour assommer leurs ennemis. Leur cri de guerre était *louange à Dieu;* leurs généraux portaient le titre de *chef des saints*. Loin de craindre l'autorité des magistrats et la rigueur des lois, on voyait plusieurs de ces furieux, égarés par le fanatisme, se donner volontairement la mort dans l'espoir d'obtenir la palme du martyre. Ils annonçaient d'avance cette résolution insensée, s'engraissaient comme les victimes destinées aux sacrifices, et se jetaient ensuite au milieu des flammes, ou se précipitaient du haut d'un rocher dans la mer. Tant que l'ardeur des différentes sectes se consumait en vaines disputes, on se bornait à des excommunications; une tolérance générale était peut-être le remède le plus utile que la raison pût dicter à l'autorité, mais lorsque les sectaires joignaient l'action à la parole et se permettaient de violer les lois de l'État, de troubler la tranquillité publique et d'attaquer la vie ou la propriété de leurs concitoyens, il devenait juste et indispensable alors que la puissance temporelle déployât sa force contre eux : l'empereur chargea les comtes Ursace et Taurin de punir leur audace; on fut obligé de les combattre, et on ne put étouffer cette révolte que par le massacre d'un grand nombre de ces fanatiques.

L'esprit de vertige des Juifs semblait alors s'être répandu dans toutes les parties du monde; il y portait la discorde, le fanatisme qui avait fait de la Judée, pendant tant de siècles, un théâtre d'intrigues scandaleuses, de querelles opi-

niâtres, de guerres acharnées, et cette fureur de parti que ne put apaiser, dans Jérusalem, l'approche de l'ennemi armé pour la détruire. On doit remarquer que toutes les sectes, produites par les écarts d'une vive imagination, naquirent dans l'Orient. L'Europe avait soumis l'Asie par ses armes, et l'Orient à son tour conquit l'Occident par ses opinions. On sait peu de détails sur les six années qui suivirent la révolte des circoncellions, et qui précédèrent celle où Licinius prit pour la seconde fois les armes contre l'empereur. Il paraît que, pendant ce long espace de temps, Constantin resta en Illyrie, occupé à défendre les frontières de l'empire contre les Sarmates, les Carpiens et les Goths. Il signala ses armes par de nombreux triomphes, s'empara de la Dacie et contraignit les Goths non-seulement à conclure la paix, mais à lui fournir quarante mille soldats, auxiliaires plus dangereux qu'utiles.

Eusèbe, toujours exagéré dans les éloges qu'il prodigue au protecteur des chrétiens, prétendait que Constantin avait subjugué toute la Scythie et conduit ses légions jusqu'à la mer du Nord. S'il étendit si loin ses conquêtes, on doit croire qu'il fut obligé d'abandonner promptement ce qu'il avait conquis, puisqu'on le revit encore fréquemment combattre les Barbares sur les bords du Danube. Ses victoires brillantes étaient loin d'être décisives, et les ennemis vaincus reprenaient bientôt leurs armes, ce qui faisait dire à Silénus que « les lauriers de Constantin ressemblaient aux fleurs du jardin d'Adonis, » aussitôt fanées qu'épanouies. »

Depuis la chute de la liberté, on trouve beaucoup d'incertitudes dans l'histoire : tel est l'effet du despotisme; les nations se montrent indifférentes, même à la gloire des armes. Elle devient un patrimoine particulier, presque étranger à la chose publique : ce n'est plus alors l'histoire de l'État, c'est celle d'un prince qu'on écrit, et les événements ne nous sont transmis que par des apologies ou par des satires.

En même temps que l'empereur combattait pour se défendre contre les anciens ennemis de Rome, il s'occupait du soin d'assurer à ses enfants la possession de son trône, et donnait à ses trois fils le titre de César. Il leur composa une maison et leur attacha une garde. Trop habile pour ne pas sentir qu'une puissance absolue, établie si nouvellement par la fortune, devait être défendue par le courage, il s'occupa soigneusement de l'éducation de ces jeunes princes, les forma lui-même aux exercices, à la tempérance, les accoutuma à faire de longues marches, à supporter le poids des armes, à braver l'intempérie des saisons, et chargea les plus habiles maîtres d'éclairer leur esprit. Comme il croyait, d'après l'exemple de son père, que l'affection des peuples est la base la plus solide de la puissance des souverains, il s'efforça de graver dans le cœur de ses fils cette maxime : « La justice doit être la règle du » prince, et la clémence son sentiment. »

La nature et la fortune trompèrent la prévoyance de Constantin; ses fils héritèrent de ses défauts et non de ses vertus. Le seul de ses enfants qui aurait pu réaliser ses espérances, Crispus, élevé par Lactance, marchait sur les

traces de son père, et voyait comme lui ses armes couronnées par la victoire; mais il périt bientôt victime de la jalousie de sa belle-mère et de l'aveugle impétuosité de l'auteur de ses jours.

Son instituteur Lactance fut un des célèbres écrivains de ce temps. Son style était éloquent et pur; on l'appelait *le Cicéron chrétien*. Il s'illustra dans son apologie du christianisme, et montra plus de force encore dans ses attaques contre le polythéisme.

En 3_0, l'empereur nomma consul son troisième fils encore enfant; il ne lui permit que de signer les lettres de grâces, sans doute pour le faire jouir du plus heureux droit de la puissance.

Deux ans après, Constantin, rappelé dans les camps par une invasion des Barbares, traversa le Danube, battit les Sarmates, et tua de sa main leur roi Rasimond. On établit à Rome, en faveur de cette victoire, les jeux sarmatiques.

Les travaux militaires n'empêchaient point ce prince actif de se livrer à ceux de la législation. Il ordonna dans tout l'empire de consacrer le dimanche à la prière et au repos. L'augmentation continuelle des taxes produisait son effet ordinaire; elle dégoûtait les hommes d'une vie infortunée; étouffant tous les sentiments de la nature, elle rendait les mariages plus rares, et portait les époux malheureux aux actions les plus coupables : ils exposaient la nuit, dans les rues et sur les grands chemins, leurs enfants qu'ils ne pouvaient nourrir. L'empereur publia des édits sévères contre ce crime; mais, en même temps, comme il ne pouvait contraindre à se marier ceux qui gardaient le célibat par principes religieux ou par misère, il abolit la loi Poppéa, dont les dispositions punissaient par des amendes tout citoyen âgé de vingt-cinq ans et non marié.

Un de ses édits menaça de peines sévères les aruspices et tous ceux qui, par des opérations magiques ou par des philtres, profitaient de la crédulité des hommes, en leur promettant de servir leur haine ou leur amour. Transigeant cependant encore à cette époque avec la superstition du polythéisme, il toléra les charlatanismes idolâtres qui n'avaient pour but que de guérir les maladies et d'écarter les orages.

Une autre loi, annulant toutes les confiscations ordonnées par Dioclétien et par Galère, rendit aux églises leurs biens et leur donna ceux des martyrs morts sans héritiers.

Il publia contre le rapt un édit, trop sévère, qui ne distinguait pas la séduction de la violence.

Presque toutes les villes des provinces étaient alors administrées par une sorte de sénat dont les membres s'appelaient *décurions*, et les chefs *duumvirs* : on les choisissait parmi les membres des familles les plus distinguées, et la plupart des citoyens évitaient ou quittaient ces fonctions gratuites et onéreuses, parce qu'elles les assujettissaient à des contributions plus fortes que celles qu'on exigeait des autres habitants. Constantin, pour maintenir une institution utile, soumit à des peines pécuniaires tout citoyen élu qui refuserait

ces charges ou les abandonnerait. Par le même édit il appliqua au profit de ces administrateurs les terres des citoyens qui mourraient sans héritiers.

Ainsi, dans la décadence de l'empire tout esprit public se trouvant éteint, il fallait que le pouvoir absolu contraignît les citoyens à exercer les charges qu'autrefois leur ambition se disputait avec tant d'ardeur. L'administration publique n'était plus regardée que comme une corvée. Les officiers, brevetés par l'empereur, sollicitèrent et obtinrent l'exemption de ces charges publiques; chacun fuyait les emplois qui ne le rendaient utile qu'au peuple, et ne cherchait avidement que ceux qui le rapprochaient des princes. Les places de l'État n'étaient plus rien, les places de cour étaient tout. On s'accoutuma promptement à ne regarder les dignités de questeur, de préteur et même de consul, que comme des titres honorifiques; leurs fonctions réelles ne furent remplies que par les comtes, les généraux, les officiers de la maison de l'empereur.

Cependant, comme Constantin, juste par principe autant qu'ambitieux par caractère, fut promptement informé des plaintes qu'excitaient partout l'avidité de ses conseillers et la conduite arbitraire de ses gouverneurs de provinces, il défendit aux juges et aux magistrats d'exécuter tous décrets, même les siens, s'ils étaient contraires aux lois, et il ordonna de n'avoir dans les jugements aucun égard à la naissance et au rang des accusés. « Le crime, disait-il, » efface tout privilége et toute dignité. »

Telle était l'étrange contradiction qu'offraient alors, dans la conduite et dans les lois de l'empereur, l'attrait du pouvoir absolu, l'amour de la justice et les souvenirs de la liberté.

Il défendit par un décret aux percepteurs des contributions d'enlever aux agriculteurs leurs bœufs et les instruments du labourage. Jusqu'à cette époque la répartition des impôts avait été réglée par les notables de chaque lieu, et les riches se servaient de leur influence pour faire peser la plus grande partie de ce fardeau sur les pauvres. Constantin, dans l'espoir d'arrêter ces abus, chargea les gouverneurs de provinces seuls de régler cette répartition : c'était remplacer les inconvénients de l'aristocratie par les dangers plus grands de l'arbitraire.

L'empereur, soigneux de récompenser les soldats qui lui avaient donné la victoire et l'empire, leur distribua une grande quantité de terres qui se trouvaient vacantes.

Souvent les souverains, jaloux de leur pouvoir, préfèrent les soldats étrangers aux soldats citoyens. Constantin, plus frappé de l'utilité qu'il pouvait tirer du courage des Francs et des Goths que des périls futurs auxquels de tels auxiliaires exposeraient l'empire, prit à son service les plus braves de ces guerriers. Ces mercenaires ne devinrent dangereux que pour ses successeurs. Ils servirent Constantin avec zèle : Ébonit, capitaine franc, se distingua par de brillants exploits dans la première guerre que Constantin entreprit contre Licinius, et qui lui valut la possession de la Macédoine, de la Grèce et de l'Illyrie.

Quoique l'empereur ne fût pas encore baptisé, et que, par politique, il parût jusqu'à cette époque ménager l'ancienne religion de l'empire, il ne cessait pas un instant, même au bruit des armes, de montrer sa prédilection et son respect pour le culte du Dieu auquel il attribuait ses triomphes. On voyait, au milieu de ses camps, un oratoire desservi par des prêtres et par des diacres qu'il appelait *les gardes de son âme*. Chaque légion avait sa chapelle et ses ministres, et, avant de donner le signal du combat, l'empereur, à la tête de ses guerriers, prosterné au pied de la croix, invoquait le Dieu des armées, et lui demandait la victoire.

Licinius, son collègue et son rival, se moquait de ces pratiques qu'il appelait superstitieuses, tandis que lui-même, environné d'une foule de pontifes, de devins et d'aruspices, cherchait à lire sa destinée dans les présages et dans les entrailles des victimes.

Après la mort de Maxence et de Maximin, tout l'empire se trouvant partagé entre deux maîtres, Constantin et Licinius, chacun d'eux ne s'occupa plus qu'à perdre son rival pour régner seul. La différence des cultes et des mœurs semblait alors diviser le monde romain en deux peuples, les chrétiens et les idolâtres. Les premiers regardaient Constantin comme leur défenseur, comme leur appui, comme leur chef. Licinius, qui ne s'était prêté jusque là que par politique au système de tolérance établi par Constantin, changea de façon d'agir dès qu'il eut vaincu Maximin, et, se plaçant à la tête du nombreux parti qui restait attaché au polythéisme, aux anciennes lois et aux anciens usages des Romains, il se déclara ennemi des chrétiens. Ce prince espérait écraser facilement, par le poids de l'immense population dont il protégeait les mœurs et la croyance, ces chrétiens si récemment tirés de l'esclavage, et à peine rétablis des profondes blessures que leur avait faites une longue persécution.

Les deux chefs étaient braves et habiles; Licinius avait pour lui le nombre, la superstition, le respect qu'inspirent les choses antiques, et surtout cette opinion, presque généralement établie, que la gloire de Rome était inséparablement liée au culte de ses dieux.

A ces vieilles traditions, tournées en ridicule par les philosophes, et qui, chez un peuple corrompu, n'étaient plus soutenues par les mœurs, Constantin opposait un parti d'hommes enthousiastes, d'autant plus ardents qu'ils avaient été plus comprimés, et des légions enorgueillies par une longue suite de triomphes, qu'aucun péril n'arrêtait, et qui croyaient, à la vue du *labarum*, être conduites à la victoire par Dieu même.

Des deux parts, en se décidant à commencer la guerre, on chercha des raisons pour justifier l'infraction de la paix. Licinius prétendit que son rival, sous prétexte de marcher contre les Goths, était entré en armes sur son territoire, sans son aveu : Constantin accusa Licinius d'avoir cherché à fomenter dans Rome une révolte contre lui, et d'avoir payé des scélérats pour l'assassiner.

Les deux armées, qui devaient décider du sort des deux empires, des deux

princes et des deux cultes, se rassemblèrent et se trouvèrent bientôt en présence sur les bords de l'Hèbre.

Tous les prêtres, tous les devins de l'Orient promettaient à Licinius un triomphe certain; l'oracle de Milet se montra moins courtisan. Consulté par ce prince, il lui répondit : « Vieillard, tes forces sont épuisées, ton grand âge » t'accable; il ne t'appartient plus de lutter contre de jeunes guerriers. »

Ce monarque, au moment de combattre, après avoir sacrifié des victimes, montrant à ses soldats les statues des dieux éclairées par mille flambeaux, leur dit : « Compagnons, voilà les divinités de nos ancêtres, les objets de no- » tre antique vénération; notre ennemi est l'ennemi de nos pères, de nos » lois, de nos mœurs, de nos dieux; il adore une divinité inconnue, idéale, » ou plutôt on pourrait dire qu'il n'en reconnaît aucune. Il déshonore ses ar- » mes en remplaçant les aigles romaines par un signe consacré au supplice » des brigands, par un infâme gibet. Cette bataille va décider de notre sort » et de notre religion; si cette divinité obscure, ignorée, remporte la victoire » sur tant de dieux illustres et puissants, aussi redoutables par leur nombre, » que par leur majesté, nous serons alors forcés de lui élever des temples sur » les débris de ceux que nos pères ont fondés. Mais si, comme nous en avons » l'assurance, nos dieux signalent aujourd'hui leur pouvoir en accordant le » triomphe à nos armes, nous poursuivrons jusqu'à la mort cette secte infâme » dont l'impiété sacrilége méprise les lois et outrage le Ciel. »

Dans cette journée, l'habileté de Constantin trompa la vieille expérience de Licinius. Dérobant sa marche à l'ennemi, il passa le fleuve dans un endroit qui n'était défendu que par un faible poste. La victoire fut le prix de sa tactique savante et de son inconcevable témérité. Ouvrant le passage à ses troupes, à la tête de douze cavaliers, il renversa et détruisit cent cinquante guerriers qui s'opposaient à sa marche. Ce fait, qui semble plus romanesque qu'historique, est attesté par Zozime, et l'on sait que cet écrivain était l'un des plus grands ennemis et l'un des plus opiniâtres détracteurs de ce prince.

Licinius, enfermé dans Byzance, s'en échappa précipitamment lorsqu'il vit sa nombreuse flotte vaincue par celle de son rival que commandait le jeune Crispus. Il franchit le détroit, rassembla les débris de ses troupes, et, risquant un dernier effort pour disputer l'empire à son collègue, il lui livra bataille près de Chrysopolis (1). Il fit encore porter à la tête de ses légions les images des dieux de Rome, de la Perse et de l'Égypte; mais, en même temps, troublé par la crainte que lui inspiraient les triomphes récents de la croix, et regardant le *labarum* comme un étendard magique, il donna l'ordre à ses soldats de ne point porter leurs regards sur ce signe funeste.

Jamais les légions de l'Orient n'avaient combattu avec succès celles de l'Occident. La victoire de Constantin fut complète; il détruisit presque entièrement l'armée de Licinius, qui chercha son salut dans la fuite.

(1) An de Jésus-Christ 323.

Dans ces temps de décadence, il ne paraissait point honteux de survivre à l'honneur et à la liberté; on ne voyait plus de Catons ni même d'Antoines. Licinius, vaincu, se prosterna devant son seigneur et maître, déposant à ses pieds le diadème, et sollicitant humblement la conservation d'une vie dégradée. Les prières de Constancie sa femme, sœur de l'empereur, lui firent obtenir la grâce qu'il implorait; mais la politique l'emporta bientôt sur la clémence, et le prince détrôné, étant accusé de former quelques intrigues pour recouvrer sa puissance, eut la tête tranchée par les ordres de l'empereur, dont ce meurtre ternit la gloire.

Pendant le cours de cette guerre, tous les partisans de l'ancien culte s'étaient formellement déclarés pour la cause de Licinius. Sa chute entraîna celle du polythéisme. Constantin irrité ne crut plus nécessaire de montrer les mêmes ménagements pour l'idolâtrie. S'il ne persécuta pas les personnes, il comprima les opinions, et favorisa le zèle ardent des chrétiens, implacables ennemis de ces divinités fabuleuses qui, suivant leur foi, n'étaient que des démons. Dans tous les lieux où Constantin crut que ses ordres n'éprouveraient pas une résistance invincible, il fit renverser les autels, abattre les temples, et surtout ceux consacrés à Bacchus et à l'impudicité. Cette attaque, dirigée contre une religion inséparablement liée aux lois, aux coutumes anciennes, lui fit perdre l'affection des Romains. La capitale du monde, consacrée à Mars, à Jupiter, était elle-même un vaste Panthéon; l'encens y fumait dans sept cents temples consacrés aux dieux de l'Olympe par la superstition, au fondateur de Rome par la reconnaissance, aux empereurs par la coutume. L'autorité absolue ne pouvait renverser promptement de si fortes et de si antiques barrières; et, malgré les efforts des maîtres du monde, l'idolâtrie conserva longtemps dans Rome de nombreux partisans et un asile inviolable.

Dans tout le reste de l'empire, l'exécution des ordres de Constantin fut prompte et facile; il écrivit aux peuples d'Orient en ces termes: « Ma victoire » sur les ennemis de Jésus-Christ, la chute des persécuteurs des chrétiens » prouvent la puissance du Dieu qui m'a choisi pour établir son culte dans » l'empire; c'est lui qui m'a conduit des rivages de la Bretagne jusqu'au centre » de l'Asie; sa main puissante a fait tomber toutes les barrières qu'on oppo- » sait à notre marche. Tant de bienfaits exigent ma reconnaissance, et je dois » partout être le protecteur des hommes dévoués au Dieu qui m'a protégé. Je » rappelle donc tous les bannis, je remets tous les particuliers en possession » de leur fortune, je rends aux églises leurs richesses, et je veux que tous » les chrétiens, forts de mon appui, se félicitent de mes triomphes et jouis- » sent d'avance de la prospérité qui les attend. »

Il paraît surprenant qu'une révolution qui blessait les consciences, qui offensait la superstition, et qui changeait si brusquement le culte, les mœurs et les lois, n'ait point alors excité de révoltes: on eût dit que les idolâtres avaient cessé de respecter leurs dieux, et qu'ils ne croyaient plus à leur puissance depuis qu'ils s'étaient laissé vaincre par le Dieu de Constantin. Il est vrai que l'empereur employait, pour réussir, la persuasion autant que la force, et qu'en

protégeant les chrétiens il s'opposait à leurs vengeances. Dans l'un de ses édits, rendant hommage à la sagesse du Créateur, à la pureté de la morale chrétienne, il compare la douceur de son père, qui suivait les maximes de l'Évangile, à la cruauté de Galère, de Maxence, de Maximin et de Licinius; et, déclarant que ses victoires n'ont été que le prix de son zèle pour rétablir le vrai culte de la Divinité, profané par les erreurs de l'impiété, il rappelle aux hommes que le culte d'un seul Dieu était la religion primitive; que Jésus-Christ n'était venu sur la terre que pour rendre l'antique pureté à cette croyance, dont le polythéisme n'était qu'une altération et qu'une corruption; s'adressant ensuite aux chrétiens, il réprime leur zèle trop emporté, leur défend toute persécution, ne leur permet d'autres armes pour vaincre les fidèles que celles de l'exemple et de la vérité; il garantit aux opiniâtres adorateurs des idoles une tranquillité parfaite.

Sans vouloir refuser à ce prince le mérite de cette modération, il est cependant juste d'atténuer les éloges excessifs que la flatterie lui a prodigués. Sa tolérance était un peu forcée; la majorité de la population de l'empire restait idolâtre; et il aurait craint, par trop de violence ou trop de précipitation, de compromettre sa puissance. L'autorité du sénat lui avait déjà fait sentir ce danger en maintenant dans Rome l'ancien culte, au mépris des décrets qui avaient ordonné la clôture des temples et la cessation des sacrifices.

Quoi qu'il en soit, si l'empereur se fût contenté d'établir et de protéger partout la liberté de conscience, les progrès de la foi chrétienne auraient été plus sages sans être moins rapides; la religion et l'empire se seraient vus exposés à moins de troubles et de malheurs, si l'empereur avait moins rapproché les prêtres du trône, et s'il n'avait pas offert aux ministres d'un culte ennemi de tout ce qui est mondain, l'appât dangereux et presque irrésistible de la faveur, de la fortune et de la puissance : mais, flatté, pressé, entraîné par les évêques qui l'entouraient, ce prince montra bientôt autant de passion pour convertir que pour vaincre; il aimait autant à prêcher qu'à combattre: ses courtisans l'applaudissaient avec enthousiasme, mais ils ne donnaient à leurs vices que le masque de la piété, et leur hypocrisie, couvrant de fausses couleurs une avidité sans frein et des concussions sans bornes, livra l'empire aux plus affreux désordres.

Les plaintes qui s'élevaient de toutes parts pénétrèrent enfin dans le palais. Constantin se montra honteux et indigné de ces excès. S'adressant un jour à l'un de ses favoris, il traça devant lui sur la terre, avec sa lance, la figure d'un corps humain : « Entassez, lui dit-il, à votre gré les richesses de l'empire, possédez même le monde entier; il ne vous restera un jour que cet étroit espace » de terre que je viens de mesurer, pourvu même qu'on vous l'accorde. »

L'événement vérifia ces paroles mémorables; car, sous le règne de Constance, ce même courtisan, abusant toujours de son pouvoir, fut massacré par le peuple, et privé de sépulture.

Quoique l'empire éprouvât tous les maux inséparables de la perte de la liberté, et souffrît de tous les abus qui suivent les progrès du pouvoir arbitraire,

le souvenir de tant de guerres civiles attachait les peuples au joug du prince qui les avait délivrés de tant de tyrans. Les Romains n'étaient pas heureux, mais ils vivaient tranquilles; les Barbares, tant de fois vaincus, tentaient plus rarement de passer leurs limites, et les éternels ennemis de Rome, les Perses, n'osaient pas encore s'affranchir du traité honteux que leur avaient imposé Galère et Dioclétien.

Après la défaite de Licinius, l'empereur, voulant pacifier l'Orient, fit un long séjour à Nicomédie. Ce fut là qu'on lui décerna le titre de *Victorieux* qu'il voulait et qu'il ne put transmettre à ses enfants, comme il leur transmit son autorité. Il avait formé le dessein de se rendre en Égypte; une nouvelle alarmante qu'il reçut le força de renoncer à ce voyage. Il apprit qu'une hérésie qui divisait tous les esprits venait de faire éclater dans cette contrée le feu de la sédition. Avant de parler des troubles que produisit l'opiniâtreté de cette nouvelle secte dont l'hérésiarque Arius était le chef, il est nécessaire de retracer en peu de mots l'état où se trouvait alors l'Église, et quels avaient été, depuis trois siècles, l'esprit du christianisme, ses progrès et la cause de la haine constante qui s'était vainement opposée à sa propagation.

Puisque la Judée fut le berceau de ce culte, et que la religion de Jésus ne fit, suivant les auteurs ecclésiastiques, que perfectionner celle de Moïse, il est nécessaire de reporter nos regards sur les diverses opinions qui s'étaient établies chez les Juifs avant la prédication de l'Évangile.

A l'exception de la secte des rachébites, peu importante et peu connue, il paraît que les Hébreux, jusqu'à l'époque de leur captivité en Syrie, et quelque temps après leur retour en Judée, altérèrent peu la doctrine de Moïse, et que ce ne fut qu'environ trois siècles avant la naissance de Jésus-Christ qu'il s'établit dans leur croyance un mélange d'opinions philosophiques et religieuses.

Sous le règne des premiers Ptolémées, un grand nombre de Juifs, habitant alors Alexandrie, cédèrent au désir de connaître les systèmes de plusieurs philosophes qui cherchaient à concilier les opinions de Platon, de Pythagore, d'Hermès et de Zoroastre. Frappés de la conformité qui paraissait exister entre les idées de Platon et celles de Moïse sur la grandeur et la puissance de Dieu, ils se persuadèrent que ce philosophe ainsi que Pythagore avaient connu les livres de Moïse, et en avaient tiré ce qu'ils voyaient de sublime dans leurs écrits. Ils adoptèrent donc en partie ce système chimérique de conciliation qu'on nommait *syncrétisme*. D'autres Juifs, qui avaient échappé aux malheurs de leur patrie à l'époque de la captivité, s'étant sauvés en Égypte, se retirèrent au milieu des déserts pour éviter la haine qui les poursuivait dans les villes. Là, privés de livres, éloignés de leurs temples, ils s'accoutumèrent à la vie ascétique; quelques pythagoriciens, persécutés comme eux, cherchèrent un asile dans la même contrée; la conformité de leur sort rapprocha leurs opinions, et ce mélange produisit les sectes des esséniens et des thérapeutes.

Lorsque Ptolémée Philadelphe, dont la vertu tolérante voulait répandre partout le bonheur, sans distinction de parti, de secte et de pays, permit aux Juifs exilés de retourner dans leur patrie, ils propagèrent en Palestine leur nouvelle

doctrine. Les esséniens, accoutumés dans leur retraite à une vie contemplative, à la pratique d'une morale austère, ne purent supporter la corruption qui s'était introduite dans Jérusalem et dans les autres villes de Judée attachées à leurs principes et à leurs usages; ils vécurent à part dans les campagnes, loin des cités; la plus grande union régnait entre eux, et tous se secouraient mutuellement.

Tournés vers l'Orient, ils priaient Dieu avant le lever du soleil, et se livraient ensuite au travail; à la cinquième heure du jour, ils se baignaient et faisaient après, en commun, un repas frugal, pendant lequel régnait un profond silence. Leurs mets étaient bénits par un prêtre. En sortant de table, ils rendaient grâces à Dieu, retournaient au travail, et le soir, se réunissant pour souper, observaient les mêmes usages et gardaient le même silence.

On les voyait toujours vêtus de blanc; leurs biens étaient en commun. Suivant les principes de Pythagore, aucun néophyte n'était admis parmi eux qu'après trois ans de noviciat, pendant lesquels on éprouvait sa discrétion, son zèle et ses vertus.

Un serment, rigoureusement exigé, leur faisait prendre l'engagement de ne point nuire à autrui, d'observer ponctuellement la règle de la communauté, de fuir les méchants, d'obéir aux lois, d'être fidèles au gouvernement, de ne point altérer la doctrine, et de perdre la vie plutôt que de révéler aux profanes le secret de leur religion.

Cette secte austère, et d'autant plus fanatique qu'elle se croyait plus sainte, opposa dans la suite aux Romains une résistance invincible; les plus cruels supplices ne purent obtenir d'eux aucune action, aucune parole contraire à leur croyance.

Ils se persuadaient que tout dans le monde était enchaîné et réglé d'avance par le destin; que l'âme, immortelle de sa nature, emprisonnée dans le corps, en sortait, au moment de la mort, pour recevoir, si elle avait été vertueuse, de grandes récompenses dans un lieu où régnait un printemps éternel, ou pour être tourmentée dans de sombres souterrains, si elle s'était laissé entraîner par le vice.

Les thérapeutes, plus exaltés encore dans leur croyance, se consacraient à une vie entièrement contemplative, abandonnaient leurs familles, renonçaient à tous les biens, à tous les liens terrestres, et, se détachant de la matière, élançaient ardemment leur âme vers la Divinité, croyant dans leur extase que, dégagés de l'influence des sens, ils s'approchaient de Dieu et pouvaient jouir de la vue de toutes ses perfections.

Ces nouvelles doctrines ne prirent point de crédit sur la plus grande partie du peuple, qui, sous le nom de *saducéens*, restait attachée aux anciennes opinions, ne comprenait que ce qui frappait les sens, et ne croyait pas à l'immortalité de l'âme. Ceux d'entre les Juifs qui, sans adopter la morale pure des esséniens, admettaient le système immatériel de cette philosophie mystérieuse, s'appelèrent *pharisiens*. Au défaut de vertus, ils surchargeaient le culte de règles puériles, de longues prières, de pratiques superstitieuses, et voilaient,

sous l'apparence d'une fausse piété, leur désir insatiable de pouvoir et de richesses. Dominant la multitude par leur indulgence pour les désordres, par leur gravité extérieure, par leurs austérités apparentes, ils s'emparèrent d'une grande autorité, ébranlèrent souvent celle des rois : tyrans lorsqu'ils exerçaient la puissance, factieux lorsque le gouvernement l'emportait, ils furent une des principales causes des troubles et des guerres civiles qui déchirèrent leur patrie.

Les caraïtes, moins nombreux parce qu'ils étaient plus raisonnables, tenaient un juste milieu entre ces partis exagérés : au reste, malgré l'inimitié qui régnait entre les esséniens, les saducéens, les pharisiens, ils se regardèrent toujours comme de la même communion, et ne s'accusèrent jamais d'hérésie, croyant apparemment, comme le dit Condillac, que les questions de la liberté, de l'immortalité de l'âme et de l'existence des esprits n'étaient que des choses problématiques, sur lesquelles on pouvait différer d'avis sans violer la loi de Moïse.

Ce fut dans ce pays, divisé d'opinions, au milieu de ces questions de secte, que la lumière de l'Évangile parut. Jésus-Christ l'apporta, ses Apôtres et ses disciples la propagèrent; les premiers chrétiens furent des Juifs convertis; mais, dès leur premier pas, malgré les dispositions de ce peuple à croire aux prophètes et aux miracles, ils durent rencontrer et rencontrèrent en effet de nombreux obstacles.

La doctrine de Jésus-Christ irritait les Pharisiens, parce qu'elle condamnait l'hypocrisie, l'ambition, la cupidité, et plaçait la foi et l'exercice des vertus au-dessus des vaines cérémonies et des pratiques superstitieuses. Moins contraire au système des esséniens, elle irritait cependant leur amour-propre en blessant leurs prétentions à la supériorité qu'ils croyaient avoir par leur austérité sur toutes les écoles philosophiques et sur toutes les sectes religieuses.

Les saducéens et la masse du peuple hébreu, plus attachés à la lettre qu'à l'esprit de la loi et des prophéties, attendaient pour sauveur un prince de la maison de David, fort par les armes, brillant de majesté, éclatant par sa puissance, et qui étendît leur gloire mondaine et leur domination terrestre.

Ne croyant pas à l'immortalité de l'âme, ils regardaient comme chimérique un royaume spirituel, un bonheur qui ne commençait que dans une autre vie, et ne pouvaient reconnaître comme le Messie un homme obscur, un prophète pauvre qui n'avait d'autres armes que la parole, d'autre puissance que la vertu, n'ordonnait que des privations et ne promettait que des biens célestes.

D'ailleurs, quoique Jésus-Christ et ses disciples se montrassent exacts à fréquenter le temple, à célébrer la Pâque, à se conformer aux rites prescrits, ils les regardaient comme des innovateurs téméraires qui voulaient substituer une nouvelle loi à celle de Moïse. Enfin les Hébreux, qui s'étaient toujours crus le seul peuple chéri de Dieu, ne pouvaient supporter qu'une nouvelle secte appelât les autres nations à partager les lumières de la vraie croyance et les faveurs de la Divinité.

Telles furent les causes qui portèrent la plus grande partie des Juifs à rejeter la nouvelle loi, et qui excitèrent leur haine opiniâtre contre les chrétiens.

Malgré ces difficultés, la doctrine de l'Évangile, prêchée en Palestine, s'étendit, par le zèle des Apôtres, d'abord à Damas, à Antioche, et bientôt à Éphèse et à Smyrne. Elle pénétra dans toutes les villes d'Asie, traversa la mer, parcourut l'Archipel, s'introduisit au milieu des temples antiques de la Grèce, dans les opulentes cités de Corinthe, d'Athènes et de Sparte. Arrivée en Égypte, malgré les ténèbres de la superstition, elle fit promptement de nombreux prosélytes dans Alexandrie. L'activité d'un commerce immense y réunissait des hommes de tous les pays, des sectateurs de toutes les religions, des philosophes de toutes les écoles; l'intérêt public y commandait la tolérance.

Rome, destinée à devenir un jour la capitale du monde chrétien, après avoir cessé d'être la reine du monde idolâtre, ne tarda pas à recevoir dans ses murs tous les partisans de ce nouveau culte.

Un passage de Tacite prouve que du temps de Néron, soixante-dix ans après la naissance de Jésus-Christ, il existait déjà dans cette ville un grand nombre de chrétiens; mais à cette époque on les confondait encore souvent avec les Juifs. La morale sévère de l'Évangile, prêchée par des hommes pauvres et simples, était trop opposée à l'orgueil des grands et aux mœurs corrompues des riches, pour être accueillie favorablement par eux. Elle ne devait être reçue avidement que par les malheureux, par les esclaves, par les opprimés, par tous ceux qui avaient besoin de l'espoir d'une autre vie pour se consoler des infortunes qu'ils éprouvaient sur la terre; aussi l'histoire laisse un voile d'obscurité sur les premiers pas du christianisme.

Commençant presque en silence cette immense révolution qui changea les opinions et les mœurs de la terre, le christianisme marchait, croissait dans l'ombre, et s'étendit longtemps avant d'attirer sur lui les regards dédaigneux des classes élevées, qui ne s'occupaient que des querelles des princes, des intrigues de cour, et qu'étourdissaient continuellement les triomphes ou les revers des armées, la chute ou l'élévation des tyrans, l'agitation des assemblées publiques, la pompe des fêtes et la solennité des jeux.

Les hommes même les plus occupés de la recherche de la vérité, et qui se consacraient à l'étude de la philosophie, n'avaient alors, pour la plupart, d'autre but dans leurs travaux que d'approfondir les systèmes les plus propres à maintenir l'âme dans le calme au milieu des orages de la vie; à augmenter la somme de nos jouissances et à diminuer celle de nos peines. C'était le bonheur terrestre qu'ils cherchaient; les uns le plaçaient dans la vertu, les autres dans la volupté; laissant au peuple la croyance du Tartare et de l'Élysée, ils se moquaient des dieux de la fable, ne croyaient pas à d'autres, ou n'admettaient que des idées vagues de destin et de providence, et regardaient comme chimérique toute recherche d'une félicité placée au delà des bornes de la vie.

Les premières notions confuses qui se répandirent sur la croyance des chrétiens n'excitèrent que l'étonnement et le mépris des partisans du culte établi. Accoutumés à n'adorer que le maître du tonnerre, que des astres brillants, des éléments formidables, des vertus éclatantes, des passions impérieuses et des héros déifiés, habitués à encenser l'Amour, la Fortune, la Vengeance, la

Force et la Gloire, ils regardaient comme insensés les sectateurs d'une doctrine qui sacrifiait tous les plaisirs et toutes les passions à l'idée, selon eux chimérique, d'une félicité éternelle, qui prêchait l'humilité aux grands, rappelait l'égalité aux princes, méprisait le luxe, honorait la pauvreté, et remplaçait les majestueuses divinités de l'Olympe par un Dieu inconnu, né dans la classe des artisans, éloigné pendant sa vie de toutes les grandeurs du monde, et condamné par ses concitoyens au plus honteux supplice.

S'il est facile de comprendre pourquoi les Romains méprisaient une croyance nouvelle, aussi contraire à leurs idées qu'à leurs mœurs, il ne l'est pas autant d'expliquer les motifs de leur haine violente contre ce culte moral, et qui les portèrent à proscrire les adorateurs de Jésus-Christ, tandis que leur tolérance illimitée respectait partout les religions de tous les peuples et les superstitions de tous les genres.

Plusieurs causes contribuèrent à fomenter cette haine qui fit verser tant de sang. Les Juifs, se regardant comme le peuple chéri de Dieu, méprisaient les autres peuples; ils ne voulaient former aucun lien avec eux, supportaient avec indignation le joug des Romains, refusaient de rendre aux images des empereurs les hommages prescrits par les lois et par la religion de l'empire. Toujours disposés à la révolte quand toute la terre obéissait aux vainqueurs du monde, une destruction totale leur paraissait moins humiliante que l'asservissement. D'ailleurs, la voix de leurs prophètes qu'ils interprétaient au gré de leurs désirs, leur faisait espérer l'appui du Ciel et un triomphe éclatant.

Sous le règne de Néron ils se révoltèrent, prirent les armes, chassèrent les Romains de leur pays, bravèrent l'autorité des maîtres de la terre, massacrèrent les troupes qui occupaient leurs villes, et firent reculer ces invincibles légions dont jusque là les Parthes seuls, dans l'Orient, avaient repoussé les armes.

Leur fanatisme et leur opiniâtre résistance les rangèrent au nombre des plus implacables ennemis de Rome; on sentit bientôt qu'on ne pouvait les soumettre sans les anéantir.

Cette guerre furieuse, et les excès auxquels se livrèrent les différentes sectes qui déchirèrent la malheureuse Jérusalem jusqu'au dernier jour de son existence, portèrent au plus haut degré l'exaspération des Romains contre ce peuple, contre ses lois et contre son culte. Les chrétiens, que l'on confondait avec eux, furent enveloppés dans cette haine, et dès lors il ne put exister de rapprochement ni de paix entre les adorateurs de Dieu et les sectateurs du polythéisme.

En vain les chrétiens opposaient aux accusations de leurs ennemis une morale pure, une vie humble, une parfaite soumission aux princes; en vain même leur accroissement prouvait avec évidence que, loin de partager la haine et le mépris des Juifs pour les autres peuples, ils voulaient les attirer tous à leur croyance; comme ils refusaient de participer aux cérémonies publiques et aux sacrifices dans un pays où les lois civiles et religieuses

étaient inséparablement unies, on les traitait en factieux : ce n'était point comme adorateurs d'une divinité particulière qu'on les poursuivait, mais comme des rebelles aux lois. Leurs adversaires ne voulaient point laisser dans l'indépendance les ennemis de leurs prêtres, de leurs temples, de leur luxe, de leurs passions, de leurs fêtes, de leurs jeux. Aucune transaction ne devait avoir lieu entre des croyances, des mœurs, des sentiments, des principes si opposés. La puissance déploya sa force, les proscriptions commencèrent sous le règne de Domitien, la terre fut couverte de martyrs. Mais la violence qui détruit le corps ne peut rien sur les esprits; on immole les hommes, mais on ne tue pas les opinions, et le sang de ces victimes humaines fortifia les racines de leur foi.

Le courage des chrétiens torturés et mourants excita d'abord la pitié, et bientôt l'admiration ; les peuples, accoutumés à diviniser la force et l'héroïsme, se trouvaient disposés à placer dans le ciel ces martyrs, dont la fermeté affrontait tant de périls et tant de supplices pour défendre leur croyance. Beaucoup d'hommes commencèrent à regarder comme vraie une religion pour laquelle on bravait la mort. Aux yeux mêmes de ceux qui regrettaient les antiques vertus, cette résistance invincible avait quelque chose de romain; et, lorsque tout ployait servilement sous le joug de la tyrannie, ces premiers chrétiens seuls semblaient, par leur courage, rappeler le souvenir de l'ancienne liberté.

Plus tard quelques empereurs, assez sages pour sentir qu'on grandit tout ce qu'on persécute, et assez vertueux pour rendre justice aux principes moraux des chrétiens proscrits, écoutèrent favorablement leur apologie écrite par Justin, par Quadrat, par Aristide, philosophes convertis. La persécution se ralentit ; les prosélytes de la religion se multiplièrent tellement, que du temps de Tertullien on voyait dans toutes les parties de l'empire beaucoup d'anciens temples vides d'adorateurs, et que la foi chrétienne comptait déjà sur un grand nombre d'appuis dans le sénat, dans les maisons des grands et dans les palais des princes.

Malgré les efforts cruels et infructueux de Commode, de Sévère, de Décius et d'Aurélien, le polythéisme, au lieu de se relever, vit progressivement tomber sa puissance. Sous le règne de Dioclétien, la force des deux partis était presque égale, et c'est ce qui rendit la proscription si violente et si meurtrière, quand, après vingt ans de tolérance, ce prince, entraîné par Galère, publia l'édit qui ordonnait l'abolition du christianisme.

Cependant, malgré la foule de victimes que Galère, Maximin, Maxence et Licinius immolèrent à leur superstition et à leur politique, le christianisme conservait encore tant de sectateurs, que Constantin crut pouvoir, en se mettant à leur tête, balancer avec avantage les forces de ses adversaires, combattre Rome et attaquer sans danger, sous l'enseigne de la croix, Mars et Jupiter même au sommet du Capitole; l'événement justifia sa confiance et les calculs de sa politique.

Pendant le premier siècle de l'ère chrétienne, à l'époque où nous avons vu

que les Romains se bornaient à mépriser la secte naissante des chrétiens, et les confondaient avec les Juifs, rien n'éclairait les pas de cette religion, alors obscure et presque ignorée. Aucun acte public ne constatait son existence, aucun philosophe n'étudiait ses principes, aucun historien ne suivait sa marche. Les différentes communautés ou églises chrétiennes, travaillant dans l'ombre à la propagation de la foi, à l'établissement de la discipline, à l'institution du gouvernement religieux des fidèles, dérobaient aux regards des magistrats et du public leurs assemblées, leurs sacrifices, leurs livres, leur correspondance. L'Église s'organisait avec mystère, et la tradition seule pouvait conserver, par un petit nombre de documents échappés aux proscriptions, l'histoire des premiers successeurs des Apôtres.

Cette obscurité inévitable qui devait entourer le berceau du christianisme, et le silence universel des historiens profanes relativement aux chrétiens, ont donné lieu aux doutes répandus par les adversaires de cette religion sur la résidence des Apôtres à Rome, sur l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique et sur la succession des premiers pontifes qui occupèrent la chaire romaine. De ce silence des autorités publiques et des historiens ils ont même tiré des armes pour attaquer l'authenticité des Évangiles, l'institution des premières églises, et presque toutes les bases de la religion. Mais, suivant le témoignage des écrivains ecclésiastiques, qui, d'après les écrits des Pères de l'Église, ont pu seuls porter quelque lumière sur la première époque de l'histoire du christianisme, lorsque Néron voyageait dans la Grèce, l'an 67 de Jésus-Christ, le gouverneur de Rome ordonna le supplice de saint Pierre et de saint Paul : ce dernier, en qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée; saint Pierre, comme juif, fut crucifié. Sa femme était morte avant lui. Eusèbe, qui écrivit deux cent cinquante ans après cet événement, dit que de son temps on voyait encore leurs portraits. Saint Lin succéda à saint Pierre dans l'administration de l'Église de Rome; après lui, saint Clet ou Anaclet, et ensuite saint Clément, occupèrent ce siége. Tels furent, dit l'histoire ecclésiastique, les trois premiers évêques de Rome, en avouant qu'on n'a aucune certitude sur l'ordre et la durée de leur pontificat. Eusèbe croit qu'Anaclet mourut l'an 95 de Jésus-Christ. Cette même année, qui était la dernière du règne de Domitien, l'apôtre saint Jean subit le martyre, après avoir établi Polycarpe, son disciple, évêque de Smyrne.

A cette époque, pour la première fois, un homme éminent par sa naissance et par ses dignités parut, et brilla dans les rangs des chrétiens; le consul Clément, parent de Domitien, subit la mort pour la foi de Jésus-Christ.

Les pontifes, qui gouvernèrent l'église de Rome jusqu'à Constantin, furent, après ceux que nous venons de nommer, d'abord saint Évariste: pendant que ce pape vivait, les chrétiens furent persécutés par les ordres de Trajan. L'histoire ecclésiastique rapporte que saint Siméon, parent de Jésus-Christ, le dernier de ses disciples, et qui était évêque de Jérusalem, fut crucifié sous le règne de ce prince: elle dit qu'à cette même époque saint Ignace [illegible]

le martyre, et que ce fut alors qu'on vit les démons, c'est-à-dire les faux dieux, cesser de rendre des oracles.

Saint Alexandre, saint Sixte et saint Thélesphore succédèrent à Évariste. Thélesphore mourut martyr. Saint Hygin et saint Pie le remplacèrent. Ce dernier mourut l'an 157.

Après lui, saint Anicet occupa le siége de Rome pendant onze ans, vit l'Église attaquée par plusieurs hérésies, et souffrit le martyre sous le règne de Marc-Aurèle, l'an 169.

Pendant le pontificat de son successeur, saint Soter, l'hérésie de Montan naquit et prit beaucoup de force. Saint Éleuthère fut pape pendant dix-huit ans. Sous son pontificat, la Gaule vit ses premiers martyrs, et l'Angleterre reçut des missionnaires qui vinrent y porter l'Évangile.

Après sa mort, saint Victor occupa le Saint-Siége, et voulut séparer les églises d'Asie de la communion romaine, parce que les communautés de l'Orient ne s'accordaient point avec celles de l'Occident sur l'époque de la célébration de la Pâque.

Saint Zéphirin le remplaça. Ce fut pendant son pontificat que les chrétiens se virent persécutés par l'empereur Sévère. Saint Irénée souffrit le martyre à Lyon. Les auteurs ecclésiastiques nous ont transmis une lettre d'Irénée, dans laquelle cet évêque rappelle qu'il avait été élevé par saint Polycarpe, disciple de saint Jean. Cette même lettre contient la nomenclature des pontifes qui avaient occupé le siége de Rome depuis saint Pierre jusqu'à Zéphirin.

Tertullien, célèbre par ses écrits et par ses éloquentes apologies du christianisme, vivait alors. Il finit par embrasser l'hérésie des montanistes.

Après Zéphirin, saint Calixte fut évêque de Rome, et subit la mort des saints. Ce fut pendant l'administration de ce pape que s'élevèrent dans la capitale du monde les premiers édifices publics consacrés au culte des chrétiens. L'empereur Alexandre Sévère leur céda une maison pour la célébration de leurs mystères.

Saint Urbain et saint Pontien exercèrent successivement le pontificat. Ce dernier fut exilé par Maximin. Le même prince mit à mort saint Euthère, son successeur. Après lui, saint Fabien occupa le siége de Rome quatorze ans. Saint Denis fut envoyé par lui à Paris, saint Saturnin à Toulouse. L'empereur Décius persécuta les chrétiens et ordonna le supplice de saint Fabien.

La violence de cette persécution laissa le siége de Rome vacant pendant seize mois. Saint Corneille, en 251, fut élu pape, combattit l'hérésie des novatiens, et s'unit, pour soutenir l'Église, avec saint Cyprien, évêque de Carthage, aussi célèbre par ses talents que par son zèle pour la foi. Après quinze mois, saint Corneille termina son pontificat par le martyre.

Saint Luce qui le remplaça fut d'abord banni, puis rappelé, et ensuite condamné à mort. Saint Étienne, son successeur, éprouva le même sort, ainsi que saint Sixte II. En Afrique on trancha les jours de saint Cyprien.

Saint Denis, vanté par son érudition, et saint Félix furent papes, l'un pen-

dant dix ans et l'autre pendant cinq. Ce fut sous le pontificat de leur successeur, saint Eutichien, que la cruelle persécution d'Aurélien eut lieu, et que l'hérésie des manichéens se répandit dans le monde.

Saint Caïus occupa douze ans le siége de Rome; sous son pontificat saint Denis, premier évêque de Paris, eut la tête tranchée en 287.

Saint Marcellin fut élu évêque de Rome en 296, sous le règne de Dioclétien. L'édit de cet empereur, qui détruisit tant de temples, répandit tant de sang et livra aux flammes tant de livres saints, fit donner à cette époque le nom de l'*ère des martyrs*. Elle commença en 304; la rigueur de cette longue persécution força les chrétiens de laisser le siége de Rome vacant près de quatre années. En 308, saint Marcel l'occupa, et fut remplacé par saint Eusèbe. Celui-ci eut pour successeur saint Melchiade. Ce fut sous son pontificat que Constantin arbora l'enseigne de la croix, detrôna Maxence et s'empara de Rome. Saint Sylvestre, élu pape après lui, gouverna l'Église pendant vingt et un ans, et vit naître l'hérésie d'Arius.

Par ce précis rapide, on voit que nous devons à la tradition seule quelques notions sur l'histoire de l'établissement du christianisme. Dans le premier siècle, les auteurs profanes ne parlaient point d'une secte nouvelle presque ignorée par eux, et les persécutions qui commencèrent au règne de Domitien n'ont pas permis que les actes des premiers successeurs des Apôtres vinssent jusqu'à nous.

Les renseignements positifs ne datent que du moment où le christianisme, assez répandu pour exciter la curiosité des philosophes, l'attention des magistrats et la jalousie des pontifes, fut attaqué par les uns et persécuté par les autres. Il paraît que de tous les écrivains de ce temps, Celse fut celui qui écrivit avec le plus de force contre la religion chrétienne. Quadrat, qui avait succédé à saint Denis l'Aréopagite, comme évêque d'Athènes, répondit à Celse, et dans l'année 124 présenta son apologie du christianisme à l'empereur Adrien.

A cette époque, une nouvelle secte, née dans l'Orient, prenait beaucoup d'empire sur les imaginations ardentes, et augmentait encore la confusion des idées qu'on avait alors sur la religion chrétienne. Les gnostiques ou illuminés, mêlant ensemble les principes de l'Évangile, ceux de Zoroastre et de Pythagore, avec les systèmes séduisants de Platon, prétendaient que Dieu, ou la perfection infinie, qu'ils nommaient aussi *Paraclet*, était un océan de lumières dont il sortait continuellement des émanations auxquelles ils donnaient le nom d'*éons*. Ces éons, plus ou moins parfaits suivant qu'ils s'éloignaient plus ou moins de leur source, formaient une échelle graduée, depuis l'esprit éternel jusqu'à la matière brute, depuis la lumière jusqu'aux ténèbres. Les bons et les mauvais génies, les esprits célestes, les astres, les prophètes, les hommes éclairés par une science divine étaient des éons. Plus on se détachait de la matière pour se rapprocher de l'esprit, et plus on se trouvait susceptible, en remontant cette échelle mystérieuse, de jouir du vrai bonheur, de connaître la vérité, et d'entrer même en communication avec les êtres intermédiaires, c'est-à-dire avec les esprits.

Plusieurs philosophes païens, pour soutenir leurs dieux, déjà discrédités et livrés au ridicule par Lucien, adoptèrent les fables d'Alexandrie et prétendirent que ces divinités de l'Olympe étaient des éons. Un grand nombre de chrétiens égarés adoptèrent une partie de ce système, et tous, s'abandonnant aux écarts de leur imagination, se divisèrent en plusieurs écoles différentes. Les montanistes ne regardèrent Jésus-Christ que comme un éon. Montan lui-même, le chef de cette secte, se disait illuminé par le Paraclet, et le plus parfait des éons.

D'autres admettaient deux principes, ceux du bien et du mal, qui se combattaient éternellement. Cette erreur donna naissance au manichéisme.

Les valentiniens confondaient le Verbe de l'Évangile avec celui de Platon; on accusait une grande partie des gnostiques, dont les assemblées nocturnes et mystérieuses s'appelaient *agapes*, de se livrer aux plus honteuses superstitions, et de renouveler les scandaleuses débauches des bacchanales; et comme alors l'opinion publique ne faisait aucune distinction entre toutes ces sectes nouvelles, les chrétiens se virent souvent confondus avec les illuminés, et leurs assemblées religieuses furent traitées avec la haine et le mépris qu'inspiraient les rassemblements licencieux des gnostiques.

Lorsqu'Antonin occupa le trône, la morale de l'Évangile se vit défendue et disculpée avec force et succès par saint Justin dans l'année 150. Il réfuta toutes ces calomnies, dont la fausseté était démontrée encore plus évidemment par la simplicité, la sagesse et la vertu de ceux qui avaient embrassé la foi de Jésus-Christ.

L'Église chrétienne alors pouvait se défendre plus glorieusement par les exemples que par les écrits; pure comme le sont toutes les institutions près de leur source, le luxe et la corruption ne s'y étaient point introduits. Ces premiers chrétiens, pauvres, humbles, zélés, charitables, courageux, ne connaissant d autres passions que l'amour de Dieu et du prochain, devaient paraître, aux yeux de leurs ennemis mêmes, des modèles de la plus parfaite philosophie, comme ils étaient dans l'opinion de leurs frères des modèles de sainteté. Aussi, malgré l'habitude de la superstition et la crainte des supplices, ce culte austère, qui proscrivait si rigoureusement toutes les jouissances mondaines, acquérait sans cesse de nouveaux et de nombreux partisans, tant on se sentait entraîné par l'admiration pour des hommes qui, dans un siècle de dépravation, conservaient des mœurs si pures, et qui, au milieu d'une époque de décadence et d'asservissement, gardant une héroïque liberté, opposaient tant de vertus aux vices, tant de douceur à la haine, et un si ferme courage à la tyrannie.

Les armes d'une brillante éloquence ne tardèrent pas à venir au secours du christianisme persécuté. Tertullien et Origène prirent la défense de cette religion, et par de nombreux écrits s'efforcèrent de prouver la pureté des principes et la vérité des faits sur lesquels elle était fondée.

Origène porta le zèle jusqu'au fanatisme, et se mutila pour être plus certain de dompter ses passions. Cet égarement fut condamné par l'Église. Tertullien, entraîné par une imagination ardente, finit par tomber dans l'erreur des montanistes. L'un et l'autre, enthousiastes de Platon, avaient adopté une grande

partie des opinions de ce philosophe. C'est dans les écrits de Tertullien qu'on trouve le plus d'arguments pour établir la succession des évêques dans les principales églises depuis les Apôtres.

Origène fit un immense travail pour comparer et concilier toutes les versions de l'Écriture : l'un de ses plus remarquables ouvrages fut la réfutation du livre de Celse. Saint Grégoire Thaumaturge, célèbre par ses talents, était disciple d'Origène.

Depuis le milieu du second siècle, l'histoire de l'Église ne manque plus de documents certains; elle a plutôt à se plaindre de la multiplicité des lumières qui se présentent pour éclairer sa marche, et, après avoir cherché péniblement la vérité au milieu du silence des contemporains et à la lueur incertaine des traditions, elle se trouve tout à coup jetée dans la confusion des sectes, des hérésies, et dans toutes ces controverses dont la subtilité métaphysique paraît si éloignée de la simplicité de l'Évangile.

Les discordes souvent sanglantes, produites par ces différents schismes, forment une triste partie du tableau que nous devons tracer. Nous admirions les principes purs d'un culte dont les ministres étaient pauvres et persécutés, nous aurons à déplorer les erreurs et les passions qui troublent la paix d'une Église riche et triomphante.

Les lumières les plus pures sont bientôt altérées par les faiblesses humaines, et, semblable à la république romaine, l'Église chrétienne se corrompit dès que ses conquêtes lui donnèrent l'empire du monde.

Les premiers chrétiens n'ambitionnaient de trésors et d'honneurs que dans le ciel : leurs différentes communautés, soumises à des règles simples et d'une exécution facile, étaient gouvernées par des prêtres et par des diacres. Les successeurs des Apôtres, qui les présidaient, prirent ensuite le titre d'*évêques* : ils administraient les sacrements, maintenaient la discipline, réglaient les cérémonies, consacraient les ministres, dirigeaient les fonds communs, et jugeaient en arbitres les différends que les fidèles ne voulaient pas soumettre aux tribunaux des idolâtres.

Comme les *gentils*, c'est-à-dire les hommes des nations étrangères à la Judée, composèrent bientôt la majorité des chrétiens, on cessa de suivre la loi de Moïse; et après la dispersion des Juifs, sous le règne d'Adrien, on finit par regarder comme hérétiques les chrétiens, qui, sous le nom de *nazaréens*, persistaient à suivre la loi judaïque.

Chaque congrégation chrétienne élisait son évêque. A la fin du deuxième siècle, les chrétiens, plus multipliés, formèrent des synodes provinciaux, dont les amphictyons et la ligue achéenne leur avaient peut-être donné l'idée. Cet établissement accrut la puissance des évêques; ils ne faisaient d'abord que des exhortations fraternelles; bientôt le besoin de l'ordre, et peut-être l'ambition, leur firent contracter l'habitude de commander, et l'on ne tarda pas à leur entendre dire, comme saint Cyprien, que « les princes et les magistrats » n'ont qu'un domaine terrestre et passager, tandis que l'autorité épiscopale » vient de Dieu, et s'étend sur ce monde et dans l'autre. »

La communauté des biens s'opposait au prosélytisme; on y renonça. La nécessité de régler une administration qui s'étendait chaque jour établit la hiérarchie. L'égalité, à laquelle prétendaient les prêtres, disparut devant la puissance des évêques; ceux-ci cédèrent la prééminence aux métropolitains, et presque tous reconnurent pour le premier d'entre eux et pour leur chef l'évêque de Rome, comme successeur de saint Pierre, auquel on attribua dans la suite exclusivement le nom de *pape*. Mais cette suprématie ne s'établit pas sans obstacles; on lui résista souvent en Afrique et en Asie, car on voit toujours se renouveler, dans les affaires du ciel comme dans celles de la terre, l'éternel combat de la république et de la monarchie.

Le sacrifice absolu, qu'autrefois les fidèles étaient contraints à faire de leurs biens, fut réduit à la dîme et aux offrandes.

Sévèrement attentive au maintien de la foi, chaque société religieuse séparait de sa communion ceux qui s'étaient souillés de quelques crimes, ou qui professaient des principes contraires à la doctrine et à la morale chrétiennes. L'excommunié n'avait plus de part aux cérémonies, aux sacrements, aux distributions, et chacun fuyait sa présence. La réconciliation était plus ou moins difficile, suivant les différentes règles reçues dans chaque pays. En Galatie, un apostat obtenait sa grâce après cinq ans de pénitence; en Espagne, on lui refusait l'absolution jusqu'à l'article de la mort.

On chercherait vainement dans les annales du monde un plus rare modèle de vertu, de morale, d'austérité, que celui qui fut offert à l'admiration des hommes pendant près de trois siècles par les chrétiens. Ce qui les distinguait surtout, c'était une vertu douce, tendre, active, qui les portait à soigner les malades, à secourir les pauvres, à consoler les malheureux, à aimer tous les hommes, même leurs persécuteurs, à se regarder tous comme égaux et comme frères.

On ne voit rien dans les écoles de philosophie qui donne une juste idée de cette passion pour l'humanité, de cette bienveillance universelle que les chrétiens nommèrent charité. Les anciens philosophes admirables dans leurs préceptes pour enseigner la justice, pour prescrire la tempérance, pour augmenter la force, pour conseiller la modération, ne s'adressaient presque jamais qu'à l'esprit; les Apôtres parlaient au cœur. Zénon, Platon, Socrate, ne rapprochaient les hommes que par les chaînes du devoir. L'Évangile les unissait par les liens de l'amour. Enfin c'est par cette vertu que le christianisme conquit l'univers. Les pompes, les trophées, la richesse, la puissance, les voluptés du paganisme disparurent à la voix du Dieu bon qui dit aux hommes : *Aimez-vous et pardonnez-vous.*

Pour gouverner les premiers chrétiens, les évêques n'eurent longtemps à employer d'autre force que celle de l'exemple; mais la puissance, la richesse et le repos altérèrent les mœurs du clergé : peu de chrétiens résistèrent aux erreurs et à la dépravation d'un siècle corrompu. Tout dans l'empire romain participait à sa décadence, et, sans avoir égard aux diatribes des ennemis du christianisme, on peut juger, par le tableau que nous a transmis du temps,

de Constantin, l'évêque Eusèbe, des désordres scandaleux qui affligeaient l'Église, et dont il attribuait la cause à son accroissement, à son luxe et à sa prospérité.

C'est dans cet état de puissance ascendante et de pureté décroissante que Constantin trouva l'Église chrétienne, lorsqu'il la fit triompher de ses ennemis, et l'associa, pour ainsi dire, à l'empire du monde.

Après sa victoire, le désir de dominer augmenta l'ardeur des sectes, qui jusque là ne s'étaient combattues que dans l'ombre. Vingt ans auparavant un des évêques de Thébaïde, nommée Mélèce, convaincu d'avoir sacrifié aux idoles, avait été déposé par Pierre, évêque d'Alexandrie.

Dans l'Égypte et dans une grande partie de l'Orient, l'*ecclectisme* avait succédé au *syncrétisme*. Les partisans de ce système se croyaient le droit de choisir dans chaque doctrine religieuse ou philosophique ce qui plaisait le plus à son imagination, et la plupart faisaient dans leur croyance un mélange bizarre de christianisme, de platonisme et de pythagorisme. Les partisans de Mélèce ne furent point découragés par sa condamnation. Ce schisme s'étendit, et bientôt on vit marcher avec éclat sur ses traces un homme éloquent et ambitieux : c'était Arius.

Comme il parut d'abord disposé à se repentir de ses erreurs, Achillas, évêque d'Alexandrie, le rétablit dans sa communion; mais ses vrais sentiments ne tardèrent pas à éclater. Le successeur d'Achillas, qu'on nommait Alexandre, dans une instruction adressée à son clergé, ayant parlé de la conformité des substances qui existe entre Dieu et Jésus-Christ, Arius qui avait adopté quelques opinions des gnostiques, accusa hardiment son évêque d'hérésie, nia la divinité de Jésus-Christ, déclara publiquement que le Fils, étant engendré, avait été tiré du néant, et ne pouvait avoir une substance conforme à celle de son Père.

L'éloquence d'Arius entraîna beaucoup de chrétiens, et lui fit même, parmi les prêtres et les évêques, un grand nombre de partisans. Né au milieu des déserts de la Libye, son génie avait toute l'ardeur de ce climat brûlant; instruit par les livres des anciens philosophes, il joignait la subtilité grecque à la chaleur africaine; sa piété apparente voilait son ambition, une humilité affectée déguisait son audace : tel le représentent les écrivains orthodoxes de ce temps. Ils prétendent tous que l'Église n'eut point de plus formidable ennemi.

Le peuple, les prêtres le suivaient en foule; les femmes surtout, entraînées par le feu de ses paroles, embrassaient sa cause avec passion. Cette secte s'étendit rapidement en Égypte, en Syrie, en Palestine. Les adversaires d'Arius, aussi ardents que lui, le combattaient non-seulement avec zèle, mais avec fureur. Ainsi l'arianisme dès sa naissance divisait toutes les familles, agitait toutes les villes. Chaque place publique semblait transformée à la fois en école de théologie, en théâtre de discorde, et devenait souvent un champ de bataille.

Un concile de cent évêques, convoqué à Alexandrie, excommunia Arius, ainsi que les évêques Théonas et Second. Ce jugement excita de violentes

plaintes; le célèbre Eusèbe, évêque de Nicomédie, voulut exiger d'Alexandre le rétablissement d'Arius dans sa communion, et Constancie, sœur de l'empereur, appuya ses sollicitations.

Arius, banni d'Alexandrie, se vit accueilli favorablement par un autre Eusèbe, évêque de Césarée, célèbre par son esprit et puissant à la cour. Enfin un concile, convoqué par les deux Eusèbe à Nicomédie, se déclara pour les opinions d'Arius, et les pères, qui composaient cette assemblée, écrivirent en faveur de l'hérésiarque à tous les évêques de l'empire.

Constantin gémissait des troubles qui déchiraient l'Église, dont il avait cru consolider par ses armes la paix et la prospérité.

Dans le dessein et avec l'espoir de rapprocher les esprits, il blâma l'un et l'autre parti d'avoir mis en discussion des questions *insolubles pour l'esprit humain*. Ces subtilités ne lui paraissaient pas essentielles à la religion, et, comme elles ne devaient pas, selon ses principes, rompre l'union chrétienne, il invitait chacun à garder pour lui ses opinions, et à cesser de disputer sur ces mystérieux objets : « Laissez-moi, leur écrivait-il, des nuits sans trouble, des » jours sereins et une lumière sans nuages. Où trouverai je du repos si les » serviteurs de Dieu se déchirent? Je voulais me rendre dans vos contrées, » vos discordes me ferment le chemin de l'Orient : réunissez-vous pour me le » rouvrir. »

On ne répondit à ces sages conseils que par d'autres discussions sur l'époque à laquelle on devait célébrer la fête de Pâques. Osius, évêque de Cordoue, chargé des lettres et des ordres de l'empereur, fit de vains efforts pour rétablir la paix.

Un nouveau concile fut réuni dans Alexandrie, mais l'aigreur des partis rendit toute conciliation impossible, et, comme on crut que l'empereur inclinait du côté des adversaires d'Arius, la fureur des sectaires s'accrut à tel point que, dans plusieurs villes, on mutila, on brisa les statues de ce prince.

Quelques courtisans dénoncèrent avec chaleur cet attentat, dans l'intention d'exciter son courroux. Constantin, portant alors la main sur son visage, leur dit en souriant : « Je ne me sens pas blessé. » Ce mot, répété dans tout l'empire, commanda le respect aux factieux, et le silence aux flatteurs.

Cependant l'empereur, voyant que ces querelles prolongées menaçaient la tranquillité publique, convoqua un concile général à Nicée en Bithynie (1).

Ce fut à cette époque que le prince publia plusieurs lois fort sages pour augmenter l'autorité paternelle, pour régler l'émancipation des mineurs, pour réprimer les excès de l'usure, qui étaient portés à tel point qu'on crut faire une grande réforme en réduisant l'intérêt du prêt, en argent, à douze pour cent, et en nature à trois boisseaux pour deux.

Si, à cet égard, les mœurs publiques étaient trop relâchées, de leur côté les évêques se montraient trop austères. Ils regardaient tout intérêt comme usuraire; leur zèle, plus ardent qu'éclairé, les empêchait de voir qu'interdire

(1) An 325.

aux prêteurs tout profit, c'était porter une atteinte mortelle au crédit et au commerce.

Dans l'année 325 le concile de Nicée ouvrit sa session : c'était la première fois qu'on voyait l'Église tout entière rassemblée.

Elle offrit aux regards du monde la réunion d'un grand nombre de prélats respectables par leurs vertus, célèbres par leurs talents, et dont les tortures avaient souvent éprouvé le courage. L'un d'eux, Paphnuce, qui administrait un diocèse dans la Thébaïde, portait sur son front l'empreinte du fer des bourreaux. En le voyant, Constantin s'approcha de lui avec respect, et baisa plus dévotement que politiquement cette cicatrice : il ignorait les conséquences dangereuses de ce pieux abaissement, et ne prévoyait pas que l'ambition s'enorgueillirait de cet hommage rendu par la puissance, non au sacerdoce, mais à la religion et à la vertu. On ne comptait dans cette assemblée que dix-sept évêques ariens ; le plus redoutable rival d'Arius fut un jeune prêtre, nommé Athanase, que l'évêque Alexandre avait élevé. Athanase, destiné par le sort à jouer un rôle éclatant dans ces querelles religieuses, déploya, dès qu'il prit la parole, une éloquence vive et brillante, qui frappa d'étonnement les ariens, la cour et le concile.

L'empereur, entouré de tous les pontifes chrétiens, se vit assailli par une foule de requêtes et de mémoires qui contenaient un grand nombre de plaintes et d'accusations que faisaient réciproquement l'un contre l'autre les évêques de toutes les églises de l'empire. Après en avoir pris connaissance, ayant convoqué devant lui ces prélats : « Je remets, leur dit-il, la décision de tous » vos procès à un jour fixe, ce sera celui du jugement dernier : Dieu est votre » seul juge ; je ne prononcerai point sur de telles causes. Vous n'avez qu'un » unique devoir, remplissez-le ; il consiste à vivre sans mériter de reproches, » et sans en faire à votre prochain. Imitons, croyez-moi, la bonté divine ; » oublions et pardonnons. »

En même temps il jeta au feu tous ces libelles, et ajouta ce peu de mots : « Gardons-nous de rendre publiques les faiblesses des ministres de la religion, » de scandaliser le peuple, et d'autoriser par là ses désordres. »

Le concile s'ouvrit le jour où l'on célébrait la fête de l'apôtre saint Jean. Arius soutint ses opinions avec adresse ; Athanase les combattit avec véhémence. Comme on n'écrivit point tous les actes de ce concile, l'histoire ne nous a pas transmis les détails de ce fameux procès ; elle n'a conservé que la profession de foi, les canons et les lettres synodiques qu'on y rédigea. La dernière séance se tint dans le palais de l'empereur. Il paraît qu'Osius, accompagné de deux légats, présida l'assemblée au nom du pape Sylvestre. Constantin se rendit sans gardes au concile.

« Pontifes de l'Église chrétienne, leur dit-il, mes vœux sont enfin remplis ; » après tant de faveurs que j'ai reçues du Ciel, celle que je désirais le plus » vivement était de vous voir tous réunis près de moi dans un même esprit. J'ai » renversé la tyrannie qui vous persécutait par une guerre ouverte. Triomphons » aujourd'hui de ce génie du mal qui travaille à notre destruction par ses arti-

» tices et par une guerre intestine. Vainqueur de mes ennemis, j'espérais ne » jamais adresser à l'auteur de mes succès que les vœux de ma reconnaissance; » la nouvelle de vos discordes m'a plongé dans une profonde douleur; c'est » pour faire cesser cette division, le plus funeste des fléaux, que je vous ai » tous réunis. Ministres d'un Dieu de paix, faites renaître parmi vous l'esprit » de charité que vous devez inspirer aux autres : étouffez toute semence de » haine; rétablissez, consolidez votre union : ce sera l'offrande la plus agréable » à votre Dieu, et l'hommage le plus doux pour votre prince. »

Les historiens ecclésiastiques disent qu'Arius présenta au concile une profession de foi artificieusement rédigée, dans le dessein d'éluder plutôt que de résoudre la difficulté; mais ses adversaires déjouèrent cette subtilité en proposant de déclarer que Jésus-Christ était *consubstantiel à son Père.* Cette déclaration précise ne permettait pas de subterfuges; on dressa le formulaire que signa la majorité des pères, et que les ariens refusèrent presque tous de souscrire. Quelques-uns seulement se soumirent par crainte plus que par conviction à la décision du concile. Eusèbe de Césarée fut de ce nombre; mais ils ne tardèrent pas à revenir contre ce jugement, en disant que le mot *consubstantiel* ne signifiait que *semblable* et non *conforme en substance.* Le concile excommunia les dissidents.

Quelle révolution soudaine dans les opinions, dans les esprits, dans les usages! L'empire romain semble tout à coup offrir à nos regards surpris un autre pays et d'autres hommes. On quitte les réalités de la terre pour s'élever dans les nuages et dans les régions mystérieuses du ciel. La subtilité remplace la force, les opinions succèdent aux intérêts; ce n'est plus la politique, c'est la métaphysique qui gouverne le monde. Tout dans les idées paraît à la fois exalté, obscurci, rétreci; l'histoire ne nous transmet plus que de longs discours au lieu de grandes actions, et le glaive de la parole reste seul actif et tranchant, tandis que celui de la victoire, s'émoussant chaque jour, laisse l'empire livré sans défense à l'avidité des Barbares.

Par une autre décision on établit que la fête de Pâques se célébrerait partout suivant l'usage de l'Église d'Occident.

Mélèce éprouva l'indulgence du concile; on lui permit de remplir les fonctions épiscopales. On s'occupa ensuite d'une autre secte, celle des *purs* ou *novatiens* : ils ne reconnaissaient qu'à Dieu seul le pouvoir d'absoudre. Attaquant ainsi l'intérêt fondamental des prêtres et le pouvoir de l'Église, ils voulaient la priver du droit et de la faculté de lier par l'anathème et de délier par l'absolution. En vain on voulut les ramener à l'opinion reçue : ils refusèrent tout accommodement et furent excommuniés; mais ce qui rendit surtout ce premier concile œcuménique, c'est-à-dire universel, le plus célèbre de tous, ce fut la profession de foi qu'on y rédigea, et qui sert encore aujourd'hui de règle à l'Église romaine.

Après la clôture du concile, tous les évêques retournèrent dans leurs diocèses. L'empereur avait payé leur voyage et les avait défrayés pendant leur séjour. Il écrivit à toutes les communautés chrétiennes de l'Égypte pour les

inviter à se réunir au corps de l'Église, et sévit avec rigueur contre les évêques qui persistaient dans leur opposition. Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée furent exilés dans les Gaules.

Sur ces entrefaites, l'évêque d'Alexandrie mourut et désigna pour son successeur Athanase, qui chercha en vain par la fuite à éviter son élévation : il fut élu. Son épiscopat dura quarante-six ans; son zèle opiniâtre, son austère fermeté, sa vive éloquence et ses malheurs le rendirent célèbre; il se vit cinq fois banni et courut souvent risque de la vie.

Constantin, revenu à Rome, publia une loi pour abolir les combats de gladiateurs, jeux sanglants qui ne s'accordaient pas avec la morale chrétienne, mais qui plaisaient encore aux Romains; car ils conservèrent plus longtemps leur férocité que leur courage.

Constantin défendit, par un décret, aux généraux et aux officiers d'exiger du peuple des vivres et de l'argent. La raison de ce prince le portait à vouloir reprimer toutes les passions privées qui s'opposaient à l'intérêt public; mais il était trop impétueux pour triompher des siennes. Ce fut à cette époque que (1), trompé par l'impératrice Fausta, il ordonna la mort de Crispus, son fils, qu'elle avait faussement accusé d'un amour incestueux. Éclairé sur cette imposture, il vengea ce jeune prince par un nouveau crime : Fausta périt, et Constantin, tourmenté d'un repentir tardif, fit élever en l'honneur de l'infortuné Crispus une statue dont le corps était d'argent et la tête d'or; sur son front on avait gravé ces mots : *C'est mon fils, injustement condamné.*

Les Romains, dont l'humeur turbulente avait survécu à la perte de leur liberté, saisirent le prétexte de ces deux actes sanguinaires pour faire éclater leur haine contre un prince ennemi de leur culte et de leurs jeux. Constantin fut insulté dans Rome; ses favoris lui conseillèrent de faire charger la multitude par ses troupes : il parut prendre un parti plus sage, celui de se montrer supérieur et insensible à ces offenses; mais la blessure resta ouverte dans le fond de son cœur. Il partit pour l'Illyrie, abandonna Rome et n'y revint jamais.

Sous le consulat de Constance et de Maxime, la princesse Hélène, mère de l'empereur, âgée de soixante-dix-neuf ans, et qui se trouvait alors en Palestine, se rendit à Jérusalem et visita le Calvaire, dont les païens avaient fait un temple consacré à Vénus. L'histoire ecclésiastique rapporte que cette princesse, indignée, fit abattre les statues de la déesse, renverser les murailles, et qu'en fouillant la terre on découvrit le sépulcre de Jésus-Christ, sa croix et celles des deux voleurs qui avaient péri à côté de lui. L'empereur donna ordre à Dracilien, gouverneur de la Palestine, de bâtir dans ce lieu une église qu'on nomma *le Saint-Sépulcre.*

L'empereur fit attacher à son casque les clous trouvés sur la croix. En 327, Hélène mourut; on transporta son corps à Rome : il y fut enfermé dans un

(1) An 326.

tombeau de porphyre. Constantin lui éleva une statue et donna son nom à Drépane, ville nouvellement fondée en Bithynie.

Toujours constant dans sa piété filiale, il avait fait graver le nom d'Hélène sur les monnaies. Sous le consulat de Januarius et de Justus, l'empereur, appelé de nouveau dans les camps par l'audace des Barbares, battit les Sarmates, les Germains et les Goths. Après les avoir vaincus, il recommença plus vivement que jamais la guerre qu'il avait déclarée aux temples de l'idolâtrie.

Ayant appris qu'en Palestine, autour du chêne de Mambré, dans le lieu où l'on prétendait qu'Abraham avait été visité par des anges, on voyait quelques chrétiens, mêlés avec les sectateurs de plusieurs religions différentes, confondre ces différents cultes et sacrifier aux idoles, il défendit ces réunions et fonda une église en cet endroit.

Depuis quelques années le christianisme étendait ses racines en Éthiopie par le zèle de quelques hommes ardents et austères qui avaient voulu fuir dans les déserts la vue des tyrans, le spectacle de la décadence de Rome et la contagion d'un siècle corrompu. Ces fervents sectateurs et des vertus antiques et de la morale chrétienne furent les premiers ermites. La persécution de Dioclétien multiplia leur nombre; ils se réunirent et peuplèrent de monastères les solitudes de l'Afrique : ceux de saint Antoine et de saint Pacôme furent les plus fameux.

L'éloignement augmentait la vénération qu'inspirait leur vertu sévère; et les peuples, accoutumés par le polythéisme à ne pas douter des prodiges, croyaient avidement à tous les miracles qu'on attribuait à leur sainteté.

Constantin, irrité contre Rome, exécuta le grand projet que la haine plus que la politique lui avait dicté. Dans l'année 328, il posa dans Byzance les fondements d'une nouvelle ville qu'il nomma Constantinople, et dont il fit le siége de l'empire. Il poussa les travaux avec tant d'activité qu'en 330 on les vit terminés.

Cette ville fameuse, ancienne colonie de Mégare, avait été fondée par Bizas, six cent cinquante-huit ans avant Jésus-Christ. Libre pendant quelques années, elle passa ensuite sous la dépendance des Perses et des Lacédémoniens : les Athéniens s'en emparèrent. Rome, qui promettait la liberté à tous les peuples qu'elle voulait asservir, accorda aux Byzantins le droit d'être gouvernés par leurs propres lois. Sévère l'assiégea, la prit et la détruisit presque entièrement. A peine était-elle rebâtie, lorsque Gallien renversa de nouveau ses murailles; les Hérules la saccagèrent; Licinius en fit le centre de ses forces. Saint André y prêcha l'Évangile.

Constantin, sous prétexte d'occuper une position plus avantageuse pour défendre l'empire contre les Sarmates, les Goths et les Perses, mais animé réellement d'une profonde haine contre Rome, résolut de porter à l'extrémité des frontières le centre de vie et d'activité de l'empire romain. Il fit de Byzance sa capitale, étendit son enceinte, et la remplit de superbes monuments.

On y bâtit un Capitole; on y construisit des aqueducs; deux édifices majestueux furent destinés aux assemblées du sénat. Une vaste place publique, entourée de colonnes et d'arcades dorées où l'on admirait un grand nombre de statues, était décorée par le milliaire d'or : cette place se nommait *Augustion.*

Au centre de la ville, les regards étaient frappés par la beauté d'une autre place circulaire qu'on appelait *la Salle de Constantin*, et au milieu de laquelle s'élevait une colonne de porphyre servant de base à la statue de l'empereur. Cette statue, dont on avait changé la tête, était celle d'Apollon trouvée dans Ilium. On renferma dans sa base une partie de la vraie croix, qu'on disait avoir été découverte dans le Saint-Sépulcre par Hélène.

Rien n'égalait, même dans Rome, la magnificence du palais impérial de Byzance, qui, s'élevant sur le bord de la mer, aux lieux où l'on voit aujourd'hui le sérail, semblait dominer l'Europe et l'Asie.

Au milieu de la salle du trône, brillante de marbre, d'or et de pourpre, on avait attaché une grande croix enrichie de pierreries : Apollon pythien, les muses de l'Hélicon, les trépieds de Delphes, enlevés à leurs temples déserts, ne servaient plus que d'ornements : la curiosité venait admirer ces dépouilles de l'idolâtrie dans ce palais superbe.

Constantin fit bâtir dans Byzance plusieurs églises, et entre autres celle de Sainte-Sophie, qui, depuis, devint la principale mosquée des sectateurs de Mahomet.

L'empereur, occupé de la salubrité de sa nouvelle ville autant que de sa magnificence, fit construire sur le modèle de ceux de Rome de vastes égouts, dont les eaux s'écoulaient dans la mer.

Impatient de faire briller Constantinople du plus grand éclat, il accorda d'importants priviléges à tous ceux qui venaient s'y établir, et, par un décret très-arbitraire, il priva du droit de tester tous les propriétaires de fonds en Asie, qui, à une époque fixée, ne seraient pas possesseurs d'une maison à Constantinople.

Bientôt la nouvelle capitale éclipsa l'ancienne; mais si elle l'effaça en puissance, elle la surpassa de beaucoup en servitude. Rome, qui avait créé ses princes, s'était toujours vue respectée par eux; Constantinople, au contraire, devant son existence aux empereurs, les regarda comme ses maîtres. Droits, interêts, tout changea; les peuples parurent devenir la propriété des monarques; le langage s'altéra comme la pensée; les mots n'eurent plus la même signification; la vertu ne consista plus dans l'amour de la patrie, de l'indépendance et des lois; on plaça l'honneur non dans la fidélité aux principes, mais dans le dévouement au prince. L'obéissance à l'Église, la soumission au trône, formèrent tout le cercle des devoirs; le monarque fut regardé comme représentant seul l'État : tous les sentiments, comme tous les droits, durent se concentrer et se confondre dans sa personne; et ce fut d'après ces nouvelles règles de morale et de politique que l'histoire jugea pendant beaucoup de siècles les caractères et les actions des hommes dans les monarchies modernes.

Rome avait été consacrée à Mars; l'empereur dans l'année 330, sous le consulat de Gallicanus et Symmaque, fit la dédicace de Constantinople, qu'il consacra à la Vierge.

Les dépenses prodigieuses occasionnées par la translation du siége de l'empire, et par la fondation d'une nouvelle Rome, obligèrent Constantin à écraser les peuples par des impôts énormes. Il assujettit à de lourdes taxes les marchands, les artisans, les mendiants même et les lieux de prostitution. Constantinople seule fut exempte de ce fardeau qu'elle faisait peser sur l'empire, et ses habitants se virent affranchis de tous impôts directs et personnels.

Un nouveau sénat, formé dans la capitale de l'Orient, malgré l'extrême faveur que l'empereur lui accordait, ne put obtenir de l'opinion publique la considération et le respect attachés au nom du sénat qui restait à Rome, et le peuple ne donna aux sénateurs byzantins que le titre de *clari*, réservant pour les sénateurs romains celui de *clarissimi*. Tous les efforts de l'autorité souveraine ne purent effacer cette différence maintenue par la puissance des souvenirs.

L'empereur, pour assurer la tranquillité de ses vastes États, créant un nouvel ordre d'administration publique, confia l'exercice de son autorité à quatre chefs principaux, nommés *préfets du prétoire;* il fit entre eux le même partage qu'on avait vu établir autrefois par Dioclétien entre les quatre Césars; mais le système de Constantin était mieux conçu et moins dangereux, puisque ces préfets étaient révocables : leurs quatre districts se divisaient en diocèses : l'Orient en contenait cinq, l'Italie trois, les Gaules trois. Les préfets du prétoire étaient supérieurs à tous les autres magistrats : autrefois ils commandaient la garde prétorienne; mais, dans ce nouveau système, leur autorité devint purement civile, et les troupes furent mises sous les ordres de deux généraux nommés *maîtres de la milice*.

L'empereur institua une nouvelle dignité supérieure à celle de préfet, ce fut la dignité de *patrice ;* mais il ne lui attribua que de grands honneurs sans fonctions. Constantin chargea les ducs de la défense des frontières, en leur assignant des terres qu'ils transmettaient à leurs enfants, et qu'on appelait *bénéfices*. Ces ducs, après de grands services, obtenaient quelquefois le titre de *comte*, qu'on regardait alors comme supérieur, et que portaient les principaux officiers du palais.

Le nom de *comte* était ancien et datait du règne d'Auguste : on appelait *comites Augusti* les sénateurs qui accompagnaient ce prince dans ses voyages.

Le fondateur du nouvel empire connaissait les hommes et la dépravation de son siècle; il savait que les Romains n'avaient plus la fierté qui rend libre, et qu'il ne leur restait que la vanité qui rend courtisan. Dépouillant les citoyens de leurs droits, il les en dédommagea par des titres; et les principaux personnages de l'empire se consolèrent de la perte de leur indépendance, en se voyant traités de *révérence*, d'*éminence*, de *grandeur* et de *magnificence*.

Pour maintenir le respect du pouvoir absolu, il faut qu'il brille de l'éclat

de la victoire, et la gloire militaire est ce qui fait le plus d'illusions sur la perte de la liberté.

En 332, Constantin reprit les armes, et fit la guerre contre les Goths. Le jeune Constantin, son fils, commanda un corps d'armée, défit cent mille de ces Barbares, les contraignit à payer un tribut annuel et à donner en otage Ariaric, un de leurs princes.

Jusqu'alors l'empereur avait cru convenable et prudent d'éloigner ses frères des affaires publiques; mais en 333, voyant sa puissance consolidée, il nomma Delmace, son frère, consul et censeur. La peste et la famine désolèrent l'empire; Constantin, par ses soins actifs, par ses libéralités, soulagea les souffrances du peuple.

Ce fut à cette époque que le philosophe Sopatère vint à la cour d'Orient, et osa soutenir la cause de l'ancien culte contre le christianisme: il plut à l'empereur. Ce prince, doué d'une imagination vive, aimait l'esprit, cultivait les lettres et venait de rouvrir les écoles d'Athènes. La faveur de Sopatère éveilla l'inquiétude des prêtres; le peuple, toujours disposé au fanatisme, éclata en murmures séditieux: Constantin, effrayé de ce mouvement, sacrifia le philosophe à ses ennemis, et lui fit trancher la tête.

L'empereur, dont les prêtres échauffaient sans cesse le zèle, ne se bornait pas à combattre les rois étrangers; il travaillait sans relâche à leur conversion et comblait de présents leurs ambassadeurs pour les attirer à sa croyance. Étant informé que le roi de Perse, Sapor, maltraitait les chrétiens, il lui adressa des lettres pressantes en leur faveur: « Croyez, lui écrivait-il, que l'empereur » Valérien ne s'est attiré ses longs malheurs qu'en persécutant les adorateurs » de Jésus-Christ, et que moi je ne dois mes victoires qu'à la protection de ce » Dieu. »

Ses arguments furent sans succès; il réussit mieux en fournissant aux Perses, sur leur demande, des armes qui leur manquaient, et dont ils ne tardèrent pas à se servir contre lui.

Cette année fut marquée par peu d'événements. Constant, le plus jeune des fils de l'empereur, reçut le titre de César. Constantin, frappé de tous les prodiges qu'on racontait du pieux ermite saint Antoine, lui écrivit pour lui exprimer l'admiration que lui inspirait l'autorité de sa vertu. C'est ainsi qu'un zèle impolitique portait alors ce prince à encourager cette ferveur pour la vie ascétique, qui dégarnissait les camps, enlevait aux travaux de la campagne et aux emplois publics un grand nombre d'hommes utiles, et dépeuplait les villes pour peupler les déserts.

On doit cependant convenir que les fautes mêmes de Constantin avaient souvent pour motif de louables intentions. Ce prince possédait le mérite qu'on retrouve chez tous les hommes qui ont fait de grandes choses: dans tous les rangs, dans tous les genres où l'on voyait la vertu paraître et le talent briller, ils attiraient les regards, fixaient l'attention de l'empereur, et recevaient de lui des marques d'estime et de faveur. L'art de régner consiste surtout dans l'ha-

bileté des choix, et ceux de Constantin tombaient presque toujours sur des personnes distinguées par leur capacité et par leurs actions.

En changeant la constitution de l'empire, Constantin n'avait point osé abolir le consulat, et tous ceux qu'il éleva à cette dignité furent des citoyens faits pour l'honorer.

En 334, il nomma consuls Lucius Ranius et Acconcius Optatus, qui avaient mérité l'estime publique comme préteurs et comme proconsuls. Paulinus Anicius, renommé par son éloquence, et dont on vantait l'équité, reçut le même honneur.

A cette époque on vit éclater une grande révolution parmi les Barbares dont les armes avaient le plus fréquemment menacé les frontières de l'empire. Depuis que les Goths s'étaient vus forcés par les Romains à conclure la paix, leur ardeur inquiète, pour se consoler de ces revers, cherchait une autre proie : sous la conduite de leur roi Gébéric, ils marchèrent contre les Sarmates, les battirent complétement et livrèrent leur pays au pillage. Les vaincus, désespérés, armèrent leurs esclaves, qu'on nommait *limagantes*. Cette nombreuse population d'hommes longtemps opprimés se servit de la liberté qu'on lui rendait pour satisfaire sa vengeance. Après avoir chassé les Goths, ces fiers affranchis se servirent de leurs forces contre leurs maîtres, s'emparèrent de leurs propriétés et les contraignirent à la fuite.

Trois cent mille Sarmates vinrent demander asile à Constantin, qui commit la haute imprudence, au lieu de les disperser dans l'empire, de les incorporer dans ses troupes, et de leur donner des terres en Thrace, en Macédoine et en Pannonie. Ouvrant ainsi le passage aux ennemis de Rome, il prépara sa destruction, et ces Barbares sans patrie obtinrent après leur défaite, comme suppliants, les possessions que pendant plusieurs siècles leurs armes s'étaient en vain efforcées de conquérir.

En 335, l'empereur nomma consul son second frère Jules Constance : ce jeune prince eut d'un premier mariage un fils nommé Gallus; ayant ensuite épousé Basiline, sœur de Julien, comte d'Orient, il devint père du fameux Julien, surnommé *l'Apostat*.

L'empereur célébra dans sa nouvelle capitale la trentième année de son règne (1). Ce fut à cette époque qu'Eusèbe de Césarée prononça son panégyrique. Un de nos grands écrivains, M. Thomas, remarque avec raison que la révolution qui s'opérait alors dans le monde créa un nouveau genre d'éloquence. « Le droit de parler au peuple, dit-il, avait appartenu dans Rome libre » aux magistrats, et dans Rome esclave aux empereurs. Ce droit, qui faisait » partie de la souveraineté, commandait aux volontés en dirigeant les opinions. » Il passa sous Constantin aux ministres des autels, et les discours religieux » succédèrent aux discours politiques. »

Ainsi, Rome vit fleurir successivement l'éloquence républicaine animée par

(1) An 337.

de grands intérêts; sous les premiers empereurs, l'éloquence monarchique, fondée sur la nécessité de flatter et de plaire; à l'époque de Marc-Aurèle, l'éloquence philosophique; enfin, au moment où la doctrine de l'Évangile renversa le polythéisme, on vit naître l'éloquence chrétienne qui tenait à des idées, à des principes, à des objets entièrement nouveaux. Le monde réparé, la terre réconciliée avec le Ciel, un pacificateur entre Dieu et l'homme, un nouvel ordre de justice, une vie à venir et de grandes espérances ou de grandes craintes au delà des temps, tel était le tableau que cette éloquence présentait aux hommes. Elle tendait à élever la faiblesse, à rabaisser l'orgueil, à égaliser les rangs par la vertu. Mêlée de force et de douceur, empreinte de l'esprit des livres sacrés et des imaginations ardentes de l'Asie, elle prit une teinte orientale, inconnue jusqu'alors aux orateurs romains.

Constantin fut également loué par les orateurs des deux religions. Le temps ne nous a conservé que sept de ces éloges. Un seul passage, tiré de l'un de ces panégyriques où l'orateur païen place déjà Constantin au nombre des dieux, suffirait pour donner une idée de la férocité des mœurs romaines à cette époque.

L'orateur peint son héros vainqueur des Francs sur les bords du Rhin, et lui prodigue les plus grands éloges pour avoir fait servir le carnage des vaincus aux amusements de Rome. « Vous avez, dit-il, embelli de leur sang la pompe » de nos spectacles; vous nous avez donné la délicieuse jouissance de voir une » foule innombrable de captifs dévorés par des bêtes féroces; de sorte que ces » Barbares, en expirant, souffraient encore plus des outrages de leurs vain» queurs que de la dent des animaux et des angoisses de la mort même. »

Le panégyrique prononcé par Eusèbe, évêque peu orthodoxe, courtisan flatteur, historien suspect, offre un mélange, commun alors, de la philosophie de Pythagore, de celle de Platon et de la doctrine des livres sacrés. Ne se bornant pas à représenter Constantin comme vainqueur de l'idolâtrie, il compare son empire sur la terre avec l'empire éternel de Dieu sur l'univers, reconnaît qu'il a un commerce immédiat avec la Divinité, l'invite à faire connaître aux fidèles le grand nombre de visions et d'apparitions dans lesquelles Jésus-Christ s'était manifesté à ses regards, fait l'éloge le plus pompeux de ses vertus et le plus exagéré de ses exploits.

Reprenant ensuite la sévérité épiscopale, il lui rappelle les principes de l'Évangile, l'instruit, le loue, le trompe à la fois, et, mêlant le style de la chaire à celui de la cour, lui prodigue tour à tour les flatteries et les leçons.

Au milieu des solennités de cet anniversaire, un prêtre, poussant au plus haut degré l'adulation, et voulant paraître animé d'un esprit prophétique, prédit à l'empereur qu'après avoir bien régné sur les hommes de ce monde, il régnerait dans l'autre à côté du Fils de Dieu. « Cessez cette indigne flatterie, » répondit le prince; je n'ai pas besoin de vos éloges, mais de vos prières. »

Jusqu'à ce moment, Constantin, paisible possesseur de l'empire, n'avait point eu d'autres séditions à réprimer que celle de quelques sectaires fanatiques. Cette année, 335, un officier ambitieux nommé Calocère, osa lever l'étendard

de la révolte; à la tête de quelques troupes qu'il avait séduites, il s'empara de l'île de Chypre. Le jeune Delmace, neveu de Constantin, combattit ce rebelle, le vainquit, le prit, et, abusant cruellement de sa victoire, le fit brûler vif.

Ce fut alors que l'empereur, abandonnant le sage système qu'il avait suivi jusque là, et commettant la même faute que Dioclétien, accéléra la ruine de l'empire en le divisant. Ayant donné sa fille Constantine en mariage à son second frère Annibalien, il le créa roi de Pont et de Cappadoce. Delmace gouverna sous le même titre la Thrace, la Macédoine et la Grèce; l'empereur donna en partage à Constantin, son fils aîné, les Gaules, l'Espagne et la Bretagne. Constant régna sur l'Illyrie et sur l'Afrique. Constance, le second et le plus aimé de ses enfants, obtint pour son lot l'Asie, la Syrie et l'Égypte.

La renommée de l'empereur était parvenue jusqu'aux extrémités du monde; il reçut à Constantinople les hommages des monarques de l'Inde, qui lui envoyèrent des ambassadeurs et des présents.

Tout s'abaissait devant sa puissance; l'esprit de discorde qui agitait l'Église résistait seul à son autorité. Constancie sa sœur, veuve de Licinius, avait donné sa confiance à un prêtre arien insinuant et adroit; en mourant elle le recommanda à l'empereur, sur l'esprit duquel il prit bientôt assez d'ascendant pour le déterminer à rappeler Arius, ainsi qu'Eusèbe de Nicodémie et Théognis. Forts d'un tel appui, les deux Eusèbe et les évêques de leur parti résolurent de perdre Athanase; mais, avant de l'attaquer, ils cherchèrent à le priver de son plus ferme soutien, d'Eustathe, évêque d'Antioche.

Trompant d'abord ce prélat sous l'apparence d'une fausse amitié, ils se réunissent et se concertent à Jérusalem, reviennent à Antioche, y convoquent un concile presque entièrement composé de leurs amis, et y font paraître une courtisane éplorée, portant dans ses bras un enfant dont elle accuse Eustathe d'être le père.

Le concile, sans vouloir écouter l'accusé, le dépose : cette violence excite dans la ville un grand tumulte ; on court aux armes : les deux partis sont prêts à s'égorger. Acace, comte d'Orient, apaise la sédition : Eustathe, mandé par Constantin, allait déconcerter l'imposture; ses ennemis changent d'attaque et trouvent de faux témoins qui l'accusent d'avoir autrefois outragé l'impératrice Hélène. L'empereur trompé ne se donne pas le temps d'approfondir l'accusation; cédant à sa colère, il exile Eustathe et donne aux ariens un triomphe complet. La mort de cet évêque, qui succomba bientôt en Thrace à ses chagrins, délivra ses adversaires d'un ennemi redoutable.

Eusèbe de Nicomédie sut profiter avec activité de l'avantage que son parti venait de remporter; il décida l'empereur à écrire une lettre à Athanase, pour lui ordonner de recevoir Arius dans sa communion. Ce prélat, fier et indépendant, désobéit. Le caractère de cet homme célèbre offrait un mélange rare de douceur et de fermeté. Par l'une, il était parvenu à fixer l'humeur mobile des Alexandrins et à se concilier leur constante affection; par l'autre, il se faisait respecter de ses partisans et craindre de ses ennemis.

Ceux qui avaient prévu que sa résistance exciterait le courroux de l'empe-

reur, l'accusèrent d'avoir fomenté une révolte en Égypte, d'avoir profané les livres saints, et d'usurper la puissance en établissant arbitrairement des impôts sur le peuple d'Alexandrie.

La haine égare plus souvent qu'elle n'éclaire; l'accusation était si peu vraisemblable qu'on ne pouvait la soutenir. L'innocence d'Athanase fut reconnue.

Ses ennemis ne se laissèrent pas décourager par cet échec. A cette même époque (1), Arsène, évêque d'Hypsal en Thébaïde, disparut tout à coup. Les méléciens, unis aux ariens, accusent publiquement Athanase de la mort de cet évêque, qu'il avait fait périr, disaient-ils, par des opérations magiques. Ils prétendent qu'avant sa mort ce malheureux a été mutilé; ils montrent même partout une de ses mains qu'Athanase avait fait couper, ajoutant que jusque là ils n'avaient pu trouver son corps, caché avec soin par son meurtrier.

En vain les moines d'un couvent où l'évêque Arsène était venu quelque temps vivre en retraite attestent qu'il est vivant : les ariens soutiennent que ce prétendu Arsène est un imposteur.

Athanase, muni d'une lettre d'Arsène, qui lui demandait de rentrer dans sa communion, vient à Constantinople, se justifie, et calme momentanément le ressentiment de l'empereur. Les troubles que cette discorde excitait dans Alexandrie s'apaisent; mais, après le départ d'Athanase, les deux Eusèbe parviennent de nouveau à séduire l'empereur et à lui faire croire que le crime de l'évêque d'Alexandrie est avéré, et qu'il met en jeu, pour se justifier, un faux Arsène.

Constantin, trop crédule, abandonne Athanase et le livre au jugement de ses ennemis; il fut obligé de comparaître à Tyr devant un concile composé d'évêques presque tous ariens, en présence d'Archélaüs, comte d'Orient, et du comte Denis.

Là se renouvelle la scène d'Eustathe : une femme effrontée paraît et accuse Athanase d'avoir triomphé de sa pudeur. Timothée, prêtre attaché à l'évêque d'Alexandrie, et qui se trouvait alors assis près de lui, s'adressant à cette femme, s'écrie vivement : « — Quoi! c'est moi que vous accusez d'un tel » crime? » — « Oui, c'est vous-même, lui répond-elle en le menaçant d'un geste » furieux : je vous connais trop bien; c'est vous qui m'avez déshonorée. »

Cette étrange méprise, qui justifiait si évidemment l'accusé, fit rougir les accusateurs, et excita la risée des comtes et des soldats qui assistaient à cette séance.

Les ennemis de l'évêque d'Alexandrie persistent néanmoins dans l'infâme projet que leur dictait une haine implacable, lui reprochent le meurtre d'Arsène, et offrent aux regards du concile la main sanglante de cette prétendue victime.

Athanase, après un moment de silence, demande aux juges si Arsène est connu par eux. Plusieurs répondent qu'ils l'ont vu souvent : alors il fait entrer

(1) An 336.

dans la salle un homme enveloppé d'un grand manteau, lui découvre la tête, et le véritable Arsène paraît aux yeux surpris de tous les assistants.

Athanase, prenant ensuite successivement les bras de cet homme qu'il dégage du vêtement qui les couvrait : « Voilà, dit-il, Arsène vivant, avec ses deux » mains ; Dieu ne nous en a pas donné davantage ; c'est à mes accusateurs à » vous dire à présent où ils ont trouvé la troisième. »

La justification était sans réplique ; mais la raison, par son évidence, ne fait qu'irriter la passion ; les ennemis d'Athanase passent rapidement de la consternation à la fureur ; ils l'accusent d'être un magicien, un enchanteur, se précipitent sur lui pour le massacrer, et le comte Archélaüs parvient avec peine à le sauver de leurs mains. Enfin le concile, violant toutes les lois divines et humaines, condamne Athanase, le dépose, lui défend de rentrer dans Alexandrie, et, pour comble d'infamie, Arsène signe lui-même cette condamnation.

Ce n'était point assez de perdre Athanase, il fallait faire triompher Arius. L'empereur, oubliant, comme beaucoup de princes, qu'un monarque cesse d'être chef de l'État quand il se fait chef d'un parti, et qu'il ne peut plus rien pour l'intérêt général quand il favorise l'intérêt privé, seconda la haine des ariens ; et cette partialité prolongea les troubles de l'Église.

On fit par ses ordres, dans ce temps, avec beaucoup de solennité, la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem. Tous les évêques et tous les fidèles de l'Orient qui s'y rendirent furent défrayés par le trésor public. Constantin y convoqua un concile ; mais pour le réunir on attendit le moment où la plupart des évêques catholiques avaient déjà quitté Jérusalem.

Ce concile accueillit la justification d'Arius, le réintégra dans ses fonctions sacerdotales ; enfin il invita par des lettres pressantes toutes les Églises de l'empire à recevoir Arius dans leur communion, et à proscrire Athanase.

L'évêque d'Alexandrie, indigné de tant de persécutions, courut à Constantinople pour invoquer la protection de l'empereur. Ses ennemis lui fermaient avec soin l'entrée du palais : mais comme l'empereur, un jour, traversait à cheval la ville, Athanase paraît tout à coup devant lui. Constantin, prévenu et irrité, ne veut pas s'arrêter pour écouter sa justification ; l'évêque alors, élevant la voix, lui dit hardiment : « Si vous me refusez justice, si vous ne voulez point » m'entendre en présence de mes calomniateurs, je prendrai Dieu pour juge » entre vous et moi. »

L'empereur, cédant à sa fermeté, consentit à sa demande. Il se justifia facilement des accusations absurdes de magie, de meurtre et d'impiété ; mais les deux Eusèbe lui reprochèrent sa résistance au prince, son esprit turbulent, le firent considérer comme un chef de faction, et l'accusèrent d'avoir accaparé les grains en Égypte pour affamer Constantinople. Leurs nombreux partisans appuyèrent cette dénonciation. Constantin, aveuglé par eux, prononça la condamnation d'Athanase, et l'envoya en exil à Trèves.

Ses ennemis, profitant de ce succès, firent convoquer un concile à Constantinople. On pressait l'empereur de déposer Athanase et de lui nommer un

successeur. Ce prince n'y voulut pas consentir ; mais il accueillit favorablement Arius; et donna l'ordre formel à l'évêque de Constantinople, Alexandre, de recevoir cet hérésiarque dans sa communion, et, sans nul retard, de l'admettre publiquement dans l'église.

Ce décret consommait la victoire de l'arianisme. Au moment où l'ordre devait s'exécuter, Alexandre, prosterné au pied de l'autel, disent les écrivains catholiques de ce temps, invoque Dieu et lui demande de faire disparaître Arius afin que la présence d'un hérétique ne souille pas l'église.

Cependant l'heure fatale arrive; Arius, à la tête d'un nombreux et brillant cortége, traverse la ville en triomphe; mais, atteint tout à coup d'une vive douleur, il se voit forcé d'entrer seul dans une maison, et ne reparaît plus.

Impatients de le revoir, ses amis le cherchent avec inquiétude; ils le trouvent étendu sur la terre, nageant dans son sang; ses entrailles étaient sorties de son corps. Les catholiques regardèrent cet événement comme un miracle, les ariens comme l'effet d'un sortilége, les hommes sans superstition comme un assassinat.

L'évêque d'Alexandrie, plus animé par l'esprit de parti que par l'esprit du christianisme, rassembla le peuple, et rendit à Dieu de solennelles actions de grâces pour la mort de son ennemi.

Tandis qu'Athanase, éprouvant le sort de tout homme disgracié, ne trouvait point de défenseur à la cour, saint Antoine, du fond de son désert, écrivit en sa faveur à Constantin; mais ce prince se montra inexorable.

Eusèbe rapporte que, dans ce temps, l'empereur publia une loi sur la juridiction épiscopale, qu'il donna le droit aux évêques de juger sans appel, et ordonna aux tribunaux de déférer toutes les causes aux juges ecclésiastiques dès qu'une partie le demanderait, et malgré toute opposition de la partie adverse.

Quelques jurisconsultes ont contesté l'existence de cette loi que rappellent cependant des codes postérieurs. Par ce zèle impolitique qui favorisait l'ambition du clergé aux dépens de la puissance civile, on commençait une grande révolution dont l'effet devait être de placer non plus l'Église dans l'État, mais l'État dans l'Église.

L'empereur, dans un autre édit, inexécutable dans un siècle de corruption, assimila l'adultère à l'homicide, et lui appliqua les mêmes peines. Une disposition étrange, et bien contraire à l'esprit d'égalité que veut la justice et que doit inspirer la religion, exceptait des rigueurs de ce décret les cabaretières, les comédiennes, les servantes, les femmes d'artisans. « La sévérité des juge-
» ments, disait l'empereur, n'est pas faite pour des personnes que leur bassesse
» rend indignes de l'attention des lois. »

Par d'autres décrets, il rendit les divorces plus difficiles et plus rares, il défendit à tous les fonctionnaires publics de légitimer les enfants qu'ils auraient eus de filles publiques, d'affranchies, de revendeuses, et des femmes qui combattaient dans les amphithéâtres.

Plus les mœurs se dépravent, plus la nécessité d'une législation sévère se

fait sentir. Les douze tables suffirent longtemps à Rome vertueuse et libre; on ne vit naître les codes volumineux qu'au moment où elle fut près de sa chute. Ils immortalisèrent leurs auteurs sans prolonger l'existence de l'empire. Malgré les efforts de Constantin pour réformer les abus, ses officiers se livraient à tant de concussions et opprimaient tellement le peuple par leur avidité, qu'il invita, par un édit, tous les citoyens à lui porter directement leurs plaintes, et menaça en même temps tous les fonctionnaires publics de leur faire trancher la tête si leurs exactions étaient prouvées.

Depuis les victoires de Galère et la paix conclue par Dioclétien, les Perses, affaiblis par leurs défaites, n'avaient point osé reprendre les armes; mais l'inimitié qui régnait entre les deux empires annonçait que le calme ne serait pas de longue durée.

Tout ennemi de Constantin était reçu avec honneur en Perse, et il accueillait avec faveur tous les Persans qu'on chassait ou qui s'exilaient de leur pays.

Le prince Hormisdas, dont l'humeur altière et cruelle avait offensé les grands de ce royaume, s'était vu privé par eux de ses droits au trône, et jeté dans une obscure prison, où il languit quinze années. Son jeune frère, Sapor, fut proclamé roi après la mort de leur père; enfin la femme d'Hormisdas, exposant sa vie pour sauver son époux, corrompit ses gardes, et lui fit parvenir dans son cachot une lime dont il se servit pour briser ses fers. Traversant la Perse sous le vêtement d'un esclave, il vint demander un asile à Constantin, qui le reçut avec joie, l'admit dans son palais, lui persuada d'embrasser le christianisme, et lui donna de hauts emplois dans son armée, espérant que son nom pourrait lui faire un parti en Perse et affaiblir, par des divisions, cet empire dont il méditait la conquête.

Ces intrigues irritaient la cour de Sapor, impatiente d'ailleurs de s'affranchir d'un traité honteux : de son côté, Constantin reprochait au roi de Perse ses rigueurs contre les chrétiens. De part et d'autre on se disposait à la guerre. En 337, Sapor la déclara ouvertement, et écrivit à l'empereur qu'il fallait combattre ou lui rendre les cinq provinces cédées par Narsès à Dioclétien. Constantin répliqua qu'il lui porterait bientôt sa réponse lui-même à la tête de ses légions.

Les troupes de Sapor étaient déjà entrées en Mésopotamie et la ravageaient. Constantin, ayant assemblé promptement son armée, se rendit à Nicomédie; il y célébra la fête de Pâques avec solennité, ordonna que toute la ville fût illuminée, et fit distribuer de grandes aumônes dans tout l'empire.

Ce prince, croyant toujours sa gloire aussi intéressée au triomphe de la religion chrétienne qu'à celui de ses armes, prononça publiquement dans son palais un discours sur l'immortalité de l'âme, comme s'il eût pressenti que la sienne allait bientôt en jouir dans un monde nouveau.

Peu de jours après, atteint par une maladie grave, il tente vainement de chercher des secours aux eaux d'Hélénopolis, revient près de Nicomédie dans le château d'Achiron, rassemble près de lui plusieurs évêques, et les prie de

lui administrer le baptême. « Voici, leur dit-il, le jour auquel j'aspirais avec » ardeur; je voulais laver mes péchés dans le Jourdain, où notre Sauveur » s'est baigné. Dieu m'arrête, et veut que ce soit ici que je jouisse de cette » faveur. »

Après la cérémonie il ajouta ces mots : « Me voilà vraiment heureux, vrai- » ment digne d'une vie immortelle! Ah! que je plains les hommes privés de » l'éclat de la lumière qui frappe mes yeux! »

Ses officiers en larmes priaient le Ciel de lui conserver la vie : « Compagnons, » leur dit-il, la vie où je vais entrer est la vie véritable; je connais les biens » qui m'attendent, et je me hâte d'aller à Dieu. »

C'est ainsi qu'Eusèbe raconte les derniers moments de ce prince; d'autres historiens prétendent qu'il fut baptisé à Rome, et que le pape Sylvestre le guérit miraculeusement de la lèpre : ces fables, inventées plusieurs siècles après, avaient pour objet de prêter quelque vraisemblance à l'acte de donation qu'on attribuait faussement à Constantin, et par lequel on prétendait qu'il avait cédé au pape, Rome, son territoire et la côte occidentale d'Italie. La rédaction de cette pièce absurde est digne du temps d'ignorance où elle fut fabriquée. L'empereur y parle des satrapes de son conseil. Il n'est pas nécessaire que l'histoire s'occupe plus longtemps d'un conte qui ne trouve plus à présent de crédulité ni d'appui.

L'empereur distribua en mourant de grandes largesses à Rome et à Constantinople, confirma le partage de ses États, et fit jurer aux légions d'être fidèles à ses enfants et à l'Église. Il donna son testament au prêtre arien qui jouissait de sa confiance, et lui enjoignit de ne le remettre qu'entre les mains de Constance le plus chéri de ses enfants.

Son dernier acte fut un acte de justice; il rappela d'exil Athanase et lui permit de retourner à Alexandrie. Ce prince mourut le jour de la Pentecôte, le 22 mai 337, sous le consulat de Félicien et de Titien. Sa vie avait duré soixante-trois ans et son règne trente (1).

Au moment de sa mort on parut oublier ses erreurs et même ses crimes; on ne se souvint que de ses exploits et de ses grandes qualités. Ses gardes, ses soldats exprimaient leur douleur par de profonds gémissements; chaque famille semblait porter le deuil de son chef. Tous, se rappelant les malheurs passés, effrayés des malheurs à venir, regrettaient un si ferme appui.

Ses restes, enfermés dans un cercueil d'or, furent transportés à Constantinople; on y éleva son corps sur une estrade entourée d'un grand nombre de flambeaux; et, pendant tout le temps qui s'écoula jusqu'à l'arrivée de Constance, les grands officiers, les sénateurs, les comtes, les généraux, se rendaient journellement au palais pour remplir leurs fonctions comme si l'empereur eût encore vécu.

Dans tout l'empire les légions, respectant peu la royauté des frères de Constantin, jurèrent de ne reconnaître d'autres princes que ses enfants.

(1) An 337.

Constance, arrivé dans la capitale, conduisit le corps de son père à l'église des Apôtres, où il fut déposé dans un tombeau de porphyre.

Rome, que Constantin avait dépouillée de son antique grandeur, partagea cependant la douleur commune. Le peuple romain se reprochait d'avoir irrité ce prince et de l'avoir forcé par ses outrages à se réfugier dans Byzance. Il réclama vainement le droit de conserver dans la capitale du monde la dépouille mortelle de son libérateur.

La gloire humaine, même lorsqu'elle n'est pas pure, excite l'enthousiasme dès qu'elle cesse d'être un objet d'envie : tous les partis, qui décriaient Constantin vivant, l'adorèrent après sa mort. Les chrétiens le comptèrent parmi les saints, et les païens le placèrent au nombre des dieux, dont il avait renversé les temples.

De tous les hommes qui ont brillé sur la terre, Constantin est peut-être celui qui a fait dans le monde la plus grande révolution. Il détruisit l'idolâtrie, fit triompher le christianisme, abaissa Rome, éleva Byzance, porta la force de l'empire dans l'Orient, et, ouvrant l'Occident aux Barbares, prépara l'existence nouvelle de l'Europe.

Déplaçant la souveraineté, il l'ôta au peuple et la donna au trône. Partout, depuis son règne, l'esprit général des nations prit une direction nouvelle ; les droits, les principes, les intérêts, tout ce qui influe sur le gouvernement des hommes, tout changea, et, en parcourant l'histoire des temps qui suivent cette époque célèbre, on croit entrer dans un monde nouveau.

Comparé avec justice aux plus mauvais et aux meilleurs princes, Constantin réunit dans son caractère les qualités les plus opposées. Les partisans de Maxence éprouvèrent sa clémence, les persécuteurs des chrétiens son humanité ; il se montra féroce pour les prisonniers francs et pour les rois captifs qu'il donna en spectacle aux Romains, et qu'il fit déchirer sous la dent des animaux du cirque : meurtrier de son beau-père et de son beau-frère, assassin de sa femme et de son fils, il pardonna souvent à des rebelles et souffrit patiemment des injures. Zélé pour la justice, il opprimait la liberté ; prodigue pour les pauvres par humanité, il laissait piller les provinces par faiblesse; jaloux de la puissance du trône, il lui donna dans l'Église une rivale dangereuse, en favorisant l'ambition de ses ministres.

Dans les camps son activité, sa tempérance, son courage, rappelaient les héros de l'ancienne Rome; à Byzance, à Nicomédie, la pompe de sa cour, son luxe et sa mollesse ne semblaient offrir aux regards qu'un descendant de Darius.

Sa législation fut douce et sa politique barbare ; aux vertus de Trajan il joignit la violence de Sévère, et souvent les crimes de Néron.

Pour être juste on doit attribuer ses erreurs à son siècle, ses crimes à ses passions, sa rigueur à son caractère, sa clémence, sa bienfaisance à sa religion, et ses exploits à son génie.

CHAPITRE II.

CONSTANTIN II, CONSTANCE, CONSTANT ET MAGNENCE.

(An 337.)

Evénements après la mort de Constantin. — Partage de l'empire entre ses enfants. — Guerre avec les Perses. — Dissensions ecclésiastiques. — Gouvernement des trois empereurs. — Mort de Constantin II. — Nouvelles dissensions ecclésiastiques. — Guerres au dehors et fléaux dans l'empire. — Martyrs du christianisme en Perse. — Ouverture du port de Séleucie. — Session d'un concile universel. — Guerre avec les Perses. — Bataille de Singare, près du Tigre. — Lâcheté et fuite de Sapor. — Lâcheté et fuite de Constance. — Son retour dans sa capitale. — Triomphe d'Athanase. — Origine du mot *païen*. — Conspiration de Magnence contre Constant. — Son usurpation. — Fuite et mort de Constant. — Vetranion est nommé Auguste. — Révolte et mort de Népotien. — Vengeance de Magnence à Rome. — Siége de Nisibe par Sapor. — Fuite de Sapor. — Guerre entre Constantin et Magnence. — Abdication de Vétranion. — Gallus est nommé César. — Décence, frère de Magnence, est nommé César. — Marche de Magnence contre Constantin. — Bataille de la Drave, près de Murse. — Lâcheté de Constance. — Défaite, fuite et mort de Magnence. — Mort de Décence.

L'empereur Constantin, moins prudent dans sa politique que Constance Chlore son père, préféra l'éclat de sa famille à la tranquillité de l'empire. Il joignit à la faute de partager cet empire entre ses fils, celle de donner des royaumes à ses trois frères, et de poser ainsi les fondements de ce fatal système qui produisit de si longs malheurs par la suite, et devint, dans les monarchies naissantes de l'Europe moderne, la cause de tant de guerres intestines, de haines implacables et d'assassinats.

Diviser l'État entre tant de princes, c'était ôter au peuple romain la seule compensation de la perte de la liberté, le repos; c'était ajouter aux inconvénients du pouvoir absolu tous les maux de la discorde et de l'anarchie.

La volonté de Constantin ne fut exécutée qu'en partie. Le sénat, le peuple et les légions ne voulurent reconnaître d'autres princes que ses enfants; l'armée se révolta contre ses frères : on respecte rarement la vie de ceux auxquels on arrache une couronne, les trois frères de Constantin et cinq de ses neveux furent egorgés : on n'épargna que les deux fils de Jules : Gallus échappa aux

assassins; une maladie grave fit croire que la nature allait terminer ses jours; son jeune frère Julien était âgé de six ans; Narc, évêque d'Aréthuse, sauva cet ennemi futur des chrétiens, et, en le cachant sous l'autel, le déroba aux poignards de ses ennemis.

L'opinion publique attribua ces meurtres à l'ambition de Constance; saint Grégoire de Nazianze n'en accuse que la rage des soldats; mais, si l'on en croit plusieurs autres historiens, Constance, sur la fin de sa vie, se repentant de ses égarements, considéra ses défaites et la stérilité de ses femmes comme une juste punition de ses crimes.

Les princes ne peuvent faire régner la justice que lorsqu'ils sont eux-mêmes soumis à la loi et protégés par elle. Ceux qui n'appuient leur autorité que sur la force se voient contraints de lui obéir. Un souverain, chef d'une faction, est forcé de céder à toutes les passions de son parti; les soldats, excités d'abord au crime, ne purent plus être arrêtés dans leur furie; ils égorgèrent plusieurs courtisans de Constantin; la haute dignité du patrice Optatus ne garantit point sa vie. Ablavius, préfet du prétoire, et qu'on regardait comme tuteur de Constance, semblait devoir inspirer plus de respect aux factieux; ils lui tendirent un piége pour le perdre.

Dans tous les temps les mêmes passions produisent les mêmes effets : on vit et l'on verra toujours l'esprit de parti créer des conspirations pour se donner le droit et le mérite de les punir. Quelques officiers, à la tête d'une troupe de soldats, font croire au malheureux Ablavius que le sénat veut le décorer du titre d'Auguste, et que l'empereur sera forcé d'y consentir. Pressé par ses amis l'infortuné se rend aux vœux de ces perfides, ils le décorent de la pourpre, et ceux qui l'on séduit, changeant de langage et le déclarant rebelle, le massacrent sans pitié.

Ils voulaient immoler sa fille Olympias, elle trouva un asile dans la cour de l'empereur Constant; il projetait même de lui faire partager son trône; mais, le sort ayant tranché ses jours, comme on le verra bientôt, Olympias épousa Arsace, roi d'Arménie.

Le chef de tous ces factieux, l'âme de tous ces complots, l'auteur de tous ces meurtres, était le grand chambellan Eusèbe, eunuque et privé de vertus comme de sexe. Ce vil et ambitieux courtisan, sans mérite et sans principes, déshonoré par ses vices et par sa cupidité, sacrifiant sa conscience à la fortune, n'ayant d'autre habileté que celle de se tourner du côté du soleil levant, et ne connaissant de dieu que son intérêt, paraissait tellement alors le maître de l'empire, qu'on disait ironiquement dans le palais que l'empereur jouissait d'un assez grand crédit près de son chambellan. Tel était alors le sort de Rome : elle avait perdu ses héros, et la maîtresse du monde était livrée aux spéculations d'un courtisan sans foi et soumise aux caprices d'un eunuque.

Les trois fils du grand Constantin, s'étant réunis à Constantinople, y délibérèrent sur leurs intérêts communs : s'étant rassemblés encore en Pannonie, ils arrêtèrent le partage définitif de l'empire. Constance eut l'Asie entière,

l'Égypte, Constantinople et la Thrace; Constant posséda l'Italie avec l'Illyrie et l'Afrique. Constantin réunit aux Gaules l'Espagne et la Bretagne; mais ce prince conserva sur la Mauritanie des prétentions qui ne tardèrent pas à rompre entre ces trois frères les liens de la paix et de l'amitié.

Constance, et les ariens qu'il protégeait, continuaient à persécuter Athanase, qui vivait relégué dans la Gaule. Constantin, loin de partager leur acharnement, prit son parti, et le renvoya en Égypte; son retour, ranimant l'espérance et le courage de ses amis, donna une nouvelle force aux dissensions qui désolaient Alexandrie.

La présence de l'empereur ne contenait pas avec plus de succès l'esprit turbulent des sectes dans Constantinople. Peu de temps avant la fin du règne de Constantin, Alexandre, évêque de cette ville, était mort. Avant d'expirer, il dit à son clergé : « Si votre dessein est de choisir l'évêque le plus vertueux, » élisez Paul; si vous voulez vous assurer le crédit du plus habile courtisan, » donnez vos suffrages à Macédonius. »

Celui-ci fut élu par les ariens; les catholiques donnèrent leurs voix à Paul, qui obtint la majorité des votes : mais, sur les accusations d'Eusèbe, il fut exilé dans le Pont.

Constance, en montant sur le trône, le rappela. Une guerre étrangère fit quelque temps trêve à ces troubles civils. Sapor, roi de Perse, assiégea Nisibe aujourd'hui Nesben, dans le Diarbeck. Cette place importante était la clef de la frontière; les habitants, montrant quelque trace de l'ancien courage romain, se défendirent avec vigueur. Après soixante-trois jours d'efforts inutiles, le roi leva le siége. Le peuple de Nisibe, comptant plus sur les secours du Ciel que sur ses armes, attribua sa délivrance aux prières de Jacques, son évêque.

L'empereur Constance, voulant profiter de ce succès, marcha contre les Perses; mais comme il ne savait pas commander, les légions ne voulurent pas obéir.

Ce prince, formé par son père aux exercices militaires, y montrait assez d'habileté; mais il négligeait la discipline, seule base de la force des armées. Le désordre, produit par sa faiblesse, aurait entraîné de grands revers, si les Goths et les Sarrasins ne lui eussent alors fourni d'utiles secours.

L'Orient se vit ainsi défendu plus par ces Barbares que par les Romains. Constance, soutenu par eux, pacifia l'Arménie, et lui rendit son roi, que les Perses avaient chassé. Sapor rentra dans ses États, l'empereur ne le poursuivit point; perdant l'occasion, et manquant à sa fortune, il préféra la capitale aux camps, les intrigues aux combats, et abandonna les affaires de l'empire pour celles de l'Église.

Dominé par les ariens, il convoqua un concile à Constantinople; Paul y fut déposé, et chercha un asile dans les Gaules, où Constantin l'accueillit favorablement. L'ambitieux Eusèbe se vit alors au comble de ses vœux; le clergé de Constantinople le choisit pour évêque.

Les ariens d'Alexandrie élurent en même temps un nommé *Piste* pour l'opposer à Athanase. Eusèbe de Césarée ne jouit pas longtemps de son élévation; il

mourut, et on lui donna pour successeur son disciple Acacius, plus courtisan que pieux, et qui se montra successivement arien et catholique, selon que la fortune favorisait l'une ou l'autre secte.

Cependant, à cette époque, où l'intrigue était en faveur et le mérite oublié, on vit élever au consulat Acyndine et Proculus, tous deux distingués par leurs vertus et par leurs services. Proculus prétendait descendre de Valérius Publicola, et ne se montrait pas indigne de ce nom.

Les trois empereurs s'accordèrent pour faire des lois assez sages; ils maintinrent et mirent en vigueur les institutions municipales, publièrent des édits sévères contre les délateurs, et mirent un frein aux désordres produits par la fréquence des mariages incestueux.

Un décret, moins juste et moins politique, défendit aux Juifs d'épouser des femmes chrétiennes.

L'empire ne pouvait espérer ni une longue paix ni un bonheur solide sous le règne de trois princes maîtrisés par leurs passions; celui qui montrait le plus d'habileté était Constantin; on respectait sa justice, on admirait son courage, on aimait sa bonté; mais ces qualités se trouvaient ternies par une impétuosité téméraire qui le perdit.

Constance, faible et présomptueux, ne pouvait ni faire le bien ni empêcher le mal. Constant, livré aux voluptés, faisait mépriser ses vices, accablait le peuple d'impôts, et inspirait à la fois le désir et l'espoir de le détrôner.

Constantin, n'ayant pu lui persuader d'accueillir ses réclamations relativement à la Mauritanie, voulut se faire justice par les armes. Rapide dans sa marche, il franchit les Alpes; les généraux de Constant, qui connaissaient sa bouillante ardeur, feignirent à son approche de prendre la fuite. Constantin les poursuivit sans prudence, tomba dans une embuscade près d'Aquilée, et opposa de vains efforts à la multitude d'ennemis qui l'entouraient; ils le renversèrent de cheval et lui tranchèrent la tête. Son frère Constant profita seul de sa dépouille, et réunit tout l'Occident sous sa domination.

La haine du vainqueur survécut à sa victoire; il proscrivit tous les amis de Constantin. On ne doit point s'étonner si, dans ces temps barbares, les églises, les séminaires, les monastères et les ermitages se peuplaient aux dépens des camps, des cours, des villes et des champs. Le manteau de la religion était la seule égide sous laquelle on pût vivre à l'abri de la tyrannie des princes, de la fureur des partis et de l'inconstance de la fortune.

La mort de Constantin privait Athanase de son plus ferme appui; les ariens l'accusèrent d'hérésie, de rébellion, et cherchèrent à le perdre dans l'esprit de Constant et du pape.

Le Saint-Siége, occupé successivement par Sylvestre et par Marc, l'était alors par Jules. Ce pape, juste, charitable, vertueux, se montrait digne des premiers temps de l'Église : protégeant le malheur contre la puissance, il accueillit les plaintes de l'évêque d'Alexandrie, dont cent évêques signèrent la défense; et, dans l'espoir de terminer enfin ces scandaleux débats, il

convoqua en 340 un concile qui se réunit l'année suivante à Antioche. L'Église en a conservé les canons, et cependant, ce qui est remarquable, c'est que, dans la profession de foi qu'on y rédigea, le terme de *consubstantiel* fut omis.

Dans la plupart des affaires de sectes et de partis, les hommes occupent plus que les choses, et ceux qui paraissent défendre des opinions ne combattent souvent que pour des intérêts. En vain le pape Jules voulait sincèrement la paix; les passions s'y opposaient, et Constance favorisait celles de la faction arienne.

Au moment où l'on croyait le concile terminé, soixante évêques catholiques étant déjà partis, quarante évêques ariens qui restaient reprirent leurs séances, et condamnèrent de nouveau Athanase. Grégoire fut nommé à sa place. Cette nouvelle, répandue dans Alexandrie, y produisit la plus grande fermentation. Le peuple s'opposait à l'installation du nouvel évêque; Grégoire, accompagné de soldats commandés par Philagre, préfet d'Égypte, entra dans cette ville comme s'il l'avait prise d'assaut; les églises furent profanées, les vierges outragées, les catholiques massacrés. Le duc Balan, qui professait le polythéisme, fit condamner au fouet trente-quatre personnes. Il voulait exécuter l'ordre de l'empereur et faire trancher la tête d'Athanase, qui trouva encore son salut dans la fuite.

On cherche toujours des crimes à ceux qu'on persécute : Grégoire attribua tous les malheurs de cette sédition aux intrigues d'Athanase, et, pour justifier son accusation, il fabriqua un faux décret du peuple d'Alexandrie, qu'il fit signer par des ariens, par des juifs et par des païens.

Balan, profitant de cette circonstance pour assouvir sa haine contre les chrétiens, répandit la terreur dans toute l'Égypte, immolant sans distinction tous ceux qu'on soupçonnait d'attachement à l'évêque proscrit.

Athanase, échappé aux fers de ses ennemis, court à Rome, écrit à tous les évêques, leur retrace les malheurs et les affronts de l'Église, et se compare au lévite d'Éphraïm qui, voyant le corps de sa femme victime des plus horribles outrages, le coupa en douze parts, et les envoya aux douze tribus d'Israël.

L'empereur d'Occident, comme celui d'Orient, les grands de leurs cours, leurs ministres, leurs gardes, la multitude esclave de la faveur, les légions qui ne connaissent que l'autorité, semblaient tous alors réunis pour accabler Athanase. Tout l'empire, comme le dit un historien du temps, se trouva surpris de se voir arien.

Quelques évêques courageux, l'intrépide Jules, la généreuse Eutropie, sœur du grand Constantin, résistèrent au torrent et protégèrent l'infortune. Jules convoqua dans Rome le synode que les accusateurs d'Athanase avaient eux-mêmes demandé. Ils refusèrent de s'y rendre.

Les mêmes violences qui avaient éclaté dans Alexandrie ensanglantèrent Constantinople. Les ariens venaient d'y élire de nouveau Macédonius. Les catholiques indignés rétablirent Paul sur son siége. Constance donna l'ordre à Hermogène, général de la cavalerie, de chasser l'évêque catholique. En vain

la multitude le défend; ils l'arrachent de l'église. Le peuple entier se soulève alors, met en fuite les soldats et égorge Hermogène. Constance, furieux, accourt pour le venger. L'aspect du prince et de sa garde fait succéder la terreur à l'audace. Le sénat et le peuple, prosternés aux pieds de l'empereur, calment avec peine son courroux. Enfin, accordant la vie aux rebelles, il réduit à moitié la distribution journalière qu'on faisait au peuple de quatre-vingt mille mesures de blé.

Cependant le parti d'Athanase, soutenu par le pape, reprenait quelques forces dans l'Occident. Constant parut se déclarer en sa faveur et sentir la nécessité de rétablir la tranquillité publique, troublée par de si honteuses querelles; il écrivit à son frère Constance : « Imitons la tolérance et la piété de notre » père : c'est son plus bel héritage et le fondement de sa puissance. »

Il le priait dans la même lettre de lui envoyer quelques évêques ariens, afin de connaître et d'approfondir leurs griefs. Ces évêques arrivèrent portant une profession de foi qui ne contenait pas le mot *consubstantiel.* Jules et Constant la rejettent; les ariens, qui avaient promis de se soumettre à la décision du pape, l'accusent d'attenter à la souveraineté de l'Église, en jugeant un évêque déjà condamné par un concile. Celui de Rome soutient les droits du pape et justifie enfin Athanase.

Tout semblait alors conspirer à la ruine de l'empire; l'invasion des Barbares et les fléaux célestes se joignaient aux troubles civils et aux discordes religieuses pour hâter sa chute. Pendant l'espace de dix années, presque toutes les villes d'Orient se virent bouleversées par des tremblements de terre. A la même époque les Francs se répandirent comme un torrent dans la Gaule, qu'ils devaient un jour conquérir, ravager, régénérer et illustrer.

Libanius, en retraçant les mœurs de ce peuple guerrier, le considère comme le plus formidable des ennemis de Rome. « Les Francs, dit-il, sont plus redou- » tables par leur courage que par leur nombre : vaillants sur mer comme sur » terre, bravant l'intempérie des saisons, la guerre est leur élément; ils regar- » dent la paix comme une calamité, le repos comme un esclavage : vainqueurs, » rien ne les arrête; vaincus, ils se relèvent rapidement sans laisser à leurs » ennemis le temps de quitter leurs casques. »

En 342, Constant marcha contre eux : les succès de cette guerre furent balancés, et l'empereur ne put les décider à repasser le Rhin qu'en leur payant un tribut. Il descendit ensuite en Bretagne, et remporta d'assez grands avantages sur les Calédoniens, qu'il contraignit à se soumettre.

Sous le consulat de Placidus et de Romulus (1), l'Orient se vit encore le théâtre de différents combats que le courage des Romains et des Perses rendait meurtriers, et que l'incapacité des chefs les empêchait de rendre décisifs. Les armes de Constance, dans le cours de l'année 344, furent heureuses; il éloigna l'ennemi : ses généraux obtinrent quelques avantages sur les Arabes qui habitaient une contrée voisine du royaume de Saba, et qui, croyant trouver la vérité

(1) An 345.

là où ils voyaient la victoire, embrassèrent le christianisme. Ces Arabes prétendaient descendre d'Abraham par un fils de Cétura.

Ce fut à cette époque que l'évêque Théophile porta dans l'Inde à la fois l'Évangile et l'arianisme. On dit qu'à son retour il convertit les peuples de l'Abyssinie.

Si le christianisme s'étendait alors dans plusieurs contrées lointaines, la politique de Sapor s'efforçait d'arrêter ses progrès dans la Perse. Cet ennemi implacable des Romains déclarait aussi la guerre à leur culte, et, si l'on en croit les historiens du temps, seize mille martyrs furent victimes de sa cruauté.

Sous le consulat de Constant et de Constance (1), l'empereur d'Orient fit ouvrir à l'embouchure de l'Oronte le port de Séleucie. Dans la même année, un concile rassemblé à Milan se sépara sans avoir rien pu décider. Les évêques d'Asie y proposèrent une nouvelle formule : ceux d'Europe ne voulurent rien changer à celle de Nicée. Les deux empereurs, qui désiraient vivement et vainement la fin de cette longue dissension, rassemblèrent à Sardiques, en 347, un concile œcuménique, c'est-à-dire universel. Cent soixante-quinze évêques s'y trouvèrent réunis. Les évêques ariens refusèrent d'assister aux séances, sous prétexte qu'ils ne pouvaient siéger avec Athanase excommunié, et ils se formèrent en assemblée particulière.

Le concile catholique confirma le jugement du pape, renouvela la profession de Nicée, déposa les évêques réfractaires, et invita les empereurs à rétablir les catholiques dans leurs siéges. Ce fut dans cette assemblée qu'on reconnut solennellement, pour la première fois, la suprématie de l'évêque de Rome.

De son côté, le concile arien excommunia le vertueux Osius et le pape même, nia sa suprématie, persista dans son opposition à la profession de Nicée, et sema ainsi les germes de cette séparation des Églises de l'Orient et de l'Occident, qui existe encore de nos jours.

Constant se rangea du côté des catholiques. Constance ne voulut se décider ni pour l'un ni pour l'autre concile.

Cependant la guerre d'Orient semblait, en se prolongeant, accroître l'animosité des deux peuples qui se combattaient. Résolu à tenter un grand et décisif effort, Sapor arme tous les Perses ; les femmes mêmes se mêlent aux guerriers. Les Romains réunissent toutes leurs troupes ; l'Orient entier s'ébranle ; les deux armées se rencontrent près du Tigre. Constance, vain comme tous les hommes faibles, ordonne à ses postes avancés de s'éloigner du fleuve et d'ouvrir un passage libre à l'ennemi. « Laissez-les s'approcher, dit-il, choisir leur terrain et s'y » retrancher : tout ce que je désire, c'est de les attirer au combat. Je ne crains » que leur retraite. »

Les Perses traversent sans obstacles le Tigre et campent près de la ville de Singare : l'approche de l'ennemi avait diminué la confiance et le courage de Constance ; il le laisse s'établir tranquillement et s'oppose à l'ardeur de ses troupes, qui s'indignaient de cette lâcheté. Elien, officier de la garde, et qui

(1) An 346.

commandait dans la ville de Singare, ne peut supporter les bravades des Perses, sort, la nuit, à la tête d'un faible corps de jeunes soldats, pénètre dans le camp des ennemis, en égorge un grand nombre, y répand la terreur, et se retire sans être poursuivi. Si l'empereur eût imité ce Romain, l'armée perse était détruite.

Le lendemain, au point du jour, les deux armées se rangent en bataille. Jamais les deux empires n'avaient déployé de forces plus imposantes; les rives du fleuve, les vastes plaines de Singare étaient couvertes de bataillons et d'escadrons dont les armes, éclairées par les rayons du soleil, éblouissaient les yeux. Les hautes montagnes qui bordaient la plaine semblaient à perte de vue hérissées d'une forêt de lances. Sapor, élevé sur un bouclier, contemple ce magnifique spectacle; mais cet aspect formidable, au lieu d'exalter son âme, intimide son esprit. Frappé de l'ordre qui règne dans l'armée ennemie, effrayé des souvenirs de tant de victoires remportées sur des forces innombrables par la tactique romaine, la crainte dans son cœur succède à l'audace; il tremble pour son trône, oublie son honneur, donne le signal de la retraite, repasse promptement le Tigre, et laisse son armée continuer avec lenteur sa fuite sous les ordres de son fils Narsès.

Les Romains, voyant l'ennemi s'éloigner, demandent à grands cris le signal du combat. Constance, aussi timide que Sapor, et croyant voir un piége dans cette retraite, veut en vain calmer la fougue de ses légions; elles ne l'écoutent plus, se précipitent avec fureur sur l'ennemi, le mettent en désordre, forcent le camp, enveloppent et désarment Narsès.

Ils étaient vainqueurs, mais sans chef. Une partie des Romains se livre au pillage et à la débauche; d'autres attaquent sans ordre les hauteurs où plusieurs corps de Perses s'étaient retranchés : après de vains efforts, ils sont repoussés et poursuivis. Les Perses profitent de cette confusion, reprennent leur camp et chassent les Romains. Narsès périt dans ce tumulte.

Constance, incapable de réparer ce désordre, comme il l'avait été de profiter de la victoire, prend la fuite et entraîne toutes les troupes qui suivent ce honteux exemple. Le lendemain les Perses, plus affligés de leurs pertes que fiers de leurs derniers avantages, se retirent et repassent le fleuve.

Sapor, honteux de sa lâcheté et inconsolable de la mort de son fils, s'arracha les cheveux de désespoir, et fit trancher la tête aux satrapes qui lui avaient conseillé la guerre. Telle fut la bataille de Singare, où l'on vit successivement deux armées battues et mises en fuite par l'incapacité de leurs chefs. La lâcheté des deux monarques rendit inutile la bravoure de leurs soldats.

Constance, vaincu par les Perses, retourna dans sa capitale. Dominé par les ariens, il persécutait leurs adversaires; mais Constant, protecteur des catholiques, l'ayant menacé de la guerre, il parut céder, et consentit non-seulement à recevoir les évêques que lui envoyait son frère, mais même à écouter Athanase. Il le manda près de lui; mais cet illustre proscrit refusa d'abord d'y venir : il connaissait trop l'empereur pour se fier à sa foi.

Les ariens, effrayés de l'arrivée des évêques catholiques à Constantinople,

s'efforcèrent de les perdre dans l'opinion publique. Étienne, évêque d'Antioche, par le moyen d'un domestique corrompu, introduisit chez l'un d'eux une courtisane et le fit surprendre avec elle : cette femme, perdant son audace à la vue du vénérable évêque calomnié, lui rendit elle-même justice. Étienne, arrêté et jugé dans l'intérieur du palais, fut déposé.

Sur ces entrefaites, Athanase, rassuré par la protection de Constant, vint à Constantinople, confondit ses ennemis et obtint de Constance la liberté de retourner en Égypte; sa rentrée dans Alexandrie fut un triomphe.

Tandis que l'empereur d'Orient, sévère dans ses mœurs, grave dans son maintien, mais bizarre dans sa conduite et timide dans sa politique, ne s'occupait que de discussions métaphysiques, s'entourait de prêtres ariens, passait sa vie au milieu des conciles et défendait mollement l'empire contre les Perses, Constant, plus brave, combattait de nouveau les Francs, et, après en avoir délivré la Gaule, se livrait aux plaisirs avec excès.

Dirigé dans sa politique par l'évêque de Trèves, qui jouissait de toute sa confiance, il repoussait l'arianisme, poursuivait la destruction de l'idolâtrie, fermait les temples, ne les conservait que comme monuments, défendait les sacrifices dans les villes, et ne les permettait qu'aux habitants des campagnes attachés fortement aux cérémonies religieuses, leurs uniques et leurs seuls spectacles.

Dans tout l'empire, les villageois défendirent longtemps l'ancien culte, et c'est ce qui fit appeler les idolâtres *païens*, du nom de *pagus* qui signifie *bourg*.

Comme ce prince comblait le clergé de biens et d'honneurs, les chrétiens le considérèrent comme un grand homme. Les païens, opprimés par lui, le regardèrent comme un tyran : aux yeux des hommes impartiaux, il devait passer pour un mauvais prince. La vertu rougissait de s'approcher de sa cour; son palais était un lieu de débauches, et les historiens du temps assurent qu'on ne voyait parmi ses ministres qu'un seul honnête homme : c'était l'eunuque Euthérius, né en Arménie.

Le trône le plus éclatant est bien peu solide lorsque, dépouillé de vertus et souillé de vices, il n'est soutenu ni par l'intérêt général ni par l'amour des peuples. Un Barbare forma le projet d'enlever la couronne au fils de Constantin. Le succès couronna son audace.

Magnence, né dans les forêts de la Germanie, avait langui quelques années dans les fers des Romains; le grand Constantin l'affranchit et le plaça dans une légion. Cet homme actif, intrépide, éloquent, ambitieux, s'éleva promptement du rang de soldat au grade d'officier. Il dut son premier avancement à sa valeur, et bientôt une assez grande faveur à son adresse. Il obtint le titre de *comte* et le commandement de deux corps de la garde formés par Dioclétien et Maximien, et qu'on nommait les *joviens* et les *herculiens*.

Son avarice et sa dureté excitèrent une révolte parmi les soldats; ils s'étaient jetés sur lui, et l'entouraient de glaives menaçants; l'empereur Constant lui sauva la vie. Le Barbare lui jura une éternelle reconnaissance, et médita sa perte.

Deux hommes puissants, Christus, maître de la milice, et Marcellin, intendant des finances, entrèrent dans ses criminels projets. Tous trois réunirent leur crédit et leurs efforts pour séduire les troupes. Dans cette conjuration, on déférait le premier rôle à Marcellin, mais il préféra le second. Ce conspirateur adroit savait qu'un trône usurpé est entouré de trop de précipices, et, comme le dit un historien du temps : « Marcellin, préférant un pouvoir tranquille à un » éclat périlleux, aimait mieux être maître de l'empereur que de l'empire. »

La guerre des Francs était alors finie; Constant, que le bruit des armes pouvait seul distraire des plaisirs, oubliait les affaires au milieu des loisirs de la paix. Ce prince sans prévoyance se livrait à sa passion pour la chasse, et passait toutes les journées au fond des forêts.

Dans l'année 350, sous le consulat de Sergius et de Négritien, la cour se trouvant à Autun, Marcellin invite à un grand festin tous les principaux officiers de l'armée. Pendant le tumulte de la fête, Magnence sort de la salle sans qu'on s'aperçoive de son absence; bientôt il y rentre couronné, décoré de la pourpre et entouré de gardes. Les conjurés le saluent empereur; les autres, saisis de crainte, gardent le silence. Il les harangue, les entraîne, marche au palais, s'en empare et pose des gardes dans la ville. Un corps de cavalerie illyrienne se joint à lui; le peuple, ami des nouveautés, se déclare en sa faveur. Peu à peu toutes les légions, séduites par de magnifiques promesses, suivent le torrent et proclament Magnence Auguste.

Constant, qui se trouvait alors à la chasse, apprit à la fois le projet des conjurés, leurs succès, la trahison des grands, la révolte du peuple et la défection de sa garde. Accompagné d'un petit nombre d'amis, il chercha son salut dans la fuite, espérant trouver un asile en Espagne. Gaïson, envoyé avec quelques cavaliers à sa poursuite, l'atteignit près de la ville d'Elne au pied des Pyrénées. La crainte dispersa ses lâches compagnons : le fils du grand Constantin, naguère maître de Rome et de l'Occident, alors seul et trahi par tous les Romains, ne se vit défendu que par un Franc nommé Laniogaise. Après un court combat, tous deux tombèrent percés de coups. Constant périt la treizième année de son règne et la trentième de son âge (1).

Magnence manda près de lui les généraux, les préfets, les administrateurs qui avaient servi Constant avec le plus de fidélité : ils furent égorgés en route par des assassins envoyés au-devant d'eux. Le tyran sacrifia même à sa politique ombrageuse tous les hommes de son parti dont la lenteur et la timidité lui avaient inspiré de la défiance.

L'étonnement produit par la rapidité de son élévation, et la crainte que répandait sa sévérité, le rendirent sans obstacle maître de l'Occident : on commande aux hommes dès qu'on les étonne.

Magnence nomma Titien préfet de Rome, et Anicet préfet du prétoire. L'Illyrie ne voulut pas le reconnaître, et donna le titre d'Auguste à Vétranion, vieux général qui commandait les troupes romaines en Pannonie. Cet homme, né dans

(1) An 350.

les camps, ne savait que combattre, et il ne commença à apprendre à lire qu'au moment où il fut nommé empereur. Il dut son élévation au crédit, aux richesses et aux intrigues de Constantine, fille du grand Constantin et veuve d'Annibalien. Cette princesse le plaça sur le trône dans le dessein de l'opposer au barbare Magnence qu'elle méprisait, et à son propre frère Constance qu'elle regardait comme l'assassin de son mari.

Vétranion écrivit à Constance qu'il n'avait cédé au vœu des légions que pour le servir, et que, sous le titre d'Auguste, il ne voulait être que son lieutenant. L'empereur, dissimulant son ressentiment, feignit de le croire, parut le reconnaître et lui envoya un magnifique diadème.

Dans le même temps, Népotien, jeune prince échappé au massacre de la famille du grand Constantin, sort tout à coup de la retraite où il vivait ignoré, se met à la tête d'une troupe de bandits et de gladiateurs, marche à Rome, met en fuite les troupes d'Anicet, fait massacrer ce préfet, entre dans la capitale, la livre au pillage, se décore de la pourpre, est reconnu par le sénat et prend le nom de *Constantin.*

Dès que Magnence fut informé de cet événement, il envoya Marcellin, grand-maître du palais, avec quelques légions, en Italie, pour combattre le nouvel Auguste. Les Romains vinrent avec ardeur à sa rencontre pour défendre Népotien; mais, au moment du combat, un sénateur nommé Héraclide, trahissant la cause de ce prince, entraîna dans sa défection une partie des troupes romaines. Marcellin dispersa le reste et tua Népotien, dont la tête fut portée en triomphe au bout d'une lance.

Magnence, suivi d'un grand nombre de soldats gaulois, francs et germains, entra dans Rome, l'inonda de sang, la livra sans pudeur à la cupidité des Barbares, et la fit gémir sous le joug de la plus affreuse tyrannie. Il ordonna sous peine de mort à tous les Romains de porter au trésor la moitié de leurs biens, et permit aux esclaves de dénoncer leurs maîtres, s'ils voulaient éluder cette loi.

Il fallait se préparer à combattre Constance; Magnence, détesté par les Romains, attira dans ses troupes, par l'espoir du pillage, une foule de Francs et de Saxons. Tout l'Occident, forcé d'obéir, s'arme et se lève pour sa cause.

Depuis la bataille de Singare, l'incapacité de Constance avait fait éprouver aux armées d'Orient des pertes considérables, et les soldats romains, trop souvent battus par la faute de leurs chefs, devenaient, dit un historien du temps, « si timides, que la poussière d'un escadron perse les mettait en fuite. » Cependant les Romains manquaient moins de courage que de confiance, et on retrouvait encore les traces de leur antique vaillance lorsqu'ils se voyaient défendus par une position forte ou conduits par un chef habile.

Sapor, instruit des troubles de l'empire et enhardi par ses succès, réunit toutes ses forces pour s'emparer de Nisibe. Ce siége fut mémorable par la constance des assaillants et par l'opiniâtreté des assiégés. Après de vains et de sanglants assauts, Sapor, ayant détourné le cours du fleuve, en rassemble les eaux;

leur masse trop longtemps retenue par une digue, s'élance violemment lorsqu'elle est ouverte, tombe sur les murailles et les renverse.

La plaine inondée présente le spectacle d'un lac immense; Nisibe n'est plus qu'une île au milieu des flots; les Perses approchent sur une foule de barques et donnent un assaut général. Les Romains, n'ayant plus d'autres remparts que leurs boucliers, se précipitent avec intrépidité sur la nombreuse armée qui les attaque; l'évêque de Nisibe, prosterné au pied des autels, invoque les secours du Ciel; enfin la bravoure de la garnison l'emporte; vingt mille Perses tombent sous le fer des Romains : Sapor fuit et lève le siége. La peste se répand dans son armée; elle se retire, la guerre est suspendue, et les chrétiens vainqueurs ne voient dans leur délivrance et dans les prodiges de leur courage qu'un miracle dû à l'intercession de leur saint évêque.

Constance, rassuré par la fuite de Sapor, rassembla pour combattre Magnence une armée et une flotte presque aussi nombreuses que celles de Xercès; mais, malgré le danger dont le menaçait cette lutte contre un rival qui commandait les guerriers les plus redoutables de l'Occident, il ne craignit point de diminuer ses forces en renvoyant des légions tous les soldats qui refusèrent de se faire baptiser.

Cependant, avant de tenter la voie des armes, Magnence chargea Marcellin et Rufin de proposer la paix. L'empereur d'Orient, excité par l'honneur, retenu par la crainte, hésite et ne sait s'il doit rejeter ou accueillir ces propositions. Agité par cette incertitude, au milieu de la nuit, il croit voir apparaître son père qui lui montre l'ombre de Constant et lui dit : « Voilà votre frère égorgé; » vengez-le, fermez les yeux sur le péril; ne songez qu'à votre gloire, et frap- » pez le tyran. »

Constance, déterminé par cette vision, renvoie les ambassadeurs, déclare la guerre, marche et arrive à Sardiques. Vétranion l'y attendait avec ses légions et lui promettait de combattre avec lui contre Magnence.

Pour régler les opérations de cette campagne, les deux empereurs entrent en conférence, et, sur un tertre élevé au milieu des deux armées, s'asseyent sans armes et sans gardes. Tout à coup Constance, jetant le voile d'amitié sous lequel il avait déguisé son ressentiment, prend la parole, et s'adressant aux soldats de Vétranion : « Souvenez-vous, dit-il, de la gloire, des bienfaits » de mon père Constantin et de vos serments. Vous avez tous juré de ne re- » connaître d'autres princes que ses fils. Garderez-vous pour chefs des hommes » nés pour obéir? Tant de discordes, tant de guerres, tant de meurtres, tant » de désastres ne vous ont-ils pas appris que l'État ne peut être tranquille que » sous le pouvoir d'un seul chef? »

La mémoire du grand Constantin, la crainte des troubles civils, le souvenir d'un engagement solennel donnent à ce peu de paroles une force soudaine qui s'empare de tous les esprits. Par une acclamation unanime, tous les soldats proclament Constance seul Auguste. Vétranion, abandonné de sa cour, menacé par une armée, se jette aux pieds de son rival redevenu son maître,

se dépouille de la pourpre et invoque sa clémence. Constance conserva la vie à Vétranion, l'emmena dans sa tente, le fit dîner avec lui et lui dit pour le consoler : « Vous ne perdez qu'un vain titre qui ne donne que des biens imagi-» naires et des chagrins réels; vous allez jouir en paix, dans la vie privée, » d'un bonheur sans mélange. »

Vétranion le crut et vécut heureux à Pruse, en Bithynie, pendant six années; lorsqu'il sut que Constance, attaqué par les Perses et menacé par Julien, éprouvait toutes les peines trop inséparablement attachées au rang suprême, il lui écrivit : « Vous avez bien tort de ne pas m'imiter, et de ne » point prendre votre part de ce bonheur de la retraite que vous savez si bien » procurer aux autres. »

Avant de continuer sa marche, Constance donna le titre de César à Gallus, son cousin germain, seul échappé avec son frère Julien au massacre de sa famille. Gallus vivait alors retiré dans une de ses terres, en Ionie. L'empereur lui fit épouser Constantine, veuve d'Annibalien, et le chargea de défendre les frontières de l'Orient contre les Perses.

Magnence laissa le commandement de Rome à son frère Décence, qu'il décora du titre de César. Il franchit ensuite les Alpes Juliennes et marcha sur Sirmium, où Constance, oubliant la guerre, ne s'occupait que de la réunion et des disputes d'un concile.

Les avant-gardes des deux armées eurent des succès et des revers balancés. Au moment où Magnence allait passer la Save, il reçoit un ambassadeur de Constance, qui, en présence de l'armée, lui propose, s'il veut abandonner l'Italie, de lui céder tout le reste de l'Occident. En vain Magnence s'indigne de cette proposition, ses légions murmurent et se disposent à la révolte. Feignant de céder, il gagne du temps, reprend son crédit sur les esprits, garde l'ambassadeur de Constance prisonnier, avance sur les bords de la Save, négocie, et obtient qu'on ne l'inquiétera pas dans sa retraite.

Cependant Constance, croyant peu à ses promesses, le suit avec prudence et campe près de Cybases, au même lieu où Constantin avait remporté sa première victoire sur Licinius. Là, il voit arriver Titien, préfet de Rome. Magnence, ayant apaisé la sédition de son armée, avait chargé ce préfet de signifier insolemment à Constance l'ordre d'abdiquer. L'empereur le renvoya avec mépris. Cette rupture d'une trêve si récemment conclue excita le mécontentement de quelques guerriers généreux, et, entre autres, de Sylvain, capitaine franc, distingué par ses exploits, et fils du fameux Bonit, dont l'épée avait contribué aux victoires du grand Constantin. Sylvain abandonna Magnence et passa dans le camp de son rival.

Magnence, plus irrité que découragé par cette défection, poursuit audacieusement ses projets, met en fuite l'avant-garde ennemie, tourne le camp de Constance et s'approche de Sirmium.

Enfin les deux armées se livrèrent, sur la Drave, près de Murse, une bataille décisive. L'empereur d'Orient était à la tête de quatre-vingt mille hommes ; Magnence ne lui en opposait que quarante mille, mais tous aguer-

ris et fiers d'un grand nombre de victoires. Les deux chefs se montrèrent également indignes du rang qu'ils occupaient, Constance par sa faiblesse, Magnence par sa superstition cruelle ; ce tyran sacrifia aux dieux une victime humaine. Pendant le choc des armées, Constance se tint caché dans une église avec l'arien Valens, évêque de Murse. Dans cet asile, effrayé par le bruit des armes, le lâche envoie l'ordre de suspendre le combat et propose un armistice : ses soldats rejettent cet ordre avec mépris, et, après une mêlée sanglante, son armée enfonce l'armée ennemie.

Les vaincus, ralliés par Magnence, recommencent avec acharnement le combat et rendent longtemps la victoire incertaine. Enfin la cavalerie de Constance tourne l'armée d'Occident, la met en fuite, la détruit presque entièrement et s'empare de son camp. Magnence n'échappa au vainqueur qu'en se dépouillant de la pourpre et en se sauvant sous l'habit d'un esclave. Trente mille hommes d'un côté, vingt-quatre mille de l'autre, périrent dans cette journée. Cette perte de tant de braves guerriers fut une grande plaie pour l'empire. On regarda Murse comme le tombeau de cette ancienne milice, l'appui de Rome et l'effroi des Barbares.

Les deux armées pleurèrent leurs plus braves officiers, Arcadius, Proculus, Marcellin, Romulus. Constance ignorait tous ces événements ; mais l'évêque Valens, qui avait pris toutes ses mesures pour en être secrètement informé, annonça tout à coup à l'empereur sa victoire, dont un ange, disait-il, venait de lui apporter la nouvelle (1).

Magnence, arrivé en Italie, fortifia tous les passages des montagnes et s'enferma dans Aquilée. L'empereur, à la tête de l'armée victorieuse, força les retranchements qui défendaient les Alpes ; Rome se révolta contre son tyran, et Magnence se sauva dans la Gaule, en abandonnant l'Italie et l'Afrique qui se déclarèrent contre lui.

Lâche dans l'infortune comme tous les tyrans, après avoir demandé vainement à son ennemi de lui conserver la vie, il envoya dans l'Orient des assassins pour se défaire de Gallus : ses émissaires, découverts et punis, ne lui laissèrent que la honte d'un crime tenté inutilement.

Les généraux de Constance, marchant avec rapidité contre Magnence, l'atteignirent près de Gap, lui livrèrent bataille, et mirent en fuite les troupes sur lesquelles il fondait ses dernières espérances. Il courut à Lyon, où ses propres soldats, le voyant sans ressources, l'enfermèrent comme prisonnier. Le Barbare, réduit au désespoir, tourne enfin contre lui et contre sa famille cette fureur qui avait inondé l'Italie du sang de tant de victimes. Tirant son glaive, il égorge sa mère, sa femme, ses enfants, blesse Didier son frère, et se perce lui-même le cœur. Il mourut à cinquante ans, après trois ans de règne.

Son frère Décence apprit dans la ville de Sens sa fin tragique et s'étrangla. Son autre frère, Didier, dont la blessure n'était pas mortelle, implora et obtint le pardon de Constance, qui, malgré sa faiblesse, se vit alors, par le courage de ses soldats, maître sans rival de tout l'empire romain.

(1) An 351.

CHAPITRE III

CONSTANCE, EMPEREUR; GALLUS ET JULIEN, CÉSARS.

(An 312.)

Prédilection de Constance pour le christianisme. — Le fameux délateur surnommé *La Chaîne*. — Tyrannie de Gallus et de Constantine. — Invasion des Allemands. — Paix entre eux et Constance. — Nouveaux excès de Gallus. — Perfidie de Constance à l'égard de Gallus. — Mort de Gallus. — Victoire sur les Allemands. — Révolte et mort de Sylvain. — Constance nomme un César. — Tableau de la vie de Julien. — Arrivée de Julien à Milan. — Son élévation au rang de César. — Son refus de cette dignité. — Son acceptation obtenue par Eusébie. — Sa rentrée dans Milan. — Conduite de Constance à l'égard de Julien. — Portrait de Julien. — Dissensions entre Constance et les évêques au sujet d'Athanase. — Déposition et exil du pape Libère. — Fuite d'Athanase. — Secte de Macédonius. — Gouvernement de Julien. — Guerre entre Julien et les Barbares. — Invasion des Juthonges. — Excursion des Germains. — Exploits de Julien. — Tyrannie de Constance. — Son entrée à Rome. — Rappel du pape Libère. — Nouvelle invasion des Barbares. — Trahison de Barbation. — — Destitution de Valentinien. — Confédération allemande — Bataille entre Julien et Chnodomaire. — Défaite, fuite et captivité de Chnodomaire. — Nouvelles victoires de Julien. — Description de Paris, par Julien. — Victoires de Constance. — Désastre en Asie. — Destruction de Nicomédie. — Nouvelle guerre dans la Gaule. — Révolte dans l'armée, occasionnée par la disette. — Mort de Barbation. — Sédition à Rome, causée par la famine. — Troubles en Orient. — Nouveaux succès de Julien. — Événements relatifs à l'avénement de Julien. — Rappel des troupes de Julien. — Préparatifs de départ des troupes. — Revue de Julien. — Révolte des troupes en faveur de Julien. — Julien est nommé Auguste. — Conspiration contre Julien. — Assemblée de l'armée dans le Champ de Mars. — Correspondance entre Constance et Julien. — Invasion de Sapor. — Echec de Constance. — Préparatifs hostiles entre Constance et Julien. — Mort de Constance.

L'empereur, animé du désir d'accélérer la chute totale du polythéisme, éprouva de la part des peuples une résistance opiniâtre; il prohiba vainemen les sacrifices dans les campagnes, et se vit obligé, en défendant les solennités publiques, de tolérer le culte secret. Les chrétiens ne pouvaient supporter la vue des temples; mais leur existence était liée à tant de glorieux souvenirs, qu'on crut devoir publier une loi pour en empêcher la dégradation.

L'ordre du prince avait fait enlever l'autel de la Victoire, placé par Auguste dans la salle du sénat. Depuis il y fut rétabli, et les Romains défendirent plus longtemps cette divinité que toutes les autres.

L'impossibilité de détruire si promptement d'antiques coutumes força Constance à conserver aux pontifes leurs titres et une partie de leurs priviléges; mais le clergé chrétien croissait toujours en richesses et en autorité. L'empereur lui prodigua des exemptions avec plus de piété que de prudence; il déclara, dans le préambule d'une de ses lois, « que le ministère des autels était » plus utile à l'État que les services militaires et civils, et même que les tra- » vaux consacrés à la culture des champs. » Les princes alors paraissaient oublier la terre pour le ciel, tandis que la plupart des prêtres, parlant au nom du Ciel, s'occupaient activement à étendre leur empire sur la terre.

Le clergé se recrutait sans cesse, et l'armée diminuait chaque jour en nombre et en forces; une foule de vétérans furent licenciés.

L'année 353, Constance épousa Eusébie, fille d'un consulaire. Cette princesse était spirituelle, ambitieuse, adroite; Julien, qui lui dut sa fortune, fit son panégyrique. Depuis ce mariage, les femmes, que les antiques mœurs éloignaient des affaires, gouvernèrent le palais et par là l'empire.

Les deux frères d'Eusébie, Hypace et Eusèbe, furent tout-puissants à la cour: par leur crédit, l'arianisme devint dominant. Un concile, presque tout composé d'évêques de cette secte, se rassembla dans Milan. Ce fut à cette époque qu'on vit éclater pour la première fois cet orgueil si contraire à l'esprit du christianisme, et qui fit tant de maux à l'Église (1). La plupart des prélats du concile crurent devoir rendre hommage à l'impératrice. Léonce, évêque de Tripoli, avant de consentir à s'y soumettre, osa exiger qu'elle vînt au-devant de lui pour recevoir sa bénédiction, et qu'elle se tînt debout pendant qu'il serait assis, jusqu'au moment où il lui permettrait de s'asseoir.

L'empereur, pour affermir son pouvoir dans les Gaules, y demeura six mois. Au lieu de rétablir le calme par une clémence que conseille toujours une sage politique, il persécuta les partisans de Magnence, prêta l'oreille aux délateurs, devint sanguinaire et marcha sur les traces des tyrans.

Dès qu'on fait un pas dans cette route, on ne peut s'y arrêter; chaque rigueur produit de nouveaux mécontentements, et chaque acte de cruauté en nécessite d'autres. On redoute ceux qu'on opprime; le zèle ne se prouve que par l'espionnage, et le soupçon tient lieu de crime.

Titien et Paul, les plus coupables de tous ceux qui avaient servi les fureurs de Magnence, furent seuls épargnés. Le dernier s'était rendu célèbre parmi les plus fameux délateurs; son adresse pour découvrir les complots les plus cachés, et pour envelopper ses victimes dans les filets tissus par ses intrigues, lui fit donner le surnom de *La Chaîne*. Ce détestable talent lui valut la faveur de l'empereur et la haine de l'empire.

Le peuple romain, dégradé, subissait en gémissant le joug de cette tyran-

(1) An 353.

me; l'excès de l'injustice n'excita que des murmures, et l'on ne vit de sédition que dans quelques moments de disette. La superstition se défendait mieux que la liberté. Orfitus, gendre de Symmaque et soutien zélé du paganisme, étant préfet de Rome, osa réparer et rouvrir un temple d'Apollon.

Presque toujours la force des États diminue à mesure que celle du pouvoir arbitraire augmente. La faiblesse de l'empire excitait l'audace de ses ennemis; la Gaule se vit envahie et pillée par les Francs et par les Germains. Les Juifs, tentant un dernier effort pour briser leur joug, se révoltèrent, élurent un roi nommé Patrice, attaquerent les Samaritains et massacrèrent plusieurs cohortes romaines.

Quelques légions envoyées contre eux dispersèrent leurs troupes et les taillèrent en pièces. Les Isaures et les Perses dévastaient l'Asie; leurs brigandages furent réprimés par les efforts de Gallus, qui chassa aussi de la Mésopotamie les Sarrasins, tribu arabe. Ce peuple, nomade et guerrier, vivant de la chasse et du lait des troupeaux, commençait alors à faire craindre ses armes dans l'Orient et à étendre sa renommée.

Ordinairement les princes, formés dans leur jeunesse à l'école du malheur, deviennent sur le trône les modèles des rois. Vespasien, Trajan, Claude II, Probus, Tacite, gouvernèrent l'empire comme ils avaient désiré, étant particuliers, qu'on les gouvernât; mais Gallus, échappé au massacre de sa famille, et opprimé dans ses premières années, fut plus aigri qu'instruit par le malheur, et se montra tyran dès qu'il fut César.

Les flatteurs le pervertirent; Constantine, sa femme, fille de Constantin et veuve d'un roi, vindicative, cupide, implacable, inspirait la haine par ses cruautés et le mépris par ses bassesses. Elle vendait la faveur et les rigueurs de son époux... Cette furie, séduite par l'offre d'un collier magnifique, fit périr Clématius, gouverneur de la Palestine. Sa belle-mère, nouvelle Phèdre, l'accusait d'inceste, parce qu'il avait refusé de satisfaire son amour criminel : le malheureux fut condamné sans être entendu. Les tribunaux obéissaient à la crainte : sous les rois tyrans, les juges sont esclaves.

Gallus et ses favoris se travestissaient souvent, se glissaient dans la foule pour épier les pensées, pour encourager l'indiscrétion, pour trouver des coupables, et forgeaient ainsi des conjurations pour les punir.

Le comte Thalasse, préfet du prétoire d'Orient, osait seul braver Gallus, s'opposer à ses injustices et faire connaître à l'empereur les malheurs de l'Asie, qu'il attribuait surtout au funeste ascendant de Constantine et aux conseils perfides d'un prêtre arien nommé Aétius, qu'on surnommait l'*Athée*.

Sous le consulat de Constance et de Gallus (1), la nécessité de repousser l'invasion des Allemands décida l'empereur à rassembler, près de Châlon-sur-Saône, une nombreuse armée dont la force contraignit les Barbares à s'éloigner. Il les suivit jusqu'aux rives du Rhin. On s'attendait que, profitant de leur frayeur, il relèverait la gloire de Rome, vengerait la Gaule et répandrait la terreur dans

(1) An 354.

la Germanie; mais, dans ce temps, une politique imprudente avait introduit beaucoup de Barbares dans les légions; plusieurs même occupaient dans le palais des charges importantes. Latin était alors comte des domestiques; Agillon, Stadillon, commandaient des corps de la garde. Ces officiers, profitant de leur crédit, favorisèrent auprès de l'empereur la députation que les Allemands effrayés lui envoyèrent pour demander la paix.

Leur succès ne semblait cependant pas facile; l'armée impatiente demandait à grands cris le combat. Constance, cédant aux conseils de ses favoris, rassemble ses légions et les harangue : « Les rois et les peuples, leur dit-il, s'abais» sent devant votre renommée; ils vous demandent la paix, vous dicterez ma » réponse; mais, si vous écoutez mon avis, vous accueillerez des ennemis re» doutables qui veulent devenir des alliés fidèles, des auxiliaires utiles, et » vous préférerez les avantages certains d'une noble modération aux fruits pé» rilleux d'une victoire douteuse et sanglante. »

L'armée accepta la paix : tel était alors le déplorable sort de l'empire; le sénat n'était pas consulté par les empereurs, que dominaient les prêtres et que gouvernaient les étrangers ; ils opprimaient les peuples, ne respectaient que les conciles et n'obéissaient qu'aux soldats.

Après avoir signé ce traité honteux, Constance revint à Milan, où il apprit les excès de Gallus et les désordres de l'Orient. Le jeune prince reçut l'ordre de se rendre en Italie; il désobéit et donna pour prétexte de son refus le danger auquel ses provinces seraient exposées pendant son absence. Constantine l'excitait à se rendre indépendant; l'empereur, décidé à le perdre, lui retira peu à peu les troupes sur lesquelles il comptait le plus, et lui envoya, comme préfet du prétoire, Domitien, chargé de surveiller sa conduite.

Cet officier s'acquitta de sa commission avec hauteur; Montius, trésorier de l'Orient, secondait ses efforts, n'obéissait qu'à lui, et privait le jeune prince du seul nerf de toute puissance, l'argent. Gallus, n'écoutant alors que la violence de son caractère, fit soulever contre les envoyés de l'empereur les soldats de sa garde et le peuple, qui les massacrèrent; se livrant ensuite sans frein à ses ressentiments, il poursuivit sans pitié tous ceux que les délateurs lui faisaient regarder comme suspects.

La cupidité de ses favoris remplissait les prisons de victimes; les arrêts des juges n'étaient que des proscriptions dictées par les accusateurs : le brave et vertueux Ursicin, général de la cavalerie d'Orient, se vit forcé, sous peine de perdre la vie, à présider ces infâmes tribunaux. Constantine, cachée derrière un rideau, assistait aux jugements pour en accélérer la rigueur, pour en écarter la pitié.

L'Orient gémissait, courbé sous cette violente tyrannie; la terreur glaçait toutes les âmes; les victimes périssaient sans oser se plaindre; le désespoir même était muet. Un seul homme, l'orateur Eusèbe, digne de l'école de Zénon, illustra sa mort par son courage, fit entendre à ses bourreaux la voix, depuis longtemps inconnue, de la liberté, l'éloquence de la vertu, et périt en Romain.

Ursicin, indigné de ces iniquités, en informa l'empereur : Constance, couvrant alors son ressentiment du voile de l'amitié, pressa Gallus de venir en Italie, sous le prétexte de lui en donner le commandement, tandis qu'il irait délivrer la Gaule d'une nouvelle invasion.

Gallus, séduit par l'appât brillant qui cachait des desseins homicides, et résistant aux craintes et aux avis de sa femme, se mit en marche avec un cortége peu nombreux. Constantine le précéda et mourut en route : les tourments de sa conscience et la connaissance qu'elle avait du caractère de l'empereur son frère furent les causes de sa maladie et de sa mort.

Plus Gallus avançait dans son voyage, plus son esprit flottait entre la crainte et l'espérance. Stadillon vient au-devant de lui, le trompe par d'astucieuses promesses, flatte son ambition par l'espoir de faveurs chimériques et de lauriers imaginaires. Cependant quelques légions, mécontentes de la sévérité de Constance, se décident à offrir leurs secours à Gallus, s'il consent à rester en Thrace et à les attendre. On découvre leur dessein et on empêche leurs députés de parvenir jusqu'à lui. Il continue sa marche; chaque jour, sous le prétexte de lui rendre hommage, les courtisans et les émissaires de l'empereur se multiplient autour de lui; enfin, lorsqu'il arrive à Pestau dans la Norique, tout déguisement cesse, Barbation et Apodème paraissent à la tête d'un corps de troupes, pénètrent en armes dans le palais, dépouillent le prince de la pourpre, le font monter sur un chariot et le conduisent à Flanone, en Istrie.

Là, il est interrogé par l'eunuque Eusèbe et par Mellobaude, capitaine des gardes; et, lâche autant qu'il s'était montré cruel, il attribua tous les excès commis à Antioche aux conseils de sa femme : sa pusillanimité l'avilit sans le sauver. Sérénien, fidèle exécuteur des ordres de Constance, lui fit trancher la tête. Il périt à l'âge de vingt-neuf ans.

Sa mort remplit de joie la cour de Milan, mais ne rétablit pas le calme en Asie. La tyrannie n'y fit que changer de victimes. Les délateurs, toujours odieux et toujours impunis, accusèrent et traînèrent devant les tribunaux tous ceux que la reconnaissance, l'intérêt ou la crainte avaient attachés à Gallus. Ursicin, dont le seul crime était de montrer quelques vertus dans un temps de corruption et de faire briller un mérite éclatant dans un siècle de décadence, fut condamné à mort; mais, au moment de frapper, Constance, arrêté par la crainte de se priver d'un tel appui, annula l'arrêt et lui fit grâce.

A la même époque Julien, accusé d'être venu sans ordres à Nicomédie pour voir son frère, subit un interrogatoire (1). Ce prince courageux, évitant également de se flétrir en chargeant la mémoire de Gallus, et de braver l'empereur en le justifiant, refusa de répondre, et ni les menaces ni les promesses ne purent lui faire rompre ce sage et courageux silence.

Antioche continua de se voir le théâtre de l'injustice et de la tyrannie la plus cruelle; ceux de ses habitants qui avaient massacré les envoyés de l'empereur furent absous parce qu'ils étaient riches; on offrit à leur place, pour victimes

(1) An 354.

au courroux de Constance, un grand nombre d'innocents. Dans cette ville infortunée, une plainte, un murmure, une parole échappée dans l'ivresse, un songe raconté imprudemment, coûtait la liberté ou la vie.

Les paix honteuses ne sont jamais longues : en 355, les Allemands prirent les armes; les troupes de Constance entrèrent en Rhétie; l'avant-garde, sous le commandement d'Arbétion, s'étant imprudemment avancée, se vit enveloppée près du lac de Constance, prit la fuite et perdit dix tribuns avec un grand nombre de soldats.

Les Barbares, s'approchant du camp, insultaient l'empereur, qui n'osait combattre : plusieurs tribuns, indignés de leur audace, sortent sans ordre à la tête des plus braves soldats, fondent sur l'ennemi et l'enfoncent. Le reste de l'armée les suit, disperse les Barbares, les taille en pièces, fait triompher l'empereur malgré lui et termine ainsi la guerre.

Peu de temps après, Sylvain, général de l'infanterie, que la bataille de Murse avait rendu fameux, et qui était devenu la terreur des Francs, dont il tirait son origine, fut envoyé en Gaule pour les combattre. Il dut ce poste important à la jalousie d'Arbétion, qui ne l'élevait que pour le perdre.

Dyname, secrétaire des écuries, émissaire de son rival, feignit de s'attacher à lui, et en obtint des lettres de recommandation pour plusieurs personnages importants de la cour : on effaça toutes les lignes de ces lettres, en ne laissant que la signature, et on leur substitua des phrases qui devaient faire paraître Sylvain coupable; tous ceux auxquels ces écrits étaient adressés furent arrêtés.

Malaric, Franc de naissance et commandant la garde étrangère, se montra hautement indigné d'une si vile fourberie, répondit de l'innocence de Sylvain, fit sentir le danger d'offenser un général aussi habile à la guerre qu'étranger aux intrigues, et qui ne souffrirait point patiemment un tel affront; enfin il demanda qu'on l'appelât pour se justifier, et offrit de rester en prison à sa place jusqu'au moment où Mellobaude l'aurait amené.

Malgré ses instances, voulant tuer Sylvain, on envoya en Gaule Apodème, accoutumé à servir la tyrannie et à persécuter la vertu.

Cependant une lettre interceptée découvre à Malaric tout le complot; on examine de nouveau celles qui avaient paru suspectes; l'artifice est dévoilé, les traces de la première écriture reparaissent, l'innocence de Sylvain est reconnue. Un agent subalterne de cette intrigue, un seul coupable est puni; Dyname, auteur du crime, obtient le gouvernement de la Toscane.

Pendant ce temps, Sylvain, trop fier pour supporter cette injure et trop hardi pour attendre sa condamnation sans résistance, harangue ses soldats, gagne les officiers, lève l'étendard de la révolte, arrache la pourpre d'un drapeau, s'en enveloppe et se fait proclamer empereur.

Le talent, disgracié dans les temps de calme, est rappelé dans les jours de périls : l'empereur mande Ursicin pour l'opposer aux rebelles; mais Constance, plus accoutumé à triompher par l'artifice que par la force, trompe l'ennemi qu'il veut frapper, feint d'ignorer sa rébellion, et lui mande que, content de ses

services, il lui destine une charge plus importante, et qu'il nomme Ursicin pour le remplacer.

Ursicin, accompagné de dix tribuns et de quelques officiers des gardes, parmi lesquels se trouvait l'historien Ammien Marcellin, arrive à Cologne, et trouve le pouvoir de Sylvain trop affermi pour employer contre lui la violence.

Dans ces temps de corruption, peu d'hommes se montraient capables de conserver dans de graves circonstances un noble caractère : Ursicin, dégradant le sien, parut entrer dans les vues de Sylvain, feignit de partager ses ressentiments, et gagna sa confiance. Cependant le temps avançait; il fallait perdre Sylvain ou embrasser sa cause. Quelques officiers corrompus, un corps de Gaulois séduit, se rassemblent au milieu de la nuit, marchent au palais, égorgent la garde et massacrent Sylvain dans une chapelle où il s'était caché.

Ursicin pleura ses succès et sa victime; il sentit trop tard que la légitimité d'une cause ne peut justifier la lâcheté des moyens qu'on prend pour la servir, et qu'il n'est point de lauriers que ne flétrisse une trahison.

La flatterie prodigua ses louanges à Constance; mais quel prix peut avoir l'éloge dans une cour où le blâme est coupable et le silence dangereux?

On punit les amis de Sylvain, ses troupes se débandèrent. Ursicin resta dans la Gaule avec le titre de commandant; mais Constance, qui le craignait, ne lui envoyait point d'armée : les frontières se trouvant ainsi dénuées de tout moyen de défense, parce que l'empereur redoutait autant ses généraux que ses ennemis, la Gaule se vit inondée d'une foule de Francs, de Saxons, d'Allemands qui franchirent sans obstacle le Rhin et s'emparèrent de quarante-cinq villes.

Dans le même temps, les Sarmates envahissaient la Pannonie; les Perses ravageaient l'Orient. Constance, effrayé de tant d'attaques, sentait la nécessité de nommer un César, et se décidait cependant avec peine à partager avec lui sa puissance.

Ce fut alors que sa femme Eusébie, triomphant de ses craintes, sut le déterminer à revêtir Julien de la pourpre.

Ce jeune prince, peint si diversement par les deux partis opposés qui divisaient alors l'empire, était l'espoir des païens et la terreur des chrétiens. Les uns l'ont représenté comme un héros, les autres comme un monstre; il joignit de grands défauts à de grandes qualités, et justifia par ses actions une partie des éloges outrés de ses amis et des déclamations violentes de ses ennemis. Sans nous en rapporter aux apologies de Libanius et d'Ammien, ni aux invectives de Grégoire de Nazianze, de Basile et des historiens chrétiens, on doit juger Julien d'après sa position, sa conduite, ses lois, ses paroles et ses écrits.

Encore au berceau, un hasard heureux l'avait fait échapper, presque seul, au massacre de sa famille. Constance, meurtrier des siens, ne lui avait laissé la vie que pour le tenir en esclavage. Il passa son enfance et sa première jeunesse en captivité.

Gallus, son frère, élevé quelque temps au rang de César, était mort victime des rigueurs de Constance. Cet empereur ne se bornait pas à se rendre maître absolu de la vie des hommes, il tyrannisait les consciences; il voulait que tous

ceux qui subissaient son joug fussent non pas pieux, mais crédules et superstitieux comme lui.

Julien, né avec une imagination vive, un génie ardent, s'était livré, dans sa longue retraite, à l'étude des lettres, de l'histoire et de la philosophie, seule distraction des esprits vastes dans l'inaction, seule consolation des grands caractères dans l'infortune. Les études avaient agrandi ses idées et fortifié son caractère. Il y avait puisé une vive admiration pour les grands hommes, pour les mœurs sévères des temps anciens, un grand respect pour la justice, un ardent amour pour la gloire et pour la liberté. Il voyait avec un chagrin profond la décadence de l'empire, l'abaissement du sénat, la servitude du peuple, la cupidite des grands, la bassesse des courtisans, l'insolence des eunuques et des affranchis, les exactions des intendants et des gouverneurs de provinces, le relâchement de la discipline et les revers des armées.

Le luxe et la mollesse de la cour lui inspiraient un juste dégoût; et lorsque l'empire, ouvert de tous côtés aux Barbares, semblait être près de sa chute, il ne pouvait comprendre que les empereurs ne s'occupassent que de la convocation des conciles, que de puérils débats sur des questions inintelligibles et des querelles interminables d'un clergé divisé par l'ambition, corrompu par la richesse.

La gloire des Romains lui paraissait inséparable de leur ancien culte; il attribuait leur décadence à l'introduction d'une nouvelle religion qui éloignait l'attention des hommes des intérêts de la terre, et rapetissait, selon lui, les esprits en détruisant de grandes, d'héroïques illusions; faisait considérer la vie comme un passage, le monde comme une hôtellerie, et remplaçait l'occupation des intérêts publics par celle des intérêts religieux. C'était un citoyen de l'ancienne Rome, transporté forcément dans la nouvelle; c'était l'âme de Caton, de Scipion ou de Marc-Aurele, habitant le corps d'un prince de la cour d'Orient.

Ces sentiments, comprimés par la crainte, devinrent des passions ardentes; la dissimulation à laquelle il se vit forcé augmenta leur violence; il oublia qu'on ne peut faire renaître des prestiges dont le charme a disparu, qu'il est impossible de rétablir une religion tombée, et que le génie d'un homme est insuffisant pour faire remonter un fleuve à sa source, pour ramener un vieux peuple de la corruption à la vertu.

Sa fermeté pouvait retarder la chute de l'empire, mais non le régénérer; il fallait une réforme et non une révolution, mais Julien était trop passionné pour distinguer les principes des abus; il confondit dans sa haine et dans son mépris le culte moral de l'Évangile, l'ambition des prêtres et les folies des sectes; son aversion pour la religion nouvelle l'éloigna de la tolérance qu'une sage politique devait lui conseiller; celui qui devait être le chef de l'empire fut le chef d'un parti; son mépris pour quelques fables et quelques prodiges adoptés par la crédulité du temps le jeta dans les superstitions antiques; incrédule pour les mystères, il crut aux auspices, aux oracles, à la magie, ne fit rien de stable, parce qu'il voulut tout changer sans prudence, et n'opéra qu'une révolution éphémère qui n'eut que la courte durée de sa vie.

Comme administrateur, comme juge, comme guerrier, Julien, semblable à Trajan, à Marc-Aurèle, fut un grand homme; mais, comme législateur religieux, le mélange bizarre qu'il voulut faire du culte de l'Être suprême, de la doctrine de Platon et du polythéisme, le rendit en quelque sorte ridicule, et la persécution qu'il fit subir à la nombreuse partie de ses sujets qui étaient chrétiens, fut injuste et lui mérita leur haine, haine violente, outrée, qui, dans son aveuglement, ne voulut reconnaître aucune des grandes qualités de ce prince célèbre.

D'abord Julien, n'osant résister aux ordres de Constance, les éluda; et, ne pouvant assister aux leçons du fameux rhéteur païen Libanius, il étudia ses écrits. Relégué à Pergame, il y trouva des astrologues et des hommes adonnés à la magie, tels qu'Édèse, Maxime, Jamblique, qui s'emparèrent de son imagination et fascinèrent assez adroitement ses yeux par leurs prestiges pour lui faire croire qu'ils le mettaient en relation avec les dieux : il en vint au point de se persuader que ces divinités venaient, pendant son sommeil, lui donner des avis salutaires; il croyait distinguer clairement à la voix si c'était Jupiter, Minerve, Apollon, Diane, ou le génie de Rome qui lui parlait.

Constance, informé de son penchant pour l'idolâtrie, chargea un évêque arien, Aétius, de surveiller sa conduite. Julien sut tromper, par une dissimulation inouïe à son âge, mais trop commune sous le despotisme, la vigilance de ce prêtre aussi ardent sectaire que subtil orateur. Affectant un grand zèle pour la religion dont il méditait la ruine, il prit l'habit de moine, et remplit dans l'Église les fonctions de lecteur. Le danger dans sa position n'excuse point un si bas artifice.

Après la fin tragique de Gallus, on le retint sept mois captif dans un château; le grand chambellan Eusèbe pressait constamment l'empereur d'ordonner sa mort; il était, disait-il, trop imprudent de laisser vivre un prince qui tôt ou tard voudrait venger sa famille : l'impératrice Eusébie, qui s'intéressait à son sort, le sauva, et obtint qu'on le laissât en Grèce pour achever ses études. On ne pouvait choisir un exil plus doux, un séjour plus agréable pour Julien : la Grèce était la patrie des poètes qu'il aimait, des philosophes qu'il admirait, et des dieux qu'il adorait secrètement. Sa mémoire prodigieuse, son application soutenue, la vivacité de son esprit et l'étendue de ses connaissances étonnèrent les sophistes et les orateurs d'Athènes : saint Grégoire et saint Basile suivaient alors, comme lui, les écoles de cette ville célèbre. Julien, forcé de cacher ses véritables sentiments, étudiait, ainsi qu'eux, avec une ardeur apparente, les livres saints; et ces évêques lui reprochèrent dans la suite cette politique artificieuse, mais forcée, comme une odieuse hypocrisie.

Si l'on en croit saint Grégoire, Julien avait les yeux vifs, les sourcils arqués, la bouche grande, la lèvre inférieure rabattue, le cou gros et courbé, les épaules larges, le corps bien proportionné, les cheveux bouclés, la barbe hérissée et pointue; sa taille était petite, sa physionomie maligne et railleuse, son regard incertain, sa démarche un peu chancelante; il parlait vite et aimait à faire beaucoup de questions qui se succédaient rapidement.

Malgré ses démonstrations de piété, les païens, charmés de son esprit, faisaient des vœux pour qu'il devînt leur maître; et saint Grégoire, pénétrant ses véritables opinions sous le voile religieux qui les couvrait, écrivait à ses amis : « Ce prince sera l'ennemi de la religion : c'est un monstre que l'em-» pire nourrit dans son sein. Fasse le Ciel que je sois un faux prophète! »

Les historiens chrétiens donnent beaucoup de détails sur les artifices qu'on employa pour enflammer son imagination, pour fasciner ses yeux, pour lui faire croire qu'il était en commerce avec les dieux. Ils rapportent qu'un jour, comme il se trouvait au milieu des démons, il fit le signe de la croix et tout disparut. Ces récits ressemblent aux fables; mais Julien était superstitieux; ce philosophe austère était un païen dévot, et la superstition rend tout vraisemblable.

Il se fit initier aux mystères d'Éleusis qui, depuis, subsistèrent encore quarante années, jusqu'à l'époque de l'invasion d'Alaric.

Julien était âgé de vingt-quatre ans lorsque Constance lui envoya l'ordre de se rendre à Milan pour le revêtir de la pourpre. Il reçut cet ordre comme un arrêt : préférant alors les plaisirs de l'étude aux illusions de la puissance, il regrettait sincèrement la cour tranquille d'orateurs et de philosophes qui l'entouraient, les ombrages paisibles des jardins de l'Académie; et, saisi de crainte en pensant qu'il allait se renfermer dans le palais du meurtrier de sa famille, avant de partir il courut au temple de Minerve, se prosterna au pied de ses autels, et la conjura de veiller sur ses jours.

Dans le même temps, d'autres craintes et d'autres agitations troublaient l'esprit de Constance : sollicité en faveur du prince par l'impératrice, alarmé par les représentations du perfide Eusèbe, son grand chambellan, ennemi implacable de Julien, il hésitait encore s'il devait le perdre ou le couronner; enfin Eusébie le décida en lui disant : « Les affaires intérieures de l'empire exigent tous vos » soins; les Sarmates et les Goths qui ont franchi le Danube, les Perses qui en-» vahissent l'Orient, vont occuper tous vos efforts : seul, vous ne pouvez suffire » à tout; la Gaule est près de vous échapper, les Francs et les Germains s'en » emparent, envoyez Julien contre eux : s'il en triomphe, vous aurez l'honneur » de sa victoire; s'il succombe, vous serez délivré d'un ennemi. »

Lorsqu'on sut le prince arrivé dans un faubourg de Milan, l'empereur déclara publiquement la résolution qu'il avait prise de l'élever au rang de César. Cette nouvelle excita la surprise et les murmures des eunuques et des affranchis; ils étaient effrayés de l'élévation d'un prince habile, et qui les méprisait. Ayant reçu l'ordre de venir au palais pour s'y établir, il s'y rendit après avoir consulté les dieux. Il y porta la tristesse d'un homme qu'on mène à l'échafaud.

Lorsqu'on lui coupa la barbe et qu'on le dépouilla du manteau de philosophe, si déplacé dans un tel lieu, pour le couvrir du vêtement guerrier des Césars, son embarras, son silence, ses yeux baissés, son air morne et pensif, le rendirent l'objet des sarcasmes de la foule corrompue des ducs, des comtes, des chambellans et des domestiques du palais. Comme ce prince était plus frappé des malheurs attachés à la puissance suprême que de son éclat, il supplia

l'empereur de le délivrer de ce fardeau et de lui permettre de vivre au milieu de ses livres chéris, dans une retraite qu'il préférait alors sincèrement au tourbillon du monde.

Constance lui dit qu'avant de prendre définitivement un parti si peu convenable à sa naissance, il devait en parler à Eusébie. Cette princesse conjura Julien de renoncer à cette philosophie farouche qui l'empêchait de remplir les devoirs que prescrit la vraie sagesse; elle lui fit comprendre qu'il y avait plus de faiblesse à fuir les écueils qu'à les surmonter, que ses études seraient sans fruit s'il les bornait à ces vaines spéculations, et qu'appelé à travailler au salut de l'empire il ne pouvait, sans se flétrir, refuser ce glorieux fardeau. Le prince se rendit à ses instances.

Dans ce temps où le pouvoir absolu s'était élevé sur la ruine de toutes les institutions, on ne demandait plus, pour nommer un prince, le consentement du peuple et du sénat; mais on consultait encore l'armée, et l'empire était une république militaire. Constance, environné des grands, des généraux, des principaux officiers, et en présence de la garde et des légions, annonça que, si les troupes approuvaient son choix, il donnait le titre de César à Julien : tous les soldats exprimèrent leur consentement en frappant leurs genoux avec leurs boucliers.

« Prince, dit l'empereur, recevez la pourpre de vos pères; partagez ma puis- » sance et mes périls; chassez les Barbares de la Gaule; guérissez les plaies qui » affligent cette malheureuse contrée; que votre exemple encourage nos trou- » pes, que votre prudence ménage leurs forces : j'espère qu'elles trouveront en » vous un chef intrépide pour les mener au combat, un appui sûr dans leurs » besoins, un illustre témoin de leurs travaux. Soyez le modèle et le juge de » leur vaillance. Lorsque vous aurez rendu la paix à l'empire, nous le gouver- » nerons ensemble avec sagesse; je vous regarderai toujours comme assis » près de moi sur mon trône; croyez de même me voir toujours près de vous » dans les dangers. Partez, César, emportez avec vous l'espérance et les vœux » des Romains, et défendez vaillamment le poste qu'ils vous confient. »

On répondit à ces paroles par des acclamations universelles que rendait encore plus vives la vue du nouveau César, dont on admirait la contenance fière, le maintien calme et les regards animés. Montant ensuite sur le char de l'empereur, il rentra avec lui en triomphe dans la ville de Milan; mais, au milieu du tumulte d'une foule curieuse et au bruit des hommages empressés d'un peuple inconstant, méditant sur les vicissitudes des choses humaines et sur la fin tragique de tant de princes reçus avec transports comme lui, il s'appliquait les beaux vers de l'*Iliade* dans lesquels Homère compare la pourpre qui couvre les rois au voile qui enveloppe les morts.

Eusébie, voulant achever son ouvrage, lui fit obtenir la main d'Hélène, sœur de l'empereur; mais de tous les dons de cette princesse, celui qu'il reçut avec le plus de reconnaissance, ce fut une nombreuse bibliothèque, qu'il regardait comme un remède pour ses chagrins, comme une consolation dans ses grandeurs.

On ne tarda pas longtemps à lui faire sentir le poids de son élévation. Constance commença à le craindre dès qu'il l'eut élevé : le nouveau César ne fut que le premier esclave du palais; l'empereur l'y retenait captif; sa porte était soigneusement gardée; on fouillait ceux qui entraient chez lui pour examiner s'ils ne portaient pas des lettres : sous prétexte de lui former une maison, on renvoya ses domestiques, on l'environna d'espions; on ne laissa près de lui, d'hommes de son choix, que son médecin Oribaze, parce qu'on ignorait qu'il était non-seulement son médecin, mais son ami.

Au moment où on le chargeait de l'emploi le plus périlleux et du gouvernement de la Gaule, de la Bretagne et de l'Espagne, on le privait de tous moyens de succès; on semblait craindre ses triomphes plus que ses défaites. Les généraux eurent ordre de surveiller leur chef avec plus de vigilance que l'ennemi. Les légions, affaiblies et intimidées par une longue suite de revers, ne reçurent point de renforts; on renferma l'autorité du prince dans les limites les plus étroites, enfin on lui refusa le droit de distribuer des grades et des récompenses.

Il partit de Milan avec trois cents hommes d'escorte; Constance, qui l'accompagna jusqu'à Pavie, apprit en route la prise de Cologne par les Barbares, et n'en informa pas Julien; cependant ils se séparèrent, et le jeune prince, courant au-devant des périls, crut s'approcher de la liberté à mesure qu'il s'éloignait de la cour.

Les Gaulois le reçurent avec enthousiasme; à Vienne une vieille femme aveugle et fanatique prédit qu'il relèverait l'empire et rétablirait le culte des dieux.

Julien, entré dans une nouvelle carrière, avait pris pour modèle Marc-Aurèle comme législateur, Alexandre comme guerrier; marchant avec les troupes, à pied, la tête découverte, bravant l'inconstance des saisons, n'ayant pour lit qu'une peau étendue sur la terre, il partageait la nourriture du soldat, supportait comme lui la fatigue, assistait à tous ses travaux et se livrait avec ardeur aux exercices militaires : cependant, comme une danse, nommée la *pyrrhique*, était un de ses exercices, un jour, le prince, en l'étudiant, ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah! quel métier pour un philosophe ! »

Lorsque, après leurs travaux guerriers, les troupes jouissaient du repos, Julien s'occupait activement des soins de l'administration, des besoins de l'armée, de la réforme des abus et de la réparation des injustices. Ce prince infatigable employait la plus grande partie des nuits à étudier Polybe et César, à méditer les plans de ses opérations : son seul délassement était ensuite la lecture des ouvrages de ses philosophes chéris. Forcé par sa position à dissimuler ses vrais sentiments, il professait encore publiquement le culte chrétien, et n'offrait qu'en secret ses sacrifices aux dieux. Il haïssait Constance, comme l'adversaire des philosophes, comme l'ennemi de sa religion, comme l'assassin de ses proches, et il se voyait contraint à feindre le dévouement et la reconnaissance. Enfin cette dépendance, à laquelle il avait voulu vainement se soustraire, le mit dans la nécessité de louer publiquement

selon l'usage, dans deux panégyriques, les vertus d'un empereur dont il détestait les crimes, et de faire l'éloge des talents d'un prince dont il méprisait l'incapacité.

Tandis qu'entouré d'écueils il cherchait les moyens de délivrer la Gaule, en triomphant à la fois des obstacles que lui opposaient la valeur des Barbares et la jalousie de Constance, cet empereur, occupé de soins moins glorieux, s'engageait plus que jamais dans les querelles scandaleuses des sectes. Séduit par les ariens, il ordonna au préfet d'Orient, Philippe, de chasser de son siége Paul, évêque catholique de Constantinople, et d'établir à sa place l'hérétique Macédonius. Paul, arrêté par des soldats, fut chargé de chaînes et conduit à Émèse, et de là en Cappadoce, où on l'étrangla. Les citoyens, indignés de cette injustice, se rassemblèrent en foule dans l'église de Constantinople; tout le peuple se souleva : mais que peut la multitude sans ordre contre une force organisée? Les soldats de Philippe l'attaquent, l'enfoncent, la dispersent; et Macédonius, protégé par eux, passe sur trois mille cadavres pour monter au siége épiscopal.

Pendant ce temps, Constance, ayant convoqué un concile à Milan dans son palais, y proposa une profession de foi, tout arienne, que les évêques catholiques rejetèrent comme hérétique et refusèrent de souscrire. Ils s'opposèrent également à la condamnation d'Athanase, dont le prince se déclarait lui-même l'accusateur. « Les canons de l'Église, disaient-ils, défendent de juger un » homme sans l'entendre. » — « Eh bien, répondit l'empereur, il faut que » mes volontés soient vos canons : choisissez entre l'obéissance et l'exil. »

La plupart refusent et veulent répondre. Constance alors, n'écoutant plus que sa fureur, tire son épée, semble prêt à les frapper, et ordonne ensuite qu'on les mène à la mort. Ils partent en silence pour l'échafaud; soudain l'empereur, changeant d'avis, les rappelle, prononce l'exil de trois d'entre eux et présente à la signature des autres la déposition d'Athanase. Quelques évêques intimidés la signent; le plus grand nombre persévère dans sa résistance, et se rend dans l'église de Milan. Le grand chambellan Eusèbe y pénètre à la tête d'une troupe de gardes et arrête cent cinquante personnes, malgré les menaces et les reproches de saint Hilaire, évêque de Poitiers, prélat révéré, tolérant dans ses principes, charitable dans sa conduite, mais ferme dans son indépendance, et dont l'éloquence courageuse combattit alors le despotisme de l'empereur avec une liberté romaine.

Constance chargea son grand chambellan de se rendre à Rome près du pape Libère, pour l'inviter à souscrire la condamnation d'Athanase; il lui envoya en même temps des présents magnifiques : le pape refusa de signer l'arrêt de l'évêque d'Alexandrie, et fit jeter avec mépris hors de l'église les présents de Constance. Ce prince, irrité, ordonna à Léonce, préfet de Rome, d'arrêter le pape et de l'envoyer à Milan : cet ordre fut exécuté; en vain le peuple romain se souleva en faveur du chef de l'Église; Léonce trompa sa vigilance et enleva le pape au milieu de la nuit. Libère, arrivé à Milan, brava le pouvoir et la colère de l'empereur, qui l'exila en Thrace. Après son départ,

Constance, croyant devoir montrer quelques égards pour sa dignité, et dans le dessein de le mettre à l'abri du besoin, lui envoya cinq cents pièces d'or : « Rendez cet argent à votre maître, dit fièrement le pape à l'officier qui l'ap- » portait; il lui est nécessaire pour payer ses soldats. »

Le clergé catholique de Rome, dévoué à Libère, ne voulut point lui donner de successeur. Les ariens élurent Félix. La haine de ces deux partis excita dans Rome des émeutes aussi sanglantes que celles des Gracques, et à cette époque l'Église catholique se vit persécutée par les ariens avec autant d'animosité qu'elle l'avait autrefois été par les païens. « Leur violence, disait » alors Athanase, est une preuve de leurs erreurs : les soldats sont de » mauvais apôtres pour la vérité; elle ne connaît d'autres armes que la » persuasion. »

L'empereur voulait consommer la ruine d'Athanase, et craignait cependant de violer trop ouvertement la promesse qu'il lui avait faite de ne rien décider sur son sort sans l'entendre. Pour éluder ce serment, il chargea quelques officiers de le chasser d'Alexandrie, et ne leur donna aucun ordre écrit. Les Égyptiens, défendant leur évêque, résistent aux officiers de l'empereur : le duc Syrianus, à la tête de cinq mille légionnaires, fond sur eux, en massacre une partie et pénètre à main armée dans l'Église : le peuple, bravant la mort, soustrait l'évêque à la furie des soldats. Partout l'attachement et la fidélité de ses partisans surent lui trouver des asiles; une vierge de vingt ans le déroba pendant plusieurs jours à la poursuite de ses ennemis, et la sainteté du prélat trouva dans l'asile de la pudeur une retraite inviolable.

Cependant le comte Héraclius, chargé des pouvoirs de l'empereur, menaça le peuple de l'affamer et de briser ses idoles s'il n'abandonnait pas Athanase. La crainte arracha beaucoup de signatures; l'Église catholique fut livrée au pillage, et les Égyptiens idolâtres s'écriaient : « Vive l'empereur Con- » stance qui est revenu à notre culte! vivent les ariens, qui ne sont plus » chrétiens! »

Ces ariens, vainqueurs, élurent pour évêque George, qui, loin de calmer les passions de son parti, en augmenta la fougue. Plus la résistance avait été longue, plus la vengeance fut cruelle : on immola un grand nombre de catholiques, « et les femmes ariennes, disent les auteurs ecclésiastiques, sem- » blables à des bacchantes furieuses, livrèrent les femmes catholiques aux » plus sanglants outrages. »

Athanase, échappé à la mort, s'enfuit dans les déserts, et trouva dans les solitudes d'Antoine et de Pacôme un abri aussi tranquille qu'ignoré.

Ce fut à cette époque qu'on vit éclore la nouvelle secte de Macédonius qui niait la divinité du Saint-Esprit.

Tandis que les querelles de prêtres et des discussions métaphysiques répandaient le trouble dans Rome, dégradaient la dignité de l'empereur, compromettaient sa puissance et ensanglantaient Constantinople et Alexandrie, Julien, étudiant à Vienne la science militaire, devint en peu de mois le maître de ses maîtres. Après avoir réuni ses forces, remis l'ordre dans l'adminis-

tration, la discipline dans les troupes, écouté les plaintes, réprimé les concussions, adouci les impôts, il se mit en marche pour délivrer la Gaule des Barbares qui la pillaient.

Appui secret des idolâtres, neutre entre les ariens et les catholiques, sévère pour les grands, familier avec le soldat, affable pour les Gaulois, chéri par les philosophes et les orateurs qu'il attirait de toutes parts près de lui, l'affection universelle l'environnait. Disputant avec les savants, faisant des vers avec les poëtes, jugeant avec les magistrats, combattant avec les guerriers, on voyait dans sa cour le même mélange que dans son caractère; les manteaux de philosophe y étaient confondus avec les casques militaires; on y trouvait à la fois un tribunal, une cour, un camp, une église, un temple ancien, une école et une académie.

Son aversion pour les plaisirs aurait choqué les mœurs efféminées d'Antioche et de Byzance; mais elle lui attirait l'estime des Gaulois. Sa douceur, sa science, sa bravoure, sa gravité firent bientôt oublier Constance, et transportèrent dans la Gaule la majesté réelle de l'empire. L'ombre de l'ancienne Rome semblait y apparaître près de lui, et se complaire à entendre des discussions graves, à écouter des arrêts d'une justice ferme, à voir des villes reconstruites, et à parcourir des champs couverts de fertiles moissons et bientôt de trophées glorieux.

L'intention de Constance était de ne lui laisser qu'un vain titre; Marcellinus devait jouir du pouvoir réel. Le prince avait été entouré de lâches courtisans chargés de l'éloigner des affaires et de le détourner de toute entreprise hasardeuse.

Sourd à leurs avis pusillanimes, et méprisant la surveillance de Marcellinus, il se mit à la tête d'un corps de troupes peu nombreux, mais dont il sut par son exemple doubler les forces et le courage. Il marcha contre les Barbares : dans les premiers jours, écoutant plus son ardeur que la prudence, il se laissa surprendre; son arrière-garde fut entamée; mais ce léger échec lui fut plus utile que ne l'aurait été son premier succès. Depuis ce moment il se garda avec soin, évita les piéges, éclaira prudemment sa marche, et joignit la sagesse d'un vieux capitaine à la bravoure d'un jeune guerrier.

Attaqué de tous côtés par une nuée d'Allemands et de Germains, il repoussa leurs efforts, avança toujours en combattant et poursuivit les ennemis jusqu'à Reims, où par ses ordres toutes les légions s'étaient réunies. Alors, sans perdre de temps, il se porta sur le Rhin avec son armée, et livra bataille aux ennemis près de Brumat. La tactique romaine triompha de la valeur allemande; les ennemis, tournés et enfoncés, après une grande perte d'hommes, se sauvèrent dans les îles du fleuve.

Pendant ce temps les Juthonges menaçaient l'Italie; les troupes de Constance marchèrent en Rhétie contre eux. De son côté, Julien se porta sur leur arrière-garde, en remontant rapidement le Rhin jusqu'à Bâle. Les Barbares, effrayés de son audace, de ses succès et de cette diversion, signèrent la paix.

Le nouveau César, ayant ainsi déjà relevé l'honneur des armes romaines,

établit son quartier d'hiver à Sens. La Germanie était alors une pépinière de soldats; il en sortait à tout instant des essaims de guerriers, dont on n'apprenait l'approche et l'arrivée que par les incendies et le pillage qui signalaient leur apparition. Ils n'avaient ni système dans leur politique ni méthode dans leurs opérations. Leurs invasions étaient courtes et violentes; prompts à déposer les armes et à les reprendre, on ne pouvait faire avec eux de paix solide.

Au moment où on les croyait tranquilles, ils pénétrèrent tout à coup en foule dans les Gaules, enfermèrent Julien dans la ville de Sens, et l'y assiégèrent. Marcellin, n'écoutant qu'une basse jalousie, le laissa sans secours: le péril développe les grands caractères; le prince, livré à ses propres forces, au lieu d'être effrayé et de se tenir sur la défensive, attaqua les nombreux assaillants qui l'entouraient, trompa les Barbares par de fausses attaques sur un point, réunit toutes ses forces sur l'autre, enfonça les Allemands, en fit un grand carnage, les mit en fuite, et les força de repasser le Rhin. Marcellin, qui avait voulu le perdre, et qui avait accru sa renommée, fut rappelé.

Tandis que la gloire romaine revivait ainsi dans la Gaule, Constance, gouverné par Rufin, préfet du prétoire, par Arbétion, général de la cavalerie, et par l'eunuque Eusèbe, courbait l'empire sous le joug d'une honteuse et lâche tyrannie. La crainte le rendait cruel et multipliait les accusations; un mot imprudent, un murmure échappé, étaient regardés comme des crimes de lèse-majesté. Cependant l'empereur, vain de quelques succès remportés par ses armes en Rhétie, et victorieux sur le Rhin par la valeur de Julien, crut pouvoir entrer en triomphateur dans la capitale de l'empire, qu'il n'avait jamais vue. Le sénat et le peuple vinrent au-devant de lui. Admirant comme un voyageur les antiquités de Rome, il fut saisi de respect à la vue de ces nobles monuments qui rappelaient tant de grands souvenirs.

Le timide Constance s'assit dans le sénat et occupa la place qu'avaient illustrée Caton, Pompée, César, Auguste. Il se montra sur le Forum et harangua le peuple dans cette tribune, veuve de l'éloquence de Cicéron. Malgré sa haine constante pour l'ancien culte, vaincu par la majesté de Rome, il confirma les priviléges des vestales et conféra même des sacerdoces à plusieurs personnages distingués par leur rang et par leur naissance. Enfin, se conformant aux usages antiques, il fit célébrer des jeux solennels dans tout l'empire; et, pour embellir Rome d'un nouveau monument, il y fit transporter à grands frais d'Égypte un troisième obélisque, qu'on voit encore sur la place de Saint-Jean-de-Latran.

Le pape Libère, arbitrairement déposé, était toujours vivement regretté par les catholiques. Les dames romaines rassemblées vinrent en foule trouver l'empereur, et, par leurs pressantes instances, obtinrent son rétablissement. L'exil avait abattu le courage de Libère; il revint à Rome, et consentit à signer la condamnation d'Athanase, ainsi que la formule arienne.

Hélène, femme de Julien, perdit plusieurs enfants en les mettant au monde, et depuis demeura stérile. La calomnie, qui s'attache toujours à tout ce qui

est élevé, n'épargna pas Eusébie, et fit croire que cette princesse, qui n'avait pu être mère, et qui était jalouse de la fécondité d'Hélène, lui avait fait prendre un breuvage qui l'empêchait de laisser des successeurs à l'empire. On ne peut concilier l'idée d'un tel crime avec celle que l'histoire nous donne du caractère vertueux de l'impératrice, qui opposa toujours une courageuse résistance aux perfides intrigues du grand chambellan et des vils favoris de l'empereur. Protectrice constante de Julien, ce fut elle qui obtint qu'on accordât plus d'autorité à un prince qui en usait si habilement. Elle fit disgracier Marcellinus, et le remplaça dans le commandement des troupes par Sévinus, général expérimenté, incapable de jalousie et digne de seconder Julien; mais elle ne put ôter la préfecture de la Gaule à Florentius, dont l'orgueil, la bassesse et la cupidité s'opposaient sans cesse à toutes les réformes salutaires que le prince projetait dans l'administration de ses provinces. Malgré ces obstacles, Julien, par sa persévérance, réussit dans tous ses desseins, et fut aidé dans ses travaux par un Gaulois nommé Salluste, homme éclairé, courageux et fidèle; il méritait la confiance de Julien, et ce prince était digne d'un tel ami.

Pour se mettre à l'abri des surprises, Julien établit sur la ligne du Rhin des postes et un grand nombre de courriers qui, de relais en relais, communiquaient les nouvelles avec une extrême rapidité. Trompant ses mesures, les Barbares forcèrent les postes des frontières, firent encore une invasion dans la Gaule, et pénétrèrent jusqu'à Lyon. Julien, informé de leurs progrès, réunit ses troupes, marcha contre eux et les tailla en pieces. Comme il avait habilement détaché trois corps pour leur couper la retraite, nul d'entre eux ne se serait échappé, si l'un des généraux de Constance, Barbation, qui occupait Bâle avec vingt mille hommes, eût fait son devoir; mais il ouvrit passage aux Allemands, et accusa même de trahison et d'embauchage Valentinien, général qui lui avait porté des dépêches par lesquelles Julien l'invitait à se joindre à lui contre les Barbares. Constance, sans approfondir cette accusation, destitue Valentinien. La fortune inconstante, qui accablait alors ce général, le porta dans la suite au trône.

Julien ne voulait pas laisser aux ennemis le temps de réparer leur perte; et, dans l'intention de passer le Rhin, il demanda des barques à Barbation qui les lui refusa. Privé de ce secours, il se vit forcé d'attendre le moment où la chaleur rendrait les eaux plus basses; alors, traversant à gué un bras du fleuve, il surprit les Barbares qui s'étaient dispersés dans les îles, et en tua un grand nombre : le reste tomba sur Barbation, le mit en fuite, et le punit ainsi de sa trahison.

Cependant sept rois allemands, indignés de voir les Romains reprendre leur vigueur, et la Gaule échapper à leur cupidité, réunissent leurs nations, s'approchent de Strasbourg et ordonnent insolemment à Julien d'évacuer cette frontière. Chnodomaire etait l'Agamemnon de cette confédération barbare.

Julien, voulant les attirer dans la plaine de Strasbourg, leur laisse passer le Rhin, part de Saverne et campe en présence de l'ennemi. Les soldats voulaient

combattre; le prince, qui jugeait plus utile de réparer leurs forces par quelques instants de repos, essaie de calmer leur ardeur. « Plus j'estime votre cou-
» rage, leur dit-il, plus je dois ménager votre sang; pourquoi voulez-vous, par
» trop de précipitation, acheter trop cher un succès certain ? La bravoure n'est
» pas le seul mérite du guerrier; s'il se montre fier contre l'ennemi, il doit
» être modeste avec ses compagnons et docile aux volontés de son général.
» Je peux vous donner des ordres, mais j'aime mieux persuader qu'ordonner.
» Le jour est avancé; la nuit, mettant fin au combat, ne nous permettrait
» pas une victoire complète : vous venez de marcher sur un sable brûlant,
» vous vous trouvez sur un terrain coupé de ravins et couvert d'arbres; le
» repos a ranimé les forces de l'ennemi, une longue route a diminué les vô-
» tres; mon avis est que nous nous retranchions prudemment pour combattre
» ensuite avec hardiesse. Rétablissons notre vigueur par la nourriture et par
» le sommeil; demain, à la pointe du jour, nous marcherons, et nous triom-
» pherons des Barbares. »

Il voulait poursuivre; mais les soldats impatients l'interrompent par leurs murmures, frémissent de colère, frappent leurs boucliers de leurs lances, étouffent la voix de leur général par leurs cris, et demandent tous le combat.

Au milieu de ce tumulte, un enseigne élevant la voix : « Marche, heureux
» César, dit-il; suis la fortune qui t'appelle! Nous voyons à notre tête le cou-
» rage et la prudence : tu vas voir aussi quelle est la force des soldats romains
» lorsqu'ils sont conduits par un chef habile qui inspire, juge et récompense
» les grandes actions. »

Julien cède aux vœux de l'armée, et se place à la tête de son aile droite; Chnodomaire lui était opposé : l'autre aile des Romains était conduite par Sévère qui avait devant lui l'aile droite des Allemands, commandée par Sérapion. Les Barbares avaient placé entre leurs escadrons des fantassins légèrement armés qui devaient, pendant le combat, se glisser sous les chevaux des Romains et les percer de leurs glaives.

Des deux côtés on sonne la charge; Sévère s'avance le premier, découvre à temps, sur le bord d'un marais, une embuscade dans laquelle il allait tomber, et s'arrête avec prudence.

Au moment où les deux armées obscurcissaient l'air par une nuée de traits, Julien, à la tête de deux cents chevaux, parcourt les rangs et s'écrie : « Cou-
» rage, compagnons, voilà le moment que vous avez souhaité! Ce n'est que
» l'espoir d'une telle journée qui m'a fait accepter le titre de César. Rendez au
» nom romain son ancien lustre; opposez à la fureur aveugle des ennemis une
» valeur plus solide et plus froide, et songez bien que la victoire due à votre
» courage peut seule à présent justifier votre impatience. »

Les Allemands, furieux d'avoir été chassés de la Gaule par les Romains, décidés cette fois à vaincre ou à périr, craignant qu'au premier désavantage leurs rois ne les abandonnent, exigent qu'ils partagent dans cette action tous leurs dangers, et les forcent à combattre à pied avec eux. Les deux armées s'approchent en ordre et en masse; leurs rangs serrés ressemblent à deux murailles

hérissées de lances; ils se choquent avec un bruit terrible; un nuage de poussière les couvre et ensevelit dans l'ombre une foule d'exploits dignes d'être plus éclairés.

Sévère trouve un passage dans les marais, tourne le corps qui était embusqué, attaque les Allemands, et, après de violents efforts, les enfonce et les met en fuite. La fortune se montrait d'un autre côté moins favorable aux Romains : six cents cavaliers de l'aile droite, sur lesquels Julien fondait le plus d'espérance, après une lutte opiniâtre, perdent le chef qui les commandait; ils s'épouvantent, se débandent et se jettent en désordre sur l'infanterie. L'ennemi les poursuit avec ardeur. Julien, apercevant cette confusion, accourt à toute bride; on le reconnaît à la brillante enseigne qui le suit, au dragon couleur de pourpre qui la décore : « Où fuyez-vous, soldats? s'écrie le prince en courroux; les » lâches ne trouveront point d'asiles, toutes nos villes leur fermeront leurs » portes; si vous voulez recouvrer votre gloire, suivez-moi; si vous voulez » fuir, passez sur mon corps : je perdrai la vie avant l'honneur. »

Honteux de leur lâcheté, les cavaliers se rallient, retournent à la charge contre les Barbares qui attaquaient déjà le flanc des légions. La mêlée devint affreuse; les uns brûlaient du désir de réparer leur honte; les autres s'opiniâtraient à ne pas perdre leur avantage : le corps de réserve arrive au secours de Julien; malgré ce renfort, les rois allemands, à la tête de toutes leurs troupes en masse, renversent la cavalerie romaine, enfoncent l'aile droite de l'infanterie, et pénètrent jusqu'à la légion du centre, contre laquelle viennent enfin échouer leurs efforts redoublés et leur rage sanglante.

Chacun des soldats de cette inébranlable légion repousse leurs coups, comme une tour immobile résiste au choc du bélier. Les Allemands, accablés de fatigue, tombent par milliers sous le glaive de cette légion qu'ils ne peuvent entamer; enfin leurs rangs, éclaircis par la mort, s'ouvrent; l'épouvante les prend; les cohortes qui gardaient le camp romain accourent alors et redoublent la terreur de l'ennemi. Il se retire en désordre ; sa retraite se change en déroute ; Julien les poursuit l'épée dans les reins; les Allemands demandent en vain la vie, les Romains furieux ne leur font aucun quartier : le champ de bataille, les rivages du Rhin sont couverts de morts et de mourants; les flots en engloutissent un grand nombre. Quelques-uns, portés sur leurs boucliers, arrivent à l'autre bord. Chnodomaire, échappé au carnage, cherchait son salut, dans la fuite, à la tête de quelques cavaliers; il tombe dans un marais, se relève, gagne un bois, est reconnu par un tribun dont la cohorte l'enveloppe, le prend et le conduit enchaîné aux pieds de Julien. Cette victoire, égale en éclat aux plus mémorables de celles qui avaient illustré les anciens héros de Rome, sauva l'empire.

A la tête de treize mille soldats, Julien vainquit trente-cinq mille Barbares, commandés par sept rois, enorgueillis par de nombreux succès. Les légions, dans leur enthousiasme, le saluèrent du nom d'Auguste : il refusa ce titre avec une indignation apparente et une crainte fondée.

Convaincu que la sévérité de la discipline était la seule garantie solide des

succès, il manda devant lui les six cents cavaliers qui avaient fui la veille, les réprimanda durement, et, conformément aux anciennes coutumes, leur fit traverser le camp habillés en femmes. Au moment où Chnodomaire parut à ses yeux, touché du malheur de ce roi captif, il l'accueillit avec égards; mais quand il vit ce prince barbare, si insolent avant le combat, déshonorer son infortune en se prosternant à ses pieds et en implorant bassement sa clémence, il lui marqua son mépris, lui tourna le dos et l'envoya près de Constance.

Lorsque la nouvelle de la victoire de Strasbourg parvint en Italie, elle réveilla l'orgueil de Rome, irrita les courtisans et excita la jalousie de l'empereur. Ses vils favoris donnèrent à Julien par dérision le nom de *Victorin*, pour atténuer son triomphe, et pour rappeler en même temps au timide Constance le nom du général qui, du temps de Gallien, après quelques succès, avait usurpé dans la Gaule le pouvoir suprême et le titre d'Auguste.

L'empereur publia cependant dans tout l'empire la victoire remportée sur les Barbares; mais il s'en attribua ridiculement l'honneur, comme s'il eût lui-même assisté à ce triomphe et commandé l'armée. Il ne daigna pas seulement citer dans sa relation le nom de Julien, et, par ce silence même, il lui donna plus d'éclat.

Les soldats romains se montraient encore braves, mais n'étaient plus disciplinés; après la victoire ils voulaient jouir du repos, et se montraient peu disposés à continuer de pénibles marches : lorsqu'ils reçurent l'ordre de passer le Rhin, ils y répondirent par des murmures; mais la fermeté de Julien triompha de leur indocilité : ils franchirent le fleuve et dévastèrent une partie de la Germanie. On construisit une forteresse au delà du Rhin : les Allemands intimidés demandèrent la paix, et n'obtinrent qu'une trêve de dix mois. Après cette campagne, l'armée revint à Reims pour y établir ses quartiers d'hiver, et trouva tout ce pays ravagé par un corps de Francs; il ne s'élevait pas à plus de mille hommes, mais leur force et leur audace répandaient l'effroi dans la contrée. Ces guerriers redoutables, dit un historien du temps, ne connaissaient point de saison, et semblaient même préférer les frimas de l'hiver à la douce chaleur du printemps. Les Romains les attaquèrent et les forcèrent de se retirer dans une forteresse située sur la Meuse. Après cinquante-quatre jours de siége, ils capitulèrent et sauvèrent leur vie aux dépens de leur liberté. Cette victoire fit d'autant plus d'honneur à Julien, que « jusque là, dit Libanius, les Francs avaient toujours préféré la mort à la captivité. » Ils furent envoyés à Constance. L'empereur, admirant leur haute stature, les incorpora dans sa garde, et les écrivains du temps remarquent qu'ils paraissaient comme des tours au milieu des bataillons romains.

Julien passa l'hiver à Paris : on a conservé la description qu'il faisait de cette ville déjà célèbre; il la nommait sa *chère Lutèce :* entourée par deux bras de la Seine, elle n'occupait que le quartier qu'on appelle aujourd'hui *la Cité :* une forte muraille garnie de tours la défendait; on y pénétrait par deux ponts de bois. Malgré le peu d'étendue de son enceinte, on y voyait des temples, un palais, un amphithéâtre. Julien vantait la fertilité du pays, la salubrité des eaux,

la douceur de la température. Il y éprouva cependant un hiver rigoureux : on voit dans sa relation la surprise que lui causa l'épaisseur des glaces qui couvraient la rivière. Jusque là, bravant l'âpreté du froid, il n'avait point voulu qu'on fît du feu dans ses appartements; mais alors, forcé d'y placer un brasier, il se vit au moment de mourir, asphyxié par la vapeur du charbon.

Chaque jour la sagesse et la justice de Julien augmentaient l'affection des Gaulois pour lui, et sa renommée croissait continuellement, tandis que Constance perdait chaque jour, par son despotisme et par sa faiblesse, l'estime et la confiance des peuples. Sous le consulat de Tibérius Fabius Dallianus et de Marcus Nératius Céréalis(1), l'empereur publia une loi qui exemptait d'impôts et de toutes charges communes ses domaines, les biens des églises catholiques, et ceux de la famille d'Eusèbe, père de l'impératrice. La perte de l'égalité suit nécessairement celle de la liberté, et les priviléges forment toujours le cortége de la tyrannie.

Constance, oubliant l'antique fierté de Rome, demanda la paix à Sapor : le roi de Perse y mit pour condition la cession de la Mésopotamie et de l'Arménie; l'empereur refusa d'y consentir, et ne retira ainsi de sa faible démarche que la honte de l'avoir faite. Barbation, envoyé par lui contre les Juthonges, les tailla en pièces dans la Rhétie.

Cependant Constance, jaloux de la gloire de Julien, crut devoir se montrer aussi à la tête des armées; il franchit le Danube, attaqua les Sarmates et les Quades, en triompha par la bravoure de ses généraux, et en fit un grand carnage. Le roi Zizaïs, leur chef, arriva dans le camp de l'empereur, se prosterna devant lui, implora sa miséricorde et obtint la paix. On vit alors le premier exemple de ce droit féodal qui devint, pendant tant de siècles, le droit public de l'Europe. Les Quades prétendirent que la paix signée avec eux y comprenait explicitement leurs vassaux. L'empereur porta ensuite ses armes contre les Limigantes : ces esclaves belliqueux, qui avaient précédemment chassé de leur pays les Sarmates leurs maîtres, prévoyant le sort qui les attendait, se défendirent avec le courage du désespoir. Après une opiniâtre résistance, accablés par le nombre, ils feignirent de se rendre, capitulèrent, arrivèrent en foule au lieu qui leur était indiqué pour déposer leurs armes, et tout à coup, jetant de grands cris, ils se précipitèrent au milieu du camp romain et pénétrèrent jusqu'à la tente de l'empereur, qu'ils voulaient tuer avant de périr; mais, enveloppés par les légions, ils furent tous passés au fil de l'épée.

L'empereur, de retour dans ses États, ne s'occupa plus que des troubles religieux, dont il augmentait la violence en voulant y interposer son autorité.

Dans ce temps, l'Asie éprouva les plus grands désastres par d'affreux tremblements de terre; ils détruisirent cent cinquante villes dans l'Orient : celle de Nicomédie fut renversée de fond en comble.

La Gaule ne jouit pas longtemps du repos que lui avaient donné les victoires de Julien. Deux tribus de Francs, les Saliens et les Chamaves, s'étaient,

(1) An 358.

depuis plusieurs années, fixées dans la Toximandrie, aujourd'hui le Brabant. Ils en sortaient souvent pour dévaster la Belgique : Julien marcha contre eux, les surprit, battit les Saliens, conclut la paix avec eux, et par ce traité reconnut solennellement leurs droits sur la Toximandrie, qu'ils continuèrent de posséder. Les Chamaves lui opposaient une plus opiniâtre résistance; un ancien ressentiment enflammait leur courage; ils croyaient que le fils de leur roi, envoyé par eux autrefois en otage à Rome, avait péri par un honteux supplice : Julien, leur ayant demandé une conférence, offrit tout à coup à leurs regards ce jeune prince qu'il avait fait élever avec autant de soin que s'il eût été son propre fils. Sa générosité désarma les Francs, et lui valut une paix plus solide que si elle avait été arrachée par la victoire. Les Chamaves évacuèrent la Gaule.

A la même époque, une affreuse disette portait l'armée à la révolte : on conseillait au prince la sévérité; il s'y refusa, et employa toute son activité pour subvenir aux besoins de ses soldats, aimant mieux, disait-il, soulager leurs maux que punir leur impatience.

La trêve étant expirée, Julien traversa encore le Rhin et le Necker, vainquit les Barbares et les força de lui rendre quatre-vingt mille prisonniers gaulois ou romains. Ce fut alors que la Gaule, délivrée par ce héros, jouit sous son administration d'une prospérité qui depuis plus d'un siècle lui était inconnue.

Le sort infligea dans ce temps un juste châtiment au cruel Barbation. Ce général, qui devait sa fortune plus à ses intrigues qu'à ses exploits, était universellement regardé comme le chef des délateurs : il devint leur victime. Les hommes méchants et lâches sont aussi sujets à la superstition qu'étrangers à la vraie piété. La chute d'un nombreux essaim d'abeilles dans son département effraya cet esprit crédule et timide; il manda près de lui des devins pour les consulter. Sa femme Assyria, attribuant sa curiosité à un autre motif, se persuada qu'il voulait détrôner Constance et épouser ensuite l'impératrice Eusébie, dont elle était jalouse : dans son emportement elle lui écrivit, et lui fit sur son infidélité des reproches violents et très-injurieux pour Eusébie. L'esclave qu'elle chargea de sa dépêche avait autrefois appartenu au malheureux Sylvain; il ouvrit la lettre, et, croyant y trouver un moyen sûr de venger son ancien maître, il la porta à Constance. Aux yeux de ce prince défiant un soupçon tenait lieu de crime; il fit trancher la tête à Barbation et à sa femme.

Cette même année, les vents du nord, qui régnaient avec violence, retardèrent l'arrivée à Ostie des blés nécessaires à la subsistance du peuple de Rome. La disette excita une sédition. Tertullius, préfet de la capitale, fit alors un sacrifice solennel à Castor et à Pollux. A peine était il achevé, qu'on apprit que la flotte entrait dans le port. Cet événement rendit pour quelque temps un grand crédit à l'idolâtrie.

Les troubles de l'Orient donnaient alors une juste inquiétude à Constance; les Isaures continuaient leurs pirateries : le comte Saurice les battit en plusieurs rencontres et les força de rentrer dans leur repaire.

Ursicin avait longtemps contenu les Perses par son courage et par son habi-

leté ; mais la jalousie des courtisans avait diminué ses forces et borné ses succès. Le mérite dans les cours est toujours l'objet de la haine des favoris ; l'empereur, obsédé par eux, rappela Ursicin ; l'incapacité de ceux qui le remplacèrent favorisa les armes de Sapor, qui s'avança au delà de Nisibe. Avant son départ, ce général, par une manœuvre habile, ayant tourné les Perses, les avait mis en fuite, et dans cette déroute Sapor lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son coursier. Après cette action, les Romains ayant mis le feu dans les champs, cet embrasement détruisit les bois, les moissons et un grand nombre de bêtes féroces qui, depuis ce temps, parurent rarement dans cette partie de l'Asie. La trahison des officiers qui commandaient les troupes légères d'Ursicin le fit surprendre, et le mit dans un si grand péril, qu'il se vit obligé de se retirer jusqu'au Tigre. Ce fut cette retraite que les courtisans lui reprochèrent comme trahison ; elle servit de prétexte à sa disgrâce.

Sapor assiégea la ville d'Amide ; elle se défendit avec courage ; le fils du roi y fut tué ; mais enfin, le nombre des assiégeants croissant toujours, elle fut prise d'assaut. Le vainqueur massacra tous les habitants ; l'historien Ammien Marcellin échappa presque seul à ce désastre.

La victoire et la justice, exilées du reste de l'empire, semblaient s'être alors réfugiées dans les Gaules. Tous les travaux de Julien étaient couronnés de succès ; il triomphait des ennemis par ses armes, et ne voulait régner sur les peuples que par les lois. Un jour, assistant à la séance d'un tribunal, il représenta aux juges, qui se montraient trop sévères, qu'on ne pouvait pas condamner sans preuves : « Prince, s'écria l'accusateur Delphidius (et il n'eut que trop » d'imitateurs dans tous les temps), qui sera donc jamais coupable s'il suffit » de nier les faits pour être absous ? » — « Et qui sera donc jamais innocent, ré» pondit Julien, si pour être coupable il suffit d'être accusé ? » Un prince si juste ne manquait jamais d'argent ni de soldats. L'affection en fournit plus que la crainte : Julien, veillant toujours à la sûreté de l'empire, n'était point assez enivré de ses triomphes pour se livrer à une trompeuse sécurité. Il fortifia Neiss, Bonn et Andernac : apprenant ensuite que les Allemands méditaient une nouvelle invasion, il les prévint, traversa le Rhin, les surprit, les mit en déroute, pilla leur camp, s'empara de leurs troupeaux et revint à Paris. Ce fut peu de temps après que, soit par ambition, soit par nécessité, il accepta le titre d'Auguste, déclara la guerre à Constance, et lui disputa l'empire.

Cet événement, raconté de diverses manières par lui-même, par ses amis et par ses ennemis, suivant les passions opposées qui les animaient, est un problème historique qu'il est difficile aujourd'hui d'éclaircir ; et, sans avancer à cet égard aucune opinion positive, nous nous bornerons à rapporter les faits. L'empereur, aveuglé par la crainte et trompé par les lâches conseils des courtisans, écartait ou perdait tous les hommes dont les talents soutenaient son pouvoir, mais qui, par leur mérite même, lui faisaient ombrage. Il refusa d'entendre la justification d'Ursicin. « L'empereur peut dédaigner de m'écouter sur mes in» térêts, dit ce général, mais qu'il ne ferme pas les yeux sur les siens ; il se » forme dans l'Occident un orage qu'à la tête de toutes ses légions il s'efforcera

» peut-être vainement de dissiper. » L'exil fut la punition de ces paroles hardies. Argison, général sans expérience, le remplaça, et son élévation fut aussi utile à l'ennemi que l'exil d'Ursicin était funeste à l'empire.

L'envie, qui avait perdu cet habile capitaine, espérait alors aussi consommer la ruine de Julien. Constance rappela de Gaule Salluste, digne ami du jeune prince; Lucien fut nommé à sa place pour administrer cette province. Cet agent de l'eunuque Eusèbe se joignit à Florentius, préfet de Gaule, et à tous les ennemis de Julien, pour contrarier ses desseins et faire échouer ses opérations. L'empereur, gouverné par ses favoris, se décida, par leur conseil, à le priver des troupes qui seules garantissaient le repos de la Gaule et la sûreté des frontières. Décentius, secrétaire d'État, lui porta l'ordre d'envoyer à l'empereur des troupes hérules, bataves, deux légions gauloises, et trois cents hommes tirés de chacun des autres corps de son armée. Lupicin, général employé par Julien contre les Écossais, et Sintula, grand écuyer, étaient chargés de l'exécution de ce décret : ces renforts, disait Constance, lui devenaient indispensablement nécessaires pour combattre les Perses.

Cet ordre consterna les Gaulois, qui se voyaient ainsi livrés sans défense aux invasions des Barbares : malgré les murmures de ceux qui l'entouraient, Julien se montra disposé à obéir, et représenta seulement à l'envoyé de l'empereur que par cette mesure on manquait de foi aux Bataves, aux Hérules, qui n'étaient entrés à son service que sur l'assurance de ne jamais être obligés de passer les Alpes. Tout à coup on apprend qu'une main inconnue répand dans le camp des légions gauloises un libelle violent contre Constance; on l'accusait de livrer la Gaule aux Francs et aux Germains; les murmures éclatent de toutes parts; Décentius effrayé presse Julien d'obéir; en vain ce prince prétend qu'il doit attendre l'arrivée de Sintula et de Lupicin, auxquels l'empereur a confié l'exécution de ses volontés; on insiste, il cède. On délibère sur la route que doivent suivre les troupes; Julien conseille de ne point les faire passer par Paris, dans la crainte que la vue d'un chef qui les avait souvent conduites à la victoire et dont on voulait les séparer, n'échauffât ces esprits turbulents, déjà peu disposés à l'obéissance. Décentius émet un avis contraire; il soutient que Julien peut seul les calmer, et que, refuser d'y employer son influence, c'est désobéir à l'empereur : Julien cède encore.

Les troupes se mettent en marche; sur leur passage elles voient tout le peuple en alarmes; les enfants, les vieillards, les femmes en pleurs embrassent les genoux de ces braves guerriers, et les supplient de ne pas les abandonner à la férocité des Allemands. Les soldats, dont les cœurs répondaient à leurs vœux, mais que la fermeté de Julien avait accoutumés à la discipline, gardent un morne silence, et, les yeux baissés, continuent tristement leur route, étouffant avec peine leurs soupirs, et se montrant à la fois indignés et attendris.

Julien vient au-devant d'eux, et les passe en revue dans une vaste plaine près des portes de Paris (1). Là il les harangue avec sagesse, donne de nobles éloges

(1) An 360.

à leurs heureux travaux. « Vous savez, dit-il, que l'obéissance est le premier de » vos devoirs; vous avez pacifié l'Occident, l'Orient réclame aujourd'hui votre » courage; vous allez combattre sous les yeux de l'empereur; il vous accor- » dera des récompenses proportionnées à votre bravoure; enfin ce voyage que » vous semblez redouter vous conduit à la fortune et à la gloire. »

Au lieu de répondre à ces paroles, selon la coutume, par de vives acclamations, les soldats l'écoutèrent dans un profond silence. Après les avoir congédiés, il donne le soir un grand festin à tous les officiers de l'armée, et leur distribue de magnifiques présents, soit pour adoucir leurs regrets, soit pour échauffer leur affection et pour les encourager à la révolte.

Après le repas, ils se retirent sous leurs tentes, ne montrant que de la douleur, et ne laissant paraître aucun indice de projets séditieux. Le jour suivant fut consacré au repos; ils devaient partir le lendemain, mais ils employèrent ce temps à concerter leur plan dans le plus grand secret. Dans la suite, on reprocha vivement à Julien de leur avoir laissé ce dangereux loisir, quoique dans sa relation détaillée de ces événements, qu'il adressa aux sénats et aux peuples de Rome et d'Athènes, il protestât et jurât qu'il n'avait pas eu la plus légère connaissance de la conspiration tramée dans ce court espace de temps pour le porter au trône.

Tout semblait tranquille; tout à coup, au commencement de la nuit, les soldats prennent les armes, entourent le palais des Thermes, proclament Julien Auguste, et demandent à grands cris qu'il s'offre à leurs regards. Ce prince, éveillé en sursaut, apprend, avec une surprise réelle ou feinte, l'objet de cette sédition; son incertitude semble s'accroître avec le tumulte; il invoque Jupiter et le conjure de lui faire connaître sa volonté par quelques signes; soudain un éclair brille, la foudre éclate et semble lui annoncer qu'il doit céder aux vœux des soldats; cependant, rebelle encore aux ordres qu'il croit émanés du Ciel, il refuse l'entrée du palais aux conjurés, et s'y tient renfermé le reste de la nuit. Mais, au point du jour, les soldats, dont tout obstacle redouble l'ardeur, forcent les portes, pénètrent dans les appartements, l'épée à la main, enlèvent le prince, le proclament de nouveau empereur, et, pour le faire céder à leurs vœux, emploient tour à tour les accents de la prière et ceux du courroux.

Julien les conjure vainement de ne point livrer l'empire au malheur d'une guerre civile : « Ne pouvez-vous, leur dit-il, sans commettre tous les crimes » qu'entraîne une révolte, obtenir de la justice l'accomplissement de vos dé- » sirs? Puisque vous ne pouvez vous décider à quitter votre patrie, retournez » dans vos quartiers, je vous promets que vous ne passerez pas les Alpes; je » me charge de justifier aux yeux de Constance et vos refus et les alarmes fon- » dées de la Gaule. La fermeté de l'empereur punirait votre rébellion; sa bonté » écoutera vos remontrances. »

Ce discours, au lieu de calmer l'ardeur des légions, l'embrase: les instances et les cris redoublent, les menaces succèdent aux acclamations, le tumulte s'accroît; enfin Julien se laisse vaincre : on l'élève sur un pavois; on veut qu'il ceigne le diadème, et comme il répond qu'il n'en a point, les uns lui apportent

le collier de sa femme Hélène, les autres les courroies d'un cheval. Julien refuse ces étranges ornements; mais un officier, nommé Maurus, lui présente son collier d'or, noble prix de la vaillance : le prince l'accepte, le place sur sa tête, reçoit le titre d'Auguste, et promet cinq pièces d'or et une livre d'argent à chaque soldat.

Ces gratifications étaient depuis longtemps en usage; elles ne furent pas une des moindres causes, comme on l'a vu, des fréquents changements qui élevèrent et renversèrent tant d'empereurs. Elles portaient, par l'appât du gain, les armées à désirer des révolutions que le reste de l'empire regardait comme le plus funeste des fléaux.

Ceux qui doutent que la résistance de Julien ait été sincère, lui reprochent justement ses largesses. On peut difficilement prétendre n'avoir point de part à la révolte qu'on paie.

Ce prince n'imita certainement point, dans cette circonstance, la conduite de Virginius, qui se déroba au trône par la fuite, et la fermeté de Germanicus, qui s'exposa aux plus grands périls plutôt que de céder à la révolte.

Mais les temps étaient changés; une cruelle et longue expérience avait appris aux princes et aux chefs des armées que les refus ne fléchissaient point la tyrannie, et qu'une fois proclamé par les troupes il fallait perir ou régner.

Un seul homme, au milieu de cette effervescence d'une grande armée et d'un grand peuple, montra un courage antique. Nimpridius, officier romain, fidèle au prince, mais encore plus à son devoir, brava fièrement les menaces, les piques des rebelles, et reprocha sévèrement à Julien une élévation dont l'éclat coupable l'entraînait à détrôner l'empereur qui l'avait fait César.

Julien, qui ne voulait pas que son pouvoir parût fondé seulement sur la force, soutint toujours qu'il n'avait fait qu'obéir aux dieux; il disait que, pendant cette même nuit qui précéda la révolte, il avait vu en songe le génie de l'empire qui lui adressa ces paroles : « Julien, depuis longtemps je me tiens à » l'entrée de ton palais dans le dessein d'accroître ta fortune. Tu as souvent » rejeté mes faveurs; si tu les refuses encore aujourd'hui, je m'éloignerai à » regret; mais n'oublie pas que je ne dois rester que peu de temps près de » toi. »

Tandis que l'armée, fière d'avoir assuré le destin et la tranquillité de la Gaule, se livrait, ainsi que le peuple, à la joie qui suit toujours de pareils événements, Julien, renfermé dans son palais, morne, pensif et solitaire, méditait profondément sur le présent et sur l'avenir, envisageait avec une sorte d'effroi les conséquences d'une révolution qui devait attirer sur lui toutes les forces de l'Orient, de l'Afrique et de l'Italie, et se reprochait même une condescendance que l'opinion publique taxerait d'ambition et d'ingratitude.

Le tumulte et l'ivresse, qui régnaient dans les camps et dans la ville, formaient un étonnant contraste avec le silence et la tristesse du palais. Les partisans de Constance, croyant pouvoir profiter du désordre des troupes et de l'inaction du prince, répandent partout des émissaires qui cherchent à effrayer les esprits, à les soulever en exagérant les dangers d'une guerre tout à la fois civile

et étrangère : en même temps ils séduisent un eunuque attaché au prince, pour le faire entrer dans une conspiration contre ses jours.

Un officier du palais découvre ce complot, le révèle à Julien, et court en porter la nouvelle dans le camp. Dès que les soldats apprennent qu'on veut détruire leur ouvrage et que la vie du prince est menacée, ils se rassemblent, s'animent mutuellement, saisissent leurs armes et courent au palais. La garde, épouvantée par ce tumulte, croit qu'on vient de faire une nouvelle révolution; elle se disperse et prend la fuite. Les soldats, furieux, pénètrent dans les portiques, parcourent tous les appartements, craignant d'être arrivés trop tard pour sauver leur prince chéri; enfin sa vue dissipe leur terreur, ils l'entourent, le pressent, manifestent leur joie par d'éclatants transports, et demandent à grands cris qu'on leur livre les conjurés, qu'ils veulent massacrer.

« Arrêtez! s'écrie Julien; ces hommes sont citoyens; je suis leur empereur » comme le vôtre; que l'honneur règle toutes nos actions : si votre zèle aveu» gle sert ma cause et signale mon élévation par des meurtres, si une seule » goutte de sang souille vos mains et déshonore votre choix, vous n'êtes plus » que des rebelles, et je ne serai qu'un tyran. » La fermeté de ces paroles rétablit l'ordre.

Le lendemain, l'armée fut rassemblée dans le Champ de Mars, lieu destiné aux exercices, au même endroit où depuis l'on vit la porte Saint-Victor.

Julien s'y rendit avec toute la pompe impériale, et s'assit sur son tribunal, entouré de sa garde et des aigles. « Braves soutiens de l'empire, leur dit-il, » lorsque, sortant à peine de l'enfance, on me revêtit de la pourpre pour me » donner un vain titre sans autorité, la faveur des dieux me conduisit dans vos » provinces et me jeta dans vos bras. Depuis ce temps, travaux, fatigues, in» quiétudes, périls et gloire, tout a été commun entre nous : j'ai trouvé vos » biens livrés à l'avidité de magistrats concussionnaires, vos champs dévastés » par des soldats étrangers, vos villes envahies par des Barbares; tout nous » manquait hors le courage; il a suffi pour terminer nos malheurs. J'ai mar» ché à votre tête, et la Gaule a été délivrée : qui de nous perdrait jamais le » souvenir de cette journée de Strasbourg, si glorieuse pour l'empire, où cette » foule de Barbares et leurs rois, succombant sous vos coups, ont teint de leur » sang et vos glaives, et les rives et les flots du Rhin? Les Francs épouvantés » ont fui devant vous; je vous ai donné, pour récompense de tant d'exploits, » le repos au dedans, la sûreté au dehors : vous, pour prix de mon zèle, vous » m'avez élevé au rang suprême. Actuellement votre devoir est de défendre et » de soutenir votre ouvrage; le mien est de récompenser votre dévouement en » vous garantissant de toutes injustices. Je déclare donc solennellement que la » faveur n'aura jamais aucune part à mes choix, et que l'avancement, dans le » civil comme dans l'armée, ne pourra être obtenu que par le mérite et par » l'ancienneté des services. »

Ce discours, qui excita les murmures de quelques courtisans, répandit dans les légions et dans le peuple une joie universelle, et l'affection qu'inspirait le prince fut portée jusqu'à l'enthousiasme.

Décentius et Florentius, déchus de leur pouvoir, et sans espoir de le ressaisir, coururent précipitamment à Constantinople, et aigrirent, par leurs calomnies, le courroux de l'empereur, aux yeux duquel ils représentèrent la révolution des Gaules sous les plus odieuses couleurs : cependant la générosité de Julien ne se démentit point à leur égard; il voulut qu'on leur renvoyât leurs familles et leurs richesses.

Ce prince écrivit à Constance, lui peignit les malheurs de la Gaule, les dangers auxquels l'exposaient les Barbares, la nécessité de défendre cette importante frontière de l'empire contre le torrent qui menaçait de l'envahir un jour : « Cette contrée, disait-il, vaste, fertile, populeuse et guerrière, avait besoin » d'un chef, et ne pouvait supporter qu'on ne lui donnât qu'un fantôme de » prince : le rappel imprudent des troupes y avait jeté le désespoir; le peu» ple et les légions soulevés l'avaient forcé à recevoir le titre d'Auguste ; » une plus longue résistance eût été impossible. » Cependant, en cédant au vœu public, il se regardait toujours comme l'ouvrage et le fils de l'empereur. « Partageons l'empire, ajoutait-il : sans affaiblir votre autorité, je vous » seconderai mieux avec un titre plus élevé. Nommez à votre volonté les » préfets du prétoire, et laissez-moi le choix des places inférieures. Je me » charge de fournir à votre palais le nombre que vous exigerez de chevaux » d'Espagne, et je puis envoyer pour votre garde autant de Germains et de » Francs que vous en désirerez. Jamais vous n'obtiendrez des Gaulois et des » Bataves, qu'abandonnant leur patrie ils combattent avec vous contre les » Perses : défendez l'Orient, comme moi l'Occident; ne me refusez pas un ti» tre que j'ai été contraint d'accepter. L'élection d'un autre empereur aurait » été le seul et infaillible effet de mon refus. Croyez-moi; quand je vous repré» sente tous les avantages de la paix, méfiez-vous des flatteurs qui ne vivent » que de troubles; enfin, n'oubliez pas que l'union sauve les empires et que la » discorde les détruit. »

Il chargea Pintadius et Euthérius, grands officiers de son palais, de porter à l'empereur ses dépêches pacifiques et ostensibles ; mais Ammien Marcellin prétend qu'il joignit des lettres secrètes dans lesquelles il reprochait aigrement à Constance ses injustices et sa mauvaise foi.

Les députés de Julien trouvèrent Constance à Césarée en Cappadoce; après avoir lu leurs dépêches, il les chassa honteusement, et chargea de sa réponse Léonas, questeur du palais.

Cet officier vint à Paris, et s'acquitta de sa commission avec hauteur. Cependant Julien l'accueillit honorablement. Constance lui écrivait qu'usurper une couronne, c'était la flétrir; il lui rappelait ses bienfaits passés, lui reprochait son ingratitude et lui offrait son pardon, à condition qu'il déposât à l'instant le pouvoir que les séditieux lui avait donné.

« C'en est trop! s'écria Julien; comment puis-je entendre de sang-froid le » persécuteur de ma jeunesse me vanter ses hypocrites bienfaits, et l'assassin » de ma famille me reprocher mon ingratitude? Cependant, comme la paix pu» blique est mon vœu, et le salut de l'empire ma suprême loi, je consens à me

» dépouiller du titre d'Auguste, si l'armée, qui me l'a donné, permet que j'y » renonce. »

Le lendemain, convoquant les légions, il fait paraître en leur présence l'envoyé de l'empereur, et lui ordonne de lire la dépêche dont il est chargé. On écoute d'abord dans un profond silence; mais à peine on entend parler de renonciation au pouvoir suprême, soudain tous les soldats s'écrient à la fois : « Nous avons proclamé Julien Auguste, nous voulons qu'il le soit; lui seul nous » défend des Barbares, et nous le défendrons contre tous ses ennemis. »

Léonas partit et rendit compte à l'empereur du triste effet d'une démarche qui n'avait eu d'autre résultat que d'affermir sur son trône le nouvel Auguste, et de ranimer pour lui l'ardeur du peuple et des soldats.

Julien accrut encore leur amour et leur reconnaissance par de nouveaux exploits. Il marcha dans le pays de Clèves, combattit les Francs attuariens, et en fit un grand carnage. Après cette expédition, il visita tous les forts de la frontière, et vint passer l'hiver à Vienne (1). Là, il perdit sa femme Hélène. L'impératrice Eusébie mourut à peu près à la même époque, et la perte de ces deux princesses décida la guerre civile, en rompant les derniers liens qui jusque là unissaient encore les deux empereurs.

Le résultat de la lutte qui s'établissait entre eux ne devait pas rester longtemps incertain; d'un côté on voyait un prince habile, actif, belliqueux, concerter ses plans avec sagesse, les exécuter avec rapidité, et ajouter à sa force toute celle de la faveur publique; et de l'autre un empereur indolent, superstitieux, cruel, et qui n'opposait à de redoutables ennemis qu'un vain orgueil, une fureur aveugle et une complète incapacité.

Sapor, redoutant peu un tel adversaire, continuait à braver les Romains et à dévaster leurs provinces. Il prit d'assaut Singare et ensuite Bérabde.

A cette nouvelle, Constance, qui s'était laissé prévenir en s'occupant, dans de si graves circonstances, des fêtes qu'il célébrait à Antioche à l'occasion de son second mariage avec Faustine, et des solennités ordonnées par lui à Constantinople pour la dédicace de l'église de Sainte-Sophie, se décida tardivement à reparaître à la tête de l'armée, et investit la ville de Bérabde; mais il ne put la reprendre, et se vit, sur tous les points, battu par les Perses.

Les ariens attribuaient tous ses revers à son peu de zèle pour servir leurs vengeances; les catholiques y voyaient un châtiment infligé par le Ciel à un prince hérétique, et les païens regardaient les défaites de l'empereur et les désastres de l'empire comme une suite inévitable de l'abandon des anciens dieux de Rome et de leur courroux. Tous les partis se réunissent pour condamner les princes despotes et faibles, quand la fortune les trahit, et ils trouvent peut-être eux-mêmes un juge plus sévère au fond de leur conscience.

Le malheur irritait Constance au lieu de l'éclairer; incapable de résister à Sapor seul, il voulut, en même temps qu'il le combattait, attaquer Julien dans les Gaules. Il ordonna de nombreuses levées en Italie, en Grèce, en Afrique,

(1) An 360.

et, non content d'armer toutes les forces de l'empire contre le nouvel Auguste, sacrifiant l'intérêt public à sa haine, il paya de honteux et de coupables tributs aux princes francs, germains et allemands, pour les engager à opérer une forte diversion en sa faveur, et à faire une nouvelle invasion dans la Gaule.

Julien, informé de ses projets, et prévoyant trop, par l'exemple du meurtre de Gallus, qu'aucun crime ne coûterait à Constance pour le perdre, résolut de le prévenir, de rompre ouvertement avec lui, et de lui enlever l'empire qu'il ne voulait pas partager.

Ayant rassemblé ses troupes, après leur avoir appris les intrigues de l'empereur en Germanie, qui lui avaient été révélées par ceux mêmes que ce prince perfide voulait séduire, il leur fit sentir la nécessité de terminer promptement cette querelle, et de préserver l'empire, par un coup hardi et par une expédition rapide, des malheurs dont de longues dissensions civiles pouvaient l'accabler.

« L'intérêt de la patrie, disait-il, le commande; les fautes de l'empereur ouvrent l'Orient aux Perses; sa trahison veut livrer la Gaule aux Barbares; la justice est pour nous, la fortune couronnera nos armes. J'en ai pour garants les dieux mêmes. Apollon m'est apparu cette nuit, il vous promet une victoire prompte et facile; elle doit vous coûter peu de sang et peu de travaux; car, si j'en crois cette divinité, Constance verra terminer ses jours avant la fin de l'année. »

Cet artifice, employé par Julien pour animer ses troupes et pour ajouter à son autorité celle de la religion, servit dans la suite de prétexte à ses ennemis pour l'accuser d'avoir attenté à la vie de Constance : car, l'empereur étant mort quelque temps après, Grégoire de Nazianze écrivit « qu'il n'avait pas été difficile à Julien de faire parler les dieux et de prédire une mort qu'il était résolu de hâter par un crime. »

Les paroles du prince répondaient aux vœux de l'armée; l'amour qu'elle avait pour lui, la haine qu'inspirait Constance, portaient tous les esprits à la vengeance. La guerre fut déclarée (1), et l'on vit ces mêmes Gaulois et ces mêmes Bataves, qui s'étaient récemment soulevés dans la crainte d'être forcés à quitter leur patrie et à passer les Alpes, demander à grands cris de franchir ces montagnes et de poursuivre jusqu'au fond de l'Asie l'objet de leur ressentiment.

Julien, en prenant les armes, déclara qu'il ne voulait s'approcher de Constance que pour justifier sa conduite et pour soumettre leurs différends au jugement des deux armées. Une amnistie, qu'il accorda alors très-sagement aux anciens soldats de Magnence, augmenta ses forces, et il diminua celles de l'empereur en publiant des lettres interceptées qui dévoilaient les intrigues employées par Constance pour armer l'Allemagne contre la Gaule. Par ce moyen il le défit dans l'opinion publique avant de le vaincre sur le champ de bataille.

Ses troupes étaient composées de païens et de chrétiens; il leur laissa une

(1) An 361.

entière liberté de culte; pendant son séjour à Vienne, il continua de professer la religion chrétienne et sacrifia secrètement aux dieux.

Un jour, comme il s'exerçait, selon sa coutume, dans le Champ de Mars avec ses soldats, son bouclier se brisa; l'anse seule lui restait dans la main, et, voulant que cet accident fût interprété par un peuple superstitieux comme un signe plutôt favorable que sinistre, il s'écria : « Ne craignez rien de cet augure; » vous voyez que ce que je tenais dans ma main ne m'a pas échappé. »

Plusieurs princes allemands, excités par Constance, pénétrèrent sur ces entrefaites dans la Gaule et battirent un des généraux de Julien; mais il répara cet échec, surprit dans son camp Vadomer, le chef de cette ligue, le fit prisonnier, et ne lui rendit la liberté qu'après l'avoir obligé de signer la paix.

Délivré de toute crainte relativement aux Barbares, contre lesquels il laissait d'ailleurs dans la Gaule des forces capables de les contenir, il se mit en marche pour exécuter ses vastes desseins.

Presque tous les grands généraux, dans tous les temps et dans tous les pays, durent leurs succès à leur rapidité. Julien imita celle de César. Une de ses colonnes traversa la Rhétie, une autre l'Illyrie, et lui-même, à la tête de trois mille hommes d'élite, perça la Forêt-Noire, côtoya le Danube et arriva sans obstacle à Sirmium, où ses troupes avaient ordre de se réunir.

Ses ennemis le croyaient encore dans la Gaule, et cette rapide opération avait été si secrète que le comte Lucilien, qui commandait pour Constance sur cette frontière, fut surpris et arrêté dans son camp. Amené en présence de Julien, il croyait marcher à la mort; mais, contre son attente, se voyant reçu par le prince avec une extrême douceur, il passa subitement de la frayeur à l'audace, et osa représenter à Julien combien il était téméraire, à la tête d'une faible armée, de venir attaquer l'empereur et toutes les forces de l'Orient. « Gardez vos avis pour Constance, lui dit ce prince; ma clemence peut vous » rassurer, mais elle ne doit pas vous autoriser à me faire d'inconvenantes » leçons. »

Le grand avantage d'une invasion rapide est d'étonner et d'entraîner tout ce qui est faible a se ranger du côté de l'agresseur. Toutes les provinces que Julien laissait derrière lui, et la Grèce même, se déclarèrent en sa faveur; il s'assura leur attachement par des bienfaits, commença dès lors à professer ouvertement le polythéisme, et permit aux Athéniens de rouvrir le temple de Minerve. Poursuivant ses avantages, il traversa le mont Hémus et s'approcha d'Andrinople. Comptant peu sur les deux légions du comte Lucilien, qu'il avait plutôt surprises que vaincues, il les fit partir pour la Gaule; mais en chemin elles se révoltèrent, s'emparèrent d'Aquilée, servirent dans cette contrée de point de ralliement aux forces de l'empereur en Italie, et donnèrent d'autant plus d'inquiétude à Julien qu'elles pouvaient, en cas de revers, lui couper toute retraite.

Cependant Constance, informé de la marche imprévue et des succès d'un jeune présomptueux qu'il avait songé d'abord plutôt à punir qu'à combattre, sort de son indolence, réussit, par un dernier effort, à obliger Sapor de se re-

tirer en Perse, fait réunir dans la Thrace les corps qui se trouvaient sous les ordres du comte Mathieu, son lieutenant, rassemble toutes les forces de l'Asie près d'Antioche, et promet à ses soldats le secours d'un Dieu ennemi des ingrats, et qui doit châtier la rébellion et l'apostasie. Mais une profonde terreur et des pressentiments secrets démentaient au fond de son cœur l'assurance qu'il montrait dans ses paroles. « Il ne voyait plus près de lui, disait-il à ses » favoris, son génie tutélaire, qui, jusqu'à ce moment, l'avait toujours accom- » pagné. »

En sortant d'Antioche, il rencontre sur sa route le corps d'un homme récemment égorgé. L'aspect de ce cadavre trouble son esprit crédule et superstitieux; la fièvre embrase son sang : vainement il veut continuer sa marche; sa maladie redouble; il s'arrête dans un château situé au pied du mont Taurus, et, sentant la mort s'approcher, se livre à un désespoir qui la rend inévitable.

Ammien Marcellin prétend que, voulant sacrifier dans ses derniers moments ses ressentiments privés à l'intérêt général, il désigna Julien pour son successeur ; Grégoire et d'autres historiens le nient, et soutiennent qu'il ne parut se repentir que de trois actions, l'une d'avoir versé le sang de sa famille, l'autre d'avoir donné à Julien le titre de César, et la plus importante de toutes aux yeux des catholiques, d'avoir embrassé la cause de l'arianisme. Saint Ambroise dit, au contraire, qu'impénitent jusqu'à son dernier jour, il avait reçu à Antioche le baptême des mains d'Euzoïus, évêque arien. Ce prince mourut le 3 novembre 361, âgé de quarante-quatre ans : il en avait régné vingt-quatre. Sa femme Faustine, qui était enceinte, accoucha peu de temps après d'une fille nommée Constancie, et qui depuis épousa l'empereur Gratien.

On regarda le règne de Constance comme un long malheur pour ses peuples, comme un long opprobre pour l'empire ; et sa mort, qui préserva les Romains des horreurs d'une guerre civile, leur parut aussi utile que sa vie leur avait été funeste. Ce fut ainsi que Julien, favorisé par la fortune, devint, sans combat, seul maître de l'empire.

CHAPITRE IV.

JULIEN.

(An 361.)

Révolution dans l'empire à l'avénement de Julien. — Caractère de Julien. — Son système religieux. — Son élection confirmée par le sénat de Byzance. — Son entrée dans Constantinople. — Création d'une chambre ardente. — Réformes dans le luxe de la cour. — Popularité de Julien. — Rétablissement du polythéisme. — Rigueur de Julien à l'égard des chrétiens. — Gouvernement de ce prince. — Ses projets de conquête. — Ses voyages. — Son panégyrique fait par lui-même dans *le Misopogon*. — Sa visite au bois de Daphné. — Phénomène lors de la reconstruction du temple de Jérusalem. — Préparatifs de guerre contre Sapor. — Marche de l'armée romaine. — Premiers succès de Julien. — Ses revers causés par la perfidie d'un Perse. — Bataille de Maranges. — Blessure de Julien. — Victoire des Romains. — Mort de Julien.

Depuis que Rome avait perdu sa liberté, l'élection d'un nouvel empereur n'était ordinairement qu'un changement de maître ; elle intéressait peu le peuple, n'agitait que l'armée, et n'opérait de grands changements que dans la cour. Mais l'avénement de Julien au trône annonçait une révolution dans l'empire : on y voyait alors deux nations, l'une chrétienne et l'autre païenne; l'une ne voulait qu'un Dieu, qu'un maître, qu'une loi ; l'autre vivait encore de grands souvenirs, regrettait les mœurs antiques, la liberté, et persistait à suivre le culte des dieux qu'elle regardait comme les seuls protecteurs de la gloire romaine.

Les chrétiens, opprimés pendant trois siècles, triomphaient depuis Constantin; ils étaient à leur tour devenus oppresseurs. L'Église, riche et puissante, fixait tous les regards, occupait tous les intérêts, commandait aux actions en dirigeant les consciences, et résistait même souvent à l'autorité du prince. L'ambition, suivant cette nouvelle route ouverte par la fortune, préférait les dignités ecclésiastiques aux dignités temporelles, fuyait la servitude du sénat pour chercher la liberté dans les conciles, et s'apercevait

déjà que désormais l'éclat de la tiare pourrait seul rivaliser avec celui de la couronne.

Mais, au moment où le christianisme croyait sa domination inébranlable, et lorsque le polythéisme abattu perdait tout espoir, soudain le sort éleva sur le trône un prince belliqueux, philosophe, sectateur ardent de l'ancien culte, ennemi déclaré de la religion nouvelle, et décidé à rétablir les antiques institutions, les antiques lois, les antiques mœurs.

Julien, libérateur de la Gaule, vainqueur de la Germanie, chéri dans les provinces, adoré par l'armée, réunissait toutes les grandes qualités nécessaires à l'exécution des vastes entreprises. L'intrigue ne pouvait tromper un esprit aussi clairvoyant. Son caractère ferme se montrait inébranlable dans ses résolutions; et, s'il n'avait voulu que rendre à l'empire son lustre, aux lois leur vigueur, réprimer l'ambition des prêtres, les soumettre à l'autorité civile, et prévenir par une tolérance sage et politique tous les malheurs que produisirent pendant tant de siècles les guerres religieuses, il aurait probablement réussi dans ce grand projet d'une réforme salutaire; mais il échoua parce qu'il voulut l'impossible. Il oublia qu'un préjugé tombé ne peut plus se relever, et qu'il n'appartient à aucune force humaine de ressusciter une religion à laquelle on ne croit plus. Une pratique obéissante peut tromper quelque temps l'autorité, mais la foi n'est pas de son domaine.

L'empereur connaissait bien les atteintes mortelles que le progrès des lumières et les railleries ingénieuses de Lucien avaient portées au polythéisme; mais il espérait, en interprétant autrement cette croyance, la soutenir et la faire paraître moins absurde. Plein de la lecture des écrits composés par Platon, par Pythagore, et postérieurement par les philosophes de l'école d'Alexandrie, il adopta les idées des gnostiques, dont plusieurs pères de l'Église eux-mêmes n'avaient pu éviter la séduction.

Suivant ce système, la nature était l'ouvrage d'un seul Dieu; des éons, ou des génies intermédiaires, en gouvernaient, par ses ordres, les différentes parties; mais au lieu d'appeler *anges*, comme les chrétiens, ces êtres célestes, il leur donnait les noms des dieux de l'Olympe. Il considérait les sages, les hommes vertueux, les héros, comme des esprits qui, parcourant les divers degrés de l'échelle des êtres, se rapprochaient progressivement du Dieu souverain. C'est ainsi que, cherchant à concilier l'ancien culte avec les idées nouvelles, il espérait anéantir les rites sévères du christianisme, conserver aux Romains leur culte riant, leurs illusions brillantes, leurs pompeuses solennités, et garder la double puissance du sacerdoce et de l'empire, dont la réunion avait toujours paru jusque là si utile à la politique des gouvernements.

Avant même de se voir seul maître de l'empire, Julien méditait et préparait ces grands changements; et, dès l'instant où il prit le titre d'Auguste, quittant le voile trompeur dont une longue dépendance l'avait forcé à couvrir ses vrais sentiments, il professa hautement son respect pour les dieux, et parla plusieurs fois à ses troupes des avis qu'il prétendait avoir reçus du génie de l'empire et d'Apollon : mais, quand il apprit en Thrace la nouvelle de la mort

de Constance, ajournant tout autre projet, il ne s'occupa, dans les premiers moments, que du soin de justifier sa conduite, et de donner l'appui de l'autorité légale à une puissance qui, dans son opinion, était peu solide lorsqu'on ne la devait qu'à la force des armes.

Il écrivit donc au sénat de Byzance, qui le reconnut avec empressement. Déjà dans sa route il avait adressé sa justification au sénat de Rome. « Est-ce » ma faute, lui avait-il dit, si des soldats sans paie, fatigués de remporter des » victoires sous les ordres d'un général auquel on défendait de leur accorder » aucune récompense, se sont livrés au désespoir quand ils ont vu qu'on les » arrachait à leur patrie et à leurs familles pour les entraîner dans un climat » lointain? J'ai dû céder à leur violence, pour prévenir de plus grands malheurs » et pour vous conserver la Gaule. »

Il avait, disait-on, ajouté à ces paroles une peinture à la fois si vive et si amère des faiblesses, des fautes, des vices et des crimes de Constance, que le sénat romain, quelque accoutumé qu'il fût à la servitude, et tout en confirmant unanimement le titre d'Auguste qu'il avait pris, lui répondit qu'il devait parler avec plus de ménagement du prince auquel il devait la pourpre.

Julien entra dans Constantinople le 11 décembre 361, suivi par ses soldats, précédé par le peuple, et entouré par le sénat qui était venu le recevoir aux portes de la ville. Peu de jours après, il alla au-devant du corps de Constance, se mit à genoux devant lui, déposa son diadème à ses pieds, et le suivit jusqu'à l'église des Saints-Apôtres, en versant des larmes que personne ne crut sincères.

On avait admiré dans la Gaule sa douceur; on frémit dans Byzance de la sévérité qui signala les premiers actes de son pouvoir. Au lieu de livrer aux tribunaux ordinaires les personnages odieux au peuple, et qui sous le règne précédent, avaient le plus abusé de leur crédit, il chargea une commission de les juger, et créa une *chambre ardente* qui écouta plus la passion de la vengeance que la voix de la justice.

L'eunuque Eusèbe et ses lâches complices expièrent leurs crimes par un supplice mérité; mais on plaint les plus grands coupables lorsque leur condamnation est tachée d'illégalité. L'exil du consul Taurus parut une violation de toutes les lois, et l'indignation publique fut au comble lorsqu'on ordonna la mort du grand trésorier Ursulus, dont la fermeté était vantée, et qui même autrefois avait rendu d'importants services à Julien dans le temps de ses malheurs. Au reste, l'empereur blâma lui-même la sévérité de cette chambre, sauva quelques-unes de ses victimes et reconquit promptement l'estime générale, en punissant les délateurs et en chassant cette foule de vils espions qui devaient leur fortune à leur bassesse, et répandaient depuis tant d'années la terreur dans tout l'empire.

Le luxe de la cour dévorait depuis longtemps la substance du peuple : Julien y trouva mille officiers de cuisine, un plus grand nombre encore de barbiers et d'échansons; celui des eunuques les surpassait; ils furent tous réformés.

On raconte que l'empereur, ayant voulu faire couper ses cheveux, vit paraître devant lui un homme revêtu d'une toge magnifique : « Ce n'est pas un séna- » teur, dit le prince, c'est un barbier que je demande. » Il apprit avec étonnement que ce domestique jouissait d'une pension considérable, et possédait vingt chevaux nourris aux dépens du trésor. Sans rapporter tous les détails que les historiens du temps donnent sur ce faste oriental et ridicule, il suffira de dire que le palais seul coûtait plus que l'armée. L'empereur supprima tous ces abus, et son économie fut peut-être aussi outrée que les prodigalités de son prédécesseur : pour éviter l'excès du luxe, il tomba dans celui de la simplicité.

Si Julien se montra inflexible pour cette tourbe d'hommes inutiles qui assiégeaient sans cesse le palais et empoisonnaient l'esprit du prince par leurs perfides conseils, il parut affable pour le peuple, et affecta un grand respect pour le sénat et pour les citoyens revêtus de hautes fonctions. Il défendit qu'on lui donnât le titre de seigneur, « voulant, disait-il, être le prince des Romains » et non leur maître. »

Le jour des calendes de Janvier, lorsque les consuls Mammertin et Nevitta, conformément à l'usage, se rendirent le matin au palais de l'empereur, il vint au-devant d'eux, les embrassa, les fit monter dans leurs litières, et, se mêlant lui-même à la foule des citoyens, les conduisit à pied jusqu'au sénat. Il rendit à ce corps la liberté des discussions, encouragea ses membres à le contredire, et, rival des anciens orateurs, consacra souvent une partie des nuits à la composition de ses harangues. Il avait une telle passion pour tout ce qui était ancien, qu'il aurait probablement rétabli la république si les Romains eussent été encore dignes par leurs mœurs d'un tel degré de liberté.

Les tyrans craignent les philosophes; Julien leur laissait peut-être prendre trop d'empire sur lui. Inaccessible aux poisons de la flatterie, il ne le fut pas assez aux erreurs du sophisme. Libanius et Maxime, ses instituteurs et ses favoris, furent comblés d'honneurs par lui, et ces ennemis du christianisme, réussissant à lui faire partager leur animosité, le décidèrent à se conduire à cet égard plutôt en chef de parti qu'en chef de l'État.

Déterminé à relever l'idolâtrie, il préféra l'adresse à la force, d'après le conseil de Libanius. « Il n'en est pas, disait ce philosophe, des fausses idées » de religion comme des maladies; on guérit quelquefois celles-ci, malgré les » malades, en leur faisant une violence salutaire; mais ni le fer ni le feu ne » feront jamais paraître vrai aux yeux d'un homme ce qu'il juge faux. »

Si Julien, comme le disent les écrivains ecclésiastiques, était porté à la cruauté par son caractère, on doit convenir au moins qu'il fut humain par politique. L'oppression qu'il fit éprouver aux sectateurs de l'Évangile fut pesante, mais non pas cruelle. Il humilia leur amour-propre et ne répandit pas leur sang. Constamment opposé aux vœux des païens qui voulaient renouveler les anciennes persécutions, l'empereur leur représenta sans cesse et publiquement que c'étaient la douceur et la charité des premiers chrétiens qui avaient fait prospérer l'Évangile au milieu des supplices.

Ce prince plus dangereux par sa ruse qu'il ne l'aurait été par sa cruauté, voulut séduire les chrétiens par l'appât des honneurs et de la fortune, et par la crainte de la disgrâce et de la pauvreté. Sa tolérance fut feinte, et sa rigueur réelle. Il ordonna, par un édit, de réparer, de rouvrir les temples, leur assigna des revenus, prescrivit le rétablissement des fêtes, et rendit aux pontifes les exemptions et les prérogatives dont ils jouissaient autrefois. Aussitôt le sang des victimes coule dans tout l'empire, les aruspices y reparaissent, l'air est parfumé d'encens et de fleurs. Rome et Byzance revoient leurs anciennes solennités; Apollon reçoit les offrandes du prince dans le palais impérial. Ce palais, ces jardins deviennent un vaste Panthéon, où chaque dieu a sa statue, où chaque bosquet a son autel.

De toutes les fonctions attachées au pouvoir suprême, celle de souverain pontife semblait alors au prince la plus honorable : ce titre même lui paraissait préférable à celui d'Auguste. Le matin il offrait des sacrifices au dieu du jour, le soir à Diane et aux astres de la nuit. On lui conseillait de contraindre les chrétiens d'assister à ces solennités : « Je ne veux point, dit-il, qu'on force » les galiléens (c'est ainsi qu'il les nommait) à sacrifier aux dieux, ni qu'on » les tourmente pour leurs opinions; ils sont plus insensés que méchants. Com» battons-les par la raison, gagnons-les par la douceur; nous ne devons pas » les haïr, mais plutôt les plaindre du malheur de se tromper dans la chose » la plus essentielle de la vie. »

Les chrétiens, animés par une foi sincère, résistèrent aux conseils et aux séductions du prince; mais tous ceux qui professaient ce culte par ambition et pour suivre l'exemple de la cour, l'abandonnèrent lorsqu'il ne parut plus en vogue, et les courtisans, dont la fortune est trop souvent la seule divinité, changèrent de religion comme ils avaient changé de maître. Toutes les dignités de l'empire furent le prix de leur apostasie.

Julien, tirant parti de la morale sévère des chrétiens, qu'il interprétait à son gré, publia une loi qui les déclarait incapables d'occuper les emplois de gouverneurs de provinces et d'officiers militaires. « Les galiléens, disait-il » ironiquement dans son édit, ne peuvent exercer de pareilles charges sans » blesser leur conscience, puisque l'Évangile leur défend de tirer l'épée. »

Les grands de l'empire obéirent presque tous à l'exemple, à l'autorité; peu résistèrent au torrent. On remarqua, dans ce petit nombre, Jovien et Valentinien, qui furent depuis empereurs. Ce fut Julien qui céda lui-même à leur fermeté. Son estime pour leurs vertus et pour leurs talents militaires l'empêcha, malgré sa haine pour leur religion, de les destituer. Il laissa même à Jovien l'importante dignité de capitaine de sa garde, et se fit accompagner par lui dans la guerre contre les Perses.

Les ariens donnèrent comme les catholiques des exemples de courage; l'un d'eux, nommé Maris, évêque de Chalcédoine, vieux et aveugle, se fit conduire au temple de la Fortune lorsque Julien y sacrifiait, et lui reprocha publiquement son impiété.

« Je plains moi-même ton erreur, lui répondit l'empereur; crois-moi : ton

» dieu, le galiléen, que tu invoques vainement, ne te rendra pas la vue. — Eh » bien! reprit hardiment l'évêque, je le remercie de m'épargner la douleur de » voir un prince apostat. » En admirant le courage de ce vieillard, on doit cependant convenir qu'un monarque absolu, qui souffre un pareil langage sans le punir, n'est pas un tyran.

La guerre qu'il faisait au culte de Jésus-Christ était plus perfide que cruelle. Pour détruire le christianisme, il voulait l'éteindre dans les ténèbres de l'ignorance; pour ressusciter le polythéisme et lui rendre son ancien éclat, il désirait l'entourer seul des lumières que répandent les sciences et les lettres. Ainsi, redoutant l'éloquence des Basile, des Grégoire et des Apollinaire, brillants flambeaux de l'Église, il défendait aux chrétiens de professer et d'enseigner dans les écoles. En même temps il appliquait tous ses soins à relever le polythéisme par le choix des pontifes païens, et les instructions qu'il donnait à ses ministres sur cet objet mériteraient sans doute qu'on les prît pour modèles dans tous les pays et dans toutes les religions.

Il ordonnait que, pour conférer le sacerdoce, on n'eût égard ni à la naissance ni aux richesses. Il voulait que l'on ne confiât cette importante mission qu'aux hommes les plus distingués par leur amour pour les dieux, pour l'humanité, et par des talents propres à inspirer aux autres cette vertu, la première de toutes.

Ils devaient, pour se montrer dignes de ce devoir sacré, faire constamment du bien aux hommes; car on le peut dans toutes les positions, même dans l'indigence. Il leur prescrivait de servir les dieux comme s'ils agissaient en leur présence, d'être chastes d'yeux, d'oreilles, de langue et d'actions; de s'habituer à vaincre toutes les passions, afin de se livrer assidûment à l'étude de la philosophie; non de cette philosophie des poètes et des épicuriens, qui amollit et corrompt les âmes, mais de celle des vrais sages, qui apprend aux mortels à révérer et à craindre les dieux, dont la justice récompense la vertu et punit le crime.

Leur vie devait être sobre et simple : la magnificence n'était permise que dans les temples; il conseillait aux pontifes, pour inspirer plus de respect, de paraître rarement en public, et terminait son édit en leur recommandant de nouveau la charité. « Il est honteux pour nous, disait-il, de voir que les » galiléens nourrissent à la fois leurs pauvres et les nôtres. » Certes, l'ennemi des chrétiens ne pouvait pas leur rendre un plus bel hommage.

Il se flatta quelque temps en vain que l'autorité de ses lumières et de son esprit ramènerait, par son influence, ses adversaires à la soumission. Ayant lu un ouvrage composé par Diodore en faveur du christianisme, il n'écrivit au bas que ce peu de mots : « J'ai lu, j'ai compris, j'ai condamné, » et l'envoya avec cette note à plusieurs évêques. Saint Basile, imitant son laconisme, lui répondit : « Vous avez lu, mais vous n'avez pas compris, car si vous aviez » compris, vous n'auriez pas condamné. »

Constantin et ses fils avaient enlevé à plusieurs temples leurs revenus pour enrichir les églises. Julien, tout aussi arbitrairement, dépouilla les églises au

profit des temples, et dans son édit excusa ironiquement cet acte d'injustice. « L'admirable loi des chrétiens, disait-il, promet aux pauvres le royaume des cieux : il est juste de leur en aplanir la route ; la pauvreté leur donnera la sagesse dans ce monde, et un règne certain dans l'autre. »

Si l'esprit de parti l'égarait lorsqu'il s'agissait de religion, la plus douce équité dictait ses arrêts et ses édits sur toute autre matière ; et comme des hommes rigides lui reprochaient son indulgence : « Un prince, leur répondit-il, est une » loi vivante qui doit tempérer par sa clémence ce que les lois mortes ont de » trop rigoureux. »

L'espionnage seul, qui depuis plusieurs siècles ouvrait à la cour toutes les portes de la fortune, éprouva constamment sa sévérité ; et, dans le temps où, soumis aux ordres de Constance, il se voyait forcé de laisser leurs fonctions à ces vils agents qu'on nommait *curiosi*, ne pouvant leur faire ressentir sa haine, il leur montrait au moins son mépris.

Un jour, lorsque le prince, conformément aux coutumes, distribuait des gratifications, l'un de ces agents, au lieu de tendre sa robe suivant l'usage, lui présenta les deux mains : « Vous le voyez, dit Julien, ces gens-là ignorent » comment on reçoit, mais ils savent très-bien comment on prend. »

Il sentait tellement la pesanteur du fardeau qu'impose la vertu à un prince qui veut être juste, que plusieurs historiens l'ont cru sincère lorsqu'il s'est dit exempt d'ambition et revêtu malgré lui du pouvoir suprême. Avant cette révolution, comme on l'avertit que Constance voulait le rappeler de la Gaule et lui donner un successeur : « Je le verrai sans regret, répondit-il ; il vaut » mieux avoir fait en peu de temps beaucoup de bien, que de courir le risque » de faire beaucoup de mal longtemps. »

Ennemi des plaisirs et de l'oisiveté, on le voyait aussi actif dans le conseil que dans le camp. Il remit en vigueur les anciennes lois, les corrigea, rendit aux municipes toutes les terres usurpées par les empereurs, et laissa une liberté entière aux avocats. Accessible aux plaintes, juste dans ses décisions, il s'attachait plus à l'esprit qu'à la lettre de la loi ; et, comme il se méfiait de son impétuosité naturelle, loin de s'offenser des objections, il encourageait les magistrats à lui faire des remontrances.

Un jour, entendant quelques avocats qui louaient avec exagération sa justice et son génie : « Ah ! que je serais sensible à vos éloges, leur dit-il, si je vous » croyais assez courageux et assez sincères pour me blâmer quand je le mé- » rite ! »

Il ne connaissait point cette inquiétude des princes lâches, qui leur fait prêter l'oreille à la délation et les entraîne à la tyrannie. Un délateur lui dénonça, lorsqu'il se trouvait en Asie, un citoyen distingué par son opulence, qu'il accusait d'aspirer à l'empire : « Sur quelles preuves appuyez-vous cette accu- » sation ? » dit Julien. « Il s'est fait faire, reprit le délateur, une toge et un » manteau couleur de pourpre. — Eh bien, dit l'empereur en s'adressant au » grand trésorier, donnez à ce dangereux dénonciateur des brodequins et un

» cothurne couleur de pourpre; j'ordonne qu'il les porte lui-même au citoyen
» qu'il accuse, afin qu'il en ait d'assortis au reste de son vêtement. »

Julien, fidèle aux maximes de la philosophie, travaillait constamment à se rendre maître de ses passions, hors celle de la gloire militaire, qu'il ne cherchait pas même à combattre. Vainqueur des Germains dans l'Occident, il voulait que l'Orient devînt aussi le théâtre de ses triomphes. Décidé à étendre les limites de l'empire, il refusa, comme on le lui conseillait, de marcher contre les Goths qu'il méprisait, et qui semblaient ne lui offrir qu'une trop facile victoire.

La conquête de la Perse et le désir d'atteindre à la renommée d'Alexandre enflammaient son imagination. Il croyait fermement au système de Pythagore, à la métempsycose, et se persuadait que son âme avait autrefois habité le corps du héros macédonien.

Avant de quitter Constantinople pour exécuter ses vastes desseins, il voulut laisser dans cette ville quelques traces durables de son séjour. Il y fit creuser un port qu'embellissait une galerie magnifique, bâtit dans le palais impérial un portique et l'enrichit d'une nombreuse bibliothèque. Le sénat d'Orient obtint de lui des priviléges qui tendaient à rendre la nouvelle Rome l'égale de l'ancienne. « Constantin, disait-il, regardait Byzance comme sa fille, Constance
» l'aimait comme sa sœur, et moi je la chéris comme ma mère et comme ma
» nourrice. »

Traversant le Bosphore, il vint à Nicomédie, et ne put voir sans un profond chagrin les débris de cette ville, dans laquelle il avait passé son enfance, et qui n'offrait plus à ses regards que des cendres et des ruines. Ses trésors furent prodigués pour la relever.

Conduit ensuite par sa passion pour le culte des dieux, dont il voulait rétablir les autels, il courut en Phrygie, dans le seul dessein de visiter à Pessinonte le fameux temple de Cybèle, dont la statue avait été autrefois portée à Rome par Scipion Nasica, conformément à l'oracle qui ordonnait qu'on chargeât de cette mission le plus vertueux des Romains. Il composa dans cette ville, en l'honneur de Cybèle, un discours qui est parvenu jusqu'à nous, et en même temps écrivit une éloquente apologie d'un philosophe peu digne d'éloge, Diogène le Cynique.

Lorsqu'il traversa la Cilicie, Celsus, gouverneur de la province, le harangua et prononça son panégyrique, pour suivre un usage qu'un philosophe tel que Julien aurait dû abolir. L'empereur arriva à Antioche dans l'année 362, au moment où la ville était en deuil, parce qu'on y célébrait la mort d'Adonis. Il regarda cette circonstance comme un présage funeste. Son courage et l'étendue de ses connaissances ne pouvaient le préserver d'une crédule superstition. Les plus grands hommes échappent rarement aux maladies de leur siècle.

Il signala son arrivée en Syrie par un acte de générosité. On intentait dans ce moment un procès à Talatius, ancien favori de Constance, et l'un

de ceux qui avaient, prétendait-on, poursuivi Gallus avec le plus d'acharnement. Un grand nombre de citoyens pressaient l'empereur de venger sa querelle et la leur : « Talatius, lui disaient-ils, vous a offensé, et il a commis contre nous mille violences. » Julien, indigné de voir qu'on voulait abuser de son autorité pour accabler un malheureux, autrefois puissant et maintenant sans appui, répondit aux accusateurs : « Puisque vous convenez que votre ennemi est aussi le mien, vous devez suspendre vos poursuites contre lui, et » attendre, pour contenter votre ressentiment, que je me sois vengé. Ma querelle, je crois, mérite bien la préférence sur la vôtre. » Le procès fut suspendu, et, comme le véritable crime de Talatius consistait dans le courage qu'il avait opposé presque seul à la tyrannie de Gallus, Julien lui rendit peu de temps après sa bienveillance, et le rétablit dans ses emplois.

Dans ce même temps on cherchait, avec plus de fondement, à exciter son courroux contre Théodote, en lui révélant qu'il avait conseillé à Constance de lui faire couper la tête. « Je le savais, répondit le prince. Théodote, retournez » chez vous sans crainte; vivez sous le règne d'un empereur qui, suivant les » maximes des philosophes, cherche constamment à diminuer le nombre de ses » ennemis et à augmenter le nombre de ses amis. »

Romanus et Vincent, capitaines de sa garde, convaincus d'avoir aspiré à l'empire, ne reçurent d'autre châtiment que l'exil. Marcellus, fils de son ancien ennemi et quelques ministres de Constance, subirent seuls la mort; mais, malgré les reproches des écrivains catholiques, il paraît certain que leur supplice vengea le peuple encore plus que le prince.

Cependant Julien fit de vains efforts pour se concilier l'affection des habitants d'Antioche, habituellement séditieux et railleurs. Les catholiques et les ariens détestaient en lui l'ennemi de leur culte, et l'austérité de ses mœurs ne pouvait plaire aux Syriens voluptueux et efféminés. Ils tournèrent en ridicule sa gravité, la longueur de sa barbe, sa frugalité et la simplicité de ses vêtements. Journellement il se voyait insulté par des placards insolents, par des écrits satiriques. Quoiqu'il en fût profondément blessé, il ne s'en vengea que par un ouvrage ingénieux dont la célébrité dure encore. C'est un écrit intitulé *le Misopogon* (ou l'ennemi de la barbe). Il a traversé les siècles. On y trouve son portrait peint par lui-même. Il feint d'entrer dans l'esprit des habitants d'Antioche, et, rassemblant dans un cadre étroit tous les reproches qu'ils lui adressaient, il en compose le panégyrique le plus piquant qu'on pût faire de sa conduite, de son système et de ses vertus.

Les Syriens, malgré leur passion pour les plaisirs, avaient cessé de fréquenter le bois célèbre de Daphné, depuis qu'ils s'étaient soumis à la loi de l'Évangile. Autrefois, sous ces ombrages délicieux, l'amour régnait seul, la pudeur en était bannie; la douce température du climat, les gazons émaillés de fleurs, le murmure des ruisseaux limpides qui les arrosaient, le chant des oiseaux, les hymnes qui rappelaient la passion du dieu du jour pour Daphné, tout livrait les sens à la mollesse, tout inspirait la volupté. Le mortel qui, dans ce lieu consacré aux plaisirs sans mystère, eût porté des regards chastes et des



mœurs pures, aurait été chassé comme un profane. Chacun y montrait la brûlante ardeur d'Apollon, et personne n'y voulait imiter les rigueurs de Daphné A l'aspect sévère de la croix, ce temple de la volupté vit ses prestiges détruits et ses autels déserts. On y bâtit une église; elle renferma le corps du martyr Babylas, et dès lors Apollon cessa de rendre des oracles. Les païens attribuaient ce silence à la profanation du bois sacré, et les chrétiens à la présence du saint. Julien, voulant rendre au dieu ses anciens honneurs, accourt dans le bois pour y sacrifier, mais personne n'ose le suivre. Le sacrificateur seul l'y attend.

L'empereur, indigné, adressa dans cette occasion, au sénat et aux habitants d'Antioche, de vifs reproches sur leur indifférence pour l'ancien culte : « Je ne » vous vois jamais dans les temples, leur disait-il, que pour me prodiguer » d'indignes flatteries : ce n'est pas moi, ce sont les dieux qu'il faut encenser. »

Son zèle pour le rétablissement du polythéisme pouvait seul le faire renoncer quelquefois à l'austérité que lui prescrivait sa philosophie. Aux fêtes de Vénus, il se promena dans les rues d'Antioche, paré de guirlandes de fleurs, au milieu d'une foule licencieuse, répétant des hymnes obscènes, et précédé d'une troupe de femmes prostituées. Saint Chrysostome craint, en retraçant ces honteuses solennités, que la postérité ne refuse d'ajouter foi aux détails de cette pompe extravagante, dont toute une grande ville était témoin. Déplorable effet de la faiblesse humaine! la superstition, égarant ce prince naturellement vertueux, semblait alors transformer Marc-Aurèle en Héliogabale.

Les historiens du temps prétendent qu'enfin Apollon parla, et dit : « Je suis » entouré de cadavres; je ne prononcerai point d'oracles que les morts qui souil- » lent mes autels ne soient enlevés. » Julien fit transporter ailleurs les reliques de saint Babylas. Peu de jours après, le feu consuma le temple d'Apollon. Les chrétiens attribuèrent cet événement à la vengeance de Dieu. Julien en accusa la jalousie des catholiques; par représailles, il ordonna la clôture de l'église d'Antioche. Le prêtre Théodoret, qui voulait résister, fut tué par les païens.

L'empereur manifesta son ressentiment contre les auteurs de ce crime, et ordonna de les poursuivre. « Je ne veux point, dit-il, que sous mon règne on » voie de martyrs. Je défends, sous les peines les plus sévères, que, pour des » opinions religieuses, on prive personne de la vie. »

Une faute, trop ordinaire en administration, aigrit encore contre lui le peuple d'Antioche, qui souffrait d'une disette. L'empereur taxa les grains et publia des édits sévères contre les accaparements. Toute entrave qui gêne le commerce en détruit la féconde activité; la liberté seule favorise les spéculations, et par la concurrence établit le niveau des prix. Les grains devinrent plus chers et plus rares; les Syriens accusèrent le prince de leurs souffrances; il supporta ce reproche et n'y répondit qu'en prodiguant ses trésors pour alléger les maux de la multitude.

En butte aux railleries de la population nombreuse d'une grande ville, tourmenté par la haine des ariens et des catholiques, il se vit aussi contrarié par l'orgueil des philosophes qu'il aimait; et, pour les vaincre, il trouva un moyen

facile, celui de flatter leur vanité. Libanius refusait orgueilleusement de venir dans son palais se joindre à ses courtisans, et rejetait tous les dons de sa munificence. « En voici cependant un, dit Julien, que vous accepterez : je déclare » publiquement que vos actions vous assurent, au milieu des plus grands phi» losophes, le rang que vos discours vous donnent parmi les plus célèbres ora» teurs. »

Ce prince se montrait constamment neutre entre les ariens et les catholiques, soit par tolérance, soit dans le dessein de les affaiblir, en fomentant leurs divisions.

Il est certain que l'objet principal de ses pensées était la destruction du culte de Jésus-Christ, qu'il croyait contraire aux antiques mœurs et incompatible avec cette ancienne ambition des Romains, seule source de leur gloire.

Il composa contre le christianisme un livre que nous n'avons plus, mais dont saint Cyrille, en le réfutant, nous a fait connaître une partie. L'un et l'autre semblent s'être plus appliqués, dans leurs écrits, à renverser la doctrine qu'ils attaquent qu'à justifier celle qu'ils défendent.

Julien, dans son livre, comme dans une allégorie ingénieuse qui nous est restée, et dans laquelle il raconte ses malheurs, ses inspirations et sa gloire, s'attachait particulièrement à faire adopter aux peuples sa religion. Il la nommait l'*Hellénisme*, et lui donnait pour base l'idée d'un Dieu suprême et celle de son fils, le *Logos* de Platon, dont le soleil était l'image et le sanctuaire; les autres dieux n'en étaient, selon lui, que des émanations.

Enclin à favoriser les Juifs comme ennemis des chrétiens, il forma le dessein, pour démentir les prophéties, de rebâtir le temple de Jérusalem, détruit depuis trois siècles. Il en prévint les Juifs par un édit, les déchargea de tout impôt extraordinaire, leur fit ouvrir ses trésors, réunit pour l'exécution de cette entreprise un nombre immense d'ouvriers, et chargea l'intendant de la Palestine, Alipius, d'accélérer ce grand travail, lui ordonnant de n'épargner aucune peine ni aucune dépense pour le prompt achèvement de cet ouvrage.

Avant de construire le nouvel édifice, on démolit ce qui restait des ruines de l'ancien. Les Hébreux accouraient en foule de toutes les parties du monde dans la cité sainte, avec l'espoir de relever leur temple, leur culte, leur puissance et leur gloire.

L'événement trompa leur attente, et, si nous devons en croire non-seulement les écrivains ecclésiastiques, mais le païen Ammien Marcellin lui-même, on vit tout à coup des globes de feu sortir de la terre avec un grand bruit, s'élancer à plusieurs reprises sur les ouvriers, leur rendre inaccessibles les fondements du temple, et engloutir au milieu des flammes les plus intrépides travailleurs. Ainsi Julien se vit forcé d'abandonner son projet et de céder à la résistance des éléments qu'il ne put vaincre.

Sozomène, Ruffin, Socrate, ont repété ce fait, raconté par Ammien. Trois auteurs chrétiens de ce temps, saint Grégoire, saint Chrysostome, saint Ambroise, en attestent la vérité.

Cet événement affermit la foi des chrétiens, qui l'attribuaient à la volonté

céleste, et réduisit au désespoir les Juifs, dont plusieurs, dit-on, se convertirent. Les philosophes expliquèrent ce phénomène par la nature du terrain de cette contrée, où le bitume et le soufre sont abondants. Ils citaient, à l'appui de leur opinion, la fréquence des tremblements de terre, qui, depuis quelques années, avaient englouti dans les abîmes et consumé par les flammes tant de riches cités de l'Asie. Dans tous les temps la crédulité adopte plus facilement les relations miraculeuses que les récits fondés sur des causes naturelles.

Cependant l'empereur poursuivait avec activité le grand objet de son séjour en Syrie, et rassemblait de tous côtés des troupes, des armes, des vivres, des munitions pour la guerre qu'il méditait contre les Perses. Sapor, alarmé de ses préparatifs, et redoutant l'habileté du vainqueur de la Germanie, lui proposa la paix, en le laissant maître d'en régler les conditions. Julien, qui voulait terminer cette antique querelle par la conquête de la Perse et non par un traité, ne répondit à ses offres pacifiques que par un refus formel qui rompit toute négociation. Les chrétiens furent assujettis pour cette guerre à une taxe spéciale, mesure injuste que rien ne peut excuser; mais l'empereur, guidé par sa haine contre eux, les opprimait sans cesse, et croyait, en leur laissant la vie et la liberté de professer leur culte, être à l'abri de tout reproche de persécution.

Plusieurs nations de l'Orient lui offrirent des troupes auxiliaires. « Les Romains, répondit-il, donnent des secours aux autres et n'en reçoivent pas. » Les Sarrasins voulaient lui vendre leurs services; il leur répondit : « Un prince belliqueux n'a point d'or, mais du fer. » Le roi d'Arménie était tributaire des Romains; Julien, qui le méprisait parce qu'il avait embrassé le christianisme, au lieu d'invitation, lui envoya durement, comme à son sujet, l'ordre d'armer ses troupes et de marcher avec elles à sa suite.

L'armée romaine, divisée en plusieurs colonnes, marcha avec secret et rapidité, passa l'Euphrate sur différents points, et ses colonnes s'établirent dans des quartiers qui leur étaient marqués, à l'abri de quelques forteresses, jusqu'au moment désigné pour leur réunion (1).

Lorsque tous ces ordres furent exécutés, Julien sortit d'Antioche, jura de n'y plus revenir, et, comme preuve de son ressentiment, lui laissa pour gouverneur Alexandre d'Héliopolis, homme injuste, dur et violent. « Je sais bien, » disait-il, qu'Alexandre ne mérite pas de commander, mais Antioche mérite de » lui obéir. »

Arrivé à Bérée, il y trouva le polythéisme abandonné, et fit de vains efforts pour ramener le sénat de cette ville au culte des dieux. Barnes se montra plus favorable à ses vues; on s'empressa d'y sacrifier avec lui dans les temples de Jupiter et d'Apollon.

La célérité de sa marche fut telle qu'il avait passé l'Euphrate avant que les Perses le crussent parti d'Antioche. Malgré l'importance d'Édesse, il s'en éloigna, la sachant peuplée de chrétiens, et se rendit à Carrhes, ville que la défaite de Crassus avait rendue trop célèbre : elle était décorée par un temple

(1) An 363.

fameux dédié à la Lune, objet particulier de la dévotion de l'empereur. Procope, qui depuis paya de sa tête son élévation d'un moment, prétendait qu'étant à Carrhes Julien lui avait donné un manteau de pourpre, et l'avait désigné pour son successeur dans le cas où il mourrait dans cette expédition.

Deux chemins s'offraient à l'armée romaine pour la conduire en Perse, l'un par le Diabène, en passant le Tigre, l'autre par l'Assyrie, le long de l'Euphrate. Julien, pour tromper les Perses, fit reconnaître les deux routes, et s'y fit précéder par des détachements. Ayant ensuite laissé en Mésopotamie, sous les ordres de Procope et de Sébastien, trente mille hommes d'élite qui devaient, peu de temps après, le rejoindre en Assyrie, avec Arsace et ses Arméniens, il feignit de s'avancer du côté du Tigre, et marcha ensuite rapidement sur l'Euphrate. Ce fleuve portait cinquante vaisseaux de guerre et mille bâtiments chargés de vivres qui assuraient la subsistance des troupes.

Il était déjà en marche lorsqu'il reçut des lettres du plus sincère et du plus dévoué de ses amis, Salluste, préfet des Gaules, qui le conjurait de différer son expédition, parce que les dieux ne s'y montraient pas favorables. Julien, rassuré par d'autres augures, continua son mouvement, et, rencontrant sur sa route le tombeau du jeune Gordien, il honora par des libations la mémoire de ce prince, libations qu'on devait aussi répandre bientôt sur sa propre tombe.

Peu de jours après, un soldat, attaqué par un lion furieux, le tua d'un coup de lance, et l'empereur regarda la mort de ce monstre comme un présage de la chute du roi de Perse. Dans ce temps les catholiques, les ariens, les idolâtres et les philosophes, différant tous de doctrine, se rapprochaient tous par la superstition; ils doutaient des vérités et croyaient aux fables.

Un ancien préjugé, produit par de nombreux revers, était alors répandu dans l'Orient, et paraissait ébranler la confiance des Romains; on croyait généralement que jamais une armée romaine ne pourrait pénétrer en Perse sans s'exposer aux plus grands désastres. Julien s'efforça de détruire l'effet dangereux de cette tradition populaire; rassemblant ses troupes, il leur rappela les triomphes qui avaient illustré les armes de plusieurs généraux dont les aigles victorieuses avaient pénétré jusqu'au centre de l'Asie.

« Ces grands hommes, ajouta-t-il, n'étaient excités que par la gloire; nous » le sommes par elle et par la vengeance : la défaite de nos légions, la dévas» tation de nos champs, la ruine de nos villes nous arment pour une juste » cause. Réparons le passé, assurons l'avenir, et méritons une immortelle re» nommée. Je remplirai mes devoirs comme général, comme officier et comme » soldat. Les dieux m'annoncent que je marche sous de favorables auspices; » mais, si la fortune trahissait mon espoir, je m'estimerais heureux de termi» ner mes jours comme Mutius, Décius et Curtius, qui se dévouèrent pour la » patrie.

» Imitons nos ancêtres : leur constance surmontait tous les obstacles; ils » luttèrent péniblement plusieurs années avant de subjuguer Fidènes, Véies, » Numance; et la ruine de Carthage fut le prix d'un siècle de combats. Sui» vons les exemples glorieux de nos pères, mais évitons surtout un écueil trop

» souvent fatal à nos armées. La discipline fut la cause de nos succès, et la li-
» cence celle de nos revers. Combattons pour vaincre et non pour piller. La
» désobéissance me trouvera inflexible : que personne ne s'écarte de son dra-
» peau ; quiconque l'abandonnera sera mutilé.

» Ne redoutez pas les armes de l'ennemi, mais craignez sa ruse, et défiez-
» vous des piéges qu'il saura tendre à la cupidité. Soumis le premier à la règle
» commune, après la victoire on ne me verra point m'élever comme d'autres
» princes au-dessus des lois; je rendrai publiquement compte de ma conduite;
» marchez avec confiance; fatigues et dangers, tout sera commun entre nous.
» Livrez-vous à l'espérance, et n'oubliez pas que la justice de notre cause est
» le présage le plus certain de notre victoire. »

Les soldats, élevant leurs boucliers, répondent à ces paroles par une acclamation unanime, et s'écrient : « Courons sans crainte au combat, sous les or-
» dres d'un empereur invincible. »

L'armée se mit en marche sur trois colonnes, éclairée par des troupes légères : l'aile droite, commandée par Nevitta et protégée par la flotte, côtoyait l'Euphrate; la gauche, presque toute composée de cavalerie, s'avançait dans la plaine sous les ordres d'Arinthée et d'Hormisdas; Victor et Secondin conduisaient l'arrière-garde. Julien, placé au centre, se portait sur tous les points où sa présence devenait nécessaire.

La prise de trois forteresses fut sa première opération : la dévastation de la Syrie expia celle des provinces romaines. Les villes d'Hiacire et d'Ozogardane périrent dans les flammes.

On marchait depuis quinze jours sans avoir rencontré les Perses; enfin leur cavalerie parut. Hormisdas la chargea et la mit en fuite. Après ce succès, on arriva sans obstacles aux lieux où l'Euphrate se partage en deux bras : l'un tournait vers la Babylonie, l'autre tombait dans le Tigre, sur la route de Ctésiphon. Un corps nombreux de Perses défendait ce second bras : Julien, par ses manœuvres, les trompa, franchit le fleuve, et vint camper devant une des plus grandes villes d'Assyrie, qu'on nommait Pyrisabor.

Sa nombreuse population résista d'abord courageusement aux attaques des Romains; mais lorsque les habitants virent avancer contre leurs murailles l'hélépole, la plus redoutable des machines des anciens, et qu'on devait au génie de Démétrius Poliorcète, la terreur s'empara de leurs esprits; ils capitulèrent et ouvrirent leurs portes. L'empereur trouva dans cette ville une grande quantité de vivres et d'armes.

Après ce triomphe, les soldats fatigués murmuraient et refusaient de pénétrer plus avant dans ces vastes contrées qui avaient servi de tombeau à tant de légions. Julien, par son éloquence, trouva le moyen d'apaiser leurs murmures et de ranimer leur ardeur. Continuant sa marche, il tourna de vastes marais et s'approcha de la ville de Maogama. Comme il s'avançait presque seul pour la reconnaître, il se vit entouré par dix cavaliers perses, en tua quelques-uns, mit les autres en fuite, et dut son salut à son intrépidité. Au troisième assaut la ville fut prise et livrée à la fureur du soldat.

On conduisit devant l'empereur de nobles captives remarquables par leur beauté; il refusa de les voir, voulant imiter la sagesse de Scipion comme son courage.

Peu de jours après, les ruines de l'antique Séleucie s'offrirent à ses regards: triste monument de l'inconstance du sort et de l'existence passagère des empires!

La flotte quitta l'Euphrate pour entrer dans le Tigre; il fallait traverser ce dernier fleuve. Effrayés de l'escarpement de ses rives et de la rapidité de son cours, les officiers conjuraient Julien de différer ce passage.

« Qu'y gagnerez-vous? répondit ce prince: le temps ne ralentira pas la mar-
» che de ce fleuve et n'aplanira pas ses bords, mais il grossira seulement le
» nombre des ennemis qui le défendent. » On se tut et l'on obéit.

Après un combat sanglant, la victoire se décida pour les Romains; l'empereur vainquit l'ennemi, dompta les flots, traversa le fleuve, tua six mille Perses, et poursuivit les débris de leur armée jusqu'aux portes de Ctésiphon.

C'était la borne fatale que depuis longtemps une sage prévoyance, qui s'appuyait sur de prétendus oracles des dieux, avait défendu aux Romains de dépasser.

Julien crut devoir y faire un sacrifice à Mars. Sur dix taureaux qu'on devait sacrifier, neuf meurent avant d'arriver jusqu'à l'autel; le dixième s'échappe; on le ramène, il tombe sous le couteau sacré; mais ses entrailles n'offrent au pontife que des signes menaçants.

Julien, cessant de respecter le Ciel lorsqu'il s'oppose à sa gloire, s'emporte contre Mars, jure qu'il ne lui fera plus de sacrifices, et ordonne aux soldats consternés de n'écouter d'autres augures que leur vaillance et sa fortune.

Comme il voulait éviter la perte de temps qu'entraînerait le siége d'une grande ville, il essaya par de hautains défis d'irriter le courage des habitants de Ctésiphon, pour attirer et combattre leurs troupes dans la plaine; mais ils lui répondirent que s'il voulait satisfaire ce brûlant désir de se mesurer avec les Perses, il devait s'éloigner de leurs inexpugnables murailles et marcher contre l'armée du roi des rois.

Dans le même temps un envoyé de Sapor se présenta dans le camp romain: le roi de Perse écrivait au prince Hormisdas, promettait de lui rendre justice, et sollicitait sa médiation pour conclure la paix avec l'empereur.

Julien, comme presque tous les conquérants, s'était enivré d'orgueil: sa philosophie avait cédé à ce redoutable poison, toujours caché dans la coupe de la gloire. On perd souvent la puissance et la renommée qu'on veut trop étendre. Ce prince rejeta les propositions de Sapor, et le défia au combat dans les plaines d'Arbelles, espérant y triompher comme Alexandre. La rapidité d'un second bras du Tigre ralentit sa marche; différents obstacles retardèrent l'arrivée de l'armée de Mésopotamie, et la fortune commença dès lors à trahir un prince que la prudence abandonnait.

Dans ces circonstances critiques, un Perse, distingué par sa naissance, se présente à l'empereur comme un proscrit irrité qui veut se venger des injus-

tices de son roi : « Vous pouvez, seigneur, dit-il à Julien, vous rendre maître » de la Perse en peu de temps, et avant que Sapor ait rassemblé l'armée des- » tinée à la défendre; mais il faut vous éloigner de vos vaisseaux; votre mar- » che trop lente rendrait vos progrès impossibles : vous avez deux armées, » dont l'une s'épuise péniblement à traîner l'autre. Votre flotte est plutôt un » obstacle qu'un secours; délivrez-vous de ces entraves; je connais un che- » min qui vous conduira promptement au but de vos désirs, au centre de » notre empire; osez le suivre. Prenez des vivres pour quatre jours, je vous » servirai de guide; ma tête, que je vous livre, est le garant de ma foi. »

Julien, trop crédule, oubliant l'exemple funeste de Crassus et d'Antoine, suit le conseil du perfide transfuge, méprise les sages avis d'Hormisdas, brave les murmures de l'armée, prend pour vingt jours de vivres, livre ses vaisseaux aux flammes, et se met témérairement en marche sous la conduite d'un traître, qui disparaît au moment où l'armée, privée des secours de sa flotte, est engagée dans le désert.

L'empereur, trop tard éclairé sur sa faute, honore au moins son malheur par sa fermeté. Changeant de route, et s'éloignant du Tigre, il entre dans une plaine dont la fertilité semblait devoir dissiper ses alarmes; mais la cavalerie perse se répand dans les campagnes, brûle les moissons, détruit les villages, prive les Romains de toute ressource, et les livre en peu de temps à tous les maux d'une disette affreuse, ennemi plus redoutable que toutes les forces de l'Orient.

Julien, abandonnant alors toute idée chimérique de conquêtes, ne songe plus qu'au salut de l'armée. Après une longue délibération, il se décide à rentrer dans ses limites, en regagnant la Corduène, petite province d'Arménie dépendante des Romains; mais le roi de Perse, qui avait prévu ce dessein, s'y oppose et paraît bientôt à la tête d'une armée dont les escadrons nombreux couvrent la plaine. Les Romains, sans cesse harcelés, poursuivent leur retraite en combattant à chaque pas.

Leur courage repoussait à chaque poste l'ennemi; mais cet ennemi recommençait à tous moments ses attaques. Enfin, le 22 juin, toutes les forces réunies du roi de Perse attaquèrent Julien dans un lieu nommé Maranges : la vaillance romaine triompha du nombre. Les Perses furent battus et mis en fuite; mais leurs vainqueurs étaient eux-mêmes vaincus par la famine.

L'intrépide Julien ne pouvait plus alléger les souffrances des soldats qu'en les partageant. Son exemple soutenait seul leur courage : en vain leur dévouement s'efforçait de lui faire accepter les aliments conservés pour lui seul; il les distribuait entre tous.

Le 26 juin, au milieu de la nuit, il croit revoir le génie de l'empire, mais pâle, triste et couvrant d'un voile lugubre sa tête et sa corne d'abondance, dont jaillit un instant une flamme brillante qui tombe et s'évanouit : funeste image de sa destinée! Effrayé de cette apparition, il appelle près de lui les aruspices toscans, qui déclarent que les dieux défendent de combattre.

L'empereur ne croit point qu'un lâche conseil puisse venir du Ciel; il con-

tinue sa marche. L'excessive chaleur l'empêche de se couvrir de ses armes : il court à la tête des colonnes pour reconnaître le pays que l'on doit traverser : bientôt on l'avertit que son arrière-garde est attaquée. Saisissant son bouclier, mais oubliant de prendre sa cuirasse, il s'élance dans la mêlée, ranime les siens par des prodiges de valeur, fait un grand carnage des Perses, revient à l'avant-garde qui combattait aussi un corps plus nombreux, enfonce les ennemis, les met en fuite, et les poursuit avec une ardeur qu'aucun conseil ne peut contenir : en vain ses plus braves soldats lui crient de se retirer, rien ne l'arrête. Enfin le javelot d'un cavalier persan effleure son bras, entre dans ses côtes et pénètre jusqu'à son foie. Il tombe; on l'emporte sur un bouclier. A peine a-t-on mis l'appareil sur sa blessure, qu'apprenant que les ennemis tentent un nouvel effort il s'élance encore à cheval pour retourner au combat; mais le sang qui sort à gros bouillons de sa plaie, le fait tomber de nouveau. La fureur des Romains, le désespoir des Perses rendent, jusqu'au soir, la bataille acharnée et la victoire indécise.

Cependant rien ne put résister à la furie des légions, lorsqu'elles crurent la vie de l'empereur en danger. La cavalerie des immortels même succomba sous leurs coups. Le triomphe des Romains fut complet : les Perses en déroute perdirent leurs plus braves soldats, cinquante satrapes et les deux généraux qui les commandaient.

Si Julien eût survécu à cette victoire, elle eût peut-être été décisive. Ce prince blessé se rassurait sur la foi d'un ancien oracle. On lui avait autrefois prédit dans la Gaule qu'il mourrait en Phrygie; mais, lorsqu'il apprit que le bourg dans lequel il se trouvait portait ce nom fatal, il perdit tout espoir. Tous ceux qui l'entouraient poussaient des gémissements et répandaient des larmes. Lui seul, étendu sur une peau de lion, montrait dans ses derniers moments une inébranlable fermeté. « Chers compagnons, leur dit-il, la nature » me redemande ce qu'elle m'a prêté; je lui rends ce que j'ai reçu d'elle, non » avec la douleur d'un homme trop attaché aux liens de la vie, mais avec la » tranquillité d'un débiteur qui s'acquitte. La philosophie m'a convaincu que » l'âme n'est heureuse qu'au moment où elle est affranchie des entraves du » corps. Il faut se réjouir et non s'affliger quand la plus noble partie de nous-» mêmes se dégage de celle qui la dégrade, et la mort est souvent la plus » belle couronne que les dieux décernent à la vertu. Je la reçois comme » une grâce qui me sauve de beaucoup d'écueils. J'ai vécu sans crime, je » meurs sans remords.

» Au faîte du pouvoir, comme dans la disgrâce et dans l'exil, j'ai toujours fait » ce que j'ai dû; regardant mon autorité comme une émanation de la puissance » divine, je l'ai conservée, je crois, sans tache, en gouvernant les peuples avec » douceur, et en ne déclarant la guerre qu'avec justice. Le succès ne dépen-» dait pas de moi, mais des dieux.

» Ennemi du pouvoir arbitraire et de l'ambition, qui corrompent les mœurs » et ruinent les États, la paix était le but constant de mes vœux; mais lorsque

» la patrie m'a appelé au combat, j'ai obéi à sa voix avec une piété filiale, et » j'ai bravé pour elle, sans crainte, tous les dangers.

» Depuis longtemps on m'avait prédit que je mourrais d'une mort violente. » Je remercie le Dieu éternel de ce qu'il ne m'a point fait périr sous les poi- » gnards de perfides conjurés, ou dans les tourments d'une longue maladie, » ou par le supplice qui a terminé les jours de trop de princes coupables. Il a » trouvé sans doute que je méritais, en m'arrêtant au milieu du cours d'une » gloire florissante, de me faire sortir de ce monde par un illustre trépas.

» La raison nous dit qu'il est également lâche de désirer la mort quand elle » n'est pas nécessaire, ou de vouloir la fuir lorsqu'il est temps de s'y soumet- » tre. Mais je sens que la force m'abandonne et m'empêche de prolonger » ces derniers adieux.

» Vous devez vous occuper de l'élection d'un empereur; je ne veux point » prévenir votre choix. Le mien pourrait mal tomber; et, si vous ne le confir- » miez pas, il n'aurait d'autre effet que de perdre celui que je vous aurais dé- » signé. Mon seul vœu, comme fils reconnaissant de la république, c'est qu'a- » près moi vous confiiez son gouvernement à un chef vertueux. »

Après ce discours, qui redoubla l'affection et les regrets des assistants, il ordonna que son corps fût porté à Tarse, et distribua ses biens entre ses amis. Comme il s'étonnait de l'absence de l'un d'eux, nommé Anatole, Salluste lui répondit : « Anatole est déjà heureux. » Julien, comprenant ce qu'il voulait dire, montra autant de douleur de cette perte que d'indifférence sur son propre sort. Comme ses amis éclataient en sanglots : « Quelle faiblesse, leur dit- » il, de pleurer un prince qui s'éloigne de la terre pour se réunir aux astres » et aux esprits célestes! »

Après un court évanouissement, ayant repris l'usage de ses sens, il fit appeler les philosophes Priscus et Maxime, soutint avec eux une longue discussion sur l'existence de l'âme; mais enfin sa plaie se rouvrit, sa respiration devint pénible; il demanda de l'eau, et après l'avoir bue, il expira sans effort.

Ce prince mourut le 27 juin 363, dans la trente-deuxième année de son âge, sept ans après son élévation au titre de César, trois ans depuis qu'on l'avait proclamé Auguste. Il ne régna seul que vingt mois.

Sans écouter les panégyristes ni les détracteurs de ce prince, qui le représentent, les uns comme le modèle des rois, et les autres comme un tyran, il suffit de connaître ses actions et de lire ses ouvrages pour lui assigner un rang distingué parmi les hommes justement célèbres.

Il fallait que son mérite fût éclatant, puisque sa renommée a traversé les siècles, malgré la chute de la religion qu'il voulait relever et le triomphe de celle qu'il s'était efforcé d'abattre.

On doit plaindre son erreur et sa passion pour l'idolâtrie; mais il est impossible de ne pas admirer un prince qui vécut, qui gouverna et qui mourut en ancien Romain.

Pendant son règne les Barbares vaincus respectaient les frontières de l'empire; l'agriculteur et le commerçant se voyaient à l'abri des concussions; les délateurs se cachaient; la justice présidait les tribunaux; la liberté reparaissait dans le sénat; la discipline rendait aux armées leur force et leur gloire.

Le luxe de la cour ne pesait plus sur les provinces. Les champs et les temples retentissaient des hymnes antiques, et, ce qui valait mieux encore, des actions de grâces rendues librement à une puissance protectrice par la reconnaissance publique.

Les églises chrétiennes seules faisaient entendre des plaintes et des gémissements; leur douleur était juste, mais peut-être exagérée; elles avaient à déplorer non leur ruine, mais la perte de leur domination.

L'édit qui nous reste de Julien, en prouvant son étrange partialité pour le polythéisme, nous fait au moins connaître avec certitude que, si les chrétiens condamnaient avec raison son apostasie, ils ne pouvaient au moins l'accuser de persécution : si la cour leur était fermée, les églises leur restaient ouvertes, et l'injustice du prince à leur égard gênait plus leur ambition que leur foi.

« Je ne veux point, disait-il, que l'on fasse mourir les galiléens, ni qu'on » les frappe injustement, ni qu'on les maltraite en quelque manière que ce » soit; mais je veux absolument qu'on leur préfère les adorateurs des dieux. » La folie des galiléens a placé l'empire près de sa perte, et la bonté des dieux » nous a sauvés. Il est donc juste d'honorer ces dieux et de distinguer les per- » sonnes et les villes qui les honorent. »

Ces paroles et sa conduite donnent la juste mesure des reproches qu'on pouvait lui adresser avec fondement, mais qu'un faux zèle a poussés jusqu'à l'excès.

Les victoires de Julien, sa constance dans l'adversité, sa modération dans la fortune, son audace dans le péril, la rapidité de ses marches le placent à côté des plus grands capitaines. Sa tempérance, la sévérité de ses mœurs, son amour pour la philosophie qui réglait toutes ses actions, et la sagesse de ses maximes, ne le rendent point indigne du modèle qu'il s'était proposé, le vertueux Marc-Aurèle. Heureux si, se bornant à marcher sur ses traces, il n'eût pas voulu imiter Alexandre, et se livrer à un désir effréné de gloire qui le fit périr à trente-deux ans, comme le héros macédonien, en laissant l'État en proie aux malheurs qui suivent presque toujours la fortune des conquérants!

Si les grandes actions de Julien nous portent à l'admirer, la lecture de ses lettres doit le faire aimer. Quoique maître du monde, il sentait le besoin et le prix de l'amitié. On le vit entreprendre de longs voyages pour plaider, comme un simple citoyen, la cause de Cartésius, l'un de ses amis, et d'une femme vertueuse et riche, nommée Arété, que des hommes puissants et injustes voulaient dépouiller de leurs biens.

On voit dans ses lettres, écrites avec l'abandon de la confiance, combien il aurait préféré la retraite au trône, et à quel point il redoutait le fardeau de la

souveraineté, « trop fort, disait-il, pour un homme, et qui exigerait le génie » d'un dieu. »

Celui qui connaît si bien l'étendue de ses devoirs s'efforce de les remplir. Sa vie entière était consacrée au travail, et peu d'écrivains de l'antiquité le surpassèrent en talents et en activité.

Malgré les efforts de la haine qui voulait effacer sa mémoire, plusieurs de ses écrits sont parvenus jusqu'à nous; nous ne parlerons point de ses panégyriques de Constance et d'Eusébie, l'un dicté par la nécessité, l'autre par la reconnaissance, ni de l'éloge du *Soleil-roi* ou du *Logos* de Platon, dans lequel il se montre plus sophiste qu'orateur; mais nous citerons trois ouvrages ingénieux où brille une vive imagination, et dont le mérite n'est point affaibli à nos yeux par la différence des temps et des mœurs.

Le premier est une allégorie qui, dans un cadre étroit, peint son caractère, exprime sa doctrine, retrace ses malheurs et raconte sa gloire.

L'autre est une satire historique et piquante, dans laquelle, faisant paraître en présence des dieux Hercule, Alexandre et tous les Césars, depuis Jules jusqu'à Constance, il apprécie avec un rare discernement leurs qualités et leurs défauts. Le but du combat qu'ils se livrent est de décider le rang que chacun d'eux doit occuper dans le ciel.

La forme de cette satire est ingénieuse et nouvelle. Le fond de cet écrit, très-philosophique, se trouve, sans blesser les convenances, égayé par l'esprit caustique du vieux Silène, censeur joyeux des divinités de l'Olympe et des héros de la terre.

Dans cette lutte entre tant de grands hommes, la philosophie l'emporte sur la gloire, et la justice des dieux accorde à Marc-Aurèle la prééminence sur tous ses concurrents.

Une autre satire, moins grave et peut-être plus piquante, c'est le *Misopogon*, dont nous avons déjà parlé. Julien s'y peint tout entier; ses railleries contre les habitants efféminés d'Antioche sont amères; la colère les dicte; mais il est rare de voir un prince tout-puissant et offensé ne se servir que de son esprit pour venger ses injures, et ne répondre à des libelles que par une satire.

Après le retour de l'armée romaine en Syrie, les restes de Julien furent enterrés avec pompe dans la ville de Tarse.

Les chrétiens crurent que son âme devenait la proie des enfers; les païens le placèrent au rang des dieux, honorèrent son tombeau comme un temple, et y gravèrent en grec cette inscription : *Ici repose Julien, qui perdit la vie après avoir passé le Tigre. Il fut un excellent empereur et un vaillant guerrier.*

CHAPITRE V.

JOVIEN.

(An 363.)

L'empire est refusé par Salluste. — Élection de Jovien. — Son origine et son caractère. — Défection et retraite de l'armée après la mort de Julien. — Paix entre Jovien et Sapor. — Funérailles de Julien. — Tolerance de Jovien pour tous les cultes. — Troubles à Antioche. — Mort de Jovien.

Le trône était vacant, l'armée en péril; il fallait préserver l'empire des malheurs d'une guerre civile et religieuse. On voulait surtout se hâter de nommer un chef pour contenir et diriger les troupes, épuisées par les combats, exténuées par la famine, et sans cesse pressées par l'ennemi.

Le grand intérêt du salut public l'emporta dans ce moment sur l'esprit de parti, et l'on vit les factions idolâtre, catholique et arienne se réunir pour élever au pouvoir suprême un païen, Salluste, préfet du prétoire, ami de Julien, et digne par ses talents comme par ses vertus de lui succéder.

Mais Salluste, plus frappé du poids du sceptre que de son éclat, refusa le fardeau dont l'estime générale voulait le charger. Son âge et sa santé furent les motifs de son refus.

Alors un des généraux, élevant la voix, dit à ses compagnons : « Si Julien » eût été forcé de s'éloigner de l'armée, vous ne vous occuperiez aujourd'hui » que de l'intérêt le plus pressant, celui d'accélérer et d'assurer notre retraite. » Agissons donc comme si l'empereur vivait encore; ne nous occupons que de » notre salut. Quand nous serons en Mésopotamie, nous ferons un choix mé» dité plus sagement, et dont personne ne pourra contester alors la légalité. »

Cet avis, le plus sage peut-être, était au moment d'être adopté; mais tout à coup quelques voix prononcent le nom de Jovien. Les acclamations des soldats qui entouraient le conseil ne laissent pas le temps d'opiner. La multitude, plus éloignée, entendant le cri de *vive Jovien!* et trompée par la désinence

du nom, se persuade que Julien revient à la vie. Les transports bruyants de la joie publique sont regardés comme une approbation universelle du choix des généraux; Jovien est proclamé Auguste par le conseil; l'erreur des légions n'est dissipée que par l'apparition du nouvel empereur, et lorsqu'il n'était déjà plus temps de la réparer.

Flavius Claudius Jovianus était fils d'un paysan de Mœsie; son père, le comte Varronien, élevé aux plus hauts grades par sa bravoure, avait commandé, sous Dioclétien, un corps de sa garde, qu'on nommait les *joviens,* et par affection pour cette troupe, il en fit porter le nom à son fils. Jovien se distingua tellement par son courage et par sa probité, que Julien, lui pardonnant son inviolable attachement à la foi chrétienne, ne l'éloigna pas de lui, et même lui laissa l'important emploi de commandant de la garde intérieure du palais, et de comte des domestiques.

A la mort de Constance, il fut chargé de conduire à Constantinople le corps de ce prince, et les honneurs qu'il reçut dans la capitale à cette époque parûrent, à quelques hommes superstitieux, un présage de sa grandeur future.

Aucun éloge ne doit paraître mieux mérité que celui qui sort de la bouche d'un ennemi. Ammien était idolâtre; sa partialité contre les princes qui favorisaient le christianisme ne l'empêcha point de peindre Jovien comme un monarque généreux, affable et bienfaisant. Sa bravoure et son activité lui attiraient l'estime; la gaîté de son caractère le faisait aimer généralement, et, sa tolérance éclairant son zèle, on ne le vit jamais persécuter ni les hérétiques ni les païens. On ne lui reprocha d'autres défauts que celui d'être enclin au vin et au plaisir. Son peu d'expérience en administration lui fit commettre des fautes que la difficulté des circonstances et la sagesse de ses intentions rendirent excusables.

Ce prince, doué d'une beauté remarquable, était d'une si haute stature, que, dans les premiers moments, on ne trouva point de vêtement impérial qu'il pût porter. Quand le sort le plaça sur le trône, il parut plus étonné qu'enivré de son élévation, et se voyant tout à coup le chef de tant de généraux qui le commandaient la veille, il ne se montra ni fier ni timide. Ferme dans ses principes et incapable de dissimulation, son premier soin fut de rassembler les légions et de leur déclarer que « chretien et craignant le courroux du Ciel, il ne pouvait » commander à des idolâtres. »

Les écrivains ecclésiastiques assurent qu'alors toutes les légions s'écrièrent qu'elles étaient chrétiennes, et que l'erreur dans laquelle Julien les avait entraînées avait duré trop peu pour leur faire oublier la foi et l'exemple du grand Constantin.

Il paraît peu vraisemblable qu'une seule parole d'un prince change soudainement la religion d'une armée; mais cependant, ce qui est certain, c'est que depuis cette époque le christianisme reprit dans l'empire sa domination et ne la perdit plus.

Lorsqu'un peuple est tombé dans la servitude, la crainte et l'espoir dictent les opinions; la nation se plie au caractère de son maître: les Romains étaient

alors si corrompus, que l'autorité réglait leur foi, et que la plupart changeaient de religion comme de prince.

Lorsque le ressentiment des chrétiens cessa d'être contenu par la puissance de Julien, ils donnèrent un libre cours à leur haine, et outragèrent sa mémoire par les bruits les plus injurieux. Quelques écrivains ecclésiastiques, tels que Théodore et Sozomène, prétendirent que ce prince, se sentant blessé, crut voir apparaître Jésus Christ, remplit ses mains de son propre sang, le lança contre le ciel et s'écria : « Tu triomphes, Galiléen! Tu me poursuis jusqu'aux extré-» mités du monde. Eh bien! je t'y renierai encore; rassasie-toi à ton gré de » mon sang, puisque tu m'as vaincu. »

Plusieurs auteurs païens, non moins passionnés, débitaient d'autres fables, attribuaient la mort de l'empereur à la trahison, et le disaient tombé sous les coups d'un Romain chrétien et fanatique. Les Perses crurent ou feignirent de croire cette dernière version qu'ils s'efforcaient d'accréditer, afin de flétrir leurs ennemis du nom de traîtres, et d'allumer entre eux le flambeau de la discorde.

La joie de Sapor, lorsqu'il apprit par un transfuge la mort de son vainqueur, fut aussi vive que sa terreur avait été profonde. Les Perses conservèrent longtemps l'impression de la crainte que leur inspirait ce guerrier redoutable; ils le représentaient sous l'emblème de la foudre, ou sous celui d'un lion vomissant des flammes.

On croyait généralement qu'autrefois la mère de Julien, peu de jours avant sa naissance, pressentant la destinée glorieuse de son fils, avait rêvé qu'elle mettait Achille au monde.

La consternation, qui naguère remplissait le camp des Perses, passait alors dans celui des Romains. Ceux-ci, tout en abandonnant le culte des dieux, craignaient encore superstitieusement la voix des aruspices, qui continuaient à prédire de grands malheurs si l'on s'arrêtait pour combattre. Ainsi l'armée, au lieu de poursuivre ses avantages et de recueillir les fruits de la dernière victoire de Julien, se mit promptement en marche pour regagner le Tigre.

Sa retraite, qui ressemblait à une fuite, ranima la confiance et l'ardeur des Perses; ils vinrent en foule l'attaquer. La cavalerie romaine se voit d'abord enfoncée par les éléphants, et jette le désordre dans l'infanterie : cependant les légions ralliées rétablissent le combat, repoussent l'ennemi, continuent leur marche, et parviennent à un vallon où elles se retranchent. Là se livre une nouvelle bataille; les Perses, couronnant les hauteurs qui dominent le vallon, se précipitent sur les Romains, leur reprochent d'avoir trahi leur prince et de fuir leur ennemi, les accablent à la fois de traits et d'injures. D'un côté l'espoir de faire subir à leurs éternels adversaires le sort funeste de l'armée de Crassus, de l'autre le souvenir de tant d'exploits, la honte d'être vaincus et la crainte d'être détruits excitent la fureur des combattants, rendent la mêlée affreuse et la victoire incertaine.

Après des efforts prodigieux, les Perses forcent la porte du camp et pénètrent jusqu'à la tente de l'empereur. Dans cette extrémité, Jovien, justifiant son élévation par son courage, ranime et ramène au combat ses soldats effrayés,

épouvante ses plus braves ennemis par ses coups hardis, rassure par son exemple ses plus timides guerriers, chasse les Perses de son camp, les poursuit, en fait un grand carnage, et continue sa retraite avec plus de sécurité.

On arrive enfin aux bords du Tigre; mais on n'avait ni barques ni pont pour passer ce fleuve rapide, dont l'autre rive se trouve hérissée d'ennemis : en vain l'empereur, craignant d'exposer ses troupes à une perte certaine, veut leur faire prendre une route plus longue, mais moins périlleuse; la peur rend quelquefois téméraire : les Romains déclarent par de grands cris qu'ils veulent tenter ce dangereux passage; Jovien se voit forcé de céder à leurs instances.

Cinq cents nageurs gaulois franchissent le fleuve pendant la nuit, surprennent les Perses qui gardaient la rive opposée, et les égorgent. Animée par ce succès, toute l'armée veut passer le Tigre sur des outres, formant par des liens un pont fragile; mais la rapidité du fleuve, qui engloutit les plus hardis, intimide le reste, qui renonce enfin à cette folle entreprise.

Cependant Sapor redoutait encore les Romains qu'il voyait fuir; chaque combat lui enlevait une foule de soldats; il craignait surtout l'arrivée prochaine d'un corps de quarante mille hommes que Julien avait laissé en Mésopotamie sous les ordres de Procope. Agité par ces pensées, et désespérant de détruire Jovien par la force, il résolut de le tromper et y réussit.

Le *suréna* (c'était le titre donné en Perse au général de la cavalerie) se présente dans le camp romain : « Prince, dit-il à l'empereur, mon maître respecte » la vertu malheureuse : loin d'être ébloui par ses succès, il vous offre la paix » à des conditions honorables, et vous propose même son alliance. »

L'armée romaine était privée de vivres; Jovien craignait l'ambition de Procope, et ne voulait pas devoir le salut de l'armée à son secours. Il accueillit favorablement le ministre de Sapor, envoya Salluste près de ce prince, et montra, sans prudence, un désir trop impatient de conclure la paix. Cet empressement rendit le roi de Perse plus exigeant. L'empereur commit une faute plus grave : pendant ces pourparlers il suspendit sa marche, et perdit en négociations quatre jours qui auraient suffi, comme le remarque Ammien, pour faire arriver l'armée dans la Corduène, et pour la mettre en état de dicter la paix au lieu de la subir.

Cependant les souffrances produites par la disette augmentaient à tout instant; le soldat affaibli ne pouvait plus combattre; les forces de l'ennemi grossissaient sans cesse, et ses prétentions s'élevaient chaque jour. Enfin on en vint à une telle extrémité qu'il fallait périr ou se soumettre. Jovien signa un traité honteux; on céda aux Perses cinq provinces au delà du Tigre, Zingar en Mésopotamie, et Nisibe même, que Rome avait constamment possédée epuis la guerre de Mithridate; enfin, pour comble d'abaissement, on abandonna l'Arménie, et on livra au ressentiment des Perses son roi Arsace, le plus constant allié des Romains.

Rarement on observe avec fidélité un traité dicté à la faiblesse; Sapor ne fournit pas les vivres qu'il avait promis, et, avant d'arriver en Corduène, la

plus grande partie de l'armée périt de faim dans cette désastreuse retraite.

Jovien, en rentrant dans les limites resserrées de l'empire, nomma généralissime de la cavalerie et de l'infanterie le comte Lucilien, ancien favori de Constance, et le fit partir pour Milan, en le chargeant du soin de veiller à la tranquillité de l'Occident.

Un Franc, nommé Malaric, reçut de lui le commandement des Gaules : l'empereur écrivit à Rome pour inviter le sénat à confirmer son élection ; mais on ne regardait alors cette légalisation que comme une vaine forme d'usage, et, sans attendre une réponse, il se désigna lui-même consul, et se donna pour collègue Varronien son père.

La nouvelle de la mort de Julien, répandue dans l'empire, remplissait les chrétiens de joie et les païens de désespoir. Le philosophe Libanius, fidèle à ce grand prince, prononça son éloge. Antioche, qui avait bravé sa puissance, insulta sa mémoire : les baladins, les pantomimes, les comédiens, dont il dédaignait les jeux, dont il méprisait la licence, outragèrent sa pompe funèbre par de grossières railleries ; mais, après quelques moments donnés aux transports de la haine et au triomphe de l'esprit de parti, les yeux s'ouvrirent sur la perte qu'on venait de faire, sur le vide que laissait le trépas d'un homme de génie et d'un grand capitaine, et tout autre sentiment fit place à la profonde douleur produite par la honte et par les calamités de l'empire.

Antioche, qui devenait ville frontière, aperçut ses dangers ; le désespoir des habitants de Nisibe, de Zingar et des provinces cédées, qui fuyaient leurs foyers et abandonnaient leurs champs pour ne point cesser d'être Romains, attirait sur Jovien des reproches auxquels il ne pouvait opposer que la détresse et la volonté de l'armée. On le blâmait surtout d'avoir abandonné cet ancien principe de la politique romaine, qui défendait de céder à la force et de conclure la paix après une défaite ; l'empereur aurait été en effet réellement coupable, s'il eût commandé des hommes capables par leur discipline et par leur fermeté de garder et de suivre ces antiques maximes.

Jovien conduisit à Tarse le corps de Julien et lui fit rendre les honneurs funèbres. Il trouva dans cette ville les chrétiens persécuteurs, les païens opprimés et l'arianisme triomphant. L'empereur opposa son autorité à la persécution, protégea efficacement les idolâtres, représenta aux chrétiens que « Dieu rejetait les hommages forcés, et que la violence ne faisait que des hypocrites. » Il publia une loi de tolérance pour tous les cultes. Il mérita ainsi, en se conformant au véritable esprit de la charité évangélique, les éloges que lui donna Thémistius dans son panégyrique, prononcé en sa présence.

D'un autre côté, dans le dessein de satisfaire aux vœux des partisans de son culte, il fit reparaître sur le *labarum* le nom de *Jésus-Christ*, et rétablit dans son siége le célèbre Athanase, contre lequel Julien, cette fois injuste, avait lancé un décret d'exil.

Athanase fut mandé à Antioche. Cet évêque éloquent et vertueux montrait pour l'Église cet amour passionné qui enflammait les anciens Romains pour leur patrie ; et ce qui fonde la plus belle partie de sa gloire, c'est que, sans

cesse persécuté par l'envie et par la haine, il ne se montra jamais aigri par le malheur, et condamna toujours les lois de rigueur.

Les ariens le virent avec effroi en faveur; chaque parti voulait animer l'empereur contre ses adversaires; mais il leur répondit à tous : « Je hais les con» troverses, je contiendrai les factions; je n'aime et n'honore parmi les chré» tiens que ceux qui ont des vertus chrétiennes et des sentiments pacifiques. » Il recueillit en partie le fruit de sa sagesse, et il vit dans le concile d'Antioche, convoqué par ses ordres, un grand nombre d'ariens se rapprocher des catholiques, et souscrire la formule de Nicée.

Les habitants de cette grande ville, toujours frondeurs et séditieux, n'épargnèrent pas plus, dans leurs railleries, Jovien que son prédécesseur. « C'est un » nouveau Pâris, disaient-ils; il est beau comme lui, et comme lui a cause la » perte de son pays. Les dieux semblent avoir formé son corps aux dépens de » son esprit. » Jovien ne répondit à leur insolence que par son mépris.

Il reçut à Antioche d'alarmantes nouvelles de la Gaule. Lucilien, son beau-père, y fut massacré. Valentinien, son lieutenant, n'échappa a la fureur du peuple que par le courage de son hôte. Malaric avait refusé le commandement de cette province; Jovinius l'accepta. Cet ancien officier, nommé autrefois au même emploi par Julien, parvint à réprimer la sédition. Elle n'avait pour cause que la vive douleur produite par la mort du libérateur de la Gaule.

Valentinien, échappé à la mort, vint trouver l'empereur, qui lui confia le commandement de sa garde. Jovien venait de nommer consul son propre fils, Varronien, encore au berceau.

Rome, Constantinople et toutes les armées avaient reconnu le nouvel empereur; la capitale de l'Orient lui préparait une magnifique réception; et sa femme, l'impératrice Chariton, partie de Constantinople avec un nombreux cortége, venait au-devant de son époux, lorsque, le 17 février 364, on le trouva mort dans son lit.

Les uns attribuèrent cet événement à la vapeur du charbon, les autres à l'ambition et à la trahison de Procope, qui cependant n'en retira aucun fruit. Les légions offrirent de nouveau l'empire à Salluste, qui le refusa; à Januarius, parent de Jovien, qui le dédaigna ou le craignit; enfin leur choix tomba sur Valentinien qui était alors absent. Personne ne prononça le nom du fils de Jovien. Cet enfant, n'ayant point été nommé César, n'avait aucun droit dans un empire électif.

Jovien fut enterré à Constantinople; il n'occupa le trône que huit mois. La reconnaissance des chrétiens et sa tolérance pour les païens l'ont fait placer au nombre des bons princes.

CHAPITRE VI.

VALENTINIEN, GRATIEN, CÉSARS; VALENTINIEN II, EN OCCIDENT; VALENS, PROCOPE, USURPATEURS, EN ORIENT.

(An 364.)

Portrait de Valentinien. — Sa fermeté à l'égard des soldats. — Association de Valens à l'empire. — Partage de l'empire entre Valentinien et Valens. — Usurpation de Procope. — Lâcheté de Valens. — Magnanimité d'Arbétion. — Fuite et mort de Procope. — Cruauté de Valentinien. — Ses institutions. — Mort d'Athanase. — Dissensions ecclésiastiques à Rome. — Victoires de Valentinien. — Son intrépidité dans un danger. — Son Traité avec Macrien, roi des Allemands. — Victoires de Théodose en Bretagne, devenue province *Valentie*. — Tyrannie de Romanus en Afrique. — Révolte et mort de Firmus. — Mort de Théodose. — Gratien, fils de Valentinien, est nommé Auguste. — Exactions et mort de Sapor. — Tableau de la nation des Goths. — Exploits d'Hermanrick et d'Alaric. — Paix entre Valens et les Goths. — Rupture de cette paix par la perfidie de Marcellinus. — Mort de Valentinien. — Valentinien II est proclamé empereur. — Magnanimité de Gratien.

Valentinien, porté au trône par l'armée, devait le jour au comte Gratien, soldat heureux, dont la force et la bravoure avaient fait la fortune. On admirait la beauté du nouvel empereur, sa haute stature et le feu de ses regards : jeune, il s'était fait remarquer par sa tempérance et par sa chasteté autant que par sa force et par son courage. Doué d'un esprit naturel, vif et pénétrant, il avait la repartie prompte, le jugement sain; mais, nourri dans les camps, il n'avait étudié ni les sciences, ni la philosophie, ni même la langue grecque que parlait la moitié de l'empire. Il ne connaissait que les lois militaires. Observateur sévère de la discipline, il poussa souvent la rigueur jusqu'à la cruauté. Ayant embrassé la foi chrétienne, il méprisait les fables du paganisme; et, tandis que presque tous les grands pliaient sous l'autorité de Julien et revenaient, pour lui plaire, au culte des idoles, le fier Valentinien bravait la puissance de ce prince, et préférait son estime à sa faveur. Il osa

même, en sa présence, frapper un prêtre païen qui voulait, malgré lui, le purifier en versant sur sa tête l'eau lustrale.

Ses talents lui firent pardonner sa résistance, et les suffrages unanimes de l'armée, noble prix de sa fermeté, l'élevèrent, à l'âge de quarante-trois ans, au pouvoir suprême. Parvenu au trône sans intrigues, il l'occupa sans crainte.

Sa première démarche prouva aux soldats qu'ils s'étaient donné un maître capable de reconnaître leurs services sans se soumettre à leur joug. Les ayant rassemblés suivant l'usage, à peine a-t-il commencé sa harangue, qu'il se voit interrompu par le murmure général des officiers et des soldats, qui le pressent d'assurer le repos de l'empire, et de s'associer un collègue. « Compagnons, » leur dit-il, hier vous étiez les maîtres de ne point m'élever au trône ; aujourd'hui c'est à moi seul qu'il appartient de prendre les mesures qu'exigent les » grands intérêts et le repos de l'État. Je connais mes droits, mes devoirs, mes » forces et les périls auxquels m'expose mon élévation. La durée de nos jours » est incertaine : pour vous mettre à l'abri de nouveaux orages, vous souhaitez que je me désigne un successeur et un collègue, c'est aussi mon vœu ; » mais ce choix exige une mûre réflexion ; reposez-vous sur moi de ce soin, et » rentrez paisiblement dans vos tentes : vous y recevrez la gratification réglée » par la coutume. »

La fermeté de l'empereur apaisa le tumulte; des applaudissements dictés par la crainte succédèrent aux murmures, et l'armée obéit dès qu'elle sentit que le nouveau prince savait commander.

Valentinien, ayant ensuite convoqué un conseil composé des principaux chefs de l'armée, les consulta sur le choix qu'il devait faire; ils partagèrent presque tous l'opinion de Dagaléphus qui lui dit : « Si vous n'écoutez que votre intérêt, » vous donnerez le titre d'Auguste à votre frère Valens ; si vous préférez l'intérêt public, vous nommerez le plus digne. » L'empereur ne prit alors aucune décision ; il partit de Nicée, se rendit à Constantinople, harangua le sénat, s'établit dans le palais impérial, et trente jours après donna la pourpre à Valens. Ce prince, âgé de trente-six ans, ne s'était fait remarquer par aucun talent, n'avait point occupé d'emplois; courtisan soumis pendant le règne de Julien, sa docilité fut aux yeux de Valentinien son seul mérite. L'empereur savait qu'en l'associant à l'empire il ne se donnait qu'un sujet couronné.

La douceur de Jovien avait épargné à l'État les maux qui suivent trop souvent les réactions, et, grâce à sa tolérance, le christianisme s'était relevé sans abuser de son triomphe, et sans persécuter les païens. Le malheur de ceux-ci s'aggrava lorsque Valentinien monta sur le trône; la charité s'exila des églises, la terreur fit déserter les temples; les philosophes, éloignés de la cour, quittèrent leurs manteaux et rasèrent leurs longues barbes, qui, loin d'inspirer le respect, ne leur attiraient plus que des injures; et les chrétiens, entraînés par un faux zèle, versèrent le sang de ceux qui n'avaient offensé que leur amour-propre, et ne les avaient comprimés que par des railleries.

L'élection de deux princes partisans zélés du christianisme encourageait à ces vengeances. Dès que Valentinien connut ces désordres, il en arrêta le cours,

et se montra aussi tolérant pour les opinions religieuses qu'il était dur et cruel contre tous ceux qui, dans l'ordre civil et militaire, commettaient le moindre délit ou opposaient la moindre résistance à ses volontés.

Les anciens amis de Julien, poursuivis par la haine, furent accusés par l'envie, et presque tous punis ou destitués. Les talents de quelques généraux qui s'étaient rendus nécessaires les sauvèrent de ce naufrage. La vertu de Salluste l'en garantit. On voulait par respect lui laisser ses emplois, il les quitta par sagesse.

Les deux empereurs réglèrent définitivement entre eux le partage de l'empire. Valens reçut pour son lot la préfecture de l'Orient, qui s'étendait depuis le Bas-Danube jusqu'aux frontières de Perse. Valentinien se réserva l'Illyrie, l'Italie, l'Espagne, la Gaule, la Bretagne et l'Afrique. Chalcédoine, à l'est, le mont Atlas, à l'ouest, étaient ses limites. Les peuples eurent à supporter les dépenses de deux cours, de deux ministères, de deux conseils. On peut dire que ce fut à cette époque que commença réellement la division du monde romain en deux empires : celui d'Occident et celui d'Orient (1).

Valens établit sa résidence à Constantinople, et Valentinien fixa la sienne à Milan. Rome était, non pas négligée, mais crainte ; on n'osait la braver que de loin ; et le despotisme, gêné au milieu de ces vieux monuments des antiques lois et de l'ancien culte, fuyait cette terre classique de la liberté.

Tous les païens, tous les philosophes, tous ceux que la faveur de Julien avait comblés de fortune et de dignités, supportaient avec désespoir la révolution qui faisait triompher leurs adversaires, et qui les dépouillait de leurs rangs et de leurs biens ; mais ils n'osaient dans l'Occident faire éclater leurs plaintes. La fermeté de Valentinien les contenait. Le faible Valens dans l'Orient inspirait moins de crainte, et la haine y montra plus d'audace. Le désordre qu'entraîne la faiblesse y rendait le mécontentement plus vif. En tout pays, comme en tout temps, ce désordre encourage et trompe souvent les factieux; ils oublient que la plus grande partie des hommes, préférant le repos au péril, souffrent longtemps avant d'oser briser la chaîne qui les blesse, et que les plaintes les plus générales sont longtemps des signes de douleur avant d'être des cris de révolte. Les doléances ne prouvent souvent que la servitude ; c'est le silence courageux qui cache le ressentiment.

Le patricien Pétronius, père d'Albia Dominica, femme de l'empereur Valens, était vindicatif, avide, orgueilleux, cruel ; il excitait l'indignation par sa conduite tyrannique, et inspirait le mépris par ses vices. Les Romains croyaient voir revivre en lui l'infâme Séjan, l'odieux favori de Tibère. Procope, général renommé, persécuté comme un ancien favori de Julien, et redouté par Valens, parce qu'on l'avait cru digne de l'empire, errait depuis quelque temps déguisé, cherchant de retraite en retraite à sauver ses jours proscrits. Entendant partout le peuple déclamer avec amertume contre le gouvernement, il se persuade que tous ceux qui sont mécontents comme lui sont comme lui prêts à prendre

(1) An 365.

les armes contre la tyrannie. Cette idée fait succéder dans son esprit l'audace à la crainte, et ce fugitif, sans asile, sans argent, sans appui, forme le projet téméraire de renverser l'empereur d'Orient et de se placer sur son trône.

Dans ce moment l'empereur Valens, redoutant une invasion des Goths, rassemblait pour les combattre plusieurs corps de troupes de l'Orient, et les attendait dans la ville de Césarée, en Cappadoce. Procope, profitant de son éloignement, marche accompagné de deux hommes intrigants et hardis, entre la nuit dans Constantinople, s'y cache, et par ses émissaires gagne deux cohortes gauloises qui pleuraient encore la mort de Julien, leur libérateur et leur héros. Sûr de leur dévouement, il se montre soudain à leur tête couvert d'un manteau de pourpre.

La populace, toujours amie des nouveautés, le proclame Auguste; une foule de paysans séduits par ses promesses, accourt près de lui; ce cortége tumultueux force les portes du palais, y installe le nouvel empereur et le conduit ensuite au sénat, vide de sénateurs, et que remplit une tourbe d'obscurs conjurés. Tous les fonctionnaires s'éloignent; tous les propriétaires et les marchands se renferment dans leurs maisons : Procope règne, mais il règne sur une ville qui n'offre à ses yeux qu'un vaste désert dont le silence l'épouvante. Cependant, trop avancé pour reculer, il s'empare du port et des arsenaux, fait paraître devant lui des aventuriers qui trompent le public en se présentant comme ambassadeurs de puissances étrangères : en même temps il fait arriver des courriers qui répandent le faux bruit de la mort de Valens. L'audace la plus téméraire trouve toujours des admirateurs : le belliqueux et bouillant prince Hormisdas se déclare pour un usurpateur qu'il croit prêt à venger Julien et ses amis. Les Goths donnent des secours à Procope; les joviens et les herculiens se rangent sous ses enseignes; enfin Faustine, veuve de l'empereur Constance, donne un nouvel éclat au nouvel Auguste en l'épousant, pour remonter sur le trône dont elle n'était descendue qu'à regret. Bientôt Procope se voit à la tête d'une nombreuse armée que les mécontents grossissent chaque jour. Si son génie eût égalé son ambition, il aurait peut-être changé encore une fois la destinée de l'empire.

Le lâche Valens tremblait dans Césarée, parlait d'abdiquer pour conserver sa vie, et ne cédait qu'avec peine à la fermeté de ses ministres qui le forçaient de garder le pouvoir suprême.

Au milieu de ces incertitudes, une invasion rapide aurait augmenté la crainte, déconcerté la prudence et soumis l'Asie : on subjugue tous ceux qu'on étonne.

Procope fit la guerre méthodiquement et perdit tout en perdant du temps. Entré en Asie, il voulut s'assurer des postes fortifiés, s'empara de quelques villes, et ne se rendit maître de Cyzique qu'après un long siége. Un premier succès contre les généraux de Valens resta sans fruit, parce que l'usurpateur ne sut pas en profiter. Cette temporisation, qui n'est utile qu'à ceux qui se défendent, permit à Valens de se remettre de sa frayeur; il regagna l'affection des peuples en investissant de nouveau le vertueux Salluste de la préfecture de l'Orient. Lupicinus amena les légions de Syrie à son secours; enfin

le général Arinthée, que sa beauté, sa force et sa vaillance faisaient comparer aux anciens héros de la Grèce, marcha, suivi de peu de troupes, contre un corps nombreux de rebelles, s'approcha d'eux audacieusement, leur ordonna, comme s'il était leur chef, de lui livrer l'officier qui les commandait, et fut obéi.

Les armées de Valens étant réunies, le vieux Arbétion, autrefois consul et général sous le règne du grand Constantin, quitte sa retraite, prend le commandement des troupes : on avait oublié ses concussions, ses vices ; on ne se souvenait que de ses exploits : les deux armées se rencontrent à Thyatire en Lycie et se livrent bataille. Des deux côtés le courage était égal, la fureur pareille, le succès semblait incertain. Au milieu de la mêlée, Arbétion jette son casque, offre aux regards des combattants sa chevelure blanche, sa figure vénérable : « Mes enfants, crie-t-il aux soldats, reconnaissez votre père et votre » chef, imitez ma vieille fidélité, rejoignez les drapeaux de l'empereur élu par » vous, qui a reçu vos serments, et fuyez l'usurpateur qui viole vos lois et qui » vous trompe. » A ces mots le combat cesse ; tous les guerriers de Procope se soumettent aux ordres d'Arbétion.

L'usurpateur, abandonné, s'enfuit dans les bois avec deux officiers, qui, le jour suivant, dans le dessein de racheter leur vie par une perfidie, enchaînent Procope et le traînent au camp impérial, où on lui tranche la tête. L'empereur profita de la trahison et punit les traîtres. Ils partagèrent le supplice de leur victime.

Le faible Valens, au lieu d'attribuer à ses fautes les troubles que le courage de ses généraux venait d'apaiser, en accusa ses peuples, prétendant qu'ils avaient attiré sur eux le courroux du Ciel par leur funeste penchant pour la magie. Il publia des édits sévères contre ceux qui professaient cette fausse science.

A cette époque, dans tout l'empire romain, les chrétiens comme les païens, également superstitieux, croyaient aux charmes, aux philtres, à l'évocation des esprits infernaux, aux sortiléges employés pour inspirer l'amour ou la haine, et pour priver un ennemi de la raison ou de la vie. Les catholiques et les ariens ajoutaient presque autant de foi aux prédictions des sorciers, que les idolâtres aux oracles. Tous s'accordaient à regarder comme criminelle la sorcellerie, et personne ne se montrait assez sage pour comprendre que, s'il n'existait pas de sorciers, l'autorité ne devait pas combattre une chimère, et que, si, au contraire, les sorciers étaient doués de la force et de la science qu'on leur supposait, toute loi contre eux serait impuissante.

On persécuta tous ceux qui étaient soupçonnés de magie. Sous ce prétexte, les différentes sectes s'accusèrent réciproquement ; les païens furent particulièrement tourmentés, et l'esprit de parti ouvrit par ce moyen un champ fertile à la cupidité des délateurs.

Lorsque Valentinien apprit la révolte de Procope, il donna des conseils à son frère pour diriger sa conduite, mais il ne lui envoya point de secours : une invasion des Allemands dans la Gaule, la piraterie des peuples du Nord qui in-

festaient l'Océan, le soulèvement des Pictes et des Calédoniens en Bretagne, et l'armement des Maures en Afrique, occupaient tous ses soins et employaient toutes ses forces. Il publia, comme Valens, des édits sévères contre les magiciens, et les fit exécuter avec une extrême rigueur.

Valens fut cruel par faiblesse, Valentinien l'était par caractère; inaccessible à la crainte, emporté, barbare, il punissait de mort le moindre délit. Dès qu'un mot excitait sa colère, on entendait sortir de sa bouche ces paroles courtes et terribles : « Qu'on le brûle, qu'on le décapite, qu'on l'assomme! » Près de la chambre où il couchait, on voyait, enfermés dans deux cages, deux ours énormes, dignes favoris d'un tyran. L'un se nommait l'*Innocence*, l'autre *Mica-Aurea*. L'empereur se plaisait à leur faire dévorer, devant lui, les malheureux qu'il avait condamnés. Après de longs services, l'*Innocence* reçut de lui une vaste forêt pour apanage et pour retraite.

Plus féroce que ces deux ours, le barbare Maximin irritait les ressentiments de Valentinien, inondait l'Italie de sang, et, lorsqu'il fut gorgé d'or et rassasié de victimes, il obtint pour récompense la préfecture des Gaules.

Les prisons de Rome, de Milan, d'Antioche, étaient remplies d'infortunés que la délation y entassait. Cependant la vertu de Salluste, qui luttait avec fermeté contre la tyrannie, allégea souvent le poids des maux qui affligeaient l'Orient.

Ce qui paraît inexplicable dans ces temps barbares, c'est le contraste etonnant que présente d'une part la cruauté des princes, et de l'autre la sagesse de leur législation. Lorsque Valentinien ne cédait point à la violence de quelque ressentiment particulier, ses lois, dictées par la justice, portaient l'empreinte de l'amour du bien public, et l'on ne peut que donner des éloges aux mesures qu'il prit contre l'exposition des enfants, et aux édits qu'il publia pour protéger les progrès des sciences, particulièrement ceux de la médecine. Il établit des académies à Rome et à Constantinople. On lui dut une belle institution, dont l'objet était de réformer de grands abus : il créa soixante-deux défenseurs, chargés de porter au trône les requêtes des provinces, les plaintes des villes, et de soutenir les droits des peuples. Sourd aux cris de l'esprit de parti, il toléra tous les cultes, permit de célébrer les mystères d'Éleusis, protégea les aruspices, et réprima l'avarice du clergé chrétien. Il défendit sagement aux magistrats d'acheter des biens-fonds dans les provinces qu'ils administraient, ne croyant pas légitime un contrat qui pouvait ne pas être libre.

Valens était soumis à ses volontés; mais, incapable de montrer cette fermeté qui écarte l'intrigue, il céda aux conseils d'un prêtre qui l'avait baptisé, favorisa l'arianisme, et ordonna au préfet d'Égypte de chasser Athanase de son siége.

Le peuple en armes défendit son évêque; l'autorité se vit contrainte de plier sous l'ascendant du pontife. Athanase termina ses jours en paix, laissant après lui cette renommée durable qu'on ne doit qu'aux grands talents unis à de grandes vertus.

Sa mort fut une calamité pour son Église; l'arien Lucius lui succéda et persécuta les catholiques.

Dans le même temps Rome était le théâtre des scènes les plus scandaleuses;

Urcin et Damase, dont saint Jérôme lui-même blâme le luxe indécent, se disputèrent, par les armes, le siége pontifical. De part et d'autre des flots de sang furent versés au nom d'une religion qui abhorre le sang.

Les femmes ne furent pas même épargnées dans ce massacre; Damase l'emporta, et le lendemain de son triomphe on trouva dans l'église cent trente sept cadavres.

Valentinien, ne voulant pas se mêler des querelles des évêques, les laissa combattre, et courut dans la Gaule s'opposer aux progrès des Barbares. Malgré les victoires de Constantin et les triomphes de Julien, Rome avait conservé l'ancienne coutume de payer, sous le titre de présents, des tributs annuels aux Barbares, usage funeste qui datait du temps de Caracalla et de Commode, première époque de la décadence romaine.

Ursace, grand-maître des offices, ayant refusé de payer ce tribut, les Allemands prirent les armes; les légions bataves, qui formaient l'élite de l'armée des Gaules, démentirent en cette circonstance leur ancienne renommée; après une courte résistance, malgré les efforts des deux généraux romains qui les commandaient, elles prirent la fuite et perdirent leurs aigles.

Valentinien, pour punir leur faiblesse, les licencia et dégrada leurs officiers. Désespérés de cette humiliation méritée, ils implorèrent tous la clémence du prince, et demandèrent à grands cris qu'on leur donnât l'occasion de réparer leur honte. L'empereur, touché de leur repentir, leur fit rendre leurs armes. Jovinus, à leur tête, marche sur Metz, surprend une division allemande, force son camp, et la taille en pièces. Après ce succès, il se porte, sans perdre de temps, sur la route de Châlons, rencontre, dans les plaines qu'arrose la Marne, la grande armée des Barbares, lui livre bataille, remporte une victoire complète, tue six mille Allemands, revient à Paris, et y reçoit de Valentinien la dignité de consul pour prix de ses exploits.

L'éclat de ce triomphe fut souillé par un crime : au mépris du droit des gens, le roi des Allemands, tombé dans les fers, fut pendu par des soldats romains.

Valentinien, suivi de son fils Gratien et accompagné par les généraux Jovinus, Sévère et Sébastien, passe le Rhin et entre dans le pays de Wurtemberg. Les Allemands s'étaient retranchés sur la montagne de Salicinium; l'empereur, s'étant avancé imprudemment pour reconnaître cette position, se vit tout à coup entouré par une foule de Barbares. Son intrépidité le sauva; son armure fut brisée, il perdit son casque; mais il se fit jour au travers des ennemis, et revint presque seul dans son camp.

Bientôt il attaque la montagne, et, après un combat long et sanglant, s'en empare. Les Allemands prennent la fuite; Sébastien leur coupe la retraite et en fait un affreux carnage. Ce succès termina la campagne; Valentinien employa le reste de l'année à fortifier la frontière du Rhin.

Dans ce temps un peuple descendant des Vandales, et qui devint bientôt fameux sous le nom de *Bourguignons*, croissait en nombre et en force dans les forêts de la Lusace et de la Thuringe. Leur gouvernement paraissait plus républicain que monarchique. Le sacerdoce y jouissait d'une grande autorité; le

grand-prêtre Sinistus était inviolable, tandis que le chef de la nation, qui portait le titre de *Hindinos*, n'exerçait qu'un pouvoir très borné, et rendait compte de sa conduite au peuple qui pouvait le destituer.

Les Bourguignons, depuis quelques années, étendaient leur puissance par des invasions sur le territoire des Allemands. Leurs sanglantes querelles n'étaient interrompues que par de courtes trêves. Valentinien fomenta leurs divisions, et conclut avec Macrien, roi des Allemands, un traité d'alliance que les Barbares exécutèrent plus fidèlement que les Romains.

D'autres peuples, devenus depuis trop célèbres par leurs ravages, infestaient alors les côtes de la Gaule ; c'était une foule d'aventuriers sortis des rivages de la mer du Nord. Exercés à la piraterie, enhardis par de premiers succès, enrichis par de nombreux pillages, ils formaient depuis quelques années, sous le nom de *Saxons*, un corps de nation formidable. Les Romains repoussèrent d'abord leur invasion par la force, et ensuite, les trompant par des artifices trop communs dans ce siècle de corruption, les surprirent au moment où ils reposaient sans défense, sur la foi d'une trêve; ils en massacrèrent un grand nombre, justifiant ainsi d'avance, par cette trahison, les horribles vengeances que les hommes du Nord exercèrent depuis sur les peuples de l'Occident.

Les Pictes et les Calédoniens, maîtres de la Grande-Bretagne, avaient battu plusieurs fois les Romains : Théodose, envoyé par l'empereur dans cette contrée, y ramena la victoire. Après un grand nombre de combats heureux, il délivra ces provinces, termina la guerre avec autant de sagesse que de vigueur, força les Calédoniens de rentrer dans leurs forêts, et conquit sur eux un vaste territoire, qui devint une nouvelle province romaine, sous le nom de *Valentie.*

Le libérateur de la Bretagne, revenu dans la Gaule, et envoyé par l'empereur contre les Allemands qui avaient repris les armes, soutint sa renommée par de nouvelles victoires, et reçut pour récompense la dignité de maître général de la cavalerie.

Tandis que Valentinien défendait avec gloire le nord de l'empire, la tyrannie de Romanus, gouverneur d'Afrique, sa cruauté, son avarice, la protection intéressée qu'il accordait aux hordes sauvages de Gétulie, malgré les plaintes des villes exposées à leurs pillages, livraient ces vastes contrées à tous les malheurs inséparables d'une injuste administration. L'empereur, trompé par Romanus, le soutenait et envoyait au supplice ceux qui osaient l'accuser.

Un prince maure, Firmus, indigné de ces excès, et croyant l'occasion favorable pour rendre à sa patrie son ancienne indépendance, leva l'étendard de la révolte, et entraîna dans son parti la Mauritanie et la Numidie. Actif, courageux, rusé, on croyait voir revivre en lui Jugurtha; il vainquit Romanus, quelquefois par la force, plus souvent par l'artifice; chaque jour ses succès étendaient sa puissance; déjà il entrevoyait l'espoir de se rendre maître de l'Afrique ; mais sa fortune changea lorsque Théodose parut.

Le vainqueur des Pictes et des Allemands repoussa les troupes de l'Africain, ne se laissa point surprendre par ses ruses, l'attaqua sur tous les points, le

força de fuir, le poursuivit sans relâche au fond des déserts, et défit en bataille rangée une nombreuse armée de Maures.

Firmus, digne d'un meilleur destin, se vit abandonné par les hommes, dès qu'il le fut par la fortune. Un prince du pays le trahit et le livra aux Romains; mais il échappa au supplice en se tuant.

Théodose, informé des injustices et des crimes de Romanus, l'avait suspendu de ses fonctions. Le coupable fut absous par l'empereur, qui le rétablit dans ses emplois.

La gloire de Théodose le rendait odieux aux courtisans et suspect au prince; vainqueur des ennemis de Rome, et vaincu par les délateurs, il périt victime de la jalousie des fils de Valentinien, qui lui firent trancher la tête.

Ce supplice d'un grand homme ne souilla point la vie de Valentinien; la délation et l'envie n'obtinrent ce honteux triomphe qu'après sa mort. L'empereur, trop cruel lorsqu'on irritait son caractère violent, etait naturellement juste : ses lois et son administration générale le prouvent; mais il fut souvent trompé, et trop souvent il fit de mauvais choix, et les soutint avec opiniâtreté.

L'Italie, perdant sa liberté, avait conservé sa licence. On y subissait la tyrannie des magistrats; mais le peuple, qui n'osait leur résister, se vengeait d'eux par des satires et des railleries.

Térentius, autrefois boulanger, devint, malgré son ineptie, par un jeu de la fortune et par un caprice de l'empereur, gouverneur de Toscane. Lorsqu'il parut pour la première fois sur son tribunal, plusieurs placards rappelèrent que son élévation avait été en quelque sorte prédite peu de temps auparavant par l'apparition d'un âne qui, échappé et poursuivi par son maître, était monté sur ce même tribunal.

Dans ce siècle où l'on fit tant de lois, rien n'était réglé par elles qu'en apparence; tout dépendait des hommes. Le sort de l'empire tenait au caractère du prince; Rome comptait encore des savants, des orateurs, des héros, mais elle n'avait plus de citoyens. La corruption régnait dans les mœurs, et la vertu dans les maximes. Valens, despote, faible, méfiant et injuste, disait « qu'il était heu- » reux pour les peuples de se voir gouvernés par des princes qui avaient long- » temps vécu dans la condition privée; et tandis qu'il sacrifiait tant de victimes » à la délation, on citait de lui ces belles paroles : « Les délateurs sont plus dan- » gereux que les Barbares, comme les maladies internes sont plus funestes » que les maux produits par une cause extérieure. »

Valentinien régna comme un tyran, et cependant il serait difficile de tracer en moins de mots les devoirs d'un grand monarque, qu'il ne le fit, lorsque, sentant ses forces décroître, il revêtit, dans la ville d'Amiens, son fils Gratien du titre d'Auguste. « Vous voilà, mon fils, dit-il à ce jeune prince, élevé au pouvoir » suprême sous d'heureux auspices; soutenez le poids de l'empire, bravez les » glaces du Rhin et du Danube, marchez à la tête des troupes, versez votre » sang pour défendre vos peuples, regardez les biens et les maux de l'État » comme vous étant personnels. Je consacrerai le reste de ma vie à graver dans » votre cœur les principes de la justice. Et vous, soldats, aimez ce jeune prince

» que je confie à votre foi; songez qu'il est né et qu'il va croître à l'ombre de » vos lauriers. »

L'Orient éprouvait autant que l'Occident tous les maux inséparables du pouvoir arbitraire, et n'en était pas dédommagé par la même gloire militaire. Valens avait de bons généraux qui retardaient la destruction de l'empire, mais l'incertitude et la faiblesse du prince l'empêchaient de tirer parti de leurs talents; ils s'épuisaient en efforts stériles pour exécuter des plans mal concertés.

Sapor, qui, pendant un règne de soixante-dix ans, releva la gloire des Perses par ses triomphes, et la ternit par ses vices et par ses injustices, employait, pour satisfaire son insatiable ambition, tantôt la force et tantôt l'artifice. Peu content d'avoir contraint, par le traité conclu avec Jovien, l'Arménie à lui payer un tribut, il voulut s'en emparer, trompa le roi Arsace par de fausses protestations d'amitié, le fit assassiner, et réduisit l'Arménie en province.

Une seule ville, Artogerdice, lui résista; Olympias, veuve d'Arsace, la défendait : son courage repoussa longtemps les Perses; mais Sapor, arrivant avec une armée nombreuse, obligea enfin la ville à se rendre. La reine conserva sa gloire et perdit sa liberté.

Le roi ne put garder paisiblement une conquête qu'il ne devait qu'à un crime; les Arméniens et les Ibériens se révoltèrent pour ressaisir leur indépendance. Valens, regardant le traité de Jovien comme rompu par l'invasion des Perses en Arménie, se déclara pour les révoltés. Sa cause était juste, mais le moment mal choisi pour entreprendre une guerre si périlleuse contre une puissance si redoutable; car alors Constantinople se voyait menacée par les Goths, peuple belliqueux, et contre lequel l'empereur aurait dû réunir toutes ses forces.

Le roi de Perse, plus prompt que Valens, attaqua les Romains; tous les efforts d'Arinthée et de Trajan se bornerent à défendre l'Euphrate. Malgré leur vaillance, secondée par Vadomaire, roi des Allemands, autrefois captif, et depuis allié fidèle des Romains, les Perses, dont les forces augmentaient chaque jour, se seraient probablement rendus maîtres de l'Asie; mais Sapor mourut, et les troubles qui s'élevèrent après sa mort dans son royaume sauvèrent l'empire.

Valens avait embrassé la cause des Arméniens plutôt par ambition que par justice; après avoir feint de protéger Para, leur roi, il le trahit. Le comte Trajan, par ses ordres, invita le prince et les grands de sa cour à une fête. Ils s'y rendirent avec confiance, et, au milieu du festin, les ayant fait entourer par ses soldats, il les fit égorger.

Les princes chrétiens, les peuples civilisés se montraient alors à la fois plus perfides, plus cruels et moins braves que les Barbares. Il devenait facile de prévoir la chute et le démembrement d'un empire où il n'existait plus de vertus ni de liberté.

La cruauté des vengeances exercées par Valens contre les Goths qui avaient pris le parti de Procope, armait tous les peuples contre lui. Les historiens de

l'antiquité donnent peu de lumières sur l'origine de ces nations qui renversèrent l'Empire et fondèrent l'Europe nouvelle. Souvent ils confondent les Goths avec les Scythes, les Sarmates et les Daces : Tacite plaçait leur berceau sur les rives de la Vistule. Une ancienne tradition nous les montre sortant d'Asie sous la conduite d'Odin, qui en peu de temps conquit tout le nord et tout l'orient de l'Europe, jusqu'à la mer Baltique, et s'établit ensuite dans la Scandinavie, qui subit son joug et reçut ses lois.

D'autres auteurs, sans remonter si haut, racontent que, trois cents ans avant Jésus-Christ, plusieurs tribus de Goths, quittant les forêts de la Scandinavie, s'étendirent le long de la mer Baltique, sous les noms de *Ruges*, de *Vandales*, de *Lombards* et d'*Hérules*. Ces diverses peuplades, devenues nombreuses, envahirent les contrées voisines; les plus belliqueuses, conservant le nom primitif de Goths, traversèrent la Sarmatie et s'établirent sur les bords du Don, près des Palus-Méotides. Ceux qui restèrent à l'ouest de la Vistule reçurent le nom de *Gépides* ou *paresseux*. Les Goths, franchissant bientôt les plaines de la Scythie et les rives du Borysthène, attaquèrent, vainquirent et exterminèrent les Gètes, qui possédaient le pays situé à l'embouchure du Danube. Les Vandales, les Marcomans et les Quades cédèrent souvent à l'effort de leurs armes.

Du temps de Caracalla, Rome les regardait comme des ennemis redoutables; sous le règne de Gallien, profitant des divisions de l'empire, ils ravagèrent l'Illyrie, la Grèce, l'Asie, et réduisirent Éphèse en cendres. Vaincus par Claude II, par Aurélien, par Tacite, et presque détruits par Probus, ils s'étaient déjà relevés sous le règne de Dioclétien; leurs troupes servirent utilement Galère, et ils donnèrent à Constantin quarante mille auxiliaires.

Les Goths, rusés dans leur conduite, infatigables dans leurs travaux, se montraient à la fois hardis et prudents : leur stature était haute, leur chevelure blonde : leurs lois, simples et claires, ressemblaient à des réglements de famille : aussi, lorsqu'ils conquirent les Gaules, on préféra, dans ce pays, le code Théodoric à celui de Théodose. Charlemagne, dans ses *Capitulaires*, conserva plusieurs de leurs lois qui régissent encore l'Angleterre.

Quelques publicistes prétendent que l'institution des fiefs prit naissance chez les Goths; le mariage n'était pas plus permis entre les nobles et les plébéiens qu'entre les personnes libres et les esclaves. Le prince proposait les lois, les grands les discutaient, le peuple les acceptait ou les rejetait.

L'impôt était réparti par des magistrats élus; on punissait rarement de mort; l'argent expiait le crime; le coupable rachetait sa liberté ou sa vie : tout accusé était jugé par ses pairs; souvent le duel tenait lieu de jugement.

Les Goths, devenus puissants, se divisèrent en deux peuples; les orientaux, près du Pont Euxin, prirent le nom d'*Ostrogoths* : ceux qui occupaient les bords du Danube s'appelèrent *Visigoths*. On a plus conservé le souvenir de leurs ravages que la mémoire de leurs rois; on sait seulement que deux races célèbres les gouvernèrent longtemps. Les Amales régnèrent sur les Ostrogoths, les Baltes sur les Visigoths. On ne donnait à ces princes que le titre de *juges*,

préférant sans doute le nom qui exprimait la justice à celui qui ne rappelait que l'autorité.

Lorsque Valentinien et Valens occupaient le trône romain, un prince goth, nommé *Hermann* ou *Hermanrick*, remplissait les contrées septentrionales du bruit de ses exploits. Ce conquérant, que les Barbares nommèrent l'*Alexandre du Nord*, subjugua douze nations; tous les Goths reconnurent sa puissance; et, ce qui est sans doute plus extraordinaire que ses conquêtes, c'est qu'il n'entra qu'à l'âge de quatre-vingts ans dans sa carrière héroïque, et ne la termina qu'à cent dix ans. Ces peuples belliqueux avaient encore, dans ce temps, d'autres chefs, Alavivus, Atalaric, Fritigerne et Alaric, qui méritèrent une grande renommée par leurs succès contre les Romains.

Alaric fut le premier qui prit les armes pour venger une foule de ses compatriotes captifs et dispersés dans l'Orient, et que le cruel Valens avait fait inhumainement égorger. Pendant deux campagnes, les succès furent balancés, et l'habileté de Victor et d'Arinthée ne put remporter aucun avantage remarquable sur la sauvage valeur des guerriers du Nord; mais, la troisième année, Atalaric perdit une grande bataille; les généraux de Valens avaient promis aux soldats romains une forte somme par tête de Goth; la cupidité rendit la poursuite ardente et le carnage affreux.

Les Barbares vaincus se soumirent; Valens conclut un traité avec leurs princes, s'affranchit des subsides qu'il leur payait, et ne leur permit la liberté de commerce que dans l'enceinte de deux villes situées sur le Danube.

Cette paix, violée par la perfidie romaine, ne fut pas de longue durée : Marcellinus, général romain, imitant la bassesse du comte Trajan, fit poignarder Gabinius, roi des Quades, qu'il avait invité à une conférence. A la nouvelle de ce crime, les Quades s'arment; les Sarmates se joignent à eux, mettent en fuite les Romains, ravagent la Pannonie, et battent deux légions commandées par Équitius. On croyait la Mœsie perdue; mais le jeune duc Théodose, qui marchait sur les traces de son père et devait surpasser sa gloire, rallie les troupes, ranime leur courage, arrête les Barbares, reprend l'offensive, et force l'ennemi à la retraite. Dans ce moment, Valentinien, arrivant en Illyrie pour secourir son frère, poursuit les Barbares au delà du Danube, répand l'épouvante dans leur pays, détruit leurs villes, et revient prendre ses quartiers d'hiver à Presbourg.

Il reçoit une députation des Quades, qui, dans l'intention de se justifier à ses yeux, lui exposent avec fierté leurs griefs : ce prince emporté les interrompt, les menace, et, dans le transport de sa colère, se rompt un vaisseau dans la poitrine. Des flots de sang lui ôtent la parole et la vie.

Les Romains avaient souffert douze années des emportements de Valentinien; il en fut lui-même la dernière victime (1).

Ce prince avait répudié l'impératrice Sévéra, parce qu'elle avait abusé de

(1) An 373.

son rang pour forcer un particulier à lui céder son bien. Il s'était depuis remarié avec Justine, veuve de Magnence. Les lois et les mœurs permettaient alors le divorce, que condamnait l'Église.

Gratien, proclamé César par Valentinien, devait lui succéder; son nom se trouvait joint à celui de son père dans tous les actes publics, et le respect qu'inspiraient ses qualités personnelles était encore fortifié par son union récente avec la petite-fille de Constantin. Mais que peuvent les droits les mieux reconnus et les plus puissants motifs d'intérêt public contre les passions privées? Valentinien venait de mourir à Bréjaccio, au fond de la Pannonie, Gratien était éloigné. Les généraux Équitius et Mellobaude, croyant l'occasion favorable pour se donner un chef qui leur dût le trône, font paraître dans le camp l'impératrice Justine et son fils Valentinien, âgé de quatre ans. Les soldats, excités par les ambitieux qui espéraient régner sous le nom de cet enfant, le proclament empereur.

Gratien, par sa modération, trompa les espérances de ces hommes perfides qui sacrifiaient l'empire à leurs intérêts. Ce prince, aussi sage que vaillant, aima mieux partager le trône que de l'occuper seul au prix d'une guerre civile; et, par un édit, confirmant le choix de l'armée d'Illyrie, il se déclara le collègue et le tuteur de son frère. Ainsi l'empire romain resta gouverné par Valens et par ses deux neveux.

CHAPITRE V.

VALENS, EN ORIENT; GRATIEN, VALENTINIEN II; THÉODOSE, ASSOCIÉ A L'EMPIRE; MAXIME, USURPATEUR, EN OCCIDENT.

(An 375.)

Affreux tremblement de terre. — Invasion des Huns. — Portrait de ces sauvages. — Leurs succès en Chine. — Leur défaite. — Leur victoire sur les Alains et sur les Goths. — Refuge des Goths et des Visigoths en Orient. — Leur révolte. — Guerre entre les Romains et les Barbares. — Invasion des Germains dans la Gaule. — État de l'Occident sous Gratien. — Victoire de Gratien sur les Allemands. — Défaite de Valens. — Exploits de la reine Mavia. — Proscription occasionnée par une prédiction. — Marche de Valens contre les Barbares. — Victoires des Goths sur les Romains. — Mort de Valens. — Siége d'Andrinople par les Goths. — Dévouement de Dominica, veuve de Valens. — Vengeance du comte Jules. — Ravage des Barbares. — Arrivée de Gratien à Constantinople. — Rappel du jeune duc Théodose. — Ses exploits. — Son association à l'empire. — Ses nouvelles victoires. — Premiers exploits d'Alaric. — Victoire de Gratien et de Théodose. — Pacification établie par eux. — Guerre déclarée aux païens. — Démolition de l'autel de la Victoire, à Rome. — Prédiction en faveur de Maxime. — Son portrait. — Son usurpation. — Mort de Gratien.

Gratien était à Trèves lorsqu'il confirma l'élection de son frère Valentinien II. Comme régent et comme empereur, il ordonna à Justine et à son fils de s'établir à Milan. Un prince plus habile que Valens serait parvenu sans doute à maintenir ses neveux dans sa dépendance; mais l'empereur d'Orient, peu capable de défendre et de gouverner ses propres États, n'exerça aucune influence dans l'Occident.

Les éléments semblaient alors se joindre aux Barbares pour accélérer la ruine de l'empire. Toutes les côtes furent bouleversées par un affreux tremblement de terre; la mer, fuyant le rivage, découvrit aux regards surpris ses profonds abîmes; et, après avoir laissé les vaisseaux à sec et une foule innombrable de poissons mourants sur le sable, l'onde en furie, par une réaction terrible, franchissant les rocs escarpés et les barrières qui arrêtaient ordinairement sa course, ruina plusieurs villes, et inonda de vastes

contrées. Alexandrie perdit cent cinquante mille citoyens : les prêtres orthodoxes attribuaient ces malheurs au courroux de Dieu contre les hérétiques.

Les fléaux de la nature sont contenus ou arrêtés par une main toute-puissante ; elle leur a posé des bornes éternelles : mais ceux qu'étendent sur la terre les passions déréglées des hommes n'ont point de limites. Dans ces temps déplorables, le monde se vit ravagé par l'invasion d'un peuple sauvage, sorti des glaces du Nord. Les Huns, plus redoutés par les Barbares de la Scythie et de la Germanie que ceux-ci ne l'étaient par les Grecs et par les Romains, se précipitèrent de l'Orient sur l'Occident, dévastant, détruisant, dépeuplant tout sur leur passage, et la terreur qu'inspiraient ces guerriers féroces refoula sur l'empire romain les nations entières des Sarmates, des Alains , des Goths, des Ostrogoths, des Quades et des Visigoths. La peur, qui les chassait, les rendit plus redoutables que leur audace ; on avait repoussé leur ambition, on fut écrasé par leur fuite ; et, en émigrant pour chercher leur salut dans d'autres contrées, ils consommèrent la ruine des Romains.

Ces Romains, maîtres du monde tant qu'ils furent libres et vertueux, n'avaient conservé de leur ancienne grandeur qu'un luxe colossal. Les empereurs, les consuls, les patrices, les ministres, les préfets, les courtisans, les généraux, les patriciens, dépeuplaient les champs et les camps pour remplir leurs maisons de milliers d'esclaves, de domestiques, d'eunuques et d'affranchis.

Une autre partie de la population, quittant la terre pour le ciel, habitaient les églises, les palais épiscopaux, les séminaires, les ermitages, les monastères. Le peu de citoyens qui restait encore dans les légions se dégoûtaient chaque jour du travail, de la discipline et du poids des armes. Enfin, au moment où l'empire se voyait de toutes parts envahi ou menacé par les Barbares, c'était à ces mêmes Barbares qu'on livrait souvent la défense des frontières, la conduite des armées, la garde du prince, le consulat, les préfectures et les plus hautes dignités de l'État.

Les Huns, nés dans les vastes plaines de la Sibérie, étaient jusqu'à cette époque presque inconnus. Procope les confond avec les Scythes et les Massagètes. Jornandès, historien des Goths, attribuant la difformité de ces sauvages à une origine infernale, les croyait produits par l'union des démons et des sorcières ; les os de leurs joues étaient protubérants, leur chevelure crépue, leurs yeux petits et enfoncés, leurs membres courts et sans proportion ; on les comparait à ces idoles que les peuples barbares se forment avec des morceaux de bois grossièrement taillés. Ils n'habitaient que des tentes, détestaient les cités, qu'ils appelaient des prisons de pierre ou des sépulcres.

Les tribus errantes et pastorales furent toujours plus conquérantes que les agricoles : rien n'arrête la marche de ces peuples vagabonds ; leurs logements, leurs meubles, leurs richesses sont portés sur leurs chariots ; leurs troupeaux, qui marchent avec eux, assurent leur subsistance ; toujours rassemblés dans un camp, leur vie est un état de guerre continuelle. Comme

ils quittent un pâturage épuisé pour en chercher d'autres, ils n'ont point de foyers dont les charmes les retiennent. Ils aiment leur nation et non leur patrie; l'habitude de la chasse les forme à la guerre; leur nourriture augmente leur cruauté; ils n'ont d'autres mets que des viandes crues, et qu'ils n'échauffent qu'en les mortifiant sous la selle de leurs chevaux.

Tels étaient ces peuples nomades qui, après avoir répandu pendant plusieurs siècles l'effroi dans le vaste empire de la Chine, épouvantaient ensuite par leur fureur l'Asie et l'Europe entière. Chaque famille des Huns, en se multipliant, avait formé une tribu, dont le chef, nommé *mirza*, était juge pendant la paix, général pendant la guerre. Il la gouvernait avec l'autorité d'un père de famille; les chefs des tribus élisaient entre eux un prince appelé *khan*. La dîme de tous les troupeaux formait son revenu; son pouvoir était borné par celui des diètes, ou assemblées nationales, qui délibéraient sur la paix, sur la guerre, et rejetaient ou approuvaient les lois proposées par le prince.

Les Chinois, pour résister à leurs invasions, construisirent cette grande muraille qui excite encore l'étonnement du voyageur. Les Huns, connus sous le nom de *Tanjoux*, c'est-à-dire *fils du ciel*, parcouraient les vastes plaines qu'arrose le fleuve Amour jusqu'à la Corée. Leurs courses s'étendaient, au Nord, des sources de l'Irtisch à la mer Glaciale; les peuples qui habitaient les rivages du lac Baïkal furent subjugués par eux. Enhardis par leurs succès, ils franchirent la grande muraille, battirent les Chinois, et enveloppèrent l'empereur Kaoti, qui se vit forcé de capituler et de leur payer le plus honteux des tributs. Ces Barbares exigeaient qu'on leur livrât annuellement les plus belles filles des familles les plus distinguées. Les Orientaux nous ont conservé la complainte d'une princesse chinoise, qui déplora dans une touchante élégie tous les malheurs qu'elle éprouva dans sa captivité, au milieu d'un camp de sauvages, loin de sa patrie, de sa famille et de ses dieux.

Une cruelle révolution releva la Chine de cet abaissement; d'autres tribus nomades et guerrières, célèbres dans l'Orient sous le nom de *Tartares*, conquirent ce vaste empire, et, adoptant ses lois, joignirent à la force de leurs hordes belliqueuses la sagesse d'une nation civilisée.

Les Huns, arrêtés bientôt dans leurs progrès par ces nouveaux ennemis, qui opposaient à leur bravoure l'avantage de la discipline, éprouvèrent de nombreux revers. Indignés de cette résistance inaccoutumée, toutes leurs tribus se rassemblent; leur khan livre une grande bataille aux Chinois et aux Tartares réunis, commandés par l'empereur Vouti. La fortune se déclare contre les Huns; ils sont enfoncés, cernés, défaits, taillés en pièces; le khan se sauve avec peu des siens. Vouti les poursuit, affranchit les peuples qu'ils avaient rendus tributaires, et finit par soumettre à sa domination toutes les tribus qui restèrent dans les plaines du Sud; celles du Nord conservèrent quelque temps leur indépendance : mais enfin, dans l'avant-dernier siècle qui précéda l'ère chrétienne, les Chinois parvinrent à détruire la puissance des Tanjoux; elle comptait alors, dit-on, treize cents ans de durée.

Quelques tribus, plus belliqueuses que les autres, et qui formaient un corps

de cent mille guerriers, échappant à la servitude par la fuite, marchèrent vers l'Occident. Les unes s'établirent sur les rives de l'Oxus, et portèrent souvent leurs armes dans la Perse; les autres posèrent leurs tentes sur les bords du Volga; on les y voyait encore dans le dix-huitième siècle; ils portaient le nom de *Kalmouks noirs*. En 1771, ne pouvant supporter le joug de la dépendance russe et le poids des impôts, ils s'échappèrent au nombre de cent cinquante mille familles, retournèrent dans l'Orient, et, après deux ans de marche, parurent à l'improviste sur les frontières de la Chine. Elles demandèrent et obtinrent un asile et des terres. L'empereur, qui les accueillit, fit élever un monument pour apprendre à la postérité cette nouvelle conquête, préférable, selon lui, à celle des armes. « Notre gouvernement, dit-il dans l'inscription gravée sur la » colonne, est si juste et si paternel, que des nations entières traversent l'Eu- » rope et l'Asie, et parcourent deux mille lieues pour demander à vivre sous » nos lois. »

Les Huns, qu'aucun obstacle n'arrêtait, qui couchaient armés, qui délibéraient à cheval dans leurs assemblées, qui traversaient à la nage les rivières et les torrents, qui portaient des flèches pour blesser de loin l'ennemi, un sabre pour le frapper de près, un filet pour l'envelopper et le terrasser, trouvèrent sur le Volga les Alains, peuple aussi féroce qu'eux. Un cimeterre était leur idole; ils ornaient leurs armes et les harnais de leurs chevaux avec les ossements de leurs ennemis. La lutte entre ces Barbares fut longue, horrible et sanglante. Les Alains, ou fils des montagnes, furent vaincus; une partie chercha un asile sur les rochers du Caucase, qu'elle occupe encore; l'autre se joignit aux vainqueurs, et grossit cette foule de Barbares qui envahirent l'empire romain.

Jornandès raconte que les Huns, poursuivant une biche, traversèrent le Don au lieu où il se jette dans les Palus-Méotides, regardés par eux, jusque là, comme les bornes du monde. Trop de fables semblables ternissent les ouvrages de cet historien. Ce qui est avéré, c'est que les Huns, franchissant les plaines de la Scythie, attaquèrent Hermanrick, ce fameux roi des Goths, dont l'empire et la gloire s'étendaient de la mer Baltique au Pont-Euxin.

La nature semble avoir imprimé une marque distinctive qui sépare en deux classes l'espèce humaine : tous les peuples d'Occident ont la figure ovale, les yeux grands, les joues unies, le nez plus ou moins élevé; toute la race des Tartares d'Orient, au contraire, a la tête aplatie, le nez épaté, les yeux petits et prolongés par les angles. La première fois que les Européens virent ces peuples sauvages, leur difformité les glaça de terreur; cependant la nation des Goths, fière, libre, infatigable, belliqueuse, aurait sans doute pu repousser ces hordes vagabondes, si elle était restée unie, mais tout peuple divisé devient pour l'ennemi une proie facile. Les Goths devaient leurs conquêtes à leur union, la discorde les perdit.

Un prince des Roxolans avait quitté les étendards d'Hermanrick pour se joindre aux Huns; le roi, violent et cruel, exerçant une basse et affreuse vengeance, avait fait écarteler la femme du fugitif. Excitée par les plaintes et par

les cris des frères de cette femme infortunée, l'armée se révolte : Hermanrick, suivi de quelques amis, veut combattre les rebelles, est blessé par eux, et, voyant sa gloire ternie et son autorité méprisée, se tue de désespoir. Vitimer lui succède, mais ne peut le remplacer; haï par un parti, mal soutenu par l'autre, il livre bataille aux Huns, qui lui enlèvent la victoire, la couronne et la vie. Les Goths, privés de chefs, fuient en désordre; une partie fut massacrée, l'autre captive : le reste des Ostrogoths, sous les ordres de leur roi Vithéric, rejoignit, près du Dniester, Athanaric, prince des Visigoths; bientôt les Huns, portant contre eux leurs armes victorieuses, les forcent d'abandonner la Valachie. Athanaric, qui avait fait serment, en signant un traité, de ne plus entrer dans les terres de l'empire romain, se retire avec une troupe fidèle dans les forêts de la Transylvanie.

L'immense population des Goths et des Visigoths, effrayée de l'approche des Huns, s'avance sur le Danube, conduite par Fritigerne et Alavivus, implore la protection de l'empereur d'Orient, et lui demande un asile.

Valens était depuis quelque temps à Antioche, occupé à repousser les attaques des Perses, des Isaures, des Sarrasins, et plus encore à faire triompher l'arianisme. Ce fut dans cette ville qu'il reçut la première nouvelle de l'irruption des Huns en Europe. Bientôt après il y apprit que de nombreuses nations, inondant les plaines du Danube, lui demandaient des terres en Thrace, et se chargeaient, comme sujets fidèles, de la défense de cette province si on voulait les y établir.

Une demande si imprévue jeta le faible prince dans une grande incertitude; il lui paraissait également dangereux de refuser ou d'accueillir un million d'hôtes belliqueux : s'opposer à leurs vœux, c'était provoquer une guerre de désespoir; mais recevoir dans ses États des nations entières, c'était accepter l'invasion.

Les généraux, les grands de l'empire, les gouverneurs de provinces, ne virent, dans ce grand événement, qu'une augmentation de sujets pour l'empereur, une exemption de travaux militaires pour les citoyens, une occasion favorable de s'enrichir pour les hommes puissants. La cour d'Orient fit ce que fera toujours la faiblesse dans les circonstances graves et difficiles; elle n'eut pas le courage de refuser, elle traita sans bonne foi, et prit ainsi de tous les partis le plus dangereux.

On accorda aux Visigoths le passage du fleuve et les terres qu'ils demandaient en Thrace; mais, avant de leur laisser traverser le Danube, on exigea qu'ils déposassent leurs armes, et qu'ils livrassent leurs enfants, qui devaient être dispersés dans les villes d'Asie pour servir d'otages. Cette défiance impolitique traitait en ennemis les mêmes hommes qu'on recevait comme sujets; et l'empereur, par ce moyen, inspirait la haine à ses nouveaux peuples, et s'enlevait tout droit à leur reconnaissance.

Tandis qu'on négociait encore, quelques Goths impatients passèrent, tout armés, le fleuve; les officiers romains repoussèrent avec perte les agresseurs, et le timide Valens, au lieu de récompenser leur zèle, les destitua. Enfin le traité

fut conclu; un million de Barbares entra dans l'empire; mais ils prodiguèrent leur or, leurs bijoux, et même leurs filles, pour corrompre les inspecteurs romains, qui leur laissèrent leurs armes.

Bientôt un camp menaçant couvrit les plaines de la fertile Mœsie, et répandit la terreur dans la cour de Valens. Les Ostrogoths, commandés par Saphrax et par Alathée, fuyaient alors les terribles Huns, dérobant leur jeune roi à la fureur de ces Barbares; ils demandèrent asile aux Romains, comme les Visigoths, et subirent l'affront d'un refus.

Valens avait promis d'assurer pendant les premiers temps la subsistance du million de nouveaux sujets que venait de lui donner sa condescendance. Cette promesse fut violée ou éludée. Maxime et Lupicin, gouverneurs de la Thrace et de la Mœsie, se livrant à des spéculations honteuses, taxèrent arbitrairement les Goths, et leur vendirent à haut prix des farines corrompues. La patience des Barbares se lassa; ils se révoltèrent; Maxime et Lupicin, aussi lâches que perfides, prirent la fuite à leur approche. Les Ostrogoths, profitant de ces troubles, passèrent sans permission le Danube, et entrèrent dans l'empire. Tous ces peuples réunis élurent pour chef Fritigerne.

Lupicin, n'osant les comprimer par la force, voulut les vaincre par la trahison : il invita leur général à une fête dans son palais, situé hors de la ville de Martia-Napolis, capitale de la Basse-Mœsie; l'escorte des Goths, campée aux portes du palais pendant la fête, et ne pouvant entrer dans la ville, fut à dessein privée de vivres, exhala d'abord sa colère en plaintes, et se porta bientôt à quelques violences. Lupicin, qui l'avait prévu, ordonna de la massacrer, espérant pouvoir se défaire des généraux quand leur garde serait détruite. Mais, au premier bruit de ce tumulte, le brave Fritigerne se lève et s'écrie : « Une querelle éclate entre les deux peuples; ma présence suffira pour l'apaiser; j'y cours. » A ces mots, il tire son épée; ses intrépides compagnons l'imitent, le suivent, percent la foule intimidée, disparaissent et rejoignent leur camp. Aussitôt la guerre est résolue; l'étendard national est déployé; les Goths marchent contre Lupicin, enfoncent ses légions et les forcent à prendre la fuite.

De ce moment les Goths ne se regardèrent plus comme sujets de l'empire, comme des fugitifs dépendants, mais comme maîtres des provinces bornées par le Danube; ils livrèrent la Thrace à d'affreux ravages. Quelques autres tribus de leur nation, plus anciennement soumises, étaient alors au service de Valens, et campaient sous Andrinople. Comme on craignait qu'ils ne se joignissent à leurs compatriotes, on leur ordonna de traverser l'Hellespont pour se rendre en Asie. Vainement ils demandent un délai de deux jours, on leur répond par des menaces : la populace les insulte; ils prennent les armes, s'ouvrent un passage, s'éloignent, et conduits par Collias et Suéride, vont se ranger sous les drapeaux de Fritigerne, qui revint avec eux attaquer Andrinople. Les habitants se défendirent avec vigueur; les Barbares, redoutables en plaine, manquaient de patience pour bloquer les villes, et de machines pour les forcer. Fritigerne se vit contraint de lever le siége.

Valens pouvait encore éviter la guerre, et apaiser les Visigoths par le châtiment de Lupicin; mais ce prince, jusqu'alors si craintif, se montrant mal à propos téméraire, préféra la force aux négociations, dégarnit les frontières de l'Arménie, qu'il livra aux Perses, rassembla près d'Antioche toutes les légions d'Asie qu'il voulait conduire à Constantinople, et chargea, en les attendant, les généraux Trajan et Profuturus d'attaquer les Visigoths avec les troupes de Thrace.

Fritigerne, instruit de leur approche, rappelle tous ses détachements, et réunit dans un camp toutes les troupes de ses alliés, près des embouchures du Danube.

Ces différents peuples barbares s'unissent par de redoutables serments, et s'animent au combat par des chants qui rappellent les exploits de leurs aïeux. Les Romains paraissent, en poussant leur cri de guerre accoutumé : d'un côté une vieille haine, des injures récentes, l'espoir de se venger, de l'autre, la nécessité de vaincre pour sauver l'empire, rendirent cette bataille de Salice longue et acharnée. Les succès furent balancés; les Goths rompirent d'abord l'aile gauche des Romains; mais après un combat opiniâtre les Barbares furent repoussés jusque dans leur camp, où ils restèrent sept jours renfermés.

Trajan, profitant de ce succès, avait ordonné à Saturnien, maître de la cavalerie, d'occuper tous les passages des montagnes; il voulait envelopper l'ennemi par des retranchements et le détruire par la famine; mais de nouveaux essaims de Barbares, franchissant le Danube, divisèrent les forces romaines, et délivrèrent les Visigoths, qui étendirent leurs ravages des bords de ce fleuve jusqu'au rivage de l'Hellespont. Fritigerne, joignant l'adresse à la force, trouva le moyen de se concilier l'amitié et l'alliance de quelques hordes de Huns, d'Alains et de Sarmates : sa puissance s'accroissait chaque jour; il semblait que tous les peuples barbares oubliaient alors leurs ressentiments et leurs querelles pour réunir leurs armes contre les vieux tyrans du monde.

Dans ce pressant danger, Valens avait imploré les secours de son neveu, l'empereur d'Occident. Gratien, prompt à soutenir la cause commune, rassemblait ses légions pour marcher en Orient; un des officiers de sa garde, né en Allemagne, le trahit. Les Germains, instruits par cet officier du départ prochain de l'armée romaine, firent, au nombre de quarante mille, une invasion dans la Gaule, et forcèrent ainsi l'empereur de suspendre sa marche, et de tourner ses armes contre eux.

Jusqu'à cette époque, Gratien régnait avec gloire; l'Occident était heureux sous ses lois; sa bonté faisait aimer sa puissance; la crainte que répandait la sévérité de Valentinien avait disparu du palais à la voix du jeune empereur. La délation s'était cachée, la confiance avait reparu : les proscrits étaient rentrés dans leurs biens; le peuple, écrasé d'impôts, se voyait affranchi des tributs arriérés; les portes des prisons étaient ouvertes.

Gratien, élevé par Ausone, protégeait et cultivait les lettres, brillait à la tribune par son éloquence, méritait l'estime des philosophes par son chaste amour pour sa femme Constancie, fille de Constance, par sa sobriété, par

sa frugalité, par sa clémence. Les chrétiens vantaient sa piété, et les idolâtres eux-mêmes ne pouvaient haïr un prince religieux sans fanatisme. Le peuple admirait la décence de son maintien, la modestie de ses vêtements, sa prudence dans ses décrets, sa promptitude dans ses entreprises.

Père et compagnon de ses soldats, personne ne le surpassait à la course, à la lutte et dans les exercices militaires. Il soignait les blessés, leur prêtait ses propres chevaux; on le voyait toujours accessible aux plaintes, toujours prêt à entendre la vérité.

Mais un grand défaut ternit tant de belles qualités, abrégea son règne et causa sa perte. Sa justice était sans fermeté, sa politique sans prévoyance, sa bonté sans force, et des deux devoirs d'un souverain, celui de punir et celui de récompenser, il n'aima et ne sut remplir que le dernier.

On blâme aussi son excessif amour pour la chasse : aucun plaisir ne doit occuper une trop grande place dans les jours d'un homme chargé des affaires d'un peuple.

Le caractère d'un monarque se fait connaître par le choix de ses amis; le vertueux saint Ambroise devint celui de Gratien. Le commencement du règne de ce prince fut souillé par une grande injustice. Maximin, ministre redoutable du vieux Valentinien, gouvernait encore; il trompa l'empereur par des rapports infidèles, prévint ses ordres par les conseils de Valens, et fit périr à Carthage l'illustre Théodose. Tout le monde romain pleura ce héros, que les païens placèrent au rang des dieux. Gratien, trop tard éclairé, prouva son repentir, et expia depuis ce crime, en associant sans crainte à l'empire le fils de ce même Théodose. Maximin, qui avait voulu ternir et ensanglanter le règne du jeune empereur, comme celui de son père, fut jugé, condamné, et perdit la vie. Ce qui prouve la barbarie de ce temps, c'est que le plus doux des princes, le Titus de ce siècle, Gratien, parut mériter la reconnaissance du sénat romain, en ordonnant que désormais les sénateurs ne pourraient plus être soumis, dans aucun cas, à la torture.

Le principal ministre de Gratien était Gracchus, dernier descendant de la famille Sempronia; chrétien trop zélé, il fit des ennemis à l'empereur en abattant beaucoup d'idoles, mais il ne persécuta point les idolâtres.

L'empereur protégea dans la Gaule les écoles, et les multiplia; mais son amour pour les lettres et pour les arts ne put empêcher la décadence du goût : on vit dans les écrits, dans les discours, l'affectation et l'enflure remplacer l'élégante simplicité, comme l'architecture bizarre des Goths succédait à l'architecture pure et noble des Grecs.

Gratien, forcé de combattre les Allemands, marcha rapidement contre eux, secondé par l'ardeur du vaillant Mellobaude, roi des Francs, qui était à la fois son allié et comte de ses domestiques. En vain Naniénus, général romain, conseillait de temporiser; l'empereur ordonna la bataille. Priarius, roi des Allmands, ne se montrait pas moins impétueux. Les deux armées, également pressées de combattre, se joignirent dans la plaine de Colmar.

Après une opiniâtre résistance, la tactique romaine l'emporta sur la valeur allemande ; les Barbares furent enfoncés, poursuivis, massacrés. Cinq mille seuls échappèrent à la mort.

Priarius évita par un trépas glorieux le ressentiment de ses peuples, toujours soumis à leurs rois vainqueurs, toujours inflexibles pour eux lorsqu'ils étaient vaincus.

Après ce triomphe éclatant, l'empereur se mit en marche pour secourir Valens, traversa le Rhin, rencontra, sur sa route une autre armée d'Allemands, les battit de poste en poste, et les contraignit à lui demander la paix et à lui donner des otages.

Dans cette campagne, Gratien, âgé de dix-neuf ans, déploya les talents d'un général et l'intrépidité d'un soldat. Il exposait sa personne sans ménagement ; les gardes qui l'entouraient revinrent souvent de la mêlée avec leurs armes brisées et couverts de nobles blessures.

Tandis qu'il parcourait tant de pays en vainqueur, répandant sur l'empire d'Occident la gloire acquise par ses exploits, et qu'il s'attirait les éloges qu'autrefois les armées, le sénat et le peuple accordaient aux empereurs triomphants, Valens, regardé comme l'auteur des maux, de la honte et de la ruine de l'empire d'Orient, était accueilli à Constantinople par des murmures qu'un long usage de servitude ne pouvait contenir. On lui reprochait les succès des Perses, la perte de l'Arménie et les ravages des Isaures. Une femme même défit ses armées. Mavia, Romaine, enlevée dans son enfance par les Sarrasins, devint d'abord esclave, ensuite maîtresse, et peu de temps après femme d'un roi d'Éthiopie, Obédin, prince de Pharan, qui signala son règne en battant les Bléminges.

Après la mort de son époux, Mavia hérita de son trône, commanda elle-même les troupes, et déclara la guerre aux Romains. Cette nouvelle Zénobie envahit la Palestine, la Phénicie, remporte une victoire sur le gouverneur de ces provinces, poursuit ses succès, et porte ses armes jusqu'aux frontières d'Égypte.

Le général qui commandait en chef les légions de l'Orient réunit toutes ses troupes, marche contre la reine; et, pour punir le commandant de Phénicie, qui n'avait pu résister à une femme, il le dégrade, lui ordonne de le suivre, et de rester sans combattre, témoin du combat. La fortune châtia cet orgueil : Mavia, remplissant le devoir de général et de soldat, anima tellement ses Africains par son exemple, qu'ils enfoncèrent les Romains, et les poursuivirent si vivement que leur perte entière semblait inévitable, quand, tout à coup ce commandant de Phénicie, se vengeant noblement de l'affront qu'il avait reçu, s'élance au milieu des deux armées, suivi d'une troupe intrépide et fidèle, arrête les vainqueurs, rallie les vaincus, couvre la retraite, et sauve ainsi le général d'Orient.

Valens, effrayé des succès de la reine, lui demanda la paix : Mavia l'accorda, en exigeant qu'on lui permît d'emmener dans ses États un pieux solitaire,

nommé Moïse qu'elle fit évêque. Moïse détruisit l'idolâtrie dans Pharan, et, par son influence, maintint dans l'alliance des Romains la reine Mavia, qui prit pour gendre un des généraux de Valens, le comte Victor.

L'administration de l'empereur d'Orient lui faisait encore plus d'ennemis que ses fautes en politique et que ses revers. Tout homme faible est inconséquent : il existait un étrange contraste entre les principes que proclamait Valens et sa conduite; les cruautés auxquelles la crainte le porta étaient d'autant plus odieuses qu'elles s'accordaient moins avec ces belles paroles qu'on citait de lui : « C'est à la peste et aux autres fléaux de la nature à détruire les » hommes, et aux princes à les conserver. »

Trois devins ayant prédit que le nom de son successeur commencerait par ces syllabes, *théod*, un secrétaire de l'empereur, qui s'appelait Théodose, trompé par ce présage, conspira et périt avec ses complices. Alors la rigueur de Valens contre les devins et les sorciers redoubla. Pour perdre ceux qu'on haïssait, il suffisait de les accuser de magie. Héliodore, ancien vendeur de marée et impudent délateur, prit un funeste crédit sur l'esprit de l'empereur, dont il corrigeait, dit-on, les lettres et les harangues. Cet infâme favori fit périr plus de patriciens qu'une invasion de Barbares n'aurait pu en moissonner. Dénoncés par lui, les opulents succombèrent; les philosophes étaient envoyés au supplice, comme sorciers; Maxime, l'ancien ami de Julien, fut la première de ces victimes.

Tous les citoyens dont le nom commençait par les lettres *théod* furent mis à mort, et, par un sort étrange, le seul qui échappa à cette persécution fut Théodose, qui remplaça Valens sur le trône d'Orient.

Au milieu de ces proscriptions, on vit briller quelques antiques vertus; saint Basile protégea les opprimés, secourut les malheureux, et résista fermement aux lieutenants de l'empereur. Comme l'un d'eux le menaçait, il lui répondit : « Que puis-je craindre? la perte de mes biens? je ne possède que mes vête- » ments et quelques livres. En voulez-vous à ma vie? je n'estime que la vie » éternelle. M'annoncez-vous l'exil? ma patrie est partout où Dieu est adoré. » — « Mais, dit le gouverneur, personne ne m'a jamais bravé ainsi! » — « C'est » sans doute, reprit Basile, parce que, jusqu'à présent, vous n'avez pas rencon- » tré d'évêques. »

La haine que la tyrannie de Valens inspirait aux habitants d'Antioche était si forte, que presque tous l'exprimaient par cette imprécation : « Puisse Valens » être brûlé vif! »

L'empereur, détesté en Syrie, méprisé à Constantinople, blessé des reproches et des sarcasmes du peuple, et jaloux de la gloire de Gratien, sortit de sa timidité habituelle; et, comme c'est le propre de la faiblesse, il passa subitement de l'excès de la circonspection à celui de la témérité. Informé d'un succès remporté par Sébastien, maître général de l'infanterie, contre un corps de Goths qu'il avait surpris et taillés en pièces, il voulut présomptueusement, sans attendre Gratien, attaquer la redoutable armée des Barbares.

Vainement Victor, Trajan, et tous les généraux expérimentés, voulaient le détourner de ce dessein, en lui représentant que la défaite de l'ennemi était certaine, si l'on attendait les légions victorieuses de l'Occident, et qu'en voulant au contraire vaincre seul il compromettait l'armée et l'empire. Les courtisans, flattant la vanité du prince, lui persuadèrent qu'il ne fallait point partager la gloire de ce triomphe avec un collègue; l'orgueil l'emporta sur la prudence.

Valens, à la tête de son armée, vint camper sous Andrinople, près des Barbares. Fritigerne, pour se donner le temps de réunir ses forces, envoie au camp romain un prêtre chrétien, chargé d'exposer à l'empereur les griefs des Goths et de lui offrir la paix.

Les généraux conseillent encore de négocier; dans ce moment Ricomer arrive et annonce l'approche des légions triomphantes de l'Occident. Valens, aveuglé par la jalousie, semble moins craindre la possibilité d'une défaite que le partage d'un triomphe.

Le 9 août 378, il fait prendre les armes, sort du camp, et marche si précipitamment avec sa cavalerie, qu'elle se trouve en face de l'ennemi avant que l'infanterie ait pu la joindre. Les soldats, fatigués par l'excès de la chaleur et par une marche rapide, se forment lentement. Au moment où le signal du combat est donné, Fritigerne, feignant la crainte, trompe Valens par des offres de soumission, gagne quelques heures, et achève, par ce retard, d'épuiser les forces des Romains, exposés aux tourments de la faim et aux ardeurs d'un soleil brûlant. Enfin, à l'instant où le comte des domestiques s'avançait vers le camp ennemi pour conclure le traité, Fritigerne, voyant descendre des montagnes les escadrons de Saphrax et d'Alathée, ses alliés, dont il attendait impatiemment l'arrivée, cesse de feindre, et commence l'attaque. La cavalerie romaine, surprise, est chargée de front et en flanc; elle prend la fuite. L'infanterie, privée de son appui, se voit resserrée sur un terrain étroit où toute manœuvre devient impossible. Sa masse résiste quelque temps au grand nombre de Barbares qui l'entourent; mais enfin elle est entamée, écrasée, et les Goths en font un carnage affreux.

Valens, blessé, voyant tomber à ses pieds toute sa garde, court rejoindre deux légions qui combattaient encore intrépidement et se retiraient en ordre; mais une nuée innombrable d'ennemis les enveloppe bientôt : les généraux Victor et Trajan, ayant rallié quelques cohortes d'élite, s'écrient : « Si nous ne » sauvons l'empereur, tout est perdu ! » Ils s'élancent au milieu des Barbares, renversent tout ce qui s'oppose à leur passage, mais arrivent trop tard pour secourir les deux braves légions que venait d'accabler toute l'armée ennemie. Ils ne trouvèrent sur le champ de bataille qu'un monceau de cadavres sanglants, parmi lesquels on ne put découvrir celui de l'empereur.

Quelque temps après, on raconta que ce prince, transporté par des paysans dans une cabane, s'y était vu de nouveau attaqué par des Barbares, qui, las de son opiniâtre résistance, mirent le feu à la chaumière. Un jeune Romain,

qui s'échappa seul de ce désastre, apprit aux Goths que l'empereur venait de périr dans les flammes, accomplissant ainsi le vœu funeste des habitants d'Antioche.

La victoire des Goths fut complète, et l'on compara la défaite d'Andrinople à celle de Cannes. Les Romains perdirent deux maîtres généraux, deux grands-officiers et trente-cinq tribuns. Le général Sébastien, qui avait conseillé le combat, paya cette imprudence de sa vie. Quarante mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Victor et Ricomer sauvèrent par leur courage un tiers de l'armée vaincue.

Libanius, l'ancien ami de Julien, l'appui des philosophes qu'on persécutait, le soutien du polythéisme qu'on détruisait, ne démentit point son caractère dans ce grand désastre. Pour relever l'honneur de sa patrie vaincue, il célébra dans un discours éloquent la mémoire des quarante mille Romains tombés dans cette fatale journée, et fit le panégyrique de l'empereur, qui, par une mort courageuse, venait en quelque sorte de réparer la honte de sa vie.

Les Goths, vainqueurs, croient, après avoir anéanti l'armée, renverser facilement l'empire; ils forment le siége d'Andrinople : de lâches transfuges leur promettent de leur livrer la ville, et s'y introduisent. Leur trahison est découverte et punie. Fritigerne cherche en vain à détourner ses guerriers du dessein de prendre d'assaut une ville si forte. Les Barbares méprisent ses conseils, ils s'élancent avec impétuosité sur les murailles; le courage des habitants les repousse : une pierre énorme, lancée du haut des remparts, écrase un grand nombre de Goths. Ils sont frappés d'épouvante, leurs chefs les ramènent au combat. Le désir de délivrer leurs femmes et leurs enfants retenus en otage, et l'espoir de piller les trésors de Valens, enflamment leur ardeur : on recommence l'assaut avec fureur; mais, après de longs, d'inutiles et de sanglants efforts, renversés, écrasés, ils s'éloignent et se repentent tardivement de n'avoir pas écouté les avis du sage Fritigerne.

Ce général marche à leur tête sur Constantinople, espérant que la surprise et la terreur lui en ouvriront les portes; il dévaste les environs de la ville, où régnait cette consternation, présage ordinaire de la chute des États. Une femme sauva l'empire.

Dominica, veuve de Valens, au milieu de l'abattement universel, montre seule un courage romain : elle arme les habitants, les rassure, et leur prodigue ses trésors. Son exemple réveille les braves et fait rougir les lâches. Un corps auxiliaire de Sarrasins se trouvait alors à Constantinople; Dominica les fait sortir de la ville; leur nombreuse et vaillante cavalerie charge les Goths et les étonne par l'impétuosité de son attaque. Ces féroces Sarrasins poussaient des cris lugubres : dédaignant les armes qui frappent de loin, ils ne se présentaient au combat armés que d'un poignard; altérés de sang, ils buvaient celui de leurs ennemis terrassés. Cette troupe furieuse répandit l'épouvante dans l'armée de Fritigerne.

Les Goths prirent la fuite, et portèrent toutes leurs forces en Illyrie; les Romains se vengèrent, par un crime atroce, de la défaite d'Andrinople : le comte

Jules, gouverneur d'Asie, fit massacrer tous les enfants que les Visigoths avaient laissés en otage, dans le temps du traité conclu avec Valens. Cet acte d'une lâche férocité accrut la fureur des Barbares et les malheurs de l'empire.

Les Sarmates, les Quades, les Marcomans, les Huns, les Alains, réunis aux Goths par la même haine contre Rome, par la même soif du sang, par le même amour du pillage, ravagèrent, dépeuplèrent, dévastèrent la Thrace, la Macédoine, la Dacie, la Mœsie et une partie de la Pannonie; on brûlait les bois, on démolissait les maisons, on changeait les églises en écuries, on déterrait les martyrs, on chargeait les citoyens de chaînes, on outrageait les femmes, on immolait les prêtres. Le comte Maurut défendit faiblement le pas de Suques, dans les Alpes Juliennes.

« L'imprudence des Romains m'étonne, disait Fritigerne; ils se prétendent » maîtres de ces vastes contrées qu'ils ne savent pas défendre : ils les habi- » tent, mais ne les possèdent pas plus que les troupeaux qui y paissent. »

L'or seul arrêtait quelquefois les Barbares; les églises rachetèrent beaucoup de captifs; saint Ambroise vendit, pour leur délivrance, les ornements et les vases sacrés de sa cathédrale.

Cependant Gratien, informé par le comte Victor de la défaite et de la mort de Valens, accourt avec des troupes d'élite, et, à travers mille obstacles, arrive à Constantinople, que sa présence rassure. Les grands malheurs font sentir le besoin des grands talents : l'empereur rappela près de lui le jeune duc Théodose, qui, depuis la mort de son père, s'était retiré dans l'Espagne, sa patrie.

Théodose avait reçu le jour dans les lieux où naquit Trajan; la flatterie le faisait descendre de ce grand prince, auquel ses exploits le firent comparer avec justice. Ce jeune guerrier, vaillant et modeste, puissant et soumis aux lois, riche et laborieux, sévère et généreux, avait été élevé pour une grande fortune à l'école du malheur; dans le temps même où la proscription le privait d'autorité, il secourait par de sages conseils ses amis malheureux et sa province opprimée, que bientôt, revêtu du pouvoir suprême, il était destiné à protéger.

Un heureux choix lui avait donné pour femme Flaccilla, digne de lui par sa naissance et par ses vertus. Il ne connut jamais d'autre amour; Honorius et Arcadius, ses fils, partagèrent seuls avec elle ses affections. Rappelé par l'empereur, il quitta sa retraite avec peine, regrettant son repos et ne prévoyant pas son élévation (1).

Gratien lui confia les débris de l'armée de Valens. Théodose ne tarda pas à justifier ce choix : réunissant les troupes vaincues, il les rassure, réveille leur courage, resserre les liens de leur discipline, les exerce, distribue avec discernement et justice les peines et les récompenses, fait oublier les revers, prédit les succès, trompe l'ennemi par de faux avis, marche avec célérité, sur-

(1) An 378.

prend près du Danube l'armée des Goths, les attaque, les enfonce, les met en fuite, les poursuit et en fait un si grand carnage, que peu d'entre eux purent repasser le fleuve.

Après ce triomphe, il distribue ses troupes dans tous les postes fortifiés de la frontière, et porte lui-même à l'empereur la nouvelle de sa victoire. Elle avait été si complète, si prompte, si imprévue, que l'envie la traita de fable. Gratien lui-même ne voulut y croire qu'après le retour de quelques officiers qu'il envoya sur les lieux pour s'en assurer. On était arrivé à ce point de décadence, qu'aux yeux des Romains un héros semblait un phénomène, et la victoire un prodige.

Les alarmes de Constantinople étaient dissipées, les Goths repoussés, la réputation de l'armée rétablie; cependant l'empire se voyait encore de toutes parts menacé. De nombreuses hordes de Barbares se préparaient à franchir le Danube, les Allemands le Rhin, les Perses l'Euphrate et le Tigre. L'univers, si longtemps vaincu, semblait vouloir, après avoir brisé le joug de Rome, la charger des mêmes fers dont elle l'avait accablé depuis tant de siècles : au milieu de ces périls, Gratien, âgé de vingt ans, ne se voyait, pour supporter le poids de l'empire, d'autre appui, d'autre collègue que son frère Valentinien, à peine sorti du berceau. Sans écouter ni les flatteries de ses courtisans, ni les illusions de sa vanité, ni la jalousie que le génie inspire trop souvent au pouvoir, il fut assez sage et assez grand pour préférer l'intérêt public au sien; dans l'espoir de rendre son trône plus ferme, il y fit asseoir à ses côtés le vainqueur des Goths, et nomma Théodose empereur.

Tout l'empire consulté l'aurait choisi pour chef. A trente-trois ans, cet heureux guerrier joignait l'activité de la jeunesse à la prudence de l'âge mûr. Plus Théodose se montrait digne de régner, plus il était loin d'y prétendre. Héritier de la gloire de son père, il croyait hériter aussi de ses malheurs : né sous de cruels tyrans, une longue connaissance des intrigues de la cour lui faisait croire que ses exploits ne seraient payés que par le supplice ou par l'exil. Mandé au palais, il attendait la mort, lorsque l'empereur lui offrit la couronne.

Loin d'être ébloui par son éclat, il n'en vit que le poids, la refusa; et ce qui fut peut-être plus honorable pour lui que ce refus, c'est que tout le monde, même la cour, crut à sa sincérité. Gratien insiste, ordonne; le dernier acte de soumission de Théodose fut son acceptation, et, par obéissance, il régna. Les Romains applaudirent universellement à son élévation, qui, réveillant de glorieux souvenirs, leur rappelait Trajan élu par Nerva.

Théodose eut en partage les provinces d'Orient; on y ajouta la Dacie, la Mœsie, toute la Grèce et les îles de l'Archipel. Attirés par sa gloire, Ricomer et Majorien s'attachèrent à lui, quoique jusque là ils eussent toujours commandé les légions de l'Occident.

Le nouvel empereur, à peine assis sur le trône, déploya dans l'administration le même caractère et la même activité qui, dans les camps, avaient fondé sa réputation et assuré ses succès.

Après avoir affermi le sceptre d'Orient, il redressa les balances de la justice, éloigna les délateurs, écarta de la cour la faveur sans talents, et y rappela le mérite disgracié ou dédaigné.

Pour reparer les pertes des légions, il arma les paysans de la Thrace, enrôla les ouvriers des mines, marcha de nouveau contre les Goths, les Huns et les Alains, remporta sur eux plusieurs victoires, et contraignit Fritigerne à se retirer.

Dans cette campagne on vit naître la renommée d'un jeune Barbare qui devait un jour s'immortaliser par la prise de Rome. Alaric commença ses premiers exploits sous les ordres de Fritigerne : avec une troupe de cavaliers avides de dangers et de renom, il surprit un jour et enveloppa Théodose, qui, dans cette action, ne dut son salut qu'à des prodiges de valeur. Ailleurs ce prince avait combattu pour défendre l'empire, là il combattit pour sauver sa vie.

Ce fut dans le même temps qu'un autre Barbare, destiné à jouer un grand rôle dans l'empire, Stilicon, se fit connaître par un courage ardent uni à une rare prudence.

Un guerrier de la même nation, qui servait dans l'armée romaine, contribua brillamment au triomphe de Théodose : ce Goth se nommait Modacre; il était chrétien et ami du célèbre Grégoire de Nazianze : à la tête d'un corps nombreux, pénétrant hardiment dans les quartiers des Barbares il surprit une de leurs divisions, et la détruisit presque entièrement.

Gratien, après quelques mois de séjour à Sirmium, où il s'occupait à seconder les efforts de son collègue, marcha en Pannonie et défit en plusieurs rencontres les Quades et leurs alliés. Il revint ensuite à Milan, et, se laissant diriger par les conseils de saint Ambroise, il déjoua les intrigues de l'impératrice Justine, mère de Valentinien II, protectrice de l'arianisme, et assura en Italie le triomphe complet des orthodoxes contre les hérétiques.

Une nouvelle invasion des Allemands le rappela dans les Gaules, et l'obligea de passer l'hiver à Trèves. Dans ce temps les contrées septentrionales de l'Europe, quoique incultes et couvertes de forêts, inondaient sans cesse l'Occident d'une foule de peuples armés qu'on parvenait quelquefois à vaincre, jamais à subjuguer. Après les plus sanglantes défaites, ils reparaissaient plus ardents, plus nombreux, et leur sang versé semblait féconder cette terre sauvage qui enfantait chaque jour de nouvelles armées.

Les Goths, battus tant de fois, reprirent les armes, et entrèrent en Pannonie sous les ordres de l'infatigable Fritigerne. Gratien et Théodose unirent leurs forces pour les combattre, et, après les avoir vaincus, concertèrent ensemble, à Sirmium, les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité des deux empires.

Théodose dut à ses grandes qualités un triomphe plus flatteur que celui qui n'est obtenu que par les armes; il conquit l'estime des Barbares, les força au respect, et leur inspira une confiance que jusqu'alors la mauvaise foi des Romains avait toujours éloignée. On vit même l'inflexible Athanaric, abjurant

son antique haine, venir à Constantinople demander un asile contre les rigueurs de Fritigerne. Théodose l'accueillit honorablement, le logea dans son palais, et jouit de l'admiration que ce Barbare, né dans les forêts et nourri dans les camps, éprouvait à la vue des monuments de la grandeur romaine, des chefs-d'œuvre de la civilisation et des prodiges des arts réunis dans la capitale de l'Orient.

Ce prince, après avoir pacifié le monde, vaincu une partie des Barbares, établi, par une politique dont on sentit plus tard le danger, de nombreuses colonies de Goths en Thrace, et incorporé dans les légions quarante mille de leurs guerriers, déclara une guerre opiniâtre aux idolâtres et aux hérétiques.

Il mérita par son zèle outré les éloges des prêtres et les reproches des philosophes. L'histoire, en respectant la piété, ne peut louer des actes d'intolérance. La plus injuste persécution est celle qui veut se placer entre le ciel et la terre, comprimer la pensée et tyranniser les consciences.

Gratien, entraîné par l'exemple de Théodose et excité par le zèle ardent de saint Ambroise, attaqua l'ancien culte dans son sanctuaire, et cessant de montrer à Rome les ménagements que ses prédécesseurs avaient cru devoir garder pour de si antiques coutumes et pour des préjugés associés à tant de gloire, il ordonna la démolition de l'autel de la Victoire.

Symmaque, au nom d'une partie du sénat, défendit cette divinité si chère aux Romains, et, après avoir cité l'exemple de Constantin et de Jovien qui avaient épargné ce monument, supposant, par une figure hardie, que Rome entière se lève et adresse ses plaintes à l'empereur, il la fait parler en ces termes : « Prince généreux, père de la patrie, respectez ma vieillesse, respectez » mes principes; je leur dus ma grandeur et ma liberté : ces dieux, dont vous » brisez les autels, ont armé nos bras, inspiré nos courages, précipité les Gaulois » du Capitole, vaincu Annibal, terrassé Carthage, dompté la Gaule, subjugué » la Grèce, conquis l'Asie, soumis l'univers! N'ai-je vécu si longtemps que » pour me voir méprisée? Ah! si vous voulez que j'adore une autre divinité, » laissez-moi le temps de connaître ce nouveau culte qu'on nous apporte de » la Palestine, songez qu'après tant de siècles, vouloir changer ma religion, violer mes coutumes et réformer mes mœurs, sous prétexte de m'éclairer, » c'est traiter mon grand âge sans égard et sans vénération. »

De longs souvenirs donnaient un grand poids à ces paroles. Gratien hésitait. « Prince, lui dit Ambroise, de vaines considérations politiques et les argu- » ments d'une superstition opiniâtre ne sauraient justifier votre désobéissance » au maître du ciel et de la terre; et d'ailleurs, à quel titre les idolâtres peuvent- » ils exiger qu'on respecte leurs priviléges, eux qui n'ont jamais, lorsqu'ils » étaient puissants, respecté la vie des chrétiens? Une décision prise par vous » en faveur des idoles serait un acte d'apostasie. D'ailleurs, la majorité du » sénat est chrétienne, et c'est la persécuter que de la contraindre à délibérer » en présence d'une folle divinité, entourée de la fumée des sacrifices. Craignez de prendre un tel parti sans consulter la prudence de Théodose, et puisqu'il » faut vous dire la vérité tout entière, apprenez que, si l'on vous arrache ce

» décret impie, les évêques abandonneront l'Église ou vous en défendront » l'entrée. »

Gratien céda aux menaces du prélat, Rome vit renverser l'autel de la Victoire.

Au mépris des anciens usages, suivis jusque là par tous les empereurs, Gratien refusa la robe de grand pontife qu'on lui apporta : c'était la première fois qu'on séparait ainsi l'empire du sacerdoce, dont l'union avait paru si importante pour la tranquillité publique. Le prêtre auquel on rendit ce vêtement sacré s'écria, dit-on : « Si Gratien ne veut plus être grand pontife, Maxime le » sera bientôt. »

L'événement ne tarda pas à vérifier cette prédiction; la violence que Gratien faisait aux préjugés des païens, aux mœurs de Rome, aux opinions des ariens, le rendit odieux à une nombreuse partie de ses sujets, et prépara sa ruine.

Ce prince, qu'on avait vu, au commencement de son règne, actif, laborieux, attaché constamment à remplir les devoirs du trône, se livrait, depuis quelque temps, avec une inconcevable passion, au plaisir de la chasse, consumait ses jours dans les forêts, et laissait le soin des affaires à des prêtres et à des favoris, qui, abusant de son nom pour servir leurs intérêts privés et l'esprit de secte ou de parti, effacèrent dans le cœur des Romains le souvenir des exploits guerriers et des douces vertus qui avait mérité à l'empereur un si juste tribut de respect et d'affection.

Enfin ce prince, naturellement belliqueux, témoignant trop son estime pour le courage des Barbares et son mépris pour la mollesse des Romains énervés, acheva d'aigrir les esprits en prenant le costume des Alains, et en leur accordant de hautes dignités dans sa cour et d'impolitiques préférences.

Clément Maximus commandait alors les légions de la Bretagne : cet homme, né dans une condition obscure, cachait son invincible penchant pour l'idolâtrie sous un voile hypocrite qui ne trompa ni saint Martin ni saint Ambroise. Son esprit était vaste, son ambition sans bornes; ses principes se pliaient au gré de ses intérêts; son caractère changeait suivant les circonstances; il se portait à la cruauté ou inclinait vers la douceur, selon que l'une ou l'autre devenait favorable à ses desseins : parvenu au plus haut grade par ses intrigues plus que par son courage, il avait vu avec jalousie l'élévation de Théodose, son compatriote, et couvrait sa haine sous l'apparence du dévouement. Il voulait même faire croire qu'il était uni à cet empereur par les liens du sang.

Maxime, instruit du mécontentement que la conduite de Gratien et sa partialité pour les Barbares excitaient dans l'armée, aigrit habilement le ressentiment des légions, promit de redresser leurs griefs, se fit proclamer Auguste, et conduisit rapidement ses troupes dans la Gaule, dont il se concilia tous les suffrages, en faisant croire aux Gaulois qu'il agissait de concert avec Théodose.

Dès que Gratien apprit cette nouvelle, il réunit promptement son armée et marcha contre celle de Maxime, qu'il rencontra près de Paris. Mellobaude, consul, et le comte Vallion, commandaient sous ses ordres.

L'empereur, dans ses premières campagnes, avait dû ses victoires à la ra-

pidité de ses opérations; il commit alors la faute de rester campé cinq jours en présence de l'ennemi sans le combattre. Son trésor était épuisé par ses libéralités; Maxime avait rempli le sien par son avarice. Prodiguant alors ses richesses amassées, il corrompit les troupes de l'empereur; la cavalerie africaine donna l'exemple de la défection; les autres corps le suivirent et se rangèrent sous les drapeaux du rebelle.

Gratien, obligé de fuir, ne se vit bientôt accompagné que de trois cents cavaliers qui, peu de jours après, l'abandonnèrent.

Dès qu'on le sut trahi par la fortune, toutes les villes lui fermèrent leurs portes. La crainte regarde le malheur comme contagieux. Ne trouvant nulle part de secours ni d'abri, il périt bientôt victime de la cruauté de son ennemi et de la lâche ingratitude d'un peuple qu'il avait, pendant quelques années, couvert de gloire et comblé de bienfaits.

On raconte diversement sa mort; le récit qui paraît le plus vraisemblable est celui de saint Ambroise, digne de foi par l'austérité de son caractère et par son amitié pour l'empereur. Il dit que ce prince, errant dans les environs de Lyon, fut reconnu par un homme dont il avait autrefois fait la fortune, et qui lui offrit un asile dans sa maison et un festin au milieu de sa famille. Gratien, après quelques moments d'hésitation, rassuré par un serment que le perfide prête sur l'Évangile, se laisse conduire dans la ville, entre chez son hôte, y est reçu avec honneur, se voit forcé de reprendre les habits impériaux, et, victime ainsi parée, tombe percé de coups, en invoquant, dans ses derniers moments, le nom et les secours d'Ambroise (1).

Saint Jérôme dit que de son temps on voyait encore avec horreur, dans la ville de Lyon, sur les murailles de cette maison funeste, les traces du sang de ce prince infortuné. Son règne avait duré huit ans et sa vie vingt-cinq. Après la mort de Constancie, il s'était remarié à Læta, dont Théodose protégea l'infortune et adoucit les douleurs.

(1) An 383.

CHAPITRE VIII.

VALENTINIEN II, MAXIME; ARBOGASTE ET EUGÈNE SON SECRÉTAIRE, USURPATEURS EN OCCIDENT; THÉODOSE, EN ORIENT; THÉODOSE, DANS TOUT L'EMPIRE.

(An 383.)

Ambassade de Maxime à Théodose. — Prédilection de Théodose pour le christianisme. — Son sage gouvernement. — Vertus de l'impératrice Flaccilla. — Querelles religieuses. — Installation et retraite de saint Grégoire de Nazianze. — Rigueurs de Théodose. — Prédilection de l'impératrice Justine pour l'arianisme. — Installation de saint Ambroise. — Marche de Maxime contre Valentinien. — Victoire de Théodose sur Maxime. — Mort de Maxime. — Entrée triomphale de Théodose dans Rome. — Discussion entre le sénat et Théodose. — Révolte à Antioche. — Consternation et repentir dans cette ville. — Témérité de l'ermite Macédone. — Clémence de Théodose. — Révolte à Thessalonique. — Rigueur de Théodose. — Son repentir et sa pénitence. — Mort de l'impératrice Justine. — Usurpation d'Arbogaste. — Mort de Valentinien. — Eugène est nommé Auguste. — Guerre entre Théodose et Arbogaste. — Bataille entre les deux armées. — Victoire de Théodose. — Mort d'Eugène et d'Arbogaste. — Arcadius et Honorius sont nommés Augustes. — Mort de Théodose.

Maxime, proclamé par l'armée de Gratien, et maître sans obstacle de la Gaule, de la Bretagne et de l'Espagne, craignait Théodose et méprisait la jeunesse de Valentinien II. Il envoya une ambassade à l'empereur d'Orient; et, dans le dessein de justifier son élévation, qu'il lui demandait d'approuver, il lui représentait que toutes les légions, indignées de se voir livrées par Gratien à l'ambition des officiers barbares, avaient déposé ce prince, et qu'il s'était trouvé contraint par elles de se revêtir de la pourpre.

Théodose, dissimulant son courroux et ses projets, fit aux ambassadeurs une réponse vague et les renvoya chargés de présents.

Peu de temps auparavant, Théodose, attaqué d'une maladie grave, s'était fait baptiser. Un édit solennel qu'il publia prouva bientôt son zèle trop ardent pour son culte. Par cet acte, il ordonnait à tous ses sujets, comme si la foi pouvait se commander, d'embrasser la religion enseignée par saint Pierre, professée par le pape Damase et par le patriarche d'Alexandrie. Il voulait

qu'on reconnût un seul Dieu en trois personnes, donnait le titre de *catholiques* à ceux qui se conformaient à cette loi, et flétrissait les autres du nom d'*insensés* et d'*hérétiques*, privait leurs assemblées des priviléges accordés aux églises, les accusait de sacrilége, et les menaçait, s'ils persistaient dans leur erreur, de la vengeance divine et de la sienne.

Par un autre décret il suspendit toute procédure criminelle pendant le carême, et, pour honorer la fête de Pâques, fit grâce à tous les criminels, hors aux adultères, aux homicides, aux magiciens, aux faux-monnayeurs et aux conspirateurs. Cette amnistie, annulée, comme tant d'autres, par un si grand nombre d'exceptions, excita cependant la reconnaissance publique. Tout adoucissement, après une odieuse tyrannie, est reçu comme un bienfait.

Théodose, naturellement juste lorsqu'il ne se laissait point entraîner par la colère ou égarer par le fanatisme, mérita, par plusieurs actes de son règne, l'affection de ses peuples et les éloges de la postérité.

Ennemi des proscriptions, il parlait avec autant de haine que de mépris de Marius, de Sylla et des cruels triumvirs : il publia une loi sévère contre les délateurs, prescrivit aux geôliers la douceur et l'humanité, ordonna aux juges, sous peine de fortes amendes, de visiter fréquemment les prisons, de recevoir les plaintes des prisonniers, et de garder des notes exactes sur les causes de leur détention.

Attentif à tout ce qui pouvait intéresser l'ordre, la tranquillité et la sûreté publiques, il maintint et releva les municipes, répara les anciens édifices, en fit construire de nouveaux, rendit pendant quinze ans les entrepreneurs responsables de la solidité de ces bâtiments, et défendit d'enterrer les morts dans l'enceinte des villes.

Trop éclairé pour ne pas sentir que le luxe et la corruption des mœurs étaient les principales causes de la décadence de l'empire, il publia des lois somptuaires que son pouvoir ne put faire exécuter, et nota vainement d'infamie toute veuve qui se remarierait avant une année de deuil révolue.

L'empereur pouvait par son exemple, par ses grandes actions, par le respect qu'il inspirait, ralentir la chute de l'empire romain, mais non l'empêcher. La liberté perdue, l'habitude d'obéir au glaive, les grands sentiments éteints, les grands souvenirs effacés, le titre de *citoyen* prodigué, avili, le nom de *patrie* oublié, le mélange honteux des Goths, des Francs et des Romains dans tous les emplois civils et militaires, le dégoût des travaux, l'amour des richesses et des plaisirs, tels étaient les maux incurables qui minaient le colosse romain : un grand homme pouvait les pallier, mais non les guérir.

Théodose, le dernier des empereurs qui tint d'une main ferme les rênes de l'État, fit non ce qui était désirable, mais ce qui était possible. Il releva les armes romaines, rétablit momentanément la discipline, effraya les vices, réprima les crimes par la justice de son administration, et rendit quelques années de repos aux peuples si longtemps opprimés par de faibles tyrans et par leurs vils favoris.

L'impératrice Flaccilla, fille d'un consul nommé Antoine, secondait Théo-

dose dans ses nobles travaux; on la regardait comme un modèle de piété, de modestie, de tendresse, de chasteté, et jamais on ne citait d'elle que des actes de bienfaisance et de générosité. Attentive à calmer son époux naturellement prompt à s'irriter, elle lui répétait souvent ces paroles : « Rappelez-» vous toujours ce que vous êtes, et n'oubliez jamais ce que vous avez été. »

L'empereur parvint plus difficilement à faire cesser les troubles religieux qu'à repousser les Barbares. Dans ce temps ce n'était plus le partage des terres, l'égalité politique, l'élection d'un consul, d'un tribun, ou même celle d'un empereur, qui réveillait les citoyens de leur indolence; ils souffraient toute tyrannie, et ne reprenaient leur fureur et leurs armes que pour le choix d'un évêque ou pour l'interprétation d'une formule inintelligible.

Les Orientaux surtout se livraient avec passion aux disputes religieuses; à Constantinople elles étaient devenues les seuls objets d'intérêt public et privé, et, parmi toutes les classes, comme le remarquait un voyageur du temps, on ne s'occupait que de controverses. « Priez-vous un marchand, disait-il, de vous » changer une pièce d'argent, il vous dira quelle différence existe entre le » Père et le Fils. Questionnez un boulanger sur le prix du pain, il vous prou-» vera que le Fils est inférieur au Père. Demandez au baigneur si le bain est » prêt, il vous dira que le Fils a été tiré du néant. »

Toutes ces querelles d'opinions n'eussent été que ridicules, si l'esprit de parti ne les avait souvent changées en combats sanglants. L'autorité du prince semblait encore, en s'en mêlant, accroître leur animosité; et lorsque Théodose, décidé à terrasser l'arianisme, rétablit saint Grégoire de Nazianze sur le siége patriarcal, si nous en croyons cet évêque, Constantinople, le jour de son installation, présentait le spectacle d'une ville prise d'assaut par les Barbares; tant fut opiniâtre la résistance des ariens qui s'opposaient à son retour.

Ce vertueux évêque, fatigué de ces dissensions, chargé d'honneurs et d'années, révéré par la vertu, persécuté par l'envie, vint, peu de temps après, trouver Théodose, et lui adressa, au milieu de sa brillante cour, ce langage noble et modeste, digne d'un apôtre de l'Évangile : « Prince, vous aimez à donner, » je vous demande une grâce : ce n'est pas de l'or pour moi, ni des ornements » pour mon église, ni des gouvernements pour mes amis : tous ces biens n'ont » point de prix à mes yeux, je les abandonne à ceux qui les estiment; mon » ambition s'élève plus haut que la terre : accordez-moi la permission de céder » à la haine qui me poursuit. Je respecte le trône épiscopal, mais je ne veux » le voir que de loin; je suis las de déplaire aux hommes en cherchant à plaire » à Dieu : puissiez-vous rétablir la concorde entre les évêques! Dieu veuille » qu'ils terminent leurs querelles en écoutant votre voix, s'ils ne veulent pas » entendre celle de la justice! Je désire que, vainqueur des Barbares, vous le » soyez aussi de ceux qui troublent et ensanglantent l'Église; mais vous voyez » mes cheveux blancs; j'ai consumé, pour servir le Seigneur, les forces qu'il » m'avait données : je succombe sous le fardeau dont vous m'avez chargé mal-» gré, moi et la seule faveur que je vous demande est de me laisser terminer » mes jours en liberté. »

Théodose lui permit de se retirer; mais, irrité de l'opiniâtreté des sectes, il n'écouta que son ressentiment, et donna par une loi despotique un funeste exemple à ses successeurs. Il défendit les sacrifices, priva les hérétiques et les apostats du droit de tester, publia un décret qui menaçait de mort les mani chéens, fit poser à deux pieds de terre, dans la place publique, les bustes de Sabellius, d'Arius et de Macédonius, pour les exposer à la risée et aux outrages du peuple.

On voit avec peine le célèbre Bossuet accorder des éloges à ces actes tyranniques : tant l'esprit de corps égare ceux qui plus que tous autres devraient être remplis de l'esprit de tolérance et de charité.

Théodose, entraîné par les prêtres hors de son caractère lorsqu'il croyait soutenir la cause de Dieu, se montrait bien différent quand il n'était question que d'injures contre sa personne.

« Si quelqu'un parle mal de nous ou de notre gouvernement, écrivait-il à » Rufin, préfet du prétoire, nous ne voulons pas qu'on le punisse : s'il l'a fait » par légèreté, il faut le mépriser; si c'est par erreur, il faut le plaindre; si c'est » par dessein de nous faire une insulte, il faut lui pardonner. Au reste, quels » que soient les délits dont les citoyens se trouvent accusés, en tout ce qui peut » concerner la sûreté du gouvernement, avant de prendre aucune décision, » vous nous en donnerez connaissance, afin que nous jugions la gravité de » l'offense par la moralité des personnes, et que nous examinions avec sagesse » si nous devons la tolérer ou la soumettre au jugement des tribunaux. »

Malgré son zèle trop emporté pour favoriser tout ce qui était empreint d'un caractère religieux, il voulut mettre un frein aux intrigues des moines, qui devenaient déjà nombreux et dangereux. Il leur défendit de sortir de leur retraite et surtout de paraître au milieu des cités; mais, obsédé par eux, deux ans après il révoqua son édit. Cette faiblesse rendit ces corporations plus hardies et plus puissantes; leur ambition, si opposée à leur état, ne contribua que trop dans la suite aux troubles et aux désordres de l'Orient; et, par leurs intrigues, ils y acquirent un tel crédit, qu'il devint presque impossible de parvenir à l'épiscopat sans être entré dans leur communauté.

Tandis que Théodose faisait triompher dans ses États l'Église orthodoxe sur les ruines de l'arianisme, les ariens, en Italie, depuis la mort de Gratien, se voyaient protégés par Justine, mère et tutrice de Valentinien II. Un tel appui ranimait leur espoir et semblait devoir relever leur parti; mais ils rencontrèrent près de la cour d'Orient un ennemi dont rien ne put ébranler la fermeté. Saint Ambroise, né à Rome, de race patricienne, devait le jour à un personnage consulaire; il surpassa son père en talents, en fortune, en dignités. Il se trouvait gouverneur de la Ligurie au moment où la fureur des sectes, portant le peuple à la sédition, allait faire de la ville de Milan un champ de carnage. Dans ce moment de danger tous les vœux cherchaient un pacificateur, et Ambroise inspirait tant de respect à toutes les classes de citoyens, que, quoiqu'il fût laïque et n'eût pas même encore reçu le baptême, il se vit porté par les suffra-

ges unanimes au siége épiscopal, justifia le choix du peuple, apaisa les troubles, et devint le conseil et le guide des empereurs.

Ce fut pour l'instruction de Gratien qu'il composa son Traité sur la foi chrétienne.

Quand Justine se déclara en faveur de l'arianisme et voulut donner une église aux partisans de cette secte, Ambroise résista opiniâtrément à ses ordres; il osa même, dans les transports d'un zèle exagéré, comparer l'impératrice à Jésabel. « On peut disposer de ma vie, disait-il, mais non de ma foi; je souffrirai » tout, hors les offenses faites à la religion; je n'exciterai point la fureur du » peuple, mais je la prévois : la cour nous prépare de grands malheurs, mais » j'espère ne pas survivre à la ruine de ma patrie. »

L'impératrice l'exila; il refusa d'obéir; une partie du peuple prit sa défense, s'enferma avec lui dans l'église, l'y garda et l'y nourrit : un nombreux corps de soldats goths voulut vainement forcer cet asile.

Ce fut pendant ce siége que, pour garantir de l'ennui le peuple qui l'entourait, et pour entretenir son zèle, il introduisit l'usage de chanter des psaumes. Ambroise, profitant habilement de quelques circonstances imprévues, prétendit que le Ciel signalait par des prodiges la protection qu'il lui accordait. Justine se moqua de ces miracles supposés, mais la multitude y crut, et la puissance se vit forcée de céder à la crédulité.

Un danger plus pressant menaçait le trône du jeune Valentinien : Maxime qui n'avait trouvé de résistance que dans la fidélité courageuse de saint Martin, évêque de Tours, était devenu le tyran des Gaules. Grossissant son armée d'une foule de Germains et de Francs, il s'approcha des Alpes et s'efforça de tromper Justine par des assurances de paix et d'amitié.

Ambroise découvrit le piége et en avertit l'impératrice. Elle ne voulut pas le croire; Maxime parut aux portes de Milan avant qu'on eût pris aucune mesure pour le repousser. La terreur fut aussi grande que l'avait été la confiance. Justine et son fils, au lieu de tenter quelques moyens de résistance, accourent à Aquilée, et de là à Thessalonique, pour implorer la protection de Théodose.

Maxime parcourut en maître l'Italie, entra triomphant dans Rome, et se fit un grand nombre de partisans, en protégeant l'idolâtrie et en relevant les autels des dieux.

Dès que Théodose apprit l'infortune et la fuite de Valentinien, il vint trouver ce jeune prince à Thessalonique, accompagné d'une grande partie du sénat. Après avoir reproché à Justine son hérésie, à laquelle il attribuait ses malheurs, il lui promit de rétablir son fils sur le trône et resserra les liens qui l'unissaient à lui, en épousant sa sœur Galla. Lorsqu'il eut réuni ses légions, il s'avança en Pannonie où il rencontra près de Siscie, sur les bords de la Save, Maxime, qui venait le combattre à la tête de toutes les forces de l'Occident. Cette guerre ne dura que deux mois; la cavalerie formidable des Huns, des Alains et des Goths, qui servaient alors Théodose, passe intrépidement la Save à la nage, enfonce, épouvante et met en fuite les Germains et les Gau-

lois de l'armée de Maxime. Marcellinus, son frère, rétablit le combat avec un corps d'élite; la bataille se prolonge jusqu'à la nuit, qui laisse la victoire indécise. Le lendemain, au moment où l'action recommence, une partie des troupes de l'Occident jette les armes; Maxime prend la fuite; Théodose le poursuit si rapidement, qu'il arrive presque en même temps que lui aux portes d'Aquilée. Le peuple de cette ville se révolte, dépouille Maxime de ses ornements, l'enchaîne et le traîne aux pieds de l'empereur. Théodose, touché de ses prières, est tenté de lui pardonner; mais se rappelant, après quelque hésitation, qu'il doit une victime aux mânes de Gratien, il livre ce tyran aux soldats qui lui tranchent la tête. Un Franc, nommé Arbogaste, que sa bravoure et les suffrages des soldats avaient élevé de grade en grade à celui de général, poursuivit les débris de l'armée vaincue, et tua Victor, fils de Maxime, qui la commandait.

Théodose, après avoir apaisé les troubles auxquels la ville de Milan se trouvait en proie, et replacé Valentinien II sur son trône, entra en triomphe dans Rome, comme le grand Constantin.

En prononçant l'éloge de l'empereur, la flatterie parla le langage de la vérité. L'opinion publique approuvait les louanges données à un prince dont on admirait l'activité, la bravoure, l'habileté, la gloire, et dont on respectait la justice, la bienfaisance et la chasteté : mais il n'est pas de vertu sans mélange; la sienne fut souvent ternie par le fanatisme et par un penchant à la colère qu'il travaillait continuellement à vaincre, mais qu'il ne put pas toujours dompter.

La ferveur de ce prince pour la religion chrétienne semblait alors augmentée par les efforts que son ennemi Maxime avait tentés pour relever l'idolâtrie. L'empereur trouvant à Rome les autels parés de fleurs, les sacrifices rétablis, les statues des dieux entourées d'offrandes et d'encens, en fit de violents reproches au sénat, et plaida dans cette assemblée la cause du christianisme, avec une chaleur plus convenable peut être au chef de l'Église qu'au chef de l'État.

Les sénateurs, attachés à l'ancien culte, osèrent lui résister, et dans cette discussion firent entendre, pour soutenir l'erreur, un langage hardi dont on avait perdu l'habitude depuis plusieurs siècles. La liberté, muette pour les affaires terrestres, se montrait encore lorsqu'on voulait comprimer les opinions religieuses. Ils opposèrent aux volontés de l'empereur douze cents ans de coutume, la puissance de Rome fondée sur des oracles, tant de triomphes dus à la protection des dieux, et le danger, après tant de prodiges, d'embrasser une nouvelle religion qui n'offrait point le même espoir et n'était point appuyée par une si longue et si heureuse expérience.

Théodose leur déclara solennellement que Valentinien et lui avaient en horreur le culte du mensonge et des vices déifiés, et que, s'ils voulaient persister dans cette croyance sacrilége, le trésor public ne paierait plus les frais du culte scandaleux des idoles. « L'empire, ajouta-t-il, environné de périls, menacé de tous côtés par les Barbares, a plus besoin de soldats que de victimes. »

On avait répondu à ses arguments, on se tut dès qu'on entendit ses ordres;

et, comme le nombre de ceux qui ne mêlent aucun intérêt humain à leurs opinions est toujours et partout le plus faible, lorsque le trésor fut fermé, les sacrifices cessèrent.

Cependant en Égypte l'autorité éprouva plus de résistance. Le peuple défendit ses temples; il poussa des cris de rage lorsqu'on porta la hache sur la statue de Sérapis; mais, dès que l'idole fut tombée, la multitude mobile l'insulta : inconstante pour les puissances du ciel comme pour celle de la terre, elle méprise bientôt ce qu'elle cesse de craindre.

L'empereur, pour réparer les malheurs de Valens, pour vaincre les Goths, pour affranchir l'Orient et pour rétablir la tranquillité dans l'Occident, s'était vu forcé de lever partout des impôts dont une si évidente nécessité pouvait seule faire supporter le poids. Partout on s'y soumit avec résignation, excepté à Antioche.

Cette ville, par la licence de ses mœurs, se montrait toujours portée à la sédition; son peuple léger, frondeur et corrompu, prodiguant ses trésors avec joie pour les fêtes, pour les jeux, pour les pantomimes et les bateleurs, éclatait en murmures lorsqu'il fallait contribuer aux charges publiques et à la défense de l'État.

Quand les commissaires de l'empereur se présentent pour lever la taxe de guerre, tous les citoyens, riches ou pauvres, se plaignent, résistent, s'attroupent, s'animent, se soulèvent, menacent les magistrats, se répandent en invectives contre l'empereur : des injures la multitude emportée passe bientôt à la violence, et, dans sa fureur, elle brise les statues de Théodose, de sa mère et de ses enfants, les outrage et les traîne avec mépris dans les rues.

Plus l'empereur avait montré jusque là de prédilection pour la ville d'Antioche, plus son ingratitude l'irrita : dans le premier mouvement de sa colère, il envoya des troupes contre les séditieux, avec des commissaires chargés de sa vengeance, armés d'un pouvoir sans limites, et qui devaient châtier les habitants et raser la ville.

Le peuple rebelle, revenu de son emportement, en considérait avec effroi les suites funestes; la consternation succédait à la fureur; on attendait les commissaires dans un silence morne, semblable au calme effrayant qui précède et annonce souvent la tempête; les plus riches habitants prenaient la fuite. Saint Chrysostome, qui s'était opposé à leur délire, qui les consola dans leur douleur, et qui les soutint dans leurs périls, présente ainsi l'image de leur terreur :

« Cette cité florissante, dit-il, est devenue tout à coup déserte; une frayeur » mortelle nous chasse tous et nous éloigne, comme la fumée chasse les abeil- » les; notre ville rappelant ce que le prophète dit de Jérusalem, est comme un » chêne dépouillé, comme un jardin privé de ses eaux salutaires, qui n'offre aux » regards que des arbres desséchés, sans fleurs et sans fruits. Le courroux du » prince, ainsi qu'un incendie fatal, menace de venir bientôt fondre sur nous; » chacun l'évite et s'empresse de sauver ses jours avant que le feu n'arrive jus- » qu'à lui. Étrange calamité! sans que l'ennemi nous poursuive, nous fuyons,

» sans avoir livré de combats, nous abandonnons nos foyers; sans avoir sou-
» tenu les assauts des Barbares, nous éprouvons les mêmes maux que les cap-
» tifs d'un vainqueur superbe. »

Ces craintes n'étaient que trop fondées; les troupes approchent; les envoyés de l'empereur arrivent; ils montent sur leur tribunal; insensibles aux larmes, sourds aux prières, environnés de soldats farouches, ils commencent des informations rigoureuses; les prisons se remplissent; on emploie sans pitié les verges, les chaînes, la torture pour forcer les accusés à confesser leur crime, à dénoncer leurs complices; l'air retentit des cris de la douleur, des accents de la colère, des gémissements de la nature et de l'amitié; les femmes et les enfants éplorés entourent, pressent et supplient vainement les magistrats, les soldats, les bourreaux. Les ombres de la nuit redoublent la terreur du jour; frappée par un juge insensible, toute cette ville coupable semble menacée d'une entière destruction.

Des citoyens en foule étaient traînés de leurs foyers dans les cachots, de là aux tortures et à l'échafaud. Ils y marchaient; soudain un homme, couvert des lambeaux de la misère, s'avance, saisit par son manteau le premier des magistrats, et lui ordonne impérieusement de l'écouter. Cette témérité excite l'indignation des juges; mais elle se change en respect, lorsqu'ils entendent proclamer le nom de Macédone, ermite saint et révéré, qu'on voyait suivi de plusieurs autres pieux solitaires; l'autorité s'abaisse devant sa vertu : « Portez mes paro-
» les au prince! s'écrie cet homme courageux. Vous êtes hommes, vous com-
» mandez à des hommes; ils sont l'image de Dieu, et Dieu ne veut pas qu'on la
» détruise. Insulter l'ouvrage, c'est irriter l'ouvrier. Quel est le crime commis?
» On a offensé des figures inanimées; cet égarement justifie-t-il votre colère?
» Pour une statue détruite, nous pouvons vous en rendre vingt; mais songez
» que vous ne pouvez reproduire un seul cheveu d'une tête que vous aurez fait
» tomber. » Ce langage noble et fier, qui semblait inspiré, étonne et touche les ministres de l'empereur; le glaive s'arrête, les supplices sont suspendus, on permet au peuple d'implorer la clémence de Théodose. Ce prince était alors revenu à Constantinople.

Cézaire court lui porter les vœux d'Antioche; l'évêque Flavien, malgré son âge, retrouve des forces pour l'accompagner et pour désarmer le courroux du prince offensé.

Les Syriens respirent, mais ne démentent point, dans de si graves circonstances, la légèreté de leur caractère; ils passent subitement d'une lâche terreur à une joie folle et licencieuse, et se livrent à la débauche à la vue des échafauds encore dressés.

Ce fut alors que Chrysostome, remplissant avec éclat les devoirs d'un saint ministère, déploya contre leur coupable ivresse la même éloquence qu'il avait opposée à leur désespoir, et prononça ces homélies célèbres que le temps a respectées.

Cézaire, arrivé dans la capitale de l'Orient, se jette aux pieds de Théodose, s'efforce de réveiller sa générosité, lui peint les malheurs, le repentir des cou-

pables, ébranle son cœur, mais ne le fléchit pas. L'empereur rappelle sa munificence et sa prédilection pour Antioche, et il se plaint avec emportement de l'ingratitude d'un peuple comblé par lui de bienfaits.

Le vénérable Flavien s'avance alors : loin de prétendre justifier les coupables, il avoue, il exagère même adroitement leurs délits, et, après avoir déclaré que les châtiments les plus sévères pour de tels crimes seraient conformes à la justice humaine, il ajoute : « Dieu fut, comme vous, outragé par les hommes; » il leur a ouvert les cieux, imitez son exemple. Si nous devons notre salut à » votre clémence,vous devrez à nos erreurs une gloire nouvelle. Gratien ne vous » a transmis qu'une couronne passagère, et vous pouvez, par votre vertu, en » mériter une immortelle. Vous n'avez perdu que des statues muettes, remplacez-les en élevant dans nos cœurs des monuments parlants et éternels.

» Lorsque les courtisans de Constantin, offensé comme vous, l'excitaient à » venger les injures faites à ses images, il leur répondit : *Rassurez-vous, je ne* » *me sens pas blessé.* On a déjà oublié plusieurs de ses victoires, mais les siècles » répéteront ces paroles généreuses, comme ils n'oublieront pas ce mot qui » vous échappa lorsque, pardonnant un jour à quelques condamnés, vous vous » écriâtes : *Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts!* Une seule parole » peut vous donner la plus belle conquête, celle de l'amour de tous vos sujets. Vous avez résisté aux prières de vos magistrats, à la voix de vos » généraux; cédez à celle d'un vieillard qui vous présente l'Évangile pour » vous rappeler que Dieu ne vous pardonnera pas vos offenses si vous êtes » inflexible pour les nôtres. Au lieu de détruire Antioche, effacez le souvenir de ses crimes, et j'irai bénir votre nom au milieu du peuple que vous » aurez sauvé. »

Théodose ne put résister à ces nobles accents de la vieillesse, de la vertu et de la piété; il pardonna, et ce triomphe sur un juste ressentiment fut célébré comme la plus belle de ses victoires.

Une autre révolte, qui eut lieu à Thessalonique, produisit de plus grands malheurs; rien ne put calmer le courroux de l'empereur, et la vengeance qu'il en tira devint une tache éternelle pour sa gloire.

Un conducteur de char, insolent et débauché, s'était livré à des désordres scandaleux; le gouverneur de la ville le fait jeter en prison : le peuple qui favorisait cet homme, veut le délivrer, se révolte, et, dans sa fureur, assassine le général et les officiers qui l'entourent.

Le ressentiment de Théodose éclate; vainement les évêques de la province le supplient de pardonner; il ne veut rien entendre : par son ordre tous les habitants de cette ville infortunée sont rassemblés dans le cirque, sous le prétexte perfide d'y assister à des jeux. Les soldats goths, qui servaient dans l'armée impériale, entourent ces malheureux et les massacrent tous sans distinction d'âge ni de sexe.

Effrayé de sa propre cruauté, Théodose, tourmenté par sa conscience, qui lui parla trop tard, écrivit à saint Ambroise, lui demanda d'implorer en sa faveur la clémence divine; et, dans l'espoir d'adoucir le pontife irrité, il se ren-



dit à Milan, voulut se justifier, et se présenta, suivi de son cortége, aux portes de l'église. L'inexorable Ambroise lui en défendit l'entrée, et, rappelant dans cette circonstance l'exemple de David : « Vous avez, dit-il à l'empereur, imité » ce roi dans son crime, imitez-le dans son repentir. » Il lui imposa la pénitence publique ; Théodose s'y soumit, et le maître du monde, dépouillé de ses ornements, prosterné au pied de l'autel, s'humilia devant Dieu en présence de son peuple. Ce ne fut qu'après huit mois de prières et de douleurs qu'il rentra dans la communion des fidèles.

On ne peut qu'admirer la fermeté d'un ministre de l'Évangile qu'aucun danger n'effraie, lorsqu'il doit soutenir la cause de la morale outragée, et faire craindre à la puissance terrestre la justice divine ; mais trop de prêtres ambitieux, interprétant mal ce grand exemple, abusèrent, depuis, de la parole sacrée pour servir un orgueil profane, et, sous prétexte d'abaisser les princes devant Dieu, s'efforcèrent d'élever le sacerdoce au-dessus de l'empire.

Ambroise lui-même, si sévère lors du massacre de Thessalonique, ne parut point animé du même esprit de justice lorsqu'une populace séditieuse, excitée par des moines fanatiques, s'emporta au point de brûler une synagogue. L'empereur voulait châtier les incendiaires : Ambroise s'y opposa, et, par son influence, obtint que les moines coupables resteraient impunis.

Tel est l'esprit de secte et de parti : il égare la vertu même ; il la rend inflexible pour l'erreur qui lui nuit, et indulgente pour le crime qui le sert.

Peu de temps après la défaite de Maxime et le rétablissement de Valentinien II sur son trône, la mort de l'impératrice Justine enleva aux ariens leur plus ferme appui.

Valentinien, par reconnaissance pour Théodose, et par soumission pour Ambroise, devint orthodoxe. Ce jeune prince se montrait chaste, tempérant, appliqué, ennemi de l'injustice ; mais ces belles qualités n'étaient accompagnées d'aucune force. La faiblesse a le danger de tous les vices qu'elle n'autorise pas, mais qu'elle ne sait pas réprimer.

L'empereur d'Occident laissa prendre trop de crédit dans sa cour, trop d'influence sur les troupes, à un Franc distingué par ses exploits, mais dont l'ambition coupable ne connaissait aucune borne.

Arbogaste, élevé au grade de général par Gratien, et qui, sous les ordres de Théodose, venait de contribuer si efficacement à la chute de Maxime, commandait alors les légions de la Gaule. Ce guerrier intrigant, perfide, hautain, avide de pouvoir et de richesses, était regardé par Valentinien comme le soutien de son trône.

Abusant de sa confiance et disposant de ses trésors, il séduit les troupes, distribue toutes les places à des Barbares qui lui sont dévoués ; sous différents prétextes il éloigne du prince ses plus fidèles serviteurs, l'environne de ses agents, l'entoure de ses satellites, cesse bientôt de feindre, commande au lieu de conseiller, et règne au lieu de servir.

L'empereur n'est plus qu'un captif couronné : il ouvre tardivement les yeux, frémit de son danger, et secrètement écrit à Théodose que son palais n'est plus

qu'une prison dont il le supplie de le tirer. Cependant son péril s'accroît, son humiliation devient insupportable. Trop impatient pour attendre le secours qu'il avait invoqué, il veut tenter un coup d'État, et compromet son autorité.

Environné de toute sa cour, assis sur son trône, espérant que son sceptre fera tomber l'épée du Barbare, il fait venir devant lui le fier Arbogaste, et lui ordonne de lire un décret qui le destitue. « Mon autorité, répond l'audacieux guerrier, » est fondée sur mes services, et ne dépend point des caprices d'un faible prin- » ce. » Après ce peu de mots, il jette l'édit à terre et le foule aux pieds. Valentinien, transporté de fureur, tire son glaive et veut frapper le Barbare ; mais les amis nombreux d'Arbogaste l'entourent et désarment l'empereur. Peu de jours après, on trouva ce malheureux prince étranglé dans son lit (1). Arbogaste, voulant se laver de ce crime, s'efforça de faire croire que Valentinien, dans un accès de désespoir, s'était tué : il fit conduire en pompe à Milan les restes de l'empereur. Saint Ambroise prononça son panégyrique, et dans l'intention de consoler les sœurs de ce prince, s'écartant cette fois de la sévérité ordinaire de ses maximes, il leur fit espérer que Valentinien serait reçu dans le ciel par la clémence divine, quoiqu'il n'eût pas encore reçu le baptême.

Arbogaste, par sa trahison, maître de l'Occident, excepté de l'Afrique, pouvait disposer du trône ; mais il n'osa ou ne voulut pas s'y placer : préférant un pouvoir réel à un vain éclat, ou craignant peut-être l'indignation des Romains s'ils voyaient la couronne impériale sur la tête d'un Barbare, il se contenta de régner sous le nom d'un fantôme d'empereur, et décora du titre d'Auguste Eugène, son ancien secrétaire. Ce nouveau prince, par son mérite et par la faveur d'Arbogaste, était parvenu de l'emploi très-inférieur de professeur de rhétorique à la haute dignité de *maître des offices*.

On estimait son érudition, son éloquence ; on aimait sa douceur et sa modestie. Ne pouvant résister à la puissance d'Arbogaste, il obéit en gémissant, et accepta le sceptre avec regret. Ses ambassadeurs, chargés par lui de demander à Théodose la confirmation de son élection, n'obtinrent que des réponses évasives. L'empereur d'Orient était doublement disposé à la vengeance, par l'intérêt de sa couronne et par la douleur de sa femme Galla, sœur de Valentinien.

Il réunit toutes ses forces pour combattre Eugène, ou plutôt Arbogaste ; mais, avant de commencer la guerre, cédant à la superstition, qui chez les hommes ne fait que changer d'objet, au défaut d'oracles et d'aruspices, il consulta un moine égyptien de la Thébaïde, et la réponse favorable de ce solitaire augmenta la confiance de l'armée.

Cette armée, exercée par Timasius, Promotus, Stilicon, généraux habiles, présentait un spectacle imposant. On en admirait la force, la discipline ; mais en même temps il était impossible d'y voir sans douleur une foule d'Arabes, de Goths, d'Alains, de Huns, et à leur tête ce célèbre Alaric, qui semblait alors apprendre à l'école de Théodose l'art qu'il employa depuis à la destruction de Rome.

(1) An 392.

On eût dit que les Romains, frappés alors d'aveuglement, conduisaient avec eux des légions de Barbares pour les aider à faire la reconnaissance de toutes les parties de l'empire, qu'ils devaient bientôt conquérir et ravager.

Arbogaste, informé des préparatifs de l'empereur d'Orient, réunit, pour lui résister, toutes les légions de l'Occident.

Eugène et lui tentèrent un dernier effort pour relever le polythéisme; ils entrèrent dans Rome, et, à la grande satisfaction des idolâtres et de la multitude avide de changements, ils rétablirent momentanément le culte des dieux.

Si l'on en croit Claudien, qui, dans ses descriptions poétiques, donne plus de détails sur cette courte guerre que les historiens du temps, Théodose étendit sa ligne et dissémina ses troupes, dans le dessein d'envelopper et de tourner l'ennemi. Arbogaste, suivant un plan contraire, concentra ses forces près d'Aquilée, pour opposer aux Orientaux une masse plus redoutable, et les enfoncer par son poids. Ces deux systèmes, soutenus, dans tous les temps, par des hommes de génie, ont fait alternativement la gloire ou causé la ruine de ceux qui les ont suivis, selon que la fortune l'a voulu.

Théodose, marchant avec sa rapidité ordinaire, traversa la Pannonie; Arbogaste, qui voulait l'affaiblir en divisant ses moyens, le laissa passer les Alpes Juliennes et s'étendre dans la plaine. Les deux armées se trouvèrent en présence près d'Aquilée.

Toutes deux étaient animées, l'une par le désir de venger Valentinien et de punir le crime, l'autre par l'espérance de couvrir de lauriers les coupables et de légitimer l'usurpation par la victoire.

Le signal est donné : Théodose marche contre l'ennemi et charge les Goths d'attaquer le camp retranché. Son dessein était d'obtenir le succès par leur courage bouillant, et d'affaiblir en même temps leur nombre par un combat meurtrier. Il n'atteignit que ce dernier but. Dix mille de ces Barbares, et leur chef Baccurius, périrent sur le champ de bataille, sans pouvoir franchir les fossés et les remparts du camp.

Théodose, repoussé, se retire sur une montagne escarpée; Eugène, fier de cet avantage, le regarde comme une victoire complète : sa garde partage son erreur, et se livre à la débauche. Cependant l'habile Arbogaste, qu'un premier succès ne pouvait endormir, fait occuper tous les défilés par des corps nombreux. Théodose se voit cerné, pressé, sans vivres; sa perte paraît inévitable; mais ce qui devait achever sa ruine causa son salut.

Les chefs des corps qui l'entouraient confèrent avec ses officiers, écoutent ses propositions, traitent avec lui, quittent le parti des rebelles et se rangent sous ses drapeaux. Fortifié par ces nouveaux auxiliaires, Théodose s'élance de nouveau contre l'ennemi et l'attaque avec ses propres forces. Les éléments, dit Claudien, semblèrent alors conspirer en faveur de Théodose; une tempête venue de l'Orient soulève contre les Gaulois des tourbillons de poussière qui les aveuglent et qui les épouvantent. Les païens, pour défendre leurs montagnes, y avaient placé les statues des dieux. La superstition fut appelée des deux côtés au secours du courage.

L'empereur, après un premier choc sans succès, répondit à ceux qui lui conseillaient la retraite : « Non, la croix de Jésus-Christ ne reculera pas devant » les images d'Hercule et de Mars. »

Il se jette à genoux en présence de l'armée, déclare qu'il voit dans les nuages saint Jean l'Évangéliste et l'apôtre Philippe qui combattent pour lui. Cette fable, répandue, est adoptée par les soldats crédules; ils marchent avec une confiance nouvelle, comme autrefois les Romains couraient à la victoire, se croyant guidés par Castor et Pollux.

Après une vive résistance, les Germains et les Gaulois sont enfoncés; leur camp est pris. Eugène, dépouillé de la pourpre, est conduit au pied de l'empereur; il fléchit le genou, et cherche par son éloquence à toucher le cœur et à calmer le courroux de Théodose. Mais les soldats qui l'écoutaient interrompent sa harangue et lui tranchent la tête sans attendre les ordres de l'empereur.

Arbogaste, vaincu et perdant l'espoir de rallier ses troupes, se jette sur son épée. Ce Barbare mourut en Romain.

Saint Ambroise, qui avait cru devoir céder à l'usurpation de Maxime, s'était montré plus ferme contre celle d'Eugène, et, malgré ses instances, il avait fui les regards de ce nouveau maître. Théodose, vainqueur, suivit les conseils de ce vertueux pontife, et traita avec clémence les partisans d'Eugène.

Maître paisible de tout l'empire, il décora de la pourpre Arcadius et Honorius, ses fils. L'histoire a conservé les paroles qu'il adressa à l'un d'eux. « Si » vous aviez reçu le jour dans la Perse, lui dit-il, votre naissance serait un ti- » tre suffisant pour assurer votre trône; mais si vous voulez que les Romains » vous trouvent digne de régner sur eux, vous devez apprendre à régner sur » vous-même. Un simple citoyen n'a pour but que son propre bonheur; celui » de l'univers doit être le vôtre. Si les vices sont vos maîtres, vous ne serez » qu'un esclave décoré du diadème. Tenez-vous en garde contre les passions; » les autres hommes les suivent; elles viennent au-devant des princes. Si vous » désirez qu'on vous regarde comme l'image de Dieu, imitez sa clémence. » Suivez toujours la voie de la justice, sans vous inquiéter des louanges ou » du blâme d'un monde léger. Soyez par votre vertu une loi vivante; votre » exemple aura plus de force que votre autorité. Ce n'est point l'orgueil, » c'est la bonté qui peut rendre les Romains dociles. Laissez le luxe aux rois » d'Asie. L'éclat qui convient aux empereurs romains, c'est celui des talents » et des vertus. Si vous faites la guerre, montrez, pour être obéi, que vous » savez commander. Partagez tous les périls avec les soldats, alors ils ne les » craindront plus. Mais, surtout, étudiez l'histoire de vos prédécesseurs, leurs » succès et leurs revers, leur gloire ou leur infortune; ils vous apprendront ce » que vous devez faire ou ce que vous devez éviter. »

L'empereur n'était alors âgé que de cinquante ans; sa puissance, sa gloire, ses vertus, son expérience, donnaient l'espoir d'un règne long et paisible; mais son corps, épuisé par ses travaux, et, selon quelques historiens, par les plaisirs, succomba aux fatigues de cette dernière campagne. Des symptômes d'hydropisie firent prévoir sa fin prochaine.

Conformément à la politique du temps, il partagea l'empire entre ses deux fils. Honorius gouverna l'Occident, Arcadius régna dans l'Orient. L'empereur, ayant voulu célébrer à Milan les jeux du cirque, fit un dernier effort pour y assister, et mourut la nuit suivante, respecté par les Barbares et regretté par ses sujets. Les citoyens louaient sa justice, les guerriers son courage, l'Église sa piété.

On reproche justement à sa mémoire des actes d'intolérance, de fanatisme et de cruauté; mais ses qualités surpassaient ses défauts. Il se rendit justement célèbre par de grandes victoires, par de sages lois, et arrêta sur le bord de l'abîme, par sa main puissante, la chute de l'empire qui vit disparaître avec lui sa grandeur et sa gloire.

CHAPITRE IX.

HONORIUS ; STILICON, MINISTRE EN OCCIDENT ; ALARIC, ATTALE, ATAULPHE, EN OCCIDENT ; ARCADIUS ; RUFIN, MINISTRE EN ORIENT.

An 395.)

État de l'empire romain. — Stilicon est ministre en Occident. — Rufin est ministre en Orient. — Honorius et Arcadius sont proclamés Augustes. — Partage de l'empire entre eux. — Crimes de Rufin. — Union d'Arcadius et d'Eudoxie. — Inimitié entre Stilicon et Rufin. — Mort de Rufin. — Eutrope est ministre en Orient. — Rigueur du sénat de Constantinople à l'égard de Stilicon. — Révolte en Afrique causée par Gildo. — Son jugement par le sénat. — Défection de l'armée de Gildo, causée par une méprise. — Mort de Gildo. — Union d'Honorius et de Marie, fille de Stilicon. — Exploits et élévation d'Alaric. — Ses projets d'invasion et de conquête. — Sa marche contre Rome. — Alarme dans cette ville. — Préparatifs de défense de Stilicon. — Fuite d'Honorius. — Arrivée de Stilicon à la tête d'une armée. — Défaite d'Alaric. — Retour d'Honorius à Rome. — Mort du moine Télémaque dans le cirque. — Abolition des combats de gladiateurs. — Ravenne devient le séjour de la cour d'Occident. — Invasion de Radagaise. — Sa défaite et sa mort. — Révolte en Bretagne. — Constantin prend la pourpre. — Ses conquêtes dans les Gaules. — Intrigues d'Olympius contre Stilicon. — Mort de Stilicon. — Tyrannie d'Honorius. — Marche d'Alaric contre Rome. — Départ d'Alaric. — Mort de l'eunuque Eusèbe. — Marche d'Alaric contre Rome. — Tableau de Rome. — Sa capitulation. — Soumission du sénat. — Élévation et disgrâce d'Attale. — Prise de Rome par Alaric. — Mort d'Alaric. — Son sépulcre est creusé dans un fleuve. — Ataulphe, beau-frère d'Alaric, lui succède. — Union d'Ataulphe et de Placidie, sœur d'Honorius. — Révolte d'Héraclien en Afrique. — Marche de Constance contre lui. — Défaite, fuite et mort d'Héraclien. — Révolte de Gérontius contre Constantin. — Trait de courage et mort de ce général. — Mort de Constantin et de son fils Julien. — Mutilation et exil d'Attale. — Mort d'Ataulphe par la perfidie d'un ami de Saurus. — Usurpation et cruauté de Singéric. — Captivité et délivrance de Placidie. — Mort de Singéric. — Avénement de Vallia au trône des Goths. — Ses exploits. — Honteux triomphe d'Honorius à Rome. — État de l'empire d'Orient. — Révolte en Phrygie. — Régence d'Eudoxie en Orient. — Persécution exercée contre Chrysostome. — Mort de cet évêque. — Théodose II, fils d'Eudoxie, est nommé César et Auguste. — Mort d'Eudoxie. — Mort d'Arcadius. — Régence d'Anthême en Orient. — Régence de Pulchérie, sœur de Théodose II. — Portrait de Théodose II. — Union de Théodose et d'Athénaïs, surnommée Eudoxie. — Disgrâce et mort d'Eudoxie. — Mariage de Placidie et de Constance. — Mort de Constance. — Mort d'Honorius.

Lorsque les fils de Théodose montèrent sur le trône de leur père, l'empire romain, relevé par ce grand prince, n'avait encore perdu aucune de ses possessions. Ses limites étaient les mêmes que du temps de Constantin. Ce colosse,

imposant par sa grandeur, éblouissant par sa richesse, vivait encore sur son antique renommée, et les rois des peuples barbares qui devaient bientôt le renverser, contenus par les victoires de Théodose, semblaient s'humilier devant la majesté romaine. Ils en augmentaient même passagèrement l'éclat, en courbant leurs fronts belliqueux au pied du trône impérial, et en sollicitant l'honneur étrange d'ajouter à leur titre de prince ceux de consul, de patrice, de préfet ou de général romain.

Mais il fallait une main bien forte pour se servir de soutiens si dangereux : la splendeur de l'État était illusoire ; la corruption des mœurs avait miné sa force ; les Barbares seuls le défendaient contre les Barbares ; ils le dominaient avant de l'avoir conquis.

Rome, sans vertu, sans esprit public, sans courage, n'était plus qu'une ombre majestueuse. Le peuple n'offrait aux regards attristés qu'une foule d'étrangers, de pauvres, d'esclaves et d'affranchis. Les grands, qui peu à peu avaient concentré dans leurs mains avides les fortunes des citoyens et les richesses de l'univers, fuyaient les camps, s'éloignaient des affaires, redoutaient également le poids du travail et celui des armes. Livrés avec fureur aux voluptés, ils semblaient se hâter de consumer en festins, en spectacles et en plaisirs, leurs immenses trésors qui devaient bientôt devenir la proie des Barbares.

La décadence des mœurs entraîne toujours celle de l'esprit. En lisant les ouvrages des écrivains de cette époque, on ne voit que pauvreté dans les pensées, exagération dans les éloges, servilité dans les sentiments, enflure dans les expressions et luxe dans les images.

Un empire si vaste produisait cependant encore quelques hommes remarquables par leur caractère, par leurs talents, par leur amour pour la patrie ; mais les courtisans, les eunuques, les affranchis les écartaient avec soin. Les vices de la cour paraissaient craindre la contagion de la vertu, et, comme le dit un auteur du temps, « ce n'étaient point les hommes de mérite qui manquaient aux » places, c'étaient les places qui leur manquaient. »

La seule habileté que l'intrigue respectât encore, c'était l'habileté militaire ; car la tyrannie a toujours besoin des armes, puisque la force lui tient lieu de droit, et que sa main de justice n'est qu'une main de fer. Aussi l'empire, depuis Théodose, ne fut presque plus gouverné que par des généraux ; et comme la bravoure se trouvait alors chez les Barbares et non chez les Romains, nous verrons, jusqu'à la chute de Rome, des guerriers barbares régner sous le nom des successeurs de Théodose.

Ce prince lui-même avait élevé aux plus grands honneurs le Vandale Stilicon, et lui avait donné pour femme sa nièce Serène. Effrayé des dangers qui menaçaient la faiblesse du jeune Honorius, il dit à Stilicon dans ses derniers moments : « Je vous lègue mon pouvoir et je vous conjure d'hériter de mes senti- » ments ; chargez-vous de porter pour mon fils le fardeau de l'empire : en » vous le confiant, je meurs sans inquiétude ; Honorius peut régner tant qu'il » sera soutenu par le courage de Stilicon et guidé par sa prudence. »

En déplorant cette triste nécessité, on doit convenir que le guerrier barbare

justifia le choix de l'empereur. Malgré son humeur violente, sa cupidité insatiable et son ambition, Stilicon, grand capitaine, politique habile, administrateur éclairé, défendit avec succès le dépôt qui lui était confié, contint les factieux, fit trembler les intrigants, vainquit les ennemis de l'empire, et jeta sur Rome un dernier rayon de gloire.

La postérité reproche avec raison à Théodose un autre choix, celui de Rufin qui gouverna l'Orient sous Arcadius. Rufin n'eut d'autres qualités que l'adresse et l'audace : tous les vices infectaient son âme et n'y laissaient place à aucune vertu. Il persécuta les grands talents, proscrivit le courage, favorisa le fanatisme, opprima le peuple, ouvrit les frontières aux Barbares, fit haïr Théodose, mépriser Arcadius, et devint une des causes les plus immédiates de la chute de l'empire.

On peut sans injustice attribuer à ses funestes conseils quelques actes d'intolérance et de tyrannie qui souillèrent la gloire du beau règne de Théodose. Par un édit, il déclara les magistrats coupables des crimes qu'ils négligeraient de poursuivre, et rendit la justice cruelle en la rendant craintive.

L'idolâtrie, que la persuasion seule devait détruire, fut rangée par un édit au premier rang des crimes. Les pontifes païens et les vestales se virent dépouillés de leurs biens, dont on dota les églises chrétiennes.

Méprisant les anciennes coutumes et un préjugé que tant de gloire rendait excusable, Théodose renversa la statue de la Victoire, qui, debout sur le globe du monde, revêtue d'une robe flottante, déployant de brillantes ailes et portant à la main une couronne de lauriers, semblait commander aux Romains le courage et leur promettre le triomphe.

Il arracha du Capitole les statues de Jupiter, de Mars, d'Hercule et des autres dieux, les attacha aux roues de son char, et parcourut avec orgueil les rues de Rome : triomphant des divinités de l'Olympe vaincues, comme l'inexorable Achille avait triomphé d'Hector. Leur défenseur Symmaque fut exilé, les patriciens tremblants abjurèrent l'idolâtrie. Ce fut alors que le poète Prudence, profanant son talent en louant un acte despotique, se félicita de voir « les sénateurs romains, les flambeaux de l'univers, les membres d'une » assemblée de Fabius et de Catons, quitter leurs habits pontificaux, aban- » donner avec horreur la peau du vieux serpent, pour se revêtir de la robe » blanche de l'innocence baptismale, et humilier l'orgueil des faisceaux con- » sulaires sur la tombe des martyrs. » A la voix de Théodose on ferma les temples, on détruisit le Capitole, on menaça de mort les partisans de l'ancien culte; l'intolérance, encouragée par l'autorité, ne connut plus de bornes; les chrétiens dominant se permirent les excès qu'ils avaient reprochés à leurs persécuteurs. Saint Martin, évêque de Tours, marcha à la tête des moines, abattit les idoles, renversa les temples, arracha les arbres sacrés.

En détruisant les statues, on découvrit les fraudes pieuses des pontifes païens qui, par des tuyaux cachés dans les idoles, faisaient entendre la voix prétendue des oracles. Par là le paganisme perdit beaucoup de partisans; les sacrifices, même ceux où l'on n'immolait point de victimes, furent interdits et punis

comme crimes de haute trahison : les païens gémirent et cédèrent; ils n'avaient pas le courage des martyrs.

Quelques philosophes entreprirent de réfuter les ouvrages de saint Augustin; on ne permit point la publication de leurs livres. Enfin la révolution fut totale, et, trente ans après le règne de Théodose, on ne vit presque plus d'idolâtres dans l'empire : mais pendant longtemps les conversions furent plus apparentes que réelles; un grand nombre de Romains déploraient la destruction de leur ancienne religion. « Ce bouleversement, disent quelques auteurs de » cette époque, changea les temples en sépulcres, couvrit la terre de ténèbres, » rétablit le règne du chaos et de la nuit, et substitua aux images révérées » des dieux celles de quelques malfaiteurs obscurs que la superstition déco- » rait du nom de martyrs. »

Tels furent les derniers accents de douleur des idolâtres, qui auraient en peu de temps cédé sans murmures à la raison, mais qui ne pouvaient supporter la plus injuste des violences, celle qui opprime la pensée.

Malgré cette violation des anciennes coutumes et de la liberté des opinions, le nom glorieux de Théodose était trop respecté pour que les droits de ses fils parussent douteux : les deux sénats de Rome et de Constantinople les proclamèrent Augustes; ils reçurent le serment de fidélité du peuple et des soldats. On fit alors un partage définitif de l'empire : Arcadius eut la Thrace, la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte, la Dacie et la Macédoine; Honorius régna sur l'Italie, l'Afrique, la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne. Arcadius, âgé de dix-huit ans, végéta plutôt qu'il ne régna dans son palais de Byzance.

Le Gaulois Rufin gouvernait l'empire et l'empereur; le massacre de Thessalonique n'avait que trop prouvé son penchant à la cruauté. Ce caractère féroce perdit son frein en perdant Théodose. On trouvait en lui un ami perfide et un ennemi implacable; son ambition était gênée par le mérite et par le crédit de Tatien, préfet de l'Orient, et par la prudence de Promotus, maître général de l'infanterie, dont le courage avait plus d'une fois contribué au salut de l'empire. Un jugement inique le délivra du premier; il exila le second, et, peu de temps après, le fit assassiner par ses agents dans un combat qu'il livrait aux Bastarnes.

La vertu de Lucien, comte d'Orient, offrait un contraste trop dangereux avec les vices du ministre; on le fit périr, et Rufin, héritant de la fortune de ses victimes, fut revêtu de toutes leurs charges. La terreur, que son nom répandait dans tout l'empire, lui soumettait le peuple et l'armée; mais, si le courage ne lui résistait nulle part, l'intrigue travaillait dans l'ombre à miner son crédit.

Pour resserrer plus étroitement la chaîne dont il liait le faible Arcadius, il voulut lui faire épouser sa fille. Le prince en avait même pris l'engagement; mais, tandis que l'ambitieux ministre parcourait l'Asie pour y jouir de la souveraine puissance qu'il exerçait seul dans l'Orient, Eutrope, grand chambellan, vanta en présence du jeune empereur les charmes d'Eudoxie, fille du comte Bauto, général des Francs auxiliaires. Arcadius voulut voir cette belle Fran-

çaise: il en devint épris et résolut de l'épouser. Rufin, revenant à Constantinople, trouva la ville occupée des fêtes préparées pour le mariage : il croyait que sa fille était l'objet de ces préparatifs pompeux, et sa fureur fut égale à sa surprise lorsqu'il vit l'empereur conduire Eudoxie au temple. Cette princesse, digne de son élévation par sa beauté, mais plus encore par ses talents et par son courage, soutint habilement la lutte périlleuse qui s'établit, dès ce moment, entre elle et ce ministre aussi vindicatif que puissant.

Tandis que ces intrigues de cour occupaient seules les premières années d'Arcadius dans l'Orient, le tuteur du jeune Honorius, plus digne de la confiance de Théodose, se livrait à des soins plus importants, et gouvernait Rome en Romain. Stilicon, le héros du poète Claudien, et né parmi les Vandales, surpassait, dit-on, la taille qu'on attribuait aux demi-dieux. Dans sa jeunesse il se distingua parmi les plus belliqueux par sa bravoure et par son adresse. Les suffrages publics prévinrent à chaque grade son élévation. Comte des domestiques, maître général de la cavalerie et de l'infanterie d'Occident, époux de la princesse Serène, il était seul maître de l'empire sous le nom d'Honorius, qui n'avait point encore atteint sa douzième année.

Les Bastarnes, excités par Rufin, avaient battu un corps de Romains orientaux, et assassiné Promotus; Stilicon prit les armes pour venger son ami; il vainquit ces Barbares et en tua un grand nombre. Tournant ensuite ses armes contre les Germains que la mort de Théodose avait enhardis, il les chassa de la Gaule et les poursuivit au delà du Rhin.

Après avoir délivré l'empire de ses ennemis, il garantit les citoyens, par une sévère discipline, de la licence des soldats.

Sa gloire excitait l'envie de Rufin, et bientôt ces deux fiers rivaux devinrent ennemis.

Les dangers auxquels la discorde devait exposer les deux empires effrayaient l'esprit généreux de Stilicon, mais ne pouvaient faire impression sur l'âme basse de Rufin, qui aurait sacrifié sans scrupule aux Barbares les trois quarts de l'empire, pour avoir la certitude de régner sur le reste.

On le vit exciter lui-même des tribus de Huns et de Scythes à piller l'Asie, pour effrayer Arcadius et pour conserver près de lui son pouvoir.

Les Goths, reprenant les armes, venaient de franchir le Danube pour attaquer l'Orient : Stilicon, qui s'occupait alors du partage des trésors et des armées de Théodose entre les deux empereurs, marcha contre les Goths, sous prétexte de conduire à Arcadius les troupes orientales qui étaient restées en Italie; il arriva près de Thessalonique, et, par des mouvements habiles, resserra les Barbares dans une position désavantageuse qui devait rendre leur défaite certaine.

Rufin redoutait plus Stilicon que les Goths. Un ordre d'Arcadius rappela près de lui ses troupes, et défendit à Stilicon d'avancer avec elles. Le général obéit, s'arrêta et retourna en Italie; mais il était certain du dévouement des légions qu'il renvoyait à l'empereur d'Orient : ces légions et Gaïnas le Goth, leur chef, détestaient Rufin et promirent sa mort à Stilicon. Le secret de leur

dessein fut gardé avec prudence, et pendant leur marche, depuis Thessalonique jusqu'à Constantinople, aucune parole inconsidérée ne trahit leur projet.

A leur arrivée même ils cachèrent leur haine sous l'apparence de la flatterie; et Rufin, trompé par leurs hommages, leur prodigua ses trésors, espérant, avec leur appui, se délivrer d'Eudoxie et se faire élire empereur.

Arcadius était trop faible pour qu'on osât lui faire connaître son danger; on le sauva en le trompant. Gainas ayant sollicité pour ses légions l'honneur d'être passé en revue par l'empereur, ce prince se rendit avec son ministre dans la plaine que ces troupes occupaient; il salua, suivant l'usage, avec respect, les aigles romaines, tandis que Rufin, représenté avec la couronne sur la tête, contemplait orgueilleusement les soldats sur lesquels il fondait son espoir; mais, lorsqu'il arriva avec le prince au milieu de la ligne, les deux ailes s'avancent rapidement et les entourent; Gainas donne le signal, et soudain un soldat se jette sur l'ambitieux ministre et lui plonge son épée dans le sein. Ce malheureux gémit, tombe et meurt aux pieds de l'empereur.

La nouvelle de sa chute se répand; la populace, aussi furieuse contre les tyrans morts qu'elle est basse pour eux lorsqu'ils vivent, se saisit du corps de Rufin, le déchire et le traîne dans les rues. On avait planté sa tête sur la pointe d'une pique, et sa main droite coupée, qu'on montrait aux passants, semblait encore demander au peuple des contributions.

Sa femme et sa fille ne purent échapper à la mort que par la fuite; un couvent à Jérusalem fut leur asile; on confisqua leurs biens au profit du trésor impérial. Par ce funeste exemple, l'autorité des empereurs devint moins sacrée, celle des généraux plus redoutable, et le glaive apprit à braver le sceptre.

Si, en perdant l'odieux Rufin, le projet de Stilicon était de gouverner les deux empires, son espoir fut trompé. Arcadius, qui le craignait, donna sa confiance à l'eunuque Eutrope, son grand chambellan. Gainas lui-même se déclara contre Stilicon; tous les favoris ligués pour perdre ce héros tentèrent de l'assassiner. Un décret du sénat de Constantinople le déclara ennemi public, et confisqua les biens qu'il possédait dans l'Orient. Ainsi les deux empires se divisèrent dans le temps où le danger commun devait leur faire sentir le plus vivement la nécessité de l'union, et, depuis cette époque, chacun d'eux regarda comme ses alliés les Barbares qui attaquaient l'autre.

La discorde des deux cours fit renaître l'ancienne rivalité des deux peuples; les Grecs avaient toujours haï la grossièreté romaine, et les Romains méprisaient la mollesse et la finesse des Grecs.

Stilicon, plus grand que ses rivaux, ne voulut point, pour l'intérêt de son orgueil, exposer les deux empires aux malheurs d'une guerre civile. Il abandonna le faible Arcadius à ses nouveaux favoris. D'ailleurs une révolte formidable en Afrique semblait alors devoir occuper tous ses soins.

L'indulgence de Théodose avait laissé, dans cette contrée, de vastes possessions dans les mains de Gildo, frère du tyran Firmus. Cet ambitieux se

servit de ses richesses pour soulever les Africains. Quelques troupes romaines, trahissant leur devoir, contribuèrent au succès de son usurpation. Parvenu au pouvoir suprême, Gildo, qui se disait le libérateur de son pays, n'en fut que le tyran; il signalait ses jours par des assassinats, et ses nuits par des débauches qui déshonoraient les plus illustres familles; les femmes les plus distinguées, victimes de sa lubricité, après avoir perdu l'honneur, étaient ensuite livrées par ce monstre aux nègres farouches du désert, qui composaient sa garde.

Gildo régnait despotiquement sans avoir cependant osé ceindre le diadème, il payait même un tribut à Rome; mais, comme il craignait la rigueur de Stilicon, il implora la protection d'Arcadius, qui prit sa défense dans l'espoir de réunir l'Afrique à l'empire d'Orient.

Stilicon, pour résister avec plus de succès aux prétentions de la cour de Byzance, crut nécessaire de fortifier son pouvoir, en l'entourant de la majesté des anciennes lois. Faisant donc apparaître l'ombre de la république, depuis longtemps oubliée, il décida l'empereur Honorius à soumettre au sénat le jugement de Gildo. La cause de ce rebelle y fut jugée suivant les formes antiques, et les suffrages unanimes de tous les sénateurs le déclarèrent ennemi de la république. On chargea Stilicon de veiller à l'exécution du décret. Un seul sénateur, Symmaque, avait paru craindre que cette guerre, empêchant l'arrivée des grains d'Afrique, ne produisît la famine dans Rome et n'excitât un soulèvement. L'habile activité de Stilicon prévint le danger; il fit venir des Gaules de grands approvisionnements de blé, et pendant toute cette guerre le Rhône nourrit le Tibre.

Gildo, qui ne respectait pas plus la nature que la justice, avait proscrit son frère Mascérel, qui s'était réfugié à Milan. Stilicon, certain qu'il ne pouvait choisir un chef plus ardent pour servir la vengeance publique, plaça Mascérel à la tête des vétérans gaulois, des joviens, des herculiens et de deux légions nommées la Fortunée et l'Invincible. On peut juger de la décadence des forces romaines, en voyant que tous ces corps d'élite, réunis, ne formaient que cinq mille hommes.

L'armée de Gildo était composée de soixante-dix mille combattants : fier de leur nombre, il se vantait de fouler aux pieds de ses chevaux et d'ensevelir dans des tourbillons de sable cette poignée de Gaulois et de Romains qui venaient attaquer le maître de l'Afrique.

Cependant peu de cohortes romaines composaient sa force réelle. Le reste des Africains ne portaient que des javelots pour armes et des manteaux pour boucliers.

Sans craindre cette multitude indisciplinée, Mascérel, avec ses cinq mille braves, s'avance intrépidement près des rangs ennemis, et offre aux rebelles le pardon s'ils se soumettent. Un porte-étendard africain menace de le frapper; Mascérel, d'un coup de sabre, lui abat le bras; l'étendard qu'il portait tombe; les autres enseignes des cohortes romaines, qui servaient dans l'armée de

l'usurpateur, voyant de loin la chute de cet étendard, la prennent pour un acte de soumission, suivent cet exemple, jettent leurs armes et proclament le nom d'Honorius.

Cette défection répand la crainte et le désordre parmi les Maures : après un léger combat, ils fuient dans le désert. Gildo, sans espoir et sans armée, s'embarqua pour chercher un asile dans l'Orient ; mais rejeté sur la côte par les vents contraires et cerné par les Romains, il échappa au supplice en se donnant la mort.

Le sénat de Rome jugea ses complices avec cette excessive rigueur qui accompagne toujours la crainte et la faiblesse. La crédulité du temps prétendait que saint Ambroise, mort un an auparavant, avait, dans ses derniers jours, prédit cette victoire.

Mascérel, conquérant de l'Afrique, et reçu en triomphe à Milan, excita la jalousie de Stilicon : quelques jours après son arrivée, comme le prince maure se promenait avec le général de l'Occident, son cheval fit un écart et le jeta dans la rivière : on s'empressait de voler à son secours ; mais Stilicon, souriant, arrêta par un signe le zèle des courtisans, qui laissèrent le prince périr dans le fleuve.

La fortune de Stilicon s'accrut encore par le mariage de sa fille Marie avec le jeune empereur Honorius. La muse de Claudien chanta en beaux vers cet hyménée ; il n'était plus permis d'adorer les faux dieux dans les temples, mais on laissait les poètes les encenser dans leurs ouvrages. L'imagination ne pouvait renoncer aux ingénieuses fictions du paganisme, et les fables de la Grèce, proscrites par la religion chrétienne, furent sauvées par la poésie.

Le mariage d'Honorius ne donna point d'héritiers à l'empire. Marie mourut vierge, dix ans après l'époque où elle monta sur le trône. Honorius, faible d'âme et de corps, ne pouvait être ni père ni prince. Dans les premières années on le vit quelquefois essayer de se livrer avec les jeunes Romains aux exercices militaires ; mais s'amollissant de jour en jour, il se renferma dans son palais, ne s'occupa que des détails puérils de sa maison, de ses jardins, de sa basse-cour, confia son sceptre à Stilicon, et resta spectateur indifférent de l'agonie et de la ruine de son empire (1).

Avant de mourir, Rufin, pour maîtriser l'empereur d'Orient par la crainte, avait, dit-on, appelé les Goths à son secours. Le nouveau favori d'Arcadius, Eutrope, mécontenta ces Barbares en refusant de leur payer les subsides convenus, et irrita le jeune Alaric en ne lui accordant pas les dignités militaires que ce prince croyait dues à ses exploits et aux services qu'il avait rendus à Théodose.

Alaric, de la race des Balthes, surpassait en génie, en science militaire et en courage, tous les guerriers de sa nation. Sa supériorité subjugua l'envie : tous les chefs des Goths le reconnurent pour leur général, et cet implacable

(1) An 395.

ennemi de Rome se servit, pour la détruire, de l'expérience qu'il avait acquise dans les armées du grand Théodose.

La cour d'Orient, qu'il attaqua la première, ne lui opposa que des généraux incapables de lutter contre lui. Antiochus et Gérontius ne surent ni maintenir la discipline dans leurs troupes, ni défendre la frontière. Alaric les battit en plusieurs rencontres, livra au pillage la Thrace, la Dacie, pénétra sans obstacles dans la Grèce, et s'avança rapidement jusqu'au pied du mont Œta.

Peu de forces auraient pu l'arrêter aux Thermopyles, mais les troupes qui défendaient ce passage prirent la fuite. Les Goths se répandirent comme un torrent en Béotie, massacrant les hommes, enlevant les femmes, dévastant les villes, incendiant les villages. De nos jours, le voyageur peut encore reconnaître, de ruine en ruine, les traces de la marche d'Alaric. Argos, Sparte et Corinthe devinrent la proie des Goths; Athènes évita sa destruction par une capitulation; Alaric entra dans cette ville et l'épargna; mais il ravagea l'Attique et démolit ce célèbre temple d'Éleusis, dernier asile du paganisme.

La Grèce était détruite, les monuments des arts étaient renversés : Stilicon, qui n'avait pu arriver à temps pour sauver les Grecs, accourt pour les venger. Il débarque près de Corinthe, livre aux Barbares plusieurs combats longs et sanglants, et, après une opiniâtre résistance, remporte une victoire complète. Il force les Goths de se retirer sur une montagne près des sources du Pénée; là, il les entoure de retranchements, les assiége, leur coupe toute communication, et se croit certain qu'ils n'auront plus d'autre choix que celui de la servitude ou de la mort.

Mais une trop grande confiance dans le succès fait souvent qu'il échappe. Stilicon commit la faute de s'éloigner momentanément de son armée pour assister à des fêtes et à des jeux publics que les Grecs célébraient toujours, suivant leurs anciennes coutumes, et au milieu des plus grands désastres.

Pendant son absence la discipline des Romains se relâcha; leurs chefs se livrèrent à la débauche; les retranchements furent gardés avec négligence : au milieu d'une nuit sombre, Alaric sortit de son camp avec toutes ses troupes, força les lignes romaines, gagna les montagnes d'Épire et les fortifia.

Stilicon voulait le poursuivre; mais le roi des Goths, aussi adroit que brave, profitant habilement de la méfiance qui existait entre les deux cours impériales, conclut la paix avec Arcadius, qui accepta ses services et le nomma maître général des armées de l'Illyrie orientale.

Ce fut ainsi que Stilicon vainqueur se vit obligé de se retirer, et de respecter, sous le nouveau titre de général d'Arcadius, l'ennemi et le dévastateur des deux empires. Au milieu des ennemis de l'Orient, il se trouva cependant un homme courageux, Synésius, qui osa dire la vérité à l'empereur. Il lui représenta qu'au lieu de courber la majesté romaine sous le joug des Barbares, le fils de Théodose devait chasser ces auxiliaires féroces, les bannir de sa cour, les éloigner de ses camps, rétablir l'antique discipline, réformer le luxe, faire des levées, rappeler aux armes les patriciens, les chevaliers, les laboureurs, les marchands,

et, à la tête de cette armée de citoyens, détruire la race des Goths et sauver empire.

Ce discours vraiment romain fut généralement applaudi; mais on n'y répondit que par un décret qui publiait la promotion d'Alaric.

Le roi des Goths se servit de l'autorité qu'on lui confiait pour approvisionner ses troupes d'armes de toute espèce, et l'on vit, dans toutes les cités de l'Orient, les Romains occupés jour et nuit à forger des casques, des boucliers, des lances et des glaives pour en armer leurs destructeurs.

Tandis que la division affaiblissait journellement la puissance romaine, l'union augmentait celle des nations barbares. Tous leurs princes, étouffant leurs jalousies, se rangèrent sous les drapeaux d'Alaric, maître général de l'empire d'Orient, l'élevèrent sur un bouclier et le proclamèrent roi des Visigoths.

Ce prince, par son invasion, avait épuisé les ressources des provinces orientales de l'Europe; il ne pouvait plus piller celles de l'Asie, dont sa nouvelle dignité lui confiait la défense. D'ailleurs Constantinople était trop fortifiée pour qu'il pût espérer de s'en rendre le maître. Tous ces motifs le décidèrent à porter sur l'Occident ses vues ambitieuses; et, pour satisfaire sa soif de gloire et de richesses, il résolut d'envahir l'Italie, et de conquérir dans Rome les riches dépouilles que, depuis tant de siècles, trois cents triomphes y avaient amassées.

Dès que ce grand dessein fut conçu, il en commença l'exécution. Nul n'était plus hardi dans le conseil et plus rapide dans l'action.

La renommée annonce sa marche et répand la terreur; il franchit les Alpes : au bruit de son approche, une partie des sénateurs se retire en Sicile; d'autres fuient en Afrique. Honorius, nourri dans la mollesse, n'avait jamais cru que le péril pût approcher du palais d'un successeur d'Auguste. Le bruit de la trompette l'épouvante; la crainte générale augmente son effroi; les Romains dégénérés qui l'entourent conseillent la fuite; aucun ne prend les armes : l'empereur déclare qu'il veut se retirer dans la Gaule.

Stilicon seul s'oppose à ce lâche dessein; il ne veut pas qu'on livre Rome aux Barbares; il promet une armée et la victoire, si on veut l'attendre dans les murs de Milan.

Dès que la faiblesse entrevoit un appui, elle passe rapidement d'une peur sans mesure à une confiance sans bornes. L'empereur, rassuré, court en Lombardie, et fait, au pied des autels de Milan, d'ardentes prières pour obtenir du Ciel le salut d'un empire qu'il n'a pas le courage de défendre.

Cependant Stilicon parcourt l'Occident, rappelle et réunit des soldats tirés des garnisons de la Gaule, de l'Espagne, de la Bretagne, et y joint quelques corps auxiliaires de Germains.

Les légions romaines étaient alors tellement affaiblies par de longues guerres, que pour défendre l'Italie il fallait épuiser les provinces et dégarnir les frontières.

Stilicon avait pensé que l'Adige, le Mincio et l'Adda arrêteraient quelque

temps Alaric; mais la sécheresse trompa son espoir : les Goths traversèrent facilement ces fleuves et s'approchèrent de Milan.

Honorius, trop lâche pour soutenir un siége, prit la fuite, passa le Pô, et voulut se réfugier en Gaule dans la ville d'Arles; mais, coupé dans sa route par un corps de Goths, il changea de dessein et s'enferma dans la ville d'Asti, où il se vit investi promptement par les Barbares.

Comme la perte de l'empire et de l'honneur l'effrayait moins que celle de la vie, il parlait déjà de capituler, lorsque Stilicon parut à la tête d'une partie de son armée, passa une rivière à la nage, força les retranchements ennemis et entra victorieux dans Asti. Ce grand homme avait ordonné à d'autres corps de déboucher en même temps par tous les passages des Alpes : ils exécutent ses ordres, inondent la plaine, la font retentir de leurs cris et enveloppent Alaric, qui d'assiégeant devient assiégé.

Tous les chefs barbares conseillaient la retraite; Alaric seul persista dans son dessein de conquérir l'Italie. Il s'éloigne d'Asti; Stilicon le suit et l'attaque près de Potentia. La bataille fut sanglante, et la victoire disputée. Les Goth enfoncèrent d'abord la cavalerie romaine; Stilicon vint à son secours avec un corps d'élite; l'infanterie des Goths, battue à son tour, se retira dans son camp. Les Romains, les poursuivant sans relâche, forcent leurs lignes, s'emparent de leur camp, délivrent une foule de prisonniers, se rendent maîtres de la femme d'Alaric, et reprennent les riches dépouilles enlevees par les Barbares dans Argos et dans Corinthe.

Ce triomphe éclatant fit comparer alors Stilicon à Marius.

Alaric, vaincu, s'était retiré à la tête de toute sa cavalerie; mais loin d'être découragé et de fuir, il marcha audacieusement sur Rome : il espérait que la terreur produite par un mouvement si hardi lui ouvrirait les portes de la capitale du monde; mais Stilicon, aussi actif que lui, le devança, et par cette rapidité rompit toutes ses mesures. Les grands courages se combattent, mais s'estiment; Stilicon, admirant l'audace d'Alaric apres une défaite et sa fermeté dans le malheur, se sentit plus disposé à rechercher l'amitié qu'à consommer la ruine d'un si brave ennemi : il traita avec ce prince, et lui accorda un subside à condition qu'il évacuerait sur-le-champ l'Italie.

Alaric en se retirant voulut s'emparer de Vérone, dans le dessein d'envahir ensuite la Gaule. Les espions de Stilicon pénétrèrent ce projet, et au moment où le roi des Goths investissait la ville, il se vit lui-même enveloppé et forcé de combattre à la fois la garnison de Vérone et l'armée romaine. Trahi, surpris, enfoncé, vaincu, il échappa à la mort par des prodiges de valeur, et parvint à se sauver de rochers en rochers avec quelques débris de son armée.

Les grands, le peuple et le clergé d'Italie, qui tous avaient tremblé au seul nom d'Alaric, reprenant leur orgueil après sa défaite, et montrant cette ingratitude toujours inséparable de la lâcheté, accablèrent Honorius d'éloges et Stilicon de reproches. Ils faisaient un crime à leur libérateur d'avoir laissé fuir Alaric, et, prodiguant au pied du trône la plus basse adulation, invitaient le fugitif Honorius à venir dans Rome pour y jouir des honneurs du triom-

phe et pour y célébrer la destruction des Goths, qui avait signalé son sixième consulat.

Peu de temps après, l'empereur, cédant au vœu public, se rendit dans la capitale : sa faiblesse ne pouvait lui attirer l'estime, mais sa douceur et sa piété lui concilièrent l'affection populaire. Pour se conformer aux anciennes coutumes, il assista aux jeux du cirque, et ce fut alors que les Romains jouirent pour la dernière fois du plaisir barbare que leur donnaient les combats de gladiateurs. Déjà le poète Prudence s'était élevé contre cette passion si opposée à la morale et à la charité chrétienne. Un moine nommé Télémaque osa davantage : au moment où les gladiateurs commençaient leurs jeux sanglants, ce moine descend dans l'arène, sépare les combattants, et reproche avec violence au peuple cette soif du sang humain. La multitude, troublée dans ses plaisirs, déçue dans son espoir, répond à ses paroles par des cris d'indignation, s'émeut, s'anime, se précipite sur lui et le met en pièces. Les gladiateurs se dispersent; la cour consternée se retire; le clergé fait entendre sa voix menaçante, et l'empereur par un décret abolit pour toujours ces spectacles inhumains.

Les dangers qu'Honorius avait courus dans Milan ne sortaient pas de sa mémoire; et, se croyant même peu en sûreté dans les murs de Rome, il vint s'établir à Ravenne, ville forte, située sur la mer Adriatique, près de l'embouchure du Pô, bâtie, comme Venise, sur pilotis, entourée par des marais, défendue par de nombreux canaux, et dont le port, qui contenait deux cent cinquante vaisseaux, offrait toujours à la faiblesse l'espoir d'une fuite facile. Les timides successeurs d'Honorius suivirent son exemple, et Ravenne devint le séjour de la cour d'Occident.

Depuis un grand nombre d'années, les contrées du nord de l'Asie et de l'Europe, de la mer Glaciale, et celles de la grande muraille de la Chine, jusqu'aux rives du Danube et du Rhin, ressemblaient à une mer orageuse soulevée par de continuelles tempêtes. Des flots de Barbares, roulant les uns sur les autres, étendaient chaque jour leurs ravages sur les contrées populeuses et civilisées de l'Occident.

Les Tartares, après avoir vaincu les Huns, subjuguèrent les hordes sauvages du désert. Leur chef, Normartarpa (ce qui signifiait dans leur langue *maître de la terre*), envahit la Chine, et y fonda le règne d'une dynastie qui dura deux siècles. Elle fut ensuite vaincue et détruite par d'autres Tartares de la race de Toulun, qui rangea sous son joug les nations situées au nord de la mer Caspienne. Bientôt ces Tartares, réunis avec les Huns, poursuivant leurs conquêtes, chassèrent devant eux les Sarmates, qui poussèrent à leur tour, hors de leur pays, les Suèves, les Bourguignons et les Vandales. Radagaise, prince puissant parmi les Vandales, descendit des côtes de la mer Baltique, à la tête de quatre cent mille combattants, et se précipita sur le Danube, dans le dessein d'envahir l'Italie.

Pour repousser cette formidable invasion, Stilicon réunit toutes les troupes dont il pouvait disposer, ordonna de nouvelles levées, promit la liberté aux

esclaves, prodigua le trésor public pour réveiller le courage par la cupidité, et, malgré les efforts prodigieux de son génie infatigable, ne put rassembler que quarante mille hommes, faibles troupes que Rome seule, dans son berceau, aurait armées.

Cinq cent mille combattants se levèrent à la voix de Marius quand les Cimbres parurent en Italie, et la crainte de la mort ou de l'esclavage ne put, dans ce temps de décadence, décider les Romains à braver les périls de la guerre pour défendre leur indépendance, leur honneur et leur vie.

Le roi vandale, ne rencontrant point d'obstacles, s'avance avec rapidité, tourne près de Pavie le camp de Stilicon, et vient assiéger Florence.

La terreur régnait dans Rome; le sénat, ayant plus de richesses à perdre que le peuple, loin de l'encourager, se montrait plus effrayé et plus consterné que lui.

Alaric, chrétien éclairé, nourri dans les camps romains, respectait au moins quelques droits de l'humanité au milieu des horreurs de la guerre; mais les mœurs de Radagaise étaient féroces : aucun frein ne le retenait; aucune lumière n'adoucissait le caractère de ses guerriers sauvages. Il avait juré de raser la ville de Rome et de sacrifier les sénateurs à ses idoles.

Au milieu de ce terrible danger, on vit éclater cet esprit funeste de parti qui divisa Jérusalem au moment de sa ruine; sorte de fanatisme qu'aucune raison ne ramène, et dont les plus pressants intérêts ne peuvent vaincre l'opiniâtreté. Au moment où Rome était menacée d'une ruine totale, les adorateurs de Jupiter et de Mars leur adressaient hautement des vœux pour le succès des armes de Radagaise; ils se réjouissaient de voir ce barbare, adorateur de Vodda ou Odin, prêt à renverser les églises chrétiennes et à faire disparaître la croix.

D'un autre côté, les catholiques attribuaient les malheurs de l'État à l'indulgence coupable des empereurs, qui n'avaient pas exterminé les idolâtres et les hérétiques.

Le fanatisme et la peur égaraient ce peuple lâche et corrompu. Stilicon seul, ferme appui de l'empire et inaccessible à la crainte, suivait les mouvements des Barbares avec une prudence vigilante; sans les fuir, il enhardissait habilement leur témérité par sa circonspection. Radagaise tomba dans le piége que lui tendait cet habile général : entré dans un défilé étroit, il se vit tout à coup enveloppé par les Romains, qui en occupaient toutes les hauteurs et toutes les issues. En vain les Barbares, opposèrent la fureur du désespoir à la savante tactique de leur ennemi, une partie de leur troupe périt, l'autre rendit les armes; Radagaise fut pris, enchaîné et décapité dans Rome. Le sénat décerna, pour la seconde fois, à Stilicon, le titre de *libérateur de l'Italie,* et le triomphe à l'indolent Honorius, qui n'avait pas entendu le bruit des armes.

Le clergé, qui ne tremblait plus, attribua ce grand succès à ses prières, et, douze ans après, saint Augustin s'efforça de prouver que la victoire de Stilicon était due à un miracle.

L'Italie se voyait sauvée par le génie d'un grand homme; mais d'affreux malheurs menaçaient encore le reste de l'empire. Cent mille guerriers de

Radagaise, restés entre les Alpes et les Apennins, envahirent la Gaule. Les Allemands demeurèrent neutres. Les Francs seuls défendirent le pays où ils devaient un jour régner. Marcomir, un de leurs rois, moins fidèle à ses engagements, fut accusé par un magistrat romain, condamné, exécuté, et ses sujets punirent de mort son frère qui voulait le venger.

Les Francs défirent les Vandales, et furent, peu de temps après, vaincus par les Alains; la suite de cet échec devint terrible pour la Gaule; les Barbares y entrèrent de toutes parts et n'en sortirent plus (1).

Dans ce temps les bords du Rhin, les rives de la Garonne, de la Loire, du Rhône et de la Seine, jouissaient de toute la prospérité d'une longue civilisation. On y voyait répandues autant de lumières qu'à Rome; ils offraient aux regards le même luxe, la même élégance, la même industrie.

Partout on ne voyait que bâtiments somptueux, écoles savantes, spectacles magnifiques; les frontières seules retentissaient du choc des armes, et rien ne troublait la tranquille mollesse des champs et des cités de l'intérieur de ce beau pays.

Soudain un cri sauvage se fait entendre : les hordes belliqueuses du Nord entrent dans les villes sans défense, parcourent les villages désarmés; les propriétés sont dévastées, les monuments détruits, les hommes égorgés, les femmes outragées et captives. Le fer disperse l'or, les ténèbres remplacent la lumière, la barbarie détruit la civilisation : tels on pourrait supposer les malheurs effroyables qui accableraient l'Europe moderne, si, au milieu de son éclatante prospérité, les féroces habitants des déserts de l'Afrique, fondant sur elle avec trois millions de guerriers, faisaient disparaître en un instant le fruit de tant de siècles de travail, d'industrie, de lumière et de génie.

La cour de Ravenne ne pouvait opposer aucun obstacle à ce torrent, aucun remède à ces désastres. En moins de deux ans, les Barbares pénétrèrent jusqu'aux Pyrénées.

La Bretagne, ne voulant plus reconnaître une puissance qui la dominait sans la protéger, se révolta et proclama son indépendance. Le premier roi qu'elle se donna, nommé Marcus, fut bientôt tué par ses troupes. Gratien, son successeur, éprouva le même sort : enfin l'armée donna la couronne à un simple soldat qu'elle en crut digne, parce qu'il se nommait Constantin.

Celui-ci, plus habile, sentit que, pour soumettre des esprits si turbulents, il fallait les occuper sans relâche. Il s'embarqua, descendit près de Boulogne, battit quelques corps allemands, et parcourut la Gaule en conquérant.

Honorius mit sa tête à prix, et envoya contre lui des troupes qui l'attaquèrent sans succès près de Vienne. L'Espagne reconnut Constantin comme empereur. Honorius n'avait plus de forces nationales à lui opposer; l'appui d'autres Barbares fut son seul espoir. Par les conseils de Stilicon, il négocia avec Alaric. Le roi des Goths quitta le service d'Arcadius, accepta le titre de maître général de la préfecture d'Illyrie occidentale, et promit de rendre la

(1) An 406.

Gaule à l'empire. L'accord désirable, et qui devrait toujours exister entre la politique et la morale, n'est que trop rare dans tous les pays, à toutes les époques; mais c'est surtout dans l'enfance des peuples et dans leur vieillesse qu'on les voit le plus désunies. La grossièreté des sauvages du Nord et la corruption des Romains dégradés méprisaient également la bonne foi, et ne connaissaient d'autres règles que celles de l'intérêt. Aucune promesse n'était sacrée, aucune paix n'était stable; les uns trompaient pour satisfaire leur cupidité, les autres pour se préserver du pillage et pour éloigner le péril.

Alaric ne remplissait aucun de ses engagements, et réclamait avec menaces, les récompenses promises. Stilicon, ne trouvant aucun appui dans le caractère faible de l'empereur, voulut s'étayer de l'autorité du sénat. Pour la première fois, depuis longtemps, on y delibéra sur les grands intérêts de l'empire.

Stilicon, après quelque résistance, parvint à persuader à cette timide assemblée qu'il fallait prodiguer l'or pour sauver l'État, quand on n'avait plus le courage nécessaire pour employer le fer à se défendre. D'après son avis on acheta l'alliance d'Alaric, en lui payant quatre mille livres d'or.

Un seul sénateur vraiment romain, Campadius, protesta contre cette humiliation, et s'écria : « Ceci n'est point un traité de paix, mais un pacte de servitude. »

Stilicon ne jouit pas longtemps du repos que, par ses négociations comme par ses exploits, il avait cru donner à l'empire. Vainqueur des Barbares, il ne put résister aux intrigants : Olympius, courtisan adroit et servile, n'ignorait pas que les princes qui ont le plus besoin d'être gouvernés sont souvent ceux qui craignent le plus qu'on ne les croie dans la dépendance; il excite la jalousie de l'empereur contre l'homme qui était son plus ferme appui, et lui persuade que Stilicon aspire au pouvoir suprême.

Honorius, effrayé, n'écoute plus les avis de ce grand homme; il court à Pavie, sous prétexte de passer en revue les troupes qui s'y trouvaient; c'étaient les Goths, dont la plus grande partie haïssaient Stilicon. L'empereur harangue ces Barbares, implore leur secours, enflamme leur courroux. Entraînés par ses paroles, par ses menaces, par ses promesses, ils se jettent sur les officiers attachés à Stilicon et les massacrent.

La nouvelle de ce soulevement parvient promptement à l'armée de Bologne. Indignée de cette perfidie, elle veut venger son général, et demande à grands cris qu'il la conduise contre le traître Olympius. Stilicon arrête imprudemment leur ardeur; il méprisait trop ses ennemis pour les craindre; sa temporisation refroidit et découragea ses soldats.

Au milieu de la nuit, un Goth audacieux nommé Saurus, à la tête d'un corps de sa nation, entre dans le camp, le livre au pillage, et passe au fil de l'épée la garde de Stilicon. Ce général, la veille si puissant, maintenant abandonné, se sauve à Ravenne, trouve cette ville peuplée de ses ennemis, et se réfugie dans une église, asile qu'on croyait alors inviolable. Le comte Héraclien, obéissant aux ordres infâmes de l'empereur, trompe lâchement cet illustre et malheureux guerrier, lui promet la vie au nom de son maître, l'engage à se rendre près de

lui, et dès qu'il est en sa présence, lui montre son arrêt de mort. Le héros, accablé d'injures par des soldats qu'il avait si souvent conduits à la victoire, et par un peuple qu'il avait tant de fois sauvé, n'oppose à ces outrages qu'un froid et silencieux mépris, présente sa gorge au glaive sans dire une parole, et meurt en Romain comme il avait vécu.

Sa mémoire fut diffamée; son amitié, qui avait si longtemps été un titre d'honneur, devint un titre de proscription. Le clergé, dont il n'avait pas servi l'ambition, célébra sa mort; les païens l'abhorraient parce que, méprisant leur culte, il avait brûlé les livres sibyllins, et donné à sa femme Serène le collier de la déesse Vesta. Ils triomphèrent de sa chute comme d'une victoire.

Le célèbre Claudien, qui avait chanté avec enthousiasme ses vertus, ses talents, ses actions, n'eut pas le courage de rester fidèle à sa mémoire.

Enfin Rome, frappée d'aveuglement, regarda comme un bonheur la ruine du seul général qui pouvait retarder la sienne.

Honorius, livré à ses nouveaux favoris, donna sa confiance à des généraux sans capacité. Il exclut de tout emploi les hérétiques, et cruel, parce qu'il était faible, il fit massacrer tous les Goths partisans de Stilicon, ainsi que leurs familles. Trente mille de ces Barbares, échappés à la proscription, se réfugièrent près d'Alaric qui, délivré de son redoutable rival, se déclara son vengeur. La cour de Ravenne voulut calmer son courroux. Le roi des Visigoths consentit à négocier, et demanda deux grands officiers de l'empire pour otages; mais comme il apprit que l'imbécile Honorius, passant subitement de la crainte à la présomption, traitait sa modération de faiblesse, il franchit les Alpes, pilla la ville d'Aquilée, s'empara de Crémone, marcha jusqu'à Ravenne sans obstacles, dédaigna de l'assiéger, s'avança jusqu'à Rimini, traversa les Apennins, parcourut l'Ombrie, et arriva enfin aux portes de Rome.

Elle contenait alors douze cent mille habitants, et ne trouvait point de citoyens pour la défendre.

Lorsqu'Annibal, après avoir détruit tant de légions, se présenta aux portes de la capitale, il y fut arrêté par deux cent mille Romains armés.

Ce temps n'était plus. On n'y voyait que l'ombre d'un sénat : les riches patriciens qui le composaient prétendaient avec orgueil descendre des anciens héros de la république. Les Aniciens, les Pétroniens, les Olibriens le démontraient par leur filiation; mais aucun d'eux ne le prouvait par son courage.

Une immense richesse leur tenait lieu de vertus et de gloire. Plusieurs possédaient dans leurs domaines des villes entières; on en comptait un grand nombre dont les revenus s'élevaient à deux ou trois millions. Oisifs et voluptueux, leur ostentation et leur mollesse excitaient l'indignation; elles rappelaient le courage et la pauvreté de leurs ancêtres.

Leurs maisons étaient des palais; ils commandaient à des légions d'esclaves : l'or et les diamants éclataient sur leurs robes; ils enfermaient dans leurs jardins des lacs, des plaines, des forêts; leurs exploits se bornaient à visiter leurs vastes domaines; ils y tuaient, sans fatigue et sans dangers, des troupes d'animaux paisibles.

Ammien Marcellin, en nous retraçant l'inconcevable tableau de leur luxe et de leur corruption, nous en donne des détails qui feraient croire vraisemblable tout ce qu'on a dit de plus exagéré sur les habitants efféminés de Sybaris.

Ces indignes descendants des Scipion, des Fabius, des Cincinnatus, traversant l'Italie, comme des femmes, en litière, comparaient, dans leurs lettres, leurs dispendieux voyages et leurs voluptueuses promenades aux travaux et aux marches d'Alexandre et de César. « Vous les entendez, dit leur satirique » historien, se plaindre si une mouche traverse la gaze qui les couvre, et se » lamenter si leurs rideaux ouvrent un passage aux rayons du soleil. L'in- » constance du temps est pour eux une calamité dont ils gémissent; leur cor- » tége, à la fois pompeux et ridicule, ressemble par le nombre à une armée » composée d'artisans, d'esclaves et de Barbares. »

Il n'était resté de l'ancienne liberté que la licence. La multitude exigeait et recevait toujours les distributions accoutumées. Sa passion pour le cirque était la même : on comptait dans la capitale trois mille danseurs et autant de chanteuses, et au moment où Alaric parut, lorsque Rome demandait en vain des soldats, quatre cent mille spectateurs passaient les jours et les nuits au théâtre (1).

Le roi des Visigoths investit la ville et intercepta la navigation du Tibre. Le sénat et le peuple, humiliés par l'approche des Barbares, faisaient éclater une indignation sans courage. Leur fureur se réduisit à commettre un crime inutile et aussi lâche qu'atroce. Ils étranglèrent Serène, nièce de Théodose, femme de Stilicon, qu'ils soupçonnèrent de correspondre avec les Goths.

Une affreuse disette répandit bientôt la désolation dans la ville. La générosité de Læta, veuve de Gratien, ne put soulager que pendant peu de jours les souffrances du peuple. Les Romains, qui n'osaient sortir de leurs murs pour combattre les Goths, se battaient entre eux pour s'arracher quelques aliments. On vit des enfants servir de pâture à leurs meres. La peste, se joignant à la famine, remplissait les rues de cadavres. Honorius promettait des secours et n'en envoyait pas.

La fermeté trouve ses ressources dans les prodiges du courage; la faiblesse a recours à ceux de la magie. Le préfet de Rome, Pompéianus, consulta des sorciers qui lui promirent, par des charmes, des évocations et des sacrifices, d'extraire la foudre des nuages, et de la lancer sur les Barbares.

Le pape Innocent fut accusé, sans doute à tort, d'avoir toléré ces pratiques superstitieuses ; la majorité chrétienne du sénat s'y opposa, et chargea Basilius et Jean de se rendre dans le camp du roi des Visigoths pour lui demander la paix.

Ces députés, s'exprimant avec une hauteur très-déplacée quand les armes ne la soutiennent pas, proposent au roi de conclure un traité, ou plutôt une capitulation honorable, et lui déclarent en même temps que, s'il refuse d'y

(1) An 408.

souscrire, il doit se préparer à combattre cinq cent mille guerriers exercés aux armes et animés par le désespoir.

« Plus l'herbe est serrée, et plus la faux y mord. » Telle fut la réponse d'Alaric.

Il exigea, pour la rançon de Rome, la délivrance de tous les captifs, Barbares de naissance ou d'origine, tout l'or et tout l'argent de l'État et des particuliers, et tous les meubles de prix qui décoraient les palais de la capitale. « Que laisserez-vous donc aux Romains? » répondirent les envoyés. « La vie, » répliqua le vainqueur.

On convint d'une suspension d'armes ; Alaric se radoucit et consentit à lever le siége, moyennant cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille pièces de drap écarlate, trois mille livres de poivre, très-rare alors; enfin il exigea la liberté de quarante mille captifs : on souscrivit à tout.

Alaric exécuta loyalement le traité ; maintenant une discipline rigoureuse dans ses troupes, il punit sévèrement quelques Goths qui avaient insulté des citoyens.

Dès qu'il eut reçu ce qui lui avait été promis, il s'éloigna de Rome et se retira en Toscane, où il trouva un renfort considérable de Goths et de Huns. Ainsi se termina cette campagne qui fit évanouir les antiques prestiges dont le nom de la capitale du monde était encore entouré. On peut dire que, dès qu'elle eut capitulé, Rome n'exista plus.

Les Romains ne s'étaient vus délivrés que par une trêve ; il fallait conclure la paix définitive. Alaric demandait la dignité de maître général des armées d'Occident, un subside annuel, et, de plus, exigeait qu'on ajoutât à son royaume des Visigoths, la Dalmatie, la Norique et la Vénétie.

Le sénat envoya des députés à Ravenne, chargés d'appuyer les propositions du roi ; mais le ministre Olympius, qui n'avait fait aucun effort pour soutenir Rome, rejeta les demandes d'Alaric, et renvoya les députés du sénat avec une escorte de six mille Dalmatiens qui formaient alors l'élite des légions. C'était trop pour un cortége, trop peu pour un secours.

Ils furent attaqués en route par une division des Goths qui les tailla en pièces. Le général Valens, qui les commandait, ne put sauver avec lui que cent soldats. Cet échec renversa le crédit d'Olympius ; il fut exilé, se releva dans la suite de cette chute, retomba de nouveau dans la disgrâce, et périt frappé de verges.

Honorius donna sa confiance à Jovius, peu connu par ses actions ; à Gaméride, qui rétablit momentanément la discipline dans les troupes ; enfin, les intrigues honteuses, que la faiblesse de l'empereur encourageait, investirent du plus grand pouvoir l'eunuque Eusèbe.

Celui-ci, vain de sa faveur, rompit audacieusement toute négociation avec Alaric ; quelques officiers, indignés de voir ce lâche courtisan exposer l'empire à des périls qu'il ne partagerait pas, l'égorgèrent en présence de l'empereur.

Alaric avait intercepté une lettre d'Honorius, « qui ne voulait plus, disait-il, » prostituer les dignités de l'État, en les prodiguant à un Barbare. »

Le roi des Visigoths ne tarda pas à se venger de cette injure; il marcha, ne rencontra pas d'ennemis, s'empara du port d'Ostie, reparut devant Rome et somma les Romains de se rendre à discrétion.

Le sénat voulait résister; mais, intimidé par les clameurs du peuple qui craignait de se voir encore en proie aux horreurs de la famine, il céda et se soumit aux conditions que le vainqueur voudrait lui dicter.

Alaric demanda la déposition d'Honorius, et voulut qu'on le remplaçât par un fantôme de prince, sous le nom duquel il régnerait.

Conformément à ses ordres, Attale, qu'il avait désigné, fut élu par le sénat, par le peuple, et donna le titre de *maître des armées de l'Occident* à son protecteur Alaric Il nomma comte des domestiques un autre prince des Goths appelé Ataulphe, beau-frère d'Alaric.

Après cette élection, la ville ouvre ses portes. Attale, escorté par les Barbares, vient au sénat, lui promet de rétablir la majesté de l'empire, et d'y réunir l'Orient ainsi que l'Égypte. Il se rend ensuite au palais d'Auguste, suivi par les acclamations d'une vile populace, qui se passionne toujours pour ce qui est nouveau, même pour le déshonneur. Le peu d'hommes qui avaient conservé une âme romaine se cachaient et gémissaient.

Les ariens fanatiques, les païens opiniâtres, espéraient la chute du parti catholique, qui devait les consoler de leur humiliation. Ces rêves de vengeance furent aussi courts que le règne du nouvel empereur. Alaric conduisit son protégé près de Ravenne; toute l'Italie était soumise : le faible Honorius offrit à son rival de partager avec lui le pouvoir suprême. Attale ne lui promit la vie qu'à condition qu'il abdiquerait.

Jovius et Valens avaient abandonné leur maître, et s'étaient rangés du côté d'Attale. Rien ne semblait pouvoir sauver Honorius; mais l'inconstante et aveugle fortune vint à son secours. Quatre mille vétérans, débarqués à Ravenne, assurèrent sa défense.

On apprit que les troupes d'Attale avaient été surprises et massacrées en Afrique par celles du parti contraire. Enfin, Alaric lui-même, irrité contre ce prince qui lui devait tout, et qui conspirait contre lui pour régner seul, le fait venir en sa présence dans le camp de Rimini, le dépouille de la pourpre dont il l'avait revêtu, et envoie son diadème à l'empereur Honorius, lui promettant son amitié, s'il veut souscrire au traité conclu à Rome.

Tout devait faire espérer une paix solide; mais un chef des Goths, Saurus, meurtrier de Stilicon, ennemi d'Alaric et de la famille des Baltes, s'oppose à cette négociation, séduit Honorius par ses promesses, l'intimide par ses menaces, surprend avec sa troupe une division d'Alaric, la detruit presque totalement, et rentre en triomphe à Ravenne.

Alaric, pour la troisième fois, marche sur Rome : la crainte d'une affreuse vengeance décide enfin les Romains à se défendre; mais les esclaves qu'ils

avaient armés les trahissent, ouvrent, la nuit, aux Barbares la porte Salarienne, une foule de Goths, de Scythes, de Germains, entrent en ennemis dans cette antique et riche cité, et la livrent au plus affreux pillage.

Ce fut le 24 d'août, l'an 410 de notre ère, onze cent soixante-trois ans après la fondation de Rome, que cette maîtresse du monde devint la proie des sauvages du Nord.

Alaric, qui n'aurait pu sans péril s'opposer à leur avidité, se contente de leur donner l'ordre d'épargner les citoyens désarmés, et de respecter les églises des Apôtres. La crédulité seule arrêtait ces Barbares que la nature ne pouvait atttendrir; et, au moment où ils livraient aux flammes les palais des grands, l'asile du pauvre même, et massacraient sans pitié la vieillesse et l'enfance, une vierge enchaîna leur fureur, et arrêta leur cupidité, en leur disant qu'un trésor, dont ils voulaient s'emparer, appartenait à saint Pierre.

Ce qui rendit ce désastre plus affreux, ce fut le ressentiment trop naturel de quarante mille captifs délivrés, qui remplirent les rues de cadavres, et se vengèrent par mille outrages de leurs longues humiliations.

Orose prétend que le feu du ciel se joignit au fer des Barbares pour réduire en poudre quelques statues des dieux que l'on voyait encore sur le Forum. Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu,* attribue les malheurs de Rome à la justice de la Providence, irritée de son opiniâtreté pour le culte des idoles. Tant il est vrai que, dans les plus cruels revers, l'esprit de parti, étranger au public, ne voit que ce qui flatte ou ce qui blesse ses intérêts!

Un grand nombre de sénateurs tombèrent dans les fers, plusieurs furent exilés, d'autres se sauvèrent en Afrique, ou se dispersèrent en Égypte, et jusqu'au fond même de l'Asie.

Beaucoup de citoyens cherchèrent asile dans une petite île nommée *Igilum;* ils s'y défendirent en Romains, et durent à cette intrépidité leur salut et leur liberté.

Après avoir détruit la gloire de trois cents triomphes, anéanti les monuments que le temps avait respectés, et renversé la grandeur de douze siècles, Alaric, chargé des trésors enlevés à tout l'univers, s'éloigna, dédaignant de régner dans Rome avilie. Il gouverna l'Italie jusqu'en 412.

Son camp, par un etrange contraste, offrait aux regards surpris un effrayant tableau des vicissitudes de la fortune. On y voyait les fiers patriciens de Rome, ces anciens dominateurs du monde, et leurs femmes, jadis si respectées, servir en esclaves leurs farouches vainqueurs, et présenter le vin de Falerne, dans des vases enrichis de pierreries, à ces guerriers sauvages, couchés tout nus en plein air à l'ombre des platanes.

Les jouissances de la victoire ne pouvaient retenir longtemps ces hordes belliqueuses qui regardaient les villes comme des prisons, et le repos comme une honte. Alaric, cédant à leurs vœux, voulut conquérir la Sicile; la première division de sa flotte fut dispersée par une tempête, et, lorsqu'il s'occupait de réparer ce désastre, la mort vint terminer le cours de ses exploits.

Ses compagnons et ses soldats célébrèrent sa gloire par des hymnes, seul

monument historique de leur nation; et, craignant que les restes de ce roi célèbre ne fussent un jour exposés par l'inconstance de la fortune à la vengeance et aux outrages de ses ennemis, ils détournèrent le cours du Buzentin, mirent son lit à sec, y creusèrent le sépulcre d'Alaric, le remplirent de trophées conquis par lui dans Rome, firent rentrer ensuite les eaux dans leur ancienne route, et tuèrent enfin tous les captifs employés à ce travail, afin que jamais on ne pût découvrir le lieu où ils avaient déposé les dépouilles mortelles de ce héros.

Son beau-frère Ataulphe fut élu par eux pour lui succéder. Ataulphe était chrétien; ses actions prouvent qu'il avait plus de lumières et d'humanité que ses compatriotes. A peine monté sur le trône, il déclara son intention de sauver l'empire, au lieu d'en achever la ruine.

Rien n'était plus facile pour lui, dès ce moment, que d'effacer le nom romain, de distribuer à ses guerriers les terres d'Italie, et d'y établir solidement leur domination; mais, soit que sa conduite fût dirigée par des sentiments plus dangereux, soit qu'il craignît le mélange de l'esprit turbulent et féroce de ses sujets avec la corruption italienne, soit enfin qu'il cedât à l'influence de l'amour que lui inspirait une illustre captive, Placidie, fille du grand Théodose, et que le sort des armes avait mise dans ses chaînes; ce qui est certain, c'est qu'il négocia avec Honorius, promit de le maintenir sur le trône, de le défendre contre ses ennemis, et lui demanda la main de sa sœur.

Il faut connaître le puéril orgueil des princes faibles, nés sur les marches du trône, pour concevoir le dédain avec lequel Honorius reçut cette proposition, et la répugnance que montra cet empereur, lâche et vaincu, pour l'alliance d'un guerrier qu'il nommait *Barbare,* et qui lui rendait Rome et l'empire.

Placidie, moins vaine et plus politique, sauva son frère malgre lui, et accepta la main du roi des Goths.

Les historiens racontent avec détail les cérémonies de ce mariage, et la magnificence des présents qu'Ataulphe fit à la nouvelle reine. Le pillage de tant d'Etats, et surtout celui de Rome, pouvait seul rendre un pareil luxe concevable. Nous ne citerons parmi ces dons que celui d'un plat d'or qui pesait cinq cents livres, et que le hasard fit retrouver depuis dans le trésor de Dagobert. Une table, d'une seule émeraude, entourée de trois rangs de perles et appuyée sur soixante-cinq pieds d'or massif, pourra faire juger de l'opulence des vainqueurs, ou de l'exagération des historiens.

Ce fut à cette époque qu'on publia les lois de Théodose; elles doivent faire remarquer que partout, et dans tous les temps, les lois se multiplient à mesure que les mœurs se dépravent. C'est le nombre croissant des maux qui fait sentir la nécessité des remèdes.

La paix, conclue entre Honorius et Ataulphe, rendit la tranquillité à l'Italie, mais ne la rétablit pas dans l'empire. Le comte Héraclien, alors consul, et qui commandait en Afrique, y leva l'étendard de la révolte, prit le titre d'empereur, fit de nombreuses levées, et parvint à équiper une flotte que les auteurs du temps comparaient à celle de Xercès.

Constance, général aussi estimé par ses talents que par ses vertus, marcha contre lui, dispersa ses vaisseaux et battit ses troupes en Sicile. Héraclien vaincu se sauva avec un seul bâtiment, trouva l'Afrique soumise aux lois d'Honorius, et fut livré par ses complices aux lieutenants de l'empereur, qui lui firent trancher la tête.

Le brave Constance, son vainqueur, qui depuis parvint à l'empire, reçut pour récompense de sa victoire les biens confisqués sur Héraclien. Après avoir terminé si heureusement cette guerre, il fut envoyé par l'empereur dans la Gaule narbonnaise (1).

L'usurpateur Constantin régnait toujours depuis l'extrémité de l'Écosse jusqu'à Cadix, et s'unissait aux Barbares pour piller la Gaule. L'inconstant Honorius, qui fuyait tous ses ennemis et trahissait tous ses alliés, conclut un traité avec Constantin, qui lui promit de le délivrer de la domination des Goths; car il les regardait plutôt comme ses maîtres que comme ses protecteurs. Mais de nouvelles révolutions détruisirent bientôt son espoir. Gérontius, général de Constantin, se revolta contre lui, assassina son fils Constant, l'assiégea lui-même dans Arles, et revêtit de la pourpre Maxime, son compagnon d'armes et son ami. Constance, vainqueur de l'Afrique, arrivant sur ces entrefaites dans la Gaule, attaqua Gérontius et Maxime, les défit complétement et les força de prendre la fuite.

Dans ce chaos de guerres civiles, d'invasions, de trônes aussi promptement renversés qu'usurpés, une foule d'exploits et de crimes sont tombés et ont dû rester dans l'oubli; mais l'histoire a conservé le souvenir de la dernière action de Gérontius, dont le courage éternisa le nom.

Poursuivi jusqu'aux frontières d'Espagne, il se vit entouré, dans la maison qui lui servait d'asile, par un corps nombreux de Romains; il n'avait avec lui que sa femme, un Alain et quelques esclaves. Leur communiquant son intrépidité, et décidé à vendre chèrement les dernières heures d'une vie qu'il ne pouvait sauver, il se barricade, se défend avec opiniâtreté, et, se servant adroitement d'un tas de flèches qu'il avait amassées, il prolonge toute la nuit cet étrange combat, et fait tomber trois cents assaillants sous ses coups.

Lorsqu'il n'eut plus d'autres armes que son glaive, ses esclaves le quittèrent, en franchissant les murailles; il resta seul près de sa femme qu'il ne voulait pas abandonner. Le soldat alain se dévoua aussi à la mort avec lui. Au point du jour les assiégeants mettent le feu à la maison; Gérontius alors, cédant aux vœux de son épouse et de l'Alain, les poignarde et s'enfonce ensuite son épée dans le sein.

L'usurpateur Maxime, atteint dans sa fuite, fut conduit à Rome et décapité.

Cependant Ataulphe, indigné de la trahison d'Honorius, avait rendu la pourpre à cet Attale, jouet du sort et des Barbares. Honorius, que tout péril faisait changer de résolution, rompit son alliance avec Constantin, et ordonna au général Constance de le lui livrer. Les Francs prirent alors les armes, et ac-

(1) An 413.

coururent près d'Arles pour défendre Constantin. L'heureux Constance les vainquit : Ébodis, leur général, périt victime d'une conjuration. Constance récompensa le courage de ses soldats vainqueurs, profita de la trahison et punit le traître par un juste supplice.

Constantin et son fils Julien, sans armée, sans appui, se livrèrent eux-mêmes à Constance, qui les envoya près de l'empereur. Le vil Honorius les fit mourir.

Un autre guerrier lui disputa encore la couronne : Jovinus fut revêtu de la pourpre par les Alains et par les Bourguignons. Leurs forces nombreuses obligèrent Constance à se retirer; mais Ataulphe, qui sacrifiait tous ses ressentiments à son amour pour Placidie, ayant abandonné Attale, vainquit et tua Saurus, révolté contre lui, marcha contre les Alains et les Bourguignons, les battit, et chassa de la Gaule Jovinus et Sébastien son frère.

Attale, livré à Honorius, fut exposé dans Rome aux outrages de la populace; on lui coupa deux doigts pour qu'il ne pût ni signer ni combattre, et l'empereur l'exila à Lipari. C'est ainsi que les caprices de la fortune firent triompher l'imbécile Honorius de sept usurpateurs, dont la plupart étaient des hommes habiles et courageux.

Depuis près de quatre siècles, l'Espagne était tranquille, et jouissait, à la faveur d'une si longue paix, de toutes les prospérités de la civilisation. Elle défendit longtemps ses montagnes contre les Barbares; mais, lorsqu'Honorius, dix ans avant le sac de Rome, voulut remplacer dans ce pays les milices nationales par des légions, ces belles contrées devinrent la proie des plus affreuses calamités.

Ces légions corrompues n'avaient depuis longtemps d'autre patrie que leur camp, d'autres lois que leur intérêt : infidèles à leur prince, elles reconnurent l'usurpateur Constantin, dès que la fortune l'eut favorisé, et ensuite Maxime, lorsqu'il parut le plus fort. Ouvrant enfin les frontières qu'elles devaient garder, elles y laissèrent pénétrer les Suèves, les Sélinges, les Alains, les Vandales. Ce torrent destructeur dévasta, dépeupla l'Espagne, depuis les Pyrénées jusqu'à la mer d'Afrique. Ces Barbares, insatiables de sang et de pillage, massacraient sans distinction les Romains et les Espagnols, ravageaient les champs et n'épargnaient pas plus les hameaux que les cités. Le fléau de la famine se joignit à celui de la guerre, et la peste en devint la suite inévitable.

Les Suèves et les Vandales s'établirent en Galice et dans la vieille Castille, les Alains à Carthagène et en Lusitanie, les Sélinges en Betique.

Dès qu'il n'y eut plus rien à détruire ni à piller, les besoins se firent sentir aux féroces conquérants, et l'impérieuse loi de la nécessite les civilisa. Ils prirent aux habitants une partie de leurs terres, leur laissèrent le reste, et les encouragèrent à les cultiver. Ces indomptables enfants du Nord soumirent leur bouillant courage au règne des lois, et bientôt l'Espagne, rendue à la tranquillité, redevint fertile et peuplée.

Ataulphe, dont la volonté de Placidie avait fait un lieutenant fidèle d'Honorius, après ses victoires dans la Gaule, entra en Espagne, reprit Barcelone et

la rendit à l'empereur. Il voulait faire pour lui la conquête entière de la Péninsule, mais la mort l'empêcha d'exécuter ce vaste dessein.

Il avait imprudemment pris à son service un ancien compagnon d'armes de Saurus. Cet homme, ennemi implacable de la famille des Baltes, conspira contre lui, l'assassina dans la ville de Barcelone (1), et plaça sur le trône Singéric, frère de Saurus. Le premier acte du nouveau roi fut d'égorger six enfants, fruits du premier mariage d'Ataulphe, et de jeter dans les fers la fille du grand Théodose.

Placidie, mémorable exemple des vicissitudes de la fortune, tombée à Rome dans les mains d'Alaric, élevée au trône par Ataulphe, se vit une seconde fois enchaînée comme une esclave, et forcée de marcher à pied, pendant l'espace de douze milles, devant le cheval de son nouveau maître.

Ce règne, qui annonçait une affreuse tyrannie, ne dura que sept jours. Les Goths, indignés de l'orgueil et de la cruauté de Singéric, le tuent, rendent la liberté à Placidie, et élisent pour roi Vallia, digne de remplacer Alaric et Ataulphe. Pour affermir son pouvoir, ce prince habile conduisit à de nouveaux combats ses sujets turbulents, et traversa toute l'Espagne en vainqueur.

Depuis la mort d'Ataulphe, la paix était rompue entre les Goths et les Romains. Le général Constance marcha contre Vallia; mais, lorsqu'ils furent en présence, au lieu de combattre, ils négocièrent. Placidie fut envoyée avec honneur à Ravenne, et Vallia jura de ne se servir de ses armes que pour défendre Honorius et l'empire.

L'Espagne devint le théâtre d'une foule de combats sanglants que ses ennemis se livrèrent. Vallia y acquit une grande célébrité; il extermina les Sélingues qui avaient ravagé l'Andalousie (ou Bétique), défit les Alains, et tua de sa main leur roi. Les Vandales et les Suèves, effrayés de ses succès, se soumirent à lui; enfin il remit toute la Péninsule sous l'obéissance de l'empereur. Les historiens du temps prétendent que l'injustice et les vexations des officiers romains firent regretter aux espagnols le joug des Barbares.

Honorius, qu'on avait toujours vu tremblant à Ravenne, reçut les honneurs du triomphe dans Rome qu'il avait abandonnée. On lui décerna des couronnes de laurier pour les conquêtes d'Ataulphe, de Constance et de Vallia; et, si l'histoire nous avait transmis les harangues des orateurs et les vers des poetes de cette honteuse époque, nous y verrions le lâche Honorius célébré par la servilité romaine comme le meilleur, le plus courageux, le plus illustre des princes.

Vallia, fidèle à ses promesses, sortit de l'Espagne, et s'établit dans le royaume d'Aquitaine que l'empereur lui avait cédé. Il régnait sur tous les pays situés entre la Loire et la Garonne. Bordeaux était sa capitale; ses successeurs fixèrent leur résidence à Toulouse.

Honorius céda aux Bourguignons la partie orientale, et aux Francs la partie septentrionale de la Gaule. La fermeté de Théodose avait réuni toutes

(1) An 415

les parties de l'empire dans ses mains; la faiblesse de son fils le démembra.

Les Barbares, établis dans ces provinces, forcèrent les habitants à leur abandonner les plus belles de leurs maisons, et un tiers de leurs terres situées sur le meilleur sol. Ceux-ci conservèrent le reste de leurs propriétés, ainsi que la vie, moyennant une rançon. Les Visigoths, dans le Midi, se montrèrent plus humains, et accorderent des indemnités pour les biens qu'ils enlevèrent aux habitants.

Paulin, de Bordeaux, nous en a laissé la preuve dans ses lettres, et fait connaître le prix que lui paya le Barbare qui s'était emparé de sa maison.

Ces guerriers sauvages se montrèrent au fond plus généreux qu'Auguste et que les triumvirs, qui donnèrent aux vétérans de leurs armées les possessions de plusieurs villes d'Italie, et celle d'une foule de Romains, dépouillés sans dédommagements.

L'habitude d'un long respect pour Rome, et le souvenir de la majesté de l'empire, conserverent encore une telle influence sur les esprits, qu'on entendait les conquérants du Nord, loin de parler en maîtres dans les pays envahis par leurs armes, prendre le titre d'*hôtes des Romains*, et se dire soumis à l'empereur.

Il etait démontré aux provinces éloignées que la cour de Ravenne ne pouvait plus ni les protéger ni les contenir dans l'obéissance. L'Armorique déclara son indépendance, qui fut confirmée par Honorius.

La Grande-Bretagne se souleva; ses habitants chassèrent des hordes de Barbares qui étaient débarquées. L'émancipation de cette contrée fut suivie longtemps des plus violents orages; on y vit quatre-vingt-dix cités affranchies, formées en republiques, et gouvernées chacune par un sénat. Les nobles, mécontents de ce mouvement populaire, regrettaient le gouvernement impérial qui leur distribuait ses faveurs. Parcourant en armes les campagnes, ils voulaient tous, comme les princes des tribus barbares, se faire reconnaître *rois* ou *chiefstains*, et, à la tête des hommes qui leur étaient dévoués, ils soutenaient contre les républiques des guerres continuelles. L'autorité de trente ou de quarante évêques, qui prenaient parti dans ces dissensions, en augmentaient l'animosité.

L'empire d'Orient, sans être mieux gouverné, éprouvait moins de pertes ; et, malgré l'ineptie de la plupart de ses chefs et les crimes qui ensanglantèrent leur trône, il subsista pendant dix siècles, depuis Théodose jusqu'à la prise de Constantinople, et conserva le nom d'empire romain, même après la perte de Rome et de l'Occident.

Les Grecs, autrefois dépouillés par les Romains, s'enrichirent à leur tour par la ruine de l'Italie. Lorsque les Barbares envahirent la Gaule, l'Espagne, Rome et l'Afrique, tous ceux qui purent dérober une partie de leurs richesses à ces dévastateurs les portèrent à Byzance. Les savants, les orateurs, tous les hommes qui ne pouvaient supporter le joug de l'ignorance et de la brutalité, se réfugièrent dans la Grèce. Les ténèbres se répandirent sur l'Occident; la lumière se retira vers l'Orient. Constantinople devint le centre de la civilisa-

tion et le dernier asile des sciences et des arts. Tout le reste du monde se voyait en proie aux grossiers conquérants du Nord, qui s'étaient emparés des richesses du peuple-roi, sans apprendre de lui l'art d'en jouir, et qui ne connaissaient d'autre passion que celle de la guerre.

On ne voyait briller chez eux que le fer, tandis que l'or, la pourpre et le luxe des pierreries éclataient de toutes parts dans le palais des empereurs d'Orient. Les plus riches métaux ornaient leur couronne, leurs vêtements, leur trône, ainsi que les lances, les boucliers, les chars de leurs soldats, et les harnais de leurs coursiers.

Le règne d'Arcadius offrit aux regards attristés l'image de la funeste dégradation qu'éprouvent nécessairement les mœurs sous un long despotisme, et au milieu d'un peuple amolli par tous les genres de voluptés. Les eunuques même osèrent exercer des fonctions publiques. Eutrope présida les tribunaux et commanda les armées, à la grande satisfaction des Goths. Ils se félicitaient de voir les Romains, leurs ennemis, commandés par un général qui, loin d'être un rival redoutable, n'était pas même un homme.

Ce choix d'Arcadius excita le mépris des gens de bien; mais leur voix n'est pas bruyante, et part trop souvent des lieux éloignés du palais. Les flatteurs encensèrent le favori, la cour lui prodigua ses hommages; il fut créé consul, et le sénat d'Orient lui éleva des statues. L'Occident, quoique vaincu par les Barbares, ne put supporter l'opprobre d'un pareil consulat, et le sénat de Rome refusa d'inscrire son nom sur ses registres.

Claudien vengea de cet affront la première dignité romaine par une satire, et peignit en vers mordants le caractère de ce ministre, à la fois vil et insolent, qui, « étant autrefois esclave, avait, disait-il, préludé, par de petits larcins dans » le coffre de son maître, au pillage qu'il devait faire un jour des richesses de » l'empire. »

Eutrope vendit plusieurs provinces aux ennemis : encourageant les délateurs et grossissant sa fortune par les confiscations, il fit périr les généraux qui s'étaient le plus distingués sous le règne de Théodose, et dont il craignait le courage et le crédit.

Suivant la doctrine de tous ceux qui abusent du pouvoir et qui redoutent l'opinion publique, il fit publier une loi tyrannique pour menacer de la mort tous ceux qui attaqueraient les ministres de l'empereur, ainsi que les officiers et les domestiques de sa maison. Cette loi prononçait des peines infamantes contre toute personne qui solliciterait la grâce des coupables. De tels actes, loin de prévenir les révoltes, les excitent : c'est le signal de détresse de la tyrannie.

Un général ostrogoth, Trébigilde, leva en Phrygie l'étendard de la rébellion. Eutrope envoya contre lui des troupes commandées par Léo, ancien cardeur de laine, qu'on nommait l'*Ajax de l'Orient*. Ce chef, qui devait son surnom à sa force physique plus qu'à son courage et à son habileté, se laissa surprendre et vaincre.

Le fameux Gaïnas, ce Goth qui avait autrefois fait périr Rufin, remplaça Léo

dans le commandement de l'armée; mais, loin de chercher à combattre les Ostrogoths, il appuya leurs réclamations, et força, par la crainte, le timide Arcadius à négocier.

Gainas et Trébigilde demandèrent, pour condition de la paix, la tête d'Eutrope : l'empereur hésitait; l'impératrice Eudoxie, se jetant à ses pieds, se plaignit d'un outrage qu'elle avait reçu de ce ministre. Arcadius signa son arrêt.

La même cour et le même peuple qui flattaient sa puissance l'accablèrent d'injures dès qu'il fut condamné. Ils voulaient le mettre en pièces. Saint Chrysostome seul, qui ne l'avait point ménagé quand il était maître de l'empire, lui offrit un asile dans sa disgrâce, le protégea ouvertement, et, par un éloquent discours sur l'instabilité des choses humaines, parvint à calmer la fureur de la multitude. On promit la vie à Eutrope : il fut envoyé en exil dans l'île de Chypre; mais depuis, au mépris de cette promesse, le consul Aurélien le fit périr.

Trebigilde et Gainas méprisaient l'empereur, depuis que, par leur rébellion, ils l'avaient forcé de suivre leur volonté. Continuant à lui parler en maîtres, ils le contraignirent de leur livrer Aurélien et Saturnin, qu'ils épargnèrent quand ils furent en leur pouvoir.

L'empire se trouvait ainsi gouverné par les Barbares; mais leurs excès les perdirent. Gainas, nommé commandant général des armées, exigea qu'on donnât une église aux ariens. L'empereur refusa d'y consentir. Les Goths, irrités de ce refus, veulent brûler le palais impérial. La garde, instruite de leur projet, les surprend au milieu de la nuit, les attaque et en tue sept mille. Gainas fuit en Thrace et rassemble des troupes pour revenir en Asie; mais un autre Goth, Fravitta, qui commandait les galères romaines, disperse et détruit sa flotte.

Gainas, à la tête d'un corps nombreux de cavalerie, voulait reprendre la vie errante qui, dans sa jeunesse, avait commencé sa réputation et sa fortune; mais dans ses courses il rencontra Huldin, roi des Huns, qui lui livra bataille. Gainas, vaincu, périt, et Huldin envoya sa tête à Arcadius.

Après ces événements, l'empereur, qui devait être toujours gouverné, laissa les rênes de l'empire dans les mains de l'ambitieuse Eudoxie. Cette princesse persécuta Chrysostome. Ce saint évêque, l'un des plus éloquents orateurs de l'Église, méritait la vénération publique par sa vertu. Mais cette vertu se montrait peut-être trop ardente et trop sévère pour atteindre à son but dans un temps de corruption. Il déposa treize évêques en Lydie, en Phrygie, et s'attira de nombreux ennemis, en déclarant publiquement que la débauche et la simonie infectaient tout l'ordre épiscopal.

L'indignation que lui inspirait la corruption de la cour l'emporta au point de donner à l'impératrice le nom de *Jézabel*. Pour venger la majesté impériale outragée, l'empereur convoqua un synode, qui condamna Chrysostome a l'exil.

Au moment du départ d'un pontife revéré, le peuple se révolte, s'attroupe, s'arme et fait retentir le palais de ses menaces. Eudoxie, effrayée, se prosterne devant l'empereur, avoue son erreur, et déclare qu'elle ne voit de remède au danger de l'État que le rappel de Chrysostome.

L'évêque victorieux revient; son retour est un triomphe. On illumine les

côtes d'Europe et d'Asie. Il monte dans la chaire où l'on ne devrait entendre que des paroles de paix; mais, l'orgueil ecclésiastique lui faisant oublier l'humilité de l'Évangile, il déclame avec violence contre les vices des femmes, contre les honneurs presque idolâtres rendus aux statues de l'impératrice. « Voyez, dit-il dans son exorde, voyez cette vindicative Hérodias! Hérodias retombe dans ses fureurs, Hérodias recommence à danser; elle demande une seconde fois la tête de Jean. »

Quelque mérités que pussent être de pareils reproches, et quelque faible que fût alors la puissance temporelle, on ne pouvait supporter une pareille audace et régner. Un concile rassemblé confirma la première sentence du synode.

Le peuple s'opposait encore à son exécution; mais des troupes de Goths, introduites la veille de Pâques dans la ville, assiégèrent l'église. La cathédrale et le lieu où se rassemblait le sénat furent livrés aux flammes; et, malgré la fureur populaire, on enleva Chrysostome.

Il avait demandé d'être exilé à Nicomédie, mais on le conduisit au pied du mont Taurus, où il resta trois ans, et de là il fut envoyé dans les déserts du Pont, près d'une petite bourgade nommée Cumana, où il mourut âgé de soixante ans. Cette excessive rigueur produisit son effet ordinaire; ses fautes furent oubliées, on ne se souvint que de ses talents et de ses vertus. Trente ans après sa mort, sa mémoire fut réhabilitee; on transporta ses reliques à Constantinople, et Théodose II, qui vint à Chalcédoine les recevoir, prouva, en se prosternant devant les restes de cet homme celèbre, plus de dévotion que de politique. Il devait, en honorant une des lumières de l'Église chrétienne, ne pas oublier ce qu'il devait à sa mère et à la majesté du trône offensée.

Il est vrai qu'Eudoxie, par sa conduite, excusait en partie l'audace peu convenable du pontife. Elle méprisait son mari, trahissait ses devoirs, et traitait avec une si imprudente confiance le comte Jean, son favori, qu'il passait pour être son amant et le père du jeune Théodose.

Arcadius, qui ne la croyait pas coupable, prouva sa tendresse à son fils, en lui donnant à la fois, contre l'usage, les titres de *César* et d'*Auguste*. Eudoxie mourut : les ariens la pleurèrent; les catholiques regardèrent sa mort comme un arrêt du Ciel qui vengeait Chrysostome.

Les années suivantes furent marquées par des calamités publiques. Plusieurs villes furent incendiées : de fréquents tremblements de terre en renversèrent d'autres; les plaines furent ravagées par des nuées de sauterelles; les Isauriens dévastèrent les provinces de l'Orient depuis le Pont jusqu'à la Palestine. Enfin Arcadius mourut après treize ans de règne, ou plutôt de servitude; car on l'avait toujours vu l'esclave de sa femme ou de ses favoris.

Procope prétend que ce prince, avant de mourir, donna, par un testament, la tutelle de son fils à Ildesgerde, roi de Perse. Cet historien vante la sagesse de cette mesure, que Zozime condamne comme très-impolitique. Avant de la louer ou de la blâmer, il fallait en démontrer l'existence, et tout porte à

croire que le récit de Procope est sans fondement, puisque aucun fait ne prouve que le roi de Perse ait élevé, en vertu de cet acte, la moindre prétention à la régence.

Suivant les lois anciennes, cette régence devait appartenir à Honorius; mais les grands de l'empire s'y opposèrent, et cette oligarchie confia, sous le nom du jeune empereur, le pouvoir suprême au préfet d'Orient, Anthème, patricien riche, puissant, et dont on estimait généralement les talents et la probité.

Il ne conserva pas longtemps cette régence, et, préférant la tranquillité publique à sa grandeur personnelle, il laissa sans obstacles la celèbre Pulchérie, sœur de Théodose, s'emparer du trône. Cette princesse, dont les talents justifièrent l'ambition, n'était âgée que de seize ans lorsqu'elle prit, avec audace, les rênes du gouvernement. Le senat lui défera le titre d'*Augusta*, et, sous le nom du faible Théodose son frère, elle gouverna, pres de quarante ans, l'empire avec gloire.

Cette princesse semblait avoir hérité des vertus courageuses du grand Théodose. Sa justice rétablissait l'ordre, sa bonté lui attirait l'affection, sa fermeté imposait aux factieux. Sous son administration on ne vit point de révolte, et l'invasion d'Attila fut la seule calamité qui troubla le repos de l'empire.

Pulchérie protégeait les sciences, et parlait avec une égale facilité le grec et le latin. Loin de tenir son jeune frère Théodose dans l'ignorance pour être certaine de le gouverner plus longtemps, elle lui donna les plus habiles maîtres en tout genre.

Ce prince se faisait remarquer par une physionomie grave, par un maintien majestueux. Il n'était pas dénué d'esprit, mais il n'avait pas de caractère. On vantait sa chasteté, sa sobriéte, sa douceur; mais aucune de ces belles qualités ne mérite le titre de *vertu* lorsqu'elle manque de force. Sa vie fut une longue enfance. Il s'entourait de femmes, d'eunuques, et ne s'occupait qu'à graver, à peindre ou à chasser. La beauté rare de son écriture lui mérita le surnom de *Calligraphe*. Il était si indolent qu'il lisait rarement les papiers qu'on présentait à sa signature. Un jour, pour lui faire sentir les graves inconvénients d'une telle paresse, Pulchérie lui montra qu'elle lui avait fait signer sa propre abdication.

Le commencement du règne de Théodose fut signalé par des succès: les Huns etaient entres en Thrace; Huldin, leur roi, sommé de se retirer, jura que ses conquêtes n'auraient de borne que l'Ocean, qui terminait, selon l'opinion du temps, la course du soleil. Le succès ne justifia point sa présomption: ses alliés l'abandonnerent, les généraux de l'empereur le défirent, le forcèrent à repasser le Danube, et détruisirent presque entièrement la tribu des Scyrres qui composaient son arrière-garde.

Pulchérie, voulant marier son frère, chercha plus dans cette union les talents que la naissance. Léonce, philosophe d'Athènes, était père d'une fille nommée Athénaïs. Elle éclipsait la beauté des autres Grecques, et se montrait, en savoir et en éloquence, l'égale des philosophes et des rhéteurs les plus dis-

tingués. Léonce la déshérita, et donna tout son bien à ses deux fils, prévoyant qu'Athénaïs, avec tant de grâces et de talents, n'aurait pas besoin de fortune. La jeune Grecque ne pensait pas comme lui; après la mort de son père, elle réclama une part de son héritage, et porta ses plaintes à Pulchérie.

Cette princesse, frappée de ses charmes et de son esprit, la crut digne du trône. Théodose, curieux de la connaître, vint déguisé chez sa sœur, y vit la belle Athénienne, s'enflamma pour elle, et l'épousa. Elle se fit baptiser, et prit avec le sceptre le nom d'*Eudoxie*. Ses frères, apprenant son élévation, et craignant sa vengeance, se cachèrent vainement. Athénaïs les fit chercher avec soin. On les lui amena; et, loin de leur marquer aucun ressentiment, elle les éleva aux premières dignités de l'empire.

Conservant dans la grandeur les habitudes de sa jeunesse, elle n'abandonna point l'étude, fit en vers la paraphrase de l'Ancien Testament, écrivit la légende de saint Cyprien, et composa un panégyrique du grand Théodose.

Zélée pour son nouveau culte, elle entreprit le pèlerinage de Jérusalem, prononça un discours éloquent en présence du sénat d'Antioche, et, si l'on en croit les auteurs ecclésiastiques, elle rapporta de la Palestine les chaînes de saint Pierre, le bras droit de saint Étienne, et le véritable portrait de la Vierge, peint par saint Luc.

Dans une maison privée, l'union de deux femmes est rare; cet accord est bien plus difficile dans un palais. Eudoxie, devenue ambitieuse, voulut gouverner l'empereur et l'empire. Pulchérie défendit son pouvoir; leurs discordes partageaient la cour; la sœur l'emporta sur l'épouse; Pulchérie triompha. La vertu d'Eudoxie fut soupçonnée; la mort de Paulin, maître des offices, et l'exil de Cyrus, préfet du prétoire d'Orient, annoncèrent la disgrâce de l'impératrice, qui es admettait dans son intimité.

Elle demanda la permission de se retirer à Jérusalem; l'empereur la lui accorda. Poursuivie par la même inimitie, par le même genre de soupçons qui l'avaient éloignée du trône, elle vit condamner au supplice deux ecclésiastiques dont son amitié faisait le seul crime.

Irritée de cet affront, elle vengea leur mort par l'assassinat du comte Saturnin, leur meurtrier. Cette violence justifia l'accusation intentee contre elle. Après seize ans d'exil, elle mourut, protestant toujours qu'elle était victime de la calomnie.

La guerre recommença entre la Perse et l'empire; le désir de venger un grand nombre de chrétiens massacrés arma l'empereur. Après deux campagnes qui ne furent marquées par aucun evenement décisif, quoique célébrées par des relations fastueuses, les deux cours conclurent un traité de cent ans.

L'histoire n'a conservé de cette guerre que le souvenir d'un seul trait, plus digne d'être retenu que beaucoup d'actions héroïques. Acasse, évêque d'Amyde, employa les vases d'or de son église au rachat de sept mille captifs persans, et les renvoya au roi de Perse, pour montrer à ce prince la différence qui existait entre une religion sanguinaire et une religion charitable. Une condi-

tion de la trêve conclue fut le partage de l'Arménie entre les Romains et les Persans.

Honorius s'était toujours montré l'ennemi d'Arcadius son frère et de Théodose son neveu; ainsi, par un étrange aveuglement, Constantinople semblait jouir des malheurs de Rome. Il était réservé à la célèbre Placidie, qui avait déjà sauvé sa patrie, de retablir la concorde entre les deux empires.

Après le meurtre d'Ataulphe et le supplice de Singeric, son assassin, Placidie, devenue libre, épousa le brave Constance. En faveur de cet hymen, Honorius décora du titre d'*Auguste* ce genéral, jugeant avec raison que le guerrier qui avait raffermi le trône était le plus digne d'y monter. Constance ne jouit pas longtemps de son bonheur et de sa gloire; il mourut, laissant a sa femme deux enfants, Honoria et Valentinien.

Le crédit de Placidie sur l'esprit de l'empereur, son frère, fut bientôt renversé par la jalousie des eunuques et des affranchis. Placidie ne put resister à ces intrigues; elle fut exilée, et chercha un refuge à Constantinople, avec ses enfants.

Peu de temps après, Honorius termina sa méprisable vie. Asservi par les esclaves de son palais, témoin indifférent de la ruine de l'empire, il consumait ses jours dans les plus puérils amusements. On prétend que, lorsqu'on vint lui apprendre que Rome était perdue, il répondit froidement : « Cela est » impossible, je viens de lui donner à manger. » Il parlait d'une poule favorite, à laquelle il avait donné le nom de *Rome*. Il faut convenir que de tels princes, s'ils étaient moins rares, ne justifieraient que trop les déclamations des républicains contre la monarchie.

CHAPITRE X.

VALENTINIEN III ET PLACIDIE SA MÈRE, EN OCCIDENT; THÉODOSE II ET PULCHÉRIE SA SOEUR, MARCIEN, EN ORIENT. AÉTIUS, GENSÉRIC, ATTILA, THÉODORIC, GÉNÉRAUX BARBARES.

(An 425.)

Usurpation et mort de Jean, secrétaire d'Honorius. — Valentinien III est reconnu empereur. — Conduite de Théodose II à l'égard de Valentinien. — Mariage de Valentinien et d'Eudoxie, fille de Théodose. — Artifice d'Aétius contre Boniface. — Portrait et exploits de Genséric. — Défaite et mort de Boniface. — Disgrâce et fuite d'Aétius. — Histoire des sept dormants. — Apparition d'Attila. — Son invasion en Perse. — Échecs de Théodose. — Paix entre Théodose et Attila. — Ambassade de Théodose à Attila. — Tentative de conspiration contre Attila. — Mort de Théodose. — Avénement de Pulchérie au trône. — Mariage de Pulchérie et de Marcien. — Aétius reparaît à la tête des Huns. — Guerre et ensuite paix entre Aétius et Théodoric, fils d'Alaric. — Cruauté de Genséric. — Invasion d'Attila dans la Gaule. — Bataille de Chalons. — Mort de Théodoric. — Défaite d'Attila. — Siége et prise d'Aquilée par Attila. — Habile tactique d'Aétius. — Lâcheté de Valentinien. — Son ambassade à Attila. — Paix entre Attila et Valentinien. — Mort d'Attila. — Ses funérailles. — Démembrement de son empire. — Perfidie de Valentinien. — Mort d'Aétius. — Honteux excès et mort de Valentinien.

Dès qu'on sut à Constantinople la mort d'Honorius, l'empereur d'Orient, ou plutôt Pulchérie, envoya en Dalmatie des troupes chargées de conduire en Italie Placidie et son fils Valentinien. Aspar, qui s'était distingué dans la guerre de Perse, les escortait et commandait l'armée de terre. Son père, Ardaburius, dirigeait la flotte. Ils apprirent dans leur route que Jean, l'un des favoris et des secrétaires d'Honorius, s'était emparé du trône d'Occident : les vaisseaux grecs furent dispersés par une tempête. Le grand amiral Ardaburius tomba dans les fers de l'usurpateur; mais loin de se laisser abattre par ce revers, du fond de sa prison, il souleva en sa faveur les troupes italiennes qui composaient la garnison d'Aquilée. Jean, abandonné et livré par elles, fut exposé sur un âne aux huées de la populace, et décapité sur la place publique. Valentinien III fut reconnu, sans opposition, empereur d'Occident, l'an 425.

Théodose, informé des succès de ses généraux, les célébra par un triomphe bien différent des anciennes solennités. Marchant à pied à la tête du peuple, depuis l'hippodrome jusqu'à la cathédrale, il chanta les psaumes, et se montra ainsi plus digne de la chaire que du trône. Il aurait pu disputer l'empire d'Occident à l'enfant de Placidie; mais il préféra la paix, dans un État borné, aux risques d'une guerre civile; et, soit par une suite de son indolence naturelle, soit par soumission aux pacifiques conseils de Pulchérie, le patricien Hélion se rendit en son nom à Rome, salua, en présence du sénat romain, Valentinien III Auguste, et le revêtit de la pourpre.

Par un traité conclu, on arrêta le mariage du jeune empereur avec Eudoxie, fille de Théodose et d'Athénaïs; l'Illyrie fut cédée à l'empereur d'Orient : par ce même acte, l'unité du monde romain cessa totalement d'exister. Un édit solennel déclara que les lois d'un empire n'auraient plus de force dans l'autre.

L'Orient et l'Occident se trouvèrent ainsi gouvernés par deux femmes; mais Placidie, plus ambitieuse que Pulchérie, livra son fils aux voluptés pour l'éloigner des affaires, et conserva le pouvoir suprême pendant trente-cinq ans. Deux généraux habiles commandaient ses armées, Aétius et Boniface. Le dernier soumit l'Afrique, et défendit Marseille; Aétius se rendit célèbre par la défaite d'Attila. Leurs grandes actions jetèrent encore quelques rayons de gloire sur les Romains. Si leur union avait duré, elle aurait probablement sauvé l'empire; leur discorde en prépara la chute.

Aétius, jaloux de son collègue, le rendit suspect à Placidie, et détermina cette princesse à le rappeler d'Afrique. En même temps, par un condamnable artifice, il le fit avertir secrètement que le supplice l'attendait, s'il obéissait, et il persuada à l'impératrice que la désobéissance de ce général prouvait sa révolte. Boniface, se croyant perdu, flétrit sa gloire, trahit sa patrie, appela les Vandales à son secours, et conclut une alliance avec leur roi Gondéric. Ce roi mourut et fut remplacé par le terrible Genséric, son frère.

Ce prince, que le ravage du monde rendit célèbre, comme Alaric et Attila, renfermait, dans un corps petit et contrefait, une vaste ambition qu'aucun scrupule n'arrêtait, qu'aucune proie ne rassasiait. Dissimulé, sanguinaire, intrépide, ennemi du luxe, la vengeance était le premier de ses plaisirs : fécond en ruses, audacieux dans ses plans, prompt à les exécuter, il savait également répandre la terreur par ses armes et la discorde par ses intrigues.

Avant d'entreprendre la conquête qu'il méditait, il battit les Suèves en Espagne, les poursuivit jusqu'à Mérida, et fit périr dans un fleuve leur armée et leur chef.

Après cette victoire il s'embarqua et descendit en Afrique. L'armée vandale, grossie par les Alains, par les Goths, par des transfuges romains, ne s'élevait cependant qu'à cinquante mille hommes; mais Genséric augmenta ses forces en s'alliant avec les Maures, et en protégeant les donatistes persécutés. Saint Augustin dut regretter alors de ne pas s'être montré pour eux moins intolérant.

Boniface n'avait demandé que des secours; Genséric parlait en maître. Le général romain se repentit de sa révolte et se réconcilia avec Placidie, qui venait de découvrir la perfidie d'Aétius. Le général, revêtu de nouveau du commandement des troupes romaines, marche sur Carthage, s'en empare et propose la paix à Genséric, qui refuse de traiter. Bientôt les deux armées se livrèrent une sanglante bataille; Boniface fut vaincu et perdit ses plus braves soldats. Toute l'Afrique devint la proie de l'avidité des Vandales et de la férocité des Maures : cette vaste et fertile contrée, qu'on regardait alors comme le grenier du monde, vit ses champs ravagés, ses arts et ses monuments détruits, ses villes incendiées, ses citoyens livrés à l'esclavage et aux tortures. Carthage et Hippone restaient seules debout au milieu de ce beau pays changé en désert.

Boniface, assiégé dans Hippone, est encouragé dans sa résistance par les conseils fermes et les consolations pieuses de saint Augustin. Ce saint prélat meurt en pleurant les malheurs de sa patrie. Le siége dure quatorze mois; enfin les Vandales, vaincus par l'opiniâtreté des assiégés, s'éloignent.

Aspar amène de Constantinople des vaisseaux et des troupes; Boniface, de nouveau à la tête d'une grande armée, tente encore le sort des armes; mais la fortune trahit son courage : il est battu; Hippone est prise, et l'Afrique est perdue sans retour.

Ce géneral, vaincu, revint à Ravenne. Placidie ne voulut punir ni sa faute ni ses malheurs, ne se souvint que de ses services, et lui rendit sa confiance. Aétius, jaloux de son crédit et résolu de le renverser, quitta la Gaule et descendit en Italie à la tête d'une armée de Barbares; Boniface courut à sa rencontre, l'attaqua, le défit, mais revint mortellement blessé de la main du rival qu'il avait vaincu.

Placidie, pour venger sa mort, déclara Aétius ennemi de l'État. Après avoir tenté vainement de se défendre dans quelques forteresses de ses domaines, il se sauva chez les Huns. Ce fut ainsi que Rome perdit deux généraux habiles, ses derniers soutiens.

Carthage, abandonnée, ne succomba cependant qu'après huit ans de résistance. Enfin Genséric conclut la paix, en laissant à Valentinien l'illusoire souveraineté des trois Mauritanies.

Le roi vandale était le fruit d'une union illégitime; redoutant les prétentions des fils de Gonderic son frère, il les fit noyer avec leur mère (1). Ce fut après ce meurtre qu'il s'empara de Carthage, l'an 439, cinq cent quatre-vingt-cinq ans après la victoire de Scipion. On nommait cette cité *la Rome d'Afrique*. Elle se montrait l'égale de celle de l'Italie en grandeur, en magnificence, en richesse, en commerce. On y jouissait de toutes les douceurs d'une longue civilisation. Un bois épais, situé au centre de la ville, offrait à ses habitants un frais ombrage pour les garantir de l'ardeur d'un climat brûlant.

Les Vandales livrèrent cette riche cité au pillage, et contraignirent tous

(1) An 439.

les citoyens qu'ils épargnèrent à leur céder leurs terres, à leur livrer leurs trésors. L'Italie et l'Orient se trouvèrent peuplés de sénateurs fugitifs, de patriciens naguère opulents comme des souverains, et qui se voyaient réduits à demander l'aumône.

Ce fut dans ce temps de destruction, de calamités, que quelques écrivains ecclésiastiques, qui substituaient des fables nouvelles aux anciennes, racontèrent ainsi l'histoire merveilleuse des sept dormants.

« Sous l'empire de Décius, disaient-ils, sept jeunes nobles d'Éphèse, chré-
» tiens et persécutés, se cachèrent dans une caverne pour éviter la mort :
» le tyran la fit murer. Dieu, protégeant ces jeunes martyrs, les plongea
» dans un profond sommeil qui dura cent quatre-vingt-sept ans, et qui finit
» lorsque Pulchérie et Théodose II occupaient le trône d'Orient. A cette
» époque, Adolius, propriétaire de la montagne où se trouvait cette caverne,
» en fait extraire des pierres pour construire un bâtiment. Le jour pénètre
» dans le souterrain. Les sept dormeurs s'éveillent, croyant ne s'être reposés
» que quelques heures. Jamblius, l'un d'eux, se charge d'aller à la ville pour
» y chercher du pain. Il ne reconnaît plus ni l'aspect de la contrée ni les
» traits de ses habitants; il approche d'Éphèse, et voit, avec autant de joie
» que de surprise, la croix briller sur le faîte des temples. Entrant chez un
» boulanger, il étale pour le payer plusieurs pièces de monnaie frappées au
» coin de Décius. Le boulanger s'en étonne, les voisins accourent, la multi-
» tude s'attroupe : on le traîne devant le juge, croyant qu'il a découvert un
» trésor. Son récit paraît une imposture; cependant on envoie chercher ses
» compagnons. La candeur de leurs réponses, les détails de l'histoire qu'ils
» racontent et l'accord qui règne dans leurs discours persuadent les plus
» incrédules. Enfin le peuple, les magistrats, l'évêque et l'empereur Théodose
» lui-même, convaincus que ces hommes saints sommeillaient en effet depuis
» près de deux siècles, s'humilient devant la puissance de Dieu, et se pro-
» sternent aux pieds des sept martyrs, qui expirent tous ensemble, après
» avoir donné leur bénédiction aux spectateurs de cet inconcevable prodige. »

Jean de Sarugues écrivit, deux ans après la mort de Théodose, l'histoire des sept dormants. Grégoire de Tours la traduisit. On trouve leurs noms dans les calendriers romains, grecs et abyssiniens; et, comme les contes trompent et plaisent dans tous les lieux, dans tous les temps, et se mêlent à tous les cultes, Mahomet, trouvant cette fable ingénieuse, l'adopta dans son Koran.

Ce qui malheureusement, loin d'être fabuleux, ne fut que trop réel, c'est la puissance colossale du barbare Attila, qui ravagea le monde, et se glorifia d'être appelé *le fléau de Dieu*. Cet orage effroyable, qui, sans le courage des Francs, la valeur de Mérovée et l'habileté d'Aétius, aurait soumis le globe à un joug plus absurde et plus humiliant que celui qui pèse de nos jours sur les peuples africains, dura près d'un siècle, depuis 376 jusqu'à 463. Aucune irruption de Barbares ne laissa sur son passage plus de ruines. Les Huns faisaient consister leur gloire à détruire; et, changeant en de vastes solitudes les contrées conquises par eux, ils voulaient signaler leur nom et affermir leur puis-

sance. Les gémissements de ceux qu'ils opprimaient étaient à leurs yeux d'insolents murmures, dont leur orgueil féroce s'offensait : le bruit des chaînes de leurs captifs et le silence des tombeaux pouvaient seuls satisfaire leur soif de dominer.

Lorsque, se précipitant des extrémités de l'Orient vers l'Occident, ils eurent chassé devant eux les Goths et les Vandales, la division s'établit parmi eux, et l'on put espérer un moment que leurs discordes en délivraient la terre. Leurs différents chieftains se livrèrent des combats sanglants. Quelques-uns s'allièrent aux Goths, d'autres prêtèrent leurs armes aux Romains; le grand Théodose lui-même avait compté parmi ses généraux un roi des Huns.

Plus tard, les Bavarois et trois autres nations allemandes, dont leurs dissensions ranimaient le courage, secouèrent le joug de ces sauvages conquérants. L'empereur Théodose II fomentait secrètement cette révolte. Rugilas, qui gouvernait alors la plus nombreuse tribu des Huns, et dont les autres reconnaissaient, quoique à regret, la prééminence, menaça l'empire d'Orient d'une invasion. Théodose effrayé envoya des ambassadeurs pour apaiser ce farouche guerrier. Ils trouvèrent Rugilas mort. Attila et Bléda, ses neveux, lui avaient succédé. Ils reçurent les ambassadeurs dans la plaine de Margus, en Mœsie; et, suivant l'ancienne coutume de ces Barbares, ils restèrent à cheval pendant la conférence ouverte pour la paix.

L'empereur se vit obligé de souscrire aux conditions humiliantes qu'on lui dictait. Il augmenta le tribut qu'il devait payer aux Huns, leur accorda un port franc sur le Danube, et renonça solennellement à toute alliance avec leurs ennemis.

Ce fut à cette époque que les Grecs et les Romains virent pour la première fois le redoutable Attila. Ce prince, fils de Mondone, offrit à leurs regards l'horrible figure d'un Kalmouk, une tête large, un teint basané, un nez aplati, une taille courte et carrée, et un regard à la fois faux et féroce. Il s'était déjà fait remarquer par sa cruauté et par sa passion pour la guerre, dans laquelle il déployait plutôt les talents d'un général que la valeur d'un soldat. On ne lui reconnaissait qu'une vertu, la fidélité à remplir ses engagements; il était esclave de sa parole.

Né pour dominer, il s'était habilement servi de l'ignorance superstitieuse de ses sujets, qui le croyaient plus qu'un homme. Un pâtre, s'étant aperçu qu'une de ses génisses s'était blessée au pied, et cherchant la cause de cet accident, découvrit une pointe d'épée qui sortait de la terre. Il creuse le sol, et en tire un glaive qu'il porte au roi. Attila sut persuader à ses peuples qu'on avait retrouvé l'épée de Mars, et que cette arme divine lui donnait des droits incontestables à l'empire de l'univers. L'épée de Mars devint l'idole des Huns. Ils l'entourèrent d'offrandes, et lui dévouèrent, comme victimes, la centième partie des captifs qui tombaient dans leurs mains.

Tous ces guerriers du Nord, qui avaient épouvanté l'Europe et l'Asie, tremblaient devant Attila; et, convaincus de sa divinité, ils disaient « que leurs « yeux ne pouvaient soutenir le feu de ses regards. »

Attila, qui n'eut de commun avec Romulus qu'un crime, commença son règne, comme le fondateur de Rome, par l'assassinat de Bléda, son frère. Après avoir dompté toutes les tribus de sa nation, toutes les hordes de la Scythie, il subjugua en peu d'années tous les peuples germains, se rendit maître des contrées belliqueuses de la Scandinavie, et répandit la terreur dans l'âme des Gaulois et des Bourguignons. On le reconnut enfin comme le monarque de tous les Barbares. Les limites de son vaste empire étaient le Volga, le Danube, la mer du Nord, le Rhin et les Alpes. Il était également redouté comme guerrier et comme magicien.

Ardaric, roi des Gépides, Valamir, roi des Ostrogoths, abaissaient leur couronne à ses pieds, s'honoraient d'occuper dans son conseil les places de ministres. On voyait, rangés en haie, dans son palais rustique, comme gardes de sa personne, et même comme domestiques, une foule de princes et de chefs de tribus, qui avaient rassemblé leurs peuples sous ses drapeaux ; et, si l'on en croit les historiens du temps, son armée s'élevait à près de huit cent mille hommes.

Une de ses divisions fit une invasion en Perse ; elle étendit ses ravages jusque dans la Syrie. Lorsque l'empereur d'Orient voulut reconquérir l'Afrique, que Rome avait perdue, Attila, cédant aux vœux de Genséric, menaça de la guerre Théodose II, et, par cette diversion, sauva les Vandales.

On ne pouvait conserver longtemps la paix avec un peuple qui n'était qu'une armée. Les Huns prétendirent que le traité de Margus était rompu, et qu'on leur avait volé, dans le port franc du Danube, un trésor appartenant à un de leurs chefs : ils exigèrent qu'on leur rendît cet argent, et qu'on leur livrât l'évêque de Margus. La cour de Byzance refusant de redresser ces griefs, la guerre fut déclarée. Les Mœsiens, craignant la fureur des Barbares, pressaient vivement l'empereur de céder à l'orage ; et, pour se mettre eux-mêmes à l'abri des ravages qu'ils redoutaient, ils formèrent le dessein de livrer l'évêque de Margus aux Barbares.

Celui-ci en fut informé, sacrifia ses devoirs et son pays à sa sûreté, traita secrètement avec Attila, lui livra sa ville, et ouvrit ainsi les barrières de l'empire.

Aussitôt les Huns, comme un torrent furieux, se répandent dans la Mœsie, la dévastent, détruisent toutes ses forteresses, livrent aux flammes Syrmich, Neiss, Sardica, Martianopolis, et changent en déserts toutes les contrées situées depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Adriatique.

Ces calamités ne purent décider le faible Théodose à sortir de son palais, à quitter ses chapelets, à suspendre ses processions. Incapable de combattre, il chargea des généraux sans talents de rassembler ses armées. Ceux-ci perdirent une bataille près du Danube, une seconde au pied du mont Hémus, et virent détruire, dans une troisième défaite, les restes de leurs forces, qui devaient défendre la Chersonèse de Thrace.

Attila ravagea la Macédoine, brûla soixante-dix villes, et s'avança jusqu'aux faubourgs de Constantinople. Les murailles de cette ville et celles d'Andrinople

l'arrêtèrent; il ne savait que combattre en plaine, et ignorait l'art des siéges.

Tant de revers jetaient l'Europe et l'Asie dans la consternation. Ce n'étaient point les maux ordinaires que la guerre entraîne à sa suite, qui glaçaient alors les esprits de terreur; on était menacé d'une destruction totale. Tout homme en âge de servir tombait sous le fer des Barbares; les vieillards et les femmes se voyaient tous réduits en esclavage; leur faiblesse même ne les garantissait pas toujours de la mort; et lorsque le nombre trop grand de ces captifs embarrassait le vainqueur, ils étaient immolés sans pitié.

Cette foule de Romains, dispersés chez les Barbares, ne put les adoucir ni les civiliser. Ces guerriers farouches méprisaient les sciences, et surtout celle des lois. Les artisans leur apprirent quelques métiers; les médecins s'attirèrent leur respect; les prêtres en convertirent plusieurs : mais, comme la plupart des pontifes grecs étaient attachés à l'arianisme, ce fut cette hérésie qui se répandit parmi les conquérants du Nord.

Théodose II, que, suivant la coutume, on nommait toujours Auguste, et qui prenait le titre d'*invincible,* n'avait plus d'armée à opposer à ses ennemis. Trop lâche pour tenter de réveiller le courage de ses sujets, il ne sortait de son palais que pour aller à l'église. Incapable de combattre Attila, il implora sa clémence, et signa une paix honteuse. Par ce traité la cour de Byzance céda aux Huns un vaste territoire situé au midi du Danube; depuis Belgrade jusqu'à Nova, en Thrace, et s'assujettit à payer un tribut annuel de deux mille livres d'or, ainsi que six mille livres pour solder les frais de la guerre. L'épuisement des peuples et les infidélités des receveurs de l'impôt rendirent le paiement de cette contribution lent et difficile.

Au milieu de ce découragement des armées, de ces terreurs de la cour, de cet opprobre de l'empire, une petite ville de Thrace, Asymus, se montra romaine. Ses habitants, ne voulant pas reconnaître une paix humiliante, sortent de leurs murs, attaquent les Huns, se grossissent d'un grand nombre de déserteurs et de captifs, en forment une armée, livrent bataille aux Barbares, les défont et les contraignent de sortir de leur territoire.

Sur les plaintes d'Attila, Théodose voulut obliger les Asymontains à exécuter le traité. En hommes généreux, résistant à la cour comme à l'ennemi, ils répondirent que jamais ils ne pourraient regarder le déshonneur comme une loi. Attila et Théodose cédèrent à leur fermeté.

Un des articles de la paix obligeait l'empereur à livrer au roi des Huns tous les Allemands, tous les Goths, tous les Scythes qui avaient déserté ses drapeaux pour entrer dans les troupes impériales. Les Romains ne pouvaient se décider à sacrifier, à dévouer à un supplice certain tant d'officiers dont le courage avait brillé dans leurs légions. L'impitoyable Attila pressait l'exécution d'une disposition si dure. Théodose lui envoya une ambassade, dans l'espoir de le fléchir. Il cherchait à gagner Constance, secrétaire d'Attila, qui, pour prix de sa condescendance, exigea qu'on lui donnât en mariage une dame romaine, distinguée par sa naissance et par sa beauté; la veuve du général Armatius fut la

victime qui se dévoua, dans cette circonstance, au salut d'un si grand nombre de guerriers.

L'historien Priscus et Maximin, ambassadeurs de Théodose, se rendirent près d'Attila. La relation de ce voyage, par Priscus, fait connaître, avec détail, les mœurs de ces farouches conquérants. Le temps n'était plus où les envoyés romains dictaient des lois aux monarques, et traçaient autour d'eux, avec leur baguette, un cercle dont ils ne pouvaient sortir avant d'avoir juré d'obéir aux maîtres du monde. Les envoyés de l'empereur, reçus avec une fierté dédaigneuse, éprouvèrent des humiliations qui vengeaient enfin tant de rois, si longtemps abaissés par l'orgueil romain. On les fit attendre plusieurs jours, avant de leur permettre d'approcher de la résidence de leur vainqueur. Quel spectacle pour des hommes récemment sortis de Constantinople, de cette cité où presque toutes les maisons étaient des palais, où brillaient tout le luxe de l'Orient et tous les arts de la Grèce !

Les ambassadeurs d'un César, d'un Auguste, arrivent suppliants dans le village royal d'Attila, dont le palais n'était qu'un bâtiment rustique, en bois, entouré de palissades et de quelques tourelles. Ils traversent une foule de gardes, couverts de vêtements magnifiques enlevés aux Grecs et aux Romains, et sont contraints de se courber devant un homme vêtu comme un simple Tartare, sans ornements, et dont le trône n'était qu'une chaise grossière.

Les envoyés exposèrent avec dignité l'objet de leur mission, employant ces phrases orgueilleuses et ce langage pompeux, consacré par d'antiques coutumes, mais qui convenait alors si peu à un peuple abattu et dégénéré. Attila ne répondit à leurs discours que par des menaces. « Croyez-vous, leur dit-il, » qu'une seule ville de votre empire puisse prétendre à subsister, lorsqu'il me » plaira de la détruire? » Cependant, après ce premier mouvement de colère, il s'adoucit pour eux, leur donna quelque espérance, et les invita à un grand banquet.

Il avait aussi près de lui des envoyés de Valentinien. Les ambassadeurs des deux empires furent placés, à ce festin, au-dessous de quelques petits princes barbares. Pendant ce long repas, suivant la coutume du Nord, on força les convives à boire avec excès; et, pour varier leurs plaisirs, on fit jouer devant eux quelques scènes comiques par des bouffons; on fit combattre, en leur présence, des captifs maures, et des guerriers scythes célébraient par leurs chants les victoires d'Attila. Les femmes de ces Barbares, plus libres que celles de l'Orient, étaient admises aux festins, et les épouses d'Attila conversaient familièrement avec les étrangers.

Le roi des Huns avait envoyé près de Théodose un ambassadeur nommé Édécon. Pulchérie conservait alors peu de crédit à la cour d'Orient. L'eunuque Chrysaphius, depuis quelque temps, gouvernait l'empereur. Ce vil ministre, de concert avec un de ses amis, nommé Vigilius, essaya de corrompre Édécon, pour l'engager à tramer une conspiration contre la vie d'Attila. Édécon feignit d'y consentir. Théodose, malgré sa piété, approuva ce complot meurtrier. Ce-

pendant Édécon informa son maître de cette trahison. Attila, plus généreux que les Romains de ce temps, dédaigna d'exercer une facile, mais injuste vengeance sur les ambassadeurs qu'il avait entre ses mains.

Cependant Vigilius, qui avait servi d'interprète à ces ambassadeurs, et qui depuis était retourné à Constantinople, revint au camp d'Attila, portant avec lui les trois cents livres d'or promises aux conspirateurs. Attila le fit arrêter, l'obligea de tout avouer, lui laissa la vie, et envoya une nouvelle ambassade à Constantinople. Eslaw et Oreste étaient chargés de cette mission. Lorsqu'ils furent admis à l'audience de l'empereur, Eslaw dit à ce prince : « Voici ce que mon » maître m'a chargé de vous faire savoir. Théodose et Attila descendent tous » deux de noble race. Attila, par ses exploits, a soutenu la dignité de ses » aïeux : Théodose, par sa faiblesse, s'est montré indigne des siens; il s'est » dégradé, ainsi que son peuple, en consentant à payer au vainqueur un tribut » honteux. Par là, il a solennellement consenti à devenir le serf de celui que » la gloire et la fortune ont placé au-dessus de lui. Il devrait, comme un sujet » fidèle, lui obéir et le respecter, au lieu de conspirer, comme un vil esclave, » contre son maître. »

Le descendant du grand Théodose, assis sur son trône d'or, et qui n'avait jamais entendu que les accents de la flatterie, se vit forcé d'écouter, avec autant de confusion que de frayeur, les paroles sévères et la juste réprimande que, du haut de sa chaise de bois, le sauvage Attila lui adressait. Il rougit, se déconcerta, trembla, ne put répondre, livra aux ambassadeurs son eunuque Chrysaphius, et, pour apaiser Attila, choisissant les plus grands personnages de sa cour, lui envoya comme ambassadeurs Nommius et Anatolius, tous deux consulaires, l'un grand trésorier, et l'autre maître général des armées.

Ce qui doit paraître étrange, et ce qu'expliquent cependant les faiblesses de l'amour propre humain, c'est qu'à cette époque même, où l'empire déchu de sa grandeur se voyait sans défense, livré aux invasions et aux outrages des Barbares, le souvenir de la gloire romaine, le titre de *consul*, la mémoire de tant de puissance et de tant de triomphes inspiraient encore quelque respect. Le choix des ambassadeurs flatta l'orgueil sauvage du roi des Huns. Radouci par cet hommage, il vint au-devant des envoyés de Théodose, lui pardonna, fit grâce même à l'eunuque et à l'interprète, rendit à l'empire plusieurs villes, mit en liberté un grand nombre de captifs, cessa d'exiger qu'on lui livrât les déserteurs, conclut la paix, et reçut pour prix de la tête d'un vil eunuque, d'énormes tributs qui écrasaient l'empire et qui auraient suffi à l'empereur pour payer une guerre glorieuse, au lieu d'acheter des Barbares une honteuse paix.

Peu de temps après la signature de ce traité, Théodose, en se promenant, fut renversé par son cheval dans le Licus, se brisa l'épine du dos, et mourut la quarante-troisième année de son regne, et la cinquante-troisième de son âge (1).

(1) An 450.

Il fallait, pour relever l'empire, un caractère héroïque; les grands, l'armée, le sénat et le peuple placèrent Pulchérie sur le trône, et la proclamèrent impératrice. Ce fut la première fois que l'on vit une femme régner sur les Romains.

Elle commença son règne par un acte de vengeance, qui en eût été un de justice, si elle avait suivi les formes de la loi. L'eunuque Chrysaphius, sans être jugé, fut décapité à la porte du palais. Le courage et les talents de Pulchérie la rendaient digne de régner; mais le gouvernement d'une femme, contraire aux coutumes, pouvait exciter le mécontentement. Cette princesse ne voulut point s'y exposer : elle épousa un sénateur estimé, nommé Marcien, âgé alors de soixante ans, le revêtit de la pourpre, et l'obligea de jurer qu'il respecterait constamment son pouvoir et sa chasteté.

Marine et Arcadie, sœurs de l'impératrice, avaient, comme elle, fait vœu de virginité; toutes trois écrivirent ce vœu sur des tablettes enrichies de diamants, qu'elles portèrent en offrande à l'église de Sainte-Sophie. Tout homme, excepté les prêtres, fut depuis ce temps exclu de leur présence; leur palais devint un monastère, et leur cour une communauté religieuse.

Marcien justifia le choix de Pulchérie par la fermeté de son caractère, par la sagesse de sa conduite. Né en Thrace, au sein d'une famille pauvre, il avait été dix-neuf ans domestique, et ensuite compagnon d'armes des généraux Aspar et Ardaburius. Il se distingua sous leurs ordres en Perse et en Afrique. Son mérite lui attira l'estime générale; sa modestie le mit à l'abri de l'envie. Monté sur le trône, il réforma par de sages lois les abus et les actes d'une tyrannie dont il avait longtemps souffert, et il se montra aussi doux pour ses peuples que fier contre ses ennemis.

Attila lui fit demander avec hauteur le paiement du tribut annuel auquel s'était soumis Théodose. « Le temps n'est plus, répondit Marcien, où l'on offen- » sait impunément la majesté de l'empire. Je donnerai volontiers des subsides » aux princes alliés qui me serviront fidèlement; mais je répondrai aux mena- » ces avec des soldats, du courage et du fer. »

Apollonius, envoyé en ambassade près du roi des Huns, lui tint le même langage. Le Barbare furieux menaça de tout exterminer et d'effacer du monde jusqu'au nom de *Romain*. Il écrivit en ces termes aux deux empereurs : « Attila, ton maître, t'ordonne de faire préparer ton palais pour le recevoir; il » viendra bientôt t'y donner ses ordres. »

Cependant, comme ce guerrier était encore plus habile que farouche, dès qu'il fut informé des dispositions que faisait Marcien pour le combattre, redoutant cette lutte avec un empereur belliqueux, il le laissa en paix, déclarant qu'il ajournait la conquête de l'Orient jusqu'au moment où il se serait emparé de la Gaule et de l'Italie. Il y marcha; mais le sort y ramenait un guerrier que d'abord il avait protégé, et qui bientôt, prenant les armes contre lui, l'empêcha d'exécuter ses vastes desseins, et servit de digue à sa fureur.

Aétius s'était retiré chez les Huns après la mort de Boniface; mais revenant bientôt plus terrible, à la tête de soixante mille de ces Barbares, il inspira tant

de crainte à Placidie, que cette princesse, n'osant le combattre, se livra totalement à cet ambitieux, et plaça son fils Valentinien sous sa tutelle. Cette prudence, ou cette faiblesse, assura son repos. La cour de Ravenne fut délivrée d'un ennemi formidable, et acquit un salutaire appui.

Aétius, trois fois consul, maître général des armées, exerça le pouvoir suprême sous le nom de *duc des Romains de l'Occident*. Valentinien n'eut que le titre d'empereur, et jouit en repos de tous les plaisirs d'une cour corrompue, tandis que son général supportait seul le poids des affaires, et soutenait l'empire sur le bord de sa ruine.

Ce guerrier était Scythe de naissance. Son père, nommé Gaudentius, avait épousé une Romaine. Dans sa jeunesse, Aétius fut envoyé comme otage, d'abord près d'Alaric, et ensuite dans le camp des Huns. Il dut sa fortune à sa force, à ses talents, à sa beauté. On admirait son adresse à tous les exercices, sa patience dans les revers, son courage au milieu des périls; on disait de lui qu'il était également difficile de le tromper, de le séduire et de l'intimider.

Heureux dans les combats, habile dans les négociations, il força les Vandales de respecter les frontières de l'Italie, protégea les Bretons contre les peuples du Nord, établit l'autorité de Rome dans une partie de l'Espagne et des Gaules, vainquit les Suisses et les Francs, et les força à combattre, comme auxiliaires, sous les aigles romaines.

Dans le temps de sa disgrâce, cherchant un asile dans le camp d'Attila, il s'était intimement lié avec ce conquérant, et avait même laissé auprès de lui son fils Carpillo. L'épuisement de l'Italie, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, la faiblesse de l'armée, la détresse du trésor, l'obligèrent d'abord, malgré la fierté de son caractère, à payer un tribut au roi des Huns, dans le dessein de retarder l'approche de l'orage dont il voyait l'Occident menacé.

Profitant habilement des divisions qui existaient toujours parmi les Barbares, sous le règne même du terrible Attila, il trouva moyen de s'attacher un corps nombreux de Huns et d'Alains, dont il satisfit la cupidité, en leur cédant des terrains fertiles dans la Gaule, près de Valence et d'Orléans.

Un autre péril exigeait encore tous les soins de sa prudence, tous les efforts de son courage. La domination des Goths en Aquitaine s'affermissait chaque jour; après le règne glorieux de Vallia, fondateur de ce royaume, Théodoric, fils du grand Alaric, monta sur le trône, et sut régner avec éclat. Loin de se contenter de ses possessions, il voulut s'emparer de la province romaine, et investit la ville d'Arles. Aetius le força d'en lever le siége; mais bientôt les Goths et les Bourguignons, s'étant unis contre Rome, attaquèrent, les uns Narbonne, et les autres la Belgique. Aetius, à la tête de sa cavalerie alaine et scythe, défit les Bourguignons, en tua vingt mille, et donna à ceux qui échappèrent de ce combat un territoire en Savoie. Dans le même temps, huit mille Goths, surpris et attaqués, tombèrent sous les coups de son lieutenant, le comte Lictorius, qui, par cette victoire, délivra Narbonne.

Après de si brillants succès, Aétius retourna en Italie; mais, pendant son absence, Lictorius, avec une troupe de Huns, tenta une entreprise téméraire sur

Toulouse; Théodoric lui livra bataille, mit ses troupes en fuite, et le fit prisonnier. Cet échec contraignit Aétius de revenir dans la Gaule. Ayant réuni ses forces, il marcha contre le roi des Goths. Lorsque leurs armées furent en présence, au lieu de combattre, ils négocièrent et conclurent la paix.

Théodoric, qui voulait civiliser ses peuples, envoya ses fils étudier les belles-lettres dans les écoles les plus renommées de la Gaule, cherchant à faire perdre à ses sujets l'habitude de la guerre, pour les attacher à l'agriculture et aux arts de la paix. Il crut assurer sa tranquillité en formant des alliances avec les rois dont il pouvait redouter l'ambition. Ses deux filles épousèrent, l'une le fils du roi des Huns, et l'autre celui du roi des Vandales. Le sort trompa ses vœux. L'aînée de ces princesses devint promptement veuve, son mari périt victime d'une conspiration; la seconde était réservée à de plus grandes infortunes.

Son beau-père, Genséric, roi des Vandales, barbare et défiant, croyait tout ce qui l'entourait disposé, comme lui, au crime. Universellement craint et haï, il redoutait tous ceux qu'il faisait trembler. Soupçonnant sa belle-fille de vouloir l'empoisonner, il lui fit couper le nez, les oreilles, et la renvoya, ainsi mutilée, à Théodoric.

Le roi des Goths, indigné de cette atrocité, jura de se venger d'un si sanglant outrage, et conclut avec les Romains un traité dont l'objet était de renverser du trône cet assassin, et d'enlever l'Afrique aux Vandales.

Genséric évita ce danger par une diversion. Ce Barbare, qui ne devait rencontrer partout que des ennemis, trouva un allié digne de lui; il s'unit avec le féroce Attila. Le roi des Huns, sans perdre de temps, profita du prétexte qui s'offrait à son ambition, et, à la tête de sa nombreuse armée, il envahit la Gaule. Aucun obstacle n'arrêta d'abord la course de ce torrent dévastateur.

La justice est si nécessaire aux hommes qu'elle est encore invoquée par ceux qui la respectent le moins, et, en commençant la guerre la plus injuste, les princes les plus ambitieux cherchent par des manifestes à tromper les hommes qu'ils oppriment, les peuples qu'ils moissonnent, et à leur persuader qu'ils ne s'arment que pour soutenir des droits legitimes. Le barbare Attila lui-même crut nécessaire, en passant le Rhin, de colorer son agression, en réclamant la main et la dot de la princesse Honoria, fille de Placidie, qui s'était éprise pour sa gloire sauvage, et en annonçant le dessein de replacer sur le trône des Francs le fils aîné de Clodion, qui en avait été chassé par Mérovée. Depuis près d'un siècle, les Francs occupaient la Toxandrie (partie de la Belgique), et les contrées situées sur les rives du Bas Rhin. Ces peuples avaient cédé le droit de les gouverner à une famille qu'on nomma la famille *mérovingienne*. Quelques auteurs prétendent que le premier roi de cette race était ce Méraubaudus que nous avons vu servir avec éclat dans les armées des Romains. Il paraît que le trône, héréditaire dans la famille, ne passait point directement à l'aîné. Les Francs élisaient parmi les princes de cette maison celui qu'ils croyaient le plus digne de la couronne. Lorsqu'il était élu, on le proclamait en l'élevant sur un bouclier, cérémonie qui rappelait sans doute à ces

princes que leur puissance, fondée par les armes, ne pouvait être soutenue que par elles. Les princes de la famille mérovingienne portaient, pour se distinguer, une longue chevelure. On les appelait *reges criniti* (rois chevelus). Tous les autres Francs se rasaient le derrière de la tête; ils avaient de longues moustaches; on les distinguait des autres Barbares par la hauteur de leur taille, par la fierté de leurs yeux bleus : ils portaient des habits étroits, et se servaient d'une lourde épée; un immense bouclier les couvrait presque entièrement. Leur course était rapide; ils traversaient à la nage les plus grands fleuves, excellaient à manier la hache, à lancer le javelot, et s'étaient acquis par leurs exploits une grande réputation de bravoure. On croit généralement que la nation des Francs était une confédération formée par des tribus sorties de différents peuples de la Germanie, et qu'ils devaient leur nom à leur amour pour la liberté.

Une autre confédération, issue de la même source, avait donné à ceux qui la composaient le nom d'*Allemands*, probablement pour rappeler que c'étaient des hommes sortis de toutes les nations connues dans le Nord.

Le premier des rois chevelus dont on ait cité des conquêtes dans la Gaule était Clodion; il faisait sa résidence dans une forteresse nommée *Dispargum*. Ce roi, voyant Rome occupée à lutter en Italie contre les Barbares, et trouvant la seconde Belgique sans défense, s'empara de Cambrai et de Tournai. Il porta ses armes jusqu'aux rives de la Somme. Tandis que, fier de ses succès, il célébrait les noces de son fils, et que tout son camp se livrait à la débauche, qui, chez les Barbares, était inséparable de pareilles fêtes, il se vit, pendant la nuit, au milieu d'un festin, surpris et attaqué par l'infatigable Aétius. Les Francs, plongés dans l'ivresse, n'eurent ni la force ni le temps de prendre leurs armes; les Romains renversèrent leurs tables, pillèrent leur camp, s'emparèrent de leurs chariots, et emmenèrent captives les princesses et toutes les femmes qui assistaient à ces noces.

Clodion, forcé de fuir, répara cet échec, réunit sa troupe, et combattit si vaillamment Aétius, que cet habile général ne put lui enlever ses conquêtes, dont Trêves et Cologne faisaient partie.

Lorsque Clodion mourut, ses deux fils se disputèrent le trône; Mérovée, le plus jeune, se rendit à Rome pour implorer la protection de Valentinien. Aétius traita ce prince comme s'il l'avait adopté pour fils, lui promit de puissants secours, et le renvoya dans la Gaule avec de magnifiques présents. Dans le même temps son frère aîné sollicitait l'appui d'Attila, qui, sur sa demande, entra dans la Gaule, promettant de lui rendre le sceptre que les Romains lui enlevaient.

L'autre motif, pour lequel Attila prétendait s'armer, devrait paraître plus romanesque qu'historique; mais les passions rendent vrai ce qui souvent n'est pas vraisemblable. La princesse Honoria s'était laissé séduire par un chambellan nommé Eugène. La sévère Placidie sa mère la bannit de sa présence et l'envoya à Constantinople. Honoria, vive et passionnée, ne put supporter la vie austère qu'on menait dans ce palais, que Pulchérie et ses sœurs avaient changé en couvent. La renommée d'Attila séduisit son ardente imagination; les mœurs

sauvages des Huns, l'âpreté du caractère de leur chef, lui semblaient préférables aux rigueurs monastiques de la cour de Byzance. Au mépris de tous ses devoirs de femme, de princesse et de Romaine, elle écrivit au Barbare, lui envoya son anneau, lui donna sa foi et le conjura de la réclamer comme son épouse.

Dans les premiers moments, Attila ne répondit que par un froid mépris à cette démarche extravagante. Dédaignant les liens d'un chaste hymen, il prenait et abandonnait plusieurs femmes au gré de ses caprices; et le palais rustique de ce guerrier sauvage, semblable aux sérails des princes actuels de l'Orient, était rempli de beautés de différents pays, qui s'y voyaient traitées plus en esclaves qu'en épouses.

Cependant, lorsque le roi des Huns forma le dessein d'envahir la Gaule, inspiré par son ambitieuse politique, et non par un frivole amour, il demanda aux cours de Ravenne et de Constantinople qu'on remît Honoria entre ses mains, et qu'on lui donnât pour dot une partie du domaine impérial. C'était renouveler les insolentes prétentions que jadis les Tanjoux, ses ancêtres, avaient osé former sur les princesses de la Chine.

Il éprouva le refus qu'il attendait : on lui déclara que la princesse était liée par d'autres nœuds, et que d'ailleurs, suivant les coutumes romaines, les femmes n'avaient aucun droit de succession à l'empire. La famille d'Honoria la força d'épouser un homme obscur, et on l'exila dans une petite bourgade en Italie, où elle termina, au bout de quelques années, sa honteuse carrière.

Dès qu'Attila donna le signal de la guerre, tous les peuples barbares accoururent, à sa voix, des côtes de la mer Baltique, des rives du Wolga, des bords du Danube, et se réunirent au confluent du Rhin et du Necker. Une troupe de Francs, conduits par le fils aîné de Clodion, leur servit de guides. La Gaule consternée paraissait frappée de stupeur, et se montrait semblable, non à un guerrier qu'on attaque, mais à une victime que l'on sacrifie, à un criminel qui reçoit et va subir son arrêt.

Les historiens du temps ne parlent de cette invasion que comme d'un incendie. Les Barbares massacraient indifféremment les enfants, les femmes, les vieillards. Un grand nombre de villes périrent dans les flammes. Metz tout entière fut détruite. La férocité des Huns n'y laissa subsister qu'une petite chapelle. Les écrivains ecclésiastiques de cette époque, en racontant ces désastres, ne citent que les miracles qui, au défaut des soldats, arrêtèrent quelquefois la marche de ces dévastateurs. Selon leur récit, les prières d'une jeune vierge de Nanterre, sainte Geneviève, sauvèrent Paris, et parvinrent à en éloigner Attila. Le roi des Huns, ayant passé l'Yonne près d'Auxerre, vint camper sous les murs d'Orléans. Ce fut là, pour la première fois, qu'il trouva des portes fermées et des remparts défendus.

Le roi des Alains avait secrètement promis de lui livrer les Romains et la ville. Ce complot fut découvert et déjoué. Saint Aignan, évêque d'Orléans, ranima le courage de ses concitoyens. La garnison combattit avec opiniâtreté, et donna le temps au brave Aétius de venir à son secours.

Le général romain avait conclu une alliance avec Théodoric, roi des Visigoths; tous deux marchèrent contre les Huns avec une armée nombreuse que grossissait un grand nombre de guerriers bourguignons, saxons et ripuaires. On y remarquait surtout une foule intrépide de Francs que commandait Mérovée. Informé de leur approche, le roi des Huns leva le siége et se retira, dans le dessein de se rapprocher des divisions qu'il avait laissées derrière lui. Les Romains, les Visigoths et les Francs le poursuivirent sans le laisser respirer. Cette retraite ne fut qu'un combat continuel. Enfin les deux armées, s'étant arrêtées dans les vastes plaines de Châlons, après quelques heures de repos, se livrèrent bataille (1).

Ce jour devait décider des destinées de l'Occident : Attila, dont ce grand péril augmentait la férocité naturelle, parcourt ses nombreuses lignes, composées de Barbares de tous les climats. Les rois, les princes, les héros du Nord, qui le suivent en foule, semblent plutôt ses esclaves que ses compagnons, et, osant à peine lever les yeux sur lui, ils attendent ses ordres dans un respectueux silence : « Vous avez tout à espérer, rien à craindre, leur dit-
» il ; je vous commande, et Mars vous protége : mes exploits passés vous pro-
» mettent la victoire; la lâcheté des Romains est le garant de leur défaite.
» Qui pourrait nous arrêter? seraient-ce ces Francs, divisés entre eux, et dont
» la moitié combat sous nos enseignes? seraient-ce ces Visigoths, ces Bour-
» guignons, qui, depuis tant d'années, fuient devant nous, et s'arrêtent ici plus
» par lassitude que par courage? Marchez avec une pleine confiance; rien
» n'est au-dessus de vous que le Destin, maître de l'univers. Aucun mortel
» n'échappe à ses décrets; il tue l'homme faible dans la fuite, dans le repos,
» dans la paix, et sauve le brave au milieu de tous les périls de la guerre. Je
» ne vous dis plus que cette seule parole : inspiré par les dieux, je lancerai le
» premier dard et je dévouerai les lâches à une mort inévitable. »

Jornandès, historien des Goths, prétend que dans l'antiquité on ne vit jamais des passions plus féroces, des combattants plus nombreux, une bataille plus sanglante et plus opiniâtre.

L'espérance de pouvoir, après la victoire, piller et ravager à leur gré, sans obstacles, les plus riches contrées du monde, redoublait le courage et l'ardeur des guerriers d'Attila.

Les troupes d'Aétius, de Théodoric, de Mérovée, combattaient avec la fureur du désespoir; chacun savait qu'il fallait mourir ou vaincre, pour sauver sa liberté, son honneur, sa famille, sa patrie. Si les Huns restaient vainqueurs, l'Europe devenait Barbare.

Tant de motifs enflammaient la bravoure, et permettaient peu de penser aux combinaisons de la tactique. Au lieu de manœuvrer, on se précipitait les uns sur les autres, on combattait corps à corps. Cette longue bataille ne fut qu'une affreuse mêlée.

La masse des Huns parvint à enfoncer le centre de leurs ennemis, et réussit

(1) An 451.

à le séparer des deux ailes. Après des prodiges de valeur, Théodoric, blessé, tombe et meurt, entouré de ses plus braves guerriers, qui voulaient lui faire un rempart de leur corps. On dit que les aruspices, consultés par Attila, lui avaient prédit qu'il serait vaincu, mais que son plus dangereux ennemi périrait. Au moment où les Huns, poussant leurs avantages, faisaient retentir l'air des chants de victoire, Thorismond, prince des Visigoths, descend d'une colline avec un corps de réserve, enfonce à son tour les Barbares, ranime ses alliés, et change la face du combat. De toutes parts on se jette sur les Huns, on en fait un affreux carnage. Attila, comme un lion rugissant, fait d'inutiles efforts pour ramener ses soldats à la charge; pour la première fois la terreur les rend sourds à ses ordres; ils prennent la fuite et se sauvent dans leur camp, où ils se retranchent, selon leur coutume, derrière leurs nombreux chariots.

Cent cinquante mille cadavres couvraient le champ de bataille; des récits, probablement exagérés, doublaient ce nombre. Les Visigoths, vainqueurs, proclamèrent roi, sur ces sanglants trophées, l'intrépide Thorismond. Il conseillait à ses alliés d'assiéger Attila dans son camp; mais l'habile Aétius, qui ne redoutait plus les Huns, et qui croyait nécessaire, pour maintenir les Goths dans son alliance, de ne pas détruire complétement Attila, s'opposa à ce dessein. Il se chargea de défendre la Gaule, et décida Thorismond à partir pour Toulouse, afin de s'assurer un trône que pouvaient lui disputer quelques rivaux.

Après son départ, Aétius et Mérovée, harcelant sans cesse le roi des Huns, que le défaut de vivres et l'affaiblissement de son armée forçaient à la retraite, le battirent encore en plusieurs rencontres, et le poursuivirent jusqu'en Thuringe. Les soldats d'Attila, en traversant le pays des Francs, commirent d'horribles cruautés, massacrèrent les prisonniers, égorgèrent les otages, et firent écarteler deux cents jeunes femmes par des chevaux sauvages. Dans la suite, ces atrocités furent les motifs ou les prétextes de la vengeance que le fils de Clovis exerça en Thuringe.

Attila, vaincu, loin d'être découragé, espéra qu'il se dédommagerait en Italie des revers qu'il avait éprouvés dans la Gaule. Ayant pressé de nouveau sans succès les deux cours impériales de lui livrer Honoria, il franchit les Alpes, et investit Aquilée (1). On vit pour la première fois, pendant ce siége, les Huns se servir des machines de guerre, et employer les arts de la civilisation pour détruire les peuples civilisés.

Les Romains, dégénérés, auraient seuls été incapables de résistance; mais une troupe de Goths qui était à leur solde, et que commandaient les princes Alaric et Antala, releva leur courage.

La résistance fut aussi vive que l'attaque. Après trois mois d'efforts inutiles, les Huns demandaient qu'on levât le siége, lorsque Attila, voyant une cigogne qui s'envolait du haut d'une tour de la ville, dit à ses soldats: « Ce présage

(1) An 452.

» nous annonce un prompt succès; cet oiseau domestique ne quitterait pas » son asile, s'il ne prévoyait pas la destruction du lieu de sa retraite. » Ces paroles remplirent d'espérance et d'ardeur les Barbares découragés; ils se précipitèrent sur les murailles d'Aquilée, la prirent d'assaut, la livrèrent au pillage, la rasèrent et la réduisirent en cendres. Après cette victoire, Attila ne rencontra plus, au lieu de Romains armés, que des esclaves tremblants, qui sacrifiaient leur honneur pour sauver leur vie. Padoue, Vicence, Vérone, Pavie, Milan, Bergame même, se soumirent. Dans cette dernière ville, Attila, ayant vu un tableau qui représentait l'empereur sur son trône et des princes scythes prosternés devant lui, le fit brûler, et le remplaça par un autre tableau où lui-même était peint sur son trône recevant les hommages des deux empereurs, qui déposaient leurs trésors à ses pieds.

Ces hordes de Barbares ne se bornaient pas au pillage : elles dévastaient les champs, abattaient les arbres, brûlaient les chaumières; loin de les réprimer, Attila encourageait leurs excès, et disait avec orgueil que « l'herbe ne croî» trait jamais où son cheval avait passé. » Ce terrible fléau répandait partout la terreur, tandis qu'il aurait dû réveiller les courages. Chacun, loin d'oser défendre sa patrie, ne songeait qu'à l'abandonner. Bientôt la Lombardie et la Vénétie furent désertes; leurs habitants cherchèrent un refuge dans les îles du golfe Adriatique. Un prince des Goths les comparait à des poules d'eau, qui déposent leurs nids au milieu des vagues. Venise dut sa naissance à ces émigrations. L'intérêt commun unit tous les exilés : la nécessité excita leur industrie et les rendit commerçants. La république qu'ils formèrent était composée de douze îles, gouvernées chacune par un tribun. Cet État naissant se consolida sous la protection des princes des Goths, et parvint depuis à une haute prospérité.

Les Francs et les Visigoths, qui s'étaient alliés avec Aétius dans le dessein de chasser les Huns de la Gaule, refusèrent de se joindre à lui pour défendre contre eux l'Italie. Ce grand général prouva que le succès dépend plus de l'habileté du chef que du nombre des soldats, et qu'il était, suivant les circonstances, aussi prudent qu'intrépide.

A la tête d'un faible corps de troupes d'élite, il sut contenir Attila sans se compromettre, le harceler sans cesse, lui couper les vivres, éviter les batailles, et réduire la guerre en affaires de postes. Ce nouveau Fabius profitait de toutes les chances favorables, minait les forces de l'ennemi, ménageait les siennes et gagnait du temps; ce qui est tout gagner dans les guerres d'invasion.

Tandis que les talents d'un seul homme luttaient ainsi contre la destinée, le lâche Valentinien, cédant à ses terreurs, fuyait de Ravenne, se retirait à Rome, et voulait abdiquer un pouvoir dont le péril, à ses yeux, enlevait tous les charmes. Il proposait bassement au sénat et au peuple d'abandonner avec lui l'Italie. Ils ne lui permirent pas de suivre ce pusillanime dessein; mais, comme on ne pouvait le décider à tenter le sort des armes pour s'affranchir, on lui conseilla d'essayer la voie des négociations.

Les ambassadeurs qu'il chargea de se rendre près d'Attila furent le consu-

laire Aviénus, Trigétius, préfet du prétoire, et le pape Léon, qui dut à sa fermeté au milieu des malheurs publics le surnom de *Grand*.

Ils trouvèrent, par un contraste qui faisait cruellement sentir la différence des temps, le féroce Attila, cet impitoyable dévastateur du monde, campé sur l'héritage du favori d'Auguste, de l'immortel Virgile.

Plusieurs motifs disposaient le roi des Huns à la paix; Aétius, par sa temporisation, avait lassé sa patience. Il était fatigué des blessures continuelles que lui faisait cet habile ennemi, aussi prompt dans la retraite que dans l'attaque; il le rencontrait partout, et ne pouvait l'arrêter nulle part.

Ses guerriers sauvages, énervés par les débauches, ne résistaient plus à la chaleur du climat. Une fièvre contagieuse se répandit dans son armée. Attila, quoique impie, était superstitieux; il craignait, d'après les prédictions de ses devins, d'éprouver le sort d'Alaric, et de mourir comme lui s'il entrait dans Rome. Les historiens du temps ajoutent que la gravité, l'éloquence de Léon et la majesté de ses habits pontificaux le frappèrent de respect; enfin, que les apôtres Pierre et Paul lui étaient apparus, et l'avaient menacé des vengeances du Ciel, s'il persistait à vouloir détruire l'empire romain. Le célèbre Raphaël donna depuis à cette fable, par un tableau, le sceau de l'immortalité. Ce qui est certain, c'est que les ambassadeurs romains furent accueillis favorablement, et en peu de jours conclurent la paix.

Attila promit d'évacuer l'Italie, à condition qu'on lui livrerait Honoria avec une riche dot; il déclara en même temps que, si la princesse n'arrivait pas dans ses États à l'époque convenue, il reviendrait avec une plus nombreuse armée porter le fer et le feu dans l'Italie et détruire Rome de fond en comble.

Fidèle à sa parole, il partit promptement et retourna dans son palais rustique sur les bords du Danube. Quoiqu'il attendît Honoria, insatiable de plaisir comme de conquêtes, il augmenta le nombre de ses femmes, et contraignit une riche et belle captive, nommée Ildico, à l'épouser. Cet hymen, formé par la violence, causa sa perte, et le désespoir d'une femme délivra la terre d'un monstre que n'avaient pu détruire les plus formidables armées. Pour célébrer ses noces, le roi des Huns avait employé une journée et la plus grande partie de la nuit en fêtes et en festins : plongé dans l'ivresse, il se retira enfin avec sa femme que la haine, au lieu de l'amour, guidait près de lui. Le lendemain matin, ses guerriers, surpris de ne point le voir paraître, pénétrèrent dans sa tente et le trouvèrent mort et baigné dans son sang. Les Barbares répandirent le bruit qu'il avait péri à la suite d'une violente hémorragie; mais les Romains attribuèrent sa mort à la vengeance d'Ildico.

Son armée célébra ses funérailles avec la pompe des Barbares : on chanta des hymnes pour immortaliser ses exploits : les regrets donnés à la perte d'un guerrier si vaillant furent suivis de grands festins où le délire de l'ivresse se joignait bizarrement à celui de la douleur. Les escadrons guerriers des Huns firent retentir bruyamment l'air de leurs armes autour du corps de leur héros; suivant leur coutume, ils se frappaient, déchiraient cruellement leur visage, et mêlaient aux éloges qu'ils prodiguaient cette terrible vérité :

« que l'hommage le plus digne d'un chef était, non des larmes ordinaires, mais » des larmes de sang. » On enferma ses restes dans un magnifique cercueil, et pour qu'ils fussent à l'abri de toute insulte, imitant tout ce qui avait été fait pour Alaric, on immola les ouvriers qui avaient creusé son tombeau.

L'empire d'Attila, presque aussi étendu que celui d'Alexandre, n'eut pas une plus longue durée, et survécut peu à ses funérailles. Les fils qu'il avait eus de tant de femmes différentes se divisèrent; les chefs des tribus se firent la guerre. Hellac, fils aîné d'Attila, soutenu par un grand parti, fut attaqué par des chefs qui voulaient se rendre indépendants. Il leur livra bataille en Pannonie, et perdit à la fois la couronne et la vie. Ardaric, son vainqueur, après lui avoir tué trente mille hommes, gouverna une partie de ses États. On l'appela *roi des Gépides;* il régna dans le palais d'Attila, et sur les contrées qui s'étendaient jusqu'à la mer Noire. Les Ostrogoths formèrent un royaume séparé depuis Vienne (Autriche) jusqu'à Syrmium. Dinginsich, un autre fils d'Attila, à la tête de quelques tribus, se défendit en Thrace, quinze ans, contre ses rivaux, attaqua l'empire d'Orient, et périt dans un combat. Enfin Sessac, dernier fils d'Attila, se retira en Scythie avec les Huns les plus attachés à la mémoire de son père; mais ils en furent dans la suite chassés par les Avares et par les peuples de Sibérie, qui dispersèrent les derniers débris de ce fléau du monde.

Lorsqu'Attila et son empire s'écroulèrent, Placidie n'existait plus. Cette princesse mérita et conserva une juste célébrité. Elle fit tout ce qu'une femme pouvait faire. Son courage personnel n'aurait pu défendre l'empire; sa prudence le sauva; et, sacrifiant ses ressentiments et son amour-propre blessé, elle sut, en rendant sa confiance au brave Aétius, donner à Rome un appui qui retarda sa ruine. Elle se montra aussi juste qu'habile. Tous les princes devraient avoir constamment sous les yeux ces belles paroles que l'on trouvait à la tête d'une de ses lois : « La majesté souveraine, disait-elle, se fait honneur en reconnais- » sant qu'elle est soumise aux lois; la puissance de ces lois est le fondement » de la nôtre. Il y a plus de grandeur véritable à leur obéir qu'à vouloir com- » mander sans elles. Par le présent édit, nous nous félicitons de montrer à nos » sujets quelles sont les bornes que nous prétendons mettre à notre autorité. »

Valentinien avait atteint l'âge de trente-cinq ans lorsqu'il perdit sa mère. Tant qu'Attila lui inspira quelque crainte, il se montra plutôt le disciple d'Aetius que son souverain; il le combla de faveurs, et lui promit de prendre pour gendre son fils Gaudentius, auquel il destinait Eudoxie sa fille. Mais dès qu'il crut qu'il n'avait plus de dangers à redouter, sa reconnaissance fit place à l'envie, et, ne pouvant supporter la gloire d'un grand homme qui sauvait l'empire, il résolut de s'en défaire.

Aétius, indigné de cette ingratitude, prit les armes contre lui, et l'amena bientôt par la peur à une réconciliation. Trop confiant, comme tous les hommes courageux, Aétius crut à la sincérité de ce prince lâche et perfide, et se rendit sans gardes dans le palais, pour presser l'empereur de célébrer, comme il en était convenu, les noces de Gaudentius.

Valentinien, violant tous les droits de la reconnaissance, de l'humanité, de la justice et de l'hospitalité, l'accabla de reproches dès qu'il le vit, tira son épée et l'enfonça dans le sein du guerrier qui avait soutenu sa couronne : jusqu'alors l'empereur n'était que méprisé; depuis ce moment la haine générale succéda au mépris. Vainement il s'efforça de colorer ce crime et de justifier cet assassinat, en déclarant qu'Aétius prétendait au pouvoir suprême. Un sénateur lui répondit : « J'ignore quels peuvent être vos motifs; mais ce qui est cer- » tain, c'est que vous avez agi comme un insensé qui se servirait de sa main » gauche pour couper sa main droite. » On trouvait ce prince si indigne du trône, que, sortant tout à coup de sa longue servitude, le sénat parut vouloir reprendre son ancienne indépendance.

Cependant Valentinien, marchant sur les traces d'Héliogabale et de Caligula, ne faisait consister la jouissance du pouvoir suprême que dans la violation des lois et dans le mépris de tous ses devoirs. Abandonné sans frein aux débauches les plus scandaleuses, il dédaignait sa femme et outrageait la pudeur des dames romaines les plus distinguées. L'épouse du sénateur Pétronius Maximus l'enflamma par sa beauté; et comme il n'espérait pas la séduire, il résolut d'employer l'artifice et la violence pour satisfaire ses coupables désirs. Ayant invité Pétronius à venir jouer avec lui, il trouva le moyen de lui gagner tout son argent et même son anneau. Dès que cet anneau fut dans ses mains, il chargea un affranchi de le présenter à la femme de Pétronius, et de lui dire que son mari voulait qu'elle vînt au palais. Elle y arriva sans défiance, y fut enfermée et devint la victime du tyran qui ne respectait aucune vertu. Après l'avoir outragée, Valentinien la renvoya audacieusement chez elle; elle y porta sa honte, sa douleur, et enflamma son époux de la soif d'une juste vengeance.

Parmi les gardes de l'empereur, il en restait plusieurs qui regrettaient Aétius, et ne cherchaient que l'occasion de punir son meurtrier. Maximus Pétronius les encouragea par des présents et par des promesses; ils formèrent une conspiration dont aucun ne trahit le secret; et, un jour, entourant l'empereur au moment où il assistait dans le Champ de Mars aux jeux militaires, ils se jetèrent sur lui et le poignardèrent, ainsi que son vil favori, l'eunuque Héraclius.

La vie honteuse et la mort tragique de ce prince, l'incertitude du sénat, la dépravation du peuple, l'audace renaissante des Barbares depuis qu'Aétius n'existait plus, semblaient présager à Rome une destruction prochaine et l'accomplissement de la prédiction faite à Romulus lorsque douze vautours s'offrirent à ses regards. Les devins déclarèrent alors que Rome serait détruite douze siècles après sa fondation. Les Romains consternés se rappelaient avec terreur cet oracle; un présage plus sûr de leur ruine était la perte totale de leur courage et de leurs vertus. On les voyait alors, tremblants, fuir leur patrie, s'enfermer dans les monastères, ou chercher une honteuse sécurité dans les camps des Barbares. La Gaule était ravagée par les Francs, les Goths et les Bourguignons. Les patriciens dont les provinces n'alimentaient plus les richesses, ne pouvaient plus, comme autrefois, protéger leurs clients et nour-

rir la multitude. L'Afrique était perdue sans retour; les Vandales, enrichis par le pillage de l'Espagne et de la Sicile, fondaient une nouvelle Carthage sur les ruines de l'ancienne, et qui devait bientôt flétrir les lauriers et renverser la patrie des Scipions. Tel était l'état déplorable de l'empire d'Occident lorsque Valentinien mourut.

CHAPITRE XI.

MAXIMUS, AVITUS, MAJORIEN, SÉVÈRE, ANTHÈME, OLYBRIUS, GLYCÉRIUS, JULIUS NÉPOS, AUGUSTULE, EN OCCIDENT; MARCIEN, LÉON, ZÉNON, EN ORIENT; GENSÉRIC, RICCIMER, ORESTE ET ODOACRE, GÉNÉRAUX BARBARES.

(An 455.

Élévation de Maximus. — Mariage de Maximus et d'Eudoxie. — Mort de Maximus. — Prise de Rome par Genséric. — Captivité d'Eudoxie. — Élection d'Avitus. — Exploits de Riccimer. — Déposition et mort d'Avitus. — Majorien est nommé empereur. — Son sage gouvernement. — Incendie de la flotte romaine. — Mort de Majorien. — Élévation de Sévère en Occident. — Élection de Léon en Orient. — Anthème est nommé empereur. — Révolte de Riccimer. — Mort d'Anthème. — Élévation d'Olybrius. — Mort de Riccimer. — Glycérius et Julius Népos se disputent le trône d'Occident. — Règne de Népos. — Révolte d'Oreste. — Mort de Népos. — Règne d'Augustule. — Révolte d'Odoacre. Abolition du titre d'*empereur d'Occident*. — Chute de l'empire romain. — Dernier décret du dernier sénat romain. — Soumission d'Augustule à Odoacre. — Règne d'Odoacre. — Mort d'Augustule.

Pétronius Maximus, personnage consulaire, fut élu pour succéder à Valentinien; sa grande fortune, son caractère, son amour pour la philosophie, lui concilièrent tous les suffrages. Avant de parvenir au pouvoir suprême, il en parut digne, et désira le sceptre; mais dès qu'il le posséda, il n'en sentit plus que le poids. Effrayé de tous les périls qui le menaçaient, il dit en soupirant à Fulgentius, l'un de ses amis : « Ah ! que j'envie le sort de ce Syracusain, de » ce Damoclès, dont un seul festin vit commencer et finir le règne! »

La femme de Pétronius, nouvelle Lucrèce, n'avait pu survivre à son déshonneur : Maximus, dont la mort du tyran n'avait pas assouvi la vengeance, força la veuve de Valentinien, l'impératrice Eudoxie, de l'épouser. Lorsqu'on eut

célébré ses noces, l'empereur commit l'imprudence d'avouer à sa nouvelle épouse que c'était lui qui avait dirigé contre Valentinien le poignard de ses meurtriers. L'impératrice, indignée de se voir dans les bras de l'assassin de son époux, écrivit secrètement, si l'on en croit quelques historiens, à Genséric, roi des Vandales, le conjura de venir la venger, et l'assura que le désordre qui régnait dans l'empire ne devait lui faire craindre aucun obstacle qui pût l'arrêter. Tout à coup on apprit que Genséric, à la tête d'une flotte nombreuse, avait paru à l'embouchure du Tibre.

L'approche d'un ennemi excitait autrefois la fureur dans Rome, alors elle n'y répandit que la terreur.

Maximus, loin de songer à réveiller les courages, proposait lâchement au sénat de fuir avec lui. Le peuple, informé qu'on veut l'abandonner, s'irrite, s'ameute. Maximus se présente à lui pour le calmer; un soldat le frappe, et la multitude furieuse déchire et traîne son corps dans les rues.

Trois jours après, Genséric et les Africains parurent aux portes de Rome. Le pape Léon, qui seul alors montrait quelque fermeté, alla trouver le roi des Vandales dans son camp, et obtint de lui que Rome serait préservée de l'incendie, du pillage, et les citoyens désarmés, de la mort.

Les Africains ne respectèrent pas la parole de leur roi; ils traitèrent la ville comme s'ils l'avaient prise d'assaut. La nouvelle Carthage vengea l'ancienne, et, pendant quatorze jours et quatorze nuits, Rome, livrée au pillage, vit ses monuments détruits, ses maisons livrées aux flammes, ses citoyens égorgés, et fut exposée à tous les outrages que peut commettre une fureur qui se croit justifiée par tant de siècles d'humiliation.

On transporta dans la patrie d'Annibal les dépouilles de sa rivale, et entre autres les trésors du temple de Salomon (1).

Eudoxie, qui avait attiré la foudre sur Rome, n'en fut pas épargnée. Regardée avec horreur par les Romains, traitée avec mépris par les vainqueurs, ils la punirent eux-mêmes de sa trahison, lui enlevèrent ses richesses, et l'emmenèrent en servitude.

Les sénateurs, les patriciens, séparés de leurs femmes, tombèrent dans les fers des Barbares, et l'on ne rendit la liberté qu'à ceux qui trouvèrent dans leurs vastes domaines le moyen de payer leur rançon.

Quoique Rome fût tombée sous les coups de Genséric, l'on pouvait dater la chute de l'empire de la mort d'Aétius. Dès que ce grand homme cessa de la soutenir par son courage et son activité, les Francs s'étendirent jusqu'aux rives de la Seine. Les Goths envahirent le centre de la Gaule, les Saxons en infestèrent les côtes; il ne restait aux Romains, dans ces contrées, que les provinces appelées aujourd'hui la Provence, le Lyonnais, l'Auvergne et le Berry.

Avitus, Gaulois, né en Auvergne, et nommé au commandement des armées par Maximus, défendit quelque temps avec bravoure ces faibles restes de la grandeur romaine. Théodoric, roi des Visigoths, s'allia avec lui, le fit élire em-

(1) An 455.

pereur par les légions, et fit confirmer son élection par Marcien, empereur d'Orient.

Genséric, après avoir saccagé Rome, dédaigna d'y régner, et retourna en Afrique chargé de butin. Les ombres du sénat et du peuple romain se soumirent, en murmurant, au nouvel empereur que Théodoric venait de leur donner; et ce choix leur semblait un surcroît d'affront. Ils n'échappaient au joug d'un Vandale que pour voir régner sur eux un Gaulois.

Théodoric, frère et successeur de Thorismond, soutint fidèlement son allié Avitus, qu'il avait couronné; il combattit les Suèves, qui voulaient s'emparer de l'Espagne, et les détruisit presque entièrement près d'Astorga.

Avitus, fort de son appui, après avoir pacifié la Gaule, se rendit à Rome. Son gendre, le célèbre poète Sidonius Apollinaris, prononça son panégyrique en six cents vers. La puissance des empereurs était tombée, mais non l'habitude de la flatterie, et ces idoles, presque renversées, recevaient encore de l'encens.

Avitus, par sa conduite, dissipa bientôt l'espoir que ses premières actions avaient fait naître. Il se livra aux voluptés, et se rendit par ses excès aussi méprisable que Valentinien. Un guerrier vaillant, nommé Riccimer, commandait alors les Goths auxiliaires, qui composaient en Italie la seule force réelle des Romains. Ce général, ayant attaqué et battu les Vandales, qui voulaient encore descendre en Italie, devint bientôt, par l'estime publique, le maître de l'empire. Dans les temps de faiblesse et de calamité, tout se rallie autour du point qui montre encore quelque force. Riccimer, connaissant le mépris qu'inspirait Avitus, marcha contre lui, le vainquit dans un combat près de Plaisance, le fit prisonnier, le déposa et lui laissa la vie; mais, pour l'empêcher de reprendre le sceptre, il le força d'entrer dans les ordres sacrés, et d'accepter l'évêché de Plaisance.

Peu de jours après, Avitus, instruit que le sénat voulait le faire mourir, prit la fuite pour se retirer en Auvergne, et périt en route.

En traçant le triste tableau de la décadence de l'empire, nous sommes arrivés au moment où les événements ne nous offrent plus que l'histoire de quelques illustres Barbares, au lieu de celle des Romains. Les consuls n'ont point d'autorité, les empereurs ne sont que des fantômes, le sénat qu'un vieux monument détruit; les légions ne présentent plus à nos regards que des soldats étrangers, et le peuple-roi est enfin si avili, que les conquérants qui le foulent aux pieds dédaignent de le gouverner.

Riccimer, né parmi les Suèves, gendre du fameux Vallia et compagnon d'armes d'Aétius, ordonna au sénat romain d'élire pour empereur Majorien. Ce choix était tel qu'on devait l'attendre d'un guerrier si respecté. Le célèbre Aétius avait récompensé son mérite et ses brillantes actions par un avancement rapide. Revêtu de la pourpre, il répondit par sa justice et par son courage à l'attente publique. Procope et même Sidonius Apollinaris font en peu de mots un grand éloge de ce prince : « Il fut, disent-ils, chéri par les Romains et redouté » par leurs ennemis. »

Il écrivit en ces termes au sénat : « Je ne désirais point une élévation qui me

» place au milieu de tant de périls ; mais c'est précisément lorsque le trône de-
» vient un poste si dangereux que j'aurais cru, en le refusant, montrer une lâ-
» cheté indigne d'un Romain. Loin d'oublier au faîte du pouvoir suprême que
» j'étais votre collègue, je regarderai toujours comme un honneur de faire par
» tie de cet illustre corps. Je vous invite tous à m'assister dans la plus noble en-
» treprise : mon but est de rendre au peuple romain sa gloire et sa prospérité ;
» et, pour y parvenir, je dois, avec votre appui, réformer les mœurs, redonner
» à la justice son ancienne vigueur, et faire en sorte que la vertu, depuis si long-
» temps opprimée, non-seulement cesse d'être suspecte, mais redevienne au
» contraire le seul moyen d'obtenir notre faveur et les hautes dignités de
» l'État. »

Tous ses actes prouvèrent la sagesse de son caractère : il diminua les impôts, réprima le luxe, remplit le trésor par ses économies, répara les édifices publics, et s'opposa, par des édits sévères, à leur dégradation.

On ne doit point croire que la fureur des Barbares eût détruit tout ce que Rome avait perdu ; les Romains eux-mêmes, devenus pauvres et indifférents pour leur gloire passée, démolissaient ces nobles édifices pour bâtir à moins de frais leurs maisons. Ainsi Rome, qui s'était elle-même moralement perdue par sa dépravation, se détruisit matériellement de ses propres mains.

Majorien, loin d'imiter l'indolence de ses prédécesseurs, habita peu le palais de Ravenne. On revit enfin un empereur dans les camps ; il y ramena la discipline ; son exemple y fit renaître le courage. A la tête de ses légions, il attaqua, près de Lyris, les troupes du roi des Vandales, les battit, et tua le beau-frère de Genséric. Il voulait, après cette victoire, porter ses armes en Afrique ; mais aucun Romain n'osa suivre ce nouveau Scipion. Les Barbares seuls restèrent sous ses enseignes.

Cependant une nouvelle guerre exerça son activité. Théodoric, roi des Visigoths, voulait venger son protégé Avitus. Il marcha contre les Romains dans la Gaule, et, malgré les vaillants efforts d'Ægidius, lieutenant de Majorien, qui le repoussa plusieurs fois, il forma le siége de Lyon. L'empereur traversa les Alpes, et, après quelques succès qui rappelèrent aux Visigoths que Rome existait encore, il conclut la paix avec Théodoric, et revint en Italie.

Une volonté ferme crée des ressources, lorsque la faiblesse les croit toutes épuisées. Majorien trouva moyen, en peu de temps, de construire un grand nombre de vaisseaux, et de rassembler une forte armée.

Sa flotte était réunie dans le port de Carthagène ; l'empereur y conduisait des troupes, et se préparait à descendre en Afrique. Genséric, alarmé de ces dispositions, voulut traiter avec lui ; mais les excès commis dans Rome par les Vandales avaient rendu Majorien inflexible. Il prit le langage des anciens consuls, et refusa tout accommodement. Le roi des Vandales, ne pouvant détourner cet orage par la négociation, et craignant le sort des armes dans une pareille lutte contre un guerrier si habile et jusque là si heureux, employa l'artifice pour le vaincre ; il trouva des traîtres qui livrèrent aux flammes la flotte romaine, et détruisirent en une nuit l'ouvrage de trois années. Après ce succès dû à la per-

fidie, il renouvela ses offres de paix, et la nécessité contraignit Majorien de les accepter.

A son retour en Italie, il trouva d'autres périls, qu'aucun courage ne pouvait éviter. Tous les hommes corrompus haïssaient la sévérité d'un prince qui voulait réformer les mœurs. Les soldats, accoutumés à la licence, supportaient impatiemment le joug de la discipline; enfin on prétend que Riccimer lui-même voyait avec peine qu'au lieu de couronner un de ses lieutenants, il avait donné aux Romains un véritable empereur, qui savait être reconnaissant, et non dépendant. Lorsque Majorien revint dans son camp à Tortone, tous ces mécontents y excitèrent une sédition, au milieu de laquelle l'empereur périt assassiné. On répandit le bruit qu'il était mort d'une dyssenterie.

Les hommes vertueux le regrettèrent, et lui élevèrent un tombeau dont la simplicité contrastait avec la magnificence des monuments que la flatterie et la servitude avaient érigés pour tant de méprisables tyrans (1).

Les uns et les autres ont cédé au temps; les annales de l'histoire, monuments plus durables, conservèrent avec honneur le nom du dernier prince qui ait porté avec gloire la couronne d'un empereur et le glaive d'un général romain.

Livius Sévère fut proclamé Auguste par les ordres de Riccimer, qui régna sous son nom ; mais, en le décorant du diadème, son protecteur ne put le tirer de l'obscurité.

Les Alpes devinrent les bornes de l'empire; cependant Marcellin défendait encore la Dalmatie, mais pour se rendre indépendant. Dans les Gaules, le brave Ægidius, qui avait apaisé une révolte en Armorique, soutenait encore le nom romain. Ægidius, dévoué à Majorien, se déclara l'ennemi mortel de ses meurtriers. Les Francs, qui regardaient toujours la valeur comme le plus noble des titres et la première des vertus, déposant leur prince, offrirent leur couronne à ce héros, qui les avait souvent vaincus. Ægidius l'accepta; mais, bientôt las de gouverner ce peuple impétueux et mobile, il rendit le sceptre à la famille de Mérovée, et mourut peu de temps après. On soupçonna Riccimer de l'avoir fait empoisonner.

Les Vandales, délivrés de la crainte que Majorien leur avait inspirée, dévastaient les côtes de l'Italie, et menaçaient Rome d'une nouvelle invasion. Genséric, ayant forcé l'impératrice Eudoxie, sa captive, d'épouser son fils Hunéric, suivit l'exemple d'Attila, et voulut que le peuple romain lui cédât un vaste territoire, comme dot de cette princesse. Riccimer, réduit aux seules forces de l'Italie, ne pouvait résister à un ennemi si formidable, s'il n'était secouru par l'empereur d'Orient, et, pour obtenir cet appui, il fallait céder à la cour de Constantinople le vain honneur de nommer un empereur d'Occident.

Marcien était mort, ainsi que Pulchérie. Aspar, le plus puissant des dignitaires de l'empire, aurait, pour lui succéder, réuni tous les suffrages s'il n'eût pas été arien. Mais, prévoyant que cet obstacle ne lui permettrait point de régner

(1) An 461.

paisiblement, il fit élire, par le sénat, son intendant Léon, espérant que, par ce choix, il conserverait la réalité de la puissance, et ne laisserait à sa créature qu'un vain titre.

Léon trompa son attente. Dès qu'il se vit sur le trône, s'étant ménagé l'appui d'un corps d'Isauriens, ses compatriotes, il secoua le joug de son protecteur, et acquit par cette heureuse audace le surnom de *Grand*. Au reste, il dut moins ce titre à ses actions qui eurent peu d'éclat, qu'à la reconnaissance du clergé catholique, dont il favorisa constamment la puissance. Sous son règne, les prêtres eurent un grand crédit; l'habit ecclésiastique fut préféré à l'habit militaire, à celui de cour, et l'on vit même, contre la coutume et la raison, plusieurs illustres personnages, et entre autres le grand-chambellan, prendre le vêtement monastique sans quitter leurs charges.

Léon répondit favorablement aux vœux du sénat et du peuple romain, qui lui demandaient un empereur; il donna la pourpre à Anthème, gendre de Marcien, et promit d'unir ses forces à celles de Riccimer, pour enlever l'Afrique aux Vandales.

Anthème vint à Rome; le sénat, le peuple, et les vrais maîtres de l'empire, les Barbares, confirmèrent son élection.

Le nouvel empereur donna sa fille à Riccimer. Sidonius Apollinaris, dont la muse était accoutumée à louer tour à tour tous les Césars qui paraissaient et disparaissaient si promptement sur le trône, obtint d'abord la préfecture de Rome, et la quitta ensuite pour l'évêché de Clermont en Auvergne.

Anthème était pieux, mais tolérant, et son indulgence pour les païens, qui lui mérita les éloges de l'histoire, lui attira les reproches du pape Libère, successeur de Léon.

Les deux empereurs firent de prodigieux efforts pour assurer le succès de la guerre d'Afrique. L'ambition de Genséric avait trop prouvé qu'il fallait encore que Rome ou Carthage fût détruite.

Marcellin battit les Vandales et les chassa de Sardaigne. Héraclius remporta une victoire sur les troupes de Genséric, près de Tripoli; enfin, Basiliscus ayant conduit sur les côtes d'Afrique la flotte de l'empereur d'Orient, composée de douze cents vaisseaux, les deux armées romaines réunies livrèrent bataille aux Vandales et les mirent en fuite.

Si les généraux, plus habiles, avaient su profiter de ce succès, Carthage, consternée, serait encore tombée sous leurs coups; mais ils perdirent du temps et accordèrent à Genséric une trève de cinq jours. Ce prince artificieux, qui savait aussi bien se servir de l'or que du fer, achète encore des traîtres qui lui livrent la flotte; elle est attaquée, surprise, incendiée; Basiliscus prend la fuite; Héraclius et Marcellin se retirent; Genséric recouvre l'empire des mers, s'empare de la Sicile, et rejette en Italie la terreur que ce grand armement des deux empereurs avait répandue en Afrique.

Au milieu de ces revers, Anthème montra du courage. « Je suis le seul » homme de l'empire, disait-il, pour qui je n'appréhende rien; je ne crains

» que pour le salut de l'État; c'est le seul genre de crainte permis à un sou-
» verain. »

Un des plus grands malheurs qui suivent souvent les revers, c'est la division qu'ils jettent dans les Etats; ils rompent presque toujours l'union, dont ils devraient faire sentir la necessité. Anthème et Riccimer se brouillèrent dès que la fortune se déclara contre eux. Le général, las d'obéir, leva dans Milan l'étendard de la révolte, se déclara indépendant, trompa l'empereur par une fausse réconciliation, rassembla toutes ses forces et marcha contre Rome.

Anthème, digne de régner, puisqu'il sut combattre et mourir, se défendit pendant trois mois à la tête d'un peuple dont son exemple pouvait difficilement soutenir le courage. Riccimer, qui commandait des hommes plus aguerris, franchit enfin les remparts de la capitale, fit massacrer son beau-père, livra la ville à la cupidité de ses soldats, et plaça sur le trône Olybrius, de la famille Anitienne, et qui avait épousé Placidie, la dernière fille de Valentinien. Ce fantôme de prince, dont le nom est devenu un titre de mépris, ne parut et ne vécut que sept mois sur le trône.

Rome fut bientôt délivrée de Riccimer; peu de temps après sa victoire et son crime, il périt, laissant le renom d'un grand capitaine, mais d'un politique perfide. Il avait donné et repris quatre fois l'empire d'Occident, qu'il défendit en brave soldat et gouverna en tyran.

Dans le même temps, l'impératrice d'Orient, Vérine, décida son époux Léon à donner l'empire d'Occident à son neveu Julius Népos, qui gouvernait la Dalmatie. Népos eut à combattre un concurrent, Glycérius, nommé par les Bourguignons; car alors tout le monde, excepté Rome, disposait de l'empire romain. Népos demeura vainqueur, fut reconnu en Italie ainsi que par le peuple des villes de la Gaule, qui obéissaient encore à l'ombre de l'autorité romaine. Son règne fut court, et fit regretter aux Romains qu'il n'eût pas duré plus longtemps; car ce prince était juste et brave.

Cependant, pour trouver un appui contre les Vandales, Népos céda l'Auvergne aux Visigoths. Il faisait sa résidence dans Ravenne. Oreste, patricien, qui commandait à Rome les Goths auxiliaires, se révolta contre l'empereur et conduisit ses troupes aux portes de Ravenne. Népos, attaqué par ceux qui devaient le défendre, se vit obligé de fuir en Dalmatie. Cinq ans après il y périt assassiné par l'évêque de Salone, qui obtint pour prix de ce crime le siége épiscopal de Milan.

Oreste, autrefois secrétaire d'Attila, ambassadeur de ce roi des Huns à Constantinople, et parvenu au grade de général par la faveur de ce même Népos qu'il détrôna, refusa de porter la couronne qu'il venait d'arracher, et la donna à son fils Augustule. Les Barbares, qui favorisaient cette usurpation, exigèrent pour récompense le tiers des terres de l'Italie. Oreste crut pouvoir parler en maître; il refusa d'accéder à leur demande, et ne tarda pas à éprouver combien un crime nous rend dépendants de nos complices. Il avait trahi son bienfaiteur, son chef, et, à son tour, il invoqua vainement la fidélité de ceux que son exemple avait séduits.

Un autre secrétaire d'Attila, né parmi les Huns, Odoacre, fils d'Édécon, souleva contre Oreste tous les Barbares qui se trouvaient en Italie. Il leur prouva facilement que c'était désormais à eux à posséder les terres que tant de fois leurs armes avaient conquises et défendues. Ils accoururent tous à sa voix, assiégèrent Oreste dans Pavie, le prirent et le massacrèrent.

Odoacre résolut d'abolir le titre d'*empereur d'Occident*. Cette grande révolution se fit sans résistance, sans combats; et ce colosse romain, qui avait si longtemps fatigué la terre de son poids, miné par le temps, abattu par le malheur, détruit par la corruption, sembla tomber en poudre à la voix d'Odoacre comme les corps frappés par la foudre (1).

Le Barbare ne daigna pas, pour renverser le trône romain, tirer son glaive; il ordonna au faible Augustule d'abdiquer, et, ménageant les coutumes d'un peuple dont il anéantissait l'existence, il employa les formes de l'antique constitution pour la détruire. Le sénat, convoqué, et paraissant délibérer pour la dernière fois, reconnut l'inutilité de la division des deux couronnes, transféra le siége de l'empire à Constantinople, renonça formellement à tout droit de gouvernement et d'élection, et écrivit à l'empereur d'Orient, successeur de Léon, pour lui recommander Odoacre, et pour l'inviter à revêtir ce guerrier de l'autorité suprême en Italie, sous le nom de *patrice*. Tel fut le dernier décret du dernier sénat de Rome.

Zénon le reçut avec indignation, et répondit aux sénateurs : « Vous aviez » deux empereurs, Anthème et Népos : l'un a péri victime de votre lâcheté, » vous avez chassé l'autre; tant que celui-ci vivra, il sera votre souverain, » et je n'en veux point reconnaître d'autre. »

L'empereur d'Orient, après avoir cédé à ce premier mouvement, ne tarda pas à changer de langage; et, soit qu'il ne lui fût pas possible de vaincre les Goths et de relever Rome de sa chute, soit que son orgueil fût flatté de se voir seul revêtu du titre d'*empereur romain*, il négocia avec Odoacre, et, se contentant d'une suprématie illusoire, le laissa, comme il le voulait, maître de l'Italie.

Augustule, remarquable par sa beauté, n'avait reçu de la nature et de l'éducation aucune vertu. L'apparition de ce prince sur le trône fut si courte, que son nom serait depuis longtemps oublié, s'il ne rappelait pas la chute de l'empire d'Occident.

Odoacre méprisait trop ce monarque dégradé pour le craindre; lui laissant la vie, il l'exila de Rome avec sa famille. Plus éclairé que les autres Barbares, Odoacre respecta les institutions de cette Rome dont il détruisait l'indépendance; régnant sur son tombeau, il parut encore révérer son ombre. Sept ans après la ruine de l'empire, il rétablit le consulat, fit exécuter en Italie les lois des empereurs, et, pour tromper, par quelques glorieux souvenirs, ce peuple humilié, il lui donna le spectacle d'un triomphe. Les Romains avilis en joui-

(1) An 476.

rent, oubliant que ce n'était plus pour eux la solennité de la victoire, mais celle de la servitude.

Le dernier empereur romain, Augustule, termina ses jours en Campanie, dans la maison de Lucullus. Ainsi ce palais, dont le luxe avait autrefois signalé la première époque de la décadence des mœurs, servit d'asile au prince qui, par sa faiblesse et par sa lâcheté, laissa s'écrouler sous lui le premier trône du monde; et ce monument de la corruption romaine sembla doublement alors rappeler aux hommes cette vérité : « Que les empires comme les républiques » tombent, lorsque la vertu cesse de les soutenir. »

Augustule avait reçu de son grand-père maternel le surnom de *Romulus ;* la fortune de son père lui fit décerner celui d'*Auguste :* ainsi, par un sort étrange, le monarque sous lequel la capitale du monde périt, rappelait à sa mémoire les noms glorieux de son premier roi et de son premier empereur.

L'empire d'Occident avait subsisté cinq cent six ans, si l'on prend pour époque de son commencement la bataille d'Actium, douze cent vingt-neuf ans depuis la fondation de Rome.

CHAPITRE XII.

ZÉNON.

(An 474.)

Chute de l'empire d'Occident. — Tableau des événements antérieurs à cette chute. — Prétention d'Aspar au pouvoir. — Élection de Léon par le sénat. — Élévation d'Anthème au trône. — Zénon est consul. — Cause de sa haine contre les catholiques. — Événements dans la Gaule. — Révolte parmi le peuple. — Conspiration d'Aspar contre Léon. — Éruption du Vésuve. — Mort d'Anthème. — Ses successeurs Olybrius, Glycérius, Julius Népos. — Léon II est nommé Auguste. — Mort de Léon Ier. Régence de Zénon. — Son élévation au trône. — Mort de son fils. — Rome abandonnée par Zénon. — Élévation d'Odoacre en Italie. — Invasion des Barbares. — Ambassade de Sévère. — Conspiration de Vérine contre Zénon, en faveur de Basiliscus. — Fuite de Zénon. — Basiliscus est empereur. — Révolte contre lui. — Lâcheté de Zénon. — Mort de Basiliscus. — Traité de paix entre Zénon et les deux Théodoric. — Conspiration de Marcien contre Zénon. — Mort de Théodoric le Louche. — Théodoric l'Amase. — Édit appelé l'*henotique*. — Édit de Vérine. — Victoires de Théodoric. — Marche de Théodoric contre Zénon. — Leur entrevue. — Cession de l'Italie à Théodoric. — Guerre entre Odoacre et Théodoric. — Victoire de Théodoric. — Nouvelle attaque d'Odoacre. — Sa défaite et sa fuite. — Mort d'Odoacre par la perfidie de Théodoric. — Théodoric est roi de l'Italie. — Son gouvernement. — Son entrée triomphale dans Rome. — Sa conduite politique. — Crime de l'impératrice Ariane. — Mort de Zénon.

L'empire d'Occident, après une résistance plus prolongée par sa renommée que par sa force, venait de tomber sous les coups des Barbares. Ils se partageaient ses dépouilles, fondaient sur ses débris les royaumes de la nouvelle Europe, et, après avoir abattu les empereurs romains, dédaignaient de prendre ce titre trop avili par les derniers princes qui l'avaient porté.

La chute de Rome est la grande époque qui sépare l'histoire ancienne de l'histoire moderne. Celle-ci commence au règne d'Odoacre en Italie et de Zénon en Orient (1). Un nouveau monde, de nouvelles puissances, des mœurs nouvelles vont s'offrir à nos regards : les antiques institutions ont péri ; une autre religion règne sur les esprits ; partout ont disparu l'amour et jusqu'au souvenir de la liberté : l'histoire ne nous donne plus nulle part des vertus civiques à contempler ; les peuples n'ont plus de droits, l'État se concentre dans la cour ; l'autorité des princes n'est limitée que par celle des grands et

(1) An 476.

par l'ambition des prêtres; les nations tombent dans la servitude, on ne leur recommande d'autre vertu que l'obéissance; et, pendant plusieurs siècles, ces peuples nouveaux, plongés dans l'ignorance, courbés sous le despotisme, ne brilleront dans nos récits que par l'éclat des armes.

La tyrannie éloigne du sénat, du palais, de la tribune, les lumières, l'éloquence; et l'on aurait vu disparaître totalement dans cette nuit profonde les sciences et même l'honneur, si les unes ne s'étaient pas réfugiées dans les cloîtres de quelques studieux solitaires, et l'autre sous les tentes des guerriers.

Pour raconter avec quelque ordre les événements mémorables de cette nouvelle époque, ayant écrit jusqu'à présent l'histoire des successeurs du grand Constantin, nous n'en interromprons pas le cours; et nous allons les suivre dans l'Orient, où nous les verrons, conservant avec une faible puissance de hautes prétentions, garder longtemps le nom d'empereurs romains, que peu soutinrent par un caractère et des actions dignes d'un tel titre.

Nous continuerons le récit de leur décadence jusqu'au moment où Mahomet II renversa leur trône, s'empara de Constantinople, abattit la croix, fit triompher le croissant, et soumit tout l'Orient aux erreurs et au despotisme barbares de l'Alcoran.

Nous reviendrons ensuite porter dans l'Occident nos regards sur la France, qui la première sortant des ténèbres et de la barbarie, s'éleva glorieusement sur les débris de Rome, et fonda par le génie de Charlemagne le nouvel empire d'Occident.

Avant de commencer le règne de Zénon, premier empereur d'Orient de cette nouvelle époque, nous rappellerons en peu de mots les événements qui avaient précédé son élévation; événements dont les grandes révolutions qui changèrent la face de l'Italie nous avaient forcé d'interrompre la suite.

Après la mort de l'empereur Marcien, l'homme le plus puissant dans les camps, dans les conseils et à la cour, était Aspar, né parmi les Alains. Parvenu aux plus grands honneurs par son courage, il aspirait à l'empire et s'en croyait digne; mais comme il professait l'arianisme, craignant l'opposition du peuple et d'une grande partie du sénat, zélé pour l'orthodoxie, il espéra gouverner l'État sans porter la couronne, et fit élire empereur l'intendant de ses domaines, Léon. Ce domestique couronné lui promit une fidèle obéissance, et s'engagea à décerner le titre de César à l'un de ses trois fils.

Léon, proclamé par le sénat, voulut donner à son élection imprévue une sanction sacrée : le patriarche Anatole le couronna, et ce fut la première fois qu'on vit un évêque disposer en quelque sorte du diadème.

Dès que Léon fut sur le trône, il se rendit indépendant d'Aspar, qui s'aperçut trop tard qu'il s'était donné un maître.

Léon, versé dans les lettres, avait la finesse d'un Grec, la prudence d'un courtisan; le désordre des finances qu'il voulut réparer le fit taxer d'avarice. Sa position et les mœurs du temps le rendirent quelquefois cruel : pendant tout son règne il se soutint plus par l'intrigue que par la force, et maintint la sûreté de l'empire, plutôt en divisant ses ennemis qu'en les combattant.

Sa femme Vérine, tant qu'il vécut, joua la vertu par ambition, et se livra à la débauche dès qu'elle devint veuve.

La première fois que ses armées combattirent, la fortune couronna leurs efforts, et ses légions remportèrent une grande victoire sur les Huns, qui avaient envahi le Pont.

Les hérésies troublaient toujours le repos de l'Égypte et de l'Asie. On demandait à grands cris dans ces provinces un nouveau concile : l'empereur, d'accord avec le pape et les métropolitains, déclara qu'on devait se soumettre aux décisions du concile de Chalcédoine.

Les Ostrogoths renouvelaient la guerre en Illyrie : Anthème, gendre de Marcien, les défit et les obligea de conclure la paix. Cependant Léon, malgré cette victoire, se soumit par le traité à payer un tribut annuel de 300 livres d'or.

Les princes faibles oublient qu'acheter la paix, c'est encourager la guerre.

Les Ostrogoths lui donnèrent en otage le jeune prince Théodoric, âgé alors de huit ans. Cet enfant devint un grand homme : sa captivité ne fut peut-être pas une des moindres causes de sa fortune; et probablement il acquit, dans les écoles de Byzance et dans les camps romains, les lumières qui le firent dans la suite briller avec tant déclat, et qui le rendirent vainqueur d'Odoacre et de l'Italie.

Dans ce même temps Constantinople revit dans ses murs la veuve de Valentinien et sa fille Placidie, que Genséric, roi des Vandales, lui renvoya. Ce roi barbare avait retenu dans ses États une autre princesse, Eudoxie, sœur de Placidie : il l'avait forcée à épouser son fils Hunéric; mais cette reine, qui détestait l'arianisme, secoua son joug, descendit du trône, et, préférant le cloître au palais, prit la fuite et vint finir ses jours à Jérusalem.

Un zèle aveugle pour la religion, dont on défendait avec chaleur les dogmes, et dont on violait avec audace les préceptes, s'était alors emparé de tous les esprits; dans l'Orient les camps seraient devenus déserts, si on ne les eût remplis de Barbares soldés. Les couvents se multipliaient, se peuplaient d'oisifs et de fanatiques; et, lorsque l'empereur ne pouvait lever une armée capable de reconquérir l'Afrique, l'Espagne, la Gaule et l'Italie, il voyait se former et s'enrichir des communautés religieuses, dont quelques unes étaient composées de quarante mille moines. Avec un tel esprit, le chef de l'empire pouvait plutôt prier que régner, et négocier que combattre.

Dans l'intention de sauver Rome, au lieu de faire marcher des généraux, il envoya des ambassadeurs à Genséric, et ne seconda Riccimer que par de faibles mesures. Une fois seulement, réunissant toutes les forces de l'empire, il tenta un grand effort pour chasser d'Afrique les Vandales; mais, au lieu de choisir pour une telle expédition le plus habile des généraux, cédant aux instances de sa femme, il confia à son beau-frère Basiliscus la flotte et l'armée.

Les aigles romaines revoient les côtes de Carthage. Le souvenir de l'antique gloire réveille les légions; elles battent et mettent en fuite les Barbares. Au lieu de profiter de la terreur répandue par ce succès, Basiliscus, qui préférait

l'argent à l'honneur, accorde imprudemment une trêve. Genséric le trompe, séduit ses officiers, disperse les Romains, détruit leur flotte, et force Basiliscus à chercher son salut dans la fuite.

Il osa reparaître à Constantinople. Le peuple demandait sa mort; pour le sauver, Vérine et Aspar le firent condamner à l'exil.

Une autre armée impériale fut battue en voulant défendre les Squires contre les Goths. Le fils d'Attila, fondant son espoir sur la faiblesse de l'empire, marcha contre Constantinople; mais les Romains, soutenus alors par Valamire, roi des Goths, enveloppèrent les Huns et les exterminèrent. Valamire périt dans le combat. Les Goths vengèrent sa mort par un affreux carnage, et choisirent pour lui succéder son frère Théodoric.

Anthème avait puissamment contribué à cette victoire par son courage. On lui devait le retour de la discipline dans les camps : l'empire d'Occident fut, comme nous l'avons dit, sa récompense.

Constantinople, aussi corrompue, aussi mal gouvernée que Rome, ne semblait pas alors plus éloignée de sa chute que l'ancienne capitale du monde; la division de ses ennemis la sauva.

La Perse était déchirée par une guerre civile. Hormisdas et Pérose se disputaient la couronne; Pérose enfin l'emporta. Mais bientôt il se vit attaqué par les Huns; et, après plusieurs combats, trop faible pour les vaincre, il voulut les tromper, et obtint la paix en promettant la main de sa sœur à Concha, leur roi. Une esclave richement parée fut envoyée à ce roi barbare au lieu de la princesse; elle avait juré de ne point trahir ce secret. L'amour la fit manquer à ce serment, elle avoua tout; comme elle était jeune et belle, le roi lui pardonna; mais, résolu de se venger de Pérose, il le pria de lui envoyer, pour le seconder dans une expédition qu'il projetait, trois cents de ses meilleurs officiers. Lorsqu'ils arrivèrent, une partie fut massacrée, et l'on renvoya les autres à leur maître avec les deux mains coupées.

La guerre recommença des deux côtés avec fureur, de sorte que les Perses, loin de pouvoir troubler le repos de l'empire, ne s'occupèrent qu'à gagner l'amitié de Léon; ils sollicitèrent son appui et n'en reçurent que d'illusoires promesses.

Basiliscus, faible à la guerre, audacieux à la cour, loin d'être abattu par ses défaites et par son exil, remuait par ses intrigues tous les hommes corrompus de l'empire. L'impératrice Vérine et l'orgueilleux Aspar le soutenaient. Ce patrice, ne pouvant s'accoutumer à la domination de son ancien intendant, reprochait à Léon son manque de foi comme une bassesse qui le rendait indigne du trône. « S'il est peu convenable à un prince, répondit Léon, de paraître » ingrat, il le serait encore moins pour un empereur de se soumettre en esclave » à un ambitieux. »

L'empereur, inquiet de tous ces complots, cherchait un appui contre eux; il voulut s'attacher le peuple le plus remuant et le plus belliqueux de l'empire, les Isaures, qui, depuis Pompée, sortant fréquemment de leurs retraites inex-

pugnables et du fond de la Cilicie, avaient sans cesse porté sur toutes les côtes et dans toutes les provinces la terreur de leurs armes.

Il existait alors dans ce pays un prince nommé Tarasiscodicée, puissant par l'ancienneté et par le crédit de sa famille. Quoiqu'il fût contrefait de corps, médiocre d'esprit, et sans courage ni élévation d'âme, l'empereur lui donna en mariage sa fille Ariane, le créa patrice, lui fit porter le nom de Zénon, le nomma consul et lui confia le commandement des armées d'Orient.

Les Goths venaient de faire une incursion en Thrace : le nouveau patrice marcha contre eux. Aspar et Basiliscus, furieux de son élévation, gagnèrent dans son armée un grand nombre d'officiers et de soldats qui promirent de l'assassiner.

Zénon, informé de ce complot, ne put s'y soustraire que par la fuite : il se sauva d'abord à Sardique, et de là à Antioche (1). Il s'y laissa séduire par un moine nommé Pierre le Foulon, chassé de son monastère pour ses débauches. L'Asie était alors en proie aux querelles religieuses et à l'esprit de parti; toute la subtilité des Grecs était occupée à sophistiquer sur les mystères : les ariens niaient la divinité du Verbe ; les nestoriens reconnaissaient deux personnes dans Jésus-Christ, les eutychéens ne lui accordaient qu'une seule nature; toutes les familles se divisaient pour ces énigmes; le sang coulait pour ces absurdités. Zénon, subjugué par le moine qui professait ardemment ces hérésies, chassa d'Antioche Martyrius, évêque orthodoxe. Léon prit le parti de l'évêque, exila le moine, défendit les catholiques, et interdit sévèrement, dans l'étendue de l'empire, tout travail, tout commerce, tout spectacle, les dimanches et les jours de fêtes. De là naquit cette haine implacable de Zénon contre les catholiques, qu'il persécuta tout le temps de son règne.

Tandis que l'empire romain, courbé en Italie sous le joug des Barbares, était déchiré en Orient par les discordes religieuses, il perdait dans la Gaule les faibles débris de sa puissance. Childéric, roi des Français, étendait chaque jour ses conquêtes; Bientôt les Bourguignons portèrent leurs armes depuis Dijon jusqu'aux rives de l'Isère. Gondebaud, chassé par ses frères, se sauva en Italie, épousa la fille de Riccimer, revint avec une forte armée dans les Gaules, reconquit son trône, massacra les princes qui l'avaient forcé de fuir, et n'épargna que les deux filles de Chilpéric : l'une d'elles prit le voile ; la deuxième, élevée à la cour de son oncle, fut la célèbre Clotilde, qui épousa Clovis, et convertit son époux et la France.

Le faible Léon apprenait avec indifférence ces événements, dont il ne pouvait rompre ni retarder le cours; entouré de complots et d'intrigues, il se soutenait à peine sur un trône chancelant. Importuné sans cesse par Aspar, il céda à ses instances, à ses menaces, et nomma César l'un de ses fils, qui s'appelait Patricius. Son choix ne put tomber sur l'aîné Artabure, parce qu'il était arien. Comme on croyait toute cette famille livrée à l'hérésie, le peuple, excité par les

(1) An 469.

prêtres, se révolte, s'arme, et veut massacrer le nouveau César, que l'empereur enferme dans son palais.

Aspar, afin d'échapper à la fureur de la multitude, s'était réfugié dans une église : l'empereur ne put apaiser cette sédition qu'en faisant déclarer solennellement au peuple, par le patriarche, que Patricius avait réellement embrassé la foi catholique.

La reconnaissance est un sentiment étranger au cœur des ambitieux. Aspar et ses fils, pressés de régner, conspirent contre l'empereur : Léon en est informé, dissimule son ressentiment, les invite à venir dans son palais, et les fait égorger. Patricius seul trouva le moyen de s'échapper. L'empereur confisqua les biens de cette famille puissante, dont la ruine fonda la fortune de Zénon. Aspar, comme chef de la milice, avait un grand parti dans les troupes : Ostrya, commandant les Goths auxiliaires, voulut le venger, attaqua le palais impérial, et fut repoussé par les gardes.

La multitude, qui déteste les grands en faveur, s'intéresse à eux dès qu'ils sont disgraciés. Elle applaudit aux efforts d'Ostrya, et plaignit Aspar, qui, disait-elle, environné de tant d'amis dans les jours de sa puissance, n'en avait conservé qu'un après sa mort.

Théodoric le Louche, roi des Ostrogoths, avait épousé une nièce d'Aspar : il prit le parti d'Ostrya, déclara la guerre, ravagea pendant deux ans la Thrace, et porta ses armes jusqu'au pied des murs de Constantinople.

Léon, craignant alors que Théodémir, roi des Goths, établi en Pannonie et qui venait de vaincre les Suèves, ne se joignît aux Ostrogoths, sollicita son amitié, lui fit offrir des présents magnifiques, et lui renvoya son fils, le jeune Théodoric, alors âgé de dix-huit ans, et qui, depuis dix années, était resté en otage à Constantinople.

Tous les grands caractères sont généreux : Théodoric, pour prouver sa reconnaissance à Léon, lève à l'insu de son père six mille volontaires, attaque Babay, roi des Sarmates, qui s'était emparé de la haute Mœsie, le défait, le tue, et veut rendre cette province à l'empire. Mais Théodémir, en louant ses exploits, garda sa conquête, et l'empereur la lui céda pour conserver l'alliance d'un voisin si formidable.

Ce fut à cette époque qu'on vit à Naples une si forte irruption du Vésuve, que les cendres lancées par ce volcan furent portées jusqu'à Constantinople (1).

L'Italie échappait alors à l'influence de l'empire d'Orient. Riccimer, craignant le sort d'Aspar, avait tué l'empereur de Rome, Anthème. Olybrius lui avait succédé, et Glycérius venait de remplacer celui-ci, en bravant le courroux de Léon, qui avait donné l'empire de Rome à Julius Népos son neveu.

La faiblesse d'un monarque excite la défiance de ses sujets, l'audace de ses ennemis, le mépris de ses alliés : Théodémir, sans ménagement pour un empereur qui ne lui était attaché que par crainte, attaqua l'Illyrie, s'empara de Nisse, parcourut la Thrace, pilla Héraclée et Larisse. Léon, qui n'avait point

(1) An 471.

de forces à lui opposer, implore le secours de ses anciens ennemis, Théodoric le Louche et Ostrya, supporte leurs dédains, leurs railleries outrageantes sur le titre de fils qu'il avait donné au jeune Théodoric; et, pour obtenir leur protection, il leur paie un tribut et les revêt de la dignité de maîtres de la milice.

C'était se soumettre au joug que les Barbares imposaient alors aux empereurs d'Occident. La position était pareille, et le hasard seul sauva Constantinople d'une chute aussi honteuse que celle de Rome, et que les mêmes causes auraient dû produire.

Léon, dont la politique incertaine n'avait jamais pour base la force ni la justice, au mépris du traité conclu avec le roi de Perse, forma une alliance avec un chef de Sarrasins qui ravageait alors les provinces méridionales de ce royaume, aussi faible au dedans qu'au dehors. Dominé par ceux qui l'entouraient comme par ses ennemis, il céda aux vœux de sa fille Ariane, et voulut couronner Zénon son gendre. Mais la résistance du peuple, qui détestait à la fois les Isaures, la difformité de Zénon et la méchanceté de son caractère, l'obligea de renoncer à ce dessein : il donna le titre d'Auguste à Léon, fils d'Ariane et de Zénon, âgé de quatorze ans, et le nomma consul (1). Ce fut le dernier acte de son autorité; il mourut de la dyssenterie à l'âge de soixante-treize ans; il en avait régné dix-sept.

Les Grecs, dont il avilit et ruina l'empire, lui donnèrent le titre de *Grand*, parce qu'il était orthodoxe ; on a conservé de lui le souvenir d'une belle parole : « La majesté souveraine, disait-il, consiste dans la justice; les princes ne doi- » vent se croire permis que ce qui l'est aux particuliers. » Cette noble pensée aurait suffi à son éloge si elle avait réglé sa conduite; mais, dans ces temps de corruption et de décadence, le vice était en action et la vertu en maximes.

Ce n'était point assez pour Zénon de gouverner l'État, comme régent, sous le nom de son fils Léon; il aspirait au trône avec une ardeur d'autant plus vive qu'il était moins digne de l'occuper. Sa femme Ariane et sa belle-mère Vérine lui conseillèrent de s'en emparer par un crime horrible : il le commit.

Les deux impératrices s'assurent par leurs intrigues des suffrages d'une partie du sénat et de l'armée: elles convoquent le peuple qui se rassemble sur la place de l'Hippodrome, au pied du trône du jeune empereur Léon. Les perfides conseils de sa mère et de son aïeule lui avaient dicté d'avance les paroles qui le perdirent. Zénon s'approche respectueusement de lui, et s'agenouille pour lui rendre hommage : le jeune prince détache son diadème de son front, et le place sur la tête de son père ; en même temps il le proclame Auguste et le déclare son collègue.

La multitude, toujours facile à émouvoir, applaudit à cet acte généreux de l'amour filial. Peu de jours après, le poison termina le règne et la vie de cet enfant infortuné.

(1) An 474.

Zénon réunissait, dans un corps difforme et dans une âme basse, tous les défauts et tous les vices des plus méchants princes. Présomptueux, lâche, défiant, capricieux, ingrat, cruel, il payait les plus grands services par l'exil, et les plus légères offenses par la mort ; il s'efforçait de cacher sa laideur par le fard, son impiété par le faux zèle, et sa lâcheté par la forfanterie : on le vit toujours menacer les Barbares, que jamais il n'osa combattre; et la fortune, en l'élevant au rang suprême, ne fit qu'accroître et mettre en lumière tous les vices qu'il avait reçus de la nature.

L'histoire d'un homme aussi vil, d'un tyran si faible et si méprisable, serait peut-être tombée par le dégoût dans l'oubli, si son règne n'avait pas été l'époque de grands événements.

Son orgueil, en voulant commander aux consciences, devint la cause de la première guerre religieuse qui ait ensanglanté la terre; jusque là les hérésies n'avaient produit que des séditions.

Sa faiblesse favorisa la fortune et la gloire du plus grand homme de ce siècle, de Théodoric, et fit perdre l'Italie à l'empire.

Le Ciel paraissait dans ce moment réunir contre l'Orient tous les fléaux de sa colère : Zénon avait un fils qui s'efforçait d'imiter et de surpasser ses vices; l'excès de ses débauches délivra la terre de ce jeune Néron.

Les deux frères de l'empereur, Conon et Longin, ne se rendaient pas moins odieux : le premier ne se plaisait qu'à répandre le sang; l'autre, toujours ivre, outrageant les femmes les plus distinguées, enlevait celles des premiers magistrats. Il assouvit, dit-on, sa brutalité sur toutes les vierges d'un monastère.

L'acte de l'empereur qui signala le plus sa lâcheté fut l'abandon de Rome. Le sénat, subjugué par l'usurpateur Odoacre, lui envoya le décret qui abolissait le titre d'empereur d'Occident, et qui détrônait à la fois le prince choisi par les Romains, le faible Augustule, et Julius Népos, neveu de son prédécesseur, Léon, revêtu par lui de la pourpre.

On exigeait qu'il investît Odoacre de la dignité de patrice et du pouvoir suprême en Italie. Zénon ne soutint pas les armes ni les droits de Népos ni ceux de l'empire, et la crainte l'emporta sur la voix de l'honneur : il céda Rome.

La vanité lui dicta d'abord un refus hautain; mais bientôt, dominé par la peur, il livra l'Italie à Odoacre, le nomma patrice, et se contenta d'un vain hommage qui ne constatait que son orgueil et son impuissance.

Vainement, à cette époque de l'avilissement du trône, quelques hommes courageux voulurent défendre dans la Gaule les débris de la puissance romaine. La vaillance du gendre d'Avitus et la fermeté de Sidonius Apollinaris, évêque de Clermont, avaient chassé de l'Auvergne le roi des Visigoths. Julius Népos céda depuis cette province, et le faible Zénon, en abandonnant l'Italie, rendit cette perte irréparable.

Le mépris qu'inspirait Zénon redoubla l'audace des Barbares : quelques

tribus de Sarrasins ravagèrent la Mésopotamie, les Huns envahirent la Thrace, les vaisseaux de Genséric répandirent la terreur sur toutes les côtes de l'empire.

Zénon, qui n'opposait à ses ennemis que de l'argent et des intrigues, envoya au roi des Vandales un ambassadeur dont la sagesse fut plus utile à l'empire qu'une armée.

Dans ce temps de corruption, Sévère s'était acquis par sa vertu une si grande renommée, qu'on croyait revoir en lui un ancien Romain ; l'opinion publique le comparait aux Fabricius et aux Caton. Lorsqu'il vint à Carthage, les troupes de Genséric étaient déjà débarquées en Épire, et faisaient trembler Zénon dans sa capitale. La vertu de l'ambassadeur, son éloquence, son adroite fermeté, inspirèrent tant de respect à Genséric, qu'il conclut la paix et lui dit : « Je vous rends gratuitement tous les captifs grecs et romains dont ma famille » et moi nous pouvons disposer ; les autres appartiennent à mes officiers, » à mes soldats : je n'en suis pas le maître ; je vous autorise à les racheter. » Sévère prodigua toute sa fortune et vendit jusqu'à sa vaisselle pour délivrer ses concitoyens. Il signa un traité qui assurait l'évacuation de l'empire, garantissait la tranquillité du commerce, et promettait le rétablissement des églises et la tolérance du culte catholique. Ainsi la vertu d'un seul homme obtint d'un roi barbare ce que les légions grecques et romaines n'avaient pu lui arracher.

La cour de Constantinople était à la fois un théâtre de vices et de discordes. L'intérêt et le crime rompent promptement les liens qu'ils ont formés. Vérine, que Zénon contrariait dans ses amours et qui n'en obtenait pas le crédit qu'elle avait espéré, forma une conspiration pour donner le trône à Basiliscus, son frère. Un guerrier plus fameux par sa beauté que par son courage, Harmace, amant de Zénonide, femme de Basiliscus, séduisit quelques troupes. Il avait remporté des succès en Thrace ; vain de ses légers triomphes, il portait une armure semblable à celle d'Achille ; la populace l'aimait et le nommait *Pyrrhus ;* elle prit avec chaleur son parti. Au bruit de l'émeute, le timide Zénon, effrayé par les agents de Vérine, se sauve avec ses trésors à Chalcédoine, et de là en Isaurie : son départ fut le signal du massacre des Isaures qui se trouvaient dans la capitale.

Le peuple proclame Basiliscus empereur ; Vérine couronne elle-même son frère ; Harmace est nommé général et consul. L'usurpateur accable le peuple et le clergé d'impôts, méprise, irrite sa sœur Vérine, et fait assassiner son amant. Esclave des volontés de sa femme, il se déclare pour l'hérésie d'Eutychès.

Les ennemis des catholiques triomphent ; un grand nombre d'évêques anathématisent le concile de Chalcédoine ; le patriarche Acace refuse seul de souscrire à leur décret. Il paraît en deuil, symbole de la douleur, il couvre d'un voile noir l'autel et le trône épiscopal ; ce spectacle enflamme les esprits du peuple, qui se révolte. Au milieu de ce tumulte, le feu prend à la bibliothèque publique, et consume cent vingt mille volumes. La garde comprime

cette sédition; et Basiliscus ne cède ni aux murmures de la multitude ni aux prières du pape (1).

Cependant les Isaures s'étaient armés pour défendre Zénon; il marcha à leur tête; mais à la vue de l'avant-garde ennemie, il prit lâchement la fuite. La fortune seule sembla s'opiniâtrer à le faire remonter sur le trône qu'il abandonnait.

Un brave général, Illus, traité avec hauteur par Basiliscus, le trahit et joint ses troupes à celles de Zénon, qui, rassuré par ce renfort, s'avance sur Constantinople. Les troupes se joignent près de Nicée. Au moment du combat, Zénon veut encore fuir : Illus l'en empêche, et séduit à force d'argent Harmace, qui sacrifie à l'appât de l'or ses serments, son maître et sa maîtresse. Basiliscus, voyant ses troupes en déroute, se réfugie dans une église : on lui promet la vie, il se rend; on l'enferme dans une citerne; il y meurt de faim.

Zénon, pour excuser ce manque de foi, prétendait n'avoir promis que de ne point répandre son sang. Il ne fut pas plus fidèle à la parole qu'il avait donnée à Harmace d'élever son fils au rang de César : ce fils reçut l'ordre de se faire prêtre; Harmace fut assassiné.

Zénon, redevenu maître de l'empire, apaisa le pape par des promesses, le peuple par des libéralités, et se vit décerner, comme à tous les tyrans heureux, des félicitations, des éloges et des statues.

Ce fut vers ce temps que moururent Théodémir, roi fameux des Ostrogoths, et Genséric, le maître de Carthage, le conquérant de Rome.

La loi des Vandales donnait le sceptre au plus âgé des princes : il en résultait que le nouveau roi condamnait à mort les princes de sa maison qui étaient nés avant ses propres enfants. Genséric avait employé ce moyen barbare pour assurer le trône à son fils Huméric. Celui-ci, plus occupé de plaisirs que de gloire, fit perdre aux Vandales l'habitude des combats : la guerre avait élevé leur puissance, le repos la fit tomber.

Les Ostrogoths, établis en Thrace et en Pannonie, étaient gouvernés alors, les premiers par Théodoric le Louche, et les autres par Théodoric l'Amase, qui mérita et reçut le nom de *Grand;* le Louche avait favorisé la révolte de Basiliscus; l'Amase, depuis qu'il avait succédé à son père Théodémir, était resté fidèle à Zénon.

L'empereur, se conformant aux coutumes des Goths, des Francs et des Allemands, coutumes qui donnèrent naissance aux institutions chevaleresques et féodales, adopta Théodoric l'Amase pour fils d'armes, et le détermina à faire la guerre à Théodoric le Louche, en lui promettant un secours de quarante mille hommes. Il espérait détruire l'un par l'autre ces princes belliqueux; et, pour rendre entre eux la balance plus égale, il se garda bien d'envoyer à son fils adoptif les troupes qu'il lui avait promises.

Les armées des deux Théodoric se rencontrent bientôt au pied du mont Rhodope. Le signal était donné, les traits allaient partir, les cris des soldats

(1) An 477.

annonçaient un combat sanglant, lorsque Théodoric le Louche s'élance seul hors des rangs, s'approche rapidement de l'Amase, et s'écrie : « Comment se » peut-il qu'un homme libre, qu'un prince d'une race illustre comme la » mienne, défende un tyran, combatte pour un traître, porte le joug d'un » lâche, et tombe ainsi volontairement de la liberté dans la servitude, de » l'opulence dans la misère ? Oublions nos ressentiments, et réunissons nos » forces contre l'ennemi perfide qui fonde sur nos divisions l'espoir de notre » ruine. »

Les deux armées applaudissent à ces paroles : les deux Théodoric s'embrassent et concluent la paix. Zénon, consterné par leur accord, par leurs reproches, épouvanté par leurs menaces, n'ose rejoindre son armée. Cette lâcheté décourage ses légions qui se dispersent, et l'empereur, vaincu sans combattre, signe un traité honteux.

Théodoric le Louche obtint que l'empereur solderait treize mille Goths, lui donnerait le commandement de deux compagnies de la garde impériale, et le revêtirait de la charge de général du palais, qui appartenait à Théodoric l'Amase. Celui-ci, indigné de cet affront, ravagea toute la Thrace. Théodoric le Louche ne s'opposa point à cette invasion : « Je ne veux point combattre, » disait-il, le fils adoptif de l'empereur ; je m'afflige seulement de voir périr » tant d'infortunés paysans, tandis que leur lâche empereur et l'impudique » Vérine se livrent tranquillement à leurs debauches. »

Le désir de renverser Zénon était dans tous les cœurs ; mais toujours les soldats, instruments du despotisme, le défendent longtemps contre le mécontentement des peuples. Cependant Marcien, fils d'Anthème et gendre de Léon, trama, avec ses frères Romulus et Procope, une conspiration dont l'activité des délateurs ne put pénétrer le secret jusqu'au jour où elle éclata.

Au signal donné, les conjurés marchent contre le palais ; la garde est repoussée : l'empereur se voit assiégé ; il était près de se rendre. Marcien, se croyant sûr de son triomphe, remet l'assaut au lendemain. Pendant la nuit, Illus débauche une partie de ses soldats, met en fuite les autres, fait ses deux frères prisonniers, et le force à se réfugier dans une église : par crainte et non par clémence, Zénon, épargnant ses jours, l'exila dans une forteresse en Isaurie.

Les deux Théodoric continuaient à devaster l'empire. Sabinien, général de Zénon, heureux dans quelques combats, avait obtenu le surnom de *Grand*, qu'on accorde à de légers succès dans un temps de désastres. Une trahison lui livra Dyrrachium ; une manœuvre habile lui fit couper l'arrière-garde des Goths, qui perdirent cinq mille hommes et deux mille chariots. Cet avantage, le seul qu'eussent remporté depuis longtemps les armées grecques, était trop faible pour dissiper les terreurs de Zénon ; il consulta le sénat sur les mesures à prendre contre ces deux redoutables ennemis.

Le sénat répondit que le peuple et le trésor étaient trop épuisés pour contenter l'avidité des deux Théodoric, et qu'il fallait satisfaire l'un et combattre l'autre.

Une mort soudaine délivra en ce moment l'empire des fureurs de Théodoric

le Louche. Suivant l'usage des Goths, on suspendait devant la tente de leur chef une grande javeline : Théodoric montait un cheval fougueux qui se cabra au moment où il passait sous le javelot, dont la pointe perça les flancs du roi, et termina sa vie.

Théodoric l'Amase réunit sous son pouvoir tous les Ostrogoths ; il s'était déjà rendu maître de la Thessalie. L'empereur subit les lois qu'il lui dicta, le nomma consul, général des milices, préfet de Thrace, lui érigea une statue équestre sur l'Hippodrome, le reçut à Constantinople, plutôt comme son maître que comme son allié, et lui céda la Dacie et une partie de la Basse-Mœsie.

Théodoric aurait alors placé sur son front la couronne impériale d'Orient, s'il ne l'eût dédaignée. Byzance avilie ne tentait pas son ambition ; ses vœux le portaient vers l'Occident, où la fortune semblait l'appeler. Passionné pour la gloire, il ne crut la trouver que dans son ancien temple et sur les débris de Rome.

L'empereur, délivré de la crainte des Goths, s'occupa des troubles religieux qui duraient toujours depuis la revolte de Basiliscus ; croyant pouvoir comprimer toutes les hérésies par un coup d'autorité, il publia un édit d'union qu'on appela l'*hénotique*, et que ses suites rendirent fameux. Il défendit dans tout l'Orient de reconnaître d'autre symbole que celui de Nicée, et anathématisa Nestorius et Eutychès : le formulaire qu'il avait dressé, loin de calmer les esprits, augmenta leurs divisions, et enfanta de nouvelles hérésies.

Les ariens l'accusèrent d'impiété ; les catholiques lui reprochèrent de violer le respect dû au concile de Chalcédoine, et de porter atteinte à l'autorité de l'Église.

Le pape Félix fit de vains efforts pour rétablir la concorde : on vit des légions de moines s'armer et se mettre en marche pour combattre l'empereur ; une partie du peuple embrassa leur cause. On accusait Illus de vouloir rétablir l'idolâtrie et d'aspirer à l'empire ; Vérine, jalouse de son crédit, arma des assassins contre sa personne ; le complot fut découvert. Zénon livra sa belle-mère à la vengeance d'Illus, qui la fit enfermer en Cilicie.

L'impératrice Ariane avait osé prendre le parti de sa mère ; Illus l'accuse, non sans fondement, d'un commerce criminel avec Anastase, silenciaire du palais. Zénon ordonne la mort de sa femme, et croit son ordre exécuté : tout à coup elle paraît aux yeux du lâche empereur, qui tremble à sa vue, et lui permet de se venger.

Un assassin, armé par elle, attaque Illus, et ne lui porte qu'un coup mal assuré. Zénon, épouvanté, jure qu'il n'a point trempé dans ce complot. Illus, indigné de la perfidie d'un prince qu'il avait deux fois sauvé, dissimule son courroux, demande la permission de s'éloigner, reçoit le commandement des troupes d'Orient, se rend a Antioche, et proclame empereur Léonce, général syrien, dont on estimait l'esprit et la bravoure.

Vérine est tirée de prison. Cette orgueilleuse princesse convoque l'armée, couronne Léonce, et publie un édit dont l'insolence a consacré le souvenir :

« Vérine Auguste à nos préfets et à nos peuples, salut. Vous savez que l'em- » pire est notre patrimoine : après le décès de Léon, notre époux, nous avons

» élevé au trône l'Isaure Tarasis. odicée, qui se nomme aujourd'hui Zénon. Nous » croyions qu'il vous rendrait heureux ; mais son avarice et son impiété nous » ont prouvé qu'il fallait vous donner un prince plus juste et plus chrétien. » Nous avons donc couronné le très-pieux Léonce ; reconnaissez-le comme » empereur des Romains. Quiconque s'y opposera sera traité comme rebelle. »

Léonce et Illus réunis livrèrent bataille près d'Antioche à Longin, frère de Zénon, et mirent son armée en déroute (1) ; mais Théodoric, embrassant la cause de l'empereur, tailla en pièces les rebelles, les poursuivit et s'empara de leur chef : les têtes d'Illus et de Léonce, plantées sur des pieux, servirent de spectacle au peuple de Constantinople.

Théodoric, après avoir relevé le trône de l'infâme Zénon, connaissait trop sa perfidie pour rester imprudemment près de lui. Insatiable de gloire et de combats, il courut attaquer les Huns, habitants des rives du Volga, qu'on appela dans la suite Bulgares. L'égalité la plus entière régnait parmi ces peuples ; les distinctions, qu'ils n'accordaient qu'aux plus braves d'entre eux, étaient graduées sur le nombre d'ennemis qu'ils avaient tués. Théodoric les défit sur les bords du Borysthène, et renversa leur chef d'un coup de lance.

Le nom romain perdit à cette époque dans les Gaules son dernier appui. Syagrius, battu par Clovis, chercha vainement un asile à Toulouse ; Alaric, roi des Visigoths, le livra au roi des Français, qui lui fit trancher la tête.

Zénon se rendait de plus en plus odieux et méprisable : passionné pour les jeux du cirque, il encouragea, par son appui, l'insolence de la faction verte, dont les partisans commirent dans l'empire les plus grands désordres ; ils massacrèrent à Antioche un grand nombre de Juifs. L'impunité des meurtriers excita une révolte en Palestine. Les Juifs élurent un roi, nommé Jutuza, qui s'empara de Sichem et de Césarée ; les Hébreux égorgèrent une foule de chrétiens. Mais Asclépiade, gouverneur de Palestine, combattit les rebelles, les défit complétement, prit leur nouveau roi, et envoya à l'empereur la tête de Jutuza ornée du diadème.

L'empereur, toujours ingrat, éludait les promesses faites à Théodoric. D'un autre côté, les Goths s'indignaient avec raison de voir leur roi s'abaisser sous le pouvoir d'un lâche empereur, et porter le nom de préfet, de général et de consul ; l'esprit de liberté, qu'on ne trouvait plus à Rome et à Byzance, faisait alors la force des peuples barbares, et l'autorité de leurs princes était très-limitée. Théodoric, cédant au vœu de sa nation, rompt son alliance avec l'empereur, et s'avance jusqu'aux portes de Constantinople, portant devant lui la flamme et l'épouvante.

Zénon, incapable d'arrêter ce torrent, veut le détourner par sa soumission, et propose à Théodoric une entrevue ; le roi des Goths l'accepte ; et, certain que la terreur de son nom le garantit de tout danger, il entre sans troupes à Constantinople, et paraît seul aux yeux de l'empereur.

Après avoir écouté dédaigneusement les reproches de Zénon : « Voulez-vous,

(1) An 485.

» lui dit-il, éviter la ruine qui vous menace? Il ne vous en coûtera qu'une parole.
» Vous avez livré honteusement aux Hérules l'antique berceau de votre empire,
» l'Italie; laissez-m'en tenter la conquête. Si je réussis, nous en partagerons
» l'honneur. Rome, au lieu de dépendre de vos ennemis, sera gouvernée par le
» fils que vous avez adopté; si je péris dans cette entreprise, vous y gagnerez
» encore, car vous serez dégagé des subsides onéreux que vous me payez. »

Zénon accepte cette proposition, espérant que les Goths, dont il allait par là obtenir l'éloignement, trouveraient leur tombeau en Italie.

Il en fit donc la cession par un édit solennel; et, suivant les anciennes coutumes, il donna l'investiture de cette nouvelle souveraineté à Théodoric, en lui posant sur la tête un voile sacré.

Après la conquête, les Goths prétendirent que l'empereur avait fait à leur roi l'abandon total de ces contrées : les Grecs soutinrent que Théodoric n'en avait reçu l'investiture que pour les gouverner comme lieutenant de l'empereur.

Les peuples du Nord, qui ne connaissaient d'autres droits que la force, ne cherchaient pas, comme les politiques modernes, de plausibles prétextes pour couvrir leurs invasions d'une apparence de justice : cependant si le roi des Goths en avait voulu trouver un pour marcher en Italie, le sort le lui offrait.

Odoacre, jusque là favorisé par la fortune, venait de porter ses armes jusqu'aux rives du Danube, et, après avoir défait complétement les Ruges, il revint en triomphe dans Ravenne, traînant à la suite de son char leur roi Féléthée, chargé de chaînes. Par un cruel abus de la victoire, il fit trancher la tête à son captif. Les Ruges avaient la même origine que les Goths : Frédéric, fils de Féléthée, vint implorer le secours de Théodoric, qui promit de le venger (1).

A la voix de leur prince, les Goths s'arment : toute la nation s'ébranle; les vieillards, les femmes, les enfants suivent l'armée : la Dacie et la Mœsie sont abandonnées par eux, et, comme s'ils étaient certains de la victoire, ils quittent sans regret leurs villes, leurs champs, leurs foyers. L'ardeur de vaincre éteint en eux tout autre sentiment, et déjà ils ne connaissent plus de patrie que la riche contrée qu'ils vont conquérir.

Cette foule innombrable prend la route de Sirmium, marche sans magasins, ne vit que de chasse et de pillage, et, avant de combattre, se voit au moment d'être détruite par la famine et par la peste.

Accablée de fatigue, elle arrive sur la rivière d'Ulca : les Gépides lui en disputent le passage; à leur aspect, les Goths reculent; Théodoric impatient s'écrie : « Que les timides s'arrêtent : que les plus braves me suivent. Peu de
» guerriers me suffiront pour vaincre; mais tous profiteront de la victoire;
» que tous vos étendards levés s'approchent, m'entourent, et me signalent
» aux ennemis. Je veux servir de but à leurs traits : mon bras leur apprendra
» bientôt que c'est à mes pieds qu'ils doivent déposer leurs armes. »

A ces mots, il s'élance presque seul dans le fleuve, et le franchit en renver-

(1) An 488.

sant tous ceux qui s'opposent à ses coups : l'armée entière, entraînée par son courage, le suit. Trasilla, roi des Gépides, Busa, roi des Bulgares, expirent sur le champ de bataille; leurs troupes sont enfoncées; une partie est tuée, l'autre prend la fuite; leurs camps, leurs trésors, leurs vivres, tout devient la proie des Goths, et Théodoric vainqueur pénètre sans obstacles dans la Vénétie.

Odoacre était campé entre Aquilée et les Alpes Juliennes sur les rives du Sonzo, où se trouve aujourd'hui Goritz. Théodoric, après avoir laissé prendre quelque repos à ses troupes, livre bataille à Odoacre, triomphe de sa résistance par l'impétuosité de l'attaque, le poursuit jusqu'à son camp, s'en empare, et le contraint de se renfermer dans Vérone. Il data son règne en Italie du jour de cette victoire (1).

Tandis qu'il assiégeait Vérone, Odoacre, que son malheur n'avait point abattu, reçoit un renfort : au milieu d'une nuit obscure, il sort de la ville, surprend, égorge les postes avancés, et pénètre dans le camp ennemi. Théodoric dormait paisiblement dans sa tente; il est éveillé par les cris de sa mère et de sa femme, qui, le glaive à la main, l'appellent au combat; il se lève, s'arme, voit les Goths fuir, s'élance au milieu d'eux, les arrête, les rallie, se précipite sur les soldats d'Odoacre, qui, se croyant vainqueurs, se livraient au pillage; il en fait un grand carnage, les met en déroute, et les poursuit si vivement qu'il entre pêle-mêle avec les fuyards dans Vérone.

Odoacre s'échappe et court à Rome. Depuis longtemps cette ville, dépouillée de gloire, était ouverte aux vainqueurs et fermée aux vaincus ; les Romains défendent l'entrée de la ville à cet Odoacre qui naguère était l'objet de leurs serviles hommages, et lui déclarent qu'ils ne reconnaissent d'autre maître que Théodoric, nommé par l'empereur d'Orient pour les gouverner.

Milan, plus fidèle, voulait se défendre; mais la politique de son évêque et la trahison de Tuffa, général d'Odoacre, en ouvrirent les portes à l'heureux Théodoric.

Le roi des Goths confia le commandement d'une de ses divisions à ce même Tuffa : une nouvelle défection lui apprit bientôt que les traîtres qui nous servent ne méritent que notre argent et notre mépris.

Tuffa livra les troupes qu'il commandait à Odoacre et à la mort.

Épiphane, évêque de Pavie, décida les habitants de cette ville à éviter les malheurs d'un siége par une prompte et honteuse soumission.

Le sort dispose de la fortune, mais non de la gloire : Odoacre mérita de conserver la sienne par son courage dans les revers; deux fois vaincu, souvent trahi, son génie, fécond en ressources, avait encore réuni autour de lui une nombreuse armée; il semblait, après sa chute, se relever plus fort et plus redoutable.

Alaric, roi des Visigoths, vint joindre ses troupes à celles de Théodoric. Gondebaud, roi des Bourguignons, sous prétexte de secourir Odoacre, entra dans

(1) An 488.

l'Italie par Gênes, dans le seul dessein de piller les villes et de dévaster les campagnes.

Cette malheureuse Italie souffrait alors tous les maux dont l'ambition romaine avait si longtemps accablé l'univers.

Ce fut au milieu de ces dissensions cruelles que les évêques et les nobles, pour échapper aux ravages de la guerre, se retranchèrent sur les montagnes, dans des châteaux fortifiés; l'habitant des campagnes, qui s'y réfugiait, achetait par servitude le repos momentané que lui offrait la protection de ces chefs avares et hautains.

Odoacre, loin de se borner timidement à faire une guerre défensive, attaqua vivement Théodoric, lui enleva Milan, et le contraignit de se retirer dans Pavie, où il l'assiégea.

Mais le Ciel paraissait conspirer contre lui; une pluie qui tombait par torrents le força de lever le siége. Dans ce moment l'armée d'Alaric parut : Théodoric, fortifié par elle, poursuivit à son tour Odoacre, l'atteignit sur les bords de l'Adda, et lui livra, le 11 août 490, une bataille qui fut décisive. L'opiniâtreté et le courage des deux chefs rendirent le combat long et sanglant : chacun ne voulait céder la victoire qu'avec la vie. Enfin, après un grand carnage, Odoacre, ayant vu tomber autour de lui ses plus braves guerriers, chercha son salut dans la fuite, et s'enferma dans Ravenne; il s'y défendit un an, y capitula, et, sur la promesse qu'on lui fit d'épargner ses jours et ceux de ses partisans, il abandonna l'Italie au vainqueur.

Théodoric envoya Festus Niger à Constantinople pour demander à Zénon de lui accorder le titre de roi d'Italie; la vanité de l'empereur le disposait au refus, la crainte au consentement; il mourut avant de s'être décidé entre ces deux sentiments.

Théodoric, maître de Ravenne, y entra en triomphe, traita d'abord Odoacre en roi, et lui en laissa le titre : il paraissait alors sentir qu'un tel homme, en perdant une couronne, avait droit par son courage à l'estime de son vainqueur; mais peu de temps après, la politique du conquérant l'emporta sur la générosité du héros. Odoacre était plaint, regretté; Théodoric résolut sa mort : il invita cet infortuné prince à un festin avec sa famille et ses principaux officiers, le tua de sa main (1), et fit massacrer tous ceux qui l'accompagnaient. En vain il prétendit avoir reçu l'avis certain d'une conspiration tramée contre ses jours par Odoacre; ce meurtre ternit sa gloire, et trente ans de vertus ne purent effacer cette tache.

Toute l'Italie, la Rhétie, la Norique et la Dalmatie se soumirent au pouvoir de Théodoric. Il conquit la Sicile, non par les armes, mais par l'éloquence de Cassiodore qu'il y envoya.

Frédéric, roi des Ruges, vengé par le roi des Goths, devint jaloux du triomphe de son protecteur, souleva contre lui quelques provinces, et fut puni de son ingratitude par une défaite sanglante.

(1) An 493.

Les Goths forcèrent les habitants de l'Italie à leur céder le tiers de leurs terres. Le mélange des langues suivit le mélange des peuples et des propriétés ; la langue italienne en fut le résultat.

C'est ainsi que s'établit en Italie le règne des Ostrogoths, dont la puissance ne dura que soixante ans.

Théodoric, nommé dans son pays Dietrich, fut le plus grand homme de ce siècle. Sa taille était majestueuse, son regard doux et fier ; économe et libéral, impétueux, mais clément, habile politique et grand capitaine, il sut à la fois se faire craindre de ses indociles guerriers, et gagner l'affection des peuples qu'il avait vaincus.

« Nous détestons l'oppression, disait-il dans un de ses édits ; nous voulons » que la justice désavoue la violence. Goths ! vous devez aimer les Romains » comme vos frères. Romains ! vous devez chérir les Goths comme vos défen- » seurs. »

Son économie seule remplit le trésor ; il diminua les impôts, rendit la prospérité au commerce et la paix à l'agriculture ; sa justice sévère réprima le brigandage ; sous son règne, on voyageait sans crainte dans toute l'Italie ; et sa sagesse y établit un si bon ordre, que, lorsqu'Anastase, successeur de Zénon, pour conserver l'apparence de la souveraineté à laquelle il prétendait, recommanda publiquement à Théodoric de respecter le sénat, de faire exécuter les lois et de maintenir l'union entre ses sujets, tous les Romains s'écrièrent que de tels conseils étaient moins nécessaires au roi des Goths qu'à l'empereur lui-même.

Théodoric, loin d'humilier les vaincus, adopta leur habillement, conserva le droit romain, laissa ses deux peuples se gouverner par leurs coutumes, et leur donna des juges de leur nation.

Sans écouter, comme les princes faibles, les avis intéressés de ses courtisans, il combla de bienfaits ceux d'Odoacre : par la force on ne fait que vaincre, c'est par la générosité qu'on soumet.

Théodoric entra dans Rome en triomphe l'an 500. Le pape Symmaque et le peuple vinrent au-devant de lui. Il professait l'arianisme ; mais trop habile pour se laisser dominer par un esprit de secte, il traita le pape avec respect, et rendit hommage au Dieu des armées dans l'église de Saint-Pierre.

Boèce, en présence du sénat, prononça son éloge ; et l'éloquence romaine parut renaître dès qu'elle eut à louer, non plus de vils tyrans, mais un grand homme.

Théodoric harangua le peuple, lui promit la conservation de ses droits, celle des priviléges du sénat, le maintien des lois, des distributions annuelles de blé, des fonds pour les hôpitaux ; et il tint toutes ses promesses.

La garde impériale conserva sa solde ; il releva les murs des villes, et les embellit par un grand nombre de palais, de portiques et d'amphithéâtres. Le roi des Goths contemplait avec vénération ce Capitole qui avait gouverné le monde, la tribune illustrée par tant d'orateurs, ces grands monuments qui survivaient à tant de triomphes, et peut-être, au même moment, les ombres des

anciens héros de Rome gémissaient de voir qu'il n'existât plus dans la capitale du monde qu'un conquérant barbare qui fût encore digne, par son génie et par son courage, de porter le nom de Romain.

La politique de Théodoric fut habile et profonde; il avait trop éprouvé en Pannonie les peines attachées à la condition d'un chef de Barbares, pour ne pas chercher les moyens d'adoucir les mœurs de ses sujets, ou plutôt de ses compagnons d'armes aussi indociles que belliqueux.

Le roi de ces guerriers féroces était moins leur souverain que leur ministre : forcé d'obéir à leurs passions, il s'était vu contraint par eux à combattre contre ses alliés, à violer les traités qu'il avait signés, à ravager la Thrace, à changer les plus belles contrées de la Grèce en déserts; et c'était pour diriger ce torrent, impossible à contenir, qu'il avait porté ses armes au delà des Alpes.

Après la conquête de l'Italie, pour accoutumer ses soldats au repos, il leur partagea les terres conquises. Une propriété, un sol fertile, un beau ciel, inspirent promptement l'amour de la patrie, de la tranquillité, des jouissances de la vie sociale ; et l'intérêt même fait sentir le besoin de l'ordre, de la justice et des lois.

En même temps ce prince clairvoyant, loin de s'endormir dans une fausse sécurité au milieu d'une nation indignée de porter un joug étranger, évita également de laisser les Romains reprendre l'habitude des armes, et de souffrir que les Goths s'amollissent dans la prospérité.

Les terres accordées à ces guerriers ne furent que des cessions conditionnelles de la puissance royale, des bénéfices révocables; il fallait mériter, par un service actif, par une obéissance constante, la conservation de ces biens qu'on avait obtenus par le courage : par là, il assurait la défense de ses conquêtes contre les ennemis du dehors et du dedans, et faisait des Goths un peuple heureux et soumis, sans le rendre moins vaillant.

Il les rassemblait fréquemment, et entretenait leur force et leur ardeur par des exercices militaires.

Gouvernant par d'autres principes les peuples de l'Italie, il leur laissait leurs lois, leur luxe, leurs coutumes, leurs fêtes, leurs assemblées, les occupait de plaisirs, les éloignait des armes, laissait les villes élire leurs magistrats, régler leurs intérêts, permettait aux différentes sectes de professer leur culte, et aux évêques de tenir leurs synodes.

Sa cour ressemblait à celle des empereurs : on y voyait des préfets, des patrices, des questeurs, des consuls; tous ces dehors cachaient le Barbare aux yeux des Romains.

Sur la frontière et dans les camps, Théodoric, reprenant son armure, se montrait aux regards des enfants du Nord sous d'autres formes.

Les prêtres et même des saints, tels que Fulgence et Épiphane, célébraient sa vertu; le sénat et le peuple romain vantaient sa justice, ils le regardaient comme leur libérateur; et les Goths, en brandissant leurs lances, chantaient ses exploits, et l'honoraient presque comme un dieu.

Ce prince, luttant d'adresse avec les Grecs, méprisait leur faiblesse et

flattait leur vanité. Sa correspondance avec Zénon et Anastase, son successeur, était rédigée en termes aussi équivoques que ceux des édits de ces princes. Quand ceux-ci lui écrivaient comme à un vassal, il leur répondait comme un allié, parlait beaucoup d'union, jamais de dépendance, leur laissait confirmer les consuls qu'il nommait, ne s'offensait point de la souveraineté qu'ils affectaient, et ne les consolait de son indépendance que par les démonstrations vagues d'un vain respect.

Marcellin et plusieurs auteurs latins prétendaient que le roi des Goths devait toute son habileté à son génie et rien à l'éducation, que même il ne savait pas signer son nom. Il est difficile de croire que ce prince, élevé à Constantinople, ait pu conserver cette ignorance grossière : ce qui est certain, c'est que, s'il ne cultiva pas les lettres, il les distingua et les protégea toujours.

Il prit pour ministre le savant Cassiodore Libérius, dont les talents lui firent oublier qu'il avait été l'ami d'Odoacre; enfin, il éleva aux plus hautes dignités Boèce, le dernier des orateurs romains qui mérita d'occuper la tribune de Cicéron; Boèce était aussi fameux par l'étendue de ses connaissances que par ses vertus et par ses malheurs.

Les empereurs d'Orient étaient moins à redouter pour le nouveau souverain d'Italie que les rois du Nord et que les monarques de l'Occident. Tous ces vieux ennemis de l'empire romain, les Francs, les Bourguignons, les Allemands, et toutes ces peuplades belliqueuses qui couvraient les rivages de la Scandinavie, les champs de la Gaule, les forêts de la Germanie et les bords du Danube, ne voyaient pas sans envie le roi des Goths assis tranquillement sur le trône d'Auguste, de Trajan et de Constantin. Théodoric s'unit étroitement avec le roi des Visigoths, qui occupait le midi de la Gaule : il s'unit à Clovis, roi des Francs en épousant sa sœur Audeflède, et deux cent mille guerriers toujours prêts à combattre, continrent ou réprimèrent l'ambition de ses autres rivaux.

Lorsque Clovis, après avoir réuni toutes les tribus des Francs sous son pouvoir, ayant vaincu Syagrius, battu les Allemands et détruit la puissance des Bourguignons, déclara la guerre au roi des Visigoths, Théodoric embrassa la cause de son allié, de son parent Alaric; et s'il ne put sauver ni ce prince ni l'Aquitaine, il fit au moins échouer les efforts des Français devant Arles; le conquérant de l'Italie fut ainsi la seule digue qui pût arrêter le cours des exploits de l'heureux vainqueur de la Gaule.

L'admiration due à un homme de génie, si supérieur à son siècle, ne peut faire excuser les fautes, les erreurs et même les crimes qui ternirent la vieillesse de ce grand roi; mais il serait injuste de ne pas en attribuer une grande part à sa position, aux mœurs de son temps, à la corruption des patriciens de Rome, à la férocité des officiers barbares qui composaient sa cour.

Il suffira, pour justifier nos éloges, de le comparer à tous les autres conquérants, qui, disait-il lui-même dans une de ses lettres, « pillent ou détruisent » les villes, les provinces conquises; » il ajoutait : « Pour nous, nous voulons » faire regretter aux vaincus de ne l'avoir pas été plus tôt. »

Pendant trente ans, cette maxime régla presque toutes ses actions; il recommandait à ses guerriers de joindre l'humanité romaine à la vaillance gothique; et, au mépris de la coutume des Barbares habitués à ne reconnaître de juges que leurs épées, il leur defendit le duel.

Dans le cours de son règne, Symmaque et Laurent se disputèrent par les armes le pontificat. Théodoric fit juger cette contestation par un concile, et n'employa son autorité que pour faire exécuter le jugement rendu en faveur de Symmaque. Ce pape, abusant peut-être de sa tolérance ou de son indifférence pour les querelles religieuses, fit déclarer par un autre concile que le Saint-Siége rend impeccables ceux qui l'occupent, ou plutôt que Dieu ne permet d'y monter qu'à ceux qu'il a prédestinés à être saints.

Si la raison ne suffisait pas pour montrer la folie de cette orgueilleuse prétention, l'histoire de trop de papes, indignes du sacerdoce, en prouverait la fausseté.

Tandis que l'Italie, successivement avilie et ravagée par les Vandales et par les Hérules, sortait de ses ruines et semblait renaître plus heureuse et plus florissante, l'empire d'Orient continuait à gémir sous le joug honteux du lâche Zenon. Celui qui craint tout croit tout : l'empereur, tremblant toujours pour son trône et pour sa vie, consultait les astrologues et ajoutait foi à leurs prédictions. Malgré son zèle pour sa secte, le désir de connaître l'avenir le portait à entretenir souvent Proclus, Marin, Damasius et d'autres philosophes païens; les prêtres les accusèrent d'avoir formé un complot pour contraindre Zénon à rétablir le culte des idoles. Un de leurs complices, Sévérien, les trahit et prit la fuite : les conspirateurs furent livrés à la mort.

Un autre astrologue, le comte Maurien, prédit à l'empereur que l'un des silenciaires du palais s'emparerait de la couronne. Une telle prédiction n'exigeait pas une grande pénétration. Toute la cour alors connaissait l'amour de l'impératrice Ariane pour le silenciaire Anastase; Zénon seul l'ignorait. Se soupçons tombèrent sur Pélage, collègue d'Anastase : il l'exila en Servie où il fut égorgé.

Ariane, avertie par ce meurtre du sort qui la menaçait, prévint ce danger par un crime atroce. L'empereur tomba malade. L'impératrice, profitant du moment où il s'était évanoui, le fit enterrer vivant : ses cris percèrent la voûte; la garde, qui les entendait, ne voulut point ou n'osa pas le secourir. Peu de temps après on ouvrit son tombeau, et l'on vit qu'il s'était déchiré les bras. Cet horrible forfait inspira peu d'horreur, soit qu'on en voulût douter, soit qu'on crût qu'un si vil tyran méritait une telle femme et une telle fin. Zénon mourut en 491, âgé de soixante-cinq ans, après 16 ans de règne.

CHAPITRE XIII.

ANASTASE.

(An 491.

Serment d'Anastase. — Son portrait. — Révolte de Longin, frère de Zénon. — Sa défaite et sa mort. Exploits de Justin. — Événements en Perse. — Guerre avec Théodoric. — Construction d'une muraille à Constantinople. — Violation du serment d'Anastase. — Guerre de religion. — Victoire de Vitallien. — Sa défaite devant Constantinople. — Mort d'Anastase.

Ariane et son ministre l'eunuque Urbice, en donnant la mort à Zénon, avaient pris toutes leurs mesures pour le remplacer; le sénat, dominé ou gagné par eux, élut Anastase, qui exerçait la charge de silenciaire. Mais, comme on l'accusait de favoriser l'hérésie des manichéens et des eutichéens, le patriarche Euphémius, avant de le couronner, voulut qu'il jurât par écrit de se conformer à la doctrine du concile de Chalcédoine : il signa ce serment, et tous les peuples de l'empire, accoutumés à changer servilement de joug, apprirent sans étonnement que Zénon était tombé du trône, et que celui qu'ils avaient pour maître était un ancien domestique du palais.

Anastase, âgé de soixante ans lorsqu'il parvint au rang suprême, ne fut remarquable ni par de grands vices ni par de grandes vertus. Né dans une famille obscure, sa beauté, mérite de cour, fit sa fortune : un de ses yeux était bleu, l'autre noir. Son caractère offrait la même irrégularité : on le vit tour à tour audacieux et indécis, avare et libéral, tolérant et persécuteur.

Il disait souvent que la raison d'État excuse tout, maxime des mauvais princes pour couvrir leurs crimes du voile de l'intérêt public ; heureusement ses actions furent plus généreuses que ses principes. Il bannit les délateurs, respecta la justice, abolit l'usage barbare qui faisait combattre sur l'arène les hommes contre les animaux; enfin il délivra le peuple de l'impôt onéreux levé sur toutes les productions de l'industrie, même sur la mendicité, ce qu'on appelait le *chrysagire*.

Longin, frère de Zénon, aspirait à l'empire, que ses vices auraient déshonoré;

les Isaures soutinrent ses prétentions, et leur révolte ne fut comprimée qu'après une guerre de six ans.

Les généraux d'Anastase remportèrent sur eux plusieurs victoires, et en firent un grand carnage; enfin les deux consuls, Jean le Scythe et Jean le Bossu, les défirent complétement et prirent Longin, qui fut décapité.

Cette guerre commença la fortune d'un obscur paysan de Thrace, nommé Justin, qui, peu de temps après, parvint au trône. Agé de vingt ans, il avait quitté sa charrue pour fuir la misère; et, suivi de deux de ses compagnons, il était venu à pied dans la capitale, portant une besace et un bâton. Tous trois s'enrôlent: Léon, frappé de leur haute stature, les fit entrer dans sa garde. Justin était déjà capitaine, lorsqu'on marcha contre les Isaures. Une faute contre la discipline le fit condamner par Jean le Bossu à perdre la vie; la hache était levée sur sa tête, lorsque le consul, arrêté par un songe, suivant les uns, par une apparition suivant les autres, lui accorda sa grâce.

Sa bravoure lui attira l'estime de ses chefs et la bienveillance de l'empereur, qui le nomma successivement sénateur, chef des offices et patrice.

Les Sarrasins, qui troublaient alors le repos de l'empire par leurs excursions et leurs brigandages, et qui, depuis, lui devinrent si funestes lorsqu'une nouvelle religion ajouta l'ardeur du fanatisme à leur passion pour la guerre, parurent en grand nombre en Syrie (1). Romanus, gouverneur de Palestine, les combattit et les força de se retirer.

Anastase fut moins heureux contre les Bulgares. Ils avaient passé le Danube; Ariste et le comte Nicostrate, à la tête de l'armée d'Illyrie, leur livrèrent bataille et la perdirent; d'affreuses dévastations furent la suite de cette défaite.

La peste et la famine dépeuplèrent une partie de l'Asie (2). Pendant ce temps la Perse, sans cesse attaquée par les hordes du Nord, était déchirée par les discordes civiles. Pérose fut tué dans une bataille contre les Huns; Balacèse, son frère, lui succéda; Cavade, son fils, resta en otage chez les Huns victorieux. Le nouveau roi méprisait la religion des mages; ils révoltèrent le peuple contre ce prince: on lui creva les yeux; on le dépouilla de la couronne. Cavade hérita de son sceptre et régna en tyran.

Ses ambassadeurs vinrent demander à l'empereur Anastase les subsides que Zénon lui avait promis. L'avare Anastase préféra l'argent à la paix; il prétendit qu'on était convenu, non d'un don, mais d'un emprunt. Cette conduite rompit les liens des deux empires: de grands événements forcèrent Cavade à différer sa vengeance.

Il voulut contraindre les Arméniens à embrasser son culte; ceux-ci prirent les armes, massacrèrent les mages, et taillèrent en pièces les troupes persanes.

Les cruautés de Cavade le rendaient odieux; son ingratitude pour un général qui l'avait sauvé dans un combat, et qu'il fit mourir, excita la fureur

(1) An 499. — (2) An 501.

des grands du royaume; ils le déposèrent, l'enfermèrent dans une prison, et élurent pour roi Zamaspèce.

Bientôt Cavade, délivré par le courage de sa femme, se réfugia chez les Huns, qui lui donnèrent des troupes et le rétablirent sur le trône. Après s'être vengé cruellement de ses sujets rebelles, il déclara la guerre aux Romains, entra en Arménie, la dévasta, et forma le siége d'Amide. A la suite de deux assauts inutiles, il feignit de se retirer, revint pendant la nuit, et pénétra dans la ville par la négligence de quelques moines plongés dans l'ivresse, et qui laissèrent sans défense un fort dont la garde leur avait été confiée. Quatre-vingt mille habitants furent passés au fil de l'épée : tous auraient péri : l'adresse et le courage d'un vieux prêtre grec mirent seuls fin à ce carnage. « Seigneur, dit-il à Cavade, un grand roi souille sa gloire en égorgeant les » vaincus. — Et pourquoi, répondit le roi, a-t-on lassé ma patience par une » résistance si opiniâtre? — C'est, reprit le vieillard, que Dieu voulait accorder » cette conquête à votre valeur plutôt qu'à notre lâcheté. » Cette réponse, à la fois fière et flatteuse, désarma le vainqueur (1).

Anastase envoya contre les Perses une forte armée, commandée par Aréobinde, général habile; mais il lui donna pour collègues deux courtisans, Hippace et Patrix, qui, jaloux de sa gloire, craignaient plus ses succès que ceux de l'ennemi. Ils le trahirent et laissèrent surprendre l'armée par les Perses, qui la taillèrent en pièces.

Cavade, après une tentative inutile sur Édesse, se vit forcé à la retraite par Aréobinde. Anastase ne put reprendre Amide. Effrayé de l'approche de l'armée des Goths qui menaçaient l'Illyrie, il conclut la paix avec Cavade, ou plutôt il l'acheta : on lui rendit Amide; mais il paya au roi de Perse un tribut de onze mille livres d'or.

L'empereur, délivré de cet ennemi, rassembla toutes ses forces pour les opposer à l'armée que Théodoric venait d'envoyer en Illyrie sous les ordres d'un général nommé Pitria. Lorsque les armées furent en présence, le général des Goths, pour enflammer leur courage, à la vue d'un ennemi supérieur en nombre, s'élance à leur tête et s'écrie : « Compagnons! vous connaissez tous » la vaillance de votre roi. Les ennemis, qui ont éprouvé sa force et son cou- » rage, le connaissent comme vous. Prouvez-leur que vous lui ressemblez. » Quoiqu'il soit absent, il vous voit : marchez, combattez; il a les regards fixés » sur vous, aucune de vos actions ne lui échappera. »

Les Grecs furent complétement battus; et Pitria, défendant qu'on dépouillât les morts, ordonna de laisser sur le champ de bataille les armes et les chevaux comme trophée de sa victoire.

Anastase éprouvait que les légions énervées n'étaient plus de suffisants remparts pour défendre sa capitale. Il fit construire à treize lieues de Constantinople une muraille épaisse de vingt pieds, flanquée de tours, et qui

(1) An 503.

s'étendait, dans l'espace de treize lieues, de la Propontide au Pont-Euxin; signal de détresse, monument à la fois de faiblesse et de luxe.

L'empereur, ne pouvant lutter contre le génie et la fortune de Théodoric, chercha une vengeance sans gloire; et, lorsqu'il vit le roi des Goths occupé à combattre les Francs, il chargea Romanus, à la tête de huit mille soldats, de piller la Calabre et les côtes d'Italie (1). En même temps il donna le titre de consul à Clovis qui lui enlevait pour jamais la Gaule, et fit offrir à ce prince par ses ambassadeurs une tunique de pourpre et une couronne d'or; il espérait par là exciter une haine irréconciliable entre le roi des Francs et celui des Goths.

Clovis méprisait la faiblesse de l'empereur grec; mais, comme les souvenirs de Rome et le respect pour les dignités romaines existaient encore dans la Gaule, le roi des Francs, pour rendre son autorité plus vénérable aux yeux des peuples conquis, reçut, dans l'église de Saint-Martin de Tours, les ornements qu'on lui présentait, et accepta le titre qui semblait sanctionner son pouvoir et légaliser sa conquête.

L'empereur ne réussissait pas mieux à maintenir la tranquillité intérieure qu'à soutenir la gloire des armes de l'empire. La passion des anciens Grecs pour les courses des chars n'était point tombée avec leur liberté; ils l'avaient communiquée à leurs vainqueurs. Presque indifférents pour la gloire du champ de bataille et de la tribune, ils n'ambitionnaient avec ardeur que celle du cirque; et, tandis qu'ils voyaient avec insouciance leurs généraux, leurs consuls, exilés, mutilés, enchaînés, leurs princes avilis, assassinés, détrônés, ils embrassaient avec passion la querelle des cochers de la faction verte ou de la faction bleue, et, bravant dans la fureur les armes des soldats, l'autorité du prince et la voix des magistrats, ils changeaient souvent le théâtre des jeux en champ de carnage.

L'empereur, entraîné par le torrent de l'opinion, commit la faute de prendre parti dans ces sanglantes et méprisables querelles; la faction opposée à celle qu'il protégeait, excita souvent des séditions que sa présence ne put comprimer; quelquefois même il fut insulté et poursuivi à coups de pierres, et se vit obligé de se renfermer dans son palais.

Une autre faiblesse, plus fatale, l'exposa à de plus grands dangers. Vaincu par son penchant pour l'hérésie de Nestorius et d'Eutychès, il arracha violemment au patriarche Macédonius le serment écrit dont il était dépositaire, et par lequel, à son avénement, il s'était engagé à soutenir l'orthodoxie. Ce manque de foi devint le signal de la première guerre de religion. On vit vingt mille moines accourir de Syrie pour renverser le trône pontifical du patriarche; d'autres légions de moines s'armèrent pour le défendre. Enfin Vitallien, petit-fils d'Aspar, croyant que son ambition pourrait profiter de ces discordes, embrassa la cause des catholiques, arma tous les mécontents, mit en déroute

(1) An 508.

soixante mille hommes que l'empereur envoyait contre lui, força la grande muraille et vint camper sous les murs de la capitale.

Hippace, neveu et général d'Anastase, avait été fait prisonnier. Le vainqueur le traînait à sa suite dans une cage de fer. Cyrille, qui le remplaçait, remporta d'abord quelque avantage et contraignit Vitallien à se retirer; mais, s'étant ensuite laissé surprendre par l'ennemi dans une maison de débauche, il fut pris et égorgé.

Vitallien assiégea Constantinople. La division y régnait; il s'en serait rendu maître sans l'habileté d'un physicien d'Athènes, nommé Proclus. Ce philosophe, renouvelant les prodiges d'Archimède, détruisit les machines de guerre des assiégeants et brûla leur flotte : la garde impériale, profitant de l'épouvante causée par ce désastre, sort, se précipite sur les troupes de Vitallien, en massacre une partie, met le reste en fuite, et force le chef des rebelles à rendre la liberté à Hippace et à demander la paix.

Anastase la lui accorda, promit d'être orthodoxe, et continua toujours à maltraiter les catholiques.

Il ne jouit pas longtemps du repos que lui donnait la soumission de Vitallien : on lui apprit qu'un nouveau corps de Barbares, ayant franchi le Danube, ravageait la Macédoine et la Thessalie. Comme il se préparait à les combattre, un coup de foudre termina son règne et sa vie. Il mourut presque nonagénaire, après avoir régné vingt-sept ans (1).

Ceux de ses sujets que n'égarait point l'esprit de secte, rendant justice à la sagesse de ses lois, à la douceur de son administration, le placèrent au rang des bons princes. Les catholiques le comparèrent à Néron, à Dioclétien, le pape raya son nom des diptyques (registres); le peuple de Constantinople troubla ses obsèques par des insultes. Pour le juger impartialement, on doit dire que ce prince médiocre vécut et régna sans gloire et sans honte.

(1) An 518.

CHAPITRE XIV.

JUSTIN.

(An 518.)

Prétention d'Amantius au pouvoir. — Élection de Justin par l'armée. — Administration de Proclus. — Portrait de Lupicine, surnommée Euphémia. — Adoption de Justinien par Justin. — Prédilection de Justin pour le catholicisme. — Conspiration contre Justin. — Mort de Vitallien par la perfidie de Justinien. — Querelles des factions du cirque. — Désordres de la faction bleue. — Guerre avec le roi de Perse. — Premières armes de Bélisaire. — Abdication et mort d'Élishan, roi d'Abyssinie. — Ambassade et mort du pape Jean. — Disgrâce de Boèce et de Symmaque. — Portrait de Boèce. — Sa condamnation et sa mort. — Mort de Symmaque. — Mort de Théodoric. — Régence d'Amalasonte. — Athalaric est roi d'Italie. — Justinien est nommé *Auguste*. — Mort de Justin.

Anastase ne laissait après lui que trois neveux sans talents, sans crédit; ils n'inspiraient de confiance ni de crainte à aucun parti, et ils tombèrent dans l'oubli dès que leur oncle cessa de vivre. L'eunuque Amantius, ministre d'Anastase, dans les derniers temps, gouvernait l'État sous le nom de son maître : n'osant aspirer à l'empire, il voulut l'acheter pour un autre, et fixa son choix sur Théocrite, patricien dont le dévouement et la faiblesse lui garantissaient la conservation de son pouvoir. Justin fut chargé par lui de gagner les sénateurs, les soldats et le peuple. Il commandait alors la garde; et, dans les pays soumis au despotisme, on voit presque toujours le trône renversé ou usurpé par la force destinée à le défendre. L'ambitieux armé, qu'on place si près de la couronne, n'a, si on peut s'exprimer ainsi, que le bras à étendre pour la saisir.

Justin, nourri dans les camps, s'était concilié l'affection des troupes, dont il avait partagé les périls et les travaux; elles aimaient sa bravoure, sa force, son regard fier, son teint coloré, sa vie aventureuse, et même sa grossière ignorance. Il se servait de l'or que lui prodiguait Amantius pour faire de grandes largesses aux officiers, aux principaux sénateurs, au peuple; mais ce fut pour lui-même qu'il sollicita leurs suffrages; et, d'un consentement presque unanime, ils l'élurent empereur.

Le comte Jean s'était mis sur les rangs pour lui disputer la couronne; mais son parti, trop faible, ne put empêcher ni même retarder l'élection.

Dans un moment où l'empire se voyait attaqué de tous côtés par les Barbares, on aurait pu regarder comme nécessaire le choix d'un empereur guerrier. Justin devait sa fortune à ses exploits, mais quand il monta sur le trône, il était âgé de soixante-huit ans, et la vieillesse avait refroidi son courage.

Si le nouvel empereur manquait de lumières, il possédait au moins la première qualité d'un prince, l'art de connaître les hommes et d'en tirer parti. Comme la science militaire était la seule qu'il eût étudiée, il ne se chargea que de l'armée, et confia l'administration de l'empire au questeur Proclus, homme intègre, expérimenté, savant, et généralement estimé.

La femme de Justin se nommait Lupicine ; d'esclave elle était devenue sa concubine, son épouse, et enfin impératrice : espérant faire oublier son origine en changeant son nom, il lui donna celui d'Alia Martia Euphémia. Elle ne devait rien à l'éducation, mais la nature l'avait douée de sagesse, de bonté et de prudence. Comme l'empereur n'en eut point d'enfants, toutes ses affections se portèrent sur son neveu Justinien, âgé alors de trente-cinq ans.

Ce prince, dont le règne jeta depuis tant d'éclat sur l'empire, était né dans cette contrée qu'on appela tour à tour Bulgarie, Dacie, Dardanie. Son père, simple paysan, se nommait Istok ; sa mère Biglenisse, et lui-même Upranda. Ces noms barbares choquaient la vanité grecque ; on y substitua ceux de Sabatius, de Vigilantia et de Justinien ; enfin la bourgade même de Taurisinus, sa patrie, située près de Sardiques, fut appelée Tétraphrygie.

Justin, monté sur le trône, se déclara hautement le protecteur des catholiques ; le peuple, charmé, le célébra comme un nouveau Constantin, et donna le surnom d'Hélène à l'impératrice.

Le clergé catholique, oppresseur dès qu'il n'était plus opprimé, persécuta les ariens, les manichéens, les nestoriens ; exigea que tous les hérétiques fussent exclus des emplois civils et militaires, et que même, ce qui était le comble de l'absurdité, on ne leur permît plus de servir comme soldats.

L'empereur écrivit au pape pour rentrer dans sa communion : le pontife n'y consentit qu'à condition que le patriarche Jean flétrirait la mémoire de ses prédécesseurs Accace, Euphémius et Macédonius. Un légat vint à Constantinople, l'empereur l'accueillit avec honneur dans le sénat ; et les Églises grecque et latine furent ainsi momentanément réconciliées.

Sévère, patriarche d'Antioche, soutenait encore l'hérésie ; Vitallien eut ordre de le chasser et de lui faire couper la langue ; le proscrit se sauva chez Timothée, patriarche d'Alexandrie, que l'appui d'un parti nombreux rendait inattaquable.

Amantius et Théocrite, dont l'élévation de Justin avait déjoué les projets ambitieux, formèrent une conspiration : on la découvrit ; Théocrite fut arrêté, tué dans sa prison, et Amantius exilé à Sardiques.

Un rival plus à craindre était Vitallien, prince héréditaire de la Scythie-Mineure, petit-fils d'Aspar, chef des Goths auxiliaires, général habile. Il commandait alors une armée ; on ne pouvait oublier que récemment il avait assiégé Constantinople, et fait trembler Anastase dans son palais. Son zèle pour la foi

catholique lui avait fait donner, par les synodes de Tyr et d'Apamée, le surnom d'*Orthodoxe.*

Le succès de la force contre un homme si puissant était incertain. On le trompa pour le perdre, et la vengeance, pour le rappeler à la cour, prit le masque perfide de la confiance et de l'amitié. Justin le combla de dignités et d'honneurs; Justinien lui jura une amitié fraternelle, consacra ce serment en communiant avec lui, l'invita à un festin, le fit assassiner, lui succéda comme chef de la milice, et souilla ainsi par un crime atroce le premier degré sur lequel il monta pour s'élever au trône.

La fureur des factions du cirque ensanglantait toujours Constantinople, et devenait, dans tout l'empire, la cause des plus affreux désordres. Ce n'était plus ces solennités pompeuses de l'antique Grèce, embellies par une riante mythologie, ou tous les héros, tous les princes, tous les peuples rivaux venaient oublier leurs haines, et déposer leurs armes pour se disputer paisiblement une palme glorieuse. Lorsque Rome adopta l'usage de ces courses de chars, la sévérité des mœurs romaines ne put souffrir que la gloire des consuls, des sénateurs, des patriciens, s'exposât sur l'arène aux murmures ou aux applaudissements de l'inconstante multitude. D'obscurs cochers, consacrés aux plaisirs du peuple, disputèrent seuls le prix de ces combats; on les distinguait par des couleurs rouge, blanche, verte et bleue.

Sous les empereurs, lorsque les citoyens ne prirent plus de part à la chose publique, les plaisirs devinrent leurs seules affaires : les Romains, que leurs maîtres amusaient à grands frais pour les distraire du chagrin de la servitude, portèrent dans les jeux publics cette ardeur, cette âpreté, cet esprit de faction qui ne pouvait plus éclater impunément dans le Forum; chacun soutint avec passion les querelles des conducteurs de chars; les couleurs qu'ils avaient adoptées devinrent des étendards et des signaux de tumulte : la superstition attacha bientôt des idées mystérieuses à ces quatre couleurs qu'on supposait représenter les éléments; on crut voir, dans leurs triomphes ou dans leurs revers, des présages contraires ou favorables que chacun interprétait au gré de ses opinions, de ses craintes ou de ses désirs.

Les empereurs, soit qu'ils fussent entraînés par l'exemple, soit qu'ils crussent plaire au peuple en l'imitant, commirent souvent la faute de prendre part à ces querelles puériles; l'influence de l'autorité les rendit enfin aussi importantes, aussi violentes, aussi acharnées que les querelles religieuses, et ceux qui voulurent réprimer ces abus les trouvèrent trop enracinés par l'usage pour pouvoir les détruire.

Après la translation du siége de l'empire à Byzance, cette folie étrange et funeste sembla s'accroître avec la corruption des mœurs. Les Grecs, asservis par des tyrans, gouvernés par des eunuques, opprimés par les Barbares, ne semblaient retrouver leur ancien courage, leur ancienne audace, que pour défendre des prêtres orthodoxes, des moines hérétiques, pour soutenir au péril de leur vie, ou des formules inintelligibles, ou l'insolence de quelques misérables conducteurs de chars; et, au moment où, dans les camps, dans les palais,

dans le sénat, on ne voyait que tyrannie et servitude, par un contraste bizarre, on retrouvait dans le cirque la démocratie avec toute sa licence et toutes ses fureurs.

Justinien appuya de son autorité les partisans de la faction bleue; fière de cette protection, elle se livra aux plus grands excès contre ceux qui soutenaient la faction verte. Toutes les villes devinrent le théâtre de combats sanglants et de tous les crimes qui accompagnent les guerres civiles.

Les bleus prirent le costume des Huns, et se montrèrent, comme eux, avides et cruels; ils pillaient les maisons de leurs ennemis, massacraient les passants, vendaient leurs bras à ceux qui voulaient payer des assassins, enlevaient les esclaves à leurs maîtres, les filles à leurs pères, outrageaient sur le cadavre de leurs époux les femmes les plus distinguées : aucun magistrat n'osait punir ces brigands, dans la crainte de déplaire à Justinien, et la terreur était portée à tel point que l'empereur ignora pendant trois ans leurs excès.

Lorsqu'il en fut instruit, il nomma pour préfet de la ville Théodote, homme ferme, juste, et autrefois comte d'Orient. Ce magistrat, bravant le courroux du prince, opposa aux factieux une inflexible sévérité, dissipa leurs attroupements, jeta en prison les plus mutins, et en fit décapiter plusieurs.

Au nombre de ceux qu'il envoya au supplice se trouvait un patricien nommé aussi Théodote. Les nobles, qui trop souvent veulent se mettre au-dessus des lois, se liguèrent contre le préfet : Justin, cédant à leurs clameurs, renvoya Théodote en Orient; mais cependant il obligea son successeur de suivre les mêmes principes, et de déployer contre les factions la même fermeté (1).

La part que Justinien avait prise à ces désordres ne lui enleva point la bienveillance de l'empereur; nommé consul, ce prince dépensa des sommes prodigieuses pour se rendre populaire par des fêtes magnifiques; il fit combattre sur l'arène vingt lions contre trente léopards. Le vulgaire, fermant les yeux sur la décadence de l'empire, prenait alors l'éclat pour la puissance, et la magnificence pour la grandeur.

Tandis qu'on l'amusait par la pompe de ces jeux, on laissait Théodoric gouverner en maître l'Italie, et nommer un consul sans daigner demander le consentement de l'empereur.

A cette époque le roi de Perse, qui se prétendait souverain de la Colchide, nommée alors Lazique, lui donna un roi appelé Damnazès; il mourut : Zathcus, son successeur, ayant embrassé le christianisme, voulut tenir sa couronne de l'empereur d'Orient. Cavade, irrité, résolut dès lors de déclarer de nouveau la guerre à l'empire; il acheta, dans ce dessein, l'alliance d'un roi des Huns qui résidait près de Derbent; mais ayant découvert que ce prince recevait aussi des subsides de Justin, il l'invita à une conférence, et se vengea de sa duplicité en l'assassinant.

Peu de tyrans surpassèrent Cavade en fourberies et en cruauté. La conformité qui existait entre les principes de Zoroastre et de Manès, avait déterminé

(1) An 521.

un grand nombre des principaux satrapes et des officiers de l'armée à embrasser le manichéisme; le fils du roi les favorisait, et on les accusait de conspirer pour porter ce jeune prince au trône. Cavade, dissimulant son courroux, rassemble les états du royaume, et s'adressant aux manichéens : « Mon fils, leur » dit-il, a embrassé vos dogmes, je le sais et je l'approuve; je respecte vos » principes; je veux que l'héritier du trône soit entouré par vous et ne suive » que vos maximes. Séparez-vous des profanes, et approchez-vous de lui. » Les manichéens, surpris, obéissent avec joie; dès qu'ils sont réunis, la garde les entoure et les égorge.

Tous ces meurtres répandaient une terreur générale : le roi d'Ibérie, ne pouvant plus supporter le joug de ce monarque sanguinaire, implora la protection de Justin; dès que Cavade en fut informé, il fit entrer son armée en Ibérie, et cette invasion devint le signal de la guerre entre les Grecs et les Perses.

Ce fut alors que le grand Bélisaire commença le cours de sa vie héroïque; il conduisit les légions de Justin dans la Perse-Arménie, la dévasta; mais ensuite, mal secondé par des troupes qu'il n'avait pas encore eu le temps de former, il se vit forcé à la retraite; et ce premier échec, en lui prouvant la nécessité de joindre la prudence à l'audace, ne fut peut-être pas une des moindres causes de sa gloire. La fortune égare les plus grands hommes, et, pour les génies ardents, un léger revers est quelquefois plus utile qu'un grand succès.

Une autre armée de Justin fut complétement battue près de Nisibe, par la lâcheté de Licelaire qui la commandait. Bélisaire le remplaça, et malgré le découragement répandu par cette défaite, il arrêta les progrès des Perses, et défendit contre eux Dara, avec autant d'habileté que de courage.

Les Arabes, détrompés des erreurs de l'idolâtrie, commençaient dès lors à sentir le besoin d'un nouveau culte. Ils voulurent d'abord rétablir celui de Moïse. Le roi d'Abyssinie, Élishan, zélé sectateur de la foi chrétienne, partit d'Axum, traversa le golfe Arabique, défit les Arabes, tua leur prince Birnion, et plaça sur son trône un roi chrétien.

Après son départ, les Arabes se révoltèrent de nouveau; le roi d'Abyssinie les vainquit encore, et conclut une alliance avec Justin, qui lui envoya pour auxiliaires, non des troupes, mais des prêtres. Élishan, à son retour dans ses États, plus jaloux des biens du ciel que de ceux de la terre, descendit du trône, envoya comme offrande sa couronne à Jérusalem, et, après avoir régné en conquérant, mourut en saint dans un monastère.

Théodoric, que son zèle pour l'arianisme n'avait point empêché de protéger en Italie les catholiques, souffrait avec impatience les persécutions que les ariens éprouvaient dans l'Orient; il envoya quatre sénateurs romains à Constantinople, chargés de reprocher cette injustice à l'empereur, et il contraignit le pape Jean à présider l'ambassade, en lui ordonnant d'employer tous ses soins pour faire renoncer Justin à ce système de rigueur.

Le sénat, le clergé, le peuple, l'empereur lui-même, vinrent au-devant du pape, à la porte de la ville, et se prosternèrent à ses pieds; il ne voulut entrer

dans l'Église métropolitaine que sous la condition qu'il officierait en latin, et serait assis au-dessus du patriarche.

Le roi des Goths aurait dû prévoir qu'un pape ne pourrait pas plaider de bonne foi la cause des hérétiques; le pontife romain parla de manière à ne rien obtenir. Il revint à Rome, satisfait des refus de Justin, et comblé d'éloges par les catholiques; mais Théodoric, mécontent de sa conduite et sans respect pour sa dignité, le fit enfermer dans une prison où il mourut.

La vieillesse avait rendu le caractère du conquérant de l'Italie plus faible et plus irascible; le héros disparaissait, le Barbare se montrait : jeune, il avait honoré le courage et la vertu; vieux, il les craignit et les envoya au supplice.

Les deux plus illustres personnages de Rome, Boèce et Symmaque, comblés jusque là de sa faveur, excitèrent sa jalousie; et, dès qu'ils lui parurent redoutables, ils furent sacrifiés.

Le sénateur Boèce, né dans la famille des Aniciens, croyait descendre de celle du fameux Manlius, qui avait chassé les Gaulois du Capitole; le désir de soutenir ce nom glorieux l'éloigna des dissipations auxquelles s'abandonnaient exclusivement les Romains dégénérés.

Dans sa jeunesse, il se livra à l'étude avec ardeur; sa vive curiosité le conduisit dans les écoles d'Athènes, et il y resta plusieurs années. Sa raison forte le garantit de la passion puérile des Grecs pour la magie et pour la mysticité; il profita des leçons de Proclus, célèbre alors.

Son esprit, éclairé par la morale du christianisme, se fortifia par la logique d'Aristote, et s'enrichit de l'imagination vive de Platon; lorsqu'il vint à Rome, le patricien Symmaque le prit pour gendre. Boèce défendit la foi catholique contre les hérésies d'Arius et d'Eutychès : studieux, actif, infatigable, il composa plusieurs traités sur la musique ancienne, sur la mécanique d'Archimède, sur l'astronomie de Ptolémée, et sur la philosophie de Platon.

Sa fortune secourait les indigents, son courage protégeait l'innocence, et, si la flatterie seule put comparer son éloquence à celle de Démosthène et de Cicéron, l'opinion publique l'éleva justement au-dessus de tous les écrivains de son siècle.

Théodoric, comme tous les grands hommes, cherchait le mérite, honorait la vertu, récompensait le talent. Boèce obtint le consulat et la charge de maître des offices. Il vit même ses deux fils, jeunes encore, nommés ensemble consuls, paraître au forum, au bruit des applaudissements du sénat et des acclamations du peuple.

La faveur ne corrompit point son noble caractère. Citoyen dans une ville asservie, philosophe au milieu de la cour d'un conquérant, son courage résista à la tyrannie orgueilleuse des officiers barbares, qui, malgré les intentions du roi, pillaient les campagnes, opprimaient les paysans, ruinaient les provinces et traitaient les Romains en esclaves.

Son éloquence hardie éclaira le monarque trompé, et sauva Paulianus, qu'un ordre inhumain allait livrer aux bêtes féroces.

Lorsqu'il fallait combattre la délation, défendre la vertu, il ne connaissait ni crainte ni prudence.

Cette fierté romaine accrut sa renommée et fit tomber son crédit : la vérité est importune dans le palais des meilleurs rois; elle arrache l'estime, mais blesse la vanité.

Théodoric commençait à craindre l'ombre de liberté qu'il avait rendue au sénat. On accusa le sénateur Albinus d'avoir formé une conspiration pour faire recouvrer à Rome son indépendance; Boèce défendit son ami : « Prince, s'é-» cria-t-il, les sentiments de l'homme vertueux qu'on accuse sont ceux du sé-» nat et les miens. Nous devons partager sa peine, s'il est coupable; et, si nous » sommes innocents, les lois doivent protéger Albinus comme nous. »

Les délateurs, résolus de le perdre, contrefirent sa signature et celle d'Albinus; ils l'apposèrent au bas d'un écrit adressé à l'empereur d'Orient pour implorer son secours contre l'oppression des Goths; Théodoric irrité, sans vouloir écouter Boèce, le fit conduire en prison.

Le sénat, tremblant, traita sa fierté de rébellion, sa science de magie, et se déshonora en ordonnant sa mort et la confiscation de ses biens.

Boèce, sans se plaindre, montra son mépris pour ce vil sénat dont il avait voulu défendre la liberté, et ne s'en vengea que par ce peu de mots : « Per-» sonne après moi, dit-il, ne sera plus coupable, dans Rome, du crime que vous » me reprochez. »

Loin de s'effrayer des approches de la mort, il composa dans sa prison un traité sur les consolations qu'on doit à la philosophie. Les ministres barbares de la vengeance du roi des Goths serrèrent sa tête avec une forte corde jusqu'au moment où ses yeux sortirent de leurs orbites : après avoir joui pendant quelque temps de ses douleurs qui ne pouvaient vaincre son courage, ils le tuèrent à coups de massue, et éteignirent ainsi la dernière lumière de l'Occident.

Son beau-père, le patrice Symmaque, laissa éclater indiscrètement sa trop juste douleur. On crut qu'il voulait venger celui qu'il osait pleurer; il fut chargé de fers, traîné à Ravenne, et sacrifié aux soupçons du roi.

Théodoric ne survécut pas longtemps à ses victimes, et, on doit le dire à sa propre gloire, après avoir brillé pendant trente ans sur la terre de cet éclat que donnent de grandes conquêtes, de grands talents et de grandes vertus, il descendit dans la tombe, troublé de craintes et accablé de remords. La frayeur et la honte, plus que l'âge, affaiblissaient son esprit. Un jour, comme on servait sur sa table un enorme poisson : « Éloignez ce fantôme, s'écria-t-il; je » vois Symmaque furieux : son œil annonce la vengeance; il est prêt à me » dévorer. »

Après trois jours d'agonie il mourut; ses dernières paroles exprimèrent son profond repentir de la mort de Symmaque et de Boèce.

Ainsi tomba cet homme célèbre qui, sortant des forêts de la Pannonie, s'était rendu maître de Rome et de l'Occident, et avait etendu le pouvoir de

ses armes depuis Syracuse jusqu'à Belgrade, et des bords du Danube aux rivages de l'Océan.

La fortune, qui lui avait si longtemps prodigué ses faveurs, lui accorda le bien le plus rare pour un roi, un ami véritable : Artemidor, grec de naissance, se montra toujours plus attaché à l'homme qu'au prince ; le roi l'ayant perdu, fit de lui, en peu de mots, le plus noble éloge : « Artémidor, dit-il, servait le » mérite, consolait le malheur, et n'abusait jamais de son pouvoir. »

Amalasonte, fille de Théodoric, hérita de ses États, de ses talents et de sa renommée ; elle força par son courage et par sa vertu les Romains à chérir, et les Barbares à respecter le joug d'une femme ; et, pendant la longue enfance de son fils Athalaric, elle occupa glorieusement ce trône sur lequel tant d'illustres guerriers n'avaient pu se maintenir.

La mort de Théodoric rendit à l'empereur d'Orient l'espoir de renverser la puissance des Goths en Italie (1) ; croyant même qu'il était inutile, pour faire tomber le trône d'une femme, de déployer les forces de l'Orient, il la fit attaquer en Pannonie par les Lombards, avides d'argent et de gloire ; mais ils furent repoussés par les troupes de la reine des Goths ; Justin se vit forcé de reconnaître Athalaric roi d'Italie.

Amalasonte, douée d'un esprit vif et pénétrant, d'un caractère ferme et modéré, possédait également la langue grecque et la langue latine, parlait bien et peu, se montrait à la fois économe et libérale ; elle aimait la paix sans craindre la guerre, négociait avec sagesse, mais avec fierté, et s'attirait l'estime générale par sa fidélité inviolable dans ses promesses.

Le premier acte de son règne fut un acte d'expiation et de justice ; elle rendit aux enfants de Boèce et de Symmaque leur héritage.

Cassiodore, dont l'envie avait été forcée de respecter sous trois règnes différents les talents et la vertu, fut son principal ministre.

Voulant élever son fils non en prince, mais en homme, elle l'envoya suivre ses études dans les écoles romaines.

Sa prudence détourna le danger dont la menaçait l'ambition d'Amalaric, roi d'Espagne et petit-fils de Théodoric ; elle évita la guerre en cédant à ce prince les villes qu'elle possédait dans la Gaule.

Le comte Riccimer, chargé de ses ordres, parut au milieu du sénat de Rome, et lui porta le serment, qu'elle avait prêté, de conserver aux Romains, aux Dalmatiens et aux Goths tous leurs priviléges.

Tandis qu'elle employait ainsi l'adresse, le courage, la douceur pour affermir la puissance des Goths, le sort continuait à favoriser dans l'Orient l'élévation d'un prince destiné à détruire un jour cette puissance.

Justin penchait rapidement vers son déclin. Justinien, son neveu, patrice et général, ne portait encore que le titre de *nobilissime* ; impatient d'arriver à l'empire, il s'était assuré par ses libéralités les suffrages du sénat. Les séna-

(1) An 526.

teurs supplièrent l'empereur de lui décerner le titre d'Auguste. L'amour de l'autorité est la dernière passion des vieillards; l'empereur octogénaire refusa de partager un pouvoir qui allait expirer. Mais l'année d'après, averti par la diminution de ses forces des approches de la mort, il convoqua dans son palais le sénat, associa Justinien à l'empire, le nomma Auguste ainsi que sa femme Théodora, les fit couronner par le patriarche Épiphane, et mourut peu de mois après (1).

Il avait régné neuf ans. Vieux lorsqu'il parvint au trône, il porta sans gloire la couronne dont ses exploits l'avaient fait juger digne dans la vigueur de sa jeunesse.

(1) An 527.

CHAPITRE XV.

JUSTINIEN.

(An 527.)

Portrait de Justinien. — Son gouvernement. — Portrait de l'impératrice Théodora. — Mort de son fils. — Premiers succès de Justinien. — Destruction et reconstruction d'Antioche. — Profession de foi de Justinien. — Mutilation de deux évêques. — Pénitence de Théodora et de cinq cents femmes. — Révolte des Abages contre leur roi. — Guerre avec Cavade, roi de Perse. — Succès de Bélisaire. — Paix avec Cavade. — Invasion de Barbares. — Origine des Esclavons. — Nouvelle guerre avec Cavade. — Bataille de Callinique. — Résistance courageuse de Bélisaire. — Usage persan à la guerre.— Mort de Cavade. — Avénement de Chosroès au trône de Perse. — Paix entre Justinien et Chosroès. — Querelles du cirque. — Révolte du peuple pour la faction verte. — Fermeté de Théodora. — Tumulte excité par Hippace et Pompée. — Massacre dans le cirque. — Mort d'Hippace et de Pompée. — Projet de la conquête de l'Afrique par Justinien. — Révolution en Afrique. — Usurpation de Gélimer. — Hésitation de Justinien pour son entreprise. — Préparatifs de guerre contre les Vandales. — Départ de Bélisaire. — Invention des signaux attribuée à Bélisaire. — Campement de l'armée. — Marche de Gélimer. — Exploits de Jean, général romain. — Première attaque. — Échec des Massagètes. — Victoire de Bélisaire sur Gélimer. — Son entrée dans Carthage. — Nouveaux préparatifs de Gélimer. — Sa défaite et sa fuite. — Mort de Jean par la maladresse d'un soldat. — Lettre de Pharas à Gélimer. — Singulière demande de Gélimer à Pharas. — Sa capitulation et sa captivité. — Entrée triomphale de Bélisaire dans Constantinople. — Projets de Justinien. — Rédaction des Codes, par Trébonien. — Le Digeste et les Pandectes. — Les Institutes de Justinien. — Les Novelles. — Événements en Italie. — Régence d'Amalasonte. — Inconduite de son fils Athalaric. — Conspiration contre Amalasonte. — Mort d'Athalaric. — Élévation de Théodat. — Ses crimes. — Mort d'Amalasonte. — Conquête de la Sicile par Bélisaire. — Révolte en Afrique. — Victoire de Salomon sur les Maures. — Conspiration contre lui. — Sa fuite à Syracuse. — Stozas est élu général. — Arrivée de Bélisaire à Carthage. — Sa victoire sur les Maures. — Son retour en Sicile. — Défection dans l'armée impériale. — Défaite et fuite de Stozas. — Gouvernement de Salomon en Afrique. — Sa défaite, sa fuite et sa mort. — Défaite des Maures. — Conduite de Théodat. — Marche de Bélisaire en Italie. — Prise de Naples. — Lâcheté de Théodat. — Élévation de Vitigès. — Mort de Théodat. — Arrivée de Bélisaire à Rome. — Marche de Vitigès sur Rome. — Danger et défense courageuse de Bélisaire. — Siége de Rome. — Arrivée d'un renfort. — Propositions de Vitigès. — Suspension d'armes. — Levée du siége. — Mort du pape Silvère. — Invasion et victoire des Bulgares. — Arrivée de Narsès à Ravenne. — Cause de mésintelligence entre Narsès et Bélisaire. — Prise de Milan par les Barbares. — Invasion et retraite de Théodebert. — Siége de Ravenne par Bélisaire. — Son entrée triomphale dans Ravenne. — Disgrâce et exil de Jean de Cappadoce. — Sa mort. — Invasion de Chosroès. — Son entrée dans Antioche. — Ambassade de Justinien à Chosroès. — Bélisaire est nommé général de l'Orient. — Ses succès en Perse. — Retour de Chosroès. — Retraite et disgrâce de Bélisaire. — Sa réintégration et son départ. — Ambassade de Chosroès à Bélisaire.—Artifice de Bélisaire.— Paix entre Bélisaire et Chosroès.— Travaux de Justinien.— Révolte et mort d'Ildibad.— Baduella, surnommé Totila, est roi des Goths. — Sa conquête de l'Italie. — Maladie de Justinien. — Disgrâce et réhabilitation de Bélisaire. — Son départ et sa

marche contre Totila. — Prise de Rome par Totila. — Son départ de Rome. — Rentrée de Bélisaire dans Rome. — Retour de Totila. — Mort de l'impératrice Théodora. — Retraite volontaire de Bélisaire. — Préparatifs hostiles et mort de Théodebert. — Prise de Rome par Totila. — Son départ pour la Sicile. — Narsès est nommé général. — Son portrait. — Son arrivée en Italie. — Bataille entre Narsès et Totila. — Défaite, fuite et mort de Totila. — Téia est roi des Goths. — Prise de Rome par Narsès. — Bataille entre Narsès et Téia. — Mort courageuse de Téia. — Paix entre Narsès et les Goths. — Rupture de cette paix. — Siége, blocus et capitulation de Cumes. — Victoire de Narsès sur les Allemands. — Soumission des Goths. — Destruction de leur empire. — Exarchat de Narsès et de Longin. — Écrits religieux de Justinien. — Disgrâce et mort du pape Vigile. — Révolution en Espagne. — Apparition des Turcs. — Invasion d'Arabes et de Huns. — Alarmes de Justinien. — Armement de Bélisaire. — Sa victoire sur les Barbares. — Son triomphe et sa disgrâce. — Découverte du ver à soie. — Conspiration contre Justinien. — Captivité de Bélisaire. — Sa mendicité et sa cécité (*fable*). — Mort de Bélisaire. — Mort de Justinien.

Le nouveau maître de l'Orient, né sous le chaume, élevé dans les camps, parvenu au rang des Césars par l'assassinat de Vitallien, prodigue pour ses plaisirs, minutieux dans ses occupations, comparé pour ses amusements puérils à Domitien, subjugué par une courtisane qu'il avait épousée, devait inspirer plus de crainte que d'espoir au peuple : cependant sa vie fut glorieuse, son nom célèbre; et, sous son règne, l'empire relevé parut reprendre une nouvelle vie et de nouvelles forces.

Justinien ambitionnait tous les genres de gloire. Les leçons d'un Grec, nommé Théophile, avaient éclairé son esprit; il était dans la maturité de l'âge, lorsqu'il monta sur le trône : on vantait son savoir en jurisprudence, son éloquence au sénat; il montrait une vive passion pour l'architecture et pour la musique; les Grecs chantent encore dans leurs temples une de ses hymnes.

L'étude de la théologie, à laquelle, suivant l'esprit du siècle, il se livra trop ardemment, lui coûta un temps précieux, et lui fit commettre de graves erreurs. Le mélange de défauts et de qualités qui formaient le caractère de ce prince, le rend difficile à juger. Les jurisconsultes lui ont prodigué leurs éloges, les auteurs ecclésiastiques leurs injures. Procope, avocat, secrétaire de Bélisaire et historien, l'a flatté et déchiré tour à tour; son opinion changeait avec son intérêt. Dans un de ses ouvrages il peint cet empereur sous les traits d'un ange; dans un autre il le représente sous ceux d'un démon : sa vie entière prouve qu'il ne mérita ni ces louanges exagérées ni cette censure amère.

Justinien, avec une ambition sans bornes, avait un esprit médiocre, un caractère faible; naturellement doux, les caprices de Théodora, qui le dominait, le firent paraître quelquefois cruel. Le désir des succès l'éclairant dans ses choix, il eut d'habiles généraux. La jalousie le rendit ingrat pour eux. Jamais prince n'éleva autant de monuments; peu d'empereurs firent autant de conquêtes; ses lois ont illustré sa mémoire et régissent encore le monde; mais sa gloire ne fut que d'emprunt : celle du législateur n'appartient qu'au savant jurisconsulte Trébonien; celle du conquérant fut entièrement due au talent de Germain, et au génie de Bélisaire et à celui de Narsès; si sa volonté leur donna l'impulsion, sa faiblesse entrava souvent leur marche, sa prodigalité dissipa l'immense trésor que lui avait laissé son prédécesseur; ses ministres, avides et

corrompus, accablèrent les peuples d'impôts; il porta très-loin ses armes, mais il épuisa ses forces et perdit par ses fautes l'Occident, que ses généraux avaient conquis. Ses nombreux monuments écrasèrent l'empire plus qu'ils ne l'embellirent. Enfin il dut sa grandeur à sa fortune, son élévation à un crime, ses succès à quelques grands capitaines, ses revers et ses malheurs à lui seul; et son nom ne brillerait pas avec tant d'éclat aujourd'hui, si Trébonien ne l'avait placé à la tête d'un code immortel.

Théodora gouvernait l'empereur et l'empire. Dans sa jeunesse, ses charmes et ses vices commencèrent sa fortune; elle surpassait les autres courtisanes en libertinage comme en beauté : comédienne, pantomime, elle excitait, par la vivacité de son jeu, par ses gestes et ses attitudes bouffonnes, un vif enthousiasme; le peuple, qui lui prodiguait alors ses applaudissements sur le théâtre, était loin de prévoir qu'un jour, assise sur le trône, elle exigerait de lui d'autres hommages.

Théodora était spirituelle; un gouverneur d'Afrique en devint passionnément épris et l'emmena avec lui dans sa province; elle en eut un fils. Un nouveau caprice ou un secret pressentiment la décidèrent à revenir dans la capitale : là, jouant un autre rôle, elle affecta la dévotion, vécut dans la retraite, se livra à l'étude, ne reçut que des savants, des magistrats, des hommes d'État, attira chez elle Justinien, et le captiva tellement qu'il résolut de l'épouser.

Justin refusait d'y consentir. Les lois de Constantin et de Marcien interdisaient aux sénateurs et aux citoyens tout mariage avec une comédienne. Justinien, entraîné par sa passion, surmonta ces obstacles, arracha le consentement de l'empereur, obtint la révocation des lois qui empêchaient cette union, et fit célébrer son mariage. Sa mère, Vigilantia, en mourut de honte et de douleur.

Lorsque Théodora fut parvenue au pouvoir suprême, sous le manteau de la dévotion dont elle se couvrait, on vit percer cet orgueil hautain, si commun et si odieux quand il rappelle une basse origine : cependant, toujours comédienne, sur le trône, elle joua le rôle d'une princesse charitable et généreuse; elle prodigua aux courtisans ses bienfaits, aux pauvres ses aumônes, bâtit des églises, fonda des couvents; mais en même temps, implacable dans ses vengeances, elle persécuta les prêtres qui ne se soumettaient pas à sa volonté, et les grands qui dédaignaient sa protection.

Entourée d'anciennes courtisanes, Chrysomale, Indora, Macédonia, on eût dit que le palais des Césars était devenu un lieu de prostitution. Ses sœurs, qui avaient livré comme elle leurs charmes au public, firent de riches mariages; des hommes puissants se virent forcés de les épouser, et d'acheter la conservation de leurs dignités par la perte de leur honneur.

Tout ce qui résistait à l'impératrice était brisé. Elle envoyait aux cachots, en exil, à la mort, des sénateurs, des généraux, des gouverneurs de province, des évêques; les deux prisons particulières où elle jetait ses victimes, étaient appelées par le peuple le Labyrinthe et le Tartare.

Son fils, apprenant en Afrique son élévation imprévue, accourt précipitamment à Constantinople sans ordre, voit sa mère un moment et disparaît pour toujours; un crime la délivra ainsi de ce témoin importun, qui aurait rappelé continuellement à l'empereur la première condition et les anciennes amours de sa femme.

La passion de Justinien pour elle fermait pourtant ses yeux à tel point qu'il se glorifiait de son asservissement, et témoignait le plus grand respect à cet objet du mépris général : il força les grands et le peuple de jurer d'obéir à l'impératrice comme à lui.

Mais on ne parvient pas de si loin à tant de fortune, d'éclat et de puissance, sans être doué de quelques grandes qualités. Cette princesse joignait à un esprit étendu, fin, élevé, une étonnante instruction et un grand courage : aussi l'empereur, à la tête d'une de ses Novelles, déclare qu'il a consulté la très-respectable épouse que Dieu lui a donnée; et, comme si l'ombre altière de cette princesse continuait à dominer les esprits, on a vu récemment encore des jurisconsultes vouloir que, par respect pour le Code et le Digeste, on honorât la mémoire de Théodora.

Il est certain que cette femme, sur le trône, aima la gloire avec autant d'ardeur qu'elle avait aimé le plaisir : elle soutint par sa fermeté la faiblesse de son époux; l'excita aux grandes entreprises, lui conseilla souvent d'heureux choix, et fut homme pour lui.

Le commencement du règne de Justinien fut marqué par des succès. Sittas, un de ses généraux, défit et soumit les Zânes, habitants du mont Taurus. Les vaincus, traités avec douceur, devinrent des chrétiens soumis et fidèles. Sittas reçut ordre de l'empereur d'épouser Concetta, sœur de Théodora, autrefois courtisane comme elle; son obéissance lui valut le duché d'Arménie.

Un autre général, nommé Pierre, remporta une victoire sur l'armée du roi de Perse. La tyrannie de Cavade excitait des troubles dans son royaume : plusieurs grands de ce pays implorèrent la protection de Justinien.

Borcea, reine des Huns Sabires, alliée de l'empire, à la tête de cent mille hommes, battit une autre tribu de Huns, commandée par deux rois amis de Cavade; la nouvelle amazone tua l'un de ces princes, s'empara de l'autre, et l'envoya à Justinien, qui, le regardant apparemment plutôt comme un chef de brigands que comme un roi, le fit pendre.

Ce supplice inspira plus de peur que d'indignation : Gordas, roi des Huns de la Taurique, conclut un traité d'alliance avec Justinien, embrassa le christianisme, et ne pouvant convertir ses sujets, fut détrôné par eux. L'empereur le vengea, chassa les Huns de la Taurique et s'en empara.

Les Esclavons passèrent en grand nombre le Danube; Justinien leur opposa son neveu Germain, général habile, fier, et qui ne craignait ni les Barbares ni Théodora.

Il brava la haine de cette princesse, la força de l'estimer, tailla en pièces les Esclavons, et les poursuivit au delà du Danube.

La nature se montrait alors plus contraire à l'empereur que la fortune : un

affreux tremblement de terre détruisit Antioche (1); cinq mille personnes y furent écrasées ; il en périt sept mille, tant à Laodicée qu'à Séleucie. Antioche fut rebâtie, et prit le nom de Théopolis.

L'empereur, zélé pour le culte catholique, envoya sa profession de foi au pape; il publia des lois sévères contre les hérétiques; depuis Théodose, l'esprit de secte et de parti remplaça trop souvent celui de charité.

Les évêques obtinrent le droit impolitique de surveiller les tribunaux. Une loi accorda à l'Église cent ans pour la prescription de ses droits.

Une autre éloigna de l'épiscopat les prêtres mariés qui avaient des enfants.

Un édit prescrivait les formes à suivre pour l'élection des évêques. Les jeux de hasard furent défendus, non comme cause de crimes, mais comme source de blasphèmes.

Deux évêques, ceux de Rhodes et de Diospolis, accusés du crime qui attira sur Sodome et Gomorrhe la colère du Ciel, reçurent un châtiment peut-être aussi scandaleux que leurs débauches; ils furent mutilés et livrés en spectacle au peuple de Constantinople. Un héraut marchait devant eux en criant : « Apprenez, évêques, à ne pas souiller la sainteté de votre caractère ! »

Dans un temps où l'on déployait cette rigueur contre le vice, Théodora comprit sans doute qu'elle devait elle-même à l'opinion générale quelque expiation. Elle changea un de ses palais en maison de pénitence.

Cinq cents femmes débauchées y devinrent religieuses, pleurant au pied des autels les mêmes égarements qui avaient ouvert le chemin de la fortune et du trône à l'impératrice.

Une loi, dictée par le véritable esprit du christianisme, défendit à la jalousie qui s'entourait d'eunuques de dégrader ainsi l'humanité par une honteuse mutilation.

Le Caucase fut, à cette époque, le théâtre d'une révolution instructive pour les despotes. Le roi des Abages, détruisant la liberté de son peuple, s'était emparé du pouvoir absolu; il opprimait ses sujets, mutilait et vendait ceux qui excitaient sa défiance : poussés à l'indépendance, et même au crime par l'excès du malheur et de la servitude, ils se révoltèrent, forcèrent le palais du roi, le tuèrent et embrassèrent le christianisme; un envoyé de Justinien avait accueilli leurs plaintes et encouragé leur révolte.

L'empereur n'aurait mérité que des éloges, s'il s'était borné à protéger l'Église ; mais son zèle se changea en fanatisme : il ferma par un édit les écoles d'Athènes, asile, à la vérité, du paganisme, mais dernier refuge des sciences.

La persécution des idolâtres et des hérétiques produisit des conversions apparentes et de nombreuses émigrations.

L'empereur, qui méditait déjà la conquête de l'Occident, aurait voulu, pour parvenir à relever les débris de l'empire romain, se délivrer, par une paix solide, de la crainte des Perses. Il envoya un ambassadeur à Cavade; l'orgueilleux roi de Perse reçut ses présents, mais rejeta ses propositions. Dans ses

(1) An 528.

lettres à Justinien, il ne lui donnait, dans son style oriental, que le titre de fils de la lune, prenant pour lui-même celui de fils du soleil. « Vous m'avez refusé, » disait-il, des secours contre les Huns : vous m'avez enlevé des alliés, des tri- » butaires; mes ennemis se sont toujours vus encouragés par vous : vous vous » dites chrétien; n'oubliez donc pas que votre loi vous défend d'amasser tant » d'or et de verser tant de sang. Si vous ne satisfaites à ma juste plainte, ma » vengeance ne vous laissera de trêve que jusqu'au printemps. »

La négociation étant ainsi rompue, Bélisaire, général des troupes grecques, vint camper aux portes de Dara. Dès sa jeunesse, son habileté, son courage, avaient fait pressentir ses grandes destinées; il inspirait la confiance à ses inférieurs, et le respect à ses égaux. Ses talents auraient pu toutefois, dans une cour corrompue, languir à jamais oubliés : une faiblesse honteuse lui ouvrit les portes de la fortune; il épousa la fille d'un cocher. Sa femme Antonina était l'amie de Théodora, et la faveur de l'impératrice, dictant le choix de Justinien, donna un grand homme à l'empire.

Antonina, déréglée dans ses mœurs, infidèle en amour, constante en amitié, habile en intrigues, souilla la couche de son mari, se montra passionnée pour sa gloire, et, l'accompagnant sur ses flottes, dans ses camps, au milieu des combats, partagea toujours ses travaux, ses fatigues et ses périls.

Pérose, à la tête de quarante mille Perses, marchait contre les Grecs. Les forces de Bélisaire ne s'élevaient qu'à vingt-cinq mille hommes, mal disciplinés et découragés par le souvenir de leurs nombreux revers. On ne pouvait compter que sur la bravoure des auxiliaires, Hérules et Huns ; mais leur fidélité était plus douteuse que leur vaillance.

Bélisaire, craignant de se compromettre avec de telles troupes, s'était retranché; les ennemis vinrent insulter les impériaux jusqu'au pied des remparts. Un cavalier perse, courant avec fierté sur le front du camp, défiait hautement les plus braves à se mesurer contre lui : aucun guerrier n'osait répondre à cet appel; enfin, indigné de cette stupeur générale, un simple baigneur, nommé André, s'arme, sort du camp, combat le Persan, le renverse, lui coupe la tête, et fait tomber sous ses coups un autre officier qui voulait venger le vaincu.

Ce succès, comme un heureux présage, ranime le courage et la confiance parmi les troupes de Bélisaire. Cependant celui-ci, avant de tenter le sort des armes, essaya encore de négocier. L'orgueil des Perses rendit toutes les conférences inutiles : Bélisaire les rompit, en confiant au Dieu des chrétiens la décision de cette querelle. Pérose dit que le soleil, sa divinité, éclairerait sa victoire, et l'introduirait dans Dara; il ordonna même insolemment au gouverneur de lui préparer une fête digne de son triomphe.

Des deux côtés on se prépare au combat : Bélisaire dit à ses soldats : « Com- » pagnons, dissipez vos alarmes! Votre ennemi est loin d'être aussi redouta- » ble que vous le croyez; un obscur domestique vient, sous vos yeux, de ter- » rasser les deux plus braves des Perses. Vous ne manquez ni de force ni de » courage, mais de discipline : apprenez à obéir, et vous commanderez à la

» victoire. Approchez hardiment de vos ennemis, et comptez pour rien leur » nombre; vous verrez dans leurs lignes peu de vrais soldats, et une foule de » paysans mal armés, plus propres au pillage qu'au combat. Ils fuient les » braves, et ne savent que dépouiller les morts.

» Marchez; souvenez-vous de vos pères, combattez en Romains, et l'orgueil » des Perses s'abaissera devant vos armes. »

Le signal donné, la bataille commença : tant qu'on se borna à se lancer des flèches, les Perses, plus adroits, eurent l'avantage; mais, lorsque les carquois furent épuisés, et que, le glaive à la main, les deux armées se joignirent et se choquèrent, la fortune parut plus égale.

Le combat fut long et terrible. Cependant, par l'ordre de Bélisaire, les Huns et les Hérules, ayant tourné l'ennemi, jetèrent le désordre dans ses rangs. Pérose fit alors avancer l'élite de ses troupes, les Immortels; Sunica, à la tête des Huns, charge cette réserve, l'enfonce, tue son chef, et enlève son enseigne : alors de toutes parts les Perses prirent la fuite, et l'on en fit un grand carnage.

Cavade éprouva encore un échec en Arménie; on lui offrit de nouveau la paix; il répondit que, forcé par sa position à entretenir, au grand préjudice de ses peuples, deux fortes armées, l'une contre les Barbares du Nord, l'autre contre les Romains, il ne voudrait traiter que si l'empire s'unissait à lui pour défendre les Portes Caspiennes. Justinien y consentit, et s'engagea même à démolir les fortifications de Dara.

La paix fut ainsi rétablie pour quelques années dans l'Orient; mais l'empire avait toujours d'autres ennemis à combattre : les Barbares, comme les têtes de l'hydre, semblaient renaître de leur sang.

Les Bulgares envahirent la Thrace, les Esclavons l'Illyrie; ils furent d'abord repoussés par un de leurs compatriotes, Mondon, général habile, qui était entré au service de Justinien. Après lui, Chilbudius, chargé de la défense du Danube, contint deux ans les Barbares; mais la troisième année, n'écoutant qu'une ardeur imprudente, il passa le fleuve, s'enfonça témérairement dans un pays montagneux, et se laissa tromper par la fuite simulée des Esclavons; ils l'enveloppèrent, détruisirent son armée et le tuèrent.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'origine des Esclavons, peuple fameux dont les armes et le langage s'étendirent de la mer Caspienne jusqu'en Saxe, et des bords de la mer Glaciale jusqu'aux rives du Danube : ce qui paraît le plus probable, c'est que, sortis des forêts de la Scandinavie, ils habitèrent d'abord les vastes contrées situées entre la Finlande et le fleuve Oby.

Les Vénètes, les Goths, les Esclavons n'étaient qu'un même peuple sous des noms différents; dans leur langue, *slava* signifie *gloire*, et probablement cette nation belliqueuse dut le nom de Slaves à ses exploits.

On les confondit souvent avec les Bulgares et les Arabes. Ils reconnaissaient un Dieu, maître de l'univers, et rendaient aussi des hommages aux divinités des montagnes, des fleuves et des bois.

En général ils étaient bien proportionnés : leur taille était haute, leur force

prodigieuse, leur chevelure rousse ; vaillants, sobres, ils méprisaient l'agriculture et les arts, combattaient à demi nus et se servaient de flèches empoisonnées.

Leurs mœurs étaient hospitalières, leur gouvernement démocratique : on ne reconnaissait chez ce peuple d'autre droit à l'autorité que l'âge, l'expérience et la bravoure.

L'empereur ne put pas longtemps réunir toutes ses forces contre eux; l'éternel ennemi des Romains, le roi de Perse, avait changé de conseil, de général, et recommencé la guerre. Ayant destitué Pérose, il lui donna pour successeur Azaréthès, homme d'un génie entreprenant, et Alamondar, prince des Sarrasins; celui-ci dévasta plusieurs provinces romaines, et, chargé de butin, se retira dans les déserts, dès qu'il vit les troupes régulières s'avancer contre lui.

Il avait conseillé à Cavade de faire une guerre d'invasion et de marcher droit sur Antioche : on suivit son conseil. Azaréthès, à la tête d'une armée, traversa l'Euphrate (1). Bélisaire s'avança contre lui, et le rencontra près de Chalcis; Sunica, qui commandait les auxiliaires, attaqua sans ordre, mais avec succès.

Bélisaire, fondant ses espérances de gloire sur le rétablissement de la discipline, voulut le destituer, mais ne fut point soutenu.

Les Perses, effrayés d'un premier échec, se retiraient, poursuivis par le général romain, qui avait résolu de les chasser sans se compromettre : l'impatience des soldats indisciplinés éclata en murmures; ils traitaient sa prudence de timidité, et demandaient à grands cris le combat : « Amis, leur dit-il, » laissez-moi épargner votre sang; les ennemis sont en fuite; que voulez-vous » de plus? Une bataille pourrait rendre douteux votre triomphe, qui aujourd'hui est certain : vous êtes épuisés par une longue marche, par de dures » privations : craignez de forcer les Perses à s'arrêter dans leur retraite, et ne » leur donnez pas le courage du désespoir. »

Il allait poursuivre, on l'interrompt par des injures ; voyant alors qu'ils ne sont plus en état d'entendre le langage de la raison, et voulant au moins diriger des passions qu'il ne peut arrêter, il commande ce que l'armée veut, et, donnant le signal désiré : « Mon intention, dit-il, était d'éprouver votre cou» rage; je suis content de vous, vous le serez de moi, pourvu que je voie au» tant d'ardeur dans vos actions que dans vos paroles. »

La bataille eut lieu près de Callinique. On combattit de part et d'autre avec acharnement, la mêlée fut longue et terrible, la nuit laissa la victoire indécise; mais le lendemain les Immortels ayant chargé l'aile droite des Romains avec impétuosité, le roi des Arabes Homérites, allié de Justinien, prit l'épouvante et la fuite.

Les Isaures et les Lyconiens, entraînés par cet exemple, tournent le dos, et rencontrant la mort qu'ils voulaient éviter, se noient dans l'Euphrate.

(1) An 531.

La cavalerie romaine est enveloppée par les Perses; une partie fuit, l'autre meurt.

Bélisaire et son lieutenant Pierre gardent seuls, dans ce désastre, un courage inébranlable.

Le général romain, à la tête d'un corps d'infanterie, faible par le nombre, fort par son intrépidité, se retire en bon ordre, faisant face et combattant de tous côtés, jusqu'au moment où l'Euphrate l'arrête; acculé sur la rive du fleuve, il résiste, comme une forteresse, à toute l'armée ennemie qui lui donne vingt assauts, et vingt fois est repoussée.

Le champ de bataille était couvert de morts; le général de la cavalerie des Perses avait été pris par Sunica; la lassitude et la nuit séparent les combattants : au point du jour les Perses, désespérant d'entamer les Romains, retournent dans leur camp; Bélisaire les poursuit et en tue un grand nombre : des deux côtés on convint que l'armée romaine avait été vaincue, mais que Bélisaire était resté vainqueur.

Azaréthès, exagérant son triomphe, espérait en recevoir le prix; une disgrâce fut sa récompense.

Suivant un ancien usage, à l'ouverture d'une campagne, l'armée des Perses défilait devant le roi : chaque soldat, portant deux javelots, en déposait un au pied du trône; ils étaient soigneusement gardés et comptés. Après la guerre, les soldats défilaient de nouveau devant le monarque, et jetaient devant lui le javelot qui leur restait : par ce moyen on calculait, avec assez de précision, le nombre d'hommes qui avaient été pris ou tués.

Le roi demanda dédaigneusement au général victorieux de quelle ville il s'était rendu maître, et quelle province il avait conquise. « J'ai fait plus que des » conquêtes, répondit Azaréthès, j'ai vaincu Bélisaire. » — « Ah! reprit le mo» narque en lui montrant les javelots, c'est trop acheter un succès douteux que » de le payer par la destruction de la moitié de mon armée. »

En vain Cavade, redoublant d'efforts, défendit à ses généraux de rentrer en Perse avant de s'être emparés de la ville de Martyropolis; il échoua dans cette entreprise. Les lieutenants de Bélisaire enlevèrent à l'ennemi plusieurs forteresses; et ce roi, dont l'orgueil était porté jusqu'à la passion, mourut du chagrin que lui causait le peu de succès de ses armes.

Les grands, rassemblés, élurent pour roi Causès, son fils aîné; mais l'un de ses ministres, Mébodès, ayant lu alors un écrit de Cavade qui désignait Chosroès pour son successeur, l'habitude de la crainte fit respecter encore l'autorité de l'ombre royale, et d'une voix unanime on proclama Chosroès.

Ce prince célèbre fut l'Alexandre de l'Orient; les Perses l'appelèrent Anouschirvan, *âme généreuse ;* dans leur enthousiasme ils le plaçaient au-dessus de Cyrus.

Les Perses admirèrent le génie de ce conquérant; mais leur haine l'accusa de tous les vices dont on charge les tyrans les plus odieux.

Ce nouveau roi protégeait, dit-on, les lettres; il avait fait traduire les œuvres de Platon et d'Aristote. Sur le bruit de sa renommée, les philosophes

païens, que Justinien persécutait, vinrent chercher un asile dans ses États: mais bientôt, détrompés par le despotisme oriental, et regrettant les formes plus douces de l'administration romaine, ils revinrent dans la Grèce et y furent protégés par l'influence de Chosroès; car ce prince recommandait aux autres les vertus qu'il n'avait pas.

Justinien lui envoya des ambassadeurs pour demander la paix; le roi de Perse exigea d'abord des conditions trop dures, onze mille livres d'or, et la cession de plusieurs villes : enfin le traité fut conclu ; on se rendit de part et d'autre les places et les prisonniers (1).

Les querelles sanglantes du cirque continuaient à troubler la tranquillité de Constantinople ; et la cour, en y prenant part, augmentait leur animosité.

Théodora protégeait la faction verte ; l'empereur s'était déclaré pour la faction bleue. Le peuple, opprimé par l'excès des impôts, avait conçu une haine violente contre les ministres de l'empereur, et principalement contre Jean de Cappadoce, son favori, qui vendait la justice, et se rendait également méprisable par son avarice et par ses débauches.

Quand les peuples sont mécontents, le plus léger prétexte les porte à la révolte, la moindre étincelle fait explosion ; on avait exercé quelques rigueurs contre plusieurs partisans de la faction verte : le peuple entier se soulève pour elle, s'arme et taille en pièces la garde impériale qui s'oppose à ses excès; pendant trois jours les maisons sont livrées aux flammes et au pillage, les rues sont inondées de sang, et la capitale ressemble à une ville prise d'assaut.

Les séditieux demandent à grands cris la tête du favori; quelques-uns proclament Auguste un soldat nommé Probus; on assiége le palais. Bélisaire, à la tête d'une troupe de braves, en défend les portes, renverse les plus mutins, et, par des prodiges de courage, effraie et écarte les assaillants.

Cependant leur nombre croissait toujours : le faible Justinien voulait fuir, il allait perdre son honneur et son trône : la fermeté d'une femme lui conserva le sceptre et la vie. « Prince, lui dit Théodora, on blâme injustement la hardiesse des femmes qui se mêlent des affaires publiques ; vous me le prouvez » et je le sens. Vainement on objecte qu'il ne faut rien décider légèrement dans » les circonstances critiques : c'est dans l'extrême péril que la témérité est » prudence.

» La crainte conseille la fuite; elle produit non la sûreté, mais la honte. La » mort n'est qu'un accident, tout homme y est sujet ; mais lorsqu'on est assis » sur le trône, l'exil devient un affront insupportable.

» Rien ne saurait me déterminer à quitter la pourpre, et à vivre un seul » jour dépouillée des noms d'Augusta et d'impératrice, dont vous m'avez » honorée.

» Si la vie est le seul bien dont la conservation vous touche, vous pouvez, je » le sais, la sauver : la mer baigne les murs de ce palais ; vos vaisseaux vous » attendent, il vous est facile d'y transporter vos trésors; la Propontide vous

(1) An de 533.

» ouvre un asile. Mais craignez que le drame d'une existence si lâchement pro-
» longée ne vous offre pour dénoûment, au lieu de repos et de plaisirs, qu'une
» mort aussi cruelle que honteuse.

» Pour moi je tiens à cette vieille maxime : Qu'il est honorable de mourir,
» pourvu que la postérité salue avec respect le nom d'empereur gravé sur
» notre tombe. »

L'empereur, cédant à l'autorité de sa femme, se décida à rester dans son palais, par faiblesse plus que par courage.

Deux jeunes princes, Hippace et Pompée, neveux comme lui de Justin, excitaient sa défiance ; il les éloigna de sa personne : le peuple les entoure, les mène au cirque, et proclame Hippace empereur.

On avait répandu la nouvelle de la fuite de Justinien ; le sénat tremblant joint ses suffrages à ceux de la multitude ; Justinien, informé de cet événement, sort à la tête de la garde, en suppliant plutôt qu'en maître. Tenant dans sa main l'Évangile, il s'avance au milieu du peuple étonné : « Citoyens, dit-
» il, rentrez dans le devoir; je jure sur ce livre saint de vous pardonner ; la
» justice me le commande, car je suis ici le vrai, le seul coupable : mes péchés
» ont égaré mon âme, et je suis devenu sourd à vos plaintes. »

A ces mots, de violents murmures éclatent ; ce mélange de peu[r e]t de dévotion excite l'indignation et le mépris.

D'un autre côté Hippace, non moins timide, s'efforçait de persuader à l'empereur que, couronné malgré lui, il n'avait rassemblé le peuple dans le cirque que pour le lui livrer. La fermentation des esprits interrompit ce combat de lâcheté.

Justinien se retira avec honte dans son palais. On crut de nouveau qu'il avait pris la fuite. Cette erreur ranima l'espérance d'Hippace : ses partisans s'emparèrent de l'arsenal et le pillèrent.

Tandis qu'ils perdaient, dans ces désordres, un temps précieux, le chambellan Narsès, à force d'or, gagna une partie du peuple ; bientôt on se battit aux cris opposés de *vivent Justinien et Théodora!* et de *vivent Hippace et Pompée!* Bélisaire, Mondon et Narsès rassemblent des soldats fidèles, profitent habilement de cette confusion, chargent vivement le peuple, et le poussent dans le cirque, dont les portes, trop étroites, s'opposaient à la fuite d'une foule épouvantée ; trente mille hommes périrent sur cette funeste arène. Hippace et Pompée, chargés de fers, voulurent vainement se justifier ; leur faiblesse déshonora leur vie sans la prolonger ; on les jeta dans une prison, où ils furent étranglés. Ainsi la fermeté de Théodora et l'intrépidité de Bélisaire sauvèrent l'empereur.

Justinien reprit son orgueil, dès que le danger disparut ; il publia partout les détails pompeux de cette triste victoire, dont il s'attribua exclusivement l'honneur. Le peuple fut puni par deux édits ; l'un rappelait les favoris disgraciés, l'autre suspendait les jeux publics : la porte par laquelle on fit sortir les cadavres entassés dans le cirque reçut le nom de *Porte des Morts*.

A peine délivré de la terreur qui l'avait presque décidé à descendre du trône,

Justinien, revenant à ses projets ambitieux, résolut d'entreprendre la conquête de l'Occident.

Les princes faibles, tremblants aux moindres dangers qui menacent leur personne, craignent peu les périls auxquels ils n'exposent que leurs généraux et leurs armées; leur vanité est belliqueuse, pourvu qu'elle n'entende que de loin le bruit des armes.

Les Vandales occupaient alors toute l'Afrique, depuis le détroit de Cadix jusqu'à Cyrène; ils s'étaient rendus maîtres de la Corse et de la Sardaigne; mais, depuis le règne de Genséric, les mœurs étaient changées. Amollis par une longue paix, vaincus par la chaleur du climat, par les charmes des Africaines, corrompus par le luxe qui détruit les États plus promptement que la rouille n'use le fer, l'éclat de l'or leur fit oublier celui des armes; ils avaient quitté les combats pour les spectacles, les travaux pour les plaisirs, les tentes pour les palais, et l'âpreté de ces fiers enfants du Nord avait disparu pour faire place à la mollesse italienne. Ils ne gardaient de leurs anciennes mœurs que la cruauté.

Hunéric, fils de Genséric, pour assurer son repos, assassina ses frères et leurs enfants, et ne connut d'autres moyens pour maintenir dans ses États la tranquillité religieuse, que de persécuter impitoyablement ceux de ses sujets qui ne professaient pas, comme lui, l'arianisme.

Las de sa tyrannie et méprisant sa faiblesse, les Maures se soulevèrent en Numidie et se rendirent indépendants; le roi mourut sans avoir pu soumettre les rebelles.

Le prince Gondamon, échappé au massacre de sa famille, lui succéda et fit de vains efforts pour reconquérir la Numidie. Il eut pour successeur Hildéric, fils d'Hunéric : ce monarque, doux, mais faible, fut vaincu par les Maures, et rechercha l'amitié de Justinien. Mécontent de la conduite de sa femme Amalfride, fille du grand Théodoric, il la fit enfermer : son alliance avec l'empereur d'Orient excita les murmures des Vandales; ses revers lui firent perdre leur estime, et ses rigueurs contre Amalfride le privèrent de l'appui de la reine des Goths.

Un prince de son sang, Gélimer, ambitieux, fourbe, hardi, profita de ses fautes, aigrit l'esprit des Vandales, les révolta, fit descendre le roi du trône, et prit audacieusement sa place (1) : aucun parti ne se déclara pour le malheureux Hildéric.

L'adroit Gélimer avait persuadé aux grands et au peuple que ce prince était seul coupable, par son incapacité, du succès des Maures, et qu'il voulait lâchement soumettre l'Afrique à l'empire d'Orient.

Justinien, informé de cette révolution, défendit seul la cause du monarque détrôné : ses ambassadeurs reprochèrent à Gélimer sa révolte contre son roi légitime, et lui représentèrent qu'appelé un jour au trône par sa naissance, il devait en défendre les droits, et non les violer; enfin il le priait, s'il ne voulait

(1) An 532.

pas rendre le sceptre, de traiter doucement Hildéric, et de lui laisser le titre et les honneurs dus à sa dignité.

Gélimer dédaigna de lui répondre, resserra les fers d'Hildéric, de son frère Évagès, et leur fit crever les yeux.

L'empereur lui écrivit en ces termes : « Puisque, malgré nos conseils, vous » persistez à garder un trône usurpé, laissez-nous au moins offrir dans notre » cour un asile et des consolations aux malheureux princes que vous avez pri- » vés de la vue et de la liberté : si vous refusez d'y consentir, nous vous y for- » cerons; et, en vengeant leur injure, loin de croire rompre les traités faits » avec vos prédécesseurs, nous croirons remplir fidèlement les devoirs qu'ils » nous imposent. »

« Je n'ai point usurpé le trône, répondit Gélimer; les Vandales en ont chassé » Hildéric qu'ils en trouvaient indigne, et j'y suis monté par le droit de ma » naissance. Un prince sage se borne à régir ses États et respecte l'indépendance » des autres : vous régnez sur le plus grand empire du monde, il doit vous » donner assez d'affaires ; ne vous immiscez point dans les miennes. Si vous » voulez la guerre, je suis prêt à la recevoir, et je vous rends responsable devant » Dieu de l'infraction d'un traité juré par vous et par vos prédécesseurs. »

L'empereur, avant d'entreprendre la conquête de l'Afrique, consulta les patrices, les grands de l'Etat, les sénateurs : la plupart, frappés de crainte, s'opposèrent vivement à une entreprise dont le succès paraissait douteux; les uns rappelaient la honteuse défaite de Basiliscus, et la ruine sanglante de l'armée de Léon; les autres redoutaient les dépenses énormes que coûterait cette expédition : les généraux exagéraient les difficultés d'une si longue navigation et l'insalubrité du climat.

Jean de Cappadoce, ministre favori de l'empereur, appuya les opposants avec chaleur, et supplia le prince de ne point envoyer à une mort certaine, contre les plus farouches des Barbares, l'élite des légions : c'était, selon lui, risquer le salut de l'empire, que d'embarquer ses plus fermes défenseurs, pour les porter dans des contrées si lointaines qu'on serait plus de six mois sans en avoir de nouvelles. « Enfin, disait-il, quand la fortune favoriserait nos armes, nous ne » pourrions conserver l'Afrique après l'avoir conquise, puisque nous ne som- » mes plus maîtres de l'Italie et de la Sicile, où règnent les Goths nos enne- » mis. »

Ébranlé par ces remontrances, Justinien hésitait : tout à coup un évêque prend la parole : « Dieu, dit-il, m'est apparu ; il vous ordonne par ma voix de » vous armer pour la délivrance des catholiques. Je vous annonce, en son » nom, la victoire; il ajoutera l'Afrique à vos vastes États. »

A ces mots, toute opposition cesse, la guerre est décidée : Justinien concentre ses troupes, arme ses vaisseaux, rassemble des munitions, et charge Bélisaire des dangers et de l'honneur de cette grande entreprise.

Gélimer était habile et brave, mais sa violence servit ses ennemis. Pudentius, né en Afrique, soulève les catholiques persécutés, et, avec le secours de quelques troupes envoyées d'Italie, il s'empare de Tripoli, et se défend avec succès

contre les Vandales. Dans le même temps Godas excite une révolte en Sardaigne, refuse le tribut à Gélimer, et implore l'appui de l'empereur, qui lui fait passer un secours de quinze cents hommes; cette diversion affaiblit Gélimer, qui se vit forcé d'envoyer son frère avec cinq mille Vandales en Sardaigne.

L'armée de Bélisaire se composait de dix mille hommes de pied, de cinq mille chevaux, de quelques corps auxiliaires, de cinq cents navires et de vingt mille matelots.

Lorsque la flotte fut près de mettre à la voile, l'archevêque Épiphane bénit solennellement l'armée, et pour sanctifier le vaisseau amiral, il y fit entrer un soldat qui venait de recevoir le baptême.

Bélisaire, dont le nom présageait la victoire, partit avec un vent favorable, aux acclamations de tout le peuple de la capitale. Avant de triompher des ennemis, ce général habile s'occupa de vaincre le caractère indiscipliné de ses soldats. Ayant relâché au port d'Abyde, il fit pendre deux Massagètes qui avaient commis un meurtre : ses troupes, depuis longtemps accoutumées à la licence, s'indignent de cette rigueur, se mutinent, éclatent en murmures; Bélisaire s'élance au milieu des séditieux, et les étonne par la fierté de son geste et de ses regards.

A sa vue, le silence annonce déjà la crainte : « Si je parlais, leur dit-il, à de » nouveaux soldats, étrangers à la guerre, il me faudrait peut-être leur citer » une foule d'exemples pour les convaincre que la fortune des combats dépend » plus de la vertu que de l'audace, de l'ordre que du courage; mais vous, qui » avez vaincu des braves, et qui, malgré votre vaillance, avez été quelquefois » battus, vous devez savoir que le destin des armées est dans la main de Dieu. » Si vous l'offensez par vos excès, si vous l'outragez par des homicides, vous » perdrez tout droit à sa protection; abstenez-vous donc de tout vice, de tout » désordre : quelque brave que soit un soldat, je n'aurai que du mépris pour » lui s'il marche au combat sans avoir la conscience et les mains pures. Je » n'estime la valeur que lorsqu'elle est accompagnée de la justice. »

Sa fermeté établit la discipline; son active vigilance pourvut l'escadre d'aliments salubres, et fit cesser les maladies causées par des vivres avariés, dont l'avarice de Jean de Cappadoce avait rempli les vaisseaux.

On attribue à Bélisaire l'invention des signaux, ce qui l'empêcha, dans une si longue expédition, de perdre, comme on l'avait vu jusqu'alors, les bâtiments qui se trouvaient séparés de la flotte par la nuit ou par l'orage.

On aborde en Sicile. Procope, l'historien, envoyé à Syracuse par le général, lui rapporte d'heureuses nouvelles; il apprend qu'Amalasonte a fait préparer des vivres pour sa flotte, que l'élite des troupes vandales est occupée à reconquérir la Sardaigne, et que l'armée de Gélimer, à peine rassemblée, est encore à quatre journées de la côte.

Bélisaire donne alors le signal du départ; presque tous les généraux proposaient de descendre directement à Carthage. Bélisaire, qui ne voulait point soumettre le succès de son entreprise aux caprices des éléments et au sort incertain d'un combat naval, débarque sur la côte la plus prochaine, la moins

défendue, s'y retranche, fait de son camp une forteresse, et se sépare intrépidement de ses vaisseaux.

Il pouvait, dans ce camp choisi au hasard, craindre de manquer d'eau; il y trouva une source : cette découverte, au milieu des sables brûlants, parut aux yeux des catholiques un prodige qui leur assurait la protection divine.

Procope, dont l'histoire instructive est tachée par la crédulité de son siècle, partageait à cet égard l'opinion superstitieuse des soldats.

Cet écrivain, comparable sous d'autres rapports aux historiens de l'antiquité, raconte avec une étrange bonne foi que le saint ermite Jacques enchantait et rendait immobiles les Barbares qui voulaient lancer leurs flèches contre lui.

A cette époque, le bandeau de la superstition couvrait les yeux des hommes d'État comme ceux du vulgaire; on disputait sur les vérités des diverses religions, on respectait leurs fables.

Le véritable prodige, dans ce siècle de décadence, était la conduite de Bélisaire : à sa vigilance, à son courage, à sa sévérité, l'Afrique crut revoir Scipion.

Quelques soldats se permirent de piller un champ; il les fit châtier publiquement, craignant avec raison que la vue de tels désordres ne portât les habitants à oublier leurs anciennes injures et à se rapprocher des Vandales.

Il s'empara de Syllecte, ville voisine : la discipline qu'il maintint dans ses troupes rassura les citoyens; de ce moment les peuples ne redoutèrent plus son approche, et partout il fit connaître qu'il s'était armé non contre l'Afrique, mais contre son tyran.

Les villes de Leptis, d'Adrumette, de Grasse, ne lui opposèrent aucune résistance. Il marcha rapidement sur Carthage, et se tint constamment à l'arrière-garde, persuadé que Gélimer ne tarderait pas à le suivre pour le combattre et sauver sa capitale.

Le roi des Vandales, qui s'avançait en effet à grandes journées, dans l'espoir de l'atteindre, écrivit à son frère Ammatas, gouverneur de Carthage, et lui ordonna d'égorger Hildéric et les princes captifs, et de se porter ensuite avec sa garnison au-devant des Romains, pour les arrêter au défilé de Décimum, situé à soixante-dix stades de Carthage; en même temps, il donna l'ordre à son neveu Gibamond de marcher le long de la côte : ainsi Bélisaire devait être attaqué en tête, en queue et en flanc.

La précipitation d'Ammatas fit manquer ce plan habilement conçu. Sans attendre le reste de ses troupes, il passa le défilé avec son avant garde : Jean, général romain, à la tête d'un corps d'élite, le combattit et le tua; sa mort jeta le désordre dans tous les pelotons qui venaient successivement de Carthage. Jean ne leur laissa pas le temps de se rallier; il en fit un grand carnage et les poursuivit jusqu'aux portes de la ville.

Dans le même temps les Massagètes, qui formaient une partie de la cavalerie auxiliaire des Romains, rencontrèrent la troupe de Gibamond dans un lieu nommé le *Champ du Sel,* et, après un combat opiniâtre, la défirent complétement.

Bélisaire, arrivé au défilé de Décimum, s'y retrancha et obligea les soldats, qui avaient repris sous lui l'habitude des travaux, à fortifier leur camp selon les anciennes coutumes.

« Compagnons, dit-il, voilà l'heure des combats, les Vandales s'avancent; au- » cun parti ne vous protége en Afrique; vos vaisseaux sont éloignés; aucune » ville forte ne vous offre un asile; tout notre espoir repose sur nos glaives : » braves, nous triompherons; lâches, non-seulement nous serons vaincus, » mais nous périrons tous honteusement. La justice de notre cause nous pro- » met la victoire; nous n'entreprenons point une injuste conquête : l'Afrique » nous appartenait, nous ne reprenons que notre bien, et le prince que nous » combattons est un tyran plus détesté par ses sujets mêmes que par ses en- » nemis.

» Vous avez attaqué souvent sans crainte les plus belliqueux des hommes, » les Perses et les Scythes : aujourd'hui vous combattez des Vandales, qui jus- » qu'à présent n'ont fait la guerre qu'à des Maures, misérables sauvages à demi » nus, sans art et sans discipline. Ces Vandales, depuis longtemps, ont perdu » l'habitude des armes. Je prie le Dieu tout-puissant qui préside à nos desti- » nées d'enflammer votre courage, de vous inspirer pour vos ennemis le juste » mépris qu'ils méritent, et de vous rendre, par vos exploits, dignes de l'im- » mortel honneur qui vous attend dans votre patrie. »

Après avoir ainsi parlé, il laisse dans son camp son infanterie et sa femme Antonina, infidèle dans ses plaisirs, mais constante dans les périls, et marche à la tête de la cavalerie au-devant de l'ennemi.

Malheureusement les Massagètes, qui avaient battu le neveu de Gélimer, revenaient sans défiance; l'armée des Vandales les rencontre, les charge, les met en fuite et les jette sur l'avant-garde de Bélisaire, où elle répand l'épouvante.

Si le roi eût profité de ce premier succès, on ne sait quelles auraient été les suites d'une telle déroute; mais il s'avança lentement, célébra les funérailles de son frère, donna le temps au général romain de rallier les fuyards qui avaient porté l'effroi jusque dans son camp.

Profitant de cette faute, Bélisaire à son tour attaque à l'improviste l'armée vandale, qui n'avait pas eu le temps de se ranger en bataille; il y jette le désordre; ses légions accourent, le rejoignent et complètent sa victoire. L'armée de Gélimer, après un affreux carnage, fuit dans les déserts.

Bélisaire, sans perdre un moment, se porte sur Carthage. La nouvelle de sa victoire l'y avait précédé : la garnison voulait se défendre; elle est désarmée par les citoyens : la capitale de l'Afrique ouvre ses portes au vainqueur; des feux de joie éclairent sa marche, toute la ville est illuminée; il y entre en triomphe.

Par l'effet d'un heureux hasard, la flotte impériale arrivait alors près de la rade; elle voit avec surprise que Carthage est au pouvoir des Romains. Enfin Bélisaire est conduit, au bruit des acclamations du peuple, dans le palais des rois, et s'assied sur le trône de Gélimer.

Procope, comparant ce triomphe à celui de Scipion, trouve Bélisaire plus grand et plus heureux que le consul, parce qu'il conquit cette ancienne rivale de Rome sans la détruire, et que le sang d'une foule de citoyens ne souilla pas ses lauriers.

Cette réflexion ne prouve que l'enthousiasme de l'historien pour son héros. On pouvait comparer Bélisaire à Scipion ; mais les temps, les peuples, les circonstances ne se ressemblaient pas; Scipion renversait l'implacable ennemie de Rome; Bélisaire délivrait de la tyrannie des Vandales une ville romaine.

Une ancienne prédiction, d'autant plus répandue qu'elle était plus triviale et plus puérile, semblait avoir annoncé au peuple sa délivrance et la victoire de Bélisaire. Tel était ce dicton vulgaire : Un jour le G chassera le B, et ensuite le B chassera le G ; en effet Genséric vainquit Boniface, et Bélisaire renversa le trône de Gélimer. Ainsi la fortune parut accomplir ce rêve d'une superstition populaire.

Dès que les Romains furent maîtres de Carthage, les catholiques rentrèrent dans l'église de Saint-Cyprien, et les prêtres ariens se dérobèrent par la fuite aux vengeances de ceux qu'ils avaient si longtemps persécutés.

Bélisaire, comme tous les grands capitaines vraiment dignes de leur gloire, se défiait de la fortune, et ne se laissait point endormir par ses faveurs. Tandis que l'ennemi vaincu fuyait épouvanté, prévoyant son retour, il répara promptement les fortifications de Carthage.

Ce grand homme dut tous ses succès non au sort, mais à sa prudence et à son génie ; il connaissait trop son siècle pour livrer sans défiance sa gloire à l'inconstance des Huns, des Massagètes, qui servaient comme auxiliaires dans son armée, et au courage incertain de ces légions asiatiques, avides de butin, peu sûres dans le danger, séditieuses aux moindres revers : il avait choisi dans toutes les parties de l'empire les hommes les plus braves, les plus éprouvés, et il s'en était composé une garde aussi nombreuse que fidèle. Ce corps d'élite, cette troupe de héros, digne de son chef, le suivait partout, entraînait les faibles par son exemple, les lâches par la crainte, contenait les rebelles, déconcertait les traîtres, réprimait la licence, et, par des exploits prodigieux, semblait faire revivre Rome antique au milieu de l'empire en ruines.

L'un de ces braves, Diogène, écuyer de Bélisaire, est envoyé un jour par lui avec vingt-deux cavaliers pour occuper un village ; ils s'en emparent au milieu de la nuit, la maison qu'ils habitent est entourée par toute l'armée des Vandales : Diogène et ses vingt-deux braves brident en silence leurs chevaux, les montent et ouvrent intrépidement les deux battants de la porte; couverts de leur bouclier et la lance au poing, ils se précipitent sur les Vandales, les enfoncent, traversent leurs nombreux bataillons, et, criblés de blessures, mais n'ayant perdu que deux hommes, ils rentrent victorieux dans Carthage.

La renommée de Bélisaire frappait de respect tous les Barbares habitants de l'Afrique : les princes de Mauritanie se soumirent à lui, et lui demandèrent l'investiture impériale, dont les marques étaient alors un sceptre, une toque d'où pendaient plusieurs lames d'argent, un manteau blanc, une courte tunique brodée en diverses couleurs, et des brodequins dorés.

Cependant le général romain intercepta des lettres envoyées à Gélimer par son frère Thrazon; il lui mandait que la Sardaigne était soumise, qu'il avait tué Godas et passé ses troupes au fil de l'épée. Ces nouvelles annonçaient de nouveaux combats; bientôt Thrazon débarqua en Afrique; Gélimer rassembla son armée; tous deux réunirent leurs forces, leur deuil, leurs regrets et leur soif de vengeance.

Les agents du roi des Vandales s'efforçaient partout de soulever les ariens et de débaucher les Huns. Ceux-ci se laissèrent séduire; Bélisaire découvrit le complot, et intimida les rebelles par quelques coups d'autorité.

Il réunit promptement ses troupes et les exhorta au courage : « Une victoire, » leur dit-il, terminera vos fatigues et la guerre; une défaite vous enlèvera » tout ce que vous avez conquis, et fera renaître tous vos dangers. »

Le roi des Vandales vint camper à Tricamare, à cent quarante stades de Carthage. « Un phénomène singulier, dit Procope, accrut la confiance des Ro» mains; ils virent, pendant la nuit, des flammes voltiger autour de la pointe » de leurs lances. »

Gélimer ne voulut point qu'on retranchât son camp, qui renfermait ses enfants, ses trésors, ses femmes, ainsi que celles de ses officiers et de ses soldats. Il croyait que chacun, craignant pour sa famille, la défendrait avec fureur.

Rappelant aux siens la promptitude avec laquelle les Vandales avaient autrefois chassé les Romains de l'Afrique, il attribua sa première défaite aux caprices du sort; Thrazon leur montrait avec orgueil les trophées conquis récemment en Sardaigne.

Un ruisseau séparait les deux camps. Martin, Valérien, Cyprien, Marcel, chefs renommés, commandaient l'aile gauche, composée de la cavalerie romaine; Pappus et Barbatus, à la tête des Massagètes, dirigeaient la droite; Bélisaire se trouvait au centre; Jean commandait sa garde et portait son étendard. Les Huns étaient placés hors de la ligne; les légions restaient en réserve.

Le signal est donné : la garde de Bélisaire traverse la rivière, charge les Vandales, est deux fois repoussée, se rallie, retourne au combat, et pénètre dans les rangs ennemis; Thrazon, après une vive résistance, est tué; les Barbares se retirent; les légions arrivent et changent leur retraite en déroute. Enfin les Huns et les Massagètes, qui peut-être seraient tombés sur les Romains s'ils avaient été vaincus, chargent les Vandales dans leur fuite, et en font un grand carnage.

Gélimer, troublé par la crainte et par le désespoir, ne donne plus aucun ordre; il se sauve, suivi de quelques domestiques. L'armée vandale, consternée de son départ, se disperse, laisse le camp sans défense : Bélisaire s'en empare, et y trouve les immenses richesses accumulées depuis un siècle en Afrique par le saccagement de Rome et par la dévastation de l'Italie.

Après cette victoire, il ne fut plus possible au général romain de réprimer l'avidité de ses soldats : la vue de ces prodigieux trésors les enivre; ils se livrent avec fureur au pillage et à la débauche, et, dans cet instant, quelques escadrons vandales réunis auraient pu facilement exterminer les vainqueurs :

enfin Bélisaire, en mêlant habilement la douceur à la fermeté, parvint à rétablir l'ordre dans l'armée.

Cependant Jean, avec une partie de la garde, poursuivait sans relâche Gélimer, et l'aurait peut-être atteint; mais un de ses lanciers, qui était ivre, voulant tuer un oiseau de proie planant au-dessus de lui, perça de sa flèche la tête de ce général. Tout l'empire regretta son courage, ses talents et ses vertus.

Sa troupe consternée s'arrêta, laissa Gélimer se sauver dans Médène, et porta tristement le corps de son chef aux pieds de Bélisaire; il l'arrosa de larmes et lui érigea un tombeau.

Bélisaire fit ensuite le siége d'Hippone, s'en rendit maître, et y trouva des richesses considérables. Il chargea Pharas, général hérule, d'investir la montagne escarpée de Médène, sur laquelle Gélimer s'était retiré.

Comme les armées vandales étaient détruites, Bélisaire envoya une partie de ses troupes à Lilybée; mais les Goths lui en refusèrent l'accès. Amalasonte écrivit au général romain que la Sicile lui appartenait par droit de conquête, Lilybée par alliance avec les Vandales, mais qu'il fallait négocier et non combattre, et qu'elle prendrait Justinien lui-même pour juge de ses prétentions.

Pharas voulut d'abord prendre Médène d'assaut; les Vandales, plus amollis que les Romains par le luxe de Carthage, lui auraient opposé peu de résistance; mais une troupe de Maures, qui était venue au secours du roi, repoussa ses attaques: il se borna depuis à cerner et à bloquer strictement la montagne. Lorsqu'il sut l'ennemi épuisé par le défaut de vivres, il écrivit en ces termes au roi des Vandales: « Vous vous obstinez à une défense » inutile. Est-ce la crainte de la servitude? Mais vous êtes aujourd'hui l'es- » clave des Maures. Puisqu'il faut perdre votre indépendance, préférez un ser- » vage plus doux: Justinien vous placera dans le sénat, vous nommera pa- » trice, vous cédera des terres d'une vaste étendue, et Bélisaire sera garant » de ma promesse. Puisse le malheur ne pas vous fermer assez les yeux pour » vous empêcher de saisir la seule voie de salut qui vous soit ouverte! »

Gélimer répondit: « Je suis trop irrité pour renoncer à l'espoir et à la ven- » geance. Bélisaire est venu sans motif, des extrémités de l'Orient, pour me » précipiter du trône dans un abîme de misères: je suis homme et prince; » qu'il craigne la vengeance de l'un et le désespoir de l'autre.

» L'excès de ma douleur me laisse à peine la faculté d'écrire. Recevez » mes adieux, mon cher Pharas, et envoyez-moi une lyre, un pain et une » éponge. »

Pharas ayant voulu savoir les motifs d'une si étrange demande, l'envoyé du roi lui dit que ce prince n'avait point mangé de pain depuis plusieurs mois, que l'éponge lui était nécessaire pour bassiner ses yeux fatigués par les larmes qu'il avait répandues, et qu'il désirait une lyre pour s'accompagner en chantant une élégie sur ses malheurs, espérant trouver dans cette triste harmonie quelque consolation pour son infortune.

Le lieutenant de Bélisaire, touché de la misère d'un monarque naguère si

riche et si puissant, lui envoya ce qu'il souhaitait, mais sans cesser de remplir son devoir et de le bloquer avec rigueur.

Après trois mois de souffrance et d'opiniâtreté, les Vandales, exténués de faim et couverts d'ulcères, forcèrent le roi à capituler; Gélimer accepta les conditions proposées par Pharas, se rendit prisonnier, et fut conduit à Carthage devant Bélisaire.

Le général romain lui exprima sa surprise de le voir rire dans un moment si funeste pour lui : « Général, lui dit le roi, après avoir éprouvé successive-
» ment toutes les faveurs et toutes les rigueurs de la fortune, après avoir porté
» le sceptre d'abord, ensuite les fers, j'ai reconnu que les biens et les maux
» de ce monde sont plus dignes de risée et de mépris que d'attachement et de
» regrets. »

Bélisaire apprit à l'empereur que l'Afrique était vaincue, Carthage conquise, et le roi des Vandales dans ses chaînes. La gloire du conquérant de Carthage réveilla l'envie; quelques lâches officiers, jaloux de leur général, écrivirent à Justinien que Bélisaire aspirait au pouvoir suprême, et voulait se rendre indépendant en Afrique.

L'empereur ne crut point, ou feignit de ne pas croire à cette calomnie. Salomon fut député par lui à Carthage : on le chargea de donner à Bélisaire le choix de rester en Afrique, et d'envoyer ses captifs en Orient, ou de les conduire lui-même à Constantinople.

Bélisaire, ayant intercepté la correspondance des traîtres qui l'accusaient, crut que son retour dans la capitale serait le moyen le plus éclatant de réfuter la calomnie; il laissa le commandement de la province à Salomon, s'embarqua et entra dans Constantinople au bruit des acclamations du peuple. On lui décerna le triomphe, et il reçut tous les honneurs qui, depuis l'abolition du gouvernement républicain, n'avaient été accordés qu'aux empereurs.

Cependant on ne le vit point monté sur un char : il marcha à pied depuis l'hippodrome jusqu'au palais impérial, précédé par une foule de prisonniers et de chariots, par un grand nombre de trônes d'or, par une immense quantité de meubles précieux, enfin par tous les trésors des rois d'Afrique.

Le plus illustre ornement de ce triomphe était le roi Gélimer; couvert d'un manteau de pourpre, il était entouré des princes de sa famille et des grands de sa cour : le monarque captif, arrivé au pied du trône élevé de l'empereur, qu'environnait un peuple immense, ne proféra pas de plaintes, ne versa point de larmes; on n'entendit sortir de sa bouche que ces paroles tirées des livres saints. « Vanité des vanités! tout n'est que vanité! »

On le dépouilla de son manteau royal; et le vainqueur, comme le vaincu, se prosternèrent tous deux devant Justinien.

Le roi des Vandales reçut de l'empereur, pour lui et pour sa famille, de grandes terres en Galatie; mais on ne le fit ni sénateur ni patrice, parce qu'il refusa de renoncer à l'arianisme.

Suivant l'ancienne coutume, le lendemain, Bélisaire, comme consul, parcourut de nouveau la ville en triomphe; sa chaise curule était portée par des cap-

tifs vandales, et il distribua au peuple une partie des dépouilles conquises en Afrique.

Après cet éclatant succès, Justinien, ambitieux de tous les genres de gloire, forma deux vastes desseins : il résolut de donner à l'empire une législation stable, et de lui rendre l'Italie avec toutes les provinces conquises par les Barbares.

Trébonien, par ses ordres, rassembla dans un Code, et en abrégé, le nombre immense des lois publiées sous les divers gouvernements de Rome pendant treize siècles.

La loi des douze tables n'avait pas suffi longtemps aux besoins du peuple-roi. A mesure que ses richesses s'accrurent, que ses possessions s'étendirent, que ses mœurs s'altérèrent, sa législation se compliqua; chaque consul, chaque préteur fit des réglements suivant les circonstances : les intérêts opposés des factions, la politique du sénat, l'ambition des tribuns, le despotisme des empereurs, les caprices de leurs favoris, dictèrent au sénat et au peuple une foule d'édits, de plébiscites, de lois, de décrets et d'arrêts interprétatifs qui formaient un dédale où la justice s'égarait sans cesse sur les pas d'une jurisprudence incertaine.

Rien n'était à la fois plus nécessaire et plus difficile que de porter la lumière et l'ordre dans ce chaos; Trébonien eut la gloire d'y réussir; et son travail, justement célèbre, aurait été plus parfait, si sa vertu eût égalé sa science.

Patricien vicieux, courtisan flatteur, ministre cupide, cet habile jurisconsulte sacrifia souvent sa conscience au pouvoir, et la justice à sa fortune.

Il tronqua plusieurs lois, en altéra d'autres, en corrompit en quelques points l'esprit, et presque partout le style.

En 528, il avait déjà réuni en un volume les trois Codes de Grégoire, d'Hermogénien et de Théodose, dont il avait supprimé les préambules, les répétitions, et fait disparaître les contradictions.

Un autre ouvrage plus important et plus étendu, que son activité infatigable fit bientôt paraître, fut le recueil complet des monuments de l'ancienne législation; on le nomma *Digeste*, parce qu'il était composé par ordre de matières, et *Pandectes*, comme renfermant toute l'ancienne jurisprudence.

Deux mille volumes, qui formaient cette masse informe d'arrêts, de décisions, de décrets de toutes les époques, furent dépouillés par Trébonien, et réduits à la vingtième partie. Ce Digeste fut envoyé au sénat et à toutes les autorités de l'empire (1) par Justinien, à la fin de son troisième consulat, déjà illustré par la paix avec la Perse et par la conquête de l'Afrique.

Chargés d'un autre travail, Trébonien et deux commissaires, qui lui étaient adjoints, avaient précédemment extrait de toutes les anciennes lois les premiers éléments de la jurisprudence, dont ils composèrent quatre livres appelés *les Institutes de Justinien* : ils servirent dans la suite d'introduction aux études; et cette partie du travail immense de Trébonien fut toujours considérée comme la plus parfaite de tout le corps du droit.

(1) An 533.

De quelques lois nombreuses que les peuples se trouvent chargés, ceux qui les régissent veulent toujours en faire de nouvelles; il leur paraît sans doute plus facile de multiplier et de compliquer les remèdes que de prévenir et de diminuer les maux.

Depuis la publication du Code et du Digeste, l'empereur s'était réservé le droit d'interpréter les lois: un grand nombre d'ordonnances ayant été rendues par ce prince, on les comprit dans une seconde édition du Code qui parut en 534, et qu'on appela *les Novelles*: ce fut alors qu'on accusa Trébonien d'avoir arbitrairement étendu, limité ou détruit plusieurs dispositions du Code, par une complaisance servile pour les volontés et pour les caprices de Théodora. L'usage de la langue des Romains se perdait peu à peu, comme leur gloire; on oubliait dans l'Orient le langage de Cicéron. Quarante ans après la mort de Justinien, son Code fut traduit en grec: les lois de ce prince régnèrent en Italie aussi peu de temps que ses armes; et celles des Lombards les y remplacèrent si complétement, que Charlemagne, dans le neuvième siècle, ne put y trouver un seul exemplaire du Code de Justinien. Ce ne fut que dans le douzième qu'on en découvrit un à Amalfi.

Quelques défauts que l'on ait reprochés au travail de Trébonien, le monument qu'il a élevé est cependant plus durable et plus glorieux que les trophées des plus illustres conquérants. Ses Codes sont encore regardés comme le corps de droit le plus complet que la science et la sagesse humaine aient jamais produit; et c'est là que, jusqu'à ce jour, tous les législateurs des peuples modernes sont venus chercher les principes et les lumières qui pouvaient éclairer leur marche et dissiper les ténèbres de la barbarie.

Les événements qui se passaient alors en Italie étaient favorables à l'ambition de Justinien, et devaient, en enflammant ses désirs de conquêtes, augmenter ses espérances. Pendant plusieurs années Amalasonte, reine des Goths, régnant sous le nom de son fils Athalaric, contint l'humeur indocile des Barbares, réforma leurs mœurs, punit les crimes, fit fleurir la justice, protégea les lettres, et prouva, par ses grandes qualités, qu'elle était digne de porter le sceptre du grand Théodoric son père.

Comme lui, quoique arienne, elle fut tolérante, traita les catholiques avec douceur, respecta les papes, et les obligea en même temps à se renfermer dans les limites de leur autorité spirituelle.

Honorant la gloire antique de Rome, elle rendit quelque lustre aux anciennes familles qu'on voyait encore dans cette ville, et nomma consul Paulin, qui descendait de l'illustre maison des Décius. Cependant une peine profonde troublait son âme, et l'empêchait de jouir du bonheur qu'elle donnait à ses peuples.

Son fils Athalaric, sorti de l'enfance, méprisa ses leçons et s'abandonna avec excès à la débauche: les chefs des Goths, qui entouraient et corrompaient sa jeunesse, rendirent vains tous les efforts de la reine pour arrêter ce prince sur la pente entraînante du vice.

Ces féroces guerriers, ennemis du repos, des lois, de l'ordre et de la civili-

sation, souffrant impatiemment le joug que Théodoric leur avait imposé, regrettaient leurs forêts sauvages, leurs coutumes grossières, leurs orgies bruyantes, leur vie errante et belliqueuse.

Ils opposaient aux sages avis de la reine d'insolents murmures : « Les lettres » et la philosophie, disaient-ils, ne font qu'amollir le prince des Goths ; au lieu » de l'environner de pédants qui glacent son courage, on aurait dû ne lui » donner que des écuyers pour lui apprendre à dompter des chevaux, et des » maîtres de lutte, de pugilat et d'escrime. »

Ces factieux, s'enhardissant par la faveur d'Athalaric, formèrent une conspiration contre la reine.

Amalasonte, incertaine du succès des mesures qu'elle devait prendre, s'assura un asile dans la cour de Justinien, et, ferme autant que prudente, elle déploya son autorité contre les rebelles, déjoua leurs projets, arrêta leurs chefs, et les envoya au supplice.

Un autre danger la menaçait. Théodat, son neveu, prince lâche, cupide, ambitieux et perfide, l'avait quelque temps trompée, en affectant un grand amour pour les lettres et pour la philosophie de Platon : elle lui avait donné le gouvernement de Toscane ; il s'y enrichit par d'infâmes concussions, et la reine découvrit qu'il négociait secrètement avec l'empereur pour lui vendre et pour lui livrer cette province. La reine le destitua et l'enferma dans une prison.

Quelque temps après, Athalaric, épuisé par ses excès, mourut ; il avait occupé le trône huit ans, sous la tutelle de sa mère.

L'erreur des âmes généreuses est de croire à la reconnaissance : Amalasonte espéra qu'elle conserverait son autorité en pardonnant à Théodat et en disposant du trône en sa faveur : par ses soins, les suffrages des Goths lui donnèrent la couronne.

Ce prince pervers dissimula ses noirs desseins, lui jura de gouverner par ses conseils, et parut se conduire avec elle, dans les premiers moments, comme un fils tendre et obéissant ; mais en même temps il s'entourait de ces âmes basses, prêtes à servir tous les crimes du pouvoir.

Assuré du dévouement servile de ses complices, au milieu des ombres de la nuit, il poignarde les plus fidèles serviteurs de la reine, et fait enfermer cette malheureuse princesse dans une forteresse.

Peu de temps auparavant, il s'était élevé quelque mésintelligence entre Amalasonte et Audeflède, sa mère, sœur de Clovis et veuve du grand Théodoric. Audeflède était morte, après avoir reçu dans l'église une hostie empoisonnée ; Théodat accusa l'infortunée Amalasonte du crime que lui-même avait commis.

On prétend que Théodora, jalouse de la gloire d'Amalasonte, avait excité contre elle la fureur de Théodat ; le vulgaire, toujours prompt à croire la calomnie et à briser ses idoles, crut la reine coupable, et accabla d'imprécations cette illustre princesse dont il avait si longtemps admiré le courage et béni la vertu.

Justinien, saisissant ce moment favorable pour affaiblir les Goths en les divisant, prit la défense d'Amalasonte. Il envoya un ambassadeur pour réclamer sa liberté; mais il n'était plus temps : les vils favoris de Théodat avaient étranglé cette reine dans son bain (1).

On aurait cru que sa mémoire serait défendue par Cassiodore, chef de ses conseils, ancien ministre de son père : jusque là ce magistrat philosophe, pendant une longue carrière, s'était montré aussi vertueux qu'habile : mais Cassiodore se déshonora comme Sénèque, en publiant l'apologie de l'assassin de sa bienfaitrice.

Justinien déclara la guerre à Théodat, et invita les rois de France à joindre leurs armes aux siennes contre les Goths. Ces princes lui promirent d'abord de venger Amalasonte; la justice et les liens du sang leur en faisaient un devoir; mais Théodat les désarma, en leur cédant les terres qu'il possédait encore dans la Gaule, et en leur payant un tribut de deux mille livres d'or (2).

Mondon fut envoyé par Justinien, à la tête d'une armée, en Dalmatie. Bélisaire reçut l'ordre d'en conduire une autre en Sicile; ses troupes étaient peu nombreuses, mais braves. Jamais général ne fit de plus grandes actions avec de plus faibles moyens : il ne voulait combattre qu'à la tête d'hommes éprouvés, et il fonda toujours l'espérance du succès, non sur le nombre, mais sur le choix de ses soldats.

Ce guerrier, si redoutable pour les rois, se montrait humain pour les peuples vaincus; il épargnait les villes et protégeait les chaumières; les nations conquises se croyaient délivrées par lui; son exemple forçait ses officiers à se faire respecter par leur justice et par leur modération, autant que par leur courage.

On admirait également l'ordre, la tempérance, l'activité infatigable, la régularité sévère qui régnaient dans son armée : sous ses tentes, on se croyait à la fois dans le camp de la gloire et dans le temple de la vertu.

La présence seule de la voluptueuse Antonina et de son amant Théodore souillait ce camp; on déplorait l'aveuglement de l'époux trahi; mais il n'est pas de lumière sans ombre, ni de grand homme sans faiblesse.

Les Goths firent d'inutiles efforts pour arrêter et même pour retarder sa marche. Les vœux des habitants favorisèrent ses armes; il s'empara de Catane; Syracuse lui ouvrit ses portes : en peu de jours toute la Sicile fut conquise.

La nouvelle d'une révolte en Afrique y rappela de nouveau sa présence. Après son départ de Carthage, les Maures, reprenant les armes, avaient massacré plusieurs garnisons romaines. Salomon, secondé par ses lieutenants Aigan et Ruffin, battit d'abord ces Barbares; mais, après la victoire, ces deux généraux s'étant endormis dans une funeste sécurité, les Maures les surprirent et taillèrent leurs troupes en pièces; Aigan périt sur le champ de bataille, et Ruffin, prisonnier, fut conduit au général ennemi qui lui fit couper la tête.

Salomon menaça les Maures d'une éclatante vengeance. « Je porterai, leur

(1) An 535. — (2) An 53[illegible]

» dit-il, le fer et le feu dans vos familles; épargnez à vos enfants les malheurs » que votre obstination attirerait sur eux. » La réponse des Maures fut singulière. « Les Romains, dirent-ils, peuvent trembler pour leurs enfants : ils en ont » peu; car, suivant leurs lois, chacun d'eux ne doit épouser qu'une femme. » Pour nous, qui pouvons en prendre cinquante, nous ne craignons jamais de » manquer de postérité. »

Salomon, ayant réuni toutes ses forces, marcha contre eux et les vit en bataille, couverts par douze rangs de chameaux, dont les cris et l'odeur épouvantèrent les chevaux des Romains; le général fit mettre pied à terre à sa cavalerie, chargea les Barbares, les enfonça et s'empara de leur camp, où il trouva leurs femmes, leurs enfants et un immense butin.

Dans une seconde bataille, il les défit encore plus complétement; et comme un de ses détachements leur avait coupé la retraite, cinquante mille Maures périrent dans cette journée. Chaque soldat romain emmena avec lui tant d'esclaves, qu'on vendait une femme et un enfant pour un agneau.

La superstition augmenta le découragement de ces sauvages Africains : on leur avait anciennement prédit qu'ils seraient détruits par un homme sans barbe, et ils se crurent perdus sans ressource, lorsqu'ils se virent vaincus par Salomon qui était eunuque.

Dès qu'on n'eut plus d'ennemis à combattre, les troubles civils renaquirent et divisèrent les vainqueurs. Les Romains ayant partagé les terres des Vandales et épousé leurs filles, l'esprit de secte et de révolte ne tarda pas à éclater : un grand nombre de Romains professaient l'arianisme que Salomon persécutait; ils conspirèrent contre lui, et voulurent l'assassiner pendant la messe. Le complot découvert échoua; mais la rébellion se propagea dans les villes, dans les camps, et Salomon, qui ne put l'apaiser, s'embarqua avec Proscope, et courut à Syracuse implorer l'appui de Bélisaire.

Sa fuite enhardit les rebelles; un soldat intrépide, nommé Stozas, est élu général par eux; à la tête de huit mille hommes, il menace Carthage. Théodore, qui y était resté, veut en vain se défendre, la garnison le force à capituler.

Le lendemain, la ville devait ouvrir ses portes; les rebelles se croyaient certains de leur triomphe : tout à coup ils apprennent que l'intrépide Bélisaire, sur un seul vaisseau, est entré dans le port, et que, suivi seulement de cent soldats, il se montre dans Carthage : l'effroi de son nom produit sur eux l'effet d'une armée; ils lèvent précipitamment le siége. Bélisaire avec ses braves, et à la tête de la garnison, qui ne se composait que de deux mille hommes, les poursuit et les atteint près du fleuve de Bagradas; et attaquant la hauteur sur laquelle Stozas s'était retranché, il crie à ses soldats : « Ce ne sont point » des citoyens, mais des brigands souillés de crimes, que vous combattez; » leur nombre ne doit point vous épouvanter : ils sont déjà vaincus par leur » conscience; les traîtres sont toujours lâches. »

De son côté, Stozas rappelait aux siens qu'ils n'avaient de choix qu'entre la victoire et le supplice. On combat avec acharnement. Soudain un vent violent s'élève et enveloppe les rebelles d'un nuage de sable. Ils veulent changer de

position, ce mouvement se fait en désordre; Bélisaire en profite, pénètre dans leurs rangs, en tue un grand nombre, et met le reste en fuite. Après cette victoire, il retourne promptement en Sicile, où son absence avait fait éclater une autre révolte.

Lorsqu'il fut parti, Narcet et Cyrille poursuivirent les rebelles dans leur retraite, et les atteignirent près de Constantine. Les arcs étaient tendus, les glaives tirés, quand Stozas, s'élançant audacieusement entre les deux armées, adresse ainsi la parole aux troupes qui l'attaquaient : « Pourquoi venez-vous » combattre des citoyens, des compagnons qui veulent vous délivrer d'une » pesante tyrannie, pour vous faire recouvrer la part du butin dont on vous a » privés, et la solde qui vous était due? Je me livre à vous : si vous me trou- » vez coupable, épargnez le sang de vos compatriotes et percez-moi de mille » traits; mais, si ma cause est juste, joignez vos armes aux miennes. »

Émue par ces paroles hardies, la plus grande partie des troupes impériales passe sous les drapeaux du rebelle; le reste fuit avec les généraux : Stozas les poursuit et les massacre.

Justinien, informé de cette insurrection, envoya en Afrique son neveu le patrice Germain, avec deux sénateurs, Symmaque et Dominique. Ils n'y trouvèrent que peu de soldats fidèles; mais Germain était habile, et possédait le grand art de gouverner les hommes, art dont tout le secret consiste dans un heureux mélange de modération et de sévérité.

Il donnait sans céder, pardonnait sans feindre, punissait sans humilier : cette conduite ramena beaucoup d'esprits égarés, et produisit bientôt une grande défection dans le parti de Stozas.

Cependant celui-ci crut qu'en marchant rapidement sur Carthage, il triompherait facilement de l'armée impériale, qui commençait à peine à s'organiser. Son espoir fut trompé : une partie de ses soldats déserta, et il se vit forcé à la retraite. Germain le poursuivit, l'attaqua vivement, le fit tourner par Théodore, le défit complétement, et s'empara de son camp. Stozas, suivi seulement de quelques Vandales, se sauva en Mauritanie, où il épousa la fille d'un prince de cette contrée.

Germain, vainqueur, retourna à Constantinople, et Salomon revint en Afrique; il la gouverna avec prudence pendant quatre années. Sous son administration, la prospérité commençait à renaître, et les Maures firent de vaines tentatives pour la troubler; mais lorsque Sergius et Cyrus lui furent adjoints, leurs fautes ramenèrent les troubles dans cette province orageuse. Après avoir repoussé les Maures qui attaquaient Leptis, ils ne maintinrent point dans leurs troupes la discipline de Bélisaire; et, tandis qu'elles se livraient au pillage, elles furent surprises et mises en déroute par les Barbares.

Salomon vint à leur secours, livra bataille, fut vaincu et prit la fuite : les Maures le poursuivirent et le tuèrent.

Sergius, qui le remplaça, se montra incapable de réparer les maux qu'il avait causés. L'armée était découragée, les garnisons n'osaient sortir des villes : de toutes parts on demandait à Justinien un nouveau gouverneur. Il ne

répondait point, et s'occupait plus alors de théologie que de politique. Stozas, profitant de cette inaction, se mit à la tête des Maures, et s'empara d'une province : enfin l'empereur, craignant de perdre l'Afrique, y envoya Aréobinde. A peine arrivé, ce général livra bataille et fut vaincu, quoique Jean, son lieutenant, eût blessé mortellement Stozas.

Les rebelles et les Barbares, animés par ce succès, attaquent Carthage; les discussions civiles se mêlent au fléau de la guerre : Gontharis, chef des troupes auxiliaires, trahit Aréobinde, conspire contre ses jours, et veut se faire reconnaître roi d'Afrique. Aréobinde se réfugie dans une église. Gontharis lui jure sur l'Évangile, d'épargner sa vie s'il se rend; l'infortuné se livre à sa foi : Gontharis le reçoit honorablement, l'invite à souper dans son palais, lui fait trancher la tête, et règne quelques jours en tyran.

Ses complices ne lui furent pas plus fidèles qu'ils ne l'avaient été à l'empereur. Artabane forma une conjuration contre lui, le tua et obtint le gouvernement de l'Afrique; sa bravoure délivra Carthage. Son successeur, Jean, frère de Pappus, après plusieurs avantages remportés sur les Maures, leur livra une bataille décisive, en fit un grand carnage, et assura enfin, par cette victoire, une paix stable à l'Afrique.

Tandis que l'autorité de l'empereur était tour à tour attaquée, détruite et rétablie dans cette contrée, Bélisaire affermissait la sienne en Sicile, et Mondon, s'avançant en Dalmatie, en chassait les Goths et s'emparait de Salone.

Théodat était lâche autant que cruel : au bruit des exploits de Bélisaire et de Mondon, il abaissa son orgueil aux pieds de l'ambassadeur de Justinien, lui demanda la paix, et, plus jaloux de vivre que de régner, céda la Sicile; il promit même d'abandonner l'Italie, pourvu qu'on lui laissât en tirer un revenu de douze cents livres d'or.

Sur ses instances réitérées, le sénat de Rome écrivit à l'empereur pour appuyer sa demande, et le pape Agapet fut envoyé à Constantinople, afin d'engager Justinien à signer ce traité, ou plutôt cette honteuse capitulation.

Sur ces entrefaites, Mondon, poursuivant avec trop d'ardeur ses avantages, se laissa envelopper par les Goths, qui le tuèrent, ainsi que son fils, et s'emparèrent de nouveau de la Dalmatie. Rien n'est plus mobile que la pusillanimité : consternée au premier revers, elle se relève avec insolence au plus léger succès. Théodat refusa de ratifier cette même paix qu'il avait si humblement sollicitée. Constantin, à la tête d'une nouvelle armée impériale, reconquit la Dalmatie, et Bélisaire, qui revenait alors d'Afrique, reçut l'ordre d'entrer en Italie.

Prompt à obéir, il fait ses préparatifs, laisse de fortes garnisons en Sicile, s'embarque, traverse le détroit de Messine, et aborde à Rhége. Le roi gouvernait sans plan; les villes étaient sans défense; les peuples, empressés de voir leur libérateur, volaient au devant de Bélisaire.

Le gendre de Théodat lui-même se rangea sous ses drapeaux, et obtint la dignité de patrice, oubliant que les titres, loin de décorer les traîtres, les avilissent.

Bélisaire marcha rapidement sur Naples : les habitants voulaient d'abord for-

cer la garnison à se rendre ; mais on leur fit craindre le pillage, et cette multitude inconstante changea d'avis. La ville était forte, ses défenseurs braves : après de longs et vains efforts, le général romain se disposait à lever le siége, lorsqu'un soldat isaure découvrit un ancien canal souterrain, par lequel on pouvait pénétrer dans la ville. Bélisaire, certain du succès, somme inutilement les Napolitains de se soustraire, par une honorable capitulation, au sort funeste qui les attend, et de ne point donner aux Goths, leurs ennemis communs, l'affreux spectacle du sang romain versé par des Romains. La destinée les aveugle; ils ne lui répondent que par des insultes; et, tandis que la garnison court sur les remparts pour les défendre, Bélisaire, à la tête de ses plus braves guerriers, s'avance dans le conduit souterrain, et se trouve bientôt au milieu de la ville, que ses soldats furieux parcourent le fer et le feu à la main.

En même temps les Romains, profitant de l'épouvante des Goths, franchissent les remparts : les vainqueurs sont inaccessibles à la pitié; la pudeur ne trouve pas d'asile, les larmes de l'enfance et de la vieillesse sont d'inutiles défenses. En vain Bélisaire s'oppose à leurs excès et leur crie : « Ce sont vos compa- » triotes, ce sont les sujets de l'empereur que vous égorgez. Montrez donc aux » vaincus que vous étiez dignes de les vaincre, et cessez de déshonorer un si » glorieux triomphe par votre cruauté. » Inutiles efforts ! l'humanité n'était que dans le cœur d'un homme : peu l'écoutèrent, nul ne lui obéit; le massacre fut affreux.

Théodat, au bruit de la chute de Naples, crut déjà voir tomber Rome; il y envoya des troupes pour la défendre, on leur en refusa l'entrée.

Ce prince, fuyant les combats, chercha lui-même un asile dans la capitale, et donna l'ordre à Vitigès, qui commandait son armée, de marcher sur Capoue.

Vitigès était parvenu à une haute fortune par un courage intrépide. Il campait alors à quatorze lieues de Rome : ses soldats, honteux de servir un prince qui n'était audacieux que pour commettre des crimes, et hardi que pour opprimer le peuple, se révoltent contre lui, déclarant qu'ils brisent le joug d'un chef qui ne sait que fuir. Vitigès s'efforce en vain de les ramener à l'ordre; ils le contraignent par leurs prières et par leurs menaces, d'accepter la couronne.

Théodat, abandonné, cherche son salut dans la fuite : un Goth, nommé Octaris, le poursuit, le renverse d'un coup de lance, et porte sa tête à Vitigès. Cet indigne successeur du grand Théodoric et d'Amalasonte avait régné deux ans ; son fils périt par le poison.

Vitigès, proclamé roi, entra dans Rome, et reçut le serment du pape Silvère, du sénat et du peuple (1).

Il laissa dans cette ville quatre mille hommes de garnison, et courut à Ravenne pour réunir à son armée les troupes qui s'y trouvaient.

Dans l'espoir de rendre plus respectable aux yeux des Goths un sceptre usurpé, il répudia sa femme, et épousa la fille d'Amalasonte. Enfin, pour s'assurer, sinon l'alliance, au moins la neutralité des Français, il fit consentir les chefs de

(1) An 536.

sa nation à leur céder ce qui restait encore de la province romaine dans les Gaules.

Tandis qu'il cherchait ainsi à consolider son trône chancelant, Bélisaire, qui connaissait le prix du temps et d'une heureuse hardiesse, marcha rapidement sur Rome : le pape détermina le peuple à lui en ouvrir les portes ; les quatre mille Goths que Vitigès y avait laissés furent obligés d'en sortir. Ainsi Bélisaire, sans combat, rendit à l'empire cette ancienne capitale du monde, que, soixante ans auparavant, Odoacre lui avait fait perdre ; les mânes des anciens héros s'en réjouirent, et Rome crut les revoir en lui.

Vitigès demanda la paix; Justinien la refusa. Les généraux de l'empereur conservèrent la Dalmatie, malgré les efforts des Barbares. Constantin, lieutenant de Bélisaire, rencontra une division ennemie et la détruisit presque entièrement. Cependant Vitigès déployait, dans ses préparatifs, autant d'activité que Théodat avait montré de mollesse : ayant appelé aux armes et réuni tous les Goths en état de combattre, il marcha droit sur Rome, à la tête de cent cinquante mille guerriers.

Toute sa cavalerie portait des cuirasses, ses chevaux étaient bardés de fer ; comme il ne pouvait croire qu'un homme osât résister à de telles forces, et rester témérairement enfermé par elles en Italie avec cinq mille soldats, il demanda présomptueusement, sur sa route, aux voyageurs qui revenaient de la capitale, si Bélisaire ne s'en était pas déjà sauvé. « Seigneur, lui répondit un prêtre, » de tous les mouvements qu'on peut faire à la guerre, la fuite est, jusqu'à pré- » sent, le seul que Bélisaire ne connaisse pas. »

L'armée des Goths vint camper à deux lieues de Rome ; la trahison leur livra une tour fortifiée qui défendait un pont construit sur le Téveron. Bélisaire, ignorant cette perfidie, s'avance, suivi d'une garde peu nombreuse, dans le dessein de visiter ce poste qu'il croyait occupé par les siens ; soudain il se voit assailli et cerné par toute l'avant-garde des ennemis : il est forcé, avec mille braves, de faire tête à une armée. Dans cet extrême péril, ce grand capitaine montra la force et le courage d'un soldat. Tous les traits se dirigeaient contre lui et contre son cheval bai, que la gloire de son maître immortalisa ; ses gardes, oubliant leur sûreté personnelle pour veiller à la sienne, s'empressaient à l'envi de lui servir de bouclier. On eût dit que chacun d'eux voulait paraître, aux yeux des Barbares, un autre Bélisaire.

Cette troupe de héros enfonça d'abord l'avant-garde ennemie, et la contraignit de se retirer jusque sous les remparts de son camp ; mais, accablé à son retour par toute l'armée des Goths, Bélisaire fut poursuivi jusqu'à la porte de Rome nommée alors Salaria, et qui, depuis ce jour mémorable, reçut le nom de cet illustre général. Les Romains, tremblants, n'osaient ouvrir leurs murs à ce grand homme ; la lâcheté refusait un asile à la gloire ; son désespoir fit son salut : accablé de fatigue, blessé, sa grande âme prête de nouvelles forces à son corps ; il excite, il ranime, il enflamme l'ardeur du petit nombre de guerriers qui l'entouraient encore. Tous obéissent à sa voix, tous suivent son exemple, tous chargent à grands cris les Goths, et, par des prodiges de vaillance,

les inspirent à la fois tant de surprise et de terreur qu'ils prennent la fuite, se croyant poursuivis par un Dieu. Rome reçut alors en triomphe un héros qui seul avait vaincu une armée.

Bélisaire eut bientôt une victoire plus difficile à remporter; il lui fallut déployer toutes les ressources de son caractère actif, adroit et ferme, pour réprimer l'esprit séditieux d'un peuple accoutumé à la licence, au repos et à l'abondance. Dès que la ville fut investie, cette lâche multitude éclata en murmures, préférant la servitude aux privations et la honte au danger; elle demandait à grands cris qu'on ouvrît les portes aux Barbares : une sage distribution de vivres, une constante vigilance et quelques coups d'autorité comprimèrent ces factieux.

Peu à peu le peuple s'accoutuma à entendre les accents du courage, et ce langage romain qui depuis longtemps avait cessé de retentir à la tribune. On désire bientôt d'imiter ce qu'on admire : un grand nombre de citoyens, prenant les armes, s'efforcèrent de marcher sur les traces des compagnons de Bélisaire; il encourageait ce zèle, mais il y comptait peu.

Cependant Vitigès lui écrivit pour l'inviter à épargner le sang romain, lui donnant le choix ou de sortir librement de Rome avec ses troupes et leurs bagages, ou de fixer un jour pour lui livrer bataille dans la plaine : « Rome ap-» partient à l'empereur, répondit Bélisaire; il ne la perdra que lorsque j'aurai » perdu la vie; quant à la bataille, je la donnerai le jour où je le jugerai con-» venable, et sans consulter Vitigès. »

Les Goths resserraient de plus en plus la ville; Vitigès, ayant fait construire de hautes tours en bois, remplies d'archers, et un grand nombre de machines de guerre posées sur des roues, y attela des bœufs, et parvint ainsi à les approcher des murailles, que le bélier frappait à coups redoublés.

A cette vue, la terreur s'empare de tous les citoyens, qui croient leur ruine aussi prochaine qu'inévitable. Bélisaire s'occupait le jour et la nuit à rassurer la multitude, à soutenir le courage des siens; il les excitait, par son exemple, à défendre les remparts contre la foule toujours croissante des assaillants. Enfin, saisissant lui-même un arc, il renverse d'une flèche l'un des généraux les plus hardis de l'armée des Goths; et les Romains, toujours superstitieux, regardèrent ce premier succès comme un heureux présage.

Mais les traits qu'on lançait du haut des tours dans la ville continuaient toujours à répandre l'effroi : Bélisaire donne l'ordre à ses archers de diriger leurs coups sur les bœufs qui conduisaient les machines ennemies : ces animaux tombent; cet appareil, naguère si menaçant, ne paraît plus que ridicule. Les Romains sortent de leurs murs, repoussent les Goths, les chassent du mausolée d'Adrien dont ils s'étaient emparés, renversent les tours, brûlent les machines, et font tomber sous leurs coups trente mille Barbares. Le peuple qui, dans ce temps, croyait plus aux saints qu'aux héros, attribua sa délivrance non au génie de Bélisaire, mais à la protection de saint Pierre.

Le hasard voulut que les Goths negligeassent d'attaquer une partie de murailles qui s'était écroulée, et qui se trouvait près de l'église de cet apôtre; la

multitude demeura si persuadée de ce miracle, que depuis elle ne voulut jamais souffrir qu'on relevât ce mur.

Bélisaire profita de cette crédulité qui pouvait, en se propageant, fortifier la confiance des Romains et affaiblir celle de l'ennemi; il rendit compte à Justinien de ses succès: « Cinq mille braves, dit-il, ont vaincu cent cinquante mille Goths. » Cependant le siége dure encore: quelle honte ne serait ce pas pour l'empire, » si on laissait perdre Rome faute de secours! C'est à vous que j'ai dévoué ma » vie, je suis déterminé à mourir plutôt que de me rendre; décidez maintenant » du sort de Bélisaire, et si vous voulez qu'il s'ensevelisse sous les ruines de » Rome. »

Ces paroles tirent enfin l'empereur de son assoupissement: il lève des troupes, arme des vaisseaux, et ordonne à Valérien et à Martin de les conduire en Italie. Pendant ce temps, Rome, bloquée, voyait peu à peu ses moyens de subsistance épuisés; Bélisaire avait à contenir à la fois les habitants de la ville et les ennemis. Mais, en présence des grands caractères, tous les obstacles s'aplanissent: il ordonna à toutes les bouches inutiles de sortir de Rome; on se tut, on gémit et on obéit. Une foule de vieillards, de femmes et d'enfants couvrent la voie Appienne et se retirent en Campanie, escortés par des Maures intrépides et agiles qui percent les lignes ennemies, et massacrent les Goths dispersés sans défiance sur la route. Bélisaire arme les artisans, chasse de Rome quelques sénateurs suspects de trahison, et entre autres Maxime, descendant de l'empereur de ce nom. Martin et Valérien lui amènent un renfort de seize cents cavaliers, qui entrent dans la ville à la faveur d'une sortie dans laquelle on tue quatre mille Goths.

Bélisaire se préparait à porter aux Barbares un coup plus redoutable; mais il ne pouvait compter que sur sa cavalerie: depuis longtemps l'infanterie italienne avait perdu sa discipline, sa bravoure et sa renommée. Dans cet embarras, il commit la faute de céder aux conseils et aux instances de trois officiers, Principius, Pisidius et Tarmut l'Isaurien: ils lui vantaient le zèle, l'ardeur, le dévouement des nouvelles légions formées dans la ville par l'enrôlement des citoyens; ils le suppliaient d'employer cette infanterie au moins à l'arrière-garde: Un injuste mépris, disaient-ils, la révolterait; une marque de confiance enflammera son courage.

Ces légions demandaient en masse à grands cris le combat (1). Bélisaire, entraîné par une ardeur si vive, se décida à livrer bataille. Depuis le point du jour jusqu'à midi, on ne fit qu'escarmoucher et lancer des traits; le général voulait attendre quelque faux mouvement des Goths, pour en profiter et les attaquer. Mais les légions impatientes n'écoutent point ses ordres; elles chargent avec impétuosité, enfoncent d'abord les Goths, et, se livrant ensuite à l'ardeur du pillage, elles sont alors attaquées par les Barbares ralliés, qui en massacrent une partie et mettent le reste en fuite.

Bélisaire, avec ses braves, résista longtemps; mais il se vit enfin forcé de se

(1) An 537.

retirer. Bientôt la famine devint extrême dans Rome. L'armée de Bélisaire le pressait de combattre, préférant un trépas glorieux à une mort lente et douloureuse : Bélisaire, éclairé par la faute qui lui avait fait perdre la bataille de Rome, resta inflexible ; décidé à attendre les secours qu'il espérait, il ordonna de souffrir en silence. Telle était son autorité, qu'on souffrit et qu'on mourut sans se plaindre.

Enfin le renfort annoncé débarqua ; Zénon, Paul, Conon et Jean amenèrent trois mille Isaures et deux mille chevaux. L'intrépide Antonina sortit hardiment de Rome, et courut presser l'arrivée de ces troupes qui s'approchèrent de la ville. Alors Bélisaire, avec une partie de son armée, fait une fausse attaque contre les assiégeants, tandis qu'une autre division sort par une autre porte, anciennement murée, qu'on avait démolie pendant la nuit ; elle tourne les Goths ; les Barbares, chargés ainsi en tête et en flanc, ne combattent plus qu'en désordre, et l'épouvante se répand dans leurs bataillons. Ils fuient de toutes parts ; les vainqueurs en font un affreux carnage.

Après cette défaite, Vitigès, dont l'armée était ruinée par le fer, par la faim, par une maladie contagieuse, demanda la paix, et proposa de céder la Sicile, pourvu qu'on évacuât l'Italie. Bélisaire répondit ironiquement à cette demande dérisoire, en offrant au roi des Goths les Iles Britanniques.

Cependant on convint d'une suspension d'armes. Rome reçut dans ses murs un nombreux convoi, des vivres en abondance, et des troupes nouvellement débarquées ; enfin on conclut une trève pour un mois.

Ce que le Ciel offre le plus rarement à l'admiration de la terre, c'est une gloire pure et un bonheur sans nuage. Constantin, brave guerrier, général habile, mais avide de richesses, avait enlevé à Présidius, l'un de ses collègues, sa part du butin pris dans le camp des Goths. Antonina haïssait mortellement Constantin, parce qu'il avait découvert ses intrigues coupables, et inspirait de justes soupçons à Bélisaire ; cette femme, aussi artificieuse que peu fidèle, aigrit son époux contre celui qui voulait l'éclairer. Bélisaire, sortant de sa modération ordinaire, après une vive réprimande, donna l'ordre à ses soldats d'arrêter Constantin : celui-ci, furieux, tire son glaive, et veut en frapper son chef, qui, par un prompt mouvement, trouve à peine le moyen d'éviter le fer. Il fallait juger Constantin et le punir ; mais la justice paraît trop lente à une femme outragée. Antonina excite les gardes à la vengeance ; ils égorgent Constantin, et ce meurtre, permis par Bélisaire, tacha ses lauriers.

Au mépris de la trève, les Goths commettaient souvent des actes de violence ; les hostilités recommencèrent. Bélisaire sortit de Rome, livra bataille aux Goths, les défit, les poursuivit et en tua un grand nombre ; les suites de cette victoire furent la prise de Rimini et la levée du siége de Rome. Ce siége fameux avait duré un an.

L'Italie aurait été promptement conquise, si Justinien y eût envoyé sans retard le secours que Bélisaire demandait ; mais alors l'empereur ne s'occupait qu'à fonder des monastères, à bâtir des palais, et à troubler l'Église dont il prétendait terminer les querelles. Après avoir publié des lois sages contre la

simonie, il affranchit impolitiquement les prêtres de la juridiction des tribunaux; et comme il voulait que ses décrets fussent respectés en matière de dogme, ainsi qu'en toute autre, il s'égara dans ces subtilités, et tomba dans l'hérésie qu'il avait longtemps combattue.

Théodora, accoutumée à renverser tout ce qui lui résistait, voulait faire déposer le pape Silvère; l'empereur, moins violent, le renvoya à Rome, et chargea Bélisaire d'examiner sa conduite, ordonnant de lui laisser son siége s'il était innocent, de lui en donner un autre s'il se trouvait coupable.

Il était accusé d'intelligence avec Vitigès. Bélisaire, vainqueur de l'Afrique et de l'Italie, se laissait subjuguer par Antonina : cette femme sans pudeur servait fidèlement les passions haineuses de l'impératrice; elle obtint de la faiblesse de son époux l'exil du pontife dans une île où elle le fit assassiner.

Vigile, qui lui succéda, trompa Théodora et Antonina par une fausse soumission : dès qu'il fut assis sur la chaire de saint Pierre, il se déclara hautement pour l'orthodoxie.

Tandis que l'empereur épuisait ses trésors pour ne couvrir que de monuments fastueux l'empire qu'il aurait dû garnir de soldats et de forteresses, les Bulgares envahirent la Mœsie (1).

L'armée d'Illyrie les repoussa d'abord; mais comme elle revenait victorieuse, un autre corps de Bulgares l'attaqua inopinément, et la tailla en pièces.

Ces guerriers farouches effrayaient les Romains par une arme singulière : ils portaient au bout de leurs lances des filets qu'ils jetaient sur leurs ennemis. Le général romain Godillas, pris et enlevé dans un de ces lacs, en coupa les cordes avec son sabre, et dut ainsi à son courageux sang-froid la vie et la liberté.

Bélisaire poursuivait ses succès en Italie; Milan et Ancône furent délivrés des Goths. Narsès, qui depuis acquit tant de gloire, débarqua près de Ravenne avec cinq mille hommes. Justin, maître de la milice d'Illyrie, y descendit aussi à la tête de deux mille Hérules : les Goths, surpris, près de Rimini, par un corps que commandaient Martin, Jean et Ildiger, sont saisis d'une terreur panique, prennent la fuite, abandonnent leur camp, et, si la garnison de Rimini les eût alors chargés, leur armée aurait été détruite.

Bélisaire arrive au moment de la déroute de l'ennemi, et félicite les troupes des succès dus à l'habileté d'Ildiger. « Il n'en a point le mérite, répond Jean » avec audace; nous ne devons la victoire qu'au génie de Narsès. » Ce fut ainsi que commença la fatale querelle de Narsès et de Bélisaire : les envieux l'aigrirent, et tous ceux qu'importunait la grande renommée du conquérant de l'Afrique et du libérateur de Rome ne cessèrent d'exciter la jalousie naissante du favori de la fortune contre le favori de la gloire. Ils répétaient continuellement à cet eunuque ambitieux, qu'arrivé à la tête d'un si nombreux corps de troupes, il ne devait pas s'abaisser à servir d'ombre à Bélisaire : dès ce moment leur mésintelligence éclata.

(1) An 538.

Bélisaire, convoquant les chefs de l'armée, leur dit : « Ne vous laissez point
» tromper par vos premiers avantages. Vous méprisez à tort l'ennemi, il est
» encore à craindre; la prudence seule consolide les succès, la présomption
» égare ou endort. Je vois que les Goths inondent l'Italie jusqu'aux portes de
» Rome; Vitigès occupe Ravenne; Wrayas, maître de la Ligurie, investit Mi-
» lan; Auxime est défendu par une forte garnison : nous sommes enveloppés
» de toutes parts. Je suis instruit qu'une nombreuse armée de Francs se prépare
» à grossir près de Gênes la foule de nos ennemis; notre ruine est certaine, si
» nous perdons un temps précieux : notre célérité seule peut diviser les Bar-
» bares, et les vaincre en les étonnant. Il faut que la moitié de nos troupes dé-
» livre Milan, et que l'autre s'empare d'Auxime; nous marcherons après contre
» les Francs et contre Vitigès. »

Narsès combattit cet avis; il proposa de réunir les deux armées pour attaquer d'abord Ravenne. Ces deux opinions partageaient les esprits. Bélisaire, qui savait que les dissensions intestines perdent les armées et les États, trancha la difficulté en lisant devant tous les chefs une dépêche secrète qu'il avait reçue de l'empereur. Justinien déclarait, par cette lettre, qu'en envoyant Narsès en Italie, il ne lui donnait que l'intendance et non le commandement de l'armée.

Après avoir entendu ces mots, il ne restait plus qu'à obeir; cependant l'ambitieux Narsès refuse de se soumettre. Bélisaire ordonne aux troupes de marcher; mais, lorsqu'il est près d'Urbin, les légions du parti de Narsès l'abandonnent, espérant qu'avec le peu de forces qui lui restent, un échec consommera sa perte.

En ce moment la fortune secourut Bélisaire : une fontaine, qui seule fournissait d'eau les habitants d'Urbin, s'étant tout à coup tarie, la garnison effrayée capitula, et cette ville forte se soumit. Profitant de cet avantage, Bélisaire surprit Orvietto et s'approcha de Milan : les rebelles, commandés par Jean et Justin, refusèrent quelque temps d'exécuter ses ordres et de le rejoindre; enfin ils obéirent, mais arrivèrent trop tard. Cette lenteur eut des suites funestes; Milan fut pris et saccagé par les Barbares : le récit sans doute exagéré de Procope porte à trois cent mille le nombre des victimes qui périrent dans cette ville sous le fer des Goths. Bélisaire, en y entrant, n'y trouva que des cadavres et des ruines.

L'empereur, informé de ce désastre, rappela Narsès; les Hérules, opiniâtres dans leur résistance, le suivirent. Bélisaire, impatient d'achever la conquête de l'Italie, vint assiéger Auxime. Vitigès épouvanté implorait le secours de Vacon, roi des Lombards, de Chosroès, roi de Perse, de Théodebert, roi des Français : le premier resta neutre; Chosroès exigea de l'empereur d'Orient un fort tribut, prétendant qu'il devait à son inaction la conquête de l'Afrique; et, sur le refus de Justinien, il lui déclara de nouveau la guerre.

Théodebert, à la tête de cent mille hommes, traversa les Alpes, dans le dessein, non de secourir les Goths, mais de s'emparer de l'Italie.

Il avait peu de cavalerie; ses nombreux fantassins étaient armés d'une épée, d'un bouclier, d'une lourde hache, nommée *francisque* : avec cette hache, ils

brisaient d'abord le bouclier de l'ennemi, qu'ils frappaient ensuite de leur épée.

Les Goths, regardant le roi de France comme un allié, lui ouvrirent le passage du Pô, et l'attendirent près de Pavie; leur erreur ne fut pas de longue durée, les Français se jetèrent sur eux et les massacrèrent : une division de Romains, laissée dans cette contrée par Bélisaire, fut surprise par les Barbares, et se sauva en Toscane.

Théodebert était brave, mais il ne savait pas profiter de la victoire; au lieu de poursuivre rapidement sa marche, il pilla la Ligurie : la famine succéda à la dévastation, et la peste à l'intempérance. Théodebert se retira, et l'on vit ainsi disparaître tout à coup ce torrent qui menaçait d'étendre ses ravages jusqu'à Rome.

Bélisaire écrivit au roi français pour lui reprocher vivement l'injustice de son agression et les excès honteux qui avaient terni sa renommée.

Tout cédait aux armes du général romain : Auxime se rendit à lui; et réunissant enfin toutes ses troupes, il vint investir Vitigès dans Ravenne.

Les rois de France offraient leurs secours au roi des Goths, pourvu qu'il consentît à partager avec eux l'Italie. Bélisaire, informé de cette négociation, la fit échouer; mais, au moment où il se voyait près d'achever sa glorieuse entreprise et de rendre enfin l'Italie à l'empire, la faiblesse de Justinien l'exposait à perdre le fruit de son courage. L'empereur, las de la guerre, autorisa son général à conclure la paix en cédant à Vitigès tout le pays situé au delà du Pô.

Bélisaire ne fit aucun usage de cet ordre, et pressa le siége. Les Goths, comme tous les belliqueux habitants du Nord, méprisaient les rois vaincus, et ne respectaient le diadème que lorsqu'il était ceint de lauriers : pleins d'admiration pour Bélisaire, ils offrirent la couronne au héros qui les avait vaincus; Vitigès lui-même se vit forcé, par le vœu unanime, de souscrire à cette proposition.

Bélisaire ne voulait ni trahir l'empereur, ni conclure la paix honteuse que ce prince l'avait chargé de signer. Décidé à résister également à la faiblesse et à l'ambition, il rassemble ses officiers, et leur déclare qu'il a trouvé le moyen de prendre Ravenne sans combattre, de s'emparer de la personne de Vitigès et de rendre l'empereur maître de l'Italie.

Dissimulant avec art son dessein, il se contenta d'assurer les Goths qu'aucun d'eux ne perdrait ses dignités ni ses biens, et qu'il ne ferait aucune distinction entre eux et les Romains.

Par cette réponse, les Barbares furent persuadés qu'il acceptait la couronne, Ravenne lui ouvrit ses portes, et il y entra en triomphe comme un monarque dans sa capitale.

Procope raconte que les femmes des Goths, qui, sur la renommée des Romains, les avaient crus d'une grandeur proportionnée à celle de leurs exploits; surprises de la petitesse de leur taille, reprochèrent vivement à leurs époux d'avoir été assez lâches pour s'être laissé vaincre par de tels hommes.

Bélisaire, entré dans le palais du roi des Goths, maître de son trône et de ses trésors, fit arrêter Vitigès par sa garde, le retint prisonnier, et déclara qu'il refusait le sceptre qu'on lui avait offert.

Peu d'hommes sont assez purs pour croire à un pareil désintéressement : on écrivit à l'empereur que Bélisaire le trahissait, et ne feignait de refuser le pouvoir suprême que dans l'espoir d'être forcé à l'accepter.

Cependant les Goths, qui campaient à Pavie, avaient élu pour roi Ildibade; celui-ci offrit encore le diadème à Bélisaire : « Pourquoi, disait-il à ce héros, » vous abaisser au pied du trône d'un prince ingrat et efféminé? Il ne vous » convient point d'être l'esclave de Justinien; la première place du monde vous » appartient. Tous les Goths vous déclarent de nouveau, par ma voix, que le » grand capitaine qui les a vaincus leur paraît seul digne de les gouverner. » Ildibade, leur prince, dépose lui-même la couronne à vos pieds. » Bélisaire répondit : « Je dois tout à Justinien, il a reçu mes serments; jamais je ne le » trahirai. »

Après ce refus solennel, il s'embarqua pour Constantinople, et, pour la seconde fois, y entra triomphant des ennemis de l'empire et des siens.

Ce triomphe, un des plus glorieux dont Rome se fût honorée, eût été sans tache, si le triomphateur n'y eût pas traîné à sa suite Vitigès, qu'il avait, non point pris, mais trompé : la politique la plus habile, la gloire la plus éclatante, ne peuvent justifier la perfidie.

Antonina, dans la capitale, se montra aussi active en intrigues qu'elle l'avait été à la guerre. Sa protectrice, Théodora, voulait perdre le ministre Jean de Cappadoce; mais il était difficile de renverser un homme fort de la confiance de l'empereur, et dont la science et l'adresse compensaient aux yeux du prince les vices et la cupidité. Jean était ambitieux : Antonina se chargea de le faire tomber dans un piége; elle y parvint. Feignant d'être mécontente de la cour, exaltant les services de son époux, et se plaignant de l'ingratitude de Justinien, qui brillait d'une gloire empruntée à ses généraux et à ses ministres, elle flatta adroitement la vanité du favori, et lui fit entrevoir l'espérance d'arriver au pouvoir suprême, avec le secours de Bélisaire et de l'armée qui lui était dévouée : elle l'engagea ainsi dans une apparente conspiration, et en informa l'impératrice.

Théodora envoie chez elle des gardes; ils s'y cachent avec leurs chefs, Narsès et Marcel. L'imprudent ministre arrive le soir au rendez-vous donné par l'artificieuse Antonina; il y parle avec violence de l'incapacité, de l'ingratitude de Justinien; il explique son plan pour le renverser du trône : la garde paraît alors; Jean résiste, combat, se sauve et se réfugie dans une église. Il y fut arrêté; l'empereur le destitua, confisqua ses biens et l'exila.

Ce patricien naguère consul, préfet de la capitale, premier ministre et presque maître de l'empereur et de l'empire, maintenant jeté dans une prison, dépouillé de tous ses biens, après avoir souffert mille tortures, parcourut l'Orient et l'Égypte, presque nu, et demandant l'aumône : tout l'avait abandonné, hors l'ambition et l'espérance; dans son abaissement, il rêvait toujours

au trône, et se flattait encore d'y monter. Dix ans après, ayant trouvé le moyen d'exciter à la révolte la populace dans la ville de Dara, il se fit couronner par elle, et la gouverna en tyran. Mais, peu de temps après, une troupe de citoyens, animés par le patricien Anastase et par l'évêque, força les portes de son palais, égorgea sa garde et le tua.

Cependant Chosroès avait profité, pour s'agrandir, de l'éloignement de l'élite des troupes romaines et des fautes de Justinien; le roi des Goths l'avait excité à la guerre, en lui faisant craindre que sa propre ruine ne suivît celle des Goths et des Vandales.

L'empereur, trompé par le délateur Accacius, avait fait assassiner Amasaspe, gouverneur d'Arménie, soupçonné d'intelligence avec les Perses : l'accusateur reçut pour récompense le rang, les terres et le gouvernement de sa victime; mais il opprima tellement cette province, que le peuple, poussé à la révolte par l'excès du désespoir, le massacra.

Sittas, envoyé pour réprimer et punir les rebelles, périt dans un combat; Buzès le remplaça. Les Arméniens, redoutant ses rigueurs, invoquèrent le secours des Perses. Chosroès, favorisé dans ses projets par cette révolte, convoqua les états de son royaume et leur proposa de déclarer la guerre aux Romains. Nulle occasion ne s'était montrée plus favorable pour satisfaire leur ancienne animosité contre l'empire : Bélisaire était alors occupé à combattre Vitigès; l'Arménie appelait un libérateur, et les Huns, franchissant le Danube, ravageaient la Grèce : bientôt ils portèrent leurs armes jusque sous les remparts de Constantinople; et ne se retirèrent qu'avec un butin immense et cent vingt mille prisonniers.

L'empereur trouvait difficilement des recrues dans ses États épuisés; cherchant à gagner du temps pour rassembler quelques moyens de défense contre l'orage qui le menaçait, il envoya Anastase comme ambassadeur près de Chosroès. Ses lettres, ainsi que les réponses du roi persan, ne contenaient, suivant la coutume du temps, que des maximes et des lieux communs de morale, démentis par la conduite des deux souverains. Tous deux s'étendaient longuement sur les devoirs des princes, sur la fidélité due aux serments, sur les malheurs de la guerre, sur la facilité de rompre la paix, sur la difficulté de renouer des liens rompus; car alors les empereurs argumentaient comme des Grecs, agissaient comme des Barbares, et ne savaient plus combattre comme des Romains.

Chosroès entra dans l'empire avec une forte armée, conquit la Palestine, la Syrie, et attaqua l'Égypte : quelques villes furent prises d'assaut; d'autres, en plus grand nombre, lui ouvrirent leurs portes. D'abord, comme un torrent, il dévastait tout; mais, depuis, l'amour que lui inspira une captive romaine, Euphémie, le rendit moins impitoyable pour les vaincus.

Buzès, envoyé pour le combattre, sortit d'Hiéropolis avec un faible corps de troupes, s'avança imprudemment, fut enveloppé et ne parut plus.

Germain, neveu de l'empereur, arriva seul à Antioche, en releva les fortifications, et chercha vainement à ranimer le courage des habitants par l'espoir

d'un prompt secours. Chosroès marchait toujours rapidement; la terreur le précédait. Berrhée voulut résister, et fut livrée au pillage.

L'approche des Perses réveille cependant l'ardeur de la jeunesse d'Antioche; elle veut défendre l'ancienne capitale d'Orient : les vieillards, les grands, l'évèque, conseillent inutilement d'éloigner l'ennemi en lui payant un tribut, et de racheter avec de l'or une liberté que le fer ne peut défendre.

L'armée perse arrive sur l'Oronte : les Romains, saisis d'une terreur panique, n'en défendent point le passage; ils prennent la fuite. Chosroès, qui s'attendait à un long siége, s'approche avec défiance de la ville; l'abandon des remparts lui paraît un piége : il prend la lâcheté pour un stratagème. Cependant rassuré par un long silence, par une vaste solitude, il entre : quelques jeunes Romains, préférant la mort à la honte, chargent au milieu des rues les Perses et sont passés au fil de l'épée. Une foule de femmes distinguées, abandonnées par leurs pusillanimes époux, échappent aux outrages des vainqueurs en se jetant dans l'Oronte.

Chosroès, affectant une clémence hypocrite, permet aux habitants de se retirer et d'emporter leurs richesses; il craignait leur désespoir et leurs rassemblements : quand ils furent dispersés, on les tua sans péril.

Les ambassadeurs de Justinien vinrent alors demander la paix. Chosroès y consentit en exigeant un tribut annuel, au moyen duquel les Perses se chargeraient de défendre contre les Huns et les Turcs les portes Caspiennes; les ambassadeurs répondirent que la dignité de l'empire ne pouvait se soumettre à cette humiliation : « Les Romains peuvent bien, répliqua le roi, accorder un » subside à un monarque vainqueur, puisque depuis si longtemps ils paient » de honteux tributs à vingt peuples barbares. »

Les ambassadeurs promirent un tribut de cinquante mille écus d'or; Justinien ne ratifia pas le traité. Chosroès excita l'indignation des chrétiens, en relevant dans Séleucie le culte du soleil; il revint ensuite près d'Antioche sacrifier aux nymphes dans le bois de Daphné : mais, sur la nouvelle d'une irruption des Huns dans la Lazique, que les Romains laissaient sans défense, il se porta, avec l'élite de ses troupes, sur les rives de la mer Caspienne.

Telle était la situation brillante du roi de Perse et l'état déplorable de l'empire, lorsque Bélisaire revint à Constantinople triompher de Vitigès et de l'Italie. L'empereur le nomme général de l'Orient; son nom seul paraît créer une armée : il la rassemble, la discipline, et, loin de se borner à une faible défensive qui augmente toujours la crainte, il se décide à l'attaque qui réveille le courage.

Ayant chargé son lieutenant Pierre de contenir avec quelques troupes le général persan Nabadès, que Chosroès avait laissé à la tête d'une armée près de Nisibe, il s'avance sur la frontière de Perse. Pierre avait ordre de ne point combattre; il désobéit, et attaque les Perses qui le forcent de fuir. Bélisaire vole à son secours, défait complétement les ennemis, entre en Perse, s'empare de la ville de Sisauranum, et donne l'ordre au roi des Arabes, Arèthès, de parcourir et de piller la Syrie.

Chosroès apprend avec surprise que ses conquêtes sont perdues, que ses propres États sont envahis, et qu'un seul homme a changé son destin. Il revient en Perse avec toutes ses troupes.

Cependant Bélisaire luttait vainement avec son génie contre la fortune. Aréthès, avide de butin, et voulant garder les richesses conquises par sa tribu en Assyrie, se sépare de l'armée romaine qu'il devait couvrir : il la laisse sans secours et sans nouvelles. La défection, et l'envie toujours attachée à la gloire, excitent une sédition dans l'armée : elle accuse son sauveur de la perdre ; enfin elle demande à grands cris qu'on la ramène dans l'empire.

Bélisaire, vainqueur du courage des ennemis, est forcé de céder à la lâcheté des siens : il ordonne à regret la retraite ; la calomnie lui en fait un crime ; il est rappelé, et une éclatante disgrâce devient la récompense dont Justinien paie de si glorieux travaux.

Chosroès ne trouve plus d'ennemis à combattre, il s'avance en Palestine, dans le dessein de livrer Jérusalem au pillage : la peur rentre dans le palais de Justinien, et y ramène tardivement la justice. Bélisaire est de nouveau renvoyé en Orient ; mais il n'y trouve plus ni trésors ni soldats : les troupes s'étaient débandées ; l'argent avait été dilapidé ; les généraux avaient fui.

Le conquérant de l'Italie arrive seul dans Hiéropolis, que défendait encore une faible garnison : il la réunit ; mais, au lieu des acclamations accoutumées, il n'entend plus que des gémissements ; les plus timides conseillent la fuite, les plus braves la retraite. « Compagnons, leur dit-il, lorsque l'ennemi attaque » non les frontières, mais le cœur de l'empire, la prudence n'est plus de saison ; » la mort vaut mieux que la honte ; ne vous cachez plus à l'abri de vos rem- » parts ; sortez intrépidement d'Hiéropolis. Suivez-moi : nous donnerons aux » Perses plus d'occupations et de craintes qu'ils ne le pensent. »

Dès qu'on voit dans les plaines de Syrie l'étendard et la tente de Bélisaire, la renommée, qui grossit tout, lui prête une armée. Chosroès, trompé par ce grand nom, lui envoie un ambassadeur chargé de se plaindre de la mauvaise foi de Justinien, qui avait refusé de confirmer le traité conclu à Antioche.

L'habile général avait dispersé sur une vaste étendue de terrain boisé les tentes de la faible garnison qui le suivait ; on aurait cru, au premier coup d'œil, à l'éloignement, à la multiplicité des feux, que de nombreuses légions couvraient le pays. L'ambassadeur trouve Bélisaire dans une cabane, entouré de soldats désarmés, vêtus de lin : les uns portaient des fouets, d'autres des arcs ; et, si près de l'immense armée des Perses, les Romains, comme leur général, livrés à un calme profond avec une entière sécurité, paraissaient plus occupés de la chasse que de la guerre.

Bélisaire reçut l'envoyé du roi avec une hauteur dédaigneuse, le chargeant pour toute réponse de lui dire qu'il devait, s'il voulait la paix, faire des propositions plus convenables, ou s'attendre à de sanglants combats avant de pénétrer jusqu'à son camp.

Cet artifice réussit complétement. Chosroès, voyant Bélisaire sans crainte, lui supposa de grandes forces : il conclut la paix, et apprit ensuite, avec autant

de regret que d'étonnement, qu'il n'aurait eu à combattre qu'un général arrivé en poste de la capitale, et qui n'était suivi que d'une faible escorte.

Ce traité fut d'autant plus heureux pour l'empire que, dans ce même temps, d'autres généraux de Justinien, sortant d'Arménie, s'étaient fait battre sur les frontières de Perse. La paix fut ainsi rétablie entre les deux empires; les rois des Sarrasins, Aréthès et Alamandar, qui avaient servi, l'un les Romains, l'autre les Perses, continuèrent seuls à se faire la guerre.

Justinien, tardivement éclairé par les malheurs qu'avait accumulés sur l'empire sa funeste imprévoyance, répara les villes que les Huns venaient d'incendier, construisit des retranchements le long du Danube, et fortifia le pas des Thermopyles, mieux défendu autrefois par le courage que par l'art.

Ces travaux utiles, mais chers, ne lui firent pas discontinuer les monuments dispendieux sur lesquels sa vanité croyait fonder sa gloire. L'église de Sainte-Sophie, enrichie d'or et embellie par un nombre infini de colonnes du marbre le plus précieux, fut achevée : elle surpassait, dit-on, en richesse, tout ce qu'on avait raconté du temple de Jérusalem; et l'empereur, enivré d'orgueil en admirant ce superbe édifice, s'écria : « Enfin, Salomon, je t'ai vaincu! »

La prudence, la gloire et la fortune semblaient être sorties d'Italie avec Bélisaire; ses lieutenants, par leur faiblesse, laissèrent la discipline se relâcher; leur mauvaise foi irrita les Goths; leur cupidité opprima les peuples : le surintendant des finances, ou logothèthe, se rendit également odieux aux Romains et aux Barbares par ses concussions; l'avarice de cet homme, nommé Alexandre, le porta à rogner les monnaies, ce qui le fit appeler par le peuple le *cisoir*.

Dès qu'une autorité ne sait ni se faire respecter par la justice ni se faire craindre par la force, on ne tarde pas à secouer son joug. Ildibade rassemble un faible corps de Goths, lève l'étendard de la révolte, attaque près de Trévise les Romains commandés par Vital, et les met en fuite (1). Le prince des Goths ne jouit pas longtemps de ce succès; sa femme, jalouse de l'épouse d'un chef de cette nation, nommé Wrayas, le fit assassiner. La vengeance suivit le meurtre; Ildibade fut tué dans un festin. On choisit, pour le remplacer, Éraric, ruge de nation; il régna peu de jours. Après sa mort, les Goths offrirent la couronne à Baduella, que ses exploits avaient fait surnommer Totila, c'est-à-dire l'*immortel*.

Il avait reçu de la nature les qualités qui font les héros. Bélisaire avait tellement moissonné ce peuple, que ses guerriers, qui sous Vitigès s'étaient élevés au nombre de deux cent mille hommes, ne reprirent les armes qu'au nombre de mille, et ne purent réunir que cinq mille combattants, lorsque Totila se mit à leur tête pour reconquérir l'Italie.

Vérone fut reprise par les Romains et prise par les Goths. Artabaze, lieutenant de l'empereur, livra bataille près de Faënza. Il combattit comme un vaillant soldat, il tua de sa main un Goth dont la taille gigantesque répandait partout

(1) An 540.

l'effroi; mais les armées ont plus besoin de la tête d'un chef que de son bras. Artabaze, général malhabile, se laissa tourner par ses ennemis, qui le défirent et lui enlevèrent tous ses étendards.

Les lieutenants de Totila, Bléda, Rodéric et Uliaxis, se rendaient aussi redoutables par leur vaillance que par leur union. Les généraux romains, Martin, Bessas, Cyprien et Jean le Sanguinaire, jaloux l'un de l'autre, ne pouvaient s'accorder. Leur division causa leur ruine : ils perdirent une seconde bataille; le carnage fut affreux; le peu de Romains qui échappèrent au massacre se renfermèrent dans les villes.

Totila les assiégea successivement, et en peu de temps acheva la conquête de presque toute l'Italie. Ces événements se passèrent sous le consulat de Basile, dernier consul nommé par Justinien : dans les actes publics on data ainsi : en 542, la première année après le consulat de Basile; en 543, la seconde après ce même consulat; et l'on suivit cet usage jusqu'en 587, époque à laquelle on commença à compter les années de la naissance de Jésus-Christ et du règne de l'empereur.

Justinien, effrayé des progrès des Goths, envoya des troupes en Italie sous la conduite de Maximin. Démétrius reçut l'ordre d'en lever dans l'Italie même; mais aucun habitant n'y voulut prendre les armes. Une tempête dispersa la flotte de Maximin; les Goths s'emparèrent des vaisseaux, et massacrèrent les équipages.

Démétrius, tombé dans une embuscade, fut pris et envoyé, la corde au cou, à Naples. On lui promit la vie, s'il déterminait les habitants de cette ville à se rendre; sa lâcheté et la leur le sauvèrent. Totila, plus habile et peut-être plus vertueux que ses ennemis, ne permit à ses troupes aucun pillage, et condamna même à mort un de ses guerriers qui avait outragé la fille d'un soldat romain.

Dans ce même temps, Justinien fut attaqué d'une maladie contagieuse qui exerçait de grands ravages dans l'Orient. Déjà l'ambition et l'intrigue s'agitaient pour lui donner un successeur. L'empereur, étant rétabli, punit comme conspirateurs tous ceux qu'il crut avoir aspiré au trône; et, comme l'opinion publique avait désigné Bélisaire, sa perte fut résolue. L'impératrice le sauva. Cet illustre et infortuné général connaissait alors les désordres de sa femme; ses yeux longtemps fermés s'étaient ouverts. Théodora exigea, pour lui faire obtenir sa grâce, qu'il se réconciliât avec son indigne épouse. Bélisaire, conquérant de l'Afrique et de l'Italie, Bélisaire, que dans les combats jamais aucun péril n'effrayait, parut perdre son courage dans l'air contagieux de la cour; il tomba aux pieds d'Antonina, retrouva la bienveillance de son maître, et ternit ainsi l'éclat de sa belle vie.

Le sort lui réservait encore des jours de gloire pour réparer un instant de honte. Tout fuyait devant Totila; l'Italie était perdue, Rome menacée : Bélisaire parut la seule digue qu'on pût opposer à ce torrent; il reçut l'ordre de partir, s'embarqua, et entra dans Ravenne, n'ayant sous lui que quatre mille hommes.

Avec ces faibles moyens il ose tenir la campagne, manœuvre habilement, secourt Auxime, et livre avec avantage plusieurs combats, où la gloire de son nom fait encore pencher en faveur de ses armes les balances de la fortune.

Totila, dont les succès avaient grossi les forces, les divisa; et, tandis qu'une partie de son armée s'opposait à Bélisaire, avec l'autre il prend Spolette, et vient assiéger Rome qui n'était défendue que par trois mille soldats sous les ordres de Bessas.

Valentin et Phocas s'approchent pour le secourir; les Goths les enveloppent et passent leurs troupes au fil de l'épée. La flotte romaine, partie de Sicile, est prise et détruite par les Barbares.

Rome était alors livrée aux horreurs de la famine : Bélisaire se dégage des obstacles qui l'arrêtaient, chasse les Goths d'Otrante, et vole au secours de la capitale. Mais la trahison, plus rapide que sa marche, le prévient : d'indignes citoyens ouvrent la porte Asinaire à l'ennemi; la garnison trouve à peine le temps de sortir par une autre porte; Totila est maître de Rome, il empêche le massacre et permet le pillage.

Les sénateurs, accablés par lui de reproches, sont pour la plupart réduits à demander l'aumône. Cependant Totila, vainqueur, craignait la fortune et le génie de Bélisaire : plus jaloux d'affermir son autorité que de l'étendre, il écrivit à Justinien pour demander la paix : « Adressez vous à Bélisaire, lui répon» dit l'empereur : je lui ai donné pouvoir de faire à son gré la paix ou la » guerre. »

Bélisaire, digne de cette confiance, aurait préféré la mort à un traité honteux; ses mouvements furent si habiles, qu'il tint à son tour Totila assiégé dans Rome. Le roi des Goths n'espérant pas pouvoir tenir longtemps dans cette cité populeuse, privée de vivres, résolut de la détruire plutôt que de la rendre.

Informé de ce funeste dessein, Bélisaire lui écrivit en ces termes : « Les fon» dateurs des villes s'immortalisent, leurs destructeurs se déshonorent; les » uns sont les bienfaiteurs, les autres les fléaux de l'humanité. Tout l'univers » admire et respecte la majesté de la reine des cités du monde; elle est illustrée » par une longue suite de rois, de consuls et d'empereurs; une foule d'édifices » superbes consacrent le souvenir de leur puissance, de leur gloire et de leurs » triomphes. Votre épée veut, dit-on, effacer l'honneur des siècles passés, et » priver les siècles à venir d'un si magnifique spectacle : si la victoire vous » favorise, combien vous gémirez d'avoir ainsi détruit le plus beau monument » de vos conquêtes! Si vous succombez, quel droit funeste ne nous donnez» vous pas de porter la flamme dans vos propres cités? Le monde entier vous regarde; il attend votre détermination pour décider quel est le titre qui doit » honorer ou flétrir éternellement le nom de Totila. »

Le roi des Goths, ému par cette lettre, lui répondit : « Je reconnais la sa» gesse de vos conseils, j'en profiterai. » Il fit sortir de Rome tous les habitants, les dispersa dans la Campanie, s'éloigna de Rome avec son armée, et laissa cette reine du monde debout, mais solitaire, isolée, et semblable à une ombre majestueuse sur un tombeau.

Bélisaire, actif, infatigable, suit les mouvements de l'ennemi, le harcèle, profite de ses moindres fautes, bat son arrière-garde, reprend Spolette, fait fortifier Tarente, remporte encore une victoire, et rentre dans Rome vide de citoyens, et peuplée seulement, pendant quelques jours, par ce grand homme et par ses braves soldats; il en répare promptement les fortifications, y rappelle les habitants et l'abondance.

Totila, secouru par de nombreuses tribus de Barbares, revient camper sur les bords du Tibre : Bélisaire et lui se livrent de fréquents et de sanglants combats. Le général romain voyait sans cesse diminuer le petit nombre de ses guerriers; les uns succombaient à la fatigue, les autres étaient moissonnés par le fer; et l'empereur, livré aux intrigues de la cour et aux querelles des prêtres, le laissait sans secours en Italie.

Indigné de cet abandon, il écrivit à Justinien : « Je suis venu dans cette con- » trée, dénué d'armes, d'hommes et d'argent; le peu de troupes que j'y ai » trouvées sont sans courage et sans discipline : accoutumées aux revers, elles » plient devant leurs ennemis et résistent à leurs chefs. Si vous n'avez voulu » qu'envoyer Bélisaire en Italie, Bélisaire est au milieu de l'Italie; si vous » voulez qu'il chasse les Barbares, donnez-lui les forces nécessaires pour » les vaincre. » L'empereur resta dans le même silence et dans la même inaction.

Le seul appui de Bélisaire contre la cour et contre l'envie était Théodora : elle mourut (1), après avoir gouverné longtemps l'empereur et l'empire en maîtresse absolue. Vantée par les courtisans, détestée par les gens de bien, redoutée de tous, elle ruina l'État, les mœurs et l'Église. Cette courtisane couronnée prodiguait les emplois et les richesses aux anciens complices de ses débauches; sa faveur était une égide inviolable pour les femmes déréglées. Les murmures des époux trahis étaient punis par elle comme des crimes. Aucune dignité ne mettait à l'abri de sa vengeance. Le patrice Bassus, et Callinique, gouverneur de Cilicie, furent égorgés par ses ordres; elle augmenta les troubles de l'Église, en intervenant avec passion dans ses querelles : les hérétiques la prônèrent, les catholiques flétrirent sa mémoire. Par son orgueil, par ses vices et par son courage, cette impératrice semblait réunir en elle les deux caractères d'Agrippine et de Messaline; et, lorsqu'elle mourut, dans tout l'empire Justinien fut le seul qui la pleura.

Ce prince faible semblait de plus en plus indifférent au sort de l'Italie. Bélisaire, après avoir vainement exposé sa liberté et sa vie, en allant chercher en Sicile des renforts qu'il ne trouva pas, fatigué de l'esprit séditieux des habitants de Rome qui voulaient se rendre à Totila, crut, peut-être avec raison, qu'on ne le laissait en Italie, sans forces, sans trésors, que pour flétrir ses premiers lauriers et le faire errer comme un fugitif sur l'ancien théâtre de sa gloire : il demanda et obtint son rappel, s'éloigna de Rome en versant des larmes, et rentra à Constantinople, non en triomphateur comme autrefois, mais comme

(1) An 547.

une illustre victime dont le malheur, objet de deuil pour l'empire, était un sujet de triomphe pour l'envie.

L'empereur, par sa jalousie et par son ingratitude, excitait le ressentiment des hommes qui l'avaient le mieux servi; tous ne ressemblaient pas à Bélisaire : ce grand homme oubliait les injustices de son prince, et ne se souvenait que de ses bienfaits. Artabane, que ses exploits en Afrique et la mort du tyran Gontaris avaient rendu célèbre, aspirait à la main d'une nièce de l'empereur : refusé avec mépris par le prince, il se joignit aux mécontents et conspira. Son complot fut découvert, le sénat le condamna à mort; Justinien lui fit grâce et ne le priva que de son rang.

A cette époque, les Français parurent disposés à se brouiller avec les Goths : Totila avait demandé en mariage la fille de Théodebert; le prince français répondit avec fierté que sa fille était destinée à un roi, et qu'il ne pouvait regarder Totila comme roi d'Italie, puisque après avoir pris Rome il n'avait pas su la conserver.

Justinien, voulant d'abord profiter de cette mésintelligence, flatta la vanité du roi de France, en ordonnant que ses monnaies eussent cours dans l'empire; mais son propre orgueil lui fit perdre bientôt le fruit de cette condescendance. Dans un édit où il rappelait fastueusement toutes ses conquêtes, ou plutôt celles de Bélisaire, il prit imprudemment le titre de vainqueur des Français : Théodebert, irrité, conclut une alliance avec les Goths, et résolut de porter ses armes jusqu'à Constantinople. Sa mort et la faiblesse de son fils préservèrent de ce danger l'empire, qui n'aurait pas probablement, dans sa décadence, repoussé des ennemis si vaillants et si nombreux.

L'empereur, au lieu d'employer tous ses efforts pour défendre le reste de l'Italie, borna sa faible politique à donner quelques secours aux Lombards et aux Gépides contre les Goths; il aurait plutôt dû les laisser se détruire entre eux.

L'actif Totila, profitant de cette indolence, assiégea Rome et s'en rendit maître (1). Diogène, à la tête d'une faible garnison, lui opposa une longue résistance. Paul, capitaine de la garde de Bélisaire, se trouvait alors dans cette ville : cet officier intrépide, digne de son général, ne voulut point se rendre, même lorsque Rome eut ouvert ses portes; il se renferma dans le mausolée d'Adrien, avec quatre cents braves que Bélisaire avait accoutumés à mépriser tous les périls. Sans vivres, sans secours, assiégé par une armée, il combattit comme s'il espérait vaincre, attaqua souvent les assiégeants, porta la mort dans leurs rangs, et força le roi à lui accorder une capitulation honorable.

Totila repeupla Rome, fit revenir les sénateurs et consola les Romains de leur humiliation, de leur ruine, en leur rendant les jeux du cirque ; il porta ensuite ses armes en Sicile, dont le pillage enrichit ses avides soldats.

Au bruit de ces désastres, Justinien, qui se réveillait toujours trop tard, confia une flotte à la bravoure d'Artabane, qui chassa les Goths de la Sicile.

(1) An 549.

Germain, l'espoir alors de l'empereur et de l'empire, reçut l'ordre de marcher avec une armée contre Totila; une mort subite le frappa et consterna le peuple : car on espérait qu'il succéderait à son oncle, et qu'on verrait en lui un empereur digne d'occuper le trône de Constantin, de Julien et de Théodose.

Les Huns et les Esclavons renouvelaient leurs ravages; les Perses combattaient les Romains dans la Lazique; les généraux de Justinien les repoussèrent : d'affreux tremblements de terre désolèrent encore l'Asie.

Le roi des Goths continuait, sans obstacle, à reconquérir le reste de l'Italie. Au lieu de lui opposer Bélisaire, dont l'Orient et l'Occident célébraient la gloire, tandis que son nom semblait oublié à la cour, Justinien nomma général de l'armée d'Occident son chambellan Narsès; tout l'empire vit avec étonnement un tel choix. Ce vieil eunuque, nourri dans les intrigues du palais, ne s'était fait connaître, treize ans auparavant, que par une courte apparition dans les camps, et par sa jalousie contre Bélisaire.

Étranger, captif, esclave, maltraité par la nature qui lui avait donné une figure basse et une taille courte, mutilé par les hommes, rien ne pouvait annoncer son élévation. Il dut sa fortune à un caprice de l'empereur, et sa gloire à son génie.

Les circonstances développent les grands hommes : lorsque le sort, tirant Narsès de la foule des domestiques et des courtisans, l'eut mis en lumière, on reconnut en lui, avec surprise, un génie vaste, une activité prudente, et une profonde connaissance des hommes.

Ce général se montra également prompt à vaincre, habile à profiter de la victoire, sévère et généreux, économe et libéral, éloquent et juste, vertueux même toutes les fois qu'un trop grand intérêt n'opposait pas son ambition à sa vertu : chef habile, il organisa savamment son armée; heureux favori, il sut se faire donner abondamment toutes les forces et les moyens dont on avait laissé manquer Bélisaire.

Le desir de reconquérir l'Italie, et l'imminence des dangers qui menaçaient alors l'empire, forcèrent l'empereur à quitter momentanément ses occupations favorites, la jurisprudence et la théologie; il devenait urgent de négocier et de combattre : il céda à Théodebert, roi de France, une partie de la Ligurie, et obtint par là qu'il resterait neutre entre lui et les Goths.

Une flotte impériale battit celle de Totila, mais ne put empêcher ses troupes de s'emparer de la Sardaigne et de la Corse. L'empereur détacha les Gépides de l'alliance des Esclavons et des Lombards, contre lesquels il envoya les généraux Jean et Valérien, qui les battirent d'abord; mais ensuite les Lombards, les ayant attirés dans une position désavantageuse, remportèrent sur eux une victoire complète. Quarante mille Romains et quatre généraux périrent dans cette bataille; le reste prit la fuite.

Dans le même temps Narsès débarqua en Italie, à la tête de la plus forte armée que l'empire eût rassemblée depuis un siècle; il marcha le long de la mer, entra dans Ravenne, s'avança près de Rimini, défit un corps de Goths, et tua l'officier qui le commandait.

Les généraux, ainsi que les soldats, voulaient qu'on assiégeât les villes, les uns dans le dessein de s'assurer des postes de défense en cas d'échec, les autres dans l'espoir du pillage : Narsès résolut de marcher contre Totila et de livrer une bataille décisive, disant qu'une grande victoire fait tomber les remparts des forteresses.

Il vint camper près de Pagina, entre Urbin et Fossombrone, à quatre lieues de l'armée de Totila.

On voyait dans cette plaine un grand nombre de tertres que d'anciennes traditions disaient être les tombeaux des Gaulois vaincus par Camille, et, selon d'autres, ceux des Carthaginois exterminés par le consul Néron : il semblait que le Ciel eût de tout temps consacré ce champ de bataille à produire des lauriers pour les Romains, des cyprès pour leurs ennemis.

Narsès, avant de combattre, fit quelques propositions de paix à Totila ; le roi des Goths répondit que ce grand procès ne pouvait être décidé que par une bataille, et qu'il la livrerait dans huit jours à Narsès. Le général romain conclut de cette réponse que le roi voulait le surprendre et l'attaquer le lendemain, il se prépara sagement à le repousser. En effet, à la fin de la nuit suivante, les Goths s'avancèrent pour s'emparer d'une hauteur qui séparait les deux camps : après un combat très-vif, les Romains en chassèrent les Goths, et s'y maintinrent.

Narsès plaça les Romains aux deux ailes, les auxiliaires hérules, huns et lombards au centre ; et, comme il craignait la défection de ceux-ci, il leur ordonna de laisser leurs chevaux dans le camp et de combattre à pied.

Il avait à peine rangé ses troupes en bataille, lorsque Totila, à la tête de toute sa cavalerie, vint l'attaquer avec impétuosité : d'abord repoussé, il revint plusieurs fois à la charge, donnant à ses troupes l'exemple du courage et de l'opiniâtreté ; mais enfin, après des efforts inutiles, toute cette cavalerie, chargée en flanc par celle des Romains, prit l'épouvante, et se jeta sur son infanterie qu'elle mit en désordre.

Les légions s'avancent ; alors la déroute fut prompte et complète : six mille Goths périrent sur le champ de bataille. Totila prit la fuite, suivi de cinq cavaliers ; le Gépide Asbade, qui le poursuivait, lui perça les reins d'un coup de lance. Cependant le roi des Goths continua sa course jusqu'à Capres, où il expira, honoré par l'estime de ses ennemis et par les larmes de ses sujets.

Son nom semblait si redoutable aux Romains, que, lorsqu'ils apprirent sa mort par une femme qui leur montra le tombeau de ce prince, ils le déterrèrent pour s'assurer de la vérité de son récit, et lui rendirent les honneurs funèbres avec la pompe convenable à son rang et à sa gloire.

Narsès envoya à Constantinople la couronne de Totila, enrichie de pierreries, et sa cuirasse encore teinte de la pourpre d'un sang royal glorieusement répandu. L'empereur reçut au milieu du sénat ces dépouilles d'un prince trahi par la fortune, mais plus digne que lui du trône par son courage.

Narsès rehaussa sa victoire par la modestie de sa relation ; il récompensa avec générosité le corps de Lombards qui l'avait servi, et le renvoya avec pru-

dence; l'indiscipline et l'avidité de tels alliés lui semblaient plus dangereuses que leur valeur n'était utile.

Les Goths donnèrent la couronne de Totila à Téia, guerrier aussi actif qu'intrépide. Quoique les Français eussent promis d'être neutres, ils empêchèrent Narsès de prendre Vérone; ils voulaient tour à tour favoriser les Romains et les Goths, et prolonger leur querelle, dans l'espérance qu'ils s'entre-détruiraient, et que l'Italie deviendrait pour la France une proie facile.

Toutes les villes que Narsès trouva sur sa route lui ouvrirent leurs portes après son triomphe, ainsi qu'il l'avait prévu; bientôt il campa sous les murs de Rome; ses troupes étaient trop peu nombreuses pour investir cette grande cité, il résolut de la prendre d'assaut.

Tandis qu'il l'attaquait sur trois points différents, Dagisthée, par son ordre, à la tête d'un détachement, escalada une partie de murailles dont on avait négligé la défense : la terreur se répandit dans la ville, les Goths cherchèrent leur salut dans la fuite, et Narsès entra vainqueur dans Rome, qui fut ainsi prise pour la cinquième fois depuis le règne de Justinien.

Cette délivrance devint un jour de deuil pour les plus illustres personnages de cette capitale; car les Barbares, en fuyant, massacrèrent dans la Campanie les patrices, et la plupart des sénateurs que Totila y avait exilés.

Téia, aussi brave, mais plus barbare que son prédécesseur, fit égorger dans Pavie trois cents prisonniers; la fureur des deux partis les portait aux plus horribles excès : tous deux ne cherchaient plus à se vaincre, mais à se détruire.

Narsès assiégea Cumes; Téia s'approcha pour la secourir; les deux armées se livrèrent bataille près du Vésuve. Ce combat devait décider du sort de l'Italie; chacun voulait en rester maître ou périr.

Dans les deux armées, les généraux, les officiers, les cavaliers renvoyèrent leurs chevaux pour éloigner tout espoir de fuite. Les Goths surprirent d'abord, par une vive attaque, les Romains, qui n'étaient pas encore formés; Narsès rétablit l'ordre, et rallia promptement les siens. Téia, portant le courage jusqu'à la témérité, combattait plus en soldat qu'en général : n'écoutant qu'une ardeur imprudente, il s'élança, comme un lion furieux, au milieu des rangs ennemis; bientôt entouré, il ne lui resta que l'espoir de vendre chèrement sa vie. Ce prince combattit quatre heures une foule de guerriers, et changea plusieurs fois de bouclier : le dernier étant encore hérissé de flèches, comme il voulait en prendre un autre, il découvrit sa poitrine, fut percé d'un javelot, et tomba mort sur les corps entassés des soldats que son bras avait immolés.

Les Romains, croyant par sa chute la victoire décidée, tranchent sa tête, la mettent au bout d'une pique, et la montrent en triomphe aux deux armées : ce spectacle inhumain, loin de consterner les Goths, les anime à la vengeance et leur rend le courage du désespoir.

Le combat continue avec plus de fureur jusqu'à la nuit; les deux armées couchent sur le champ de bataille. Au lever de l'aurore, on reprend les armes avec la même furie; on ne donne, on ne reçoit plus d'ordres; il n'est plus

possible de combiner, de régler les mouvements : la bataille n'est plus qu'une affreuse mêlée. Chacun combat corps à corps ; si le sang versé épuise la force, la rage la fait renaître ; le blessé s'attache au corps de son vainqueur et le déchire en expirant. Cet affreux carnage dura toute la journée : la nuit sépara de nouveau les combattants, sans décider la victoire.

Cependant, lorsque le troisième jour parut, les Goths, consternés de la perte de leurs plus braves guerriers, proposèrent de rendre leurs armes et de reconnaître les lois de l'empereur, pourvu qu'il les traitât, non en esclaves, mais en alliés, et qu'il leur permît, lorsqu'ils sortiraient d'Italie, d'emporter avec eux leurs richesses. Narsès y consentit et conclut le traité.

Des deux côtés on signa, on jura la paix ; mais la passion et l'esprit de parti respectent peu les serments. Les Goths apprenant qu'une armée étrangère venait à leur secours, rompirent la convention. Les rois de France avaient refusé leur appui au roi des Goths ; mais deux princes allemands, Leutharis et Bucelin, vassaux de Théodebald, levèrent à leurs frais une armée de soixante-quinze mille hommes, Allemands et Français, et traversèrent les Alpes pour combattre les Romains. Ce renfort rendit l'espérance aux Goths, qui reprirent les armes.

Narsès fit de vains efforts pour s'emparer de Cumes ; le frère de Totila, Aligerne, la défendit avec opiniâtreté : il surpassait tous les guerriers du Nord en bravoure et en force ; on reconnaissait les flèches que lançait son arc, à leur sifflement et à leur violence, à laquelle rien ne résistait. Un Romain, nommé Pallade, tout bardé de fer, s'approcha de lui pour le combattre : le dard du prince goth traversa son bouclier, sa cuirasse et son corps.

Narsès, laissant un corps de troupes pour bloquer la ville de Cumes, se rendit maître de Lucques ; Cumes, dépourvue de vivres, ouvrit ses portes et obtint une capitulation honorable. Aligerne, souillant sa gloire par une basse ambition, entra au service de l'empereur qui avait vaincu sa nation, détrôné et tué son frère.

Un corps de Romains avait été battu par les Allemands ; Narsès, toujours rapide et toujours heureux, répara bientôt cet échec. Dans d'autres combats il avait vaincu ses ennemis par son audace ; cette fois il dut ses succès à la ruse. A la tête de troupes peu nombreuses, il feignit de fuir, attira les Allemands dans une embuscade près de Rimini, les enveloppa et les battit. Poursuivant ses avantages, il atteignit près de Casilin Leutharis et Bucelin, dont les forces étaient réunies, et leur livra bataille ; sa victoire fut complète. Les Allemands et les Français perdirent trente mille hommes dans cette action ; le reste repassa les Alpes. Les Goths se soumirent ; leur empire fut détruit, et l'Italie tout entière se vit rangée de nouveau sous les lois romaines. Narsès la gouverna pendant treize ans.

Longin, qui le remplaça en 567, fut le premier qui porta le nom d'exarque.

Tandis qu'un eunuque semblait ressusciter en Occident la gloire des anciens héros de Rome, Justinien composait des écrits religieux pour réfuter les doctrines d'Arius, de Nestorius et d'Eutychès : mais, comme il était difficile à un

laïque de ne point s'égarer dans des subtilités si obscures pour tant de docteurs, il tomba lui-même, sans s'en douter, dans une des hérésies qu'il combattait ; et l'un de ses édits, contraire en quelques points à la doctrine du concile de Chalcédoine, fut condamné par le pape Vigile.

L'empereur irrité convoqua un concile à Constantinople; Vigile refusa de s'y rendre. Le concile, composé de cent soixante-cinq évêques et de trois patriarches, anathématisa les partisans d'Origène et confirma toutes les décisions du concile de Chalcédoine. Justinien avait donné l'ordre à Narsès d'arrêter le pape dans Rome : celui-ci cherche un asile dans l'église de Saint-Pierre; les soldats veulent l'en arracher; Vigile embrasse les colonnes de l'autel, elles sont brisées : le peuple furieux se soulève pour le pontife, et met en fuite les préteurs et les soldats.

Cependant Vigile se soumet; on l'exile, il meurt peu de temps après, et Pélage le remplace sur la chaire de saint Pierre.

L'empereur commençait à redouter l'autorité croissante des pontifes romains qui devaient leur élévation aux suffrages du clergé, des grands de Rome, du peuple et des soldats; il se réserva très-politiquement le droit de confirmer leur élection. Tant que cet usage dura, la puissance spirituelle fut contenue dans de justes bornes.

Les succès de Bélisaire et de Narsès firent espérer à Justinien qu'il pourrait rendre à l'empire son ancienne étendue, et joindre la conquête de l'Espagne à celle de l'Afrique et de l'Italie. Les Visigoths, dans cette contrée, s'affaiblissaient par leurs divisions. Agila, leur roi, combattait un prince de sa maison, Athanagilde, qui s'était révolté contre lui : l'empereur envoya une flotte et une armée au secours des rebelles; Agila fut battu et tué. Dès qu'Athanagilde se vit vainqueur et couronné, il devint ingrat, et voulut chasser de son pays les alliés auxquels il devait le sceptre; mais les Romains s'y maintinrent, et restèrent pendant soixante ans maîtres d'une partie des côtes d'Espagne, malgré tous les efforts des Visigoths (1).

La fortune ne favorisait les armes de l'empire que dans les lieux où des hommes tels que Bélisaire et Narsès dirigeaient et maîtrisaient ses caprices. Justinien, attaqué de nouveau par les Perses, n'obtint aucun succès éclatant; ses généraux, Martin, Bessas, Buzès et Justin, avaient plus de bravoure que d'habileté. Jaloux et divisés, ils laissèrent surprendre l'armée de cinquante mille hommes, qu'ils commandaient, par trente mille Perses qui les mirent en déroute et s'emparèrent de leur camp.

Justinien répara en partie cet échec par un avantage qu'il remporta sur une armée persanne, près des rives du Phase; ce succès fut suivi d'une suspension d'armes entre les deux empires.

Les Juifs, toujours disposés à la révolte parce qu'ils étaient intolérants et persécutés, se soulevèrent : de nombreux supplices comprimèrent leur révolte (2).

(1) An 554. — (2) An 555.

A cette époque, l'Orient vit paraître une nouvelle race de Barbares que, depuis, la chute de l'empire grec ne rendit que trop célèbres. Ces peuples, de la race des Huns, portaient le nom de Turcs, et prétendaient descendre de Turk, fils aîné de Japhet ; d'autres disent qu'ils tenaient ce nom d'une des montagnes qu'ils habitaient, et qui avait la forme d'un casque, appelé *turc* dans leur langue.

Le premier de leurs princes dont l'histoire ait gardé le souvenir se nommait Toumain : il prit le titre de *kan*, et se rendit fameux par ses exploits guerriers. Mokaa, sorti avec sa nombreuse et belliqueuse tribu, des forêts du mont Altaï, vers la source de l'Irtisch, attaqua, vainquit, extermina la nation des Avares, et chassa les Ogres, ou Ogores, des plaines situées sur les rives du fleuve Toula. Ces peuples vaincus prirent la fuite, et s'arrêtèrent entre le Volga et le Tanaïs. Les Alains et les Huns, les confondant avec les Avares, leur donnèrent l'hospitalité. Ces nouveaux Avares arrivèrent sur les bords du Danube, y conquirent des terres possédées par les Antes et par les Sabirs, et demandèrent à Justinien une solde et des concessions, promettant de servir, dans ces contrées, de rempart à l'empire.

Justinien, de l'avis du sénat, voulait accueillir leurs demandes; mais le kan des Turcs, plus redoutable qu'eux, traversa leur négociation, et par ses menaces, décida l'empereur à leur refuser tout asile.

La faiblesse mène à la perfidie : les Avares, dont les envoyés étaient bien reçus à Constantinople et chargés de présents, marchaient avec sécurité; tout à coup ils se voient attaqués par un corps de Romains, sous les ordres de Justin, qui les met en fuite et pille leur camp.

Bientôt ralliés, leur vengeance fut prompte; ils battirent les faibles troupes qui défendaient la frontière, et s'emparèrent d'une partie de la Pannonie et de la Mœsie.

Tel était alors l'état déplorable de l'empire : Justinien, dont le nom serait aujourd'hui dans l'oubli, si Bélisaire, Narsès et Trébonien n'eussent illustré son règne, dissipait ses trésors en fondations d'églises, en bâtiments somptueux, en dépenses frivoles; il laissait dépérir l'armée, et se contentait de diviser les Barbares qu'il aurait dû combattre. Ses prédécesseurs soldaient six cent quarante-cinq mille hommes : il n'en garda que cent cinquante mille, dispersés en Italie, en Afrique, en Espagne, en Grèce, en Arménie, en Mésopotamie et en Égypte.

La caisse militaire devint le trésor des ministres et la proie des favoris. Enfin, tandis que sa vanité se repaissait de l'éclat de quelques conquêtes passagères, dues au génie de deux grands hommes, le centre de l'empire restait découvert, et la Thrace même, si voisine de la capitale, était livrée sans défense aux Barbares.

Zabergan, roi des Huns, jaloux des faveurs que l'empereur avait accordées à d'autres princes barbares, franchit le Danube sur la glace, ne rencontre aucunes troupes qui s'opposent à son passage, traverse la Mœsie sans obstacle,

arrive en Thrace, fait ravager la Grèce par une de ses divisions, en envoie une autre dans la Chersonèse, marche lui-même avec sept mille chevaux sur Constantinople, et met tout à feu et à sang aux environs de la capitale.

L'épouvante devient générale ; Justinien tremble dans son palais; on porte au delà du Bosphore le trésor public et ceux des églises; les citoyens courent enfouir leurs richesses dans leurs terres, en Asie. La garde impériale, les milices de la ville sortent enfin pour combattre; mais depuis dix ans, ces soldats, étrangers aux travaux et aux périls de la guerre, ne formaient qu'une troupe de parade, une vaine et fastueuse décoration de théâtre et de triomphe.

Bélisaire, depuis deux lustres, vivait retiré et oublié dans la capitale; rarement il paraissait au milieu de la foule frivole des courtisans, dans laquelle il était à peine aperçu. Le danger public rappela sa gloire : Justinien, effrayé, se souvint qu'il avait un grand homme près de lui, et implora son secours.

Bélisaire était courbé sous le poids des malheurs et des ans; mais, à la vue du péril, à l'appel de sa patrie, son âme héroïque rend une nouvelle vigueur à sa vieillesse : au son de la trompette, il rajeunit, il reprend son glaive victorieux; son casque, ombragé de lauriers, vient de nouveau couvrir ses cheveux blancs. Enfin il se lève, il se montre menaçant dans cette ville où régnait la crainte : à sa vue, la terreur se dissipe, l'espérance renaît.

Au bruit de son nom, une foule de citoyens et de paysans accourent sous son étendard. Mais dans toute cette multitude vieillie dans l'oisiveté, il ne trouve que trois cents hommes qui aient manié une arme et couché sous une tente : à la tête de cette faible troupe, il sort hardiment de la ville, fortifie son camp, fait observer les mouvements de l'ennemi, et ordonne d'allumer au loin des feux pour faire croire qu'il est suivi d'une nombreuse armée.

Les Barbares, trompés par cette ruse, perdent du temps, se tiennent quelques jours sur la défensive; mais, rassurés enfin lorsqu'ils voient qu'on ne les attaque pas, ils s'avancent impétueusement avec plus d'ardeur que de prudence.

Bélisaire avait placé dans une forêt deux cents archers en embuscade : à la tête de trois cents cavaliers, il charge les ennemis avec le courage et la témérité d'un jeune capitaine, s'élance au milieu des Barbares, et en tue quatre cents : au même moment ses archers se lèvent et attaquent les Huns en flanc. D'un autre côté, selon les ordres du général, tous les paysans qui suivaient ses drapeaux jettent de grands cris, traînent sur la terre de gros arbres, et forment ainsi un nuage de poussière qui persuade aux Huns qu'une armée innombrable marche contre eux.

L'épouvante les saisit; ils prennent la fuite, et dans leur désordre, Bélisaire en fait un grand carnage : ainsi le génie d'un seul homme vainquit toute une armée et sauva l'empire.

Animés par cette victoire, les soldats qui défendaient la muraille de la Chersonèse, repoussèrent une autre division des Huns; Zabergan, vaincu, demanda la paix : l'empereur, trop heureux de l'accorder, lui paya un subside, et il repassa le Danube.

L'enthousiasme du peuple pour Bélisaire, lorsque avec ses trois cents soldats il rentra en triomphe dans la ville, servit de prétexte aux lâches courtisans pour l'accuser d'aspirer à l'empire; la gloire est un crime aux yeux de l'envie. La reconnaissance de Justinien disparut avec son danger, et une nouvelle disgrâce fut la seule récompense du libérateur de l'empire.

L'empereur reprit l'habitude de l'intrigue, son arme favorite; il sema la division parmi les Huns, qui tournèrent leurs armes contre eux-mêmes. On acheta la paix des Perses; l'empire leur paya trente mille pièces d'or. Ils lui cédèrent la Lazique. On obtint que le christianisme serait toléré en Perse. La fermeté de Narsès maintint la tranquillité en Italie (1).

Celle de Constantinople fut troublée par les factions du cirque; la garde fut obligée de charger les séditieux et d'en tuer un grand nombre. Plusieurs païens, qui rendaient encore en secret un culte aux idoles, excitèrent le courroux de l'empereur : les uns furent égorgés, les autres mutilés, et l'on brûla leurs livres.

Le luxe romain fit alors une conquête importante; il la dut à deux moines qui apportèrent en Europe des vers à soie (2).

On commençait à se lasser de la longueur d'un règne sans force, qui achevait la ruine de l'empire, en épuisant sa vigueur pour le décorer d'un vain éclat. Quelques grands et le banquier Marcel résolurent d'assassiner l'empereur : Eusèbe, commandant les Goths auxiliaires, découvre le complot; on arrête les conjurés au moment où ils entraient dans le palais; Marcel se poignarde. Les lâches ennemis du sauveur de l'empire promettent à Sergius, l'un des conjurés, de lui faire obtenir sa grâce, s'il dénonce comme ses complices Paul, Jean et Vitus, amis intimes de Bélisaire. L'empereur nomme une commission pour juger et punir les coupables. Les accusés chargent tous Bélisaire : ce grand homme n'oppose à leurs calomnies qu'un noble silence; sa gloire et sa vie entière répondaient pour lui. Les juges n'osèrent pas le condamner; il fut arrêté et gardé étroitement dans sa maison : on le priva de toutes ses dignités, mais celle de son caractère le décorait plus que les vains titres dont on le dépouillait.

Grand dans l'adversité comme dans les triomphes, incapable également de révolte et de faiblesse, il resta plusieurs mois prisonnier, sans murmurer contre l'ingratitude, sans fléchir le genou devant la puissance : enfin l'empereur, éclairé sur la perfidie de ses ennemis, lui rendit ses charges et sa bienveillance.

La tradition qui représente Bélisaire errant, mendiant et aveugle, est une fable inventée quelques siècles après, et reçue avidement par le vulgaire; car il cherche moins le vrai que l'extraordinaire : tout ce qui est dramatique le charme; il se plaît au récit des grandes chutes, des grands malheurs, et les supplices mêmes sont pour lui des spectacles.

Bélisaire, quelque temps après, termina ses jours; sa mort précéda de peu

(1) An 560. — (2) An 556.

celle de Justinien. La postérité ne lui reproche que sa faiblesse pour une épouse indigne de lui. Sa gloire fut grande et sans tache : les peuples le regardaient comme leur appui, les soldats comme leur père; les Barbares qu'il avait vaincus voulurent plusieurs fois lui donner des couronnes qu'il méritait et qu'il dédaigna.

Il fut actif comme César, prudent comme Fabius, chaste comme Scipion, soumis aux lois comme Épaminondas; ses exploits, ses richesses, sa garde nombreuse, le dévouement de l'armée, l'amour du peuple, lui permettaient de prétendre à tout : sa vertu seule mit des bornes à sa fortune.

Les derniers jours de Justinien s'écoulèrent sans gloire. Égaré par l'hérésie d'Eutychès, qui soutenait que le corps de Jésus-Christ était impassible, il persécuta les catholiques, et fut condamné par l'Église. Il mourut le 14 novembre 565, âgé de quatre-vingt-trois ans; il en avait régné trente-huit. Son règne, ses lois, ses conquêtes, font époque dans l'histoire.

CHAPITRE XVI.

JUSTIN II.

(An 565.)

Justin II est élu par le sénat. — Rétablissement du consulat. — Puissance des Lombards en Italie. — Règne d'Alboin. — Disgrâce de Narsès. — Son égarement et sa mort. — Exarcat de Longin. — Invasion d'Alboin. — Établissement des duchés et fiefs en Italie. — Entrée d'Alboin dans Milan. — Ambassade d'Isabule, kan des Turcs, à Chosroès. — Guerre avec les Perses. — Férocité et mort d'Alboin. — République des Lombards. — Leurs envahissements et leur défaite. — Invasion de Chosroès. — Démence de Justin. — Tibère est nommé César. — Son sage gouvernement. — Défaite et fuite de Chosroès. — Mort de Justin.

Justinien laissait après lui cinq neveux : les trois premiers, Baduaire, Marcel et Justin le curopalate, ou grand-maître du palais, eurent pour mère Vigilance, sœur de Justinien : les deux autres se nommaient Justin et Justinien, fils de Germain, général fameux; l'éducation de ceux-ci faisait espérer qu'ils hériteraient de leur père.

Baduaire et Marcel montraient cette médiocrité d'esprit, cette nullité de caractère, trop ordinaire apanage des princes nés sur les marches du trône,

nourris loin des hommes par l'orgueil, et amollis dès le berceau par la flatterie; l'empereur Justinien préféra aux fils de Germain Justin le curopolate, qui leur était inférieur en mérite, mais supérieur en intrigue : jeune encore, il avait su gagner la faveur de Théodora, qui lui fit épouser sa nièce Sophie, princesse dont on respectait la vertu, mais qui se faisait haïr par son humeur impérieuse.

Dès que l'empereur eut rendu le dernier soupir, Callinique, commandant de la garde, exécutant son ordre secret, convoqua au milieu de la nuit le sénat, et y conduisit Justin.

Les sénateurs se prosternèrent aux pieds de ce prince et le proclamèrent Auguste, ainsi que le voulait le testament de Justinien qu'on lut devant eux. Le nouvel empereur, après avoir célébré avec pompe les obsèques de son oncle, fut couronné ainsi que l'impératrice Sophie, par le patriarche Jean Scholastique; il se rendit ensuite à l'Hippodrome, harangua le peuple, lui fit, suivant l'usage, de magnifiques promesses, délivra un grand nombre de prisonniers, paya les dettes de son prédécesseur, rappela les exilés, et rétablit, par un édit, la paix dans l'Église.

Tout changement de maître est pour les peuples, dans les premiers moments, un repos et une source d'espérances; c'est comme un intervalle entre deux maladies : on jouit de la cessation des maux dont on se plaignait, et l'imagination trompe sur ceux de l'avenir.

La joie d'une ambition satisfaite donne aux princes qui montent sur le trône l'apparence de la bonté : ils font partager à leurs sujets, dans leur début, le bonheur que leur âme éprouve, et leurs premiers actes sont les épanchements d'un cœur content.

Justin se montra d'abord clément, généreux, libéral, orthodoxe; mais cet espoir d'un règne heureux fut de courte durée : bientôt le voile tomba, et Justin parut tel qu'il était, faible, irascible, avare, débauché, orgueilleux et lâche.

Il envoya des ambassadeurs en Perse, et ne sut gagner ni l'amitié de Chosroès par sa sagesse, ni son estime par ses armes : il montra contre les tribus des Sarrasins autant de hauteur que de faiblesse : les princes des Avares lui offrirent leurs services, et lui demandèrent des recompenses; il renvoya leurs ambassadeurs avec cette insolente réponse : « Je ferai plus pour vous que » mon père, je vous donnerai une leçon qui vous apprendra à me connaître. » Les Avares prirent les armes, et le lâche empereur leur céda par crainte ce qu'il avait refusé à leur prière.

Un édit rétablit le consulat; Justin prit le titre de consul qu'un tel prince pouvait recréer, mais non relever.

Ce fut aux fautes de Justin, à l'avarice et à l'orgueil de sa femme, à l'impéritie de leur politique et à la faiblesse de leurs armes, qu'un nouveau peuple, celui des Lombards, dut sa fortune, sa grandeur et sa puissance.

Un grand homme, Narsès, servait seul de barrière à l'Italie; une intrigue de cour, en voulant le perdre, ouvrit les Alpes aux Barbares : Rome perdit une

seconde fois le sceptre d'Occident, et les Lombards fondèrent en Italie un trône que, deux siècles après, le génie seul de Charlemagne put renverser.

Les Lombards étaient sortis de cette Scandinavie, pépinière féconde de hordes guerrières et de princes conquérants; Strabon et Tacite leur attribuent la même origine qu'aux Suèves. Leurs tentes couvrirent longtemps les plaines du nord de la Germanie : après avoir porté leurs armes des rives de l'Elbe et du Weser jusqu'à celles du Rhin, ils inondèrent la Moravie de leurs tribus belliqueuses. La politique romaine, alors plus rusée que forte, savait mieux diviser les Barbares que les combattre; Justinien céda aux Lombards la Hongrie et une partie de la Bavière et de l'Autriche, dans le dessein de les opposer aux Gépides, les plus opiniâtres de ses ennemis.

Le nom de Lombards venait, dit-on, de l'usage qu'avaient ces peuples de porter une longue barbe et une longue javeline, qui, dans leur langue, s'appelait *barde*.

Agilemont fut leur premier roi; son huitième successeur, Vaccon, rendit son nom célèbre par ses exploits. Voltaris hérita de son sceptre, et régna sous la tutelle d'Audouin, qui le détrôna. L'usurpateur affermit son pouvoir par de nombreux triomphes, croyant avec raison qu'aux yeux des peuples guerriers la gloire tient lieu de droit.

Il dévasta l'Illyrie, s'empara de la Dalmatie et battit les Gépides. Le fameux Alboin, son fils, lui succéda en 561, et feignit d'abord de se montrer l'ami des Romains, dont il devait bientôt renverser la puissance : il secourut Narsès contre Totila; mais la richesse et la fertilité de l'Italie lui inspirèrent, ainsi qu'à ses soldats, un désir violent de s'en emparer.

Il s'était allié avec les Français, en épousant Closvinde, fille du roi Clotaire; cette princesse, par les conseils de saint Nicet, évêque de Tours, se servit de son crédit sur l'esprit de son époux pour lui faire abjurer l'arianisme.

Le roi lombard, avant d'exécuter ses grands desseins sur l'Italie, devait assurer sa domination dans ses propres États; il acheta l'alliance des Avares, en leur promettant de partager avec eux les terres de ses ennemis : fort de leur appui, il marcha contre les Gépides, pénétra jusqu'au centre de leur pays, leur livra une bataille décisive, les vainquit, massacra tous leurs soldats, et réduisit tout ce peuple à l'esclavage. Dans ce combat sanglant, Alboin tua de sa main Cunimond, roi des Gépides; et suivant l'usage barbare des féroces guerriers du Nord, il fit faire avec le crâne de sa victime une coupe dont il se servait dans ses longues orgies, fêtes solennelles où les guerriers scandinaves semblaient à la fois s'enivrer de sang et de vin.

Alboin, vainqueur des Gépides, trouva parmi eux un vengeur et un vainqueur. Rosamonde, fille de Cunimond, lui inspira un violent amour; il renvoya la fille de Clotaire, et, tout fumant encore du sang de Cunimond, il contraignit sa fille à l'épouser.

Aucun crime, dans ces temps barbares, ne semblait faire tache sur un front couvert de lauriers : Alboin devint le héros des peuples du Nord; la Germanie entière célébra ses exploits, et tous les bardes chantèrent sa gloire.

Narsès, qui conservait à quatre-vingt-quinze ans la vigueur de l'esprit et du corps, était alors la seule barrière qui pût empêcher les armes d'Alboin d'arriver jusqu'à Rome. L'impératrice Sophie aplanit elle-même cet obstacle; prêtant l'oreille aux calomnies des ennemis de Narsès, et séduite par l'espoir de s'approprier les richesses du vainqueur des Goths, des Francs et des Allemands, elle détermina l'empereur à rappeler ce général, et à lui ordonner d'apporter en Orient le trésor qui se trouvait à Rome.

Narsès répondit « qu'enlever cet argent à l'Italie, c'était la priver de tout » moyen de défense, et qu'il était prêt à rendre un compte exact de l'emploi » de ces fonds. »

Les courtisans, toujours ennemis du mérite qui les blesse et de la supériorité qui les humilie, excitèrent le courroux de l'impératice; ils lui persuadèrent que Narsès voulait se rendre indépendant en Italie. Sophie, plus femme que reine, ne voyait dans ce grand homme qu'un eunuque; animée contre lui par la haine et par le mépris, elle lui envoya une quenouille et un fuseau, avec une lettre qui ne contenait que ces mots : « Revenez sans délai : je vous donne la » surintendance des ouvrages de mes femmes ; c'est la place qui vous convient : » il faut être homme pour avoir le droit de manier les armes et de gouverner » des provinces. »

Narsès, furieux, dit au courrier qui lui apportait cette lettre insolente : « Pars, » et annonce à ta maîtresse que je lui file une fusée qu'elle ne pourra jamais » dévider. » On pouvait lire dans ses regards irrités que le sauveur de l'empire en était devenu l'ennemi.

Oubliant ses devoirs, entraîné par ses ressentiments, il sort brusquement de Rome, se retire à Naples, écrit au roi des Lombards, et l'invite à venir en Italie, en l'assurant que sa marche ne sera arrêtée par aucun obstacle.

Le triomphe de sa colère sur sa gloire fut court; l'honneur revint, mais trop tard, dans cette grande âme, et la rendit le théâtre d'un long et cruel combat entre la passion et les remords, entre la vengeance et le devoir.

Enfin le désir de voir l'ingratitude de l'empereur punie, et l'orgueil de Sophie châtié, cède au chagrin de livrer sa patrie à l'étranger, et à la honte de terminer une vie héroïque par une trahison ; il veut s'embarquer pour Constantinople, porter sa tête au sénat, confondre ses délateurs, et se justifier avant de mourir.

Le pape Jean III le détourna de ce dessein : « Restez, dit-il, dans le pays que » vous avez et sauvé, que vous seul pouvez encore défendre. Je pars à votre » place, je plaiderai votre cause; le peuple romain vous regrette, et déteste vos » ennemis; demeurez au milieu de lui. Rome fut votre trophée; qu'elle soit » aujourd'hui votre asile. »

Narsès suit ce conseil, et retourne à Rome ; le peuple vole au-devant de lui, se prosterne à ses pieds, et le conjure de détourner l'orage qui le menace. Narsès écrit au roi lombard, abjure ses coupables serments, rétracte ses funestes promesses, et presse vivement Alboin de renoncer à une agression injuste qu'il repoussera de toutes ses forces. Mais rien n'était préparé pour la

défense, tout l'était pour l'attaque : Alboin, à la tête d'une nombreuse armée, fier de ses exploits, avide de carnage et de butin, n'écoute point les prières tardives d'un ennemi affaibli par l'âge, par la disgrâce; les nouvelles qu'il reçoit du découragement de l'Italie augmentent son espoir et redoublent son ardeur. Il marche, tout fuit devant lui, et Narses, accablé de remords, meurt en pleurant sa longue gloire, ternie par un seul égarement.

Un historien moderne (M. Lebeau), en racontant cette fin déplorable d'une si belle vie, dit avec autant de force que de raison, que le plus grand crime de l'envie n'est pas de persécuter la vertu, mais de l'éteindre quelquefois, et de la forcer à se démentir et à se dégrader elle-même, en la poussant à l'extrémité.

Justin envoya en Italie Longin, pour y commander sous le nom d'*exarque*, titre qui dura près de deux siècles dans Ravenne.

Les exarques furent revêtus d'un pouvoir presque souverain, et aussi illimité que celui des satrapes en Perse. Les despotes délèguent avec confiance la tyrannie; insensibles au besoin de poser des bornes à l'arbitraire, ils ne sentent jamais que celui d'en élever contre la liberté : il leur est égal que les favoris puissent abuser de leur puissance, pourvu que les peuples ne puissent pas user de leurs droits.

Longin établit sa résidence à Ravenne, qu'il garnit, ainsi que la Vénétie, de quelques vieilles légions et de beaucoup de nouvelles levées. On eût dit qu'alors le souvenir des anciens usages, et même des anciennes dénominations, était devenu importun aux esclaves de Byzance; Longin, changeant l'antique coutume de nommer des consulaires pour commander dans les grandes cités de l'Italie, en confia la défense à des ducs.

Cet exarque ne devait son élévation qu'à la faveur; et l'empereur, gouverné par sa femme, n'opposait au plus vaillant des guerriers du Nord qu'un courtisan qui n'avait jamais combattu.

La gloire d'Alboin et les riches conquêtes qu'il offrait à l'ambition des braves, avaient réuni sous ses drapeaux une foule de Suèves, de Bavarois, de Bulgares, de Sarmates; vingt mille Saxons avec leurs familles accrurent ses forces. Après avoir cédé la Pannonie aux Avares, à condition qu'ils la lui rendraient s'il échouait dans son entreprise, il donne le signal; ce n'est point son armée, c'est sa nation tout entière qui se lève et qui marche à sa suite; les femmes, les vieillards abandonnent sans regret leurs foyers; et tous, certains de la victoire, ne regardent plus comme leur patrie que les contrées qu'ils vont conquérir.

Rien ne les arrête : ils traversent les Alpes Juliennes, et s'emparent sans combat du Frioul, dont les habitants épouvantés fuient, croyant voir reparaître l'ombre terrible d'Attila.

Vérone, Aquilée, Trévise, Vicence, Trente, Bresse, Bergame ouvrent leurs portes; Mantoue, Padoue et Crémone montrèrent seules un courage romain : la première ne fut prise qu'un an après; les autres résistèrent avec opiniâtreté, et conservèrent trente ans leur indépendance.

Alboin donna à Grasulphe, son neveu et son grand écuyer, le duché de Frioul; il en créa deux autres lorsque ses conquêtes s'étendirent. Telle fut l'origine de l'établissement des duchés et des fiefs héréditaires en Italie.

L'issue de cette guerre ne pouvait être douteuse : d'un côté on voyait l'audace et le génie, de l'autre l'ineptie et la mollesse; et tandis qu'un torrent dévastateur descendait des Alpes, et se répandait avec fureur en Italie, l'imbécile Justin, au lieu de lui opposer de fortes digues, confiait à des mains malhabiles un petit nombre de troupes sans discipline, se laissait distraire des révolutions de l'empire par les factions du cirque, et ne songeait, au moment de la chute de sa puissance en Occident, qu'à élever à grands frais dans la Grèce, dans la Thrace et dans l'Asie, des palais superbes, des églises vastes et des monuments somptueux.

Souvent, dans les drames cruels des révolutions romaines, l'âme fatiguée par tant de scènes sanglantes se reposait en contemplant de nobles caractères, des courages inébranlables, des vertus à la fois douces et sublimes; mais ici aucune beauté morale ne dédommage de l'horrible spectacle que présente une longue suite de crimes, de carnage, de destruction; c'est la barbarie dans sa jeunesse, qui terrasse avec férocité la corruption dans sa décrépitude.

Alboin force Lodi et Côme à lui ouvrir leurs portes; il entre dans Milan, et s'y fait proclamer roi d'Italie. Toute la Ligurie se rend au vainqueur. Gênes et Pavie seules le repoussent, et leur résistance, qui dura trois ans, dut prouver aux autres cités d'Italie avec quelle facilité elles auraient conservé leur indépendance, si leurs murs avaient encore renfermé quelque courage romain.

Tortone, Plaisance, Parme, Reggio, Modène ne coûtèrent pas un combat au conquérant; les habitants de la Toscane et de l'Ombrie se précipitèrent audevant de la servitude. Alboin érigea Spolette en duché : un lieutenant de Narsès, Zotton, était chargé de la défense de Bénévent; le roi lombard le corrompit, et le déshonora en le créant duc. Le général romain sacrifia ses devoirs et sa renommée à ce titre honteux.

Rome souvent attaquée ne fut point prise : dépourvue de guerriers, le fer ne pouvait la défendre; l'or la sauva. La lâcheté de l'empereur l'abandonnait; la prudence des papes la protégea.

Toutes les fois que les Lombards approchèrent de ses murs, les Romains les éloignèrent à force d'argent; c'était encore le temps des Brennus, ce n'était plus celui des Camille.

Ce fut ainsi que Rome et Ravenne se maintinrent dans la dépendance de l'empire d'Orient; la Calabre se défendit par sa position et par le courage de ses habitants. Bénévent et Naples reçurent le nom de seconde Lombardie.

Justin se montrait peu sensible à de si grandes pertes; ces coups éloignés semblaient entrer à peine dans le cercle étroit de ses passions : l'avarice l'occupait plus que l'ambition; un refus d'argent l'irritait plus que la perte d'une province. Il chassa d'Antioche le patriarche Anastase, qui lui opposait les lois contre la simonie, et qui ne voulait pas lui vendre sa conscience.

Dans cet état de décadence de l'empire, on voyait successivement se former

et se grossir autour de lui les éléments des puissances qui devaient un jour s'élever sur ses ruines. Les Turcs envahirent le Turkestan, la Grande-Buckarie et la Sogdiane : les Sogdiens implorèrent la protection du roi de Perse; de son côté, le kan des Turcs envoya des ambassadeurs à Chosroès, qui les fit empoisonner. Le kan, brûlant de se venger, rechercha l'alliance de Justin.

Zémarque, comte d'Orient, envoyé par Justin dans le camp des Turcs (1), fit connaître, par le récit de son voyage, le singulier mélange de barbarie et de magnificence qui régnait alors dans les mœurs de ces guerriers orgueilleux et sauvages. Quand l'ambassadeur parut, avant de le présenter au prince, on l'encensa, non pour l'honorer, mais pour le purifier. Le kan Isabule reçut le général romain sous une vaste tente de soie : il était assis sur un trône d'or, monté sur deux roues, et auquel on avait attaché un superbe coursier; trône digne d'une nation errante et d'un prince conquérant.

Zémarque reçut pour présents une belle Circassienne. Isabule marcha contre les Huns, les battit et s'avança jusqu'à Samarcande; mais Chosroès, étant venu camper près de lui, lui proposa la paix, l'obtint, et épousa l'une de ses filles. Les Turcs se retirèrent dans la Petite Buckarie.

L'empereur, abandonné par eux, se trouva seul en guerre contre les Perses. L'Arménie l'appelait à son secours. Justin, toujours arrogant lorsqu'il déclarait la guerre, toujours timide quand il fallait la soutenir, se vanta d'abattre l'orgueil de Chosroès et de delivrer la Perse d'un tyran; l'effet répondit peu à ses menaces. Un de ses parents, Marcien, fut chargé du commandement de l'armée : ses exploits se bornèrent à quelques dégâts sur les frontières de Perse.

Pendant qu'il faisait ce faible usage des forces de l'Orient, Alboin affermissait en Italie sa domination, et réparait par la douceur de son gouvernement les maux dont sa conquête avait d'abord accablé les peuples. Sa politique se montrait clémente et sage, mais ses mœurs étaient barbares; il est plus difficile et plus rare de se vaincre soi-même que ses ennemis. Le conquérant de l'Italie périt victime d'une vengeance infâme, mais provoquée par sa férocité. Au milieu d'un grand festin qu'il donnait à Vérone, il se fit apporter la fatale coupe où le crâne du roi des Gépides, orné d'or, semblait donner au vin qui le remplissait l'apparence du sang jadis répandu : sa raison étant troublée par l'ivresse, il ordonne à Rosamonde de boire dans ce vase horrible; c'était lui commander le parricide. Cédant à la terreur, elle obéit; mais, dans le fond de son cœur, elle jura de venger son père en immolant son époux.

Elmige, son écuyer, jouissait de sa faveur et de sa confiance; elle le consulte sur le moyen d'accomplir son dessein barbare. Elmige lui conseille de faire porter ce coup fatal par le plus audacieux, le plus fort et le plus vaillant des guerriers lombards : on le nommait Péridée; celui-ci refuse de prêter son bras au crime, mais l'artifice arracha de lui le consentement que n'avaient pu obtenir les prières.

(1) An 571.

Il était amoureux d'une des femmes de la cour de la reine : Rosamonde engagea cette femme à donner la nuit un rendez-vous à son amant. Au milieu des ténèbres, la reine prit sa place, et lorsque Péridée, trompé par l'obscurité, eut ainsi attenté involontairement à l'honneur du roi, l'audacieuse reine, se faisant connaître, lui dit : « Choisis à présent entre le trône et l'échafaud : il » n'est plus d'autre parti pour toi; tu dois tuer Alboin, ou mourir. »

Péridée promit d'accomplir ses vœux. Le lendemain, au moment où le roi des Lombards, fatigué de la chaleur du jour, s'était jeté sur son lit, Rosamonde approche de son époux, lie son épée dans le fourreau, écarte les domestiques qui auraient pu le défendre, et introduit dans l'appartement Péridée, qui plonge son glaive dans le sein du monarque.

Alboin s'éveille, saisit son épée, fait de vains efforts pour la tirer, s'empare d'une escabelle, se défend avec intrépidité contre son assassin, et tombe enfin baigné dans son sang aux pieds de son implacable épouse (1). Il avait régné en Italie près de quatre ans. Les vainqueurs célébrèrent sa gloire par leurs chants, et les vaincus par leurs larmes.

Elmige et Péridée croyaient que le pouvoir suprême serait la récompense de leur crime; mais tous les Lombards indignés demandèrent à grands cris leur châtiment : poursuivis par la haine publique, ils se dérobèrent à la mort par une prompte fuite, et se sauvèrent à Ravenne, ainsi que la reine Rosamonde et sa fille Alswinde, qui emportèrent avec elles les trésors du roi.

Péridée n'avait recueilli de son forfait que la honte et les coupables plaisirs d'une nuit d'erreur : Rosamonde épousa Elmige, qui devint bientôt, à son tour, victime de cette femme atroce; mais il sut au moins la punir et l'entraîner dans l'abîme qu'elle ouvrait sous ses pas.

L'exarque Longin, séduit par la beauté de la reine, et peut-être encore plus épris de ses immenses richesses, lui avait promis de se marier avec elle, si elle rompait le nœud qui l'unissait à son nouvel époux. L'infâme Rosamonde, habituée au crime, présente à Elmige une coupe empoisonnée; dès qu'il a bu une partie du fatal breuvage, la violente douleur qui déchire son sein ne lui laisse aucun doute sur le forfait et sur son auteur : furieux, il tire son glaive et force la reine à vider la funeste coupe; peu d'instants après tous deux meurent, ayant ainsi mutuellement expié leur crime et vengé la mort du roi des Lombards. Les trésors de Rosamonde consolèrent Longin de sa perte.

L'exarque fit partir pour Constantinople la princesse Alswinde et Péridée. Celui-ci, croyant s'attirer l'estime de la cour d'Orient par sa force prodigieuse, combattit devant l'empereur contre un énorme lion; il sortit victorieux de cette lutte, et tua le monstre. Justin admira sa force, mais punit son crime, et fit crever les yeux du meurtrier d'Alboin.

Péridée jura de se venger. Lorsque sa blessure fut guérie, il se rendit au palais sous prétexte de révéler au prince des secrets importants, et cacha sous sa robe deux poignards. Justin, soupçonnant sa perfidie, le fit introduire par

(1) An 573.

deux patrices chargés de le surveiller; cette précaution enlevant à Péridée tout moyen d'exécuter son projet, il n'écoute plus que son désespoir, il poignarde les deux patrices, et tombe avec eux sous les coups de la garde qui les suivait.

Après la mort d'Alboin, les Lombards élevèrent au trône un guerrier vaillant, nommé Cleph. Il était païen, avare et sanguinaire. Rimini tomba sous ses armes; il bâtit la ville d'Imola. Après dix-huit mois de règne, un de ses domestiques l'assassina. Il avait fait haïr à ses sujets non-seulement le roi, mais la royauté : les Lombards choisirent pour les gourverner trente-six ducs, souverains chacun dans leurs duchés; ces ducs confièrent le gouvernement des grandes villes à des comtes, et celui des bourgs à des châtelains. On put juger par l'essai de cette étrange république, du sort qu'auraient éprouvé partout les peuples, s'ils n'avaient pas cherché et trouvé un refuge, auprès du trône, contre cette tyrannie à plusieurs têtes, contre cette cruelle et licencieuse oligarchie féodale.

Alboin avait comprimé les vainqueurs et protégé les vaincus; l'oligarchie se livra sans frein à la plus dévorante rapacité; elle dépouilla les riches, asservit les pauvres; villes, forteresses, monasteres, bourgs, campagnes, tout devint la proie de cette hydre; tout fut ruine, depeuple. *L'Italie*, dit saint Grégoire, *ressemblait alors à un repaire de bêtes féroces.*

Ce gouvernement anarchique dura dix ans. Les ducs, après s'être déchirés mutuellement, réunirent leurs armes pour s'agrandir aux dépens des pays voisins; ils envahirent la Savoie, le Dauphiné, la Bourgogne, et défirent une armée française commandée par Amée, que l'empereur d'Orient avait décoré du titre de patrice. Mais ils ne purent fixer la fortune dont ils abusaient. Comme ils se livraient aux débauches, à tous les genres de licence, et se retiraient chargés d'un immense butin, Mummol, général du roi Gontran, les surprit près d'Embrun et les tailla en pièces. Ce fut dans cette bataille que Salone et Sagittaire, évêques, l'un d'Embrun et l'autre de Gap, plus dignes de porter le glaive que la croix, combattirent au premier rang des Français, et se signalèrent par des exploits qui firent plus d'honneur à leur vaillance qu'à leur religion.

Après cette défaite, les Lombards, affaiblis par le départ des Saxons leurs alliés, repassèrent les Alpes. Un prince français, Chramne, les poursuivit et ravagea la Lombardie.

Pendant ce temps les ducs de Spolette et de Bénévent étendaient leur domination aux dépens du territoire romain. Le pape Benoît, ne se bornant pas, comme ses prédécesseurs, à protéger Rome par des prières et par des négociations, commença à jouer le rôle de prince qu'abandonnaient les empereurs. Il combattit les Lombards, les défit et survécut peu de temps à ses victoires. Pélage II lui succéda (1).

Les vices et la faiblesse du caractère de Justin auraient conduit l'empire à sa

(1) An 575.

perte ; heureusement l'excès du mal amena le remède. Déjà Chosroès, franchissant le Tigre, parcourait la Syrie en vainqueur; Acace, Magnus, généraux sans talents, nommés par les favoris, n'avaient paru sur les champs de bataille que pour fuir. Abandonnant Dara, Apamée, aux armes des Perses, ils s'étaient sauvés jusque sous les remparts d'Antioche. Les Avares, d'un autre côté, attaquaient les Grecs. Tibère, le seul espoir alors des armées romaines, se vit obligé, par la lâcheté de ses troupes, de se retirer et de demander la paix aux Barbares.

L'empereur acheta des Perses, au prix de quarante-cinq mille pièces d'or, une trêve courte et honteuse. Telle était la situation de l'empire, lorsqu'il fut sauvé par l'accident le plus imprévu.

Justin, tourmenté par la goutte, tombe en démence; il remplit les prisons d'innocentes victimes, jure qu'il ne fera grâce à aucun accusé, fait battre de verges son frère Baduaire, et ne sort de ses accès de fureur que pour retomber dans ceux de la crainte et de l'abattement.

L'impératrice Sophie, profitant de l'un de ses intervalles de raison, détermina son époux à donner le titre de César à Tibère. Ce général, né en Thrace, était universellement respecté : il se montrait à la fois brave et prudent, doux et ferme, juste et généreux, pieux et tolérant. Il commandait la garde ; son mérite lui aurait assuré les suffrages du peuple et de l'armée; de plus frivoles avantages lui valurent le choix de Sophie : il l'avait charmée par sa beauté, et elle espérait, après la mort de l'empereur, partager le trône avec lui.

Justin obéit à sa femme, convoqua le sénat et le clergé, revêtit en leur présence Tibère de la pourpre, ajouta à son nom celui de Constantin, et lui parla, dit-on, en ces termes : « Ce n'est pas moi qui vous couronne, c'est Dieu : honorez l'impératrice ; jusqu'à présent elle était votre souveraine, aujourd'hui » elle est votre mère. Épargnez le sang de vos sujets ; je leur suis devenu » odieux, ne me ressemblez pas ; j'étais faible et j'en suis puni. Jésus-Christ » punira davantage ceux qui m'ont trompé par leurs conseils. Soignez vos soldats; fermez votre oreille aux délateurs ; méfiez-vous des courtisans; laissez » les riches jouir de leurs biens, et servez-vous des vôtres pour soulager les » pauvres. »

Presque toujours les paroles des mauvais rois mourants contiennent d'excellentes leçons pour leurs successeurs : un repentir tardif leur montre et leur dicte la vérité.

Depuis ce moment, Tibère régna sous le nom de Justin, et, sous sa main ferme, l'empire, qui tombait, se releva. Le trésor se remplit par l'économie ; l'armée reprit sa force par la discipline; il obtint par ses négociations une paix momentanée avec Chosroès, et profita de ce repos pour envoyer des secours à Rome contre les Lombards.

Trois ans après, les Perses reprennent les armes. Mais le nouveau César avait eu le temps de se préparer à soutenir la guerre. Justinien, général expérimenté, à la tête de cent cinquante mille hommes, marche contre le roi de

Perse et lui livre bataille près de Mélitimne (1). Chosroès enfonce d'abord l'aile droite des Romains; mais pendant ce temps, Justinien, ayant renversé le centre des Perses et vaincu leur cavalerie, pénètre dans le camp ennemi et s'empare de la tente du roi. Chosroès, qui s'était cru triomphant, voyant ce désastre, se décourage et prend la fuite : une partie de son armée périt sous le fer des Romains; l'autre se noya dans l'Euphrate. Le roi, désespéré, immortalisa sa honte et la victoire de Justinien par un édit qui défendait aux rois de Perse de marcher à la tête de leurs armées, quand elles auraient à combattre les Romains.

La capitale, qui naguère se voyait condamnée à payer lâchement des tributs aux Perses, aux Turcs, aux Avares, devint tout à coup un théâtre de triomphe; Tibère, renouvelant les antiques solennités, montra en pompe aux yeux du peuple vingt-quatre éléphants pris à Mélitimne, et les nombreux trophées enlevés dans le camp des Perses.

Le nouveau César joignait la modération à la force : dès que Justinien vainqueur eut franchi l'Euphrate et le Tigre, satisfait d'avoir fait reparaître glorieusement les aigles romaines sur le territoire de la Perse, il accorda la paix à Chosroès.

On se rendit réciproquement les conquêtes et les prisonniers. La mauvaise foi de Chosroès rompit promptement ce traité. Un de ses généraux, profitant d'une faute de Justinien, avait surpris un corps romain en Arménie; ce faible avantage fit renaître dans le cœur du roi de Perse l'espoir de réparer sa défaite; il reprit les armes; Justinien fut rappelé, Maurice le remplaça.

Le premier mérite des bons princes est celui de bien choisir. Maurice, né en Cappadoce, était d'origine romaine; il se distinguait par une valeur froide, un esprit juste, un caractère ferme, et par des mœurs austères. Partisan zélé de la discipline antique, il la fit revivre, lui dut de grands succès, battit en plusieurs rencontres les Perses, et repeupla l'île de Chypre, en y portant dix mille prisonniers.

Au milieu des orages de la guerre, l'empire d'Orient commençait à jouir d'un repos et d'une prospérité depuis longtemps inconnus; il n'avait plus à craindre ni l'invasion de l'étranger, ni les concussions des gouverneurs, ni la rapacité du fisc; Tibère gouvernait le peuple en père de famille; il répandait partout des bienfaits, des consolations et des secours. Sophie lui reprochait ses largesses; mais l'ordre et l'économie remplaçaient si bien le vide apparent dont la générosité du prince semblait menacer la caisse publique, qu'on crut généralement dans l'empire qu'il avait trouvé un trésor.

Justin finissait alors sa triste carrière (2). Comme il se sentait près de sa fin, il proclama Tibère empereur en présence du sénat et du clergé, et le fit couronner par le patriarche Eutychius. Peu de temps après il mourut; il avait régné près de treize ans. Sa seule action louable fut l'adoption de Tibère.

(1) An 576. — (2) An 578

CHAPITRE XVII.

TIBÈRE II, DIT CONSTANTIN.

(An 578.)

Mariage de Tibère II et d'Anastasie. — Conspiration de Sophie contre Tibère. — Magnanimité de Tibère pour les conjurés. — Paix dans l'Église. — Mort de Chosroès. — Règne d'Hormisdas. — Victoire sur les Perses. — Maurice, général, est nommé César. — Discours de Tibère. — Maurice est couronné. — Mort de Tibère.

La mort de Justin faisait renaître l'espérance dans l'empire, et remplissait surtout de joie sa veuve, l'ambitieuse Sophie : elle se croyait certaine de conserver le trône et de le partager avec le prince qui lui devait son élévation; mais Tibère n'avait feint de condescendre à ses vœux que pour parvenir au pouvoir suprême, et il avait trompé sans scrupule cette femme perfide et hautaine, à laquelle Justin avait dû ses fautes, Narsès sa chute, l'Italie sa perte.

Le nouvel empereur se présente au cirque; le peuple le salue avec de vives acclamations, et demande à grands cris qu'il lui montre l'impératrice. Déjà Sophie s'avance, remplie d'orgueil, pour recevoir à la fois la couronne impériale et celle de l'hymen. Tout à coup elle voit paraître une jeune et belle Grecque, suivie de deux enfants, fruit d'un hymen caché; on la nommait Anastasie. Tibère l'embrasse, la couronne, et jette de l'argent à la multitude, qui éclate en transports de joie. Sophie se retire furieuse et consternée. En vain Tibère, pour la dédommager et l'adoucir, lui conserve le rang impérial, lui donne un magnifique palais, prodigue pour elle les plus grands honneurs; l'amour et l'ambition trompés s'offensent du respect, et regardent la reconnaissance comme un outrage; elle jure sa perte, et séduit le général Justinien, en lui promettant son appui pour l'élever au trône.

Tibère s'éloigne quelques jours de Constantinople : Justinien, Sophie et leurs complices cherchent à corrompre la garde; l'empereur découvre le complot, revient dans la capitale, fait arrêter Sophie, l'enferme, s'empare de ses trésors, et laisse aux conjurés le temps de fuir; car ce prince, aussi humain que courageux, avait horreur de répandre le sang, même celui de ses ennemis les plus dangereux.

Justinien, frappé de cette grandeur d'âme et pressé par le repentir, vient trouver l'empereur, avoue son crime et attend son arrêt; Tibère borne sa vengeance à quelques reproches : « J'aime mieux, lui dit-il, conserver à l'em- » pire un habile général, que servir mon propre intérêt en me défaisant d'un » ennemi. Je vous rends vos charges, vos biens, et ne vous demande en retour » que votre amitié. »

Que ne devait-on pas attendre d'un règne qui s'annonçait par tant de vertus? Tibère, sans doute, eût égalé les plus grands empereurs, s'il eût trouvé un peuple moins corrompu, un trône moins ébranlé, une armée moins affaiblie. Son habileté supplea, autant qu'il était possible, à la force qui lui manquait, ne pouvant envoyer que peu de troupes en Italie, il opposa les Français aux Lombards; Chilpéric rechercha son alliance, et lui envoya des ambassadeurs chargés de magnifiques présents, parmi lesquels on distinguait un plat d'or de cinquante livres.

Depuis longtemps la division régnait dans l'Église; les patriarches de Constantinople voulaient que leur siége s'élevât au-dessus de celui de Rome, et que la nouvelle capitale de l'empire devînt la métropole de la religion. Tibère termina cette longue querelle, et se déclara pour le pape contre le patriarche. La paix de l'Église se maintint tant qu'il régna.

Comme toutes les forces romaines étaient alors occupées contre les Perses, les Esclavons envahirent la Thrace; Tibère se servit habilement du crédit qu'il avait acquis sur l'esprit de Bogan, roi des Avares, pour éloigner des frontières ces féroces guerriers.

Chosroès ne pouvait se consoler de ses défaites; il mourut de chagrin d'avoir été vaincu à Mélitimne : ce revers effaçait l'éclat d'un règne de quarante-huit ans (1). Hormisdas lui succéda; l'orgueil et la paresse de ce jeune monarque lui firent commettre beaucoup de fautes, et lui attirèrent un grand nombre d'ennemis : on raconte que son gouverneur lui ayant souvent reproché son indolence, le prince aposta des hommes qui l'attaquèrent au point du jour, et le dépouillèrent lorsqu'il se rendait au palais; le roi, en le voyant, lui dit : « Voilà ce que vaut l'activité; vous auriez évité cette fatale rencontre, si » vous étiez resté couché plus tard.

» — Vous vous trompez, répondit Busurgès; je n'aurais point trouvé ces » voleurs sur ma route, si je m'étais levé plus matin qu'eux. »

La présomption est presque toujours la compagne de l'incapacité. Hormisdas refusa la paix que lui offrit Tibère, et jura de ne jamais rendre aux Romains Nysibe ni Dara.

Maurice, dont le courage égalait l'habileté, fut envoyé par l'empereur contre lui, ravagea la Médie, remporta sur les Perses une victoire signalée près de Callinique, et s'empara de la Mésopotamie.

Gennadius, exarque d'Afrique, combattit et défit les Maures. Ses triomphes et la prospérité du règne de Tibère ne furent troublés que par une invasion

(1) An 579.

des Turcs, qui s'emparèrent de la Chersonèse taurique, et par un soulèvement des Avares, qui prirent Sirmium.

La vigueur du caractère de l'empereur ne pouvait rajeunir celle d'un empire assailli de tous côtés par les Barbares, dans lequel on trouvait plus de moines que de soldats. Comment relever une nation corrompue qui ne s'enflammait plus que pour les disputes de sectes et pour les jeux du cirque!

L'esprit tolérant de Tibère ne pouvait ramener à la raison des peuples fanatiques; et, sous le plus doux des princes, on vit, malgré ses ordres, les habitants d'Antioche livrer à la torture et brûler vif un magistrat soupçonné de professer secrètement la religion païenne.

Les Perses, réunissant toutes leurs forces, livrèrent, sous les murs de Constantine, une grande bataille aux Romains (1). La victoire de l'armée impériale fut complète; le général des Perses, Tamchosroès, ne voulant pas survivre à sa défaite, se précipita dans les rangs des légions, et illustra sa mort par son courage.

L'empereur et le sénat décernèrent à Maurice les honneurs du triomphe.

La fortune semblait voir avec peine sur le trône d'Orient un prince digne de le relever. La santé de Tibère s'affaiblissait chaque jour; une lente phthisie consumait ses forces; il n'avait point de fils; craignant pour l'État les troubles qui suivraient sa mort, il nomma Maurice César (2), et lui fit épouser Constantine, sa fille aînée. La seconde, nommée Charito, fut mariée au patrice Germain, le plus distingué de tous les sénateurs.

Les dernières paroles de Tibère répondirent à la sagesse de ses actions. Ayant rassemblé le sénat et le clergé, il leur tint ce discours : « Je crois entendre le peuple romain m'adresser ces mots : *Tu as pris soin de ma prospérité pendant ton règne; c'est encore ton devoir de l'assurer quand tu ne seras plus.* J'obéis à sa voix; je vais paraître au pied de ce tribunal sévère, devant qui le monarque et les sujets sont égaux. Si je ne choisis pas pour successeur le citoyen le plus vertueux, je répondrai de ses actions; les crimes de mon héritier seront les miens.

» Comme je préfère l'empire à ma famille, loin de vous choisir un prince parmi mes parents, j'ai cherché parmi vous tous un homme dont le mérite fût supérieur au mien : la sagesse divine me l'a montré, il est au milieu de cette assemblée; c'est le vainqueur de vos ennemis, c'est celui qui a relevé la gloire romaine et abattu l'orgueil des Perses; c'est à la fois l'épée et le bouclier de l'empire. Régnez, Maurice; ne trompez point mon attente; que votre oreille soit ouverte à la vérité et fermée à la flatterie. Placez la justice sur le trône, près de vous; songez que la pourpre perd son éclat quand elle ne couvre que des vices; cette pourpre même a, dans sa couleur, je ne sais quoi d'austère et de lugubre, qui doit vous avertir que les plaisirs s'éloignent du trône, et qu'un prince, assiégé de chagrins, ne peut compter sur le repos dont il doit faire jouir ses sujets. La force d'un sceptre n'est destinée qu'à

(1) An 581. — (2) An 582.

» servir d'appui aux peuples; dévouez-vous à leur bonheur; un bon prince » ne doit regarder la souveraineté que comme une brillante servitude.

» Soyez à la fois sévère et doux, confiant et circonspect; que l'utilité pu» blique soit le seul motif et la seule mesure des châtiments, et le mérite le » seul titre aux récompenses : je vous parle comme un père à son fils. Ce n'est » pas à moi que vous répondrez un jour, mais à un juge incorruptible, devant » lequel s'évanouit l'éclat de toutes les grandeurs. Régnez, Maurice; que vos » trophées soient l'ornement de mon tombeau, et vos vertus mon éloge » funèbre. »

Ces paroles touchantes attendrirent tous les assistants; à peine l'empereur put recueillir assez de forces pour accomplir ce dernier acte de son pouvoir, et placer sa couronne sur la tête de Maurice. Le lendemain il expira (1). Ce règne si court excita de longs regrets : depuis le grand Théodose, aucun prince ne fit couler tant de larmes, et ne fut accompagné au tombeau par un deuil plus général et plus sincère.

CHAPITRE XVIII.

MAURICE.

(An 582.)

Portrait de Maurice. — Son gouvernement. — Guerre avec la Perse. — Révolution en Orient. — Révolution en Italie. — Retraite et installation du pape Grégoire. — Guerre avec les Lombards. — Révolte contre Maurice. — Députation de l'armée. — Caractère de Phocas, un des députés. — Phocas est élu général. — Fuite de Maurice. — Phocas est empereur. — Mort de Maurice et de ses fils.

Maurice, en montant sur le trône, ajouta, par reconnaissance, le nom de Tibère au sien. Ce prince semblait né pour commander : il était courageux avec prudence, savant sans vanité, grave sans hauteur, juste et clément, laborieux et sobre.

Le temps nous a conservé un traité qu'il avait composé sur l'art militaire. Son économie maintint l'ordre dans les finances; mais une vertu portée à

(1) An 582.

l'excès se change en vice : l'économie de l'empereur devint avarice, ternit sa gloire, et fut la cause de sa perte.

La justice, la sagesse et la clémence signalèrent les premiers actes de son administration; il délivra ses sujets du poids de quelques impôts.

Son père, nommé Paul, était un homme vertueux, mais sans capacité; il le fit venir à sa cour, le traita avec respect, et ne lui donna aucune part au gouvernement. Alamundar, général ambitieux, avait trahi Maurice à la bataille de Callinique, dans l'espoir de le perdre et de le remplacer. Il attendait avec crainte son arrêt, et reçut sa grâce.

Pierre, frère de l'empereur, montrait des talents; la faveur l'avait élevé au rang de curopalate : Maurice, en le nommant maître de la milice et duc de Thrace, accorda ces dignités plutôt à son mérite qu'à sa naissance.

L'empire était en guerre permanente contre la Perse; Mystacon commandait les Romains. Il livra bataille à l'ennemi; son premier choc l'enfonça, mais une trahison lui enleva la victoire. Curs, officier grec, qui était à la tête de l'aile droite, n'exécuta point les ordres de son général. Les Perses profitèrent de son inaction et gagnèrent la bataille. Philippique, envoyé par Maurice pour réparer cet affront, ranima le courage des Romains. Secondé par Héraclius, chef habile (père de celui qui monta depuis sur le trône d'Orient), il rencontra les Perses près de Solacon, les défit complétement, et détruisit la moitié de leur armée.

Cet Héraclius, respecté par l'Église comme par l'armée, joignait une extrême piété à une grande bravoure. Il portait, dit-on, l'image de Jésus-Christ au bout de sa lance; et avant de vaincre à Solacon, il répandit des larmes sur le sang qu'on allait verser.

Dans cette bataille, l'infanterie, depuis longtemps négligée, décida la victoire. La cavalerie ne servit qu'à la compléter.

Il n'est rien d'aussi varié que le cœur de l'homme : on lui voit souvent la légèreté de l'air et l'inconstance de la fortune; le même Philippique, dont l'intrépide courage venait de foudroyer les Perses, peu de temps après, frappé de terreur à la vue d'un corps nombreux de paysans armés, prend la fuite, et laisse son camp ouvert à l'ennemi, qui le livre au pillage; mais il ne tarda pas à réparer sa honte : reprenant l'offensive, il dévasta la Perse. Maurice cependant ne lui rendit pas sa confiance; il nomma Prisque pour le remplacer. Ce général justifia le choix de l'empereur par quelques succès : on l'envoya ensuite combattre les Avares.

Son successeur Commentiol vainquit les Perses près de Nysibe, et dut une grande partie de ce triomphe au courage de Germain et à l'habileté de son lieutenant Héraclius.

La Perse était à la fois attaquée par les Romains et par les Turcs. Le roi Hormisdas était haï par ses sujets et méprisé par ses ennemis. Il perdit le trône par la même faute qui avait fait perdre l'Italie à Justin.

Les hommes pardonnent l'oppression plutôt que l'injure. Sophie, en insultant Narsès, avait fondé la puissance des Lombards. Hormisdas, jaloux de Varanne,

le plus habile de ses généraux, qui venait de remporter d'éclatantes victoires sur les Turcs, prit l'occasion d'un léger échec pour le destituer; il lui écrivit une lettre outrageante, et lui envoya une robe de femme. Varanne exhale son courroux en menaces; le roi donne à un officier l'ordre de l'arrêter : le général jette cet officier dans les fers, et le fait écraser à ses yeux sous les pieds d'un éléphant.

L'armée de Varanne se soulève en sa faveur; celle qui combattait les Romains embrasse sa cause : la révolte s'étend. Le roi, qui s'était rendu odieux par ses cruautés, reconnaît la faiblesse d'un pouvoir qui n'est fondé que sur la crainte; il ne trouve plus de défenseurs; les rebelles s'avancent contre la capitale. Un prince du sang royal, Bendoès, gémissait au fond d'un cachot; le peuple rompt ses chaînes; à la tête de la garde, il entre dans le palais. Le tyran qui n'avait plus d'amis, de sujets ni de soldats, croyait encore régner, parce qu'il était assis sur son trône, entouré de quelques courtisans. Il leur ordonne d'arrêter le rebelle; tous les flatteurs passent sans honte du côté de Bendoès, qu'ils insultaient la veille; ils se jettent sur le monarque, le renversent du trône et l'enferment dans une obscure prison.

Chosroès, fils du roi, veut fuir; Bendoès l'arrête, le rassure et lui donne le sceptre. Cependant Hormisdas, honorant son malheur par quelque audace, convoque dans son cachot les grands de l'empire; étonnés de cet ordre, ils obéissent : le roi leur parle avec éloquence, non pour reprendre son pouvoir, mais pour le transmettre au plus jeune de ses fils, dont il vante les vertus. « Mon » sort est terminé, dit-il, le vôtre seul m'occupe; j'ai donné le jour à un monstre, » c'est celui que les rebelles couronnent : s'il règne sur vous, vous serez tous » ses victimes. » Ce discours ébranle une partie des assistants; sa chaleur entraîne les suffrages; Bendoès réplique avec feu, réveille les ressentiments, rallume la haine, excite la fureur; on égorge aux pieds du monarque le jeune prince qu'il désignait pour lui succéder. Cet horrible spectacle fut le dernier qui frappa la vue de ce père infortuné; les rebelles lui crevèrent les yeux.

Chosroès, justifiant la prédiction d'Hormisdas, commence son règne par un parricide; ajoutant l'hypocrisie à la cruauté, il ordonna d'abord de traiter son père en roi, de le servir en vaisselle d'or, et ensuite il le livra aux bourreaux qui l'assassinèrent.

Varanne refusa de se soumettre au nouveau roi, et répondit avec mépris à ses lettres : au lieu de lui donner les titres dus à la majesté royale, il se servit de ces mots insolents : ton *imbécillité*, ton *impudence*.

Chosroès marche contre lui, le combat, est vaincu et prend la fuite; abandonné de tous ses soldats, il se sauva sur le territoire romain, et implora l'appui de Maurice.

La justice et l'humanité auraient dû rejeter ses prières, et livrer ce monstre à ses ennemis; mais la politique se sépare trop souvent de la morale, et sacrifie des intérêts éternels à des calculs de circonstances.

L'empereur donna des troupes à Chosroès, qui repassa l'Euphrate, et reparut

dans ses États à la tête des Romains. Bendoès et la plus grande partie des grands vinrent le rejoindre.

Bientôt il se trouva en présence de ses ennemis; ses forces se montaient à soixante mille hommes, celles de Varanne à quarante. La bataille eut lieu près de Balarath : l'impétueux Varanne enfonça d'abord les troupes du roi de Perse; mais Narsès, qui commandait les Romains auxiliaires, rétablit le combat, mit les Perses en déroute et s'empara de leur camp. Varanne disparut; depuis sa défaite on n'entendit plus parler de lui.

Narsès rétablit Chosroès sur son trône, et lui conseilla, en le quittant, de ne jamais oublier qu'il devait aux Romains la vie et l'empire.

Chosroès promit d'embrasser la religion chrétienne, mais il ne voulut ou n'osa pas quitter celle des mages; cependant, au mépris de leurs lois, il épousa une Romaine nommée Sira.

Ces révolutions dans l'Orient firent jouir l'empire grec d'un long repos, et les Romains tant de fois vaincus par les Perses, regagnant alors tout le terrain qu'ils avaient perdu, rentrèrent dans leurs anciennes limites, et devinrent les arbitres, les protecteurs et presque les maîtres de ce trône ennemi, qui depuis si longtemps était l'objet de leur jalousie et de leur effroi.

A peu près à la même époque, une autre révolution éclata en Italie : les Lombards, fatigués de l'anarchie républicaine, élurent Cleph II pour roi; revêtu du pouvoir suprême, il laissa aux ducs leurs gouvernements et une grande autorité sur leurs vassaux. Il faut chercher dans ses lois l'origine de cette jurisprudence féodale, si chère aux grands, si redoutable aux princes, si oppressive pour les peuples, qui prolongea la tyrannie en l'organisant, et régularisa pour ainsi dire le chaos. Tout l'Occident adopta cette législation barbare, dont quinze siècles après on garde encore de douloureux souvenirs.

Autaris, successeur de Cleph, pendant un règne de six ans maintint assez fermement la justice, rétablit la sûreté publique, et adoucit la férocité des Lombards; mais il ne combattit point les progrès de l'ignorance, qui continuait à répandre sur l'Europe un voile de ténèbres.

L'empire d'Orient était plus riche que guerrier. Au défaut d'armes, Maurice, pour défendre ce qui lui restait de possessions en Italie, acheta l'alliance des Français; cinquante mille pièces d'or envoyées par lui à Childebert déterminèrent ce prince à franchir les Alpes. Autaris lui en donna trente mille pour les repasser, et battit ensuite les troupes de l'exarque de Ravenne.

En 590, le pape Pélage étant mort, la fortune, qui voulait que Rome, après avoir été la capitale du peuple-roi, devînt celle du monde chrétien, plaça sur le siége pontifical un grand homme, Grégoire. Ce pape, qui devait illustrer la chaire de saint Pierre, luttant d'abord contre sa destinée, voulut se dérober à son élévation, résista au clergé, s'opposa aux vœux du peuple, conjura Maurice de ne pas confirmer sa nomination, et chercha au fond des cavernes un asile contre les grandeurs qui le poursuivaient.

Plus il montrait d'éloignement pour le pouvoir, plus il en parut digne : l'empereur, les grands, le clergé, le peuple, persistèrent dans leur choix; on

découvrit la retraite de Grégoire, on le ramena malgré lui à Rome, on triompha de sa résistance, et il fut installé sur le siége du prince des Apôtres.

L'activité, la prévoyance, la fermeté, caractérisèrent son administration. Il maintint la foi, réchauffa le zèle, secourut les pauvres, garantit le peuple de la disette, et inspira un grand respect aux Barbares; mais il combattit les schismatiques avec une ardeur si excessive, que l'empereur crut nécessaire de l'exhorter à calmer son zèle.

De son côté, le pape reprochait à Maurice de ne pas réprimer avec assez de sévérité les concussions des exarques d'Italie et d'Afrique.

On trouvait généralement alors que Maurice montrait la douceur d'un pape et Grégoire la fierté d'un empereur.

Les Français, réunis de nouveau aux Romains, attaquèrent avec succès les Lombards. Rhége, Parme, Plaisance et le duc de Frioul se soumirent passagèrement à l'empereur. Mais la politique des successeurs de Clovis, loin de vouloir établir l'ordre en Italie, n'avait pour but que d'y prolonger la guerre, d'y fomenter la discorde, et d'en profiter.

Par la médiation de Gontran, Childebert conclut secrètement la paix avec Autaris. Sa défection fit perdre aux Romains leurs avantages (1).

Le roi des Lombards mourut; Agidulphe lui succéda et continua la guerre avec succès. En vain Grégoire conseillait à l'exarque Callinique de faire une paix solide avec un ennemi puissant qu'il ne pouvait vaincre; sa sagesse n'obtint qu'une courte trêve. Bientôt on reprit les armes. Padoue fut ruinée par les Lombards; ses habitants augmentèrent la population de Venise. Cette république, forte par sa position, augmentait sa puissance par l'habileté de sa politique; les malheurs de ses voisins grossissaient journellement ses forces, et les débris de Rome venaient sans cesse élever et affermir ce noble édifice.

Hors de l'Orient ce n'était plus un empire, c'étaient des ruines que les empereurs défendaient. Les Romains possédaient encore une partie des côtes méridionales de l'Espagne; ils s'y maintinrent en profitant des divisions des Goths.

Hermenigilde fut défendu par eux contre son père; mais ils le livrèrent ensuite à ses ennemis pour trente mille pièces d'or. Les Romains d'alors, bien différents de leurs pères, se laissaient repousser par le fer et corrompre par l'argent.

Ingonde, femme du prince trahi et sœur de Childebert, mourut en se rendant à Constantinople avec son fils Athanagilde pour y chercher un asile.

Le roi des Lombards, ne se bornant pas à ses victoires contre l'exarque, s'allia avec les Avares, dans le dessein de ravager l'Istrie. Maurice déclare alors qu'il va se mettre à la tête de son armée pour le combattre; mais, soit que la fortune eût énervé son esprit, soit que l'âge eût épuisé sa force, on ne retrouva plus en lui cette fermeté de caractère qui avait autrefois rétabli la

(1) An 59[illegible]

discipline dans l'armée, ni ce courage qui dans sa jeunesse l'avait conduit à la victoire et au trône.

Faible et superstitieux, au moment de son départ il passe les nuits à l'église Sainte-Sophie, dans l'espoir d'obtenir une révélation; il part rempli de crainte, il se décourage à la vue de quelques pronostics fâcheux; une éclipse le trouble, une foule de mendiants l'arrête, une tempête l'effraie; il perd le temps à écouter les fables de trois voyageurs d'une taille gigantesque, qui portaient des harpes d'or, et venaient, disaient-ils, d'une contrée du Nord, où la musique était la seule étude et la seule occupation des habitants.

Quelques lâches sénateurs l'invitent à revenir dans la capitale; il cède à leurs instances. Conservant son orgueil au moment où il montrait tant de faiblesse, il refuse la proposition de Gontran, qui lui offrait des troupes et lui demandait un tribut. Pierre, frère de l'empereur, les généraux Prisque et Commentiol dirigent les armées; ils sont d'abord vainqueurs sur les rives du Danube, et se laissent ensuite surprendre et vaincre.

Maurice, par son indulgence pour les chefs, par sa rigueur pour les soldats, s'attire la haine de l'armée; la famine se joint aux malheurs de la guerre, et porte le peuple à la sédition. L'empereur croit apaiser le Ciel en offrant à l'Église une couronne d'or qu'il avait reçue des impératrices Sophie et Constantine. Cet usage religieux de l'or, qui eût été mieux employé à acheter des grains, irrite les princesses et mécontente le peuple.

Aux fêtes de Noël, la multitude se révolte, insulte Maurice dans le temple, et le poursuit à coups de pierres.

Cependant la guerre continuait avec des succès balancés; Prisque, dans cinq combats glorieux, avait détruit un grand nombre d'ennemis. L'avarice de l'empereur lui devint plus funeste que la valeur des Barbares.

Les soldats demandaient une augmentation de solde, l'empereur la refuse; l'armée, commandée par Pierre, se soulève, brave les ordres de son général, marche sur Constantinople, et envoie à l'empereur une députation chargée de ses demandes, ou plutôt de ses menaces.

Le plus audacieux de ces députés était un des derniers officiers de l'armée, né dans un rang obscur en Cappadoce, autrefois écuyer de Prisque, alors centurion : sa force, sa brutalité, sa passion pour la débauche, lui attiraient l'affection des soldats; on le nommait Phocas.

Un devin avait dit à Maurice qu'il devait se défier du glaive de l'homme dont le nom commençait par les lettres *PH*. Le prince crédule, troublé par cette prédiction, crut d'abord qu'elle pouvait regarder Philippique. Ce général, appelé par lui, dissipa ses soupçons, et lui dit que, si l'oracle du devin était digne de quelque foi, il devait plutôt se mettre en garde contre Phocas. « Prince, ajouta-» t-il, vous devez le connaître; il vous a autrefois insulté au milieu du sénat; » c'est un soldat séditieux; il est tout ensemble insolent et lâche. — Ah! » répondit Maurice, s'il est lâche, il doit être sanguinaire. »

Cependant les progrès de la révolte s'étendaient chaque jour. Les soldats élurent Phocas pour leur général. L'empereur, haranguant le peuple dans le

cirque, parla de cette sédition avec mépris. La faction bleue l'applaudit, la verte se tut; les rebelles s'approchèrent et offrirent la couronne à Germain, beau-père de Théodose, fils aîné de l'empereur; Maurice ordonna sa mort, mais Théodose favorisa sa fuite.

Cependant la révolte éclate dans toute la ville; la garde refuse de marcher. Maurice, déguisé, se sauve avec sa femme et ses enfants; il envoie son fils aîné à Chosroès, en lui demandant de lui rendre le même service qu'il a reçu de lui autrefois.

Germain ne resta pas longtemps dans l'erreur où l'avaient jeté les propositions trompeuses des rebelles; apprenant que la faction verte s'opposait à son élévation, il suivit lâchement le char de la fortune, et se rendit au camp de Phocas.

Celui-ci convoque le peuple et le sénat, et feint encore d'offrir la couronne à Germain qui la lui rend; le rebelle est proclamé empereur par la multitude et couronné par le patriarche. Il entre dans la capitale, la traverse sur un char attelé de quatre chevaux blancs, se rend au cirque, jette au peuple une grande quantité d'or et d'argent, fait célébrer par des jeux son couronnement, partage le trône avec Léontine sa femme; le triomphe du crime s'achève paisiblement, et ce jour de désastre ressemble à un jour de fête.

Cependant les soldats de Phocas poursuivent l'empereur détrôné : ils l'atteignent en Chalcédoine, où il avait fait revenir son fils aîné. Ce monarque infortuné vit trancher la tête à ses cinq fils, dont le sang rejaillissait sur lui. Faible prince, chrétien résigné, il se soumit au jugement céleste et bénit, dit-on, le nom de Dieu à chaque coup de hache qui tombait sur ses enfants. Après leur mort il présenta intrépidement sa tête au bourreau, et reçut sans effroi la mort qu'il aurait évitée, s'il eût montré sur le trône le même courage que dans les camps.

Il commanda les armées avec habileté, commença son règne avec sagesse, le termina sans gloire, et mourut en martyr. On porta sa tête au tyran. Pierre fut massacré. Théodose chercha en vain un refuge dans l'église; on l'en arracha, et il fut immolé. Maurice perdit la vie et le trône le 27 novembre 602; il était âgé de soixante-trois ans, et en avait régné vingt. Les cadavres des victimes furent jetés dans la mer; on exposa leurs têtes sur des pieux, aux regards du peuple et aux insultes des soldats.

CHAPITRE XIX.

PHOCAS.

(An 602.)

Portrait de Phocas. — Événements en Orient. — Mort de Narsès par la perfidie de Domentiol, frère de Phocas. — Conspiration contre Phocas. — Révolte de Crispe. — Départ du jeune Héraclius. — Son arrivée à Constantinople. – Défaite et mort de Domentiol. — Déchéance, mutilation et mort de Phocas. — Héraclius est empereur.

Les vices grossiers d'un soldat féroce étaient couronnés; l'armée avait livré l'empire à un monstre : il suffisait de regarder ses traits pour connaître l'atrocité de son âme; son regard était farouche, ses cheveux roux, ses sourcils épais et joints ; on voyait sur son visage plusieurs cicatrices profondes qui devenaient noires lorsque la colère l'enflammait.

Son élévation fut pour l'Orient le signal des plus grands malheurs ; les Perses dévastèrent les frontières de l'empire; la famine et la peste y répandirent la mort; mais le sanguinaire Phocas fut encore pour les peuples le plus fatal de tous ces fléaux.

L'image du tyran et celle de Léontine sa femme arrivèrent, selon l'usage, à Rome; et, de même qu'autrefois on adorait dans cette ville, avec une égale piété, les dieux de l'enfer et ceux du ciel, on vit le clergé, le sénat et le peuple, façonnés à la tyrannie, recevoir avec les plus vives acclamations le simulacre de l'usurpateur.

Le pape saint Grégoire déposa respectueusement ces images au Capitole. L'Église regardait alors comme un devoir de respecter toujours l'autorité temporelle, quels que fussent son droit et sa source. C'était la loi de l'Évangile, Grégoire devait s'y soumettre; cependant on ne peut s'empêcher de regretter que ce grand homme n'ait pas alors saisi cette occasion de se rendre maître de Rome et de l'Italie : la puissance temporelle du Saint-Siége, si contraire aux maximes de la religion, aurait au moins pour excuse une origine plus honorable; elle eût été justifiée par l'horreur que devait inspirer un monstre tel que Phocas. Mais Grégoire, plus chrétien qu'ambitieux, n'écouta que l'Évangile,

ne s'occupa que du ciel, laissa les hommes disposer de la terre, et reconnut comme eux le gouvernement de fait.

Cependant, lorsque tout tremblait sous le glaive du soldat couronné, Grégoire adressait au tyran de courageuses leçons sur ses devoirs. « Ce qui distingue » nos empereurs, lui disait-il, des monarques étrangers, c'est que les rois trai- » tent leurs sujets en esclaves, et que nos empereurs, sans rien perdre de » leur puissance, laissent à leur peuple sa liberté. »

Phocas récompensa la soumission de l'Église romaine, en la protégeant contre les hérétiques.

Le Ciel paraissait alors, dans son courroux, vouloir condamner tout l'Orient à gémir sous la plus affreuse tyrannie. Chosroès se montrait en Perse aussi cruel que Phocas; ce roi parricide demanda à l'empereur la destitution de Narsès qui l'avait replacé sur le trône. La guerre continue entre les deux empires; Germain commandait l'armée romaine; un soldat, indigné de servir sous ce général perfide, qui avait trahi Maurice, l'insulte et le perce de son glaive. Germain, guéri de cette blessure, livra bataille aux Perses et la perdit.

Dans le même temps, le bruit se répandit en Syrie que Théodose, fils de Maurice, vivait encore, et qu'on avait trompé le tyran en lui livrant une autre victime. On croit facilement ce qu'on désire, le mécontentement accrédite le mensonge : Narsès feint d'être persuadé de l'existence de Théodose, il soulève ses soldats, et se rend maître d'Édesse; l'évêque de cette ville s'opposait à la révolte, le peuple le lapida.

Partout on fomentait des soulèvements contre l'usurpateur, et partout ses vigilants satellites punissaient la rebellion par de nombreux supplices. Toute vertu et tout mérite faisaient ombrage à Phocas; écartant tous les hommes de talent, il donna le commandement de l'armée à Léonce, chef de ses eunuques. Chosroès le vainquit dans une sanglante bataille, et fit égorger tous les prisonniers.

L'Asie ressemblait à une mer de sang, dans laquelle plongeaient à l'envi Chosroès et Phocas. Domentiol, frère de l'empereur, ne pouvant vaincre Narsès, le trompa en l'invitant à une conférence : ce général, trop confiant, crut à la foi des serments; on l'arrêta, il fut brûlé vif.

Malgré l'effroi qu'inspirait la tyrannie, l'indignation publique multiplia les conjurations : Constantine, veuve de Maurice, avait été, ainsi que ses filles, épargnée par le tyran; il les avait seulement condamnées à une clôture perpétuelle. Germain, qui aspirait secrètement au trône, voulut s'appuyer de leur nom et du respect qu'on leur portait; par ses ordres, l'eunuque Scholastique les tire de leur prison, les conduit à Sainte-Sophie; le peuple se soulève en leur faveur, et livre le prétoire aux flammes. On comptait sur l'appui de la faction verte; si elle se fût déclarée, la révolution était faite.

Son chef, Jean de La Croix, refuse de suivre les conjurés; ils le tuent : cette violence irrite ses nombreux partisans, qui se précipitent sur les rebelles et les massacrent. Phocas voulait faire périr tous ceux qui s'étaient échappés;

mais l'église leur servit de refuge, et le patriarche Cyriaque ne consentit à les laisser sortir qu'après avoir fait jurer à l'empereur, sur l'Évangile, qu'il épargnerait leurs jours.

Scholastique seul périt; les princesses furent renfermées dans un monastère; on força Germain d'entrer dans les ordres sacrés, et Philippique fut contraint à se faire moine.

L'Italie était toujours le théâtre d'une guerre cruelle entre l'exarque et les Lombards. Dans l'année 606, la mort enleva aux Romains le pape Grégoire; Sabinien lui succéda, et n'hérita pas de ses vertus. Avare et dur pour le peuple, il disait avec hauteur, dans un moment où la famine désolait la capitale, « qu'il ne prétendait pas, comme son prédécesseur, acheter à grands frais, » avec du pain, les éloges d'une inconstante multitude. »

Phocas avait fait épouser sa fille à Crispe, son confident et son complice; mais bientôt, jaloux du pouvoir qu'il lui avait donné, il vit avec inquiétude le peuple placer l'image de son gendre à côté de la sienne. La faveur d'un tyran est presque toujours un grand péril : l'obtenir, c'est se placer sur le bord d'un précipice. Crispe, disgracié et souvent menacé de la mort, excite les grands à conspirer contre Phocas; le patrice Théodose, préfet d'Orient, se joignit à lui. Constantine, du fond de son monastère, secondait leurs vues; sa messagère Pétronia, chargée par elle d'une lettre pour Germain, trahit son secret. Le patrice, vaincu par la torture, nomma la plupart de ses complices; ils furent mutilés avant d'être massacrés. Germain, l'impératrice Constantine et ses trois filles subirent la mort.

Cependant les Perses étendaient leurs ravages jusqu'au fond de la Phénicie et de la Palestine; les Avares dévastaient l'Illyrie et la Thrace. Phocas, insensible aux malheurs de l'empire, ne s'occupait qu'à poursuivre et exterminer les partisans de Maurice.

Crispe, qui avait eu l'adresse, dans la dernière conjuration, d'échapper aux soupçons du tyran, cherchait et forgeait en Afrique les armes qui devaient enfin délivrer Constantinople d'un monstre.

Le brave Héraclius, exarque de cette province qu'il gouvernait avec le patrice Grégoire, son frère et son lieutenant, jurèrent la perte de Phocas. Leur première mesure fut de cesser d'envoyer des blés dans l'Orient; par ce moyen ils disposèrent les peuples de la Grèce et d'Asie à la révolte.

Crispe les pressait de hâter l'exécution de leur dessein; mais, plus sages que lui, ils en assurèrent le succès par une prudente lenteur.

Chaque jour le délire de Phocas augmentait la haine et le mépris qu'il inspirait : dans l'espoir de réveiller le courage de ses soldats, et de les exciter à combattre les Perses qui menaçaient l'Asie-Mineure, par un édit insensé il ordonna de placer sur la liste des martyrs tous ceux qui périraient dans les combats : le patriarche s'opposa à cette extravagance.

Les Perses, poussant leurs succès, mirent en fuite Domentiol, et s'avancèrent jusqu'à Chalcédoine. Le peuple de Constantinople, las de ramper sous un joug si méprisable, insulta Phocas dans le cirque; une foule de victimes

égorgées, dont les têtes enfermées dans des sacs furent jetées à la mer, signalèrent la fureur du tyran, et augmentèrent celle de la multitude.

Le sénat, porté à l'apparence du courage par le désespoir, écrivit secrètement à Héraclius et à Grégoire pour implorer leur secours.

Leurs préparatifs étaient achevés; mais trop vieux pour combattre eux-mêmes, ils chargèrent leurs fils de la vengeance publique.

Le jeune Héraclius s'embarqua dans le port de Carthage avec plusieurs légions, et fit voile pour la Grèce. Nicétas, fils de Grégoire, destiné à remplacer Héraclius, s'il échouait, prit, avec un corps nombreux de cavalerie, la route d'Alexandrie.

L'impatience de Crispe l'exposa aux plus grands périls; il avait formé avec Elpidius, maître de l'arsenal, et Anastase, ministre des finances, le dessein de poignarder Phocas, et de nommer Théodose empereur. Anastase trahit ses complices; sa lâcheté ne le sauva pas; sa tête tomba, avec celles des conjurés, aux pieds du tyran. Crispe seul trouva le moyen de se justifier.

Bientôt les vents favorables amenèrent Héraclius à la vue de Constantinople. Cet illustre conjuré avait tout l'empire pour complice; mais l'empereur lui opposait des otages sacrés : il tenait dans ses fers Épiphanie sa mère, et la jeune Fabia, qu'il devait épouser. L'amour de la patrie l'emporta sur la nature et sur l'amour.

Héraclius continue audacieusement sa marche : une foule de sénateurs viennent le joindre dans Abyde; l'évêque de Cyzique lui apporte une couronne d'or; il l'accepte, traverse la Propontide, aborde à Héraclée, en Thrace; sa flotte mouille enfin à la pointe de Constantinople, au pied du château qu'on nommait déjà les Sept-Tours.

Domentiol, qui commandait les vaisseaux de Phocas, s'approche pour le combattre, et la mer agitée devient le théâtre sanglant sur lequel la fortune va décider du sort de la terre.

Des deux côtés on se battit avec acharnement : Domentiol, pour échapper à la haine publique; Héraclius, pour délivrer sa mère, sa femme et l'empire.

La victoire de l'armée africaine fut complète; Domentiol périt. Crispe, préfet de la ville, leva l'étendard de la révolte, et, à la tête d'une foule de citoyens, vint se ranger sous les drapeaux du vainqueur.

Au même moment un sénateur, nommé Photius, dont le tyran avait outragé la femme, se met à la tête de la faction verte avec le patrice Probus; ils marchent contre la garde impériale, elle prend la fuite. Phocas, resté seul au pied de son trône sanglant, éprouve à son tour la terreur qu'il avait tant de fois inspirée.

Son palais, si longtemps fermé à la pitié, est enfin ouvert à la vengeance; Photius arrête le monstre, lui arrache la pourpre qu'il souillait, le revêt d'une casaque noire, et le conduit sur le rivage, à la vue de la flotte, aux pieds d'Héraclius, qui lui dit : « Misérable, est-ce donc ainsi que tu devais gouverner » l'empire? » — « Gouverne-le mieux, » répondit Phocas.

A ces mots, Héraclius oublie sa gloire, cède à sa fureur, renverse le tyran,

le foule aux pieds, lui fait couper les mains, les pieds, le mutile honteusement, et le fait enfin décapiter sur le tillac d'un vaisseau. Son cadavre, coupé par morceaux, fut exposé sur des piques et livré aux outrages du peuple, avec une atrocité que tous les crimes dont s'était souillé le monstre ne peuvent justifier (1). L'empire avait été huit ans sa proie.

Héraclius entre dans Constantinople; les plus vives et les plus sincères acclamations célébraient son triomphe : il offre le sceptre à Crispe, qui le refuse. « J'ai combattu mon beau-père, dit-il, non pour régner, mais pour venger Maurice et sa famille. »

Le lendemain Héraclius, cédant aux vœux du peuple et du sénat, fut couronné par le patriarche Sergius. Rien ne manquait à son bonheur : les objets qui lui étaient le plus chers avaient échappé aux fureurs du tyran; Héraclius embrassa sa mère; et, en montant sur le trône, il y plaça Fabia, qui prit le nom d'Eudoxie.

(1) An 610.

CHAPITRE XX.

HÉRACLIUS.

(An 610.)

Inaction d'Héraclius pendant dix ans. — Ses préparatifs hostiles contre les Perses. — Jugement, condamnation et mort de Crispe. — Régence d'Héraclius Constantin. — Départ de l'empereur avec son armée. — Sa victoire sur les Perses. — Son ambassade à Chosroès. — Sa nouvelle victoire sur les Perses. — Sa retraite volontaire. — Son combat avec un géant. — Révolte à Constantinople. — Nouvelle guerre avec Chosroès. — Bataille de Zab. — Défaite des Perses. — Fuite de Chosroès. — Son abdication. — Cruauté de son fils Siroès. — Son parricide. — Mort de Chosroès. — Paix entre Héraclius et Siroès. — Mort de Siroès. — Retour et triomphe d'Héraclius à Constantinople. — Son départ pour Jérusalem. — Son règne honteux. — Son édit nommé l'*Ecthèse*. — Description de l'Arabie. — Histoire de Mahomet. — Son origine. — Son mariage avec Cadija. — Ses premières armes. — Ses voyages. — Son portrait. — Sa prétendue mission comme prophète. — L'islamisme, loi de l'Alcoran. — Imposture de Mahomet. — Ses miracles. — Son rêve sur le mont Zara. — Ses premières prédications. — Ferveur du jeune Ali, lieutenant de Mahomet. — Fuite de Mahomet. — Hégire, ère sacrée des musulmans. — Mahomet est roi et grand pontife. — Ses exploits. — Son entrée artificieuse à la Mecque. — Ses projets de conquêtes. — Défaite des Romains. — Kaleb est nommé général. — Mort de Mahomet. — Abubecker est élu calife. — Guerre entre les Turcs et les Persans. — Défaite des Perses. — Echec des Romains. — Mort d'Abubecker. — Elévation d'Omar. — Disgrâce de Kaleb. — Pusillanimité d'Héraclius. — Ses préparatifs de guerre. — Bataille de Yarmouse. — Bravoure des Sarrasines. — Défaite des Romains. — Capitulation de Jérusalem. — Entrée d'Omar dans cette ville. — Prise d'Antioche par Omar. — Peste en Syrie. — Mort de vingt-cinq mille musulmans et de Kaleb. — Invasion d'Omar en Egypte. — Mort d'Héraclius.

L'empire, délivré du fardeau de la plus odieuse tyrannie, semblait se réveiller d'une longue léthargie, et reprendre son antique ardeur pour la gloire et pour la liberté; Héraclius, semblable aux anciens héros de Rome, devait illustrer le trône qu'il venait de conquérir; cependant, soit qu'il voulût affermir sa puissance avant de l'étendre, soit qu'il fût retenu dans son palais par les premières ardeurs d'un chaste amour, et par les premières jouissances du rang suprême, soit enfin qu'il eût, avant de déployer sa force, beaucoup de mesures à prendre et de maux à guérir, on le vit dix années dans un repos que l'histoire lui reproche, et qui laissa l'Orient gémir sous le joug de Chosroès. Enfin il réunit toutes les troupes de l'Afrique, de la Grèce et de l'Orient, dans le dessein de tirer vengeance des Perses, dont les armées s'étaient avancées naguère

jusqu'à Chalcédoine, et qui, depuis sept cents ans, se montraient les ennemis les plus redoutables des Romains.

L'empereur avait cru d'abord, par déférence pour Crispe, gendre de Phocas, devoir lui confier le commandement de l'armée; soit par trahison, soit par lâcheté, le général laissa sans résistance l'ennemi piller Césarée et ravager la Cappadoce : par faiblesse, il fuyait devant les Perses; par vanité, il bravait Héraclius, prétendant que ce prince ne devait qu'à lui sa couronne.

L'empereur, dans l'espoir de le ramener à la soumission, vint le trouver à Césarée. L'altier général ne se leva point pour le recevoir, lui parla en maître et le railla sur ses projets de conquêtes. Héraclius dissimule son ressentiment, retourne à Constantinople, invite Crispe à s'y rendre sous prétexte de lui faire tenir sur les fonts de baptême un enfant que l'impératrice venait de lui donner : lorsqu'il y est arrivé, l'empereur convoque le sénat, et demande si un outrage fait à la majesté impériale mérite un plus grave châtiment qu'une offense reçue par un particulier.

La réponse n'était pas difficile à prévoir. « Et vous, Crispe, dit-il, quel est » votre avis? » Celui-ci, trop vain pour soupçonner qu'il fût question de lui, répondit qu'un semblable crime ne méritait aucune grâce.

Héraclius alors, rappelant ses murmures, dénonçant ses insolences, dévoilant ses trahisons que prouvaient des actes authentiques, dit : « Je suis moi- » même coupable; j'ai mal placé ma confiance, et je ne devais pas croire qu'un » gendre perfide pût devenir un ami fidèle. »

Après ces mots, il condamna Crispe à être rasé et renfermé dans un cloître, où il termina ses jours.

Ses soldats éclataient en murmures; un prince faible eût augmenté leur mécontentement par les voies de rigueur que dicte toujours la crainte : Héraclius, plus habile et plus courageux, les appela près de lui, leur livra la garde de sa personne, et s'assura par ce moyen de leur fidélité.

Philippique, tiré du monastère où Phocas l'avait exilé, obtint le gouvernement de Cappadoce; on lui adjoignit Théodore le curopalate, frère de l'empereur.

Avant de partir pour l'expédition de Perse, l'empereur acheta, par une somme de trois millions, l'alliance du kan des Avares, le priant de se regarder comme le tuteur de son fils aîné, Héraclius Constantin, auquel il laissa la régence de l'empire, quoiqu'il n'eût alors que dix ans.

Il recommanda aussi au prince barbare son second fils, nommé Héracléonas. Au moment de sortir de Constantinople, il se prosterna au pied de l'autel de Sainte-Sophie, et dit au patriarche qu'il laissait la capitale sous la garde de la Vierge et sous la sienne.

Tel était alors le changement survenu dans les mœurs : les Romains se confiaient plus à leurs saints qu'à leurs armes ; et les empereurs, oubliant le sénat, chargeaient les évêques de protéger leur empire.

L'armée d'Héraclius était nombreuse; mais elle n'offrait à ses regards qu'un

bizarre mélange d'Africains, de Grecs, de Romains et de Barbares de toutes les contrées de l'Europe.

Le courage des uns était abattu par de nombreux revers; la fidélité des autres inspirait peu de confiance. L'empereur employa une année entière à organiser cette masse informe, à la connaître, à l'aguerrir et à la discipliner. Sa sévérité y rappela l'ordre; son exemple y ressuscita l'honneur.

Ses troupes légères remportèrent d'abord quelques avantages, qui firent renaître la confiance depuis longtemps perdue. Cependant Héraclius, peu sûr encore de l'armée, prit une position forte dans le Pont, et s'y retrancha.

Sarbar, général des Perses, voulut l'en faire sortir et attaqua la Cilicie; l'empereur, sans craindre cette diversion, traversa l'Arménie pour entrer en Perse; Sarbar le suivit et lui livra bataille. Héraclius, après avoir disposé son armée en habile général, chargea l'ennemi en soldat vaillant : sa victoire fut complète, et, ayant ainsi terminé cette glorieuse campagne, il prit ses quartiers d'hiver en Arménie.

Au printemps, avant de recommencer à combattre, il envoya des ambassadeurs à Chosroès, qui les fit assassiner. « Vous le voyez, dit Héraclius à ses » soldats, nous faisons la guerre non à des hommes, mais à des bêtes féroces. » En traversant la fertile Asie, ravagée par ces Barbares, vous n'y avez plus » trouvé que les cendres de vos villes et les ossements de vos pères; ces bri- » gands ne respectent ni les lois ni Dieu même. Armons-nous donc pour la foi » et pour l'humanité; vengeons tout ensemble notre culte et notre patrie : il » faut que la Perse soit à son tour le tombeau de ses habitants; mais, en vous » enfonçant dans ces vastes contrées, vous allez vous y voir entourés d'une » foule innombrable d'ennemis; vous n'y aurez d'autre moyen de salut que » la victoire; marchez, et soyez convaincus que fuir ce serait courir à la » mort. »

Une acclamation universelle répondit à ces paroles. On se mit en route, et en peu de jours on arriva près de Ganza, aujourd'hui Tauris, où se trouvait le trésor du roi. Chosroès couvrait cette ville avec une nombreuse armée : Héraclius l'attaqua impétueusement, la mit en fuite, s'empara de la ville, et passa l'hiver en Albanie.

Mais, tandis qu'il etendait ses conquêtes en Orient, les Visigoths, sous le règne de Suintila, chassèrent totalement les Romains d'Espagne (1). La Perse était une pépinière de guerriers; comme les anciens Parthes, ils se montraient plus redoutables après leurs défaites, et semblaient renaître de leurs cendres. Sarbar et Saïs, réunissant leurs débris, vinrent de nouveau attaquer les Romains : Héraclius, affaibli par la défection des Lazes, qui avaient abandonné ses drapeaux, évita longtemps la bataille, et, par sa retraite, inspira aux ennemis une confiance imprudente.

Les deux généraux se séparent; l'empereur profite de cette faute, marche la

(1) An 614.

nuit rapidement, et surprend Sarbar dans son camp. Une grande partie de la noblesse persane périt dans ce combat.

Après cette troisième campagne, Héraclius crut nécessaire de ramener en Asie Mineure son armée fatiguée par tant de marches et de combats. Il traversa le mont Taurus, le Tigre, la ville de Martyropolis, et s'arrêta quelques jours dans Amide.

Là, il trouve Sarbar qui l'avait devancé pour lui disputer le passage de l'Euphrate; Héraclius le trompe par une fausse attaque, passe le fleuve à gué et entre en Cilicie; Sarbar, qui le poursuivait, l'atteint sur les bords du Saccus; les deux armées s'y livrent un combat sanglant. On distinguait au milieu des Perses un guerrier d'une taille colossale, qui portait le désordre, la terreur et la mort dans les légions; renversant tout ce qui s'opposait à lui, il se précipite sur l'empereur. L'intrépide Héraclius reçoit le choc sans s'ébranler, perce le géant d'un coup de lance, le tue, franchit la rivière, enfonce l'armée perse et la met en déroute.

Sarbar, qui fuyait, suivi pour toute escorte alors d'un déserteur romain, lui dit : « Vois-tu ce terrible guerrier dont les bottines sont couleur de pourpre, » et dont le bras moissonne tant de Perses? c'est Héraclius, c'est ton maître, » c'est lui seul qui bat notre armée et qui m'enlève la victoire. » Sarbar ne s'arrêta et ne se crut en sûreté qu'après avoir passé l'Euphrate.

Les triomphes de l'empereur ne rendaient le peuple de Constantinople ni plus reconnaissant ni plus docile; il se révolta parce qu'un édit avait diminué des distributions de grains, trop prodiguées par le lâche Phocas; la fermeté de la garde dissipa cette sédition.

Chosroès, désespéré, voulait se venger ou périr : il arme toute sa nation; il fait marcher ses meilleures troupes, et entre autres cinquante mille hommes qui composaient ce qu'on appelait *les bataillons d'or*, parce que ce métal brillait sur les pointes de leurs javelots. Sarbar, à la tête d'une seconde armée, marcha contre Constantinople, que menaçaient alors les Bulgares et les Esclavons; Razatès, avec un troisième corps, fut chargé de couvrir la frontière.

L'empereur, dont la prudence n'était jamais en défaut, opposa trois armées à celles de l'ennemi. Théodore, l'un de ses généraux, livra bataille à Saïs; une grêle violente, venant frapper tout à coup le visage des Perses, favorisa l'attaque des Romains. Théodore remporta la victoire; ses soldats attribuèrent ce succès à l'orage excité, disaient-ils, en leur faveur par la Vierge. Saïs, vaincu, mourut de chagrin.

Le lâche et cruel Chosroès fit déterrer le corps de cet infortuné général, et l'exposa sur un gibet aux outrages de la populace.

A cette époque, l'empereur trouva parmi les Barbares de nouveaux secours et de nouveaux dangers; les Kosars, qui se disaient fils de Japhet, venaient de paraître sur la scène du monde, et se rendaient redoutables par leur valeur; descendus des montagnes du Caucase, ils envahirent la Circassie et la Crimée. On les appelait aussi *Turcs orientaux*, ou *Tauro-Scythes*, ou *Cabardiens*. Ils existent encore sous ce dernier nom près de la mer Caspienne.

Héraclius conclut avec eux une alliance, et promit à Ziébel, leur prince, de lui donner sa fille; leurs tribus guerrières, s'avançant pour seconder ses opérations, entrèrent en Perse par les défilés de Derbent. Mais dans le même temps les Avares, inconstants comme tous les peuples sauvages, cédant à l'or de Chosroès, s'unirent aux Perses et vinrent en grand nombre investir Constantinople.

Le kan qui les commandait se croyait tellement sûr d'entrer en triomphe dans cette capitale, qu'il répondit avec mépris aux sénateurs chargés de négocier avec lui : « Rendez-vous à discrétion, ou votre perte est certaine; car, à moins » d'être changés en oiseaux ou en poissons, vous ne pouvez m'échapper. »

Le courage d'Héraclius semblait alors s'être répandu dans tous les cœurs de ses sujets; le sénat répondit aux menaces du Barbare avec une fierté antique et romaine; tous les habitants prirent les armes; chaque jour on livra plusieurs batailles sanglantes sur terre et sur mer; enfin les Avares voyant tous leurs assauts infructueux, leurs plus braves guerriers écrasés par les machines de guerre, et taillés en pièces par les assiégés, qui faisaient contre eux de fréquentes sorties, s'éloignèrent ; on en fit un grand carnage dans leur retraite, et leurs bâtiments légers furent dispersés ou détruits par la flotte romaine.

Tandis que la capitale de l'Orient se délivrait elle-même d'un si grand danger, Héraclius pénétrait en Assyrie, et s'emparait de plusieurs villes; mais, au moment où rien ne semblait plus pouvoir arrêter le cours de ses conquêtes, les Cosars l'abandonnèrent brusquement, et lui enlevèrent ainsi la plus grande partie des forces qui étaient sous ses ordres.

Le courage des soldats était ébranlé; ils considéraient avec inquiétude la faiblesse de leurs rangs au milieu d'une terre ennemie. « Rassurez-vous, leur » dit Héraclius; Dieu a voulu éloigner nos perfides alliés, pour que nous ne » devions nos triomphes qu'à lui seul et à notre courage. » Il continue intrépidement sa marche, et se trouve enfin dans la plaine de Zab, près de Ninive, en présence de l'armée des Perses. La bataille fut longue, la résistance opiniâtre, la mêlée terrible; chacun amenait sur le champ de bataille ses dernières ressources : cette journée devait décider du sort des deux empires : l'air était obscurci par les traits : un nuage épais de poussière cachait dans l'ombre les ravages de la mort.

Les haines de sept siècles, accumulées, semblaient faire éclater dans ce champ de carnage leurs dernières fureurs; enfin Héraclius, las de voir si longtemps la fortune incertaine, veut la décider. Animant ses troupes du geste et de la voix, il s'élance comme un lion dans les rangs ennemis, renverse de sa lance deux vaillants satrapes, aperçoit le chef de l'armée, Razatès, fond sur lui, et trouve un adversaire digne de le combattre. Le Persan frappe de son redoutable cimeterre le casque de l'empereur, le brise, fait couler son sang, et d'un autre coup, lui fait une profonde blessure dans la jambe. Héraclius d'un coup plus terrible se venge, et termine cette lutte en enfonçant son glaive dans la poitrine de Razatès.

La chute de ce guerrier est le signal de la défaite des Perses; la moitié

de leur armée est détruite, l'autre fuit; leur camp est livré au pillage. Ninive ouvre ses portes au vainqueur; Héraclius marche sur Ctésiphon, met en cendres les palais du roi, et arrive enfin à Dascara, aujourd'hui Dijala, qui était alors la résidence des monarques de la Perse.

Chosroès, surpris, ne dut son salut qu'à la rapidité de son coursier. Le palais de Dascara réunissait tant de richesses, fruit des conquêtes de tant de siècles, que, selon les historiens du temps, sans doute exagérés, le butin qu'en rapporta Héraclius fut estimé à près de cinq milliards.

Le roi de Perse, errant, s'arrête dans une cabane; il avait perdu son trône et non sa cruauté; furieux de sa défaite, impuissant pour la réparer, il n'écoute que son désespoir. Comme il ne peut se venger de ses ennemis, sa haine se porte sur ses sujets. Plusieurs courriers partent chargés d'arrêts de mort contre Sarbar et contre une foule d'officiers; indignés de cette injustice, ils se révoltent et viennent tous se ranger sous les drapeaux de l'empereur.

Héraclius, aussi modéré dans la prospérité que le roi de Perse était cruel dans l'infortune, lui écrivit : « Je vous ai combattu et je vous poursuis, non » pour vous détruire, mais pour vous forcer à la paix. Autrefois je vous l'ai » demandée, aujourd'hui je vous l'offre. »

Un refus orgueilleux fut la réponse de Chosroès : ce monarque, vaincu, haï, méprisé, se sentant traîner par le chagrin aux portes du tombeau, déclara qu'il voulait céder les débris de son trône à son second fils Médarsès. Mais Siroès, l'aîné de tous, qui était enfermé à Séleucie dans une prison par l'ordre de son père, rompt ses liens, arme ses partisans, se voit rejoint par les restes de l'armée, égorge vingt-quatre de ses frères, ordonne d'arrêter Chosroès, son père, et le fait enchaîner.

Au lieu d'aliments, il ne lui fait servir que des lingots d'or, et le condamne à mourir de faim, en lui adressant ces paroles barbares : « Nourris-toi de cet » or pour lequel tu as si longtemps opprimé la Perse et ravagé le monde. »

Ce monstre, élevé au trône par un parricide, conclut la paix avec Héraclius. Les deux empires reprirent leurs anciennes limites; on rendit à l'empereur la vraie croix, dont Sarbar avait dépouillé, dit-on, l'église de Jérusalem. Quelque temps après, Siroès mourut victime de la peste, fléau peut-être moins horrible que lui.

Le règne de Chosroès et le sien avaient détruit le prestige de ce long respect porté dans l'Orient aux souverains; la Perse devint la proie de l'anarchie; on y vit huit règnes en quatre années : Sarbar fut un de ces rois éphémères; Isdegerde, l'un de ses fils, monta sur le trône, et fit cesser ces troubles intestins; mais ce fut sous son règne que les musulmans détruisirent l'empire des Perses.

Héraclius revint dans la capitale jouir du plus glorieux triomphe dont Rome et Constantinople eussent été témoins depuis plusieurs siècles.

Il s'y montra sur un char traîné par quatre éléphants; les trésors de la Perse, étalés aux yeux du peuple, excitaient son enthousiasme, et la vue de la vraie croix, sa vénération.

Il partit ensuite pour Jérusalem; animé d'un zèle plus religieux que politique, il en chassa les Juifs, et porta lui-même sur ses épaules la croix jusqu'au Calvaire. Il reçut dans cette cité la nouvelle de la naissance du troisième de ses fils, et donna audience aux ambassadeurs du roi de France, Dagobert, qui le félicitait sur ses exploits.

Cette époque brillante aurait dû terminer la vie d'Héraclius; malheureusement il survécut à sa gloire, et, en le suivant dans la seconde moitié de sa carrière, nous n'aurons plus à peindre qu'une vie faible, molle, un règne honteux et funeste. Il nous avait fait remonter aux beaux jours de Rome, et nous allons retomber avec lui dans Byzance.

Fatigué de combats, rassasié de gloire, il abandonna ses camps pour se retirer dans son palais, oublia ses guerriers, se livra à ses courtisans, s'entoura d'eunuques, de moines, et, détournant ses regards des dangers qui menaçaient l'empire, il ne s'occupa plus qu'à résoudre des questions théologiques; enfin, descendu honteusement du rang des heros, il entra dans la foule des sectaires.

Les anciens maîtres du monde, menacés de tous côtés par les Barbares, s'étourdissaient stupidement sur la chute rapide qui les entraînait dans l'abîme; sourds au bruit des armes, ils n'écoutaient que les cris du cirque, les déclamations des prédicateurs, les voix discordantes des synodes et des conciles, les harangues factieuses des chefs de sectes, et laissaient tranquillement les Visigoths les chasser de l'Espagne, comme les Lombards de l'Italie.

Les Francs, autrefois tributaires, étendaient rapidement dans l'Occident leurs conquêtes et leur durable puissance : les Avares, les Esclavons, les Tauro-Scythes, insultaient et menaçaient la capitale de l'Orient. Les Perses, vaincus, reprenaient sans obstacle leurs anciennes limites et leur attitude menaçante; enfin un orage formidable se grossissait dans les déserts de l'Arabie sous un étendard sacré; et, au milieu de tous ces périls, l'empereur ne cherchait que les moyens de concilier les opinions d'Apollinaire, qui confondait les deux natures divines; de Nestorius, qui soutenait qu'elles s'unissent de volonté; d'Eutychès, qui ne reconnaissait qu'une nature en Dieu; et des monothélites, qui croyaient à une seule volonté en deux natures.

Par un contraste remarquable, tandis que le belliqueux Héraclius attachait la plus grande importance à ces puériles subtilités, le chef de l'Église, le pape Honorius, les traitait avec mépris, et ne les appelait que *des querelles de mots*.

L'empereur augmenta l'animosité de ces sectes, en voulant terminer leurs discordes par la force de son autorité : il publia en 639, en faveur des monothélites, un édit alors fameux, et qu'on nomma l'*Ecthèse*. Rome et l'Afrique refusèrent de s'y soumettre : la chaire combattit l'usurpation du trône; les disputes continuèrent, et le vainqueur des Perses, vaincu par les prêtres, fut obligé de désavouer son édit.

La fureur anarchique des Barbares du Nord détruisait et dispersait les derniers débris de l'empire romain; l'Orient, dégradé par la servitude, énervé par

la mollesse, précipitait sa décadence, en se soumettant à l'avidité des courtisans, aux caprices des eunuques, aux folies du cirque, au délire des disputes théologiques; ce fut dans ce moment de désordres et de faiblesse que l'on vit naître et s'accroître en peu de temps dans les sables du Midi, sous un ciel brûlant, au milieu de tribus fières, sauvages et belliqueuses, une religion et une puissance nouvelles qui changèrent la face de la plus grande partie du monde, et qui furent au moment de le soumettre tout entier à un seul culte, à un seul maître, à une seule loi.

Bientôt nous verrons tous les trônes de l'univers renversés ou ébranlés par l'apparition d'un Arabe, par la voix d'un faux prophète, par le glaive de Mahomet et par le courage de ses fanatiques successeurs.

Lorsque la tyrannie parcourt la terre et fait gémir dans l'esclavage les plus fertiles contrées du globe, la liberté cherche et trouve un asile dans les forêts, dans les montagnes, dans les déserts.

L'Arabie, de temps immémorial, était restée indépendante : souvent envahie, jamais subjuguée, elle avait résisté à tous les conquérants, à tous les ravageurs du monde; leurs armes s'étaient brisées contre ses rochers; leurs troupes avaient disparu dans les sables, et, malgré les vains efforts de Sésostris, de Cyrus, d'Alexandre, de Pompée, de Trajan, les Arabes, monument unique des temps primitifs, gardaient, comme un feu sacré, leur liberté, leurs mœurs, leur courage belliqueux et leur vie pastorale.

Tandis qu'autour d'eux les républiques, les rois, les héros, les nations, les empires s'élevaient, se combattaient, se corrompaient, changeaient de coutumes, de lois, de sol même, et tombaient tour à tour avec fracas, on voyait encore dans les plaines de l'Arabie la simplicité patriarcale, les troupeaux de Jacob, les chameaux d'Ésaü et la tente d'Abraham.

L'histoire, dans les longues périodes que nous avons parcourues, parle souvent des Arabes, et ne les peint presque jamais; les révolutions qu'elle raconte semblaient toutes s'arrêter devant cette *borne antique;* mais leur temps de bonheur et d'ignorance est fini, leur immobilité cesse; une époque d'orage, de gloire et de domination s'ouvre pour eux; le fanatisme renverse les éternelles barrières qui défendaient leur liberté. Les Arabes vont être asservis, et, conquérants, le sort leur a donné un maître; au milieu d'eux a paru Mahomet.

Tournons donc à présent nos regards sur l'Arabie, puisque l'histoire de cette contrée va se lier inséparablement pendant plusieurs siècles à celle des autres peuples, dont elle fut séparee si longtemps.

L'Arabie forme, entre la Perse, la Syrie, l'Égypte et l'Éthiopie, un triangle long de quinze cents milles et large de sept cents. Cette contrée, dix fois plus vaste que la France, nourrit toujours moins d'habitants qu'une de nos provinces. Le sol de la plus grande partie de ce pays est aride, brûlé par un soleil ardent, ravagé par des vents impétueux qui frappent le voyageur de terreur, dessèchent sa poitrine altérée, et l'engloutissent dans des tourbillons de sable.

Les côtes de la mer, plus fortunées, jouissent d'un air plus frais et présen-

tent un aspect plus riant; on y voit de nombreux troupeaux, des vignes fécondes, et ces nobles palmiers qui offrent quelquefois à l'Arabe fatigué l'ombrage, le repos et une saine nourriture. Ce contraste d'aridité et d'abondance a fait diviser l'Arabie en Arabie Heureuse et en Arabie Pétrée. Il produit aussi l'étonnant mélange qu'on y remarque, des mœurs hospitalières et des mœurs féroces, de l'esprit commerçant et de l'esprit guerrier.

On n'y trouve pas plus de variété dans les usages que dans les saisons; et si les fils de Jacob y pouvaient revenir, ils y reconnaîtraient encore, sous les tentes des Bédouins, les habitudes, les caractères et les physionomies des serviteurs, des soldats et des pasteurs d'Abraham.

Dans leurs longues courses, au milieu de leurs déserts, épuisés de lassitude et de soif, ils se rappellent encore les souffrances d'Agar; et depuis tant de siècles, leurs irruptions dans les contrées voisines, et leur ardeur constante pour piller et dépouiller les autres peuples, semblent venger encore Ismaël déshérité.

L'infatigable activité des hommes triomphe partout des climats et des éléments : la nature avait condamné l'Arabie à la pauvreté; l'Arabe sut y trouver des trésors.

Le chameau, construit pour porter des fardeaux, organisé pour souffrir longtemps la faim et la soif, devint pour ainsi dire la navigation du désert.

Le cheval, plus ardent, plus vigoureux dans ces contrées que dans le reste du monde, semble porter sur des ailes l'enfant d'Ismaël à la victoire, et le dérobe par sa rapidité à la poursuite de ses ennemis.

De nombreuses citernes, dispersées au milieu des sables, rassemblèrent les eaux du ciel, et remplacèrent les sources et les fleuves refusés à ces plaines brûlantes.

Enfin, l'encens et le café, recherchés si avidement par le luxe de toutes les nations civilisées, apportèrent dans l'Arabie une grande partie de l'or des peuples riches; et tandis que ses déserts étaient couverts de camps nombreux, on voyait s'élever sur ses côtes des villes populeuses et commerçantes.

Le port de Gidda les liait à l'Abyssinie; ils partaient du roc de Kalif pour commercer avec le golfe Persique et sur les rives de l'Euphrate. La fameuse ville de la Mecque se trouvait placée à égale distance entre l'Yémen et la Syrie, et l'on voyait arriver en foule les chameaux de l'Arabie aux foires de Bosra et de Damas.

Les tribus qui habitaient les frontières de la Perse et de l'empire romain se mêlaient aux querelles de ces deux États et voyaient s'accroître, par ces discordes étrangères, leur influence, leur gloire et leur richesse; poursuivant et pillant sans pitié les vaincus, elles ne craignaient point les vainqueurs. Le désert leur servait d'abri, et dans leur retraite il leur suffisait de mettre à sec les citernes pour poser une barrière insurmontable entre eux et l'ennemi.

Les Romains et les Grecs appelèrent les Arabes *Sarrasins*, c'est-à-dire Orientaux; une étrange ignorance a pu seule faire croire à quelques historiens que

ce nom venait de Sara; il eût certes mal convenu aux descendants d'Agar.

Les femmes, aujourd'hui esclaves dans ces contrées, ne l'étaient point autrefois; elles avaient au contraire une grande influence sur les esprits de ce peuple fier, ardent et voluptueux; elles y parvinrent même quelquefois au suprême pouvoir. Zénobie, veuve d'un prince d'une tribu de Sarrasins, fut reine, impératrice, conquérante, partagea le sceptre du monde avec Gallien, et disputa vaillamment au célèbre Aurélien la victoire et l'empire.

Une autre reine sarrasine, Mavia, vainquit les Romains et força l'empereur d'Orient à lui demander la paix.

Le nom de roi, donné aux princes arabes par les historiens, pourrait tromper sur la forme de leur gouvernement. La division de ces peuples en tribus fut chez eux la cause constante de la durée de leur indépendance. Le despotisme ne s'établit facilement que dans les contrées vastes où une nombreuse population est réunie sous une même loi; la liberté veut des limites étroites et un territoire borné.

En Arabie, chaque ville, chaque tribu avait ses chefs; on les appelait *émirs* ou *scheiks*. Leur pouvoir était peu étendu; ils ne décidaient rien d'important sans consulter les chefs de famille rassemblés; et si, par un antique usage, ce commandement restait dévolu à une même famille, il y était électif et donné au plus digne.

Les fiers Arabes, toujours armés, reconnaissaient des princes et non des maîtres; ils ne leur soumettaient même pas le jugement de leurs querelles particulières; le glaive les décidait, et jamais chez aucune nation la passion de la vengeance ne se montra si durable et si féroce : elle se transmettait de génération en génération.

La guerre étrangère, et quelques jours consacrés aux fêtes solennelles, suspendaient seuls, par de courtes trêves, ces éternelles hostilités.

Les Arabes professèrent d'abord la religion simple d'Abraham; ils disent encore que le temple fameux de la Mecque, et que l'on nomme la *Caaba,* fut bâti sur le lieu où Abraham voulut sacrifier Isaac; ils y firent depuis trop souvent, par une imitation et par une superstition aveugles, des sacrifices humains. Près de ce temple ils montrent le puits d'Agar. Dans la suite le sabéisme, c'est-à-dire le culte des astres, de la nature divinisée et même des animaux, répandit ses erreurs séduisantes sur cet antique berceau des patriarches.

La Syrie, la Grèce et l'Égypte peuplèrent ensuite la Caaba de leurs dieux.

Lorsque les Juifs furent vaincus par Titus, et enfin dispersés par Adrien, ils inondèrent l'Arabie; bientôt les Abyssins conquirent plusieurs provinces arabes et y portèrent l'Évangile.

Depuis le règne de Constantin, les sectes, tour à tour persécutées, des nestoriens, des gnostiques, des ariens, des manichéens, des monothélites, se réfugièrent en Arabie; l'imagination ardente des Arabes passionnés pour l'éloquence, pour la poésie, pour le courage et pour le merveilleux, accueillait avec faveur tous ceux qui parlaient avec enthousiasme, qui racontaient des prodiges et qui supportaient avec fermeté de grands malheurs.

Ainsi l'Arabie était devenue, au sixième siècle, le centre, le refuge, et, pour ainsi dire, le musée de tous les dieux, de tous les cultes, de toutes les erreurs et de tous les fanatismes de l'univers.

Cette anarchie de tant de religions et d'opinions qui se combattaient mutuellement, ne pouvait durer : Mahomet naquit et la termina.

Les ennemis de cet homme célèbre, indignes de se voir contraints de céder à la force de son glaive, à la supériorité de son génie, et n'écoutant qu'une haine aveugle, attaquèrent sa mémoire avec l'arme de la faiblesse, la calomnie; ils lui attribuèrent une basse origine, sans penser que par là ils ajoutaient un nouveau lustre à sa célébrité, puisqu'ils lui traçaient un chemin plus long et plus difficile à parcourir; ils augmentaient sa gloire en disant que du sein d'une profonde obscurité il était parvenu à jeter un grand éclat.

La vérité est que Mahomet, de la tribu des Koréischites, naquit dans la famille des Hashemites, maison illustre dont les chefs, depuis un long espace de temps, avaient été appelés à l'honneur de gouverner les peuples braves et industrieux de la Mecque, et à porter le titre révéré de *gardiens de la Caaba.*

Son grand-père Abdul-Motalleb se rendit fameux par sa bravoure et par sa générosité : possesseur d'une grande fortune, il en fit un noble usage, et l'employa à nourrir les habitants de la Mecque, lorsque cette ville éprouvait une affreuse disette.

Les Arabes de l'Yémen s'étaient depuis quelque temps soumis à payer un tribut au roi d'Abyssinie; les Koréischites, méprisant leur lâcheté, les insultèrent, entrèrent dans leur pays et le livrèrent au pillage. Les Abyssins vinrent au secours de leurs vassaux, investirent la Mecque, et demandèrent arrogamment qu'on leur donnât en tribut de nombreux troupeaux et que la garde du temple leur fût abandonnée.

« Ces troupeaux nous appartiennent, répondit Motalleb, et nous les garde-
» rons : la Caaba est aux dieux, qui sauront la défendre contre les sacriléges. »

Son courage soutint et justifia la liberté de cette réponse. La victoire se déclara pour lui; les Abyssins prirent la fuite, et les superstitieux habitants de la Mecque crurent que les oiseaux du ciel avaient fait tomber sur l'ennemi une pluie de pierres.

Jamais l'héroïque ne suffit à l'imagination des Orientaux, elle y ajoute toujours le merveilleux. Ces contrées furent constamment le berceau des superstitions et la patrie des prodiges.

Motalleb, digne descendant des patriarches, vécut cent vingt ans : l'un de ses fils, Abdalla, qu'on admirait comme le plus beau des Arabes, épousa la belle Amina, de la noble famille des Zahrites : on dit que cet hymen fit mourir de jalousie deux cents vierges éprises d'Abdalla. Mohamet, que nous appelons Mahomet, fut le fruit de ce mariage; il naquit à la Mecque, l'an 570, quatre ans après la mort de Justinien, et au moment où ses compatriotes célébraient encore leur triomphe sur les Abyssins.

Il perdit, étant jeune, sa mère, son père et son aïeul. Comme ses oncles avaient en grand nombre, il n'eut pour sa part d'héritage que cinq chameaux

et une esclave éthiopienne. Tel fut le commencement modique de la fortune d'un homme qui devait régner sur l'Arabie, et changer les destins du monde en fondant une nouvelle religion et un nouvel empire.

Un des oncles de Mahomet, qui se nommait Abutaleb, le prit sous sa protection et le logea chez lui; il le fit voyager, combattre, et le forma au commerce ainsi qu'à la guerre.

Le futur conquérant de l'Arabie vécut jusqu'à vingt-cinq ans, presque ignoré, dans les rangs des soldats et à la suite des caravanes; enfin il s'associa aux affaires d'une riche veuve de la Mecque, nommée Cadija, se mit en quelque sorte à son service, lui inspira un violent amour, l'épousa, et par ce mariage reprit l'éclat et le rang de ses aïeux.

Son oncle fit les frais de ses noces, et lui donna les moyens d'assigner à sa femme un douaire de douze onces d'or et de vingt chameaux.

Les tribus arabes étaient alors presque perpétuellement en guerre; leur histoire rend compte de plus de sept cents batailles qu'elles se livrèrent dans le cours d'un demi-siècle. Mahomet exerçait dans ces combats partiels son génie belliqueux; il y brillait parmi les plus braves, c'était le prélude de sa grande renommée.

Les intérêts de son commerce lui firent entreprendre de fréquents voyages dans la Phénicie, dans la Palestine, en Égypte, en Syrie et sur les frontières de la Perse; il en observa plus les mœurs et les vices qu'il n'en etudia les lois. Son éducation avait été négligée. Le prophète, qui prétendit depuis éclairer la terre, ne savait ni lire ni écrire; mais, doué d'un esprit pénétrant, il acquit bientôt la plus utile des sciences; il étudia les hommes, apprit à les connaître et les domina.

La nature semblait l'avoir organisé pour le grand rôle qu'il devait jouer sur la terre; sa constitution était vigoureuse, sa taille moyenne, sa tête forte et belle, son front large, ses yeux noirs, son nez aquilin, son teint coloré, son air majestueux, son sourire agréable, son regard fier et doux, sa physionomie ouverte et prévenante.

Sa gravité imposait le respect, et ses paroles affectueuses inspiraient l'amitié: il abordait ses supérieurs sans embarras, ses inférieurs sans fierté; son génie était vaste, son imagination ardente, son courage intrépide, son esprit souple et artificieux, sa volonté inébranlable; toujours fixé vers le but de sa politique, on ne le vit jamais s'en écarter, ni dans ses paroles, ni dans ses actions, ni dans ses affaires, ni dans ses plaisirs.

Ses méditations, ses artifices, ses harangues, ses institutions, ses combats n'eurent sans cesse qu'un seul objet, celui de fondre toutes les tribus en un seul peuple; de rassembler les Arabes sous un seul chef, sous un seul culte; de réunir dans ses mains le sceptre, le glaive et l'encensoir; de gouverner les esprits comme les corps; enfin de commander aux sages par l'unité d'un Dieu, aux superstitieux par une révélation miraculeuse, au vulgaire par l'espoir des voluptés eternelles.

Il montrait la vérité aux philosophes, promettait la gloire aux [illegible] et

aux braves, le pillage aux pauvres, et des délices sans fin aux hommes sensuels; enfin il faisait braver à la foule de ses disciples les austérités, les périls et les privations dans ce monde, par l'attente des trésors et des plaisirs d'un sérail céleste; c'était au nom du Ciel qu'il voulait conduire ses soldats à la conquête de la terre.

Dans ses longs voyages il méditait ses grands desseins, et se retirait fréquemment au fond d'une caverne, où il prétendait, par l'entremise de l'ange Gabriel, recevoir les ordres de Dieu.

Ce fut à l'âge de quarante ans, dans l'année 614, que ce conquérant adroit, audacieux, enthousiaste, déclara sa prétendue mission, et voulut se faire passer pour un prophète.

« Dieu m'envoie, dit-il, pour rétablir le culte antique et pour lui rendre sa » pureté. Abraham et Ismaël, dont nous descendons, n'étaient ni juifs ni chré- » tiens, mais vrais croyants, ils n'adoraient qu'un seul Dieu, et ne commirent » jamais l'impiété sacrilége de lui associer d'autres divinités. »

La profession de foi du nouveau prophète était simple comme toutes les grandes idées qui laissent de longues traces; elle se réduisait à ce peu de mots : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son envoyé. »

Les pratiques auxquelles il soumit dans la suite les musulmans étaient superstitieuses, et par là faites pour le vulgaire. Mais le dogme de l'unité de Dieu rendait sa doctrine respectable aux bons esprits. Enfin son paradis sensuel, et l'idée du fatalisme qu'il grava profondément dans l'imagination de ses disciples, en firent des enthousiastes invincibles.

Tandis que l'Asie et l'Afrique n'offraient plus aux regards du monde que des princes amollis, des grands corrompus, des soldats énervés, des peuples écrasés d'impôts et livrés presque sans défense aux invasions des hordes barbares et anarchiques du Nord, Mahomet formait, prêchait, rassemblait et armait contre eux un peuple vigoureux, ardent, belliqueux, dont le courage était fortifié de toute l'âpreté d'un climat brûlant, de toute la fermeté qu'inspire le mépris du repos, des richesses et de la mort, enfin, de toute la violence du fanatisme.

Jamais circonstances ne furent plus favorables pour une grande révolution. Partout l'idolâtrie était livrée au mépris; la multiplicité des dieux, dans la Caaba, avait rendu leur culte ridicule. Les discordes des conciles, la confusion des sectes, divisaient et fatiguaient l'Asie et l'Afrique. Les Perses et les Romains ne s'occupaient qu'à se détruire mutuellement, et à repousser les Barbares du Nord.

L'œil perçant de Mahomet mesura son siècle, il vit que le temps de l'Arabie était venu, qu'elle pouvait, à son tour, briller parmi les grands empires qui s'étaient successivement élevés et détruits.

La loi de Mahomet, l'*islamisme*, est renfermée tout entière dans un livre nommé l'*Alcoran*. Un moine nestorien, nommé Sergius, aida, dit-on, le prophète à le composer; c'est ce qui peut expliquer le mélange bizarre qu'on y trouve des doctrines juives et chrétiennes.

Suivant ce livre, « il n'a existé que six grands prophètes, Adam, Noé, » Abraham, Moïse, Jésus et Mahomet, le dernier ainsi que le plus grand de » tous. »

Le législateur des musulmans, ménageant les chrétiens, qu'il espérait séduire, montrait beaucoup de respect pour Jésus-Christ; il ne le reconnaissait pas comme Dieu, mais il déclarait que nul autre ne s'approchait plus près que lui de la Divinité.

Dans son livre, il prétend que les Juifs, qui crurent l'avoir tué, n'avaient frappé qu'un fantôme, tandis que son corps était monté dans les cieux.

L'arme de Jésus-Christ pour vaincre les âmes fut la douceur, et celle de Mahomet la force. Cependant l'imposteur était trop artificieux pour employer d'abord ce moyen violent; il se montra tolérant tant qu'il fut faible : tel on voit un ruisseau modeste baigner les murs qu'il renverse dès qu'il devient torrent.

Le faux prophète, dans ses premières prédications, disait n'avoir été envoyé aux hommes que pour les persuader : lorsque ses disciples formèrent une armée, devenu maître, il commanda aux consciences.

Sa loi était sévère, mais politique : par cette loi, tout infidèle, tout idolâtre participe aux honneurs, aux pouvoirs, aux priviléges des Arabes, s'il embrasse le culte mahométan; il meurt s'il prétend défendre à la fois sa religion et son indépendance; mais dans le cas où il veut garder sa foi en se soumettant au pouvoir temporel de Mahomet, ses jours, ses biens sont épargnés, il exerce en liberté son culte, et n'est obligé qu'à payer un léger tribut.

C'est à l'habileté de ce système que l'*islamisme* dut la rapidité et la facilité de ses conquêtes; le désir de partager la puissance et la fortune des Arabes vainqueurs rendit les conversions nombreuses. Les peuples, accablés d'impôts par leurs souverains, se soumirent sans regret à un faible tribut qui leur assurait la paix, la liberté de conscience et une forte protection. Quant à la servitude, ils ne faisaient qu'en changer; aussi, partout où régnait le despotisme oriental, on ne vit que peu d'hommes braves et opiniâtres s'opposer au sceptre et au glaive de Mahomet. « Ce furent, dit à cette occasion le célèbre Montes- » quieu, les tributs excessifs qui donnèrent lieu à cette étrange facilité que » trouvèrent les mahométans dans leurs conquêtes. Les peuples, au lieu de » cette suite continuelle de vexations que l'avarice subtile des empereurs avait » imaginées, se virent soumis à un tribut simple, payé aisément, reçu de même, » plus heureux d'obéir à une nation barbare qu'à un gouvernement cor- » rompu, dans lequel ils souffraient tous les inconvénients d'une liberté qu'ils » n'avaient plus avec toutes les horreurs d'une servitude présente. »

Mahomet prétendait recevoir successivement dans ses cavernes les feuilles de l'Alcoran, qu'un ange lui jetait du haut des cieux; il les enferma dans un riche étui de soie. Après sa mort, Abubecker publia ce recueil sacré, dont chaque verset est regardé par les musulmans comme un miracle.

Au milieu d'une foule d'extravagances qui choquent dans l'Alcoran la froide raison des Européens, et qui plaisent à la vive imagination des Orientaux, on

trouve tous les préceptes de morale, de justice, de charité sur lesquels toutes les religions s'accordent; car aucune, sans ces principes, ne pourrait s'établir.

Ce qu'il faut admirer dans Mahomet, c'est son habileté profonde; il grava ses lois non-seulement dans les esprits, mais dans les cœurs : c'est là le sceau du génie. Moïse, Confucius, Licurgue, Zoroastre, Numa, Jésus-Christ et Mahomet, sont les seuls législateurs dont les institutions soient devenues des mœurs.

Le musulman comme le Juif, le Chinois, le Spartiate, le Romain, le chrétien, périt plutôt que de renoncer à ses lois.

Par malheur pour l'Orient, ce nouveau culte, qui inspirait tant de fanatisme et qui devait faire tant de conquêtes, était empreint d'un caractère funeste aux progrès de la civilisation. Le flambeau des autres cultes éclaire et féconde, celui-ci brûle et dessèche; s'il porte au courage pour mériter le ciel, il inspire l'insouciance pour les biens de la terre, et dispose au mépris des lettres et des arts. En effet, dès qu'on adopte le dogme du fatalisme, à quoi servirait d'apprendre et de prévoir, puisqu'on ne peut rien éviter?

Mahomet disait « que l'Alcoran était increé, éternel, dicté par Dieu même; » il défiait les anges d'en imiter une seule phrase. » Au commencement de sa carrière prophétique, lorsqu'il s'annonça comme l'apôtre de Dieu, on lui demanda de prouver sa mission par quelques signes merveilleux. « Une religion » sans mystère, répondit-il, n'a pas besoin de prodige : la vérité fait sa force; » mais je vous prouverai cependant que le glaive de Mahomet n'a pas moins » de puissance que la verge de Moïse. »

Le nouveau prophète ne tarda pas s'apercevoir à qu'il se trompait, et qu'il parlerait en vain à la raison des Arabes, s'il ne frappait leur imagination par des prodiges. Bientôt l'imposteur parut faire de nombreux miracles; ses disciples crurent et croient encore qu'il guérit des malades et ressuscita des morts; ils virent l'eau jaillir de ses doigts; les chameaux lui parlèrent : une épaule de mouton lui révéla qu'elle avait été empoisonnée par un juif; mais cette révélation vint trop tard, car il en avait goûté; et depuis ce temps il souffrit toujours des effets du venin qui abrégea probablement sa vie.

Ce qui remplit surtout les Arabes de respect et d'admiration pour lui, ce fut le rêve qu'il fit sur le mont Zara. L'ange Gabriel lui ouvrit le cœur, en tira une goutte noire, principe du péché, et le remplit de foi et de science. Il lui amena ensuite *Alborak*, animal mystérieux, monture des prophètes; cet *Alborak* tenait de l'âne et du mulet; il avait une face humaine, une mâchoire de cheval et des ailes d'aigle.

Cette bête céleste lui parle, se baisse pour le recevoir sur son dos, et le mène dans le temple de Jérusalem, où il est reçu par Abraham et par Jésus-Christ. Il y trouve une échelle de lumière par laquelle il monte au ciel; il passe entre les étoiles, globes immenses suspendus aux cieux avec des chaînes d'or, y rencontre Adam, les anges, et admire le grand coq bleu, dont la tête est si éloignée de la queue qu'il faudrait cinq cents ans pour parcourir l'espace qui les sépare; tous les coqs de la terre répètent ses chants.

Il traverse ensuite sept cieux de diamants, d'émeraudes, de topazes, de saphirs, d'airain, d'or et d'hyacintes; les légions des anges, les troupes des prophètes rendent hommage à Mahomet; on lui présente trois coupes, l'une de lait, l'autre de vin, la dernière de miel; il prend celle qui contenait du lait. Une voix éclatante lui dit alors : « Si tu avais choisi le vin, tu aurais échoué » dans ta grande entreprise. »

Enfin il arrive au pied du trône de Dieu, et le voit orné de cette inscription : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » L'Être suprême le touche de sa main puissante, le pénètre d'abord d'un froid aigu, le remplit après d'une force invincible, et lui apprend enfin tout ce qu'il doit enseigner aux hommes. Ce long voyage fut achevé dans l'espace d'une seule nuit.

Voilà donc, à la honte de l'humaine raison, la fable que les trois quarts du monde ont adoptée, et que tant de peuples respectent encore.

Les premiers disciples de Mahomet furent sa femme et un de ses parents. Au bout de deux ans, leur nombre ne s'élevait encore qu'à cinquante. Ses premières prédications n'eurent aucun succès. Les Koréischites l'écoutaient avec mépris : on assure qu'il confondit leur incrédulité en coupant en deux, à leurs regards, la lune; que cette planète le salua, lui parla en arabe, tourna autour de la Caaba, entra dans le col de sa chemise et en sortit par sa manche.

Il recommanda au peuple de longs jeûnes, de fréquentes ablutions, lui annonça la résurrection des morts, le frappa de crainte par le tableau de son enfer, et charma son imagination par la peinture de son paradis voluptueux.

Ayant rassemblé un grand nombre de ses sectateurs dans un festin, le plus ardent de tous, le jeune Ali, déclara qu'il couperait la tête et passerait son cimeterre dans le ventre de tout homme qui douterait de la mission de Mahomet et s'opposerait à ses desseins : le prophète, dont le règne devait être celui de la terreur et du fanatisme, choisit Ali pour son lieutenant.

Cependant Abutaleb, oncle de l'imposteur, employait tous ses efforts pour engager sa tribu à se défendre de ses artifices et de ses prestiges; mais, par un reste de tendresse, il apaisait la sévérité de ceux qui voulaient le condamner à mort comme infracteur de la loi du pays et déserteur du culte des dieux.

L'animosité des partisans de l'ancienne religion devint si vive, que Mahomet crut devoir se soustraire à leur vengeance; il se sauva : ses disciples se dispersèrent en Éthiopie.

Sur un faux bruit, croyant les esprits calmés, il revint dans ses foyers. La mort avait terminé les jours d'Abutaleb et de Cadija; il restait ainsi sans protecteur; ses ennemis résolvent sa mort. Averti, dit-on, de leurs desseins par un ange, il se sauva avec ses amis, Abubecker et Ali. On le poursuit, on l'atteint; la lance d'un Arabe allait changer l'histoire du monde; mais l'or éloigne le fer, Mahomet séduit et désarme son meurtrier; il se réfugie à Médine. Cette fuite de Mahomet, qui eut lieu l'an 622, est l'ère sacrée des musulmans : on l'appelle l'*hégire*.

Médine accueille le prophète; cette ville était alors déchirée par la discorde de deux tribus, les Charégites et les Avésites, toutes deux ennemies des Koréischites; elles se réunissent en faveur de Mahomet, lui jurent fidélité et le reconnaissent comme chef et comme apôtre.

Fort de leur appui, il se rend à Koba, y entre en triomphe; cinq cents fugitifs de la Mecque l'y rejoignent; il est proclamé roi et grand pontife: il permet aux musulmans quatre femmes, en prend pour lui douze, sous prétexte qu'il a reçu à cet égard un privilége du Ciel; enfin il déclare une guerre perpétuelle aux infidèles, et enflamme le courage de ses guerriers par des lois à la fois militaires et religieuses. L'une règle le partage du butin; l'autre déclare que *le glaive est la clef du ciel, qu'une nuit passée sous les armes compte plus que deux mois de prières. Celui qui périt dans une bataille,* dit le prophète, *est absous; les cieux lui sont ouverts; ses blessures sont éclatantes comme le vermillon, et parfumées comme l'ambre.*

Dans l'espace de dix années, Mahomet fit neuf siéges et livra neuf batailles. Dans un combat sanglant contre les Koréischites, Mahomet, las de voir la victoire indécise, invoqua le secours des anges, prit dans ses mains une poignée de sable, et la jeta contre ses ennemis; soudain, frappés de terreur, ils prirent la fuite.

Dans une autre bataille, Kaleb, qu'on vit dans la suite l'un des plus zélés disciples de Mahomet, et qui était alors l'un de ses plus opiniâtres adversaires, fit reculer la fortune du prophète.

A la tête d'un corps d'élite, il tourna l'armée musulmane, enfonça les escadrons et décida la victoire: Mahomet fut blessé et forcé à la retraite. Les femmes de la Mecque, furieuses comme des bacchantes, vinrent porter leur rage sur le champ de bataille, et déchirèrent avec férocité les cadavres des musulmans.

Mahomet releva le courage de ses troupes, et rendit honneur aux morts, en les plaçant au nombre des martyrs.

Accompagné de l'intrépide Ali, il remporte une victoire éclatante, et met en fuite dix mille Arabes. Il porte ensuite ses armes contre les Juifs, réussit à les vaincre, mais non à les convertir, et leur jure depuis ce moment une haine éternelle.

La fortune et l'enthousiasme accroissaient continuellement ses forces; la Mecque seule lui résistait avec opiniâtreté. Comptant plus, pour la réduire, sur l'artifice que sur la violence, il propose une trêve, et obtient d'entrer dans la ville en pèlerin pour rendre hommage à la Divinité dans le temple de la Caaba. Sa feinte humilité, la douceur de son éloquence et son ardente dévotion édifient le peuple; une partie de la multitude se déclare pour lui. Kaleb et Amron abandonnent l'idolâtrie; il sort avec eux, et revient bientôt au pied des remparts, suivi de dix mille soldats. Tous les vœux l'appellent; un petit nombre d'incrédules parlent vainement de résister et de combattre; enfin Abu-Sophian, gouverneur de la ville, se voit contraint d'en apporter les clefs au vainqueur.

Après de si longues haines, on s'attendait à un massacre; Mahomet prouva

qu'il savait régner, il pardonna. Quarante victimes seules furent immolées à sa vengeance. Il renversa trois cent soixante idoles de la Caaba, et la Mecque embrassa l'islamisme.

Mahomet ne laissa point ses guerriers s'amollir par le repos; il acheva la conquête de l'Arabie. Les débris de ses ennemis vaincus s'étant rassemblés lui tendirent un piége; il tomba dans une embuscade, et se vit entouré de glaives menaçants. Ses troupes découragées se débandaient; l'intrépide Mahomet, par des prodiges de valeur, réchauffe leur zèle, échappe à un péril certain, rétablit le combat, ramène la victoire, et revient en triomphe dans sa capitale avec six mille captifs et un butin composé de vingt-quatre mille chameaux, quarante mille moutons et quatre mille onces d'argent.

La conquête de l'Arabie, toutes les tribus réunies en un seul peuple, et la domination paisible des déserts, ne suffisaient pas à l'ambition de Mahomet. Méditant la conquête du monde, il écrivit à tous les princes de l'Orient pour les inviter à reconnaître sa mission, son culte et sa loi.

Chosroès renvoya son ambassadeur avec mépris. Le prophète lui écrivit une lettre menaçante, lui annonçant la destruction prochaine de son empire. Bientôt les victoires d'Héraclius parurent accomplir cette prédiction. Ayant reçu par un avis secret la nouvelle de la mort du roi de Perse, il l'apprit à son peuple, en disant qu'il la tenait d'un ange; et, lorsque l'événement l'eut confirmée, aucun incrédule n'osa plus douter de ses révélations.

L'empereur d'Orient accueillit favorablement l'ambassadeur de Mahomet. Les Arabes prétendent même qu'Héraclius crut à la mission du prophète, et conclut un traité avec lui. Quoi qu'il en soit, cette bonne intelligence dura peu; un lieutenant de l'empereur, gouverneur de Bosra, fit assassiner un envoyé de Mahomet. Le prophète déclara la guerre aux Romains; ceux-ci furent vaincus près de Muta, dans une bataille que leur livrèrent les Arabes.

On peut juger par le commencement de cette lutte, qui dura huit siècles, du fanatisme héroïque que le culte de Mahomet inspirait à ses disciples. Au milieu de la mêlée, Jaafar perd la main droite, qui tenait l'étendard sacré; il le saisit de la gauche, la perd encore, et serre le drapeau entre ses bras jusqu'au moment où cinquante blessures le laissent sur la foule des morts.

Le bouillant Kaleb relève l'étendard, renverse tout ce qui s'oppose à ses coups, enfonce les Romains, les poursuit, en fait un affreux carnage, et se voit nommé général par l'acclamation unanime des musulmans vainqueurs.

Mahomet, souverain absolu de toutes les contrées qui s'étendent de l'Euphrate à la mer Rouge, conserva jusqu'à l'âge de soixante-trois ans, malgré de fréquents accès d'épilepsie et les effets du poison qu'on lui avait donné, la force de son corps et la vigueur de son génie. Une fièvre qui dura quatorze jours termina sa vie le 7 juin 642.

Peu d'heures avant d'expirer, il parut à la tribune qui était à la fois sa chaire et son trône. « Si j'ai puni injustement quelqu'un, dit-il, je me soumets au » fouet par représailles; si j'ai souillé l'honneur d'un musulman, qu'il proclame

» ma faute; si je l'ai dépouillé, que mon bien acquitte le capital et l'intérêt. »
Un seul des assistants se plaignit, et fut satisfait.

Il affranchit ses esclaves, régla ses funérailles et désigna pour son successeur, suivant le rapport de quelques historiens, Ali, et, selon d'autres, Abubecker.

Il recommanda trois choses principales à ses disciples : de *s'adonner à la prière, de chasser d'Arabie tous les idolâtres, et d'accorder les priviléges des vrais croyants à tous les hommes, de quelque pays qu'ils fussent, qui embrasseraient l'islamisme.*

Enfin il déclara que l'ange Gabriel était venu lui dire adieu, et il rendit le dernier soupir sur le sein d'Aïscha, la plus chérie de ses femmes.

Ses dernières paroles furent celles ci : « Dieu, pardonnez-moi mes péchés;
» je vais rejoindre mes concitoyens qui sont au ciel. »

C'est ainsi que se termina la carrière de cet homme extraordinaire, qui, le sabre à la main, à la tête de quelques Arabes, imposant aux hommes un seul Dieu, un seul maître, un seul prophète, recommandant l'aumône, professant la pauvreté, traitant en frère ceux qui adoptaient ses dogmes, et en tributaires ceux qui refusaient d'y croire, fonda en peu d'années, à la lueur des torches du fanatisme, le plus grand et le plus formidable empire du monde.

La puissance de ses successeurs fit des progrès toujours croissants tant qu'ils réunirent dans leurs mains les pouvoirs spirituel et temporel; ils conservèrent cette double magie jusqu'au milieu du dixième siècle; mais, à cette époque, quelques guerriers audacieux ayant usurpé le sceptre, les califes, vicaires de Mahomet, ne gardèrent plus que le pouvoir pontifical. Il se réduisit à décider les questions relatives aux dogmes; on leur laissa le stérile honneur d'être nommés les premiers dans les prières. Enfin, au milieu du treizième siècle, lorsque les Tartares se rendirent maîtres de Bagdad, ils abolirent la dignité souveraine de calife. Le mufti, qui le remplaça, ne fut que le ministre du culte; et l'on pourrait regarder cette époque comme celle du commencement de la décadence des musulmans : car tout empire prépare son affaiblissement et sa chute, dès qu'il s'éloigne du principe qui avait fondé sa force et sa grandeur.

Le prophète ne laissait pas d'enfants mâles : Ali, son parent, son gendre, le plus enthousiaste de ses disciples, le plus bouillant de ses guerriers, paraissait digne de le remplacer; mais Abubecker, beau-père de Mahomet, et qui avait le premier embrassé son culte, fut élu calife : sa vieillesse lui valut les suffrages d'Omar et d'Othman, les plus puissants des Arabes, qui espéraient régner après lui.

Cette première querelle pour le trône devint dans la suite la cause d'un grand schisme et de sanglantes guerres entre les Turcs et les Persans. Ceux-ci soutiennent encore qu'Ali, mari de Fatime, fille de Mahomet, était le souverain légitime : c'est, selon eux, au mépris des lois divines et des droits sacrés des Fatimites, que les trois premiers califes et les princes de la dynastie des

Ommiades ont regné. Au reste, Abubecker justifia par son activité, par son zèle fanatique et par la rapidité de ses exploits, le choix de ses partisans.

Cent vingt-quatre mille musulmans se réunirent sous son drapeau. Après avoir fait reconnaître son autorité dans toute l'Arabie voulant profiter des troubles qui agitaient la Perse depuis la mort de Siroès, il entre dans l'Irack; c'était l'ancienne Chaldée. Quelques princes arabes, nommés Mundar, y avaient fondé un petit royaume qui relevait du roi de Perse. La fille de Chosroès, Arzounidoch, régnait alors; elle envoya une nombreuse armée contre les mahométans, sous les ordres de Mahran. Ce général livra bataille aux musulmans; ils le défirent complétement et le tuèrent : les Perses attribuant leur malheur à la reine, la déposèrent. Trois princes qui lui succédèrent éprouvèrent le même sort; enfin Ildesgerde, fils du célèbre Sarbar, fut porté au trône par les vœux unanimes des grands et du peuple, il régna vingt ans; mais quoiqu il combattît avec courage, il fut constamment vaincu par Kaleb et par les mahométans.

Une autre armée musulmane avait été envoyée par le calife en Syrie, sous les ordres d'Obéida. Héraclius chargea un de ses lieutenants, Sergius, de la repousser : mais ses efforts furent vains; la tactique romaine ne put résister au courage invincible des Arabes. La veuve de Mahomet, Aïscha, exerçait une grande influence sur le calife son père; elle fit donner le commandement de l'armée de Syrie au fameux Amrou : il se rendit maître de Gaza. Kaleb assiégea Bosra, la prit et marcha sur Damas.

Le génie d'Héraclius semblait éteint par celui de Mahomet. Ce prince naguère si belliqueux, au lieu de défendre son empire, donna l'exemple du découragement; il s'éloigna de Damas et se retira dans Antioche. Son frère Théodore, réunissant ses troupes, livra bataille à Kaleb, près de Gabata; l'étendard du prophète mit en fuite les aigles romaines.

Par les ordres d Héraclius, une nouvelle armée vint s'opposer à la marche des vainqueurs. Enhardie par ce secours, la garnison de Damas fit une sortie, tailla en pièces un corps ennemi, enleva dans leur camp un grand nombre de femmes sarrasines, et se mit en marche pour rentrer dans la ville avec ses trophées.

Le général romain Pierre, qui commandait cette troupe, employa la violence pour outrager la pudeur de Kaula sa prisonnière et femme d'un chef sarrasin; mais il ne tarda pas à se convaincre que les musulmanes étaient aussi fières et aussi braves que leurs époux. L'intrépide Kaula repousse avec vigueur cette offense, saisit un cimeterre; les autres femmes suivent son exemple : toutes s'arment de lances, se rangent en masse, se serrent dos à dos, résistent vaillamment au glaive d'une foule de Romains qui les entouraient; cette résistance opiniâtre rendit le combat si long que Kaleb eut le temps d'arriver à leur secours; il paraît, enfonce les Romains et tue leur général Pierre.

Peu de temps après (1), Theodore livra aux Sarrasins, près des murs d'Aina-

din, une bataille qui dura deux jours : à la fin du premier, la victoire étant indécise, Théodore propose une trêve pendant laquelle il dresse à Kaleb une embûche dans le dessein de l'assassiner. Cette perfidie, découverte, redouble la fureur des Sarrasins; ils enfoncent l'armée romaine, la forcent à la retraite, la poursuivent et en font un grand carnage.

Théodore, ralliant ses débris, veut encore tenter le sort des combats près d'Émèse; mais les soldats romains méprisent ses ordres, refusent de servir sous lui, se révoltent, et proclament empereur un officier nommé Baane : une troupe fidèle accompagne Théodore dans sa retraite, et par sa défection affaiblit l'armée. Les Sarrasins profitent de ces discordes, attaquent impétueusement l'armée de Baane et la taillent en pièces. Cet usurpateur d'un moment courut cacher sa honte dans les déserts de Sinaï, où il se fit moine.

Le siége de Damas continuait : Thomas, gendre d'Héraclius, défendait la ville avec courage; mais la trahison d'un prêtre, nommé Josias, en ouvrit la nuit les portes à Kaleb. Le général arabe en chassa tous les habitants qui refusèrent d'embrasser l'Islamisme ou de payer un tribut.

Implacable dans son triomphe, il fit poursuivre les fuyards, qui furent presque tous massacrés, ainsi que Thomas, leur chef. Lorsque le faible Héraclius apprit la perte de Damas, il s'écria : « C'en est fait de la Syrie. » Ce prince, qui ne savait plus ni régner en empereur ni mourir en soldat, sortit d'Antioche et partit pour Constantinople.

Le jour même où la prise de Damas ajoutait tant d'éclat à la puissance des Sarrasins, le calife Abubecker mourut (1). Trompé le premier par Mahomet, il était, de bonne foi, apôtre de l'Islamisme; les musulmans le regrettèrent : ils admiraient sa piété, sa justice et son humble simplicité, autant que la fierté de son courage. Sous son règne, les Sarrasins avaient conquis quatre riches provinces; on ne trouva chez lui, pour tout trésor, que quarante écus.

Les Arabes, comme les anciens Romains, respectaient alors la pauvreté; elle donne une âpre vigueur qui, dans tous les temps, triomphe de la mollesse et du luxe. L'or de l'Asie était tombé devant le fer de Rome, et la pourpre romaine s'humilia devant les rustiques toisons qui couvraient les sauvages habitants du Nord.

Abubecker, dans ses derniers moments, désigna Omar pour son successeur. Celui-ci refusait cet honneur, disant : « La gloire me suffit, je n'ai pas besoin » de la couronne. » — « Cela peut être, répondit le calife, mais elle a besoin de » vous. » Omar obéit. Monté sur le trône du chef des croyants, il prit le titre de *prince des fidèles* ou d'émir *Almoumenin;* les chrétiens, défigurant ce nom, en firent depuis celui de *Miramolin.*

Kaleb, longtemps rival d'Omar, prévit sa disgrâce et s'y résigna : il fut destitué; et ce guerrier farouche, qu'on nommait l'Attila musulman, trop religieux pour résister aux ordres du pontife-roi, descendit, sans murmurer, de la dignité de général aux emplois les plus subalternes, qu'il était certain

(1) An 634.

d'illustrer par son cimeterre redoutable et par sa bravoure enthousiaste.

Cependant Héraclius attribuait ses revers non à leur vraie cause, sa faiblesse, mais aux divisions qui régnaient parmi les chrétiens; il prévit la chute prochaine de Jérusalem : son zèle religieux ne s'était pas refroidi comme son courage; il se rendit dans la ville sainte, y prit la vraie croix, et, pour la dérober aux outrages des Sarrasins, il l'envoya à Constantinople : c'était annoncer au peuple de nouvelles défaites, et les rendre plus certaines encore.

Le souvenir de son ancienne gloire lui rendait plus amer le sentiment de sa honte présente. Arrivé près de la capitale, il s'arrêta longtemps dans une maison de plaisance, n'osant reparaître vaincu sur le théâtre de ses triomphes. Là, il reçut l'avis d'une conjuration tramée contre ses jours. Dès qu'on devient faible, on ne tarde pas à être cruel; sur un simple soupçon, croyant son frère et son neveu coupables, il les fit mutiler et les exila. Cependant, pressé par les instances du sénat, il fit jeter un pont de bateaux sur le Bosphore, traversa furtivement sa capitale, et rentra en fugitif dans son palais, à la faveur des ombres de la nuit.

Sa renommée, expirante dans l'Orient, vivait encore dans le Nord. Cuprat, roi des Bulgares, conclut avec lui un traité d'alliance, et chassa les Avares qui menaçaient les frontières de l'empire. Mais rien n'arrêtait les progrès des Sarrasins; leurs armes ravageaient la Syrie et la Phénicie. Le pillage pouvait amollir leurs mœurs, qui faisaient leur force. Omar, par sa rigueur, affermit leur foi, leur discipline et leur courage; il punit sévèrement quelques musulmans qui avaient bu du vin à Damas. Le lieutenant du calife, Abu-Obéida, avait accordé aux infidèles des trèves pour recevoir d'eux des tributs; Omar lui reprocha publiquement cette honteuse faiblesse : plusieurs villes de Syrie, et entre autres Balbeck ainsi qu'Émèse, tombèrent sous les armes des Arabes.

Ce torrent dévastateur menaçait l'empire d'une ruine prochaine. Réveillé par ce danger imminent, Héraclius rassemble toutes les forces de l'Asie et de l'Europe; il en donne le commandement à un général estimé, nommé Manuel. Omar, instruit que cent vingt mille Romains marchent contre les musulmans, monte en chaire, appelle aux armes tous les fidèles, et envoie de nombreux renforts en Syrie. Bientôt les armées furent en présence; Manuel, avant de combattre et de livrer les destinées de l'empire aux chances d'une bataille, voulut tenter la voie des négociations. Dans la conférence qui eut lieu entre les généraux, Manuel vit avec surprise les musulmans s'asseoir sur la terre, et refuser les siéges qu'on leur offrait : « D'où vient votre étonnement? dit Kaleb. » Ce gazon émaillé de fleurs est le siége que Dieu nous a donné, et surpasse » en richesse les trônes les plus magnifiques des chrétiens. »

Les Sarrasins voulaient conquérir, dominer et convertir; les Romains ne pouvaient ni ne voulaient se soumettre; la conférence fut rompue, et des deux côtés on courut aux armes pour décider par le fer, dans les plaines d'Yarmouze, cette grande querelle.

C'est aux époques héroïques des nations qu'on voit toujoujours l'intérêt privé disparaître devant l'intérêt public. Le général des musulmans, Abu-Obéida,

savait que Kaleb lui était supérieur en talents; sacrifiant son amour-propre à l'amour de la patrie, il lui remit le commandement de l'armée, se plaça en arrière, à la tête de la réserve, avec le drapeau jaune de Mahomet; et là, entouré de femmes sarrasines, il ne s'occupait qu'à exciter l'ardeur des braves à empêcher la fuite des faibles.

La mêlée fut longue, affreuse; le désir de soutenir la gloire romaine animait une armée, l'autre combattait avec la fureur du fanatisme : la victoire demeura incertaine pendant deux jours; cependant l'adresse des archers chrétiens faisait pencher la fortune du côté des Romains; leurs traits, leurs flèches avaient privé de la vue sept cents des musulmans les plus braves. Les Arabes, découragés, commençaient à plier; tout à coup les femmes sarrasines s'élancent en foule, sous les ordres de Kaula, se jettent au milieu des dangers, se placent à la tête des musulmans, leur reprochent leur lâcheté, et raniment leur courage par leur exemple.

L'intrépide Kaula est blessée et renversée; une autre femme, Oséira, la sauve de la mort en tranchant la tête du Romain qui la frappait. Le combat recommence partout avec acharnement. Tandis que le succès restait encore douteux, un soldat chrétien, dont un officier romain avait outragé la femme, se concerte avec les Sarrasins, trompe Manuel par un faux rapport, et lui indique un gué par lequel il peut, dit-il, tourner les ennemis.

Le général tombe dans le piége : il est attaqué à l'improviste; les plus braves de ses guerriers sont noyés dans le fleuve; cet échec décide la victoire; les Romains, enfoncés de toutes parts, prennent la fuite et laissent cent mille hommes sur le champ de bataille : les musulmans n'en perdirent que cinq mille (1). Manuel, prisonnier, fut conduit à Damas, où on l'assassina.

Les vainqueurs marchèrent contre Jérusalem et l'investirent; tous ces guerriers fanatiques s'écriaient : « Entrons dans la terre sainte que Dieu nous a » destinée. »

Vainement le patriarche Sophrone s'efforça de détourner leurs armes, en les conjurant d'épargner une ville sacrée. « C'est parce qu'elle est sacrée, dit Kaleb, » c'est parce qu'elle est le tombeau des prophètes, que nous sommes plus » dignes que vous de l'occuper. »

Sophrone consentit à capituler; mais il ne voulut traiter qu'avec le calife. Omar vint rejoindre l'armée; ce fier conquérant de l'Asie augmentait sa gloire en la revêtant de la simplicité d'un humble pèlerin. Il montait un chameau, chargé de deux sacs qui contenaient de l'orge, du riz et des fruits; devant lui, on avait placé une outre remplie d'eau, et derrière un grand plat de bois. Deux ou trois domestiques le suivaient. Il prenait avec eux ses repas modestes. Apercevant sur la route quelques Sarrasins vêtus de robes de soie, il les fit traîner dans la boue. Sa tente, comme celle d'un Arabe vulgaire, n'était couverte que de peaux de chameaux. On n'y voyait d'autres siéges que la terre.

Le calife promit aux habitants de Jérusalem la vie et la liberté du culte, ainsi

(1) An 635.

que la conservation de leurs églises; mais il leur défendit tous signes extérieurs, les croix, les cloches, leur interdit le prosélytisme, les soumit à porter un habit distinctif, leur défendit de parler l'arabe, de porter des armes, les assujettit à un tribut, et les força de reconnaître son autorité souveraine.

Omar entra, au mois de mai 638, dans Jérusalem, accompagné du patriarche; et, après ce triomphe éclatant sur la croix, il marcha contre Alep, s'en empara, et assiégea Antioche.

Nestorius, général romain, défendit vaillamment la capitale de la Syrie; mais enfin, dans une sortie, ses troupes ayant été taillées en pièces, la ville tomba au pouvoir du vainqueur (1).

Dans le même temps Amrou attaquait Césarée; le jeune prince Constantin, après avoir demandé vainement la paix, lui livra bataille et la perdit. Les Arabes se rendirent maîtres de Césarée, de Tyr et de Tripoli; ainsi toute la Syrie fut conquise en six années.

La soumission de cette vaste contrée ne la fit point jouir du repos qu'elle espérait; le fléau de la peste, succédant à celui de la guerre, y exerça d'affreux ravages; cette contagion fit périr vingt-cinq mille musulmans. Le vaillant Kaleb leur survécut peu. Les Sarrasins conquirent ensuite la Mésopotamie : l'accroissement de leur puissance augmentait leur ambition comme leurs forces; le prosélytisme grossissait sans cesse leurs armées. Le plus rapide propagateur d'un culte est un glaive triomphant.

Omar ne cherchait qu'un prétexte pour porter l'Alcoran et ses armes en Égypte. Le plus mauvais des conseillers, la peur, poussa le patriarche Cyrus à lui offrir l'occasion qu'il désirait; dans l'espoir d'éviter l'invasion il l'appela en promettant au calife une forte somme d'argent, qu'il lui fut impossible de rassembler.

Amrou, pour se venger de ce manque de foi, entre en Égypte; et, quoiqu'il ne commandât que quatre mille Arabes, il met en fuite deux armées romaines. Cyrus, égaré par ses frayeurs extravagantes, compromet la dignité impériale, en offrant pour femme au calife une fille de l'empereur : un refus hautain ne lui laissa que la honte de cette proposition ridicule. Péluse et plusieurs villes se rendent; Alexandrie est assiégée; le patriarche menace Amrou du courroux de Dieu et de la vengeance des Romains. Le fier Arabe, étendant sa main vers la colonne de Pompée, répond grossièrement au pontife : « Nous ne sortirons » d'Égypte que lorsque tu auras avalé ce monument. » La résistance d'Alexandrie dura quatorze mois.

Héraclius voyait avec désespoir un peuple nomade, naguère obscur et presque ignoré, détruire sa gloire, effacer sa puissance et renverser l'empire. Il n'était pas plus heureux en Occident : la jeunesse d'Adaloald, roi des Lombards, donnait aux Romains quelque espoir de l'attaquer avec succès; mais Théodelinde, sa mère, sut maintenir habilement son autorité.

Quand elle mourut, son fils, déposé par les grands, se réfugia chez l'exarque.

(1) An 638.

Arioald s'empara de son trône; l'exarque, au lieu de profiter de ces troubles, ne soutint pas le roi détrôné; bien plus, corrompu par l'argent d'Arioald, il fit assassiner le duc de Frioul qui s'était armé contre l'usurpateur.

Héraclius voyant l'Espagne enlevée pour jamais à son sceptre, l'Italie presque tout entière sous la domination des Lombards, la Syrie, la Palestine, la Phénicie, conquises par les musulmans, et Alexandrie au moment de tomber dans leurs mains, mourut accablé de remords et de chagrins.

Il avait régné trente ans; ses premiers exploits ressuscitèrent la gloire de l'empire romain; mais les qualités les plus brillantes deviennent inutiles lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la force du caractère. Héraclius jeta un vif éclat tant qu'il fut favorisé par la fortune; mais il ne sut point lutter contre sa rigueur; et ce conquérant, dont le sceptre parut d'abord si puissant et le glaive si redoutable, abattu par le malheur, tomba sans gloire, ne laissant après lui qu'une renommée ternie et un trône brisé.

Son premier fils, Héraclius Constantin, né d'Eudoxie, avait vingt-huit ans; Héracléonas, fils de Martine, était âgé de dix-neuf. L'empereur, au moment d'expirer, décida qu'ils régneraient tous deux sous la tutelle de l'impératrice Martine (1).

CHAPITRE XXI.

CONSTANTIN III, HÉRACLÉONAS, CONSTANT II.

(An 641.)

Régence de l'impératrice Martine, rejetée par le peuple. — Constantin III est empereur. — Son aveugle confiance dans Philagre. — Mission de Valentin, écuyer de Philagre. — Mort de Constantin, après trois mois de règne. — Usurpation d'Héracléonas, fils de Martine. — Exil de Philagre. — Révolte des armées en faveur des fils de Constantin. — Constant II est couronné. — Valentin est nommé César. — Mort de Martine et d'Héracléonas. — Mort de Valentin.

Les limites de l'empire se rétrecissaient tous les jours, et plus il s'était abaissé, plus les empereurs avaient élevé leur pouvoir. On ne consultait plus, pour donner le sceptre, ni le sénat, ni l'armée; on se contentait seulement, pour la

(1) An 641.

forme, de rassembler la multitude, de lui faire quelques promesses, de lui lire les dernières volontés du prince qui venait de mourir, et de lui montrer son nouveau maître.

Mais le despotisme affaiblit sa base en s'élevant; bientôt il n'a plus pour appui que la roue mobile de la fortune; et, dès qu'elle chancelle, il tombe sans secours, parce qu'il existait sans soutien.

Après la mort d'Héraclius, l'impératrice Martine convoque le peuple, fait lire en sa présence le testament de son époux, et déclare qu'en vertu de cet acte les deux princes vont régner sous sa protection. Elle s'attendait à des acclamations, elle n'entend que des murmures : partout on s'écrie qu'on ne peut opposer aux terribles Arabes une impératrice et un enfant, qu'il faut éviter les malheurs de la Perse qu'une faible reine a laissé envahir par les musulmans, et que les Romains, accoutumés à saluer du nom d'empereur un général victorieux, s'aviliraient en se laissant gouverner par une femme. Tel est le peuple : servile dans les temps de prospérité, séditieux dans les jours de revers.

Martine, dont le dessein était d'abord, dit-on, de régner seule, se voit forcée d'appeler les princes; elle désirait au moins qu'on choisît pour empereur son fils Héracléonas, qu'elle était certaine de gouverner. Mais le peuple préféra et proclama le fils d'Eudoxie, Constantin, que déjà l'on avait vu plusieurs fois signalant son courage à la tête des armées.

Les fatigues de la guerre avaient affaibli la santé et le caractère de ce prince; il donna sa confiance au trésorier de l'empire, Philagre, homme cupide, qui l'égara par de funestes conseils. Il fit déterrer son père Héraclius, afin de prendre dans son tombeau une couronne d'or qu'on y avait déposée; il força le patriarche Pyrrhus à rendre une forte somme d'argent remise entre ses mains pour l'entretien de l'impératrice; ces premiers actes de son règne inspirèrent au peuple pour le monarque autant de crainte que de mépris.

Il avait deux fils, Constant et Théodore. Philagre lui conseilla de les recommander à la bienveillance des armées. Valentin, écuyer de Philagre, fut chargé de cette mission. Dans toutes ces démarches on voyait avec peine une faiblesse, prélude ordinaire de la tyrannie, et présage presque certain des plus grands malheurs pour les peuples. Mais Constantin n'eut pas le temps de justifier ces craintes ou de réparer ces erreurs. Après trois mois de règne il mourut. On crut généralement que Martine et Pyrrhus l'avaient empoisonné.

Héracléonas, dirigé par sa mère, s'empare du trône, gagne la garde par des largesses, et renvoie dans Alexandrie le patriarche Cyrus, qu'Héraclius avait déposé pour le punir de sa lâche conduite avec les Arabes. Philagre fut exilé à Ceuta en Afrique.

Cependant Valentin rappelait aux armées les droits des fils de Constantin : elles se révoltèrent en leur faveur; et le peuple de cette province, informé de leur rébellion, se souleva, exigeant à grands cris que l'on cédât le sceptre à

Constant. La garde veut en vain résister; la multitude armée se répand dans les rues, parcourt en fureur la ville, menace le palais et livre la cathédrale au pillage. L'impératrice, tremblante, consent à couronner Constant, et le patriarche Pyrrhus fuit en Afrique.

Valentin arrive à la tête des troupes, lève le masque et découvre ses ambitieux projets : il avait paru d'abord ne s'armer que pour remettre Constant sur le trône; mais il exige alors qu'on le nomme lui-même César, et qu'on lui donne le commandement de la garde : Martine et son fils eurent la faiblesse d'y consentir.

Cette lâcheté ne fit que rendre leur perte plus certaine et plus prompte. Valentin (car Constant, âgé de onze ans, n'avait que le titre d'empereur), Valentin fit arrêter Martine et Héracléonas; il les accusa d'empoisonnement; le sénat les jugea et les condamna. La mère et le fils furent cruellement mutilés; ils terminèrent leurs jours dans l'exil et dans l'obscurité.

La régence de Valentin fut pour l'empire une époque de honte et de revers. Il ne jouit pas longtemps du titre de César. Aspirant à celui d'empereur, il excita, trois ans après, une émeute populaire, et y périt égorgé par la garde de son pupille.

CHAPITRE XXII.

CONSTANT II.

(An 641.)

Conquête de l'Égypte par le calife Omar. — Incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. — Conquête de l'Italie par les Lombards. — Publication du Code lombard de Rotharis. — Mort d'Omar. — Règne du calife Othman. — Bataille de Cadésie. — Bataille nommée *la Victoire des victoires.* — Bataille entre les Romains et les Arabes. — Edit nommé *Type de Constant.* — Disgrâce, défaite et mort de l'exarque Olympius. — Association de Constantin à l'empire. — Dévouement d'un soldat napolitain. — Fuite de Constant. — Mort d'Othman. — Guerre entre Ali et Moavia pour le califat. — Conspiration de trois musulmans. — Mort d'Ali. — Perfidie de Moavia à l'égard d'Hasan, fils d'Ali. — Mort d'Hasan. — Règne de Moavia. — Sectes d'Ali et de Moavia. — Conquête de l'Esclavonie par Constant. — Ses fils Héraclius et Tibère sont nommés Césars. — Paix entre Moavia et Constant. — Mort de Théodose, frère de Constant. — Remords de Constant pour ce crime. — Usurpations de Grimoald en Lombardie. — Sa perfidie. — Mort de Gondebert. — Fuite de Pertharit. — Victoire de Grimoald sur les Français. — Projet de conquête de Constant. — Son arrivée et ses échecs en Italie. — Sa résidence à Syracuse. — Ses exactions et sa mort.

Un grand désastre signala la première année du règne de Constant. Amrou, lieutenant du calife Omar, se rendit maître de toute l'Égypte et s'empara d'Alexandrie. Il trouva dans cette ville des trésors immenses, quatre mille palais, autant de bains publics, quatre cents cirques et douze mille jardins.

Au milieu de sa nombreuse population, on comptait quarante mille Juifs qui nourrissaient le fisc par de riches tributs ; on en exigea un de deux ducats que paya chaque Israélite ; par ce moyen, ils rachetèrent leur vie, leurs propriétés et la liberté de leur culte.

Ces immenses richesses rendirent les conquêtes des musulmans plus rapides; ils ne les dépensaient que pour entretenir leurs armées nombreuses, et pour orner leurs mosquées. La religion faisait à chaque musulman un devoir de rester pauvre; le luxe public était le seul qu'ils connussent : tout se prodiguait alors pour la foi, pour la gloire, pour la patrie, et rien pour les individus.

Amrou voulait protéger les lettres et sauver la bibliothèque d'Alexandrie; elle était composée de cinq cent mille volumes. Il consulta le calife; le ca-

rouche Omar répondit : « Si ces livres ne contiennent que ce qu'on trouve » dans l'Alcoran, ils sont inutiles ; s'ils renferment des choses qui lui soient » contraires, ils sont dangereux ; ainsi, fais-les brûler. » Amrou obéit à regret ; ce trésor des sciences antiques chauffa pendant plusieurs mois les bains d'Alexandrie, et ce fut ainsi que le fanatisme d'un Arabe éteignit les lumières de l'ancien monde (1).

Amrou fit nettoyer le canal d'Adrien et le rendit navigable. La perte de l'Égypte, ajoutée à celle de la Syrie et de la Palestine, jeta l'empire dans une profonde consternation. Constant implora vainement les conseils du sénat. Lorsqu'autrefois, décoré par la victoire, Marc-Aurèle rendait à ce corps auguste la liberté des discussions, il inspirait un juste respect ; mais un faible despote dépouillé, qui demandait tardivement conseil, n'excitait qu'une pitié ressemblant au mépris.

D'un autre côté, les Lombards faisaient de continuels progrès ; ils s'emparèrent de Gênes, mirent en fuite l'exarque Platon, prirent Savone, et se rendirent maîtres de toute l'Italie jusqu'aux Alpes.

Leur roi Rotharis, fameux par ses exploits, devint encore plus célèbre par l'abolition du droit romain et par l'établissement du code lombard. Ce code s'étendit dans l'Occident ; les Normands l'adoptèrent. De nos jours, dans le royaume de Naples, plusieurs de ses dispositions étaient encore en vigueur.

Jusque là les Lombards n'avaient été régis que par des coutumes et des traditions ; Rotharis publia, en 643, son code, dans le dessein d'imiter Dagobert, qui avait rassemblé pour la France les lois des Allemands, des Francs et des Bavarois. Le droit féodal européen tire son origine du droit lombard. Les nobles, les magistrats, le clergé, discutaient les lois proposées par le roi, et, si l'on en croit quelques historiens, les députés du peuple étaient alors admis dans les assemblées.

Après la mort d'Ayon, duc de Bénévent, Rodoald, son successeur, étendit les possessions des Lombards. Peu de temps après, Grimoald, son frère, le remplaça ; ce fut lui qui, dans la suite, s'empara du sceptre de Milan, en détrônant Pertharit.

Le héros des musulmans, le conquérant de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Égypte, de la Libye et de la Perse jusqu'à l'Oxus, le célèbre Omar, périt l'an 644, sous le poignard d'un esclave. Il avait pris, dit Cantemir, trente-six mille villes ou châteaux, détruit quatre mille temples idolâtres ou chrétiens. Il fonda ou rebâtit quatorze cents mosquées. Selon les mahométans, le bâton d'Omar était plus redoutable que l'épée de ses successeurs ; il ne voulut pas laisser le trône à ses enfants : « C'est bien assez pour ma famille, disait-il, » qu'un de ses membres ait un aussi grand compte à rendre à Dieu. »

Six commissaires, revêtus de ses pouvoirs, choisirent pour calife Othman, guerrier célèbre, et que Mahomet avait éloigné du trône parce qu'il préférait

(1) An 642.

les intérêts de sa famille à ceux de l'État. Sous son règne, les musulmans achevèrent la conquête de la Perse.

Saad, héros sarrasin, avait gagné, à vingt lieues de Babylone, la fameuse bataille de Cadésie contre Rustan, général d'Ildesgerde; Rustan disputa trois jours la victoire. Le roi de Perse vaincu s'enfuit dans le Korassan; les Arabes s'emparèrent, à Modin, de ses trésors; Saad poursuivit l'infortuné Ildesgerde, qui chercha un asile dans le Turkestan.

Cependant le brave Rustan, illustrant son malheur, appelle aux armes tous les Perses, et, à la tête d'une armée innombrable, et qu'il avait été impossible d'organiser, tente un dernier effort pour sauver la monarchie. Les deux armées se rencontrent près de Nahavend ; les Arabes nommèrent cette bataille *la Victoire des victoires* : au premier choc les Sarrasins sont d'abord enfoncés; leur général Nooman est tué; son lieutenant, Godaïfa, rétablit le combat; après une longue résistance, l'armée persane fut taillée en pièces.

Ildesgerde resta caché cinq ans dans un désert; un prince turc, nommé Turkhan, à la tête de six mille hommes, vient lui offrir de le replacer sur son trône. L'orgueil des rois est plus constant que leur fortune; ce vice survit souvent à leur pouvoir : Ildesgerde reçut avec hauteur les offres du chef d'une horde barbare: Turkhan, irrité de ses mépris, se range parmi ses ennemis, se déclare mahométan, et lui fait trancher la tête; avec elle tomba l'antique empire des Perses, qui devint une province des califes (1). Pérose, fils d'Ildesgerde, se retira chez les Chinois. L'empereur l'accueillit, le nomma capitaine de ses gardes, et lui promit des secours pour reconquérir la Perse; mais il n'osa ou ne put tenir sa promesse. Bientôt la race des rois persans s'éteignit par la mort de Pérose et de son fils.

Othman justifia, par ses fautes, les reproches de Mahomet; lorsque les généraux arabes avaient remporté des victoires, il les remplaçait par son frère Abdalla, qui venait en recueillir l'honneur et le fruit. Après la fuite d'Ildesgerde, Abdalla vint commander dans la Perse; le calife l'envoya ensuite dans l'Égypte conquise, et ne tarda pas à s'en repentir.

Manuel, général romain, trompant sa vigilance, rentra dans Alexandrie. L'invincible Amrou répara cet échec et reprit cette capitale; l'injuste Othman laissa cependant le gouvernement de l'Égypte à Abdalla, et se rendit ainsi odieux aux Sarrasins.

Bientôt on sut que, méprisant la faiblesse de l'empereur d'Orient, le patrice Grégoire s'était rendu indépendant en Afrique. Cette défection donna l'espoir au calife de conquérir Carthage; il y envoya quarante mille Arabes sous les ordres d'Abdalla; Grégoire, à la tête de cent vingt mille Romains, lui livra bataille près de Yacoubée : elle dura tout un jour sans résultat décisif; la fille de Grégoire, montrant le même courage que fit briller autrefois Clélie, combattit avec valeur au premier rang des légions. Le faible Abdalla était resté dans sa tente, loin du bruit des armes, parce qu'on lui avait dit que Grégoire

(1) An 651.

promettait seize cent mille francs et la main de sa fille à celui qui lui apporterait la tête du chef des Arabes. Enfin, il prit le parti de mettre aussi la tête de Grégoire à prix. Pendant plusieurs jours le combat se renouvela avec fureur; mais dans un dernier choc, Grégoire ayant été tué d'un coup de lance, les Africains découragés cédèrent la victoire et prirent la fuite; la belliqueuse fille du patrice tomba dans les fers de Zobéir, lieutenant d'Abdalla (1).

Cette même année le Sarrasin Moavia fit une descente dans l'île de Chypre, en enleva les habitants et les réduisit à l'esclavage.

Loin d'être réveillé par ses revers et par la chute de l'Afrique, l'empereur Constant ne s'occupait qu'à protéger l'hérésie des monothélites; il publia en leur faveur un édit qu'on nomma *Type de Constant*. Le patriarche Pyrrhus se rendit à Rome pour abjurer l'hérésie; mais l'exarque de Ravenne le força très-vite à se rétracter : le pape Théodore excommunia le patriarche. Martin, parvenu au trône pontifical, rassembla dans Rome un synode de cent cinq évêques qui condamnèrent l'hérésie et l'édit de l'empereur.

Cependant les Sarrasins, qui ne s'amusaient point encore à disputer sur la foi, continuaient à propager leurs dogmes par le glaive. Abdalla se rendit maître de toute la Nubie; les Sarrasins firent une descente en Sicile; le patrice d'Arménie conclut une alliance avec les Arabes; le terrible Moavia s'empara de Rhodes; et le fameux colosse qui fermait le port de cette île, frappa, dit-on, d'étonnement et de respect le colosse musulman.

L'empereur Constant, plus irrité de la résistance du pape Martin que des victoires des Arabes, chargea l'exarque Olympius de l'assassiner, et, pour le punir d'avoir échoué dans ce dessein, il lui ôta sa place, et l'envoya en Sicile combattre les Sarrasins.

Olympius, vaincu, succomba aux chagrins que lui causaient sa défaite et sa disgrâce; son successeur Calliopas se rendit à Rome, brava les fureurs du peuple, les menaces du clergé, arracha violemment le pape de l'église dans laquelle il s'était réfugié, et l'envoya à Constantinople; il y fut jugé et condamné par ses ennemis.

On le traîna dans les rues, escorté par deux bourreaux : son cou était enfermé dans un carcan; il fut jeté dans un cachot. L'empereur voulait l'y faire mourir de faim; le geôlier, plus humain, le nourrit. Le patriarche Paul, quoique ennemi du pape, obtint qu'on épargnerait ses jours : il fut exilé à Cherson, et mourut en 655 sur cette côte stérile.

Le clergé lui donna pour successeur d'abord Eugène, et ensuite saint Maxime, qui méritèrent aussi la persécution en combattant l'hérésie. Rien ne semblait pouvoir suspendre la chute totale d'un empire attaqué par de si redoutables ennemis, et gouverné par un prince extravagant, qui laissait les califes s'avancer sans obstacles, et ne combattait que les papes.

L'armée des Sarrasins traverse la Syrie et s'approche de Constantinople. L'empereur est enfin forcé de défendre sa couronne, sa croyance et sa liberté

(1) An 648.

il s'embarque sur sa flotte, et laisse dans la capitale son fils Constantin, associé à l'empire : les deux armées navales se rencontrent sur les côtes de Lycie et s'y livrent bataille; au premier choc, la victoire se déclare pour les mahométans; leurs bâtiments entourent le vaisseau impérial et le prennent à l'abordage. Un soldat napolitain, dont le dévouement héroïque aurait dû immortaliser le nom, se couvre des habits et des ornements impériaux; il est pris et massacré par les Arabes, tandis que l'empereur, sous un déguisement obscur, se jette à la nage et se sauve sur une chaloupe.

L'empire des musulmans semblait devoir s'élever sans rivaux sur les ruines de la Grèce, de Rome et de la Perse. Jusque là l'union des Sarrasins sous un seul chef, sous une seule loi, avait fait leur force; leur discorde sauva le monde.

Othman justifia, par son égoïsme, les prédictions de Mahomet, et préféra sa famille à l'État. Les principaux émirs qui se trouvaient à Médine, indignés de voir Abdalla, frère du calife, accumulant des trésors, des honneurs, des commandements, jouir seul du fruit de leurs exploits, se révoltent; ils demandent sa destitution, et veulent qu'on donne le commandement des armées au brave Mahomet, fils d'Abubecker.

Pour les apaiser, le calife promet de condescendre à leurs vœux; mais une de ses lettres, interceptée, apprend aux émirs qu'il avait chargé un émissaire de tuer Mahomet. Leur fureur alors ne connaît plus de bornes; ils rassemblent leurs partisans et courent aux armes : bientôt ils reviennent assiéger la ville; les partisans du calife la défendent un mois avec courage, enfin les rebelles escaladent les remparts; Mahomet, à leur tête, entre dans le palais d'Othman, et lui plonge son cimeterre dans le sein.

Dans ce moment le calife, âgé de quatre vingt deux ans, lisait avec dévotion l'Alcoran. Le tumulte de l'assaut, le bruit des armes, l'approche du fer, ne purent détourner ses regards fixés sur le livre sacré : la mort seule fit cesser sa prière.

Les meurtriers élevèrent au califat Ali, gendre du prophète; mais la célèbre Aïscha, veuve de Mahomet, toujours ambitieuse et toujours puissante, se déclara pour Moavia, qu'elle soutint à la tête d'un parti nombreux.

Les deux factions se livrèrent un combat sanglant : Aïscha, montée sur un chameau, parut au premier rang de ses guerriers. Dix-sept mille Arabes périrent dans cette mêlée : Ali demeura vainqueur. Aïscha fut prise; mais le respect des musulmans environna dans les fers la femme chérie du prophète : elle finit ses jours à Médine, tellement vénérée que, captive, elle semblait encore commander.

Moavia, résolu de soutenir ses droits et de venger la mort d'Othman, vint avec quinze mille guerriers combattre Ali, qui en rassemblait vingt-cinq mille sous ses drapeaux.

Ces deux armées semblaient animées de la double fureur de l'ambition et du fanatisme; des hommes si intrépides auraient conquis l'Europe : heureusement ils se déchirèrent entre eux.

On assure qu'ils se livrèrent, dans l'espace de trois mois, quatre-vingt-dix batailles. Un dernier combat, le plus affreux de tous, et qui eut lieu dans les ténèbres de la nuit, termina cette querelle : des deux côtés l'acharnement était au comble; on combattait corps à corps; un profond silence rendait le carnage plus horrible; chacun donnait ou recevait la mort sans proférer un cri, sans pousser un gémissement. Enfin, lorsque les premiers rayons du soleil éclairent ce champ de meurtres, où l'on cherchait plus à s'exterminer qu'à se vaincre, Moavia fait élever l'Alcoran sur quatre piques, et s'écrie d'une voix forte : « Que » ce livre saint juge entre nous. »

A ces mots, la fureur s'éteint, la piété se rallume, les cimeterres s'arrêtent, le combat cesse. Les deux partis nomment des arbitres, et cherchent dans l'Alcoran le jugement de Dieu.

L'influence d'Amrou décide l'interprétation; les arbitres prononcent en faveur de Moavia; le fier Ali rejette leur arrêt, en appelle à son glaive et défie Moavia en combat singulier.

« Le bras d'Ali, répondit celui-ci, est plus fort que le mien : il a toujours tué » l'ennemi qui l'a combattu; mais c'est la tête la plus forte qui doit régner, et » je règne en vertu d'un jugement irrévocable. »

La guerre recommença : Moavia s'empara de la Mecque et de Médine; cette guerre civile laissait respirer les ennemis de l'Islamisme, et moissonnait les plus braves guerriers. Trois musulmans, indignés de ces troubles qui ruinaient l'État, espèrent les terminer en tranchant les jours des trois chefs dont l'opiniâtreté prolongeait les malheurs publics : la méprise d'un meurtrier sauva de leur fureur l'intrépide Amrou; Moavia ne reçut qu'une blessure qui le rendit eunuque; Ali seul tomba sous les coups des conjurés; il fut assassiné dans la mosquée de Kuffa.

L'Arabie reconnut pour calife son fils Hasan; mais celui-ci, moins ambitieux que son père, céda le trône à Moavia, qui lui promit de grands honneurs, des terres considérables et une forte somme d'argent. Lorsque tout fut signé, Moavia, suivant la morale des tyrans, dit : « A présent que je suis revêtu du » pouvoir absolu, je révoque les conditions du traité; on abat l'échafaud quand » l'édifice est bâti. » Hasan mourut empoisonné. Moavia, paisible possesseur du sceptre et de l'encensoir, établit le siége de l'empire à Damas, et devint le chef de la dynastie des Ommiades, qui dura près d'un siècle; celle des Abbassides lui succéda.

Mahomet s'était vanté de réunir tous les esprits sous la foi d'un dogme simple, et d'éviter les disputes puériles qui divisaient alors les hommes, et produisaient partout tant de discordes, de schismes et d'hérésies. Le législateur arabe se trompa, et, à la mort d'Othman, les différentes versions et interprétations de l'Alcoran étaient si nombreuses, qu'elles pouvaient, dit-on, faire la charge de deux cents chameaux.

Un synode, nommé par Moavia, les réduisit à six livres, et jeta le reste dans la rivière; ces six livres donnèrent toutefois lieu aux disputes opiniâtres de soixante-douze sectes, dont deux existent et se combattent encore de nos

jours : l'une, celle d'Omar, domine chez les Turcs; l'autre, celle d'Ali, a pour partisans les Persans, les Tartares et les Indiens.

La raison et l'autorité peuvent mettre fin aux disputes des hommes sur les objets matériels et sur des intérêts terrestres; mais leurs querelles sur les intérêts célestes et sur les questions métaphysiques, qu'ils ne peuvent comprendre, furent, sont et seront partout aussi opiniâtres, aussi interminables qu'inutiles (1).

L'empereur Constant profita du repos que lui laissait la discorde de ses ennemis; ses revers passés firent entrer dans son esprit une lueur de raison; il se raccommoda avec le pape Vitalien, se mit à la tête d'une armée, fit la conquête du pays des Esclavons, nomma Césars deux de ses fils, Héraclius et Tibère, équipa une nouvelle flotte pour combattre les Sarrasins, et rassembla assez de troupes dans l'Orient pour inspirer quelques craintes à Moavia. Ce calife, dont la guerre civile avait épuisé les forces, conclut la paix avec l'empereur.

Les historiens grecs prétendent même qu'il se soumit à lui donner chaque jour un esclave, un cheval et mille pièces d'or. Les auteurs arabes traitent de fable ce récit, dicté par la vanité grecque.

Constant, toujours attaché à son hérésie, fit assassiner son frère Théodore, qui était prêtre et ne partageait pas son opinion : le remords suivit le crime et empoisonna le reste de la vie de l'empereur (2).

Ce fut dans ce temps que Grimoald, duc de Bénévent, usurpa la couronne de Lombardie. Elle était partagée entre Pertharit et Gondebert, fils du roi Aripert : l'un résidait à Milan, l'autre à Pavie. Gondebert voulait régner seul; l'ambition lui fit commettre une de ces fautes qui perdent les États : il s'appuya d'un secours étranger; il invoqua l'appui de Grimoald. Celui-ci, laissant son fils Romuald à Bénévent, s'avança vers Milan sous le prétexte de secourir son allié, mais dans l'intention de détrôner les deux frères. Un traître, aposté par lui, inspire des soupçons à Gondebert, et lui conseille, pour sa sûreté, en allant au-devant de Grimoald, de porter une cuirasse et un poignard sous sa robe.

Le perfide duc l'embrasse, et lorsqu'en le pressant il sent qu'il est armé, il feint de croire qu'on lui tend un piége, tire son épée, et l'enfonce dans la gorge du prince.

Le meurtrier hérite de sa victime; l'épouvante saisit tous les esprits. Pertharit consterné fuit de Milan; il y laisse sa femme Rodelinde et son fils Cunibert, qui furent enfermés à Bénévent.

L'usurpateur épousa la sœur des deux frères qu'il venait de dépouiller. Parvenu au trône par un crime, il surprit tous ses sujets en les gouvernant avec une telle douceur qu'il se concilia leur affection. Pertharit lui-même, qui s'était réfugié chez le kan des Avares, trompé par les promesses de Grimoald,

(1) Ans 658 et 659. — (2) An 661.

quitte son asile, rentre en Lombardie, vient à Lodi, y est reçu honorablement, et arrive enfin dans Pavie.

A sa vue, l'amour des habitants éclate et se manifeste par des transports de joie. L'artificieux Grimoald l'embrasse, le traite comme un frère, jure sa perte, et se décide à le faire arrêter la nuit, dans l'ivresse d'un festin.

Pertharit, sans défiance, avait invité tous ses amis à souper dans son palais; un domestique fidèle l'avertit du complot tramé contre lui : le prince feint d'être accablé par le vin et par le sommeil; il laisse ses convives à table, et se livre à la foi d'un de ses anciens courtisans, nommé Hunulphe.

Celui-ci le déguise en esclave; charge son dos de matelas, lui ordonne de marcher devant lui, le gronde, le menace, le frappe, et, au moyen d'une corde, lui fait franchir les murs de la ville. Au pied des remparts, il trouve un cheval vigoureux, se dérobe à son ennemi, et court en France chercher un asile près de Clotaire III.

Cependant la nuit s'avance, le festin cesse, les convives se livrent au sommeil, le silence règne dans le palais; les gardes de Grimoald arrivent : ils ne trouvent debout qu'un domestique qui les retarde encore, en les conjurant de ne pas troubler le sommeil de son maître : ils entrent enfin, et furieux de voir que leur victime leur est échappée, ils voulaient immoler ce domestique courageux; mais Grimoald arrêta leurs coups, et récompensa même la fidélité de ce serviteur ainsi que celle d'Hunulphe, qu'il contraignit d'accepter une grande charge dans sa cour.

Quelque temps après, s'entretenant avec ce nouveau favori : « N'êtes-vous » pas, dit-il, plus heureux près de moi que vous ne le seriez à la suite d'un » misérable fugitif? » — « Prince, répliqua Hunulphe, je vous remercie de vos » bienfaits; mais pour y répondre avec franchise, sachez que j'aimerais mieux » partager les malheurs de Pertharit que votre fortune. » Grimoald, touché d'un sentiment qui le rendait jaloux du prince détrôné, renvoya à Pertharit cet ami fidèle, et lui permit d'emporter toutes ses richesses.

Bientôt une armée française entra en Italie, dans le dessein de rétablir Pertharit sur son trône. Grimoald, qui dut presque tous ses succès à ses ruses, feignit d'être frappé de terreur, et prit la fuite en abandonnant son camp, qu'il laissa rempli de vins et de provisions. Les Français s'en emparent, se livrent à la débauche et se plongent dans l'ivresse : tout à coup Grimoald paraît, fond sur eux, et en fait un si grand carnage qu'il n'en revint en France que quelques débris.

Pendant ce temps, l'empereur Constant, bourrelé par ses remords, croyait sans cesse voir l'ombre de son frère Théodore qui lui montrait une coupe pleine de sang, et qui lui criait : « Perfide frère, bois donc ce sang dont tu étais » si altéré ! » Il espère que les agitations de la guerre pourront ramener la paix dans son cœur; il veut, en s'éloignant, fuir le remords et le fantôme; il arme ses vaisseaux, et annonce son départ en déclarant qu'il veut reconquérir l'Italie, et rétablir dans Rome le siége de l'empire. « Byzance, ajoutait-il, doit sa nais-

» sance à Rome; il faut respecter la mère plus que la fille, et lui rendre son » ancienne splendeur. »

L'idée de Constant était grande; mais pour exécuter de tels desseins il fallait un autre homme. Constantin, vainqueur et couvert de gloire, put changer le siége de l'empire; mais un empereur faible et vaincu, entreprenant une semblable révolution, ne pouvait inspirer que haine et mépris.

Il veut s'embarquer (1); le peuple de Constantinople se révolte, menace ses jours, et retient prisonniers ses trois fils ainsi que sa femme. La garde sauve l'empereur des fureurs de la multitude; il monte sur ses vaisseaux, et en partant il prodigue à sa ville natale les imprécations les plus injurieuses.

Constant passe l'hiver à Athènes, et débarque en Italie dans les premiers jours du printemps de l'année 663. Depuis longtemps on n'avait point vu dans cette contrée d'empereur romain à la tête de ses armées; son arrivée y répand d'abord la terreur; il prend d'assaut Lucérie, et vient camper à la vue de Bénévent.

Romuald y commandait; ce prince avertit son père Grimoald du péril qui le menace, et, en attendant les secours qu'il demande, il se défend avec tant de courage et fait de si heureuses sorties, que Constant se voit forcé de lever le siége.

L'empereur marche sur Naples; un corps de son armée est battu par le comte de Capoue. Une autre division romaine, forte de vingt mille hommes et commandée par Suburrus, général romain, reçut l'ordre de contenir Romuald; mais le prince lombard lui livra bataille, et le défit complétement. Depuis cet échec, Constant perdit tout espoir de vaincre les Lombards. Il entra dans Rome, et, ne pouvant y paraître en triomphe, il y affecta une pieuse humilité.

Cependant, comme la conquête de l'Italie était devenue impossible, après avoir satisfait sa vanité par de frivoles cérémonies dans l'ancienne capitale du monde, il s'empara de l'argent de toutes les églises, s'embarqua à Reggio, chargé des fruits de ce honteux pillage, passa en Sicile, et fixa sa résidence à Syracuse.

Il ne pouvait plus revoir aucune de ses deux capitales, étant méprisé dans l'une et détesté dans l'autre. Ainsi cette entreprise mal conçue, dont le but avait été de relever l'empire, accéléra sa décadence.

Sa faiblesse affermit la puissance des Lombards. Romuald s'empara de Tarente, de Brindes, et conquit la Calabre; il ne resta dans le midi aux empereurs que Gaëte, Naples et quelques villes de la côte. Pendant la courte durée de cette guerre, le duc de Frioul s'était révolté; Grimoald le combattit, le contraignit à se soumettre, embrassa le catholicisme, et s'allia avec une horde de Bulgares, dont les incursions s'étendirent jusqu'aux portes de Constantinople.

La gloire et la fortune du roi des Lombards déterminèrent Childéric II, roi de France, à conclure un traité avec lui. Pertharit consterné craignit de se voir livré à son ennemi; il songeait déjà à se réfugier en Angleterre, lorsqu'il

(1) An 662.

apprit la mort de Grimoald. Cet heureux usurpateur laissa la Lombardie à Garibald son fils légitime, et Bénévent à Romuald son fils naturel.

Cependant Constant, qui ne sut jamais se servir de son sceptre et de son épée que pour augmenter le malheur de ses peuples et la gloire de ses ennemis, livrait la Sicile au pillage, et faisait gémir l'Afrique sous le poids de ses exactions.

Carthage, qu'il menaçait de sa présence, redoutait plus son approche que celle des Sarrasins. Havage, gouverneur de la province, se révolta avec une partie de ses troupes, et se rangea du côté des musulmans.

Moavia, général arabe et parent du calife, profita d'une circonstance si favorable, entra en Afrique, et défit trente mille hommes que Constant avait envoyés contre lui.

Mais l'armée sarrasine était trop peu nombreuse; elle ne poussa pas plus loin, cette année, le cours de ses conquêtes.

Les querelles ecclésiastiques, les discordes civiles continuaient à déchirer l'empire attaqué par tant d'ennemis extérieurs; le péril commun ne pouvait ramener l'union sous un prince incapable de gouverner et de combattre. Sapor, officier persan, excita un soulèvement en Arménie. Le jeune César Constantin chargea le patrice Nicéphore de marcher contre lui, et d'attaquer Andrinople, qui se déclarait en sa faveur; mais une chute de cheval termina la révolte et la vie du Persan.

L'empereur Constant vivait depuis six ans à Syracuse en tyran, déshonorant le trône et ruinant l'État. La haine qu'il inspirait était devenue universelle (1). Enfin, un jour, au moment où il était dans le bain, un officier, qui se trouvait seul avec lui, saisit un vase d'airain, lui fendit la tête, et prit la fuite : quelques instants après, ses serviteurs entrèrent et le trouvèrent noyé dans l'eau et dans son sang. Ainsi périt ce tyran; son ombre alla rejoindre celles des Agathocle et des Denys, dont il avait reproduit les vices et non les talents. Ce règne désastreux dura vingt-sept ans : Constant mourut dans sa trente-huitième année.

CHAPITRE XXIII.

CONSTANTIN IV, DIT POGONAT.

(An 669.)

Élection de Myris l'Arménien. — Conduite de Constantin à l'égard de Myris. — Mort de Myris. — Révolte en faveur d'Héraclius et de Tibère. — Mort des révoltés. — Éclat de l'empire des musulmans sous Moavia. — Exploits d'Oucba. — Fondation de la ville de Caïroan par Oucba. — Disgrâce et réintégration d'Oucba. — Ses nouveaux succès. — Entreprise de Kucilé. — Dévouement de Dinar. — Bataille entre Oucba et Kucilé. — Mort d'Oucba. — Révolution en Lombardie. — Siége de Constantinople par Moavia. — Invention du feu grégeois par Callinique. — Levée du siége. — Défaite des Arabes. — Paix entre le calife et l'empereur. — Invasion des Maronites. — Paix entre eux et le calife. — Invasion des Bulgares. — Leur victoire sur les Romains. — Paix entre eux et l'empereur. — Querelles religieuses. — Mort de Moavia. — Règne tyrannique de son fils Yésid. — Incendie de la mosquée. — Mort de Yésid. — Moavia, fils de Yésid, refuse la couronne. — Supplice et mort d'Omar. — Mort de Moavia. — Discordes de ses successeurs. — Mort de Constantin.

Dès que la nouvelle de la mort de Constant fut répandue dans Syracuse, les principaux officiers de l'armée, craignant que son fils ne vengeât sur eux son trépas, revêtirent de la pourpre un Arménien nommé Myris, et, ce qu'on aura peine à croire, c'est que dans une affaire si grave ils se conduisirent plutôt en artistes qu'en conjurés : le maintien majestueux, la régularité des formes, la beauté de la figure de Myris, furent les seuls titres qui réunirent leurs suffrages en sa faveur.

Constantin, fils de l'empereur assassiné, apprit à Constantinople cette élection; comme il était digne du trône, il ne fut point découragé par cet événement : associé par son père à l'empire, il en prit hardiment les rênes. La plus grande partie des forces de cet empire se trouvait alors en Sicile, en Afrique, et sous les drapeaux de l'usurpateur. Constantin, avec cette rapidité qui crée les ressources et assure les succès, lève des troupes en Asie, en Grèce, en Italie, en Sardaigne, en Afrique même, équipe une flotte, s'embarque, arrive à Syracuse, frappe les rebelles d'épouvante, se fait livrer Myris, ainsi que les principaux conjurés, et envoie leurs têtes à Constantinople.

L'un d'eux, le patrice Justinien, excita seul de justes regrets : ce guerrier, dont on estimait les vertus et le courage, avait été porté à la révolte non par ambition, mais par la haine que lui inspiraient les vices de Constant. Ger-

main, son fils, voulut le venger; son complot fut découvert; l'empereur le fit mutiler. Il fut, dans la suite, patriarche de Constantinople, et se rendit célèbre par sa résistance, lorsque l'empereur Léon voulut proscrire le culte des images.

Après avoir soumis les rebelles et affermi son sceptre, Constantin revint en Orient, justement satisfait du pape Vitalien, qui l'avait secondé puissamment dans cette brillante expedition. De retour à Constantinople, il rendit les derniers honneurs à son père.

En toute autre circonstance, son courage et son activité auraient suffi pour assurer son repos; mais l'empire se trouvait alors sur la pente d'un précipice, il était devenu impossible de le remonter; tout ce qu'on pouvait faire était de retarder sa chute. Les vaisseaux de l'empereur avaient à peine quitté la Sicile, que les Sarrasins, appelés par quelques traîtres, y parurent et y débarquèrent; on leur opposa peu de résistance : ces Barbares la dévastèrent, s'emparèrent de Syracuse, et emportèrent dans leurs mosquées tous les chefs-d'œuvre des arts, dont tant de siècles et de triomphes avaient enrichi cette antique cité (1).

Tandis que les armes des Arabes ravageaient les frontières de l'empire, il était déchiré au dedans par des troubles civils. Héraclius et Tibère, frères de l'empereur, décorés par lui du titre d'Augustes, peu satisfaits d'un vain nom, se plaignaient de n'avoir aucune part au gouvernement; plusieurs corps de milice, gagnés par eux, se révoltent en leur faveur : par un mélange à la fois coupable et ridicule de crime et de superstition, ils prétendent « qu'ainsi qu'on voit » la Trinité régner dans le ciel, l'empire doit être gouverné par trois empe» reurs. »

Constantin, opposant la dissimulation à l'hypocrisie, écoute avec calme leurs audacieuses réclamations, leur dit que, sur une affaire si importante, il est nécessaire de consulter le sénat : il invite tous les chefs de la sédition à quitter leurs drapeaux et à paraître avec lui dans l'assemblée qu'il convoque. Dès qu'ils ont passé le détroit, il tombe sur eux, à la tête d'une garde fidèle, et les fait tous pendre le long du rivage (2).

L'ignorance, la barbarie, la superstition, qui régnaient alors dans l'Orient, paraissent peu s'accorder avec les lumières du christianisme, et l'on voit d'abord avec étonnement que cette religion, qui depuis civilisa tant de nations sauvages, n'ait pu, depuis Théodose, empêcher les Romains et les Grecs de tomber dans les ténèbres de la barbarie. On serait même tenté, au premier coup d'œil, de l'accuser de cette décadence; mais pour se garantir de cette erreur, il suffit d'observer que si Rome et la Grèce avaient conservé leurs noms, il n'y existait réellement plus de Grecs et de Romains: les armes, les emplois, les dignités, la domination, étaient tombés depuis longtemps dans les mains des vainqueurs de ces peuples amollis.

La cour, l'armée, l'Eglise, étaient peuplées de Goths, de Vandales, de Sarmates, de Lombards, de Francs, d'Arméniens, de Persans; la barbarie avait

(1) An 669. — (2) Même année.

filtré de toutes parts dans l'empire, aucune force ne pouvait résister à ce torrent, qui partout éteignait la lumière et changeait les mœurs.

Pendant ce long orage, les princes, occupés à soutenir péniblement leur couronne chancelante, accumulaient vainement les lois contre ce débordement de vices. Gouvernant des hommes qui ne respectaient plus la justice, ils ne voyaient d'autres moyens, pour conserver leur pouvoir et leur vie, que l'atrocité des supplices, la bassesse des fourberies, ou la lâcheté des plus honteuses et des plus dangereuses concessions.

Tandis que l'empire romain offrait au monde le triste spectacle de sa décrépitude, celui des musulmans brillait, dans sa jeunesse, du plus grand éclat; sa force croissante menaçait de tout envahir : du fond de la mosquée de Damas, Moavia, pontife et roi, gouvernait l'Asie, dominait en Égypte, couvrait l'Archipel de ses flottes, dévastait la Sicile, effrayait Constantinople, et se préparait à conquérir totalement l'Afrique (1).

Le fameux Oucba, envoyé par lui avec dix mille cavaliers dans cette vaste contrée pour y étendre la puissance du califat et la doctrine de l'islamisme, s'avance comme la foudre, répandant partout la mort et l'Alcoran; il s'empare de toute la Birène, envoie quatre-vingt mille prisonniers en Égypte, et pose à quarante lieues de Carthage, près d'une forêt, sur le penchant d'une montagne fertile, les fondements de la célèbre ville de Caïroan. Il la fortifia, et pendant longtemps elle fut la capitale nouvelle de l'Afrique et la résidence des lieutenants que les califes fatimites y envoyaient.

On n'y suivit point les maximes sauvages du farouche Omar. Cette ville fut un asile pour les sciences et pour les lettres, bannies du reste du monde; on y vit une académie renommée; et ce qu'on n'aurait jamais cru, lorsque les ténèbres s'épaississaient sur l'univers chrétien, les Arabes seuls conservèrent alors et étendirent le dépôt de lumieres que détruisirent depuis, dans l'Orient, les Turcs leurs vainqueurs. La gloire d'Oucba, excitant la jalousie, lui attira une courte disgrâce; les revers de son successeur, Dinar, forcèrent le calife à lui rendre son commandement.

Il poussa ses conquêtes jusqu'en Numidie, tailla en pièces deux armées romaines, traversa la Mauritanie, attaqua Tanger, dont le gouverneur se soumit honteusement, força les passages du mont Atlas, porta ses armes jusqu'aux extrémités du royaume de Maroc, où les Romains n'avaient jamais pu pénétrer, épouvanta par son intrépidité les féroces habitants de ces contrées sauvages, et ne fut enfin arrêté dans sa longue course que par l'Océan (2).

A la vue de cette mer immense, le fougueux guerrier, poussant son cheval dans les flots, agitant son cimeterre, et tournant ses regards vers le ciel, s'écrie : « Dieu puissant! sans cette barrière que tu m'opposes, j'irais forcer » d'autres nations qui t'ignorent, à n'adorer que toi ou à mourir. »

Oucba éprouva le sort de tous les conquérants : ce torrent, rapide comme la foudre, n'en eut que la durée; ses succès lui firent mépriser les vaincus. Il

(1) An 670. — (2) An 670.

dissémina ses troupes dans ce vaste pays, et ne garda près de lui que cinq mille hommes. Les Romains, tremblants, n'osaient sortir des forteresses où ils s'étaient enfermés. Un prince maure, de la nation des Berbers, qu'on nommait Kucilé, entreprend seul de délivrer l'Afrique.

Les légions n'avaient plus de chef; il leur propose de les commander, réveille leur courage, les rassemble, et, à la tête de cent mille hommes, marche vec rapidité sur Caïroan.

Le musulman Dinar, autrefois esclave, ensuite général, depuis déplacé et emprisonné par Oucba, apprend au fond de sa prison les projets et la marche de Kucilé; il en informe son général qui le fait venir en sa présence. « Généreux esclave, lui dit Oucba, sans mon imprudence ton avis aurait sauvé les » musulmans; en les dispersant, je les ai perdus. Je te rends la liberté; cours » en Arabie pour chercher de nouvelles forces qui relèveront l'empire du pro» phète : moi, je vais mourir; il n'est pas permis à un général musulman de » fuir devant des chrétiens. »

« Je suis digne, répond Dinar, de la liberté que tu me donnes. Tu sais que » je te hais; mais j'aime la religion et la gloire : incapable de fuir les infi» dèles, malgré l'aversion que tu m'inspires, je mourrai avec toi. »

Aussitôt ces deux guerriers fanatiques, à la tête de cinq mille Arabes aussi intrépides qu'eux, courent au-devant des cent mille Romains et Maures que conduisait Kucilé. A la vue de l'ennemi, ils brisent et jettent les fourreaux de leurs sabres; les soldats imitent leur exemple; ils s'élancent avec la fureur du désespoir sur l'armée innombrable qui les entoure, qui les presse, qui les accable; tous ne songent qu'à donner la mort, aucun ne cherche à l'éviter; ils signalent leur fin glorieuse par le plus affreux carnage; nul d'entre eux ne se rend; ils succombent entourés de victimes, et cette bataille ne finit qu'avec le dernier soupir du dernier musulman.

Le général sarrasin expira sur un monceau de cadavres immolés par son cimeterre. Le champ qui fut son tombeau conserve le souvenir de sa valeur héroïque : on l'appelle encore le champ d'Oucba; et si les sectateurs de Mahomet avaient eu des historiens comparables à ceux de la Grèce, la gloire du champ d'Oucba eût peut-être égalé celle des Thermopyles.

Cependant la justice gravée dans le cœur des hommes aurait toujours attaché un plus noble intérêt au sort de ces généreux Grecs, mourant pour défendre leur patrie et leur liberté, qu'à celui de ces guerriers farouches qui ne cherchaient la mort que pour étendre dans des flots de sang le fanatisme d'un imposteur et la puissance d'un despote.

Ce fut à cette époque que la Lombardie devint le théâtre d'une nouvelle révolution (1). Son ancien roi, Pertharit, y rentra soutenu par les Français, et renversa du trône le faible Garibald, qui n'avait ni les vices ni les grandes qualités de son père Grimoald.

Le duc de Bénévent, Romuald, ne défendit point son frère; il renvoya même

(1) An 674.

au roi vainqueur sa femme Rodelinde et son fils Cunibert. Pertharit régna seize ans, et vécut en paix avec l'empereur et avec son exarque. Dans ce même temps l'archevêque de Ravenne et son clergé voulurent se rendre indépendants du pape; l'empereur Constantin les fit rentrer dans la soumission.

Le calife avait alors résolu la ruine totale de l'empire. Ce redoutable ennemi des chrétiens équipa une grande flotte et une armée formidable qui, après s'être emparées de l'île de Crète et de plusieurs villes sur les côtes de l'Asie-Mineure, vinrent enfin investir et assiéger Constantinople. L'empire était perdu si le courage de Constantin ne l'eût sauvé.

La terreur y précédait les musulmans. L'intrépidité de l'empereur rendit aux habitants de la capitale l'espoir et la fermeté. A son exemple tous les citoyens devinrent soldats; le génie d'un Syrien nommé Callinique seconda la valeur de Constantin et sauva la ville. Il inventa le feu grégeois, feu que l'eau ne pouvait éteindre. On le jetait sur l'ennemi, soit en poudre par des tuyaux dans lesquels on soufflait, soit en liquide que contenaient des globes lancés par des arbalètes et par des catapultes. Dans la suite, on perdit longtemps le secret de ce feu destructeur. Il fut retrouvé en France sous le règne de Louis XVI. Ce monarque généreux autant qu'infortuné défendit à ses ministres d'en faire usage; il voulut qu'on ensevelît dans une ombre éternelle ce funeste fléau.

L'ignorance des Sarrasins dans l'art de la guerre contribua aussi au salut de Constantinople. Fidèles à leur coutume, plus forte chez eux que les lois, ils ne combattaient que l'été, s'éloignaient l'hiver, et perdaient ainsi, en se retirant, le fruit de leurs travaux.

Ce siége fut mémorable par la furie des assaillants et par l'opiniâtreté des assiégés. Chaque jour voyait couler leur sang dans de nombreux combats sur terre et sur mer. Trois anciens compagnons de Mahomet animaient par leur exemple la valeur des musulmans. L'un d'eux, Abou-Ajoub, qui avait donné asile au prophète lorsqu'il chercha un refuge dans Médine, mourut pendant le siége; on montre encore son tombeau. C'est près de ce monument sacré pour les mahométans, que les sultans viennent solennellement ceindre le cimeterre lorsqu'ils montent sur le trône ottoman.

Indigné de la résistance des chrétiens, Yésid, fils de Moavia, vint prendre le commandement de l'armée. On redoubla d'efforts; les assauts furent plus fréquents et n'eurent pas plus de succès; pendant cinq ans Constantinople, investie et séparée du reste du monde, ignora ce qui s'y passait. Aussi les historiens grecs ne nous ont transmis presque aucun événement de cette époque.

Enfin, en 679, les Arabes, fatigués de combats, accablés de lassitude, découragés par la résistance de l'empereur, levèrent le siége. Une tempête dispersa leurs vaisseaux. Leur armée de terre était affaiblie par tant d'inutiles assauts; les généraux de Constantin, Florus, Pétionas et Cyprien la poursuivirent, l'atteignirent dans sa retraite et la taillèrent en pièces. Le calife, consterné par ces revers, conclut la paix, et se soumit à payer un tribut annuel de trois

mille livres d'or, de cinquante esclaves et de cinquante chevaux de race arabe; étrange association qui peint les mœurs, en rangeant sur la même ligne les hommes et les animaux!

Ce dénoûment imprévu d'une guerre si désastreuse couvrit de gloire Constantin. Le kan des Avares, le roi des Lombards et le duc de Bénévent sollicitèrent son amitié. On appelait ce prince Pogonat, ou *le Barbu,* parce qu'étant parti de Constantinople jeune et imberbe, il y était revenu l'année d'après portant une barbe épaisse.

Il y a toujours dans la gloire le plus légitimement acquise quelque mélange de fortune; un ennemi nouveau, qui menaçait alors les Sarrasins, ne contribua pas moins que le courage de l'empereur à sauver l'empire.

Au milieu des forêts presque inaccessibles qui couvrent les montagnes du Liban, un peuple fier et belliqueux s'était rendu indépendant; il portait le nom de Maronites. Ces sauvages guerriers firent alors de fréquentes invasions en Perse, en Syrie, en Arabie, portant partout le ravage et la mort. Ils rendirent avec usure aux Sarrasins tous les maux qu'ils avaient faits aux Romains depuis quelques années. De nos jours on voit encore dans ces contrées un petit nombre de Maronites, protégés par le prince des Druses. La crainte de leurs armes et la nécessité de les repousser décidèrent le calife à la paix.

L'empire, entouré d'ennemis, ne pouvait longtemps rester en repos; ses frontières furent envahies par les Bulgares(1): autrefois vaincus par Théodoric sur les rives du Borysthène, il les transporta au delà du Danube; ces Barbares toujours errants s'étendirent dans la Dacie, dans les deux Pannonies et sur les bords du Pont-Euxin.

D'abord unis par alliance aux Esclavons Avares, ils se brouillèrent avec eux, furent battus, chassés, et demandèrent un asile à Dagobert, roi de France. Ce prince les trompa, les attira dans un piége et en fit égorger neuf mille. Ils revinrent dans l'Orient. Justinien arrêta leur course, et ils se soumirent au kan des Avares. Sur la fin du règne d'Héraclius, leur roi Cuprat se rendit indépendant, chassa les Avares, et obtint dans l'empire la dignité de patrice.

Ses fils partagèrent ses conquêtes : l'aîné s'établit près du Volga, le second sur les bords du Tanaïs, le quatrième en Pannonie, le cinquième en Italie avec les Lombards. Le troisième fut le plus célèbre : on le nommait Asparuch; il fonda le nouveau royaume des Bulgares, qui, pendant trois siècles, désolèrent l'empire par des guerres continuelles.

Ce prince fixa sa résidence près des bouches du Danube. Les Bulgares furent accusés par les Grecs de la plus féroce cruauté et des vices les plus infâmes. Aussi leur nom, en s'altérant, est devenu et resté une injure grossière et si obscène qu'il n'est pas possible de la citer.

L'empereur conduisit son armée contre eux; mais une attaque de goutte l'ayant obligé à s'éloigner de son camp, son départ fit croire aux soldats qu'il prenait la fuite. Aussitôt une terreur panique saisit les légions; en vain leurs

(1) An 679.

chefs veulent les rallier, elles se débandent et se dispersent; les Bulgares, qui d'abord avaient été effrayés de leur approche, se rassurent, les poursuivent, en font un grand carnage, s'emparent de la ville de Varna, inondent, dévastent les contrées voisines, et s'établissent enfin dans une position presque inexpugnable couverte au Midi et à l'Occident par le mont Hémus, au Nord par le Danube, et à l'Orient par le Pont-Euxin.

De là ils étendent leurs ravages dans la Thrace, accroissent leurs forces en s'incorporant sept hordes d'Esclavons, et contraignent l'empereur, qui n'avait plus d'armée, à leur payer un tribut annuel pour acheter la paix.

Le bruit des armes et les dangers de l'empire (1) ne suspendaient pas les querelles religieuses. L'Orient était toujours divisé par l'hérésie des monothélites; les patriarches de Constantinople et d'Antioche la soutenaient; tout l'Occident la rejetait, et persistait à reconnaître deux volontés et deux natures en Jésus-Christ.

L'empereur voulut profiter de la paix pour rétablir la concorde dans l'Église; le pape Donus, dans le dessein de le seconder, lui envoya des légats, et lui écrivit une lettre qui prouve la rapidité des progrès que faisaient alors en Occident l'ignorance et les ténèbres. « Ne vous attendez pas, disait-il, à trouver dans nos légats l'éloquence séculière, ni même la science parfaite des Écritures; comment, au milieu des horreurs du pillage, des malheurs des invasions et au bruit perpétuel des armes, nos prélats, forcés de gagner leur nourriture par le travail de leurs mains, auraient-ils pu acquérir et conserver quelques lumières? Le patrimoine des églises est envahi par les Barbares; tout ce que nos pontifes ont pu sauver c'est le trésor de la foi : ils la gardent dans la simplicité de leur cœur, telle que nos pères nous l'ont transmise, sans y rien ajouter et sans en rien retrancher. »

L'empereur convoqua dans son palais le sixième concile général; cent soixante-cinq évêques y condamnèrent en sa présence les monothélites et la mémoire du pape Honorius.

Cette même année (2), le chef de la dynastie des Ommiades, le calife Moavia, mourut; parvenu au trône par la perfidie, il s'y maintint par la justice, se rendit célèbre par son habileté, par ses conquêtes, et se fit chérir par sa clémence. Lorsqu'il était encore jeune, le prophète Mahomet, devinant son génie, lui avait prédit ses grandes destinées. Avant lui, le trône des califes était électif; il le rendit héréditaire.

Son fils Yésid lui succéda; son incapacité le rendait peu digne du sceptre. Mais il devint surtout méprisable aux yeux des musulmans, parce que, violant leurs lois et leurs mœurs, il s'adonnait au vin, aimait la musique, et portait des vêtements de soie. Ses exploits se bornèrent à la conquête de la Buckarie; marchant sur les pas des tyrans, il déshonora sa propre sœur, et condamna au supplice plusieurs illustres généraux.

Indigné de ses excès, un rebelle nommé Moctar lui enleva la Perse; Médine

(1) An 680. — (2) Même année.

se révolta contre lui. Mahomet avait menacé de la vengeance céleste tous ceux qui porteraient leurs armes profanes sur la cité où il avait trouvé un asile; Yésid, méprisant cette défense, attaqua Médine, la prit et la livra au pillage.

La Mecque s'était déclarée pour les rebelles; Yésid l'assiégea et ne put s'en rendre maître; mais, avant de se retirer, il lança sur la célèbre mosquée de Mahomet des feux qui la consumèrent.

Ce prince, cruel et irréligieux, mourut en 683, après trois années de règne. Son fils Moavia, dévot musulman, était appelé à monter au trône. Ayant consulté Omar sur la conduite qu'il devait suivre : « Règne avec justice, lui répond » celui-ci, ou renonce à la place de vicaire du prophète. »

Le scrupuleux calife, plus effrayé du poids de la couronne que tenté de son éclat, rassemble le peuple et lui dit : « Mon aïeul Moavia a usurpé le trône, » mon père Yésid ne s'en est pas montré digne, et moi je ne veux pas ré- » pondre de vous, quand je paraîtrai devant Dieu; donnez le califat à qui vous » voudrez. »

Les princes de la famille des Ommiades, furieux de se voir en danger de perdre cet héritage, attribuèrent l'abdication de Moavia aux conseils d'Omar; ils se jetèrent sur lui et le brûlèrent tout vif. Ils voulaient forcer Moavia à régner. La peste termina cette lutte et ses jours.

Deux concurrents se disputèrent le trône : Mérouan, de la maison des Ommiades, s'empara de Damas et de l'Égypte; Abdalla, étranger à cette famille, resta maître de l'Arabie, de l'Irak et de la Syrie.

Mérouan, vaincu par Abdalla, mourut de la peste; son fils Abdolmélic soutint ses droits et reprit la Mecque; mais Abdalla, secondé par Moctar, lui disputa neuf ans la couronne.

Ces discordes, en occupant et en affaiblissant les Arabes, assuraient pour quelque temps la tranquillité de l'empire; Constantin, dont la santé dépérissait, crut qu'il devait affermir le pouvoir de ses enfants Justinien et Héraclius, en les plaçant sous la protection de l'Église qu'autrefois ses prédécesseurs protégeaient. Il fit couper leurs cheveux qu'il envoya au pape Benoît II, comme un gage de leur soumission à leur père spirituel.

Dans l'année 685, une dyssenterie termina les jours de Constantin. Son règne dura dix-sept ans et ne fut pas sans gloire. Il retint l'empire sur les bords de sa ruine. La division de cet empire fut changée par ce prince; il le partagea en vingt-neuf thèmes ou portions : l'Orient en contenait dix-sept, et l'Occident douze.

CHAPITRE XXIV.

JUSTINIEN II.

(An 685.)

Règne de Justinien II, fils de Constantin. — Succès de Léonce, généralissime. — Sa perfidie à l'égard des Maronites. — Guerre avec les Bulgares. — Défaite et fuite de Justinien. — Invasion des Sarrasins en Afrique. — Leur défaite. — Règne d'Abdolmélic en Arabie. — Première monnaie musulmane. — Guerre entre Justinien et le calife. — Défaite et fuite de Justinien. — Son horrible vengeance. — Établissement en Arabie d'un impôt dit *le carage.* — Haine publique pour Justinien. — Son affreux projet. — Révolte de Léonce. — Déchéance et mutilation de Justinien. — Léonce est empereur.

En montant sur le trône, Justinien pouvait faire espérer un règne tranquille et glorieux. Toutes les circonstances lui étaient favorables : les Maronites combattaient les Sarrasins; le roi des Lombards, fatigué d'orages, ne songeait qu'à jouir de la paix, et l'on pouvait ainsi employer toutes les forces de l'empire à chasser loin de ses frontières les Avares et les Bulgares; mais le nouveau prince, âgé de seize ans, avait beaucoup de présomption, peu de talents et point de vertus.

Il déclara la guerre aux Arabes; le patrice Léonce, chef de ses armées, remporta quelques avantages qui pouvaient lui assurer la conquête de la Syrie, mais il ne sut point profiter de ses premiers succès; il se contenta du pillage de l'Arménie et de la Médie. L'empereur accorda la paix au calife.

Léonce, peu de temps après, commit un crime dont les suites devinrent funestes aux Romains. Il avait feint de s'approcher des Maronites pour les secourir; mais, jaloux des exploits de leur prince, nommé Jean, il l'invite à un festin, l'assassine, et délivre par sa mort les musulmans de leur plus redoutable ennemi.

Cette même année, l'élection d'un pape excita dans Rome de grands troubles et le Saint-Siége fut mis à l'encan, comme l'avait été autrefois le trône impérial. Justinien, toujours pressé de commencer des guerres (1) qu'il ne savait pas finir, marche à la tête de ses troupes contre les Bulgares, gagne sur eux une

(1) An 687.

bataille (1), et reprend la route de sa capitale pour y jouir de cette gloire passagère; mais, comme dans sa marche il se gardait négligemment, un autre corps de Bulgares le surprend, l'entoure, et détruit la plus grande partie de son armée. Il s'était annoncé à Constantinople en triomphateur, il y rentre en fugitif.

Cependant les Sarrasins, délivrés de la guerre des Maronites et ne craignant plus d'être attaqués par l'empereur, que les Bulgares venaient de vaincre, envahirent pour la quatrième fois l'Afrique. Zobéir, leur chef, attaque l'intrépide Kucilé, le défait, le tue, rentre dans Caïroan et marche sur Carthage. Mais, au moment où il croyait terminer sa conquête par la prise de cette capitale, une armée nombreuse, envoyée par Justinien, débarque, livre bataille aux Arabes, et, après de longs efforts, remporte la victoire. Zobéir ne survécut pas à sa défaite, il périt sur le champ de bataille.

Les Romains, qui avaient payé leur triomphe par beaucoup de sang, moins fiers de leurs succès qu'effrayés du courage de leurs ennemis, n'osent profiter de leur victoire; ils s'embarquent et se retirent honteusement, comme s'ils avaient été vaincus.

L'Arabie vit cesser alors la longue guerre civile qui la déchirait, Abdalla et Moctar périrent en se combattant; Abdolmélic resta seul maître de l'empire de Mahomet.

L'empereur lui abandonna l'île de Chypre. Ce fut sous le règne de ce calife que l'on frappa la première monnaie musulmane (2); elle eut pour inscription : *Dieu est le Seigneur*. Jusque là les mahométans ne s'étaient servis que de la monnaie romaine, et cette coutume flattait l'orgueil des empereurs, qui croyaient y voir un signe de dépendance et un reste de sujétion.

Dès que Justinien sut que le calife allait prendre une autre monnaie que la sienne, sa vanité blessée rompit la paix : il avait cédé Chypre sans résistance; et, pour une cause frivole, il déclara la guerre.

A la tête de son armée, il marche en Cilicie, rencontre les Sarrasins et leur livre bataille : ils commençaient à plier; Mahomet, leur général, fait parvenir un carquois rempli d'or à Nébule, qui commandait vingt mille Esclavons auxiliaires de l'armée impériale; Nébule, séduit, passe dans les rangs des Arabes; cette défection jette l'épouvante parmi les Romains, ils se débandent : l'empereur leur donne l'exemple de la fuite, et arrive furieux à Nicomédie.

Les princes faibles sont aussi ardents pour la vengeance que froids dans le combat : Justinien rassemble les vieillards, les femmes, les enfants des Esclavons, et les fait jeter dans la mer.

La victoire de Mahomet affranchit le calife du tribut qu'il payait à l'empire. Abdolmélic fit, peu de temps après, le dénombrement de ses sujets, et établit un impôt dont la plus grande partie pesait principalement sur les chrétiens : on appela cet impôt *carage* (3). Aujourd'hui, dans l'Orient, les chrétiens en portent encore l'humiliant fardeau.

(1) An 688. — (2) An 691. — (3) An 692.

L'empereur, renonçant à rassembler une armée, convoqua un concile à Constantinople; on y décida que les prêtres mariés garderaient leurs femmes. Le pape Sergius refusa de souscrire à cette décision; l'empereur, irrité, donna ordre à son écuyer, Zacharie, d'arrêter le pape. L'armée de Ravenne prit la défense du pontife; Zacharie, poursuivi par elle et par le peuple, ne trouva d'asile que sous le lit du pontife, qui, se montrant digne vicaire de Jésus-Christ, lui sauva la vie (1).

Les Sarrasins, ne rencontrant plus d'obstacles à leurs conquêtes, s'emparèrent de l'Arménie.

L'empereur élevait des palais, et se consolait, en les voyant, de la ruine de l'empire; rien n'égalait l'insolence et la cruauté de ses ministres. Étienne, chef de ses eunuques, menaça du fouet l'impératrice mère, Anastasie; chaque jour voyait couler le sang des hommes les plus vertueux condamnés au supplice; partout on laissait éclater la haine et le mépris que Justinien inspirait.

Ce prince, aussi cruel et non moins insensé que Néron, forma le projet de massacrer tout le peuple de Constantinople : il chargea Ruscius, qui commandait sa garde, d'exécuter cet ordre atroce; mais le patrice Léonce, qui devait partir pour prendre le commandement de la Grèce, averti que le poignard d'un assassin l'y attendait, prend la résolution de mettre fin à la tyrannie.

Deux moines astrologues l'encouragent dans ce dessein, et lui promettent le sceptre. Il arme ses domestiques, marche au milieu de la nuit au prétoire, fait croire qu'il y précède l'empereur, arrête le préfet, ouvre les cachots, délivre les captifs, appelle le peuple aux armes, et force le patriarche de parler en sa faveur à la multitude. Bientôt toute la ville ne retentit que de ce seul cri : « La » mort à Justinien! » Tout fuit le tyran; son palais se change en désert; sa garde l'abandonne; il est saisi, enchaîné, conduit dans l'Hippodrome. Le peuple demandait sa mort; mais Léonce, qui devait sa fortune au père de ce monstre, lui sauva la vie. On lui coupa le nez; il fut relégué à Cherson (2) : il était âgé de vingt-cinq ans, et en avait régné neuf.

Léonce fut proclamé empereur; malgré ses efforts pour réprimer les fureurs de la multitude, elle jeta dans les flammes tous les ministres de Justinien. Cette révolution n'excita aucun trouble dans l'empire : le gouvernement n'était plus la chose publique; devenant la propriété d'un maître et de quelques courtisans, il intéressait peu les citoyens qui, toujours dans les mêmes chaînes, voyaient avec indifférence un changement de maître.

(1) An 693.— (2) An 695.

CHAPITRE XXV.

LÉONCE.

(An 695.)

Massacre à Ravenne. — Création d'un doge à Venise. — Guerre avec les musulmans. — Destruction de Carthage. — Révolte de l'armée. — Tibère III, empereur. — Déchéance, captivité et mutilation de Léonce.

Ravenne fut, dans ce temps, le théâtre d'un spectacle affreux. Suivant une ancienne coutume, la jeunesse de cette ville, divisée en deux tribus, se battait à coups de fronde le dimanche; car toujours les jeux des Romains furent une image de la guerre.

La tribu vaincue donna, comme elle le devait, un festin à ses adversaires; mais, pendant le repas, elle les assassina lâchement. La multitude, furieuse, tira de ce forfait une vengeance non moins cruelle; elle égorgea tous les coupables (1).

Tandis que ces massacres, les séditions de Rome, les dévastations des Lombards, les invasions des Sarrasins et les discordes religieuses bannissaient de l'empire tout repos et toute liberté, les îles de la Vénétie étaient devenues un asile où l'on accourait de toutes parts pour fuir les Goths, les Huns, les Lombards, les Bulgares, les Arabes, et les magistrats impériaux aussi barbares qu'eux.

Longtemps ces petites républiques furent gouvernées par des tribuns; mais, en 697, la nécessité de s'unir pour résister aux invasions étrangères les décida à ne plus former qu'un seul État, et à élire un duc, autrement nommé *doge*. Le premier que l'on revêtit de cette dignité fut Paul-Luc Anafeste, appelé par le peuple Paoluccio : l'empereur confirma cette élection.

Pour soutenir et reconnaître en apparence la souveraineté impériale, on vit longtemps les doges occuper de grandes charges dans le palais des empereurs.

La guerre contre les musulmans continuait toujours; Alid, général sarrasin,

(1) An 696.

ravagea l'Asie-Mineure; Hassan, gouverneur d'Égypte, entra en Afrique, et prit Carthage par escalade.

Les Berbers et les Romains assemblèrent vainement une nombreuse armée; Hassan la mit en fuite, et se rendit maître de toutes les villes, excepté d'Hippone, que les Sarrasins, dans la suite, nommèrent *Bone*.

L'empereur chargea le patrice Jean de réparer ces pertes et de venger ces affronts : il débarqua en Afrique et reprit Carthage; mais les Sarrasins y revinrent en force, chassèrent les Romains, dispersèrent leur flotte, rentrèrent pour la dernière fois dans Carthage, réduisirent ses habitants en esclavage, emportèrent toutes ses richesses, et rasèrent tous ses édifices. Ce fut ainsi que périt et disparut sous le fer d'un Arabe l'antique rivale de Rome (1).

L'armée romaine, vaincue et débarquée en Grèce, craignait que l'empereur ne punît sa lâcheté; la peur lui rend son audace : elle se révolte, égorge son général, le patrice Jean, et proclame empereur un officier, nommé Alzimar, qui prend le nom de Tibère III. L'usurpateur, sans perdre de temps, conduit sa flotte à Constantinople, que la peste désolait alors.

Les habitants de la capitale, qui aimaient Léonce, résistent d'abord à Tibère; mais les commandants de la garde étrangère lui ouvrent les portes de la ville. L'empereur, conduit devant son rival, fut enfermé dans un monastère et mutilé. De nos jours, nous reprochons ces mutilations fréquentes, ces actes continuels de férocité aux empereurs ottomans; nous en accusons le mahométisme; nous oublions que les sultans n'ont fait que suivre les usages barbares pratiqués par les empereurs chrétiens, qui ne faisaient alors qu'imiter les rois juifs et les monarques de Perse et de Syrie. Dans tous les temps l'Orient fut infecté de trois vices presque inséparables, la mollesse, la superstition et la cruauté.

(1) An 698.

CHAPITRE XXVI.

TIBERE III.

An 698.)

Tyrannie d'Héraclius, frère de Tibère III. — Conspiration contre Tibère. — Révolution en Lombardie. — Fuite de Justinien, exilé à Cherson. — Sa marche sur Constantinople. — Son entrée dans cette ville. — Humiliation de Léonce et de Tibère. — Mort des deux empereurs et d'Héraclius.

Tibère III ordonna à son frère Héraclius de combattre les Sarrasins. Ce prince fit la guerre avec succès, mais avec barbarie : au lieu de délivrer la Syrie, il la dévasta; il n'épargna ni le sexe ni l'âge, et fit périr, dans les chaînes ou dans les combats, deux cent mille Arabes.

La fréquence des révolutions inspirait à tout ambitieux le désir et l'espoir de régner. Bardane, fils du patrice Nicéphore, voyant un aigle planer au-dessus de sa tête, crut que ce présage lui promettait l'empire; il conspira contre Tibère; l'empereur découvrit son complot, le fit raser, battre de verges, et l'exila dans l'île de Naxos (1).

Le trône des Lombards n'était pas plus tranquille que celui de Constantinople. Liutpart, petit fils de Pertharit, fut détrôné par son cousin Rambert, qui fit égorger toute sa famille. Un jeune prince, Luitprand, dont on méprisait la faiblesse, échappa seul à ce massacre, et régna dans la suite avec gloire.

Rome souffrait du despotisme des empereurs, et ne comptait plus sur leur protection. Les exarques étaient aussi redoutés dans cette ville que les Lombards; un de ces exarques, Théophilat, excité par la seule dévotion, voulait venir visiter le tombeau des Apôtres; on croit que son dessein est d'enlever le pape Jean VI; le peuple se soulève; les troupes, et même celles de l'exarchat, se joignent à la multitude; on éclate en menaces contre l'empereur, on accable d'outrages son lieutenant, et ce magistrat, justifié, ne peut obtenir le châtiment des calomniateurs.

Peu de temps après, le duc de Bénévent vint ravager la Campanie; les

(1) An 702.

troupes impériales n'osaient le combattre. Le pape seul, par sa fermeté, par son adresse et par de riches présents, réussit à le désarmer. Dès lors, les papes furent regardés par les Romains comme leur seul chef et comme leur seul appui; l'abaissement du trône impérial fonda la grandeur du Saint-Siége.

En Asie, Héraclius et les Sarrasins continuaient à se battre avec des succès balancés; bientôt une nouvelle révolution éclata dans l'empire, changea son sort et aggrava ses malheurs.

Justinien, exilé à Cherson, ne respirait que vengeance. Loin d'être abattu par l'infortune, il parlait encore en tyran aux habitants de Cherson; ceux-ci, irrités de son orgueil et de ses menaces, avaient résolu de le tuer. Justinien, informé de leur projet, se sauve chez le kan des Kosars, qui habitaient le bord des Palus-Méotides. Ce kan l'accueillit avec honneur, et lui fit épouser sa sœur Théodora.

Tibère, ayant appris la fuite de Justinien, fit promettre une forte somme d'argent au kan, pour qu'il lui livrât le prince détrôné; ce vil Barbare y consentit, et chargea deux officiers de conduire son beau-frère à Constantinople; mais Théodora découvre le complot, et le révèle à son mari. Justinien étrangle les deux officiers qui devaient l'arrêter, s'embarque, fait naufrage près de l'embouchure du Danube, trouve un asile chez Terbel, roi des Bulgares, et lui promet sa fille avec la moitié des trésors de l'empire, s'il veut le secourir dans l'adversité.

Terbel lui confie quinze mille hommes; à la tête de cette troupe, Justinien marche à grandes journées, arrive sous les remparts de Constantinople, et, par cette rapidité, surprend Tibère que le bruit de sa mort avait trompé. Justinien harangue la foule des citoyens qui bordaient les murailles; il promet un règne juste et l'oubli du passé : on lui répond par des insultes et par des injures. Mais, au milieu de la nuit, un traître le fait entrer dans un aqueduc dont on avait négligé la garde, il pénètre dans la ville; le peuple inconstant et la garde infidèle abandonnent Tibère; vainement il veut fuir, on l'arrête. Justinien paraît dans le cirque, fait venir enchaînés devant lui les deux empereurs Léonce et Tibère, et appuie ses pieds sur leurs gorges pendant tout le temps qu'on célèbre les jeux.

Le peuple, digne alors d'un tel spectacle et d'un tel tyran, applaudissait à sa férocité en chantant ce verset d'un psaume : *Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic; tu fouleras aux pieds le lion et le dragon.*

Après avoir joui de l'humiliation de ses victimes, Justinien leur fit couper la tête, ainsi qu'au fils de Tibère. Héraclius, qui avait combattu avec gloire les Sarrasins, fut pendu aux créneaux d'une forteresse.

CHAPITRE XXVII.

JUSTINIEN II,

EMPEREUR POUR LA SECONDE FOIS.

(An 706.)

Vengeance de Justinien. — Son humiliation dans une conférence avec Terbel, roi des Bulgares. — Sa lâche soumission. — Massacre des patriciens de Ravenne. — Ordre sanguinaire de Justinien. — Révolte de Bardane. — Son élévation au trône. — Son entrée dans Constantinople. — Mort de Justinien.

Rien ne pouvait être plus effrayant et plus malheureux pour l'empire que le rétablissement d'un prince détrôné, banni, mutilé; c'était rendre le sceptre à la vengeance; le génie seul, en pareilles circonstances, peut se dompter lui-même et vaincre ses ressentiments.

La cruauté de Justinien surpassa celle de Néron; par ses ordres, le sang de ses ennemis inonda les places publiques; le patriarche Callinique eut les yeux crevés. Le tyran ajoutait l'insulte à la cruauté, et, comme autrefois on parait les victimes, il comblait les siennes d'honneurs la veille de leur condamnation, les appelait aux premières charges de l'Etat, recevait leurs remercîments, et les envoyait à la mort. Il en fit jeter à la mer un grand nombre enfermées dans des sacs.

Terbel, roi des Bulgares, demandait alors, avec raison, comment les Romains, soumis à un tel monstre, osaient appeler les autres peuples *Barbares*.

Dans le dessein de prouver à son vil protégé le juste mépris qu'il lui inspirait, Terbel, après s'être fait céder par lui une partie de la Thrace, l'appelle à une conférence, étend sur la terre son large bouclier, l'entoure de son fouet, et ordonne à l'empereur de couvrir d'or ce cercle insultant; enfin il exige que Justinien remplisse la main droite de chaque soldat bulgare avec des pièces d'or, et la gauche avec des pièces d'argent.

Qui oserait, en voyant ce degré d'abaissement où le despotisme et l'esclavage firent descendre les Romains, parler encore des inconvénients et des périls de la liberté?

L'empereur redemanda aux Kosars sa femme Théodora, qu'ils lui renvoyèrent; comme il était ingrat et lâche, il déclara la guerre aux Bulgares, et prit la fuite à leur approche.

Le calife Abdolmélic était mort. Ses quatre fils régnèrent successivement après lui. Sous leur règne, les Sarrasins continuèrent leurs ravages, et s'emparèrent de Tyane.

L'Italie ne fut point, par son éloignement, à l'abri des fureurs de Justinien; les patriciens de Ravenne avaient applaudi à la chute du tyran; par ses ordres, l'exarque Théodore, les ayant invités, sous différents prétextes, à se rendre chez lui, les fit enlever et embarquer pour Constantinople, où ils périrent tous dans des supplices affreux.

Le pape reçut aussi l'ordre de se rendre dans la capitale de l'Orient; il y vint au moment où le féroce Justinien ordonnait à ses lieutenants de passer au fil de l'épée tous les habitants de Cherson.

Le courageux pontife tenta vainement, par ses prières, d'empêcher ce massacre; la religion n'avait pas plus de force que l'humanité sur le cœur endurci de ce prince cruel; mais, à l'instant où l'on commençait cette exécution sanglante, Bardane, qui avait été envoyé à Cherson pour y périr, lève l'étendard de la révolte, et poignarde les commissaires de l'empereur; les habitants de cette contrée se rangent sous les drapeaux de Bardane; les Kosars embrassent sa cause, et le proclament empereur sous le nom de Philippique (1).

Justinien, informé de cette rébellion, envoie à Cherson une flotte, sous la conduite du patrice Maur, avec l'ordre de raser la ville et d'y faire passer la charrue; mais les Kosars le forcent à se retirer. Justinien, à la tête de ce qui lui restait de soldats, et de trois mille chevaux que lui avait envoyés le roi des Bulgares, campe entre Chalcédoine et Nicomédie, et s'avance sur les bords du Pont-Euxin, dans le dessein d'observer les mouvements de l'armée de Cherson. Là il apprend que sa flotte est soulevée; que Philippique, l'ayant trompé par une marche rapide, est entré dans Constantinople, où il a fait massacrer son fils Tibère au pied d'un autel, qui ne put lui servir d'asile.

La fureur du tyran éclate en inutiles transports; ses propres soldats proclament son rival; Justinien veut prendre la fuite; on l'arrête, on lui tranche la tête, et on la porte à Philippique, qui envoya dans Rome ce honteux trophée, digne, au reste, d'être mêlé aux ossements de Néron. Cet affreux règne, qu'on ne peut écrire qu'en traits de sang, avait duré six années.

(1) An 711.

CHAPITRE XXVIII.

PHILIPPIQUE.

(An 711.)

Dissensions religieuses. — Règne honteux de Philippique. — Conspiration du patrice Georges. — Hardiesse de Rufus. — Déchéance et captivité de Philippique. — Élévation d'Anthénius, nommé Anastase II. — Sa rigueur envers les conjurés.

Dès que Philippique fut parvenu au trône, il s'en montra indigne par son incapacité : la paix était rétablie dans l'Église; il la troubla de nouveau, en se déclarant pour l'hérésie des monothélites.

Depuis quelque temps les empereurs confiaient le gouvernement de Rome à un duc nommé par l'exarque. Celui qui était alors en place fut destitué; mais, soutenu par la faveur du peuple, il ne voulut pas recevoir le duc qui le remplaçait. Les deux partis se livrèrent dans Rome un sanglant combat. Le pape et les prêtres, la croix et l'Évangile à la main, se jetèrent entre les combattants, les séparèrent, et, par leur influence, mirent fin à cette sédition, que l'autorité impériale seule n'aurait pu réprimer.

La tiare commençait à l'emporter sur la couronne, et il faut avouer qu'alors elle le méritait.

L'empereur voyait son sceptre à la fois menacé par les Arabes, qui ravageaient l'Asie, et par le roi des Bulgares, armé, disait il, pour venger Justinien. Nulle part on n'opposait aux ennemis une honorable résistance. Philippique, insensible aux revers de l'empire, se livrait, dans son palais, aux plus honteuses débauches, enlevait les femmes à leurs époux et les religieuses à leurs couvents.

Les armées manquaient de tout; le trésor public s'épuisait pour payer les spectacles et les fêtes. Un règne si faible et si méprisé ne pouvait durer : le patrice Georges, qui commandait l'armée de Thrace, forme une conjuration; Rufus, officier déterminé, se charge seul de l'exécution du complot. Il entre dans la capitale au moment où l'on célébrait le jour de la naissance de l'empereur. Après les jeux du cirque, le prince, sortant du bain, donne un grand festin à sa cour; chacun s'y livre au plaisir, et boit avec excès. A l'instant où

tous les convives sont plongés dans l'ivresse, l'audacieux Rufus paraît, saisit l'empereur endormi, l'enveloppe dans son manteau, l'enlève, le porte à l'Hippodrome, lui fait crever les yeux, et l'enferme dans un monastère (1); il avait régné dix-sept mois.

L'histoire ne parle plus de lui, et laisse dans un oubli profond ce faible monarque, qui aurait dû y rester toujours.

Après cette paisible et courte révolution, le peuple ressaisit ses droits, se rassembla, et élut pour empereur Anthénius, premier secrétaire d'État, dont on estimait alors généralement la vertu. Il prit, en montant sur le trône, le nom d'Anastase II.

Le premier acte de son pouvoir fut un acte de rigueur, dicté par la politique autant que par la justice : profitant de la trahison, mais punissant les traîtres, il condamna le patrice Georges et ses principaux complices au même traitement qu'ils avaient fait subir à Philippique.

CHAPITRE XXIX.

ANASTASE II.

(An 713.)

Règne d'Anastase II. — Portrait, origine et exploits de Léon. — Révolte des troupes. — Théodose III est élu empereur. — Abdication d'Anastase.

Le règne d'Anastase fut court; il ne donna que des espérances, et laissa de justes regrets. Comme tous les princes sages, l'empereur voulut séparer le spirituel du temporel, et reconnut pour la foi l'autorité seule des conciles. Constantinople se soumit au pape; Rome reçut sans murmurer le duc que l'empereur lui envoya; Anastase choisit pour ministres des hommes justes; pour généraux, des guerriers habiles et éprouvés. Parmi ceux-ci brillait Léon, dont le nom devint célèbre, et qui, déjà, par ses exploits ainsi que par ses talents, se frayait un chemin à l'empire.

Il était né en Isaurie, au sein d'une famille pauvre. Dans son enfance on le

(1) An 713.

nommait Conon. Ses parents vinrent s'établir en Thrace pour y faire le commerce de bestiaux. Conon se fit soldat, et prit le nom de Léon. Justinien était en guerre avec les Bulgares; il manquait de vivres : Léon obtint de son père cinq cents moutons, qu'il conduisit lui-même à l'empereur. Ce prince touché de cette démarche et frappé de la noblesse qu'on remarquait dans les traits du jeune soldat, le plaça dans sa garde, et l'avança rapidement.

A la cour de Justinien, la disgrâce suivait promptement la faveur. L'empereur, jaloux de la bravoure de Léon, l'envoya chez les Alains, avec l'ordre de les exciter à la guerre contre les Avares; il le chargea de promettre à ces Barbares un fort subside, et le mit dans l'impossibilité de tenir sa promesse. Léon évita le piége qui lui était tendu; il ne compromit point sa parole, et réussit dans sa mission.

A son retour, croyant rencontrer l'armée romaine, il apprend qu'elle est en fuite; suivi de cinquante Alains, il s'engage hardiment dans les montagnes, rallie quatre cents fuyards, charge à leur tête, enfonce un corps ennemi, prend une forteresse, s'empare de quelques bâtiments, s'embarque à Trébisonde, et arrive à Constantinople où il trouve Anastase sur le trône.

Les Sarrasins rassemblaient alors toutes leurs forces contre l'empire. Anastase, de son côté, réunit les siennes pour leur résister.

A cette époque (1), le calife Oualide mourut. Il avait signalé son règne par la conquête de Samarcande et des contrées orientales de l'Asie. Déjà ses armes brillaient jusque dans les Indes. Son frère Soliman, qui lui succéda, abattit les vastes forêts du Liban pour construire une flotte formidable; Anastase envoya sur les côtes de la Phénicie un grand nombre de bâtiments légers, dans le dessein de s'emparer de ces bois de construction ou de les détruire. Le chef de l'expédition, nommé Jean, était à la fois diacre et grand trésorier de l'empire. Lorsque la flotte fut réunie dans le port de Rhodes, les équipages se révoltèrent contre leur général, et le massacrèrent. La sédition gagna les troupes de terre, dont le commandant éprouva le même sort. Les rebelles, n'espérant point de grâce après de tels crimes, proclamèrent empereur un officier nommé Théodose, qui prit la fuite, et se sauva dans les montagnes, avec l'espoir d'éviter le pesant fardeau dont on voulait le charger. Mais il fut poursuivi, arrêté, et contraint d'accepter le sceptre pour sauver sa vie.

Conduit ou plutôt traîné par les rebelles sur lesquels il régnait malgré lui, il s'approche de Constantinople. Anastase se retire à Nicée, où il appelle à son secours l'armée d'Asie; mais son escadre l'abandonne; les révoltés investissent Nicée et l'assiégent; Anastase fait une sortie, livre bataille, la perd, et laisse sur le champ du combat sept mille de ses plus braves soldats. Dans le même temps une autre division de l'armée des rebelles entre dans Constantinople. L'empereur, informé de cet événement, capitule, obtient la vie pour lui, pour le patriarche et pour ses amis. Il quitte la pourpre, prend l'habit monastique, et vient trouver Théodose, qui exécuta fidèlement la capitulation, en exigeant

(1) An 715.

seulement qu'Anastase entrât dans les ordres sacrés. Il avait régné deux ans et demi; brave, clément, éclairé, vertueux, il était digne de l'empire, mais l'empire n'était plus digne de lui.

CHAPITRE XXX.

THÉODOSE III.

(An 716.)

Portrait de Théodose. — Résistance de Léon contre l'empereur. — Sa conférence avec le calife Soliman. — Sa courageuse défense. — Abdication de Théodose. — Entrée de Léon dans Constantinople. — Son couronnement.

Les qualités qu'on estimait dans Théodose étaient sa piété, sa modestie, sa bonté; elles auraient paré un particulier, mais elles ne suffisaient pas à un prince. Il manquait de celles qui sont le plus nécessaires pour régner, l'habileté et la force.

Son premier acte fut un traité honteux avec les Bulgares. Sous ce faible monarque, la discipline acheva de se perdre, les mœurs de se corrompre; Léon, qui commandait alors les troupes d'Orient, refusa de reconnaître l'empereur.

Dans l'intention apparente de venger Anastase, et avec le dessein réel de le remplacer, il offrit la main de sa fille et une grande charge au général des troupes d'Arménie, Artabase, qui promit de le seconder dans son entreprise. Mouselima, frère du calife Soliman, s'avançait alors en Galatie, à la tête d'une armée de Sarrasins; jugeant l'occasion favorable pour affaiblir l'empire en y fomentant la discorde, il écrivit en ces termes à Léon : « Nous savons que vous » êtes digne du trône; venez nous trouver : nous vous aiderons à y monter, » et nous conviendrons ensemble d'une paix utile aux deux nations. »

Léon lui répondit qu'il ne croirait point à ses promesses et à ses vues pacifiques, si le calife Soliman, qui assiégeait Amorium, ne consentait à cesser ses attaques contre cette ville; Soliman lui promit de lever le siége dès qu'il arriverait, et lui donna sa parole pour gage de sa sûreté.

Léon, animé par cette audace, mère des succès, part intrépidement avec trois cents cavaliers pour se rendre auprès du calife; les Sarrasins vont en bataille au-devant de lui jusqu'à un mille de leur camp. Ils le saluent du [illegible]

d'Auguste; les habitants d'Amorium, du haut de leurs remparts, font entendre les plus vives acclamations pour la prospérité du nouvel empereur.

Cependant, malgré ces apparences favorables, au mépris de la foi jurée, le calife continue et presse le siége. Léon rompt les conférences; il voulait partir, mais il apprend que trois mille cavaliers arabes lui coupent la retraite. Comme on l'avertit en même temps que Mouselima approchait avec son armée, dissimulant ses vrais desseins, il demanda au calife la permission d'aller conférer avec ce général : Soliman y consentit, mais lui donna une escorte quatre fois plus nombreuse que la faible troupe de cavaliers qui le suivait. Léon se met en marche comme un captif; mais, dès qu'il est hors de la vue du camp arabe, il crie à ses trois cents cavaliers : « Compagnons, il faut combattre les » ennemis, et non les compter. Chargeons ces infidèles, Dieu combattra pour » nous. » A ces mots, il s'élance comme un éclair sur l'escorte sarrasine, l'étonne, l'enfonce, la disperse, rejoint son armée, et en donne une partie à Nicétas, qui attaque Mouselima, fait lever le siége d'Amorium, et contraint les Arabes à se retirer en Cappadoce.

Léon, à la tête du reste de l'armée, s'avance vers Nicomédie, rencontre le fils de Théodose, qui commandait la garde impériale, lui livre un combat sanglant, remporte la victoire et le fait prisonnier. Théodose n'était point capable de lutter contre un pareil rival. Le sénat le conjure d'épargner à l'empire, par son abdication, les horreurs d'une guerre civile; comme ce prince régnait malgré lui, il céda facilement aux vœux des sénateurs, et quitta sans regret un sceptre qu'il ne pouvait soutenir.

Le patriarche lui promit, au nom de Léon, qu'on épargnerait ses jours. On exigea que lui et ses enfants se fissent prêtres. Ce faible prince, délivré plutôt que privé du trône, vécut tranquillement à Éphèse, s'occupant, pour tout travail, à écrire en lettres d'or les évangiles et les offices de l'Église. Son épitaphe est plus remarquable que son règne. Regardant la mort comme la guérison de tous les maux, il voulut qu'on ne gravât sur sa tombe que ce seul mot, *santé*.

Après ce triomphe facile, Léon entra paisiblement dans Constantinople par la porte Dorée. Les habitants le reçurent avec les transports de joie et d'espérance qu'excite presque toujours un nouveau règne. Le lendemain il fut couronné par le patriarche, qui lui fit jurer de respecter et de maintenir les décrets des conciles et les décisions de l'Église.

CHAPITRE XXXI.

LÉON III, DIT L'ISAURIEN.

(An 717.)

Règne de Léon III. — Événements à Rome. — Règne d'Aripert II à Pavie. — Sa mort. — Règne de son fils Luitprand. — Habileté du pape Grégoire II. — Siége de Constantinople par Soliman. — Victoire de Léon. — Mort de Soliman. — Nouvelle victoire de Léon. — Levée du siége de Constantinople. — Révolte de Sergius en Sicile. — Révolte et mort d'Anastase détrôné. — Association de Constantin à l'empire. — Révolte des Juifs. — Apparition de l'île de Santorin. — Édit de Léon contre le culte des images. — Résistance du patriarche Germain et du pape Grégoire. — Conspiration de Léon contre le pape. — Soumission de Grégoire. — Soulèvement des Grecs. — Cosme est élu empereur par eux. — Sa défaite et sa mort. — Nouvelle guerre avec le pape. — Zèle du roi des Lombards pour le pape. — Sa marche contre Rome. — Son humiliation devant le pape. — Défaite et mort de Tibère, élu empereur par les Toscans. — Fanatisme de Léon. — Déposition du patriarche Germain. — Mort de Grégoire II. — Pontificat de Grégoire III. — Son décret en faveur du culte des images. — Marche d'une armée contre Rome. — Défaite de cette armée. — Division des Églises grecque et latine. — Ambassade du pape à Charles-Martel. — Mort de Grégoire III et de Léon.

L'Orient se voyait enfin, après tant de règnes honteux, sous l'autorité d'un guerrier capable de le défendre contre ses ennemis, de retarder sa chute et de relever ses ruines. Tel était au moins l'espoir public ; mais si Léon ne démentit point sur le trône l'idée qu'il avait donnée de sa bravoure dans les camps, il ne répondit pas sous d'autres rapports à l'attente générale.

De grands défauts ternirent ses grandes qualités : son opiniâtreté en matière de religion produisit un schisme funeste ; la coupe du pouvoir l'enivra ; il voulut gouverner les consciences comme il commandait les troupes, et il devint, par ces fautes capitales, l'une des principales causes de l'accroissement de la puissance des papes et de la naissance peu éloignée d'un nouvel empire d'Occident.

Tandis que Constantinople se félicitait de l'avénement de Léon, Rome jouissait d'une trêve qui soulageait passagèrement les maux dont elle était accablée depuis tant d'années. Aripert II, parvenu au trône de Milan par un assassinat, gouverna ses peuples avec justice, et rendit à l'Église romaine les terres dont les Lombards s'étaient emparés. Plusieurs écrivains ecclésiastiques ont prétendu que, longtemps avant cette époque, le territoire romain était le patri-

moine de saint Pierre, et qu'Aripert y avait ajouté une partie du Piémont. Cette opinion est dénuée de tout fondement. Les églises, en différentes contrées, avaient reçu, de tout temps, des fermes en dons, et qu'elles appelaient du nom de leur patron ; mais elles possédaient ces biens comme les particuliers, sous la souveraineté du prince : une partie des revenus était destinée aux pauvres, le reste à l'entretien de l'église. Pepin, roi de France, fut réellement le premier qui donna au pape une souveraineté temporelle. Voilà ce qui est historique, le reste est fabuleux; et ce qui le prouve évidemment, c'est que le pape Grégoire le Grand excommunia les administrateurs du patrimoine de saint Pierre, qui se prétendaient indépendants, et refusaient de reconnaître l'autorité de l'empereur et de ses magistrats.

Aripert se noya dans le Tésin. Auspraud, qui le combattait alors, voulut vainement lui succéder; les peuples, attachés à la mémoire d'Aripert, élurent son fils Luitprand, qu'on regarde comme le meilleur roi qui ait régné sur les Lombards. Il était juste, vertueux, clément, et, quoique illettré, non moins habile dans les négociations qu'à la guerre. Ses lois maintinrent l'abondance et le repos dans son pays; ses armes en étendirent les limites.

Grégoire II, son émule en talents et en vertus, brillait alors sur la chaire pontificale. Ce pape habile enleva Cumes par son audace au duc de Bénévent, et trouva par son adresse le moyen de rallier momentanément l'empereur Léon à l'orthodoxie.

Dans ce même temps un grand orage éclatait contre l'empereur; le calife, furieux d'avoir contribué à sa grandeur sans en tirer aucun avantage pour les Sarrasins, vint, à la tête d'une armée innombrable, assiéger pour la troisième fois Constantinople. Léon, pour l'éloigner, tenta d'abord la voie des négociations. « On ne transige point avec des captifs, on ne traite point avec des vain-» cus, répondit le fier Arabe; j'ai déjà désigné la garnison qui doit occuper la » place; il ne vous reste d'autre parti que de vous soumettre à mon pouvoir. » La seule réplique de Léon à cette insolence fut la victoire.

La flotte sarrasine était sous voile; un violent coup de vent la disperse : l'empereur profite de ce moment favorable; il sort avec des bâtiments légers et des brûlots, il traverse hardiment la flotte ennemie, et lance sur elle le feu grégeois qui la réduit en cendres. Ce succès rend le courage aux assiégés : la vaillance du prince a passé dans le cœur de tous les habitants; ils repoussent avec opiniâtreté les assauts redoublés des Arabes, et les forcent à se renfermer dans leur camp.

Ces revers hâtèrent la mort du calife Soliman. Son neveu Omar lui succéda. Dans l'année 718, l'hiver le plus rigoureux qu'on eût vu dans ces contrées couvrit la terre de neige pendant cent dix jours. La rigueur du froid ralentit l'ardeur des attaques.

Au printemps, deux nouvelles flottes sarrasines, venues d'Égypte et d'Afrique, arrivèrent pour renforcer les musulmans; mais les matelots, les officiers et les soldats de ces contrées, nouvellement conquises et converties, se découragent en voyant le déplorable état de l'armée du calife. Les Égyptiens don-

nent l'exemple de la défection; ils désertent la cause des Arabes, et entrent dans le port de Constantinople. Léon monte sur leurs vaisseaux, fait une nouvelle sortie : tous les bâtiments ennemis sont pillés, brûlés, coulés à fond.

Mouselima, qui manquait alors de vivres, se vit forcé d'envoyer en Asie de nombreux corps qui la dévastaient; mais l'empereur y fit passer des détachements qui attirèrent les Arabes dans des embuscades et les massacrèrent.

L'abondance régnait dans Constantinople, la famine dans l'armée musulmane. Enfin Mouselima, vaincu par la disette et par le courage de l'empereur, leva le siége et s'éloigna. Une armée de Bulgares l'attaqua dans sa retraite, le défit et lui tua vingt-deux mille hommes; une tempête détruisit les restes de la flotte mahométane. La capitale de l'Orient célébra ce triomphe avec des transports de joie, et compara dans ce moment son libérateur aux plus illustres héros de l'antique Rome.

Le calife, dans le premier mouvement de sa colère, ordonna de tuer tous les chrétiens qui n'embrasseraient pas la foi de Mahomet; ses ministres, moins barbares que lui, désarmèrent son courroux; il révoqua son édit sanguinaire : mais depuis cette époque les sectateurs de l'Évangile furent soumis, dans l'empire musulman, à des lois aussi injustes qu'humiliantes; elles existent encore, et entre autres celle qui défend aux tribunaux d'admettre le témoignage d'un chrétien contre un musulman.

Le calife, qui n'avait pu vaincre Léon, essaya de le convertir; il lui écrivit une longue lettre pour lui démontrer la vérité de l'Alcoran, et pour l'engager à embrasser un culte plus pur et plus raisonnable que celui du Christ. Ses prédications, comme on devait s'y attendre, n'eurent pas plus de succès que ses armes.

Le siége de Constantinople avait répandu l'effroi dans la Grèce et dans l'Italie. Regardant la ruine de l'empire d'Orient comme certaine, on craignait à chaque instant de voir les Sarrasins vainqueurs fondre sur l'Occident. Sergius, qui commandait en Sicile, forma le projet de se rendre indépendant, et, pour sonder les esprits, il fit d'abord proclamer empereur, par quelques mécontents, un de ses lieutenants nommé Tibère.

Les regards vigilants de Léon s'étendaient sur les parties les plus éloignées de l'empire : informé du complot, il envoie en Sicile un officier nommé Paul, qui fait tomber les faux bruits, rassure les hommes timides, déconcerte les conspirateurs, les arrête, et envoie leurs têtes à l'empereur. Sergius, seul auteur de la conjuration, eut l'adresse de se justifier.

Une autre conjuration menaça les jours de Léon. Anastase, las de son exil et ennuyé de la prêtrise, forma le dessein de remonter sur le trône; le roi des Bulgares lui prêta cinq mille livres d'or. Quelques-uns des anciens courtisans du prince détrôné, et qui étaient restés en place, promirent de le seconder : l'un d'eux, le patrice Sisinius, rassemblait déjà des bâtiments et des troupes bulgares pour exécuter cette entreprise. Léon les prévint, envoya au supplice les officiers qui le trahissaient, et gagna, à force d'argent, le roi des Bulgares,

qui lui livra Sisinius, Anastase et l'archevêque de Thessalonique; ils furent décapités dans l'Hippodrome.

Tous ces complots et la fréquence des révolutions inquiétaient l'empereur sur le sort de ses enfants. Dans l'espoir de rendre son fils Constantin plus respectable aux yeux des peuples et de lui assurer l'héritage de sa couronne, il le fit tenir sur les fonts de baptême par les dignitaires et par les sénateurs; bientôt après il l'associa à l'empire.

Les juifs, toujours fermes dans leur culte et dans leurs espérances au milieu de leur ruine, proclamèrent un messie et levèrent l'étendard de la révolte; l'empereur comprima cette rébellion, ce qui était juste et facile; mais il leur ordonna ensuite, sous peine de mort, de se faire baptiser, ce qui était aussi inique qu'insensé. Les infortunés parurent obeir, et ne firent que profaner un sacrement qu'ils détestaient.

Léon, accoutumé à vaincre, voulait que rien ne lui résistât. Il persécuta les montanistes, et sa violence augmenta l'opiniâtrete de ces sectaires.

La guerre contre les musulmans ensanglantait toujours l'empire (1) : les Sarrasins s'emparèrent de la Sardaigne; Yésid, successeur d'Omar, ne régna que quatre ans, et laissa le sceptre à son frère Hescham; celui-ci livra bataille aux Romains dans les plaines de Syrie; il fut battu et contraint de fuir jusqu'à Damas. Mouselima répara cet échec par quelques succès.

L'Orient fit alors sans combats une conquête étrange et nouvelle (2) : un volcan souterrain éclata dans l'Archipel, à vingt-sept lieues au nord de l'île de Crète, et fit sortir du sein de la mer l'île de Santorin, aujourd'hui fameuse par ses vins exquis.

Jusque là, Léon s'était fait admirer comme monarque et comme général; il ternit cette double gloire en y voulant ajouter celle de théologien : le culte des images lui paraissait superstitieux et contraire à la pureté de la foi évangélique; décidé à proscrire ce culte, il convoque le sénat : « Je veux, dit-il, » pour prouver à Dieu ma reconnaissance des bienfaits dont il m'a comblé, je » veux abolir l'idolâtrie introduite dans l'Église par le culte des images. Ces » images, qu'un peuple fanatique prend pour la Divinité, ne sont que de véritables idoles. Il m'appartient, comme chef de la religion ainsi que de l'empire, » de réformer un si honteux abus. »

A la suite de ce discours, il lut un édit dont l'objet était de détruire ce qu'il appelait une superstition sacrilége. Au mépris des anciennes coutumes, il ordonna aux sénateurs d'enregistrer cet édit sans délibérer.

Cette mesure téméraire excita de grands troubles dans l'empire. Ceux qui, par dévouement, par conviction ou par intérêt, partageaient l'opinion de l'empereur, attaquèrent avec furie, insultèrent et détruisirent sans respect ces prétendues idoles. On les nomma *iconoclastes*, c'est-à-dire *briseurs d'images*. Ils ne respectaient que la croix. Les autres défendirent avec un égal emportement

(1) An 723. — (2) An 726.

les objets de leur longue vénération. Léon ne dut pas tarder à sentir qu'il est peut-être plus dangereux d'attaquer les superstitions que la foi.

Cependant, indignés de cette innovation hardie et de cette usurpation de pouvoirs, le patriarche Germain, ainsi que le pape Grégoire, résistent aux ordres de l'empereur, et s'efforcent de lui prouver que les chrétiens honorent les images, et ne les adorent pas. Jean Chrysostome soutient avec fermeté, en Orient, la doctrine de l'Église. Léon répond à leurs remontrances par des rigueurs et par des vengeances; tout l'Occident se soulève contre l'édit impérial; Grégoire écrit avec force à ce monarque, et l'avertit que les princes n'ont aucun droit qui les autorise à statuer sur la foi.

Il est vrai qu'au moment où le pape voulait que la puissance temporelle ne dépassât pas ses limites, il sortit lui-même des siennes, et soutint opiniâtrément la cause des peuples de Calabre et de Sicile, relativement à une nouvelle capitation à laquelle l'empereur prétendait les assujettir.

Léon, fatigué de cette résistance, veut déposer le pape, et fait tramer dans Rome une conspiration contre lui. La multitude prend le parti du pontife et met à mort les conjurés. Le duc Paul appelle à son secours des troupes de Ravenne; mais les Romains, les Toscans, les Lombards, prennent les armes et rendent ses efforts inutiles. Cependant Grégoire, ne voulant point alors pousser plus loin ses succès, apaisa lui-même la révolte; sa soumission fut apparente, son indépendance réelle : depuis ce temps le Saint-Siége devint aussi cher à l'Italie que le trône impérial lui était odieux.

Le mécontentement qu'excitait partout le despotisme de l'empereur fit sortir les Grecs de leur longue apathie; ils se soulevèrent (1), et élurent pour empereur un officier nommé Cosme, qui parut bientôt avec une flotte sous les murs de Constantinople. Le courage de Léon et le feu grégeois détruisirent la flotte et l'espoir des rebelles : Cosme ainsi que son lieutenant Étienne furent pris et eurent la tête tranchée. Une amnistie entière désarma et rassura leurs complices.

Les musulmans, profitant de ces troubles, attaquèrent Nicée. La bravoure des habitants les contraignit de lever le siége. L'empereur persistait toujours à vouloir forcer les consciences; il essaie vainement de déterminer les Vénitiens à embrasser sa cause; ceux-ci refusent de prendre son parti contre le Saint-Siége. Les villes de Rimini, Fano, Pesaro, Ancône, se soulevèrent contre l'exarque : chacune de ces cités élut un duc; le pape feignait publiquement de calmer leur ardeur, que secrètement il excitait.

Le duc de Naples se montra seul docile aux ordres de Léon. Il se mit à la tête de l'armée avec son fils, et marcha contre Rome. Le bruit de son approche produit une révolution : le courage, exilé depuis si longtemps de cette ancienne capitale du monde, semble y renaître; les Romains, qui avaient livré, sans résistance, aux plus vils Barbares leurs richesses, leur sang, leur honneur, leur liberté, s'arment avec fureur pour soutenir une querelle théologique : ils

(1) An 727.

sortent de la ville, livrent bataille aux Napolitains, les enfoncent, et tuent le duc de Naples ainsi que son fils.

Le roi des Lombards, saisissant cette occasion favorable à ses desseins ambitieux, affectant un zèle ardent pour la cause du pape, s'empara de Ravenne, prit Narni, dans le duché de Rome, et en fit présent à l'Église romaine, qui l'accepta.

L'exarque, retiré à Côme, trama dans Rome, par ses agents, une nouvelle conspiration contre le pontife : le peuple le sauva encore une fois de la fureur des conjurés. L'amitié du roi lombard inspirait cependant à Grégoire plus de craintes que d'espérances : ce pape habile pénétrait ses vues secrètes, et regardait la conquête de Ravenne comme le prélude de celle de Rome; dans cette position critique il implora le secours des Vénitiens. A sa prière le doge Orso arma une flotte (1), débarqua ses troupes, fondit à l'improviste sur l'armée du roi Luitprand, la battit, fit prisonnier le neveu du roi, chassa les Lombards de Ravenne, et, n'osant offenser l'empereur, y rétablit l'exarque Eutychius.

Le roi lombard, irrité de sa défaite, conclut une alliance avec l'exarque, et s'approcha de Rome; ce nouveau danger décida le pape à implorer l'appui du fameux Charles-Martel, qui, sous le nom du roi Thierry IV, gouvernait alors la France. Ainsi les fautes de Léon furent la cause principale qui décida Rome à tourner ses regards vers le nord : elle prit l'habitude d'appeler en Italie les Français, moins dangereux pour elle, par leur éloignement, que les impériaux et les Lombards.

Cependant la médiation de Charles, par une circonstance imprévue, devint alors inutile. Au moment où les armées coalisées étaient campées dans les prairies de Néron, lorsque Rome se croyait perdue sans ressource, le courageux Grégoire sort à la tête de son clergé, et paraît dans le camp du roi de Lombardie. La vue de la croix, la pompe du cortége, l'aspect vénérable du pape, revêtu, ainsi que tous les prêtres, de leurs habits pontificaux, étonnent, émeuvent, attendrissent, désarment le roi lombard; en vain l'exarque veut affermir son courage : ce prince, touché, désarmé, entraîné par l'éloquence du pontife, se jette à ses pieds, le suit au Vatican, s'y dépouille de ses ornements royaux, les dépose au pied du tombeau de l'Apôtre; enfin il supplie le pape de lui pardonner, de lever l'excommunication lancée contre lui, et de lui accorder son amitié.

Le pontife le relève, l'embrasse; les alarmes cessent, la haine s'éteint, la paix est signée, et Grégoire reste vainqueur des deux armées ennemies qui se retirent, l'une à Pavie, et l'autre à Ravenne.

Le pape était trop habile pour ne pas sentir que sa gloire pouvait exciter l'envie, et que la modération seule consoliderait son triomphe; il persuada lui-même aux Romains de reconnaître l'autorité de l'exarque; mais il n'en cédait que l'ombre et en gardait la réalité.

Peu de temps après, les Toscans élurent pour empereur un certain Tibère,

(1) An 729.

qui, à leur tête, marcha contre Rome : l'exarque, qui avait licencié ses troupes, se montrait consterné; Grégoire lui rend le courage, il monte en chaire : du haut de cette tribune, comme les anciens consuls, il appelle les citoyens à la défense de la patrie; à sa voix ils prennent tous les armes; l'exarque les commande, attaque l'usurpateur, le défait, le poursuit, l'assiége, le prend, et envoie sa tête à l'empereur.

Les obstacles opposés aux ordres de Léon le rendaient fanatique dans son hérésie. Le patriarche Germain, presque centenaire, osa lui reprocher son injustice; l'empereur lui donna un soufflet et le fit déposer par le sénat. Germain alors se dépouillant du pallium, dit au tyran : « Ma personne est soumise aux » ordres absolus du prince, mais ma foi ne cède qu'à un concile général.

Les soldats, presque toujours disposés à servir les caprices du despotisme, brisaient partout les images et insultaient les prêtres. L'implacable Léon fit brûler la bibliothèque publique, parce que les professeurs qui l'administraient ne partageaient pas ses opinions; partout ses rigueurs excitaient la révolte : il voulut faire enlever un crucifix de bronze attaché à une porte de la ville; le peuple le défendit et fut taillé en pièces par la garde impériale. La persécution des Apôtres fit peut-être moins de martyrs que le brisement des images.

Les Romains perdirent bientôt un grand homme; Grégoire II mourut en 731. Grégoire III lui succéda; sous son pontificat, la querelle qui divisait le Saint-Siége et l'empire s'aigrit de plus en plus.

De nouvelles attaques des Sarrasins multiplièrent encore les embarras de Léon, et comme les troubles religieux l'occupaient alors plus que la guerre, il se reposa sur ses lieutenants du soin de les combattre. Les Arabes pénétrèrent en Paphlagonie et défirent une armée romaine. Les Turcs avaient forcé les portes Caspiennes; Mouselima les en chassa.

En 732, le pape réunit un concile à Rome. Là, en présence de la noblesse et du peuple, on déclara séparé de la communion des fidèles quiconque manquerait au respect dû aux images.

Ce décret parut à Léon un outrage insupportable; il chargea le duc de Sybire de livrer Ravenne au pillage, de s'emparer de Rome, de détruire toutes les images, et d'amener le pape enchaîné à Constantinople.

Le général, à la tête d'une forte armée, débarque en Italie; les femmes, les vieillards, les enfants, se couvrent de sacs et de cilices; ils font retentir les temples de leurs gémissements; mais la fureur succède à la consternation : les citoyens prennent les armes; à la vue de l'ennemi, feignant de fuir, ils attirent les troupes impériales dans une embuscade, fondent sur elles, les taillent en pièces, et coulent à fond leurs vaisseaux.

Ce revers met le comble à la fureur de Léon : il enlève à la juridiction de l'Église de Rome la Grèce, l'Illyrie, la Macédoine, qu'il soumet au patriarche de Constantinople, et commence ainsi la funeste division de l'Église grecque et de l'Église latine.

Depuis cette époque, aucun succès éclatant ne consola Léon de ses disgrâces. Pendant six ans les Sarrasins continuèrent impunément leurs courses

en Asie. Soliman, protégeant un imposteur qui se disait fils de Justinien II, le couronna dans Jérusalem, et lui envoya des troupes; mais l'armée de Léon le défit et le tua.

L'empereur donna pour femme à son fils Constantin la fille du kan des Kosars; cette princesse, dont on admirait l'esprit et la beauté, prit, en recevant le baptême, le nom d'Irène.

Les liens qui attachaient Rome à l'empire se relâchaient chaque jour. En 741, le pape fit un acte de souveraineté jusque là sans exemple; il envoya une ambassade solennelle à Charles-Martel, et, dans l'espoir d'obtenir son appui, lui fit présent des clefs du tombeau de saint Pierre, et d'une partie des liens de cet Apôtre. Baronius, en parlant des craintes et des gémissements de Grégoire III, dit « que ce pape sema dans les larmes, et que ses successeurs moissonnèrent dans la joie. »

Charles reçut aussi des députés du sénat et du peuple romain, qui le décorèrent des titres de consul et de patrice; Charles, de son côté, envoya au pape l'abbé de Corbie et un moine de Saint-Denis chargés de riches présents; mais il refusa les secours qu'on lui demandait, dans la crainte de s'affaiblir en France et de se brouiller avec le roi lombard qui l'avait aidé à combattre les Sarrasins.

L'année 741 vit mourir trois hommes fameux, Charles-Martel, Grégoire III et Léon. Une hydropisie termina les jours de l'empereur; il avait régné vingt-quatre ans : son fanatisme ternit sa gloire, et les extravagances du théologien effacèrent le souvenir des exploits du guerrier.

CHAPITRE XXXII.

CONSTANTIN V, DIT COPRONYME.

(An 741.)

État de l'empire à l'avénement de Constantin V. — Portrait de cet empereur. — Révolte d'Artabase, son beau-frère. — Fuite de Constantin en Phrygie. — Artabase est proclamé empereur. — Bataille entre Constantin et Artabase. — Défaite et fuite d'Artabase. — Événements en Orient. — Tableau de cette époque désastreuse. — Habileté et puissance du pape Zacharie. — Querelles d'Astolphe, roi des Lombards, et du pape. — Règne de Pepin. — Abolition de l'exarchat par Astolphe. — Mort de Zacharie, remplacé par Étienne II. — Marche d'Astolphe contre Rome. — Guerre entre Pepin et Astolphe. — Défaite, fuite et capitulation d'Astolphe. — Siége de Rome par Astolphe. — Levée du siége. — Soumission d'Astolphe. — Première donation à l'Église — Mort d'Astolphe. — Didier est roi des Lombards. — Mort du pape Étienne, remplacé par son frère Paul.— Cruautés de Constantin. — Son ambassade à Pepin. — Révolution ecclésiastique à Rome. — Étienne III est élu pape. — Origine du collége des cardinaux. — Violence de Didier à l'égard du pape. — Mariage de Léon, fils de Constantin, avec Irène. — Querelle entre Didier et la France. — Mariage de Charlemagne et d'Hermengarde, fille de Didier. — Mort d'Étienne III, remplacé par Adrien. — Marche de Didier sur Rome. — Sa défaite et sa fuite. — Entrée de Charlemagne dans Rome. — Soumission de Didier. — Fin du royaume des Lombards. — Mort de Constantin.

Le trône sur lequel monta Constantin ne brillait que par le souvenir de son ancienne grandeur; il était entouré de ruines et de débris. Les Sarrasins, maîtres de la Syrie, de la Perse, de la Palestine, de l'Égypte et de l'Afrique, après avoir conquis l'Espagne, s'étaient avancés jusqu'au centre de la France qu'ils auraient subjuguée, si le courage héroïque de Charles Martel et la victoire éclatante qu'il remporta sur eux n'eussent opposé une digue insurmontable à ce torrent; sans ce grand homme, toute l'Europe gémirait aujourd'hui, comme l'Orient, sous le despotisme et le cimeterre musulmans.

L'Italie ne tenait plus à l'empire que par quelques souvenirs et un reste de crainte. Grégoire II, tout en paraissant s'opposer à une révolution, avait accoutumé le monde à voir la tiare résister à la couronne. Grégoire III fit plus: il offrit Rome à Charles Martel, et le refus seul de ce prince conserva aux empereurs, pour quelque temps, sur cette capitale une apparence de souveraineté.

Léon, en brisant les images, en bravant les anciennes coutumes, et en démembrant la juridiction du Saint-Siége, s'était rendu odieux aux peuples

d'Italie, toujours opprimés et jamais défendus par les empereurs d'Orient: ils méprisaient ces princes comme faibles, les redoutaient comme tyrans, et les haïssaient comme hérétiques. Zacharie, successeur de Grégoire III, regardait également comme ses ennemis les Grecs et les Lombards. Pour se défendre contre eux il s'attacha aux Français, et prépara ainsi, de concert avec l'opinion publique, la grande révolution qui fonda, peu de temps après, le nouvel empire d'Occident.

Aucun prince n'était moins capable que Constantin de soutenir l'autorité impériale dans des temps si critiques: ce prince orgueilleux, violent, impie, choquant les mœurs d'un siècle religieux, méprisait tous les cultes, se moquait des saints, défendait d'honorer leurs reliques, outrageait la Vierge, et la comparait indécemment à une bourse qu'on méprise quand l'or qu'elle contenait en est sorti. Au scandale de ses discours il joignait celui des plus sales débauches; bizarre et bas dans ses goûts, il se frottait de fiente et d'urine de cheval, et contraignait ses courtisans à l'imiter. Ce fut cet étrange caprice qui lui fit donner le surnom de *Copronyme*. D'autres prétendent que le patriarche l'avait ainsi appelé, parce qu'étant enfant et présenté à l'Église, il avait sali par des excréments les fonts baptismaux. L'histoire, pour être vraie, se voit forcée de descendre dans ces honteux détails, lorsqu'elle doit peindre les trônes et les peuples dégradés et avilis par la servitude.

Les excès de Constantin, sa haine contre Dieu, sa passion pour la magie, ses violences contre les prêtres, lui attiraient une foule d'ennemis. Artabase le curopalate, qui avait épousé sa sœur Anne, crut pouvoir détrôner facilement un si méprisable monarque.

L'empereur, soupçonnant ses desseins, lui demanda ses enfants pour otages. Artabase alors, ne ménageant plus rien, souleva l'armée qu'il commandait, et marcha contre son beau-frère. Constantin, épouvanté, prit la fuite, et se sauva en Phrygie; mais, malheureusement pour l'empire, deux braves guerriers, Longin et Sisinius, entreprirent de lui conserver un sceptre qu'il abandonnait, et qu'il était indigne de porter.

Cependant le patriarche, convoquant le peuple de Constantinople, déclare publiquement qu'il a entendu Constantin renier Jésus-Christ. La multitude, indignée, prononce son arrêt, et proclame empereur Artabase, qui s'empare du palais, et rétablit dans la ville le culte des images.

Longin et Sisinius, ayant rassemblé de nombreuses troupes, rendent à Constantin l'espérance et le courage; il reparaît à la tête d'une armée; les deux rivaux, également indignes de l'empire, implorent bassement l'appui de l'étranger et les secours du calife Oualide, fils d'Hescham. Le fier Arabe, qui les méprisait, rejette leur prière, profite de leur division, et ravage l'Asie.

Peu de temps après, Constantin rencontra Artabase près de Sardes et lui livra bataille : l'habileté de Sisinius décida la victoire : Artabase fut défait, et son fils Nicétas éprouva un revers semblable en Bithynie (1). On vit alors se

(1) An 743.

renouveler toutes les horreurs des anciennes guerres civiles : la discorde régnait dans toutes les familles; l'obscurité même ne donnait pas le repos. L'empire, déchiré par ses dissensions et pillé par les Arabes, nageait dans le sang : les deux partis semblaient mépriser également l'humanité, la justice, la religion, et des deux côtés on combattait avec fureur pour deux princes qui déshonoraient le trône, l'un par ses vices, et l'autre par son incapacité.

Enfin après plusieurs succès balancés, Constantin assiégea Constantinople, défit la flotte de son rival, se rendit maître de la personne de Nicétas, le fit décapiter sous les murs de la capitale et entra d'assaut dans la ville.

Artabase s'était sauvé dans un fort; obligé d'y capituler, il se rendit, et on lui creva les yeux. L'empereur ne fit aucune grâce aux partisans de son ennemi; les uns furent tués, les autres mutilés. Sisinius avait obtenu que l'on conserverait au patriarche sa vie et sa dignité; au mépris de cette promesse, il fut promené sur un âne, et livré aux insultes des soldats qui le privèrent de la vue.

Il ne manquait au féroce Constantin, pour être le plus vil des monstres, que de se montrer ingrat. Deux mois après que Sisinius l'eut replacé sur le trône, il lui arracha les yeux. Cette guerre cruelle fit périr la fleur des armées romaines, et le triomphe de l'empereur fut, sous tous les rapports, un long deuil pour l'empire.

Le destin, qui n'avait pas encore marqué l'heure de la chute du trône d'Orient, le sauva au moment où rien ne paraissait devoir le garantir d'une prompte ruine.

La discorde divisa de nouveau les Arabes : les descendants d'Abbas, oncle du prophète Mahomet, s'étaient révoltés depuis quelques années contre les Ommiades. Après de longs et de sanglants combats, Aboul-Abbas, ayant vaincu et tué Merouan, fils d'Oualide, monta sur le trône; sa dynastie, celle des Abbassides, régna cinq cent vingt-trois ans. Aboul-Abbas quitta Damas et s'établit en Chaldée. Almanzor, son frère, qui lui succéda, bâtit sur le Tigre la fameuse ville de Bagdad, qui devint la résidence des califes abassides.

Comme la longue guerre qui détruisit la race des Ommiades avait affaibli les Sarrasins, Constantin, profitant de ces circonstances, battit les Arabes et reprit sur eux une partie de la Comagène; il les chassa aussi de Chypre. Mais l'Asie semblait alors condamnée à ne jouir d'aucun repos; le fléau de la peste se joignit à l'avarice et aux concussions des magistrats de l'empereur, pour la désoler et la dépeupler.

Jamais, dans les annales du monde, on ne vit d'époque plus désastreuse pour les nations et plus orageuses pour les têtes couronnées; le cimeterre mahométan ravageait les villes, dévastait les champs, moissonnait les sceptres, forçait les consciences, et répandait partout la terreur et la servitude.

Les guerriers du Nord détruisaient les derniers débris de l'empire romain, réduisaient les anciens maîtres du monde en esclavage, renversaient leurs monuments, chassaient de l'Europe les arts et les sciences, et la plongeaient dans une obscurité profonde; on n'y voyait briller que les torches de l'ignorant fana-

tisme, et les glaives d'une foule de princes et de seigneurs, toujours divisés entre eux, mais toujours armés contre les trônes et contre les peuples.

Dans ce siècle de barbarie, l'ambition aurait dû être plus effrayée que tentée du pouvoir suprême; il y avait peu de distance entre le palais et la prison, entre le trône et l'échafaud.

Presque tous les monarques mouraient de mort violente : les califes périssaient sous le cimeterre ou sous le poignard; à Constantinople, on assassinait les monarques, on crevait les yeux des empereurs détrônés.

Dans l'Occident, les princes qui survivaient à leur chute étaient rasés, confinés dans des monastères, et souvent privés de la vue. Le monde était bouleversé par de continuelles révolutions, et ce fut sous le règne de Constantin et de son fils qu'on vit s'accomplir celle que les fautes de Léon avaient préparée en Italie.

Le pape Zacharie conserva adroitement son autorité, en montrant une feinte soumission à Constantin, et en menaçant des vengeances du Ciel Hilprand, roi des Lombards, faible successeur de Luitprand. Ratchis, qui le remplaça, se montra d'abord plus formidable : il menaça Rome et assiégea Pérouse; mais Zacharie vint le trouver, et lui parla avec tant de force et d'onction, que le roi lombard, passant subitement de la fureur au repentir, de l'orgueil à l'humilité, déposa sa couronne aux pieds du pontife, reçut de lui l'habit de moine, et se retira dans le monastère du Mont-Cassin.

Ces guerriers, à la fois farouches et superstitieux, montraient aux papes tantôt l'âpre fierté d'un despote et d'un conquérant, tantôt l'humble soumission d'un catéchumène.

Astolphe, parvenu au trône des Lombards, parut moins dévot et plus ambitieux; comme il voulait ranger Rome sous sa domination, il décida le Saint-Siége à s'assurer contre lui de la protection de la France.

Dans ce même temps les Français, qui toujours voulurent la liberté ou la gloire, étaient fatigués de se voir gouvernés arbitrairement par des officiers du palais, qui régnaient sous le nom de leurs princes fainéants; ils détrônèrent cette race abâtardie : Pepin, maire du palais, héritant du respect que les exploits de Charles Martel avaient inspiré à la nation, enferma son souverain dans un couvent et s'empara du trône.

Dans le dessein de rendre son nouveau pouvoir plus sacré, en joignant à l'autorité du consentement national celle de la religion, il voulut se faire reconnaître et couronner par le pape.

Zacharie avait aussi besoin de son secours pour assurer son indépendance; ce pontife ambitieux, détournant ses yeux du ciel et les fixant sur la terre, déclara qu'il était juste que Pepin portât le titre de roi, puisqu'il en exerçait l'autorité, et décida ainsi que le gouvernement de fait devait l'emporter sur le gouvernement de droit.

Par un échange politique de complaisance, le descendant de Clovis, Childéric III, reçut la tonsure, Pepin la couronne, Zacharie et l'Église une souveraineté temporelle.

Cependant Astolphe, qui voyait que les efforts de cette alliance nouvelle étaient dirigés contre lui, rompit la paix, déclara son dessein de conquérir et de ravager Rome; il s'empara d'abord de Ravenne, et abolit l'exarchat, qui existait depuis cent quatre-vingt-cinq ans : ainsi disparut cette dernière et faible image de l'empire romain.

Sur ces entrefaites Zacharie mourut; Étienne II lui succéda : l'adresse et la feinte soumission de ce nouveau pape obtinrent une paix que l'on conclut pour quarante ans, mais qui fut rompue quatre mois après.

Le roi lombard demanda sans détour que Rome le reconnût pour souverain. Le pape tenta de vains efforts pour le fléchir. L'empereur, fier de quelques succès remportés sur les Sarrasins, crut que, sans soldats, son nom suffirait pour arrêter le roi de Lombardie : il était trop faible pour porter ses armes en Italie; il y envoya le silenciaire de son palais, Jean, qui somma le roi lombard de lui restituer Ravenne; Astolphe continua sa marche; l'ambassadeur n'obtint que des réponses vagues.

La terreur régnait dans Rome : autrefois tout le peuple eût pris les armes; alors le clergé fit des processions, les citoyens les suivirent pieds nus, suspendant à la croix le traité de paix violé par Astolphe.

Étienne, qui cherchait d'autres secours que ceux du Ciel, écrivit à Pepin et aux grands de la France pour implorer leur appui. Pepin ne lui offrit qu'un asile; le pape se rendit à Pavie, trouva le roi de Lombardie inflexible, et en obtint seulement la permission de se rendre en France.

Le fils du roi des Français, Charles, si fameux depuis sous le nom de Charlemagne, vint au-devant de lui; ce fut alors que Pepin, usurpant les droits de l'empereur, promit de donner aux successeurs de saint Pierre l'exarchat et la Pentapole. Pour prix de ce don, Étienne le releva de ses serments : il fut absous et sacré, ainsi que la reine et ses deux fils; le pape excommunia d'avance tous les seigneurs qui oseraient détrôner la dynastie régnante, et il revêtit Pepin, ainsi que ses enfants, du titre de patrice de Rome; par ce premier concordat, le pontife et le roi légitimaient réciproquement leur usurpation, et se donnaient mutuellement ce qui ne leur appartenait pas.

Le roi rassembla un parlement à Quercy-sur-Oise, et, malgré l'opposition de plusieurs seigneurs, il fit décider la guerre contre Astolphe, dans le cas où ce prince s'opposerait à l'exécution du traité conclu avec Rome. Pepin somma le roi de Lombardie de restituer les terres qu'il avait conquises; sur son refus, il franchit les Alpes (1), bat complétement l'armée des Lombards, poursuit Astolphe, l'assiége dans Pavie, le réduit à capituler; enfin il le force à remettre entre les mains du pape l'exarchat ainsi que la Pentapole, à lui payer un tribut annuel, et à lui livrer quarante otages.

Tandis que l'Italie échappait ainsi à Constantin, ce lâche empereur s'occupait tranquillement à nommer un patriarche et à convoquer un concile, où trois cents évêques proscrivirent le culte des images.

(1) An 754.

Dès que le roi de France fut revenu dans ses États, Astolphe, qui respectait peu les serments arrachés par la violence, reprit les armes, et revint assiéger Rome.

Depuis que l'Église avait oublié cette maxime de l'Évangile : *Mon royaume n'est pas de ce monde*, l'ambition permettait et dictait à sa politique des fraudes pieuses. Étienne supposa une lettre écrite par saint Pierre au roi de France, et envoya à Pepin, pour échauffer son zèle, cette épître prétendue du prince des Apôtres.

Le roi la crut vraie, ou feignit de la croire ainsi; il passa de nouveau les Alpes. Astolphe effrayé n'osa combattre, leva le siége, s'enferma dans Pavie et demanda la paix. L'abbé Fulrade, commissaire français, accompagné des commissaires lombards, en présence d'Astolphe et du pape, prit solennellement possession de l'exarchat. Après cette cérémonie il se rendit à Rome, et déposa l'acte de donation, ainsi que les clefs des villes, sur le tombeau de saint Pierre.

Ce fut ainsi que le Saint-Siége acquit la possession de trois provinces et de vingt-deux villes. Cet exemple eut des imitateurs; d'autres églises se firent donner des principautés, quelques monastères des seigneuries; les papes joignirent la puissance temporelle à l'autorité spirituelle : ce mélange du sacré et du profane rendit l'Église plus forte et moins sainte; les intérêts humains l'emportèrent souvent sur ceux du Ciel, et c'est dans cette grande révolution que l'on doit chercher la première cause des querelles continues et des longs malheurs qui ensanglantèrent l'Europe. Ils durent leur naissance à la confusion de deux pouvoirs, entre lesquels il n'a pas été possible depuis de tracer des limites certaines.

Plusieurs auteurs prétendent que, par cette première donation à l'Église, Pepin n'avait concédé que les terres, et s'était réservé la souveraineté : d'autres disent que cette souveraineté illusoire fut quelque temps conservée aux empereurs d'Orient. Ce qui donne du poids à cette dernière opinion, c'est que jusqu'à l'époque du couronnement de Charlemagne, les papes datèrent leurs lettres du règne des empereurs de Constantinople, et que le sénat et le peuple romain, en écrivant à Pepin, nommaient le pape leur pasteur et non leur seigneur.

Peu de temps après ces événements, Astolphe fut tué par un sanglier (1); l'ancien roi Ratchis, ennuyé du cloître, voulait remonter sur le trône; Didier, duc d'Istrie, appuyé par les troupes et favorisé par le pape, obtint le sceptre des Lombards.

Dans le même temps, Étienne mourut; Paul son frère lui succéda : il ne restait alors aux empereurs, en Italie, que Naples, Gaëte, la Pouille et la Calabre.

La puissance de Pepin inspirait alors tant d'effroi, qu'au lieu d'oser le com-

(1) An 756.

battre, l'empereur, le pape et le roi des Lombards s'efforçaient à l'envi d'obtenir son amitié.

Constantin, abandonnant tout espoir de réparer ses pertes en Italie, réunit toutes ses forces contre les Sarrasins ; il remporta sur eux quelques avantages ; il défit aussi les Esclavons, fut ensuite battu par les Bulgares. Quelques années après (1), il prit sa revanche, leur livra une grande bataille qui dura toute une journée, et les défit complétement ; mais il déshonora sa victoire en faisant couper la tête aux prisonniers dans le cirque.

Ce tyran méfiant et cruel fit arrêter, sur un simple soupçon, dix-neuf officiers de son palais ; on les conduisit enchaînés dans l'Hippodrome, et, avant de les faire décapiter, Constantin excitait lui-même le peuple à les insulter. On voyait au nombre de ces victimes deux patrices et un commandant de la garde.

L'empereur, dans l'espoir de semer la division entre les Français et les Lombards, envoya six patrices en ambassade à Pepin (2). Il lui demandait la main de sa fille Gizelle pour son fils Léon, associé à l'empire, et prétendait qu'on lui donnât pour sa dot l'exarchat.

Plusieurs prêtres iconoclastes faisaient partie de cette ambassade : négociateurs maladroits, théologiens opiniâtres, loin de concilier les esprits, ils les aigrirent, élevèrent imprudemment une difficulté nouvelle, et par là donnèrent naissance au schisme qui divise encore les deux Églises.

Ils accusèrent les Latins d'hérésie, parce que ceux-ci faisaient procéder le Saint-Esprit du Fils comme du Père. Les légats du pape soutinrent avec chaleur, contre eux, leur opinion en présence de Pepin ; la dispute porta également sur les intérêts terrestres et sur les intérêts religieux. On croit même que ce fut alors que les légats, dans le dessein d'appuyer les prétentions du pape sur l'exarchat, et de leur donner une apparence d'anciens droits, fabriquèrent le faux acte de donation attribué au grand Constantin.

L'ambassade impériale échoua complétement ; le clergé français condamna l'hérésie du clergé grec, et le roi rejeta les demandes de l'empereur.

Cependant la nouvelle grandeur de Rome était encore douteuse et chancelante : Paul mourut ; Toton, duc de Toscane, entra en armes dans la ville, et força le peuple à élire pour pape son frère Constantin, qui était laïque. L'usurpateur du Saint-Siége écrivit à Pepin, qui ne voulut point le reconnaître. De son côté, Didier envoya un corps de troupes à Rome, dans le dessein d'y faire proclamer pape un prêtre nommé Philippe, qui lui était dévoué : cette ville infortunée devint un champ de bataille entre les Lombards et les Toscans ; mais ceux-ci, après s'être affaiblis et presque détruits mutuellement, cédèrent aux menaces et à l'indignation du clergé, de la noblesse et du peuple, qui, las de leur violence, se rassemblèrent et élurent pour pape Étienne III. L'autre pape fut enfermé, et les Romains, imitant alors la barbarie des Orientaux, lui crevèrent les yeux, ainsi qu'au tribun Gracilis, son protecteur (3).

(1) An 766. — (2) An 767. — (3) An 768.

Étienne III envoya une ambassade en France. Pepin était mort; Charles et Carloman, ses fils, tous deux patrices de Rome, accueillirent favorablement les ambassadeurs, et chargèrent douze évêques de se rendre dans la capitale du monde chrétien pour y rétablir l'ordre et le calme.

Un concile convoqué par eux confirma la déposition du pape Constantin, et décida qu'on ne pourrait plus être pape sans avoir été prêtre ou diacre-cardinal, c'est-à-dire attaché à une église. Telle fut l'origine de ce collége fameux de cardinaux qui, depuis, porta la pourpre, et prétendit renouveler l'éclat du sénat romain.

Le même concile anathématisa celui de Constantinople qui avait proscrit le culte des images.

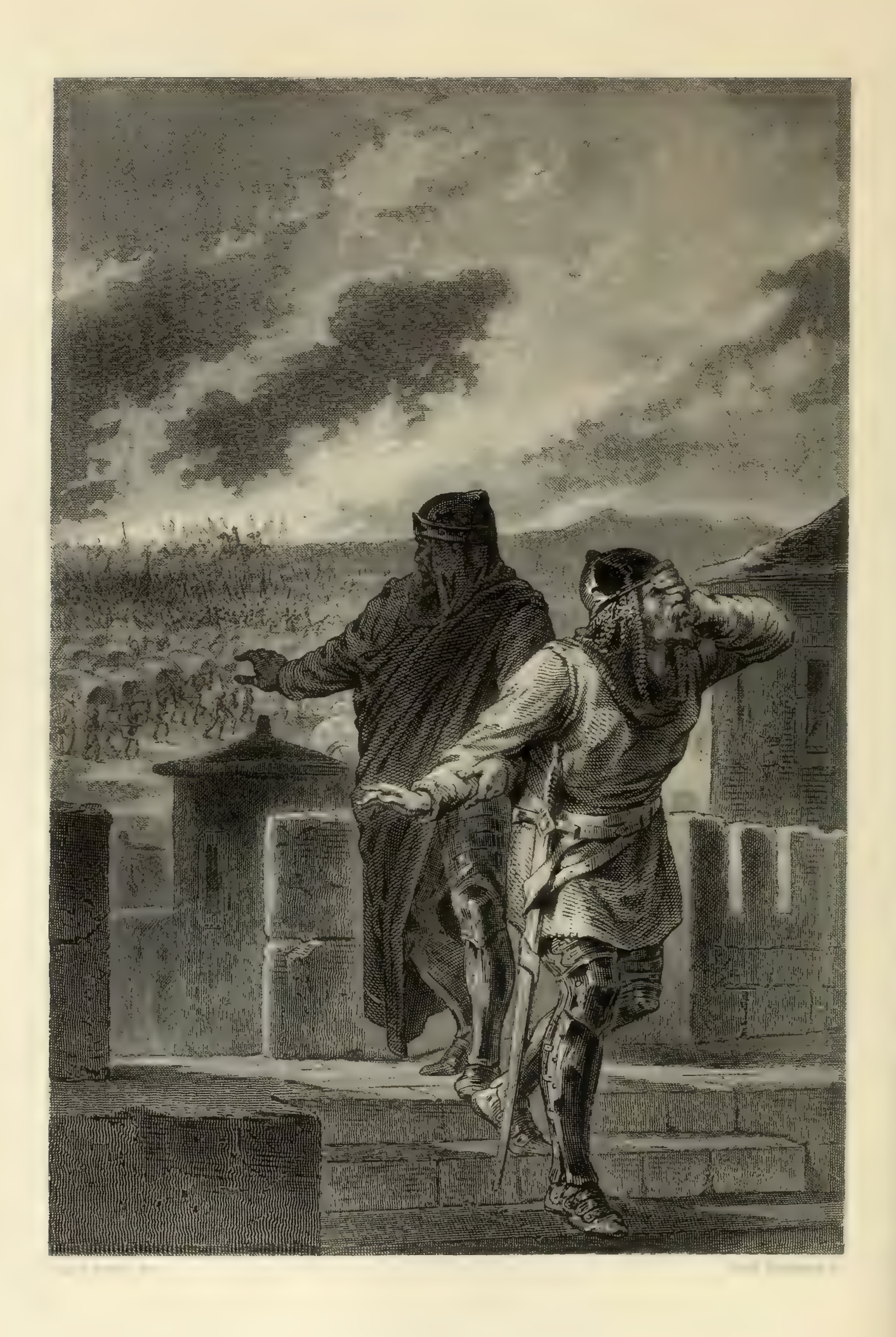
Didier, éludant ses promesses, refusait toujours de restituer complétement au Saint-Siége son patrimoine. Sous un prétexte de dévotion, il s'approche de Rome : ce dangereux pèlerin, avec une armée pour escorte, cache ses projets hostiles sous un voile de respect et d'amitié; par ses artifices il engage le pape à venir dans son camp. Le premier jour le pontife est reçu comme un père; le second, il est traité comme un sujet : Didier lui parle avec hauteur, le fait arrêter, égorge ses principaux officiers, et le force à écrire au roi de France des lettres où la crainte avait dicté à la faiblesse des éloges mensongers.

Au lieu de saisir cette occasion pour recouvrer sa gloire et sa puissance, en sauvant Rome et en délivrant le pape, l'empereur, enfermé dans son palais, ne s'occupait que de la querelle des iconoclastes. Il aurait dû chercher, pour son fils Léon, une femme qui lui donnât quelque allié puissant; mais, en le mariant, il consulta plus ses caprices que la politique, et lui fit épouser une fille athénienne, nommée Irène, qui devint célèbre par son habileté, par sa dissimulation, par son génie et par ses crimes.

Didier, loin de l'imiter, demanda en mariage Gizelle, sœur de Charlemagne. Le pape, qui redoutait ce rapprochement, écrivit au roi de France une lettre violente dans laquelle l'esprit de haine éteignait celui de charité : il y représentait les Lombards comme un peuple abominable, qui répandait en Europe la lèpre et la corruption : « Les unir, disait-il, au sang de la noble nation » des Français, ce serait mêler la lumière aux ténèbres. »

Berthe, veuve de Pepin, prenait le parti des Lombards; cependant leur roi n'obtint pas Gizelle; mais sa fille Désidérata, que d'autres nomment Hermengarde, épousa Charlemagne. Cette princesse qui devait être un lien d'amitié devint la cause d'une haine éternelle. Charles la répudia au bout d'un an; les Français désapprouvèrent ce divorce et s'opposèrent quelque temps au second mariage du roi avec Hildegarde. Carloman mourut; Charles, son frère, s'étant emparé de ses États, Didier, furieux de l'affront que sa fille avait reçu, offrit un asile à la veuve, aux enfants de Carloman, se déclara leur défenseur, et commença cette lutte qui devait bientôt décider du sort de l'Occident.

Le pape Étienne III terminait alors sa carrière orageuse; son successeur Adrien, marchant sur les traces de ceux qui l'avaient précédé, secoua totale-



ment le joug des empereurs d'Orient. Résolu de se servir du génie de Charlemagne pour détruire les Lombards et pour affermir l'autorité du Saint-Siége, il rejeta hautement l'alliance que lui offrait Didier; ce prince s'empare du duché de Ferrare, bloque Ravenne, exige que le pape vienne à Pavie, et veut le forcer à couronner les fils de Carloman comme rois d'Austrasie.

Adrien refuse de sortir de Rome, Didier y marche avec son armée (1); le pape agit en souverain, et lui oppose des troupes levées dans la Toscane, dans la Campanie et dans la Pentapole.

Charlemagne, hésitant à franchir les Alpes, comme autrefois César à passer le Rubicon, tentait la voie des négociations, et offrait à Didier de fortes sommes d'argent, pour qu'il laissât le pape libre et qu'il lui rendît ses biens. Le roi des Lombards, frappé de cet aveuglement qui précède la chute des princes, refusa d'écouter ses propositions. Charles alors, rapide et terrible comme la foudre, descend du mont Cénis, met en déroute Adalgise, fils du roi lombard, défait Didier, le poursuit, le chasse de Turin, l'enferme et l'assiége dans Pavie.

Spolette et Ancône se donnent au pape; toute l'Italie tremble devant le glaive de Charles; il paraît sous les murs de Rome (2) le samedi saint, il y entre en triomphe, se prosterne au pied des autels, confirme la donation de Pepin, et en fait un nouvel acte signé par tous les évêques et par tous les nobles. Il y ajouta, dit-on, les territoires de Spolette, de Bénévent, et une partie de ceux de Toscane et de Campanie.

Ce nouveau Brennus, au lieu de ravager Rome, venait la délivrer. De retour devant Pavie, il força Didier de se rendre à discrétion, et l'amena en France avec sa femme et sa fille; ce fut ainsi que périt le royaume des Lombards, qui avait duré deux siècles.

Tandis que ce nouveau météore brillait dans l'Occident, l'Asie était à la fois dévastée par les Sarrasins et opprimée par l'empereur. Un vil courtisan, Lachanodracon, digne ministre de Constantin Copronyme, accablait les peuples d'impôts, vendait les monastères, forçait les moines à se marier, et envoyait au supplice les prêtres orthodoxes.

Le fils de Didier, qui s'était sauvé de Vérone, vint chercher un refuge à Constantinople, où il reçut le titre de patrice et prit le nom de Théodore. L'empereur, après avoir combattu les Sarrasins sans succès, marcha contre les Bulgares à la tête de quatre-vingt mille hommes, traversa tout leur pays sans le conquérir, et revint dans la capitale, plus chargé de butin que de gloire.

L'année suivante (3), au moment où il se disposait à partir pour une nouvelle expédition, une fièvre ardente et pestilentielle termina son règne honteux; il était dans sa cinquante-sixième année et avait souillé le trône trente-quatre ans.

Les iconoclastes honorèrent sa mémoire; les catholiques l'accablèrent d'ou-

(1) An 773. — (2) An 774. — (3) An 775.

trages, et prétendirent qu'en expirant, déchiré de remords, il croyait déjà sentir les flammes éternelles. Sans écouter ces panégyriques et les satires dictées par l'esprit de parti, l'histoire, d'accord avec la justice et la vérité, placera Constantin Copronyme au nombre des Caligula, des Néron, et des autres monstres dont les vices ont déshonoré le sceptre. Il n'avait eu qu'un fils d'Irène; sa seconde femme, Eudoxie, lui en laissa cinq.

CHAPITRE XXXIII.

LÉON IV.

(An 775.)

Association de Constantin à l'empire. — Conspiration contre Léon IV. — Sa clémence pour les conjurés. — Victoire sur les Sarrasins. — Mort d'Othman, fils du calife. — Mort de Léon.

On remarque avec surprise que les Romains, ayant renoncé depuis tant de siècles à la liberté, n'aient jamais conçu la pensée de s'assurer le seul et faible dédommagement que pouvait leur offrir le pouvoir absolu, c'est-à-dire le repos.

Les orages avaient passé de la tribune et du forum dans le palais, théâtre sanglant de conjurations, d'assassinats et de révolutions; il en résultait une variation perpétuelle dans les places, dans les rangs, dans les fortunes, et même dans les lois. Le favori d'un jour était le lendemain captif, banni ou mutilé. On ne voyait rien de stable que la servitude et le malheur.

Le seul remède à de si grands maux eût été d'établir des institutions pour limiter l'autorité, avec un ordre régulier, héréditaire et invariable, de succession au trône : ce trône alors, en comprimant les ambitions privées, serait devenu un appui, au lieu d'être un écueil.

Mais les idées les plus simples sont celles qui viennent le plus tard. Longtemps l'univers, courbé sous le despotisme, préféra la tyrannie élective à la monarchie héréditaire et libre; en vain les empereurs s'efforçaient de conserver le sceptre dans leurs familles, les grands s'y opposaient, et les peuples, sacrifiant sans peine tous leurs autres droits, ne se montraient jaloux que de celui d'élire leurs maîtres.

Dès que Léon fut couronné, craignant l'ambition de ses frères, il chercha

les moyens d'assurer le sort de son fils Constantin, âgé alors de cinq ans. Ce faible prince n'osait se servir de son autorité pour associer cet enfant au trône. Il voulut y paraître forcé : quelques sénateurs, qui lui étaient dévoués, le supplièrent publiquement d'accorder le titre d'Auguste à Constantin. Il refusa d'abord d'y consentir; mais comme ceux-ci s'écrièrent qu'ils ne reconnaîtraient d'autre empereur que son fils, feignant de se laisser vaincre par leurs instances, auxquelles les princes joignaient hypocritement les leurs : « Mes frères, dit-il, vous voyez que je cède au vœu public et à vos désirs : n'oubliez jamais que c'est Dieu, que c'est Jésus-Christ lui-même qui dépose mon » fils entre vos mains. »

Ses craintes ne tardèrent pas à se vérifier : Nicéphore, son frère, conspira contre lui; le complot étant découvert, les courtisans conjuraient l'empereur d'envoyer son frère au supplice; ils demandaient même la mort d'un autre de ses frères nommé Christophe, comme lié intimement au coupable Nicéphore. « Je pense différemment, répondit avec générosité Léon, et je pardonne au » contraire au criminel Nicéphore, en faveur de Christophe qui est innocent. »

Léon était juste et clément : le roi des Bulgares, Téléric, avait longtemps fait la guerre à l'empire; ses peuples le chassèrent; il vint chercher un asile à Constantinople; l'empereur, oubliant ses offenses, ne vit que son malheur, l'accueillit honorablement et le nomma patrice.

L'armée de l'empereur, sous les ordres de Lachanodracon, remporta, en 780, une grande victoire sur l'armée sarrasine, commandée par Othman, fils du calife : le général romain, meilleur guerrier que ministre, tua de sa main Othman.

Léon ne jouit pas de ce triomphe; il mourut âgé de trente ans, après un règne de cinq. On ne sait s'il aurait justifié les espérances que sa jeunesse avait données : son caractère était faible et mobile; en commençant à régner, il avait paru tolérer le culte des images; dans ses derniers jours, il se déclara iconoclaste, et se brouilla même avec l'impératrice, parce qu'elle conservait chez elle quelques-uns de ces signes proscrits.

CHAPITRE XXXIV.

CONSTANTIN VI, DIT PORPHYROGÉNÈTE.

(AN 780.)

Régence d'Irène, mère de Constantin VI. — Conspiration de Nicéphore. — Mariage de Constantin et de Rotrude, fille de Charlemagne. — Victoire sur les Sarrasins et les Esclavons. — Voyages d'Irène et de Constantin. — Victoire d'Haroun, fils du calife. — Querelles religieuses. — Conquêtes de Charlemagne. — Déchéance et captivité d'Irène. — Guerre avec les Bulgares. — Fuite des deux armées. — Révolte d'Irène. — Défaite de Constantin. — Révolte des soldats. — Vengeance d'Irène. — Déchéance de Constantin.

Constantin, nommé *Porphyrogénète,* parce qu'il était né dans le palais, n'était âgé que de dix ans lorsqu'on le plaça sur le trône; son seul appui contre la turbulence des peuples et contre l'ambition de ses oncles était sa mère Irène.

Cette femme hautaine le protégea tant qu'il ne fit qu'obéir, et le sacrifia quand il voulut régner.

Son oncle Nicéphore conspira de nouveau, on le trahit; les conjurés furent arrêtés, battus de verges, et forcés de se faire prêtres; l'adroite Irène maintint la tranquillité intérieure de l'empire, en ménageant les iconoclastes et en tolérant les orthodoxes. Par ses ordres les Grecs, envoyés en Calabre, cherchaient à relever le pouvoir impérial en Italie. Le pape, débarrassé des Lombards, voulut se délivrer des Grecs; à sa prière, l'invincible Charles revint dans Rome· Irène, n'osant le combattre, espéra le séduire ; elle lui envoya des ambassadeurs, et lui demanda en mariage sa fille Rotrude pour le jeune empereur. Charlemagne accueillit favorablement l'ambassade; les fiançailles eurent lieu; la princesse avait huit ans. On laissa près d'elle l'eunuque Élisée chargé de lui apprendre le grec.

L'empire romain était alors gouverné par un enfant, par une femme et par des eunuques, et cependant ce règne ne fut pas sans éclat. L'eunuque Jean, à la tête d'une armée romaine, livra bataille aux Sarrasins près du château de Mélus, les vainquit et les força de se retirer en Syrie.

Un autre eunuque, Théodore, débarqua des troupes en Sicile, et en chassa le gouverneur Élipide qui s'était révolté. Les Esclavons envahirent et conquirent la Grèce. L'eunuque Storace, patrice et favori d'Irène, combattit ces Barbares, détruisit leur armée, et reçut à Constantinople les honneurs du triomphe.

Irène, pour jouir de sa victoire, conduisit son fils à Athènes, et parcourut la Grèce avec lui.

Un formidable ennemi des chrétiens commençait alors sa carrière glorieuse : Haroun, fils du calife, à la tête de cent mille Sarrasins, traverse la Bithynie, rencontre près du Bosphore Lachanodracon, le combat et le défait si complétement, qu'il répand la terreur dans Constantinople ; la suite de cette défaite fut une paix honteuse pour l'empire, qui l'acheta par un tribut annuel de soixante-dix mille pièces d'or. Ce siècle fut illustré par trois personnages célèbres : Charlemagne, Irène et Haroun-al-Raschild. Quelque soin que l'impératrice se donnât pour apaiser les querelles religieuses, elle ne put les éviter totalement. Ayant voulu nommer Taraire patriarche, il n'accepta cette dignité que sous la condition que l'on convoquerait un concile. Les évêques iconoclastes employèrent la violence pour s'opposer à la réunion de cette assemblée ; la garde impériale les appuya dans leur révolte. L'habile Irène, dissimulant son courroux, feignit d'envoyer cette garde contre les Sarrasins, et la licencia dès qu'elle fut au delà du Bosphore. Le septième concile général se réunit à Nicée (1). Le triomphe des catholiques y fut complet. On y rétablit le culte des images, on excommunia les iconoclastes. Dans les transports de leur joie, les orthodoxes donnèrent au jeune empereur le nom de nouveau Constantin, et à sa mère celui de nouvelle Hélène.

La bonne intelligence qui régnait entre la France et l'empire ne fut pas de longue durée ; les prétentions de la cour de Constantinople sur l'Italie importunaient Charlemagne ; il parut à Rome pour la troisième fois, augmenta le patrimoine du pape, s'empara de Capoue et de plusieurs autres villes, rompit le mariage de Rotrude, et, ne gardant plus aucun ménagement, nomma son fils Pepin roi d'Italie.

Une armée impériale débarqua près de Ravenne sous les ordres d'Adalgise, fils du roi des Lombards. Les Français vainquirent et tuèrent ce prince ; Charlemagne, continuant ses succès, enleva aux Grecs l'Istrie, la Liburnie, et bannit de ses États les marchands vénitiens, parce que cette république, constante dans sa politique, reconnaissait toujours la souveraineté des empereurs d'Orient.

Charles régnait à Rome comme à Paris, et le pape reconnut, trop tard peut-être, qu'en appelant un si puissant libérateur il s'était donné un maître. Constantin, n'ayant plus l'espoir d'épouser Rotrude, prit pour femme une Arménienne nommée Marie. Ses troupes furent battues en plusieurs rencontres par les Sarrasins et les Bulgares. Ce prince était parvenu à l'âge de vingt-ans. Les

(1) An 787.

patrices Théodore et Damien, secondés par Pierre, grand maître du palais, lui conseillent de secouer le joug de sa mère et de prendre les rênes du gouvernement. Irène découvre le complot, fait battre de verges les conjurés, enferme son fils dans le palais, et exige que les soldats jurent de n'obéir qu'à elle. La garde arménienne refuse de prêter ce serment; le reste suit son exemple. Les troupes de Thrace arrivent et se joignent à elle. Constantin, rendu à la liberté, déclare sa mère déchue de tout pouvoir, condamne au fouet Storace, son favori, chasse Irène de son palais, et lui donne pour prison celui d'Éleuthère, où elle avait caché, à son insu, d'immenses trésors.

L'empereur, en commençant à régner, voulut combattre; il marcha contre Cardan, roi des Bulgares. Cette guerre fut également honteuse pour les deux princes: dès qu'ils se trouvèrent en présence, leurs deux armées, frappées d'une égale terreur, prirent la fuite; celle qui s'arrêta le plus tôt se crut victorieuse; la palme resta non au plus brave, mais au moins épouvanté.

Constantin, rassuré le premier, remporta quelques avantages contre les Bulgares et ensuite contre les Sarrasins. Cependant Irène, descendue depuis quinze mois du trône, méditait sa vengeance; l'éloignement de la garde arménienne, appelée à l'armée, favorise ses projets. Fertile en intrigues, elle séduit les grands, corrompt les soldats, et s'assure des suffrages de la multitude. L'imprudent Constantin, méprisant les sages conseils de Lachanodracon, et trompé par les prédictions d'un astrologue, attaque les Bulgares dans une forte position et perd la bataille. Lachanodracon périt dans ce combat; la garde impériale est taillée en pièces; les Bulgares s'emparent de la caisse militaire et des équipages de l'empereur; les débris de l'armée fuient jusqu'à Constantinople.

Les grandes défaites, comme tous les grands désordres, font naître les séditions ou les favorisent; les soldats vaincus se révoltent et veulent couronner Nicéphore. Irène, pour reprendre son crédit, découvre à son fils le complot; l'empereur prive de la vue Nicéphore, fait couper la langue à ses quatre frères, et condamne au même supplice Alexis, commandant des troupes d'Arménie.

Ces exécutions atroces soulèvent les Arméniens; ils attaquent et battent les troupes impériales; mais ensuite ils sont défaits par Nicétas, qui envoie au supplice leurs chefs, pardonne aux autres, et met fin à la rébellion.

Constantin croyait que l'élévation du trône le plaçait au-dessus de toutes les lois. Devenu amoureux de Théodote, fille d'honneur de l'impératrice, il répudia sa femme, et, malgré l'opposition du patriarche, il épousa sa maîtresse.

Après une courte expédition en Cilicie, dans laquelle il battit un faible corps de Sarrasins, dégoûté de sa nouvelle femme, il se livra aux plus excessives débauches.

L'ambition de sa mère jouissait secrètement du mépris que sa conduite lui attirait. Cette mère dénaturée flattait ses passions pour le perdre, et, en même temps, excitait contre lui l'indignation publique. Lorsqu'elle voit enfin tout

disposé pour le succès de ses vues, une troupe de conjurés attaque l'empereur quand il revenait du cirque; il se défend, se sauve à Pyles; mais on l'y poursuit, on l'arrête, on le ramène sur une barque dans la capitale; pendant son sommeil la barbare Irène lui fait crever les yeux (1). Il avait régné dix-sept ans, il vécut depuis dans l'oubli.

CHAPITRE XXXV.

IRÈNE, IMPÉRATRICE.

(An 797.)

Règne d'Irène. — Conspiration de Nicéphore. — Charlemagne est élu empereur d'Occident. — Déchéance, exil et mort d'Irène. — Nicéphore est élu empereur. — Fin de l'empire d'Orient.

Irène, remontée sur le trône au bruit des acclamations d'une vile populace et des gémissements de son malheureux fils, s'efforça de couvrir l'horreur de ses crimes par l'éclat de son règne, et de faire oublier son usurpation par sa justice.

Nicéphore trama une nouvelle conspiration; elle fut découverte et punie. Irène réprima une révolte excitée en Macédoine par ses ennemis. L'eunuque Storace, qui avait, par ses conseils, poussé l'impératrice au crime, ne jouit pas longtemps de sa faveur. Soupçonné par elle de conspiration et dénoncé au sénat, avant d'entendre son arrêt il mourut de colère en vomissant le sang.

L'année 800 fut l'époque d'une grande révolution dans le monde : le génie de Charlemagne l'avait conçue; les fautes des empereurs d'Orient l'avaient préparée; la destruction des Lombards l'annonçait; la mort du pape Adrien la décida.

Charles, patrice à Rome et souverain de l'Italie, forçait déjà les papes à dater leurs lettres de l'époque de son patriciat. Cependant les Romains, soumis à l'empire d'une longue habitude, n'osaient pas encore se soustraire totalement

(1) An 797.

aux prétentions des empereurs de Constantinople. Une sédition éclata dans Rome contre Léon, successeur d'Adrien : le pape, outragé par une populace factieuse et par des grands ambitieux, implora vainement la protection d'Irène. Charles accueillit mieux ses prières. Saisissant cette circonstance favorable et décisive, il vint à Rome, s'y montra en maître, s'établit juge entre le pape et ses accusateurs, et prononça en faveur du pontife, qui s'était justifié par serment des crimes qu'on lui imputait.

Il était devenu impossible de ne pas recevoir comme maître le conquérant qu'on avait reconnu pour juge. Le jour de Noël, l'an 800, le pape, les évêques, les prêtres, les nobles de Rome placèrent sur la tête de Charles une couronne d'or, et le proclamèrent empereur romain.

Il jura de protéger l'Église; Pepin fut en même temps sacré roi d'Italie : le peuple, toujours épris pour la gloire, même quand elle pèse sur lui, confirma avec enthousiasme, par ses acclamations, ce changement de maître. Ainsi commença le nouvel empire d'Occident. A dater de cette époque, nous ne donnerons plus à l'empire d'Orient que le nom d'empire des Grecs.

Irène, ne pouvant combattre le héros de l'Occident, n'opposa à son usurpation que d'inutiles plaintes. Comptant plus sur l'adresse de sa politique que sur la force de ses armes, on prétend qu'elle fit proposer à Charles de l'épouser, et de réunir ainsi dans leurs mains les deux empires; on dit même que Charles accueillit favorablement cette demande, mais que l'eunuque Aèce, favori d'Irène, dans la crainte de perdre son crédit, empêcha cette union.

Plusieurs historiens regardent le récit de cette négociation comme fabuleux, et conviennent seulement qu'Irène envoya des ambassadeurs à Charlemagne. et conclut un traité avec lui.

La gloire de ce grand homme excitait la crainte, et lui attirait les hommages des plus puissants souverains : Haroun-al-Raschild, le héros de l'Orient, et digne d'être le rival de Charles, se lia d'amitié avec lui, malgré l'opposition de leurs cultes.

L'Impératrice Irène, ne pouvant aspirer à la célébrité des conquêtes, cherchait à regagner l'amour du peuple par des bienfaits, et prodiguait ses trésors pour soulager les pauvres. Mais les vices de son favori, l'eunuque Aèce, humiliaient et révoltaient tous les autres ambitieux : sept autres eunuques, pour le renverser, conspirèrent contre l'impératrice; leurs intrigues séduisirent les troupes, qui proclamèrent Nicéphore empereur. Irène fut arrêtée. Nicéphore vint la trouver et lui promit de lui accorder tout ce qu'elle désirerait, si elle lui découvrait ses trésors cachés. Irène, trompée par cette promesse, y consentit. « J'étais orpheline, lui dit-elle; Dieu m'a donné un trône dont je » me suis rendue indigne. On m'avait avertie de vos complots, je n'y ai » point cru. Mes crimes, sans doute, ont causé mon aveuglement et ma chute. » Dieu peut disposer de ma vie comme de mon sceptre. Je ne vous de» mande que le palais d'Éleuthère pour y vivre dans la retraite et dans les » larmes. »

L'empereur, au mépris de son serment. l'exila à Mitylène; elle y fut réduite

à filer pour gagner sa vie; l'année suivante, le chagrin plus que le remords y termina ses jours (1). Elle était âgée de cinquante ans, et en avait régné cinq depuis le supplice de son fils.

L'empire romain périt sous son règne. L'opinion publique compta cette femme ambitieuse et criminelle au nombre des monstres qui avaient dégradé l'empire et précipité sa chute; le fanatisme des prêtres orthodoxes, aveugle comme tout esprit de parti, plaça son nom sur les légendes des saintes de la Grèce.

(1) An 803.

EMPIRE GREC.

CHAPITRE PREMIER.

NICÉPHORE.

(An 803.)

Règne tyrannique de Nicéphore. — Sa perfidie. — Exil et mort de Constantin. — Bardane est élu empereur. — Son abdication. — Partage de l'empire entre Nicéphore et Charlemagne. — Guerre entre Nicéphore et le calife. — Défaite et soumission de Nicéphore. — Association de son fils Staurace au trône. — Nouvelle soumission de Nicéphore au calife. — Mort du calife. — Guerre avec les Bulgares. — Défaite de Nicéphore. — Son retour à Constantinople et ses violences. — Nouvelle guerre avec les Bulgares. — Défaite et mort de Nicéphore. — Michel Rhangabé est élu empereur.

Les périls continuels auxquels étaient exposés les princes de la famille impériale excitaient à la fois dans leur âme la crainte et l'ambition, et les rendaient presque tous perfides, bas, artificieux, vindicatifs et cruels.

Nicéphore, loué par les ecclésiastiques qu'il protégeait, méprisé par les laïques qu'il opprima, ne manquait ni d'esprit ni de bravoure; mais il était avare, injuste, hypocrite; il vendait les emplois, les arrêts, les grâces. Une chambre de justice, qu'il créa dans le dessein apparent de châtier les concussionnaires et de les forcer à rendre ce qu'ils avaient volé, ne poursuivit d'autre crime que la richesse, et dépouilla de leurs biens la plus grande partie des propriétaires.

Constantin, fils d'Irène, vivait encore, et possédait, disait-on, des trésors cachés; l'empereur trompa ce prince infortuné, le fit venir dans son palais, lui offrit le partage du trône, et lorsque, par ses feintes caresses il l'eut engagé à lui livrer ses richesses, il l'envoya en exil et l'y laissa mourir dans l'indigence.

Un monarque si perfide devait inspirer le désir et l'espoir de le détrôner. Bardane, surnommé *le Turc,* gouvernait alors cinq provinces de l'Orient; son armée l'élut empereur : ce général superstitieux consulta, sur son sort, un moine qui se disait magicien, et qui ne lui prédit que des malheurs.

Si l'on en croit même les historiens de ce temps, le moine dit à Bardane que Léon l'Arménien et Michel le Bègue, ses écuyers, parviendraient un jour au trône.

L'ambition de Bardane l'emporta sur la crainte; il ceignit le diadème, marcha vers Nicomédie, et perdit dans Chrysopolis un temps précieux.

Quand la révolte ne se propage pas promptement, elle s'arrête; les troupes de Cappadoce et d'Arménie, d'abord ébranlées, renouvellent leur serment de fidélité à Nicéphore. Léon et Michel, regardant l'incertitude de leur maître comme le présage de sa perte, l'abandonnent; ils vont trouver l'empereur qui place le premier à la tête de l'armée, et accorde au second une place dans sa cour.

Bardane avait compté, non sur la fortune des combats, mais sur une défection générale; lorsqu'il voit l'empereur armé, en état de lui résister, la peur le saisit; il se retire au pied du mont Olympe, et fait dire à Nicéphore qu'il consent à abdiquer et à se faire moine, si, par une pleine amnistie, on assure à lui et à ses amis la conservation de leur vie et de leur fortune.

Les serments ne coûtaient rien à Nicéphore : il envoya l'acte d'amnistie, signé de lui, du patriarche, de tous les patrices; il y ajouta, en signe d'amitié, le don d'une petite croix qu'il portait habituellement à son cou.

Bardane se fit moine, et prit le nom de Sabbas. Dès que son armée fut licenciée, on confisqua ses biens, et une troupe de Lycaoniens, étant entrée dans son couvent, lui creva les yeux.

L'hypocrite Nicéphore montra une grande douleur de cet événement, et jura devant les sénateurs, en versant des larmes, que les auteurs de cet attentat seraient punis; ils furent arrêtés, et l'empereur les fit évader.

Charlemagne envoya des ambassadeurs à la cour de Constantinople; Nicéphore, incapable de disputer l'Italie à ce héros, le reconnut comme empereur d'Occident (1), et régla, de concert avec lui, le partage de l'empire; par ce traité, Charles joignit à l'Italie, à la France, à l'Espagne qu'il possédait déjà, l'Istrie, la Liburnie, la Pannonie, la Croatie, ou Bosnie, et presque toute la Dalmatie. L'empereur d'Orient ne conserva, de cette dernière contrée, que les îles et les villes maritimes, telles que Zara et Spalatro. La république de Venise resta sous la souveraineté de l'empereur grec.

Charlemagne et Haroun-al-Raschild, héros de roman et d'histoire, illustraient alors par leur règne glorieux, par leurs exploits, par leur piété, par leur justice, l'un l'Europe, et l'autre l'Asie.

Le lâche Nicéphore, placé et pressé entre ces deux grands hommes, se montrait toujours prêt à signer avec eux la paix, quand il redoutait leurs armes, et à la violer, dès qu'il les voyait occupés loin de lui.

Irrité de l'affection que les Vénitiens marquaient pour les Français, il fit attaquer la ville de Commachio : ses troupes furent battues par celles de Charles, et Venise paya un tribut au roi d'Italie.

(1) An 803.

La présomption est inséparable de l'incapacité : l'empereur osa écrire en ces termes au calife : « Nicéphore, empereur des Romains, à Haroun, roi des Arabes. » Irène vous a payé un tribut qu'elle devait exiger de vous : une femme pouvait » avoir cette faiblesse ; restituez-moi ce que vous avez reçu, ou mon épée vous » y contraindra. »

Haroun répondit : « Je vais moi-même vous porter ma réponse. »

L'effet suivit la menace : le calife, au milieu de l'hiver, se mit en marche à la tête d'une armée. Nicéphore, épouvanté, feignit de se soumettre et promit de payer le tribut, dans le dessein de gagner du temps pour réunir ses forces. Dès qu'elles furent rassemblées, il entra en Syrie à la tête de cent trente mille hommes, et livra bataille aux Arabes, près de Crase, en Phrygie.

La victoire, assez longtemps disputée, demeura au calife ; les Grecs perdirent quarante mille soldats ; Nicéphore reçut trois blessures, fut encore battu, perdit Héraclée ainsi que plusieurs autres villes, demanda la paix et resta tributaire.

De retour dans sa capitale, il associa au trône son fils Staurace, régla les affaires ecclésiastiques, rompit encore la paix avec Haroun, fut de nouveau vaincu, et vit trente mille Sarrasins s'avancer aux portes d'Ancyre.

Aussi humble après la défaite qu'orgueilleux avant le combat, il représenta au calife « que les princes ne devaient pas prodiguer le sang de leurs sujets, et » qu'ils étaient coupables, aux yeux de Dieu, d'autant d'homicides qu'ils fai- » saient périr de soldats dans une guerre injuste. »

Il appuya par de riches présents ses hypocrites remontrances. Haroun, en lui accordant la paix, l'assujettit à un tribut annuel de trente mille pièces d'or ; et dans le dessein de lui prouver son mépris, il exigea trois pièces pour la capitation de l'empereur, et trois pour celle de son fils.

Dans la suite Nicéphore viola encore ses engagements, et le calife l'en punit en ravageant les îles de Chypre et de Rhodes. Constantinople serait probablement enfin tombée sous ses coups ; mais le héros des musulmans périt en 809, et ses fils, qui se disputaient la couronne, laissèrent respirer l'empire.

Haroun, aussi juste qu'habile, aussi humain que brave, inspirait également à ses sujets l'amour, à ses ennemis la crainte ; il gagna en personne huit grandes batailles ; sa piété le rendait vénérable aux yeux des musulmans ; il fit neuf fois le pèlerinage de la Mecque, et tous les ans il y envoyait à ses frais trois cents pèlerins ; il fut par sa bienfaisance l'objet des bénédictions des pauvres, et par son amour pour les lettres le sujet des chants des poètes ; on avait gravé sur son casque ces mots : *Le pèlerin de la Mecque ne peut manquer de courage.* Il régna quarante sept ans ; et malgré son zèle ardent pour l'islamisme, sa générosité protégea toujours les chrétiens.

L'empire grec, délivré pour quelque temps des Sarrasins, se vit bientôt menacé par un autre ennemi non moins redoutable ; Crum, roi des Bulgares, se montrait à la fois brave, généreux, habile guerrier, sage législateur : attaqué par les Avares, il conquit en peu de jours leur pays ; étonné de leur prompte défaite, il fit venir devant lui les principaux chefs de la nation, et leur demanda ce qui les avait rendus si faciles à subjuguer

« Prince, répondirent-ils, la cause de notre prompte chute est celle qui fait » périr tour à tour les plus puissants empires : l'intrigue et la délation ont éloi- » gné du pouvoir les hommes habiles et probes; l'injustice et la corruption ont » pénétré dans les tribunaux; les charges, les dignités et les faveurs sont deve- » nues vénales; la débauche, le vin, les voluptés, ont affaibli nos corps et abruti » nos esprits; enfin nous étions vaincus par nos mœurs avant de l'être par vos » armes. »

Frappé de cette réponse, Crum rassemble son peuple, publie une loi contre les délateurs, ordonne à ses sujets d'arracher leurs vignes, menace des plus sévères châtiments tout juge prévaricateur, et punit l'oisiveté par des peines rigoureuses. Ces lois étaient dures, mais leur austérité donna longtemps aux Bulgares une vigueur funeste à leurs ennemis.

Nicéphore en fit le premier l'épreuve; Crum le vainquit et lui enleva sa caisse militaire, dont la perte affligea plus ce prince avare que celle de sa gloire.

L'empereur, habitué au mensonge, écrivit au sénat qu'il avait défait les Bulgares, et qu'il aurait repris Sardique, si le courage de ses soldats indisciplinés eût égalé le sien.

L'armée, informée de cette imposture, se révolta; Nicéphore l'apaisa par des prières basses, par des promesses trompeuses; revenu à Constantinople, il fit arrêter les chefs et les envoya au supplice.

Par ses ordres, une foule de citoyens, arrachés à leurs foyers dans toutes les provinces, se virent forcés de vendre leurs biens, de transplanter leurs familles sur les frontières de l'Esclavonie, et de s'y établir pour les défendre. L'oppression devint telle que partout on désirait la domination des Barbares et des Sarrasins.

Il tourmenta aussi les consciences, et se brouilla avec l'Église, en protégeant hautement l'hérésie de Atthingans, dont les dogmes étaient mêlés de judaïsme et de manichéisme : on croit que les tribus vagabondes de ces hommes qu'on nomme aujourd'hui Bohémiens tirent leur origine des Atthingans, autrefois établis dans la Pisidie.

Le fils de l'empereur, le jeune Staurace, portait sur ses traits la difformité de l'âme de son père; Nicéphore donna pour femme à ce monstre Théophano, la plus belle des Athéniennes, qu'il enleva de force à son mari (1).

Après cet acte de violence, l'empereur, suivi de son fils, aussi détesté que lui, marcha contre les Bulgares, et doubla tous les impôts.

L'un de ses ministres, Théodose Saliba, lui représenta vainement que cette mesure porterait au comble le mécontentement du peuple, qui déjà formait publiquement des vœux pour sa perte; ce tyran insensé et farouche lui répondit : « Ne crois pas qu'aucune remontrance puisse changer mes résolutions : » Dieu a endurci mon cœur comme celui de Pharaon. »

Son armée, sans discipline et mal organisée, était cependant si nombreuse qu'il remporta d'abord quelques avantages. Le sage Crum lui demandait la

(1) An 811.

paix; Nicéphore refusa de l'écouter : tous ses généraux le suppliaient de ne pas s'engager témérairement dans le pays montagneux des Bulgares; le prince opiniâtre poursuit sa marche : « Je ne sais, leur disait-il, si c'est Dieu ou le » diable qui m'entraîne ; mais je cède à un pouvoir auquel je ne puis résister. »

Il s'avance rapidement, livre aux flammes les villes et les villages, brûle un palais de Crum, rejette de nouveau ses propositions, et pénètre enfin imprudemment avec son armée dans un vallon étroit environné de toutes parts de hautes montagnes.

Crum, profitant de cette faute en homme de génie, fait travailler tous ses soldats avec tant de célérité, qu'en deux fois vingt-quatre heures toutes les gorges, tous les passages des montagnes, sont fermés par d'impénétrables abatis.

Les Grecs, retenus dans ce défilé comme dans une prison, s'écrient : « Nous » ne pouvons sortir d'ici, si Dieu ne nous envoie des ailes. » Crum les laissa quelque temps s'affaiblir par la disette, et épuiser leurs forces en vains gémissements; enfin, au milieu d'une nuit sombre, les Bulgares mettent le feu aux abatis, et fondent de tous côtés sur les légions, en jetant de grands cris : presque toute l'armée fut détruite; ce qui échappa au fer fut consumé par les flammes. Ce champ funeste ensevelit l'élite des légions; une seule consolation adoucit pour l'empire cet affreux désastre, Nicéphore y périt.

Crum fit planter sa tête au bout d'une pique, et la livra en spectacle aux Bulgares. La joie que causa la mort de ce tyran fut la seule qu'il eût donnée au peuple pendant huit années de règne (1).

Staurace, son fils, blessé grièvement trouva cependant le moyen de se sauver, suivi de quelques cavaliers, et d'entrer dans Andrinople. Les grands, qui le méprisaient, offrirent la couronne à Michel Rhangabé, grand maître du palais et gendre de Nicéphore.

Comme ce général la méritait, il la refusa : l'armée éclatait en murmures; Étienne, qui la commandait, la ramena momentanément à l'obéissance; mais bientôt Staurace augmenta le mépris des soldats pour sa personne, en cherchant lâchement à leur plaire par de violentes et indécentes invectives contre son père.

La fille de Nicéphore, Procopie, qui ternissait quelques vertus par une excessive ambition, persécutait son mari pour qu'il consentît à régner. Michel résistait à ses instances et à ses séductions. Le vice ne peut jamais croire à l'existence de la vertu : l'impératrice Théophano, digne de son époux par ses vices et par sa méchanceté, décida Staurace à faire périr Michel, malgré sa fidélité.

L'ordre de sa mort fut donné; mais Étienne lui-même l'en prévint. Michel, indigné de tant d'ingratitude et de perfidie, convoque la nuit le patriarche, les sénateurs, les officiers de l'armée; tous rassemblés dans l'Hippodrome, le proclament empereur. Staurace, abandonné par ses courtisans, par sa garde, se sauve dans un couvent, prend l'habit monastique, et tremble pour ses

(1) An 811.

jours. Michel et Procopie vinrent l'y trouver, dissipèrent ses craintes, et lui promirent qu'il n'éprouverait aucun mauvais traitement. Procopie, au comble de ses vœux, fut couronnée comme son époux, reçut le titre d'Augusta, et s'en montra digne, en comblant de bienfaits son ennemie Théophano, à laquelle elle permit de fonder et de régir un monastère.

CHAPITRE II.

MICHEL RHANGABÉ.

(An 811.)

Règne vertueux de Michel Rhangabé. — Son aveugle confiance dans Léon l'Arménien. — Guerre avec les Bulgares. — Bataille entre Michel et Crum, roi des Bulgares. — Fuite perfide de Léon. — Défaite de Michel. — Élection de Léon. — Abdication de Michel. — Couronnement de Léon.

Lorsque Michel entra dans le palais des empereurs, on y vit succéder la bienfaisance à l'avarice, la douceur à la cruauté, la sécurité aux alarmes, la justice à la tyrannie. Mais ses sujets n'étaient pas dignes d'un tel prince, et ses vertus se trouvaient déplacées dans son siècle.

Il avait surtout une disposition à la confiance qui le perdit. Sa générosité ne savait ni soupçonner ni prévoir la trahison. Il rappela d'exil Léon l'Aménien, général habile, brave, mais artificieux, dont il estimait les talents et l'intrépidité; il le fit patrice, chef de l'armée d'Orient, se livra imprudemment à cet homme rusé, et lui donna ainsi des armes dont l'ingrat ne tarda pas à se servir contre lui.

Léon aspirait au trône; par ses ordres, un moine iconoclaste disposait à une révolution l'esprit des Grecs, toujours superstitieux : une femme, qui se disait possédée, était gagnée et apostée par le moine; elle se plaçait fréquemment sur le passage de l'empereur, et lui disait à haute voix : *Prince, écoute les arrêts du Ciel; descends du trône, et laisse ta place à un autre.*

Quelques serviteurs fidèles voulaient que Michel fît rechercher les auteurs de cette intrigue; Léon l'en détourna.

L'empereur se déclara avec fermeté, mais sans intolérance, protecteur de l'orthodoxie; sa sagesse rétablit la paix dans l'Église.

Il conclut un traité avec Charlemagne, et, délivré par là d'une guerre qui occupait sans avantage une partie de ses forces, il marcha contre les Bulgares.

Malheureusement l'ambitieuse Procopie, sa femme, obtint la permission de le suivre; son arrivée dans le camp indigna les soldats; ils éclatèrent en murmures : « Nous ne souffrirons jamais, disaient-ils, qu'une femme nous » range en bataille, et que nos aigles s'abaissent aux pieds de cette nouvelle » Sémiramis. » L'empereur ne céda point à leurs clameurs, mais sa fermeté augmenta le nombre de ses ennemis : les iconoclastes fomentaient en secret le mécontentement; cet esprit d'insubordination rendit toute grande opération impossible.

Dans le même temps, Léon, en Asie, secondé par la fortune, voyait croître chaque jour sa renommée et l'affection que lui portaient les troupes; il gagna une bataille sur les Sarrasins, leur tua deux mille hommes, et revint dans la capitale, chargé de gloire et de butin.

L'empereur, malgré les obstacles que lui opposaient les factieux, inspira assez de crainte à Crum pour réduire ce prince à lui demander la paix; les conditions étaient honorables pour l'empire; le roi des Bulgares exigeait seulement qu'on lui rendît un grand nombre de transfuges. L'empereur croyait utile d'acheter à ce prix une paix avantageuse; mais, dans le sénat et dans son conseil, les prêtres s'y opposèrent, sous prétexte que ces transfuges, devenus chrétiens, ne pouvaient être livrés aux vengeances du paganisme.

Le sénat tout entier adopta cet avis; Crum irrité s'empara de la ville de Mésembrie. L'empereur réunit toutes les forces de l'empire, et marcha contre lui.

L'armée entière était remplie d'ardeur, à l'exception des Cappadociens et des Arméniens, que Léon commandait. Leur maintien triste et leur silence ressemblaient à ce calme effrayant qui annonce et précède les tempêtes.

L'orgueilleuse Procopie reparaît de nouveau dans le camp; elle harangue l'armée, et l'irrite encore par cette audace.

Bientôt Crum approche et offre le combat : Michel voulait l'éviter, parce qu'il savait l'ennemi dénué de vivres; l'artificieux Léon taxe cette habile prudence de timidité.

Excité par lui, Aplacès, chef renommé des troupes de Macédoine, leur communique sa bouillante ardeur; et l'armée entière, entraînée par leur exemple, demande à grands cris la bataille (1). L'empereur ne peut plus leur résister; il donne le signal.

L'intrépide Aplacès, justifiant son audace par ses exploits, enfonce les Bulgares : vainement Crum cherche à rallier ses soldats; la frayeur les emporte, ils fuient; la victoire paraît certaine, lorsque tout à coup Léon avec son corps d'armée prend aussi la fuite.

Cette lâcheté apparente rend l'espoir aux Bulgares, décourage les Grecs : la fortune change; les vaincus se raniment et rétablissent le combat; les

(1) An 813.

impériaux plient, se retirent, se débandent et sont mis enfin en pleine déroute.

La bataille avait eu lieu près d'Andrinople; Michel s'y réfugie avec les débris de son armée; là, il accable de reproches les soldats, et les laisse sous les ordres de Léon, dont il ignorait encore la perfidie.

Un officier osa vainement démasquer l'auteur de ce désastre. L'empereur justifia lui-même Léon, le combla d'éloges, n'attribua son malheur qu'à la lâcheté des troupes, et partit pour Constantinople, sans soupçonner le coup qu'on allait lui porter.

A peine il a quitté la ville, les légions ameutées et furieuses proclament Léon empereur : le perfide s'oppose quelque temps à leurs vœux; mais, après une feinte et courte résistance, il se laisse vaincre et s'avance à leur tête sous les murs de Constantinople.

Les grands, le sénat et le peuple voulaient défendre Michel; la justice l'appuyait, l'amour l'environnait; Procopie, prosternée à ses pieds, le conjurait de défendre son trône et sa gloire. Mais Michel, fatigué du poids du sceptre, las de la corruption du siècle, dégoûté de l'ingratitude des hommes, se montre insensible à leurs prières. « Je ne veux pas, dit-il, qu'on verse une seule » goutte du sang de mes sujets pour me conserver un rang que je dédaigne » et auquel je suis parvenu malgré moi. »

A ces mots, il dépose son diadème, son manteau de pourpre, sa chaussure d'écarlate, et les envoie à Léon, en lui déclarant qu'il peut venir dans le palais, et se placer sans obstacle sur le trône.

Le lendemain Léon entra dans la ville et se fit couronner à Sainte-Sophie. Au milieu de cette cérémonie, on remarqua qu'au moment où, pour se revêtir des ornements impériaux, il quittait son habit militaire, qui était une casaque rouge, il le remit dans les mains de Michel le Bègue, qui dans la suite devint empereur.

Une funeste coutume semblait condamner les princes détrônés à une mort violente. Cependant la vertu respectée de Michel Rhangabé mit un frein à l'audace criminelle de Léon; et, n'osant ni trancher ses jours, ni le priver de la vue, ni le faire mutiler, il le relégua dans un monastère de la Propontide, et lui assigna une pension qui fut mal payée : Michel, sous le nom d'Athanase, expia trente-deux ans dans ce cloître son aveugle et confiante crédulité.

Léon fit ses trois enfants eunuques, et leur permit de vivre près de leur père. L'orgueilleuse Procopie fut religieuse, et sous le voile elle pleura longtemps le diadème.

CHAPITRE III.

LEON V, DIT L'ARMÉNIEN.

(An 813.)

Règne de Léon V. — Invasion des Bulgares. — Perfidie de Léon. — Vengeance et mort de Crum. — Bataille entre Léon et Deucom, roi des Bulgares. — Victoire de Léon. — Nouvelle apparition des Bulgares. — Nouvelle victoire de Léon. — Mort de Deucom. — Horrible vengeance de Léon en Bulgarie. — Léon persécute les orthodoxes. — Son sage gouvernement. — Ambition de Michel le Bègue. — Son arrestation, son jugement et sa condamnation. — Suspension de son supplice. — Mort de Léon. — Élévation de Michel au trône.

Léon s'était élevé au trône par la trahison; ses artifices le firent nommer par les Grecs, *le caméléon;* mais il sut toujours se montrer généreux quand son intérêt l'exigeait : il récompensa magnifiquement ceux qui l'avaient servi avec zèle, donna le commandement de sa garde à Michel le Bègue, autrefois écuyer de Bardane avec lui, et confia une armée au général Thomas, ancien compagnon de son enfance.

Manuel, l'un des guerriers les plus distingués de l'empire par son courage et par ses vertus, s'était constamment opposé à ses projets : resté fidèle jusqu'au dernier moment à l'empereur détrôné, il devait tout craindre de son successeur et tout redouter dans une cour où l'on regardait habituellement comme des crimes le mérite, le talent et la probité.

Léon le manda près de lui : « Vous m'avez combattu, lui dit-il, et vous » aimiez mieux obéir à Procopie que de vous soumettre à moi. » — « Prince » répondit Manuel, Michel régnait, je l'ai défendu : vous régnez aujourd'hui ; à » présent que vous êtes sur le trône, regardez-vous la fidélité comme un délit » ou comme un devoir? » — « Vous verrez, reprit Léon, comme je sais me » venger d'un ennemi tel que vous; je vous donne le commandement en chef » des troupes d'Arménie. »

L'empereur se vit bientôt au moment de perdre le trône qu'il venait d'usurper; le roi des Bulgares, parcourant la Thrace sans aucun obstacle, la livra au pillage, laissa son frère assiéger Andrinople, mit en déroute un faible corps de troupes qu'on lui opposa, et parut à la tête d'une armée nombreuse sous les murs de Constantinople.

La consternation régnait dans cette ville; on négocia : Crum promit d'accorder la paix, pourvu qu'on lui payât un tribut annuel, qu'on lui envoyât une grande quantité de riches étoffes, et qu'on lui livrât un certain nombre de jeune filles grecques, à son choix.

Les courages étaient tellement abattus, que ces conditions honteuses auraient été acceptées; mais le roi en ajouta une autre : il voulut, pour prouver qu'il était maître d'entrer dans la ville et de renverser l'empire, qu'on lui permît d'enfoncer sa lance dans la porte Dorée de la capitale.

Léon, indigné, rejeta cette dernière proposition, et, dans le dessein de se défaire, par une perfidie, d'un ennemi qu'il n'espérait plus repousser par la force, il demanda au roi des Bulgares une conférence sur les bords du golfe : Crum l'accorda, et l'on convint que les deux monarques se rendraient à cette conférence, n'étant suivis chacun que de six personnes désarmées.

Le fourbe Léon avait fait cacher derrière une masure trois archers adroits, chargés de tuer le prince bulgare au moment qui leur serait indiqué. La conférence s'ouvre : Crum, descendu de cheval, s'assied à terre sans méfiance : mais bientôt, frappé des regards farouches de l'empereur, il aperçoit un signal qui l'inquiète, s'élance brusquement sur son coursier, fuit rapidement, et reçoit dans sa course plusieurs blessures dont aucune ne fut mortelle.

Un historien du temps, Théophane, excuse et loue même cette trahison; je ne sais s'il fut digne de l'honneur que lui fit l'Église en le plaçant parmi les saints; mais sa basse adulation, dans une si grave circonstance, mérite qu'on le mette au nombre des écrivains qui ont déshonoré l'histoire par leur servilité.

Si le crime était atroce, la vengeance fut terrible. Crum livra aux flammes toute la Thrace, toutes les rives du Bosphore, ruina un grand nombre de villes, s'empara de la riche Andrinople, réduisit ses habitants en esclavage, et emmena cinquante mille captifs au delà du Danube.

Léon, dans sa détresse, implora le secours de Charlemagne, qui conclut un traité avec lui, et lui envoya pour ambassadeurs Norbert, évêque de Rhége, et Ricoin, comte de Poitiers.

Cependant Crum, insatiable de vengeance, ayant rassemblé une immense armée, prit Arcadiopolis, dont il enleva tous les habitants, et s'avança rapidement vers Constantinople, qu'il était résolu de piller et de détruire. Mais le sort ne lui permit pas d'accomplir ce dessein; un vomissement de sang termina ses jours, et délivra l'empire de ce formidable ennemi.

Deucom, son successeur, montra la même haine, mais non le même génie : Léon, à la tête de toutes ses forces, marcha à sa rencontre (1), et lui livra bataille près de Mésembrie. Dans le premier moment rien ne résiste à la fureur des Bulgares; au premier choc ils enfoncent les Grecs qui fuient de toutes parts; mais Léon, dont la ruse fit toujours la force, ayant prévu cet échec, s'était placé avec une réserve sur une hauteur. Dès qu'il voit l'ennemi en dés-

(1) An 814.

ordre par l'ardeur de sa poursuite, il crie aux siens : « Compagnons, voici le » moment de la victoire; elle est à vous si vous secondez mon courage. » Soudain il charge en flanc les Bulgares, les met en déroute, en fait un carnage affreux, renverse de sa main Deucom, que ses officiers dérobent avec peine à la mort, emmène un grand nombre de captifs, et, chargé de dépouilles, revient en triomphe dans sa capitale.

L'année suivante, les Bulgares reparaissent plus nombreux. Léon, à leur approche, se retranche, feint d'être épouvanté, et disparaît avec sa garde.

La terreur se répand dans son camp; les Bulgares, se croyant certains de s'en emparer le lendemain sans combat, se livrent à la débauche, à la joie, s'enivrent, et s'endorment dans une funeste sécurité.

Léon était caché dans un bois avec un corps d'élite. Au milieu des ténèbres il fond sur le camp ennemi, y pénètre; les Bulgares passent du sommeil à la mort; l'empereur appelle à grands cris son armée, qui ne trouve plus que des vaincus à poursuivre et des fuyards à égorger.

Deucom périt dans ce massacre; aucun Bulgare n'échappe au carnage. Après cette victoire, Léon, sans laisser à l'ennemi le temps de se relever, entre en Bulgarie, passe au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes, et réduit leurs femmes en servitude.

Rien ne peut être comparé à l'atrocité de cette vengeance : les soldats grecs, furieux des outrages qu'ils avaient reçus, n'écoutaient ni la religion ni l'humanité, ne respectaient ni le sexe ni l'âge, arrachaient les enfants du sein de leurs mères, et les écrasaient sous leurs pieds.

Lorsqu'on fut las de détruire, le peu de Bulgares qui restaient demandèrent et obtinrent une trêve de trente ans. Pendant soixante-quatorze années la terreur la leur fit maintenir; leurs descendants tremblaient encore à la vue de la colline derrière laquelle l'empereur s'était retiré, et d'où il s'était élancé pour les détruire. Ils la nommèrent colline de Léon.

Ce prince, enivré de sa gloire, s'imagina que rien ne pouvait lui résister. Quelques moines fanatiques lui avaient prédit un long règne, s'il détruisait l'idolâtrie des images ; persuadé qu'il pouvait vaincre l'Église comme il avait vaincu les Bulgares, il persécuta les orthodoxes. Le patriarche Nicéphore prit leur défense et convoqua un concile.

Léon, irrité de la résistance des catholiques, chassa les évêques de cette assemblée, exila Nicéphore, et fit élire à sa place Théodote, soldat fameux par ses débauches; un concile d'iconoclastes légalisa les persécutions; les prêtres catholiques comparèrent la tyrannie de Léon à celle de Dioclétien.

On doit cependant convenir que, sous tout autre rapport, ce prince gouvernait l'empire avec justice et fermeté. Il abolit la vénalité des charges, éloigna l'intrigue de sa cour, honora le mérite, releva la discipline, répara les forteresses, adoucit les impôts, réforma les abus et fit fleurir les lois.

Un sénateur avait enlevé la femme d'un citoyen; il le livra aux tribunaux, et déclara incapable d'exercer aucun emploi le préfet qui avait laissé le crime impuni. On peut, avec raison, lui reprocher la continuation de l'atrocité des

mutilations et des supplices auxquels les coupables étaient condamnés; mais l'excès de la corruption du siècle semblait alors forcer la justice à effrayer ainsi ceux qui la bravaient.

Michel le Bègue, élevé aux premières dignités de l'empire par la faveur de Léon, travaillait à le renverser, intriguait contre lui, et le déchirait sans ménagement. L'empereur, qui l'avait toujours aimé, crut qu'il suffirait de l'éloigner de sa cour. Il l'envoya inspecter les troupes de l'Orient.

Michel, au milieu des camps, chercha les moyens de soulever l'armée, et ne dissimula plus son dessein de s'emparer du trône. Manuel, aussi fidèle à son serment qu'au premier, découvrit à l'empereur cette conjuration. Michel fut arrêté, jugé, convaincu et condamné à être brûlé vif dans le palais.

C'était la veille de Noël; l'exécution devait avoir lieu le lendemain; l'impératrice Théodosie, plus vertueuse que politique, plus généreuse que prudente, accourt et se jette aux pieds de son époux : « Seigneur, lui dit-elle, songez que » demain vous communiez; l'ordre d'une mort sanglante peut-il sortir d'une » bouche qui va recevoir un Dieu de paix? Ne profanez pas ce saint jour par » un supplice affreux; soyez clément comme la Divinité; ou, si vous ne » pouvez faire grâce, différez le châtiment, et que lss cris d'un mourant ne se » mêlent pas aux cantiques religieux. »

— « Vous le voulez, Madame, répondit Léon, je cède à vos prières; mais ce » délai sera peut-être funeste à vous et à vos enfants : vous voulez sauver mon » âme, et vous perdez mon corps. »

L'empereur, qui craignait les partisans nombreux de son ennemi, est agité la nuit par une vive inquiétude; il se lève au milieu des ténèbres, et pénètre sans bruit dans la prison du palais : il y aperçoit Michel dégagé de ses chaînes, et couché dans le lit de son gardien; un autre homme assis sur une chaise, semblait endormi près d'eux. Léon sort avec un geste menaçant.

Dès qu'il est éloigné, Théoctiste se lève; c'était le nom de cet inconnu renfermé avec Michel, son ami, et qui avait feint de dormir; il réveille le concierge, l'avertit de l'apparition de l'empereur, et le menace de le dénoncer lui-même, s'il ne l'aide à sortir du péril.

Le geôlier court avertir et appeler les conjurés : suivant la coutume, les prêtres de la chapelle, qui ne logeaient pas dans le palais, s'y rendaient tous les jours à quatre heures du matin pour y chanter les matines. L'usage de ce siècle religieux faisait aux empereurs les moins dévots un devoir d'y assister, et Léon, qui tirait vanité de sa belle voix, n'y manquait jamais.

Les amis de Michel, réunis par le concierge, se déguisent en prêtres, placent des poignards sous leurs surplis, et se cachent dans la chapelle. Le jour se lève, les prières commencent; l'empereur arrive et entonne une hymne, les conjurés s'élancent pour l'attaquer, se trompent, frappent le doyen du clergé, s'aperçoivent de leur méprise, et poursuivent Léon, qui s'était réfugié au pied de l'autel.

Ce prince, vaillant et doué d'une grande force, saisit la croix; avec cette arme il terrasse plusieurs de ses ennemis, et combat courageusement; mais

enfin, accablé par le nombre, il succombe, et, voyant le cimeterre d'un officier levé sur sa tête, il demande grâce au nom de la croix.

« Ce n'est pas le moment des grâces, répond le féroce conjuré; c'est celui » des vengances. » D'un premier coup il lui abat la main qui tenait encore la croix; du second il lui tranche la tête. On accable d'outrages la victime sanglante qu'on encensait la veille, on traîne son corps au cirque, et on le livre aux insultes de la populace.

Michel sort du cachot, il paraît en maître dans le palais; sa tête, qui allait être abattue, est couronnée; son bras, encore chargé de fers, reçoit le sceptre; et chacun admire en silence ce jeu de la fortune, cette brusque vicissitude du sort, ce contraste frappant de chaînes et de pourpre, de misère et de prospérité, juste emblème de l'étrange condition des princes et des peuples, dans ces temps affreux.

Toute la ville apprend à la fois avec stupeur que le juge, le souverain, est mis à mort, et le coupable condamné règne.

Michel, assis sur le trône, entouré d'assassins qui composaient sa garde, fait rompre à coups de marteaux les fers qui liaient encore ses mains. Dès qu'elles sont libres, il reçoit la couronne que lui donne le patriarche; il ordonne la mutilation des quatre fils de Léon, et les embarque avec l'impératrice, leur mère, sur un bateau, qui portait dans un sac le corps de Léon coupé par morceaux. On exila les infortunés dans l'île de Proté. Lorsque l'ancien patriarche Nicéphore apprit dans sa retraite la mort de Léon, prononçant d'avance l'arrêt de la postérité, il s'écria : « L'Église est délivrée d'un grand » ennemi, mais l'empire perd un grand prince. »

CHAPITRE IV.

MICHEL II, DIT LE BÈGUE.

(An 821.)

Règne honteux de Michel II. — Révolte de Thomas. — Il fait le siége de Constantinople. — Défaite de Thomas par Martagon, roi des Bulgares. — Levée du siége de Constantinople. — Fuite, mutilation et mort de Thomas. — Traité entre Michel et Louis-le-Débonnaire. — Conquête de la Crète par les Arabes. — Condamnation et fuite d'Euphémius. — Son élévation au trône par le calife, et sa mort. — Conquête de la Sicile par les Sarrasins. — Mort de Michel, remplacé par son fils.

Un empereur tel que Michel semblait destiné à rabaisser les Grecs au rang des Barbares, et à les faire tomber de la civilisation dans l'état sauvage. Ce guerrier, né dans une classe obscure parmi les Atthingans, peuplade ignorante et grossière, ne connaissait que les camps, les chevaux et les armes; il méprisait les lettres, bravait la religion; aucune vertu ne compensait ses vices; il regardait toute débauche comme permise, traitait audacieusement de fable la résurrection du Christ, voulait qu'on observât le sabbat des Juifs, plaçait Judas au nombre des saints, et, ne croyant l'autorité solide qu'en l'appuyant sur l'ignorance, défendait qu'on apprît à lire aux enfants du peuple.

Tous les hommes qui conservaient quelques idées d'honneur et de liberté gémissaient de se voir asservis par cet usurpateur. Thomas, l'ancien ami de Léon, commandait l'armée d'Orient : furieux de l'assassinat de son bienfaiteur et brûlant de le venger, il lève l'étendard de la révolte; toute la jeunesse belliqueuse de l'empire accourt sous ses drapeaux.

Ses cheveux blancs, sa figure vénérable, sa générosité, sa douceur, inspiraient le respect et l'amour; habile, courageux, éloquent, il méritait alors le trône; mais il cessa de s'en montrer digne dès qu'il voulut s'en emparer. La fortune, en le favorisant, le corrompit.

Les Sarrasins attaquaient dans ce temps l'Asie Mineure. Thomas fit une invasion en Syrie, et les effraya par cette diversion : ils négocièrent; mais, au lieu de se borner à leur accorder la paix, égaré par son ambition, il s'unit avec

eux, et leur promit un tribut, ainsi que la cession de plusieurs villes, à condition qu'ils l'aideraient à détrôner Michel.

Les Sarrasins acceptèrent ses propositions, le reçurent dans Antioche, le firent couronner par Job, patriarche de cette ville, et grossirent son armée d'une nuée de Barbares et de musulmans.

Celui qui, sacrifiant ses devoirs à son intérêt, livre son pays à l'étranger, conserve peu de vertu : cette première et capitale faute changea et dégrada le caractère de Thomas ; il devint débauché, cruel, avare, et livra au pillage toutes les villes qui refusaient de lui ouvrir leurs portes. Par ces violences, et surtout par son alliance avec l'ennemi, il rendit beaucoup de partisans à Michel.

Cependant il poursuit sa marche et ses projets, remporte quelques avantages, s'approche de la capitale et l'assiége.

Les habitants de Constantinople, à la vue du croissant qui brillait à côté des aigles, prennent tous les armes, et se défendent avec intrépidité; Thomas donne inutilement plusieurs assauts; on repousse avec fureur l'allié des étrangers; ses vaisseaux sont battus par la flotte impériale : malgré ces revers, il continuait opiniâtrément le siége, lorsque Martagon, roi des Bulgares, parut à la tête d'une armée pour défendre la ville.

L'empereur refusa vainement ce secours étranger, cet appui dangereux. Martagon, dont le but réel était de s'enrichir par le pillage, livra bataille à Thomas, le défit, et retourna dans son pays avec un grand nombre de prisonniers et de riches dépouilles.

Thomas, vaincu, leva le siége; poursuivi et atteint par Michel, il voulut imiter les ruses de Léon, son ancien maître, parut craindre son ennemi, et ordonna à son armée de se retirer dans un apparent désordre, dont il espérait profiter. Mais ses troupes étaient frappées de crainte; elles l'abandonnèrent, et leur fuite, au lieu d'être simulée, ne fut que trop réelle.

Thomas se réfugia dans Andrinople; il s'y défendit cinq mois; mais enfin les habitants, épuisés par la disette et par les fatigues du siége, le livrèrent à Michel. L'empereur le foula sous ses pieds, et ne lui accorda la mort qu'après l'avoir fait promener sur un âne et mutiler.

Les vengeances du vainqueur furent affreuses, il n'épargna aucun des partisans de son rival.

Les empereurs grecs, loin de chercher à combattre les empereurs d'Occident, leur montraient alors beaucoup de déférence et de respect. Michel informa Louis-le-Débonnaire des victoires qu'il venait de remporter, lui demanda le renouvellement de l'alliance entre les deux empires, et défendit vivement près de lui la cause des iconoclastes.

Louis garda le silence sur l'apologie des hérétiques; mais il signa le traité qu'on lui proposait (1).

Ce fut sous le règne de Michel que les Arabes s'établirent en Crète (2); après

(1) An 823. — (2) An 824.

avoir battu deux armées impériales, ils achevèrent la conquête de cette île, et y bâtirent la ville de Candie.

L'empire gémissait moins encore de la perte d'une riche province, que du joug honteux qu'un tyran faisait peser sur lui. Rien ne paraissait assez sacré à ce prince pour arrêter ses passions. Après la mort de Thécla sa femme, devenu follement épris d'Euphrosine, fille de Constantin Porphyrogénète, qui était religieuse, il contraignit le sénat à le presser de conclure ce mariage sacrilége, et força le patriarche à le bénir.

Euphémius, gouverneur de Sicile, voulut imiter cet exemple, et enleva une religieuse. L'empereur, qui regardait sans doute un tel crime comme un privilége impérial, condamna Euphémius à la mutilation; mais il échappa au supplice et se sauva chez les Sarrasins.

Le calife, avec dix mille hommes, ramena Euphémius en Sicile, battit les Grecs, et le proclama empereur. Il ne jouit pas longtemps de sa coupable fortune : le jour même où il recevait la couronne, deux officiers s'approchent de lui, et tandis que l'un saisit sa main avec respect, l'autre lui abat la tête (1).

Après une courte guerre, les Sarrasins, qui recevaient toujours des renforts, prirent Syracuse, et conquirent la Sicile, qu'ils gardèrent deux siècles (2). Maîtres de cette île, ils ravageaient la Calabre, couraient jusqu'aux portes de Rome, et profitaient de la division qui régnait entre les princes chrétiens, pour faire des conquêtes en Italie. Le pape Grégoire IV, continuellement menacé par eux, mit un frein à leurs incursions en fortifiant la ville d'Ostie.

Lorsqu'on apprit à Constantinople la perte de la Sicile, Michel, qui ne faisait pas plus de cas de la gloire que de la vertu et de la religion, dit à Irénée, un de ses principaux ministres : « Je vous félicite de n'avoir plus le soin d'administrer une île si éloignée; vous voilà délivré d'un grand fardeau. » — « Seigneur, répondit Irénée, il ne vous faut que deux ou trois soulagements pareils pour être vous-même débarrassé du fardeau de l'empire. »

Michel mourut en 829, d'une colique néphrétique; il avait opprimé les Grecs neuf ans. L'empire perdit sous ce règne la Crète, la Sicile et la Dalmatie. Théophile, son fils, lui succéda.

(1) An 827. — (2) An 828.

CHAPITRE V.

THÉOPHILE.

(An 829.)

Règne sévère de Théophile, fils de Michel II. — Son mariage avec Théodora. — Sa sévérité contre les concussions. — Son surnom d'*Infortuné*. — Origine de Théophobe. — Son commandement chez les Perses. — Succès du philosophe Léon. — Célébrité d'Alexis Musèle. — Sa disgrâce, ses souffrances, sa réhabilitation et sa retraite. — Magnificence de la cour de Théophile. — Invasion des Sarrasins. — Échec de Théophile. — Sa victoire sur les Arabes. — Nouvelle apparition des Sarrasins. — Bravoure et danger de Théophile. — Hardiesse de Manuel. — Ingratitude de Théophile envers Manuel. — Fuite de Manuel chez le calife. — Ses exploits. — Remords de Théophile. — Rappel de Manuel. — Sa magnanimité. — Révolte des Perses. — Guerre entre Théophile et le calife. — Défaite de Théophile. — Mort de Théophobe. — Mort de l'empereur.

Chaque page de l'histoire prouve l'absurdité de ce paradoxe cher aux courtisans, que l'ordre, incompatible avec la liberté, ne peut exister que sous le pouvoir absolu. Le règne des lois peut seul offrir quelque chose de fixe dans le sort des hommes ; sous le despotisme rien n'est stable ; tout y change perpétuellement, suivant les différents caractères des despotes ; la destinée des hommes y dépend de la volonté mobile des princes, de leurs vices, de leurs passions, et même de leurs caprices.

Lorsque Théophile monta sur le trône, tout dans l'empire prit une nouvelle face. Ce prince, frappé du mépris qu'inspiraient aux peuples les défauts de son père, poussa jusqu'à l'excès les qualités contraires à ces défauts. Sa justice fut de la dureté, son courage de la témérité.

Michel avait dû le trône à l'assassinat de Léon : les meurtriers s'attendaient à des faveurs ; Théophile les envoya au supplice.

Honteux du mariage sacrilége contracté par son père, il contraignit Euphrosine à rentrer dans son monastère. Le sénat, toujours servile, approuva le châtiment de cette impératrice, comme il avait applaudi à son élévation.

Quelques historiens racontent que l'empereur, voulant se marier, rassembla dans son palais un grand nombre de filles grecques, choisit la plus belle, nommée Théodora, et déclara sa préférence pour elle, en lui donnant une pomme d'or. D'autres croient ce récit fabuleux ; mais ce qui est certain, c'est

que cet usage, autrefois pratiqué dans quelques cours d'Asie, fut suivi dans des temps plus modernes par plusieurs souverains de la Russie.

Théophile, actif et sévère, se rendait accessible aux plaintes de tous ses sujets : il visitait fréquemment les marchés et les lieux publics, et maintenait la justice avec fermeté.

Un officier, l'abordant un jour hardiment, réclama, comme sa propriété, le superbe cheval que l'empereur montait. Une information exacte prouva que le gouverneur de l'Hellespont, qui s'en était emparé, n'en avait fait présent au prince que dans l'espoir de couvrir ses concussions. Le cheval fut rendu à son maître, et le gouverneur reçut le châtiment qu'il méritait.

L'empereur contraignit des généraux puissants à restituer des terres usurpées sur quelques couvents. Pétronas, capitaine de sa garde, avait insulté, maltraité une pauvre femme : Théophile le fit battre de verges; et ce qui prouve l'avilissement où les grands étaient alors tombés, c'est qu'après ce supplice Pétronas n'en conserva pas moins sa charge.

Dans l'espoir d'obtenir quelques faveurs, quelques emplois, ou des exemptions d'impôts, un homme, habitué à la corruption de la cour, voulut acheter la protection de l'impératrice, et lui envoya un vaisseau chargé de riches marchandises phéniciennes; l'empereur se les fit apporter, les vendit lui-même, en disant : « Vous voyez que ma femme veut faire de l'empereur un mar» chand. » Sa rigueur inspira tant de crainte que l'ordre se rétablit partout, et que bientôt on n'eut plus de plaintes à lui porter.

Le recrutement se fit sans obstacle; l'armée se soumit à la discipline sans murmurer. Ses nombreuses troupes et son courage le rendirent souvent victorieux; cependant quelquefois sa témérité et l'inconstance de la fortune lui firent éprouver assez de revers pour qu'on lui donnât, pendant un certain temps, le surnom d'*Infortuné.*

Plusieurs généraux habiles illustrèrent son règne : le plus marquant fut Manuel, célèbre par son courage, et non moins fameux encore par son incorruptible fidélité. Théophobe, issu des rois de Perse, fut également célèbre par ses grandes actions et par ses malheurs : le père de ce vaillant guerrier, s'étant dérobé au fer des Sarrasins, vécut longtemps pauvre et inconnu à Constantinople, où il avait épousé une maîtresse d'auberge; il y mourut. Son fils Théophobe fut découvert et reconnu par des nobles persans qui étaient venus chercher à la cour d'Orient un asile contre la haine des Arabes. L'empereur Michel, informé par eux de l'existence du jeune prince de Perse, lui donna dans son palais une éducation convenable à son rang. Il partagea les études et les jeux de son fils Théophile; celui-ci, monté sur le trône, décora du titre de patrice le compagnon de son enfance, et lui donna sa sœur Hélène en mariage.

Quelque temps après, trente mille Persans se révoltèrent contre les Sarrasins : leur chef, nommé Babec, périt dans un combat; ils appelèrent à leur tête Théophobe, qui justifia leur choix par des exploits nombreux; il devint bientôt la terreur des Sarrasins, et conçut l'espoir de relever le trône d'Artaxerxe.

Ce prince offrait, dit-on, dans toute sa personne, un modèle accompli de talents, de grâces et de vertus. Théophile l'envoya au secours des Abages, contre les Sarrasins : la victoire couronna d'abord ses armes; mais l'empereur, par faiblesse ou par jalousie, lui ayant donné pour collègue Bardas, frère de l'impératrice, ce général ambitieux, ignorant et envieux, rompit toutes les mesures de Théophobe; l'ennemi en profita, et les Grecs furent battus (1).

Les Arabes perdirent alors le calife Almamoun, célèbre par son amour pour les sciences et pour les lettres; la cour de Bagdad paraissait dans ce temps plus éloignée de la barbarie que celle de Constantinople. Léon, habile mathématicien et astronome, vivait ignoré dans une cabane à peu de distance de la capitale de l'Orient. Le calife écrivit au philosophe : « Le mérite est obscur » chez vous : venez nous éclairer; les Arabes vous respecteront et vous ren- » dront plus riche que les favoris de vos princes. »

Léon ne crut point pouvoir se rendre à l'invitation d'un ennemi, sans y être autorisé; il en informa l'empereur : de son côté, le calife offrit à Théophile la paix et *deux mille livres d'or*, s'il voulait lui céder ce savant homme.

L'empereur, jaloux de conserver un philosophe dont les étrangers lui découvraient la renommée et le prix, refusa les propositions du calife, chargea Léon de l'éducation de la jeune noblesse, et lui donna l'archevêché de Thessalonique.

Ce même Léon, qu'on surnomma le *philosophe,* ne se fit remarquer dans ses nouvelles et importantes fonctions que par sa passion pour l'hérésie des iconoclastes et pour l'astrologie. Il fut dans la suite chassé de son siége, regrettant sans doute une gloire que la pauvreté lui avait donnée, et que la fortune lui ôta. On peut juger de l'épaisseur des ténèbres qui s'étendaient sur l'Orient dans ce siècle, puisqu'un homme aussi médiocre que Léon y était admiré comme une lumière éclatante.

Les talents militaires périssent les derniers dans la décadence des peuples. Alexis Musèle, envoyé par l'empereur à la tête d'une armée en Sicile, gagna plusieurs batailles, prit plusieurs villes, et se fit une telle renommée, que Théophile le créa patrice, proconsul, le nomma maître des offices, lui fit épouser une de ses filles nommée Marie, et le décora du titre de César.

L'empereur était aussi inconstant qu'emporté dans ses affections et dans ses haines. La disgrâce de Musèle succéda bientôt à sa faveur : quelques Siciliens le calomnièrent; Théophile, déguisant son courroux sous des protestations d'amitié, le manda près de lui, le fit battre de verges, confisqua ses biens, et le jeta dans un cachot. Bientôt après, reconnaissant son erreur, il le tira de prison, lui restitua ses richesses, et voulut lui rendre ses dignités; mais Alexis, dégoûté d'une fortune dont il avait éprouvé si rapidement les vicissitudes, se retira à Chrysopolis, où il fonda un monastère.

La puissance et la richesse des grands s'accroissent toujours en proportion

(1) An 833.

de l'abaissement et de l'oppression des peuples; plus les nations s'appauvrissent, plus les cours deviennent somptueuses : rien n'égalait le luxe des Grecs, depuis que la vanité remplaçait chez eux l'indépendance et la fierté.

Un ambassadeur de Théophile étonna, par sa magnificence fastueuse, le calife Mutazem : dînant un jour chez le prince arabe, il ordonna à l'un de ses esclaves de laisser, comme par oubli, dans le palais, un superbe bassin d'or enrichi de pierreries. Il était facile de croire que ce bassin serait pris; en effet il disparut. Le calife voulait découvrir le voleur; l'ambassadeur traita ce larcin de bagatelle. Invité de nouveau au festin royal, il y porta un bassin plus magnifique que le premier. Le calife lui offrit de riches présents; il les refusa : « Eh bien, lui dit le prince, je vais vous faire un don que certainement » vous accepterez. » Il lui livra cent captifs grecs superbement vêtus. L'ambassadeur les reçut, mais à condition que le calife recevrait en retour cent prisonniers sarrasins, dont il brisa les fers.

Rien n'égalait l'éclat de la cour de Théophile : il fit bâtir à Constantinople un palais semblable à celui des califes de Bagdad, et qui le surpassait en magnificence : l'immense quantité de colonnes de marbre incrusté d'or, de vastes bassins revêtus de lames d'argent et remplis de fruits qu'on prodiguait au peuple, les statues, les bronzes, les voûtes dorées, qui décoraient cet édifice, éblouissaient les regards. L'empereur satisfaisait la vanité des Grecs, et leur passion pour les jeux publics; il n'épargnait rien pour les rendre plus nombreux et plus brillants. Cette nation, frivole et corrompue, semblait se consoler de tant de provinces et de villes perdues, en admirant les magnifiques églises et les riches palais qui s'élevaient chaque jour dans ses principales cités.

Si Théophile imita le luxe des anciens rois de Perse, il n'en eut ni la mollesse ni les vices; par un contraste remarquable, il aima toujours les fêtes et jamais les voluptés. Son caractère était porté naturellement à la générosité et même à la douceur; cependant les iconoclastes parvinrent à le rendre cruel. La résistance opiniâtre des catholiques blessa son orgueil : il grossit le catalogue de leurs martyrs, et il maltraita même l'impératrice qui favorisait le culte des images.

Appelé dans les camps par une invasion formidable des Sarrasins (1), il méprisa l'avis de ses généraux, qui lui conseillaient d'attaquer les Arabes pendant la nuit, afin de leur cacher le petit nombre de ses troupes. En vain il se signala par des prodiges d'audace et de valeur, il fut battu et entouré; sa perte semblait inévitable, lorsqu'au milieu de la nuit, par l'ordre de Théophobe, le camp retentit de cris de joie, d'acclamations et d'un grand bruit de trompettes; les Sarrasins surpris, épouvantés, croient qu'il est arrivé un renfort aux Grecs : ils se retirent; et l'empereur, ralliant ses troupes, revient librement dans la capitale.

La campagne suivante fut plus heureuse pour Théophile : il livra bataille, en

(1) An 836.

Cappadoce, aux Arabes, remporta la victoire, et, suivi de vingt-cinq mille prisonniers, rentra en triomphe dans Constantinople.

L'année d'après (1), les Sarrasins reparurent plus nombreux dans la même province : l'empereur les combattit encore ; mais, toujours entraîné par son ardeur impétueuse, il s'élança presque seul au milieu des ennemis. Manuel, qui le voit en péril, se fait jour avec quelques braves, et s'approchant de lui : « Prince, lui dit-il, ce sabre va vous ouvrir un large passage ; ne laissons pas » aux infidèles l'honneur de compter un empereur parmi leurs prisonniers. » « — Il serait plus honteux, répond Théophile, de leur donner le spectacle d'un » empereur fuyant devant eux. »

A ces mots, il se précipite encore sur leurs rangs. Manuel le rejoint, et, posant hardiment la pointe de son sabre sur la poitrine du prince : « Suivez- » moi, s'écria-t-il ; ou, si vous cherchez la mort, recevez-la d'un Grec et non » d'un Sarrasin. » Théophile cède à cette audace, suit son libérateur, et retrouve son armée, à la tête de laquelle il intimida tellement les Arabes, qu'ils refusèrent un second combat.

Quand la reconnaissance n'est pas un bonheur, elle devient un fardeau. L'ingrat Théophile, écoutant sa jalousie et la délation, crut que Manuel, qui lui avait sauvé deux fois la vie, aspirait à son trône : il résolut de lui faire crever les yeux. Ce général, averti à temps par des amis fidèles, prend la fuite, enlève les chevaux de toutes les postes, leur coupe les jarrets, se sauve chez le calife et lui offre de le servir pourvu qu'on ne le force pas à combattre contre sa patrie.

A cette époque le Korassan s'était révolté contre les Arabes : Manuel ne demande, pour réprimer cette rébellion, d'autres forces qu'une troupe de prisonniers grecs, dont il garantit l'obéissance. A cette condition le calife les délivre, les arme et les lui confie ; à leur tête il soumet les rebelles, subjugue les habitants des rives de l'Oxus, et extermine une foule de lions et de tigres qui, depuis quelque temps, changeaient une contrée voisine en désert.

La gloire de ce grand homme fit naître dans l'âme de l'empereur les regrets et les remords ; il l'invita à revenir près de lui. Manuel ne savait résister ni à la voix de son prince ni à l'amour de son pays ; mais pour obéir il fallait tromper le calife, qui ne voulait pas le perdre. Dissimulant pour la première fois ses véritables sentiments, il feint d'être irrité contre les Grecs, et conseille au prince musulman d'envoyer en Cappadoce, avec une armée, son fils Ouatheg, dont il demande d'être lieutenant.

On suit son avis, il part ; le gouverneur de Cappadoce, secrètement informé de son dessein, avait fait cacher un escadron grec dans un bois. Lorsque les Arabes sont arrivés et campés près du lieu désigné, Manuel sort du camp, sous prétexte d'une partie de chasse ; le fils du calife était avec lui ; parvenu à la lisière du bois, il appelle les Grecs, qui s'avancent ; embrassant alors le jeune prince arabe : « Rassurez-vous, lui dit-il, et retournez près de votre

(1) An 838.

» père; je ne veux point vous trahir, je ne vous quitte que pour obéir à mon » souverain. »

Le calife voulut se venger de cette désertion; mais ses efforts n'eurent aucun succès. Pendant cette campagne sans résultat, les trente mille Perses qui servaient dans l'armée grecque, mécontents de voir leur solde mal payée, se révoltent et veulent proclamer empereur Théophobe : ce jeune prince, aussi fidèle que vaillant, informe Théophile de ce complot : sa conduite généreuse ne fut payée que par une reconnaissance apparente et par une haine secrète.

Cependant, toutes les forces de l'empire s'étant réunies, l'empereur envahit la Syrie, défit les Sarrasins, porta ses armes jusqu'à l'Euphrate, prit un grand nombre de villes, et, malgré les supplications du calife, livra au pillage Sozo-Pétra, dans laquelle le prince arabe était né.

Le calife furieux appelle aux armes tous les musulmans, même ceux de l'Afrique, assiége Amorium, patrie de Théophile, la réduit en cendres, et livre une grande bataille aux Grecs, près d'Azimène en Phrygie. L'empereur disputa vaillamment et longtemps la victoire; mais enfin il fut battu et forcé de se retirer dans son camp. Les Perses, de nouveau révoltés, voulaient le livrer aux Sarrasins. Manuel découvrit la conspiration et fut encore son sauveur.

La guerre était poursuivie avec fureur par les chrétiens et par les musulmans. La mort du calife Mutazem donna aux Grecs un court repos. Ouatheg monta sur le trône de Bagdad (1). L'empereur jouit peu de temps de cette trêve; l'affaiblissement de ses forces lui a nonçait une mort prochaine. Comme il craignait que l'ambition du prince persan n'enlevât le sceptre à son fils, avant d'expirer il ordonna la mort de Théophobe et se fit apporter sa tête. Peu de moments après il mourut, agité, dit-on, par les tourments qui suivent les jouissances trompeuses d'une vengeance criminelle. Théophile avait régné douze ans. Grand dans ses défauts comme dans ses qualités, il rendit quelque éclat au sceptre et quelque solidité au trône.

(1) An 841.

CHAPITRE VI.

MICHEL III, DIT L'IVROGNE.

(An 842.)

Régence de l'impératrice Théodora. — Méprise du peuple en faveur de Manuel. — Magnanimité de ce général. — Décret pour la liberté des cultes. — Astuce du patriarche Jean. — Sa déposition et son départ. — Échec et victoires des Sarrasins. — Histoire de Basile. — Succès en Égypte. — Traité avec les Bulgares. — Conversion de ce peuple. — Règne tyrannique de Michel III. — Son départ pour l'armée et ses échecs. — Victoire sur les Sarrasins. — Mort du calife Omar. — Apparition et invasion des Russes. — Intrigues de Basile. — Son association à l'empire. — Mort de l'empereur.

La mort de Théophile ne laissait d'autre chef à l'empire qu'un enfant. L'empereur Michel était âgé de trois ans; mais la sage prévoyance du prince mourant avait confié le gouvernement et la tutelle de son fils à l'impératrice Théodora, en lui associant son frère Bardas, le patrice Théoctiste et Manuel, dont le noble caractère ne se démentait dans aucun temps ni dans aucune position.

Cet homme intrépide, habile, vertueux et fidèle, qui défendait ses princes dans le malheur et qui les sauvait dans le péril, était comme l'ombre de l'un des héros d'Athènes ou de Sparte, apparue au milieu de la Grèce corrompue et asservie.

Dès que Théophile eut fermé les yeux, Manuel convoqua le peuple dans le cirque et l'invita à prêter le serment d'usage : chacun, jugeant ce héros digne du trône, crut qu'il y montait, et que c'était à lui qu'on devait prêter ce serment; l'air retentit de cette acclamation unanime : *Vive Manuel! gloire et longues années à l'empereur Manuel!* « Arrêtez, s'écria le brave et modeste guerrier : vous avez un empereur; votre devoir, ainsi que le mien, est de lui obéir; mon ambition se borne à défendre son enfance; le seul honneur où j'aspire est celui de verser mon sang pour lui conserver le sceptre que le vœu de son père, l'autorité du sénat et vos suffrages lui ont transmis. *Vivent Michel et Théodora!* »

Ces derniers mots furent faiblement répétés; mais enfin le peuple, cédant à

ses instances, prêta le serment, et se retira rempli de respect et d'admiration pour cet homme généreux, qui refusait un pouvoir que tant d'autres, dans ces jours de désordre, usurpaient par des complots et achetaient par des crimes.

L'empereur Théophile, passionné jusqu'à son dernier soupir pour la cause des iconoclastes, avait fait jurer à Théodora de proscrire le culte des images; cette princesse, loin d'être retenue par cette promesse contraire à ses sentiments, et sans être arrêtée par l'opposition de la majorité du sénat et de la cour, éloigna d'abord de son palais le patriarche Jean. La violence de ce prêtre avait causé la persécution dont gémissait l'empire : délivrée de cet obstacle, elle fit discuter en sa présence par les deux partis cette question religieuse, si puérile aujourd'hui à nos yeux, mais qui alors divisait les Églises, les cités, les camps, les familles, et ensanglantait la guerre.

Les iconoclastes furent vaincus dans cette conférence; un décret rétablit le culte catholique et la liberté d'honorer les images. L'impératrice ordonna au patriarche de faire exécuter ce décret, en le menaçant de l'exil, s'il persistait dans son erreur.

Le pontife opiniâtre était fourbe autant que fanatique; il demande du temps pour méditer sa réponse, s'ouvre lui-même une veine, appelle du secours, et s'écrie que Théodora lui a envoyé des assassins. Le peuple, toujours crédule et turbulent, se soulève; on accourt près de lui, on veut voir sa blessure, elle le trahit; l'imposture est découverte; ses propres domestiques saisissent, montrent la lancette dont il vient de se servir; l'indignation succède à la pitié; le patriarche sort de la capitale accablé par la malédiction publique. Son départ fut le signal de la liberté; le sang cessa de couler, les victimes respirèrent, les cachots s'ouvrirent, les bannis rentrèrent dans leurs foyers. Méthodius, longtemps persécuté par lui, fut choisi pour le remplacer.

Un concile convoqué rétablit solennellement le culte des images; il mit fin a l'hérésie des iconoclastes, qui, pendant cent vingt années, avait été la cause de tant de querelles, de combats, de persécutions et de supplices.

Peu de victoires sur l'esprit de parti tournent, comme elles le devraient, au profit de la raison, et souvent parmi nous la chute d'une erreur n'est que le triomphe d'une autre. Les orthodoxes, cessant d'être persécutés, devinrent à leur tour intolérants : ils refusaient même de prier pour l'empereur défunt, et l'impératrice ne parvint à les fléchir pour la mémoire de son époux qu'avec le secours d'une fraude pieuse : Méthodius déclara que ce prince expirant lui avait fait connaître, par des soupirs et par des larmes, son repentir et sa conversion.

Les Sarrasins crurent pouvoir profiter de la faiblesse du gouvernement d'une femme pour achever la ruine de l'empire. Quatre cents vaisseaux, envoyés par eux contre la capitale, furent détruits par une tempête sur la côte de Lycie. Sept navires seuls échappèrent à ce désastre.

Les armes grecques auraient probablement été toujours heureuses, si Manuel eût commandé les troupes; mais dans les cours le mérite est rarement

en faveur, lors même qu'il est en place. Théodora lui préféra Théoctiste, le croyant plus dévoué, parce qu'il était plus souple et plus complaisant. Théoctiste, plus habile courtisan que guerrier, se fit battre par les Abages. L'année d'après (1), étant descendu en Crète avec une armée, il se laissa tromper par la fausse nouvelle d'une révolution survenue dans Constantinople; il abandonna ses troupes; les Sarrasins, auteurs adroits de ce faux bruit, profitèrent du désordre produit par l'absence du général, et détruisirent presque entièrement l'armée grecque.

Théodora confia encore une autre armée à Théoctiste (2). Il livra bataille près du mont Taurus, fut défait, perdit quarante mille hommes, rejeta la honte de ce revers sur son collègue Bardas, et conserva cependant à tel point la faveur de l'impératrice, que, pour le garantir de la haine publique, elle lui donna une garde.

On convint avec les Sarrasins d'une trêve et d'un échange de prisonniers : dans ce même temps (3) les Esclavons s'emparent de la Grèce. Le premier écuyer de Théodora, qui portait le même nom que Théoctiste, se montra plus habile que lui, et chassa les Barbares de cette contrée.

Le patriarche Méthodius étant mort, Nicétas, l'un des fils de l'empereur Michel Rhangabé, fut élu patriarche et prit le nom d'Ignace. Tandis que l'empire perdait peu à peu ses provinces, l'Église étendait ses conquêtes; à cette époque, les kosars, qui habitaient la Tauride, furent convertis au christianisme par Cyrille. Cet apôtre zélé instruisait aussi les Esclavons, et fut, dit-on, l'inventeur de leur alphabet.

La fortune, qui voulait retarder la chute de l'empire d'Orient, commençait alors à favoriser un homme de génie, né dans l'obscurité, et qui devait passer de la servitude au trône. Basile, que la flatterie s'efforça depuis de faire descendre, par son père, des Arsacides, et, par sa mère, de Constantin le Grand, avait reçu le jour dans une bourgade près d'Andrinople, au sein d'une famille de pauvres artisans. On le compta dans son enfance au nombre des captifs que Crum emmena en Bulgarie. Ces esclaves chrétiens, persécutés par les successeurs de Crum, brisèrent leurs chaînes, s'échappèrent, battirent les Bulgares qui les poursuivaient, et défirent encore une autre peuplade de Barbares nommés autrefois Onogours, et aujourd'hui Hongrois. Ces triomphes, dus au courage que donne le désespoir, les ramenèrent dans leur patrie.

Basile était alors âgé de vingt-cinq ans; on admirait en lui une vaillance intrépide, une haute taille, une grande beauté, une force prodigieuse; obligé de travailler pour vivre, il se rangea au nombre des domestiques du gouverneur de Macédoine; mais, comme ses gages n'étaient pas suffisants pour nourrir lui, sa mère et toute sa famille, il résolut de chercher fortune dans la capitale : l'homme qui devait bientôt y régner, s'y rendit à pied, y entra le soir sans argent, sans protecteur, sans asile, et se coucha sur les marches d'une église.

Le gardien du monastère l'aperçut, lui donna l'hospitalité, et le recommanda

(1) An 844. — (2) An 845. — (3) An 846.

à un parent de l'empereur, qui le prit pour son écuyer. Basile suivit son nouveau maître dans le Péloponèse, où il se distingua par sa bravoure. Tombé malade à Patras, il inspira de l'intérêt à une veuve nommée Daniélis. Cette femme, éprise de ses grandes qualités, le combla de présents et lui donna des terres en Macédoine, sous la seule condition qu'il adopterait un fils dont elle lui confia l'enfance.

Basile, revenu à Constantinople près de son maître, assistait un jour à un festin où se trouvait l'ambassadeur du roi des Bulgares. Cet envoyé se vantait d'avoir dans sa maison un domestique si vigoureux qu'aucun homme sur la terre n'avait pu le renverser. Basile, invité par son maître à lutter contre le Bulgare, le terrasse; le bruit de ce triomphe se répand dans la ville, flatte la vanité grecque, excite l'enthousiasme du peuple : partout on ne parle que de l'audace et de la force du jeune et beau Macédonien.

Dans ce même temps l'empereur venait d'acheter un cheval superbe, mais si fougueux qu'aucun de ses écuyers ne pouvait le monter. Basile promit qu'il le dompterait; il y réussit, et la charge de premier écuyer devint le prix de son adresse. Il se distingua bientôt à la cour par son esprit, dans les camps par son courage. Des guerres continuelles lui donnèrent l'occasion fréquente de justifier par des exploits les faveurs de la fortune.

La régence de Théodora fut signalée par des succès : lasse des pillages perpétuels des Sarrasins, elle envoya une flotte en Égypte. Les Grecs ravagèrent cette contrée, prirent Damiette, et rapportèrent en Orient un riche butin.

Bogoris, roi des Bulgares, croyait vaincre facilement un empire gouverné par une femme : il déclara la guerre, et accompagna cette déclaration d'une lettre dédaigneuse et menaçante. Théodora lui répondit : « J'irai au-devant » de vous; j'espère la victoire; mais si je suis vaincue, vous rougirez encore » de n'avoir triomphé que d'une femme. »

Sa fermeté surprit le Barbare et lui plut; il négocia; le traité fut conclu : l'impératrice lui demanda la liberté d'un moine nommé Théodore, que sa piété rendait alors célèbre; en échange, elle brisa les chaînes d'une sœur de Bogoris, prise trente-huit ans auparavant par Léon l'Arménien. Cette princesse captive était devenue chrétienne; elle convertit son frère.

Les Bulgares irrités se révoltent, et veulent tuer leur roi pour venger leurs dieux. Ils attaquent en foule le palais; Bogoris, portant une croix sur sa poitrine, sort avec cinquante hommes dévoués, fond sur les rebelles, les étonne, les épouvante et les disperse. Ce fut alors que l'impératrice, informée de cet événement, envoya Cyrille aux Bulgares; la ferveur du pontife acheva les conversions commencées par le courage du roi.

Un prince français, Louis, roi de Germanie, jaloux de cette conquête religieuse, chargea aussi quelques prêtres de porter l'Évangile chez ces Barbares, et, depuis ce temps, les Églises grecque et latine se disputèrent l'honneur de les avoir convertis.

Le jeune empereur Michel, en grandissant, annonçait déjà le règne prochain des vices et de la tyrannie. Sa mère voulut le marier avec Eudocie, fille d'un

patrice; le prince n'accepta sa main qu'à condition qu'il garderait en même temps pour maîtresse Ingérine, fille du grand trésorier (1).

Théodora dut prévoir, lorsqu'elle cessait de commander comme mère, qu'elle ne pourrait plus gouverner comme impératrice. L'intrigue, l'ambition, la flatterie, se groupaient autour du jeune empereur, encourageaient ses vices, caressaient son amour-propre, irritaient son orgueil; Bardas et le premier chambellan Damien remplirent le palais de leurs eunuques et des complices de leurs débauches.

Théoctiste, accusé de conspiration, fut poignardé en présence de l'empereur. Michel protégea les meurtriers; le crime régna, la vertu disparut de la cour. Manuel indigné s'éloigna, résolu de finir pieusement dans la retraite une vie héroïque.

Théodora descend du trône; mais avant de quitter le sceptre, elle accable Bardas, son frère, de reproches mérités, convoque les sénateurs, rend compte de son administration, et dit à l'assemblée : « Je quitte le gouvernement; on » voudra vous tromper par de faux rapports sur la fortune publique; pour » vous éclairer, j'ai fait venir ici les receveurs des finances : ils vous prouve- » ront que je laisse dans le trésor cent quatre-vingt-dix mille livres pesant » d'or et trois cent mille livres en argent. »

Ces richesses ne tardèrent pas à être dissipées. Michel se livra sans frein aux plus folles dépenses, aux plus honteuses débauches : bravant les lois, la religion et la nature, il blasphémait la Divinité, persécutait les Églises, donnait dans l'ivresse, au gré de ses fougueux caprices, l'ordre de décapiter, de mutiler, de brûler les hommes qui murmuraient ou gémissaient de ses désordres. Il chassa le patriarche Ignace, et voulut lui crever les yeux. Le pape prit cette victime sous sa protection. L'archevêque de Thessalonique osa faire des remontrances; le tyran insensé lui fit casser les dents. Le pape Nicolas, justement irrité, adressa une lettre menaçante à l'empereur; mais, aussi peu mesuré dans son style que le prince l'était dans sa conduite, il lui donnait le nom de Goliath, et se comparait lui-même à David.

Enfin, pour marcher complétement sur les traces des tyrans les plus odieux, l'empereur, ajoutant l'ingratitude à ses autres vices, insulta sa mère et la fit enfermer.

Cependant les généraux, formés sous les règnes précédents, maintenaient encore la gloire des armes grecques. Léon, à la tête d'une armée impériale, venait de battre en Asie les Sarrasins; Michel, jaloux d'une gloire qu'il ne peut atteindre, quitte son palais, accompagné de Bardas, paraît dans les camps, prend le commandement des troupes, assiége Samosate, et livre bataille aux Arabes, qui le défont complétement. Le reste de cette campagne ne fut qu'une suite de revers. Michel, poursuivi, pressé de toutes parts, perdit sa tente et ses équipages. Dans sa détresse il se souvint de Manuel, qui vivait encore, et le conjura de venir à son secours.

(1) An 854.

Cet illustre vieillard oublie son âge, ses affronts, les vices de la cour, l'ingratitude du prince; il quitte sa retraite, reparaît dans les camps, et rend le courage aux soldats en leur montrant son glaive victorieux et son front paré de nobles cicatrices.

On reprend l'offensive; mais dès que l'espoir rentre dans l'esprit léger de l'empereur, la présomption y reparaît également. Au mépris des sages avis de Manuel, il charge imprudemment les ennemis, qui le trompent par une fuite simulée. Bientôt il se voit attaqué de toutes parts, enveloppé et au moment de perdre la vie ou la liberté. Alors Manuel retrouve sa jeunesse : habitué à vaincre et à fixer la fortune, il s'élance sur les Sarrasins à la tête de cinq cents hommes d'élite; il enfonce les Arabes, dégage l'empereur et protége sa retraite.

Cette bataille avait détruit une partie de l'armée grecque; Omar profitant de sa faiblesse, dévasta et changea presque en désert la Cappadoce, le Pont et la Cilicie. Souvent le remède des maux se trouve dans leur excès. Le désespoir ranima enfin le courage des chrétiens; les armes étaient la seule richesse qui leur restât.

Ils se réunirent en foule: commandés par Pétronas, frère de Bardas, ils marchèrent contre les Sarrasins (1), leur livrèrent bataille près de Damas et remportèrent une victoire complète. Omar périt dans ce combat. Pétronas porta la tête de cet émir à Constantinople, et reçut dans le cirque les honneurs du triomphe (2).

Ce fut dans ce temps que l'Orient entendit parler pour la première fois d'un nouvel ennemi, d'un peuple destiné à partager dans la suite avec les Français, les Allemands et les Anglais, l'empire du monde.

Les Russes, descendus des bords glacés de la mer Baltique, après avoir conquis les vastes contrées situées entre le Volga, le Borysthène et la mer du Nord, parurent tout à coup sur les côtes de la mer Noire, et, la traversant avec témérité sur des barques légères, ils entrèrent dans le Bosphore; leurs noms inconnus, leurs costumes sauvages, leur vaillance féroce, répandirent la terreur dans la Thrace; ils la parcoururent comme un torrent, ravagèrent les environs de la capitale, se rembarquèrent chargés de butin, et emmenèrent au nombre de leurs captifs un évêque grec, qui porta en Russie les lumières du christianisme et les germes de la civilisation.

Cette soudaine et menaçante invasion, aussi rapide qu'effrayante, eut l'effet terrible et le peu de durée d'une tempête.

La cour d'Orient fut bientôt tourmentée par d'autres orages. L'ambitieux Basile, dont la faveur croissait journellement, suivait, pour arriver au pouvoir suprême, le chemin tortueux de l'intrigue : il rampait pour s'élever, et commençait avec honte une longue carrière qu'il remplit et termina avec gloire.

Indifférent sur les moyens de parvenir à son but, il répudia sa femme Marie, et prit pour épouse la maîtresse de l'empereur, Ingérine, dont Michel

(1) An 862. — (2) An 863.

était dégoûté. Par un scandaleux échange, il livra à ce prince, pour concubine, sa sœur Thécla ; ces liens criminels accrurent et affermirent son crédit.

Bardas en devint jaloux et résolut sa perte : l'adroit Basile le prévient; il persuade à l'empereur que Bardas veut le détrôner; Michel, méfiant et cruel par faiblesse, se détermine à faire périr son oncle, et l'invite à se rendre dans son camp, en Asie. On avertit Bardas du piége qui lui était dressé; mais cet homme orgueilleux, méprisant un prince inepte et débauché, compte qu'il l'intimidera par le nombre de ses amis et par le crédit qu'il a sur l'armée. Suivi d'une garde dévouée, il paraît audacieusement dans la tente de l'empereur; tous les courtisans tremblent; Michel, effrayé, dit à Basile : « Me lais- » seras-tu périr victime de ce traître? » Basile s'écrie : « Sauvons l'empereur ! » En même temps il tire son glaive et l'enfonce dans le sein de Bardas.

Un parti nombreux voulut le venger. A la tête des mécontents, le patriarche Photius, bravant à la fois le pape et l'empereur, excommuniait le premier comme hérétique, et voulait renverser le second du trône. La fermeté de Basile réprima les factieux. Michel l'associa à l'empire. Arrivé à cette élévation, qu'il avait achetée par des crimes, Basile, quittant le masque du vice, revint aux vertus dont l'ambition seule l'avait éloigné; mais, dès qu'il mérita l'estime publique, il perdit la faveur de Michel.

Ce prince inconstant poussa les caprices de son despotisme jusqu'au délire. Livrant sa confiance à un méprisable matelot, complice de ses honteuses débauches, il le nomma empereur, et, malgré les remontrances de l'impératrice, qui s'opposait à cet excès d'extravagance, il présenta ce ridicule Auguste au sénat.

Les sénateurs consternés gardèrent le silence; le siècle était si corrompu, que ce silence parut alors du courage.

L'empereur avait déjà tenté de faire assassiner Basile à la chasse. Celui-ci, certain que sa perte était jurée, résolut la mort du tyran.

La mère de l'empereur avait invité chez elle, pour un festin, son fils avec Ingérine, le nouvel Auguste Basilicin, et toute la cour. Michel, suivant sa coutume, se plonge dans l'ivresse. On se retire. Le prince est porté sur un lit dans une chambre éloignée. Au milieu de la nuit Basile y pénètre, suivi de quelques conjurés; il poignarde Michel, court s'emparer du palais impérial, y fait venir Ingérine, ordonne le supplice de Basilicin, renvoie l'impératrice Eudocie à sa famille, et fait enterrer sans pompe l'empereur dans l'église de Chrysopolis.

Michel mourut dans sa vingt-neuvième année. Sous son nom, tous les vices avaient régné vingt-cinq ans.

CHAPITRE VII.

BASILE DIT LE MACÉDONIEN.

(An 867.)

Règne de Basile. — Son sage gouvernement. — Victoire sur les Arabes. — Soumission des Esclavons. — Querelle entre les deux Églises. — Défaite des Sarrasins. — Guerre avec les Pauliciens et les Sarrasins. — Intrépidité et danger de Basile. — Dévouement du soldat Théophylacte. — Sa récompense. — Conquêtes de Basile. — Nouvelle attaque des Sarrasins. — Leur défaite. — Retour et triomphe de Basile. — Armement de Chrysochire, chef des Pauliciens. — Sa défaite et sa mort. — Conversion des Juifs. — Danger de Basile par la morsure d'un serpent. — Nouvelles victoires sur les Sarrasins. — Révolution religieuse à Constantinople. — Nouvelle attaque des Sarrasins. — Défaite d'Abdalla. — Succès des Arabes en Sicile. — Perfidie du lieutenant Léon. — Sa victoire sur les Arabes. — Son retour à Constantinople et sa punition. — Chagrins domestiques de Basile. — Intrigue d'un prêtre contre Léon, fils de l'empereur. — Justification de Léon. — Chute de Basile à la chasse. — Son délire et sa mort.

L'empire, au moment de périr dans une longue agonie, se voyait de temps en temps relevé par quelques guerriers d'un grand caractère. Basile fut l'un de ces hommes.

Tiré, par le sort, de la misère et de l'obscurité pour monter sur le premier trône de l'Orient, il sut faire oublier, par de grandes qualités, les intrigues qui l'avaient conduit à cette élévation et les crimes qui l'avaient couronné.

Exemple rare parmi les ambitieux! il jouit noblement d'une grandeur mal acquise, et la fortune, loin de le corrompre, l'épura. Si l'on vit encore quelques taches dans son caractère, elles appartinrent plus à son siècle qu'à lui.

Sous son règne, l'empire parut reprendre sa jeunesse et sa vigueur. Basile ferma pour quelque temps ses nombreuses plaies. Le désordre des finances fut la première blessure qu'il sonda et qu'il guérit.

En présence du sénat le trésor fut ouvert; on n'y trouva que trois cents livres pesant d'or. Les registres montrèrent la fortune publique épuisée par des profusions extravagantes; le sénat voulait faire restituer totalement des dons si scandaleux. L'empereur, opposé à une si violente réaction, obligea seulement les spoliateurs de la richesse du peuple à rendre la moitié de ce qu'ils avaient reçu. Cette restitution fut encore immense. Il prit ensuite une mesure plus

sage et plus productive pour enrichir le fisc en diminuant les impôts; il fit une sévère réforme de toutes les dépenses inutiles.

Le sort sembla vouloir aussi seconder ses vues; on découvrit dans la terre, en plusieurs endroits, de nouveaux trésors que la tyrannie et la terreur y avaient fait enfouir; comme ils n'avaient plus de maîtres connus, la caisse publique en profita.

La justice était depuis longtemps vénale; elle cessa de l'être : l'estime générale dicta le choix des juges. L'empereur leur assigna, ainsi qu'aux avocats, des traitements convenables, afin qu'ils pussent défendre gratuitement le faible contre le puissant, le pauvre contre le riche.

Il plaça même des fonds destinés à faire subsister le plaideur indigent jusqu'au jugement de son procès. Basile, accessible à toutes plaintes, ne déployait la force de son autorité que pour garantir le peuple de l'oppression des grands. Il contraignit les receveurs à éclaircir le style de leurs ordonnances, dont la perfide obscurité tendait un piége aux contribuables.

Ce prince juste et vigilant porta la lumière dans le chaos des lois, les abrégea, les réforma, les accorda, les classa dans un ordre méthodique, et les fit traduire en grec; on appela ce recueil les *Basiliques*.

Son administration active, prévoyante et ferme, fit renaître l'abondance par la sécurité, et la circulation des richesses par la liberté. Il jouit promptement du fruit de ses travaux. Un jour, selon sa coutume, s'étant rendu dans la salle d'audience, personne ne se présenta pour lui porter des plaintes. Une si rapide destruction des abus lui parut peu vraisemblable : il soupçonna quelques hommes puissants du projet d'écarter de lui la vérité, et envoya, pour la connaître, dans les provinces, des commissaires fidèles; mais leurs informations lui apprirent que partout en effet la crainte de sa justice avait fait cesser tout sujet de plaintes. Il en rendit à Dieu de solennelles actions de grâces; acte pieux et rare, le plus digne sans doute d'honorer la Divinité et le monarque !

Le patriarche Photius fut chassé, et remplacé par Ignace qu'on rappela. Un concile général condamna les iconoclastes, cassa les décrets du concile de Photius, et rétablit ainsi la paix dans l'Église, que gouvernait alors le pape Adrien II.

L'empereur, ayant ainsi replacé le trône sur des bases plus solides, se sentit assez ferme pour s'élancer au dehors, et pour repousser les ennemis nombreux qui menaçaient l'empire.

L'armée n'offrait à ses regards qu'une milice nombreuse, mais avilie, mal payée, mal armée, sans instruction et sans courage. Ses largesses rappelèrent sous les drapeaux les anciens soldats; il rétablit la discipline, régla la solde, et remit en usage les exercices antiques. Depuis quelque temps les manichéens, en grand nombre, étaient parvenus, sous le nom de Pauliciens, à se former en nation et en armée; unis aux Arabes, ils exerçaient en Orient d'affreux ravages; l'Occident était en proie aux fureurs des Sarrasins, qui dévastaient les côtes d'Italie. Ces fiers musulmans, profitant de la révolte des Croates et

des Esclavons, firent partir du port de Carthage des flottes et des troupes qui envahirent la Dalmatie et assiégèrent même Raguse. Basile arma cent vaisseaux, le patrice Oryphas les commanda; il battit les Arabes, délivra Raguse, contraignit les musulmans à retourner en Afrique, et inspira tant de crainte aux Esclavons qu'ils se reconnurent sujets de l'empire. Cette rapide conquête faisait espérer aux ambitieux des emplois, des gouvernements, des gains illicites. Basile possédait l'art peu connu de conserver par la justice ce qu'il avait acquis par la force. Il permit à ses nouveaux sujets de choisir eux-mêmes leurs préfets et leurs magistrats, et par là il s'attacha tellement ces peuples belliqueux, que ces anciens ennemis de l'empire devinrent ses plus zélés défenseurs.

Le roi des Bulgares, Bogoris, nouvellement converti, envoya des évêques au concile de Constantinople. Cette soumission à l'Église grecque le brouilla avec l'Église latine, et devint un long sujet de querelle entre l'Orient et l'Occident. Le concile avait décidé que la Bulgarie, qui faisait partie de l'empire grec, en dépendrait aussi sous le rapport de la religion; le pape soutenait que les Bulgares, comme chrétiens, s'étaient rangés sous sa juridiction : il menaça le patriarche d'excommunication. Les empereurs français soutenaient les prétentions de Rome; Basile, employant tour à tour l'adresse et la fermeté, prévint les effets de cette mésintelligence. Les petits princes d'Italie, divisés entre eux, appelaient stupidement dans leurs querelles intestines l'intervention des Sarrasins; ceux-ci, sortant en foule de Sicile et d'Afrique, s'emparèrent d'une partie de la Calabre, de Tarente et de Bari. Césaire, duc de Naples et lieutenant de Basile, les combattit et les défit; mais cet échec ne les empêcha pas d'assiéger Gaëte, qu'ils auraient infailliblement prise, si une tempête n'eût pas détruit leurs vaisseaux (1). Louis, empereur d'Occident, chassa les Arabes de Bénévent; mais il ne put les empêcher d'envahir la Toscane et de piller les côtes de la Méditerranée; ayant tenté vainement le siége de Bari, il fut poussé par les Sarrasins, qui ravagèrent le territoire de Naples et le duché de Bénévent. Le danger commun fait oublier toute rivalité : l'empereur Louis, qui craignait de perdre l'Italie, s'allia avec Basile, qui lui envoya Oryphas et une flotte pour le seconder. Leurs armées combinées prirent Bari; les Sarrasins furent chassés; Constantinople reçut leurs dépouilles, mais le général musulman et la garnison prisonnière restèrent au pouvoir de l'empereur d'Occident. Cette victoire, alors très-fameuse, devint un grand objet de jalousie et de contestation entre les deux empereurs. Ils se disputèrent l'honneur de ce triomphe. Basile reprocha vivement à Louis l'audace avec laquelle il s'arrogeait le titre d'empereur romain qui n'appartenait de droit qu'aux successeurs d'Auguste et de Constantin. Louis répondit avec justice et fierté que son titre était d'autant plus légitime qu'il le devait au choix libre des Romains; il invitait l'empereur d'Orient à cesser ces vains débats, à chasser l'ennemi commun de la mer Adriatique, se chargeant lui seul, disait-il,

(1) An 871.

de reprendre sur les Sarrasins la Calabre et la Sicile. Depuis ce moment Basile, redoutant plus dans l'Occident l'ambition des Français que celle des Arabes, favorisa secrètement les efforts des princes d'Italie, qui voulaient s'affranchir du joug de Louis. L'empereur se dédommagea en Orient, par de grands succès, du peu d'avantages qu'il avait retirés de son expédition d'Italie.

Il conclut avec les Russes un traité de paix, et adoucit les mœurs de ces belliqueux enfants du Nord, en propageant l'Évangile dans leur pays. Il négocia aussi avec les Pauliciens; mais l'opiniâtreté de ces sectaires rendit vaine toute démarche pacifique. Ligués avec les Sarrasins, ils portèrent leurs ravages jusqu'au pied des murs d'Éphèse et de Nicomédie. Leurs princes, Casbéas et Chrysochire, se montraient à la fois audacieux et habiles. Lorsque Basile leur offrit la paix pour épargner l'or et le sang de ses peuples, ils lui répondirent insolemment que, s'il ne voulait pas se contenter de régner sur les pays situés au delà du Bosphore, leurs armes sauraient l'y contraindre. L'empereur, irrité de cette insulte et d'une nouvelle invasion qu'ils firent dans le Pont, marcha contre eux. Son début ne fut pas heureux : il éprouva plusieurs échecs; et même dans l'un de ces combats, emporté par un courage trop ardent, s'étant élancé dans les rangs des Arabes, il se vit entouré, pressé, accablé, et au moment d'être pris ou tué. Tout à coup un soldat inconnu, perçant la foule des combattants, étonne l'ennemi par des prodiges de force et de courage, l'écarte, et sauve à l'empereur la vie et la liberté. Basile, comme tous les grands hommes, s'éclaira par ses revers, lutta contre la fortune, la dompta, rallia ses forces, vainquit ses ennemis, les chassa de leurs conquêtes, et revint dans sa capitale avec un grand nombre de dépouilles et de prisonniers. La reconnaissance de Basile était active comme son courage; il fit chercher partout le soldat qui avait modestement disparu après l'avoir si vaillamment délivré; à force de soins on le découvrit : c'était un Arménien nommé Théophylacte; l'empereur lui offrit d'éclatantes récompenses. « Seigneur, lui » dit ce modeste héros, je suis né pauvre; le sort ne m'a point destiné aux » dignités dont vous voulez m'honorer. Je n'ai point d'ambition, et je préfère » à toutes les faveurs de la fortune l'honneur de vous avoir servi; en exposant » ma vie pour sauver la vôtre, je n'ai fait que tenir mon serment et remplir » mon devoir. Si cependant votre générosité veut que je reçoive un prix pour » une action si simple, je ne vous demande que quelques arpents de terre » pour faire subsister ma famille. »

L'empereur lui donna un domaine impérial (1); et dans la suite, le sort, comme s'il eût voulu récompenser malgré lui son courage désintéressé, éleva au trône son fils Romain Lécapène.

Les exploits de Basile étendaient sa renommée dans l'Orient. Plusieurs princes, plusieurs villes secouèrent le joug du calife, et se soumirent aux lois de l'empereur. L'année suivante (2), Christophe, parent de Basile, à la tête d'un corps d'armée, prouva qu'il devait son grade à son mérite plus qu'à la

(1) An 871. — (2) An 872.

faveur. Il défit les musulmans, prit d'assaut Sozo-Pétra, et s'empara de Samosate. Suivi d'une foule de Grecs délivrés et armés par lui, il rejoignit l'empereur, dont l'armée campait sur les bords de l'Euphrate. Basile, décidé à porter au delà de ce fleuve les aigles impériales, qui depuis longtemps n'avaient osé en approcher, ne se laissa effrayer ni par la rapidité de la rivière, ni par le nombre des ennemis qui en défendaient le passage. Semblable à Trajan, à Probus, à Julien, il encourageait les soldats par son exemple, portait comme eux de lourds fardeaux, bravait la fatigue des marches et la chaleur du jour. Nul n'osait se plaindre des travaux que le prince partageait, ni mesurer les périls auxquels il s'exposait le premier. Enflammant toute l'armée par son exemple et par son courage, il franchit le fleuve, vainquit ses ennemis, emporta Rhapsaque d'assaut, se rendit maître de plusieurs places, ravagea de vastes contrées, et fit renaître jusqu'au fond de la Mésopotamie cet antique respect pour le nom romain, dont ses prédécesseurs affectaient ridiculement de se parer, et qu'il se montrait seul digne de porter.

Au bruit des ravages de ce torrent, les Sarrasins irrités réunissent toutes leurs forces près de Malatio, s'avancent pour l'attaquer, le rencontrent, lui présentent la bataille, et, par la violence de leurs cris, annoncent la fureur du combat. L'impétuosité des Arabes étonne les Grecs: ils plient : Basile, à la tête de quelques escadrons, les presse vainement de reprendre l'offensive; croyant l'exemple plus impérieux que le commandement, il s'élance, le sabre à la main au milieu des musulmans, les braves qui le suivent succombent sous la foule des Sarrasins. L'empereur, assailli de toutes parts, après des prodiges de bravoure, va périr au milieu des victimes nombreuses immolées par son glaive; mais, à la vue de son danger, les Grecs, honteux de leur crainte, se précipitent pour le délivrer. Leur terreur disparaît; leur courage se réveille; toute l'armée fond avec furie sur les Sarrasins, les enfonce, les disperse, les poursuit, et massacre tous ceux qui ne rendent pas leurs armes. Après cette victoire complète, d'autant plus glorieuse qu'elle avait été plus disputée, l'empereur revint en triomphe dans sa capitale; il y reçut, de la main du patriarche, une couronne de laurier.

Chrysochire était vaincu, mais non subjugué; ce redoutable chef des Pauliciens joignait à l'ardeur d'un soldat l'opiniâtreté d'un sectaire. Il leva de nouvelles troupes, et reparut bientôt en Cappadoce. L'empereur haïssait, méprisait cet ennemi, et le regardait comme un brigand; dans l'excès de sa colère, il lui échappa un trait de férocité qu'on aurait cru incompatible avec un si noble caractère, et qu'on ne peut expliquer que par les mœurs et par la superstition de ce siècle, à la fois religieux et barbare. Il demanda solennellement à Dieu, à saint Michel et au prophète Élie, la faveur de prolonger sa vie jusqu'au moment où il pourrait voir périr Chrysochire, et enfoncer lui même trois flèches dans sa tête.

Par ses ordres Christophe, chargé de combattre les Pauliciens, laissa Chrysochire consumer ses vivres, épuiser ses forces dans une guerre de chicane qu'il réduisit en affaire de postes, évitant habilement tout combat décisif. Cette sage

temporisation eut un plein succès; bientôt l'ennemi, dépourvu de subsistances et toujours harcelé, se vit forcé à la retraite; alors le général grec le poursuivit, attaqua sans cesse son arrière-garde, et, après avoir envoyé sur ses derrières un fort détachement, se précipita impétueusement au milieu de la nuit sur son camp. Les Pauliciens, surpris et battus, cherchent vainement leur salut dans la fuite; ils trouvent partout l'ennemi et la mort. Chrysochire seul, monté sur un coursier rapide, se fait jour et croit échapper à la fureur des Grecs; mais une profonde ravine l'arrête; un des guerriers qui le poursuivaient l'atteint, le renverse d'un coup de lance, lui coupe la tête et la porte à l'empereur, qui, voyant son vœu exaucé, se hâte de l'accomplir, et perce cruellement de trois coups de flèche la tête sanglante d'un ennemi dont la mort aurait dû désarmer la vengeance.

Basile, entraîné par la passion de son temps, aimait à convertir comme à vaincre; il essaya la force, la séduction, l'appât des honneurs et celui des récompenses pour engager les Juifs à embrasser le christianisme; plusieurs reçurent le baptême; mais l'autorité, qui peut tout sur les actions, perd sa force contre la pensée, et la plupart de ces conversions apparentes ne durèrent pas plus que le règne de l'empereur.

Ce prince, échappé comme par miracle aux plus redoutables dangers de la guerre, se vit, dans le sein de la paix, au moment de périr par le plus étrange accident : il visitait les travaux d'une église bâtie par ses ordres, et y faisait transporter un grand nombre de colonnes et de statues. L'une de ces statues représentait un évêque dont le bâton pastoral était entouré d'un serpent de bronze; l'empereur, ayant mis par hasard son doigt dans la gueule de ce faux serpent, fut mordu par un serpent véritable qui s'y était caché. L'art des médecins lutta quelques jours inutilement contre le venin de cette blessure, dont la guérison fut aussi lente que difficile.

Lorsque le prince fut rétabli (1), il reprit les armes, marcha en Cappadoce contre les Sarrasins, avec Constantin, son fils, les défit partout où il les rencontra, mit en fuite l'émir Apasdèle, jusque là l'effroi de l'Asie, pénétra dans les gorges du mont Taurus, et contraignit un autre émir, nommé Scémas, de se rendre à lui. Les Sarrasins, amollis par la fortune, ne montraient déjà plus la même habileté et la même vigueur que leurs aïeux : ils combattaient sans ordre, comme les Turcs le font aujourd'hui. Leur armée n'était qu'une milice mal organisée. Méprisant la science, confiant tout au destin, hardis dans les succès, abattus dans les revers, une défaite les décourageait, parce qu'ils l'attribuaient au courroux de Dieu. De tels ennemis n'opposaient que d'impuissants efforts à un prince habile, qui les attaquait avec tout l'art d'une tactique savante et toute la force de l'antique discipline. La difficulté des lieux rendit leur résistance plus longue dans la Cilicie; mais ces obstacles ne purent arrêter l'infatigable Basile; il gravit les rocs, surmonta les torrents, franchit les précipices; on eût dit qu'il donnait des ailes à son armée; il s'empara de toutes

(1) An 875.

les forteresses, ravagea le pays, força l'émir qui le gouvernait à la soumission, et revint à Constantinople chargé de riches dépouilles (1).

André le Scythe, son lieutenant, battit aussi les Sarrasins en Bithynie; un autre corps d'armée défit les Curdes, peuple barbare qui avait dévasté les rives de l'Euphrate. Un seul revers, suite d'un mauvais choix, interrompit le cours de ses triomphes. S'étant laissé séduire par la jactance d'un courtisan nommé Stypiot, qui s'était vanté de prendre la ville de Tarse, il lui confia des troupes : ce général malhabile les fit battre à la première rencontre, et leur donna lui-même le honteux exemple de la fuite. L'Occident était alors plus déchiré que jamais par des guerres étrangères et civiles. Les Grecs de Naples et de Salerne s'unirent aux Sarrasins pour piller le territoire de Rome. On vit même l'évêque de Naples se liguer avec les musulmans. Le pape, forcé à regret d'opposer à ses périls les armes des Français dont il redoutait l'ambition, courut en France implorer la protection de Louis le Bègue contre les Arabes et contre les Grecs.

A cette époque l'Église de Constantinople éprouva une étrange révolution : le patriarche Ignace venait de mourir; Photius, hérétique condamné et déposé, n'avait perdu ni l'espoir ni le courage; dévoré d'ambition, il n'était effrayé par aucun obstacle. Son caractère, à la fois audacieux et souple, savait braver toutes les résistances et prendre tous les masques. Feignant un grand repentir de ses erreurs, il fléchit le pape; affectant un zèle ardent pour le prince autrefois son ennemi, son artifice trompa l'empereur; tous deux lui rendirent la dignité de patriarche; enhardi par ce succès, il osa paraître dans un concile où tout semblait lui présager un accueil humiliant; mais l'adresse de ses discours et son éloquence persuasive fascinèrent tellement les esprits, qu'au lieu de reproches mérités il ne reçut que des éloges et des hommages (2).

Tandis que ses intrigues enlevaient à Basile un temps précieux, les Sarrasins, croyant l'occasion favorable, attaquèrent de nouveau l'empire. Abdalla, lieutenant du calife, entra en Cappadoce et en Cilicie; mais, loin de surprendre les Grecs, comme il l'espérait, il trouva toutes les positions fortes occupées, et toutes les villes en état de défense. Forcé à la retraite, il fut poursuivi, enveloppé et pris. Toutes ses troupes périrent dans le combat, à l'exception de cinq cents hommes déterminés, qui s'ouvrirent un passage le cimeterre à la main.

Les Arabes, plus heureux en Sicile, se rendirent maîtres de Syracuse (3) : la négligence de l'amiral Adrien avait été la cause de cet échec; l'empereur le destitua et le bannit. Les musulmans, fiers de ce triomphe, parcoururent l'Archipel avec une flotte nombreuse, et menacèrent Constantinople. Nicétas, commandant la flotte impériale, les atteignit près de Candie, les mit en déroute et leur brûla vingt vaisseaux; une autre escadre musulmane fut battue et détruite sur les côtes de Calabre. Enfin Procope, descendu en Italie, chassa

(1) An 876. — (2) An 880. — (3) Même année.

les Arabes de presque toutes les places dont ils s'étaient rendus maîtres. Les Sarrasins, pour réparer ces revers, réunissent toutes leurs forces, tentent un dernier effort, et livrent bataille aux Grecs. Le lieutenant de Procope, nommé Léon, était habile, brave, mais ambitieux et jaloux; il commandait une aile de l'armée, composée des troupes de Thrace et de Macédoine : au moment où les manœuvres savantes et le courage de Procope allaient décider la victoire, le perfide Léon se retire et dégarnit son flanc par cette défection; les Sarrasins se raniment, reprennent l'avantage, enfoncent les Grecs. Procope est vaincu et tué. Les Arabes poursuivent les fuyards; Léon revient dans ce moment contre eux, les charge, les défait, les détruit, prend Tarente d'assaut, et revient glorieux à Constantinople, où il s'attendait à de magnifiques récompenses; mais Basile, informé de sa trahison, le reçoit avec mépris, et le condamne à l'exil (1). Léon, furieux de voir ses espérances renversées, s'arme avec ses fils, assassine les officiers qui l'avaient dénoncé, et prend la fuite dans le dessein de chercher un refuge chez le calife; on le poursuit, on l'atteint; il se défend avec opiniâtreté, ses fils périssent dans le combat; il cède enfin au nombre, et revient enchaîné à Constantinople. L'empereur lui fit grâce de la vie : la perte d'un œil et celle de la main droite le punirent de ses perfidies (2).

Une nouvelle expédition, dirigée par Nicéphore, délivra enfin l'Italie, et en chassa totalement les Sarrasins.

L'empereur victorieux, régénérateur de l'empire, craint par ses ennemis, respecté par ses peuples, aurait joui pleinement d'une gloire égale à celle de ses plus illustres prédécesseurs, si la fortune n'eût empoisonné son bonheur par des chagrins domestiques d'autant plus amers qu'ils étaient mêlés de remords; ils lui rappelaient cruellement les sacrifices qu'autrefois l'ambition avait arrachés à sa vertu. Sa sœur Thécla, livrée par lui-même à l'empereur Michel, scandalisait la cour par ses débauches. L'impératrice Ingérine, ancienne concubine de Michel, ne montra pas plus de décence sur le trône que dans sa vie privée. L'empereur découvrit ses liaisons criminelles avec un officier subalterne de son palais; Basile ne voulut pas la punir, n'attribuant qu'à lui-même les malheurs qui suivaient la honte d'un tel choix.

La mort lui enleva Constantin, son fils aîné. Formé par ses leçons et par son exemple à la science des combats et du gouvernement, ce prince fut vivement regretté; on admirait en lui les vertus et les talents de son père, et sa jeunesse était exempte des erreurs qui avaient terni le commencement de la vie de Basile. Son frère Léon, devenu l'héritier du trône, s'attirait, à dix-neuf ans, l'affection publique. Un prêtre intrigant et fourbe, nommé Santabarène, vil agent du patriarche Photius, haïssait ce prince qui le méprisait. Le scélérat, par son adresse, s'était insinué dans l'esprit de l'empereur, et, prévoyant une disgrâce certaine si Léon régnait, il résolut de le perdre. Sa haine prit le masque perfide de l'amitié; ses assiduités, sa soumission apparente, vainquirent peu à peu les répugnances du prince; affectant un zèle ardent, il lui repré-

(1) An 884. — (2) An 885.

senta que l'empereur, au milieu d'une cour corrompue où le poignard avait fait tant de révolutions, exposait trop souvent sa vie aux piéges des ambitieux, au fer des assassins. « Les forêts, dit ce prêtre à Léon, sont remplies de brigands, » triste fruit de nos guerres civiles. Un usage ancien et absurde veut qu'aucun » de ceux qui suivent l'empereur à la chasse ne porte des armes; les princes » eux-mêmes sont soumis à cette loi. Je tremble pour les jours de votre père; » votre devoir est de le défendre contre des ennemis secrets et contre sa pro- » pre imprudence; croyez-moi, veillez sur sa vie. Sans lui donner d'alarmes, » suivez-le, ne le quittez pas, et portez toujours sur vous quelques armes » cachées. »

Léon suivit son conseil, et la première fois qu'il sortit pour accompagner son père à la chasse, il cacha un poignard dans sa botte. Dès que le traître le voit entrer dans la forêt, il accourt précipitamment près de l'empereur : « Seigneur, lui dit-il avec tous les signes du plus grand effroi, sauvez-vous; » votre fils, impatient de régner, s'est armé contre vous. » Basile, avec cette impétuosité, défaut commun aux grands caracteres, fait arrêter Léon : on visite ses vêtements, on trouve le poignard : l'empereur sans vouloir l'écouter, lui arrache les ornements impériaux, et le fait jeter dans une prison.

Santabarène voulait qu'on lui crevât les yeux; mais les instances et les larmes de plusieurs sénateurs obtinrent que le supplice fût différé. Les tortures n'arrachèrent aux officiers du prince et à son favori Nicétas que des témoignages de l'innocence de Léon et de son amour pour son père. La gloire et la probité d'André le Scythe ne l'exemptèrent point de la disgrâce que lui attira l'amitié du prince. Le malheureux Léon écrivait sans cesse les lettres les plus touchantes à l'empereur; Basile refusait de les lire. Tout le palais gémissait de sa rigueur. Santabarène l'obsédait : c'était un mur impénétrable entre le monarque et la vérité.

Un jour l'empereur, cherchant à se distraire de sa mélancolie, donna un festin aux grands de sa cour; tout à coup un perroquet, perché vis-à-vis de lui, répétant ce qu'il entendait dire de toutes parts depuis trois mois, s'écrie : *Hélas! hélas! innocent et infortuné Léon!* Ces accents frappent tous les convives; ils restent immobiles, silencieux, les regards fixés sur la terre; on n'entend sortir de leurs lèvres que des soupirs. L'empereur, saisi de surprise, les regarde avec émotion; enfin l'un d'eux, ne pouvant plus supporter le poids qui l'oppressait, éclate et dit : « Seigneur, la voix de cet oiseau nous condamne; » devrions-nous nous livrer à la joie des festins, quand l'héritier du trône » gémit dans un cachot? S'il est criminel, nous devons le punir; s'il est inno- » cent, notre silence est coupable. Écoutez votre fils, jugez-le, et qu'il cesse de » mourir à chaque instant, victime peut-être d'une noire calomnie. »

Cette voix courageuse réveille dans l'âme de l'empereur celle de la nature; son fils, amené en sa présence, lui parle avec la fermeté de la vertu. L'empereur, éclairé, reconnaît l'imposteur qui l'a trompé; il embrasse Léon, lui rend sa tendresse, ses honneurs, et rétablit André dans ses dignités. Le lâche Santabarène échappe par une prompte fuite au courroux de l'empereur;

et ce qu'on aura peine à croire, c'est que les intrigues de Photius obtinrent peu de temps après la grâce du traître : l'exil fut son seul châtiment.

L'empereur survécut peu à cette réconciliation avec son fils. Un vieux cerf, vivement poursuivi, s'élança un jour sur lui, perça sa ceinture avec son bois et l'enleva de cheval ; un veneur, en coupant cette ceinture d'un coup de sabre, le dégagea ; mais la commotion de sa chute et la violence du coup qu'il avait reçu, lui donnèrent une fièvre ardente : au milieu de son délire, il ordonne la mort du veneur qui a levé le sabre sur lui ; cet ordre barbare est exécuté ; car les hommes avilis obéissent au despotisme, même lorsqu'il a perdu la raison.

On dit que l'empereur, près de sa fin, agité par la fièvre et déchiré par le souvenir de l'assassinat qui l'avait placé sur le trône, croyait sans cesse voir devant lui l'empereur Michel, couvert de sang, qui lui découvrait sa blessure et s'écriait d'une voix formidable : « Que t'ai-je fait, Basile, pour m'égorger si » cruellement? » Au moment de perdre la vie, ce prince, retrouvant sa raison, dit à Léon et à ses autres enfants : « Défiez-vous de Photius et de Santabarène ; » leurs artifices et leurs calomnies ont creusé sous mon trône un affreux » abîme. » Apres ces mots il expira : son regne avait duré dix-huit ans (1).

Basile, avare du sang et de l'or de ses peuples, se montra toujours ennemi de ce luxe des princes payé par la misère de leurs sujets. « Un trésor acquis » par de lourds impôts, disait-il, n'est qu'une paille que le feu consume promp- » tement, et elle embrase tout l'édifice qui la renferme. » Il ne voulut devoir sa richesse qu'à son économie, sa grandeur qu'à ses actions, son éclat qu'à son caractère. Si on ne le vit pas totalement exempt de la superstition de son siècle, il le fut au moins d'intolérance.

Loin de céder à l'ivresse orgueilleuse que donnent aux esprits vulgaires une grande fortune et une élévation imprévue, il se plut à perpétuer la mémoire de son ancienne obscurité. Au milieu de la salle la plus magnifique du palais se trouvait un tableau où il avait fait peindre son triomphe ; on l'y voyait à genoux avec sa famille, remerciant Dieu de l'avoir tiré comme David de la pauvreté pour le placer sur le trône.

Le temps nous a conservé un de ses ouvrages portant ce titre : *Avis de l'empereur Basile à Léon, son cher fils et son collègue.* Cet écrit était regardé comme égal à celui d'Épictète pour la pureté du style, et supérieur par l'élévation des pensées. Cependant le mauvais goût des Grecs de ce temps s'y fait voir par une frivolité de formes qui contraste étrangement avec la gravité du fond : chacun des soixante-six articles que contient cet écrit commence par une lettre des mots de son titre.

Parmi les grandes qualités de ce prince, on doit compter la reconnaissance, vertu que les esprits vulgaires regardent comme un fardeau, et les grands caractères comme la plus douce jouissance. Basile, monté sur le trône du monde, n'oublia pas l'obscur gardien qui l'avait accueilli pauvre sur les mar-

(1) An 886.

ches de son église; il lui donna l'administration de Sainte-Sophie, et enrichit sa famille; la veuve Daniélis, qui l'avait protégé, reçut dans Constantinople les plus grands honneurs; il la traita comme sa mère; son fils obtint une grande dignité.

L'histoire, souvent sévère parce qu'elle est juste, ne doit-elle pas de légitimes éloges à la gloire d'un prince qui, dans ce siècle de lâcheté, de décadence, d'ignorance, de corruption et de crimes, se montra vaillant, habile, économe, généreux, juste, modeste et reconnaissant?

CHAPITRE VIII.

LÉON VI, DIT LE PHILOSOPHE.

(An 886.)

Règne de Léon VI. — Son amour pour Zoé. — Pouvoir de Stylien, père de Zoé. — Conquêtes des Hongrois. — Complot de Stylien contre Léon. — Mort de l'impératrice Théophano. — Mariage et mort de Zoé. — Nouveaux complots contre Léon. — Son amour pour une autre Zoé. — Naissance de Constantin VII. — Prise de Thessalonique par les Sarrasins. — Disgrâce, exil et mort d'Andronic Ducas. — Victoires de Constantin Ducas. — Régence d'Alexandre, frère de Léon. — Mort de Léon.

Basile, en laissant le trône à l'aîné de ses fils, lui avait associé son frère Alexandre. Cependant Léon régna seul : Alexandre se contenta de faire inscrire son som sur les lois et sur les monnaies, et de pouvoir se livrer sans frein aux plus excessives débauches.

Le patriarche Photius fut déposé, et Étienne, le troisième fils de Basile, le remplaça. L'empereur chargea André le Scythe, et plusieurs patrices, d'interroger Photius et Santabarène, dont il voulait se venger; on ne put trouver aucune preuve contre le patriarche. Santabarène, qui l'avait dénoncé comme instigateur du complot tramé contre les jours du prince, se rétracta; Léon, sans autre forme de jugement, envoya Photius en prison; Santabarène fut frappé de verges, et on lui creva les yeux : tous deux étaient coupables, mais on blâma leur châtiment, parce que leur condamnation, étant illégale, prêtait à la justice les couleurs de la haine et de la vengeance.

Les courtisans donnèrent à Léon le surnom de *philosophe*. Un amour médio-

cre pour l'étude justifiait peu ce titre, que ses mœurs le rendaient indigne de porter.

L'impératrice Théophano fut méprisée par lui, malgré ses douces vertus; il prit publiquement sous ses yeux une foule de concubines, et devint éperdument amoureux de l'une d'elles, nommée Zoé, aussi fameuse par ses vices que par sa beauté.

Zoé était mariée au patrice Théodore; elle l'empoisonna, afin de se livrer sans obstacle aux désirs du prince. Le père de cette femme impudique occupait dans le palais une charge d'huissier, que les Grecs nommaient *zaoutra,* mot dont les Ottomans ont fait depuis celui de *chiaoux.*

Léon vivait sous le joug de Zoé; elle était aveuglément soumise aux volontés de Stylien son père; et Stylien, en favorisant la criminelle intrigue de sa fille, gouverna l'empire.

Le chef de l'État n'était plus celui de l'armée; cependant, avec des succès balancés, quelques généraux, formés à l'école de Basile, soutinrent la vigueur militaire. Nicéphore repoussa les Sarrasins en Asie; son éloignement de l'Italie en augmenta les troubles; la flotte grecque fut battue par les Sarrasins.

L'armée de Macédoine éprouva un grand désastre; son général fut vaincu par les Bulgares, et tué. On vit revenir dans la capitale une foule de prisonniers grecs que les Bulgares renvoyaient avec mépris après leur avoir fait couper le nez (1). La Mœsie et la Pannonie tombèrent au pouvoir des Hongrois; ces hommes à demi sauvages, descendants des anciens Huns, étaient les plus féroces des Barbares. Cette nation, divisée en cent huit tribus de deux mille hommes chacune, combattait toujours à cheval : ils vivaient sans religion et sans lois; dans leur enfance, leurs mères tailladaient leurs visages, afin de les accoutumer à braver la douleur. Ils marchaient presque nus, et se nourrissaient de chair humaine ou de viande crue. Sombres, séditieux, rusés, plus prompts à frapper qu'à parler, atroces après la victoire, opiniâtres dans les revers, infidèles à leurs traités, n'estimant que leurs compatriotes, méprisant tous les autres peuples, ils furent pendant un siècle la terreur de l'empire et du nord de l'Italie : on eût dit que l'ombre d'Attila s'étendait avec eux sur la terre pour la ravager.

Léon, n'osant les combattre, négocia secrètement avec eux, sut, au moyen d'un fort subside, les déterminer à envahir le pays des Bulgares, tandis qu'il trompait ceux-ci par des démarches pacifiques.

Il tira peu de fruits de ses artifices. Siméon, roi des Bulgares, d'abord surpris et battu, reprit l'offensive, ravagea la Hongrie, et contraignit ensuite l'empereur à signer une paix honteuse.

Léon ne fut pas plus heureux dans ses intrigues intérieures que dans sa politique : espérant couvrir son concubinage d'un voile, il voulut, par de séduisantes promesses, engager le patrice Nicéphore à épouser Zoé; ce général, digne des anciens temps, refusa ces viles faveurs, perdit tous ses emplois et

(1) An 889.

conserva son honneur. Bientôt les périls de l'État le firent rappeler. Il repoussa les Sarrasins en Syrie : l'empire, que ce généreux guerrier défendit encore longtemps, honora sa vie et pleura sa mort.

Un autre général, nommé Symbatice, reconquit presque tout le midi de l'Italie; mais, voulant gouverner arbitrairement les peuples comme les troupes, sa tyrannie excita des soulèvements qui lui firent perdre bientôt les conquêtes dues à son courage (1).

Une nouvelle guerre avec les Bulgares fut signalée par de grands revers. Théodose se fit battre par eux; il périt dans le combat, et son armée fut détruite.

Le despotisme a besoin de gloire pour se soutenir; comme il a pour base la crainte et non l'affection, les ambitieux aspirent à le renverser dès que la fortune l'abandonne. Stylien et son fils, profitant du mécontentement que la dernière défaite avait excité dans le peuple, trament un complot pour tuer l'empereur la nuit, dans une de ses maisons de plaisance. Zoé, avertie par un léger bruit de l'approche des conjurés, réveille l'empereur qui se jette presque nu dans une barque, et se sauve à Constantinople. La vigilance de Zoé avait prévenu le crime; son crédit sauva les coupables.

Dans ce même temps l'impératrice Théophano mourut. Ses vertus formaient un parfait contraste avec les mœurs du siècle et les vices de la cour. Léon honora plus sa mémoire qu'il n'avait respecté sa personne; il fit bâtir une église et la décora du nom de cette princesse. Mais ses regrets durèrent peu. L'année d'après il épousa Zoé, qui ne jouit de son élévation que vingt mois; au moment où l'on voulait la placer dans le cercueil, on y lut ces mots gravés par une main inconnue : *Ci-gît une malheureuse fille de Babylone.*

Stylien, son père, n'étant plus soutenu par elle, fut convaincu de concussion et enfermé dans un monastère. De nouveaux complots menacèrent les jours de l'empereur : Samonas, qui les découvrit, devint patrice, grand chambellan et favori. D'autres conjurés attaquèrent Léon lorsqu'il entrait dans une église, et le blessèrent légèrement à la tête : sa garde le sauva et les punit.

L'empereur, après avoir encore épousé et perdu une Phrygienne nommée Eudocie, devint épris d'une nouvelle Zoé : il en eut un fils nommé Constantin, et éleva sa maîtresse au rang d'impératrice, au mépris des règles de l'Église, qui défendaient non-seulement les quatrièmes, mais les troisièmes noces. Le patriarche Étienne fut déposé, pour le punir de ses remontrances.

Tandis que ces inconstantes amours occupaient toutes les pensées de l'empereur, les Sarrasins, après avoir dévasté la Sicile et pillé l'Archipel, attaquèrent Thessalonique; Nicétas la défendit avec bravoure. Léon vint animer par sa présence les assiégés; mais il y arriva en litière, et la ville fut prise : c'était à cheval que Basile décidait la victoire.

L'empereur s'était retiré; les Sarrasins, après plusieurs assauts furieux et inutiles, approchèrent des murailles leurs vaisseaux sur lesquels se trouvaient

(1) An 89[illegible]

des tours élevées; Thessalonique, emportée de vive force, fut livrée au pillage. Les Arabes y commirent d'affreux excès et se retirèrent avec un énorme butin (1).

Eustache, général grec, aïeul de Romain Argire qui fut depuis empereur, répara ces revers : il battit sur mer et sur terre les Sarrasins. Un autre guerrier, Andronic Ducas, défendait aussi avec gloire les frontières de l'empire; mais Samonas, favori du prince et ennemi de toute vertu, le rendit suspect à Léon et le fit exiler. L'empereur, tardivement éclairé sur cette injustice, lui écrivit pour le rappeler. Un Arabe intercepta la lettre; le calife, prévenu par le délateur Samonas, envoya un détachement dans le lieu où résidait Andronic (2). Ce général tomba dans les fers des Sarrasins, et y mourut de misère. Son fils Constantin Ducas, plus heureux, se sauva, revint commander en Asie et vengea son père par de nombreuses victoires.

Léon, affaibli par l'excès de ses débauches, périt d'une dyssenterie, triste fruit de son intempérance. Le dernier événement de son règne fut une défaite de sa flotte par les Arabes (3). Au moment de mourir, il conjura les sénateurs et les grands de se souvenir d'un prince qui les avait gouvernés avec douceur; il donna la tutelle de son fils à son frère Alexandre.

Léon mourut dans sa quarante-sixième année; il avait régné vingt-cinq ans. Ses vices comme ses qualités n'avaient rien de grand; il dut ses succès à ses généraux, et ses fautes à ses maîtresses. Le temps nous a conservé un ouvrage de lui sur la tactique; cet écrit, peu utile aux progrès de la science militaire, n'a d'autre mérite que celui de faire connaître avec quelques détails les usages et les mœurs de ce siècle.

(1) An 904. — (2) 907. — (3) An 909.

CHAPITRE IX.

ALEXANDRE, CONSTANTIN VII, dit PORPHYROGÉNÈTE II.

(An 911.)

Régence et mort d'Alexandre. — Élection et mort de Constantin Ducas. — Massacre de ses partisans. — Rappel et gouvernement de Zoé, mère de l'empereur. — Guerre avec les Bulgares. — Défaite des Grecs causée par un accident. — Fuite du général Léon Phocas. — Prétentions de Romain Lécapène et de Léon au pouvoir. — Révolte de l'armée contre Léon. — Punition de Zoé. — Élévation de Romain au trône.

Constantin, né dans la fameuse chambre de porphyre du palais impérial, n'avait que six ans lorsqu'il monta sur le trône. Son oncle Alexandre devait gouverner pour lui, et n'en était pas plus capable; chargé d'un sceptre trop pesant, il le laissa tomber dans la fange. Par lui l'administration fut changée en anarchie, et la cour en mauvais lieu.

Ce prince, ignorant et débauché, donna les principales fonctions de l'État à des prêtres libertins et à des eunuques complices de ses vils plaisirs. Il remplit son conseil de charlatans et d'astrologues, exila le patriarche Euthymius, et rappela Nicolas pour le remplacer.

Siméon, roi des Bulgares, lui demanda son amitié. Alexandre montra dans sa réponse l'orgueil de l'ignorance et l'insolence de la lâcheté. La guerre se ralluma : Alexandre n'aurait pu la soutenir : une hémorragie termina au bout d'un an ce règne honteux, qui, s'il eût duré, aurait probablement été le dernier des empereurs grecs. Avant de mourir, il donna pour tuteurs à son neveu sept hommes incapables de gouverner; ce choix et les préparatifs hostiles du roi des Bulgares répandirent le trouble et l'alarme dans Constantinople (1).

Le patriarche Nicolas, l'un des tuteurs du jeune prince, redoutait encore plus l'ambition de Constantin Ducas, général de l'armée d'Asie, qu'il ne craignait l'invasion des Bulgares. Ses collègues, saisis de la même frayeur, écrivirent à Ducas pour le tromper, l'attirer et le perdre; ils l'engageaient à sauver l'empire, à se décorer de la pourpre, et à venir dans la capitale partager le trône avec le

(1) An 912.

jeune empereur. Ducas, se méfiant de leur sincérité, répondit d'abord avec une modestie feinte, et refusa les propositions des tuteurs; ceux-ci insistent, et par un serment dissipent ses doutes. Ducas, rassuré, arrive avec un corps de cavalerie, entre la nuit dans la ville et attend chez son beau-père les tuteurs qu'il invite à s'y rendre; ils ne viennent pas; Ducas, certain de leur perfidie, se rend au Cirque; on lui en défend l'entrée. Cependant, en dépit de tout obstacle, les sénateurs et le peuple le proclament empereur. Il marche au palais; mais, par une modération impolitique qui aurait dû suivre et non précéder la victoire, en ordonnant d'enfoncer les portes, il défend de tuer ceux qui les gardent. Cette hésitation encourage les assiégés; Jean Éladas, à la tête d'une foule de soldats et de matelots, l'attaque et le repousse; au milieu de la mêlée son cheval s'abat; Ducas tombe blessé; enfin, un soldat lui tranche la tête : trois mille de ses partisans, ainsi que plusieurs patrices, furent décapités; d'autres furent mutilés. Nicétas, complice de la rébellion, se sauva. Le rivage de la mer et les rues qui conduisaient au palais étaient bordés de potences; on y vit suspendu le brave patrice Égidas, ainsi qu'un grand nombre de sénateurs et d'officiers : galerie sanglante, affreux portique, emblème horrible du nouveau règne.

Ces querelles intestines permettaient peu de s'occuper des dangers extérieurs. Siméon vint assiéger Constantinople; mais, comme il n'espérait pas prendre d'assaut une ville si forte, il négocia; et le patriarche, au moyen de riches présents, persuada à ces Barbares de se retirer en Bulgarie.

Dans le même temps, le nouveau doge de Venise, Participate III, arriva dans la capitale de l'Orient pour faire confirmer son élection; quand il retourna dans son pays, les Bulgares l'arrêtèrent, et l'on fut obligé de racheter sa liberté.

Le jeune empereur redemandait toujours sa mère Zoé, exilée par Alexandre; les tuteurs cédèrent imprudemment aux vœux de cet enfant, et l'arrivée de cette femme ambitieuse fit une révolution (1).

En entrant dans le palais, Zoé s'empare hardiment de l'empire, donne l'ordre au patriarche de ne se mêler que des affaires religieuses; elle chasse les tuteurs, ne garde près d'elle que Jean Éladas, son complice. Zoé ne tarda pas même à briser cet instrument fragile; Éladas ne put supporter sa disgrâce et mourut de chagrin.

L'impératrice distribua les grandes charges de l'État à son frère Anastase et à quatre autres favoris.

La guerre avec les Bulgares continuait; Andrinople, trop populeuse pour être prise par la force, fut livrée par la trahison. Zoé se servit du même moyen pour la reprendre.

Depuis longtemps l'empire affaibli se défendait contre les Barbares plutôt en les divisant qu'en les combattant : les Patzinaces, peuple belliqueux, occupaient alors les contrées situées entre le Jaïk, le Don et le Borysthène; ils

(1) An 914.

franchirent ce dernier fleuve. Zoé se servit de leurs armes contre les Hongrois, les Bulgares et les Russes. Mais elle paya cher leur secours; ces nouveaux alliés demandaient avec audace ce que les Grecs timides n'osaient refuser.

L'impératrice, entourée d'ennemis, se délivra des plus redoutables en signant une paix honteuse avec les Arabes d'Afrique; elle leur paya un tribut annuel de vingt-deux mille pièces d'or. On conclut avec le calife de Bagdad un traité plus honorable; les prisonniers furent rendus de part et d'autre, et, comme le nombre des Sarrasins captifs surpassait celui des chrétiens, cet échange coûta au calife cent vingt mille pièces d'or.

Les troupes grecques, debarrassées de toute crainte de ce côté, marchèrent contre les Bulgares; on leur donna pour généraux Léon Phocas, fils du vaillant Nicephore, et Constantin l'Africain, échappés au massacre des complices de Ducas (1).

La virile Zoé inspecta les légions, et leur fit jurer sur la vraie croix de vaincre ou mourir. Six jours après, on atteignit l'ennemi près du fort d'Achéloüs, sur les bords du Danube. Les Grecs enfoncèrent d'abord les Barbares et se croyaient déjà triomphants, lorsqu'un accident imprévu leur enleva la victoire. Le général Léon, accablé de soif, étant descendu de cheval près d'une fontaine, son coursier s'échappa; les Grecs, voyant cet animal sans maître, crurent leur chef tué; le désordre suivit la consternation que répandait cette fausse nouvelle. Siméon, qui se retirait, s'aperçut de ce trouble, recommença le combat, trouva les Grecs découragés, les mit en déroute et en fit un horrible carnage. Les plus braves officiers, et parmi eux Constantin l'Africain, périrent dans la mêlée. Léon se sauva.

Quelques historiens attribuent ce désastre à une autre cause; ils disent que, pendant le combat, Léon apprit que Romain Lécapène, commandant de la flotte, s'était éloigné du Danube pour marcher sur Constantinople, dans le dessein d'usurper l'empire, et que, troublé par cette fausse nouvelle, il avait donné le signal de la retraite. Ce qui était vrai, c'est que Romain, brouillé avec Jean Bogas, qui amenait les Patzinaces à son secours, avait quitté par mécontentement les bords du Danube.

Le sénat jugea Romain, et le condamna, comme traître, à perdre la vue. Sa faute compromettait l'empire; mais Zoé avait vu l'accusé, et la beauté du coupable le sauva.

Siméon s'approcha de la capitale; Zoé fit sortir contre lui des troupes qui le repoussèrent, et Romain, par son courage, réhabilita sa renommée.

L'empire, gouverné par une femme et par un enfant, semblait offrir une proie facile aux ambitieux (2). Léon et Romain aspiraient tous deux au pouvoir suprême; l'un commandait la flotte, et l'autre l'armée : Léon avait pour lui sa naissance et un grand crédit sur le sénat ainsi que sur les troupes; Romain, remarquable par sa force, qu'il avait signalée en terrassant un lion,

(1) An 917. — (2) An 919.

joignait à un grand courage un esprit souple et rusé; le chef des eunuques lui livrait le palais, l'amour lui soumettait l'impératrice.

Théodore, gouverneur du jeune empereur, lui conseilla, pour se mettre à l'abri de l'ambition de Léon, de se jeter dans les bras de Romain; celui-ci, jurant un dévouement sans bornes, promit de s'opposer ouvertement à Léon.

Le grand chambellan, qui jusque là avait rempli les fonctions de principal ministre, présumant trop de son autorité, se rendit imprudemment sur la flotte, dans le dessein d'exiler Romain; mais l'amiral le fit jeter dans les fers.

Zoé, surprise de cette audace, redemande vainement son grand officier; ses envoyés sont reçus à coups de pierres; un grand trouble éclate dans sa cour; l'empereur déclare qu'il veut gouverner lui-même; il rappelle le patriarche Nicolas, ainsi que son tuteur Étienne, qui ordonnent à Zoé de sortir du palais.

L'impératrice, au lieu d'obéir, court à son fils, l'étonne par son audace, le touche par ses prières, l'émeut par ses larmes; le faible prince lui permet de rester, dépouille Léon de toutes ses charges, et par là unit contre son autorité ses deux ennemis les plus redoutables.

Léon se rend près de Romain, qui l'accueille avec une fausse cordialité; le même Romain, couvrant ses vues ambitieuses du voile de la soumission, demande à se justifier, et en même temps s'avance hardiment avec sa flotte, qui jette l'ancre au pied des murs du palais.

L'empereur effrayé se voit contraint de traiter Romain avec honneur; il reçoit son serment et lui confie le commandement de la garde étrangère. L'ambitieux général pousse adroitement ses avantages, enflamme le jeune prince pour sa fille Hélène, la lui fait épouser, et reçoit solennellement le titre de père de l'empereur.

Léon Phocas, jaloux de cette élévation, réunit ses troupes, prend une attitude menaçante, et couvre de soldats les rives du Bosphore. Tandis qu'il travaille à les animer contre l'usurpation de son rival, un secrétaire de la cour, déguisé, répand dans le camp une proclamation impériale qui apprend aux légions qu'on les trompe, qu'on leur fait attaquer le trône qu'elles croient défendre, qu'elles doivent regarder Romain, non comme l'ennemi, mais comme le père de l'empereur, et qu'enfin Léon est le seul traître à punir.

Le succès de cet artifice fut complet; l'armée soulevée arrêta Léon et lui creva les yeux. Trois officiers de son armée s'étaient rendus au palais pour assassiner Romain; ils furent découverts et punis.

Depuis longtemps l'ingrat Romain avait sacrifié l'amour à son ambition; Zoé, furieuse, voulut l'empoisonner; elle fut trahie, rasée et renfermée dans un cloître.

Romain brisait tous ses appuis dès qu'ils cessaient de lui être utiles; il exila le gouverneur Théodore qui avait commencé sa fortune. Maître absolu de l'esprit d'un empereur âgé de quinze ans, le sceptre manquait seul à ses désirs; son jeune et faible maître le lui donna, et le fit couronner par le patriarche (1).

(1) An 919.

Depuis ce moment Romain gouverna seul et laissa le jeune Constantin se livrer à l'étude dans une retraite paisible. On la lui fit seulement quitter pour assister, comme un simulacre d'empereur, au couronnement de Théodora, femme de Romain, et à celui de Christophe, leur fils.

CHAPITRE X.

ROMAIN LÉCAPÈNE.

(An 920.)

Règne de Romain Lécapène. — Conspiration contre lui. — Événements au dehors. — Entrevue de Romain et de Siméon, roi des Bulgares. — Association des fils de Romain à l'empire. — Triste sort de Porphyrogénète. — Révolte des Mainotes. — Leur défaite. — Nouvelle guerre avec les Bulgares. — Mort de Siméon. — Paix avec les Bulgares. — Théophylacte, fils de Romain, est élu patriarche. — Sa conduite scandaleuse. — Invasion des Russes. — Leur défaite sur mer et sur terre. — Baptême d'Elga, veuve du czar. — Exploits et disgrâce de Curcuas. — Conspiration contre Romain. — Sa déchéance et son enlèvement. — Réinstallation de Constantin Porphyrogénète sur le trône.

Romain employa tous ses efforts pour rétablir la concorde entre l'Église grecque et le pape Jean X. L'élévation de cet ambitieux guerrier avait été trop rapide pour ne pas exciter de vifs mécontentements. Plusieurs conspirations en furent la suite. On les découvrit et l'on en punit les auteurs.

La fortune ne favorisa point les armes du nouvel Auguste. Les Bulgares battirent deux fois les Grecs. Une révolte enleva momentanément la Calabre à l'empire. Un autre soulèvement troubla le repos de l'Asie; mais le patrice Bardas Bogas, chef des rebelles, se laissa vaincre et désarmer.

L'empereur avait cessé d'être heureux depuis qu'il était couronné. Sa femme Théodora mourut; Siméon assiégea Andrinople et s'en empara; une victoire sur la flotte d'Afrique, près de Lemnos, parut une faible compensation pour tant de revers.

Le désir de terminer une guerre désastreuse décida Romain à demander une entrevue au roi des Bulgares. Elle eut lieu; les Grecs y portèrent un luxe orgueilleux, et les Bulgares une sauvage fierté. Comme Siméon était converti, l'empereur employa contre lui les armes de la religion, et le conjura au nom

du Christ de ne pas verser le sang des chrétiens. Siméon, touché de ses prières, promit de signer la paix et se retira (1).

Romain, croyant consolider son trône, associa à l'empire ses deux fils, Étienne et Constantin. Porphyrogénète, dépouillé par eux, se résignait alors à son infortune, et semblait, par la simplicité de ses mœurs, plutôt né pour la vie privée que pour la pourpre.

Romain, abusant de sa douceur, ne lui accordait qu'un traitement si modique, que ce jeune prince se voyait réduit à vivre de son talent, comme un simple artiste, et à vendre ses tableaux pour satisfaire ses besoins.

On vit à cette époque un peuple, autrefois célèbre, sortir de sa longue obscurité et jeter encore quelque éclat. Les descendants des Spartiates, mêlés à des Esclavons établis dans leur pays, levèrent l'étendard de la révolte; ils avaient longtemps défendu leurs dieux et leur liberté. Quelquefois vaincus, jamais soumis, ils résistèrent aux forces de l'empire. Ces peuples, dès lors cantonnés dans les défilés du mont Taygète sous le nom de Mainotes, payèrent un tribut à l'empereur et gardèrent leur indépendance. Ils sont encore aujourd'hui séparés des autres nations : on dirait que l'air de leurs montagnes conserve en eux l'esprit libre et fier de leurs ancêtres; la puissance ottomane, qui entoure ces âpres républicains, les comprime, mais ne peut les subjuguer.

Romain, après les avoir combattus, porta de nouveau ses armes contre les Bulgares, qui lui disputaient la Servie : Siméon perdit une bataille en Croatie, et en mourut de chagrin; son fils Pierre épousa Marie, petite-fille de Romain; elle fut le gage de la paix entre les deux nations.

Les souverains de l'Orient ne respectaient guère plus les lois religieuses que les lois civiles. La dignité de patriarche étant devenue vacante, Romain y nomma un de ses fils, Théophylacte, quoiqu'il fût encore enfant. Ce jeune pontife, qui ne connaissait de culte que celui du plaisir, introduisit dans les offices, pour en écarter l'ennui, des chœurs, des ballets et des hymnes profanes, et cet étrange usage dégrada, pendant près de deux siècles, l'Église grecque.

Rien n'égalait, dit-on, le luxe indécent de ce jeune patriarche; ses écuries renfermaient deux mille chevaux, et plusieurs fois il interrompit le sacrifice divin pour aller les visiter.

Sous ce règne si peu glorieux, un seul général, nommé Curcuas, fut pour l'empire une barrière inébranlable contre les Sarrasins (2).

Bientôt un orage formidable, venu des glaces du Nord, menaça de nouveau Constantinople; les Russes, conduits par les princes de Novogorod et de Kieff, descendirent le Borystène, franchirent les cataractes de ce fleuve, et, bravant sur leurs barques légères les tempêtes de la mer Noire, parurent à l'entrée du Bosphore. Une partie de leurs forces châtia les Patzinaces qui avaient pillé leurs commerçants. Inger, czar des Russes, débarqua une autre armée en Thrace, et y renouvela les horribles férocités des Huns.

(1) An 926. — (2) An 941.

Théophane, commandant de la flotte grecque, l'arme en diligence, fond à l'improviste au milieu des barques russes, y lance le feu grégeois et les détruit entièrement. Au même moment Curcuas, arrivant à la tête des troupes d'Asie, attaque les Russes debarqués, et en fait un grand carnage; à peine quelques-uns d'entre eux, échappés à ce massacre, purent porter en Russie la nouvelle de ce désastre.

Quatre ans après, Elga, veuve d'Inger, vint pacifiquement à Constantinople, reçut le baptême et prit le nom d'Hélène. Curcuas, vainqueur des Sarrasins et des Russes, continua ses brillants exploits, s'empara de plus de mille forteresses, étendit les frontières des Grecs jusqu'au Tigre, et fut décoré par ses soldats du titre de nouveau Bélisaire.

Son frère Théophile imita sa valeur brillante, partagea sa gloire, et mérita le surnom de Salomon de l'Asie. Il fut aïeul de Jean Zimiscès qui régna dans la suite.

Les camps étaient alors le vestibule du palais impérial. La gloire de Curcuas excita la jalousie et la crainte de Romain. Ce prince le priva de ses emplois et lui donna pour successeur Panthérius, dont la naissance était le seul mérite.

Les Sarrasins faisaient avec succès la guerre contre Hugues, roi d'Italie; l'empereur lui envoya des secours, et, voulant avilir son ancien maître, qu'il avait dépouillé, il força le fils de Porphyrogénète à épouser la fille naturelle de Hugues.

Cependant Romain perdait ses forces, et commençait, dans sa vieillesse, à connaître la dévotion et les remords. A la même époque, Constantin Porphyrogénète, ennuyé de sa honte, voulut sortir de sa retraite et ressaisir le sceptre; ses intrigues réussirent à engager Étienne, fils de Romain, à conspirer contre son père. Un moine, nommé Basile, âme du complot, y fit entrer plusieurs grands de l'empire.

Un voile impénétrable couvre la conjuration; au milieu de la nuit, Étienne, avec ses complices, pénètre dans l'appartement de son père, le menace de la mort s'il jette un cri, l'enveloppe dans son manteau, et l'emporte dans l'île de Proté, où on le contraint de prendre l'habit monastique (1).

Un frère d'Étienne, nommé Constantin, avait refusé d'entrer dans la conspiration. Dès qu'il en apprit le succès, il accourut pour en profiter. Ces deux rebelles croyaient régner; mais le peuple, sur le faux bruit de l'assassinat de Porphyrogénète, se souleva, s'arma pour le venger, et ne s'apaisa qu'en le voyant paraître.

L'empereur, rétabli dans son pouvoir par le vœu unanime des peuples, laissa aux enfants de Romain le titre de César; ses propres fils reprirent sur eux le rang que l'usurpateur leur avait ôté.

Romain jouit, dit-on, dans sa retraite, avec résignation, d'un repos et d'un bonheur qu'il avait vainement espérés sur le trône pendant vingt-cinq ans.

(1) An 944.

CHAPITRE XI.

CONSTANTIN VII, DIT PORPHYROGÉNÈTE II.

(An 944.)

Portrait de Constantin VII. — Punition des fils de Romain. — Pénitence et mort de Romain. — Conspiration et exil de ses fils. — Sage gouvernement de Constantin. — Ambassade de Béranger, roi d'Italie, à l'empereur. — Tableau du luxe de la cour lors de cette réception. — Mariage de Romain le Jeune. — Action remarquable d'un curé. — Succès et revers des Sarrasins. — Solennité du triomphe renouvelée par Constantin. — Empoisonnement de l'empereur. — Victoire sur les Hongrois.

Le gouvernement d'un ancien prince, décoré depuis trente-trois ans du titre impérial sans en exercer l'autorité, offrit aux hommes un spectacle nouveau : on avait vu le trône occupé quelquefois par des orateurs, par des magistrats, rarement par des philosophes, plusieurs fois par des femmes ambitieuses, presque toujours par d'audacieux guerriers; Constantin fut un empereur artiste.

Peintre, poète, compilateur, musicien, il préférait la lyre, la plume et le pinceau au glaive, l'étude à l'ambition, et les livres aux lois.

Comme, il était humain et juste, on l'aima, et tout ce qui émanait de sa propre volonté fut approuvé; mais il fit peu de choses par lui-même; les petits détails absorbaient son esprit minutieux; et son caractère trop faible laissa les choix importants et les grandes affaires à la merci des volontés hautaines de sa femme Hélène et de quelques favoris puissants.

Les partisans de Romain furent éloignés; Bardas Phocas, dont le fils Nicéphore monta dans la suite sur le trône, fut placé à la tête des armées.

Les fils de Romain, Étienne et Constantin, qui tous deux étaient Césars, aspiraient secrètement à l'empire. Hélène les avait aimés comme sœur, mais elle les craignait comme impératrice, prévoyant qu'ils renverseraient son époux avec moins de scrupule encore qu'ils n'avaient détrôné leur père.

Porphyrogénète partagea ses craintes : docile à ses conseils, il les invita à un festin, les fit arrêter, raser, et les contraignit de prendre l'habit monastique. Ces deux fils ingrats, et presque parricides, furent envoyés dans le même couvent où Romain avait été relégué par leur ambition criminelle.

Cet empereur détrôné, plus estimable sous le froc que sous la pourpre, vivait tranquille dans sa retraite; il reçut avec une bonté maligne ses fils coupables et consternés, les appela en riant ses confrères, et leur offrit de partager avec lui son eau fraîche et ses légumes, comme il avait autrefois partagé l'empire avec eux; prenant ensuite un ton plus grave, il leur dit : « Dans mon humble » état, servant Dieu et les pauvres, je me trouve plus roi que sur le trône; » car alors mes passions me dominaient, et aujourd'hui je règne sur elles; » autrefois j'étais l'esclave des méchants asservis et corrompus que je croyais » commander, à présent mon âme est libre, et n'obéit qu'à la Divinité. »

Le changement opéré en lui par les vicissitudes de la fortune fut sincère et total. Il passa subitement d'un orgueil extrême à une extrême humilité; et l'on assure qu'ayant mandé et rassemblé autour de lui trois cents moines de différents monastères de l'empire, il avoua, en leur présence, tous ses crimes pour les expier, et qu'après cette confession publique il se soumit aux pénitences les plus sévères. Quatre ans après sa chute du trône, il mourut; ses fils, moins résignés que lui, tramèrent une conspiration pour ressaisir le sceptre on la découvrit : ils furent flagellés et bannis. Le patriarche Théophylacte, leur frère, trouva seul grâce aux yeux de l'empereur.

Constantin continuait à se livrer, sur le trône, aux lettres, à l'étude et aux arts; s'il ne fit pas la guerre aux Barbares avec éclat, il combattit au moins avec honneur le fanatisme et l'ignorance, remit les sciences en crédit, encouragea la jeunesse à s'instruire, récompensa les savants, les admit à sa table, en plaça plusieurs dans le sénat, et rendit quelque vigueur à la justice par son exemple ainsi que par ses décrets.

Sa douceur et sa générosité compensèrent en lui le défaut de talent et de force; son œil bienveillant franchissait l'espace qui sépare les pauvres du trône; il surveillait les tribunaux, écoutait les plaintes, visitait les hospices et les prisons; ses bienfaits, répandus avec discernement, réparèrent les maux causés par de longues guerres et par de fréquents incendies. Si l'histoire lui a laissé une place peu distinguée dans ses fastes, il en mérita une honorable dans le cœur de ses sujets.

La faiblesse de ce prince était son seul vice; sa femme lui fit souvent préférer, pour les grands emplois, la médiocrité au mérite; aussi ses armées ne s'illustrèrent par aucun succès brillant : cependant elles continrent les Sarrasins en Asie, et les Bulgares en Europe.

Béranger, roi d'Italie, lui envoya un ambassadeur. Luitprand, chargé de cette mission, nous a fait connaître, par l'histoire de son ambassade, le luxe de cette cour d'Orient, où l'étiquette avait succédé à la puissance, et la vanité grecque à la grandeur romaine.

Tout y brillait d'un éclat ridicule. Au milieu du palais des Césars, dans de vastes salles revêtues de marbre, décorées de porphyre, enrichies d'or, les princes, les généraux, les patrices, les sénateurs, couchés sur des lits magnifiques, consumaient une partie des jours et des nuits dans des festins somptueux.

Une foule de vases précieux, suspendus au plafond par des chaînes d'or, descendaient doucement pour se placer avec symétrie devant les convives, livrés à tous les genres d'ivresse.

Une musique harmonieuse, des danseuses élégantes, des chœurs nombreux, des courtisanes voluptueuses, des pantomimes licencieuses, variaient et prolongeaient les plaisirs. La pompe des audiences, aussi magnifique, n'était guère plus grave. En face de l'empereur, on voyait un grand arbre de cuivre doré, sur lequel des oiseaux du même métal imitaient, par une mécanique ingénieuse, leur ramage naturel; par le même moyen, deux lions de bronze, semblant obéir aux ordres du maître des cérémonies, rugissaient à l'approche de l'ambassadeur.

Cet envoyé, soutenu sur les épaules de deux eunuques, se prosternait au pied du trône, et apercevait, en relevant sa tête, ce trône, qui s'élevait rapidement jusqu'au plafond. Pendant cette ascension, les vêtements de l'empereur tombaient, et paraissaient magiquement remplacés par un habit plus magnifique. L'histoire mépriserait ces détails puérils, s'ils ne peignaient pas les mœurs, dont la décadence est inséparablement liée à celle des empires.

L'alliance de l'orgueil et de la bassesse, quoique naturelle et fréquente, étonne toujours. Le fils de l'empereur, qu'on nommait Romain le Jeune, et qui avait épousé une Française, Berthe, fille naturelle de Hugues, étant devenu veuf, se maria (1) avec la fille d'un cabaretier, dont il était éperdument amoureux; Théophano, c'était le nom de cette femme, conserva sur le trône les vices et les habitudes de sa jeunesse.

A cette même époque où l'Église avait perdu sa décence, comme la cour sa dignité, un curé d'une bourgade d'Asie, plus brave que pieux, donna un singulier exemple, d'abord de courage, et ensuite d'inconstance et de férocité. Un détachement de Sarrasins entre dans son bourg pour le piller; le curé, qui officiait alors, interrompt la messe, saisit un lourd marteau qui servait de cloche, et, couvert des habits pontificaux, il s'élance sur les musulmans, les étonne par cette étrange apparition, en blesse, en assomme plusieurs et met le reste en fuite.

Son évêque, trouvant ce zèle plus militaire que religieux, l'interdit. Le fougueux prêtre abjure l'Évangile, arbore le turban, s'enrôle parmi les Arabes, parvient à les commander, combat les chrétiens avec furie, dévaste la Cappadoce, et remplit l'Asie-Mineure de carnage et de désolation (1); cet apostat se nommait Themel.

Bardas Phocas marcha contre lui, et vit ternir par une défaite son ancienne renommée. Vaincu et blessé, il fut destitué par l'empereur; mais son fils Nicéphore, ainsi que deux autres de ses enfants, héritèrent de ses emplois, de ses talents et de sa faveur.

Nicéphore débuta c pendant par un revers; il perdit près d'Alep une san-

(1) An 949. — (2) An 952.

glante bataille contre Chabdan, chef des musulmans; depuis il répara cet échec par de nombreux exploits.

Les Sarrasins, vaincus plusieurs fois par lui en Orient, le furent également en Italie et en Sicile. Basile, amiral de Constantin, brûla et coula à fond, sur les côtes de Lycie, une flotte mahométane.

L'empereur fit revivre à cette occasion dans sa capitale l'ancienne solennité du triomphe; il y parut traînant à la suite de son char un grand nombre d'Arabes enchaînés. Une entreprise formée par lui pour reprendre l'île de Crète, échoua; Nicéphore, plus heureux, s'empara de Samosate. Les califes d'Afrique et d'Asie, effrayés de ses succès, conclurent la paix.

Constantin en jouit peu; Théophano, impatiente de régner, décida Romain le Jeune à terminer la vie de l'auteur de ses jours : un vil scélérat, exécutant les ordres de ce couple impie, présenta à l'empereur une coupe empoisonnée. Un accident la fit tomber, mais trop tard; Constantin avait assez pris de ce fatal breuvage pour être atteint d'un mal qui, après un an de langueur, le fit mourir.

Avant d'expirer, il reçut au mont Olympe, en Bithynie, où ses médecins l'avaient transporté, la nouvelle de la défaite d'une armée hongroise qui, traversant avec impétuosité la Thrace, était apparue soudainement aux portes de la capitale. Argyre, commandant de la garde impériale, attaqua ces Barbares, les enfonça, s'empara de leur camp et les détruisit presque entièrement.

Ce fut à peu près à la même époque que cette nation embrassa le christianisme; l'idolâtrie fut vaincue, chez presque toutes les nations barbares, par les chrétiens qui tombaient dans leurs fers. Ainsi les défaites de l'empire propagèrent les triomphes de l'Église.

Constantin mourut âgé de cinquante-cinq ans, en 959; il avait régné treize mois avec son oncle Alexandre, sept ans sous les lois de Zoé sa mère, vingt-cinq ans sous le joug de Romain, et seul quinze années.

Il laissa plusieurs ouvrages estimés, une description géographique de l'empire, une histoire de son temps, des maximes pour instruire son fils dans l'art du gouvernement; enfin il compléta les *Basiliques*. On lui rendit justice, et s'il ne s'attira point l'admiration due aux grands monarques, il recueillit l'amour qu'inspirent les bons princes.

Lorsqu'on célébra ses obsèques, le clergé, les grands, les patrices, le sénat, vinrent, suivant l'usage, embrasser ses dépouilles mortelles. Au moment où le maître des cérémonies s'écria : « Sortez, empereur; le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs vous appelle, » tous les assistants éclatèrent en sanglots, et les gémissements sincères du peuple furent, pour un empereur modeste, humain et chéri, la plus digne oraison funèbre.

CHAPITRE XII.

ROMAIN II, DIT LE JEUNE.

(An 960.)

Règne honteux de Romain le Jeune. — Ses occupations. — Sa conduite envers sa mère et ses sœurs. — Conquête de l'île de Crète par Nicéphore. — Couronnement des fils de Romain. — Nouveaux exploits de Nicéphore. — Sa disgrâce et sa retraite volontaire. — Mort de Romain.

Le règne de Romain fut honteux; il n'eut d'autre mérite aux yeux du peuple que d'être court. Ce prince, né avec d'heureuses qualités, formé par de sages leçons, avait été perverti par les intrigues de ses flatteurs et par les vices de sa femme. Dans sa cour la vertu devint une cause de disgrâce, et la débauche un droit aux honneurs.

Les hommes les plus diffamés se partagèrent toutes les charges. Un moine eunuque, enfermé par Constantin pour le punir de ses crimes, et le grand chambellan Bringas gouvernèrent l'empire. Romain ne s'entourait que de bouffons et de courtisanes. Il s'enorgueillissait autant de la variété de ses amusements et de son activité dans les plaisirs, que César et Trajan du nombre de leurs conquêtes et de la rapidité de leurs victoires.

Un historien nous a conservé le détail d'une de ses journées perdues, qu'il croyait remplies : le matin il présida au jeu du cirque, donna ensuite un festin aux sénateurs, distribua des présents au peuple, joua à la paume, traversa le Bosphore, chassa, tua quatre grands sangliers, et revint le soir dans son palais goûter les plaisirs de la danse et de la musique.

Docile aux conseils de Théophano sa femme, il donna l'ordre à sa mère et à ses cinq sœurs de se retirer dans un monastère : toutes obéirent, hors l'impérieuse Hélène, qui, par ses reproches et par ses menaces, épouvanta ce fils timide autant qu'ingrat.

Cette époque, honteuse pour l'empereur, fut glorieuse pour l'empire; Nicéphore Phocas et Léon son frère l'illustrèrent par leurs victoires. Depuis trente-cinq ans les Sarrasins étaient maîtres de l'île de Crète : Nicéphore en entreprit la conquête; il joignit à l'armée grecque des corps soldés de Russes et d'Esclavons, débarqua dans l'île, chargea les musulmans, les vainquit et investit

Candie. Ce siége fut mémorable; il fallait surmonter la difficulté des lieux, le fanatisme des assiégés, l'âpreté d'un hiver rigoureux et la privation de vivres. Après dix mois d'efforts sanglants et répétés, lorsque la faim et la fatigue eurent épuisé les Arabes, Nicéphore prit la ville d'assaut, en rapporta un butin immense, emmena une foule de captifs, et triompha dans le cirque, traînant après lui les émirs Curupas et Anémas. Ces guerriers vaincus montraient dans l'infortune une indomptable fierté qui rehaussait la gloire du vainqueur.

Léon, digne émule de son frère, gagna une grande bataille en Galatie, mit en fuite Chabdan, et renvoya dans la capitale un grand nombre de captifs (1).

L'empereur fit couronner ses deux fils, Basile et Constantin : car on tendait toujours à rendre le trône héréditaire; les princes se transmettaient perpétuellement le sceptre, mais rarement l'autorité. La raison voulait la fixité, mais les mœurs multipliaient les révolutions.

L'année suivante Nicéphore, à la tête d'une nombreuse armée, marcha en Asie, tailla en pièces les troupes de Chabdan, prit plusieurs villes, s'empara d'Alep, et poussa les Sarrasins jusqu'à l'Euphrate.

Un fait consigné dans les relations de cette campagne prouve à quel point les anciennes habitudes militaires étaient oubliées : autrefois les Romains portaient tous dans leurs longues marches une armure lourde et complète, des vivres pour plusieurs jours, les piquets de leurs tentes, des outils pour travailler aux fortifications de leur camp; et dans ce siècle de décadence les historiens rapportent, comme une chose digne d'éloges, que sur deux cent mille hommes commandés par Nicéphore, on en compta trente mille qui portaient des cuirasses (1).

La gloire des guerriers humilie les courtisans : Bringas, jaloux de Nicéphore, le rendit suspect à l'empereur; ce général, pour éviter la proscription qui le menaçait, congédia son armée et vécut retiré en Asie.

Romain mourut à la fin de la troisième année de son règne; les uns attribuèrent sa mort à la débauche, les autres au poison que Théophano lui donna, dans l'espoir de gouverner l'empire sous le nom de ses fils.

Romain était âgé de vingt-quatre ans; dans ses derniers moments, il s'occupa pour la première fois de l'intérêt public, et rendit à Nicéphore le commandement des armées.

An 963. — (2) Même année.

CHAPITRE XIII.

BASILE II ET CONSTANTIN VIII, NICÉPHORE II, JEAN ZIMISCES.

(An 963.)

Régence de Théophano. — Retour de Nicéphore à Constantinople. — Son élévation au trône. — Son mariage avec Théophano. — Exploits de Zimiscès. — Tyrannie de Nicéphore. — Troubles ecclésiastiques à Rome. — Expédition d'Othon en Italie. — Son ambassade à Nicéphore. — Sa vengeance. — Conspiration contre Nicéphore. — Intrigues de Théophano. — Mort de Nicéphore. — Zimiscès est proclamé empereur. — Déchéance de Théophano. — Victoire sur les Arabes. — Exploits de Sclérus, beau-frère de Zimiscès. — Victoires sur les Russes. — Empoisonnement de Zimiscès.

Deux enfants, l'un âgé de cinq ans et l'autre de deux, tous deux couronnés, occupaient le trône sous la tutelle de Théophano.

Nicéphore, croyant la puissance de Bringas éteinte avec son maître, revint à Constantinople, où il reçut les honneurs du triomphe; mais Bringas était toujours ministre; il voulut faire condamner le triomphateur à perdre la vue. Nicéphore, averti, trompe le courtisan, gagne du temps, feint d'être dégoûté des grandeurs et du monde, affecte une dévotion ardente, et gagne si bien l'affection du patriarche Polyeucte, que ce pontife fait son éloge en plein sénat, et décide Théophano à lui confier l'armée d'Asie avec de pleins pouvoirs, sous la condition de jurer une inviolable fidélité aux deux empereurs.

Nicéphore, sans perdre de temps, rejoint ses troupes. Bringas, déçu dans ses projets, mais non découragé, écrit à deux généraux, Jean Zimiscès et Curcuas, pour les engager à le délivrer de Nicéphore par un assassinat. Ces guerriers méprisent cet ordre, montrent la lettre du ministre à leur général, lui donnent le sceptre au lieu de le frapper du poignard, et le font proclamer empereur par l'armée.

Nicéphore, suivi de ses légions, revient à Constantinople; Bringas s'était rendu odieux par ses violences. L'opinion publique se déclare pour Nicéphore : le peuple le proclame, le patriarche le couronne; Nicéphore, qui ne craignait pas sans doute le poison plus que les combats, épouse Théophano, nomme curopalate son frère Léon, et confie l'armée d'Orient à Zimiscès. Bringas attendait la mort; il ne fut condamné qu'à l'exil.

Cependant le patriarche s'opposait au mariage de l'impératrice, qu'il trouvait contraire aux lois de l'Église, parce que Nicéphore était parrain de l'un des fils de Théophano. Pour lever ce scrupule, les deux époux nièrent par serment ce lien publiquement constaté. Cette fraude calma la conscience du prêtre, et la désobéissance fut légitimée par le mensonge.

Un grand succès, suivi d'un plus grand revers, signala le commencement de ce règne; un général, nommé Manuel, fit une descente en Sicile, battit les musulmans, prit Himère, plusieurs autres villes, Syracuse même; poursuivit les Sarrasins trop vivement, se vit entouré par eux dans un défilé, et fut décapité par les Arabes, qui détruisirent sa flotte et son armée.

Zimiscès, plus heureux, remporta en Cilicie une grande victoire sur l'élite des armées musulmanes. Nicéphore, jaloux de la gloire de son lieutenant, et ne voulant pas laisser affaiblir la sienne, reparut à la tête de l'armée (1), passa le mont Amanus, dévasta la Syrie et s'empara de Tarse. Après avoir poursuivi les ennemis depuis les côtes de la Phénicie jusqu'aux rives de l'Euphrate, il conquit Alep, Laodicée, conclut un échange de prisonniers et revint dans la capitale.

Il avait laissé l'armée sous les murs d'Antioche pour la bloquer, défendant expressément d'acheter cette conquête par une trop grande effusion de sang ; mais dès qu'il fut parti, au mépris de ses ordres, Zimiscès prit la ville d'assaut.

Au lieu de récompenser les généraux vainqueurs, Nicéphore les punit et en destitua plusieurs; cet acte de sévérité, qu'on eût loué dans l'antique Rome, excita dans l'armée grecque un murmure général. Nicéphore, par un excès contraire acheva de se rendre odieux au peuple, en permettant aux troupes la licence et le pillage. Il mécontenta aussi le clergé en prenant une partie de ses biens pour payer les frais de la guerre.

Son audace téméraire fut bientôt suivie d'une crainte superstitieuse et puérile. Un astrologue lui avait prédit qu'il serait assassiné dans son palais. Il fit de ce palais une citadelle, et ordonna d'abattre tous les édifices voisins. Au milieu d'une nuit sombre, il frémit en entendant une voix qui s'écriait : « Nicéphore ! Nicéphore ! environne-toi de hautes murailles, élève-les jusqu'au » ciel, ton destin s'y enferme avec toi, tu ne lui échapperas pas. »

Son frère Léon, imitant sa cupidité, accablait le peuple d'impôts; les murmures d'une nation opprimée étaient un présage de révolution plus certain que les prédictions des astrologues et que les prestiges des apparitions.

Sous le règne précédent, la mésintelligence s'était aigrie entre les deux empires; Nicéphore, craignant l'ambition d'Othon, empereur d'Occident, envoya une armée contre lui. En même temps il conclut une alliance avec Swiastoslaff, prince, césar ou czar des Russes, qui entrèrent en Bulgarie, la dévastèrent et défendirent l'empire contre les Hongrois.

Rome était alors le théâtre de grands troubles; Jean XIII, élevé au Saint-Siége par l'empereur d'Occident, déplut aux Romains ; ils l'enfermèrent et

(1) An 964.

ensuite le chassèrent. Othon marcha en Italie, rétablit le pape sur son trône, et livra les séditieux au supplice.

Avant d'arriver jusqu'à Rome, il avait vaincu et pris Béranger II, roi d'Italie, qui mourut en captivité; Adalbert, fils de ce prince détrôné, vint chercher un asile près de Nicéphore, et lui promit d'armer en Italie un parti puissant en faveur des Grecs.

Othon, alarmé de ces projets, envoya comme ambassadeur à Constantinople l'historien Luitprand, évêque de Crémone, avec l'ordre de demander en mariage la fille de Théophano, et pour sa dot, la Pouille ainsi que la Calabre.

Nicéphore reprocha vivement à Othon l'usurpation de l'Italie et de Rome. L'empereur d'Occident répondit que, la faiblesse des Grecs ayant laissé ces contrées sans secours et livrées à l'anarchie, Rome l'avait élu librement; qu'en délivrant l'Italie de tyrans débauchés et cruels, et en y rétablissant les lois et la religion, il n'avait fait que suivre les exemples fameux de Théodose, de Valentinien et de Justinien.

La relation que fit Luitprand de son ambassade était dictée par l'honneur, et ressemblait plus à la satire qu'à l'histoire. Les deux empereurs s'insultèrent réciproquement; comme l'un voulait une riche dot et l'autre une restitution, ils ne pouvaient s'accorder. L'ambassadeur fut traité sans égard : dans une cérémonie, on plaça au dessus de lui les députés des Bulgares; mais comme on apprit qu'Othon se disposait à entrer dans la Pouille, la cour de Constantinople abaissa son orgueil, négocia, et l'on convint de part et d'autre de cesser les hostilités.

Pendant ce temps Nicéphore, toujours victorieux, parcourut la Syrie, l'Arménie, ravagea la Mésopotamie, et réduisit Édesse en cendres. Au milieu de ses conquêtes, il apprit avec courroux que le pape, dans ses actes, prenait le titre d'*universel*, et donnait à Othon celui d'*empereur des Romains*. Luitprand, voulant justifier le pape, se servit d'un argument plus propre à irriter qu'à calmer. « Le pontife, dit-il à l'empereur, a cru que vous aviez renoncé au » nom des Romains, comme à leur habit et à leur langage. »

L'ambassadeur fut congédié; on trouva sur les murs de son appartement des épigrammes qu'il avait composées contre les Grecs. Cependant, au moment de son départ, Nicéphore lui promit d'accomplir le mariage projeté. Mais lorsque les seigneurs, chargés par Othon d'aller au-devant de la princesse, arrivèrent en Calabre, les uns furent jetés en prison par les Grecs, et les autres massacrés.

Othon, furieux, entra dans la Pouille, défit en bataille rangée une armée grecque, quoiqu'elle eût appelé les Sarrasins à son secours, ravagea les environs de Naples, s'empara de Bovino, et revint à Ravenne avec un riche butin (1).

A cette époque les Russes, fidèles à Nicéphore, remportèrent une nouvelle victoire sur le roi des Bulgares, qui en mourut de chagrin.

(1) An 969.

L'empereur jouit peu de ce succès; sa vie et sa puissance avaient dans l'intérieur de son palais des ennemis plus redoutables que les Barbares. Un inconnu, sous l'habit d'ermite, lui apporta une lettre par laquelle on lui annonçait que le mois de décembre terminerait ses jours et son règne. Tandis qu'il la lisait, le mystérieux messager disparut.

Depuis longtemps Nicéphore négligeait Théophano; cette femme, qui ne se montra jamais constante que pour la débauche et pour le crime, s'était enflammée d'un nouvel amour : le vaillant Zimiscès, alors exilé, en était l'objet. L'impératrice obtint pour lui la permission de venir habiter Chalcédoine; de là il traversait toutes les nuits le canal pour se rendre secrètement chez elle. La nouvelle Messaline, lasse de ce mystère et de cette contrainte qui gênaient ses plaisirs criminels, décida son amant à s'emparer du trône.

On avertit Nicéphore que la nuit prochaine il devait être assassiné, et que les meurtriers étaient cachés dans le palais de l'impératrice. Par les ordres de l'empereur, la garde visita les appartements; mais, soit hasard, négligence ou complicité, on examina tout, hors la chambre qui recélait les conjurés.

Au milieu de la nuit, Zimiscès et quelques officiers, destitués pour la prise d'Antioche, débarquent près du palais; les femmes de l'impératrice les tirent et les élèvent dans des paniers sur la muraille. Ils se joignent aux conjurés; tous ensemble pénètrent dans la forteresse impériale, dont les intrigues de Théophano leur avaient d'avance facilité l'accès. Ils trouvent Nicéphore reposant à terre sur une peau d'ours. Léon, surnommé Valens ou *le fort*, lui frappe la tête d'un coup de cimeterre; on le traîne devant Zimiscès, qui l'accable de reproches; on lui brise les os à coups de pommeau d'épée; enfin, au moment où l'infortuné prince invoquait le nom de Dieu, un conjuré lui passa sa lance au travers du corps.

Cependant le peuple, attiré par ce tumulte, s'attroupait et accourait pour défendre l'empereur : on ouvre les portes; on lui montre, à la lueur des flambeaux, la tête sanglante de Nicéphore; à cet aspect horrible, tout fuit, tout se disperse, et Zimiscès, maître du palais, le devient par là de l'empire (1); car dans les pays despotiques la cour est tout, la nation n'est rien. Par la mort de Nicéphore l'armée perdit un grand général, et l'empire un mauvais prince. Théophano, qui fit sa honte et sa grandeur, souilla sa gloire en le couronnant, l'excita au crime et l'en punit.

Ce prince infortuné avait écrit, peu d'heures avant, à son frère Léon d'amener au palais un corps d'élite; Léon, entraîné par la passion du jeu, différa d'ouvrir cette lettre; il la lut enfin, mais trop tard. Lorsque, voulant obéir, il approcha du cirque avec ses soldats, on lui apprit à la fois le succès de la conjuration, la mort de son frère et le triomphe de Zimiscès. Ses troupes l'abandonnèrent, et il courut avec son fils chercher un asile au pied des autels de Sainte-Sophie.

(1) An 969.

Les conjurés traînant après eux les deux jeunes Augustes, Basile et Constantin, rassemblèrent le peuple, qui proclama empereur Jean Zimiscès.

Ce guerrier avait une taille fort petite, une grande bravoure et une force singulière : son mérite l'aurait fait juger digne du trône, s'il n'y fût pas monté par un crime.

Il dépouilla de leurs emplois les partisans de Nicéphore : un seul, grand officier de cet empereur, conserva son crédit, et devint même premier ministre; c'était l'eunuque Basile; il avait le premier abandonné son maître, et cette lâcheté fut la cause de son élévation.

Lorsque Zimiscès se présenta devant le patriarche pour être couronné, Polyeucte lui déclara qu'il ne pouvait permettre l'entrée de l'église à un prince couvert du sang de son empereur et de son parent, avant qu'il n'eût expié le meurtre en punissant les complices, et en chassant du palais une impératrice parricide.

Zimiscès obéit, sacrifia, pour conserver sa couronne, les traîtres qui la lui avaient donnée, jura que sa main n'avait point versé le sang de Nicéphore, et déclara que les assassins étaient Léon Valens, ainsi que Théodore le Noir.

Théophano, qui s'attendait à régner, ne recueillit de son dernier forfait que la honte de l'avoir commis, et la haine qu'il méritait. Elle fut enfermée dans un monastère en Arménie : avant de partir, cette femme furieuse reprocha au nouvel empereur son amour, ses crimes, son élévation, son ingratitude; et, voyant près de lui son propre fils, le jeune Basile, elle se précipita sur lui, l'appela Scythe, Barbare, et l'aurait étranglé si on ne l'eût arraché de ses mains.

Le patriarche couronna Zimiscès. Le nouvel empereur annula les décrets de son prédécesseur qui étaient contraires aux intérêts et à la discipline des églises. Il se montra généreux, charitable, libéral, populaire, et affaiblit, par la justice de son administration, l'impression produite par ses crimes.

Polyeucte mourut; il fut remplacé par Basile, moine dont la piété était alors célèbre. Le siége d'Antioche devint vacant; l'empereur y nomma un ermite, appelé Théodore, qui lui avait prédit son élévation, mais en lui conseillant de l'attendre de l'opinion publique et de ne point la hâter par un crime. Cet ermite lui avait même annoncé, dit-on, que, s'il écoutait une ambition coupable, elle abrégerait ses jours. Zimiscès négligea son avis, mais lui conserva son estime.

Les mahométans, consternés de la perte d'Antioche, s'étaient tous ligués pour la reprendre. Leur armée, de cent mille combattants commandés par l'Africain Zochar, vaillant capitaine, vint assiéger cette ville. D'un autre côté, les Russes, vainqueurs des Bulgares, menaçaient la Grèce.

Zimiscès rassembla contre eux toutes les troupes de l'Orient; Nicolas, général habile, quoique eunuque, marcha contre les Arabes, leur livra bataille, les défit, et, par une seule victoire, dissipa cette formidable ligue (1).

(1) An 970.

L'empereur écrivit au prince russe qu'ayant reçu la récompense promise pour ses services, il devait retourner dans son pays, Swiastoslaff répliqua qu'il porterait sa réponse dans la capitale de l'empire.

Bardas Sclérus, beau-frère de Zimiscès, reçut l'ordre de couvrir la Thrace avec dix mille hommes; mais trente mille Russes le prévinrent, ravagèrent cette province, et campèrent près d'Antioche, où Sclérus s'était renfermé.

Ce général, pour leur tendre un piége, feint d'être épouvanté par leur nombre et par leur audace; il ne fait point de sorties, et ne répond rien à leurs insultes et à leurs bravades; les Barbares, sans défiance, négligent de se garder, parcourent en désordre les campagnes, se livrent le jour au pillage et la nuit à la débauche.

Sclérus alors, ayant placé une partie de ses troupes en embuscade, fait tourner l'ennemi par un autre corps, et charge quelques troupes légères de le harceler et d'attirer sur elles les Patzinaces, les Hongrois et les Russes.

Cette ruse réussit complétement : les Barbares tombent dans l'embuscade; on se précipite sur eux ; leur cavalerie épouvantée jette le désordre dans leur infanterie; cependant un guerrier russe, remarquable par sa taille colossale, par la vigueur de son courage, rétablit le combat, s'élance sur Sclérus, et frappe sa tête d'un coup terrible; le casque résiste ; Sclérus, d'un revers, fend le crâne du Barbare. Son frère Constantin, par un coup encore plus prodigieux, abat la tête du cheval d'un général. Ces traits de force et de valeur enflamment les Grecs; ils enfoncent, dispersent les ennemis, et leur tuent plus de vingt mille hommes.

Après cette victoire, Sclérus marcha contre un banni, Bardas Phocas, qui, s'étant révolté, venait de prendre Césarée ; Phocas se défendit vaillamment, mais ses troupes l'abandonnèrent. Poursuivi et atteint, il tua d'un coup de masse le capitaine qui voulait se saisir de lui, se sauva dans une forteresse et capitula. L'empereur lui laissa la vie et le fit moine.

Zimiscès, veuf de la sœur de Sclérus, épousa la fille de Constantin Porphyrogénète, nommée Théodora. Entrant ensuite en Bulgarie, il livra bataille aux Russes et les battit complétement. Le jeune empereur Basile vint dans le camp jouir de cette victoire, et assista à la prise de la capitale du pays des Bulgares, où l'on trouva l'ancien roi Borizès, qui était retenu captif avec sa femme et ses fils.

On poursuivit ensuite l'armée russe et on l'atteignit près de Dristra; elle était forte de soixante-dix mille hommes; la bataille dura tout un jour; les Grecs demeurèrent vainqueurs. Après plusieurs autres combats et plusieurs sorties de la garnison, le czar de Russie fut obligé de capituler, de rendre Dristra, de conclure la paix et de se retirer. Vingt mille Russes seuls retournèrent dans leur pays. Swiastoslaff périt en route. Son successeur Vladimir épousa la princesse Anne, sœur du jeune empereur Basile; elle acheva d'établir le christianisme en Russie (1).

(1) An 971.

Zimiscès triompha dans le cirque : tout succédait au gré de ses désirs ; Othon, empereur d'Occident, rechercha son amitié, et conclut à Rome l'hymen projeté avec la princesse Théophano (1).

L'année suivante, un grand officier de l'empire, chargé de continuer la guerre contre les Sarrasins, les poussa jusqu'au Tigre, s'avança trop imprudemment, fut battu et perdit ses conquêtes.

L'empereur vint réparer cet échec par d'éclatantes victoires. Il résistait aux prétentions de l'Église comme aux efforts des ennemis de l'État. Le patriarche accusé refusa de le reconnaître pour juge; il l'exila sur les bords du Scamandre, et nomma l'ermite Antoine pour le remplacer.

Zimiscès parcourut l'Asie en conquérant; à son retour, admirant un grand nombre de palais magnifiques, de terres fertiles et de troupeaux qui se trouvaient sur sa route, il apprit avec étonnement que tous ces biens appartenaient à son chambellan Basile (2). « Eh quoi! s'écria-t-il, c'est donc pour » enrichir à ce point un vil eunuque que les peuples répandent leur or, ver» sent leur sang, et que les empereurs exposent leur vie aux périls de la » guerre! »

L'eunuque entendit cette saillie, qui faisait rire les courtisans; un faux sourire parut aussi sur ses lèvres, mais la colère mugit dans son cœur; et le soir même, en servant Zimiscès, il lui présenta une coupe empoisonnée.

A peine le prince put arriver à Constantinople : l'art des médecins fit des efforts inutiles; Zimiscès mourut âgé de cinquante et un ans.

Son règne avait duré six ans. Il retarda la chute de l'empire, et mérita d'être compté parmi les usurpateurs heureux, les princes habiles et les grands capitaines (3).

(1) An 972. — (2) An 975. — (3) An 976.

CHAPITRE XIV.

BASILE II, CONSTANTIN VIII.

(An 976.)

Règne de Basile II et de Constantin VIII. — Disgrâce de Bardas Sclérus. — Sa révolte et son usurpation. — Son alliance avec les Sarrasins et ses succès. — Artifices de Manuel Comnène. — Défaites et victoires de Bardas Phocas. — Captivité de Sclérus chez le calife. — Incursions des Sarrasins en Italie. — Départ de Basile à la tête d'une armée. — Perfidie d'un courtisan. — Retraite de Basile. — Conquête d'Othon. — Défaite, fuite et mort d'Othon. — Révolte de Bardas Phocas. — Révolution en Perse. — Commandement et exploits de Sclérus en Asie. — Sa politique astucieuse. — Perfidie de Phocas. — Captivité de Sclérus. — Mort subite de Phocas. — Soumission de Sclérus à Basile. — Révolte et punition de Crescentius à Rome. — Ligues contre les musulmans. — Origine des Croisades. — Cruauté de Basile. — Soumission des Bulgares. — Mort de Basile

Depuis longtemps on devait savoir que le sceptre n'était qu'une décoration, et que le glaive seul donnait l'autorité. Basile et Constantin avaient passé leur première jeunesse avec le titre d'empereur; mais, véritables sujets de leur belliqueux collègue, la mort de Zimiscès brisa leurs derniers fers.

Bardas Sclérus pouvait seul encore exciter leurs craintes; il était fameux par de nombreuses victoires; on l'accusait d'aspirer au trône; et deux empereurs, dont l'aîné n'avait pas vingt ans, devaient redouter un tel rival.

Théophano fut rappelée dans le palais; mais elle ne sut ou ne voulut point reprendre son ancien pouvoir. On éloigna Sclérus de la cour, en l'envoyant contre les Sarrasins; le titre de duc de Mésopotamie déguisa sa disgrâce. Le commandement de l'armée d'Asie fut donné à Pierre Phocas, neveu de Nicéphore.

Sclérus éclate en murmures, on les méprise; il part mécontent, arrive à la tête de ses troupes, prend la pourpre, se fait proclamer empereur, sacrifie sa patrie à son ambition, s'allie aux Sarrasins, solde trois mille Arabes, et ferme l'oreille à toutes propositions de paix.

Pierre Phocas marcha contre lui; mais, égaré par un guide corrompu, il fut surpris et battu sur les frontières de la Cappadoce; les troupes impériales prirent la fuite; Sclérus s'empara d'Antioche, en donna le gouvernement au

Sarrasin Abdalla, et remporta encore une autre victoire sur les généraux Léon et Jean le patrice, qu'il fit prisonniers.

Ses succès grossirent son parti; cependant, moins heureux sur mer, sa flotte fut battue par les flottes impériales.

A cette époque, l'histoire parle pour la première fois des Comnène, dont la famille illustre occupa, depuis, le trône avec tant d'éclat. Manuel Comnène, préfet d'Orient, arrêta les progrès du rebelle, et lui offrit, s'il voulait se soumettre, tout ce qu'il pouvait désirer; il en exceptait seulement le diadème.

Sclérus refusa ses propositions et l'assiégea dans Nicée. Après une longue résistance, Manuel, dépourvu de vivres, se trouvait dans une horrible détresse; le courage lui devenait inutile, la ruse le sauva. Un envoyé de Sclérus étant venu pour l'inviter à se rendre, il lui montra d'immenses magasins remplis de sable qu'on avait couvert d'une légère couche de blé. Par cet artifice il obtint une capitulation honorable pour les habitants, et sortit libre avec sa garnison.

L'empereur Basile, voyant le péril croître sans cesse, crut ne pouvoir se défendre contre un ambitieux si formidable qu'en armant contre lui un ancien rebelle non moins fameux : il tira du cloître Bardas Phocas, et lui confia l'armée d'Asie; Phocas livre bataille, la perd, se retire en bon ordre, tente une seconde fois le sort des armes, est encore vaincu; mais, se relevant toujours après ses revers, il hasarde enfin, sur les bords du fleuve Halys, un combat décisif.

La même fureur anime les deux partis. Au milieu de la mêlée, Phocas s'élance contre Sclérus; au bruit de ce choc, les deux armées s'arrêtent, remettant leurs destinées au sort de cette lutte; Phocas, ayant évité adroitement le terrible cimeterre de Sclérus, le renverse d'un coup de masse d'armes. Les soldats accourent pour venger leur chef; leurs armes menaçantes entourent Phocas; celui-ci se fait jour à travers leur foule et regagne ses légions.

Dans ce moment le cheval de Sclérus, couvert de sang, parcourt la plaine; la vue de ce coursier sans maître répand la consternation dans l'armée rebelle; Phocas profite de son désordre, la taille en pièces, et contraint Sclérus, vaincu, à chercher un refuge chez le calife de Bagdad (1). L'empereur obtint, à force d'or, de ce calife, qu'il retiendrait le rebelle en prison.

Pendant ce temps, les Sarrasins continuaient leurs courses en Italie, et d'un autre côté un guerrier nommé Samuel, devenu roi des Bulgares, profita des troubles qui divisaient l'empire, et ravagea sans obstacles la Thrace, la Macédoine, ainsi que la Thessalie et la Dalmatie (2).

Ces Barbares consommèrent la ruine de la patrie de Dioclétien; ils démolirent son célèbre palais, dont on retrouve à peine aujourd'hui quelques vestiges.

Ces malheurs réveillèrent Basile, et le forcèrent à sortir de sa longue enfance. En vain ses ministres et Phocas, qui prétendaient gouverner sous son

(1) An 976. — (2) An 977.

nom, s'opposèrent à ses généreux desseins; las de végéter sur le trône, il voulut combattre et régner.

A sa voix (1), de nouvelles troupes se rassemblent; il se met à leur tête, marche contre les Bulgares, traverse le mont Rhodope, laisse derrière lui Léon Mélissène, chargé de garder les défilés, et s'approche de Sardique où campait Samuel.

Les peuples voyaient avec espoir, et les grands avec crainte, un empereur qui voulait tenir à la fois le sceptre et l'épée : l'un de ces courtisans jaloux vient trouver Basile, éveille ses soupçons, et lui fait croire que Léon, quittant perfidement la garde du défilé, est parti pour Constantinople dans le dessein de s'y faire couronner.

L'empereur, trop crédule, se retire précipitamment; les Bulgares le poursuivent, s'emparent de son camp et de ses bagages. Arrivé à travers mille dangers près de Philippopolis, il y trouve Léon, fidèle et tranquille à son poste. Furieux d'avoir été trompé, Basile saisit le délateur par la barbe, l'accable de reproches, le foule aux pieds, épargne pourtant sa vie, et rentre dans son palais après un début sans gloire et une campagne sans succès.

On fonde souvent à tort les liens politiques sur ceux du sang. Les intérêts, comme les sentiments, changent avec les positions; Théophano, sœur de Basile, au lieu de resserrer l'union des deux empires, pressa son mari, l'empereur Othon, d'étendre ses conquêtes aux dépens des possessions de son frère.

L'empereur d'Occident vint à Ravenne et s'empara de Salerne; il méditait la conquête du reste de l'Italie. Basile, après de vaines négociations, eut recours aux Sarrasins. Leur chef, le célèbre Aboulcasem, joignit ses troupes à celles des Grecs, sortit vainqueur de trois combats, et périt dans le quatrième.

Othon prit Tarente, et remporta encore une victoire; mais enfin les alliés, divisés en deux corps, en placèrent un dans les montagnes; l'autre, feignant la crainte, attira Othon sur le rivage. Là, il se voit enveloppé; son armée, attaquée de toutes parts, après une longue résistance est détruite. La mort moissonna sur ce champ funeste, non-seulement une partie de la noblesse allemande et italienne, mais un grand nombre d'évêques et d'abbés, qui, dans ces temps barbares, à la fois superstitieux et chevaleresques, portaient tour à tour le casque et la mitre, le glaive et la crosse.

Othon, presque seul, prit la fuite; vivement poursuivi par les Sarrasins, et voulant éviter leurs chaînes, il poussa son cheval dans la mer, et gagna, en nageant, le bord d'une galère grecque, sur laquelle il resta prisonnier.

Il écrivait déjà à sa femme Théophano pour qu'elle payât sa rançon, lorsque Thierry, évêque de Metz, sous prétexte de négocier avec les Grecs, s'approche de la galère, suivi de plusieurs barques pleines de soldats allemands déguisés en matelots.

(1) An 981.

Othon les voit, les reconnaît, s'élance dans la mer : atteint par un Grec qui s'était jeté dans les flots après lui, il le tue, et, suivi des barques qui le protégeaient, il arrive en nageant sur le rivage.

Retiré à Rome, ce prince aventureux voulait, le printemps suivant, conquérir la Sicile. La mort arrêta ses projets; sa défaite rendit à l'empire grec la Pouille, la Calabre, et tout ce qu'il avait perdu depuis un siècle.

Les princes lombards reconnurent même la souveraineté de l'empereur d'Orient, qui soumit l'Italie à l'autorité absolue d'un magistrat avec le titre de *catapan*, c'est-à-dire, investi de pouvoirs illimités.

La fortune se déclarait alors de tous côtés pour Basile; Bardas Phocas, son lieutenant, releva la gloire des armes grecques en Asie, battit les Sarrasins, força l'émir d'Alep à payer le tribut ordinaire, et contraignit le calife à conclure la paix.

Jusque là un ministre, qui s'appelait Basile comme son maître, avait tenu les rênes du gouvernement; l'empereur, informé de ses malversations, le disgracia; l'ambitieux courtisan en mourut de chagrin.

Basile, ayant secoué le joug, parut un autre homme; il devint actif, laborieux, tempérant, mais en même temps il se montra orgueilleux, mélancolique, soupçonneux, inflexible. Il ne laissait à son frère Constantin que les honneurs et les plaisirs du trône. Ce jeune prince, loin d'en murmurer, plaignait Basile, qu'il voyait, disait-il, accablé du fardeau de l'empire.

Bardas Phocas, vainqueur des rebelles, le devint à son tour, et se fit couronner en Cappadoce par son armée. Léon Mélissène l'appuya dans sa révolte.

Une révolution éclatait alors en Perse. Un noble Persan, Inarge, las du joug arabe, soulève ses compatriotes, solde vingt mille Turcs, et défait les Sarrasins en plusieurs rencontres.

Le calife, effrayé, se souvient des talents de Sclérus, le fait sortir de prison et lui propose de combattre pour la cause musulmane; Sclérus y consent, pourvu qu'on ne lui donne que des Grecs à commander; on lui livre trois mille captifs, il les arme; suivi par eux, il défait les Perses en bataille rangée, tue leur chef Inarge, et, au lieu de revenir à Bagdad, rentre dans l'empire avec sa troupe victorieuse, en sabrant tous les Sarrasins qui le poursuivaient.

Revenu dans sa patrie, et devant redouter également l'empereur et Phocas, il espère les tromper tous deux, décidé secrètement à se déclarer pour celui d'entre eux qui serait vainqueur.

En conséquence il écrivit à Phocas pour lui offrir de le seconder, et dans le même temps envoya son fils Romain à Basile, comme otage et garant de sa soumission.

L'empereur accueillit Romain avec faveur, et le fit même son premier ministre. Phocas, promettant à Sclérus une part de l'empire, l'attira dans une conférence, l'arrêta, le jeta en prison et marcha sur Constantinople.

Calocyre, qui commandait la moitié de l'armée de Phocas, se laissa surpren-

dre, fut battu, pris et pendu (1). Phocas attaquait alors Abyde; Basile s'avance pour le combattre : ce moment était décisif; l'indolent Constantin s'arrache lui-même aux plaisirs et paraît sur la flotte.

Bientôt les deux armées sont en présence; elles attendaient le signal; tout à coup Phocas, apercevant Basile qui haranguait ses troupes, se précipite sur lui avec fureur, la lance baissée; mais soudain, au milieu de sa course, on le voit s'arrêter, tourner bride, monter sur un tertre, descendre de cheval, se coucher sur la terre et rendre le dernier soupir.

Les uns le dirent frappé d'apoplexie, d'autres empoisonné; Constantin se vanta de l'avoir percé d'une flèche, mais son corps n'offrit aucune trace de blessure.

Cette journée, qui devait être si sanglante, ne coûta la vie qu'à Phocas; son armée se débanda ; une foule de prisonniers furent promenés dans le cirque sur des ânes. Les anciens services de Léon le sauvèrent de cette ignominie.

La veuve de Phocas, dans l'espoir de venger son époux, mit en liberté Sclérus, qui rassembla bientôt tous les débris de la rébellion.

Basile lui offrit la dignité de curopalate; il l'accepta et se soumit.

Accablé par la vieillesse, par les fatigues, par les chagrins, par un grand nombre de blessures, il était devenu presque aveugle, et marcha au-devant de l'empereur, appuyé sur deux écuyers.

« Voilà donc, dit Basile en le voyant, l'objet de tant d'alarmes! Ah! que » l'ambition et la gloire sont vaines! Hier encore cet homme croyait gou- » verner l'empire; aujourd'hui il ne peut se conduire sans guide ni marcher » sans appui! »

Sclérus, en quittant le manteau impérial et le diadème, avait oublié d'ôter la chaussure de pourpre : l'empereur l'en avertit sans courroux; il le fit asseoir à sa table, et pardonna généreusement à tous ses complices.

Ayant ainsi rétabli la paix dans l'Orient, l'empereur ne s'occupa que du soin de défendre le nord contre les Barbares. A cette époque, il acquit sans combat de nouvelles possessions. David, roi d'Ibérie, lui laissa par testament son royaume. Le doge de Venise, Pierre Orséol, obtint de Basile un décret qui accordait aux Vénitiens, dans l'empire, des exemptions et des priviléges réels, pour prix d'une apparente soumission.

Les musulmans d'Asie et d'Égypte se divisèrent; l'empereur, profitant de leurs dissensions pour les punir de l'appui qu'ils avaient donné aux rebelles, leur enleva Émèse, Damas et Tyr (2).

Dans ce temps la liberté tenta un dernier effort dans Rome pour relever ses vieux débris. Crescentius chassa le pape Grégoire, se fit nommer consul, et rétablit la république; il en devint d'abord le chef et bientôt le tyran. Il fut attaqué par de nombreux ennemis, vaincu et décapité. On mutila son antipape Philagathe, qu'il avait placé sur le saint-siége.

La fortune de Basile lui attirait les hommages des souverains étrangers : le

(1) An 989. — (2) An 995.

nouvel empereur Othon demanda en mariage une princesse grecque; Hugues Capet, nouvellement monté sur le trône de France, fit, dit-on, une proposition semblable pour son fils Robert; mais ces négociations restèrent sans résultat.

Basile continuait avec succès la guerre contre les Bulgares. Il prit sur eux plusieurs places; Dyrrachium lui fut livrée par trahison. Toutes ces guerres, quoique heureuses, appauvrissaient le peuple et n'enrichissaient que les généraux. Basile, forcé d'augmenter les impôts, devint odieux à ses sujets; il accrut la richesse de l'empereur en desséchant les sources de la richesse de l'empire. A sa mort, on trouva l'État épuisé et neuf cents millions de livres dans le trésor impérial.

La conquête de la Bulgarie lui coûta douze ans de combats. Son catapan Grégoire, secondé par le doge de Venise, vainquit les Sarrasins et les chassa d'Italie (1).

Ce règne fut l'époque d'un grand changement dans les esprits : les musulmans, autrefois la terreur des princes de l'Europe, n'inspiraient plus alors la même épouvante. On ne craignait plus de les voir s'emparer du monde entier; mais la haine survivait à l'effroi, et le désir de se venger de leurs anciennes invasions succéda bientôt au besoin de s'en défendre.

Partout le fanatisme et la gloire chevaleresque formaient des ligues contre l'empire du croissant. Le calife de Bagdad, informé de ces projets, persécuta cruellement les chrétiens soumis à son autorité, renversa leurs églises, livra au supplice un patriarche, quoique sa nièce Marie eût épousé le calife d'Égypte; il rappela les Juifs, qui accablèrent d'outrages les sectateurs de l'Évangile; enfin il détruisit à Jérusalem le saint sépulcre.

Les cris, les gémissements des chrétiens persécutés retentirent dans l'Occident, et la passion des croisades y naquit.

Basile, aussi belliqueux dans son âge mûr qu'il s'était montré indolent dans sa jeunesse, remporta une victoire sanglante sur Samuel; mais il la déshonora par sa cruauté. Embarrassé de quinze mille captifs tombés dans ses fers, il leur fit crever les yeux, ne leur laissa pour guides que quelques-uns d'entre eux, privés seulement d'un œil, et les renvoya ainsi au roi des Bulgares; un spectacle si horrible affecta, dit-on, tellement ce prince, qu'il en mourut (2). Le massacre de tous les prisonniers eût paru peut-être moins barbare.

Un revers suivit ce crime; Théophylacte, général de l'empereur, se laissa surprendre, et périt dans le combat; l'armée qu'il commandait fut détruite; Basile se vengea en livrant aux flammes les villes, les villages et les palais de la Bulgarie.

Ducas, l'un de ses lieutenants, conquit la Crimée, appelée alors Chasarie. Le roi de Médie, las d'être sans cesse attaqué par les Sarrasins, donna ses États à l'empereur, préférant à un trône chancelant la dignité paisible de patrice et de gouverneur de Cappadoce (3).

(1) An 1003. — (2) An 1014. — (3) An 1017.

Ladislas, successeur de Samuel, après une opiniâtre résistance, périt dans un combat; les Bulgares, épuisés par une guerre de vingt ans, se soumirent et livrèrent à l'empereur leurs forteresses.

Basile triompha dans le cirque, et prit le surnom de *Bulgaroctone*. Il alla ensuite visiter les champs de bataille des anciens Grecs; arrivé au pied du temple de Minerve, antique déité d'Athènes, il rendit grâces à Dieu de ses victoires, dans l'église de la Vierge, qu'il orna d'offrandes.

De retour dans sa capitale, il enrichit par des monuments et répara l'aqueduc de Valentinien. Deux rebelles troublèrent encore son repos. L'adroit Basile sema la division entre eux : l'un, nommé Phocas, fut assassiné; on prit l'autre, qui termina ses jours dans un monastère.

La bonne intelligence qui existait entre les Russes et les Grecs cessa dans ce temps par la mort de la czarine Anne. Un corps russe, étant battu, capitula; au mépris du traité, on le passa au fil de l'épée.

L'empereur, peu satisfait de ses triomphes militaires, voulait secouer le joug spirituel de Rome. Le pape Jean XIX, gagné par lui, accorda au patriarche grec le titre de *patriarche œcuménique de tout l'Orient.* L'Église latine découvrit cette intrigue, et força le pape à révoquer sa bulle. Au moment où il renvoya les ambassadeurs de Basile, ce prince ambitieux méditait la conquête de la Sicile. Ses troupes allaient s'embarquer, lorsque la mort le frappa dans sa soixante-huitième année (1).

Il avait régné douze ans sous Nicéphore et Zimiscès, et cinquante avec son frère Constantin. Fainéant dans son enfance, débauché dans sa jeunesse, belliqueux dans la vigueur de sa vie, avare et dur dans sa vieillesse, il étendit ses frontières, releva le trône, soumit ses ennemis, opprima ses peuples, et cependant replaça, pour quelque temps, l'empire sur des bases plus solides.

(1) An 1025.

CHAPITRE XV.

CONSTANTIN VIII.

(An 1025.)

Règne honteux de Constantin VIII. — Invasion des Barbares. — Maladie de Constantin. — Élévation de Romain III au trône. — Dévouement de sa femme. — Mort de Constantin.

Le frère de Basile, assis depuis cinquante ans sur le trône sans régner, ne connaissait d'autres devoirs et d'autres affaires que les plaisirs. Il choisit pour généraux, pour gouverneurs de provinces, pour ministres, les compagnons de ses débauches. Ces hommes avides fondèrent rapidement leur fortune sur la ruine du trésor, et rendirent leur maître cruel, afin de perdre tous ceux qui les méprisaient, c'est-à-dire les personnages les plus distingués de l'empire.

On vit renaître le temps des délations et des supplices; le vice régnait et proscrivait la vertu; l'injustice produisit les révoltes; un règne si honteux rendit aux Barbares l'espoir que la vigueur de Basile leur avait fait perdre.

Les Patzinaces franchirent le Danube; les Sarrasins insultèrent les Cyclades. Le danger fit enfin rappeler quelques généraux formés par Nicéphore, Basile et Zimiscès; ils continrent et repoussèrent les Barbares.

Constantin, épuisé par ses débauches, tomba malade (1); les médecins annoncèrent que sa mort était inévitable et prochaine : comme ce prince n'avait point de fils, il voulut donner sa fille et sa couronne à Constantin Dalassène; mais ses ministres et ses favoris, qui craignaient de perdre leur pouvoir si un prince habile et ferme montait sur le trône, s'opposèrent à ce choix : on éloigna Dalassène, et le patrice Romain Argyre fut mandé dans le palais.

L'empereur mourant lui proposa la main de sa fille et le titre de César : comme Romain était marié, il hésitait; Constantin, toujours cruel, quoique expirant, lui dit : « Je vous donne le choix ou d'accepter le sceptre et ma fille, » ou d'avoir les yeux crevés avant la fin du jour. »

Romain aimait sa femme, et voulait plutôt sacrifier sa vie que son amour. Hélène (c'était le nom de cette épouse vertueuse), informée de sa résistance.

(1) An 1028.

accourt, se jette à ses pieds, le conjure d'obéir, fait raser devant lui sa chevelure, prend le voile, et s'écrie « qu'elle est plus glorieuse de sauver les yeux » et peut-être la vie de son époux qu'elle ne le serait de partager l'empire » avec lui. »

La princesse Théodora refusa d'enlever Argyre à une femme si digne de le conserver. Zoé, sa sœur, plus ambitieuse, accepta sa main et le titre d'Augusta. Dix lustres n'avaient éteint dans le cœur de cette femme hardie ni son amour pour la domination ni sa passion pour le plaisir. Le patriarche, malgré quelques obstacles de parenté, unit Romain avec elle et les couronna. Trois jours après Constantin mourut, ayant ajouté à cinquante ans d'indolence trois années de tyrannie.

CHAPITRE XVI.

ROMAIN III, DIT ARGYRE.

(An 1028.)

Complot contre Romain III. — Échec des armées. — Départ de Romain pour l'armée. — Sa défaite et sa fuite. — Ruse militaire de Maniacès. — Succès de Théoctiste. — Amour criminel de Zoé pour Michel IV. — Mort de Romain. — Michel est proclamé empereur. — Faiblesse du patriarche Alexis.

Le nouvel empereur attirait les regards et commandait le respect par la hauteur de sa stature, par la majesté de son maintien, par l'éloquence de ses discours; mais, plus fier que vertueux, et plus vain qu'habile, il ne répondit pas à l'attente publique. Cependant il soulagea d'abord ses sujets du poids énorme des impôts; il nomma, pour remplir des siéges vacants, des prélats vertueux, et donna la dignité de curopalate au vieux Sclérus, que le lâche tyran Constantin avait privé de la vue.

Dans ce siècle corrompu, la bonté paraissait faiblesse; l'humanité du prince excita l'audace de plusieurs ambitieux qui conspirèrent. Un premier complot fut découvert; Romain en punit les auteurs avec fermeté. Une autre conspiration plus dangereuse était au moment d'éclater : Constantin Diogène, époux de Pulchérie, sœur de l'empereur, dirigeait cette trame; on l'enferma dans un couvent; ses complices furent fustigés et bannis. La haine de Zoé pour sa

sœur impliqua Théodora dans ce complot, et cette princesse vertueuse se vit chassée du palais.

Le patrice Oreste, envoyé précédemment en Sicile par l'empereur Basile, était revenu dans la capitale avec ses troupes lorsqu'il apprit la mort de ce prince; Andronic le remplaça et fut chargé de l'expédition projetée contre les Sarrasins. Ce général emporta d'abord la ville de Rhége par assaut; mais, descendu en Sicile, il laissa les liens de la discipline se relâcher; l'armée se livra aux débauches; la dyssenterie suivit l'intempérance. Les Sarrasins attaquèrent ses troupes affaiblies et en firent un grand carnage. Andronic n'en put sauver que quelques débris.

Dans l'Orient, les armes grecques n'étaient pas plus heureuses : Spondyle, gouverneur d'Asie, s'étant laissé tromper par un Arabe, tomba dans une embuscade, fut battu, et perdit une forteresse qui ouvrait aux musulmans l'entrée de la Syrie(1).

Les avantages extérieurs dont la nature avait doué Romain, et les flatteries de ses courtisans, lui faisaient croire qu'il était ou devait être un héros. Jaloux de la gloire acquise par Nicéphore et par Zimiscès, il voulut les imiter, parut à la tête de ses légions, méprisa les sages avis de Léon et de Dalassène, choisit une mauvaise position, s'y laissa surprendre et perdit son camp; attaqué de nouveau dans sa fuite, et enveloppé, il aurait péri sans l'intrépidité de sa garde, qui le sauva et qui le conduisit à Antioche.

L'empereur, revenu en Cappadoce, récompensa par un grand gouvernement la présence d'esprit et l'habileté de Georges Maniacès, guerrier jusque là inconnu, et qui depuis s'illustra. Cet officier, conservant son courage au milieu des revers qui consternaient l'armée, ayant été sommé de rendre une ville qu'il défendait, feignit de capituler, envoya des vivres et du vin aux assiégeants, et, dès qu'il les sut dans l'ivresse, se précipita sur eux et les massacra.

Romain, éclairé par ses fautes, confia une grande armée à Théoctiste, commandant de sa garde étrangère. Ce général habile, par de savantes manœuvres, divisa les ennemis, les battit séparément, et mit en fuite le chef des Arabes, qui périt dans la retraite.

Ce succès éclatant de Théoctiste augmenta le chagrin et l'humiliation d'Argyre; il lui semblait que sa honte redoublait par la gloire de son lieutenant. Sa mélancolie le conduisit à la dévotion; dégoûté de la terre, il tourna ses regards vers le ciel, bâtit beaucoup d'églises, et accabla le peuple d'impôts. Ses revers avaient éteint l'énergie de son caractère; l'ambitieuse Zoé s'empara du pouvoir; elle accusa Constantin Diogène, quoique enfermé, de conspirer avec Théodora. Diogène, pour éviter la torture, se donna la mort, et Zoé compléta sa vengeance en forçant sa sœur à prendre le voile.

Dans le Nord et dans le Midi, les Grecs, abandonnés par leur empereur et mal commandés par les favoris de l'impératrice, furent battus par les Barbares. La défaite d'une flotte sarrasine fut la seule et faible compensation de tant de

(1) An 1030.

désastres, auxquels se joignit le fléau d'une affreuse disette, produite par les ravages d'une nuée de sauterelles.

Argyre, âgé de soixante ans et n'ayant point d'héritiers de son trône, employait, pour avoir un fils, les ressources puériles et funestes de la charlatanerie et de la superstition; trompé dans ses espérances, il s'éloigna de l'impératrice.

Zoé, ardente pour les voluptés, malgré les glaces de l'âge, devint éprise du frère d'un eunuque qu'elle avait nommé grand chambellan. Cet homme, appelé Michel le Paphlagonien, né dans une classe obscure, s'était mêlé, ainsi qu'un autre de ses frères, à une bande de faux monnayeurs. Le crédit du grand chambellan les tira de prison, les sauva de l'échafaud, et leur fit obtenir des charges à la cour.

La beauté de Michel lui soumit le cœur de l'impératrice. L'empereur était la seule personne du palais qui ne connût pas cette intrigue scandaleuse; Pulchérie sa sœur la lui dévoila. Romain fit venir en sa présence Michel, et crut ou feignit de croire sa dénégation; un poison lent punit bientôt ce prince de son indulgence ou de sa crédulité; mais sa mort n'arrivait pas assez promptement au gré de l'impatience de sa criminelle épouse : un soir, lorsqu'il était au bain, deux esclaves de Zoé lui enfoncèrent la tête dans l'eau et le rapportèrent mort sur son lit (1).

Avant son élévation il vivait près d'Hélène, heureux et considéré; son nouveau mariage et son couronnement détruisirent son bonheur et sa renommée. Il n'avait régné que cinq ans.

Zoé n'attendit point que la nouvelle de la mort de ce prince s'ébruitât. Cette femme audacieuse décore Michel des ornements impériaux, le place elle-même sur le trône, et le fait proclamer empereur par les esclaves de la cour. Mandé par son souverain au milieu de la nuit, le patriarche Alexis accourt et croit trouver Romain sur le trône; il y voit Michel, que Zoé lui ordonne de reconnaître comme son empereur : elle ose plus, elle l'invite à le marier sur-le-champ avec elle. Alexis hésite; le grand chambellan lui présente cinquante livres d'or; le poids de ce métal étouffe les scrupules du pontife; le mariage de Michel est célébré avant l'enterrement d'Argyre.

Le lendemain, lorsque le soleil naissant éclaire le théâtre de tant de crimes, le sénat et le peuple, en voyant les funérailles de Romain, apprennent tout à la fois que l'empereur est mort, que Zoé a un nouvel époux, et que les Grecs sont esclaves d'un nouveau maître.

Michel reçut alors les félicitations d'une foule de grands avilis, de courtisans sans pudeur, de flatteurs sans honte, qui l'assuraient de leur amour, quoiqu'ils ne connussent, pour la plupart, ni ce nouvel objet de leur culte, ni la source de son élévation. Romain Argyre n'avait point laissé d'enfants; mais les autres branches de sa famille soutinrent leur nom avec éclat jusqu'à la chute de l'empire.

(1) An 1034.

CHAPITRE XVII.

MICHEL IV, DIT LE PAPHLAGONIEN.

(An 1034.

Déchéance de l'impératrice Zoé.—Perfidie de Michel IV.—Captivité de Constantin Dalassène.—Tyrannie de Nicétas à Antioche. — Pèlerinage de quarante chevaliers normands. — Leurs succès et leurs revers. — Progrès des Normands. — Exploits de Guillaume, surnommé *Bras-de-fer*. — Défaite des Sarrasins. — Ingratitude des Grecs envers les Normands. — Vengeance des Normands. — Départ de Michel pour l'armée. — Sa victoire sur les Bulgares. — Son retour dans la capitale. — Son repentir et ses expiations. — Adoption de Michel Calaphate par Zoé. — Abdication et mort de l'empereur.

Zoé avait couronné son vil amant dans l'espoir de régner sur un docile esclave et de gouverner seule l'empire; mais l'eunuque Jean fit craindre à l'empereur, son frère, que cette femme, sans pudeur et sans frein, ne le traitât un jour comme son premier époux; l'ingrat Michel, brisant l'instrument perfide dont il s'était servi pour s'élever, priva Zoé de tout pouvoir, et fit du palais pour elle une prison.

Tout pliait dans l'empire sous l'usurpateur; le patrice Constantin Dalassène laissait seul éclater son courroux; il ne pouvait supporter sans indignation un joug si honteux. On lui envoya l'ordre de venir à la cour; l'empereur jura sur l'Évangile et sur des reliques de respecter sa vie et sa liberté; rassuré par ce serment, il vint à Constantinople et fut jeté en prison.

Nicétas, frère de l'empereur et nommé duc d'Antioche, ne fut reçu dans cette ville qu'après avoir promis une amnistie générale; à peine entré il fit décapiter cent des principaux habitants. Une tyrannie si lâche et si cruelle était aussi méprisée au dehors qu'odieuse au dedans. Les Sarrasins et les Barbares pillèrent sans obstacles le nord et le midi de l'empire.

Tandis que la bassesse et le crime régnaient dans l'Orient, quelques guerriers aventureux, partis des rives de la Seine, ramenaient la gloire en Italie. Quarante chevaliers normands, unissant la vaillance à la dévotion, avaient quitté la France pour faire un pèlerinage au mont Gargan. L'aspect de la belle et riche Italie excita toujours l'ambition et la cupidité des enfants du Nord; mais, plus généreux que les Gaulois, que les Lombards et que les Goths, les

Normands cherchèrent plus d'abord la célébrité que la fortune, et, avant de songer à former des établissements et à fonder des États dans ces belles contrées, ils ne s'armèrent que pour les délivrer du joug des Grecs et de l'oppression des Sarrasins.

Guidés par l'honneur, divinité nouvelle des temps modernes, ces chevaliers, protecteurs du faible, de la veuve et de l'orphelin, combattirent en héros contre tous les ennemis de la religion et de la liberté.

Un Italien éloquent, qui cherchait partout des vengeurs pour sauver sa patrie de la férocité des Arabes et de la perfidie des Grecs, électrisa le courage de ces pèlerins guerriers; le pape Benoît VIII, pontife belliqueux, qui venait de combattre les Sarrasins en Toscane, fournit des armes et des soldats à ces chevaliers.

L'intrépide Mel leur sert de guide; ils attaquent le catapan Andronic, et, malgré la supériorité du nombre, ils remportent sur lui deux victoires. Une troisième bataille, qui se donna près de Cannes, fut perdue par eux; dans ce lieu funeste la fortune les abandonna, comme elle y avait autrefois trahi les anciens héros de Rome.

Ce revers fit sentir aux Normands que, malgré leur audace, ils ne pouvaient seuls lutter contre tant d'ennemis; ils offrirent leurs services aux princes de Capoue et de Bénévent; Henri, empereur d'Occident, employa aussi leurs épées pour combattre les Grecs.

Les célèbres fils de Tancrède de Hauteville vinrent grossir le nombre des cavaliers français, et leur donner un nouvel éclat. Après des exploits prodigieux, dont le récit donne à l'histoire la couleur du roman, ces Normands fameux, tantôt attaquant les Grecs et tantôt combattant avec eux contre les Arabes, parvinrent enfin à se rendre maîtres de la Sicile, que jamais l'empire grec ne put recouvrer.

Ce fut avec l'assistance des fils de Tancrède et de trois cents Normands, que les généraux de l'empereur Michel prirent d'assaut les villes de Messine et de Syracuse. Guillaume, l'un de ces princes français, s'illustra tellement dans ces combats par la vigueur de ses coups, que ses ennemis, comme ses compagnons, lui donnèrent le surnom de *Bras-de-Fer*.

Furieux d'être chassés de la plus riche de leurs conquêtes, les Sarrasins, au nombre de cinquante mille, revinrent en Sicile pour réparer leur honte et leur perte. Ils livrèrent une bataille sanglante aux chrétiens. La valeur héroïque des Normands triompha complétement dans cette journée; l'armée musulmane fut vaincue, détruite, et treize villes fortes ouvrirent leurs portes au vainqueur.

Les Grecs, toujours perfides, au lieu de récompenser dignement les braves chevaliers qui les avaient fait vaincre, refusèrent bassement le prix dû à leur courage. Ces guerriers offensés, revenus en Italie, se vengèrent de cette injustice, battirent les Grecs en diverses rencontres, et s'emparèrent de plusieurs villes, dont ils devinrent souverains; leurs armes enlevèrent à l'empire grec presque tout ce qu'il possédait encore en Italie; Otrante, Brindes, Bari et Ta-

rente lui restèrent seules quelque temps soumises (1). A la même époque, un soldat barbare, nommé Alusien, souleva la Bulgarie, et le bruit d'une nouvelle invasion de ces guerriers sauvages répandit la consternation dans l'empire.

Michel, attaqué alors d'hydropisie, voulut marcher lui-même contre les Bulgares; en vain le sénat, feignant de s'intéresser à sa vie, mais comptant peu sur son habileté, essaya de le détourner de cette résolution; il répondit : « Je n'ai rien acquis à l'empire, je ne veux rien lui laisser perdre. » Après ces mots dignes d'un empereur, il partit.

La fortune le favorisa; il força les passages des montagnes, pénétra en Bulgarie, la soumit, et revint dans la capitale avec un grand nombre de prisonniers. Cette première et seule action courageuse de sa vie fut son dernier effort.

La mort, en s'approchant de lui, fit entrer dans son âme le repentir de ses crimes : il employa ses derniers jours à les expier par des aumônes et par des fondations d'églises et d'hôpitaux. Docile aux conseils de l'eunuque Jean, son frère, qui craignait les vengeances de Zoé si elle régnait seule, il contraignit cette princesse d'adopter son neveu Michel, que le peuple appelait *le Calaphate*. Il lui donna la pourpre et le titre de César. Après l'installation de ce nouveau prince, l'empereur se fit raser, s'enferma dans un monastère, refusa de recevoir les adieux de Zoé, et mourut le 10 novembre 1041, en sortant de l'office divin.

Faux monnayeur dans sa jeunesse, porté par l'adultère et par l'assassinat sur un trône que souillèrent sept années de vices et de tyrannie, l'histoire a honte de le compter au rang des monarques.

(1) An 1040.

CHAPITRE XVIII.

MICHEL CALAPHATE.

(An 1041.)

Soumission de Michel à Zoé. — Son couronnement. — Ses prodigalités. — Sa résolution contre Zoé et le patriarche Alexis. — Révolte du peuple contre Michel. — Réintégration de Zoé. — Massacre de trois mille personnes. — Fuite, déposition et mort de Michel.

Michel, méprisé par ses oncles, haï par Zoé, n'était plus soutenu par le prince qui lui avait donné la pourpre; tremblant sur son trône isolé, il se jeta bassement aux pieds de l'impératrice, lui promit de n'être qu'un esclave décoré du sceptre, et, à cette condition, il obtint de cette princesse, livrée aux plaisirs, la permission de se faire couronner.

Le nouvel empereur épuisa le trésor pour faire des libéralités au sénat et des distributions au peuple, comme s'il eût voulu acheter la couronne. Son élévation ne fit que mettre ses vices en lumière; le plus bas de tous, l'ingratitude, fut celui qu'il manifesta le premier : après avoir trompé par ses caresses et fait asseoir à côté de lui sur son trône son oncle Jean, auteur de sa fortune, il l'éloigna de la cour, et depuis, jaloux de le voir entouré dans sa retraite d'hommages et d'amis, il le fit enfermer en Asie dans un monastère.

Peu de temps après, ne conservant d'autres ministres et d'autres favoris que Constantin, le plus méchant de ses oncles, il bannit tous les autres, et les fit eunuques.

Quoiqu'il fût dénué de tout talent et de tout mérite, les acclamations banales du peuple lui persuadèrent qu'il en était aimé : la plupart des princes prennent pour l'allégrese publique l'empressement de la multitude à se rendre aux fêtes et aux cérémonies; ils se croient l'objet d'une joie dont ils ne sont que l'occasion, et semblent ignorer qu'on ne suit leur cortége que comme on assiste à un spectacle. Vain de cette affection apparente, et importuné par le nom, par le rang, par l'autorité de Zoé, il résolut de la faire raser, de la déporter dans l'île de Proté, et d'enfermer le patriarche Alexis dans un monastère.

Au moment où Anastase, préfet de la ville, lut les décrets en présence du peuple, un homme s'écria : « Nous ne voulons plus de Calaphate; nous n'obéi-

» rons qu'à Zoé, mère du peuple; l'empire est son patrimoine. » La multitude applaudit à ces paroles, elle s'anime, s'attroupe, s'enflamme (1). De toutes parts retentissent ces mots terribles : « La mort à Calaphate! »

Les hommes s'arment de piques, de pierres, de bâtons, de bancs brisés, et les femmes de leurs fuseaux. Anastase cherche son salut dans la fuite, tous le poursuivent : les uns se précipitent vers le palais, les autres font sortir de leurs monastères Théodora, Zoé, et les proclament impératrices. On délivre le patriarche.

L'empereur, assiégé par une foule furieuse, fait entrer Zoé dans le palais, la revêt de la pourpre; du haut d'un balcon, il la montre au peuple et harangue la multitude pour l'apaiser.

On lui répond par des injures, par des menaces, on lui lance des pierres et des flèches. Déjà le lâche promettait de descendre du trône, son oncle Constantin ranime son courage; par ses ordres, la garde impériale sort, combat le peuple, le repousse, et massacre trois mille habitants.

Bientôt, animée par le désir de la vengeance, une foule immense revient à la charge, se précipite sur les soldats, les écrase par son poids, force le palais, et y cherche vainement Calaphate, qui s'était jeté dans une barque avec Constantin, pour se réfugier dans le monastère de Stude, où tous deux prirent l'habit de moine.

Michel fut déposé. Zoé, malgré sa haine pour Théodora, se vit contrainte, par les instances du sénat et par les acclamations du peuple, à la prendre pour collègue.

On délibéra ensuite sur le sort de Michel et de son oncle; Zoé voulait qu'on les épargnât, Théodora penchait pour la vengeance; la multitude demandait leur mort : on décida que ces deux princes auraient les yeux crevés. Constantin subit ce supplice avec courage, Michel avec lâcheté.

Tous deux terminèrent leur vie dans le cloître. Michel avait régné quatorze mois. Il rentra pour jamais dans l'obscurité, dont il n'était sorti que pour acquérir une célébrité honteuse.

(1) An 1042.

CHAPITRE XIX.

THÉODORA, ZOÉ ET CONSTANTIN IX, DIT MONOMAQUE.

(An 1042.)

Règne de Zoé et de Théodora. — Leur sage administration. — Mariage de Zoé et de Constantin Monomaque. — Abdication et retraite de Théodora. — Conduite scandaleuse de Constantin. — Révolte de Théophylacte. — Perte de quarante mille Grecs dans la Servie. — Trois grands événements sous ce règne. — Disgrâce, révolte et mort de Maniacès. — Association féodale des Normands en Italie. — Naissance du schisme des Latins et des Grecs. — Victoire de Constantin sur les Russes. — Révolte des Macédoniens. — Tornice est élu empereur par eux. — Sa captivité et sa punition. — Puissance des sultans. — Guerre entre les Turcs et les Grecs. — Invasion et victoire des Patzinaces. — Guerre entre le pape et les Normands. — Défaite du pape. — Mort de Zoé. — Théodora est proclamée impératrice. — Mort de Constantin.

Deux femmes divisées par une vieille haine, deux femmes, dont l'une n'était devenue célèbre que par ses vices et par ses crimes, remplissaient la place de Constantin, de Théodose, de Justinien, d'Héraclius : assises toutes deux sur le trône, la nécessité sembla faire renaître en elles, pour quelque temps, l'amitié.

Ce fut un bizarre spectacle pour les Grecs que de voir deux princesses ambitieuses présider ensemble les tribunaux, recevoir ensemble les ambassadeurs, et dicter ensemble au sénat leurs volontés.

Leur courte administration fut sage; elles montrèrent de la force sans dureté et de la douceur sans faiblesse. L'ordre reparut dans les finances; la vénalité des offices fut supprimée; les taxes diminuèrent, et le peuple jouit, sous leur autorité, d'un repos qui depuis longtemps lui était inconnu.

L'eunuque Nicolas, fidèle à leur père, contint dans la discipline les armées d'Orient, et le patrice Constantin Cabasilas celles d'Occident. Maniacès, général habile, partit pour l'Italie, revêtu de pleins pouvoirs. Ce qui fut peut-être plus inattendu, c'est que deux princesses orgueilleuses comprirent, sans y être forcées par des revers, qu'elles ne pouvaient continuer à porter seules un sceptre si pesant, et que les succès mêmes de leurs généraux deviendraient des périls pour elles; enfin elles sentirent qu'il fallait à l'empire un empereur.

On décida que l'une d'elles se marierait : Zoé, pour conserver sa couronne, prétendit qu'elle sacrifiait sa liberté ; elle se chargea de prendre un époux.

Les talents de Constantin Dalassène lui inspirèrent d'abord l'idée de l'élever au trône ; mais, dissimulant son dessein, elle le tira de prison, le manda près d'elle sous prétexte de le consulter sur les affaires d'Italie, et, s'étant promptement aperçue, dans cet entretien, qu'en le prenant pour époux elle se donnerait un maître, elle y renonça et fit tomber son choix sur celui de ses nombreux amants dont le caractère et la docilité convenaient le mieux à ses penchants et à son ambition.

Elle offrit le sceptre au chambellan Constantin Artoclinès. Ce courtisan était marié ; l'espoir de régner le décida au divorce ; mais sa femme, jalouse et furieuse, l'empoisonna, aimant mieux le perdre que de le céder à sa rivale.

Zoé, qui conservait à soixante-deux ans tous les vices de sa jeunesse, revêtit de la pourpre un autre complice de ses égarements ; il se nommait Constantin Monomaque. Passionné comme elle pour les plaisirs, tous deux s'étaient pardonné mutuellement leurs nombreuses infidélités. Monomaque vivait depuis sept ans dans l'exil à Mitylène : né de parents illustres, déréglé dans ses mœurs, et jusque là exempt d'ambition, il semblait propre à remplir toutes les vues de Zoé.

Un prêtre du palais célébra leur mariage, sur le refus du patriarche; celui-ci opposait à leur union les lois de l'Église, qui défendaient alors les troisièmes noces.

La seule des deux sœurs qui ne fût pas indigne de régner, Théodora, renonça au pouvoir, vécut dans la retraite, et continua seulement à porter le nom d'Augusta.

Zoé s'abandonna sans frein à ses goûts voluptueux, disposant au gré de ses caprices des dignités de l'État et de la fortune publique.

Constantin, bravant comme elle la religion, les lois et la décence, fit venir près de lui la fille de Sclérus, qu'il avait séduite; elle s'appelait Sclérène. Il lui donna des gardes, la logea dans le palais, et osa la décorer du nom d'Augusta. La vile et complaisante Zoé rendit, par son consentement, le scandale plus infâme. Ainsi, par une dépravation sans exemple, la débauche fut en quelque sorte légalisée, l'adultère érigé en dignité de cour ; enfin la même pourpre décora la femme infidèle de l'empereur et sa maîtresse éhontée.

Monomaque se montrait publiquement assis entre elles aux cérémonies, aux jeux, aux festins : le peuple insulta d'abord cette courtisane décorée, mais il s'accoutuma bientôt à souffrir son joug, et se vit accablé d'impôts de tous genres pour satisfaire l'avidité de deux femmes sans pudeur.

Cette nécessité de trouver sans cesse de l'argent dans le trésor pour contenter des désirs insatiables, fit commettre une faute grave : jusque là les provinces frontières, chargées de la défense de l'empire, avaient été exemptes d'impôts; on les y assujettit, ce qui rendit les invasions des Barbares plus fréquentes et leurs succès plus faciles.

Monomaque avait désiré le trône comme un lit de repos et de volupté; mais il ne put s'y endormir. Son règne fut perpétuellement troublé par des séditions et par des guerres étrangères.

Théophylacte leva le premier l'étendard de la révolte; vaincu et pris, il fut promené dans le cirque, couvert d'une robe de femme. Dans ce temps servile on outrageait le rebelle vaincu; on le couronnait s'il était vainqueur. La force tenait lieu de justice, et toute action devenait vertu ou crime, suivant le succès.

Une armée grecque, s'étant livrée aux plus grands excès dans la Servie, se laissa surprendre, en se retirant, dans un défilé où les Serviens l'enveloppèrent et la détruisirent. L'empire y perdit quarante mille hommes.

Trois grands événements, l'établissement des princes normands en Italie, la destruction du califat, renversé par les Turcs conquérants d'une partie de l'Asie, enfin la naissance du grand schisme des Grecs et des Latins, firent du règne de Monomaque une époque remarquable dans l'histoire.

Zoé, en renvoyant Maniacès en Italie, s'était honorée par un choix habile; ce général, plusieurs fois vainqueur des héros normands, qui avaient mis à leur tête le Grec Argyre, commençait à réunir sous l'empire d'Orient presque toutes les provinces italiennes; une intrigue de cour fit évanouir ces espérances. Le père de Sclérène avait été l'ennemi de Maniacès; Monomaque, gouverné par sa maîtresse, destitua cet heureux défenseur de l'empire. Irrité de cet affront, Maniacès, après avoir encore triomphé d'Argyre et des Normands, s'embarqua avec ses troupes, dans le dessein d'attaquer Constantinople. On envoie contre lui l'eunuque Étienne, qui ne devait son grade qu'à la faveur et à l'intrigue; les deux armées se livrèrent bataille : au premier choc, le général Étienne donne à ses soldats l'exemple de la fuite. L'empire allait changer de maître; mais, par un caprice du sort, Maniacès, en poursuivant les fuyards, est atteint mortellement d'un coup de flèche. Cet accident change la fortune : les vaincus ressaisissent leurs armes, les vainqueurs rendent les leurs; Étienne apporte dans la capitale la tête du rebelle, et l'empereur préside à son triomphe, honteusement assis entre Sclérène et Zoé.

Argyre, traître à l'empire, fut récompensé de sa trahison par la principauté de Bari. Les Normands se brouillent avec lui. Guaimard devient prince de Salerne, de Capoue, et duc de Calabre; ses compagnons se partagent les villes conquises sur les Grecs, et forment une association féodale, qui élit pour son chef Guillaume Bras-de-Fer, comte de la Pouille.

Suivant le système des nobles de ce temps, le souverain de tous ces preux aussi indisciplinés que vaillants, n'était regardé que comme le premier entre des égaux. Cette anarchie féodale s'établit aussi en Allemagne; l'habileté seule des rois de France, d'Angleterre et d'Espagne, empêcha les grands d'en compléter et d'en consolider dans ces contrées l'organisation monstrueuse, mais elle y acquit cependant assez de force pour y prolonger longtemps la servitude des peuples et la dépendance des monarques.

Le nouveau catapan d'Italie, Eustaise, fut totalement défait par les Normands. Guillaume Bras-de-Fer survécut peu à ce triomphe; son frère Drogon hérita de ses possessions et de sa gloire.

La perte totale de l'Occident décida le schisme en Orient; Michel Cérulaire, qui le proclama, venait de succéder au patriarche Alexis.

Dans les premiers temps on avait prétendu que le siége de l'empire devait être celui de la religion; ce principe fut peu contesté tant que Rome et Byzance vécurent sous les mêmes lois; mais, à mesure que l'autorité des successeurs de Constantin s'affaiblissait en Italie, les patriarches de Constantinople élevèrent leurs prétentions, et cherchèrent à transférer au patriarcat d'Orient la primauté déférée au pontife romain. Ce désir s'accrut lorsque Rome reconnut Charlemagne comme empereur d'Occident. Depuis cette époque, les patriarches réclamèrent vainement le nom de *chef œcuménique des églises d'Orient.* Enfin Michel Cérulaire, plus hardi, voyant que les Latins attribuaient la primauté du siége de Rome à un droit venu par succession de saint Pierre, tandis que les Grecs ne lui avaient accordé cette primauté que par respect pour la capitale de l'empire, résolut de rompre ouvertement avec le pape; et, pour appuyer sa cause, il couvrit d'un prétexte religieux cette querelle qui n'était réellement que politique.

Le patriarche accusa le pape et l'Église latine d'innovation et d'hérésie, parce qu'ils ordonnaient de faire maigre le samedi, s'opposaient au mariage des prêtres, attentaient à l'indépendance épiscopale des patriarches, et soutenaient que le Saint-Esprit, au lieu de ne procéder que du Père, procédait également du Fils. En vain d'habiles légats répondirent à ses reproches, et comme la guerre était le but du patriarche, tout effort pour ramener la paix devint inutile; l'Église grecque anathématisa l'Église latine, qui, à son tour, l'excommunia. Cette rupture ne fut consommée qu'en 1054.

Plus Constantin Monomaque ainsi que Zoé se montraient indignes du trône, plus la fortune était opiniâtre à les favoriser. Ils avaient mécontenté, par des insultes et par d'injustes saisies, les commerçants russes. Le czar Jaroslaff, vainqueur des Lithuaniens et des Patzinaces, chargea son fils Vladimir de marcher sur Constantinople avec cent mille hommes. Monomaque se met à la tête de l'armée; mais, à la vue de l'ennemi, n'osant tenter le sort d'une bataille, il négocie timidement, et charge Basile, l'un de ses officiers, de reconnaître la flotte russe. Celui-ci, par une heureuse témérité, dépassant ses instructions, engage le combat, s'élance au milieu des bâtiments ennemis, incendie les uns, brise les autres, répand partout le désordre et l'effroi. L'empereur alors, profitant de ce premier succès, s'avance, attaque l'armée russe, l'enfonce, et fait un grand carnage des fuyards. Vladimir se sauva dans son pays avec les débris de sa défaite.

Le triomphe de Monomaque n'empêcha pas le peuple d'éclater en murmures. Ce peuple était trop écrasé par le poids des impôts pour que l'éclat d'une victoire l'éblouît. En face de l'empereur, il accabla d'injures Sclérène, à laquelle il attribuait tous ses maux. La guerre continuait avec les Sarrasins. Nicolas, général de Monomaque, se laissa surprendre et battre par eux. Deux chefs plus habiles, Catacalon et Constantin, réparèrent cet échec.

Dans ce même temps l'empereur, sur un simple soupçon, envoya dans un monastère un de ses parents, nommé Tornice, gouverneur d'Ibérie. Les Macédoniens, qui aimaient la justice et la douceur de cet officier, l'attendent sur la route, l'enlèvent, se révoltent, et, réunis aux troupes d'Andrinople, le proclament empereur; Tornice à leur tête s'approche des murs de la capitale, et après un sanglant assaut il en force les portes. Il était maître du trône, s'il n'eût pas différé d'y monter; mais, craignant que pendant la nuit ses troupes ne se livrassent au pillage et à la débauche, il remit au lendemain son entrée dans la ville et son triomphe. Cette faute le perdit. La terreur des assiégés se dissipa; ils reprirent courage, accoururent en foule sur les remparts, et garnirent les murs de machines qui, au point du jour, écrasèrent les assaillants. Tornice se retira; l'armée d'Asie vint l'attaquer; ses partisans l'abandonnèrent, et on le livra au pouvoir de l'empereur qui lui fit crever les yeux.

Les Turcs Seldjoucides, issus de la race des Huns, donnaient alors un grand éclat à leurs armes sous les ordres de leur prince Thogrul, dont le prédécesseur Hassan avait déjà passé le Tigre et ravagé la Mésopotamie. Après de sanglantes dissensions civiles, Thogrul, ayant obtenu un pouvoir absolu sur son peuple belliqueux, prit le titre de sultan (1). Le calife de Bagdad, que des émirs rebelles attaquaient sans cesse, sollicita imprudemment contre eux le secours de Thogrul, qui, d'abord son appui, devint bientôt son maître; depuis cette époque les sultans gouvernèrent en souverains les provinces arabes, dépouillèrent les califes de la puissance temporelle, et ne leur laissèrent que la suprématie religieuse.

Étienne, général de l'empereur, avait retardé le succès des Turcs en leur refusant le passage sur les terres de l'empire; ils ne tardèrent pas à s'en venger; leur armée, inondant les provinces impériales, battit les Grecs, fit Étienne prisonnier et le vendit comme esclave. Catacalon, gouverneur d'Ibérie, secondé par Acron, prince bulgare, rassembla contre eux des troupes, manœuvra avec habileté, et fit un grand carnage des Turcs. Le sultan, furieux, revint avec de plus grandes forces attaquer la ville d'Arzé, aujourd'hui Erzeroum. Liparite, roi d'une partie de l'Ibérie restée indépendante, réunit ses drapeaux à ceux de Catacalon et d'Acron.

Les deux armées se livrèrent bataille près de Capètre. Les Grecs enfoncèrent d'abord les deux ailes des Turcs; mais Liparite, trop ardent à la poursuite, tomba dans les fers des Turcs; ses troupes prirent la fuite, et les deux armées, frappées d'une égale terreur, se retirèrent. Monomaque offrit à Thogrul de payer la rançon de Liparite. Le sultan répondit : « Je suis roi des » rois et non marchand; l'empereur veut racheter ce captif, je le lui donne et » ne le lui vends pas; qu'il s'en souvienne, qu'il consulte sa prudence, et qu'il » décide s'il veut être mon ami ou mon ennemi. » Thogrul, en rendant la liberté à Liparite, envoya un schérif à Constantinople pour conclure la paix; mais il exigeait un tribut, et l'empereur le refusa.

(1) An 1048.

Dans ce même temps une armée de Patzinaces, que l'exagération grecque portait à huit cent mille hommes, franchit le Danube : Cégène, à la tête des troupes bulgares et macédoniennes, usant d'une sage temporisation, laissa ce torrent s'écouler et s'affaiblir ; lorsqu'il vit ces Barbares épuisés par la famine, ruinés par la contagion, il marcha contre eux. Consternés à son approche, et vaincus sans combattre, ils rendirent leurs armes. Cégène voulait qu'on leur donnât la liberté ou la mort. Un autre avis prévalut ; ils furent désarmés, dispersés dans les pays de Sardique et de Neisse, et forcés à travailler comme esclaves.

L'année suivante, ce qu'avait prévu Cégène arriva ; ils se révoltèrent, ravagèrent la Thrace, et défirent les Grecs que Cégène ne commandait plus. Le mérite avait succombé à la calomnie. Nicéphore, son successeur, méprisant les avis de son lieutenant Catacalon, combattit avec témérité des forces supérieures, prit honteusement la fuite, et laissa dans le péril Catacalon qui tomba percé de coups. Un Patzinace, admirant le courage de ce vaillant ennemi, l'emporta chez lui, sauva ses jours et lui rendit la liberté.

Les Barbares remportèrent une autre victoire près d'Andrinople, massacrèrent Cégène, quoiqu'il eût un sauf-conduit, et se retirèrent ensuite en Macédoine, où les généraux de l'empereur parvinrent enfin à les vaincre et à réprimer leurs incursions.

Monomaque, espérant en vain réparer ses fautes et ses échecs en Italie, y renvoya Argyre ; ce général, souillant par une perfidie sa gloire passée, fit assassiner Drogon. Humphroi, frère de ce prince, le vengea et défit complétement Argyre, qui ne put jamais relever le parti grec en Italie. Henri, empereur d'Occident, protégea les Normands et les reconnut comme ses feudataires et ses vassaux.

Les papes, toujours aspirant à l'indépendance en Italie, et toujours trompés dans leur espoir, s'étaient vus successivement opprimés par les Goths, par les Lombards, par les Sarrasins, par les Grecs ; dès qu'ils furent délivrés de ceux-ci, les Normands devinrent l'objet de leur jalousie et de leur crainte. Le pontife romain, plus occupé de la terre que du ciel, abandonna l'Église pour habiter les camps, et, changeant sa tiare en casque, livra lui-même bataille, près de Civitella, au prince Humphroi et à Robert Guiscard. Il fut battu et pris. Les guerriers normands, par un mélange bizarre de politique et de piété, demandent à genoux au chef de l'Église l'absolution de leurs péchés, et en même temps, comme général ennemi, le retiennent prisonnier. L'année d'après, un traité non moins étrange termina ces débats : le pape recouvra sa liberté, reconnut les seigneurs normands comme vassaux du Saint-Siége, et leur accorda en fiefs non-seulement ce qu'ils possédaient dans la Pouille, mais encore ce qu'ils pourraient conquérir en Calabre et en Sicile sur les Sarrasins et sur les Grecs ; ainsi le pape transmettait aux Normands des droits que lui-même usurpait sur l'empire.

Les dernières années du règne de Monomaque ne furent remarquables que par la déclaration du schisme entre les deux Églises, et par une trêve de trente

ans conclue avec les Patzinaces. La guerre contre les Turcs continuait avec des succès balancés.

Zoé et Sclérène moururent, emportant avec elles la haine et le mépris des peuples. L'empereur, pour qui le scandale était une habitude et un besoin, logea dans son palais une nouvelle maîtresse, fille d'un prince alain, lui donna le nom d'Augusta, mais n'osa la couronner. Un accès de goutte termina le règne et la vie de ce prince, dont l'histoire n'aurait eu à citer que les vices, si un sage ministre, Constantin Lichudès, servant de digue à sa tyrannie, soutenant son incapacité et réparant ses injustices, n'eût souvent opposé sa raison ferme et courageuse aux lâches conseils de la femme, des maîtresses et des favoris de l'empereur. Lorsqu'il vit Monomaque près de sa fin, il lui conseilla de se désigner un successeur. Déjà même l'ordre était parti pour chercher Nicéphore, gouverneur de Bulgarie, lorsque tout à coup Théodora, informée de ce dessein, sent renaître son ambition, sort de sa retraite, reprend la pourpre, s'entoure de la garde, convoque les sénateurs et se fait proclamer impératrice. Cette nouvelle imprévue fit tomber Monomaque en délire et hâta sa mort. Cet empereur avait régné douze ans. Sa libéralité pour les savants et pour les gens de lettres lui valut leurs éloges, et comme il ne pouvait les mériter, il les acheta.

CHAPITRE XX.

THÉODORA.

(An 1034.)

Sage gouvernement de Théodora. — Fermeté de son caractère. — Événements sous son règne. — Epoque de sa mort. — Michel VI est élu empereur.

Sous les gouvernements absolus, on dirait que les peuples disparaissent de la scène du monde; quelques ministres, quelques généraux, quelques favoris l'occupent seuls; panégyriques ou satires des tyrans, supplices et gémissements de leurs victimes, silence des nations, voilà tout ce que l'histoire nous offre; ce n'est presque plus qu'une galerie de portraits, et l'intérêt s'en éloigne avec la liberté.

De temps en temps, dans cette triste revue, quelques gouvernements sages et justes reposent l'âme et les regards; Théodora en est un exemple. A soixante-dix ans, elle se maintint avec gloire sur un trône que, vingt-six ans avant, sa modestie avait refusé.

L'âge n'avait point affaibli son caractère, et quoiqu'elle eût pour ministres quatre eunuques connus par leur méchanceté, la crainte de sa sévérité les contint. Ils cachèrent leurs vices et ne montrèrent que leurs talents.

Son caractère ferme prévint les troubles dont la menaçait l'ambition de Nicéphore, désigné par le dernier empereur pour régner. Un autre Nicéphore, surnommé Brienne, osa se rapprocher de la capitale avec l'armée de Macédoine, sans en avoir reçu l'ordre. L'impératrice renvoya ces troupes dans leur camp, et confisqua les biens du général rebelle.

On vit régner dans l'empire, par sa justice, la concorde et la sécurité. Toujours préparée à se défendre contre ses voisins, et ne les attaquant jamais, elle inspira un juste respect aux étrangers. L'empereur d'Occident, Henri, sollicita son amitié; les Normands seuls continuèrent à la combattre en Italie avec succès; ils s'emparèrent d'Otrante. On ne peut reprocher au règne de Théodora que son peu de durée. Elle mourut en 1056.

Dans ses derniers moments, ses ministres lui persuadèrent de désigner pour son successeur Michel Stratiotique, estimé généralement comme honnête homme et comme brave général, mais dont la faiblesse leur faisait espérer qu'il se laisserait gouverner par eux. L'impératrice le fit couronner en sa présence : ce fut le dernier acte de son autorité. Elle avait régné un an et neuf mois.

CHAPITRE XXI.

MICHEL VI, DIT STRATIOTIQUE.

(An 1056.)

Faiblesse du règne de Michel VI. — Révolte et punition de Théodose. — Révolte de l'armée. — Catacalon refuse le pouvoir. — Isaac Comnène est proclamé empereur. — Marche de Michel contre les révoltés. — Défaite de Michel. — Négociation entre Michel et Comnène. — Rupture de cette négociation. — Abdication et retraite de Michel.

Michel, nourri dans les camps, avait mérité son surnom par son goût exclusif pour les détails militaires; il savait commander aux soldats, mais il était peu propre à gouverner un empire. Ses ministres furent ses maîtres, et, tandis qu'ils dirigeaient les affaires et disposaient de tous les emplois, l'empereur, uniquement occupé à tracer des plans et à rédiger des réglements minutieux, disposait plus les esprits à la raillerie qu'au respect.

Théodose, parent de Monomaque, méprisa ce nouveau souverain, réclama le trône et marcha au palais, suivi de nombreux partisans; la garde impériale le repoussa; vaincu, il se vit abandonné par le peuple; l'exil fut son seul châtiment.

Michel, en distribuant sans choix les emplois et les grades, mécontenta les généraux déjà offensés par la hauteur des ministres. Hervey et quelques aventuriers français, qui étaient entrés au service de l'empire, passèrent sous les drapeaux des Turcs, qui bientôt, se défiant de ces traîtres, les massacrèrent et jetèrent leur chef en prison.

La main débile de Michel laissait flotter les rênes du gouvernement. L'esprit de révolte éclata dans l'armée. Plusieurs généraux, indignés d'obéir à quatre eunuques, se réunirent, soulevèrent leurs troupes, et offrirent le sceptre à Catacalon. « Je le refuse, dit ce modeste et brave guerrier; si la noblesse sans » mérite est indigne du trône, il est nécessaire, d'un autre côté, que la vertu » qui veut régner soit relevée par une illustre naissance. Il est rare que les » peuples respectent un prince qui ne frappe point leur imagination par une

» longue suite d'aïeux. Isaac Comnène est aussi noble qu'habile et vaillant; je » lui donne ma voix. »

Cet avis entraîna les suffrages. Brienne, engagé dans le complot, rejoignit l'armée de Macédoine, et, pour l'entraîner à la révolte, lui donna une solde plus forte que celle qui était fixée par les ordonnances; les ministres découvrirent par là son dessein.

On arrêta Brienne et on lui creva les yeux. Cet acte de cruauté, loin d'étouffer la conjuration, en accéléra l'éclat. L'armée d'Orient proclama Comnène empereur. Catacalon et ses troupes ne paraissaient point; son absence inquiétait les conjurés, ils ne tardèrent pas à en apprendre les motifs.

Catacalon comptait peu sur la fidélité de deux corps auxiliaires de Russes et de Français qui servaient sous ses ordres : dissimulant à leurs yeux ses projets, le vieux général attire près de lui les commandants de ces corps, les fait envelopper par des soldats armés, et leur donne le choix de la mort ou de la révolte. Intimidés à la vue des glaives levés sur eux, tous prêtent serment; alors Catacalon se déclare, et rejoint Comnène qui s'empare de Nicée (1).

Michel, informé de cet événement, s'avança bientôt à la tête de ses troupes pour combattre les révoltés, et les rencontra près d'Adès. Théodore commandait sous lui; des deux côtés on chercha d'abord mutuellement à se corrompre et à se tromper. Après d'inutiles tentatives on en vint aux armes. Haroun, par une vive attaque, enfonça l'aile droite des rebelles; Comnène, tourné, commençait sa retraite, lorsqu'il apprit que Catacalon, après avoir renversé tout ce qui s'opposait à sa marche, était entré dans le camp impérial. Ce succès ranime l'espoir de Comnène; il rallie ses troupes, rétablit le combat, et met l'ennemi en pleine déroute; la prise de Nicomédie fut la suite de cette victoire. Michel offrit à son rival de l'adopter pour fils et de lui donner le titre de César.

Isaac, tenté par une proposition qui terminait la guerre, voulait l'accepter en exigeant seulement qu'on lui assurât le partage du pouvoir suprême, qu'on promît de ne point nommer d'autres Césars, qu'on ne privât aucun de ses partisans de leurs emplois, et qu'enfin on renvoyât de la cour le premier et le plus insolent des ministres de Michel.

L'empereur souscrivit à ces conditions, mais Catacalon n'en fut point satisfait. « La lâcheté, dit-il, annonce presque toujours la trahison. Il faut que ce » fantôme d'empereur, qui n'inspire que le mépris, se dépouille d'un diadème » qu'il est indigne de porter. »

La prudence de Catacalon fut justifiée par des avis secrets et certains. On apprit que Michel, prodiguant ses trésors, avait convoqué la nuit les sénateurs dans son palais, et leur avait fait jurer de ne jamais reconnaître Comnène. Alors toute négociation est rompue : l'armée rebelle approche de la capitale; l'audacieux patriarche Cérulaire harangue le peuple, le soulève, dégage les

(1) An 1057.

sénateurs de leurs serments; enfin il envoie deux évêques à Michel pour lui ordonner de quitter la pourpre et de sortir du palais. Ce prince leur ayant demandé ce que le pontife lui offrait en échange de l'empire, ils répondirent : « Le royaume du ciel. »

Michel, peu respecté dans sa fortune, se vit abandonné dans son malheur par ses courtisans et par ses gardes, il déposa le sceptre, se retira dans la maison qu'il habitait autrefois comme citoyen, et y vécut encore deux ans dans l'obscurité. Sa retraite comme son règne furent sans éclat. Il n'avait occupé le trône que treize mois; le lendemain de son abdication, Catacalon s'empara du palais et Comnène vint recevoir dans Sainte-Sophie la couronne impériale.

CHAPITRE XXII.

ISAAC COMNÈNE.

(An 1057.)

Règne d'Isaac Comnène. — Déposition et mort du patriarche. — Conquêtes des Normands en Italie. — Persécution exercée contre les chrétiens. — Maladie d'Isaac Comnène. — Jean Comnène refuse le pouvoir. — Election de Constantin Ducas. — Retraite d'Isaac Comnène.

La maison de Comnène donnait à son illustration une antique origine; elle prétendait que ses ancêtres, issus des plus anciens patriciens, avaient suivi Constantin le Grand lorsqu'il transféra le siége de Rome à Byzance. Le nouvel empereur revêtit ses frères des plus grandes dignités de l'État, et fit venir près de lui sa femme Catherine, fille de Samuel, roi des Bulgares; elle reçut le titre d'Augusta. Comme il voulait fonder la force publique et la sécurité de l'empire, ainsi que la sienne, sur une économie sévère, par ses rigueurs il remplit la cour de mécontents; il n'en fit pas moins au dehors, en révoquant les donations sans motifs de ses prédécesseurs et les libéralités excessives faites aux églises.

Ce prince montra d'abord une juste reconnaissance des services que lui avait rendus le patriarche. Mais ce prélat orgueilleux en abusa; il osa même prendre la chaussure de pourpre, et répondre à l'empereur qui le lui reprochait : « Je vous ai donné la couronne, je saurai bien vous l'ôter. » L'em-

pereur le fit déposer et l'exila : ce prêtre altier voulait résister, mais sa mort mit fin à ce débat.

Isaac nomma pour le remplacer Constantin Lichudès, le seul des ministres de Monomaque qui sut mériter et conserver l'estime publique sous un règne odieux.

Les troubles excités par la rivalité de Michel et de Comnène n'avaient pas permis aux Grecs d'envoyer des troupes en Italie; les Normands profitèrent de ces dissensions : sous les ordres de Robert Guiscard, ils étendirent leurs conquêtes et accrurent leur gloire.

A la même époque, le calife d'Égypte, qui gouvernait la Syrie depuis que celui de Bagdad était tombé sous le joug des Turcs, défendit, dans Jérusalem, l'entrée du Saint-Sépulcre aux pèlerins. Trois cents chrétiens, échappés à ses fureurs, portèrent dans l'Occident leurs plaintes, leur courroux, leurs ressentiments, et propagèrent dans toute la chrétienté la haine violente qui les enflammait contre les musulmans.

Isaac Comnène, nouvellement attaqué par les Hongrois, marcha contre eux. Le débordement des rivières l'arrêta dans sa course et le contraignit de revenir dans sa capitale : une pleurésie termina son règne (1).

Se croyant près d'expirer, il offrit le sceptre à son frère Jean, qui se faisait admirer par une activité courageuse, par une fermeté sage, en même temps qu'il s'attirait l'affection publique par sa douceur et par sa bienfaisance. Jean refusa le trône : son siècle n'était pas digne de lui.

Comnène, plus attentif aux intérêts de l'empire qu'à ceux de sa famille, préféra à ses propres parents Constantin Ducas, qu'il estimait; il le désigna pour son successeur. Pendant un règne de deux ans et trois mois, Isaac s'était fait remarquer par un courage habile; sa vertu se trouvait malheureusement ternie par un peu de hauteur et d'avarice.

Lorsque ce prince eut assisté au couronnement de Ducas, il se fit porter dans le monastère de Stude, y prit l'habit de moine, recouvra la santé, et vécut encore deux ans sans regretter le sceptre. Son successeur Ducas le visitait souvent, et lorsque sa femme Catherine, qui prit aussi le voile, vint un jour le voir, il lui dit : « Avouez que je vous avais faite esclave en vous » donnant la couronne, et que je vous ai affranchie en vous l'ôtant. »

(1) An 1059.

CHAPITRE XXIII.

CONSTANTIN X, NOMMÉ DUCAS.

(An 1059.)

Règne faible de Constantin X. — Triste sort d'Argyre. — Conquêtes de Robert Guiscard. — Événements sous ce règne. — Invasion des Barbares. — Alarme à Constantinople. — Maladie de Constantin. — Son testament et sa mort.

Dans un discours solennel que l'empereur prononça en présence du peuple, il traça et développa longuement les maximes et les règles de conduite que devait se prescrire un bon prince; par là, il augmenta l'espoir qu'inspirait son caractère; mais l'attente publique fut trompée, et, monté sur le trône, il parut perdre presque toutes les qualités qui, dans sa vie privée, lui avaient acquis l'estime générale.

Ce prince montra bien le même zèle pour la justice, mais il ne vit rien en grand : les détails absorbaient son attention; ne s'occupant qu'à juger des procès, négligeant les affaires politiques, laissant tomber la force des armées, il diminua le nombre de ses troupes pour grossir son trésor, crut fortifier la religion en multipliant les moines, et, dans le dessein d'être populaire, il distribua sans discernement les charges et les emplois.

Les Grecs perdaient progressivement toutes leurs possessions en Italie; Argyre, ne recevant ni argent ni soldats, revint dans la capitale demander des secours; on le punit des fautes du gouvernement : ce guerrier, tour à tour la terreur ou l'appui des Sarrasins et des Normands, et qui avait rempli l'Occident de son nom, passa les dix dernières années de sa vie à Constantinople, dans la misère et dans l'obscurité. Tout s'éteint, même la gloire, dans l'ombre épaisse qui environne les trônes despotiques.

Robert Guiscard, vainqueur des Grecs, effaçait, par ses exploits, l'éclat des autres princes d'Italie. Le célèbre cardinal Hildebrand, qui dès lors méditait l'ambitieux dessein d'élever le Saint-Siége au-dessus de tous les trônes du monde, prouva au pape Nicolas II que, puisqu'il était impossible de chasser les Normands d'Italie, la cour de Rome devait s'en faire un appui. Nicolas crut

ses conseils, et encouragea Guiscard à consommer la conquête de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile, qu'il érigea en duchés relevant de Rome.

Sous le règne de Ducas, les Turcs ravagèrent l'Asie et vainquirent facilement des généraux sans capacité. On continuait dans Jérusalem à outrager les chrétiens : l'empereur, peu capable de les protéger par la force, acheta aux Sarrasins un quartier de cette ville pour que les sectateurs de l'Évangile y vécussent à l'abri des insultes.

De toutes parts l'empire était entamé; les Hongrois battirent une armée grecque et prirent Belgrade; les Ures, hordes composées de Huns, de Turcs et de Tartares, taillèrent en pièces les troupes impériales, firent prisonniers les généraux Basile et Nicéphore, traversèrent la Macédoine, s'avancèrent près de Thessalonique, et répandirent la terreur dans Constantinople.

Au milieu de cette ville populeuse chacun tremblait et personne ne s'armait; dans ce péril extrême, l'empereur forme une résolution plus extravagante qu'héroïque : il part, suivi de cent cinquante cavaliers, pour combattre les Barbares; arrivé près de leur camp, il ne les y trouve plus.

Tandis qu'ils se dispersaient et se livraient au pillage, les Bulgares et les Patzinaces, tombant sur eux, les avaient totalement exterminés. Nicéphore et Basile, délivrés de leurs fers, apprirent à l'empereur la destruction des ennemis, et les Grecs superstitieux, ne pouvant faire honneur de ce triomphe inattendu aux armes de Ducas, l'attribuèrent à ses prières.

Ce prince tomba malade, et, sentant sa fin s'approcher, il désigna comme son successeur le plus jeune de ses fils, le préférant aux autres, parce qu'il était né depuis son avénement à la couronne, ce qui le fit appeler Porphyrogénète. Cependant Michel et Andronic, frères du jeune empereur, furent associés au trône, et Ducas confia la tutelle de ces trois princes à sa femme, l'impératrice Eudocie. Le même testament adjoignit à la régence le patriarche Xiphilin, et défendit solennellement à Eudocie de contracter un nouveau mariage. Elle jura de se conformer à ces dispositions, et tous les sénateurs signèrent l'acte qui les contenait.

L'empereur, après sept mois de souffrances, mourut; il avait régné sept ans sans gloire. Ce fut à l'époque de sa mort (1) que les Normands se rendirent maîtres de Bari, qui leur avait coûté tant de sang et tant de combats. Bientôt, réunissant sous leur autorité Capoue, Salerne, Naples, la Calabre et la Sicile, ils en formèrent un État puissant qu'ils nommèrent et qu'on appelle encore le royaume de Naples.

(1) An 1067.

CHAPITRE XXIV.

EUDOCIE ET ROMAIN DIOGÈNE.

(An 1067.)

Régence d'Eudocie. — Incursion et victoire des Turcs. — Eudocie choisit un époux. — Exploits de Romain Diogène. — Sa conspiration, son jugement, sa condamnation et son acquittement. — Son mariage avec Eudocie. — Révolte des Varangues. — Sage gouvernement de Romain. — Ses victoires sur les Turcs. — Ouvrages d'Eudocie, entre autres *Jonia*. — Succès, disgrâce et exil de Robert Crespin. — Succès des Turcs. — Captivité de Manuel. — Sa promesse artificieuse à Chrysoscule. — Arrivée de ce musulman à Constantinople. — Marche de Romain contre les Turcs. — Son imprudence guerrière. — Premières attaques. — Proposition du sultan. — Rupture de la négociation. — Perfidie d'Andronic. — Défaite des Grecs. — Courageuse défense et captivité de l'empereur. — Singulière réception de Diogène par le sultan. — Magnanimité du sultan. — Paix entre lui et l'empereur. — Fausse nouvelle de la mort de Diogène. — Retraite d'Eudocie. — Révolte de César Jean. — Élévation de Michel au trône. — Défaite et fuite de Diogène. — Proposition de Michel à Diogène. — Marche d'Andronic contre Diogène. — Exploits de Robert Crespin. — Capitulation et abdication de Diogène. — Son héroïque générosité. — Cruauté de Jean. — Mort de Diogène.

Eudocie prit les rênes du gouvernement. Les Turcs, voyant que l'empire n'avait d'autres chefs qu'une femme, un patriarche et trois enfants, recommencèrent leurs incursions, battirent l'armée impériale et prirent Césarée. Cette défaite ne fit aucun tort à la réputation de Nicéphore le Botaniate, qui commandait les Grecs; on attribua ses revers à la faiblesse de la cour et à son avarice.

Tout le peuple mécontent demandait à grands cris un empereur. Eudocie, aimant mieux pour maître un époux qu'un fils, résolut de se marier. L'opinion publique lui désignait Nicéphore ; mais l'amour fit tomber son choix sur Romain Diogène, fils d'un général autrefois proscrit par Ducas.

Malgré la proscription de son père, Diogène avait demandé à l'empereur Ducas un emploi ; ce prince lui répondit laconiquement : « Méritez-le par vos actions. » Diogène courut à Sardique, attaqua les Patzinaces, les défit, et envoya à Constantinople un grand nombre de têtes, preuves sanglantes de sa victoire. L'empereur, en lui transmettant le diplôme de la charge qu'il désirait, lui écrivit ces mots : « Vous devez votre élévation, non à moi, mais à votre épée. »

Le jeune et téméraire guerrier, qu'une telle réponse encourageait, et qui se

croyait en même temps, par elle, dispensé de reconnaissance, se persuada, lorsque Ducas mourut, que le même glaive qui lui avait donné la victoire pourrait aussi l'élever à l'empire : il conspira, fut trahi, arrêté, accusé, jugé, convaincu et condamné. Avant de confirmer sa sentence, Eudocie voulut le voir; le crime de Diogène était évident; mais sa jeunesse, sa naissance, son courage, excitaient la pitié en sa faveur; la beauté de sa figure produisit encore plus d'effet que son mérite, elle toucha le cœur d'Eudocie; l'amour désarma sa colère; elle ordonna une nouvelle information, et les juges, devinant le motif de cette excessive indulgence, déclarèrent le coupable innocent.

Diogène, devenu libre, partit pour se rendre dans la Cappadoce, sa patrie; mais, à peine sorti de la ville, il reçoit l'ordre de revenir à la cour; on l'y accueille, non plus en criminel, mais en favori, et l'impératrice l'investit de la charge de maître de la milice.

Cette princesse, vaincue par sa passion, était décidée à lui offrir sa main et le sceptre; mais le patriarche conservait en dépôt l'acte impérial qui lui prescrivait le veuvage, et que tous les sénateurs avaient signé comme elle. Il fallait ou faire disparaître ce testament, ou renoncer à son dessein.

Il est peu d'obstacles dont l'amour ne triomphe par la force ou par la ruse. Le chef des eunuques se rend, par les ordres de l'impératrice, chez le patriarche : « Vous voyez, lui dit-il, l'empire sur le bord de sa ruine; les Turcs l'en-
» vahissent; nos armées n'ont point de chef; le peuple murmure; votre souve-
» raine Eudocie reconnaît la nécessité de couronner un homme capable de
» sauver l'État. Il paraît qu'elle a fixé ses regards sur votre frère Bardas, pour
» lui faire partager son lit et son trône. Mais comment accomplir ce mariage au
» mépris de l'acte solennel qui le défend, et dont vous êtes le dépositaire? Elle
» me charge de vous consulter sur le parti qu'elle doit prendre, et ne veut rien
» décider sans votre avis. »

Le patriarche avait trop d'ambition et trop peu de vertu pour ne pas tomber dans le piége qu'on lui tendait; il se chargea de tout aplanir, prodigua ses richesses pour gagner successivement les sénateurs, obtint leur consentement individuel, remit l'acte fatal dans les mains de l'impératrice, qui le livra aux flammes, fit enfin lui-même les préparatifs de l'auguste cérémonie qui devait jeter sur sa famille un si grand éclat.

Tandis qu'il se livrait aux rêves d'une espérance chimérique, l'impératrice appela dans son palais, la nuit, Romain Diogène, fit célébrer son mariage par un aumônier, et le lendemain, à la grande surprise de la cour, du sénat et surtout du patriarche, elle déclara publiquement le choix qu'elle venait de faire d'un empereur et d'un époux.

Les fils de Ducas, consternés d'un événement qui les privait de la couronne, éclatent en murmures; un corps de la garde, qu'on nommait les *Varangues*, se soulève, prend les armes; l'adroite Eudocie accourt près de ses enfants, les serre dans ses bras, et, mêlant les caresses aux conseils, les pleurs aux prières, assure ses fils qu'elle n'a voulu donner qu'un appui à leur jeunesse, que Diogène, sous le nom d'empereur, ne sera que régent, qu'il a juré de leur rendre

la couronne dès qu'ils seront en âge de la porter, et qu'elle saura lui faire tenir son serment. Les princes, jeunes, sensibles, confiants, croient leur mère, promettent de lui obéir, et désarment eux-mêmes les Varangues; la cour flatte le pouvoir naissant, le sénat fléchit et se tait, enfin tout l'empire se soumet à Diogène avec cette indifférence que montrent les esclaves pour le choix d'un maître (1).

Les princes et les grands, moins dociles que le peuple, conservaient et dissimulaient leur mécontentement; indépendamment des trois fils de Ducas, Constantin, Michel et Andronic, le nouvel empereur devait encore redouter Jean Ducas leur oncle, qui avait été revêtu du titre de César. Une autre famille puissante dans le sénat et dans l'armée, celle des Comnène, pouvait encore faire craindre une opposition dangereuse.

Le chef de cette maison, qui n'avait pas voulu remplacer son frère Isaac sur le trône, venait de mourir; mais il laissait son nom et son crédit sur l'armée à cinq fils, Manuel, Isaac, Alexis, Adrien et Nicéphore, héritiers de son courage comme de ses richesses. Cependant la fortune de Diogène voulut que ces cinq princes, au lieu d'élever des prétentions contre lui, servissent volontairement d'appui à son autorité.

Il est vrai que le nouvel empereur se montra digne du rang qu'il occupait. L'empire n'était qu'un édifice en ruine, il le releva; reconnaissant des bontés d'Eudocie, mais sans faiblesse pour elle, il ne lui laissa de pouvoir que dans le palais.

Juste, ferme, actif, il s'occupa sans relâche des réformes que nécessitait le délabrement de l'administration civile et militaire. Menacé d'une invasion par le sultan Alp-Arslan, successeur de Thogrul, il résolut de le prévenir, fit des levées dans toutes les provinces, choisit d'habiles généraux, augmenta la paie des troupes, rétablit la discipline, et grossit ses forces, en y joignant des corps soldés de Français, d'Ures et de Varangues.

Son armée réunie n'offrait encore qu'une masse sans ensemble et peu exercée; heureusement les Turcs lui laissèrent le loisir d'organiser ses légions et de les former aux manœuvres; bientôt il se mit en marche, étonna les musulmans par la rapidité de ses attaques, en tua un grand nombre, et, par ce premier succès, frappa d'étonnement les Turcs, accoutumés depuis longtemps à voir les Grecs fuir devant eux.

Peu de temps après il remporta une nouvelle victoire, remonta sa cavalerie aux dépens de l'ennemi, s'avança vers l'Euphrate, livra, près de ses rives et du château d'Hiéraple, une grande bataille, la gagna complétement, s'empara du camp turc, le brûla, et revint couvert de gloire dans la capitale.

A son retour, Eudocie lui dédia un ouvrage, composé par elle, sous le titre de *Jonia*, et qui est parvenu jusqu'à nous. Il contient l'histoire des dieux, des héros, leurs métamorphoses et différentes allégories. On a perdu d'autres écrits de cette savante princesse, tels qu'un poème sur la chevelure d'Ariane,

(1) An 1068.

une instruction pour les femmes, un éloge de la vie monastique, et un traité sur les devoirs des princesses.

L'amour des lettres ressuscitait ainsi momentanément, par les soins et par l'exemple d'Eudocie, dans la cour d'Orient; le luxe de cette cour, le caractère belliqueux de Diogène, et le désir chevaleresque de combattre les musulmans, attiraient plusieurs guerriers normands à Constantinople; on distinguait parmi ces guerriers Hervey, Radulfe, Gosselin, Bailleul, et particulièrement Robert Crespin, de la famille des Grimaldi, qui tiraient leur origine d'un des premiers compagnons de Rollon.

Robert servit en Asie, et, se trouvant mal payé, il mit à contribution les provinces qu'il devait défendre; on le traita en rebelle; les Grecs l'attaquèrent, mais il les mit en fuite; les Turcs alors, croyant trouver en lui un allié, s'approchèrent avec confiance de sa troupe; Robert, à la tête de ses intrépides Français, les chargea et les tailla en pièces.

Diogène, frappé de cette action héroïque, l'appela près de lui et lui donna un commandement; bientôt quelques délateurs, jaloux du nouveau crédit de Robert, le noircirent dans l'esprit de l'empereur, qui l'exila. Les Français furieux le vengèrent en ravageant la Mésopotamie; il fallut leur rendre leur chef pour les apaiser.

Tout le règne de Diogène fut employé à la guerre; il habitait plus les camps que son palais. Les Turcs, battus plusieurs fois, prirent leur revanche contre un général imprudent nommé Philarète, qui se laissa surprendre par eux. L'empereur lui donna pour successeur Manuel Comnène qui, par son courage et par son habileté, contint les Turcs et les empêcha longtemps de faire aucun progrès.

Diogène aimait la gloire avec trop de passion pour n'être pas jaloux de ceux qui en acquéraient; cette jalousie lui fit affaiblir l'armée de Manuel; les Turcs en profitèrent : ils attaquèrent, forcèrent le camp de ce même Manuel, naguère leur vainqueur, le firent prisonnier, traversèrent la Cappadoce, pénétrèrent en Phrygie et saccagèrent Colosse.

L'empereur, irrité, rallia ses troupes et voulut se précipiter sur eux; mais le César Jean Ducas le détourna de cette résolution, en lui représentant le péril auquel il s'exposerait, s'il attaquait des ennemis si nombreux à la tête d'une armée vaincue. Ce conseil était dicté par une haine secrète; Ducas espérait que l'empereur, en laissant approcher les Turcs de la capitale, deviendrait odieux au peuple.

Cependant Manuel, dans les fers, s'aperçut que Chrysoscule son vainqueur, né dans la famille des sultans, supportait avec peine le joug d'Alp-Arslan, et qu'il méditait le dessein de lui ravir le sceptre. Manuel, flattant son ambition, lui promit l'appui de l'empereur pour parvenir au trône, divisa ainsi ses ennemis, fit tomber Chrysoscule dans le piége qu'il lui tendait, et lui persuada de venir à Constantinople.

On y vit ainsi ce musulman victorieux, amené comme en triomphe par son captif, avec tous les prisonniers grecs qui avaient recouvré leur liberté.

L'empereur accueillit honorablement ce prince ambitieux, l'amusa d'espérances qu'il ne réalisa point, et marcha de nouveau, l'année suivante, à la tête d'une forte armée, contre les Turcs (1).

Arrivé dans la plaine de Chryas, près de Césarée, lieu renommé par la salubrité de ses eaux, par la fertilité de son sol, par l'abondance de ses fruits, il ne put contenir l'intempérance de ses soldats, et se vit même obligé de licencier sa garde, qui bravait ses réglements.

Comme les maladies affaiblissaient son armée, les plus vieux généraux lui conseillaient de se retrancher et d'attendre l'ennemi dans une forte position. Diogène, ardent, fier, impétueux et plus soldat que capitaine, se décide, malgré la difficulté des chemins, à chercher les Turcs au fond de la Médie.

Renouvelant les fautes de Crassus, d'Antoine, d'Héraclius, trompé par de fausses nouvelles, entraîné par la vaillante impatience des Français, il court plutôt qu'il ne marche, persuadé que la retraite habile du sultan est une lâche fuite.

Bailleul l'avertit en vain du danger auquel il s'expose; il continue à se diriger sur Babylone; sa cavalerie compromise est repoussée; mais Basilace, qui la commandait, l'assure que ces corps ennemis ne sont que des détachements tirés de quelques garnisons; l'avant-garde, conduite par Nicéphore Brienne, se joint à Basilace, éprouve une vive résistance, parvient cependant à enfoncer la cavalerie turque, et la poursuit jusqu'à la vue d'un camp immense.

A sa grande surprise, l'armée entière du sultan, qui s'y trouvait, en sort, fond sur les Grecs et en fait un grand carnage : Basilace est pris; ce guerrier audacieux, loin de trembler en présence du sultan, mêle à ses éloges sur le courage des Turcs un tableau imposant des forces de l'empereur. « Deux souverains tels que vous et mon maître, lui dit-il, dignes de partager l'empire de l'univers, devraient s'unir par une étroite alliance, et ne pas exposer leur brillante destinée au sort incertain d'une bataille. »

Le sultan, frappé de ce discours, envoie des députés à l'empereur pour lui proposer la paix. Pendant qu'ils étaient en marche, quelques fuyards apprennent à Diogène la défaite de son avant-garde : irrité de ce désastre, il sort de son camp; mais la nombreuse cavalerie turque, qui poursuivait les Grecs, le force à rentrer dans ses retranchements.

Cependant les envoyés du sultan arrivent; l'empereur déclare qu'il ne peut écouter aucune proposition, si l'avant-garde ennemie ne se retire. Les députés partent; tandis que le sultan délibérait encore sur la réponse qu'on leur avait faite, Diogène, égaré par ses courtisans, se décide à rompre toute négociation.

La trompette sonne; le sultan, qui voit qu'on lui présente le combat, range son armée en bataille : « Compagnons, dit-il à ses soldats, il est affreux pour l'humanité de voir l'orgueil des princes payé par tant de sang; nous offrions la paix, on veut la guerre; combattons. Que les braves seuls restent; je

(1) An 1070.

» permets aux timides de se retirer. Suivez mon exemple, attaquons l'ennemi » corps à corps ; dédaignons les armes qui ne frappent que de loin : je dépose » mon arc et mes flèches ; je ne garde que mon sabre et ma massue. »

A ces mots, il se dépouille de ses vêtements, se couvre de l'habit blanc que les musulmans portent le jour de leur sépulture, et s'écrie : « Si ce champ de » bataille n'est pas le théâtre de votre triomphe, il sera mon tombeau. »

L'armée grecque avance en masse ; les Turcs, divisés en plusieurs colonnes, feignent de fuir pour attirer l'empereur dans une embuscade ; Diogène aperçoit à temps le piége, et, craignant d'être coupé, commence un mouvement rétrograde.

Andronic, fils du César Jean Ducas, commandait la réserve et voulait enlever la victoire à l'empereur pour le perdre. Dès qu'il aperçoit la manœuvre prudente du prince, il crie perfidement que l'empereur prend la fuite. Soudain un affreux désordre se répand dans les troupes ; les Turcs profitent de cette confusion, et chargent les Grecs avec impétuosité. La déroute de ceux-ci est prompte et complète.

Diogène, accompagné de quelques braves, est enveloppé ; en vain il se défend avec un courage héroïque contre une foule qui s'accroît sans cesse ; après avoir fait tomber sous son cimeterre un grand nombre d'ennemis, il succombe ; son cheval est blessé, son glaive se brise, et lui-même il tombe percé de coups.

Un Turc, nommé Chady, qui l'avait vu à Constantinople, le reconnaît, sauve ses jours, se prosterne devant lui, et le conduit prisonnier dans le camp du sultan.

Le lendemain, Diogène, couvert de sang, est amené devant Alp-Arslan. Par un mélange bizarre de barbarie et de générosité, le sultan, pour se conformer aux mœurs de son pays, renverse d'abord à terre le monarque captif et vaincu, lui marche sur le corps, et, après avoir suivi cet usage féroce de l'Orient, présente la main à Diogène, le relève et l'embrasse.

« Ne craignez rien, prince, lui dit-il ; je suis homme comme vous et exposé » aux mêmes revers. Je ne vous traiterai point en captif, mais en empereur. » Malheur à celui qui s'enivre des faveurs de la fortune, et qui n'en prévoit pas » l'inconstance ! »

Il lui donne une tente magnifique, le fait dîner avec lui, le visite fréquemment, et lui parle des opérations de la campagne aussi familièrement que si tous deux l'avaient faite en alliés.

« Quel eût été mon sort, lui dit-il un jour, si vous m'eussiez pris ? — Je vous » aurais fait déchirer à coups de verges, » répondit brutalement Diogène, aigri par le malheur. » — « Et moi, répliqua le Turc, je vous traiterai suivant les » principes de votre religion, qui ordonne, dit-on, l'amour du prochain et » l'oubli des injures. »

Fidèle à sa promesse, il conclut la paix avec lui, régla généreusement les li-

(1) An 1071.

mites des deux États, rendit la liberté aux prisonniers, exigea mille cinq cents pièces d'or comme rançon, trois cent soixante mille comme tribut, lui en donna dix mille pour faire son voyage, lui jura amitié, et convint du mariage d'une fille de Diogène avec son fils. L'empereur versa des larmes d'admiration en quittant ce héros musulman, qui l'avait encore plus subjugué par sa générosité que par ses armes (1).

Dès que Diogène fut arrivé dans le Pont, il écrivit à l'impératrice les détails de sa défaite, de sa captivité, de sa délivrance; mais par malheur un soldat grec, qui avait pris la fuite pendant la bataille, arriva dans la capitale avant la dépêche de Diogène, et y répandit le bruit de sa mort. D'autres fuyards confirmèrent successivement cette fausse nouvelle.

Eudocie, consternée, convoque les grands et le sénat pour délibérer sur le parti qu'on devait prendre. Le César Jean Ducas dit qu'il fallait s'occuper de l'empire, et non de vains regrets pour un empereur qui n'existait plus. Il propose de proclamer sur-le-champ empereur Michel, l'aîné des enfants de Ducas.

On délibérait encore, lorsque le message de l'empereur arrive : en vain la triste Eudocie veut prendre le parti de son époux ; le César Jean, ainsi que ses fils Andronic et Constantin, soulèvent les soldats; leurs cris, le bruit de leurs armes, épouvantent l'impératrice ; elle croit qu'on veut sa mort, et, dans son effroi, elle se laisse conduire à un monastère, où on la force de prendre le voile : elle y vécut vingt-cinq ans.

Le César Jean place Michel sur le trône, le fait reconnaître dans toutes les provinces, et, par un décret du sénat, fait déclarer Diogène déchu du pouvoir qu'il avait usurpé.

Cet infortuné monarque, qui avait trouvé autant d'ingratitude dans sa cour que de générosité chez ses ennemis, se montra surpris, mais non découragé par son malheur. Il leva diligemment des troupes et s'empara d'Amasie.

Constantin, fils du César Jean, vint lui livrer bataille : elle fut longue et sanglante ; mais la fortune avait abandonné Diogène ; ce prince, vaincu, poursuivi, se retira dans une forteresse, d'où un officier fidèle, nommé Catature, parvint à le sauver. Réfugié en Cilicie, il trouva encore le moyen de lever une nombreuse armée.

Le nouvel empereur Michel, intimidé par le courage de son rival, lui proposa le partage de l'empire. Diogène, dont la fierté semblait plus intraitable dans les revers que dans la prospérité, refusa cette proposition, et ne voulut accorder qu'une amnistie.

Pendant ces troubles civils, les Comnène restaient neutres (2). Michel les en punit ainsi que leur mère par l'exil. Andronic Ducas marcha en Cilicie pour combattre l'armée de Diogène que commandait Catature; il trouva cette armée retranchée dans une forte position.

Comme il balançait sur le moment et sur les moyens de l'attaque, un guerrier normand, Robert Crespin, se présente hardiment à lui : « Chargez les Français

(1) An 1071. — (2) Même année.

» et moi, dit-il, de l'honneur de cette journée, et, je le jure, vous vaincrez sans » combattre. »

On admire sa hardiesse ; on laisse un champ libre à son courage. Robert, à la tête de cette élite de preux, fond sur la cavalerie ennemie, l'enfonce, met ensuite l'infanterie en déroute, revient dans la tente d'Andronic pour lui apprendre qu'il est vainqueur et que Catature est prisonnier.

Diogène, persécuté par le sort, rassembla ses faibles débris dans la ville d'Adane, s'y défendit longtemps ; mais, lorsqu'il eut consommé ses vivres, il se vit enfin forcé de capituler.

Il promit de prendre l'habit monastique, pourvu qu'on épargnât sa vie et qu'on ne lui fît aucun mauvais traitement.

Andronic transmit ses propositions à Michel, qui les accepta, et chargea trois archevêques, signataires avec lui du traité, de le porter dans Adane, et d'être, près du vaincu, les garants de sa promesse.

Au comble de l'infortune, l'héroïque générosité de Diogène ne se démentit pas. Ramassant le peu de bien qui lui restait, il l'envoya au sultan, et lui écrivit en ces termes : « Quand j'étais empereur, je vous promis quinze cent mille » pièces d'or pour ma rançon ; dépouillé de ma couronne, je vous en envoie » aujourd'hui deux cent mille, ainsi que ce diamant comme gage de ma recon- » naissance : c'est tout ce que je possède ; un vainqueur tel que vous a plus » de droits à mon héritage que mes sujets ingrats. »

Après ce dernier acte de liberté, il sortit de la forteresse, marchant vers la capitale en habit de moine et monté sur un mulet.

Pendant sa route, un émissaire du César Jean l'empoisonna ; l'art des médecins le guérit. Lorsqu'il fut près de Constantinople, la cour envoya l'ordre barbare de lui faire crever les yeux ; en vain Andronic protesta contre la violation du traité, en vain les trois archevêques menacèrent les parjures de la vengeance céleste, l'impitoyable Jean persista et défendit même qu'on pansât les plaies de sa victime. L'ordre horrible fut exécuté malgré les cris de Diogène, qui invoquait inutilement le secours du Ciel et des hommes.

On lui arracha les yeux et on le porta dans l'île de Proté, où il mourut peu de jours après, supportant en héros son malheur, et pardonnant en chrétien à ses ennemis. Deux de ses fils, Constantin et Léon, périrent en combattant contre les Turcs ; le troisième, Nicéphore, vécut longtemps avec éclat. Le règne, et l'on pourrait presque dire le triste roman de Diogène, avait duré trois ans et dix mois (1).

(1) En 1071.

CHAPITRE XXV.

MICHEL VII, DIT PARAPINACE.

(An 1071.)

Portrait de Michel VII. — Politique du César Jean. — Ingratitude et mauvaise gestion de Nicéphorise. — Victoire des Turcs. — Révolte et victoire d'Oursel. — Dévouement et captivité de Jean et d'Andronic son fils. — Marche d'Oursel contre les Grecs. — Sa défaite et sa captivité. — Premiers exploits d'Alexis Comnène. — Révolte en Bulgarie. — Exploits de Nicéphore Brienne. — Révolte de son armée. — Sa marche sur Constantinople. — Intrigue de Nicéphorise. — Brienne est proclamé empereur. — Son échec et sa retraite. — Nicéphore le Botoniate est proclamé empereur. — Conspiration contre Michel. — Son abdication en faveur de son frère. — Soumission de Constantin au Botoniate. — Couronnement de Nicéphore.

La nature avait privé de force le caractère de Michel, et son éducation augmenta cette faiblesse. Éloigné des camps et des affaires dans sa jeunesse par Diogène, excité à l'étude par Eudocie, instruit par un instituteur nommé Psallus, qui avait plus de mémoire que de jugement, et qu'on appelait pourtant alors le premier des philosophes, on vit le nouvel empereur ne s'occuper que de grammaire, d'étymologies, de recherches minutieuses: il semblait né pour l'école et non pour le trône.

Le César Jean, fortifié de l'appui des Comnène, dont l'aîné avait épousé une de ses parentes, entretint soigneusement l'aversion de Michel pour la guerre, pour la politique et pour le monde, espérant régner à sa place; un eunuque renversa ses projets.

C'était un Galate, nommé Nicéphorise, ambitieux, fourbe, ardent, dissimulé politique profond et habile courtisan, autrefois ministre sous Constantin Ducas. Eudocie l'avait fait exiler; Diogène ayant trouvé, par l'industrie de cet eunuque, l'argent nécessaire dans sa détresse, lui donna le gouvernement du Péloponèse.

Le César Jean, qui aimait le plaisir et craignait le travail, rappela Nicéphorise et lui confia les soins de l'administration; l'ingrat Galate, ayant gagné la faveur de Michel, s'en servit pour faire disgracier son bienfaiteur, l'empereur

lui livra les rênes du gouvernement, et le vil eunuque devint le maître de l'empire, dont son avarice épuisa tous les trésors.

La cour se remplit de délateurs; ceux qui étaient riches parurent coupables, les confiscations se multiplièrent, les familles furent ruinées, et Nicéphorise grossit rapidement sa fortune en accaparant tous les blés sous le nom de l'empereur. Cette manœuvre, qui écrasa le peuple, valut à Michel le surnom de *Parapinace*.

Il est plus facile de railler que de se révolter, et dans tous les siècles les Orientaux, courbés sous le despotisme, ne surent se venger de leurs tyrans que par des sobriquets et par des épigrammes; quand la haine est comprimée, le mépris seul éclate.

Le généreux vainqueur de Diogène, Alp-Arslan, indigné du cruel traitement fait à ce malheureux prince, le vengea, non plus par des pillages, mais par des conquêtes.

Isaac et Alexis Comnène marchèrent en Cappadoce pour le combattre, suivis d'une foule d'aventuriers français, qu'il était difficile de vaincre et impossible de discipliner. Ils donnèrent à l'armée grecque l'exemple du courage et du désordre; leur bouillante ardeur compromit cette armée; les Turcs la battirent, Isaac fut pris; Alexis, furieux, vengea son frère en abattant sous son glaive un grand nombre de musulmans. Sa bravoure favorisa d'abord la retraite, mais les Grecs découragés se débandèrent; Alexis se sauva presque seul, et courut chercher les moyens de payer la rançon d'Isaac.

Les amis de ce prince captif rachetèrent sa liberté; tous deux, accompagnés des intrépides Français, reprirent la route de la capitale, et, sur leur chemin, se virent assaillis et entourés par une nombreuse armée de Turcs. Ils l'enfoncèrent et durent leur salut à des prodiges de valeur. Le siècle des preux chevaliers n'était plus celui des grands généraux : le courage individuel rappelait l'héroïsme des temps fabuleux, mais la science de la guerre tombait en décadence; les chevaliers brillaient aux tournois, et les armées perdaient les batailles.

Le chef des aventuriers français, Oursel, se révolta et ravagea l'Asie. Michel envoya contre lui le César Jean, accompagné de son fils Andronic et de Nicéphore le Botoniate : les Français remportèrent la victoire. Jean, après une résistance opiniâtre, est blessé et pris; son fils Andronic se jette au milieu des ennemis pour le délivrer; mais, accablé par le nombre, couvert de blessures, il tombe; on va lui trancher la tête. Son père, témoin de cet horrible spectacle, rompt ses chaînes, s'élance, le couvre de son corps, et s'écrie : « Arrêtez, barbares! c'est mon fils, c'est Andronic. »

Les Français abaissent leurs sabres, et admirant la tendresse courageuse d'un père sauvant les jours d'un fils qui mourait pour le délivrer, ils relèvent les deux captifs, les traitent avec douceur et leur promettent la liberté, pourvu qu'ils donnent en otages les deux enfants d'Andronic.

Tout offrait alors dans les mœurs un mélange bizarre de vices et de dévotion, d'honneur et de mauvaise foi, de courage et de servitude, de prouesse et de

perfidie. Le traité conclu fut mal exécuté des deux parts : on garda le César Jean : Andronic partit et envoya ses enfants dans le camp français ; mais un eunuque, son émissaire, trouva le moyen de les enlever la nuit et de les ramener dans la capitale.

Nicéphorise, loin de songer à racheter Jean Ducas, regrettait qu'il n'eût pas été tué ainsi que son fils. Oursel, dans le dessein d'affaiblir la famille impériale en la divisant, fit proclamer empereur par l'armée son prisonnier le César Jean ; il marcha ensuite avec lui vers le Bosphore, et brûla Chrysopolis, dont les flammes répandirent la terreur dans Constantinople.

Cent mille Turcs, commandés par un brave guerrier nommé Tulac, se trouvaient alors en Cappadoce ; Nicéphorise traita secrètement avec eux. Il s'approche des Français : Oursel, à la vue de leur avant-garde, méprise les sages conseils de Jean, donne le signal du combat, enfonce les premiers escadrons, les poursuit imprudemment, et se voit enveloppé par l'immense armée des Turcs. Le César Jean et lui combattent avec le courage du désespoir ; mais enfin ils cèdent au nombre, et tombent dans les fers des Turcs.

L'empereur Michel, malgré son ministre, paya la rançon du César Jean son oncle, qui, pour désarmer sa vengeance, se présenta devant lui en habit de moine. Oursel, racheté par sa femme, continua ses ravages ; on envoya contre lui six mille Alains, il les battit : enfin la cour lui opposa Alexis Comnène : ce jeune prince, âgé de vingt-cinq ans, était alors le seul général qui, par son caractère et par ses actions, eût acquis et conservé l'estime universelle, l'affection publique et une juste célébrité.

Dès qu'on le vit revêtu du commandement, les Grecs abandonnèrent Oursel. Le Normand, réduit par cette défection au seul appui de ses compatriotes, fit un traité avec les Turcs ; mais Tulac, gagné par Alexis, trahit Oursel, l'arrêta dans une conférence, le retint captif et l'enferma dans Amasie.

Le peuple de cette ville se soulevait en faveur du Normand ; mais l'adresse d'Alexis calma cette sédition. Il annonça aux rebelles qu'on avait crevé les yeux à Oursel, et fit paraître ce guerrier à leurs regards avec un bandeau sur le front : la multitude le plaignit, l'oublia et le laissa partir pour Constantinople. L'empereur, après l'avoir fait battre de verges, le jeta dans une prison, où il ne vécut que des charités d'Alexis.

Isaac Comnène, moins heureux que son frère, fut battu par les Turcs. Sa défaite aurait pu avoir des suites funestes ; heureusement les dissensions intestines qui s'élevèrent alors entre les musulmans laissèrent quelque trêve à l'empire.

Une révolte, qui éclata dans ce temps en Bulgarie, occupa les forces des Grecs. Bodin, élu roi par les Bulgares, vainquit Damien Dalassène, général de l'empereur, et s'empara de son camp. Un autre chef plus habile, Saronet, attira Bodin dans une embuscade et le fit prisonnier. Les Bulgares s'armèrent en foule pour venger leur roi.

Michel, fatigué de toutes les guerres qui le distrayaient de ses études, et mécontent d'un ministre qui n'assurait pas son repos, voulut nommer un Cé-

sar, en écartant du trône ses propres frères, qui auraient pu abuser de cette élévation.

Il jeta les yeux sur Nicéphore Brienne, et le manda près de lui; mais les courtisans, effrayés du choix d'un homme ferme et expérimenté, parvinrent à communiquer leurs craintes à Michel, et lorsque Nicéphore arriva, on ne lui donna que le titre de duc de Bulgarie et le commandement de l'armée.

A la tête des troupes impériales, il soumit les Bulgares, chassa les Serviens, et, montant ensuite sur la flotte, il réprima les courses des pirates normands qui insultaient alors les côtes de l'Archipel.

Tandis qu'il rétablissait ainsi la tranquillité maritime, son armée, restée en Bulgarie et composée de Macédoniens, d'Allemands, de Français et de Patzinaces, se révolta pour échapper au lien de la discipline, se livra au pillage, et marcha contre Constantinople.

Nicéphorise, au lieu de charger Nicéphore Brienne de réprimer cette révolte, profite de l'occasion pour perdre un général qu'il redoutait; il prépare sa condamnation. Brienne, informé de son dessein, se met à la tête des rebelles; Basilace, envoyé contre lui, se range sous ses drapeaux. L'armée proclame Brienne empereur; Andrinople le reconnaît; et son frère, suivi d'une partie des troupes, paraît sous les murs de Constantinople (1).

Tout le peuple se montrait disposé à le recevoir; mais quelques-uns de ses soldats livrent un faubourg aux flammes. La multitude furieuse prend les armes; Michel, sans quitter ses livres favoris, charge son frère Constantin et Alexis Comnène de défendre la ville. Ce péril extrême rappelle le souvenir des exploits d'Oursel; on le tire de prison, et il jure de combattre fidèlement pour l'empereur.

Tous sortent des murs, et forcent Brienne à se retirer. Constantin ne se signala par aucune action. Oursel tailla en pièces l'arrière-garde des rebelles : Alexis Comnène effaça par sa valeur celle de ses compagnons; et Michel, par reconnaissance, lui permit d'épouser Irène, petite-fille du César Jean Ducas, son oncle.

La tyrannie de Nicéphorise rendait tout triomphe inutile; elle disposait sans cesse les esprits à la sédition : tandis que les provinces du Nord donnaient le sceptre à Brienne, les armées d'Orient proclamèrent empereur Nicéphore le Botoniate, qui descendait de Phocas, et prétendait tirer son illustre origine de l'antique maison romaine des Fabius.

Ce général attira sous ses étendards tous les commandants des troupes de l'Asie, se fit un parti puissant dans le sénat, et trouva le moyen de s'assurer l'appui du clergé.

Nicéphorise, qui ne savait gouverner que par des supplices et combattre que par des intrigues, donna de forts subsides aux Turcs pour les engager à s'armer contre le Botoniate.

Celui-ci marche contre eux, défait la cavalerie du sultan Soliman, conclut la

(1) An 1077.

paix avec lui, et arrive devant Nicée, escorté par les mêmes musulmans que le ministre avait payés pour le détruire.

En approchant de la ville, il aperçoit une foule innombrable d'hommes armés, et se prépare avec crainte à combattre tant d'ennemis ; mais bientôt leurs gestes et leurs cris lui apprennent qu'ils ne sont rassemblés que pour le recevoir en triomphe.

Au même moment ses partisans nombreux tramaient une conspiration dans la capitale ; l'habile Alexis presse en vain l'empereur de la prévenir. La révolte éclate, les conjurés enfoncent les prisons, arment les prisonniers et les esclaves.

Seul, intrépide au milieu de ce tumulte, Alexis Comnène conseille à l'empereur de sortir avec lui du palais et de charger, à la tête de la garde, ces rebelles. Le timide Michel refuse de suivre cet avis courageux. « Je ne veux point, dit-il, » devenir cruel et sanguinaire pour conserver une couronne qui me pèse ; j'en » suis depuis longtemps fatigué ; portez vos conseils, vos armes et ma couronne » à mon frère Constantin. » Celui-ci, incapable de braver un tel péril, refusa le sceptre comme un présent trop dangereux, et, suivi d'Alexis, traversa le Bosphore pour se soumettre au Botoniate.

Nicéphore reçut d'abord le prince avec froideur, mais Alexis lui dit : « Constantin mérite de vous un meilleur accueil ; près du trône il a vécu obscur, » prisonnier et presque esclave d'un insolent ministre. Votre avénement au » trône, en le privant d'une grandeur apparente, l'affranchit d'une tyrannie » réelle. Quant à moi, vous savez avec quel zèle j'ai servi l'empereur Michel. » Malgré les vœux de tout l'empire déclarés en votre faveur, je voulais encore » tout à l'heure défendre ce prince et vous combattre ; de tous ses guerriers, de » tous ses sujets, je lui suis resté le dernier fidèle. Ma fidélité pour ce prince est » le seul et le meilleur garant de celle que je vous jure aujourd'hui. »

Nicéphore l'embrassa et entra avec lui dans Constantinople, où il fut reçu avec cet enthousiasme que la fortune excite toujours.

Michel s'était fait conduire au monastère de Stude, où il prit l'habit de moine. Nicéphorise se sauva près d'Oursel, qui commandait un corps de troupes à Sélymbrie. Le patriarche couronna Nicéphore ; le règne de Michel, ou plutôt celui de son eunuque, avait duré près de sept ans (1).

(1) An 1078.

CHAPITRE XXVI.

NICÉPHORE III, DIT LE BOTONIATE.

(An 1078.)

Règne méprisé de Nicéphore III. — Empoisonnement d'Oursel. — Torture et mort de Nicéphorise. — Négociation entre les deux Nicéphore. — Rupture de cette négociation. — Bataille entre Brienne et Alexis Comnène. — Échec d'Alexis. — Ralliement de ses troupes. — Captivité de Brienne. — Adoption d'Alexis par l'impératrice Marie. — Ordre sanguinaire de l'empereur. — Fuite d'Alexis et de sa famille. — Alexis est proclamé empereur. — Sa marche sur Constantinople. — Son entrée dans la ville par trahison. — Abdication et retraite de Nicéphore.

La fortune avait couronné le plus faible des deux rivaux qui se disputaient le sceptre de Michel. Brienne, plus jeune, plus vaillant, plus actif, régnait en Illyrie et en Macédoine. Nicéphore le Botoniate, maître de la capitale, épuisé par l'âge et par les travaux, ne montra plus sur le trône la vigueur qui l'avait fait autrefois briller dans les camps. Gouverné par deux affranchis, Borile et Germain, il se ruina pour se rendre populaire, avilit les charges en les prodiguant, détruisit le crédit public en altérant les monnaies, et n'inspira que du mépris au peuple, dont il cherchait, sans discernement, à se faire aimer.

L'eunuque Nicéphorise, qui s'était réfugié près d'Oursel, ne put décider ce preux Français à embrasser la cause de Brienne, et, pour se venger de son refus, il l'empoisonna. Ce fut le dernier crime de ce ministre tyrannique; les amis d'Oursel le livrèrent à l'empereur, qui le fit mettre à la torture dans l'espoir de découvrir les trésors dont son avarice le faisait supposer possesseur. Ce nouveau Séjan tenait plus à son or qu'à sa vie : il garda son secret, et mourut dans des tourments affreux.

Brienne, suivi des légions belliqueuses de la Macédoine, s'avançait avec des forces imposantes vers Constantinople. L'empereur, aimant mieux dans sa vieillesse partager la couronne que de la disputer, lui écrivit en ces termes : « J'étais l'ami et le compagnon de votre père ; vous êtes l'héritier de ses vertus. » La Providence m'a placé sur le trône : je veux vous adopter pour fils ; recevez, avec le titre de César, la seconde place de l'empire ; mon âge ne vous » laissera pas longtemps attendre la première. »

Brienne accepta cette proposition, à condition que ses officiers conserveraient leurs emplois, qu'on ne l'obligerait pas de venir à Constantinople, et que le patriarche le couronnerait en Thrace.

Nicéphore lui demanda ce qu'il pouvait craindre dans la capitale. « Je ne » crains personne que Dieu, répondit Brienne, mais je me défie des courti- » sans. »

Les ministres, jugeant par cette réponse que ce nouveau César serait leur ennemi, rompirent la négociation. Alexis fut chargé de combattre Brienne; mais, comme la plus grande partie des forces de l'empire étaient occupées en Asie à contenir les Turcs, on ne put donner au brave Comnène d'autres troupes que la garde impériale, un corps auxiliaire de Français, et la cavalerie d'élite, qui portait, comme en Perse, le nom d'*Immortels*.

Les deux armées se rencontrent et se livrent bataille en Thrace, près de Calabriac(1). L'impétueux Alexis enfonce d'abord la première ligne des ennemis et la met en fuite. L'intrépide Brienne rallie ses soldats effrayés, les ramène au combat, et change la fortune. Les Français, inconstants comme elle, abandonnent Alexis, et passent sous les drapeaux de Brienne. Les Patzinaces, au lieu de combattre, pillent le camp; vainement Comnène, par des prodiges de valeur, dispute avec acharnement la victoire; tout tombe autour de lui, six officiers seuls lui restent; son armée est en pleine déroute, les Macédoniens la poursuivent.

Dans ce moment Alexis aperçoit un des chevaux de Brienne errant dans la plaine, couvert d'un riche harnais; il le saisit par la bride, et crie d'une voix forte : « Brienne est tué, amis, rassurez-vous; je tiens son superbe coursier. » A ces mots, les fuyards se rallient, les vainqueurs se découragent, la mêlée recommence. Un renfort turc, que Soliman envoyait au secours d'Alexis, arrive et enveloppe Brienne.

Ce prince, assailli par les musulmans, en immole inutilement plusieurs à sa vengeance; leur nombre l'accable. Attaqué par deux Arabes, tandis qu'il coupe le bras à l'un, l'autre l'enlève de cheval, et l'amène aux pieds de son rival.

Alexis, aussi généreux dans la victoire qu'il s'était montré brave dans le danger, traita Brienne avec cette courtoisie chevaleresque qui, dans ce siècle à demi barbare, commençait à remplacer les autres vertus.

On rapporte que, la nuit même qui suivit ce combat fameux, ces deux guerriers s'étant couchés sur l'herbe, dans un bois, sans garde et sans domestiques, Alexis s'endormit profondément, et que Brienne, admirant sa sécurité, ne voulut point devoir sa liberté à l'assassinat d'un ennemi si noble et si confiant.

En arrivant à Constantinople, l'infortuné Brienne se vit enlever à la protection d'Alexis; on le livra à des ministres cruels parce qu'ils étaient lâches,

(1) An 1078.

qui lui firent crever les yeux. Les cours sont plus dangereuses pour un vaincu que les camps.

Jean Brienne, son beau-frère, capitula; et, au mépris de la foi jurée, on l'assassina.

L'empereur n'offrit au brave Comnène d'autres récompenses que de nouvelles fatigues et de nouveaux périls. Il l'envoya combattre Basilace qui venait de se révolter. L'heureux Comnène le défit, le prit et le livra, non sans regret, à l'empereur, qui le fit priver de la vue.

Alexis étouffa encore deux autres révoltes, et remporta une victoire signalée sur les Patzinaces.

Depuis que la force donnait le sceptre, chacun y aspirait. Nicéphore Mélissène prit la couronne à Nicée. Alexis, dont il était parent, refusa de marcher contre lui, dans la crainte d'exciter la méfiance d'une cour ombrageuse. L'eunuque Jean attaqua Nicée, fut battu, et donna l'exemple de la fuite.

La gloire d'Alexis et la reconnaissance que lui témoignait l'empereur excitaient contre lui la haine des ministres. Un nouveau motif envenima bientôt cette jalousie; l'empereur venait d'épouser Marie, fille d'Eudocie et femme de l'empereur Michel, détrôné. L'impératrice avait un fils nommé Constantin; elle désirait l'élever au trône; mais l'empereur avait conçu le dessein de prendre pour héritier l'un de ses neveux, nommé Snyadine. Marie, dans l'espoir de donner un ferme appui à Constantin, jeta les yeux sur un héros de l'empire, et adopta Alexis Comnène pour son fils.

Les ministres alors jurent la perte de Comnène; Alexis, par leurs ordres secrets, rassemblait près de la capitale une grande partie des troupes de l'empire: les traîtres font croire au faible Nicéphore que ce guerrier n'appelle les légions que pour le détrôner. Craintif et crédule, le timide vieillard ordonne, pour la nuit suivante, l'assassinat de tous les Comnène.

Alexis, informé de cette perfidie par un Français nommé Humbel, frère du célèbre Robert Guiscard, se sauve précipitamment avec sa famille. Pour assurer leur fuite, ils coupent les jarrets des chevaux de la garde impériale, forcent une porte de la ville, et se rendent au camp de Jurule, où ils invitent le César Jean Ducas à les rejoindre.

Celui-ci, rencontrant un corps de Hongrois sur sa route, l'amena avec lui, et s'empara aussi de fortes sommes qu'on portait au trésor impérial.

Toutes les provinces, toutes les villes, excepté Andrinople, se soulevèrent contre la tyrannie des ministres de Nicéphore. Les généraux, les officiers de toutes les armées, s'étant réunis, délibérèrent sur le choix d'un empereur. Jean Ducas et Constantin renoncèrent à toute prétention au trône, l'un, parce qu'il se trouvait trop jeune pour de si graves circonstances, et l'autre parce qu'il avait pris l'habit de moine. Isaac Comnène, deux fois prisonnier des Turcs, trahi fréquemment, quelquefois vaincu, récemment proscrit, était dégoûté de l'inconstance de la fortune; il ne voulut point accepter le pouvoir suprême.

Jean Ducas, présentant alors Alexis à l'assemblée, lui rappela les nombreux exploits de ce prince.

« Vous le savez, dit-il, ce jeune guerrier, à peine sorti du berceau, a volé » aux combats; vous l'avez vu à votre tête traverser les fleuves, franchir les » montagnes, affronter tous les périls; il était votre guide dans les succès, » votre appui dans les revers; l'empire s'est vu cent fois sur le bord de sa » ruine, cent fois il l'a relevé : partout où Alexis a porté ses armes, la victoire » et la fortune ont reparu sur ses pas. Aujourd'hui, victime de l'ingratitude » d'un lâche empereur, et de deux vils ministres qu'il a servis et qui veulent » l'assassiner, il se jette avec confiance dans nos bras. N'abandonnons point » ce héros; délivrons-nous avec lui d'un joug honteux; prenons pour chef » celui que la gloire nous désigne; marchons sous ses enseignes, et rendons à » l'empire, par un si noble choix, sa puissance et sa liberté. »

Toute l'armée applaudit à ce discours, et proclame Alexis Comnène empereur. Alexis, soit par politique, soit par modestie, résistait au vœu général. Son frère Isaac et le César Ducas répétèrent la proclamation, vainquirent sa résistance, et le revêtirent eux-mêmes de la pourpre (1).

Mélissène, qui commandait près de Nicée une autre armée, proposa à Comnène, son beau-frère, le partage de l'empire. Alexis ne lui promit que le titre de César et la possession de Thessalonique. Marchant ensuite rapidement sur Constantinople, il parut bientôt sous les remparts de la capitale.

Son armée était trop peu nombreuse pour prendre d'assaut une ville si forte. Le César Jean gagna le commandant de la garde germanique, qui lui livra une tour dont la défense lui était confiée.

Cependant le vieil empereur, menacé par les armées d'Europe et d'Asie, demeurait tremblant dans son palais, incertain s'il devait défendre son trône ou en descendre. Il se décide enfin à renvoyer le diadème à Nicéphore Mélissène; mais George Paléologue intercepte ses dépêches, paraît intrépidement au milieu de la flotte, et soulève les troupes en faveur d'Alexis.

Dans le même temps, au milieu des ténèbres de la nuit, Comnène pénètre dans la ville par la tour qu'on lui avait livrée; ses troupes parcourent toutes les rues, se répandent sur toutes les places. Par les ordres d'Alexis, le sang des habitants est épargné; mais le trésor public, ceux des temples, et les richesses des particuliers, deviennent la proie du soldat.

Nicéphore, averti par ce tumulte que le dernier jour de son règne est arrivé, sort de sa molle léthargie, se rappelle son ancienne vigueur, ressaisit ses armes oisives, rassemble sa garde, et se décide à combattre. Le patriarche alors accourt au palais, se jette aux pieds de l'empereur, et le conjure d'épargner le sang de tant de chrétiens; le vieillard cède plus par faiblesse que par humanité, et se retire dans un monastère sur les bords de la Propontide, où il vécut peu de temps.

La couronne, en couvrant ses anciens lauriers, les avait flétris : son règne

(1) An 1081.

termina, par trois ans de faiblesse et de honte, une vie longtemps honorable. On raconte que, dans un couvent, soumis par la règle à un régime austère, il ne regretta des jouissances du pouvoir suprême que celle d'une table somptueuse. Il semblait que l'âme de ce guerrier, restée dans les camps, n'eût laissé monter que son corps sur un trône où il s'endormit (1).

CHAPITRE XXVII.

ALEXIS COMNÈNE.

(An 1081.)

Portrait d'Alexis Comnène. — Situation de l'empire à son avénement. — Générosité d'Alexis. — Association de Constantin à l'empire. — Régence de la mère des Comnène. — Nouveaux titres de dignités. — Abolition des lois du Botoniate. — Pénitence d'Alexis. — Préparatifs hostiles de Robert Guiscard. — Paix entre Alexis et les Turcs. — Bataille entre Alexis et Robert. — Victoire de Robert. — Bravoure d'Alexis. — Son retour et son armement. — Sa marche contre Boëmont, fils de Robert. — Ses défaites et sa victoire. — Son retour et sa triste réception. — Sa justification devant le clergé. — Nouvelle victoire et mort de Robert. — Division parmi les Turcs. — Naissance de Jean Comnène. — Invasion des Scythes. — Leurs victoires sur les Grecs. — Leur entière défaite. — Conspiration contre Alexis. — Ses nouveaux succès. — Nouvelle conspiration contre lui. — Sa clémence pour les conjurés. — Révolte d'un imposteur chez les Comans. — Marche d'Alexis contre eux. — Son combat singulier avec un géant. — Punition de l'imposteur.

La faiblesse du Botoniate et le courage d'Alexis commencèrent le règne de la dynastie des Comnène, qui occupa le trône d'Orient près d'un siècle. L'avénement de ce prince fut une grande révolution; il semblait né pour son temps : à une bravoure brillante il joignait un caractère ferme, une âme généreuse, un esprit souple, fin et rusé. Il ne se laissait enivrer par aucun succès, ni abattre par aucun revers; ses ennemis ne le trouvèrent jamais ni faible ni cruel. Aucun obstacle ne le décourageait; souvent vaincu, il se relevait plus fort après ses défaites; fertile en ressources, il dut quelquefois à la ruse le triomphe que la lâcheté de ses troupes refusait à son courage.

Ami des lettres, des arts, des lois, despote sans tyrannie, philosophe sans orgueil et pieux sans fanatisme, il eût peut-être, comme Charlemagne, fondé,

(1) An 1081.

illustré ou relevé un autre empire; mais, en ne faisant que retarder la chute du sien, il fit encore un prodige.

Pour bien apprécier ses grandes qualités et ses talents, il suffit de porter nos regards sur la situation de l'empire lorsqu'il en prit les rênes. Les Sarrasins, maîtres de l'Afrique, de l'Égypte, de la Palestine, de la Phénicie, privaient les empereurs grecs de la plus grande partie de leurs forces et de leurs richesses. Les Turcs, conquérants de la Perse, ayant rendu une nouvelle vigueur à cette éternelle ennemie de l'empire, s'étaient emparés des plus grandes villes de la Syrie et de l'Asie-Mineure. On voyait des sultans régner dans Antioche, dans Alep, à Nicée même; d'autres se rendaient maîtres de Smyrne et de la Bithynie; les escadrons musulmans se montraient jusqu'aux rives du Bosphore; du haut des remparts de Constantinople on voyait briller leurs armes, on entendait le hennissement de leurs coursiers.

Du côté du Nord, les Dalmates, les Hongrois, les Patzinaces, les Comans, les Tauro-Scythes, peu contenus par la faible barrière du Danube, traversaient en foule ce fleuve chaque année, ravageaient la Macédoine, la Thrace, et répandaient la désolation jusqu'aux portes de la capitale.

Dans le même temps l'ambitieux Robert Guiscard, à la tête des chevaliers normands, après avoir enlevé à l'empire ce qu'il possédait en Italie, couvrait la mer de ses vaisseaux, et les rivages de la Grèce de ses aventureux guerriers, avides de gloire, de conquêtes, de pillage, et insatiables de sang. Enfin, à la même époque, à la voix d'un ermite fanatique, on vit toute l'Europe, excitée par le pontife romain et transportée d'un saint délire, se lever en masse et fondre sur l'Orient, pour en partager les dépouilles avec les Turcs.

Alexis Comnène, à la tête d'un peuple ruiné et corrompu, avec un trésor vide, des légions indisciplinées, des alliés infidèles, des grands factieux et jaloux, trouvant le moyen de résister à tant d'orages, de survivre à tant de dangers, de diviser ou de vaincre des ennemis si puissants, de rendre quelque éclat et quelque vigueur à un trône si chancelant et si universellement attaqué, est peut-être plus justement digne d'éloges que la plupart des grands hommes dont la fortune avait aplani la route et préparé la gloire.

Avant de s'occuper des périls extérieurs, il fallut qu'Alexis réparât les désordres d'une guerre civile, apaisât les ambitions mécontentes, calmât les vanités blessées, et satisfît au cri de la justice violée par une usurpation qui venait de livrer la capitale au plus affreux pillage et aux plus honteux excès.

L'impératrice, femme du Botoniate, avait protégé, sauvé les Commène, et adopté Alexis pour conserver le trône à son fils Constantin. Alexis honora sa bienfaitrice, associa le jeune Constantin à son autorité, et le revêtit de la pourpre.

Nicéphore Mélissène était à la fois le beau-frère et le rival du nouvel empereur; Comnène lui donna Thessalonique et le titre de César.

Isaac, frère aîné d'Alexis, qui lui avait cédé le sceptre, fut comblé par lui d'honneurs, de crédit, et porta le titre d'Auguste.

Les Ducas, les Paléologue, les Dalassène, les Opus, puissants par leurs riches-

ses, redoutables par leurs talents militaires, devinrent l'âme des conseils, les compagnons des travaux et les instruments de la gloire d'Alexis. Enfin la mère des Comnène, dont on respectait l'habileté, la vertu et la piété, régna sur l'empereur comme sur sa famille, et, associée au pouvoir suprême, gouverna l'empire avec sagesse, tandis que son fils le défendait avec vaillance.

Dans ce triste temps les successeurs dégénérés des Romains avaient substitué une vanité puérile à une noble fierté. Ces hommes, encore braves, ne savaient plus être libres; ils préféraient un rang dans la cour à un succès dans le sénat. Alexis, qui les connaissait, inventa pour eux les titres magnifiques et ridicules de *sébaste*, de *sébastocrator*, de *protosébaste*, de *protovestiaire*, de *panhypersébaste :* il leur prodigua ces vaines dignités, et les assujettit en dorant leurs chaînes.

Ce qui prouve l'esprit servile de ce temps, esprit trop longtemps dominant dans les monarchies modernes, c'est que l'un des plus brigués de tous ces titres était le titre de *grand-domestique*. Alexis l'avait lui-même porté; il en revêtit d'abord Pacurien, guerrier habile, un des complices de sa conjuration, et, après la mort de ce général, il donna cette dignité à son propre frère Adrien.

Alexis cassa ou fit casser par le sénat la plupart des ordonnances du Botoniate : comme elles étaient l'ouvrage des deux Scythes Borile et Germain, ministres concussionnaires et tyranniques de l'empereur détrôné, l'abolition de ces lois fut généralement approuvée.

Constantinople gémissait de l'horrible pillage exercé et des crimes commis par les troupes barbares qui étaient entrées dans ses murs à la suite d'Alexis. L'empereur, voulant expier les crimes qu'il n'avait pu empêcher, et laver sa pourpre des taches qui la couvraient, se confessa publiquement au patriarche, et se laissa condamner, ainsi que ses amis, à jeûner quarante jours, à coucher pendant ce temps sur la terre avec une pierre pour chevet, et à porter un cilice. Tout le temps que cette pénitence dura, la mère des Comnène fut chargée seule du gouvernement de l'empire.

Ce repentir éclatant, soit sincère, soit politique, fut suivi d'un plein succès : la publicité du remords fit oublier les injures.

Une nouvelle Hélène, nom fatal pour l'Orient, menaçait alors cette contrée d'une nouvelle invasion. Ce n'était plus l'Asie, c'était la Grèce qui se trouvait cette fois exposée aux fureurs d'un nouvel Achille.

Robert Guiscard avait envoyé sa fille Hélène à Constantinople pour épouser le fils de Michel Parapinace. Nicéphore le Botoniate, en détrônant Michel, priva le jeune Constantin, son fils, de la pourpre, et enferma Hélène dans un cloître. Cet affront servit de prétexte à l'ambitieux Normand, qui jura de venger sa fille; il conçut l'espoir de conquérir Byzance et l'empire.

Ce guerrier, aussi fourbe que vaillant, chercha les moyens d'affaiblir ses ennemis en les divisant. Ses adroits émissaires découvrirent dans la Grèce un moine nommé Rector, qui ressemblait à l'empereur détrôné, et qui consentit à jouer le rôle de Michel. Robert appela près de lui cet imposteur, le revêtit de la pourpre, l'entoura d'une cour, lui donna un équipage magnifique, embrassa

publiquement sa cause, et déclara qu'il s'armait pour lui rendre le sceptre d'Orient. Le pape, ennemi du patriarche, fut ou parut dupe de cette imposture. Presque tous les ducs et comtes italiens et lombards, avec quelques aventuriers français, accoururent sous les drapeaux de Robert, attirés par l'appât des combats et du pillage.

On voyait briller dans le camp des vengeurs d'Hélène la belliqueuse Sigilgaète, femme du prince Normand; elle portait, ainsi que son époux, le casque, la couronne, et tenait dans ses mains le glaive avec autant de courage et de fierté que le sceptre.

Tandis que Robert faisait ses préparatifs, il chargea un officier, nommé Raoul, de porter ses plaintes au Botoniate, de lui annoncer sa vengeance, et d'aigrir contre lui, s'il le pouvait, Alexis, grand-domestique d'Orient, et déjà célèbre.

L'envoyé de Robert, plus franc que son maître, lui écrivit, dès qu'il fut arrivé dans la Grèce, que son moine était un imposteur; que lui-même il venait de voir le véritable Michel dans son couvent; que d'ailleurs le Botoniate ne régnait plus; qu'Alexis, son successeur, venait de rendre au jeune Constantin la pourpre impériale; qu'il conclurait le mariage d'Hélène, et qu'ainsi la guerre projetée devenait aussi injuste qu'inutile.

Robert, qui ne voulait point entendre ces vérités, menaça Raoul de son ressentiment, et cet envoyé, pour échapper à son courroux, vint se réfugier à Constantinople.

Le prince normand, déterminé à combattre, se mit en mer, et vit d'abord sa flotte dispersée par une tempête; mais, bravant les éléments comme la justice, il répara ce désastre, rassembla ses débris, et débarqua bientôt avec une nombreuse armée près de Dyrrachium.

Alexis, menacé par ce torrent, ne savait quelle digue lui opposer; il manquait d'argent et de troupes; le peu de forces dont il pouvait disposer combattaient les Sarrasins en Asie et les Scythes sur les bords du Danube. Il conçut, dans les premiers moments, l'espoir d'arrêter cet orage par une diversion, en engageant le roi d'Allemagne Henri à porter ses armes en Italie; mais ce monarque s'occupa plus à combattre le pape Grégoire que Robert. Après une courte et infructueuse invasion, il repassa les Alpes.

Cependant le gouverneur d'Illyrie, ainsi que plusieurs commandants des troupes de Macédoine, infidèles dès la première apparence du danger, trahirent la cause de l'empereur et embrassèrent la cause du faux Michel.

Alexis, craignant que cette défection ne devînt générale, fit partir pour Dyrrachium George Paléologue, dont il avait éprouvé la constance et l'intrépidité.

L'empereur, avec une activité proportionnée à ses périls, porta d'abord ses premiers efforts contre les Turcs, qui, sans posséder l'Asie-Mineure, la perçaient de toutes parts. Il les combattit par terre et par mer, les chassa de Bithynie, et conclut la paix avec Soliman, sultan de Nicée. Ce musulman promit de ne point passer le fleuve Dracon, et s'engagea même à fournir un

corps de troupes auxiliaires aux impériaux contre leurs ennemis du Nord et de l'Occident.

En paix de ce côté, Alexis retira ses troupes d'Asie, et rassembla près de Thessalonique une armée composée de Grecs, de Barbares, de nouvelles levées, qui, par son défaut d'ensemble et de discipline, donnait plus de crainte que d'espoir à son chef.

Une république qui croissait alors en force et en renommée, embrassa le parti d'Alexis; les Vénitiens prirent les armes contre Robert, remportèrent sur sa flotte une victoire signalée, et, en détruisant ses vaisseaux, sauvèrent l'Archipel.

L'empereur récompensa ce zèle en affranchissant dans ses États le commerce des Vénitiens de tout impôt, en accordant à leurs négociants les plus grands priviléges dans sa capitale, et en décorant le doge du titre de César.

Le faux Michel osa se présenter sous les remparts de Dyrrachixm et haranguer les habitants; il fut reçu avec mépris et couvert de huées. Robert, furieux, attaqua la ville; George Paléologue la défendit avec vaillance, et, par des sorties vigoureuses, détruisit plusieurs fois les travaux des assiégeants.

Alexis parut bientôt avec son armée : les plus vieux généraux lui conseillaient d'investir, de harceler les ennemis sans les combattre, et d'attendre de la disette un triomphe plus certain que celui des armes. Mais, quoique Alexis partageât cet avis, l'ardeur bouillante et présomptueuse d'une jeunesse indocile et guerrière l'empêcha de le suivre : craignant d'ailleurs les progrès d'une défection que propageaient l'or et les intrigues de Robert, il donna le signal du combat.

Son impétuosité, secondée par celle de Mélissène et de Pacurien, enfonça d'abord les Normands et les mit en fuite. Mais l'intrépide Sigilgaète les accabla de reproches, les ramena à la charge, et la mêlée recommença. Les troupes d'Alexis, qui se croyaient victorieuses, pillaient le camp des Normands; Sigilgaète, profitant de ce désordre, enfonça les Varangues. Le terrible Robert, alors portant l'étendard de saint Pierre qu'il avait reçu du pape, crie aux siens : « Détruisons ces hérétiques; Dieu lui-même marche à votre tête. » A ces mots, suivi de tous ses comtes, de tous ses preux si difficiles à gouverner et à vaincre, si fameux par leurs exploits en Calabre et en Sicile, il s'élance sur les escadrons ennemis, les étonne, les disperse, tue six mille Grecs, massacre tous les Turcs auxiliaires, et met en déroute le reste de l'armée.

Alexis, presque seul, combattait toujours, quoique blessé au front; Constantin Ducas et ses plus braves chefs tombent à ses côtés. Son allié Bodin, roi de Servie, l'abandonne lâchement. Après cette défection, Alexis, n'ayant plus de ressource que dans la vitesse de son cheval, cherche, par une prompte course, à dérober sa tête au vainqueur.

Neuf chevaliers normands le poursuivent et l'atteignent au bord d'un fleuve rapide. L'empereur, adossé contre un rocher escarpé, se défend comme un lion; un coup de lance le renverse d'un côté, un autre coup le relève; malgré la force de son bras il allait périr, lorsque son coursier, le même qu'il avait

jadis enlevé à Brienne, semble animé par le génie de son maître, s'élance d'un saut prodigieux, franchit le roc, et laisse les assaillants consternés d'une disparition qui leur semblait miraculeuse.

Hors de ce péril, Alexis tombe dans un autre dont son étonnant courage le délivre encore. Voyant sa route coupée par un escadron nombreux d'ennemis, il s'élance sur eux, renverse leur chef de sa lance, traverse leur foule étonnée, et arrive enfin dans la ville d'Acride, couvert de blessures, mais brillant de gloire, quoique vaincu.

La superstition avait alors tant de force dans l'empire, qu'au milieu du deuil causé par cette défaite sanglante, la perte qui consterna le plus les Grecs, fut celle d'une croix d'airain qu'avant de combattre Maxence Constantin le Grand avait fait fabriquer, pour imiter celle qu'il disait lui être apparue dans le ciel.

Les suites de cette bataille furent désastreuses : Robert s'empara de Dyrrachium ; un grand nombre de villes ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. Les soldats grecs, ne recevant plus de solde, voulaient déserter leurs drapeaux; tout l'empire consterné se croyait sans ressource ; Alexis en trouva dans son courage.

Revenu dans sa capitale, il raffermit les esprits par son exemple, et réchauffa le zèle par son activité. Les princes, les grands, les riches lui offrirent leurs fortunes, les pauvres leurs bras. L'empereur, par un décret, se fit donner les vases d'or et d'argent des églises : le clergé se tut ; un seul évêque, nommé Léon, accabla l'empereur d'invectives. En peu de jours Alexis créa et rassembla une nouvelle armée. Son vainqueur se disposait à entrer en Bulgarie; mais Henri, revenu avec ses Allemands en Italie, assiégeait le pape. Robert se vit forcé de voler à son secours, et de laisser dans la Grèce le commandement de ses troupes à son fils Boëmond.

L'empereur marcha contre ce jeune prince, lui livra deux batailles, l'une à Joannine, l'autre près d'Arta. Il éprouva encore deux revers : l'éloquente Anne Comnène, sa fille, son historien et sa panégyriste, disait *que son père fuyait toujours en héros.*

Boëmond poursuit ses succès, entre en Thessalie, et assiége Larisse. Alexis revient le combattre ; par ses ordres, George Pyrrhus, à la tête des plus adroits archers, attire les Normands dans un piége, et tue leurs coursiers à coup de flèches. « Rien n'était si redoutable, dit Anne Comnène, que les Français à » cheval, nul guerrier dans le monde ne pouvait résister à leur impétueuse » furie. Mais ces guerriers, démontés, cessaient d'être à craindre; la pesan- » teur de leurs armes offrait à leurs ennemis un triomphe facile. »

Alexis, les attaquant en flanc avec toutes ses troupes, en fit un grand carnage et les contraignit à fuir. Sa victoire fut complète. La noblesse de l'Occident, belliqueuse, turbulente et hautaine, ne laissait à ses chefs qu'un pouvoir incertain et borné. Cette anarchie féodale empêchait les souverains d'achever les grandes entreprises, et son désordre rendait les revers presque irréparables.

Dès que Boëmond fut vaincu, les comtes, qui commandaient autant que lui

dans son camp, se révoltèrent et le contraignirent à repasser en Italie. Par là s'évanouit l'orage qui naguère avait menacé l'empire d'une destruction prochaine et totale.

Alexis triomphant, au lieu d'être accueilli dans sa capitale par de justes et vives acclamations, ne le fut que par des murmures; le clergé, indifférent à la délivrance de l'empire, regrettait amèrement son luxe, ses richesses, et, abusant de son crédit sur le peuple, il lui faisait partager son mécontentement.

L'empereur trop habile pour dédaigner des adversaires aussi redoutables que les prêtres, crut nécessaire de répondre à leurs reproches, de montrer le peu de fondement de leurs accusations, et de se justifier publiquement des torts qu'ils lui imputaient. Dans ce dessein, il convoque dans son palais le sénat, le clergé, les principaux officiers de l'armée, et s'assied sur son trône comme juge, en même temps qu'il se présente à cette assemblée pour être jugé; il fait apporter deux registres : l'un contenait la liste des dons immenses faits aux églises, et l'autre l'état modique des vases qu'il leur avait empruntés plutôt qu'enlevés. « Vous savez, dit-il, que, parvenu à l'empire, je l'ai trouvé » dépourvu de forces et environné d'ennemis; vous savez combien de périls j'ai » bravés, combien de fois j'ai failli tomber sous l'épée des Barbares. Vous » n'ignorez ni les incursions des Scythes, des Perses, ni l'agression formidable » des Lombards; l'État, cerné de toutes parts, s'est vu, pour ainsi dire, réduit » à un point. Cependant dans cette détresse nous avons levé, rassemblé, » nourri, exercé des armées. Il fallait trouver de l'argent pour ces dépenses » indispensables. Je ne m'étonne pas qu'en diminuant le luxe du clergé, quel» ques personnes m'accusent d'avoir enfreint les saints canons. On a vu pour» tant David, roi et prophète, s'emparer avec ses troupes, dans une pareille » circonstance, des pains sacrés auxquels il n'était permis qu'aux prêtres de » toucher. Les canons d'ailleurs ont permis de vendre les vases pour racheter » les captifs, et l'empire alors l'était. Je ne crois pas qu'on puisse regarder » comme un crime d'avoir pris pour délivrer de la servitude et pour sauver » la capitale, non les ornements nécessaires à la célébration des mystères, mais » des meubles inutiles et de peu de prix. Si l'envie et la haine blâment ma » conduite, je répéterai ce que disait Périclès dans une semblable détresse : » Ce que j'ai ôté à l'Église a été employé à l'utilité et à la gloire de l'empire. »

Après ces paroles fermes, qui imposèrent silence aux plus audacieux, il montra, sans doute par déférence pour l'esprit du siècle, un vif regret de la mesure qu'il avait été forcé de prendre, et commanda au trésorier de l'épargne de payer chaque année aux églises une somme considérable pour les dédommager de ce qu'elles avaient perdu. Les prêtres ne rougirent pas d'accepter cette restitution; dans l'Orient plus qu'en tout autre pays, ils préférèrent souvent l'Église à l'État; aussi elle conserva longtemps ses richesses au milieu des ruines de l'empire.

La vie d'Alexis fut une lutte continuelle. Le sort ne lui laissait jamais de repos. Robert, délivré des Allemands, reparut en Illyrie, livra une bataille à la flotte impériale et remporta la victoire. Treize mille Grecs périrent dans ce

combat. Il allait poursuivre ses ambitieux projets, lorsqu'une fièvre ardente termina sa carrière orageuse. Alexis dut se réjouir de la mort d'un rival si redoutable; mais, comme guerrier, il honora, dit-on, sa perte de nobles larmes (1).

Dès que Robert eut cessé d'exister, les habitants de Dyrrachium prirent les armes et recouvrèrent leur liberté. Plusieurs officiers normands, infidèles à leur chef Boëmond, aidèrent les Grecs à secouer son joug. L'un d'eux, Pierre d'Aulps, provençal, devint à Constantinople la tige de l'illustre maison des Pétralifes.

L'empereur, que les Vénitiens venaient encore de secourir dans cette dernière campagne, étendit leurs priviléges, leur donna la possession du golfe Adriatique, et accorda au doge le titre de roi de Dalmatie.

Il porta ensuite de nouveau ses armes contre les Turcs; ces guerriers, plus audacieux et plus terribles encore que les Arabes, auraient depuis longtemps renversé l'empire grec, si la division, qui se mit entre eux, n'eût ralenti leurs conquêtes : les califes de Bagdad et du Caire s'excommuniaient comme les papes et les patriarches. Cependant, malgré leurs dissensions sanglantes, les Turcs, indépendamment de la Perse, possédaient déjà le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie; au midi de Nicée, la Phrygie, la Cappadoce; plusieurs villes de l'Ionie leur étaient soumises. Enfin, profitant de la diversion des Normands, ils s'étaient rendus maîtres de la Lycaonie, de l'Isaurie, d'une partie de la Cilicie et des côtes de la Pamphylie.

La trahison d'un Grec, nommé Philarète, avait livré Antioche à Soliman. Ce sultan fut vaincu par l'émir Malez-Shah. Une foule de petits tyrans s'érigèrent en souverains indépendants dans les villes d'Asie.

Après la mort de Soliman, Aboul-Kasem régna dans Nicée. Ce fut lui qu'Alexis combattit. L'empereur le vainquit en plusieurs rencontres, et dut la plus grande partie de ses avantages à la valeur impétueuse d'un corps auxiliaire de Français qui servaient sous ses drapeaux; son lieutenant Tatice remporta aussi une éclatante victoire sur les musulmans. Aboul-Kasem, réduit à désirer la paix, vint lui-même à Constantinople pour la négocier. Alexis, qui se permettait autant de ruses dans la politique que dans la guerre, accueillit avec honneur son ennemi, le trompa; et, tandis qu'il l'amusait par de pompeux spectacles et l'abusait par de vagues promesses, il lui fit enlever Nicomédie (2).

Ce fut à cette époque que naquit Jean Comnène, fils et successeur d'Alexis. La célèbre Anne Comnène, sa sœur, était née en 1083. L'empereur eut encore deux autres fils, nommés Andronic et Isaac; Anne Comnène épousa Nicéphore Brienne, fils du fameux Brienne vaincu par Alexis.

La paix passagère de l'empire se vit bientôt troublée par une invasion générale des Scythes et des Patzinaces. Ils passèrent en foule le Danube, et ravagèrent les provinces voisines. Alexis envoya contre eux Pacurien, grand domestique d'Orient, et Branas. Les Barbares enveloppèrent l'armée grecque, la

(1) Ans 1084 et 1085. — (2) An 1086.

dispersèrent et en firent un grand carnage. Les deux généraux de l'empereur périrent; Tatice répara cet échec par un avantage sur les Patzinaces et par la prise de Philippopolis.

Mais le Nord semblait être, dans ce temps, une pépinière inépuisable de guerriers. Quatre cent mille Scythes s'avancent de nouveau en Thrace; l'empereur marche contre eux; malgré l'infériorité du nombre, il leur livre une grande bataille : la fureur déréglée des Barbares l'emporte sur la tactique grecque; Alexis, après des prodiges de bravoure, est vaincu; il rassemble ses débris, reçoit les secours que lui avait promis Robert, comte de Flandre, en revenant du pèlerinage de Jérusalem, et se met encore en campagne pour défendre sa capitale menacée.

Ses efforts et la vaillance des Français ne peuvent triompher des Barbares; ils remportent une troisième victoire. L'empereur, sans perdre courage, quoiqu'il n'eût plus de soldats, rassemble un grand nombre de paysans, les arme, les exerce, harcèle l'ennemi, emploie la ruse au défaut de la force, reçoit des renforts, tend un piége aux Scythes, les trompe par une frayeur feinte, et, tandis qu'ils se livrent au pillage, tombe inopinément sur eux.

Par ses ordres, différentes colonnes les entourent, les attaquent de toutes parts et coupent leur retraite; cette bataille termina une guerre de six ans; la victoire des Grecs fut complète (1), le massacre devint affreux; on ne fit aucune grâce aux vaincus; tous les Scythes périrent. L'empereur rentra en triomphe dans sa capitale, et comme ce combat décisif avait eu lieu le 29 avril, le peuple chantait dans les rues des vers qui finissaient par ces mots : « Il s'en est fallu » d'un jour que la nation des Scythes n'ait pu voir le mois de mai. »

La joie publique, d'abord vive, fut bientôt mêlée de tristesse par l'augmentation nécessaire des impôts, triste résultat des guerres même les plus heureuses.

Ce surcroît de charges disposait au mécontentement; un Arménien et un Français en profitèrent pour conspirer contre les jours de l'empereur. Alexis découvrit le complot et fit grâce de la vie aux coupables. Il visita ensuite et fortifia la frontière du Nord pour se mettre à l'abri des courses des Dalmates.

D'autres périls le rappelèrent en Orient. Parmi les petits tyrans qui se disputaient les conquêtes faites sur les chrétiens, brillait un musulman nommé Zachas. Ce guerrier ambitieux et brave domina bientôt ses rivaux, s'empara des plus fortes villes et se fit nommer roi d'Asie. Alexis employa toutes ses forces pour le combattre; après des succès balancés, Jean Ducas et Constantin Dalassène le défirent sur terre et sur mer. Les Grecs reprirent Samos et ramenèrent à la soumission les Crétois, ainsi que les habitants de Chypre, qui s'étaient révoltés.

Cependant Zachas conservait encore une puissance redoutable; Alexis, ne pouvant le terrasser par les armes, le renversa par ses intrigues. Un sultan, nommé Soliman, était beau-père de Zachas; l'empereur trouva moyen de

(1) An 1091.

lui persuader que son gendre voulait le détrôner. Soliman invite Zachas à se rendre chez lui, l'admet à sa table, l'enivre, et le poignarde au milieu du festin.

Un autre orage menaçait l'empire : les Dalmates révoltés venaient d'élire un roi; Alexis marcha contre eux et les vainquit : ce qui fit dire à Anne Comnène que son père ajoutait sans cesse victoires sur victoires pour en former comme une couronne.

Pendant cette campagne, une audacieuse conspiration mit les jours de l'empereur en grand danger. Nicéphore, fils du célèbre empereur Romain Diogène, comblé de bienfaits par Alexis, ne pouvait se consoler de la perte d'un trône enlevé à sa famille. Ce jeune prince, remarquable par sa figure, par son courage, par ses talents, était parvenu à se faire un grand nombre de partisans dans le peuple et dans l'armée. D'abord il solda un assassin pour poignarder l'empereur. Cet homme, déguisé en mendiant, s'approche d'Alexis; mais, ne pouvant tirer son poignard, il le croit enchaîné par un pouvoir divin, se trouble, se repent, déclare son crime et reçoit son pardon.

Quelque temps après, Diogène, armé d'un glaive, entre la nuit dans la tente d'Alexis, espérant le tuer pendant son sommeil; une femme de l'impératrice, qui veillait, se lève et l'effraie. Alexis qui l'aimait, lui pardonne encore par une générosité trop imprudente.

L'implacable Diogène poursuit ses projets; sa conjuration devient plus vaste, plus menaçante; elle est découverte : on arrête le coupable; la torture lui arrache l'aveu de son crime. Il est jeté en prison.

L'empereur convoque tous les officiers de l'armée; la plupart d'entre eux, se sentant coupables, frémissaient de crainte à sa vue; il leur rappelle ses travaux, ses bienfaits, sa clémence pour Nicéphore. « L'ingrat, dit-il, abusant de » ma patience, en a profité pour séduire un grand nombre de mes compa» gnons d'armes; il voulait monter au trône en vous rendant complices d'un » parricide. Je l'aurais puni faiblement s'il n'avait attenté qu'à mes jours. Son » plus grand crime à mes yeux, c'est de vous avoir rendus coupables. Cepen» dant je vous pardonne à tous; cessez de craindre mon ressentiment; j'ai tout » su et tout oublié. »

A ces mots, les assistants fondent en larmes. Sa générosité, sa clémence, excitent l'admiration, réveillent les remords, inspirent l'amour; tout retentit d'acclamations et d'éloges; et ce jour, qui semblait devoir être si funeste pour l'empereur, devint, par sa grandeur d'âme, le plus glorieux de son règne.

A peu près à la même époque, un imposteur qui se disait fils aîné de Romain Diogène, se retira chez les Comans, souleva ces Barbares, et les excita à prendre les armes pour le placer sur le trône d'Orient. Leur nombreuse et redoutable armée battit d'abord les Grecs et vint assiéger Andrinople.

L'empereur, toujours attaqué et toujours infatigable, conduisit ses troupes contre eux. Mais, à la vue de l'ennemi, elles paraissent découragées par la foule immense des Barbares. Les deux armées étaient en présence; un guerrier d'une stature colossale s'approche du camp des Grecs, et défie en combat singulier

le plus vaillant d'entre eux. Sa grandeur gigantesque, son air farouche, ses pesantes armes, répandent l'effroi ; personne n'ose se mesurer avec lui. Alexis, indigné de cette lâcheté, sort du camp, combat le Barbare et le tue. Cet exploit chevaleresque réveille le courage et l'espoir de ses troupes. Il profite de leur enthousiasme, attaque l'ennemi et le force à la retraite.

Un Grec, qui lui était dévoué, se défigure le visage, feint d'avoir été maltraité par lui, se rend dans le camp du faux Diogène, s'empare de sa confiance, et l'attire dans une ville où il est pris et jeté aux fers. Le châtiment de cet imposteur consterna les Comans, qui rentrèrent dans leur pays.

L'empereur n'avait plus d'adversaires que les Turcs, qui le harcelaient sans cesse. Il avait imprudemment demandé contre eux des secours aux princes d'Occident, mais il ne tarda pas à s'en repentir ; et la masse épouvantable d'alliés que l'enthousiasme religieux et militaire du siècle lui amena devint pour l'empire un poids plus accablant et non moins redoutable que les armes des infidèles.

CHAPITRE XXVIII.

CROISADES.

(An 1096.)

Origine des Croisades. — Tableau de Jérusalem à l'époque des pèlerinages. — Mission de l'ermite Pierre. — Exhortation du pape Urbain II en France. — Première croisade. — Désordres des premiers croisés, commandés par l'ermite Pierre. — Leurs ravages en Hongrie. — Leur défaite par les Bulgares. — Vengeance de Pierre. — Sa défaite et sa fuite. — Ordre de l'empereur à l'égard des croisés. — Arrivée de Pierre à Constantinople. — Sa présentation à Alexis. — Sa déclaration à l'empereur. — Conduite politique d'Alexis à l'approche des croisés. — Destruction des premiers croisés. — Croisade de Godefroi de Bouillon. — Portrait de ce prince. — Position critique et habileté d'Alexis. — Premières hostilités. — Négociations entre Godefroi et Alexis. — Nouvelles hostilités. — Traité entre Godefroi et Alexis. — Invasion de Boëmond, fils de Robert Guiscard. — Sa soumission à l'empereur. — Témérité de Robert de Paris. — Fierté de Tancrède et de Richard. — Méfiance de Boëmond. — Querelles religieuses. — Nouvelle arrivée des croisés, entre autres de Raymond. — Fierté du comte de Toulouse. — Marche des croisés sur Nicée. — Siége de cette ville. — Tableau des deux armées. — Origine des armoiries et du blason. — Première bataille. — Victoire des chrétiens. — Reddition de Nicée à Alexis. — Marches et échec des croisés en Asie. — Leur victoire sur les infidèles. — Leur désastre causé par la famine. — Division entre les croisés. — Conquête et souveraineté de Baudouin. — Siége d'Antioche par les croisés. — Leurs honteux excès. — Leur repentir et leur pénitence. — Cruauté de Boëmond. — Ambassade du calife d'Égypte aux croisés. — Réponse de Godefroi aux ambassadeurs. — Victoires des croisés sur les Turcs. — Ligue des gueux. — Dispute entre Boëmond et Godefroi. — Trahison du renégat Phyroux. — Prise d'Antioche par les croisés. — Armement de musulmans. — Blocus d'Antioche par les Turcs. — Désastre parmi les croisés causé par la famine. — Retraite d'Alexis. — Courage rendu aux croisés par deux prêtres. — Bataille décisive entre les Sarrasins et les croisés. — Victoire complète des croisés. — Perte de cent mille Sarrasins. — Marche des croisés sur Jérusalem. — État de leur armée. — Convention entre les croisés. — Leur arrivée à Jérusalem. — Leurs préparatifs de siége. — Première attaque des Turcs. — Témérité, danger et bravoure de Tancrède. — Assauts des croisés. — Leur entrée dans Jérusalem. — Horrible massacre des Turcs. — Humilité de Godefroi et des croisés. — Élection de Godefroi comme roi. — Nouvelle apparition des Turcs. — Dernière victoire de la première croisade. — Dispersion des croisés. — Mort de Godefroi, remplacé par Baudouin.

Si Rome, après avoir été la reine du monde idolâtre, était devenue la capitale du monde chrétien, il existait encore une autre ville plus sainte aux yeux des adorateurs du Christ : c'était l'antique Sion, c'était Jérusalem, berceau de la foi ; elle renfermait dans son enceinte le tombeau du Sauveur.

De tout temps les chrétiens crurent se sanctifier en allant visiter le saint sépulcre, depuis le règne de Constantin ce zèle s'accrut ; les pèlerinages de-

vinrent plus fréquents; les Romains, vaincus sur la terre, ne semblèrent bientôt plus occupés qu'à conquérir le ciel.

Les passions changeaient d'objets : l'Église prenait la place de l'État; la chaire, celle de la tribune, et les saints succédaient aux héros.

Lorsque Genséric et Alaric eurent livré Rome au pillage et enchaîné le peuple-roi, plusieurs illustres familles romaines vinrent s'établir à Jérusalem. La piété ardente d'Hélène et le zèle des premiers successeurs de Constantin attirèrent dans cette cité une nombreuse population, de grandes richesses, et l'embellirent de monuments magnifiques.

Julien voulut vainement y renverser la croix et relever le temple de Salomon. Depuis, Chosroès y porta la désolation, profana les lieux saints, détruisit les édifices, dispersa les chrétiens, et en livra un nombre immense à la vengeance cruelle des Juifs.

Héraclius chassa ces conquérants barbares, replanta la croix dans Jérusalem, releva ses murailles, et y ramena la paix ainsi que la richesse.

Ce triomphe fut brillant, mais de courte durée. Mahomet parut; le fanatisme guerrier des Arabes inonda le monde, depuis l'Inde jusqu'à Cadix. On vit en peu d'années la Palestine et la Phénicie soumises, l'Égypte et l'Afrique subjuguées, l'Espagne conquise, la France envahie; l'Europe, sans la victoire de Charles-Martel, aurait subi la loi de l'Alcoran.

Les infidèles, maîtres de la Sicile, portèrent leurs armes dans l'Italie et l'effroi dans Rome. Les Grecs, les Lombards et les héros normands luttèrent péniblement contre eux pendant un siècle.

Les Persans, rangés sous l'étendard des successeurs de Mahomet, franchirent les faibles barrières du Tigre et de l'Euphrate, se répandirent comme un torrent dans la Syrie. L'Asie-Mineure était ravagée par eux, leurs vaisseaux parcouraient l'Archipel, leurs armées assiégeaient Constantinople : cette seconde Rome ne dut son salut qu'à la force de sa position et à la découverte du feu grégeois.

Depuis longtemps Jérusalem, isolée et privée de secours, était devenue la proie des Sarrasins. Les chrétiens y furent livrés à tous les outrages d'une haine féroce, à toutes les persécutions d'un fanatisme barbare; ils ne jouirent de quelque trêve et de quelque repos que sous le règne du fameux Haroun-al-Raschild.

Ce calife, trop fort pour être cruel, trop grand pour être injuste, trop habile pour être intolérant, permit aux chrétiens, moyennant un léger tribut, de venir visiter les saints lieux. Il envoya même, dit-on, les clefs du saint sépulcre à Charlemagne. Cette sage politique étendit sa gloire, enrichit ses États. Jérusalem redevint le but des voyages religieux et commerçants des Européens, comme la Mecque était celui des pèlerins de l'Afrique, de l'Égypte et de l'Asie.

Les pèlerinages se multiplièrent; le désir du gain y contribuait autant que la religion. Jamais d'ailleurs les liens du commerce entre l'Orient et l'Occident n'avaient totalement cessé, même dans le temps des plus vives persécutions. L'intérêt, peut-être plus encore que la gloire, aime à surmonter les obstacles, à

braver les périls. On sait qu'en France, sous le règne de Gontran, les vins de Gaza étaient connus et recherchés; les pierreries et les soies de l'Asie brillèrent dans le trésor de Dagobert. Venise, Gênes et Marseille fondaient leurs richesses et leur puissance sur le commerce qu'elles entretenaient avec les ports de l'Asie-Mineure, de l'Égypte et de la Phénicie. Leurs négociants se montraient en grand nombre dans les foires d'Alexandrie, de Bagdad et au Caire.

Les Arabes, vainqueurs du monde, éprouvèrent bientôt le sort de tous les conquérants. La fortune et le pouvoir enivrèrent et amollirent les califes Fatimites; l'ambition des émirs atténua l'autorité de ces monarques; ils profitèrent de leur faiblesse. La tyrannie devint plus insupportable en se divisant; au lieu d'un maître, les peuples gémirent sous une foule de despotes, et, comme la cruauté est presque inséparable de la mollesse, le sang des chrétiens coula par torrents.

Les gémissements de Sion retentirent dans l'Occident; Pise, Gênes et Bozon, roi d'Arles, brûlant de venger l'Europe outragée et la religion souffrante, firent une expédition sur les côtes de Syrie et de Phénicie.

Il semblait que les périls du pèlerinage en augmentassent l'ardeur; plus ces voyages offraient de dangers, plus ils devenaient méritoires et glorieux. L'Église les ordonnait alors comme pénitence aux pécheurs; les crimes commis sur les bords de la Seine, de la Tamise, du Rhin, du Tage et du Tibre, devaient se laver dans les eaux du Jourdain.

A cette époque les chefs des nations européennes étaient plutôt rois de nom que d'effet. Une noblesse guerrière, fière et turbulente, avait usurpé leur autorité : chacun de ces guerriers était maître, général, juge et tyran dans sa seigneurie. Les gouvernements, sans force et sans frein, n'offraient que le triste tableau d'une anarchie féodale et barbare.

Le glaive jugeait les procès; l'or absolvait du meurtre; l'ignorance couvrait l'Occident de ténèbres. On n'y voyait presque briller d'autres vertus que la bravoure, et une dévotion plus superstitieuse que morale. Le clergé seul conservait en dépôt quelques traces de lumière de la Grèce et de Rome, et quelques principes de l'antique charité chrétienne. Aussi les peuples et les rois avaient recours, les uns à sa protection et à sa justice, les autres à son crédit et à sa science.

C'est ce qui rendit peu à peu l'Eglise si influente; elle abusa souvent de son pouvoir, mais souvent aussi elle s'en servit sagement pour adoucir, pour réprimer les mœurs féroces de cette noblesse hautaine et belliqueuse.

Au lieu d'exil, elle imposa le voyage de la Terre-Sainte aux criminels puissants; et comme alors la licence, l'orgueil et les passions rendaient ces crimes journaliers et nombreux, les mers et les routes qui conduisaient en Asie, s'y virent couvertes d'une foule de pèlerins.

Il n'était pas de forfaits qu'on ne pût expier par ce voyage; aucune gloire n'égalait celle qu'on attachait à ces courses périlleuses. Les comtes de Flandre, d'Anjou, de Verdun, de Barcelone, ainsi que le duc de Normandie, père du conquerant, suivis de nombreux vassaux, allèrent pleurer au pied du saint

sépulcre les excès de leur ambition, dans lesquels ils retombaient à leur retour.

En 1054, l'évêque de Cambrai partit pour la Palestine avec trois mille pèlerins. Plus tard on en vit sept mille entreprendre ce voyage à la suite de l'archevêque de Mayence et de plusieurs évêques du Rhin. De telles caravanes ressemblaient déjà à des détachements d'armée, et ces pèlerinages nombreux étaient, pour ainsi dire, l'avant-garde des croisades.

Une révolution dans l'Orient augmenta les malheurs des chrétiens, l'ardeur des pèlerinages, le zèle pour la foi, la haine contre les musulmans, et la crainte de voir leurs armes reparaître et s'étendre dans l'Occident.

Le courage des Arabes s'était affaibli; une troupe de Turcs, Scythes ou Tartares, venus des rives de l'Oxus, reçue dans l'armée de Perse, embrasse la religion mahométane. Thogrul, leur chef, s'empare du pouvoir; maître de l'empire de Xercès, il renverse l'autorité des califes, et commence le règne de la dynastie des Seldjoucides.

Sous ses successeurs, la Syrie, conquise ainsi que la Palestine, est livrée au pouvoir anarchique d'un grand nombre de sultans et d'émirs, qui versent sur ces belles contrées plus de malheurs encore que l'oligarchie féodale n'en faisait éprouver à l'Europe.

Le joug des chrétiens devient plus dur; on outrage, on massacre les pèlerins dans Jérusalem.

Cette ville infortunée ne pouvait espérer sa délivrance des empereurs qui régnaient à Constantinople. Cet empire était en pleine décadence; les Grecs efféminés ne montraient alors que des armées plus imposantes par leur appareil que redoutables par leur courage. On y voyait plus de Barbares que de nationaux : les soldats, effrayés de la fatigue et du travail, faisaient porter leurs armes sur des chariots légers. Quelques princes guerriers relevaient en vain momentanément leurs trônes et leur gloire; l'ambition des grands les laissait peu régner; en quelques années on avait vu onze empereurs assassinés.

Au milieu de cette corruption des mœurs, de cet abattement des courages, de ce raffinement dans le luxe et dans les vices, « il était devenu impossible aux » Grecs, dit un historien, de supporter un bon prince et de bonnes lois. »

Les successeurs de Constantin, menacés par les Turcs, assaillis par les Scythes, loin de pouvoir délivrer Jérusalem, demandaient eux-mêmes des secours pour conserver leur trône chancelant. Ces secours ne pouvaient venir que de l'Occident; mais, si l'Occident conservait plus de vigueur et renfermait plus de guerriers, l'anarchie, qui le désolait, rendait ses princes peu capables de former et de suivre régulièrement de grandes entreprises.

Les vestiges de l'empire de Charlemagne étaient effacés; on ne voyait en Europe que des rois sans argent et presque sans pouvoir, des grands divisés, des peuples asservis, des guerres sans plans, des lois sans exécution, des conquêtes sans résultats. Dans cette confusion générale, on comptait pour rien la liberté des hommes, et pour peu leur vie; la terreur régnait dans les cam-

pagnes; les cités n'offraient point d'asile; on ignorait les éléments du droit de la nature et du droit des gens; il n'existait de sécurité que dans les camps et dans les forteresses; on n'étudiait que la guerre, on ne respectait que la force.

Le pape, au sein de ce désordre, était le seul souverain qui jouît d'une puissance étendue : Rome redevenait la capitale du monde; l'Église était plus vénérée que la patrie, et le moine Hildebrand, armé du glaive de saint Pierre, déclarant son autorité universelle comme l'Église, et soutenant que tous les royaumes faisaient partie du domaine du Saint-Siége, semblait ressusciter l'empire des Césars.

Telle était la situation de l'Orient et de l'Occident, lorsque les gémissements de quelques pèlerins et la prédication d'un ermite firent éclater, au milieu de ce chaos, un volcan qui arracha l'Europe de ses fondements pour la lancer sur l'Asie.

Déjà l'empereur Ducas avait imploré le secours des princes d'Occident; les querelles du pape Grégoire avec l'Allemagne et la France rendirent cette première démarche presque infructueuse. Cependant Pise, Gênes et d'autres villes envoyèrent des troupes en Afrique, et y défirent cent mille Sarrasins. Victor, alors souverain pontife, forma le projet d'enlever l'Asie aux infidèles; mais les occupations que lui donnèrent un antipape et l'empereur d'Allemagne le détournèrent de ce dessein. Enfin cette grande entreprise, dont les suites changèrent la face du monde, fut l'ouvrage d'un simple pèlerin, ou plutôt le parut; car les grandes révolutions que le vulgaire attribue au génie de certains hommes, sont le fruit des siècles, l'œuvre des circonstances; et les hommes qui passent pour en être les auteurs, ne font autre chose qu'en sonner l'heure déjà marquée par le temps.

Un ermite, né près d'Amiens et nommé Pierre, ou vulgairement Cucupiètre, autrefois soldat, renonça au monde et prit le froc. Bientôt il entreprit le pèlerinage de Jérusalem : là, exalté par la prière et par le jeûne, ému par l'aspect des ruines du saint sépulcre, irrité des outrages prodigués aux chrétiens par les infidèles, pénétré de respect à la vue des cheveux blancs et de la figure vénérable du patriarche Siméon, il se prosterna respectueusement à ses pieds, versant des larmes de douleur et d'indignation : « Nos iniquités, lui dit le pontife, ont détourné de nous le regard du Seigneur. L'Asie est au pouvoir des » musulmans, l'Orient est tombé dans la servitude. Quand la source de nos » afflictions sera comblée, quand Dieu sera touché de nos misères, il parlera » aux cœurs des princes de l'Occident, et les enverra au secours de la ville » sainte. » Ces paroles enflamment l'ermite d'un enthousiasme religieux; il jure de porter en Europe les vœux des chrétiens; la passion qui agitait son âme exalte son imagination. Une nuit, prosterné devant le saint sépulcre, il croit voir la Vierge apaisant le courroux du Sauveur; il croit entendre Jésus-Christ lui dire : « Pierre, lève-toi, cours annoncer à tes frères les tribulations » de mon peuple; il est temps que les saints soient délivrés et mes serviteurs » secourus. » Pierre n'hésite plus. Il se voit, comme Moïse, destiné à opérer

des prodiges, à changer le cœur des rois. L'ermite, brûlant de zèle, traverse les mers, vole en Italie, se jette aux pieds d'Urbain II, et lui annonce la mission divine dont il est, dit-il, chargé. Le pape saisit avec ardeur cette occasion favorable pour exécuter le vaste projet conçu par ses prédécesseurs, Grégoire et Victor.

L'ermite Pierre, autorisé par le Pontife, parcourt l'Europe, raconte les malheurs de l'Asie, les fureurs des infidèles, l'oppression des chrétiens, les ruines du saint sépulcre; il émeut les esprits, touche les cœurs, échauffe le zèle, enflamme l'ambition; il promet la gloire sur la terre, le bonheur dans le ciel. On croit voir un saint, entendre un prophète, et partout les guerriers, accoutumés à détester, à chercher, à combattre les Sarrasins en Espagne, en Sicile, en Calabre, en Afrique, se sentent saisis d'une ardeur nouvelle; partout un long murmure de pitié pour les chrétiens d'Orient, et de colère contre les Sarrasins, leurs persécuteurs, annonce l'orage et présage la tempête.

Dans ce même moment, Alexis Comnène, imprudent dans ses craintes, imprévoyant dans sa politique, écrivait au pape pour lui représenter la détresse de l'empire d'Orient, et la nécessité de le secourir. « Les Sarrasins, disait-il, » autrefois maîtres de l'Italie, de l'Espagne et de la moitié de la France, viennent de conquérir l'Asie; ils sont aux portes de Constantinople, et de là » menacent encore l'Occident. »

L'empereur, pour engager les chrétiens à le défendre, employait tous les moyens propres à réveiller la pitié, à exciter l'intérêt, à échauffer l'ambition. Les Latins disent même, ce qui est peu vraisemblable, que, dans l'espoir d'enflammer l'ardeur d'une noblesse aussi passionnée pour l'amour que pour la gloire, il offrait à leurs regards le tableau attrayant des délices de l'Asie, des voluptés de l'Orient, et de la beauté des femmes grecques. La haine des historiens d'Europe contre Alexis a pu seule supposer une pareille inconvenance, dans une lettre écrite par un empereur au chef de l'Église.

Ce qui paraît certain, c'est que, dans le désespoir où le progrès des armes turques jetait ce prince, il écrivait au pape que, s'il devait un jour perdre l'empire, il s'en consolerait, pourvu que la Grèce échappât aux barbares soldats de Mahomet, et trouvât un asile sous les lois des princes latins.

Urbain convoqua un concile à Plaisance, et fut obligé, par la foule des assistants, à tenir cette assemblée au milieu des champs. L'Italie montra dans ce premier instant beaucoup de pitié pour les malheurs de Jérusalem, mais peu de disposition à la délivrer. Les récentes et longues guerres soutenues en Calabre et en Sicile contre les Sarrasins, faisaient connaître, là plus qu'ailleurs, les périls et les difficultés d'une telle entreprise; cependant le fougueux Boëmond, fils de Robert Guiscard, et les preux normands répondaient avec ardeur aux vœux du pontife, moins par piété que par ambition. Boëmond, ennemi d'Alexis, songeait plus à conquérir Byzance qu'à delivrer Jérusalem.

Le pape, certain de trouver en France des esprits plus inflammables, y courut, et rassembla un concile à Clermont en Auvergne. Tout le clergé, tous les princes, tous les chefs, tous les guerriers de cette nation ardente, mobile, bel-



liqueuse, qui, dans tous les siècles, comptant la mort pour rien et l'honneur pour tout, fit briller ses armes dans toutes les parties du monde, se rassemblèrent en foule à la voix du pontife romain.

Urbain ordonna aux Français de venger Dieu, de délivrer son tombeau, de châtier les profanateurs du berceau de la foi, d'exterminer les destructeurs de l'Église ; au nom de la Divinité, il promit à ceux qui s'armeraient pour un but si saint le pardon de toutes leurs offenses et une eternelle félicité dans le ciel.

Il défendit toute guerre entre les particuliers, pendant la durée de cette sainte expédition, menaça des foudres de l'Église les perturbateurs de la *trêve de Dieu*, et mit sous la sauvegarde de la religion les veuves, les orphelins, les marchands, les laboureurs et les artisans. Ainsi, par un étrange jeu du sort, la sanguinaire et destructive folie des croisades devint une première aurore de justice et de paix pour l'Europe, une première digue contre l'anarchie féodale, une première force donnée aux rois contre les grands, et un premier bienfait pour les peuples.

Pierre prit la parole après Urbain. Son éloquence grossière, mais franche, vive, passionnée, transporta l'imagination des assistants en Asie : ils y virent la religion outragée, les monuments détruits, le tombeau du Seigneur profané, l'Europe méprisée, avilie, les pèlerins massacres, leurs femmes livrées aux violences des infidèles, Antioche conquise, Ephèse pillée, Nicée soumise, les barbares enfants de Mahomet prêts à franchir les remparts de Constantinople, et à se répandre comme un torrent dans la Hongrie, dans l'Allemagne et peut-être bientôt au delà du Rhin.

Réveillant alors des souvenirs chers aux Français, il rappelle la gloire de Poitiers, le désastre de Roncevaux ; les ombres de Charles-Martel et de Charlemagne, évoquées par l'ermite, semblent apparaître ; elles ordonnent, par sa voix, aux Français de défendre l'Europe, de venger l'Asie, de délivrer la cité sainte.

Parlant à l'ambition comme à la piété, il représente aux guerriers européens l'Asie avec tous les charmes que Moïse prêtait à la terre de Chanaan, lorsqu'il enflammait pour elle le courage des Hébreux.

Enfin, pour ajouter à sa voix une force divine, il termine son discours par ces paroles de l'Écriture : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, » n'est pas digne de moi. Quiconque abandonnera pour moi sa maison, son » père, ses enfants, sa famille et son héritage, sera récompensé dans le ciel au » centuple, et possédera la vie éternelle. »

A ces mots, l'enthousiasme ou plutôt le délire devient universel : tous les guerriers tirent leurs glaives ; tout le peuple se lève et s'écrie : *Dieu le veut, Dieu le veut!* — « Oui, dit alors le pontife, ces paroles seront votre cri de » guerre. Jésus sort lui-même du tombeau ; il vous présente par mes mains sa » croix ; elle sera le signe de la réunion des enfants dispersés d'Israël, la palme » du martyre, le gage de la victoire ; elle vous rappellera sans cesse qu'un » Dieu est mort pour vous, et que vous devez mourir pour lui. »

La plaine, les bois, les montagnes retentissent de vives acclamations. On déchire une immense quantité d'étoffes rouges, on en fait des croix que chacun s'attache sur la poitrine; les Français se croisent, s'arment; les autres peuples suivent leur exemple; enfin l'Europe entière jure de faire triompher l'Évangile et d'exterminer les musulmans.

Dès ce moment le cri de guerre se répète dans tout l'Occident : les chrétiens semblent ne plus connaître de patrie que la Terre-Sainte. Conduits par des motifs différents, tous paraissent tendre au même but, et dans cette foule innombrable de croisés, guidés les uns par le fanatisme, les autres par l'ambition, une grande partie par la passion de la licence et du pillage, on voyait régner la même ardeur, le même courage, et l'on peut dire aussi le même délire.

L'exemple des chevaliers normands, parvenus à une grande fortune, à une haute célébrité par leur audace, et qui avaient conquis, par leurs glaives, des villes, des États et des trônes, enflammait d'ardeur et d'espérance une foule d'aventuriers.

Tous ceux qui ne possédaient rien, ou qui se voyaient accablés de dettes, couraient chercher fortune en Orient : les hommes souillés de crimes achetaient l'impunité en s'armant pour venger l'Église, et croyaient échapper à leur conscience ainsi qu'aux lois en prenant la croix, qui expiait et purifiait tout.

Les rois, dans l'espoir d'obtenir plus de sécurité par l'éloignement de leurs puissants vassaux et d'une noblesse turbulente, encourageaient de tous leurs efforts cette pieuse folie.

Enfin, les prêtres, dont ce grand armement accroissait l'influence, prodiguaient les promesses et multipliaient les faux miracles pour éblouir et entraîner les esprits.

On vit dans ce soulèvement de l'Europe quelques chefs, quelques princes vertueux, tels que Raymond, comte de Toulouse, et Godefroi, duc de Bouillon, ne suivre dans leurs vastes desseins que l'impulsion d'un zèle sincère, la voix d'une pitié généreuse et les conseils d'une politique sage. Mais ils furent en petit nombre : leur but véritable était de secourir les chrétiens opprimés, de sauver l'empire d'Orient, et d'opposer une digue à la fureur belliqueuse et fanatique des musulmans, dont le cimeterre avait récemment menacé l'Europe d'une entière destruction.

Ceux-là conduisirent seuls leur entreprise avec méthode et prudence : ce fut à leur sagesse courageuse, à leur politique loyale, que la première croisade dut ses succès et sa gloire. Les autres parcoururent, dévastèrent le monde, s'écoulèrent et disparurent avec la rapidité d'un torrent.

Les premières bandes qui s'armèrent et qui partirent, furent, pour ainsi dire, la populace des croisades (1). C'était un amas confus de brigands échappés des prisons, de jeunes gens obérés, d'aventuriers avides de butin, de moines dé-

(1) An 1096.

bauchés et fanatiques, de femmes sans pudeur, d'enfants sans famille, d'hommes sans aveu de toutes les nations.

L'ermite Pierre, qui savait mieux prêcher que combattre, se mit à la tête de cette foule désordonnée. Son lieutenant fut un gentilhomme appelé Gauthier, auquel on avait donné le surnom de *Sans-Argent*, parce qu'il ne possédait que son épée.

Cette armée de pèlerins, mêlant ridiculement la débauche à la dévotion et la cruauté au fanatisme, traverse l'Allemagne et arrive en Hongrie. Le roi Caloman les accueille; mais, comme le gouverneur de Belgrade ne leur accorde qu'avec économie les subsistances nécessaires, ils se dispersent dans les campagnes, pillent les villages et détruisent les troupeaux.

Alors cent quarante mille Bulgares tombent sur ce premier corps commandé par Gauthier, et en font un affreux carnage. Leurs débris protégés et rassemblés par Nicétas, gouverneur de Bulgarie, parurent enfin sous les murs de Constantinople.

Peu de temps après, l'ermite Pierre, avec le reste de l'armée arrivé à l'embouchure de la Save, aperçut les cadavres de quelques croisés de son avant-garde attachés à des potences. A cette vue, les pèlerins guerriers entrent en fureur; Burel d'Estampes, chevalier français, les excite à la vengeance; il prend d'assaut une petite ville voisine de Belgrade. Pierre, qui oubliait, comme général, la charité qu'il avait prêchée comme ermite, ordonne le pillage de la ville. Quatre mille Hongrois y sont massacrés, Pierre fait pendre tous les prisonniers et poursuit sa route.

Les Hongrois s'arment et maltraitent son arrière-garde; les désordres se renouvellent et attirent un juste châtiment. Les Bulgares viennent en foule livrer bataille aux croisés, triomphent facilement de leur courage indiscipliné, les taillent en pièces, s'emparent de leurs caisses et enchaînent leurs femmes et leurs enfants.

Pierre prit la fuite avec cinq cents hommes. Lorsque tous ceux qui étaient échappés au carnage le rejoignirent, il reconnut que ce combat lui avait coûté dix mille hommes.

L'empereur, informé par Nicétas de ces événements, écrivit à l'ermite une lettre sévère, lui défendit de séjourner plus de trois jours dans aucun lieu, et ordonna au commandant de ses troupes de surveiller soigneusement la conduite des croisés, en même temps qu'on pourvoirait à leur subsistance.

Bientôt Pierre vint joindre son camp à celui de Gauthier et fut conduit au palais d'Alexis. La taille courte, le vêtement sale et la mine basse du général ermite excitèrent d'abord la surprise et le mépris de la cour d'Orient; mais, lorsqu'il eut pris la parole, le feu de ses regards, la chaleur de son zèle, la véhémence de son discours, firent sur les Grecs une vive impression, et le dédain se changea en respect.

L'ermite annonça à l'empereur qu'un grand nombre de princes, d'évêques, de ducs, de comtes et de guerriers de l'Occident, marchant sur ses pas, accouraient dans le dessein d'enlever le saint sépulcre aux infidèles.

Cette nouvelle donna aux Grecs plus de craintes que d'espérances. En effet, pouvait-on voir sans effroi fondre tout à coup sur l'empire une foule belliqueuse de guerriers ambitieux, « dont le nombre, dit Anne Comnène, n'était » pas plus facile à compter que les feuilles des bois, les sables du rivage et » les étoiles du ciel. »

Alexis conseilla d'abord à l'ermite d'attendre les autres croisés avant d'entrer en campagne; mais ce prince ne tarda pas à sentir le danger de garder longtemps de tels hôtes. Étrangers à toute discipline, bravant les lois divines ainsi que les lois humaines, ces pèlerins brigands pillaient les campagnes, brûlaient les maisons de plaisance, dépouillaient les églises et dévastaient les environs de la capitale.

Alexis commença dès lors à redouter le désastreux secours qu'il avait imprudemment demandé. A la même époque, le pape lui écrivit que les plus vaillants princes de l'Europe marchaient vers l'Orient à la tête de trois cent mille soldats déjà levés et armés. Cette nouvelle le fit trembler : il prévit que les chrétiens lui donneraient bientôt plus d'embarras que les Turcs; et dès lors il résolut de se défendre contre les premiers par la ruse, et contre les autres par les armes. De là vint la différence des deux portraits opposés que l'histoire nous a laissés de ce prince : l'Orient le célébra comme un guerrier intrépide, comme un habile capitaine, comme un monarque juste et généreux, tandis qu'on le représenta dans l'Occident sous les traits d'un général timide, d'un prince faible, d'un politique fourbe et d'un allié perfide.

L'empereur, dans le dessein d'éteindre la flamme musulmane qui consumait quelques villes de ses provinces, avait attiré sans prévoyance un torrent européen qui allait inonder et renverser l'empire. Le seul moyen qui lui restât pour se préserver d'un si grand péril était de diviser la masse des croisés qui fondait sur ses États, et d'envoyer successivement en Asie leurs différentes colonnes, dès qu'elles arriveraient près de sa capitale.

Son premier soin fut de se débarrasser de la foule tumultueuse commandée par l'ermite. Il la fit passer à Nicomédie, et de là dans le port de Cibotus où quelques Anglais s'étaient réfugiés pour fuir la tyrannie des Normands, conquérants de leur patrie.

Pierre et Gauthier, arrivés en Asie, méprisèrent les conseils des Grecs expérimentés, qui leur conseillaient d'attendre des renforts avant de combattre; marchant sans ordre et sans prudence, ils s'avancèrent sur le territoire de Nicée. Leur avant-garde fut taillée en pièces par les Turcs, et Renaud, qui la commandait, se fit musulman pour éviter la mort.

Soliman s'approchait pour les attaquer; Gauthier lui livra bataille et la perdit. Son armée, composée de vingt-cinq mille hommes, fut totalement détruite; trois cents Français seuls gagnèrent, en combattant, une forteresse qui leur servit d'asile. Pierre vint chercher un refuge à Constantinople, et Alexis vit sans peine la ruine d'une troupe d'insensés, qui s'étaient plutôt conduits en brigands qu'en soldats.

Une armée de croisés allemands avait marché sur les pas de celle de Pierre

A peine en route, ils se livrèrent à la débauche et aux plus honteux excès; les Bavarois les surprirent dans l'ivresse, les désarmèrent et les égorgèrent.

Cent mille autres croisés, français, anglais, lorrains et flamands, commencèrent à signaler leur zèle aveugle pour la foi chrétienne en massacrant tous les Juifs qui habitaient les bords du Rhin. Au milieu de cette foule de furieux, l'évêque de Worms montra seul de l'humanité; il enleva quelques victimes à leur rage.

Caloman, roi de Hongrie, informé des crimes commis par ces misérables, leur ferma les portes de Belgrade. Tandis qu'ils voulaient les forcer, les Hongrois, se précipitant sur eux, les dispersèrent et les détruisirent si complétement que le comte Émicon, qui les commandait, échappa presque seul à ce désastre. Ces fous furieux avaient pris pour guides et pour conseil dans leur marche une chèvre et une oie, qu'ils croyaient animées de l'esprit divin.

Ainsi périrent ces premières bandes fanatiques, qui montaient à plus de trois cent mille hommes. Elles ne se firent connaître que par leurs extravagances, par leurs forfaits, et par la violence de leur effrayante invasion qui n'eut que la durée d'un orage.

Ce premier débordement d'un fanatisme sans piété, d'une licence sans frein, rendit tellement méprisables ceux qui composaient ces hordes vagabondes, que l'excès même de leur malheur n'excitait pas la pitié; et, chose horrible à dire, trois cent mille hommes furent détruits sans être plaints.

L'histoire ne compte pas même leur désastreuse expédition au nombre des croisades; elle n'a donné ce nom qu'au premier armement régulier qui traversa l'Europe sous les ordres de Godefroi de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine, et descendant de Charlemagne par les femmes.

Cet illustre guerrier, sincère dans son zèle, pur dans sa foi, intrépide, prudent, ferme, modeste, vertueux, libéral, imposait le respect par sa sagesse à la noblesse fougueuse qui marchait sous ses ordres; il excitait à la fois la crainte et l'admiration de ses ennemis par la force de son bras et par ses exploits prodigieux : Godefroi fut tout ensemble un héros de fable et d'histoire. Il aurait été digne d'être peint par un Plutarque, il mérita d'inspirer le Tasse.

Animé par le désir ardent de venger les chrétiens opprimés, de sauver l'empire d'Orient, et d'opposer une borne aux conquêtes menaçantes des Sarrasins, il vendit son duché pour payer des soldats. Son exemple excita l'émulation : de toutes parts on vit accourir sous ses enseignes de nobles preux qui se dépouillaient comme lui de leurs biens, sacrifiaient leurs terres pour le suivre, ou vendaient aux communes une liberté que, dans ce siècle, on n'était ni assez éclairé pour réclamer, ni assez fort pour conquérir, ni assez généreux pour donner.

Ses frères, Eustache de Boulogne et Baudouin, s'armèrent avec lui; dix mille cavaliers, soixante-dix mille fantassins aguerris, partirent de France sous les ordres de Godefroi, le 10 août 1096. Ils avaient à leur tête la fleur de la noblesse lorraine, allemande et française. Cette armée, dont le but était de conquérir et non de ravager, traversa paisiblement l'Allemagne.

Le roi de Hongrie, Caloman, conclut avec Godefroi, dans une conférence, un traité que, des deux parts, on exécuta de bonne foi; et lorsque les croisés arrivèrent à Néiss, ils y trouvèrent en abondance les vivres que l'empereur avait ordonné de leur fournir.

Cependant la marche de cette armée, d'autant plus imposante qu'elle était plus régulière, inspirait de justes inquiétudes à l'empereur Alexis; ce n'était plus, comme dans la première expédition, la licence et le pillage, c'était l'ambition européenne qu'il redoutait. Assis sur un trône miné par le temps, assailli par les Barbares, ébranlé par les Turcs, il voyait fondre sur ses États une foule immense de légions belliqueuses et de chefs avides de conquêtes.

Il apprit qu'au moment où Godefroi s'avançait avec son armée et campait déjà près de Philippopolis, d'autres troupes aussi nombreuses s'armaient dans le midi de la France, sous les ordres de Raymond, comte de Toulouse. Sa crainte fut au comble lorsqu'il sut que Hugues, comte de Vermandois, frère du roi Philippe Ier, Robert, comte de Flandre, Étienne, comte de Blois, ainsi qu'un grand nombre de princes, de ducs et de comtes, suivis de leurs vassaux, passaient en Italie dans le dessein de s'embarquer pour la Grèce, et devaient joindre leurs armes à celles du prince de Tarente, de ce Boëmond, fils de Robert Guiscard, son ancien, son implacable ennemi : il n'ignorait pas que ce prince ambitieux, hautain, fourbe, intrépide, éloquent, aspirait toujours au trône d'Orient, et qu'il se croisait plus réellement contre lui que contre les Sarrasins.

L'empereur, ne pouvant résister à cet orage par la force, résolut de le détourner par la ruse; et, quelques reproches que lui aient faits à cet égard les Latins, il n'en est pas moins vrai que jamais monarque ne se trouva placé dans des circonstances plus critiques et ne sut s'en tirer avec plus de prudence, d'adresse et de modération.

Son premier soin fut de se donner des otages capables de le garantir des intentions hostiles de Boëmond; l'impatience française lui en fournit le moyen : Hugues le Grand, frère du roi Philippe, trop ardent pour attendre les autres croisés, trop confiant pour craindre quelque piége, s'embarqua suivi de peu d'officiers; arrivé près du Durazzo, il y fut accueilli avec respect, mais arrêté et conduit à Constantinople.

Godefroi campé près d'Andrinople, apprend l'arrestation du comte de Vermandois, et réclame sa liberté : Alexis veut garder le prince comme garantie contre la répétition des désordres commis par les premiers croisés. Sur ce refus, la guerre est déclarée.

L'armée de Godefroi dévaste les environs de Sélembrye. Après plusieurs combats peu décisifs, l'empereur promet la liberté des otages; les hostilités cessent, et les croisés campent à la vue de Constantinople.

Dès ce moment les deux peuples, divisés comme les deux Églises, furent en méfiance réciproque et presque continuelle. L'empereur ayant invité Godefroi à une conférence, le chef des croisés la refusa, redoutant les perfidies d'une cour dans laquelle l'habitude des révolutions avait souvent rendu le poison et le poignard familiers à la politique.

Les négociations furent longues et difficiles; les croisés voulaient laisser une partie de leurs troupes dans la Thrace, tandis que l'autre combattrait en Asie; ils prétendaient posséder les terres dont ils s'empareraient, et ériger pour eux en souveraineté les villes et les provinces qu'ils pourraient conquérir sur les Sarrasins. Alexis, au contraire, exigeait qu'ils évacuassent le territoire voisin de sa capitale, qu'ils passassent tous successivement en Asie, et qu'ils y servissent sous ses ordres comme auxiliaires, dans le seul et loyal but de venger la religion, de délivrer l'empire et de lui rendre les provinces usurpées par les infidèles; enfin, si pour prix de leurs services il leur accordait des terres dans l'Orient, l'empereur prétendait qu'ils ne les possédassent que comme ses vassaux.

Les croisés appuyaient leurs prétentions par leur nombre et par la force de leurs armes; Alexis, dans le dessein de se défendre, leur refusait des vaisseaux pour passer en Asie, et des vivres pour y subsister.

Les difficultés se prolongèrent, la guerre recommença; Godefroi brûla plusieurs palais, s'empara du pont de Blaquernes, et attaqua l'armée grecque, qui se défendit vaillamment.

A cette époque l'impétueux Boëmond entrait déjà en Macédoine; par des lettres pressantes il invitait Godefroi à n'écouter aucune proposition d'accommodement, à l'attendre et à s'emparer avec lui de Constantinople.

Le chef des croisés, plus modéré que le prince de Tarente, lui répondit qu'armé seulement pour la cause de Jésus-Christ et pour la délivrance de Jérusalem, il ne prétendait point faire d'autres conquêtes, mais qu'au contraire il désirait sincèrement gagner l'amitié d'Alexis, afin d'assurer et d'accélérer le succès de leur sainte entreprise.

Alexis fut informé de cette réponse, dont la loyauté dissipa ses soupçons; pressé de se réconcilier avec Godefroi, il lui envoya son fils comme otage. Cette démarche aplanit tous les obstacles; le traité fut conclu.

La fierté française fit un sacrifice à la vanité orientale : Godefroi, accompagné des princes, des ducs, des comtes, des officiers de son armée, entra dans Constantinople et se rendit au palais. Alexis était assis sur son trône; Godefroi et les seigneurs s'agenouillèrent, baisèrent les pieds de l'empereur et lui prêtèrent foi et hommage; Alexis alors, présentant au chef des croisés les ornements impériaux : « Je sais, lui dit-il, que vous êtes grand dans votre pays, et » comme je n'ignore point que votre justice et votre franchise sont égales à » votre puissance, je me repose sur votre sagesse, non-seulement pour secou- » rir mon empire contre les infidèles, mais encore pour le défendre contre » cette foule d'étrangers qui m'arrivent de toutes parts. Recevez ces ornements » dont vous êtes digne; je vous adopte pour mon fils. »

De ce moment la concorde fut rétablie. Le traité conclu ne renfermait que deux articles : Alexis promettait aux croisés de leur fournir des vivres, de les protéger, et de joindre ses troupes aux leurs; les princes, de leur côté, promettaient d'être fidèles à l'empereur, de lui rendre les villes dont ils s'empare-

raient en Asie, et lui juraient foi et hommage pour les terres qu'il leur permettrait de posséder.

Comme la sagesse et la fermeté de Godefroi ne pouvaient empêcher qu'une armée si nombreuse et composée de tant de peuples différents ne commît encore quelques désordres, Alexis pressa le départ des croisés; ils passèrent en Asie et campèrent à Chalcédoine.

Cependant l'objet du juste effroi d'Alexis, Boëmond, prince de Tarente, trop fameux dans la Grèce par les batailles d'Arta, de Larisse, de Jouanine, où son père et lui avaient vaincu l'empereur, s'avançait suivi d'une nombreuse infanterie et de dix mille cavaliers, parmi lesquels brillait le vaillant Tancrède, qui, selon les historiens du temps, valait à lui seul une armée.

Le nom de Boëmond répandait la terreur dans l'empire; ses troupes, dans leur marche, se livraient aux excès que la guerre seule autorise; l'armée grecque, qui le surveillait et qui côtoyait ses flancs, s'empara de quelques maraudeurs. Tancrède, à la tête de mille chevaliers, fond sur les Grecs et fait des prisonniers; ceux-ci déclarent que les hostilités qu'ils ont commises étaient ordonnées par l'empereur : tous les croisés alors demandent à grands cris la guerre. Boëmond apaise leur courroux, dissimule son ressentiment, rend la liberté aux prisonniers, s'approche de la capitale, prend un langage fier et menaçant, refuse une conférence, déclare qu'il ne consentira pas à un serment qui le choque, et se prépare à faire le siége de Constantinople.

Informé de ces nouvelles, le vertueux Godefroi, qui n'avait d'autre but que de maintenir la paix entre les chrétiens pour presser la guerre contre les infidèles, traverse le Bosphore, et, par le poids de sa sagesse et de son autorité, fléchit l'orgueil de Boëmond.

Ce prince ambitieux cède, suit l'exemple des autres croisés, et vient jurer foi et hommage à l'empereur.

Alexis lui fit un accueil magnifique : l'amitié ne se montra que dans les paroles, la haine régnait au fond des cœurs; le luxe, les arts, l'industrie, la civilisation des Orientaux, excitaient plus la suprise des Latins que leur admiration : ils méprisaient la finesse, l'afféterie, la corruption et la mollesse des Grecs. Les princes d'Italie, de France et d'Allemagne, presque tous souverains dans leurs seigneuries, égaux entre eux, rivaux des rois, regardaient d'un œil dédaigneux le despotisme des empereurs d'Orient et la servitude de leurs courtisans.

De leur côté les Grecs, choqués des mœurs farouches, du caractère hautain, du ton grossier des guerriers de l'Occident, les traitaient de Barbares, et ne les haïssaient pas moins que les Turcs.

Au milieu de la cérémonie dans laquelle les princes rendaient hommage à l'empereur, un jeune comte français, Robert de Paris, choqué du faste orgueilleux de l'étiquette orientale, s'élance sur le trône d'Alexis, et s'asseoit insolemment à ses côtés. Baudouin le força d'en descendre, en lui déclarant qu'il fallait se conformer aux usages des pays où l'on voyageait.

« Comment puis-je souffrir, dit le jeune guerrier, qu'un tel rustre demeure » assis lorsque tant de grands capitaines sont debout? » — L'empereur, accoutumé à feindre, demanda froidement au Français quel était son nom et son rang. — « Je suis, répond le chevalier, un noble d'antique race; il existe près de » mon château une église dans laquelle doivent se rendre tous ceux qui veu- » lent combattre et signaler leurs noms par quelques exploits; j'y suis resté » longtemps sans que personne ait eu l'audace de se mesurer contre moi. »

Alexis sourit de cette réponse arrogante, avertit le Français des périls où le jetterait son imprudence, et lui prédit que tous ceux qui s'écarteraient témérairement des colonnes chrétiennes, soit en avant, soit en arrière, tomberaient infailliblement sous le cimeterre des infidèles.

Tancrède et son ami Richard, moins violents, mais aussi orgueilleux que Robert, refusèrent de se soumettre comme Boëmond à la prestation d'un serment qui les humiliait; ils sortirent brusquement de la cour, et passèrent sans ordre en Asie.

Boëmond trouva dans son logement un grand festin apprêté, et en même temps une immense quantité de viandes qui n'étaient point préparées : le Normand soupçonneux ne toucha point au festin, fit cuire les viandes par ses gens, et parut apprendre avec étonnement que les personnes de sa suite eussent mangé sans inconvénients les mets qu'on leur avait servis : Alexis, comme on le voit, avait prévu cet odieux soupçon.

Le lendemain, lorsque le prince de Tarente traversa le palais, on le fit passer près d'un cabinet dont la porte était ouverte, et qui était rempli d'or, d'argent, de bijoux, de diamants et d'étoffes précieuses. Surpris de cette magnificence, le prince s'écria : « Si j'avais possédé ces richesses, j'aurais conquis » un royaume. « — « Elles sont à vous, » lui dit un ministre de l'empereur; et on les porta dans sa maison. Boëmond les refusa d'abord; mais, après une courte lutte entre son avarice et son orgueil, il les accepta.

Les prêtres des deux nations, dont le devoir eût été de réveiller entre elles l'esprit de paix et de charité, augmentaient encore leur mésintelligence. Les patriarches ne voulaient point reconnaître la suprématie des papes; les Latins haïssaient et méprisaient les prêtres grecs comme hérétiques, et les Orientaux, ainsi qu'on le voit par le récit d'Anne Comnène, ne pouvaient supporter l'humeur turbulente et belliqueuse du clergé latin. « Nos prêtres, dit cette » princesse, ne s'occupent que de prières et ne regardent que le ciel, tandis » que les moines, les abbés et les évêques d'Occident convoitent les biens, » les grandeurs de la terre, quittent les églises pour les tentes, la crosse pour » le glaive, et combattent comme de farouches soldats. »

Si ce reproche était juste, on pouvait en adresser d'autres aussi fondés aux prêtres de l'Orient. Ils déshonoraient l'Église par leurs disputes éternelles, par leurs subtilités puériles, et chaque jour ils épaississaient les ténèbres qui couvraient l'antique patrie des sciences et des lettres. « Quand je pense, dit Mon- » tesquieu, à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongea les » laïques, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes dont parle

» Hérodote, qui crevaient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les » distraire et les empêcher de battre leur lait. »

Deux peuples si divisés par les consciences, par les lois, par les mœurs et par la politique, ne pouvaient vivre longtemps en bon accord : Alexis se hâta de faire embarquer pour l'Asie ces hôtes importuns.

Le torrent européen ne s'arrêtait point. D'autres troupes de croisés se succédaient sans cesse. On vit d'abord arriver le comte de Flandre, ancien ami d'Alexis; et, peu de temps après, le duc de Normandie, avec les comtes de Blois et de Bologne. Leurs troupes, conduites par des chefs habiles, ne firent aucun dégât, et ces princes prêtèrent hommage sans difficulté. Néanmoins l'empereur, craignant de grands rassemblements aussi difficiles à contenir qu'à nourrir, les envoya promptement en Asie.

Enfin le plus puissant des croisés, et qui avait arboré le premier la croix, partit de France le dernier de tous, à la tête de cent mille hommes : c'était le fameux Raymond, comte de Toulouse, aussi brave et peut-être encore plus vertueux que Godefroi. Ce prince religieux, en s'armant pour l'Église, ne prévoyait pas que cette même Église proscrirait bientôt sa famille et prêcherait une nouvelle croisade contre ses descendants.

Malgré les lettres pacifiques d'Alexis et la sagesse de Raymond, le voyage de ce prince ne fut qu'une guerre continuelle contre les Comans, les Ures, les Bulgares et les Patzinaces, las de voir leurs terres foulées par tant d'étrangers.

Lorsque le comte de Toulouse arriva sous les murs de Constantinople, on lui parla de l'hommage qu'il devait prêter : « Je ne suis pas venu dans l'Orient » pour y chercher un maître, dit ce vénérable comte égal en puissance aux » plus grands monarques; si l'empereur joint ses troupes à celles des croisés » et s'il combat à notre tête, je lui obéirai comme à mon général, mais jamais » comme à mon souverain. »

Ce refus, qui pouvait renverser tout l'ouvrage d'Alexis et réveiller les prétentions d'une foule de princes qu'on avait eu tant de peine à soumettre, excita à la fois dans l'esprit de l'empereur une juste crainte et un vif ressentiment. Dès le lendemain, pendant la nuit, il surprit et attaqua le camp de Raymond, qui, malgré sa forte résistance, perdit un grand nombre d'hommes. Les croisés, découragés par cet échec, voulaient partir; l'empereur leur refusa des vivres et des vaisseaux.

Godefroi et Boëmond accoururent pour rétablir la paix, mais la fierté résiste plus que l'orgueil; Raymond ne voulut jamais consentir à d'autres serments qu'à celui de ne rien entreprendre contre l'honneur et la vie d'Alexis, tant que ce prince tiendrait ses engagements avec les croisés.

L'empereur grec, forcé de se contenter de ce serment, montra plus d'égards et de considération à Raymond qu'à tous les autres princes latins; et de son côté le comte de Toulouse, qui n'avait pas moins de franchise que de fierté, fut de tous les croisés le plus fidèle à ses promesses.

Toutes les forces européennes étant enfin arrivées en Asie, on se mit en

marche pour former le siége de Nicée. Alexis, trouvant peu convenable et peu prudent d'y paraître avec une armée moins nombreuse que celle de ses alliés, se contenta de leur envoyer un corps de troupes commandé par Tatice, son lieutenant.

Ce général était universellement estimé dans l'Orient; il avait défendu l'empire avec gloire en Asie contre les infidèles, en Illyrie contre les Normands, dans la Thrace contre les Barbares. Cependant tous les auteurs des relations européennes de la première croisade le représentent comme un lâche et comme un traître.

On cherche vainement la vérité dans les écrits des historiens de cette grande époque : leur imagination, exaltée par le zèle religieux, par le mouvement rapide qui précipitait l'Europe sur l'Asie, par la grandeur colossale d'une entreprise chevaleresque et presque fabuleuse, exagère les exploits des croisés, pallie leurs fautes, et peint leurs ennemis sous les plus odieuses couleurs.

Néanmoins, malgré ces panégyriques et ces satires outrés, la naïveté grossière des mœurs du temps arrache souvent aux preux écrivains des aveux qui nous montrent à nu les vices de ces aventureux pèlerins; et mille faits, impossibles à déguiser, prouvent que dans cette armée des Latins, justement fameuse par des prodiges de courage, on vit plus de licence, de barbarie, de débauches, de perfidies et même de crimes, que dans les armées grecques, qui conservaient encore quelques traces de la discipline romaine.

Cette foule de croisés, sans règles, sans lois, sans maîtres, poussés par un fanatisme aveugle, enflammés par une passion désordonnée d'aventures, de conquêtes et de richesses, n'offrait aux regards que le triste tableau d'une république féodale, militaire et anarchique.

Chacun semblait y croire ses vices effacés ou même sanctifiés par la croix qui le couvrait : c'est ce qui fit d'une entreprise juste dans son principe, glorieuse dans son but, une des plus désastreuses folies et l'un des plus épouvantables fléaux qui eussent encore désolé la terre.

Quoique l'armée des croisés s'élevât alors à plus de cinq cent mille hommes, et qu'elle eût à sa disposition, par les ordres d'Alexis, toutes les machines de guerre inventées par l'industrie des Grecs, le siége de Nicée fut long et sanglant; la ville était forte et vaillamment défendue.

Soliman, qui prévit sa chute, s'éloigna pour chercher des secours; bientôt il revint avec une forte armée, conduite par le sultan Kilidge-Arslan.

Les musulmans et les chrétiens en présence se contemplèrent d'abord avec un long et mutuel étonnement.

Ces Turcs, descendus récemment des rives de l'Oxus, déjà fameux par de vastes conquêtes; d'une autre part, ces Francs qui accouraient du sommet des Alpes, des Pyrénées et des bords de l'Océan, étaient les uns pour les autres le plus étrange et le plus nouveau spectacle. Les chrétiens voyaient avec surprise la plaine couverte par une foule immense de cavaliers musulmans, montés sur de rapides coursiers de la Perse et de l'Arabie; leurs larges cimeterres étince-

laient de feu; l'or et l'argent brillaient sur leurs harnais; le ciel réfléchissait les couleurs variées de leurs robes de soie flottantes dans les airs et de leurs turbans parés d'aigrettes magnifiques.

De leur côté, les Turcs admiraient les escadrons épais et serrés des guerriers français dont les chevaux étaient bardés de fer. Les corps de ces guerriers étaient revêtus d'une tunique presque impénétrable, composée d'anneaux d'acier sur lesquels flottaient de riches écharpes. Des casques d'argent pour les chefs, de fer pour les soldats, couvraient leurs têtes : les uns étaient armés d'arcs et de frondes; les autres portaient de longues lances, de courtes épées, de pesantes massues; un poignard à leur ceinture leur servait de dernière défense.

Toutes ces bandes chrétiennes de tant de pays différents, et couvertes d'une semblable armure, avaient tracé sur leurs étendards et sur leurs écus, pour se distinguer et se reconnaître, mille figures, signes ou emblèmes de couleurs variées et de formes diverses, qui désignaient le seigneur dont chacun suivait la bannière : telle fut l'origine des armoiries et de ce blason, art moderne, inventé par la nécessité, perfectionné par l'orgueil, prodigué depuis par la vanité, et presque détruit récemment par l'égalité.

Tout formait dans ces deux armées le plus étonnant contraste : religion, mœurs, opinions, tactique, tout était différent et presque opposé : on n'y voyait qu'un seul point de ressemblance; ces deux masses terribles, prêtes à se choquer, étaient également animées par un fanatisme ardent et par une haine profonde.

La première bataille qui se livra entre les héros de l'Orient et ceux de l'Occident fut aussi longue que terrible : elle dura deux jours. Godefroi, Raymond, Boëmond, les deux Robert et Tancrède y signalèrent leur vaillance par des exploits prodigieux. La victoire demeura aux chrétiens; le sultan se vit forcé de fuir; les croisés envoyèrent à l'empereur Alexis mille têtes de Sarrasins, premier tribut digne du siècle.

Malgré cette défaite, la garnison, secondée par les habitants de Nicée, continuait à se défendre, et, par des sorties fréquentes, détruisait les travaux des chrétiens. Après plusieurs assauts sanglants, les murs abattus ouvrirent une large brèche aux croisés; mais, à leur grande surprise, ils virent derrière cette brèche de nouvelles murailles élevées par les assiégés.

Un grand lac empêchait l'investissement total de la ville; elle recevait sans cesse par là des vivres et des renforts. L'empereur fit construire une flottille qui priva les assiégés de tout secours.

Nicée était trop importante et trop voisine de la capitale pour que l'empereur en voulût laisser la possession à ses ambitieux alliés. Il fallait donc leur enlever cette conquête : lorsque la privation de vivres annonça la prochaine reddition de cette place, l'empereur y fit entrer Batumite qui s'y était ménagé des intelligences. Il réussit dans sa mission. Les Turcs et les habitants, rassurés par ses promesses, se rendirent à lui; et au moment où les Latins, enseignes déployées. marchaient à un dernier assaut comme à un triomphe certain, ils virent, avec

autant de dépit que de surprise, l'étendard impérial flottant sur les murs de Nicée.

Forcés de renoncer à cette conquête, les croisés, divisés en deux colonnes, s'avancèrent dans l'Asie. Arrivés en Phrygie près de Dorylée, leur première colonne se vit assaillie par une armée innombrable de Sarrasins, ils l'entouraient de tous côtés. En vain Boëmond surpassa dans cette journée, par sa vaillance, sa propre renommée; la supériorité de la cavalerie turque l'emporta sur la bravoure des chrétiens : Boëmond, renversé, allait périr; l'intrépide Tancrède lui sauva la vie en le couvrant de son corps. Tandis que les chevaliers, enveloppés, pressés, affaiblis par de nombreuses pertes, se battaient avec le courage du désespoir, un détachement nombreux de Turcs pénétrait dans leur camp. « Les dames, dit Albert d'Aix, acteur et témoin de cette bataille, se » voyant abandonnées par leurs défenseurs, oublièrent un peu leur foi. Dans » ce tumulte, et réduites à leurs propres armes, elles employèrent toutes celles » de leur sexe pour augmenter leurs charmes par leur parure, dans l'espoir de » toucher et de fléchir les Sarrasins. »

Cependant les chrétiens, couverts de blessures, accablés de fatigues, allaient non se rendre, mais périr. Tout à coup Godefroi et Raymond paraissent à la tête du second corps d'armée : le combat recommence; les vaincus se raniment, l'espoir leur rend la vigueur; les infidèles ralentissent leurs coups; tous les croisés, aux cris de *Dieu le veut*, se précipitent sur les Sarrasins. Godefroi, Raymond, Hugues, Tancrède, enfoncent les musulmans; l'évêque Adhémar, à la tête d'un corps de cavalerie, tourne l'ennemi; sa retraite se change en déroute : ce n'est plus un combat, c'est un carnage. Enfin les infidèles fuient, laissant sur le champ de bataille plusieurs émirs, vingt mille soldats et trois mille officiers. Les croisés ne perdirent que quatre mille hommes.

Maîtres du camp des Turcs, les chrétiens y trouvèrent des vivres en abondance et d'immenses richesses. L'armée chrétienne faisait retentir les airs d'un mélange bizarre d'hymnes religieux, de chants de guerre, de cris de victoire; les uns se livraient à la débauche, les autres priaient et pillaient; la plupart, dans leur joie tumultueuse, élevaient des turbans sur leurs lances et couvraient leur armure des robes de musulmans.

Les Turcs, après leur défaite, désespérant de vaincre les chrétiens par la force, voulurent en triompher par la faim. Ils dévastèrent tout le pays jusqu'au mont Taurus, et en firent un désert.

Les croisés, en sortant de la Phrygie, se dirigèrent sur Antioche. Personne ne les arrêta dans leur marche; mais un ennemi plus cruel que les Turcs, une disette affreuse, remportait sur eux d'horribles victoires. En un seul jour elle fit périr cinq cents hommes. Godefroi, dans sa route, se vit attaqué par un ours monstrueux; il le terrassa, et ce héros fut rapporté dans sa tente, vainqueur, mais presque mourant.

Cette foule de princes, de ducs, de comtes, de seigneurs, était trop indisciplinée pour marcher longtemps réunie. L'ambition ne tarda pas à diviser ces chefs indépendants. Tancrède et Boëmond se séparèrent de Godefroi, entrèrent

en Cilicie et prirent Tarse d'assaut. Baudouin, qui ambitionnait cette conquête, vint avec un corps plus nombreux la leur enlever. De là naquirent des haines profondes et de longues querelles.

L'ambitieux Baudouin, méprisant les ordres du chef des croisés, son général et son frère, courut en Arménie, suivi de ses vassaux, traversa l'Euphrate et arriva sous les murs d'Édesse. Cette ville, entourée de musulmans, était restée chrétienne; un Grec nommé Théodore, d'abord gouverneur et ensuite prince d'Édesse, la défendait depuis longtemps avec courage contre les Sarrasins. Il regarda l'arrivée des croisés d'Europe comme un heureux secours que lui envoyait le Ciel. Sans défiance à la vue de la croix, il accueillit les Français avec honneur et même adopta Baudouin pour fils et pour successeur. L'ingrat croisé se servit de ses bienfaits pour le trahir : les habitants, trompés et soulevés par ce perfide, s'armèrent contre Théodore et l'égorgèrent. Ce fut ainsi que Baudouin devint et resta prince d'Édesse, et le premier croisé qui fonda dans l'Orient une souveraineté ne l'obtint que par un assassinat.

L'armée chrétienne, forte de six cent mille hommes lorsqu'elle débarqua en Asie, était déjà réduite à trois cent mille par les combats, par la disette et par les maladies. Ainsi affaiblie, mais non découragée, elle continua sa marche, s'empara d'Icône, de trente-huit autres villes, passa l'Oronte et vint assiéger Antioche, la plus forte alors, la plus populeuse et la plus belle ville de l'Orient. Les croisés y apprirent de tristes nouvelles : Suénon, prince de Danemarck, débarqué sur les côtes de l'Asie-Mineure, avait été surpris en Phrygie et enveloppé par les Turcs, qui le massacrèrent ainsi que toute sa troupe. Sa résistance opiniâtre rendit sa mort glorieuse; il vendit cher sa vie, et la jeune Florine, qu'il devait épouser, partageant ses périls comme elle devait partager son trône, combattant à ses côtés, tomba sur le camp de bataille, percée de sept flèches. La haine des Européens pour Alexis l'accusa de ce désastre; les croisés prétendirent que l'empereur avait fait donner à Suénon des guides corrompus, qui l'entraînèrent dans le piége où il périt. Ce reproche était évidemment dénué de vraisemblance. Si ce prince eût été capable de si bas artifices, il les eût plutôt employés contre son ancien ennemi, le redoutable Boëmond, que contre le jeune Suénon qui ne pouvait lui inspirer aucune crainte.

Dans tous les temps la plaine d'Antioche, les mœurs de ses habitants, la douceur de son climat, l'air embaumé de ses prairies, la fraîcheur de ses bosquets, offrirent à tous les peuples, à toutes les armées, des piéges dangereux où leur vertu venait succomber. Les soldats de Trajan, les guerriers de Sévère, oublièrent dans ces lieux séduisants leur antique discipline. En vain l'austérité des chrétiens en bannit les dieux qui présidaient à la volupté : le culte survécut au temple. On eût dit que Vénus et l'Amour, cachés encore dans les bois de Daphné, lançaient toujours sur les mortels qui osaient en approcher des traits inévitables. L'air qu'on y respirait semblait empreint d'une douce flamme qui traversait les plus dures cuirasses et amollisait les plus indomptables courages.

Les croisés ne résistèrent point aux charmes de ce séjour délicieux; à la vue d'une ville qui renfermait une armée, ils se laissent séduire par les regards lascifs des Syriennes. Religion, discipline, patrie, tout est oublié. Ils négligent la garde de leur camp. La guerre les entoure : ils se livrent aux plaisirs comme dans le sein d'une profonde paix. Le camp chrétien retentit des chants de l'ivresse, des accents de la débauche, du tumulte des orgies. Les Turcs profitent de ce désordre; ils sortent de leurs remparts, surprennent les croisés, fondent sur eux, les égorgent dans les bras des courtisanes. Le péril dissipe l'ivresse; le courage renaît; les chrétiens s'arment et repoussent les infidèles, mais après avoir perdu un grand nombre de guerriers, qui avaient passé rapidement des soupirs de la volupté à celui de la mort.

Les prêtres chrétiens, dont on avait précédemment méconnu la voix et bravé les remontrances, tonnèrent alors au nom du Ciel. Les croisés, déjà punis de leurs honteux excès par les armes des musulmans, baissaient leurs fronts humiliés en écoutant ces pontifes qui les menaçaient des foudres célestes. L'excès des pénitences égala presque celui des erreurs, et l'on n'entendit plus que prières, larmes, gémissements dans ce camp, naguère le théâtre d'une joie bruyante et d'une licence effrénée. On reprit avec ardeur les travaux militaires; mais la hauteur des murailles, la profondeur des fossés, la force, la vaillance de la garnison et ses fréquentes sorties, rendirent longtemps inutiles tous les efforts d'une valeur plus bouillante que réglée. La cavalerie turque parcourait les campagnes, enlevait les convois et privait l'armée chrétienne de subsistances.

Après quatre mois de siége, les croisés, accablés de fatigues, épuisés de besoins, commençaient à se décourager. Tatice, à la tête des Grecs, s'éloigna du camp sous prétexte d'aller au-devant d'Alexis qui s'approchait avec son armée. Les Latins lui reprochèrent cette défection comme une lâcheté; Anne Comnène prétend, au contraire, que la retraite de Tatice ne fut que l'effet perfide des conseils de Boëmond : « Le prince de Tarente, dit-elle, voulait » éloigner les Grecs, dans le dessein de prendre pour lui-même Antioche et de » s'en faire une souveraineté. » L'événement justifia cette opinion.

De nouveaux désordres éclataient parmi les chrétiens. Godefroi, pour les réprimer, avait ordonné qu'on enfermât les femmes dans un camp séparé. Cette mesure contre l'adultère fit commettre des crimes plus infâmes. La cruauté suit la débauche, et l'on vit ces guerriers, qui avait arboré la croix pour venger Dieu, donner aux infidèles l'exemple d'une férocité jusque là inconnue dans l'Orient. Guillaume de Tyr raconte que Boëmond, ayant trouvé dans le camp plusieurs espions turcs, les fit mettre à la broche et apaisa la faim de ses compagnons d'armes par un horrible repas; en même temps il annonça par un écrit public que, conformément à la décision du conseil des chefs de l'armée chrétienne, « tous les infidèles pris comme espions subiraient » un pareil traitement, et seraient forcés de faire viande de leur propre corps » tant aux princes qu'à toute l'armée. » En lisant ce récit d'un auteur digne de foi, l'horreur se mêle à l'étonnement; on gémit sur la nature de l'homme,

qui peut offrir, dans les mêmes êtres, un aussi inconcevable mélange de dévotion et d'inhumanité, d'héroïsme et de barbarie.

Au moment où la superbe Antioche repoussait avec tant d'opiniâtreté les efforts des chrétiens, ils reçurent une ambassade du calife d'Égypte, qui leur proposait de s'allier avec eux contre le calife de Perse et de les conduire à Jérusalem, où ils seraient libres de rendre hommage au tombeau de Jésus-Christ, pourvu qu'ils consentissent à entrer dans cette cité sainte non en conquérants, mais en pèlerins et sans armes. Malgré l'épuisement et la détresse des croisés, ils firent à ces propositions une réponse digne de leur courage : « Nous sommes venus, dit Godefroi, pour venger la religion outragée et nos » frères massacrés; nous saurons, non pas visiter, mais délivrer Jérusalem » dont nous voulons être les gardiens et les maîtres. Les armées de l'Égypte » ne nous inspirent pas plus de crainte que celles de la Perse. »

La négociation fut rompue. Les paroles hautaines des croisés étaient soutenues par des actions éclatantes. Le prince de Tarente et le comte de Toulouse, apprenant que les sultans d'Alep et de Damas s'avançaient avec vingt mille Turcs, marchèrent contre eux et les défirent complétement. Cette victoire fut suivie d'un autre triomphe : les chrétiens détruisirent un corps nombreux de mahométans qui avaient enveloppé une troupe de Génois et de Pisans débarqués nouvellement en Asie. Ce fut dans ces combats que, si l'on en croit les relations des auteurs latins, Godefroi accrut sa renommée par des exploits prodigieux, dont le récit ressemble plus au roman qu'à l'histoire : aucune cuirasse, dit-on, ne résistait à l'effort de son bras; d'un seul coup de sabre il fendit un géant en deux parts.

Au reste, les prétendus libérateurs de la Syrie ne la ruinaient pas moins que ses plus redoutables oppresseurs. Tous les hommes sans aveu, tous les mendiants échappés d'Europe pour chercher fortune, se rassemblèrent, prirent eux-mêmes le nom de *gueux,* et formèrent une armée qui élut un roi. Le roi des gueux livra l'Asie aux plus affreux pillages. Les héros des croisades ressemblaient beaucoup à ceux d'Homère par leur fierté, par leur bravoure, par leurs querelles; et dans le camp d'Antioche, comme dans celui d'Agamemnon, on vit Godefroi et le prince de Tarente s'injurier et tirer leurs glaives pour se disputer une riche tente envoyée au plus vaillant d'entre eux par un prince d'Arménie. Godefroi l'emporta; l'ambitieux Boëmond, forcé de céder cette proie à son chef, s'en consolait par l'espoir plus tentant d'obtenir la souveraineté d'Antioche. Ce prince avait formé secrètement une liaison intime avec un renégat nommé Phyroux, qui, séduit par ses présents, promit de lui livrer trois tours.

Dans ce moment le sultan de Perse, Kher-Bogha, ayant réuni sous ses enseignes les sultans et les émirs d'Asie, entrait en Syrie avec deux cent mille hommes. Son approche répandait l'effroi parmi les croisés. L'adroit Boëmond s'efforçait d'augmenter leurs craintes pour les faire servir au succès de ses desseins : « Vous ne pouvez, leur disait-il, conquérir Antioche par la force; » les longueurs d'un blocus exposeraient le salut de l'armée, retarderaient vos

» opérations et vous éloigneraient peut être pour jamais du but de votre sainte » entreprise. Ayons donc recours à la ruse. J'ai des intelligences dans la ville; » je peux vous en rendre les maîtres, mais il faut que vous me la cédiez : on » ne veut la livrer qu'à moi. » La nécessité, l'imminence du péril, contraignirent l'ambition et la jalousie des autres princes à se taire; ils promirent à Boëmond de lui laisser la possession de sa conquête. Tandis que le prince de Tarente se croyait au comble de ses vœux, il faillit perdre le fruit de ses artifices : un avis secret informa le sultan d'Antioche, Accien, des complots du renégat; il le fit arrêter; mais l'adresse et le sang-froid du traître le sauvèrent, et l'assurance arrogante du crime fut prise par Accien pour la fermeté tranquille de l'innocence.

La nuit étend ses voiles sur la ville. Phyroux veut exécuter ses desseins; mais comme ses deux frères, qui commandaient avec lui et sur lesquels il avait compté, refusent de trahir leur serment, ne pouvant vaincre leurs scrupules, il les poignarde, ouvre lui-même les portes des tours et donne aux chrétiens le signal convenu.

Le prince de Tarente s'avance avec les croisés; mais ces guerriers, si intrépides dans le combat, n'osent exposer leurs vies sur la foi d'un traître. En vain on leur ordonne d'entrer dans les portes qui leur sont ouvertes : elles paraissent celles de la mort; tous désobéissent et s'arrêtent. Boëmond, indigné, entre seul et monte sur les murs, honteux de se voir abandonné. Soixante chevaliers se déterminent à le suivre. Peu à peu cet exemple ranime le courage; enfin toute l'armée pénètre dans la ville en silence, et bientôt après, au cri de *Dieu le veut!* se précipite sur les musulmans, qu'elle égorge sans épargner ni le sexe ni l'âge. Dix mille habitants périrent dans ce massacre.

Les croisés, maîtres d'Antioche, ne jouirent pas longtemps en paix de leurs sanglants triomphes. Le Korassan, la Médie, la Babylonie, la Perse, tout l'Orient, depuis Damas jusqu'à Jérusalem, s'était levé, s'était armé. Tous les princes et chefs des musulmans accouraient à la voix du sultan des Seldjoucides, et le redoutable Kher Bogha parut bientôt, à la tête d'une immense armée, sur les rives de l'Oronte.

Les chrétiens se trouvent à leur tour assiégés dans la ville dont ils venaient de se rendre maîtres; toute communication avec le reste du monde leur est enlevée; isolés au centre de l'Orient, les armes musulmanes les enveloppent de toutes parts, et une horrible famine les menace d'une mort mille fois plus affreuse que celle des combats.

Dans cette détresse, l'excès des malheurs et des souffrances ébranla le courage d'une partie des héros de la croix; on vit des chrétiens sortir des remparts et prendre le turban pour échapper aux tourments de la faim. Le comte de Melun et le comte de Blois, oubliant Jérusalem, désertèrent les drapeaux de Godefroi, et cherchèrent leur salut dans la fuite.

Étienne, comte de Chartres, courut au camp d'Alexis, qui s'avançait alors avec son armée pour secourir Antioche; il fit à ce prince un tableau si effrayant de la force des Turcs et de la situation déplorable des croisés, que

l'empereur, croyant ceux-ci vaincus sans ressource, prit le parti de se retirer et de se rapprocher du Bosphore pour défendre sa capitale.

Cette retraite accrut et éternisa la haine que déjà, depuis longtemps, les Latins avaient conçue pour lui. L'empereur croyait leur défaite certaine; de plus il était animé d'un vif ressentiment contre eux, depuis qu'il avait su qu'au lieu de prendre Antioche pour la lui rendre, ils y avaient arboré l'étendard de Boëmond, son ennemi.

L'Alcoran allait triompher de l'Évangile; les croisés parlaient déjà de capituler, lorsqu'un prêtre chrétien, les rassemblant, leur déclara que, prosterné la nuit au pied des autels, il avait vu la Vierge agenouillée devant Jésus-Christ, et le Sauveur du monde lui adressant ces paroles : « Lève-toi, apprends à mon » peuple que le jour de ma miséricorde et de sa délivrance est arrivé. » Dans le même instant, un prêtre, nommé Barthélemi, annonce aux croisés qu'une révélation lui a désigné le lieu où ils trouveront le fer de la lance qui avait percé, sur le Calvaire, les flancs du Sauveur. « Ce fer, dit-il, fera le salut de » l'armée. »

Aussitôt on vole avec empressement au lieu indiqué, on creuse la terre, on y trouve le fer sacré; Godefroi l'attache au bout de sa lance; le flambeau de la foi se rallume, les terreurs s'oublient, les courages renaissent; chaque guerrier, naguère sans espoir et sans force, rassuré par ces fraudes pieuses, se croit invincible, et tous, à l'exemple de leur général, de Raymond, de Hugues, de Tancrède et de Boëmond, répètent le serment de perdre la vie avant de rendre Antioche.

L'ermite Pierre avait été envoyé au sultan pour entamer une négociation; les Sarrasins le chassèrent avec mépris, en déclarant aux chrétiens qu'ils devaient se rendre à discrétion. Des deux côtés on court aux armes.

Cette bataille, qui décida pour un siècle du sort de l'Asie, eut lieu le jour de Saint-Pierre. On combattit des deux parts avec cette fureur que le fanatisme seul inspire : la victoire fut longtemps incertaine; la fortune parut même quelque temps faire pencher sa balance en faveur des infidèles; mais au moment où les croisés, accablés par le nombre, commençaient à plier, ils voient descendre des montagnes, sur le flanc des Turcs, un escadron précédé de trois cavaliers vêtus de blanc. L'évêque Adhémar, qui probablement n'était pas étranger à cette apparition, s'écrie : « Rassurez-vous, chrétiens; les saints » martyrs Georges, Démétrius et Théodore, sont envoyés par le Ciel à votre » secours. »

A ces mots, chaque soldat est un héros, chaque croisé devient invincible; persuadés que la foudre du ciel les devance, les chrétiens se précipitent sur les infidèles, les enfoncent, les dispersent, les poursuivent, les massacrent, et en font un affreux carnage que la nuit seule put interrompre. Cent mille Sarrasins restèrent sur le champ de bataille; la dynastie des Seldjoucides disparut, et le fameux empire de Thogrul, d'Alp-Arslan et de Malek-Shah s'écroula.

L'abondance qui régnait dans le camp des Turcs fit revivre Antioche; les chrétiens vainqueurs se battirent entre eux pour le partage du butin; Boëmond

fut reconnu prince d'Antioche; les croisés s'emparèrent de plusieurs villes de Syrie. Tancrède, Raymond et le duc de Normandie, incapables de goûter un repos qui retardait la délivrance du saint sépulcre, entrèrent en Palestine et envoyèrent des ambassadeurs à l'empereur Alexis, pour le presser de se rendre avec eux à Jérusalem. Godefroi et les autres croisés attendirent le printemps pour se mettre en marche (1).

Lorsque toute l'armée chrétienne fut réunie sur la Terre-Sainte, elle dut compter avec douleur les pertes immenses que coûtait déjà cette téméraire entreprise. Les combats, les fatigues, les maladies, avaient moissonné leurs rangs. L'Asie avait vu débarquer sur ses rivages cinq cent mille guerriers; cinquante mille combattants arrivèrent seuls en Palestine.

Dans leur route ils s'emparèrent de la ville de Tripoli, et en démolirent les murs. L'émir de Saint-Jean-d'Acre évita un siége, en déclarant aux chrétiens qu'il se rendrait à eux dès qu'ils auraient pris Jérusalem.

Les croisés, éclairés par une triste expérience, prévinrent la renaissance des dissensions sanglantes qui les avaient divisés, en convenant que désormais toute ville conquise appartiendrait au prince, duc, comte ou seigneur qui planterait le premier son étendard sur ses murs.

Ainsi furent vérifiées les trop justes craintes d'Alexis, et ses ambitieux alliés résolurent, comme il l'avait prévu, le démembrement de l'empire que la religion, la justice et leur serment les obligeaient de délivrer des infidèles.

Après une longue et pénible marche, les chrétiens arrivent sur les hauteurs d'Emmaüs; soudain la cité sainte paraît à leurs yeux; ils s'arrêtent immobiles d'étonnement et de respect; puis tout à coup on entend un cri universel : *Jérusalem! Jérusalem! Dieu le veut, Dieu le veut!* L'armée entière se prosterne; tous pleurent leurs nombreuses erreurs à la vue des lieux où un Dieu périt pour les sauver. Ces princes, tout à l'heure si orgueilleux, ces soldats naguère si farouches, ne paraissent plus que d'humbles et de pieux pèlerins.

Cependant, après avoir donné quelques heures à la religion, la trompette les rappelle au combat. Ils se relèvent, tracent leur camp, le fortifient, aiguisent leurs armes, placent leurs postes, reconnaissent la ville, et construisent avec activité les machines et les tours qui doivent en abattre les remparts.

Les assiégés étaient plus nombreux que les assiégeants. Soixante mille Turcs défendaient Jérusalem; le camp chrétien, affaibli par des détachements nécessaires pour garder les conquêtes, assurer les subsistances et entretenir les communications, ne comptait, dit-on, que vingt mille combattants.

Les musulmans sortent de leurs murs et attaquent les croisés; l'impétueux Tancrède les repousse. Le héros chrétien, emporté par un zèle religieux, les poursuit jusqu'aux portes, et, devançant tous ses compagnons, s'arrête seul sur le mont des Oliviers. Là, ne voyant que le ciel, oubliant la terre, il s'agenouille et invoque le Dieu pour lequel il s'est armé. Dans ce moment, cinq Turcs l'entourent et l'attaquent; son bouclier repousse leurs coups, son glaive

(1) An 1098.

perce leurs cuirasses; il les immole tous, et rentre victorieux dans le camp.

Les croisés, trop peu nombreux et trop ardents pour fonder leur espoir sur les lenteurs d'un siége régulier, tentèrent un assaut général pour prendre d'emblée cette forte cité; mais, malgré leur courage bouillant et la constance de leurs efforts répétés, les musulmans les repoussèrent, et précipitèrent du haut des remparts les plus téméraires qui s'y étaient élancés.

Après quelques jours de repos, interrompus par de fréquentes sorties, ils marchèrent de nouveau contre la ville, précédés de béliers menaçants, de redoutables catapultes, de tours élevées remplies de soldats : d'un côté, les machines guerrières lancent sur la ville des flèches, des pierres, des rocs entiers; de l'autre le feu grégeois embrase les tours; les Turcs font pleuvoir sur les chrétiens un déluge de traits enflammés.

Appelant à leur défense et à leur secours, dans l'une et l'autre armée, le fanatisme, la superstition, le ciel et les enfers, on voyait sur les murs de la ville des magiciennes échevelées, invoquant la mort, et cherchant, par leurs conjurations, à troubler l'ordre des éléments, tandis que les pontifes chrétiens s'écriaient qu'ils voyaient les ombres d'Adhémar et de plusieurs saints évêques, morts depuis peu, apparaître dans leurs rangs et leur annoncer la victoire.

Plus le sang coule, plus la fureur redouble. Déjà les chrétiens s'élèvent en foule sur les remparts; mais bientôt assaillis, pressés, ébranlés par la masse qui les attaque, ils tombent renversés au pied des murs; étourdis par leur chute, découragés, immobiles, ils se croient perdus. Soudain on aperçoit sur le mont des Oliviers un cavalier revêtu d'armes resplendissantes. L'adroit et pieux Raymond s'écrie que c'est saint Georges qui vient combattre pour la croix.

Le bandeau de la foi ferme les yeux sur le péril; on se ranime, on revole au combat; on n'aperçoit plus la mort, on ne voit que la victoire. Une fureur religieuse double la force des chrétiens; les femmes, les enfants mêmes joignent leurs faibles bras à ceux des guerriers. La haute tour de Godefroi s'avance au milieu d'un torrent de pierres et de feu; elle jette son large pont-levis sur le rempart.

Les assiégés avaient couvert leurs murs de sacs remplis de foin et de ballots de laine; quelques dards brûlants y mettent le feu; un vent impétueux pousse des tourbillons de fumée et de flammes contre les Sarrasins: ils reculent. Dans ce moment Godefroi, Dubourg, Creton, Saint-Vallier, d'Albret, s'élancent dans la ville; Tancrède, Montaigu, Béarn, y pénètrent d'un autre côté; les musulmans consternés fuient de toutes parts; Jérusalem retentit du cri *Dieu le veut!* une foule de croisés s'y précipitent.

Cependant les Sarrasins, ramenés au combat par le sultan, se rallient et fondent sur les chrétiens. Déjà ils les forçaient à la retraite, lorsque Évrard de Puisaye, à la tête d'un corps de réserve, ranime le courage épuisé de ses compagnons, et porte la terreur dans les rangs des ennemis, qui abandonnent la victoire, jettent leurs armes et disparaissent.

Une des circonstances de ce triomphe, qui sembla dans ce temps la plus re-

marquable, c'est que les croisés entrèrent dans la ville sainte un vendredi, à l'heure précise où les auteurs sacrés rapportent que Jésus-Christ était mort sur la croix.

Plus la victoire avait été disputée, plus les vengeances des vainqueurs furent cruelles. Les croisés ne connaissaient aucun sentiment de pitié pour les infidèles; ils marchaient dans les rues sur des monceaux de morts. Un grand nombre de Turcs cherchèrent un asile dans la mosquée : ce fut leur tombeau. Raymond d'Agile, témoin oculaire, dit que, « sous le portique de cet édifice, le sang s'élevait jusqu'au frein des chevaux. »

Au milieu de cette armée de furieux, inexorables pour leurs victimes, Godefroi seul, épargnant les vaincus, n'avait pas voulu souiller son triomphe par le carnage. Désarmé après la victoire, il se dépouille de sa chaussure, il entre pieds nus dans le saint sépulcre, et s'humilie devant le Dieu des rois, des peuples et des armées.

A sa vue, le délire cesse, la pitié se réveille, la vengeance s'arrête; tous les guerriers, entraînés par l'exemple de leur général, viennent se prosterner devant l'autel. Aux cris de fureur et de guerre succède tout à coup dans la ville un profond silence, qui n'est interrompu que par les gémissements et par les prières des chrétiens. Leurs mains qu'ils élèvent vers le ciel sont encore souillées de sang; mais leurs yeux sont remplis de larmes.

Cette émotion religieuse fut de peu de durée; la haine et le fanatisme recouvrèrent bientôt leur empire sur ces soldats, dont les cœurs étaient aussi durs que leurs cuirasses; en sortant du temple, où ils venaient d'adorer un Dieu de paix, de clémence et d'amour, au nom de ce Dieu, ils condamnèrent tous les prisonniers à mort.

Après dix jours donnés à la licence, au meurtre, au pillage, le comte de Flandre proposa aux croisés d'élire un roi, et de lui confier la garde du saint tombeau qu'ils venaient de conquérir, et, pour prouver que son avis était dicté par l'intérêt général et non par l'ambition, il déclara qu'il n'accepterait point le sceptre si on le lui offrait.

Dans cette importante élection, le respect pour la vertu l'emporta sur la jalousie; tous les suffrages se réunirent en faveur de Godefroi de Bouillon, et comme sa gloire était sans tache, ce choix put paraître inspiré par le Ciel.

« J'accepte la charge que vous m'imposez, dit noblement ce modeste prince, » mais non les honneurs et le rang auxquels vous voulez m'élever. Jamais je » n'ornerai mon front de la couronne royale dans cette ville où le Sauveur du » monde en a porté une d'épines. »

Le succès de cette vaste entreprise et la délivrance de Jérusalem remplissaient dans tout l'Orient les chrétiens de joie, et les musulmans de désespoir. Tous les Turcs échappés au carnage coururent joindre leurs armes et leur fureur à celles du calife du Caire qui s'avançait, et qui parut bientôt, à la tête de l'armée d'Égypte, sous les murs d'Ascalon.

Les croisés sortirent de la cité sainte et vinrent à sa rencontre. Les Sarrasins remplissaient une vaste plaine, inondaient les bois et couvraient les monta-

gnes de leurs bataillons épais et de leurs innombrables escadrons. Vingt mille chrétiens osèrent défier au combat cette foule immense de guerriers; mais les exploits prodigieux des chevaliers chrétiens, exagérés par la renommée, et la prise de Jérusalem, avaient frappé de terreur les infidèles.

Saisis d'épouvante au premier choc, ils prirent la fuite, et trouvèrent, en se sauvant, la mort que leur lâcheté voulait éviter. L'armée égyptienne fut presque entièrement détruite; la victoire d'Ascalon termina glorieusement cette première croisade.

Elle aurait sauvé et raffermi l'empire d'Orient, si elle avait été dirigée par la sagesse et par le zèle d'une religion éclairée. La justice voulait qu'on rendît à l'empereur des Grecs les provinces enlevées aux musulmans; mais l'ambition fit taire la conscience, la justice et la saine politique. Les croisés voulurent garder leurs conquêtes pour eux, et ne surent pas les défendre. Chefs d'une république militaire, anarchique et féodale, où personne ne pouvait gouverner, où personne ne voulait obéir, tous les princes, les seigneurs, les chevaliers, qui n'avaient point obtenu quelques terres ou quelques souverainetés, se hâtèrent d'abandonner les drapeaux de leur général et de s'éloigner de l'Orient.

Ils montrèrent dans leur conduite aussi peu de constance que de bonne foi. Boëmond garda Antioche; Baudouin, Édesse; Alexis céda Laodicée au comte de Toulouse; l'ermite Pierre, dégoûté du monde, revint en France, s'enferma dans un monastère, et il ne resta pour la défense de Jérusalem, ainsi que le dit l'historien moderne des croisades, que trois cents chevaliers, le courage de Godefroi et l'épée de Tancrède (1).

Godefroi jouit peu de temps de la couronne conquise par son épée. Il mourut en 1100, un an après la prise de Jérusalem; son frère Baudouin, prince d'Édesse, lui succéda, et fit briller sur le trône la même vaillance, mais non la même vertu.

(1) An 1099.

CHAPITRE XXIX.

NOUVELLES CROISADES.

(An 1100.)

Ravages des Turcs en Asie. — Nouvelles croisades. — Destruction des nouveaux croisés. — Captivité et délivrance de Boëmond. — Guerre entre Alexis et Baudouin. — Défaite de Boëmond sur mer et sur terre. — Sa fuite par un bizarre artifice. — Son arrivée et son armement en Italie. — Son retour en Illyrie à la tête d'une armée. — Conspiration des Anémades contre Alexis. — Habile tactique de l'empereur. — Capitulation de Boëmond. — Traité entre Alexis et Boëmond. — Retour et mort de Boëmond en Italie. — Bienfaits d'Alexis en Asie. — Excursions des Turcs. — Leurs échecs. — Bravoure de Camytre. — Générosité du sultan Mahomet. — Victoire d'Alexis sur les Turcs. — Soumission du sultan. — Retour d'Alexis à Constantinople. — Ses rigueurs contre les hérétiques. — Invasion et échec des Comans. — Dernière victoire d'Alexis sur les Turcs. — Retour et mort d'Alexis à Constantinople. — Intrigues d'Irène. — Jean Comnène est proclamé empereur.

L'invasion des chrétiens de l'Occident, loin d'alléger les maux de l'empire, les aggravait. Les Turcs, éloignés de la Palestine, chassés d'Antioche et de la Cilicie, se jetaient dans la Cappadoce, attaquaient Nicée, grossissaient continuellement leurs forces, et partaient à chaque instant d'Alep et de Cogny, avec des renforts venus de la Perse, pour ravager l'Asie : ainsi l'empereur voyait ses États à la fois démembrés par les musulmans, par les Lombards et par les Français.

En Europe, la fureur des croisades devenait de plus en plus contagieuse ; on oubliait l'horrible quantité d'hommes moissonnés par la mort ; on n'était frappé que de la gloire du petit nombre de guerriers qui leur avait survécu, des principautés qui leur étaient tombées en partage, et des richesses que leur avait values la victoire.

Chaque jour l'Occident versait sur l'Asie des armées nouvelles. Étienne de Chartres y revint avec de nombreuses troupes, et fut suivi par deux cent mille autres croisés ; ils prirent pour chef le comte de Toulouse, et pour guide un Grec nommé Zittas. Enflammés du désir de porter la croix dans l'ancienne résidence des califes, et de se rendre maîtres de Bagdad, ils marchèrent sans ordre, sans discipline, sans assurer leurs subsistances ; ils traversèrent le fleuve Halys, pillèrent sans distinction les chrétiens et les Turcs, et périrent les uns

par la faim, les autres par le cimeterre des mahométans, qui en tuèrent en un seul jour cinquante mille.

D'autres bandes de croisés, sous les ordres du duc d'Aquitaine et du comte de Nevers, perdirent une partie de leurs forces en combattant contre les Bulgares, et le reste en Asie. Les Turcs les détruisirent par milliers; tous ceux qui échappaient à ces désastres oubliaient qu'ils avaient méprisé les conseils d'Alexis, et l'accusaient de leurs malheurs. Le roi de Jérusalem, trompé par leurs récits, envoya une ambassade à l'empereur pour lui reprocher d'avoir trahi les chrétiens. Ce prince, indigné d'un soupçon si injurieux, se justifia de cette accusation plus encore par des faits évidents que par un serment sacré.

En menaçant de représailles le sultan d'Alep, il obtint la liberté de trois cents comtes italiens, allemands et français, qui étaient tombés dans ses fers. Le présomptueux Boëmond, emporté par son courage, donna dans une embuscade, et fut pris. Alexis offrit aux Turcs une riche rançon, dans l'espoir de se rendre maître de cet implacable ennemi qui menaçait toujours son trône; mais le prince de Tarente déjoua ses projets, en faisant payer sa rançon par les croisés.

A peine en liberté, il rassembla ses guerriers, et s'empara, sans prétexte, de la ville de Laodicée. Batumite, envoyé par l'empereur près de ce prince ambitieux, lui reprocha son agression, lui rappela ses serments, et le pressa de lui rendre Antioche.

Le fougueux Normand répondit à l'empereur : « Si nous n'avons pas satisfait » à ce que vous désirez, ne l'imputez qu'à vous; après nous avoir promis de » nous suivre avec un puissant renfort, vous avez manqué à votre parole. Le » siége d'Antioche a duré trois mois; pendant ce temps, nous avons eu à com» battre de nombreux ennemis, et une dure famine qui nous a contraints de » nous servir d'horribles aliments, dont jamais auparavant on n'avait vu des » hommes se nourrir. Tandis que nous résistions aux souffrances de la faim, » aux périls de la guerre, nous fûmes abandonnés dans notre détresse par » Tatice, ministre fidèle de vos volontés; cependant, par un bonheur qui sur» passa notre attente, nous mîmes en fuite l'armée du sultan de Korassan, et » nous conservâmes Antioche. Serait-il juste, aujourd'hui, de vous rendre si » légèrement une conquête qui nous a coûté tant de travaux, de sueurs et de » sang? »

Le roi de Jérusalem répondit dans le même sens aux lettres que lui écrivit Alexis. Toute négociation étant ainsi rompue, la guerre éclata entre les Grecs et le prince de Tarente.

Pise et Gênes armèrent de nombreux vaisseaux pour secourir Boëmond. Leur flotte fut complétement battue, près de Rhodes, par celle de l'empereur. Dans ce combat, les Grecs se servirent d'un moyen nouveau pour vaincre leurs ennemis; ils avaient placé à la proue de leurs navires des têtes de lions de bronze qui lançaient sur les bâtiments italiens une poudre enflammée, composée de soufre et de gomme résineuse. Cantacuzène, après cette victoire, assié-

gea et reprit Laodicée. Boëmond, vaincu sur terre et sur mer, et n'ayant plus ni flotte ni armée, craignait de tomber dans les mains d'Alexis. Il résolut de passer en Italie, et se servit, pour assurer sa fuite, d'un bizarre artifice : confiant la garde d'Antioche à Tancrède, son neveu, il fit courir le bruit de sa mort ; on célébra ses obsèques : ses ennemis se réjouirent de sa perte, ses sujets la pleurèrent ; on le transporta sur un vaisseau dans un cercueil magnifique qui était percé de plusieurs trous, pour qu'il pût respirer. Les Grecs respectèrent ce convoi funèbre. Anne Comnène assure que, « pour abuser davantage de leur crédulité, il avait fait cacher sous son cercueil un coq mort, » dont l'infection rendait encore son mensonge plus vraisemblable. » Enfin, débarqué à Corfou, et se trouvant hors de péril, il sort de son tombeau, fait appeler le gouverneur, et lui ordonne de porter ces paroles à Alexis : « Je suis » Boëmond, fils de Robert Guiscard, dont vous avez éprouvé la force et le » courage ; je n'ai oublié ni mes victoires, ni vos fausses promesses, ni les injures que vous m'avez faites, ni les piéges que vous m'avez tendus, ni les » périls où vous m'avez engagé. En passant pour mort, j'ai trompé votre » haine ; je suis vivant, je jouis de la vue du soleil à Corfou, d'où je vous » envoie cette nouvelle, qui va vous inspirer autant de crainte que de douleur. » Je vis pour la gloire des miens et pour votre malheur. Mon neveu Tancrède » défendra vaillamment Antioche contre vous. Dès que j'aurai passé le détroit, » j'armerai pour ma cause les plus belliqueuses nations de la terre, les Lom- » bards, les Allemands, les Français ; je remplirai vos provinces de meurtres, » et, maître de Constantinople, je la ferai nager dans le sang de ses habi- » tants. »

Arrivé en Italie, Boëmond, ardent à la vengeance, leva des troupes et s'allia avec le roi de France, en épousant sa fille. Une foule de Français accourut sous ses drapeaux ; l'Italie s'arma ; les Génois et les Pisans donnèrent des vaisseaux ; le pape prêcha une croisade contre Alexis, et le prince de Tarente reparut en Illyrie à la tête de soixante-dix mille hommes.

L'empereur, menacé par ce nouvel orage, chercha aussi des alliés, maria son fils Jean Comnène à la fille de Ladislas, roi de Hongrie : cette princesse, appelée alors Pyrisca, prit à Constantinople le nom d'Irène. Il rappela d'Asie toutes ses troupes, et les conduisit à Thessalonique.

Tancrède profita de ce mouvement pour s'emparer de la Cilicie. Tandis que l'infatigable Alexis, assailli de tous côtés par les croisés, par les musulmans, par les Barbares, était encore obligé de défendre l'empire contre l'invasion des Italiens et des Français, il découvrit une conspiration tramée contre ses jours par les Anémades, famille puissante alors, et à laquelle se joignirent Basilace, Michel et plusieurs grands de la cour. Les conjurés étant arrêtés, on les livra aux outrages du peuple, montés sur des ânes, portant sur leur tête des boyaux de bœufs en forme de diadème ; ils marchaient au lieu où le bourreau devait les priver de la vue, lorsqu'Irène se jeta aux pieds de son époux et obtint leur grâce.

Boëmond assiégeait Durazzo ; l'empereur, évitant une bataille décisive,

tourna l'ennemi, s'empara des côtes, occupa les hauteurs, et fit garder soigneusement les gorges des montagnes. Cantacuzène, repoussé d'abord près de Brindes par la flotte italienne, la battit à son tour et se rendit maître de la mer, de sorte que le fier Boëmond, enfermé de toutes parts, d'assiégeant devint assiégé.

Privé de vivres, le nombre de ses troupes augmentait sa détresse; l'adroit Alexis apprivoisa ce lion farouche, et le dompta en l'affamant. Réduit à périr ou à capituler, le prince de Tarente demanda enfin la paix, et après avoir reçu des otages pour sa sûreté, se rendit auprès de l'empereur, qui le força de signer un traité dicté par la justice, mais humiliant pour la vanité de Boëmond.

Par cet acte solennel le prince de Tarente, avouant ses fautes passées, se reconnut vassal, homme-lige et sujet de l'empereur, lui rendit Laodicée, promit de défendre l'empire, d'exécuter les ordres d'Alexis, et jura de ne jamais combattre contre lui, prenant pour témoins de son serment Dieu, la Vierge, les saints, l'Évangile, les clous de la vraie croix et le fer de lance merveilleusement trouvé en Syrie. L'empereur, de son côté, lui concéda la possession d'Antioche, de plusieurs autres villes et d'une partie de l'Arménie, en se réservant toutefois la nomination du patriarche de Syrie (1).

La paix étant ainsi conclue, Boëmond retourna en Italie, et, deux ans après, il y mourut dans le moment où il se préparait, au mépris de ses serments, à recommencer la guerre contre les Grecs.

L'Asie, naguère si riante, si fertile, riche de monuments, couverte de cités populeuses et magnifiques, maintenant pillée, ravagée tour à tour par les musulmans, par les croisés, était presque changée en désert. Alexis, profitant du court repos dont il jouissait, prodigua ses trésors pour y rappeler la vie. Par ses soins, les habitants, rassurés, retournèrent dans leurs champs, la charrue reprit son activité, les villes sortirent de leurs ruines, et le commerce s'empressa d'y ramener l'abondance; mais bientôt les Turcs, insatiables de butin, de conquêtes et de vengeances, recommencèrent leurs courses dévastatrices; on les vit reparaître en Cappadoce, en Arménie : leurs armes menacèrent Philadelphie et Nicomédie.

Plusieurs généraux grecs, Philocale, Cantacuzène, Camytre, les combattirent avec bravoure et succès. Camytre surtout acquit une grande renommée par un trait de vaillance semblable à celui d'Horatius Coclès : attaqué avec peu de troupes par une foule de Turcs, enveloppé, resté seul des siens, il continue à se défendre, et immole autour de lui un si grand nombre d'ennemis que l'armée musulmane, frappée d'étonnement, s'arrête et suspend ses coups pour l'admirer. Enfin le sultan Mahomet, descendant de cheval, vint lui tendre la main et le supplier d'accepter la vie; Camytre, insensible aux menaces, se rendit à la prière d'un ennemi généreux, et recouvra bientôt sa liberté.

Comme les forces des infidèles s'augmentaient chaque jour par de nouveaux renforts, l'empereur rassembla toutes ses troupes, marcha contre eux, par une

(1) An 1109

manœuvre habile les jeta dans un marais, et les défit si complétement que le sultan, humilié comme Boëmond, vint lui demander la paix : elle fut conclue. Les Turcs promirent de se renfermer dans les limites qui leur avaient été assignées sous le règne de Romain Diogène.

De retour à Constantinople, l'empereur se livra à un autre genre de combat : le bruit des armes ne pouvait distraire les Grecs de leur passion pour les querelles théologiques; dans ce temps plusieurs nouveaux hérétiques reproduisaient sous d'autres formes les erreurs des manichéens et des pauliciens; les mœurs du siècle et l'influence des prêtres ne permettaient point alors à l'autorité de montrer pour ces disputes un mépris qui les aurait fait tomber. Imitant l'exemple de ses prédécesseurs, Alexis aigrit les querelles en voulant les apaiser, et, ne pouvant vaincre les hérétiques par ses arguments, il les punit par des supplices : le despotisme trouve plus court de brûler que d'éclairer.

La justice veut qu'on n'impute ses rigueurs qu'à l'intolérance qui régnait alors dans l'Église : ce qui appartenait véritablement au caractère d'Alexis, c'était sa bienfaisance pour les pauvres, sa générosité pour le mérite, sa pitié pour le malheur et son amour pour la justice. Malgré le fardeau de tant de guerres et d'invasions, trouvant des ressources dans ses économies, il fonda des hôpitaux, releva des édifices religieux, délivra une foule de captifs, et, s'il ne put diminuer les impôts, il rendit leur recouvrement moins arbitraire et plus facile.

Les Comans osèrent encore faire une invasion dans le Nord et s'approcher de Philippopolis; l'empereur marcha contre eux, les mit en fuite, et les poursuivit trois jours au delà du Danube.

Cette diversion avait engagé les Turcs à reprendre les armes. Alexis, retenu par la goutte, ne put déployer d'abord contre eux son activité ordinaire : déjà les infidèles le raillaient de sa lenteur, et le représentaient sur leurs théâtres porté dans un lit et entouré de médecins.

La vengeance suivit de près l'injure. L'empereur s'avança contre eux avec son armée : pour assurer son triomphe, il se garda de le hâter, et chercha, par une sage temporisation, à les attirer dans les piéges qu'il leur tendait. En vain la jeunesse ardente de sa cour l'accusait de timidité; il bravait les sarcasmes de leur inexpérience et les murmures de son camp. Lorsque le moment lui parut favorable il donna le signal du combat, et remporta sa dernière victoire.

Son gendre Brienne, César, et son neveu Nicéphore, se distinguèrent dans cette journée. Les Turcs, défaits, demandèrent, obtinrent et signèrent la paix. Alexis, vainqueur de ses ennemis, revint à Constantinople; il jouit peu de temps des palmes qu'il avait cueillies; ses forces, épuisées par tant de fatigues, de combats et de chagrins, diminuaient rapidement; tandis qu'il assistait aux jeux du Cirque, une fièvre ardente le saisit et termina promptement ses jours.

Le sort sembla l'avoir condamné à ne jamais connaître le repos : son lit de mort fut entouré d'intrigues.

L'Impératrice Irène, représentée par Anne Comnène, sa fille, comme un modèle de piété, de douceur et de vertu, méritait peut-être ces éloges; mais on a

quitte pas un trône sans regrets : au moment de perdre son époux, elle parut ne pleurer que son pouvoir. Irène craignait de voir le sceptre dans les mains de Jean Comnène, son fils aîné, sur lequel elle avait peu d'influence ; elle voulut le donner à son gendre Nicéphore Brienne, époux d'Anne Comnène, et déjà César, espérant gouverner sous son nom.

Sans égard pour les souffrances d'Alexis, elle assiégeait le lit de l'empereur mourant et l'importunait par ses prières, lui représentant sans cesse que son fils était incapable de soutenir le fardeau de l'empire, tandis que Nicéphore, estimé des soldats par ses exploits, brillant au sénat par son éloquence, célèbre dans l'Orient par sa vaste érudition et par une histoire de son temps, alors admirée, pouvait seul le remplacer dignement.

« Hélas ! lui répondit Alexis d'une voix faible, pourquoi sacrifier votre fils à » votre fille? C'est troubler l'ordre de la nature. J'ai commis une injustice en » m'emparant d'un trône qui ne m'appartenait pas : je ne souillerai point ma fin » par une autre violence en arrachant le sceptre à mon successeur légitime, » pour le donner à un Macédonien. »

Irène dissimula son chagrin, mais en même temps elle travailla, par ses intrigues, à se rendre maîtresse du palais. Lorsque l'ambition s'empare de l'âme, elle y étouffe tout autre sentiment ; dès qu'elle parle, la nature se tait. Jean Comnène, voulant déjouer les desseins de l'impératrice, se prosterne aux genoux de son père, l'embrasse avec une tendresse feinte, saisit et détache l'anneau impérial, et court dans la ville où, secondé par son frère Isaac, il rassemble ses nombreux partisans et une troupe de soldats Avares.

A leur tête, il revient au palais ; on lui en défend l'entrée. Cependant Irène, ne pouvant déterminer Brienne, plus prudent qu'elle, à prendre les armes, s'approche d'Alexis expirant : « Cher époux, s'écrie-t-elle, vous vivez encore, et » votre fils a l'audace de vous arracher la couronne ! »

L'empereur, las de ces importunités, tourne ses regards vers le ciel, seul objet alors de son espoir, et dit avec un sourire amer : « Laissez-moi avec Dieu ; je » lui demande pardon de mes erreurs ; je suis à présent étranger à ce monde » et à ses grandeurs illusoires. » — « Ah ! lui répond alors Irène dont le dés- » espoir éclate, à vos derniers moments vous ne perdez pas l'habitude de dis- » simuler vos vrais sentiments, et vous mourrez comme vous avez vécu. »

Dans le même moment, Jean, pour s'assurer du trône, répand dans la ville le bruit de la mort de son père ; il est proclamé empereur dans Sainte-Sophie par le patriarche. Le clergé, le peuple, une foule de sénateurs, l'accompagnent au palais ; la garde étrangère voulait encore lui en fermer les portes, il lui montre l'anneau impérial ; à ce signe révéré, tout cède avec respect ; une multitude immense inonde les portiques, une soldatesque effrénée livre le palais au pillage. Alexis dans les bras de la mort, entendait les cris de la licence et de la débauche ; il n'expira que le soir. Le corps de ce monarque, si absolu et si redouté pendant sa vie, resta toute la nuit abandonné ; aucune des cérémonies d'usage ne fut observée pour sa sépulture, et, le lendemain de son trépas, son successeur le fit transporter sans pompe dans un monastère où on l'inhuma.

Alexis était âgé de soixante-dix ans et en avait régné trente-sept. Il fut aussi révéré dans l'Orient que haï et injustement méprisé dans l'Occident. Ce prince célèbre montra toutes les qualités d'un grand capitaine : actif, infatigable, intrépide, généreux après la victoire, ferme dans les revers, ses ennemis se virent forcés de l'admirer jusque dans ses défaites, qui ne l'abattirent jamais.

Ses sujets chérissaient sa clémence et respectaient sa justice ; inépuisable en ressources, il releva l'administration dans un temps de désordre, remplit le trésor épuisé, remplaça des armées vingt fois détruites, et soutint seul par son génie l'empire qui s'écroulait de toutes parts.

Les Latins lui reprochèrent ses artifices ; mais, lorsque tout l'Occident fondait sur lui, n'était-il pas contraint d'opposer la ruse à la force? Était-il coupable d'abandonner des alliés ambitieux, plus redoutables pour l'empire que ses ennemis ?

Il combattit avec gloire plusieurs sultans belliqueux, repoussa les Barbares du Nord, et triompha par son habile prudence des efforts répétés du terrible Guiscard et du fougueux Boëmond.

Le peuple lui pardonna des charges pesantes, mais nécessaires. Ce peuple l'aimait, parce qu'il le vit toujours tempérant, prompt à combattre, lent à punir, accessible aux plaintes et docile aux sages conseils ; enfin, malgré les amères diatribes des historiens de l'Occident, il est juste de compter Alexis Comnène au nombre des plus grands monarques. Tout l'empire, dont il ralentit la décadence, put répéter, en le perdant, les paroles touchantes de sa fille Anne Comnène : « Mon soleil se coucha et ma lumière s'éteignit. »

CHAPITRE XXX.

JEAN COMNÈNE.

(An 1118.)

Sage gouvernement de Jean Comnène. — Faveur du Turc Axuch. — Conjuration d'Anne Comnène contre son frère. — Magnanimité d'Axuch. — Clémence de Comnène pour les conjurés. — Son surnom à cette occasion. — Tableau de l'empire. — État de l'armée. — Habileté de Comnène. — Ses guerres et ses exploits. — Époque de l'indépendance de Venise. — Victoire de Comnène sur les Turcs. — Guerre entre les Grecs et les croisés. — Siége d'Antioche par Comnène. — Témérité de Raymond, fils du comte de Poitiers. — Négociation entre l'empereur et Raymond. — Entrée de Comnène dans Antioche. — Son départ précipité. — Bravoure du jeune Manuel, fils de l'empereur. — Projet de conquête de Comnène. — Son départ avec une nombreuse armée. — Ses succès. — Sa blessure mortelle à la chasse. — Manuel est proclamé empereur. — Mort de Jean Comnène.

Le fils d'Alexis s'était vu contraint de s'emparer par les armes du trône où l'appelaient la volonté de son père, les droits de sa naissance et les coutumes de l'empire. Sa mère Irène descendait à regret du rang suprême, et l'ambitieuse Anne Comnène ne pouvait renoncer à l'espérance de donner le sceptre à son époux.

La cour était remplie d'intrigues : elles auraient renversé un prince faible ou injuste; mais l'empereur en triompha, sans violence, par son tranquille courage et par ses douces vertus.

Il eut un bonheur rare dans toutes les cours et surtout dans celle d'Orient, son frère Isaac fut son ami ; nommé sébastocrator, il donna l'exemple du dévouement et de la soumission.

Les ministres que Jean choisit, Taronite et Camatère, étaient des hommes habiles et modestes : enfin l'empereur, en donnant sa confiance à un favori, objet ordinaire de l'envie des courtisans et de la haine des peuples, vit son choix confirmé par l'opinion publique.

Ce favori, nommé Axuch, était né Turc ; son courage, sa franchise, ses talents et sa générosité lui conciliaient l'estime générale. Il fut revêtu de la charge de grand-domestique, la première alors de l'empire. Son mérite justifiait son élévation, et chacun, dans les camps ainsi qu'à la cour, regardait son pouvoir non comme un écueil, mais comme un appui.

Cependant Nicéphore Brienne, revêtu du titre de César, se voyait entouré d'un grand nombre de partisans que lui attiraient une bravoure brillante, un esprit orné, une beauté rare, la faveur d'Irène et l'active passion d'Anne Comnène. Cette princesse, lui comparant avec mépris l'empereur, mal partagé des dons de la nature, petit de taille, contrefait et basané, voulait que Brienne régnât sur l'empire comme sur son cœur. Ne se bornant point à des vœux stériles, elle forma une conjuration pour détrôner son frère et couronner son époux.

Tous les savants, tous les philosophes étaient dévoués à cette princesse; ses largesses séduisirent une partie de la garde. Enfin les conjurés fixèrent la nuit et l'heure où ils devaient assassiner leur souverain.

Le moment fatal arrive, les conspirateurs sont réunis; mais, soit crainte, soit remords, Brienne, leur chef, ne paraît pas. Anne s'emporte vainement en injures, disant « que la nature, par méprise, en les formant tous deux, avait » donné à la femelle l'âme destinée pour le mâle. »

Le complot ainsi avorté fut bientôt découvert. On arrêta les coupables : ils attendaient la mort; Jean leur laissa la vie, confisqua seulement leurs biens, et donna le magnifique palais d'Anne Comnène au grand-domestique Axuch.

Le général turc refusa ce présent. « Seigneur, dit-il au prince, on ne doit » jamais pardonner à demi : Anne est votre sœur; si vous oubliez qu'elle a » pu vous haïr, elle se souviendra qu'elle doit vous aimer. Le meilleur moyen » de désarmer les conjurés, c'est la clémence; sans elle tout triomphe reste » incomplet.

» — Ah! répondit l'empereur, je serais indigne de régner si je ne savais pas » immoler mon ressentiment à la vertu, comme Axuch lui sacrifie son intérêt. » Il rendit aux coupables leurs biens, à sa sœur son amitié. Irène, loin d'être complice de sa fille, avait appris son crime avec horreur : « Les barbares, dit- » elle, ont voulu, en tuant mon fils, plonger le fer dans mes entrailles, et me » faire plus de mal que je n'en ai éprouvé en le mettant au monde. » Renonçant à toute ambition, elle se retira dans un monastère qu'elle avait fondé.

La clémence de Jean produisit son effet ordinaire : elle affermit son pouvoir, et, pour le venger de la laideur de sa figure, le peuple, ne considérant que les qualités de son âme, lui donna le surnom de *Kalo-Jean*, c'est-à-dire *le beau*.

En prenant les rênes du gouvernement, l'empereur trouva beaucoup de villes et de provinces reconquises sur les infidèles; mais l'empire n'en profitait pas. Démembré auparavant par les Turcs, il l'était à présent par les croisés, qui apportaient dans l'Orient les mœurs contagieuses du système féodal, source funeste de désordre et de décadence.

La monarchie romaine et la monarchie grecque ne devaient leur longue durée qu'à l'unité du pouvoir souverain et qu'à la simplicité de leur organisation. On n'y comptait d'autre puissance que celle du monarque, du sénat et du peuple : l'armée y exerçait trop d'influence, à la vérité, mais par la force et non par le droit. Les individus n'y étaient que citoyens et sujets, quels que fussent leurs rangs et leurs dignités. De là resultaient l'ordre et la stabilité,

tandis que l'Occident ne présentait que l'image d'une confusion, d'un chaos, et, pour ainsi dire, d'un archipel de petits souverains, de princes, de seigneurs, de ducs, de comtes, de barons, successeurs de cheftains de tribus sauvages, toujours armés, toujours opprimant les peuples, toujours tenant en tutelle les monarques, et toujours indépendants, sous l'humble nom d'hommes-liges et de vassaux.

C'était la barbarie organisée : l'exemple de cette noblesse orgueilleuse et turbulente relâcha bientôt en Asie et en Grèce les liens qui attachaient les grands aux chefs de l'État : ce fut une des causes de la prompte chute de l'empire.

Dans ce temps le nouveau royaume de Jérusalem s'étendait depuis le fleuve Adonis jusqu'à l'Égypte ; la principauté d'Antioche, depuis Tarse jusqu'à Tortose ; celle d'Édesse, de l'Euphrate au Tigre, et le comté de Tripoli, depuis Maraclée jusqu'à Biblos.

Tous les princes, malgré leurs serments, ne reconnaissaient en réalité de chef que le roi de Jérusalem ; les empereurs grecs, les regardant comme rebelles et prétendant toujours se faire restituer ces pays usurpés, ressentaient secrètement autant d'inimitié contre ces prétendus vassaux que contre les musulmans.

D'ailleurs ces conquêtes des guerriers de l'Occident ne donnaient aucun repos à l'empire, et les Turcs, chassés de Jérusalem, d'Antioche, d'Édesse et de Tripoli, se ralliant aux sultans de Korassan, d'Alep, d'Icône, ravageaient les provinces impériales, et portaient sans cesse leurs armes jusqu'aux rives du Bosphore.

Pendant vingt-quatre ans, l'empereur Jean Comnène fut sans cesse en guerre contre eux. Le système militaire était totalement changé ; il ressemblait à celui du premier siècle de la république romaine. Le trésor épuisé ne permettait plus d'entretenir de nombreuses légions soldées ; le peu de forces dont on pouvait disposer devait faire face à vingt peuples barbares dans le Nord, aux Lombards et aux Français dans l'Illyrie, aux Turcs dans le Midi et dans l'Orient.

L'infanterie était négligée, la cavalerie faisait la force des armées, les campagnes étaient courtes et peu décisives. Les armées, promptement levées, encore plus promptement licenciées, laissaient perdre en peu de temps les villes qu'elles avaient rapidement conquises.

En civilisation, les extrémités se touchent, et la décadence ressemble à la barbarie. Dans ce siècle qui rappelait le souvenir des temps fabuleux, on voyait plus d'exploits individuels que d'opérations habiles ; les preux chevaliers remplaçaient les grands capitaines ; les rois, les princes, les seigneurs, combattaient plus en soldats qu'en généraux ; la force du corps était plus estimée que la science ; les guerriers se consolaient de la perte d'une province par le prix de la valeur, et d'une défaite sur un champ de bataille par un triomphe dans un tournoi.

Cette fureur chevaleresque dominait dans les camps et dans les cours des

sultans comme dans les palais et sous les enseignes des chrétiens; enfin, pour acquérir quelque gloire, prouesse alors valait mieux qu'habileté.

L'empereur, digne de briller dans son siècle par sa bravoure, joignit souvent, comme son père, la ruse à l'audace. Ce prince actif et infatigable dirigeait ses ministres dans le conseil, ses généraux à la guerre. On le vit presque toujours à la tête de ses armées; il habita plus souvent sa tente que son palais.

Son premier exploit fut de reprendre sur les Turcs Laodicée, en Phrygie. Arrivé sous les murs de Sozopolis, il ordonna à ses troupes de fuir, attira, par ce moyen, la garnison hors des remparts, la fit tomber dans une embuscade et entra dans la ville.

Il défit en bataille rangée les Patzinaces, décida la victoire en chargeant le premier, et reçut un coup de lance en combattant (1). Il déclara ensuite la guerre aux Serviens, les subjugua, et peupla de leurs prisonniers les environs de Nicomédie, que la fureur des Turcs avait changés en déserts.

La puissance des Hongrois s'était depuis quelque temps étendue et consolidée. Dans ce pays, les frères du roi lui succédaient avant ses enfants. Le roi Caloman, voulant assurer le trône à son fils, fit crever les yeux à son frère Almus. Béla, fils de ce malheureux prince, condamné au même supplice, était venu chercher un asile à Constantinople. Étienne, fils de Caloman, devenu roi de Hongrie, voulut que l'empereur lui livrât Béla, et sur son refus il déclara la guerre à l'empire.

Jean Comnène trompa les Hongrois par la rapidité de ses manœuvres, les tailla en pièces, et s'empara de tout le pays situé entre la Save et le Danube.

Une faute en politique lui fit éprouver une perte plus importante que la stérile conquête qu'il venait de faire. Jusqu'alors Venise avait reconnu la souveraineté de l'empire, et les empereurs, ménageant cette vassale belliqueuse, décoraient ses doges des plus grandes charges de leur cour. Celui qui gouvernait alors la république, Dominique Michel, battit en plusieurs rencontres les flottes musulmanes. L'empereur, jaloux de ses victoires, lui refusa la dignité qu'il sollicitait, et les Vénitiens, choqués de ce refus, prirent les armes contre les Grecs.

L'empereur, les traitant de rebelles, chassa tous leurs commerçants de ses États. Ils ne tardèrent pas à se venger de cet affront. Le roi de Jérusalem venait de mourir; Baudouin II assiégeait Tyr; la flotte vénitienne, après avoir aidé ce prince à la conquérir, parcourut l'Archipel, s'empara de Rhodes, de Chio, pilla Samos, Mitylène, Andros, débarqua dans le Péloponèse des troupes qui se rendirent maîtresses de Modon, et revint à Venise chargée de butin et de prisonniers.

C'est de cette époque que date l'indépendance complète de Venise; elle resta toujours depuis séparée de l'empire (2).

L'empereur, dans le dessein de réparer les dommages causés au commerce

(1) An 1122.— (2) An 1124.

par cette funeste guerre, forma d'utiles liaisons avec Gênes, Pise et toutes les villes maritimes de l'Italie.

A la tête de ses troupes, il remporta plusieurs victoires contre les Turcs, s'empara de la forte ville de Castamone, recouvra presque toutes celles de l'Asie-Mineure, et rentra dans sa capitale, suivi d'un grand nombre de captifs. On lui avait préparé un triomphe magnifique ; mais lorsque son char, attelé de quatre chevaux blancs, parut dans cette solennité, on vit que ce char portait, au lieu de l'empereur, une statue de la Vierge, à laquelle ce prince attribuait son succès.

La guerre et la dévotion étaient les deux passions du temps. Dans ce triomphe de la Vierge, Jean, vainqueur des musulmans, marchait humblement pieds nus, une croix à la main.

On regrette avec raison que les historiens grecs de cette époque, ne parlant que de siéges et de batailles, aient laissé dans l'oubli tout ce qui concerne les lois et l'administration de ce prince, dont les Latins comme les Grecs vantaient la sagesse.

L'empereur se signala encore par de grands exploits en Paphlagonie, en Cilicie, en Cappadoce.

Roger, roi de Naples et de Sicile, inquiétait la Grèce par ses armements. Comnène négocia avec l'empereur Lothaire, pour l'engager à combattre ce prince ambitieux.

Après une nouvelle guerre heureuse, l'aveugle Béla, protégé par les armes de Jean, monta sur le trône de Hongrie.

L'empereur ne perdait pas de vue la restitution d'Antioche, vainement réclamée par Alexis. Libre par ses victoires de tous autres soins, il rassembla alors ses forces pour s'en emparer.

Boëmond II, possesseur de cette principauté, avait vaincu et pris Léon, roi de la quatrième Arménie. C'était un État nouvellement fondé, dans les montagnes de Cilicie, par une peuplade d'Arméniens que les Turcs avaient chassés de leur patrie. Après cette victoire, Boëmond périt dans un combat que lui livra le fameux Zangui, sultan d'Alep, nommé Sanguin par les croisés. En mourant il ne laissa qu'une fille appelée Constance. On voulait la faire épouser à l'empereur : Jean, plus habile à vaincre qu'à négocier, manqua cet hymen, qui lui livrait sans combat la capitale de la Syrie.

A cette époque, Raymond, fils du comte de Poitiers, voyageait en Palestine, déguisé en mendiant, suivant la mode aventureuse de ce siècle. Foulques, roi de Jérusalem et tuteur de Constance, offrit une couronne à ce prince, qui n'était venu chercher que des indulgences. Acceptant la fortune qui s'offrait à lui, il devint le mari de Constance, princesse d'Antioche, rendit la liberté au roi d'Arménie et s'unit avec lui contre les Grecs.

L'empereur, de son côté, forma une alliance avec les Turcs contre les croisés (1). Ainsi, des deux parts, l'ambition, l'emportant sur la piété, faisait oublier aux chrétiens le but religieux des croisades.

(1) An 1135.

La guerre fut vive et longue. L'intrépide Jean, malgré la difficulté des lieux, malgré le nombre de ses ennemis, franchit les montagnes, s'empara des forteresses, se rendit maître de toute la Cilicie et vint camper devant Antioche.

Le roi de Jérusalem avait promis des secours à Raymond; mais bientôt, assiégé lui-même dans la ville de Montferrand, il implora l'assistance des croisés.

Le prince d'Antioche et Josselin, prince d'Édesse, oubliant leurs propres périls, volèrent au secours du roi de Jérusalem; mais, lorsqu'ils arrivèrent près de lui, il avait déjà capitulé.

Raymond, revenant à Antioche, voit sa capitale investie. Trouvant des ressources dans son extrême audace, il pénètre la nuit, avec quelques chevaliers, dans le camp des Grecs, le traverse, tue ceux qui s'opposent à son passage et entre victorieux dans la ville.

Tout le camp impérial était saisi de terreur. Les soldats, frappés, blessés sans avoir vu d'ennemis, prennent la fuite. L'empereur parvient à les rallier, propose une entrevue au prince d'Antioche, et lui rappelle le serment fait par les croisés de rendre à l'empire les places conquises sur les infidèles.

Raymond prétendait que, n'étant point garant des promesses de Boëmond, et ayant reçu la ville en dot avec la main de Constance, il n'était vassal que du roi de Jérusalem et ne pouvait rien décider sans son aveu. Foulques, consulté par lui, répondit qu'on ne pouvait contester les droits de l'empereur. Raymond rendit hommage à Jean, se reconnut feudataire de l'empire, arbora sur la citadelle le pavillon impérial, et convint que les portes de la ville seraient ouvertes à l'empereur toutes les fois qu'il voudrait y entrer.

De son côté, Jean, promettant plus qu'il ne pouvait tenir, prit l'engagement d'étendre les possessions du prince d'Antioche, en y joignant les villes fortes qu'il devait conquérir sur les Turcs : c'étaient Bérée, Larisse, Épiphanie, Émèse, appelées par les Turcs Alep, Schizar, Hamah, Hems.

Jean, avec son activité ordinaire, marchant à pied comme Trajan, supportant la fatigue, le travail, et bravant les besoins comme le simple soldat, entra promptement en campagne pour exécuter le traité. Les princes d'Édesse et d'Antioche le secondèrent mollement. On prit quelques villes; d'autres vainquirent les assiégeants par leur résistance. Après cette expédition, l'empereur fit son entrée solennelle dans Antioche. Le patriarche, le clergé, le peuple, vinrent au-devant de lui; les princes tenaient la bride de son cheval.

Reçu dans cette ville, objet de son ambition, l'empereur espérait en rester maître; il déclara aux croisés que, pour assurer leurs succès contre les musulmans, il fallait lui laisser quelque temps la garde d'Antioche. Les princes, étonnés de cette demande, n'osaient résister ouvertement.

Le comte d'Édesse, opposant l'artifice à la mauvaise foi, demande à l'empereur le temps de disposer le peuple à l'obéissance, on le lui accorde. Ses émissaires soulèvent la multitude; tous les croisés s'arment et tombent sur les Grecs. Le prince d'Édesse, feignant l'effroi, se jette aux pieds de Jean et lui dit

qu'on a voulu le massacrer. Cependant le désordre s'accroît, le péril redouble, l'empereur sort précipitamment du palais et rejoint son camp.

Les princes le supplièrent, quelques jours après, de rentrer dans la ville; mais nulle confiance ne pouvait plus se rétablir entre eux, et l'empereur, déjoué dans ses desseins, partit pour Constantinople, ayant terni ses lauriers par une ruse sans succès.

L'année suivante, il combattit les Turcs en Bithynie et dans le Pont. Le plus jeune de ses fils, Manuel, âgé de dix-huit ans, s'élança un jour au milieu des escadrons ennemis, et s'y enfonça si avant que toute l'armée, accourant pour le dégager, eut peine à le délivrer du péril où son ardeur l'avait jeté. L'empereur, à l'exemple des anciens Romains, décerna au jeune prince le prix de la valeur et le punit sévèrement de son insubordination. Cependant cette action et plusieurs autres traits de courage inspirèrent à l'empereur tant d'affection pour Manuel, que dès lors il le regarda comme le plus digne d'occuper le trône après lui.

Dans ce même temps l'empereur se vit abandonné par son neveu, fils d'Isaac. Il avait traité ce jeune prince avec rigueur; Isaac irrité courut chez le sultan d'Icône, épousa sa fille, reçut en dot plusieurs châteaux, embrassa l'islamisme et prit le nom de Zélébis. Mahomet II, qui renversa l'empire des Grecs, descendait, dit-on, de Soliman Shah, fils de Zélébis.

La fortune se montrait constante pour l'empereur; il s'empara de toutes les îles du lac d'Icône. Enhardi par ce succès, il conçut le projet de conquérir toute la Syrie, de chasser tous les Turcs de la Palestine, et de sanctifier sa couronne en la déposant sur le tombeau de Jésus-Christ.

Rassemblant tous ses trésors et toutes ses forces, il s'avança, suivi de la plus nombreuse armée que depuis un siècle on eût vue dans l'Asie.

La mort lui enleva ses deux fils aînés, Alexis et Andronic; le troisième, Isaac, restait à Constantinople. Le vaillant Manuel, le dernier de tous, accompagna seul son père.

Jean, vainqueur des musulmans, n'éprouva de résistance que de la part des croisés. Antioche refusa de lui ouvrir ses portes; le légat du pape Innocent II osa même lui défendre d'entrer dans cette ville. L'empereur irrité livra aux flammes et au pillage le territoire d'Antioche, et n'épargna pas même, disent les auteurs latins, les cellules des ermites (1).

Comme il voulait visiter le saint sépulcre, le roi de Jérusalem lui écrivit qu'il tiendrait à grand honneur de le recevoir, mais que, son pays étant trop pauvre pour nourrir une si grande armée, il ne pouvait y entrer qu'avec dix mille hommes. En acceptant cette condition, il se serait livré à ses ennemis. Jean dissimula son ressentiment et retourna en Cilicie : la mort l'y attendait.

Chassant un jour sur le mont Taurus, un sanglier furieux s'élance sur lui : l'empereur l'attend intrépidement, et lui plonge son épieu dans le corps; tandis

(1) An 1142.

que le monstre terrassé se débat, le carquois du prince se renverse; il en tombe une flèche empoisonnée qui lui perce la main.

Le venin triompha de l'art des médecins; comme l'enflure avait gagné tout le bras, on lui proposait de le couper. Jean ne voulut point y consentir : « On n'a » pas trop de deux mains, dit-il, pour tenir les rênes de l'empire. »

La maladie de l'empereur fit de rapides progrès; on lui administra les sacrements; décidé, comme Marc-Aurèle, à remplir jusqu'au dernier moment les devoirs d'un monarque et à mourir debout, il ne cessa point de recevoir dans sa tente les requêtes des officiers, des soldats, des citoyens. Enfin, sentant la mort s'approcher, il appela près de lui les chefs de l'armée.

« Je sais, leur dit-il, que les princes regardent leurs États comme leur patri- » moine. J'ai reçu de mon père le droit de vous commander, et vous croyez sans » doute que je le transmettrai de même à l'aîné de mes enfants. Mais mon » amour pour mon peuple l'emporte tellement sur toute autre affection, que, » si nul de mes fils n'était digne de l'empire, je vous chercherais un empereur » hors de ma famille.

» Grâce au Ciel, mes deux fils, Isaac et Manuel, ont reçu en partage de nobles » qualités, et, s'il était question d'un héritage ordinaire, je suivrais pour eux » l'ordre de la nature; mais le sceptre n'est pas un présent, c'est un fardeau; » Dieu m'ordonne de le transmettre au plus capable de le porter. Voyez vous- » mêmes si Manuel n'est pas digne de vous commander; rappelez-vous son » application dans les affaires, sa bonté active pour les malheureux, la fermeté » de son caractère et l'étendue de son génie : devant Néocésarée, nous dûmes la » victoire à sa valeur bouillante; sa prudence m'a éclairé dans les circonstances » les plus critiques, et son courage m'a dégagé des plus imminents périls.

» Je puis m'appuyer sur de grands exemples : Jacob, Moïse et David, furent » préférés à leurs aînés. Le salut de l'empire est le seul objet de mes derniers » vœux; secondez-les par vos suffrages. »

Tous les assistants en larmes répondent au prince mourant par cette acclamation : « Que Manuel soit notre empereur ! » On le revêt de la pourpre, on lui ceint le diadème, on le proclame Auguste. Manuel, la tête baissée, pleurait et se taisait (1).

Deux jours après Jean mourut, âgé de cinquante-cinq ans; il en avait régné vingt-quatre. Ses qualités surpassèrent ses défauts; ses succès firent oublier ses fautes. Pieux, tempérant, libéral, clément, il ne condamna personne à mort, et, sous son règne, le mérite et la vertu furent les seuls titres à la fortune.

(1) An 1143.

CHAPITRE XXXI.

MANUEL COMNÈNE.

(An 1143.)

Portrait de Manuel Comnène. — Violence exercée contre Isaac Comnène. — Arrivée et réception de Manuel à Constantinople. — Sa générosité envers Isaac. — Son mariage avec Berthe. — Son mépris pour elle. — Ses succès sur les Turcs. — Sa victoire sur Raymond, prince d'Antioche. — Nouvelles croisades, française et allemande, commandées par Louis le Jeune et Conrad. — Désordres de la croisade allemande. — Son désastre causé par un orage. — Son arrivée devant Constantinople. — Son entrée en Asie. — Arrivée de la croisade française devant Constantinople. — Entrée et belle réception de Louis dans cette ville. — Son entrevue avec Manuel. — Son départ pour l'Asie. — Perfidie de Manuel à l'égard de Conrad. — Retour de Conrad à Constantinople. — Exploits de Louis. — Retour de Louis et de Conrad dans leurs États. — Guerre entre Manuel et Roger roi de Sicile. — Siége et prise de Corfou par Manuel. — Mort d'Isaac Comnène. — Retour et triomphe de Manuel à Constantinople. — Naissance de Marie, fille de Manuel. — Guerre entre Manuel et les Hongrois. — Combat singulier et victoire de Manuel. — Portrait d'Andronic fils d'Isaac Comnène. — Ses prétentions au trône. — Son éloignement. — Conspiration contre lui. — Son complot contre Manuel et sa captivité. — Exploits et mort de Michel Paléologue. — Revers des Grecs causés par l'incapacité du jeune Alexis. — Traité entre Manuel et Guillaume, roi de Sicile. — Mort de Raymond prince d'Antioche. — Mariage de Renaud de Châtillon. — Ses succès en Cilicie. — Sa lâche humilité devant Manuel. — Prétention de Baudouin III sur Antioche. — Danger de Baudouin et de Manuel à la chasse. — Bravoure de Manuel. — Son habileté en chirurgie. — Ses nouveaux succès sur les Turcs. — Mort de l'impératrice. — Arrivée du sultan Azzeddin à Constantinople. Mariage de Manuel avec Marie d'Autriche. — Ambassade envoyée à Constantinople par le Prête-Jean. — Paix entre Manuel et les Hongrois. — Mort de Guillaume, roi de Sicile. — Désordre et fuite d'Andronic. — Nouvelle victoire sur les Hongrois. — Alliance de Manuel et d'Amaury, roi de Jérusalem. — Croisade des chevaliers de Saint-Jean et du Temple. — Leurs premiers exploits. Traité secret conclu par Amaury. — Portrait du sultan Saladin. — Ses premiers exploits. — Bataille de Myriocéphale. — Entière défaite des Grecs. — Bravoure extraordinaire de Manuel. — Paix entre lui et le sultan. — Mariage de son fils et de sa fille. — Son abdication et sa mort.

S'il suffisait pour bien régner d'être doué de courage, d'esprit et d'adresse, Manuel aurait pu être compté au nombre des grands monarques; mais sans bonne foi, sans morale et sans justice, il ne peut exister ni un grand homme ni un grand roi.

Manuel fut brave, habile, rusé; sa vaillance lui fit remporter plusieurs victoires, ses artifices le délivrèrent de plusieurs dangers; mais il mérita la haine de ses peuples par son avidité, le mépris de ceux de l'Occident par ses perfidies.

Son exemple acheva de corrompre la morale publique; les malheurs qu'il fit éprouver aux croisés inspirèrent aux Latins le profond ressentiment qui les porta depuis à s'emparer du trône d'Orient; et, en fortifiant la puissance des infidèles, il forma et grossit l'orage qui devait renverser Constantinople et la soumettre au joug de l'Alcoran.

Dès que son père eut fermé les yeux, le grand-domestique Axuch partit rapidement pour la capitale, où l'on ignorait encore l'élévation de Manuel à l'empire ; ce grand officier, par sa promptitude, prévint les efforts qu'aurait pu tenter Isaac Comnène pour faire valoir son droit d'aînesse. Ce prince fut enfermé étroitement et soigneusement gardé; par ce moyen l'empereur fut proclamé à Constantinople sans opposition.

Dès qu'on sut qu'il approchait de la ville, le sénat et le peuple vinrent au devant de lui; la renommée de ses exploits militaires l'avait précédé. On le reçut avec les transports de joie que les peuples, naturellement portés à l'espérance, prodiguent toujours à leur nouveau maître. Affermi sur un trône qu'Isaac ne pouvait plus lui disputer, il se réconcilia avec ce prince et lui rendit la liberté.

Son premier soin fut de chercher un appui contre les rois de Sicile et de Hongrie; dans ce dessein il épousa Berthe, belle-sœur de l'empereur Conrad. En recevant le diadème, elle prit le nom d'Irène : cette princesse était belle et vertueuse, mais le vice seul avait des charmes aux yeux de Manuel. Il méprisa sa femme et garda publiquement pour maîtresse Théodora, fille de son frère Andronic.

Comme l'empereur aimait l'argent et la ruse, les ministres qu'il choisit furent des hommes avares et intrigants; bientôt le sort le rappela sur le seul théâtre qu'il pouvait dignement occuper. Les Turcs ayant pris et saccagé Edesse, il reparut avec éclat sur le champ de bataille; là, il se distingua également comme général par l'habileté de ses manœuvres, et comme preux par la force de son bras.

Il battit en plusieurs rencontres le sultan d'Icône, devint la terreur des Turcs, les contraignit à demander la paix, et obtint d'eux la cession définitive de la Pamphylie et de la Cilicie conquises par ses armes.

Il marcha ensuite contre Raymond, prince d'Antioche, le défit, le poursuivit jusqu'aux portes de sa capitale, et ne lui accorda la paix qu'après avoir exigé qu'il vînt sur le tombeau de son père lui demander pardon d'avoir trahi ses serments.

Manuel vainqueur ne se serait pas si facilement réconcilié avec le sultan et avec Raymond, sans la crainte que lui inspiraient les nouvelles récentes de l'Occident.

Une seconde croisade s'y préparait. Les deux princes les plus puissants de l'Europe, Conrad, empereur d'Allemagne, Louis le Jeune, roi de France, venaient d'arborer la croix, et Manuel redoutait plus pour l'empire leurs formidables secours que les armes des infidèles.

Le duc d'Antioche, le roi de Jérusalem, le comte de Tripoli, consternés par la prise d'Edesse, et tremblants pour leurs propres États, avaient imploré l'op-

pui de tous les princes de l'Europe. Le pape, plaignant les malheurs des croisés et partageant leur terreur, pressa le roi de France de voler à la défense de la Palestine.

Louis convoqua une assemblée générale de la nation à Vézelay. Là on entendit l'éloquente voix du plus grand orateur de ce siècle, le fameux saint Bernard : le tableau touchant qu'il fit du malheur des chrétiens, des périls de Jérusalem, l'élévation de ses pensées, la chaleur de son zèle, la force de ses paroles, embrasèrent tous les esprits d'un fanatisme religieux. On vit une foule de princes, de seigneurs et de guerriers, se croiser, s'armer, et jurer de périr ou de sauver le saint sépulcre.

Dans l'enthousiasme qu'inspirait le génie du prédicateur, on lui déféra d'abord d'une commune voix le commandement de l'armée. Mais saint Bernard, à la fois plus éloquent, plus habile et plus sage que l'ermite Pierre, refusa un honneur si peu convenable à son état.

L'abbé Suger, aussi célèbre et plus politique que Bernard, tenta de vains efforts pour empêcher le roi de sacrifier la sûreté de son royaume à la gloire d'une expédition si lointaine et si périlleuse; Louis, entraîné par un zèle aveugle et par l'espoir d'atteindre à la renommée de Godefroi, prit la croix et partit; il confia le royaume à Suger, et emmena avec lui sa femme Éléonore d'Aquitaine, dont l'inconstance lui enleva depuis autant de provinces que la croisade lui fit perdre de trésors et de soldats.

Saint Bernard, éclairé par une triste expérience, sut préserver au moins les croisés des premières erreurs où leurs prédécesseurs s'étaient vus entraînés par un faux zèle. Il leur défendit de persécuter dans leur route les juifs, qu'on devait conserver comme les immortels témoins des vérités de l'Évangile. « Épar-
» gnez, disait-il, ces dépositaires des prophéties : ce sont des aveugles qui por-
» tent devant nous le flambeau de la foi. »

Roger, roi de Sicile, qui se méfiait des Grecs comme les Grecs se méfiaient de lui, conseillait au roi de France de prendre le chemin de l'Italie pour se rendre en Palestine. Louis, qui comptait sur ses forces, et qui craignait que la difficulté d'embarquer un si grand nombre de troupes ne ralentît sa marche, écrivit à Manuel pour lui demander un libre passage sur les terres de l'empire.

Manuel y consentit : mais, tandis qu'il prodiguait au roi de France de fausses protestations d'amitié, il informait secrètement le sultan d'Icône de l'orage qui se formait dans l'Occident contre lui.

La même ardeur religieuse qui s'était emparée de l'esprit des Français, éclatait aussi vivement en Allemagne. L'empereur Conrad se croisa comme Louis, et partit même le premier, à la tête de soixante-dix mille cavaliers et d'une infanterie nombreuse.

La politique laisse dans le cœur des princes peu de force aux liens du sang, et, quoique Conrad fût beau-frère de Manuel, la nouvelle de sa marche n'en répandit pas moins de craintes dans la cour de Constantinople.

Cependant, jusqu'à Philippopolis, cette marche fut paisible; mais, dès qu'ils l'eurent dépassée, les Allemands se livrèrent à la débauche et au pillage; les

Grecs, par représailles, tuèrent quelques-uns de ceux qui s'écartaient de l'armée : ils passèrent du sommeil de l'ivresse à celui de la mort.

Un parent de Conrad, resté dans Andrinople, y fut assassiné; l'empereur, voulant le venger, envoya son neveu dans cette ville, qui fut dévastée par ses soldats.

Plus les Allemands approchaient de la capitale, plus la crainte de Manuel augmentait. Il s'efforça vainement d'engager Conrad à choisir, pour aller en Asie, le chemin de la Chersonèse; l'empereur d'Allemagne ne voulut pas y consentir. Ce prince, ayant pris imprudemment position entre deux fleuves, un violent orage grossit leurs eaux, qui, sortant avec impétuosité de leur lit, entraînèrent à la fois tentes, chevaux, soldats, et firent éprouver plus de pertes à l'armée allemande qu'une grande bataille. Enfin le reste de cette armée, échappé au naufrage, vint camper sous les remparts de Constantinople, près de la porte Dorée (1).

Les deux monarques s'envoyaient réciproquement des ambassadeurs pour convenir d'une conférence; mais leur vanité rendit toute entrevue impossible. Tous deux prétendaient aux honneurs du pas ; chacun d'eux se croyait seul légitime successeur des empereurs romains; l'un ne voulait pas sortir de sa capitale, l'autre de son camp; l'intérêt commun céda à l'orgueil; ne pouvant s'entendre, on renonça à se voir. Conrad, sans attendre Louis, traversa le Bosphore et entra en Asie. Ses forces montaient encore à quatre-vingt-dix mille cinq cents hommes.

Peu de temps après, Louis se mit en marche avec sa cour et son armée. Le roi reçut dans sa route les ambassadeurs de Manuel, qui, suivant l'usage de leur pays, lui firent de longs discours, remplis de flatterie et d'éloges. Cette loquacité déplut aux Français. « A quoi bon toutes ces louanges? dit l'évê- » que de Langres; le roi sait ce qu'il est, et nous connaissons tous aussi ses » grandes qualités; dites en deux mots ce que vous avez à dire. » Louis convint avec eux de ne prendre aucune place appartenant à l'empereur; mais il laissa indécise la question de savoir si les villes qu'on pourrait conquérir sur les Turcs seraient rendues à l'empire.

Les Comans et les Patzinaces, excités secrètement par les Grecs, harcelèrent dans leur marche et tuèrent un grand nombre de Français. On se plaignait à l'empereur, qui promit vengeance et ne tint point sa parole.

Louis vint camper à la vue de Constantinople. Là, il apprit que Manuel venait de signer une trêve de douze ans avec les Turcs. Tout devait lui prouver la mauvaise foi des Grecs. La religion comme la politique rendait entre les deux peuples tout accord impossible. Les Occidentaux regardaient les chrétiens d'Orient comme hérétiques, et croyaient, en les tuant, faire une œuvre pie. De leur côté, les Grecs, méprisant les Latins comme idolâtres, purifiaient l'autel où leurs prêtres avaient dit la messe.

Malgré tous ces motifs de mésintelligence, Louis, naturellement confiant,

(1) An 1147.

se laissa tromper par les protestations de Manuel et par les démonstrations d'amitié que l'impératrice prodiguait artificieusement à la reine.

Il entra dans la capitale, y fut reçu comme en triomphe par le sénat et par le peuple, et se rendit au palais de l'empereur. On vit régner dans leur entrevue une cordialité feinte par Manuel, et sincère du côté de Louis.

Les Grecs célébrèrent l'arrivée du roi de France par des jeux, par des fêtes, par de magnifiques festins. Comme saint Denis était le patron de la France, le jour consacré à cet Apôtre des Gaules, l'adroit Manuel étala dans Sainte-Sophie tout le luxe de sa cour, toutes les richesses de l'Orient et toute la pompe du clergé grec.

Louis, satisfait de cet accueil, partit sans méfiance, et débarqua sur la côte d'Asie. Durant le passage, quelques querelles s'élevèrent entre les Grecs et les Français. Plusieurs de ceux-ci périrent victimes de la perfidie de leurs alliés. L'empereur exigea des barons français un serment de fidélité; le comte d'Auvergne et le marquis de Montferrat refusèrent d'y consentir; et, comme on les menaçait de les y contraindre, ils prirent les armes et pillèrent les environs de la capitale. Louis intervint dans la contestation, et les força de prêter foi et hommage à Manuel.

Dans ce même temps Roger avertissait le roi de France de se mettre en garde contre les artifices de la cour d'Orient, et lui conseillait de s'en garantir en s'emparant de Constantinople. De son côté, Manuel pressait Louis de joindre ses armes aux siennes pour réprimer l'ambition du roi de Sicile; Louis, dont le seul objet était de combattre les infidèles, rejeta les propositions de ces deux princes (1).

Le perfide Manuel, d'accord avec les Turcs, avait donné à Conrad des guides infidèles, qui dirigèrent sa marche dans les chemins montueux de la Cappadoce. Pendant le cours de cette route pénible, les Grecs, placés en embuscade, tantôt égorgeaient les Allemands, et tantôt, pour les faire périr, ne leur fournissaient qu'une farine mêlée de chaux; partout on leur refusait des vivres, partout on leur fermait les portes des cités. Lorsqu'ils furent engagés dans les défilés du mont Taurus, leur guides les abandonnèrent. Bientôt ils se virent enveloppés par une foule de musulmans, qui, en couronnant les hauteurs, en fermant les passages, en les attaquant sans relâche par le fer et par la faim, en détruisirent les neuf dixièmes.

Conrad, n'ayant pu sauver de cette destruction qu'environ dix mille hommes, s'ouvrit vaillamment un chemin par le glaive, et rejoignit Louis à Nicée.

Il marcha quelque temps avec lui; mais, honteux de se voir sans troupes à la suite d'un roi de France, il le quitta sous les murs d'Éphèse, et vint passer l'hiver à Constantinople. Comme sa faiblesse n'inspirait plus d'alarmes, il y fut reçu avec une joie perfide.

L'empereur d'Orient avait formé le projet et conçu l'espoir de se défaire

(1) An 1147.

aussi des Français; mais Louis, évitant le piége qu'il lui tendait, prit des guides sûrs, traversa des plaines fertiles, passa le Méandre, défit les Turcs et arriva près de Laodicée; il comptait y trouver des subsistances. La garnison grecque évacua la ville, emporta les vivres, et courut se joindre aux Turcs.

Personne ne voulut servir de guide aux Français : entrés dans les montagnes de Pisidie, ils se virent attaqués par les Turcs qui en firent un grand carnage. Louis, ses chevaliers et la fleur de son armée ne durent leur salut qu'à des prodiges de valeur. En combattant toujours, le roi parvint à Satalièh autrefois nommée Athalie, et s'y embarqua pour la Palestine. Le roi avait laissé dans cette ville tous les malades de l'armée, et quelques troupes pour les garder : les Grecs en donnèrent avis aux Sarrasins, qui vinrent massacrer ces malheureux sans défense.

Louis signala son courage par de nombreux exploits près d'Antioche et de Jerusalem; il assiégea ensuite Damas, mais la trahison des Grecs fit échouer cette entreprise. Après ce revers, Conrad, qui était venu le rejoindre, s'embarqua dans le port de Saint-Jean-d'Acre, et retourna dans ses États, sans troupes, sans argent et sans gloire.

Louis, plus constant, resta encore deux ans en Palestine, mais, après avoir lutté vainement contre la force de ses ennemis et la mauvaise foi de ses alliés, il revint en France, où d'autres traverses l'attendaient.

Sa navigation fut périlleuse : sur sa route il rencontra la flotte de Roger, alors en guerre avec les Grecs; il se joignit à lui. L'armée impériale et l'armée sicilienne se livrèrent bataille. Dans cette mêlee, le roi, disent quelques historiens, se sauva en changeant de pavillon, échappant ainsi aux armes grecques par une ruse grecque. D'autres prétendent qu'il fut pris, et que l'amiral sicilien le tira de captivité.

L'issue malheureuse de cette seconde croisade, qui échoua par l'imprudence des croisés et par la trahison des Grecs, affermit la puissance des musulmans. La haine des princes d'Occident contre les Orientaux devint implacable, et dès lors ils jurèrent la perte de l'empire.

Animé par cette haine et par le désir, héréditaire dans sa famille, de conquérir le trône d'Orient, Roger, roi de Sicile, ne tarda pas à porter ses armes contre les Grecs.

Il avait demandé en mariage une fille de l'empereur Jean Comnène. Manuel parvenu au trône, rompit la négociation et mit en prison les envoyés du roi. Cette violence devint la cause d'une guerre funeste à l'empire.

Roger s'empara presque sans obstacle de Corfou; les Siciliens ravagèrent les côtes du Péloponèse, entrèrent dans Thèbes par escalade, et prirent Corinthe, qui se vit pour la seconde fois dépouillée de ses richesses.

Manuel, ayant rassemblé toutes ses forces, traversa la Thrace, défit sur sa route les Patzinaces, entra en Illyrie et assiégea Corfou. Venise envoya une flotte à son secours; Isaac Comnène périt en combattant les Siciliens; il recommanda, au moment de sa mort, à son fils Andronic de le venger, et des ennemis qui tranchaient ses jours, et de Manuel même, qui avait, disait-il, usurpé

son trône. Andronic le promit, et ce prince, aussi cruel qu'ambitieux, ne se montra dans la suite que trop fidèle à son serment.

Le siége fut long, sanglant, opiniâtre; enfin Manuel prit la ville d'assaut. Les Siciliens se retirèrent; les Grecs et les Vénitiens, vainqueurs, se disputèrent les dépouilles des vaincus, et se livrèrent une furieuse bataille où ils perdirent des deux côtés la fleur de leurs armées.

Axuch, qui avait puissamment contribué au succès du siége, fut moins heureux sur mer. La flotte sicilienne combattit la sienne près d'Ancône, et la détruisit presque totalement. L'empereur, profitant de la retraite de Roger, s'empara d'une grande partie de la Dalmatie, et revint à Constantinople où il fut reçu en triomphe. On y célébra sa victoire par un tournoi, jeu militaire dont les Latins avaient porté dans l'Orient le goût et l'usage.

Ce fut dans ce temps que naquit Marie, fille de Manuel. La beauté, les passions et les malheurs de cette princesse la rendirent célèbre.

L'empire entouré d'ennemis était, comme Rome naissante, en état de guerre perpétuelle. L'empereur se vit de nouveau rappelé aux armes par les Hongrois et par les Serviens. Il leur livra bataille sur les rives du Drain; Bacchin, général des Hongrois, attaqua corps à corps Manuel dans ce combat et brisa son casque d'un coup de sabre; il allait redoubler, lorsque l'empereur, lui arrachant son glaive, l'embrassa fortement, l'enleva de cheval et l'emmena prisonnier.

Cette prouesse décida la victoire. Les Serviens posèrent les armes.

Manuel poursuivit les Hongrois et livra aux flammes le palais de leur roi Géisas. Ce prince, qui revenait des frontières de la Russie, livra bataille à l'empereur, fut vaincu, et se soumit aux conditions que Manuel voulut lui imposer.

Ce nouveau triomphe excita dans l'esprit d'Andronic une violente jalousie. Jamais homme ne cacha sous un extérieur plus séduisant une âme plus difforme. Il surpassait en éloquence, en force, en bravoure, les orateurs, les athlètes et les preux de son temps; peu de tyrans l'égalèrent en perversité, en débauche et en cruauté.

Le vice régnait alors avec scandale dans la cour d'Orient. Manuel vivait publiquement dans un commerce criminel avec Théodora sa nièce, et Andronic avec sa cousine Eudoxie, sœur de Théodora; la conformité de goûts pour la guerre et pour le plaisir établissait entre ces princes une amitié assez franche du côté de Manuel, mais perfide de la part d'Andronic. Celui-ci, suivant au sein de la débauche le fil de ses intrigues, aspirait au trône.

Cantacuzène, son beau-frère, découvrit ses projets, et parvint à exciter contre lui la méfiance de l'empereur; pour éloigner cet ambitieux on l'envoya en Cilicie; il y combattit les Turcs vaillamment, mais sans succès. Cependant Manuel, par un reste de faiblesse, l'investit des duchés de Neiss et de Castorie. On voit par là les progrès du système féodal apporté depuis peu dans l'Orient par les Latins, système qui achevait de ruiner la force de l'empire en le divisant.

Plus Andronic s'élevait, plus il inspirait de haine aux grands. Un complot

contre ses jours est formé dans son camp par les principaux officiers de l'armée. Au milieu des ombres de la nuit, ils entourent sa tente; frappée du bruit de leurs pas et de leurs armes, sa maîtresse Eudoxie le réveille et veut le déguiser en femme pour le sauver. Andronic refuse ses vêtements, qui auraient, disait-il, rendu sa fuite ou sa mort honteuse. Il s'élance de son lit, le sabre à la main, renverse les premiers qu'il rencontre, et se dérobe à leurs coups en franchissant une haie.

La corruption des mœurs avait rendu les vices, les intrigues et même les crimes si communs alors, que souvent on ne les traitait que comme des fautes légères. L'empereur se réconcilia avec Andronic, et l'ambitieux prince profita de cette indulgence pour conspirer contre lui avec le roi de Jérusalem, le sultan d'Icône, le roi de Hongrie et l'empereur Frédéric qui venait de succéder à Conrad. Assuré de leur appui, il plaça en embuscade près d'une forêt quelques Barbares chargés d'assassiner l'empereur. On découvrit le complot, et Andronic fut mis en prison.

Le roi de Hongrie, qui avait repris les armes, accepta la paix. Roger venait de mourir; son frère Guillaume continua la guerre. Michel Paléologue, envoyé en Italie par Manuel, s'empara de la ville de Bari, et remporta plusieurs avantages sur les Siciliens. Son habileté, sa bravoure, le grand nombre de villes qui se déclaraient en sa faveur, donnaient à l'empereur l'espoir de recouvrer l'Italie; mais Michel Paléologue mourut, et la fortune des Grecs changea.

Cependant Jean Ducas qui l'avait momentanément remplacé, suivit ses traces, remporta une victoire navale, et s'empara de Brindes; mais malheureusement l'empereur lui retira le commandement des troupes pour le donner au prince Alexis, fils de la célèbre Anne Comnène.

Ce jeune homme sans expérience, nourri dans les palais, étranger aux camps, se montra à l'armée plus en courtisan qu'en guerrier.

Les revers succédèrent aux triomphes, la confiance se perdit; les Italiens auxiliaires abandonnèrent les drapeaux de l'empereur. Le roi Guillaume livra une bataille aux Grecs et la gagna. Alexis, Jean l'Ange et Jean Ducas furent pris. Leurs troupes restant sans chefs et fuyant sans ordre, on les tailla en pièces. Brindes ouvrit ses portes, Bari se rendit; les barons italiens rebelles furent pendus ou mutilés; la flotte sicilienne attaqua celle des Grecs sur les côtes d'Eubée, à la vue de Négrepont, l'enfonça et brûla la plupart des bâtiments qui la composaient.

Peu de temps après, les Siciliens, maîtres de la mer, débarquèrent des troupes près de Constantinople, lancèrent des flèches dorées sur le grand palais, pillèrent à Blaquernes le jardin de l'empereur, proclamèrent, sous les remparts de Constantinople, Guillaume roi de Sicile, de la Pouille, de la Calabre, d'Aquilée, des îles de la mer Adriatique; et, après avoir ainsi insulté l'empereur au sein de sa capitale, ils retournèrent triomphants en Italie.

Manuel, furieux, écrivit à Guillaume des lettres injurieuses, le menaçant de marcher à la tête de toutes ses forces pour reconquérir l'Italie, s'il ne consentait à poser les armes.

Le roi de Sicile, plus habile ou plus modéré, opposa une modestie adroite à cette vaine jactance. Ménageant l'orgueil de l'ennemi vaincu, il lui répondit que, loin d'être irrité par un caprice de la fortune, il devait se glorifier d'avoir acquis plus de gloire qu'aucun des empereurs élevés au trône depuis Justinien. « Vous avez, lui disait-il, gagné plusieurs batailles, conquis trois cents places, » inondé l'Italie de sang; c'est assez de vengeance, laissons respirer l'humanité. » Je vous conjure, au nom de la religion, de m'accorder la paix, comme le » grand Alexis, votre aïeul, l'a donnée autrefois à Robert Guiscard. »

Ces prières et cette déférence apaisèrent soudainement les tempêtes que la vanité blessée excitait seule dans l'âme de Manuel. Il conclut avec le roi de Sicile une paix de trente ans.

Son activité, qui ne pouvait souffrir le repos, se porta ensuite vers l'Orient. Raymond, prince d'Antioche, venait d'être tué dans une bataille que lui avait livrée Noradin, sultan d'Alep. Renaud de Châtillon épousa sa veuve, protégea son fils, et croyant pouvoir profiter de la guerre entreprise par Manuel contre les Siciliens, entra en Cilicie, y prit plusieurs places et fit piller l'île de Chypre par ses vaisseaux.

L'empereur, libre de se venger, dissimula son dessein, feignit de marcher contre les Turcs, parut à l'improviste en Arménie, fit captif le roi de cette contrée, s'empara de la Cilicie, se rendit maître de Tarse et s'avança vers Antioche.

Alors Renaud, redoutant le courroux de l'empereur, vint le trouver pieds nus, lui promit fidélité, obéissance, secours et reçut de sa main un patriarche grec.

Baudouin III, roi de Jérusalem et marié à la nièce de l'empereur, s'était rendu près de lui, dans l'espoir d'obtenir les dépouilles de Renaud; mais il le trouva peu disposé à augmenter ainsi sa puissance.

Manuel entra en triomphe dans Antioche; suivant l'usage du temps, il y parut dans un tournoi, sa lance renversa deux chevaliers latins.

Il se mit ensuite en marche contre Alep; mais le sultan évita par sa soumission l'orage qui le menaçait. Il obtint la paix en rendant, sans rançon, la liberté à six mille chrétiens.

Pendant cette courte campagne, un jour que l'empereur et le roi de Jérusalem se livraient dans une forêt au plaisir de la chasse, on découvrit une embuscade de vingt-quatre Turcs qui les attendaient pour les tuer. Les princes avaient peu de suite; la terreur fut grande; l'intrépide Manuel seul, dédaignant de fuir, courut avec ses gens sur les Sarrasins et les tailla en pièces.

Le même jour Baudouin, étant tombé de cheval, se cassa le bras : Manuel, sans avoir recours à un chirurgien, le lui remit. A cette époque les princes, menant la vie de chevaliers errants, sentaient la nécessité de s'instruire dans l'art le plus nécessaire à leur carrière aventureuse.

L'empereur revint à Constantinople et y fit un court séjour.

Les Turcs ayant repris les armes, il les attaqua de tous côtés, les défit en plusieurs rencontres, et contraignit le sultan Azzeddin à lui rendre un grand nombre de places.

Cette même année (1), l'impératrice Irène mourut. Manuel, qui l'avait négligée pendant sa vie, en sentit le prix dès qu'il l'eut perdue, et honora sa vertu par de tardifs regrets.

Le sultan Azzeddin, dans l'espoir de se concilier l'appui de l'empereur contre les croisés, vint à Constantinople; la magnificence du palais, la pompe de la cour, l'éclat de l'empereur assis sur un trône d'or enrichi de pierreries, et entouré des grands et du sénat éblouirent le prince musulman, mais augmentèrent peut-être dans l'esprit des infidèles le désir de s'emparer d'une ville devenue alors le centre et le dépôt des richesses du monde.

Manuel voulait se remarier; il accepta d'abord la main d'une princesse de Tripoli. Raymond fit pour ce mariage d'énormes dépenses mais l'empereur, changeant tout à coup de dessein, épousa Marie d'Autriche (2), dont on lui avait vanté les charmes. Le comte de Tripoli, pour se venger de cet affront, arma les galères destinées précédemment à conduire sa fille à Constantinople. Cette flottille exerça d'affreux ravages dans l'Archipel et livra au pillage les côtes du Bosphore.

L'empereur eut encore d'autres guerres à soutenir contre les Hongrois; et comme Frédéric, empereur d'Allemagne, envahissait l'Italie et faisait trembler Rome, Manuel, par ses intrigues, souleva plusieurs princes contre lui.

Les historiens parlent de l'ambassade envoyée dans ce temps par le Prête-Jean à la cour de Constantinople (3) : toutes leurs versions à cet égard semblent fabuleuses ; ils le représentent comme le chef d'un peuple d'assassins, fanatisés par lui, prêts à braver la mort pour lui plaire et à porter, par son ordre, le poignard dans le sein de tous ses ennemis, quelque éloignés ou quelque puissants qu'ils fussent, sans en excepter même les plus grands monarques. Il paraît que ce prince, dont le nom effrayait alors tous les esprits, était le chef d'une petite tribu qui habitait les gorges du mont Liban, et sur laquelle il exerçait le double pouvoir de l'autorité civile et de la religion.

Manuel, après avoir pris cinquante-sept places, gagna une grande bataille, s'empara de Zeugmine, et réduisit les Hongrois à lui demander la paix. La mort de Guillaume, roi de Sicile, qui survint à cette époque (4), délivra l'empire d'un ennemi aussi habile qu'opiniâtre.

Andronic, ayant brisé deux fois ses fers, s'était sauvé en Russie ; l'empereur, connaissant ses ruses et craignant qu'il n'attirât sur lui les armes de ses nouveaux protecteurs, lui pardonna ses crimes passés et le rappela dans la capitale. Rien ne pouvait toucher le cœur, réprimer les vices, ni satisfaire l'ambition ardente de ce prince factieux : Andronic enleva audacieusement Philippa, sœur de l'impératrice, et l'emmena en Cilicie. Bravant le courroux de l'empereur, et résistant à ses ordres, il courut à Jérusalem, et là, séduisit encore Theodora, veuve du roi Baudouin.

Ce dernier scandale porta au comble le ressentiment de l'empereur; il envoya à tous ses officiers l'ordre d'arrêter Andronic et de lui crever les yeux. Mais

1158. — (2) An 1160. — (3) An 1165. — (4) An 1166.

ce prince, suivi de sa nouvelle maîtresse, prit la fuite, se réfugia en Ibérie, se rangea sous les drapeaux du sultan de Coronée, et, en faisant la guerre à l'empire, mérita la condamnation que prononcèrent les tribunaux, et l'excommunication que le patriarche lança contre lui.

Les Hongrois avaient repris les armes; l'armée impériale leur livra encore près de Zeugmine une bataille sanglante (1). L'empereur, alors malade, ne put s'y trouver : ses généraux remportèrent la victoire; mais des deux côtés on combattit avec tant d'acharnement, que les Grecs laissèrent sur le champ de bataille la moitié de leurs troupes, et que l'armée hongroise fut presque totalement détruite.

Après ce dernier triomphe, Manuel, de concert avec le roi de Jérusalem, Amaury, voulut attaquer l'Égypte et en chasser les musulmans. La force des croisés variait alors sans cesse; tantôt l'arrivée de nouveaux aventuriers d'Europe la grossissait, et tantôt leur inconstance et leur départ l'affaiblissaient. Pour remédier à cet inconvénient, la religion créa une nouvelle espèce de milice, liée à ses drapeaux par des vœux : c'étaient à la fois des moines et des chevaliers, des religieux et des guerriers; ils soignaient les malades dans les hôpitaux, portaient à la fois l'encensoir et le glaive, et ne se montraient pas moins terribles aux combats qu'humbles et pieux à l'autel.

Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple se rendirent fameux par leurs exploits, retardèrent par leur vaillance la perte de la Palestine, et, malgré la corruption qui s'introduisit bientôt parmi eux, une renommée justement acquise fit longtemps révérer ces institutions héroïques, mais bizarres, image parfaite du siècle qui les avait créées.

Ces chevaliers, et tous les soldats qu'on put rassembler, marchèrent sous les drapeaux d'Amaury, s'emparèrent de quelques villes et assiégèrent Damiette (2). Manuel leur avait envoyé un nombreux corps auxiliaire, avec une flotte sous les ordres de Conto Stéphan.

Les Arabes et les Turcs se défendaient vaillamment; mais ils auraient succombé sans la mésintelligence qui divisa les assiégeants. Après plusieurs efforts inutiles, Stéphan commande un dernier assaut. Déjà les Grecs franchissent les remparts; ils se croient certains de la victoire, lorsque tout à coup Amaury, qui avait traité en secret avec le sultan, enchaîne leur courage et leur déclare que la paix est faite.

Cette faiblesse ou cette trahison redoubla la haine des Grecs pour les croisés. Les uns revinrent en Palestine, les autres rentrèrent dans l'empire.

Le sort élevait alors au milieu des infidèles un grand homme : il se nommait Saladin. Né dans le Curdistan, de simple émir il était devenu sultan d'Égypte. Son génie, sa bravoure, sa justice et sa générosité, le rendirent à la fois l'objet de la terreur et de l'admiration des chrétiens. Bientôt sa gloire et sa puissance effacèrent celles des autres sultans; de toutes parts les Arabes et les Turcs se rangèrent sous ses drapeaux.

(1) An 1166. — (2) An 1170.

Saladin, décidé à chasser les chrétiens de l'Orient, entra en Palestine, prit Gaza et répandit l'effroi dans Jérusalem.

L'intérêt commun fit momentanément taire la haine des Latins contre les Grecs. Amaury vint lui-même à Constantinople implorer le secours de Manuel. Ce prince était alors en guerre avec les Vénitiens, dont il avait imprudemment insulté l'ambassadeur, nommé Henri Dandolo. Le danger qui menaçait la religion mit fin à cette guerre (1).

L'empereur marcha contre les Turcs, prit sur eux plusieurs villes et s'empara de Dorylée. Mais la fortune, qui jusque là avait partout couronné ses armes, l'abandonna, et la plaine de Myriocéphale devint le tombeau de sa gloire militaire (2).

Les sultans d'Alep, d'Iconium, tous les Turcs de la Perse et de la Syrie, s'y étaient rassemblés pour le combattre. Après une lutte longue et sanglante entre ces deux armées, animées d'un égal fanatisme, les Grecs plient, les Turcs triomphent; ils font de leurs ennemis un affreux carnage; tout tombe ou fuit.

Manuel seul, ayant perdu la victoire, cherche la mort. Il s'élance au milieu des Turcs : son bouclier est hérissé de flèches; son corps est couvert de blessures; les morceaux de son casque rompu s'impriment dans la peau de son crâne; abandonné, couvert de sang, il paraît encore terrible à ses ennemis; leur foule étonnée ne l'attaque qu'avec crainte; entouré de victimes immolées par son bras, il se décide enfin à fuir et s'élance sur un coursier; on le poursuit; trois Turcs intrépides l'atteignent, il les tue; dix cavaliers grecs arrivent à son secours; avec eux il enfonce, il traverse plusieurs escadrons sarrasins, et rejoint enfin les débris de son armée.

Il semblait que son courage prodigieux ne fît que retarder de quelques instants sa perte. Bientôt une armée innombrable de Turcs entoura son faible camp et remplit toutes ses tentes des flèches qu'elle y lançait. Chacun s'attendait à mourir, lorsque tout à coup le sultan, soit par admiration pour un ennemi si brave, soit par pitié pour un souverain si malheureux, lui proposa généreusement la paix.

Manuel y consentit. On le força de rendre les places qu'il avait prises, et de démolir la ville de Sublée et celle de Dorylée.

L'empereur, dans la relation qu'il écrivit de cette fatale journée, comparait son sort à celui de Romain Diogène; mais, s'il fit briller la même valeur, il ne montra pas la même vertu. Au mépris du traité signé, il laissa subsister les fortifications de Dorylée, rassembla de nouvelles forces et recommença la guerre (3).

Il battit deux fois les Turcs près du Méandre; mais ces légers succès ne purent dissiper la sombre mélancolie qui s'était emparée de son esprit depuis le désastre de Myriocéphale.

Les deux derniers actes importants de sa vie furent le mariage de sa fille

(1) An 1171. — (2) An 1176. — (3) An 1177.

avec le marquis de Montferrat (1), qu'il décora du titre de César, et celui de son fils, le jeune Alexis, qui épousa Agnès, fille du roi de France.

La mort s'approchait à grands pas de l'empereur, et cependant, trompé par des astrologues qui lui prédisaient une longue vie, il refusait de croire sa fin prochaine. Enfin l'excès de sa faiblesse dissipa son illusion; il prit l'habit de moine. Alors on espérait expier les plus grands vices en les couvrant de ce vêtement révéré et en renonçant tardivement à un monde qu'on allait quitter.

Manuel mourut le 24 septembre 1180, dans sa cinquante-huitième année; il en avait régné trente-sept. Brave soldat, mauvais prince, allié perfide, il opprima ses peuples en assignant des villes et des provinces à la solde de ses légions. Avec lui disparut la gloire des Comnène.

CHAPITRE XXXII.

ALEXIS COMNÈNE II, ANDRONIC COMNÈNE.

(An 1180.)

Régence de l'impératrice Marie. — Son amour pour le neveu de Manuel. — Intrigues et conspiration d'Andronic. — Révolte de la fille de Manuel. — Tumulte et massacre dans la ville. — Gouvernement tyrannique d'Andronic. — Mort de la fille de Manuel. — Couronnement du jeune empereur. — Jugement, condamnation et mort de l'impératrice. — Association d'Andronic à l'empire. — Mort de l'empereur. — Mariage d'Andronic et d'Agnès, veuve de l'empereur.

L'activité belliqueuse de Manuel n'avait donné à l'empire qu'un éclat apparent. Cet empire, pillé par les croisés, par les musulmans, ruiné au dedans par la corruption des mœurs, par les désordres de l'administration, par les rapines des guerriers, par l'avarice des ministres, par l'ambition des grands, menacé au dehors par les Siciliens, par les Turcs, par les Bulgares et par les Hongrois, se voyait livré, au milieu de tant d'orages, à la faiblesse d'un jeune enfant, l'empereur Alexis, dont la femme Agnès n'était âgée comme lui que de douze ans. Il fallait un homme de génie pour soutenir ce trône chancelant; on en confia la garde à une femme légère et voluptueuse.

Marie, veuve de Manuel, peu de jours avant la mort de son époux, avait

(1) An 1180.

pris l'habit de religieuse ; elle était jeune, belle, ambitieuse ; le cloître ne pouvait lui convenir : elle quitta son couvent et se chargea de la tutelle de son fils.

Marie était éprise d'un violent amour pour un neveu de Manuel, nommé Alexis, et revêtu alors de la dignité de protosébaste ; maître du cœur de l'impératrice, il le devint de l'empire.

Jusque là, cette passion ayant été couverte des ombres du mystère, les jeunes courtisans, épris des charmes de l'impératrice, les intrigants, excités par le désir de s'enrichir, les grands, enflammés par l'ambition, avaient entouré d'hommages cette princesse, qui, par une galanterie aussi adroite que coupable, favorisait les uns, encourageait les autres, et laissait quelque espoir à tous ; mais dès qu'elle se fut livrée sans réserve à l'amant qu'elle préférait, ils se réunirent tous contre elle ; le protosébaste devint l'objet de leur haine, l'impératrice de leur mépris, et le jeune empereur de leur pitié.

Alexis ne s'occupait que de jeux et de chasse ; le protosébaste aigrissait le mécontentement public par son orgueil et par ses profusions ; mais c'était hors de Constantinople que se formait l'orage qui devait le renverser.

Manuel, quelque temps avant sa mort, avait chargé d'adroits emissaires d'enlever et de lui amener la reine de Jérusalem, Théodora, réfugiée, comme nous l'avons dit, avec Andronic dans les Etats du sultan de Coronée ; ses ordres furent exécutés.

Dès qu'Andronic apprit que cette princesse était dans les mains de l'empereur, ne pouvant vivre sans elle, et brûlant de la rejoindre, il implora la clémence de Manuel. L'empereur, malgré les attentats de ce prince perfide, avait toujours conservé quelque faiblesse pour lui ; et, lorsqu'il vit son coupable neveu, aussi fourbe qu'ambitieux, prosterné au pied de son trône, versant de feintes larmes, et lui montrant une pesante chaîne dont il s'était lui-même lié, disait-il, pour expier ses crimes, il lui pardonna, et lui assigna pour residence la ville d'Œnoé, dans le Pont.

Andronic lui jura une inviolable fidélité, et promit avec serment de découvrir à lui et à son fils tous les complots tramés contre eux, et qui parviendraient à sa connaissance.

Dès qu'il fut informé, dans sa retraite, de la situation de la capitale sous le nouveau règne, il conçut l'espoir de profiter des troubles excités par la folle passion de l'impératrice et par l'orgueil tyrannique de son favori. Sous prétexte d'accomplir le serment qu'il avait fait de révéler tout ce qui lui semblerait préjudiciable au salut de l'empire, il écrivit au jeune Alexis, au patriarche Théodose et aux principaux personnages de la cour, que l'ambition du protosébaste, ainsi que la faiblesse criminelle de Marie, outrageant la majesté impériale, excitaient les justes murmures des peuples, des armées, encourageaient l'audace des ennemis de l'État, et plaçaient le trône sur le bord d'un précipice.

Le protosébaste, par sa conduite, favorisait les desseins d'Andronic ; il gouvernait l'empire en maître absolu, sacrifiait les grands à sa jalousie, le

peuple à son avidité, le trésor à ses débauches; de toutes parts on se disposait à conspirer contre lui.

La fille de Manuel, qu'on appelait aussi Marie, et dont l'époux Jean Comnène portait le titre de César, entre dans la conjuration. On forme le projet d'assassiner le favori au milieu de l'église; à l'instant de l'exécution le complot est découvert; on arrête la plupart des conjurés; leurs échafauds se dressent; leur sang va couler.

Dans ce moment la princesse Marie se sauve et court à Sainte-Sophie, en appelant le peuple à son secours: « Délivrez, disait-elle, la fille de votre empe- » reur du joug d'une marâtre et d'un indigne favori. » Le patriarche se déclare son protecteur. Le peuple prend les armes; l'impératrice lui envoie offrir le pardon de sa révolte; l'altière princesse répond « que c'est plutôt à elle à » pardonner, et qu'elle y consentira pourvu qu'on chasse le protosébaste. »

Après cette réponse audacieuse, elle voit ses forces s'accroître par un corps de troupes étrangères. La foule furieuse s'avance; trois prêtres, portant la croix, se mettent à la tête des séditieux; le palais du protosébaste est livré au pillage. Ce favori appelle les troupes campées au delà du Bosphore; elles arrivent; la guerre éclate au milieu de la capitale. Un combat s'engage auprès du palais; le César Jean, qui commandait les rebelles, est repoussé. Le patriarche ne parvient qu'après trois jours de combat à ramener la paix. L'impératrice accorde une amnistie; mais le calme ne se rétablit que momentanément.

Le protosébaste ordonne au patriarche de quitter la ville; aussitôt le tumulte recommence; tout le peuple se précipite sur les pas du pontife et le ramène en triomphe.

Andronic, informé de ces événements, voit que tout est mûr pour l'exécution de ses desseins. Il lève des troupes, et déclare qu'il s'arme pour délivrer son jeune maître, exposé à l'insolence d'un ministre pervers et d'un peuple séditieux. Ce prince, qui, pour satisfaire ses criminelles amours, avait constamment bravé les lois divines et humaines, prenait alors habilement le masque de la religion et de la vertu; le dévouement à son empereur semblait seul l'animer; il ne montrait de haine que contre l'ambition du protosébaste et contre les vices de Marie; il ne sortait de sa bouche que des maximes tirées des saintes Écritures.

S'il n'avait eu à combattre que le favori, personne n'aurait défendu ce ministre orgueilleux; mais l'impératrice-mère, par ses charmes et par ses faiblesses, avait su conserver l'affection d'un grand nombre d'amants, qui embrassèrent sa cause. Jean Ducas ferma les portes de Nicée aux troupes d'Andronic; Jean Comnène, grand-domestique d'Orient et préfet de Thrace, prit les armes contre lui. Andronic l'Ange, qui commandait une armée, vint combattre les rebelles. Il montra son incapacité en se laissant vaincre, et son inconstance en se rangeant sous les enseignes du vainqueur.

Andronic, fortifié par cette victoire et par cette défection, arrive à Chalcé-

doine; tout le peuple de la capitale court sur le rivage pour l'inviter à passer le Bosphore; mais il manquait de vaisseaux : l'amiral Conto Stéphan lui livre ceux de l'empereur; la garde déserte et le rejoint; alors le peuple et quelques Varangues arrêtent le protosébaste. Ses amis le fuient, ses flatteurs l'insultent, ses victimes se vengent, et on le traîne aux pieds d'Andronic qui lui fait crever les yeux.

Le vainqueur passe le Bosphore. Les plus affreux désordres précèdent et accompagnent l'entrée de ce nouveau Néron, qui devait bientôt surpasser les crimes de l'ancien.

Comme le protosébaste avait favorisé les Latins, la haine du peuple contre eux se change en fureur; on emprisonne les uns, on massacre les autres, on pille les biens de tous; un cardinal envoyé par le pape est décapité; sa tête est attachée à la queue d'un chien; enfin, ce qu'on aurait peine à croire si l'on oubliait que le fanatisme est plus sanguinaire que l'impiété, on vit des prêtres et des moines grecs forcer les portes d'un hôpital, et poignarder un grand nombre de chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem qui s'y trouvaient.

Les commerçants latins, qui purent gagner le port et leurs navires, se sauvèrent; ces fugitifs nombreux, altérés de vengeance, mirent à feu et à sang les îles de l'Archipel, les côtes de la Propontide, celles de l'Hellespont, ruinèrent les monastères, mutilèrent, massacrèrent les prêtres grecs, dévastèrent les côtes de Macédoine, s'emparèrent de tous les vaisseaux qu'ils rencontrèrent, remportèrent dans leur pays plus de richesses qu'on ne leur en avait enlevé, et répandirent dans l'Occident les semences d'une haine profonde, qui, vingt ans après, renversa l'empire des Grecs.

Cependant le peuple, mobile dans ses jugements, oubliait la vie passée d'Andronic, ses vices, ses conjurations, ses adultères, sa désertion chez les musulmans; se laissant égarer par la passion du moment, il ne voyait dans ce traître qu'un libérateur; mais son hypocrisie ne trompa point le patriarche; ce pontife lui dit hardiment : « Je n'ai abandonné la surveillance de mon jeune em-» pereur qu'au moment où je lui suis devenu inutile; je l'ai regardé comme » mort dès qu'Andronic s'est chargé de le protéger. »

Le patriarche était cher au peuple; Andronic n'osa le punir, mais il bannit du palais tous les hommes dont la vertu lui faisait craindre le courage. Il entoura l'empereur de ses propres gardes, ne laissa personne approcher de lui, et ne lui permit d'autre occupation que la chasse.

Dès qu'un tyran se montre, la délation règne; bientôt les places, les lieux publics, les tribunaux, les maisons particulières, furent remplis d'espions et d'accusateurs. Les parents se dénonçaient entre eux; l'amitié tremblante retenait ses épanchements; on craignait de laisser échapper une parole, un regard; tout prêtait au soupçon; l'intimité même du vainqueur était redoutable : celui qui la veille se croyait favori, se trouvait le lendemain ennemi et victime.

La jeune princesse Marie devint suspecte à Andronic par l'audace même qui avait favorisé ses succès; il la fit empoisonner.

Sa tyrannie ne s'appesantissait pourtant que sur les grands et sur les riches; il se montrait doux et populaire avec la multitude, dévot et scrupuleux avec les prêtres. Ce fut ainsi que, craint par les puissants et chéri par la populace, il affermit pour quelque temps son pouvoir.

Le sultan d'Icône avait profité de ces dissensions pour conquérir des villes et des provinces entières. Vatace, qui commandait les Grecs à Néocésarée, au lieu de combattre les Turcs, tourna ses armes contre Andronic et défit son armée; mais une mort soudaine, qui suivit de près sa victoire, la rendit inutile.

Plus le fourbe Andronic s'avançait vers le pouvoir suprême, plus il feignait de le dédaigner. Par ses ordres on couronna, dans Sainte-Sophie, le jeune empereur. Couvrant son ambition d'un voile de dévouement et d'humilité, le perfide porta lui-même à l'église, sur ses épaules, l'auguste enfant, et lui ceignit au pied des autels le diadème, comme on pare une victime avant de l'immoler.

Jugeant moins nécessaire de masquer sa haine contre l'impératrice-mère, que le peuple haïssait, il la livra aux tribunaux et la fit jeter en prison. Les juges fuyaient et se cachaient, pour éviter de juger la veuve de leur empereur. Une commission nommée par Andronic condamna Marie à la mort, et le tyran força le jeune empereur à signer l'arrêt de mort de sa mère.

Il fallait encore des complices pour faire exécuter le jugement : le fils aîné et le beau-frère d'Andronic en reçurent l'ordre, mais ils refusèrent cette part honteuse de la tyrannie; un des commandants de la garde étrangère, nommé Tripsyque, s'en chargea. On étrangla l'impératrice; son corps fut jeté dans la mer (1).

Le patriarche Théodose, indigné, quitta son siége. Andronic, par un raffinement de vengeance, fit détruire tous les portraits qui rappelaient la beauté de la veuve de Manuel, sa victime : il ne laissa subsister d'elle qu'une statue que, d'après ses ordres, on défigura par des rides pour la vieillir.

Le sénat, excité par les émissaires secrets du tyran, pressa le jeune empereur d'associer Andronic à l'empire, pour le défendre des ennemis intérieurs et extérieurs de l'État. Alexis n'avait pas de volonté; Andronic reçut le titre d'Auguste, feignit de le refuser, et se laissa traîner à Sainte-Sophie, où on le couronna.

Là, il jura sur l'Évangile de ne prendre le sceptre que pour aider son cousin Alexis à le porter. La nuit suivante, trois soldats forcent l'appartement du jeune empereur, l'étranglent et portent son corps à Andronic, qui, le frappant avec son pied, s'écrie : « Ton père fut un perfide, ta mère une prostituée, et » toi un lâche. »

On porta le corps de cette innocente victime sur une barque remplie d'une troupe de musiciens; les flots lui servirent de sépulture. Agnès, sa veuve, fille d'un roi de France, se vit contrainte d'épouser Andronic, vieillard débauché, meurtrier de son époux. Les évêques rassemblés en synode lui vendirent

(1) An 1183.

leurs consciences et l'absolution. Tels furent les degrés par lesquels ce monstre, plus méprisable et plus odieux que Caligula, monta sur le trône de Constantin.

CHAPITRE XXXIII.

ANDRONIC.

(An 1183.)

Succès d'Andronic à Nicée. — Isaac Comnène est proclamé roi de Chypre. — Retour d'Andronic à Constantinople. — Sa tyrannie et ses terreurs. — Guerre avec Guillaume II, roi de Sicile. — Défaite de l'armée grecque. — Alliance entre Andronic et le sultan. — Proscriptions d'Andronic. — Révolte occasionée par une méprise. — Isaac l'Ange est proclamé empereur. — Fuite et arrestation d'Andronic. — Son horrible mutilation et sa mort.

Andronic, par des jeux, par des spectacles, s'efforça quelque temps de distraire le peuple de l'horreur que lui inspiraient tant de crimes; il marcha ensuite contre Nicée. Cantacuzène, qui la défendait vaillamment, fit une sortie, enfonça d'abord les assiégeants; mais, s'élançant ensuite avec trop d'ardeur contre le tyran, il fut renversé, pris et envoyé au supplice. Isaac l'Ange, qui le remplaça, n'osa prolonger sa défense; il capitula. Cette lâcheté le sauva; Andronic le laissa vivre par mépris.

Théodore l'Ange était enfermé dans Pruse; l'empereur prit cette ville d'assaut. Là, il se rassasia de carnage et passa tout au fil de l'épée. Le courage de Théodore fut puni par la perte de la vue. Ce fut sous le règne d'Andronic que les Grecs perdirent l'île de Chypre. Isaac Comnène, fuyant la tyrannie, y chercha un asile et y trouva une couronne : les habitants le proclamèrent roi, et il sut maintenir son indépendance.

L'empereur revint dans la capitale : comme un tel homme ne pouvait prétendre ni à l'affection, ni à l'estime, il ne s'occupa qu'à forcer au silence par la crainte, et à l'obeissance par les supplices. Mais, en augmentant la haine, il accrut ses périls; la terreur qu'il inspirait réagissait sur son âme. Bientôt il n'osa plus se montrer ni dans le cirque ni dans les camps.

Quelques musiciens, quelques comédiennes étaient seuls admis dans l'intérieur de son palais; la nuit il ne se confiait, pour la garde de sa personne,

qu'à la férocité d'un dogue énorme et monstrueux, accoutumé à combattre les lions.

Ce tyran, opprobre de la nature, parodiant horriblement le mot célèbre de Titus, prétendait avoir *perdu une journée* quand il se couchait sans avoir condamné quelqu'un à la mort ou à la mutilation.

Son règne était celui de l'épouvante : chaque citoyen tremblait dans ses foyers; aucun ne comptait sur le lendemain. Cependant sa ruine se préparait; tous les princes de l'Europe, et surtout le roi de Sicile, Guillaume II, étaient animés du désir de punir les Grecs de leur perfidie et du massacre des Latins. Alexis Comnène, neveu de Manuel, échappé au poignard d'Andronic, vint implorer leur secours, enflammer leurs ressentiments et les exciter à la vengeance.

Guillaume prit les armes, débarqua en Illyrie, se rendit maître de Durazzo et s'empara de Thessalonique; l'armée grecque fut battue, se replia sur Amphipolis et ne put la défendre.

Andronic chercha des alliés parmi les infidèles; lié autrefois, dans ses voyages, avec le Curde Saladin, devenu sultan d'Égypte, de Damas, d'Alep et de la Mésopotamie, il conclut une alliance avec ce prince (1).

Par ce traité, qui justifiait la haine des chrétiens d'Occident, le sultan devait conquérir et demeurer maître de Jérusalem et de toute la côte jusqu'à Ascalon, comme vassal de l'empire; de son côté, Saladin promettait l'appui de ses forces à Andronic, pour l'aider à s'emparer d'Icône et de la Cilicie jusqu'à Antioche.

Les plus grands ennemis de l'empereur étaient ses sujets. En multipliant ses victimes, sa terreur augmentait comme sa férocité.

De toutes les passions, la peur est celle qui égare le plus la raison. La foule des infortunés de tout rang qui remplissaient les prisons lui semblait une armée menaçante; il publia un édit pour les condamner tous à la mort. Jamais, dans les annales sanglantes des peuples, on ne vit une plus vaste liste de proscriptions. Manuel, son fils aîné, reçut l'ordre de la signer; il présenta sa tête au tyran, et lui refusa sa main.

Hagiochristophorite, ministre odieux des cruautés d'Andronic, le pressait de mettre Isaac l'Ange sur la liste fatale (2); l'empereur, le croyant peu à craindre, voulut l'épargner; l'indigne favori, dépassant le tyran dans ses fureurs, prend sur lui d'arrêter Isaac; il court dans sa maison avec des soldats. Ce prince, à leur approche, trouve dans son désespoir un courage qu'il n'avait jamais connu; d'un coup de sabre il fend la tête du vil favori, épouvante les satellites, et, dans l'ivresse de ce succès inespéré, court à Sainte-Sophie, en s'écriant : « A moi, citoyens, j'ai tué le diable! »

Par un bonheur étrange, ces mots, mal compris, font croire à la multitude que le tyran est mort; tout le peuple, tous les grands, tous ceux qui tremblaient à chaque instant pour leurs jours, accourent et entourent l'église.

(1) An 1185. — (2) Même année.

Andronic s'amusait alors à chasser au delà du Bosphore. Informé de cet événement, il revient; vainement il veut apaiser le tumulte, vainement il parle de paix et d'amnistie; l'indignation l'écoute, la rage lui répond; les séditieux s'animent, s'encouragent, forcent les prisons, arment les captifs et frappent tous les lâches qui veulent rester neutres.

Au milieu de ce désordre une voix proclame Isaac empereur; soudain ce cri répété devient général. Le sacristain prend sur l'autel la couronne d'or déposée dans l'église par le grand Constantin; il en décore la tête d'Isaac. Dans ce moment un des chevaux d'Andronic, couvert de pourpre et d'or, s'échappe; le peuple s'en empare, Isaac le monte et marche au palais.

Andronic, sans appui, sans espoir, propose humblement d'abdiquer en faveur de son fils Manuel. Un cri de fureur est la seule réponse de la multitude; elle enfonce les portes du palais. Andronic, déguisé, s'embarque avec sa femme et une courtisane pour se sauver dans la Tauride; mais, à l'entrée du Pont-Euxin, il est arrêté et conduit aux pieds d'Isaac, qui le livre enchaîné aux outrages du peuple.

On eût dit alors que l'âme féroce de ce monstre versait sa rage dans celle de tous les citoyens. Les uns lui meurtrissent les joues, les autres lui arrachent la barbe et lui font sauter les dents; quelques femmes, outragées ou devenues veuves par ses crimes, accourent échevelées, le mutilent avec barbarie, et lui coupent la main droite, qu'on pend devant lui à un gibet.

La lassitude du peuple bourreau accorde une horrible trêve à sa victime; on le laisse deux jours sans nourriture dans un cachot. Le troisième, après lui avoir arraché un œil, il est habillé en esclave, promené dans les rues sur un chameau et conduit au cirque, où on l'attache par les pieds à une potence. Là, une femme publique lui jette sur le corps une chaudière d'eau bouillante.

Pendant ce long et terrible supplice, Andronic ne faisait entendre que ces paroles : « Seigneur, pourquoi froissez-vous encore un roseau déjà brisé? » Enfin un soldat, qui montra seul alors quelque humanité, vint terminer ses tourments en lui enfonçant son glaive par la gorge jusqu'aux entrailles.

La multitude déchira ses images, renversa ses statues, et jeta son corps dans le souterrain du cirque, tombeau des bêtes féroces. Tout ce qui pouvait rappeler son nom fut détruit; mais on n'effacera jamais des annales de l'histoire le souvenir odieux de sa tyrannie.

CHAPITRE XXXIV.

ISAAC L'ANGE.

(An 1143.)

Portrait d'Isaac l'Ange. — Régence et mort de son oncle. — Exploits de Branas. — Captivité du général Alduin. — Prétentions de Branas au trône. — Son peu de succès. — Perte de la flotte grecque. — Guerre avec les Valaques et les Bulgares. — Défaite et mort de Cantacuzène. — Succès de Branas, proclamé empereur. — Sa marche sur Constantinople. — Son combat avec Conrad et sa mort. — Prise de Jérusalem par Saladin. — Nouvelle croisade commandée par Frédéric Barberousse. — Mort de Barberousse et de son fils. — Retour désastreux de cette croisade. — Départ de Richard Cœur-de-Lion pour la Terre-Sainte. — Révolte d'un imposteur en Orient. — Lâcheté d'Isaac. — Conspiration d'Alexis contre son frère. — Captivité d'Isaac. — Fuite de son fils Alexis.

Ce fut Alexis Comnène qui fit la fortune de la famille de l'Ange, jusque là obscure. Isaac avait trente ans lorsqu'il parvint au trône. Il aimait le faste, les femmes, le cirque, la chasse, les spectacles, et se livrait à tous les plaisirs qui font perdre le temps et les empires. Il altéra les monnaies, augmenta les impôts et vendit les magistratures; avide d'argent, prodigue de ses revenus, également facile à irriter et à calmer, on ne l'aima que parce qu'il remplaçait Andronic.

Son oncle, Théodore Castamonite, gouverna l'empire sous son nom. Ce ministre, enivré de sa grandeur, porta la vanité jusqu'au délire ; son élévation imprévue égara sa raison : il mourut insensé. L'empereur lui donna pour successeur un jeune homme à peine sorti de l'enfance, que les Grecs comparaient à ce faible poisson, inséparable du requin, et qu'on appelle son pilote.

Isaac écrivit au général Alduin, qui commandait l'armée des Siciliens, une lettre menaçante. Alduin, dans sa réponse, l'injuria, le traitant de prince fainéant, qui n'avait jamais porté la cuirasse, et que le sort avait élevé au trône comme le vent y jette la poussière.

Isaac confia le commandement des troupes à Branas. Ce guerrier habile releva momentanément l'honneur des armes grecques. Il livra bataille aux ennemis près de Mosynope, remporta la victoire et prit la ville.

Les Siciliens demandèrent la paix. Tandis que les plénipotentiaires négociaient, Branas tombe à l'improviste sur leurs troupes, les épouvante, les disperse, et s'empare de leur camp. Les uns sont tués par le fer, les autres sont noyés dans le fleuve; le reste s'embarque précipitamment.

Alduin, en voulant rallier ses soldats, est pris. Alexis Comnène, qui avait excité le roi de Sicile à la guerre, et qui concevait déjà l'espoir de régner, chercha vainement son salut dans la fuite : il fut atteint, arrêté ; et selon la coutume barbare de ce temps, on lui creva les yeux.

Les débris de l'armée sicilienne retournèrent en Italie, laissant sur le champ de bataille dix mille hommes tués et quatre mille prisonniers.

Lorsqu'Alduin, captif, parut enchaîné devant le trône de l'empereur, Isaac, irrité de sa lettre insolente, l'accabla de reproches et le menaça de la mort; mais Alduin, qui connaissait l'extrême vanité de ce prince, le désarma en le flattant.

« Auguste empereur, lui dit-il, j'avoue mon crime; j'ai mérité la mort. Vous » combattre, c'est combattre le Ciel même; je tiens peu à la vie; mais ce » que je regrette en mourant, c'est de m'être convaincu trop tard qu'Isaac » est le plus puissant, le plus habile et le plus invincible monarque de l'univers. »

Moins on mérite la louange, plus elle enivre. L'empereur, incapable de voir qu'une telle flatterie ressemblait par son ironie à une nouvelle insulte, passa subitement du courroux à la joie, de la haine à l'amitié. Il brisa les fers d'Alduin, le combla d'honneurs ; et, dans les transports de sa vanité satisfaite, il jura solennellement de ne jamais tuer ni mutiler aucun coupable, eût-il même conspiré contre sa puissance et contre sa vie.

Le même orgueil qui l'avait rendu clément pour son ennemi Alduin, le rendit jaloux de son général Branas. Celui-ci, croyant que l'asile le plus sûr pour lui serait le trône, et que les peuples, épris de sa gloire, l'y porteraient sans obstacles, rassemble et harangue la multitude : « Citoyens, s'écrie-t-il, l'empe» reur veut me punir de vous avoir sauvés, et d'avoir gagné pour lui trois » batailles : détrônez cet ingrat, dont l'incapacité peut vous perdre, et donnez » le sceptre à des mains dignes de le porter. » Le silence général du peuple déconcerte l'ambitieux ; il se retire confus, et le faible Isaac, tremblant encore de son audace, apaisa par de nouvelles dignités le téméraire dont il avait voulu récemment punir les services et abaisser la gloire.

Le sultan d'Icône avait pris les armes ; on n'osait le forcer à la paix par la victoire, on le désarma par un tribut.

L'odieuse tyrannie que Comnène exerçait sur les habitants de Chypre fit espérer à l'empereur qu'il pourrait reprendre cette île. Mais les généraux Conto Stéphan et Vatace manquèrent cette expédition : ils furent vaincus et tués ; la flotte grecque, battue par les Cypriotes, périt dans une tempête.

Isaac, insatiable d'argent, écrasa par de lourds impôts la Valachie et la Bulgarie, dans le dessein de rendre plus magnifiques ses noces avec Marguerite,

fille de Béla, roi de Hongrie. Les Valaques et les Bulgares, indignés de voir leurs maisons au pillage et leurs troupeaux enlevés, se révoltèrent. Deux de leurs princes, Pierre et Azan, autrefois insultés par le sébastocrator, oncle d'Isaac, se mettent à la tête des rebelles; ils dévastent la Thrace. Une armée impériale marche contre eux sous les ordres de Cantacuzène à qui Andronic avait fait crever les yeux; car le despotisme, qui se joue de la raison et des hommes, se plaît aux choix les plus bizarres.

Cantacuzène, après un combat opiniâtre, n'écoutant aucun conseil, ne veut point croire que la victoire lui échappe; en vain on l'avertit qu'une de ses ailes est tournée, son centre enfoncé; il poursuit toujours sa marche, vole presque seul au-devant du péril qu'il ne pouvait voir, et complète sa défaite par sa mort.

Branas rassemble ses débris, répare ses fautes, reprend l'offensive, met en fuite les ennemis, et, fier de ce nouveau triomphe, soulève ses troupes qui le proclament empereur.

Un grand nombre de guerriers latins se rangent sous ses drapeaux; il s'avance avec eux sous les remparts de Constantinople. Isaac tremblait à son approche; mais le peuple, qui haïssait l'orgueil et la dureté du caractère de Branas, prend tout entier les armes pour défendre la capitale. Les murs sont hérissés de guerriers ardents, qui lancent sur les assaillants une grêle de pierres et de traits.

La flotte de Branas, vivement attaquée, est consumée par le feu grégeois. Conrad, marquis de Montferrat, beau-frère de l'empereur, reçoit le titre de César et le commandement des troupes. Ne se bornant pas à une timide défense, il sort de la ville et livre bataille à l'ennemi.

Au milieu de la mêlée, Branas s'élance sur lui et le blesse à l'épaule; Conrad le renverse d'un coup de lance. Branas alors demande quartier. « Ne crains rien, » lui dit son inflexible vainqueur, il ne t'en coûtera que la tête. » Et dans l'instant elle fut séparée de son corps.

L'armée rebelle posa les armes. L'empereur s'attribua ridiculement la victoire, et, passant subitement d'une lâche terreur aux transports d'une joie barbare, il se fit apporter, dans un festin, la tête de Branas qu'il accabla d'outrages.

En voyant cette tête sanglante, les braves guerriers rougirent de honte; les courtisans, qui n'avaient point combattu, la percèrent de flèches. Hérissée de leurs dards, elle fut envoyée à la veuve de cet infortuné général.

Isaac avait publié une amnistie en faveur des rebelles; mais le peuple de Constantinople, méprisant ses ordres, se répandit dans la campagne, et livra au pillage les terres et les maisons de tous ceux qui avaient pris le parti de Branas (1).

L'empereur, qui se croyait invincible parce qu'un autre avait vaincu pour lui, parut enfin dans son camp, et marcha contre les Bulgares; mais ceux-ci

(1) An 1187.

combattant à la manière des Parthes, le fuyant quand il avançait, le harcelant quand il se retirait, lui laissèrent épuiser sans résultat ses forces et son trésor.

Conrad dégoûté d'un maître toujours sévère contre les généraux battus, toujours jaloux des généraux heureux, partit pour la Palestine, et se distingua par son courage à la bataille de Tibériade.

Après cette journée désastreuse, qui enleva la Terre-Sainte aux chrétiens, il se jeta dans la ville de Tyr, la sauva, et contraignit par son opiniâtreté Saladin à en lever le siége.

Ce fut là le terme de sa gloire; il avait trop peu de forces pour arrêter dans sa course ce redoutable sultan, qui bientôt s'empara d'Acre, de Barut, de Sidon, d'Ascalon, assiégea Jérusalem et s'en rendit maître en dix jours.

Sibylle, fille d'Amaury, sœur de Baudouin IV et mère de Baudouin V, avait transmis la couronne de Jérusalem à Gui de Lusignan qui tomba dans la captivité; elle mourut deux ans après la prise de la cité sainte.

Sa sœur Isabelle se revêtit du titre de reine; elle était mariée avec le connétable Humphroi de Thoron; mais, au mépris de ce lien sacré, Conrad l'enleva, l'épousa, et se para du vain nom de roi de Jérusalem. Par la suite sa fille Marie porta ses prétentions dans la maison de Jean de Brienne, comte de la Marche, qui devint son époux.

Conrad, échappé aux dangers de la guerre, périt sous le poignard d'un assassin envoyé par ce redoutable prince du Liban que les croisés appelaient le Vieux de la montagne, personnage presque fabuleux, nouveau Polyphême, dont les récits du temps, dictés par la terreur, se plaisaient à grossir la puissance et la renommee.

La chute de Jérusalem retentit dans tout l'Occident. Le pape Urbain III mourut de douleur en apprenant cette nouvelle. Grégoire VIII et Clément III appelèrent aux armes tous les princes chrétiens. Philippe-Auguste, roi de France, Henri, roi d'Angleterre, et son fils Richard, jurèrent de venger l'honneur et la religion blessés; mais la guerre que se faisaient alors ces deux monarques retarda l'effet de leurs promesses; Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, fut le premier des chefs de cette troisième croisade qui partit pour la Palestine; il demanda au roi de Hongrie, Béla, et à l'empereur Isaac, la permission de traverser leurs États (1).

Jean Ducas, chancelier de l'empire grec, vint le trouver en Allemagne, chargé par Isaac de lui promettre des vivres et des secours. Mais la mauvaise foi est inséparable de la faiblesse, et l'empereur grec, lié, comme il le prétendait, par la reconnaissance, et dans la réalité par la crainte, avec Saladin, était peu disposé à combattre ce redoutable sultan. Il est vrai qu'autrefois Saladin avait tiré de captivité son frère Alexis; mais on verra bientôt que ce frère était le plus dangereux ennemi de l'empereur.

Barberousse, maintenant une discipline sévère dans son armée, la conduisit

(1) An 1189.

jusqu'à Belgrade, sans qu'aucun obstacle arrêtât sa marche; mais, dès qu'il entra sur les terres de l'empire d'Orient, il se vit entouré d'ennemis.

Cantacuzène le laissait souvent manquer de vivres, et des troupes de brigands, apostées par les Grecs, massacraient tous les Allemands qui s'éloignaient des colonnes. Barberousse s'en plaignit inutilement; il ne reçut que des réponses évasives, dont la forme même blessait sa fierté.

Isaac, prétendant toujours conserver le titre d'empereur des Romains, ne donnait à Frédéric dans ses lettres que celui de roi d'Allemagne. Cette prétention, la différence des cultes et des mœurs, la jalousie de gloire, et la crainte excitée par l'ambition des croisés, aigrissaient sans cesse la vieille haine des Grecs contre les Latins.

Plus Barberousse s'avançait, moins les esprits se rapprochaient. Isaac accueillit avec honneur les ambassadeurs de Saladin; en même temps il parlait d'un ton menaçant à ceux de Frederic, exigeant d'eux le serment de céder à l'empire la moitié des conquêtes que les croisés pourraient faire sur les Turcs. Bientôt aux hostilités désavouées succéda une guerre ouverte.

Frédéric, toujours harcelé par les Valaques, par d'autres Barbares, et secouru par les Bulgares, fut à peine arrivé à Philippopolis, qu'il vit une armée grecque s'avancer à sa rencontre. Camise, grand-domestique d'Orient, la commandait. Ce général, ayant reçu l'ordre de combattre les Allemands, leur livra bataille et fut entièrement défait.

Frédéric, vainqueur, traversa la Thrace, méprisant la perfidie des Grecs, qui, n'osant plus le combattre et cherchant toujours à le faire périr, empoisonnaient sur sa route les fontaines et les ruisseaux.

A l'approche du péril, l'orgueil d'Isaac se change en terreur; il s'efforce bassement de désarmer le courroux de son ennemi, et lui envoie en otages quatorze princes de sa famille. Frédéric dédaigne un si lâche adversaire; il ne veut ni le voir ni se venger de lui. Son armée traverse l'Hellespont, et il se trouve encore en Asie environné d'assassins.

Les Grecs enlevaient partout sur son passage les grains et les troupeaux : les Allemands furieux voulaient prendre et piller Philadelphie. Frédéric contint leur ressentiment : « Vous ne vous êtes point, dit-il, armés contre les chré-
» tiens; nos glaives consacrés à Dieu ne doivent frapper que les infi-
» dèles. »

Laodicée fut la seule ville de l'empire qui le reçut non en ennemi, mais en allié. Azzeddin, sultan d'Icône, avait promis à Barberousse de combattre avec lui Saladin; mais son fils le détrôna, et ce nouveau sultan déclara la guerre aux Allemands. Frederic lui livra bataille à Philomélium, le vainquit et s'empara d'Icône.

Bravant la chaleur du climat, la privation des vivres, la difficulté des lieux, les artifices de ses alliés, le courage de ses ennemis, Barberousse traversa l'Asie avec la rapidité d'Alexandre; mais la mort termina près de Séleucie sa glorieuse carrière. La fraîcheur des eaux du fleuve Salef, dans lequel il se baigna, lui fut encore plus funeste que celle du Cydnus ne l'avait été au

héros macédonien ; il se vit comme lui saisi d'une fièvre ardente, et ne trouva point de Philippe pour le guérir.

Son fils, le duc de Souabe, entra dans Antioche, prit Barut d'assaut, joignit ses drapeaux à ceux de Gui de Lusignan, qui assiégeait alors Saint-Jean-d'Acre, et mourut sous les remparts de cette ville.

Les Allemands, privés de chefs, s'embarquèrent ; une moitié de cette nombreuse armée avait péri, l'autre revint en Europe couverte de blessures ; glorieux et triste monument de la valeur des Latins et de la désastreuse folie des croisades !

La même année, Richard Cœur-de-Lion, qui venait de remplacer son père sur le trône d'Angleterre, traversa la France et s'embarqua dans le port de Marseille pour la Terre-Sainte (1). Arrivé près des côtes de Chypre, il y fut insulté par le tyran qui gouvernait cette île ; Isaac Comnène fit prendre et piller par ses vaisseaux quelques bâtiments anglais. La vengeance de Richard fut prompte et terrible ; il battit les Cypriotes, s'empara de leur capitale, fit lier le tyran avec des chaînes d'argent, et donna son royaume à Gui de Lusignan.

Cette nouvelle monarchie latine se maintint trois siècles sous dix-sept rois. Les Vénitiens ensuite s'en emparèrent, et en furent depuis chassés par les Turcs.

Tandis que les guerriers de l'Occident cherchaient vainement à ravir de nouveau le saint sépulcre aux infidèles, l'empereur d'Orient, trop faible pour prendre part à ces sanglants combats, voyait son trône chancelant menacé de toutes parts. Un imposteur, se disant le fils de Manuel, osa prendre le diadème. Alexis, frère de l'empereur, envoyé contre le rebelle, en triompha sans le combattre : l'aumônier de l'usurpateur lui coupa la gorge, et envoya sa tête à Alexis.

Isaac, à la tête de son armée, marcha contre les Bulgares et les Valaques, et leur livra bataille ; mais, au milieu de la mêlée, ayant perdu son casque, il prit la fuite, et, par ce honteux exemple, décida la retraite de ses troupes.

L'année suivante, il osa de nouveau reparaître dans son camp. Son frère Alexis, secondé par les principaux officiers de l'armée, résolut d'arracher le sceptre à ses faibles mains.

Au moment où l'empereur se livrait au plaisir de la chasse, Théodore Branas, Georges Paléologue, Michel Cantacuzène et d'autres généraux entourent tumultueusement Alexis, triomphent de sa feinte résistance, l'entraînent dans la tente impériale, et le proclament empereur.

Isaac, informé de cette conspiration, accourt ; mais il trouve ses courtisans, ses ministres, l'armée entière, soulevés contre lui : tournant bride alors avec promptitude, il échappe à leur fureur par la rapidité de sa fuite, se sauve et arrive à Stagyre en Macédoine ; là, au mépris des droits les plus saints, il fut arrêté par son hôte qui le conduisit à Constantinople. Son impitoyable frère

(1) An 1189

lui fit crever les yeux et l'enferma dans une étroite prison. Il était alors dans la quarantième année de sa vie, et dans la dixième de son règne. Son fils, nommé Alexis, âgé de douze ans, prit la fuite et chercha un refuge en Italie (1).

CHAPITRE XXXV.

ALEXIS III.

(An 1195.)

Prodigalités d'Alexis III. — Soulèvement du peuple. — Fermeté d'Euphrosine, femme d'Alexis. — Nouvelle croisade allemande. — Son peu de succès. — Soumission d'Alexis à l'empereur d'Allemagne. — Disgrâce d'Euphrosine. — Sa réconciliation avec Alexis. — Mépris public pour elle. — Révolte du peuple. — Nouvelle croisade contre les Grecs et les Turcs. — Montferrat est élu chef de cette croisade. — Hostilités des croisés dirigées contre l'empereur. — Le jeune Alexis est reconnu Auguste par les croisés. — Marche des croisés sur Constantinople. — Ambassade d'Alexis aux croisés. — Succès des croisés sur l'empereur. — Investissement de Constantinople. — Siége de cette ville. — Bravoure du doge Dandolo. — Lâche fuite d'Alexis. — Captivité d'Euphrosine. — Délivrance de l'aveugle Isaac. — Rétablissement d'Isaac et de son fils sur le trône.

Alexis l'Ange, parvenu au trône par un crime atroce, ne pouvait prétendre ni à l'estime ni à l'affection publiques. Incapable de les mériter, il espera les acheter; son trésor fut ouvert et prodigué sans mesure. Aucune demande n'était écartée, même les plus inconsidérées; au lieu d'affermir sa couronne, ses inconcevables profusions la rendirent plus chancelante. Bientôt il ne lui resta plus d'argent pour payer ses soldats, et la Thrace fut livrée aux ravages des Barbares.

Le peuple, alors soulevé, éclata en murmures, qui se changèrent promptement en sédition ouverte. Partout on s'écriait : « Plus de Comnène! c'est » une famille abâtardie qui ne nous donne que des tyrans! Plus d'Ange! » c'est une race stérile, qui ne produit que des avortons! »

Dans ce tumulte les factions proclament empereur Conto Stéphan. Les soldats semblaient indécis, le clergé hésitait, les autorités restaient muettes, l'empereur se croyait perdu; sa femme Euphrosine seule le sauva par son courage, et se montra hardiment au peuple, à la tête de la garde étrangère; par ses ordres, Conto Stéphan fut arrêté et jeté dans un cachot. Euphrosine,

(1) An 1195.

digne d'éloges si elle eût été chaste, unissait l'esprit à la beauté, la prudence à l'audace. Elle régna plus que son époux : ses intrigues divisèrent et séduisirent les grands, ses libéralités apaisèrent l'humeur du sénat, le mécontentement du peuple, et firent taire les consciences du clergé. Le patriarche couronna le fratricide Alexis.

Dans cette même année, un quatrième débordement de croisés allemands vint encore en Asie chercher des palmes et trouver des tombeaux. Alexis leur fournit des vaisseaux; ils débarquèrent au port d'Antioche, et ne déployèrent contre les infidèles, trop nombreux, qu'un courage inutile.

L'empereur d'Allemagne, Henri VI, qui devait commander cette croisade, ne put exécuter son dessein; il mourut à Messine, après avoir détrôné en Italie, la race normande de Tancrède, dont la puissance avait duré deux siècles.

L'empereur d'Orient, étant enfin parvenu à rassembler une armée, l'envoya contre les Bulgares qui la taillèrent en pièces. Si ces Barbares étaient restés unis, ils auraient renversé Constantinople, comme les Goths et les Lombards avaient détruit Rome; leur division sauva l'empire.

Azan, vainqueur des Grecs, tomba sous le poignard d'un de ses sujets; son frere Pierre lui succéda, et éprouva le même sort; le troisième de ces princes, Joannice, fut détourné de la guerre par la nécessité de s'occuper de ces troubles intérieurs.

Les Grecs portèrent ensuite leurs armes contre les Turcs; mais sans succès. Depuis l'expédition de Frédéric, les Allemands conservaient une violente haine contre les Grecs. Le nouvel empereur d'Allemagne exigeait hautement des réparations et des indemnités pour tant d'outrages; Alexis lui répondit d'abord avec une fierté que l'approche du péril fit tomber : il désarma lâchement le courroux de son ennemi en lui payant un tribut.

Les princes d'Orient, corrompus et amollis, brillaient plus dans ce temps par l'or que par le fer. Alexis, à la fois vain et faible, reçut avec faste les ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne; et, espérant les étonner par ce puéril éclat, il voulut savoir ce qu'ils pensaient de sa cour. « Elle nous plaît, répon» dirent-ils, comme un parterre de fleurs; mais que peuvent faire les hommes » de ces frivoles parures et de ces bijoux? Dans notre pays on ne les donne » qu'aux femmes. Pour nous, nous ne faisons cas que du fer; c'est lui qui » taille l'or, les pierreries et qui gagne les batailles. »

Tous les Grecs se montraient indignés de la lâcheté de leur prince, et sa faiblesse semblait contagieuse; car son armée navale se laissa battre par des pirates.

Euphrosine, méprisant trop ouvertement son timide époux, se livrait sans aucun ménagement à des plaisirs criminels; quelques grands, jaloux de son crédit, apprirent à l'empereur que par une folle passion elle déshonorait son trône et son lit. Alexis irrité la dépouilla de la pourpre, la chassa de son palais, et fit trancher la tête à Vatace, son amant. Mais, au bout de quelques mois, les ennemis d'Euphrosine s'aperçurent que sa disgrâce ne les rendait pas plus libres, et ne faisait qu'accroître le pouvoir d'un favori nommé Constantin

le Mésopotamite, qui leur était odieux; ils réussirent par une nouvelle intrigue à réconcilier l'empereur avec sa femme; la disgrâce du ministre servit de sceau à cette réconciliation.

Alexis avait honteusement consenti à payer un tribut pour éviter la guerre; ce prince bizarre prit les armes pour un sujet frivole. Saladin lui envoya deux chevaux arabes, le sultan d'Icône s'en empara; tel fut le léger motif d'une guerre qui coûta beaucoup de sang sans rapporter aucun avantage.

Peu de temps après, un guerrier nommé Chyrse, qui était puissant en Macédoine, la souleva et voulut s'y rendre indépendant. Alexis, prompt à tirer le glaive et à le quitter, perdit courage après de faibles efforts, et acheta la soumission du rebelle en lui donnant une princesse de son sang pour femme avec deux villes en apanage.

Sa fille Anne fut mieux mariée; elle épousa Théodore Lascaris qui, après la prise de Constantinople, sauva les débris de l'empire d'Orient.

Euphrosine, passant de l'amour à la superstition, se livra aux erreurs de la magie. Le peuple, qui la méprisait, mais qui craignait sa tyrannie, dressait des oiseaux auxquels on apprenait à répéter contre elle des mots sanglants; on les lâchait ensuite, et les Grecs malins faisaient ainsi voler dans toute la ville des épigrammes impunies.

Le mécontentement général de l'empire disposait tous les esprits à la révolte : le peuple osa encore proclamer empereur, dans l'église de Sainte-Sophie, Jean Comnène, dit le Gros; mais la garde étrangère réprima cette sédition et coupa la tête au rebelle.

Dans le même temps Alexis reçut un sanglant affront. Étienne, roi de Servie, avait épousé Eudocie, fille de l'empereur d'Orient; il s'en dégoûta, la chassa de ses États, et la renvoya, dans sa patrie, couverte de haillons : Alexis lui ouvrit ses bras, mais n'osa la venger.

On est promptement tenté de renverser un monarque qu'on méprise : l'orage qui depuis longtemps menaçait la Grèce ne tarda pas à éclater. Les princes d'Occident se rassemblèrent, s'armèrent contre l'indigne successeur de Constantin; et dans l'année 1202 on vit se former la cinquième croisade qui, menaçante pour les infidèles, ne fut réellement funeste qu'aux Grecs.

Il ne restait plus aux chrétiens, de leurs conquêtes, qu'Antioche, Tripoli, Tyr et Saint-Jean-d'Acre; Jérusalem avait été prise par Saladin en 1187; le pape Innocent III, à la nouvelle de ce triomphe des infidèles, chargea Foulques, curé de Neuilly, dont on vantait le zèle et l'éloquence, de marcher sur les traces de Pierre-l'Ermite et de saint Bernard.

A la cause sacrée de la religion se joignait un motif tout-puissant sur les chevaliers français, le devoir de venger l'affront fait à l'honneur de leurs armes.

Foulques prêcha et enflamma de nouveau tous les esprits; cependant ses efforts pour rétablir la paix entre les rois de France et d'Angleterre n'eurent pas un entier succès; il ne put obtenir d'eux que la conclusion d'une trêve de cinq ans.

Le pape s'était aussi adressé à l'empereur Alexis pour le presser de join-

dre ses forces à celles des croisés. Ce monarque, qui redoutait et haïssait plus les Latins que les Turcs, répondit « que le moment marqué par le Ciel » pour la délivrance de la Palestine n'était pas encore arrivé, et que d'ail- » leurs il ne pouvait regarder comme alliés les croisés, tant qu'ils ne lui » rendraient pas l'île de Chypre enlevée par eux à l'empire. »

On préludait alors aux grandes entreprises par les tournois, image de la guerre; là, tous les guerriers, émules de gloire, déployaient leur adresse, faisaient briller leur vaillance, mesuraient leurs forces et s'excitaient mutuellement aux combats. Dans une de ces fêtes militaires, qui eut lieu à Escry-sur-l'Aisne, les comtes du Perche, de Coucy, de Champagne, de Blois, de Chartres, Matthieu de Montmorency, Ville-Hardouin, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut, ainsi que ses deux frères, le comte de Boulogne, les évêques de Troyes, de Soissons, de Nevers, et mille chevaliers français, prennent la croix. Entraînée par leur exemple, la moitié de l'Europe s'arma; quatre mille cinq cents chevaliers de toutes les nations, et suivis chacun, selon l'usage, d'un grand nombre d'hommes d'armes, jurèrent de venger la religion, de renverser le trône de Saladin en Égypte, et de reconquérir sur lui le saint sépulcre. Les Espagnols seuls ne parurent point au nombre des croisés; la même cause occupait ailleurs leurs armes; ils combattaient alors les musulmans pour les chasser de leur propre patrie.

Thibaut, comte de Champagne, n'était âgé que de vingt-quatre ans; malgré sa jeunesse, sa brillante valeur lui concilia tous les suffrages; il fut nommé chef de la croisade.

La haine contre les Grecs, le ressentiment du massacre des Latins, et la méfiance justifiée par tant de trahisons, décidèrent les croisés à prendre le chemin de l'Italie et à s'embarquer dans le port de Venise.

Le célèbre Henri Dandolo gouvernait alors cette république : à l'âge de quatre-vingts ans, il montrait encore dans les combats l'ardeur bouillante d'un jeune guerrier: la prudence et la justice dirigeaient son courage; il joignait l'exemple aux leçons; nul homme ne sut mieux que lui se faire admirer par son esprit, craindre par ses armes, et respecter par sa sagesse.

L'empereur Manuel avait voulu autrefois lui faire crever les yeux : témoin et presque victime des violences exercées par les Grecs sur ses compatriotes, l'empire d'Orient n'avait point de plus formidable ennemi. Ce doge vénéré décida les Vénitiens à fournir aux croisés avec profusion des vaisseaux, des troupes et des subsistances.

Le grand Saladin venait de terminer sa longue et glorieuse carrière; Saphadin lui succéda sur le trône des soudans. Les croisés perdirent aussi leur chef; le comte de Champagne mourut. Boniface, marquis de Montferrat, parent du roi de France et frère de ce Conrad, gendre de l'empereur Manuel, fut élu chef de la croisade.

L'armée chrétienne devait attaquer les musulmans dans le centre de leur puissance. Ce grand orage semblait prêt à fondre sur l'Égypte; il en fut détourné par les passions qui divisaient les chrétiens.

Dandolo, pour prix de ses secours, exigeait qu'on lui rendît Zara, que le roi de Hongrie avait enlevée aux Vénitiens. Au moment où l'on délibérait sur sa demande, le jeune Alexis, fils d'Isaac l'Ange, de cet empereur récemment privé du trône et de la vue, vient implorer pour son père les secours des princes d'Occident.

Ses sollicitations sont appuyées par le roi des Romains, Philippe, son beau-frère et gendre de l'aveugle Isaac. Le doge, animé par d'anciens ressentiments, fortifie par ses conseils les supplications du prince grec; il représente aux croisés que leur plus grand ennemi est l'empereur d'Orient, que ses États ont toujours été le tombeau des Latins, qu'il a constamment trahi les chrétiens pour les infidèles, et que vainement on espérait reconquérir la Terre-Sainte, ou s'y maintenir, si on laissait la Grèce et l'Asie sous la puissance d'une cour perfide, dont l'alliance était plus ruineuse et plus désastreuse qu'une ouverte inimitié.

Vainement le pape voulut combattre un dessein qui laissait reposer les infidèles en armant les chrétiens les uns contre les autres. La haine contre les Grecs prévalut, et la foudre qui menaçait le Caire tomba sur Constantinople.

Les croisés, dociles aux conseils de Dandolo, reconquirent Trieste et Zara. Après la prise de cette dernière ville, les Vénitiens et les Français se battirent pour le partage du butin : triste présage des dissensions qui devaient bientôt leur faire perdre le fruit des plus brillants succès ! Le pape les accabla de reproches, et leur refusa longtemps l'absolution; ils se contentèrent de celle de la fortune.

Le jeune Alexis promit aux croisés un secours de dix mille hommes, et au pape la soumission de l'Orient, pourvu qu'on renversât du trône l'usurpateur, et qu'on y replaçât Isaac. Le traité fut conclu (1), et de ce moment le jeune Alexis fut reconnu Auguste. On chargea le marquis de Monferrat de sa garde.

Dès que toute l'armée se vit réunie, elle attaqua Corfou et Durazzo, qui lui ouvrirent leurs portes. La flotte côtoya ensuite Céphalonie, Zante, doubla le cap de Ténar, celui de Malée, mouilla dans le port de l'ancienne Eubée à Négrepont, entra peu de temps après dans l'Hellespont, et jeta l'ancre près de la ville d'Abyde, qui n'opposa aux Latins aucune résistance; enfin, telle était alors la faiblesse de l'empire Grec que sans avoir rencontré aucun obstacle, les croisés prirent terre à Chalcédoine, qui n'est séparée de Constantinople que par un canal de deux lieues.

L'empereur Alexis ne crut au péril que lorsqu'il frappa ses yeux : il avait laissé dépérir ses escadres, ses armées, pour multiplier de vains et de somptueux édifices; il avait ruiné son trésor pour payer ses débauches; riant avec ses courtisans de l'audace des Latins, il ne sortit de sa molle indolence qu'en voyant les proues des vaisseaux ennemis devant le port de Scutari.

Ses ambassadeurs vinrent demander au chef de la croisade le motif de leurs hostilités. « Pourquoi, écrivait l'empereur, au sein de la paix m'apporter la

(1) An 1203.

» guerre? pourquoi tourner contre des chrétiens vos armes destinées à combattre les mahométans? Qui peut changer ainsi tout à coup des alliés en ennemis? » Je suis prêt à joindre mes forces aux vôtres pour délivrer le saint sépulcre; » mais j'y suis porté par zèle et non par crainte : car j'ai tous les moyens » d'exterminer, si je le veux, une armée vingt fois plus forte que la vôtre. »

Conon de Béthune, chargé de répondre aux ambassadeurs, leur dit : « Votre » maître nous reproche d'entrer sans raison en armes dans ses États. Il se » trompe : l'empire n'est pas à lui, mais à son frère Isaac qu'il a dépouillé, » mutilé, chargé de fers; il appartient à ce jeune prince assis parmi nous. Au » lieu de nous interroger sur nos motifs, qu'il les cherche dans sa conscience; » elle lui répondra qu'un traître n'est plus un allié, qu'un fratricide n'est plus » un chrétien, qu'un usurpateur est l'ennemi de tous les princes, et qu'un tyran » dénaturé est l'ennemi du genre humain.

» Quand même la sœur de l'empereur Isaac ne serait pas liée par le sang au » marquis de Monferrat, notre général; quand Irène, fille du même Isaac, ne » serait pas la femme de l'empereur d'Allemagne Philippe, notre allié, la justice » et l'humanité suffiraient pour nous mettre les armes à la main.

» Votre maître n'a qu'un seul moyen de se soustraire à notre vengeance; » c'est de se livrer à la merci de son frère et de son neveu, et de leur rendre » la couronne : s'il y consent, nous serons garants de sa vie, de sa liberté; » nous lui assignerons un etat honorable; mais s'il persiste à garder un sceptre » usurpé, tout message de sa part deviendra inutile, et le glaive seul décidera » cette querelle. »

Les négociations étant rompues, les croisés se déterminèrent à traverser le Bosphore en présence de l'empereur, qui était campé sur l'autre bord avec son gendre Lascaris et soixante-dix mille hommes.

Dès que les Latins se voient à quelque distance du rivage, ils se jettent dans l'eau jusqu'à la ceinture, renversent tout ce qu'ils rencontrent, et, le glaive à la main, s'élancent sur la rive. L'empereur, après avoir mal soutenu le premier choc, prend la fuite : la lâcheté d'un chef est contagieuse; tous les Grecs se dispersent et courent précipitamment chercher un abri derrière les murs de la capitale. Les croisés entrent dans leur camp, s'emparent de la tente impériale, se rendent maîtres du port de Galata, et investissent Constantinople.

Cette ville, grande, forte, populeuse, était devenue, depuis la chute de Rome, le centre du luxe, de la civilisation, des richesses du monde, le refuge des sciences, des lettres, des arts, le dépôt des archives de l'univers romain; elle avait, pour ainsi dire, hérité seule de la fortune de l'empire des Césars; c'était l'ombre de l'ancienne Rome; et, lorsque de toutes parts les peuples de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Midi, vengeant leurs longues humiliations, avaient inondé comme un torrent dévastateur cet empire, toutes ses forces, toutes ses ressources et la fleur de sa population s'étaient concentrées dans Byzance.

Plus ses membres épars se montraient mutilés, desséchés, décharnés, plus sa tête était devenue forte et colossale; il semblait enfin que l'empire presque tout entier se fût alors retiré dans la capitale.

Aussi, plusieurs fois assiégée par des armées innombrables, elle avait bravé leurs efforts. Sa position entre deux mers paraissait la rendre inexpugnable. Les flots avaient englouti, ou le feu grégeois avait consumé devant ses murs les bataillons et les vaisseaux des Barbares et des musulmans.

Lorsque les croisés parurent au pied de ses remparts, tous les esprits y furent à la fois agités de crainte et enflammés de fureur. Le prince tremblait pour son trône, les riches pour leur fortune, les grands pour leurs dignités, les guerriers pour leur gloire; le peuple, encore tout souillé du meurtre d'une foule de Latins qu'il avait massacrés à l'avénement d'Andronic, redoutait leur vengeance. Enfin les prêtres, pour éviter le joug du pape, réveillaient la haine populaire contre ce qu'ils nommaient l'idolâtrie des catholiques. Au nom du Ciel ils appelaient tous les citoyens aux armes, et changeaient leur courage en fanatisme.

Vainement les vaillants chefs des croisés, avec leur impétuosité ordinaire, tentèrent d'emporter par un premier assaut les murs de cette forte cité; une grêle de traits, une forêt de lances, un déluge de pierres, de dards, de poutres et de feu repoussèrent, renversèrent, écrasèrent leurs soldats.

Cependant, malgré tous ces obstacles, à une seconde attaque, ils s'emparèrent de la tour de Galata. Ce faible succès, si chèrement payé, ralentit leur ardeur; ils voulurent négocier. Alexis y consentait, le peuple s'y opposa; la terreur le rendait à la fois furieux, aveugle et sourd.

Les Latins donnèrent par terre et par mer un assaut général. Là, on vit le vieux doge Dandolo surpasser en courage les plus jeunes guerriers. Au moment où les assaillants repoussés commençaient à plier, ce général octogénaire, tenant à sa main l'étendard de saint Marc, leur reproche leur lâcheté; soutenu par deux braves soldats, il s'élance intrépidement, il applique une échelle à la muraille, et y monte en bravant les flammes, les lances et les traits.

Tous les Vénitiens, honteux d'abandonner leur chef, le suivent en foule; sa blanche chevelure devient pour eux le panache, l'enseigne et le signal de la victoire. En même temps les vaisseaux s'approchent des murs. A chaque mât, un léger pont-levis attaché s'abaissait sur les remparts, et plaçait ainsi les assaillants au niveau des assiégés.

Des deux côtés, la valeur, l'opiniâtreté, la fureur étaient égales; l'air, tantôt brillant de feu, tantôt obscurci par une nuée de traits, retentissait du choc des boucliers, du cliquetis des glaives, des cris des combattants, des gémissements des blessés. Après une lutte longue et sanglante, qui laissa pendant toute une journée la victoire indécise, on voit flotter sur une forte tour l'étendard triomphant du doge. A ce signal l'impétuosité des Latins redouble, la fermeté des Grecs s'ébranle; ils reculent; une partie de la ville est prise; mais un incendie qui dévore les maisons voisines des remparts, arrête tout à coup la marche des vainqueurs; une barrière de flamme s'élève entre eux et les vaincus.

C'est dans les grands périls que brillent les grands courages; ils s'élèvent avec fierté quand tout s'abat autour d'eux. Théodore Lascaris, profitant du

désordre excité par les ravages de l'incendie, sort avec un corps d'élite par la porte Dorée ; il attaque impétueusement les Français : l'empereur, entraîné par son exemple, le suit à la tête de sa garde. L'ennemi, enveloppé de toutes parts, est enfoncé, dispersé ; le doge, du haut d'une tour, voit ce désastre ; il crie aux Vénitiens : « Pourquoi nous endormir ici dans une conquête devenue » inutile, si nos alliés périssent? Courons au secours des Français; Dieu et » saint Marc nous y appellent. »

Alors, aussi prompt que l'éclair, il tombe sur le flanc des Grecs, les renverse et les force de rentrer dans leurs murs.

Ce dernier échec y répand la consternation : en vain l'intrépide Euphrosine conseille à l'empereur de faire encore tête à l'orage et de ne perdre le trône qu'avec la vie; ce prince pusillanime n'écoute que la peur; au milieu des ombres de la nuit, il se dépouille de la pourpre, il abandonne son palais, sa garde, sa femme, son sceptre, sort déguisé, et court dans la ville de Zagora, où il se renferme. Ce règne honteux avait duré huit ans et trois mois.

Dès que le bruit de son départ se répand dans Constantinople, tout le peuple s'écrie : « Nous n'avons plus de tyran, sa fuite nous a délivrés. » Mais bientôt à ces premiers transports de joie succèdent l'agitation, le désordre et la terreur : l'empire est sans chef; personne ne donne des ordres. Les remparts écroulés sont ouverts; chacun craint de voir la ville livrée à la vengeance et au pillage.

Dans ce tumulte, Euphrosine, qu'aucun péril n'étonne, offre la couronne à tous ses parents, à tous les généraux : mais aucun n'ose accepter ce dangereux fardeau.

L'eunuque Constantin, grand trésorier, trahissant l'impératrice dès qu'il la voit abandonnée par la fortune, séduit à force d'argent les Varangues. Ils arrêtent Euphrosine et vont briser les fers de l'aveugle Isaac : ce vieillard infortuné ignorait, au fond de sa prison, que l'Europe entière s'était armée pour lui; en un instant il remonte d'un noir cachot sur son trône, qu'il trouve dégarni de forces, mais déjà environné de flatteurs. Sa femme, enlevée du cloître, lui est rendue.

La nouvelle de cette révolution est rapidement portée au camp des croisés, qui embrassent le jeune Alexis et se félicitent avec lui d'un triomphe si prompt et si complet. On craignait encore cependant l'inconstance des Grecs. Matthieu de Montmorency, Ville-Hardouin et deux patrices vénitiens entrent dans la ville et se rendent près de l'empereur Isaac, qui confirme et signe le traité conclu à Venise avec son fils.

Le bruit des armes cesse alors; le calme de la paix succède aux orages de la guerre; le jeune Alexis couronné entre en triomphe dans la capitale, suivi des princes de l'Occident, et se jette dans les bras d'un père qui lui doit son trône et sa liberté (1).

(1) An 1203.

CHAPITRE XXXVI.

ISAAC, EMPEREUR POUR LA SECONDE FOIS, ET ALEXIS, SON FILS.

(An 1203.)

Mécontentement des Grecs. — Conduite impolitique du jeune Alexis. — Faveur de Murzulphle. — Sa conduite artificieuse. — Révolte dans la ville. — Perfidie de Murzulphle. — Mort d'Isaac. — Murzulphle est proclamé empereur. — Mort d'Alexis.

Au premier moment qui suivit la conclusion du traité, on n'éprouvait, dans le camp des croisés et dans la ville, que la joie de voir les douceurs de la paix succéder aux horreurs de la guerre; mais bientôt les vainqueurs se livrèrent au désir d'amasser l'argent nécessaire à leur expédition, et les vaincus au chagrin qui suit toujours une paix humiliante.

On avait promis de payer à l'armée victorieuse deux cent mille livres d'or, somme énorme en tout temps, et presque impossible à lever sur un peuple ruiné à la fois par une administration tyrannique et par une guerre désastreuse.

Jamais la vanité des Grecs, qui affectaient encore de s'appeler Romains, ne s'était vue abaissée sous un joug si honteux : ils n'avaient fait que haïr le cruel Andronic et le fratricide Alexis; mais ils méprisaient Isaac et son fils, qui les rendaient tributaires, et ils ne les regardaient que comme les esclaves des Latins.

L'empereur, alarmé de la fermentation générale, invita les chefs des croisés à s'éloigner et à camper au delà du golfe, dans la crainte que leur présence à Constantinople n'accrût la haine qui existait entre les deux peuples, et ne fît renaître les hostilités.

Il leur demandait aussi de lui donner du temps pour payer les subsides convenus. Ce délai, longtemps refusé, lui fut enfin accordé; mais la nécessité de s'assurer le paiement de ce tribut prolongea pour un an l'occupation du territoire de la capitale par les étrangers.

Leur séjour, odieux au peuple, ne plaisait qu'aux princes, qui, nouvellement établis par eux sur le trône, craignaient d'en tomber encore s'ils se voyaient privés de leurs secours avant d'y être affermis.

Les prêtres catholiques, dont aucune considération politique ne pouvait modérer le zèle, irritèrent encore les esprits en exigeant impérieusement l'exécution du premier article du traité.

Les Grecs frémirent de rage lorsqu'à leurs yeux le patriarche fut contraint de déclarer dans l'église de Sainte-Sophie, en présence du cardinal de Capoue, qu'il reconnaissait le pape comme chef de l'Église, et qu'il se rendrait à Rome pour demander le pallium. Ainsi, l'honneur blessé, la gloire perdue, l'indépendance détruite, la fortune publique épuisée, le fardeau d'un tribut, l'humiliation d'obéir à l'insolence de soldats étrangers, et tous les motifs qui peuvent réduire un peuple au désespoir, enflammaient le courroux des Grecs et les disposaient à la révolte.

On espéra vainement les en détourner en occupant ailleurs leur haine et leurs armes. L'usurpateur détrôné avait rassemblé quelques troupes et les grossissait en fuyant. Le jeune Alexis, à la tête de l'armée impériale, et accompagné par les chefs des croisés qui le secondaient plus en maîtres qu'en alliés, poursuivit son oncle et reprit sur lui quelques villes. Mais il ne put continuer sa marche et l'atteindre dans la ville de Mosynople, où il s'était renfermé. Joannice, roi des Bulgares, avec une armée nombreuse et formidable, l'arrêta et le contraignit à se retirer.

Les croisés, accoutumés à de grands exploits, revinrent en silence dans leur camp, peu satisfaits d'une campagne si courte et si peu glorieuse ; le jeune Alexis, au contraire, comme tous les princes faibles, vain d'un léger succès, rentra en triomphe dans la capitale : cette pompe puérile et déplacée augmenta le mépris et l'aversion qu'il inspirait.

Il les accrut encore en consumant ses jours en festins dans le camp des étrangers qu'il semblait préférer aux Grecs ; et les Orientaux, accoutumés à la vénération pour leurs empereurs, ne pouvaient supporter l'indécente familiarité des guerriers français avec leur jeune César.

Son père lui en fit de vifs reproches, et ce prince léger, changeant brusquement de conduite, traita tout à coup les Latins avec arrogance, ne s'entoura que de Grecs, et, par un caprice aveugle, ne donna sa confiance qu'aux plus ardents amis de l'usurpateur. Entre ceux-ci se distinguait Ducas, surnommé Murzulphle, guerrier audacieux, courtisan perfide, dominé par une ambition sans borne, indifférent sur les moyens de la satisfaire, exercé au crime, et justement soupçonné d'avoir autrefois conseillé la mutilation d'Isaac ; ce traître devint le confident, le favori du prince, et peu après son bourreau.

Le vieil Isaac gémissait des égarements de son fils, et se montrait sous un autre rapport aussi peu sensé ; il se laissait tromper par des astrologues qui lui avaient promis de lui rendre la vue, comme on lui avait rendu l'empire.

Cependant le temps s'avançait, le tribut promis ne se payait pas ; de plus en plus la haine fermentait ; les deux peuples se menaçaient mutuellement. Murzulphle, qui trompait Alexis, fondait, comme tout factieux, son espoir sur les chances des troubles ; conspirant en secret avec les séditieux, il rappelle au peuple, aux soldats, les violences, les désordres, les excès commis par les

croisés dans la ville à la fin du siége, et, suivi de quelques troupes, il tombe sur un corps de Français, dont une partie est égorgée et l'autre mise en fuite.

Alexis désavoue inutilement cet acte hostile; les croisés, irrités, en exigent une prompte satisfaction. Leurs ambassadeurs sont admis au pied du trône des deux empereurs. Conon de Béthune, orateur des Latins, déclare hautement « qu'on est las de tant de mauvaise foi et de subterfuges, qu'il faut se » préparer de nouveau à combattre, si le traité n'est pas exécuté prompte- » ment et le tribut intégralement payé. »

Ce défi altier fit pâlir les courtisans; l'enceinte du palais, souvent souillée de meurtres, n'avait jamais entendu les accents d'un langage libre et hardi.

Alexis, indigné, consulte plus sa vanité que ses forces; il répond avec hauteur aux envoyés, qui, poursuivis par les cris, les injures et les menaces d'un peuple soulevé, s'estiment heureux d'échapper aux fureurs de la multitude.

Des deux côtés on court aux armes. Les Grecs équipent en brûlots dix grands navires, et, profitant d'un vent impétueux, les dirigent sur la flotte latine dans l'espoir de l'embraser : elle eût été en effet détruite sans le courage des Vénitiens, qui trouvèrent le moyen d'accrocher ces brûlots et de les éloigner.

Tandis que les hostilités recommencent, le fourbe Murzulphle, qui fondait son espérance sur ses artifices plus que sur sa force, persuade au jeune Alexis de se réconcilier avec les Latins. Revêtu de ses pleins pouvoirs, il se rend au camp des croisés, leur promet le paiement du tribut exigé, et leur propose, pour garant de cette promesse, de placer une garnison latine dans le palais de Blaquernes, qu'on doit leur livrer.

Ses offres sont acceptées; l'adroit Murzulphle revient dans la capitale, et laisse ébruiter cette convention ; alors la multitude furieuse se soulève : quand le marquis de Montferrat, avec quelques soldats, se présente à l'entrée de Blaquernes, on lui en ferme les portes, et une lettre d'Isaac lui apprend que les Grecs s'opposent à l'exécution du traité.

Cependant le délire s'accroît dans la ville et s'empare de tous les esprits; le clergé, le sénat et le peuple courent en foule dans Sainte-Sophie; partout on n'entend que ce cri : « Alexis n'est qu'un esclave de l'étranger, il lui vend » la patrie; détrônons ce prince perfide; il nous faut un maître qui nous rende » l'honneur et la liberté. »

Inutilement un magistrat respectable, Nicétas l'historien, les avertit du péril qui les attend, les menace d'une ruine prochaine, leur montre le précipice où ils se jettent; mille voix lui répondent : « Nous ne voulons plus d'une race » de tyrans vendus à nos ennemis. »

On propose le sceptre à plusieurs sénateurs, tous le refusent, tous résistent aux prières de la multitude, et même au glaive levé sur eux. Enfin, un jeune patricien, nommé Nicolas Canabé, accepte ce dangereux honneur.

Pendant ce tumulte, le traître Murzulphle séduit les Varangues, au milieu de la nuit il fait prendre les armes à cette garde étrangère, et entrant brus

quement dans l'appartement d'Alexis : « Prince, lui dit-il, les Varangues ré-
» voltés accourent pour vous égorger ; je viens vous sauver ou périr avec
» vous. »

A ces mots il saisit le jeune empereur tremblant, l'enveloppe dans son manteau, sort du palais, et le jette au fond d'un cachot.

Le bruit de la sédition, les cris des factieux pénètrent jusqu'aux oreilles d'Isaac, alors malade ; l'effroi le saisit et termine ses tristes jours (1).

Murzulphle, délivré de ses maîtres, rassemble le peuple, lui apprend qu'il l'a sauvé à la fois de ses ennemis et de ses tyrans. On le proclame empereur ; il fait enfermer Canabé dans une prison, et, courant ensuite au cachot du jeune Alexis, il l'étrangle de ses propres mains : ce faible prince n'avait régné que six mois.

CHAPITRE XXXVII.

JEAN DUCAS, dit MURZULPHLE.

(An 1204.)

Projet de massacre des croisés par Murzulphle. — Declaration de guerre des croisés. — Défaite et retraite de Murzulphle. — Résolution des croisés. — Leur convention avec le doge. — Siége et prise de Constantinople par les croisés. — Fuite de Murzulphle. — Lascaris est proclamé empereur. — Baudouin est couronné empereur des Latins. — Démembrement et partage de l'empire d'Orient. — Montferrat devient roi.

Le nouvel empereur, encouragé par le succès de ses crimes, en médite un qui devait les couronner tous ; décidé à se défaire des croisés par une horrible trahison, il invite tous leurs chefs à une conférence dans laquelle des assassins apostés devaient les massacrer. Ces guerriers, trop grands pour soupçonner un si atroce forfait, promettent de se rendre au lieu indiqué ; mais le doge, aussi prudent que courageux, prévoit le piége et arrête ses compagnons au bord de l'abîme ouvert sous leurs pas.

Ils ignoraient encore la mort des deux empereurs ; bientôt ils apprennent par

(1) An 1204.

quels degrés sanglants Murzulphle est monté sur le trône; saisis d'horreur et de courroux, ils lui déclarent la guerre.

Murzulphle leur livre bataille, et, après une résistance opiniâtre, rentre vaincu dans ses murs. Les Grecs, intimidés, redoutaient un nouvel assaut; les croisés, fatigués et affaiblis, hésitaient à le tenter; Murzulphle demande une entrevue au doge, qui la lui accorde. Dandolo consentait à la paix, pourvu que l'empereur donnât aux Latins cinq mille livres d'or et un corps de troupes auxiliaires pour la conquête de la Terre-Sainte; il exigeait de plus « une obéis- » sance pleine et entière à l'Église romaine; » ce dernier article, refusé par un clergé et par un peuple fanatiques, fit rompre la négociation.

Les croisés jurent de ne déposer les armes qu'après avoir renversé le trône des Grecs; ils arrêtent qu'en cas de succès six électeurs vénitiens et six électeurs français seront chargés d'élire un empereur latin.

Leurs troupes approchent de nouveau des murailles et livrent un assaut furieux; mais, malgré leurs efforts redoublés, les Grecs, animés par le désespoir, les repoussent. Déterminés à vaincre ou à périr, les chevaliers, après un court repos, donnent un second assaut plus terrible; leur impétuosité triomphe des glaives, des lances et des feux. André d'Urboise et Pierre Alberti montent les premiers sur les remparts; les Grecs consternés fuient à l'autre extrémité de la ville; toutes les tours cèdent aux coups des croisés.

Murzulphle, suivi d'Euphrosine, échappe aux vainqueurs par une prompte fuite.

Cependant, du sein de Constantinople abattue, Théodore Lascaris, ranimant encore l'espoir des Grecs par son courage, s'élance au milieu de la multitude effrayée. « Plus le péril est imminent, dit-il, plus il y aura de gloire à en triom- » pher. Nos remparts sont détruits, mais non pas nos armes; que nos boucliers » nous servent de murailles. Il nous reste du fer et du feu pour détruire nos » ennemis; ne souffrons pas qu'une poignée de Barbares renverse un empire » et anéantisse une gloire de vingt siècles. »

La multitude, électrisée par ces paroles, le proclame empereur; les soldats l'élèvent sur un bouclier, trône digne de sa vaillance; mais bientôt on entend le son des trompettes; il annonce la marche des Latins qui descendaient des remparts. A ce bruit, la foule épouvantée se disperse; les soldats fuient; les Varangues mêmes abandonnent l'intrépide Lascaris, qui, seul, sort en courroux de la capitale, méditant la vengeance et nourrissant l'espoir de relever encore l'empire des Grecs.

Nicétas se sauve ainsi que lui; l'armée latine s'empare du palais et livre la ville au pillage.

Les historiens des croisades prétendent en vain que les princes et les généraux latins réprimèrent la licence du soldat, firent respecter les propriétés et sauvèrent la vie des hommes ainsi que l'honneur des femmes : ce fait n'est ni vrai ni vraisemblable; on punit les excès, mais on ne les réprima pas. Le comte de Saint-Pol fit châtier, à la vérité, un soldat convaincu de vol; mais de nos jours le trésor de Saint-Marc brillait encore des dépouilles sanglantes de Byzance.

Lorsque l'ordre fut rétabli dans la ville, les électeurs français et vénitiens se rassemblèrent; leurs suffrages se réunissaient en faveur de Dandolo, mais un citoyen de Venise s'opposa courageusement à cette élection. « Si notre doge est » sur le trône, dit-il, notre liberté est perdue, et la république ne sera plus » qu'une province de l'empire. »

Le vertueux Dandolo lui-même appuya cet avis libre et sage; après avoir longtemps hésité entre le marquis de Montferrat et Baudouin, comte de Flandre, ce dernier fut élu; on l'éleva sur un bouclier, et il reçut la couronne dans l'église de Sainte-Sophie.

Sa bravoure, son habileté, sa douceur, sa piété, le firent juger digne du trône : chaste dans ses mœurs, il poussait la vertu jusqu'au rigorisme, et tous les soirs, par ses ordres, un huissier criait à la porte de son palais : « Défense » est faite à tout impudique d'habiter sous le même toit que son prince. »

Dès que la capitale de l'Orient fut tombée au pouvoir des croisés, ils justifièrent, en démembrant l'empire, la méfiance d'Alexis Comnène et celle de ses successeurs. Les Grecs se virent dépouillés de leurs dignités, de leurs biens; on méprisa leur culte, on brava leurs coutumes, on changea leurs lois; le système féodal remplaça les antiques institutions romaines, et les vainqueurs, au lieu de s'affermir dans leurs conquêtes par l'unité du pouvoir et par l'affection des peuples, affaiblirent leur puissance en la divisant, et préparèrent ainsi leur ruine.

Montferrat fut nommé roi de Thessalonique et de Candie. Le comte de Blois reçut en partage Nicée et la Bithynie; on donna à Reignier de Trith, favori de Baudouin, le duché de Thrace et Philippopolis; Guillaume de Champlitte, et après lui Ville-Hardouin, obtinrent la principauté d'Achaïe.

Chaque baron devint seigneur d'une ville. On céda aux Vénitiens la Morée, la Phrygie, les côtes de l'Hellespont, les îles de l'Archipel. Le doge fut revêtu de la dignité de despote, la première après celle d'empereur.

Baudouin nomma Thierry de Los grand sénéchal; Béthune, protovestiaire; Sainte-Menehould, grand échanson; Bribanne, grand boutillier; Manassès de Lille, grand queux.

Le pape reçut de riches présents et l'invitation de venir à Constantinople; on envoya un grand nombre de reliques au roi Philippe-Auguste; Thomas Morosini, Vénitien, fut élu patriarche.

Tout reconnut la puissance du Saint-Siége, excepté les villes d'Asie qui avaient embrassé la cause de Lascaris; elles restèrent indépendantes et séparées de Rome.

Ainsi tomba l'empire de Constantin (1) : effrayant exemple pour les princes et pour les peuples qui appellent dans leurs dissensions civiles ou religieuses l'appui et les armes de l'étranger.

(1) An 1204.

EMPIRE LATIN.

CHAPITRE PREMIER.

BAUDOUIN I.

(An 1204.)

Conduite des Grecs après leur défaite. — Conduite des croisés après leur victoire. — Investiture du patriarche à Rome. — Son retour, et conquête de Raguse. — Nouveau couronnement de Baudouin. — Partage définitif de l'empire entre les Français et les Vénitiens. — Mort de Murzulphle. — Dissension entre Baudouin et Montferrat. — Leur réconciliation. — Michel l'Ange Comnène devient despote d'Épire. — Victoires et conquêtes de Montferrat. — Exploits de Lascaris. — Guerre entre Baudouin et Joannice, roi des Bulgares. — Défaite et captivité de Baudouin. — Alarme à Constantinople. — Mort du doge Dandolo. — Régence de Henri, frère de Baudouin. — Ses succès sur les Bulgares. — Barbarie de Joannice. — Vengeance de sa femme. — Mort horrible de Baudouin.

La chute de Constantinople remplit l'Occident de joie et l'Orient de tristesse : les Grecs, d'abord profondément consternés, passèrent promptement de la douleur à la colère ; l'excès de leur humiliation fit renaître leur courage ; leurs princes énervés semblèrent se dépouiller de leurs vices comme de leur luxe. En s'éloignant de la capitale, ils puisèrent dans les camps et sous les tentes une nouvelle vigueur.

Leurs armes n'avaient pu autrefois défendre Rome, mais leur vanité avait toujours gardé le nom de Romains. Ils ne s'en montrèrent vraiment dignes qu'après avoir été chassés de la seconde cité de l'empire ; et, loin de sanctionner par une servile soumission le droit de conquête, persistant à ne donner aux guerriers de l'empire d'Occident, leurs vainqueurs, que le nom de Latins, ils les combattirent sans relâche. Cette constance dans le malheur fut glorieuse et couronnée de succès.

Ces mêmes Grecs, si faibles naguère contre les Turcs, les Bulgares et les Comans, devenus tout à coup intrépides, opiniâtres, terribles, luttèrent courageusement contre tous les princes de l'Europe, les chassèrent de l'Asie, de la

Grèce, et après un demi-siècle de combats, rentrèrent en triomphe dans la ville de Constantinople.

D'un autre côté, jamais entreprise ne fut moins dirigée par la raison que la croisade qui avait renversé l'empire d'Orient. De tous les souverains de l'Europe, le pape seul, en s'opposant à cette expédition, s'était montré animé par un véritable esprit de religion et éclairé par une sage politique : au moment où l'on prenait la croix avec enthousiasme pour arracher la Palestine aux infidèles, n'était-ce pas manquer son but et affermir la puissance des musulmans, que de diviser les chrétiens et de les armer les uns contre les autres?

La conduite des croisés après la victoire fut encore plus insensée que la conquête; au lieu de se borner à donner aux Grecs un prince disposé à seconder franchement les efforts des chrétiens contre les mahométans, on ne songea qu'à diviser l'empire conquis en duchés, en seigneuries, à humilier les vaincus, à les dépouiller, à braver leurs usages, leurs mœurs, à changer leurs lois, à forcer leurs consciences.

Au lieu de s'attacher les peuples, on les révolta; on les crut soumis, parce que leur capitale était prise. Les empereurs français se flattèrent follement, quoique entourés de Barbares et d'infidèles, de s'affermir, avec quelques chevaliers dispersés dans un vaste territoire, sur un trône usurpé, comme s'ils pouvaient résister à la fois à l'audace, au nombre immense de leurs anciens ennemis et à la haine de leurs nouveaux sujets.

Conformément à ce qui avait été convenu, le patriarche se rendit à Rome pour y recevoir l'investiture; le sénat de Venise l'obligea de jurer qu'il ne nommerait pour archevêques que des Vénitiens, mais le pape lui défendit d'accomplir ce serment.

Le même patriarche, à son retour, reconquit Raguse; les évêques alors se servaient de l'épée comme de la crosse, et jamais l'Église ne mérita plus le nom de militante.

Dès que ce métropolitain fut rentré dans Constantinople, Baudouin se fit couronner une seconde fois par lui; la cérémonie fut pompeuse : Monferrat portait devant l'empereur le laticlave (robe de drap d'or), et le comte de Saint-Pol, l'épée impériale. Baudouin fit ensuite le partage définitif de l'empire entre les Français et les Vénitiens : on donna aux premiers Constantinople, la Thrace et toute l'Asie, hors Chalcédoine et Cyzique, c'est-à-dire, tous les périls, tous les embarras et toutes les charges de la guerre.

Les Vénitiens furent mis en possession des contrées situées entre les Thermopyles et le cap Sunium, de toutes les côtes maritimes, de toutes les îles de l'Archipel et de la mer Adriatique; enfin Montferrat, roi de Thessalonique, leur vendit l'île de Candie.

Mais de tous ces pays que les deux peuples se distribuaient, Constantinople était la seule possession réelle; il fallait conquérir le reste.

Murzulphle, à quatre journées de la capitale, s'était rendu maître de l'importante ville de Zorule, clef de la presqu'île de Thrace. Tous les seigneurs et tous les généraux grecs se fortifiaient dans les différentes cités de l'Asie.

L'empereur voulut d'abord subjuguer la Thrace : Henri, son frère, y marcha ; Andrinople et d'autres villes, effrayées de son approche, lui ouvrirent leurs portes. Murzulphle, ne pouvant défendre Zurule, courut chercher un asile dans le camp de l'ancien usurpateur Alexis, son beau-père.

Le malheur n'avait pu abattre l'orgueil d'Alexis, ni adoucir sa férocité; il reçut son gendre avec une feinte amitié, l'invita à sa table, lui fit arracher les yeux et le bannit. Murzulphle, errant, tomba dans les mains des Français, qui l'amenèrent dans la capitale. Là, Baudouin le fit monter au faîte d'une haute colonne, d'où on le précipita sur le pavé. Par un hasard étrange, ce monument, érigé par le grand Théodose, était décoré d'un bas-relief qui représentait une ville escaladée et un roi précipité du haut d'une colonne.

L'empereur conduisit son armée à Philippopolis, dont il confia le commandement à Reignier de Trith ; il s'empara ensuite de Mosynople, et poursuivit Alexis qui se sauva en Thessalie.

Les princes de l'Occident avaient porté dans leur nouvel empire leur caractère hautain, leurs mœurs turbulentes. La nécessité même de s'unir dans un danger commun ne pouvait forcer les habitudes féodales à l'obéissance ; Montferrat et Baudouin se brouillèrent, parce que l'empereur prétendit faire reconnaître sa puissance à Thessalonique avant d'y établir le roi son vassal.

Montferrat voulait épargner à son royaume cette visite dispendieuse; ils se séparèrent. Baudouin courut avec ses troupes à Thessalonique, et s'en empara. Montferrat, pour se venger, attira dans sa cause plusieurs seigneurs, et vint assiéger Andrinople; enfin Ville-Hardouin et Manasses de Lille, choisis pour arbitres entre eux, les réconcilierent; Baudouin rendit à Montferrat son royaume.

Michel l'Ange Comnène, arrière-petit-fils d'Alexis Comnène, avait feint de s'attacher à Montferrat, dans l'espoir de fomenter cette querelle. Dès qu'il la vit terminée, il se sauva avec tous les Grecs qui lui étaient attachés, souleva les habitants de Durazzo, ainsi que les peuples d'Épire, d'Acarnanie, d'Étolie et d'une partie de la Thessalie; il en forma un état indépendant, que lui et ses successeurs gouvernèrent sous le nom de *despotes d'Epire*.

Un autre Grec, nommé Léon Sgure, se rendit maître d'Argos, de Corinthe et de Thèbes. L'usurpateur Alexis vint avec une armée se joindre à lui; tous deux attendirent aux Thermopyles Montferrat, qui leur livra bataille près de ce défilé fameux. Les Français y triomphèrent des Grecs et les mirent en fuite. Othon de la Roche devint, à la suite de cette victoire, seigneur de Thèbes et de l'Attique; il fut la tige des ducs d'Athènes.

Montferrat s'empara de Corinthe; Alexis voulut fuir, mais les Français le firent prisonnier, et l'enfermèrent à Thessalonique.

Montferrat porta ensuite ses armes contre le despote d'Épire, le vainquit, et subjugua toute la Morée. Lacédémone seule, défendue par ses souvenirs et par un Grec nommé Chamarette, digne de combattre pour Sparte, arrêta les progrès des vainqueurs.

Pendant ce temps, les Grecs, sous les ordres de Lascaris, défendaient glorieusement leur indépendance en Anatolie. Cet actif et brave guerrier, affermissant sur sa tête, par de nombreux exploits, la couronne qu'il avait osé prendre sur la brèche de Constantinople, s'empara de Nicée, de Pruse, et de presque toute la Bithynie.

Le sultan d'Icône, au lieu de le combattre, lui donnait des secours. Le frère de l'empereur Baudouin livra deux batailles à Lascaris et les gagna. Rien ne pouvait alors, dit-on, résister au choc impétueux des chevaliers français; mais rien ne pouvait aussi lasser le courage indomptable de Lascaris : inépuisable en ressources, après chaque défaite il se relevait et semblait se montrer plus actif et plus redoutable.

Par des manœuvres rapides, il regagna bientôt tout le terrain que lui avaient fait perdre les batailles de Pémanène et d'Adramite. Cependant il eût peut-être été forcé de céder aux vainqueurs, si l'orgueil impolitique de Baudouin n'avait attiré aux Français un ennemi puissant, dont la diversion laissa respirer l'Asie.

Joannice, roi des Bulgares, avait sollicité l'alliance de l'empereur latin; Baudouin reçut ses députés avec hauteur, et lui déclara « qu'il le dépouillerait » de son royaume, s'il ne consentait à être son vassal. »

Joannice courut aux armes. Les Grecs se rendirent en foule sous les drapeaux des Bulgares; partout ils massacrèrent sans pitié les Français et les Vénitiens; Philippopolis et Andrinople furent livrées par eux aux Bulgares.

A l'approche de cet orage qui menaçait le nouvel empire d'une prompte ruine, Baudouin rassemble toutes ses forces et court assiéger Andrinople. Joannice, à la tête d'une nombreuse armée grossie par les Valaques et par les Comans, vint lui livrer bataille sous les murs de cette ville.

Les Français, par la violence de leur première charge, enfoncent les Barbares; mais, trop ardents à la poursuite, ils tombent dans un piége que leur avait tendu Joannice.

Une foule de Bulgares sort tout à coup du creux des ravins, du fond des bois, attaque les Français en désordre, les enveloppe, les presse de toutes parts; ceux qui avaient fui reviennent, et se réunissent pour accabler les impériaux.

Après un combat opiniâtre, où les chevaliers illustrèrent leur défaite par des prodiges de valeur, Baudouin voit tomber autour de lui le comte de Blois, Montmirail, Valincourt; ses plus braves guerriers périssent; son armée en déroute est taillée en pièces, et lui-même, désarçonné, couvert de blessures, tombe dans les fers des Bulgares.

Le maréchal de Champagne, de Lille, et Dandolo, le Nestor des croisés, rallièrent les débris de l'armée, et, toujours combattant, rentrèrent en bon ordre à Constantinople.

Mais ce désastre répandait dans la capitale un tel effroi, qu'on vit un grand nombre de chevaliers, sacrifiant leur honneur à leur sûreté, déserter leur cause et s'embarquer honteusement pour retourner dans leur patrie.

A chaque instant la ville, dépourvue de défense, croyait se voir en proie à la fureur des Bulgares. La mort du célèbre Dandolo (1) mit le comble à la douleur et à la terreur publique. En perdant ce héros presque centenaire, on crut voir s'écrouler le rempart de l'empire.

Déjà les glaives des Barbares brillaient dans les environs de la capitale; les villages, embrasés par eux, répandaient au milieu de la nuit, dans Constantinople, une affreuse clarté; enfin le frère de l'empereur, Henri, traversant le Bosphore avec vingt mille Arméniens qu'il avait rassemblés, suspendit les alarmes. Il prit la régence, rallia les croisés, ranima leur courage, sortit hardiment des murs de la ville, éloigna les Bulgares et reprit sur eux plusieurs places.

Montferrat vint se joindre à lui; tous deux assiégèrent Andrinople et ne purent s'en rendre maîtres. Depuis ils livrèrent une nouvelle bataille aux Bulgares, et éprouvèrent encore un revers qui leur coûta un grand nombre de soldats et cent dix chevaliers.

Cependant Joannice, abusant insolemment de sa victoire, traitait en esclaves les Grecs nombreux qui combattaient pour lui : las d'un joug si pesant, ils le brisèrent et se soumirent au régent. Cette défection changea le sort de la guerre; l'armée française, renforcée, reprit l'offensive. Joannice, affaibli, se vit contraint de rentrer dans ses frontières.

Le pape avait écrit au roi bulgare pour l'inviter à cesser de combattre les chrétiens et pour obtenir la liberté de Baudouin. Le roi barbare répondit au saint-père avec un respect ironique : « Je n'ai fait, disait-il, que repousser une » injuste agression. Dieu même a décidé en ma faveur; c'est au Saint Siége » que je dois l'épée que je porte. Vous m'avez donné le glaive de saint Pierre, » et c'est à cette arme sacrée que je dois mes triomphes. »

Ce prince ne s'expliqua que d'une manière vague sur le sort de l'empereur captif. Bientôt on apprit sa mort : elle fut affreuse. Ce monarque infortuné languissait au fond d'un cachot. La reine des Bulgares, qui en était éprise, vint la nuit le trouver dans sa prison. « Vous pouvez, lui dit-elle, délivrer deux » captifs; fuyons tous deux notre tyran, conduisez-moi en France, et récom» pensez mon amour par le don de votre main. »

Baudouin, preux chevalier, chrétien austère, repoussa dédaigneusement cette flamme adultère. La reine, née en Tartarie, avait conservé sur le trône ses mœurs sauvages. Passant avec violence de l'amour à la haine, elle court aux pieds de son époux, et accuse Baudouin d'avoir voulu la séduire. Joannice, furieux, appelle près de lui l'empereur chargé de chaînes, refuse de l'écouter, l'accable d'injures, et lui fait couper les bras et les jambes. Après ce supplice horrible, le tronc vivant de ce monarque infortuné fut porté dans une grande fosse ouverte, où il ne mourut qu'au bout de trois jours, déchiré par les oiseaux de proie, et son crâne, enchâssé dans de l'or, servit de coupe à Joannice dans ses festins (2)

(1) An 1205. — (2) An 1206.

Baudouin était âgé de trente-cinq ans, et avait régné onze mois. Aucun prisonnier français ne survécut à son prince ; le barbare Joannice les immola tous à son atroce vengeance.

CHAPITRE II.

HENRI, EMPEREUR FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE ; THÉODORE LASCARIS, EMPEREUR A NICÉE.

(An 1206.)

Élection de Henri, frère de Baudouin. — Son portrait. — Tableau de l'empire. — Succès de Henri sur les Bulgares. — Lascaris est couronné empereur d'Orient. — Mort de Montferrat. — Armement des particuliers à Venise. — Conquête de l'Archipel par eux. — Mort de Joannice, roi des Bulgares. — Victoire de Henri sur Phrorilas, successeur de Joannice. — Son mariage avec une fille de Joannice. — Paix avec les Bulgares. — Alliance d'Alexis l'Ange et du sultan d'Icône. — Marche de Lascaris contre eux. — Mort courageuse de huit cents Français. — Bravoure de Lascaris. — Mort du sultan. — Victoire de Lascaris. — Captivité et mort d'Alexis. — Troubles dans l'empire latin. — Empoisonnement de Henri.

Dès qu'on sut à Constantinople la mort de l'empereur, les barons élurent son frère Henri. Ce prince, doué de toutes les qualités nécessaires pour régner, dans des temps difficiles, avec éclat, justice et sagesse, était grave et doux, conciliant et ferme, actif sans précipitation et brave sans témérité ; il soutint dignement sa couronne, et surmonta les obstacles sans nombre que lui opposaient les institutions vicieuses transplantées d'Europe dans le nouvel empire d'Orient.

Le chef de l'État n'y pouvait plus compter sur des légions organisées, sur un service régulier : un édit du prince, un décret du sénat ne suffisaient plus pour obtenir d'une extrémité de l'empire à l'autre une obéissance prompte. L'aristocratie féodale liait le sceptre et enchaînait le peuple.

L'empire ne reconnaissait plus un seul maître, et chaque cité, chaque bourg, dépouillé de ses municipes, de ses franchises, subissait le joug d'un orgueilleux et faible tyran.

Sous les empereurs romains et grecs, tous les citoyens vivaient libres ; les grands seuls se voyaient exposés aux foudres qui partaient du trône : c'est

ce qui fit durer, supporter, chérir même par les nations la puissance conquérante des Romains.

Malgré le défaut d'institutions et de garanties, le sceptre, alors redoutable aux grands et aux ambitieux seuls, était un appui protecteur pour le peuple, une arme forte contre ses ennemis; mais la féodalité avait tout changé.

Au milieu de l'anarchie des fiefs, le prince, sans autorité, ne pouvait maintenir ni la paix intérieure ni la sûreté extérieure. L'empereur, soumis aux lois faites par les grands, ne devait rien entreprendre pour la défense ou pour l'accroissement de l'empire sans le consentement d'un conseil composé du roi de Thessalonique, d'un préteur vénitien et des principaux barons.

On lui avait assigné comme domaine une partie de la Thrace : c'était le seul fonds sur lequel il pût acquitter les dépenses générales.

En cas de guerre, tous les vassaux étaient obligés, à la vérité, de marcher sous ses enseignes avec leurs troupes et à leurs dépens, mais seulement depuis le 1er juin jusqu'à la Saint-Michel, et même pour la moitié de ce temps, s'ils se trouvaient engagés dans des guerres particulières.

C'est avec le faible appui de cette milice turbulente, incertaine, irrégulière, qu'il fallait soutenir un trône chancelant contre la haine des Grecs, le fanatisme des musulmans et la vaillance sauvage des Bulgares.

Ce chaos politique, qui existait depuis plusieurs siècles en Italie, en France, en Allemagne, est le tableau fidèle de ce temps chevaleresque, si peu connu et si vanté; c'est l'histoire exacte de l'aristocratie ancienne et le rêve de l'aristocratie moderne.

Henri, plus heureux que son frère, soutint avec vigueur et avec succès la guerre entreprise contre Joannice; s'il ne put sauver Dydymotique, qui fut détruite par l'ennemi, il la vengea, défit les Bulgares, les poursuivit jusque dans leur pays, et brisa les fers de vingt mille prisonniers.

Mais, tandis qu'il dirigeait toutes ses forces au nord de l'empire, Théodore Lascaris, rival digne de lui, s'emparait de la Bithynie, de la Lydie, de la Phrygie, et se faisait couronner à Nicée empereur d'Orient.

Ce prince écrivit au pape pour l'engager à rétablir la paix parmi les chrétiens en réglant les limites entre les Latins et les Grecs; le pape, refusant d'agir comme médiateur, ordonna au prince grec de se soumettre à l'autorité de Henri. Cette conduite, impolitique sous tous les rapports, prolongea le schisme et la guerre.

D'autres ennemis ne tardèrent pas à secouer le joug des Français et des Vénitiens; Alexis et David Comnène s'emparèrent de toute la côte du Pont-Euxin, et en formèrent un état indépendant, dont Trébisonde fut le siége. Ce troisième empire subsista encore quelques années après la prise de Constantinople par Mahomet II.

Henri, vainqueur des Bulgares, conclut avec Lascaris une trêve qui dura peu; bientôt le prince grec et Joannice se liguèrent contre lui : pressé entre ces deux ennemis, sa position devenait de jour en jour plus critique; la nécessité de diviser ses forces le réduisait à la défensive : cependant, aussi actif

qu'intrépide, il délivra Andrinople, investie de nouveau par les Bulgares, et Civitot, assiégée par les Grecs; mais il ne put empêcher Lascaris d'étendre ses conquêtes en Asie et de couvrir la mer de ses vaisseaux, qui entrèrent même dans l'Hellespont.

L'empereur avait épousé Agnès, fille de Montferrat; apprenant que Joannice attaquait les États de son beau-père, il fit une trêve avec Lascaris et marcha contre les Bulgares qui assiégeaient Thessalonique. La victoire couronna les armes des Français; mais ils perdirent dans cette campagne le roi de Thessalonique.

Montferrat mourut assassiné; ce chef illustre de la croisade mérita les pleurs de ses compagnons d'armes, et emporta au tombeau l'estime de ses ennemis.

Dans ce même temps, l'empereur reçut de l'Occident des secours qui l'aidèrent à repousser les efforts de Joannice et du despote d'Épire.

Les Vénitiens avaient trop peu de troupes pour s'emparer du grand nombre d'îles et de villes qui leur étaient dévolues en partage, et que les Grecs défendaient encore avec opiniâtreté. Pour y parvenir, Venise prit un moyen nouveau : le sénat, appelant l'intérêt privé au secours de l'intérêt public, promulgua un édit par lequel il donnait à tout particulier la propriété des îles, cités ou forteresses dont il pourrait se rendre maître.

L'ambition et l'avidité, enflammées par ce décret, opérèrent des prodiges: chaque noble, chaque négociant leva des soldats, arma des vaisseaux, la flotte vénitienne nettoya la mer des pirates grecs, et tout l'Archipel fut conquis en une année (1).

A la même époque, Joannice termina sa carrière, brillante d'exploits, mais souillée par des cruautés atroces; Phrorilas, son neveu, aussi belliqueux, mais moins habile, lui succéda. Jusque là les Bulgares, combattant à la manière des Parthes, avaient fatigué les Français par leurs rapides invasions, par leurs promptes fuites, par leurs attaques sans cesse renouvelées; le stratagème plutôt que la force les avait fait triompher souvent de l'imprudente ardeur des Francs. Le nouveau roi, plus téméraire, attendit l'empereur en plaine, et le combattit en bataille rangée. Henri le défit complétement et lui enleva quatre-vingts lieues de pays.

Une autre guerre appela les armes de Henri. Montferrat en mourant avait laissé son marquisat à Guillaume, son fils aîné, et le royaume de Thessalonique à son second fils, Démétrius. Le comte Blandras, chargé de la tutelle et de la régence, voulait que Guillaume régnât, espérant profiter de la faiblesse de son caractère pour se rendre indépendant. L'empereur, irrité contre lui, l'assiégea et le fit prisonnier.

Blandras, captif, continua ses intrigues; à son instigation les Italiens, qu'on nommait encore Lombards, se révoltèrent et se rangèrent sous les drapeaux du despote d'Épire; malgré la réunion de leurs forces, Henri les défit et les contraignit à lui demander la paix (2).

(1) An 1208. — (2) An 1209.

L'empereur venait de perdre alors Agnès, sa femme; le désir d'accorder quelque repos à ses sujets l'emportant sur tout autre sentiment, il épousa une fille de Joannice, de ce tyran qui avait mutilé et massacré si barbarement son frère Baudouin. La paix avec les Bulgares fut le prix de ce sacrifice.

L'ancien usurpateur du trône des Grecs, Alexis l'Ange, échappé de Thessalonique et réfugié en Épire, se sentait importuné du bruit des conquêtes et de l'éclat du couronnement de son gendre Lascaris; jaloux de sa gloire, il forme le désir, conçoit l'espoir de remonter sur le trône, court en Asie, et implore le secours de Gaïatheddin, sultan d'Icône, qui lui promet de lui rendre le sceptre.

Tous deux rassemblent une armée de vingt mille hommes; ils voulaient attaquer Nicée. Lascaris, dont les forces étaient disséminées dans toute l'Asie, ne pouvait leur opposer, dans ce moment, que deux mille Grecs et huit cents déserteurs français; mais ce guerrier intrépide ne savait pas reculer devant le péril, et ne comptait jamais ses ennemis. A la tête de sa faible troupe, il traverse audacieusement le mont Olympe, s'empare de Philadelphie, poursuit sa marche avec rapidité, et rencontre près d'Antioche, sur le Méandre, Alexis, suivi du sultan et de sa nombreuse armée.

Ces princes, le voyant si peu accompagné, ne doutent pas d'un triomphe prompt et facile; cependant les huit cents Français, avec cette impétuosité qui dans tous les temps fit leurs succès et leur gloire, tombent sur les Turcs et les enfoncent; mais bientôt, enveloppés, écrasés par la foule d'ennemis qui les pressent, ils perdent l'espoir de vaincre, et ne conservent que celui de vendre chèrement leur vie. Après des prodiges de courage, tous ces braves tombent morts sur des monceaux de musulmans, immolés d'avance à leurs mânes. La plupart des Grecs, plus effrayés que jaloux d'une mort si héroïque, prennent la fuite; Lascaris seul reste immobile sur le champ de bataille, avec trois cents preux décidés à le sauver ou à périr.

Le sultan, indigné de voir une poignée de braves affronter encore une armée, et intimider par leur contenance quinze mille guerriers qui les entourent, s'élance avec rage sur Lascaris et d'un coup de cimeterre brise son casque. Le héros renversé se relève aussitôt, coupe les jarrets du cheval de son ennemi; le sultan tombe; Lascaris lui tranche la tête et l'attache au bout de sa lance.

A cet horrible aspect, l'épouvante saisit les Turcs; ils jettent de grands cris et se dispersent; le prince grec vainqueur leur paraît un ange menaçant; l'espoir et la honte rappellent le courage dans le cœur des Grecs; ils se rallient, ils poursuivent les fuyards, ils en font un affreux carnage; et Lascaris, à leur tête, entre triomphant dans Antioche.

Alexis, pris en fuyant, fut enfermé dans une prison. Aucun souvenir consolant ne l'y accompagna; assassin de son frère, tyran de ses sujets, cause première de la ruine de l'empire, il succomba bientôt aux chagrins et aux remords.

Tandis qu'un héros relevait la gloire des Grecs, Henri, malgré ses vertus et sa vaillance, ne pouvait rendre le repos et la prospérité à l'empire latin; les prétentions des grands, les querelles des princes, l'orgueil et l'ignorance des

barons, la brutalité du soldat, les ravages de l'ennemi, couvraient de ruines cette brillante conquête : les besoins du clergé ajoutaient encore de nouveaux malheurs à ces désordres. Au lieu des biens envahis sur lui par les vainqueurs pour payer les frais de la conquête, on lui avait assigné le quinzième de la valeur des immeubles et la dîme des revenus; les évêques, pour se faire payer, prodiguèrent à la fois les censures et les excommunications.

Sur ces entrefaites, le patriarche mourut; les Vénitiens et les Français ne purent s'accorder sur le choix de son successeur et en vinrent aux armes. L'autorité du pape profita de ces dissensions; il nomma le patriarche et envoya dans l'Orient un légat, qui, par ses actes arbitraires, aigrit de plus en plus la haine des Grecs contre les Latins.

L'empereur gémissait de ces abus sans pouvoir les réprimer; on ne lui permettait que de combattre : après avoir conquis quelques villes en Asie, il conclut la paix avec Lascaris, qui obtint par ce traité la cession de tout le pays situé entre Sardes et Nicée, la possession de Pergame, de Pruse et de beaucoup d'autres villes.

Un concile rassemblé à Latran (1) rendit cette année mémorable; le pape y reconnut Constantinople comme le second siége du monde chrétien.

Henri ne jouit pas longtemps du repos qu'il avait donné à l'empire; il mourut empoisonné. On soupçonna de ce crime sa nouvelle épouse; l'accusation était peut-être injuste, mais le souvenir des crimes de son père l'accréditait. Henri ne laissa point d'enfants : sa vie avait été remplie et glorieuse; sa mort fut l'époque du commencement de la décadence de l'empire français (2). Il avait régné dix ans.

(1) An 1215. — (2) An 1216.

CHAPITRE III.

PIERRE DE COURTENAI, EMPEREUR FRANÇAIS; THÉODORE LASCARIS, EMPEREUR GREC.

(An 1216.)

Élection de Pierre de Courtenai. — Son départ de France. — Son arrivée et son couronnement à Rome. — Sa défaite et sa captivité au siége de Durazzo. — Son chagrin et sa mort. — Élection de Robert de Courtenai.

Suivant les coutumes anciennes, le trône était électif; l'hérédité, seule base de la stabilité des grands États, s'établit tard partout, parce qu'il est difficile de forcer les passions à consulter l'intérêt public et à écouter la voix de la raison. Cependant, en Orient comme en Occident, les suffrages des électeurs se portaient le plus souvent sur un prince de la famille régnante. Les barons français donnèrent le sceptre à Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, petit-fils de Louis-le-Gros et beau-frère de l'empereur Baudouin, dont il avait épousé la sœur Yolande.

Dès qu'il fut instruit de son élévation, il partit de France à la tête de cinq mille hommes, traversa l'Italie, se rendit à Rome, reçut la couronne impériale des mains du pape, et donna au jeune Montferrat l'investiture du royaume de Thessalonique.

Yolande et ses enfants partirent seuls pour Constantinople, où ils arrivèrent sans obstacles. L'empereur, moins heureux, trouva sur son chemin les fers et la mort.

Ayant promis aux Vénitiens de leur rendre Durazzo, dont Théodore, despote d'Épire, s'était emparé, il investit cette place; les Grecs l'attaquèrent et le contraignirent à lever le siége; engagé témérairement dans les montagnes d'Albanie, il se vit bientôt enveloppé par la nombreuse armée des Épirotes, maîtres de tous les défilés; en vain il opposa le courage au nombre, ses troupes furent taillées en pièces, et Théodore, vainqueur, l'emmena prisonnier avec le légat du pape, le comte de Sancerre et quelques chevaliers échappés au carnage.

Lorsque la nouvelle de ce désastre retentit dans l'Occident, le roi de Hongrie, beau-frère de Courtenai, fit de vives démarches pour obtenir du prince d'Épire la liberté de ses captifs. Le pape fit prêcher en France une nouvelle croisade, dont le chef fut Robert de Courtenai, frère de l'empereur et grand boutillier de France.

Le despote d'Épire, après avoir vaincu les Français par la force, désarma le Saint-Siége par son adresse. Flattant l'orgueil de la cour de Rome, il feignit de se soumettre à son autorité, et rendit la liberté au légat; le pape, satisfait, défendit aux croisés d'entrer sur les terres d'Épire.

Les Vénitiens conclurent avec ce prince une trêve de cinq ans. Pierre de Courtenai, toujours réclamé, jamais secouru, succomba au chagrin et mourut dans sa prison (1).

Yolande, nommée régente, ne lui survécut qu'un an; elle avait quatre fils; l'aîné, Philippe, fut élu empereur. Les barons confièrent la régence à Conon de Béthune; Philippe refusa le sceptre, et préféra son tranquille comté de Namur à un empire orageux; son oncle Robert fut élu à sa place : il hésitait à se charger d'un si lourd fardeau; Louis VIII, roi de France, le décida à l'accepter (2).

(1) An 1218. — (2) An 1220.

CHAPITRE IV.

ROBERT DE COURTENAI, EMPEREUR FRANÇAIS; LASCARIS, EMPEREUR GREC, ET APRÈS LUI JEAN DUCAS VATACE.

(An 1220.)

Couronnement de Robert de Courtenai à Constantinople. — Mort du célèbre Lascaris. — Jean Ducas Vatace, son gendre, lui succède. — Révolte des frères de Lascaris. — Bataille entre Vatace et ses oncles. — Défaite, captivité et supplice des deux Lascaris. — Révolte, arrestation et supplice d'un imposteur en Flandre. — Rapt de l'empereur. — Horrible vengeance d'un Bourguignon. — Fuite et mort de l'empereur. — Élection de Baudouin II et de Jean de Brienne.

Robert traversa l'Allemagne et la Hongrie; les Bulgares n'inquiétèrent point sa marche; il dut cette trève aux troubles civils qui les agitaient; Azan, l'un de leurs princes, venait de renverser du trône le roi Phrorilas. L'empereur fut couronné à Constantinople par le patriarche (1). Il convoqua les barons français et vénitiens, confirma le traité de partage signé par Baudouin, et conclut la paix avec l'empereur Lascaris, afin de pouvoir, sans obstacle, combattre Théodore d'Épire et venger son frère.

Cette année vit terminer la carrière du célèbre Lascaris : il mourut âgé de cinquante ans, après dix-huit années d'un règne glorieux. Ses obsèques se firent avec pompe à Nicée. Dans l'écroulement de l'empire, lui seul n'avait point désespéré de son salut; il l'arrêta d'une main ferme dans sa chute. Lascaris laissait quatre frères, aucun d'eux ne lui succéda; les Grecs leur préférèrent Jean Ducas Vatace, gendre de Lascaris, heureux guerrier, habile homme d'État : l'audace de Lascaris avait fondé l'empire de Nicée, la prudence courageuse de Vatace l'affermit.

Théodore d'Épire, fier de ses victoires et de la conquête récente qu'il venait de faire du royaume de Thessalonique, prit aussi le titre d'Auguste et se revêtit de la pourpre impériale. Ainsi, l'Orient démembré comptait alors sur ses ruines quatre empereurs : Robert à Constantinople, Vatace à Nicée, Théodore à Thessalonique, Alexis Comnène à Trébisonde (2).

(1) An 1221. — (2) An 1221.

Les frères de Lascaris tentèrent d'inutiles efforts pour s'emparer du trône de Nicée; la fermeté de Vatace comprima leur révolte, et, pour échapper à sa vengeance, ils coururent chercher un asile à Constantinople.

Robert leur confia le commandement de son armée; ils repassèrent avec elle en Asie et livrèrent bataille à Vatace dans la plaine de Pémanène. Les Grecs ne purent résister aux premiers efforts des Français : déjà enfoncés, percés de toutes parts, ils prenaient la fuite, lorsque Vatace, à la tête d'un corps de réserve, rétablit le combat, ramena la victoire, tailla l'armée impériale en pièces, et fit prisonniers deux des Lascaris.

Cette défaite des Français porta un coup mortel à leur empire et releva le courage des Grecs. Les plus grands hommes ne peuvent s'affranchir totalement des vices de leur siècle; conformément aux mœurs barbares de son temps, Vatace priva ses oncles de la vue. Poursuivant ensuite rapidement ses succès, il conquit la Troade ainsi que toute la côte d'Asie, et ses vaisseaux s'emparèrent de Lesbos.

Les armes de Robert ne furent pas plus heureuses dans la Grèce; Théodore d'Épire battit ses troupes et prit ses généraux. Osynople, Dydymotique et d'autres villes de Thrace ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. Les habitants d'Andrinople, soulevés, avaient chassé les Français de leurs murs, et s'étaient rendus à Jean Camise, envoyé par Vatace; mais les émissaires de Théodore excitèrent une nouvelle révolte dans cette ville; elle renvoya Camise et se soumit au despote d'Épire.

Démétrius de Montferrat entreprit alors vainement de rentrer dans son royaume et de conquérir Thessalonique; les troupes de Théodore le repoussèrent (1). Ce fut dans ce temps qu'un imposteur célèbre fit une révolution en Flandre; il prenait le nom de l'empereur Baudouin Ier, échappé, disait-il, aux fers des Bulgares; son audace lui attira beaucoup de partisans : le duc de Brabant le reconnut, on le couronna; mais bientôt, un moine ayant découvert sa fourberie, le roi de France le manda près de lui; interrogé par l'évêque de Beauvais, l'imposteur se coupa dans ses réponses, et s'enfuit en Bourgogne; on l'y poursuivit; il fut arrêté, et la comtesse de Flandre l'envoya au supplice.

L'empereur Robert, malheureux dans toutes ses entreprises, était méprisé par les Grecs. Une folle passion et un acte de violence lui attirèrent la haine des Français. La fille de Baudouin de Neuville l'avait enflammé par ses charmes; mais elle était fiancée à un Bourguignon; l'empereur, bravant cet obstacle, fit enlever la mère et la fille, qui furent conduites dans son palais. Le chevalier bourguignon, furieux de cette injure, rassemble ses vassaux, ses amis; il marche en armes au palais, en arrache ces deux femmes, noie la mère, et fait couper le nez et les lèvres de la fille; les mœurs étaient alors si barbares, qu'on fut moins révolté de ce forfait qu'irrité contre l'empereur, qui avait armé la fureur d'un amant jaloux. Le coupable resta impuni.

Après un tel affront, Robert, haï, méprisé, menacé, se sauva précipitamment

(1) An [illegible]

de sa capitale, et courut en Italie implorer bassement les secours du Saint-Siége contre ses sujets ; le pape, plus digne que lui de régner, lui reprocha sa lâcheté, et lui conseilla de retourner avec audace dans l'Orient. Quand on a besoin de tels conseils, on est peu capable de les suivre : le faible Robert obéit par crainte, s'embarqua pour la Grèce, et mourut en route de honte, de peur ou de chagrin. Baudouin II son frère, âgé de onze ans, fut élu pour lui succéder (1).

Mais il fallait à cet enfant un protecteur : presque tous les héros de la croisade, Conon de Béthune, Montferrat, Montmorency, Dandolo, étaient morts. Les barons, cherchant un appui pour leur jeune prince, proposèrent d'abord au roi des Bulgares, Azan, de donner sa fille à Baudouin, de se charger de sa tutelle, et de le protéger contre Théodore d'Épire et Vatace. La désapprobation publique éclaira tardivement le conseil sur l'imprudence d'un semblable choix ; il sentit que ce tuteur étranger pourrait devenir un maître ; le traité fut rompu ; on résolut de choisir un Français pour gouverner l'empire : les suffrages se fixèrent sur le fameux Jean de Brienne, comte de La Marche, époux de Marie, héritière du royaume de Jérusalem.

Brienne, couvert de blessures, brillant de gloire, conservait, à quatre-vingts ans, le courage et la force de la jeunesse ; il était alors à Rome, près du pape. Ce vieillard fier et belliqueux ne recula point devant un tel fardeau ; mais il ne voulut pas commander sans régner, et, par un traité conclu à Pérouse, on convint qu'il monterait sur le trône, et que Baudouin épouserait sa fille Marie. Ainsi l'empire chancelant des Latins, assiégé de périls, environné d'ennemis formidables, fut confié, par la politique mobile des Français, aux mains d'un vieillard et à celles d'un enfant (2).

(1) An 1228. — (2) An 1229.

CHAPITRE V.

JEAN DE BRIENNE ET BAUDOUIN II, EMPEREURS FRANÇAIS; VATACE, EMPEREUR GREC.

(An 1229.)

Régence de Narjot de Touci, en l'absence de Jean de Brienne. — Arrivée et couronnement de Brienne à Constantinople. — Son honteux repos. — Succès de Vatace. — Son alliance avec Azan, roi des Bulgares. — Siége de Constantinople par eux. — Leur défaite sur mer et sur terre. — Leur nouvelle attaque et leur échec. — Nouvelle croisade pour la délivrance de Constantinople. — Mort de Brienne.

La nécessité de donner à l'empire un administrateur expérimenté, un appui ferme, un chef vaillant, avait fait choisir Brienne, et, quoique son âge ne dût pas lui laisser l'espoir d'occuper longtemps le trône, il ne se hâta point d'en prendre possession; il resta encore deux ans en Italie. Pendant ce temps, Narjot de Touci fut chargé par lui de la régence.

Le bruit des armes environnait alors de toutes parts Constantinople; les Français, renfermés dans cette ville, languissaient inactifs, mécontents, divisés, semblaient indifférents à la perte de l'Illyrie, de la Thessalie, de la Macédoine, de la Thrace, de l'Asie, et paraissaient étrangers aux querelles sanglantes qui déchiraient l'empire.

La haute fortune de Théodore d'Épire commençait à décliner; ce prince, excommunié par le pape, menacé par Vatace, rompit impolitiquement la paix qu'il avait conclue avec Azan, roi des Bulgares, et entra dans ses États. Azan, dans le dessein d'animer ses troupes et de les exciter à une juste vengeance, prit pour étendard l'original du traité signé et violé par Théodore. Les deux armées se livrèrent bataille sur les bords de l'Hèbre. Après une lutte opiniâtre, les Bulgares demeurèrent vainqueurs. Théodore fut pris avec ses principaux capitaines; Azan s'empara d'Andrinople, de toutes les villes de la Thrace, conquit la Thessalie et livra l'Épire au pillage.

Théodore, toujours remuant, même dans sa prison, abusa de la douceur avec laquelle son vainqueur le traitait, et conspira contre ses jours. Azan découvrit son complot et lui fit crever les yeux. Manuel, son frère, lui succéda en Épire.

Après une longue attente, Jean de Brienne entra dans le port de Constantinople avec quatorze vaisseaux vénitiens : le patriarche le couronna. On croyait que ce prince, porté au trône par sa renommée militaire, se hâterait de cueillir quelques lauriers pour honorer sa tombe ; mais, soit qu'il ne trouvât point de forces prêtes pour seconder ses desseins, soit que l'air de Constantinople fût alors imprégné d'une mollesse léthargique et contagieuse, ce Nestor des héros chrétiens resta encore deux ans dans un honteux repos ; il ne tenta que des efforts inutiles pour rétablir la paix entre les Églises grecque et latine.

Pendant ce temps, Vatace, aussi actif que les Français se montraient indolents, affermissait son pouvoir, soumettait plusieurs rebelles armés contre lui, s'emparait de Rhodes, de Lesbos, de Chio, de Samos, et resserrait de plus en plus les étroites limites de l'empire français.

Un de ses généraux, Andronic Paléologue, père de ce Michel Paléologue qui rendit aux Grecs le sceptre de Constantinople, contribuait alors efficacement à la rapidité de ses succès par son courage et par son habileté. Enfin, Jean de Brienne, réveillé, reprit son armure, traversa le Bosphore et emporta d'assaut une forteresse sur les côtes d'Asie ; mais un orage menaçant le rappela bientôt dans la capitale.

Vatace, après avoir enlevé aux Vénitiens Gallipoli et tenté sans succès la conquête de Candie, conclut un traité d'alliance avec le roi des Bulgares et fit épouser à son fils la fille d'Azan ; leurs armées réunies entrèrent dans la Chersonèse et formèrent le siége de Constantinople.

Les troupes des assiégeants s'élevaient à cent mille hommes ; leur flotte était nombreuse ; cet extrême péril fit retrouver à Brienne sa jeunesse et son courage ; il brava la fatigue et la mort comme un jeune soldat. Son exemple ranima la valeur française ; l'ennemi, repoussé dans plusieurs assauts, voyait chaque jour ses machines détruites et ses lignes attaquées. Une armée vénitienne, arrivant sur ces entrefaites au secours des Français, attaqua la flotte de Vatace, la détruisit presque entièrement, et Brienne, sortant alors de ses murs avec tous ses chevaliers, força les Bulgares et les Grecs à la retraite (1).

L'année suivante, ils reparurent avec des forces plus considérables et assiégèrent encore la ville de Constantinople ; mais ils éprouvèrent la même résistance : les Génois, les Vénitiens, et Geoffroy de Ville-Hardouin, prince d'Achaïe, avec six vaisseaux, remportèrent encore une victoire complète sur l'armée navale des assiégeants.

Cependant la vaillante défense des Français, en accroissant leur gloire, diminuait peu leurs dangers ; ils s'affaiblissaient par leurs victoires sanglantes, et ne recevaient point de renforts, tandis que le nombre de leurs ennemis grossissait chaque jour.

Le jeune Baudouin fut envoyé en Italie et en France pour demander des secours ; la délivrance de Constantinople devint l'objet d'une nouvelle croisade.

(1) An 1235.

Le pape l'encouragea par les mêmes priviléges que ceux dont avaient joui les conquérants de la Palestine. Saint Louis promit à Baudouin son appui, et lui rendit en France les biens de sa famille. Les comtes de Bretagne, de Bar, de Soissons, de Mâcon, de Nevers, le duc de Bourgogne, Anseau de Lille, Imbert de Beaujeu, avec une foule d'autres seigneurs, arborèrent la croix et promirent le secours de leurs armes.

Tandis que Baudouin mendiait partout de l'argent et des soldats, Jean de Brienne, entouré d'ennemis et combattant toujours, mourut le glaive à la main, accablé d'années, de fatigues, et couvert de gloire ; il était âgé de quatre-vingt-neuf ans et en avait régné huit. Ce prince, dans son enfance, destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, et par son caractère aux combats, avait quitté la soutane pour la cuirasse, l'église pour les camps, la France pour la Palestine ; son courage lui valut deux couronnes, et son nom survécut à son siècle ; seul, debout sur les ruines d'un empire écroulé, il défendit ses débris en héros, et les exploits de ce vieillard mourant furent dans l'Orient les derniers rayons de gloire des croisés.

CHAPITRE VI.

BAUDOUIN II, EMPEREUR FRANÇAIS; VATACE, THÉODORE LASCARIS, JEAN LASCARIS ET MICHEL PALÉOLOGUE, EMPEREURS GRECS.

(An 1237.)

Voyage de Baudouin. — Exploits d'Azan et de Vatace. — Division entre eux. — Alliance d'Azan avec les Français. — Son mariage avec Irène, fille de Théodore d'Épire. — Théodore remonte sur le trône. — Dispersion des croisés armés par Baudouin. — Captivité et mort de Jean de Béthune. — Détresse à Constantinople. — Vente des monuments. — Don de la couronne de Jésus-Christ au roi de France par Baudouin. — Arrivée et couronnement de Baudouin à Constantinople. — Trait de férocité à l'occasion d'un traité. — Mort d'Irène, d'Azan et du pape Grégoire. — Pusillanimité de Baudouin. — Succès de Vatace en Bulgarie et en Macédoine. — Soumission de Théodore d'Épire et de son fils Jean à Vatace. — Invasion de Tartares. — Origine de Témugin, surnommé Gengis. — Ses exploits, ses conquêtes et sa mort. — Tableau de sa législation. — Dévastations des Tartares. — Effroi en Europe causé par eux. — Lâche soumission du sultan d'Icône aux Tartares. — Bienfaits de Vatace pour l'empire. — Voyage de Baudouin. — Egarement de Vatace par un fol amour. — Prise de Thessalonique par Vatace, après la mort du fils d'Azan. — Retour et inaction de Baudouin. — Jugement et acquittement de Michel Paléologue. — Mort de Vatace. — Élévation de son fils au trône.

Il est aussi difficile de suivre avec ordre les événements de ce dernier règne des empereurs latins, que de trouver quelque suite dans la confusion des idées d'un homme en délire et mourant. Sous ce nom imposant d'empire, il n'existait plus qu'une capitale superbe, immense, populeuse, avec quelques terres sans culture, un trésor sans argent, des soldats sans paie, une hiérarchie fastueuse sans subordination. Dans cet état, Constantinople, cernée de toutes parts, ressemblait à une tête énorme séparée de son corps.

Le faible Baudouin parcourait toujours l'Europe pour rassembler des forces nouvelles, tandis qu'Azan et Vatace, par de nombreux exploits, réunissaient peu à peu sous leur pouvoir tous les débris dispersés de l'ancien empire.

Après la mort de Brienne, Constantinople aurait bientôt succombé sous leurs efforts; leur division retarda seule sa chute. Azan, jaloux de la gloire de Vatace, rompit brusquement avec lui, et conclut une alliance avec les Français. Épris d'une vive passion pour Irène, fille de son captif, de cet infortuné Théodore qu'il avait privé de l'empire, de la vue et de la liberté, il épousa cette princesse, et brisa les chaînes de son père.

Théodore, libre, se fait conduire à Thessalonique; il y arrive déguisé en mendiant, se fait reconnaître par quelques amis, soulève le peuple, s'empare de la ville, reprend son sceptre, donne le titre de régent à Jean son fils, détrône son frère Manuel, se saisit de sa personne et le livre aux Turcs, croyant le livrer à la mort; mais le sultan d'Icône, soit par générosité, soit par politique et dans le dessein d'affaiblir les chrétiens en prolongeant leurs dissensions, se déclara le protecteur de Manuel.

Ce prince, à la tête d'un corps de Turcs et de Grecs qui lui étaient dévoués, rentra en Thessalie, reprit Larisse, Pharsale, et mourut au moment où il croyait ravir de nouveau la couronne à son frère.

Cependant les courses de Baudouin, ses supplications, les reproches et les exhortations du pape, avaient armé en Occident une foule de croisés. Béla, roi de Hongrie, promettait de marcher contre Azan; Jean de Béthune, à la tête d'une forte armée, partit de Venise pour traverser l'Allemagne; mais l'empereur Frédéric, brouillé alors avec le Saint-Siége, dissipa promptement cet orage prêt à fondre sur l'Orient.

Jean de Béthune vient le trouver, dans l'espoir de vaincre son opposition; l'empereur le retient en otage; les croisés, qui arrivaient en grand nombre à Venise, y apprennent la captivité de leur chef, et bientôt sa mort : ils se dispersent; les uns partent pour la Palestine, les autres retournent dans leur patrie; quelques-uns, fidèles à leur promesse, s'embarquèrent sur des vaisseaux vénitiens, et se rendirent à Constantinople, dont ils augmentèrent plus la détresse que les forces.

Anseau de Cayeux, chargé alors de la régence, ne trouva plus, pour subvenir au paiement des troupes et aux dépenses du gouvernement, d'autres fonds que les monuments pieux et révérés qui se trouvaient en grand nombre dans la capitale; il les vendit, et engagea même aux Vénitiens la relique la plus fameuse : c'était la couronne d'épines de Jésus-Christ. Saint Louis, roi de France, désirait posséder ce trésor; Baudouin lui en fit don; la couronne d'épines fut transportée en pompe à Paris, et tous les historiens du temps remplissent leurs récits des nombreux miracles opérés par elle.

Dans tous les temps l'esprit humain, toujours le même, se plut à mêler le merveilleux au vrai; on ne trouve nulle part l'histoire dégagée d'oracles et de prodiges.

L'Angleterre, après avoir fait éprouver des refus humiliants à l'empereur errant, lui accorda une faible aumône; le pape l'avait assisté par des bulles; les Vénitiens lui prêtèrent sur gages de l'argent et des vaisseaux; l'empereur d'Allemagne résista longtemps à ses instances; enfin la valeur française et la loyauté religieuse de saint Louis lui donnèrent des secours réels.

A la tête de soixante mille hommes il traversa sans obstacles la Hongrie et la Bulgarie; Vatace, aussi prudent que brave, se retira en Asie; Baudouin entra dans Constantinople et y reçut la couronne; Zurule lui ouvrit ses portes, et treize vaisseaux français battirent trente vaisseaux grecs.

Les Comans conclurent une alliance avec l'empereur. Un trait, rapporté à

cette occasion par les historiens du temps, peint la férocité grossière de ce siècle barbare : après la signature du traité, leurs envoyés et ceux de Baudouin burent mutuellement de leur sang ; ils firent ensuite passer entre eux un chien qu'ils coupaient à coups de sabre en criant : « Ainsi soit hachée en pièces celle » des deux nations qui violera la foi jurée (1). »

Cette même année termina la vie d'Irène, femme de Vatace, dont l'Orient révérait la vertu, celle d'Azan, fameux par un grand nombre de victoires, et celle du pape Grégoire, dont l'ambition avait agité l'Europe. L'apparition d'une comète, qui précéda la mort de ces illustres personnages, donna un nouvel aliment à la superstition des peuples.

Un accroissement de forces n'est qu'un embarras de plus dans les mains d'un gouvernement faible ; Baudouin, qui savait mieux solliciter des secours que s'en servir, ne tira d'autre parti des troupes qu'il avait amenées que de ralentir les attaques de ses ennemis.

Aux yeux de la pusillanimité un délai paraît une victoire, et l'empereur laissa un libre champ à l'activité de Vatace.

Le prince grec lui accorda une trêve de deux ans, et porta ses armes dans la Bulgarie, que la mort d'Azan avait laissée dans les faibles mains d'un enfant de dix ans. Après des victoires rapides, il entra en Macédoine, invita l'aveugle Théodore à une conférence, le retint en otage, et assiégea Thessalonique que le prince Jean d'Épire défendit vaillamment.

L'âge et le malheur avaient affaibli le caractère de Théodore ; cédant au vainqueur et se dépouillant de la pourpre impériale, il se soumit, ainsi que Jean son fils, au pouvoir de Vatace, se reconnut son vassal, et ne conserva que le titre de despote d'Épire. Ainsi l'heureux Vatace se trouvait, à l'exception de Constantinople, maître de tout l'empire d'Orient, lorsqu'un nouvel orage, formé dans les glaces du Nord, arrêta ses armes et répandit en Europe, comme en Asie, la même terreur excitée autrefois par l'apparition d'Attila.

Ce fléau formidable, grossi longtemps dans l'obscurité, s'étendit en peu d'années des extrémités de la Chine aux rives du Danube, des mers du septentrion aux plaines de la Syrie, et une nuée innombrable de guerriers sauvages, devenus fameux sous le nom de Tartares, menaça le monde civilisé d'une entière destruction (1).

La source de ce torrent dévastateur fut une faible tribu de nomades ; leur origine était la même que celle des Turcs ; cette horde errante avait pour chef un pâtre ; elle dépendit d'abord d'une tribu plus nombreuse, celle des Tartares niutchès ; ils reconnaissaient un Dieu, mais ne lui rendaient aucun culte ; leur vie était errante, la chair et le lait des animaux composaient leurs aliments.

Dans l'année 1163, leur khan, nommé Yésoukaï-Bahadour, laissa en mourant le gouvernement de sa tribu à son fils âgé de treize ans : cet orphelin, nommé d'abord Témugin, se rendit depuis trop célèbre sous le nom de Gengis. Quelques rebelles attaquèrent cet enfant, mais ils trouvèrent en lui un homme ;

(1) An 1241. — (2) An 1242.

Témugin les combattit intrépidement, ne se découragea point par un premier revers, et dompta ses fiers rivaux. Le premier acte de son pouvoir fut un atroce abus de la victoire : il fit périr les chefs des vaincus dans des chaudières bouillantes; dès lors il ne cessa point de combattre et de vaincre, d'épouvanter le monde et de le ravager.

Hungh-khan, chef d'une tribu voisine, conclut une alliance avec Témugin, et lui manqua de foi; celui-ci envahit ses États, les joignit aux siens, et, en quatre années, subjugua toutes les hordes tartares qui habitaient les plaines bornées à l'occident par Kasga, et au midi par Tangut. Les Niutchés se soumirent à lui; bientôt, à la tête de toutes les tribus réunies, il força la grande muraille et conquit l'antique empire des Chinois, dont jadis il était tributaire. Ce fut ainsi qu'en peu de temps un faible pâtre se vit maître et législateur d'une vaste partie du globe; il reçut alors le titre de Gengis, c'est-à-dire, *grand*. Sa capitale ou plutôt son camp était établi au milieu du grand désert de Cobi. Là, ayant appris que ses ambassadeurs avaient été insultés, emprisonnés et mis à mort par le sultan de Kharisme, le plus puissant prince alors de l'Asie, il laisse à ses généraux le gouvernement de la Chine, et, s'avançant à la tête d'une armée innombrable, il dévaste la Buckarie, le Korassan, livre Kharisme au pillage, et couvre de ruines les bords de l'Oxus et du Jaxar. Mohamed, sultan de Kharisme, à la tête de six cent mille hommes, s'oppose vainement à ce torrent; une bataille que lui livra Gengis termina sa vie et détruisit son empire. Ce fut à cette époque que les Turcs du Korassan cherchèrent un asile en Égypte, grossirent les troupes de Saladin, et le secondèrent dans la conquête de Jérusalem.

Les Tartares, qu'alors on nommait aussi Mongols, étendirent leur domination jusqu'au delà des rives du Volga. Gengis, insatiable de guerres et de conquêtes, voulut porter ses armes dans les Indes; mais ses guerriers, moins infatigables que lui, refusèrent de suivre un prince qui voulait les entraîner aux extrémités du monde. Ambitieux et rapide comme Alexandre, il se vit arrêté comme lui dans sa course. Après un règne destructeur comme la foudre, son empire fut démembré; mais ce conquérant barbare laissa de longues traces de son funeste passage. En 1227, ce fléau du monde entra dans la paix et dans le silence du tombeau.

Sa législation, grossière et laconique, peint son caractère, sa nation et son temps. « Peuples, disait-il, fuyez les délices; contentez-vous de peu; aimez-» vous mutuellement; sacrifiez tout intérêt privé à l'intérêt général; nourrissez-» vous, sans distinction et sans scrupule, de toutes viandes, il n'en est point » d'impures; épousez plusieurs femmes, afin de vous multiplier; chargez-les » des soins domestiques; vous ne devez avoir d'autres occupations que celles » de manier des armes, de dompter des chevaux et de combattre. Ne bâtis-» sez pas de maisons; craignez de vous emprisonner dans des villes. Ne vous » abaissez point à la culture des champs; les arbres seuls sont destinés par la » nature à prendre racine sur la terre. Soyez toujours prêts à changer de de-» meure; vivez, errez exempts d'inquiétude; partout le lait des troupeaux vous

» nourrira, leur toison vous habillera et couvrira vos tentes ; si la fatigue vous » donne le besoin d'un aliment plus substantiel, remplissez de sang l'intestin » d'une brebis, et faites-le cuire, en marchant, sous la selle de votre cheval ; » méprisez le luxe, et songez que la peau des bêtes et l'étoffe grossière qui » composent votre vêtement dureront sur la terre autant que vous. »

Gengis-khan laissa quatre fils, belliqueux et sanguinaires comme lui ; ils partagèrent ses États ; mais, par ses ordres, Octaï, le troisième et le plus brave d'entre eux, eut le titre de grand khan, et fut reconnu par ses frères comme leur souverain.

Les Tartares, sous le règne d'Octaï, poursuivirent le cours de leurs conquêtes ; son neveu Batou s'empara de Moscou, et, au mépris de la capitulation, en passa tous les habitants au fil de l'épée (1). Trois ans après il détruisit la ville de Kioff, et toutes les cités de la vaste Russie, devenues tributaires du désert, s'abaissèrent devant la tente rustique d'un Tartare. Bientôt Batou, étendant de plus en plus ses ravages, dévasta la Pologne, la Silésie, la Moravie, réduisit Cracovie en cendres, tailla en pièces deux armées polonaises et silésiennes, et entra en Hongrie avec cinq cent mille hommes.

Béla, effrayé, s'enfuit en Esclavonie ; Caloman, son frère, plus courageux, livra bataille aux Tartares et la perdit ; ces vainqueurs féroces couvrirent de cadavres dix lieues de chemin, ravagèrent la Bosnie, la Servie, la Bulgarie, et revinrent par les Palus-Méotides dans leurs déserts, qu'ils peuplèrent d'une foule innombrable de captifs et de troupeaux.

Ces terribles dévastations répandaient la consternation en Europe. La peur exagérait le péril, grossissait les forces, grandissait les hommes. L'imagination, troublée par la crainte, faisait de ces Tartares des monstres bizarres ; on les disait d'une forme colossale, portant des têtes de chien et se nourrissant de chair humaine.

Frédéric, tremblant sur son trône, appelait tous les princes de l'Europe à son secours. Blanche, mère de saint Louis, versait des larmes au pied des autels : son fils, vaillant et pieux, se confiait à la justice du Ciel et à la force de ses armes.

Cependant une autre armée de Tartares, se répandant en Asie, attaquait le sultan d'Icône, dévastait la Cappadoce, et renversait les murs de Césarée. Le sultan, après avoir recherché tour à tour l'appui de Baudouin et de Vatace, désarma les Tartares par sa soumission, et se rendit vassal et tributaire de leur khan. Cette lâcheté sauva momentanément l'Asie. Les Mongols se retirèrent.

Vatace, délivré de toute inquiétude extérieure par la retraite des Tartares, par la trêve conclue avec les Latins et par la soumission des Épirotes, chercha dans un actif repos un nouveau genre de gloire. Aussi habile administrateur qu'heureux guerrier, il releva les ruines de l'empire agrandi par ses armes, et le bonheur public fut le fruit de ses travaux.

L'Asie, depuis un siècle, traversée, pillée, foulée sans cesse par les armées de

(1) An 1239.

toutes les nations, n'offrait plus aux regards que le triste spectacle de familles sans asile, de cités sans commerce, de champs sans culture. L'empereur, en prodiguant ses trésors, répandit partout la consolation, ranima le courage et fit renaître l'espérance.

Les vastes domaines du prince, cultivés avec soin, administrés avec économie, devinrent à la fois pour ses peuples un grenier d'abondance et un modèle d'agriculture. Chacun se vit encouragé par d'utiles exemples et par des bienfaits; l'empereur offrit une honorable retraite aux invalides, donna un asile aux vieillards et fonda des hôpitaux pour les malades.

Les villes sortirent de leurs ruines, les plaines se couvrirent de moissons, les impôts cessèrent de ralentir l'activité des laboureurs. « Je dois vivre du » fruit de mes travaux, disait Vatace, et non du sang et de la sueur de mes » sujets. La richesse du prince fait la pauvreté des peuples. Le luxe seul sera » taxé par moi ; je me soumets à la nature, et je règne sur le caprice. »

Les contrées possédées par les Turcs souffraient alors d'une affreuse disette; tout leur or vint accroître l'opulence de l'empire. L'impératrice admirait un jour une couronne de perles et de diamants que venait de lui donner Vatace. « Comment, dit-elle, un prince si sage et si économe peut-il faire un si riche » présent? » — « C'est, répondit l'empereur en souriant, le fruit de la vente » des œufs de mes fermes. »

Tandis que ce grand homme, après avoir porté ses armes victorieuses dans tant de contrées, parcourait ses provinces pour y faire renaître la prospérité, Baudouin, ayant consumé en peu de temps et sans succès les secours et les forces qu'il avait tirés à grands frais d'Europe, ne sortit de sa molle oisiveté que pour courir en Italie et pour y mendier encore l'appui des princes étrangers.

Une seule faiblesse ternit la brillante renommée de Vatace; vainqueur de ses ennemis, il se laissa vaincre par l'amour : après avoir pleuré longtemps la vertueuse Irène, il s'était décidé par des motifs politiques à épouser Anne, fille de l'empereur Frédéric. Une femme belle et intrigante, nommée Marcésine, était dame d'honneur de cette princesse; ses charmes séduisirent l'empereur; son adresse le subjugua : entraîné par cette passion, il viola les règles de la décence comme celles du devoir, revêtit de la pourpre sa maîtresse, et augmenta la honte de son égarement en comblant d'honneurs sa concubine.

Les courtisans encensaient cette idole; le peuple gémissait et se taisait. Un ermite seul, qui s'appelait Blemmidas, porta par son courage un trait de lumière dans les yeux fascinés du prince : Marcésine se présenta avec un cortége fastueux à l'entrée de son église; l'ermite lui en ferma les portes avec mépris. Toute la cour excitait l'empereur à se venger : « Cessez, dit Vatace, » de m'irriter contre un homme juste, il me respecterait davantage si je m'é- » tais respecté moi-même. »

L'honneur recouvra bientôt sur lui son empire; il s'arracha du sein des plaisirs pour reprendre de nouveau les armes. La mort du jeune roi des Bul-

gares excitait des troubles dans cette contrée; Vatace y courut, s'empara de Serres, de plusieurs villes; il prit ensuite Thessalonique d'assaut, et en donna le gouvernement à Andronic Paléologue, grand-domestique.

La trêve entre les Français expirait alors (1). Vatace s'empara de Zurule, aujourd'hui Chiorly, clef de la presqu'île de Thrace; devenu ainsi maître de presque tout l'empire, il resserrait de plus en plus Constantinople : telle était la destinée des deux empereurs rivaux; Vatace employait sa vie à conquérir, et Baudouin à voyager.

Le prince latin promenait dans toutes les cours son orgueil et sa faiblesse, exigeant des honneurs et sollicitant des secours. Il assista au concile de Lyon, y prit place à côté du pape, s'efforça de réchauffer le zèle des Français, en leur présentant le tableau de la décadence rapide de l'empire. Il revint à Constantinople après avoir reçu plus de promesses que de secours. Cependant les Français s'armèrent; mais le roi saint Louis, plus religieux que politique, et plus animé contre les musulmans que contre les Grecs, conduisit ses troupes en Égypte. La fortune y trahit ses armes; son imprudence y trouva des fers, mais sa vaillance y conserva sa gloire.

De retour dans l'Orient, Baudouin, incapable d'arrêter Vatace dans sa marche, fut le témoin immobile de ses nouveaux exploits; ce prince guerrier s'empara de Rhodes et vainquit encore le despote d'Épire.

Ce fut dans ce temps qu'un homme, destiné par le sort à monter au trône, fit connaître pour la première fois son ambition, son esprit et son audace. Michel Paléologue, jeune encore, avait acquis par l'éclat de son nom, de son courage et de ses richesses, un grand nombre de partisans dans l'armée; il fut accusé de conspiration : les soupçons étaient graves; on avait contre lui beaucoup d'indices, mais peu de preuves. Les juges, suivant un usage absurde et pourtant ancien, voulurent le soumettre à l'épreuve du fer ardent. L'accusé, pour prouver son innocence, devait traverser un assez long espace en portant sans se brûler une boule de fer rougie.

Le jeune Michel, adressant la parole au métropolitain, lui dit : « Je suis un » soldat, un pécheur prêt à combattre mes accusateurs, mais peu propre à » faire des miracles; cependant si vous, Monseigneur, dont Dieu connaît la » vertu, vous voulez prendre ce fer sacré, je le recevrai avec résignation de » vos mains. »

Vatace sourit de la réponse ingénieuse du jeune guerrier, et, sans être convaincu de son innocence, il lui rendit la liberté. L'empereur employa les derniers temps de sa vie à négocier avec le pape, promettant la réunion des deux Églises si le Saint-Siége abandonnait son rival. Des deux côtés le défaut de sincérité fit échouer cette négociation.

La santé de Vatace s'affaiblissait de jour en jour; il mourut à Nymphée, en Lydie, à l'âge de soixante-deux ans; il en avait régné trente-trois. Véritable restaurateur de l'empire grec, il plana sur son siècle, vécut redouté de ses

(1) An 1247.

ennemis et béni de ses sujets. Les uns honorèrent son tombeau par leur estime et les autres par leurs larmes.

Les Grecs élevèrent, à Nicée, sur le pavois son fils Théodore Lascaris, qui prit le nom de Lascaris II (1). Son père n'avait jamais voulu l'associer au trône, espérant que, moins certain du sceptre, il se rendrait plus digne de le porter.

CHAPITRE VII.

BAUDOUIN II, EMPEREUR FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE; LASCARIS II, EMPEREUR GREC A NICÉE.

(An 1255.)

Règne faible de Lascaris II, fils de Vatace. — Gouvernement tyrannique de Musalon. — Fuite de Michel Paléologue. — Son désintéressement simulé. — Ses succès et sa défaite. — Traité entre Lascaris et Constantin Tech. — Voyage de Baudouin en Europe. — Maladie et mort de Lascaris.

Lascaris se montra belliqueux comme son père, mais il n'hérita pas de son habileté et de ses vertus; son premier acte fut la confirmation du traité conclu avec le sultan d'Icône. Il nomma Blemmidas patriarche; cet ermite austère refusa de quitter sa solitude : à sa place on élut un moine pieux, zélé, mais ignorant, qui s'appelait Arsène.

L'empereur fit, pendant trois années, la guerre aux Bulgares; il éprouva d'abord une défaite, répara ensuite cet échec, et contraignit enfin les ennemis à lui demander la paix. Tandis qu'il était occupé à les combattre, après s'être emparé de Berrhée, il apprit que les Tartares, en grand nombre, venaient de faire une invasion en Cappadoce et menaçaient Constantinople.

Lascaris traversa l'Hellespont dans le dessein de s'opposer à leurs progrès. Il eût peut-être échoué dans cette entreprise; mais Batou, chef des Tartares, mourut, et son frère Bercké, voulant s'assurer du trône, ramena ses troupes en Russie : ainsi ce grand orage, qui menaçait l'Orient, disparut aussi promptement qu'il s'était formé.

Lascaris bornait son activité à la guerre : il commandait lui-même ses armées; mais il laissait le gouvernement intérieur de l'empire dans les mains de

(1) An 1255.

Musalon, son favori, célèbre alors par l'éclat de sa fortune, de ses talents, et depuis par celui de ses malheurs.

Il fut nommé protovestiaire, grand-domestique, et enfin protosébaste. Ce ministre impérieux éloigna de la cour les plus illustres personnages, les parents mêmes de l'empereur; il en fit mutiler quelques-uns, exila les autres, et sa hauteur lui fit autant d'ennemis que Michel Paléologue s'attirait de partisans par sa popularité.

L'empereur, plus propre à commander une armée qu'à gouverner un empire, achevait d'éteindre tout sentiment d'honneur en traitant avec mépris les principaux officiers de sa cour.

Le plus funeste effet du despotisme n'est pas la mort ou l'exil de ses victimes, c'est leur avilissement. Le logothète, ou ministre des finances, osa dire un jour à l'empereur qu'on l'avait trompé; Lascaris appela deux gardes, le fit battre de verges par eux, et le contraignit ensuite à assister comme avant au conseil : ce qui semble peut-être encore plus étrange que cet acte arbitraire et humiliant, c'est de lire cette aventure racontée par le patient lui-même comme un fait ordinaire.

Michel Paléologue, brave, puissant, habile, gouverneur de la Bithynie, estimé des grands, chéri par les soldats, adoré par le peuple, devint bientôt suspect à Lascaris. Informé qu'on devait l'arrêter, il se sauva, et chercha un refuge à Icône.

Dès qu'on sut sa fuite, on crut qu'ardent à se venger il reparaîtrait bientôt à la tête des musulmans; mais Paléologue, soit par patriotisme, soit par calcul, était loin de vouloir attaquer l'empire qu'il aspirait à gouverner. Il écrivit, au contraire, à tous ses partisans pour les prier d'abandonner sa cause, de servir constamment leur patrie et d'être fidèles à leur souverain.

Les Tartares reparurent alors sur les frontières. Le sultan donna le commandement de son armée a Paléologue : Michel justifia sa confiance par sa bravoure; il livra bataille aux Tartares, tua de sa main leur général, enfonça leur centre et porta le désordre dans leurs rangs; mais la trahison d'un officier turc, jaloux de son mérite et de sa fortune, lui enleva la victoire. Le perfide prit la fuite avec l'aile qu'il commandait; cette défection mit en déroute le reste de l'armée. Les Tartares vainqueurs ravagèrent toute la contrée.

Le sultan d'Icône vint demander asile à Lascaris, qui lui donna des secours et rendit sa bienveillance à Paléologue. Les Grecs et les Turcs réunis repoussèrent les Tartares (1).

Dans ce même temps, le roi des Bulgares ayant été assassiné, plusieurs usurpateurs s'emparèrent successivement du trône : le dernier et le plus heureux, Constantin Tech, épousa la fille de Lascaris et conclut un traité avec lui.

Baudouin II, étranger à tous ces événements, continuait ses voyages en Europe, et, pendant son absence, les Latins inactifs restaient renfermés dans

(1) An 1258.

Constantinople. L'empereur grec, après avoir combattu avec succès le despote d'Épire, éprouva une attaque d'épilepsie; les courtisans, plus disposés à accuser un rival que la nature, persuadèrent au prince que sa maladie était l'effet de quelques maléfices. Paléologue, accusé par eux, fut arrêté, enchaîné et conduit aux pieds de l'empereur; mais, loin d'être abattu par la disgrâce ou effrayé par le danger, il se défendit avec tant d'adresse, de courage et d'éloquence, que Lascaris, ému, lui dit en l'embrassant : « Soyez libre; si vous » êtes innocent, je vous rends justice; si vous êtes coupable, je vous par- » donne. »

Peu de jours après Lascaris mourut (1). Les soldats le regrettèrent; le peuple l'oublia; tous lui rendirent justice.

Deux de ses filles avaient été mariées à des Latins, Matthieu de Valincourt et Guillaume, comte de Vintimille; l'empereur, par son testament, donna la tutelle de son fils et la régence de l'empire à Georges Musalon et au patriarche Arsène, qui jouissaient tous deux de sa confiance. Mais, avant de mourir, appelant près de lui Paléologue, qui excitait plutôt sa crainte que son amitié, il le conjura de veiller à la conservation de son fils. Michel le jura; jamais serment ne fut plus cruellement violé.

(1) An 1259.

CHAPITRE VIII.

BAUDOUIN II, EMPEREUR FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE; JEAN LASCARIS III ET MICHEL PALÉOLOGUE, EMPEREURS GRECS A NICÉE.

(An 1259.)

Régence du ministre Musalon. — Révolte excitée par Michel Paléologue. — Massacre de Musalon et de ses frères. — Régence de Michel Paléologue. — Son utile édit. — Son association à l'empire. — Son couronnement. — Ses réponses aux envoyés de Baudouin. — Sa victoire en Épire. — Sa marche sur Constantinople. — Sa première attaque. — Son retour en Asie. — Sa perfidie à l'égard du sultan d'Icône. — Son traité avec les Tartares. — Son alliance avec les Génois. — Prise de Constantinople par Stratégopul et huit cents cavaliers. — Fuite de Baudouin et des Français. — Fin de l'empire latin en Orient.

Musalon, chargé de la régence et privé de l'appui de son ancien maître, était effrayé de la haine publique qui le menaçait d'un sort funeste. Montrant une modestie tardive et cette faiblesse qui grossit toujours le péril au lieu de l'éloigner, il convoqua les princes, les grands, et les conjura de le délivrer d'un fardeau trop pesant pour lui.

Paléologue voulait sa mort et non sa retraite; il décida le conseil à refuser la démission du régent : chacun fit à l'envi l'éloge de l'ennemi qu'il était prêt à immoler. Jamais les courtisans n'employèrent de formes plus serviles pour déguiser leurs projets de vengeance : la haine prit le langage de l'adulation, et Musalon enivré d'encens, n'aperçut plus l'abîme ouvert sous ses pas.

Le régent fit célébrer avec pompe les obsèques de l'empereur. Au milieu de cette cérémonie, un corps de déserteurs latins, dévoués à Paléologue, se révolte; on voit à leur tête plusieurs grands, autrefois dépouillés de leurs charges, d'autres mutilés par les ordres de Musalon : tous demandent à grands cris qu'on leur montre le jeune empereur; tous feignent de trembler pour sa vie, menacée, disent-ils, par l'ambitieux régent.

Ces cris excitent la fureur du peuple, toujours prêt à encenser ses idoles ou à les renverser. On court à l'église, on en force les portes, on arrache de l'autel Musalon et ses frères, on les égorge; tous leurs amis tombent sous les coups de la multitude, et le calme ne renaît que lorsque la rage est assouvie.

On délibère ensuite sur la tutelle vacante. Les Lascaris, les Tornice, les Cantacuzène, les Ducas, les Comnène et d'autres illustres personnages y prétendaient; mais Paléologue, dont la famille était déjà parvenue à une haute élévation sous Romain Diogène, et qui descendait par sa mère d'Alexis l'Ange, l'emporta sur ses rivaux. La crainte des soldats, dont on voyait encore la hache levée, décida les suffrages en sa faveur.

Ce prince, aussi adroit que hardi, refusa l'honneur qu'on lui offrait, disant qu'il ne pouvait l'accepter sans le consentement du patriarche. Cette déférence lui soumit le clergé. Arsène lui-même, qui jusque là s'était opposé à son élection, sacrifia sa prudence, son devoir et son pupille à son orgueil satisfait. Rassuré par de frivoles serments, il cessa de voir en Paléologue l'ennemi du jeune empereur dont il devait protéger l'enfance. Ainsi, d'un commun accord, on donna la régence à Michel Paléologue avec le titre de grand duc.

Dès qu'il fut maître du trésor, il le prodigua pour multiplier ses amis. Après une feinte résistance à leurs vœux, il accepta la dignité de despote (1); on vit son masque tomber dès qu'il fut monté sur la seconde marche du trône: il exila les Lascaris, revêtit son frère de la charge de grand-domestique, et nomma tous ses parents aux premiers emplois de l'empire.

En bravant les grands, il ménagea encore le peuple et lui promit la réforme des abus, réforme que les sujets espèrent toujours et n'obtiennent jamais.

Éclairé par sa propre expérience, Michel publia un édit qui abolit ce qu'on nommait les *jugements de Dieu*, les combats singuliers et l'épreuve du fer ardent.

Maître de l'empire, la couronne seule manquait encore à son ambition. En 1260, les grands et le clergé le proclamèrent Auguste avec Jean Lascaris. Des soldats l'élevèrent sur le pavois, et le patriarche le couronna dans l'église de Nicée.

Le jeune Lascaris, empereur de nom, ne reçut point alors la couronne: c'était lui prédire son triste sort. Le peuple en murmurait; Paléologue, pour distraire la multitude, l'occupa de spectacles, de jeux, et la charma en disputant avec succès, dans les tournois, le prix de l'escrime et de la course.

Il reçut, à Nicée, une ambassade de Baudouin, qui lui proposait de le reconnaître comme empereur d'Asie, s'il consentait à lui céder quelques places et quelques provinces.

Michel, qui connaissait sa force et la faiblesse de son rival, reçut avec mépris ces envoyés; ils n'obtinrent de lui que des réponses ironiques.

« Telle ville qu'on lui proposait d'abandonner était, disait-il, sa patrie: il » ne pouvait la céder; telle province était son premier gouvernement; il était » né dans celle-là, avait chassé dans celle-ci; dans cette autre il avait fait ses » premières armes.

« — Enfin que nous donnerez-vous donc? » lui dirent les députés. « — Rien, » leur répondit fièrement Paléologue. « Si vous voulez la paix, payez-moi un

(1) An 1259.

» tribut équivalent au revenu des douanes de Constantinople; sinon vous au» rez la guerre; et je vous ai prouvé que je sais la faire. »

Cette réponse termina les conférences. Avant d'attaquer Baudouin, Paléologue envoya en Épire une armée; elle trouva les Épirotes renforcés par des troupes du roi de Sicile et par celles du prince d'Achaïe. Une bataille eut lieu près d'Achride : la victoire resta longtemps incertaine; mais enfin le despote, trahi par un de ses fils, qui prit la fuite, fut contraint de céder le champ de bataille aux troupes de Michel; elles firent prisonnier le prince d'Achaïe, et toute la Thessalie se soumit à l'empereur.

Mais, l'année suivante, les Épirotes prirent leur revanche et battirent les Grecs. Alexis Stratégopul, parent et favori de l'empereur, revêtu par lui du titre de César, tomba dans les fers du despote. Paléologue, pour obtenir son échange avec le prince d'Achaïe, accorda la paix à l'Épire.

Libre de tous côtés, il porta ses armes contre Constantinople. Baudouin, réduit à sa capitale, avait encore beaucoup de soldats pour la défendre, mais point d'argent pour les payer. Dans cette extrémité, il fit fondre le plomb, l'or et l'argent des églises et des palais, sollicita un emprunt des Vénitiens et donna son fils en gage.

Paléologue, dont aucun obstacle n'arrêtait la marche, traversa l'Hellespont, s'empara de Sélymbrie, et fut reçu en triomphe par les habitants des environs de Constantinople, qui tous le regardaient comme libérateur.

Il donna un premier assaut au faubourg de Galata que les Latins défendirent vaillamment, et il se préparait à en tenter un second, lorsqu'une invasion des Tartares le força de repasser en Asie.

Ces guerriers sauvages, après avoir détruit l'empire des califes de Bagdad, s'emparèrent de celui des Seldjoucides. Le sultan d'Icône, d'abord leur tributaire et ensuite leur esclave, était venu demander à Paléologue un asile et des secours. L'empereur l'accueillit avec honneur, lui promit de le protéger, l'abandonna, traita secrètement avec les Tartares et conclut une trêve avec eux. Dans le même temps, habile à profiter de la jalousie de Gênes contre Venise, il s'allia avec les Génois. La guerre, allumée entre ces deux républiques, priva Baudouin de tous secours.

Michel méditait sa ruine : tandis qu'il la préparait, le hasard l'accéléra.

Le César Stratégopul avait été envoyé par lui, avec huit cents cavaliers, au delà du Bosphore, dans le seul dessein d'observer les mouvements des Bulgares. Dès que ce corps parut en Thrace, tous les Grecs, qui voyaient que le moment de leur délivrance était venu, se joignirent à lui. Bientôt, renforcé par leur zèle, le César se voit à la tête de vingt mille hommes. On l'avertit que dans ce moment Baudouin, frappé de cet aveuglement qui annonce la chute des monarques, vient d'envoyer ses meilleures troupes et la plupart de ses vaisseaux à quarante lieues de la capitale, pour assiéger la forteresse de Daphnusium, située sur les bords du Pont-Euxin.

Quoique le César eût ordre de ne rien entreprendre, cette nouvelle lui inspira le désir et lui donna l'espoir de s'immortaliser par une grande action. Couvrant

sa marche avec soin et cachant son infanterie dans les bois, il s'approche le soir, avec peu de cavaliers, des remparts de Constantinople. Ses coureurs lui amènent un vieillard grec, auquel il demande comment il a pu sortir d'une ville dont les portes sont fermées : celui-ci avoue que c'est par un souterrain ignoré, qui sert de communication entre les champs et sa maison.

L'audacieux César, bravant tout péril, pénètre hardiment dans ce souterrain; tandis qu'il s'avance dans les ténèbres, ses troupes accourent et attaquent les murailles. Les Latins, étonnés de cette attaque imprévue, sont tout à coup saisis d'effroi lorsqu'ils voient derrière eux, au milieu de la ville, des ennemis armés. Les cris de : *Vivent les empereurs Michel et Jean!* retentissent et redoublent leur terreur. A ce cri, les habitants Grecs de Constantinople répondent par le cri de *Liberté!* Ils se soulèvent, ils s'arment en foule : une longue oppression rend l'explosion de la vengeance plus prompte et plus ardente.

De toutes parts on tombe sur les Latins, on les enfonce, on les met en fuite; Baudouin, sans honorer son malheur par quelque résistance, s'embarque, abandonnant pour toujours sa capitale et son trône.

Tout cependant pouvait encore se réparer; on n'avait perdu que l'empereur, on pouvait sauver l'empire. Dans ce moment la flotte de Daphnusium rentrait victorieuse dans le port, les troupes débarquées se préparaient au combat; mais les soldats qui étaient partis avec Baudouin avaient mis, en fuyant, le feu à la ville; les Français, découragés par la fuite de leur monarque, par les progrès de l'incendie, par les cris des Grecs, par les imprécations du peuple, remontent sur leur flotte, déploient leurs voiles, et courent porter en Europe la nouvelle de l'entière destruction de l'empire latin en Orient (1).

(1) An 1261.

SECOND EMPIRE GREC.

CHAPITRE PREMIER.

JEAN LASCARIS III, MICHEL PALÉOLOGUE, ET ANDRONIC, SON FILS.

(An 1261.

Allégresse publique à la nouvelle de la prise de Constantinople. — Présentation des ornements impériaux de Baudouin à Michel Paléologue. — Tristesse et prédiction de Tornice. — Entrée de Michel à Constantinople. — Récompense de Stratégopul. — Second couronnement de Michel. — Ses actes de barbarie. — Supplice, captivité et mort du jeune Lascaris. — Fermeté du patriarche Arsène. — Son anathème contre Michel. — Défaite et captivité de Stratégopul en Épire. — Son échange contre Anne, sœur de Mainfroi, roi de Sicile. — Guerre entre Ville-Hardouin et Michel. — Défaite, captivité et mort de Ville-Hardouin. — Succès de Jean Paléologue en Épire. — Alliance de Constantin Tech et du sultan d'Icône contre Michel. — La déposition d'Arsène cause un schisme. — Alliance de l'empereur avec le khan des Tartares et le sultan d'Égypte. — Milice des chrétiens, sous le nom de Mamelucks. — Conjuration contre Michel. — Conquête de la Sicile par le frère de saint Louis. — Croisade et mort de saint Louis. — Révolte d'un neveu de l'empereur. — Marche de Jean Paléologue contre lui. — Ses premiers succès. — Sa défaite et sa fuite. — Ses nouveaux succès. — Sa punition volontaire. — Mariage d'Andronic avec la fille du roi de Hongrie. — Son association et son couronnement. — Mort du frère de l'empereur. — Mort de Baudouin. — Mort du patriarche Arsène. — Réunion des Grecs à l'Église romaine. — Leur déclaration dans le concile de Lyon. — Déposition du patriarche Joseph. — Révolution en Bulgarie. — Échec de Charles d'Anjou. — Les Vêpres siciliennes. — Mort de huit mille Français. — Mort de l'empereur.

Dès qu'on eut vu fuir les Latins, on s'empressa de toutes parts, à l'envi, de porter dans Nymphée cette grande nouvelle. Un Grec plus prompt, devançant tous les autres, descend chez Eulogie, sœur de l'empereur, et lui raconte l'attaque, la prise de Constantinople, ainsi que la fuite de Baudouin; elle court en instruire son frère. Michel traite ce récit d'imposture; il ne peut croire qu'une ville si forte, si grande, si populeuse, défendue par tant de braves chevaliers, ait cédé aux efforts d'un corps si faible, et que huit cents hommes, envoyés par lui en reconnaissance, aient pu renverser l'empire des Latins.

Le courrier n'avait point de lettres de Stratégopul; Michel le fait mettre aux fers, lui promet une magnifique récompense s'il a dit la vérité, et le menace de la mort si son récit n'est qu'une fable.

Cependant, de moment en moment, la nouvelle se confirme; enfin un messager apporte des dépêches officielles, présente à l'empereur la couronne, le manteau et les ornements de Baudouin. Alors à l'étonnement succède une joie universelle; plus le triomphe était inattendu, plus il excite les transports de la cour, des grands, du peuple et de l'armée.

Au milieu de l'allégresse publique, Tornice seul, vieillard vénérable, se tait, soupire et pleure; on s'étonne de sa tristesse. « Je vois, dit-il, dans cet événe- » ment qui vous charme, le terme de vos travaux et celui de votre gloire; » le séjour de la capitale, son luxe, ses plaisirs corrompront l'empereur, » amolliront nos guerriers; un lâche repos remplacera votre honorable acti- » vité : les Turcs s'empareront des montagnes; je prévois qu'ils se rendront » maîtres de Constantinople.

» Tel est le funeste sort des empires! tous les biens leur viennent des » champs; ils portent dans la ville la richesse, la splendeur; en retour, elle ne » répand sur eux que des vices et des calamités. »

On écoutait avec dédain ces réflexions chagrines; le temps ne justifia que trop promptement cette triste prédiction. La vanité est incrédule, et la raison est prophétique.

Michel, maître de l'empire par un caprice de la fortune, entra solennellement dans la capitale conquise; mais, attribuant sa délivrance à un miracle, il se fit précéder dans sa marche par l'image de la Vierge que saint Luc, disait-on, avait peinte; et, loin de se montrer en triomphe, il traversa la ville pieds nus, et sans porter aucun des ornements impériaux.

Les peuples d'Europe étaient alors simples et grossiers; leurs seules voluptés étaient les festins et les combats. Les Grecs, en rentrant dans leurs palais, furent surpris autant que choqués de leur dégradation et de leur saleté; partout ils voyaient les traces de la barbarie remplaçant la civilisation.

La fuite des Latins fit dans l'empire une révolution totale; chacun reprit les maisons, les biens, les terres qu'il avait perdus. Cependant on garda dans la ville un grand nombre de commerçants vénitiens, génois et pisans : ils y restèrent presque en corps de nation, protégés, les premiers par un baile; les autres par des consuls; mais ils furent soumis à une sévère surveillance.

On craignait une prochaine attaque des Francs; l'empereur se hâta d'armer des flottes, d'augmenter son armée, de réparer les fortifications de la ville. Inquiet des murmures du clergé, il rappela le patriarche Arsène, déposé précédemment par lui, et, pour récompenser dignement l'heureuse témérité du césar Stratégopul, il lui permit de porter toute sa vie une couronne de pierreries, et son nom fut joint à celui de l'empereur dans les prières publiques.

Le patriarche couronna une seconde fois Michel; mais déjà les faveurs de la fortune et la coupe de la gloire avaient enivré l'empereur de leurs poisons; on dirait que plus les hommes s'élèvent, plus ils s'éloignent de la vertu.

Michel, devenu ingrat et barbare, fit brûler les yeux du jeune empereur Lascaris, qui fut enfermé dans le château de Dacybizde et y termina ses jours. Cet acte de cruauté indigna le peuple, mais la douleur publique fut réduite au

silence; on punissait le plus léger murmure comme crime de lèse-majesté. Le barbare Michel fit couper le nez d'un jeune Grec, nommé Holobole, compagnon d'enfance de Lascaris, et qui avait laissé éclater imprudemment sa juste douleur.

Au milieu de la stupeur publique, le patriarche Arsène montre seul un ferme courage; il convoque les évêques. « Puisque les princes, leur dit-il, puis» que les magistrats, les citoyens, les soldats, ne remplissent point leur » devoir, faites le vôtre, et vengez votre empereur.»

Le pontife parle en vain; chacun, glacé de crainte, baisse les yeux et se tait. « Personne, reprit alors le patriarche, n'ose donc accomplir le serment » qu'il a fait? eh bien! je saurai seul m'affranchir du parjure, et je lèverai sur » la tête du coupable le seul glaive que Jésus-Christ m'ait donné pour sé» parer le juste de l'injuste. » Aussitôt il prononce d'une voix forte l'excommunication de l'empereur.

Michel, déjà vaincu par sa conscience, se soumet humblement à l'anathème, supplie en vain Arsène de le réconcilier avec le Ciel; il offre de déposer la couronne à ses pieds; mais l'audacieux pontife étend la main pour la prendre. L'empereur se retire irrité, et envoie ses ambassadeurs au pape Urbain IV, pour déférer à son arbitrage ses droits, ceux de Baudouin, et la longue querelle des Églises latine et grecque.

La conquête de Constantinople n'avait délivré l'empire grec que d'une faible partie des périls auxquels il était exposé : pendant un demi-siècle le règne des princes latins lui avait fait de profondes plaies qu'il était impossible de guérir.

On voyait en Asie une foule de seigneurs devenus maîtres des villes et oppresseurs des peuples : les côtes du Pont-Euxin étaient soumises à l'empereur de Trébisonde; l'Épire appartenait à un despote puissant; les princes d'Achaïe, de Thessalie, les ducs d'Athènes et de Corinthe, se partageaient la Grèce; le système féodal, contagieux pour les grands, avait changé les mœurs et le sort des peuples. Le trésor ne trouvait plus de ressources; l'armée se recrutait difficilement; le service militaire n'était plus régulier; on n'apercevait plus de traces de la tactique, de la discipline romaine; l'empire enfin n'était plus qu'un colosse brisé; la division de ses ennemis retardait seule sa ruine.

Le premier soin de l'empereur fut d'envoyer une armée en Épire; Stratégopul la commandait : la fortune l'abandonna; il fut battu et pris. Le despote le livra au roi de Sicile Mainfroi, son gendre.

Anne, sœur de ce monarque et veuve de Vatace, était alors captive de Paléologue; elle avait inspiré à ce prince un violent amour. Michel, qui ne savait plus mettre de frein à ses passions, voulait l'épouser et se séparer de sa femme Théodora, quoiqu'elle fût mère de sept enfants; mais il trouva encore cette fois, dans la fermeté du patriarche, un obstacle qu'il ne put vaincre. Arsène s'opposa au divorce, et Michel, condamné à la sagesse, se vit obligé de renvoyer Anne en Sicile; en échange on lui rendit Stratégopul.

Dans ce temps les habitants des montagnes de Nicée se révoltèrent; un corps de troupes, envoyé en Asie, comprima et punit les rebelles.

Cependant Baudouin, qui savait mieux solliciter que régner, parcourait l'Europe et invoquait la protection de tous les princes. Urbain IV les pressait d'entreprendre une nouvelle croisade; saint Louis, éclairé par l'expérience, ne répondit à ces instances que par des promesses vagues.

Les Vénitiens se montraient plus ardents; ils armaient leurs vaisseaux et les chargeaient de troupes. Ville-Hardouin, prince d'Achaïe, cédant à leurs prières et à celles du pape, déclara la guerre aux Grecs. Macrène, grand chambellan, envoyé pour le combattre, remporta contre lui plusieurs avantages; mais ses services ne lui attirèrent qu'une disgrâce.

Michel, gâté par la fortune, exigeait des conquêtes, et regardait un faible succès comme une défaite; ses négociations furent plus heureuses que ses armes. Il promit au pape de reconnaître son autorité; le pontife, satisfait de sa soumission, abandonna la querelle de Baudouin, et défendit aux Vénitiens, ainsi qu'au prince d'Achaïe, de continuer la guerre que lui-même avait excitée (1).

Venise, accoutumée à l'indépendance, désobéit aux ordres du pape. Gilbert Dandolo, avec trente-deux bâtiments, défit quarante-deux vaisseaux grecs et génois. Grimaldi, amiral de Gênes, voulant réparer cet échec, fut encore battu; enfin une victoire plus décisive, remportée par les Vénitiens à Trapano sur les Génois, chassa ceux-ci de la mer. Paléologue rompit son alliance avec Gênes, et conclut avec Venise une trêve de cinq ans.

Le prince d'Achaïe, Ville-Hardouin, privé d'appui, vit tomber sur lui tout le poids et tous les malheurs de la guerre; Michel le battit, le prit et l'enferma dans une prison où il mourut; sa fille épousa dans la suite le second fils de Charles d'Anjou, roi de Sicile, qui hérita ainsi de ses prétentions sur l'Achaïe.

Le prince Jean Paléologue, frère de l'empereur, guerrier habile et brave, ravagea l'Épire; le despote, vaincu deux fois, se soumit, mourut, et, avant d'expirer, envoya son fils en otage à Constantinople. L'empereur, suivant l'usage établi par les Latins, donna aux enfants de ce prince des titres et des fiefs.

La Bulgarie était toujours gouvernée par l'usurpateur Constantin Tech. Le roi Mysès, détrôné par lui, avait reçu de l'empereur, en dédommagement, Mésembrie comme gouvernement et la Troade comme apanage. Tech, excité à la guerre par sa femme, sœur de l'infortuné Lascaris, s'arma contre Michel, et s'empara de Mésembrie que lui livra l'ingrat et lâche Mysès.

Un autre traître, le sultan d'Icône, réfugié à Constantinople, détermina, par ses intrigues secrètes, les Tartares à joindre leurs forces à celles du roi de Bulgarie. L'empereur, ignorant le complot et trompé par la feinte amitié du sultan, se vit atttaqué à l'improviste, battu et au moment d'être pris : n'ayant pu emporter son trésor, il l'enterra près de la côte. et quelque temps après sa flotte vint l'enlever.

(1) An 1263.

Assailli par tant d'ennemis extérieurs, il avait encore à combattre un adversaire plus opiniâtre qu'eux tous; c'était Arsène : cet indomptable prêtre refusait constamment de l'absoudre. Las de son obstination, il gagna quelques évêques, convoqua un concile et fit déposer le patriarche. La vertu d'Arsène, et surtout sa fermeté, lui avaient donné beaucoup de partisans; ils lui restèrent fidèles; sa déposition produisit un schisme, et les arsénites formèrent longtemps dans l'Église et dans l'État un parti dangereux.

L'empereur, entouré de Barbares belliqueux, employait habilement tous ses soins à les diviser, et pour se donner un appui contre les Bulgares, il conclut une alliance avec Nogaya, khan des Tartares, et avec le sultan d'Égypte. La crainte des Latins l'emportait alors sur la religion; les Grecs haïssaient plus les catholiques que les musulmans. La puissance du sultan d'Égypte devenait de plus en plus formidable; il avait formé une milice d'élite, composée de jeunes captifs chrétiens qu'on lui envoyait de toutes parts, et qui, sous le nom de mamelucks, acquit par ses exploits et par son audace une grande renommée.

On voyait chaque jour dans l'Orient la force des chrétiens s'atténuer, et celle des musulmans s'accroître. L'anarchie de l'empire, le luxe de la capitale, l'avidité des grands, les concussions des gouverneurs opprimaient, décourageaient les peuples; le joug des mahométans, au contraire, les attirait par sa douceur et les rassurait par sa force : en s'y soumettant, on achetait le repos par un léger tribut; en prenant le turban, on jouissait de tous les avantages des vainqueurs. L'accroissement rapide et prodigieux des armes sarrasines, turques et tartares, était la preuve évidente des progrès du prosélytisme : tout prospérait chez ces conquérants; tout était en décadence chez les Grecs.

Les provinces impériales d'Asie étaient dépeuplées d'habitants et couvertes de ruines. Les propriétaires, écrasés d'impôts, abandonnaient leurs fonds à l'État; les besoins de la capitale concentraient, consumaient, engloutissaient la fortune de l'empire, et de moment en moment, on voyait se vérifier en tous points les sinistres prédictions de Tornice.

Michel cependant n'était pas dépourvu d'activité; mais le génie le plus vaste n'eût peut-être pas suffi pour arrêter l'écroulement d'un tel empire. L'empereur nomma patriarche Germain, évêque d'Andrinople; bientôt, mécontent de lui, il lui donna pour successeur son propre confesseur, nommé Joseph, plus courtisan que prêtre; le monarque obtint de ce pontife soumis l'absolution de ses crimes, et redoubla par cet acte la haine violente des partisans d'Arsène.

Le fanatisme trama une conjuration contre Michel (1); le même meurtrier qui par ses ordres avait assassiné Musalon, leva son poignard sur lui. Ce complot fut découvert et puni.

A cette époque, Charles d'Anjou, frère de saint Louis, entreprit la conquête de la Sicile. Michel intervint dans cette guerre; il envoya des troupes à Mainfroi qui, malgré ce secours, perdit la couronne et la vie.

Cette révolution menaçait l'Orient d'un nouveau danger; le pape, allié des

(1) An 1268.

Français, fit un partage éventuel de l'empire d'Orient entre Baudouin et Charles d'Anjou. Saint Louis, à la tête d'une forte armée, venait de descendre en Afrique. L'empereur craignait qu'après le succès de son expédition, le roi de France n'employât toutes ses forces à relever l'empire des Latins; il grossit son armée, multiplia les impôts pour remplir son trésor, et chercha partout des alliés. En même temps il envoya en Afrique des ambassadeurs à saint Louis, dans le dessein de détourner ses armes.

Ses ambassadeurs, arrivés à Tunis, trouvèrent le roi de France mourant : les fers avaient été le fruit de sa première croisade; dans la seconde, il rencontra la mort.

Charles d'Anjou se vit forcé de suspendre ses desseins hostiles, et son départ pour Tunis laissa jouir l'empire de quelque repos.

Cette trêve passagère fut bientôt troublée par la révolte d'un neveu de l'empereur, qui appela les Tartares à son secours. se joignit avec eux au bâtard d'Épire, et souleva en sa faveur une partie de la Grèce.

Jean, frère de l'empereur et son meilleur général, marche à la tête de quarante mille hommes contre les rebelles, les bat en plusieurs rencontres, les poursuit et les disperse; le bâtard d'Épire, entouré par ses troupes, se déguise en valet d'écurie, s'échappe et se réfugie chez Jean de La Roche, duc d'Athènes, qui lui donne de nouvelles troupes.

Les impériaux, vainqueurs, se livraient avec une imprudente sécurité au pillage et à la débauche; le bâtard, avec ses Athéniens, tombe sur eux à l'improviste, en fait un grand carnage, et les détruit presque entièrement.

Le prince Jean, avec quelques débris, s'embarque et fuit; ce désastre annonçait une révolution; déjà la consternation et la terreur se répandaient dans Constantinople, lorsqu'on apprend que Jean a battu une flotte vénitienne, et que, débarqué de nouveau, il a surpris et repassé les rebelles. Bientôt on le vit revenir lui-même dans la capitale; mais son dernier succès ne le consolait point de l'éclatant revers dû à son imprudence : honteux de sa défaite et plus sévère pour ses fautes que l'empereur n'était reconnaissant de ses services, il se punit lui-même, renonça au titre de despote, dont il était revêtu, et en quitta les ornements.

Michel, peu de temps après, maria son fils aîné, Andronic, à la fille d'Étienne V, roi de Hongrie, l'associa au trône et le fit couronner.

Le jeune empereur ne tarda pas, en se montrant bassement jaloux de son oncle Jean, à prouver qu'il était peu digne du sceptre; il traita avec mépris cet illustre guerrier, et ses lâches courtisans l'imitèrent : on pourrait presque juger du mérite d'un homme par le degré de haine qu'il inspire aux princes et à leurs favoris.

Michel, craignant toujours la vengeance des Latins, croyait assurer son repos en multipliant des alliances que l'intérêt rompt aussi facilement qu'il les a formées; il maria une de ses filles au roi des Bulgares, rechercha l'amitié du krale de Servie et lui envoya de riches présents. Le prince barbare, recevant ces dons avec mépris, montra aux ambassadeurs grecs sa bru, vêtue d'une

laine grossière, et occupée à filer. « Voilà, dit-il, la parure et l'amusement de » nos femmes ; pour nous, notre armure est notre ornement, et nos jeux sont les » combats. » L'empereur, amusant toujours le pape par l'espoir de la réunion des deux Églises, obtint de lui des démarches assez efficaces pour contenir l'ardeur guerrière du roi de Sicile. Ayant, par ces diverses négociations, divisé ses ennemis, il attaqua les Vénitiens et les Génois, et leur enleva Négrepont.

A cette époque le prince Jean succomba aux dégoûts qu'il éprouvait ; l'empire perdit en lui sa force, et l'empereur sa gloire.

Les Grecs furent battus par le bâtard d'Épire; Baudouin termina dans ce temps une carrière qu'il n'avait rendue fameuse que par ses défaites, par sa fuite et par sa vie errante (1).

Arsène mourut la même année; mais son nom régna toujours sur un parti nombreux, et son ombre fit longtemps encore trembler l'empereur. Enfin ce prince, ne pouvant vaincre le fanatisme, le brava; malgré l'opposition d'une grande partie de son clergé, il envoya des ambassadeurs au concile de Lyon (2). Là, en présence de cinq cents évêques, de soixante-dix abbés et de mille prélats, les Grecs se réunirent à l'Église romaine, reconnurent la suprématie du pape, et répétèrent trois fois avec le concile ces paroles si longtemps contestées, et inexplicable cause de tant de querelles : « Le Saint-Esprit procède » du Père et du Fils. »

Le patriarche Joseph, qui avait pardonné si facilement à l'empereur un homicide, ne put lui pardonner d'attenter à l'indépendance de son Église. Il se déclara contre la réunion, et fut déposé. Vecchus lui succéda (3).

Une nouvelle révolution éclatait alors en Bulgarie ; après la mort de Tech, la reine Marie adopta d'abord pour successeur Venceslas (4), parent de son époux; mais peu contente de ce prince, qui ne voulait pas dépendre d'elle, elle le fit assassiner et s'empara du sceptre. Ce meurtre excite le mécontentement général; un porcher, nommé Lacanas, échauffe les esprits, les porte à la révolte, et, se plaçant à la tête des conjurés, renverse la reine du trône; l'audacieux rebelle prend la couronne; Michel lui oppose son gendre Azan, fils de Mysès, et les deux rivaux, méprisant l'un l'appui, et l'autre le courroux de l'empereur, viennent implorer la protection du khan Nogaya.

Le Tartare les accueille également, reçoit leurs présents, leur donne un festin, s'enivre avec eux, se déclare leur juge, prononce en faveur d'Azan et fait couper la tête à Lacanas (5).

Azan, passant subitement de la terreur à la joie, sortit précipitamment des États de son redoutable protecteur, et rentra victorieux en Bulgarie; mais bientôt il en fut chassé par un rebelle, nommé Terter, qui s'empara du trône et s'y maintint (6).

Jusqu'alors le pape avait refusé à Charles d'Anjou la permission de combattre Michel; mais, informé de la résistance du clergé grec à la réunion des Églises, il se crut trompé par l'empereur, et l'excommunia. De ce moment les

(1) An 1274. — (2) Même année. — (3) An 1275. — (4) An 1277. — (5) An 1278. — (6) Même année.

longs efforts de Michel pour conserver la paix devinrent inutiles. Charles d'Anjou et les princes latins réunis marchent pour renverser de nouveau le trône d'Orient : à la tête d'une forte armée, ils attaquent Belgrade; l'armée grecque vient secourir cette ville; les Latins sont vaincus sous ses remparts et forcés à la retraite. Charles, qui se croyait déjà conquérant de la Grèce, rentra en Sicile humilié (1).

Jamais, depuis la délivrance de Constantinople, Michel n'avait joui d'un triomphe plus glorieux; quelques revers compensèrent ce succès : Andronic fut battu par les Turcs, qui s'emparèrent de Tralle (2); mais la fortune, constante pour Michel, le délivra bientôt de son plus dangereux ennemi; les Siciliens, las du joug des Français, s'en affranchirent, non par un noble courage, mais par un crime lâche autant qu'atroce : l'empereur Paléologue, quoique éloigné du lieu de cette scène sanglante, fut le perfide instigateur, le secret confident et le honteux complice de ce forfait. L'empereur, par ses armes, avait repris aux Latins plusieurs îles de l'Archipel et une partie de la Morée; mais, en cherchant à dissoudre la croisade qu'Urbain s'efforçait d'armer contre lui, il se fit plus d'ennemis au dedans qu'il n'en écartait au dehors. La réunion des Églises lui attira la haine du clergé et du peuple grec : les prêtres de l'Orient résistèrent à la puissance du pape, à la sienne, le regardèrent comme hérétique et le frappèrent d'anathème : il avait été excommunié comme meurtrier, il le fut de nouveau comme schismatique.

Les princes de Trébisonde, d'Étolie, d'Épire, de Thessalie, se joignirent contre lui aux Latins de Négrepont, d'Athènes et de Thèbes. Le fanatisme le poursuivait dans son palais, jusqu'au sein de sa famille; sa sœur Eulogie et sa nièce Marie, reine des Bulgares, appuyaient, excitaient et encourageaient les mécontents. Michel, égaré par la colère et par la crainte, les deux plus sinistres conseillers des rois, opposa la tyrannie à la résistance, emprisonna les dissidents, opprima les consciences, confisqua les biens des mécontents, jeta dans les fers quatre princes de son sang, et condamna une foule de victimes à la mort ou à la perte de la vue.

Tandis que la Grèce gémissait de ses persécutions, on accusait à Rome sa lenteur; le pape, mécontent, excitait de nouveau Charles d'Anjou à s'emparer du trône d'Orient : ce fut alors que Michel, effrayé de l'orage qui le menaçait, saisit avec ardeur le moyen que le sort lui offrait de se délivrer par un assassinat d'un rival redoutable.

Jean de Procida, dépouillé par Charles d'Anjou d'une île qu'il possédait, avait juré de se venger. C'était un de ces hommes doués des grands talents et des grands vices qui opèrent les révolutions : il était audacieux, opiniâtre, implacable, actif, adroit, fourbe, éloquent, et tout moyen lui était indifférent pour arriver à son but.

Déguisé tantôt en moine, tantôt en mendiant, il fomente le mécontentement des barons de Sicile, court en Espagne, fait briller aux yeux de Pierre d'Aragon

(1) An 1281. — (2) Même année.

l'espoir de détrôner Charles, part pour Rome, et obtient du pape Nicolas un décret qui, usurpant les droits des souverains, transporte ceux de la maison d'Anjou à celle d'Aragon. Il revient à Saragosse, et fait équiper en Espagne une flotte chargée d'intrépides aventuriers, devenus fameux depuis sous le nom de Catalans.

Le but apparent de cet armement est une expédition en Terre-Sainte; son objet réel, la conquête de la Sicile. Procida vole enfin à Constantinople, déroule aux yeux de Michel tous ses plans, et l'engage à le seconder avec ses vaisseaux pour rejeter en Sicile l'orage qui menaçait l'Orient.

Ce qui paraîtra surtout inconcevable, c'est que Procida sut envelopper pendant deux ans dans les ombres du plus profond mystère le secret de cette vaste conjuration, dans laquelle entraient tant de princes, de conseils, de seigneurs et d'armées. Tout était enfin préparé; l'habile conspirateur choisit pour l'exécution de son dessein une de ces circonstances qui enflamment l'esprit du peuple et le portent à la fureur. La veille de Pâques, quelques soldats français outragent dans Palerme une fille noble : Procida fait entendre le cri de la vengeance : la cloche qui devait sonner les vêpres sonne le tocsin; l'appel à la prière devient le signal du meurtre. Les conjurés, disséminés dans la ville, excitent, arment la rage du peuple; huit mille Français sont égorgés. Charles d'Anjou fuit; la flotte grecque et celle d'Espagne détruisent ses vaisseaux; il est détrôné, et Pierre d'Aragon est proclamé roi de Sicile (1).

Jamais on n'arriva au trône par des degrés plus sanglants, et les Vêpres siciliennes seront, dans la postérité, une tache ineffaçable pour le moderne Catilina qui conçut cette révolution, pour le pontife, pour l'empereur, qui la favorisèrent, et pour le prince ambitieux qui en profita.

Ce massacre couvrit l'Italie de honte, remplit la France de deuil, et répandit dans l'Orient une joie barbare. La même année, Jean Comnène, empereur de Trébisonde, quitta la pourpre, et vint se soumettre à Paléologue.

L'empereur ainsi délivré par la fortune ou par le crime de la plupart de ses rivaux, sortit de sa capitale pour combattre le prince de Thessalie; un nombreux renfort de Tartares l'accompagnait, l'entourait et lui donnait plus de crainte que d'assistance; le khan Nogaya, dans l'espoir d'un riche butin, lui avait envoyé ses troupes. Arrivé en Thrace, une maladie arrêta sa marche; les Tartares, impatients de combats, et surtout avides de pillage, regardaient la maladie de l'empereur comme un prétexte inventé par la crainte. Ce prince, mourant dans sa tente et obsédé par eux, fut contraint de s'offrir à leurs regards, et de réfuter l'insolente injustice de leurs reproches par le spectacle de son agonie. Après cet acte de faiblesse, il expira.

Michel Paléologue, élevé au premier grade par ses exploits et au pouvoir suprême par ses crimes, fut toujours brave dans les camps, dissimulé à la cour, perfide dans ses alliances, implacable dans ses inimitiés. Ses vices ternirent ses grandes qualités; la chute de la dynastie des Latins rendit son

(1) An 1282.

nom célèbre ; il releva le trône des Grecs, mais il ne put relever l'empire.

L'appauvrissement du trésor lui fit commettre une de ces fautes irréparables qui hâtent la ruine des États. Jusqu'à son règne, les nombreux habitants des contrées montueuses de l'Asie étaient exempts d'impôts. Pour prix de cette exemption, ils formaient une milice redoutable, toujours armée et chargée de la défense du pays. L'empereur leur retira leurs priviléges. Cette barrière inexpugnable, qui depuis si longtemps avait arrêté la marche des Perses, des Sarrasins, des Turcs, des Tartares, disparut, et bientôt le mont Olympe, pour ainsi dire aplani, laissa se répandre comme un torrent dans l'empire ces flots d'Ottomans sous lesquels il ne tarda pas à s'écrouler.

La réunion opérée par lui avec Rome n'eut de durée que celle de sa vie. Dès qu'il fut mort, on l'abjura, et la haine publique, excitée par la superstition, refusa, dit-on, à ses mânes non-seulement les honneurs décernés aux monarques, mais ceux-mêmes que la piété rend aux plus humbles des chrétiens.

CHAPITRE II.

ANDRONIC II.

(An 2182.)

Règne faible d'Andronic. — Renouvellement du schisme. — Mort courageuse du desposte d'Épire. — Triomphe des arsénites. — Invasion et défaite des Tartares. — Tyrannie ecclésiastique d'Athanase. — Couronnement de Michel, un des fils de l'empereur. — Fin de la dynastie d'Icône. — Vengeance d'Othman. — Succès et supplice d'Alexis Philanthropène. — Mort de Jean Trachaniote. — Position critique d'Andronic. — Succès de Roger de Flore à la tête des Catalans. — Sa faveur et sa mort. — Massacre de Catalans. — Vengeance de Béranger. — Rocafort est élu généralissime par les Catalans. — Sa victoire sur les Grecs et les Génois. — Querelles entre Béranger et Rocafort. — Mort de Béranger tué par Rocafort. — Disgrâce et mort de Rocafort. — Mort de Gauthier de Brienne tué par les Catalans. — Élection de Roger Deslau. — Exploits des chevaliers de Saint-Jean. — Mort de l'impératrice Irène. — Mort de Michel, fils de l'empereur. — Désordres de son fils Andronic. — Assassinat de Manuel par une méprise. — Disgrâce d'Andronic. — Son changement de conduite. — Sa magnanimité. — Sa fuite à Andrinople. — Sa générosité envers l'empereur. — Ses succès sur les Grecs et les Tartares. — Son association à l'empire.

Andronic, dont les historiens ecclésiastiques grecs vantent la science et l'habileté, parce qu'il favorisa leurs passions contre les catholiques, était un prince faible, inexpérimenté, superstitieux. Effrayé de tous les dangers qui l'entouraient, et contre lesquels le seul remède eût été un ferme courage, il était

incapable de former et de suivre de grands desseins. On vit, sous son règne, l'empire s'affaisser de toutes parts, comme un vaisseau battu par la tempête, privé de pilote, cédant à tous les vents et se brisant sur tous les écueils.

Son premier soin fut d'éloigner de lui les Tartares; il fit la paix avec Jean Ducas Comnène, prince de Thessalie, que ces Barbares étaient impatients de combattre; et, pour satisfaire en même temps leur cupidité, il les envoya avec une partie de ses troupes dans la Servie, qu'ils dévastèrent : heureux de détourner ainsi les armes que sa timidité n'osait repousser. De retour dans sa capitale, il céda aux instances d'Eulogie, sœur de son père, à la superstition du peuple, aux menaces du clergé, déposa le patriarche Vecchus, rappela Joseph, renouvela le schisme et rompit avec Rome.

Terter, usurpateur de la couronne de Bulgarie, le menaçait de la guerre; il conclut avec lui une alliance aux conditions que le Bulgare lui dicta.

Le despote d'Épire avait repris les armes; la fortune favorisa celles d'Andronic; ses généraux surprirent le despote, qui s'était imprudemment avancé pour reconnaître le camp des impériaux; ils le firent prisonnier, et l'emmenèrent à Constantinople. Ce prince, préférant la mort à la captivité, mit le feu au palais où il était enfermé, et périt dans les flammes.

Le patriarche Joseph étant mort, Georges de Chypre le remplaça. Le triomphe des arsénites fut alors complet; ils firent transporter en pompe à Constantinople le corps d'Arsène, et les reliques de ce pontife furent reçues par le peuple avec une vénération qui ressemblait à l'idolâtrie.

L'empereur épousa cette même année Irène, fille du marquis de Montferrat. Tandis que la cour ne s'occupait que de fêtes et de cérémonies, une nouvelle invasion de Tartares menaçait la Thrace et la Macédoine; on les vit paraître en foule sur le mont Hémus. Ils ne rencontraient aucune armée pour les arrêter : cette imprévoyance leur inspira une sécurité qui les perdit; ils se répandirent en désordre dans la plaine. Le gouverneur de Mésembrie, à la tête d'une nombreuse garnison, sortit une nuit de sa ville, tomba sur eux à l'improviste et les tailla en pièces.

La fortune ayant ainsi délivré momentanément Andronic de tous ses ennemis, il parcourut ses provinces, donnant à leurs ruines le triste spectacle du luxe et du despotisme de la cour.

Lorsqu'il était à Nymphée, la veuve du César Stratégopul ayant manqué d'égards pour la femme de Constantin Porphyrogénète, frère de l'empereur, ce prince orgueilleux la fit battre de verges. Le jeune Stratégopul voulait la venger; Andronic, aigri par les murmures des courtisans, et en même temps effrayé par l'audace des deux jeunes princes, convoqua le sénat, accusa son frère de conspiration contre lui, et Stratégopul du crime de lèse-majesté. Un décret les condamna à la prison et confisqua leurs biens (1).

C'est sous les gouvernements faibles qu'éclate la violence des partis. Un prêtre fanatique, Athanase, avait succédé depuis peu au patriarche Georges.

(1) An 1292.

Athanase, implacable contre les catholiques, gouverna l'Église en tyran, et persécuta tous ceux qui avaient favorisé la réunion, ou qui s'y étaient soumis; on ne voyait alors partout, comme au temps des persécutions, que des délateurs, des victimes et des supplices.

Le faible Andronic autorisait ces violences; leur excès en amena le terme. L'indignation publique força le fougueux Athanase à se démettre de sa dignité. L'empereur, éclairé tardivement, tomba dans un autre excès; rien n'était constant, chez ce prince mobile, que la peur. Il se livra contre les prêtres aux transports d'une haine d'autant plus injuste qu'elle n'admettait aucune exception. « Je juge de tous, disait-il lui-même, par quelques-uns, comme l'on con- » naît l'amertume de la mer en en prenant une seule goutte. »

Il fallait cependant nommer un patriarche : heureusement son choix tomba sur un vieillard vertueux et modéré, nommé Jean, qui termina pour quelque temps ces funestes dissensions.

L'empereur, dans le dessein d'assurer son repos, fit couronner Michel, l'aîné de ses enfants, et donna le titre de despote à Jean, le second de ses fils. Son imagination craintive allait au-devant des dangers, moyen sûr de les faire naître; il voulait que le patriarche excommuniât tous ceux qui refuseraient de reconnaître le jeune empereur; le pontife, plus sage qu'Andronic, refusa de lui obéir.

La division des ennemis de l'empire continuait seule à retarder sa chute; cet arbre déraciné n'attendait plus qu'un vent qui le renversât. Nogaya, prince tartare envoyé par le grand khan au delà du Danube, s'était rendu indépendant dans ses conquêtes; un autre Tartare, Tuctaïs, khan du Kaptchac, l'attaqua, le combattit et le tua. Zachas, fils de Nogaya, se sauva en Bulgarie avec les débris de l'armée vaincue; là, se ralliant à un parti de mécontents, commandés par le prince Venceslas, il souleva les Bulgares, qui lui donnèrent la couronne. Venceslas l'assassina et demanda des secours à Andronic; l'empereur envoya Azan avec quelques troupes en Bulgarie. Les Tartares furent chassés, et Venceslas, après s'être servi d'Azan, le combattit, le contraignit de fuir, et s'empara du trône.

On bravait l'autorité impériale, chancelante jusqu'au sein de la capitale : les flottes vénitiennes et génoises se livrèrent plusieurs combats dans le port de Constantinople; l'empereur, trop faible pour réprimer cette audace, qui, des deux parts, attentait à sa dignité, joignit ses armes à celles des Génois; les Vénitiens battus se vengèrent en mettant le feu dans la ville.

Ce fut à cette époque qu'on vit dans les montagnes se former une puissance formidable qui, terminant les divisions des musulmans, conquit l'Asie, la Thrace, s'empara de la Grèce, et renversa en peu d'années l'empire d'Orient.

Gélaleddin, conquérant tartare, fameux par quatorze victoires en batailles rangées, était devenu maître paisible de la Perse : son successeur, attaqué à son tour par les hordes mongoles, fut obligé de descendre du trône et de fuir. Ses guerriers, dispersés sous le nom de Carizmiens ou Corasmins, se parta-

gèrent en plusieurs bandes turcomanes, qui pillèrent Jérusalem et ravagèrent la Syrie.

Les Seldjoucides n'existaient plus; Mazoud, fils du dernier sultan d'Icône, tenta un dernier effort pour se relever : ayant rassemblé toutes ses troupes, il attaqua les Tartares sur les rives du Pont-Euxin; vaincu par le grand khan des Mongols, il réunit encore ses débris, attaqua le roi de Marmara, nommé Amer-khan, le défit et l'égorgea ainsi que tous ses enfants.

Un seul des princes de cette maison, Ali, échappé au massacre, jure de venger sa famille, rassemble sous ses drapeaux une foule de Turcs, poursuit Mazoud, l'atteint, le combat, le tue, et fait périr avec lui la dynastie d'Icône.

Toutes ces tribus, victorieuses des Seldjoucides et des princes d'Icône, se rendirent indépendantes dans les montagnes d'Asie, que, depuis le règne de Paléologue, les milices grecques ne défendaient plus. Après de longs combats entre tous les émirs qui les commandaient, maîtres du mont Olympe et regardant l'empire déchu comme une proie facile, ils en firent des lots, en tirèrent au sort les débris, et réglèrent ainsi le partage de leurs conquêtes faites ou projetées.

La Paphlagonie, jusqu'aux bords du Pont-Euxin, devint la part d'Ali, fils d'Amer-khan; Icône fut donnée à Ghermian; Soliman-pacha obtint avec son fils Ibrahim le royaume de Castamon; l'Étolie et la Mysie furent données à Calam, la Magnésie à Sarcon, la Phrygie à Caraman, qui laissa son nom à la Caramanie; enfin la Bithynie échut à Othman. Cet Othman devint en peu de temps le plus puissant de tous les émirs, l'heureux usurpateur de leurs possessions, le chef célèbre des Ottomans qui conquirent Constantinople, et la tige des sultans qu'on voit encore régner aujourd'hui.

Ce fut à la fin du treizième siècle, en 1296, qu'Othman, profitant de la mollesse des Grecs, descendit du mont Olympe comme la foudre, et déploya ses redoutables bannières en Bithynie. Il fallait arrêter ce torrent par le courage, on ne lui opposa que la trahison.

Le général grec qui commandait dans ces contrées invite au festin d'une noce les officiers turcs les plus distingués, dans le dessein de les égorger, et surtout dans l'espoir de s'emparer d'Othman; celui-ci découvre le complot, dissimule son ressentiment, accepte l'invitation, cache cent guerriers dans un bois, et se rend à la noce, accompagné de quarante jeunes soldats déguisés en femmes. Au milieu de la fête, prévenant le coup qu'on croyait lui porter, il donne le signal, tombe sur les Grecs, les massacre, et enlève la mariée, qui devint femme d'Orcan, son fils, et mère du fameux sultan Amurat. Depuis ce jour fatal, Othman jura aux Grecs une haine et une guerre éternelles.

Cependant la vigueur que les Grecs avaient montrée à l'époque du règne des Latins pour recouvrer leur indépendance n'était pas éteinte dans tous les esprits, et un autre prince qu'Andronic aurait pu en tirer un grand parti. Alexis Philanthropène, à la tête d'une armée, arrêta les progrès d'Othman; son activité, sa bravoure, ses succès, le rendirent la terreur des Turcs; mais les mo-

narques timides, entourés de courtisans jaloux, envient la gloire qu'ils ne peuvent acquérir, et craignent souvent leurs défenseurs plus que leurs ennemis.

Alexis fut maltraité; il ne dissimula point son mécontentement et demanda sa retraite; sa démission fut regardée comme un crime; on l'accusa de conspiration : cette injustice fit naître le péril qu'on redoutait; l'armée indignée proclama son général empereur.

Alexis, après avoir résisté quelque temps aux vœux des rebelles, accepta le pouvoir suprême, mais en refusa le titre; en de telles circonstances, les demi-partis sont les plus dangereux : les Crétois qui servaient dans ses troupes crurent que ce refus cachait le dessein secret de trahir l'armée et de se séparer d'elle si la révolution échouait; dès lors ils jurèrent sa perte. Libadère, envoyé par l'empereur contre lui, s'avança pour le combattre; les Crétois l'arrêtèrent et le livrèrent à ses ennemis, qui lui crevèrent les yeux.

Le commandement des troupes d'Orient fut confié à Jean Trachaniote : ce général réforma le luxe et rétablit la discipline dans l'armée; il se montra capable, par son courage et par sa fermeté, de défendre l'empire; mais comme il tenait par ses opinions au parti catholique, l'évêque de Philadelphie le fit assassiner. Ainsi le fanatisme, l'envie, la faiblesse et la trahison, faisaient successivement tomber toutes les digues qui pouvaient encore s'opposer aux progrès de la puissance d'Othman.

Andronic se confiait plus à ses alliances qu'à ses armes. Cherchant partout des protecteurs, il voulut donner sa sœur au krale de Servie : plus fière que lui, elle refusa d'épouser ce prince barbare. L'empereur lui envoya sa propre fille, malgré l'opposition du patriarche Jean qui, sans respect pour la dignité de son souverain, le censura publiquement.

Andronic, bravé par les prêtres, dominé par les courtisans, peu respecté par sa famille, ne vit bientôt plus que schismes dans l'Église, intrigues dans la cour, murmures dans la ville, découragement dans l'armée. Les Turcs, profitant de ces désordres, parcouraient, ravageaient sans obstacles les plus riches provinces de l'empire (1). Seize mille Alains offrirent dans cette détresse leurs armes à l'empereur; ce dangereux secours fut accepté, et les Barbares, plus avides de butin que de combats, pillèrent indifféremment leurs amis et leurs ennemis.

De toutes parts on fuyait devant les Turcs; la capitale même n'était pas respectée, et l'on vit une flotte vénitienne insulter impunément le port de Constantinople.

L'amour de la patrie et celui de la gloire avaient perdu leur empire; la superstition conservait toujours le sien : Michel, fils d'Andronic, étant tombé grièvement malade, vit en rêve la Vierge, qui lui indiqua un moine destiné par le Ciel à lui sauver la vie. Le moine, appelé à la cour, donna au prince une huile qui, dit-on, le guérit : il était plus difficile de trouver des remèdes pour sauver l'empire.

(1) An 1301.

Le sort, presque toujours arbitre des choses humaines, lui amena un guerrier célèbre qui retarda sa perte. Roger de Flore, aventurier heureux, soldat intrépide, ambitieux, rempli d'audace, avait été d'abord templier, ensuite apostat, depuis général distingué dans les troupes de l'empereur Frédéric; la guerre de Sicile accrut sa fortune et sa renommée. Dans ce siècle de féodalité, de superstition, de chevalerie, aucune puissance n'était gouvernée par des principes fixes, ni soutenue par des armées régulières; la guerre se réduisait à des invasions; les traités n'étaient que des trêves. Malgré les efforts de quelques princes, tels que saint Louis, la force tenait lieu de droit, le peuple n'était compté pour rien, la bravoure remplaçait toutes les vertus.

Mille exemples, avant et depuis les croisades, avaient prouvé que l'épée seule réglait le sort des États. Les royaumes, les principautés, les seigneuries conquises par les Normands, par les Lombards en Italie, par les pèlerins en Palestine et en Asie, par les Latins dans la Grèce et dans l'Archipel, ouvraient un champ sans bornes à l'audace et à l'ambition. Il n'était point de roman héroïque qui ne fût alors accrédité par l'histoire; tout jeune guerrier pouvait se livrer sans démence à l'espoir de trouver, en courant le monde, la fortune, la gloire et peut-être des couronnes.

La paix ne désarmait que quelques souverains; en tout lieu, et surtout en Italie, on voyait une foule d'aventuriers toujours armés, offrant, vendant leur sang et leur courage aux princes, aux républiques qui voulaient se servir de leur épée, et combattant pour leur propre compte lorsque personne ne les soldait.

Roger de Flore, le plus hardi d'entre eux, ayant rassemblé en Sicile huit mille guerriers de différentes nations, et devenus fameux sous le nom de Catalans, résolut de secourir les Grecs contre les Turcs. Andronic l'accueillit avec empressement, lui accorda la dignité de grand-duc, et lui fit épouser une de ses nièces. Ces faveurs excitaient la jalousie des courtisans, mais la crainte les forçait au silence. Roger justifia la confiance de l'empereur par de brillants succès.

L'émir Caraman assiégeait Philadelphie; les Catalans lui livrèrent bataille, remportèrent la victoire et délivrèrent la ville : Roger, traversant ensuite le Bosphore, combattit encore, au pied du mont Hémus, une autre armée de musulmans et la tailla en pièces.

Sa troupe, composée d'hommes d'élite, éprouvés dans cent combats, répandait partout la terreur. Au milieu d'eux brillaient surtout les Catalans et les Almogavares, dont rien n'égalait la force et l'agilité. Lorsqu'ils marchaient à l'ennemi, leur cri de guerre était : *Fer, réveille-toi!* et ce cri terrible annonçait presque toujours la victoire.

En peu de temps ces huit mille aventuriers firent partout reculer les Ottomans, dégagèrent les frontières et donnèrent à l'empire une ombre passagère de repos.

La guerre avait fait connaître l'utilité des services de ces étrangers belliqueux : pendant la paix on ne sentit plus que leur importunité. Établis à Gallipoli, ils demandèrent de l'argent; l'empereur les accusa d'avidité; ils lui repro-

chèrent plus justement son ingratitude. Une prompte rupture fut la suite de ces difficultés. Dès qu'ils menacèrent, Andronic céda.

Roger, réconcilié avec lui, obtint le titre de César, celui de grand-duc fut transféré à Béranger, son lieutenant.

Le jeune empereur Michel, envieux de leur gloire, marcha contre les Bulgares et fut battu; son frère, Constantin Porphyrogénète, mourut cette même année, ne laissant ni souvenirs ni regrets.

Les Turcs reprirent les armes et s'emparèrent de Chio. Michel, prévoyant que Roger, l'objet de sa haine, trouverait dans cette nouvelle guerre un accroissement d'élévation et de renommée, résolut de le perdre, déguisa son noir projet sous l'apparence de l'amitié, lui donna une fête dans la ville d'Andrinople et le fit assassiner; les Alains, par ses ordres, égorgèrent les officiers de sa suite.

Dans le même moment le peuple de Constantinople, ameuté par les agents de Michel et par des prêtres fanatiques, massacra tous les Catalans qui se trouvaient dans la capitale. Le jeune Michel, qui redoutait avec raison la vengeance de l'armée catalane, courut à Gallipoli pour l'attaquer.

Ces braves, affaiblis par tant de combats et de meurtres, avaient perdu leur chef et non leur audace : « Compagnons, leur dit Béranger, que le petit nombre » de nos soldats et la foule de nos ennemis ne vous effraient pas. Nous les » avons sauvés; ils veulent nous détruire. Ne comptez pas leurs glaives, » comptez leurs vices. Souvenez-vous de leur timidité et de notre courage: les » ingrats sont toujours lâches. Leur empire s'écroulait sans nous; huit mille » braves l'ont relevé. Nous avons délivré l'Asie, nous avons vaincu les Turcs; » pourrions-nous redouter ces légions craintives qui fuyaient devant eux? Ils » se flattent de nous effrayer; ils croient qu'au bruit de leurs armes nous nous » réfugierons sur nos vaisseaux et que nous abandonnerons ce rivage : trom» pons leur espoir, conservons Gallipoli; et si nous nous décidons enfin à la re» traite, que ce ne soit au moins qu'après une éclatante et juste vengeance. »

La troupe de héros applaudit à ce discours; ils envoyèrent à Constantinople vingt-cinq députés, chargés de porter un cartel à Andronic et à Michel. Fidèles aux mœurs de leurs pays et aux coutumes des chevaliers, ils leur proposaient un combat de dix contre dix ou de cent contre cent, à leur choix.

Michel répondit qu'il ne combattrait qu'avec une armée; le faible Andronic se justifia, rejeta sur son fils le blâme des meurtres commis, remontrant humblement que, n'ayant point eu de part au crime, il ne devait pas en avoir au châtiment.

Les Grecs, lents à combattre et prompts à assassiner, massacrèrent les envoyés catalans. La vengeance fut aussi terrible que le crime avait été lâche.

Béranger livra aux flammes toute la Propontide; le prince Jean, fils de l'empereur, marcha contre lui et vit son armée enfoncée, dispersée et taillée en pièces. D'autres ennemis, jaloux des richesses conquises par les Catalans, conspirèrent aussi leur ruine avec les Grecs. Doria, amiral des Génois, imitant la perfidie de Michel, offrit sur sa flotte un festin à Béranger et le retint prisonnier.

Les Catalans élurent à sa place, pour généralissime, Rocafort; il livra bataille aux Grecs et aux Génois, qui perdirent dans ce combat vingt mille soldats et six mille chevaux. Michel tenta de réparer cet échec; mais, à la vue des intrépides Catalans, son armée prit la fuite. Michel, resté seul avec quelques braves, sut au moins couvrir les taches de sa vie de quelques lauriers; il se jeta au milieu des ennemis, se fit avec le fer un passage dans leurs rangs et gagna la ville d'Aspre, où il se renferma.

La défaite de son armée coûta encore à l'empire dix mille hommes de cavalerie et quinze mille d'infanterie.

La cour impériale, punie et vaincue, demanda la paix et ne put l'obtenir. Rocafort dévasta les environs de la capitale, prit le fort de Saint-Élie, ruina plusieurs ports, marcha contre les Alains, vengea dans leur sang la mort de Roger, et attaqua Andrinople; mais la force de cette ville et sa nombreuse garnison repoussèrent les assaillants.

Les Génois tentèrent encore la fortune des armes. Un corps de Turcs les secondait; Rocafort les défit et délivra Béranger. Ces deux chefs, semblables aux héros d'Homère pour la vaillance, les imitèrent aussi dans leurs querelles : l'armée se partageait entre eux; l'émulation de gloire les divisait, l'intérêt commun les rapprocha; ils convinrent de commander tous deux, et s'associèrent un noble espagnol, Ximenès (1), qui venait de leur amener un renfort.

Rocafort marcha de nouveau sur Constantinople : Michel, n'osant le combattre, se retira et s'enferma dans la ville de Dydymotique.

La renommée des Catalans, leurs exploits, leurs querelles avec les Grecs avaient fixé les regards et réveillé l'ambition de quelques princes de l'Europe. L'infant don Ferdinand, fils du roi de Mayorque et lieutenant du roi de Sicile, vint les joindre à Gallipoli; il prétendait à l'honneur de les commander. Rocafort y consentit, en lui faisant seulement promettre qu'il se déclarerait indépendant du roi de Sicile.

Ce qu'une basse jalousie n'avait pas su prévoir était arrivé; tandis qu'aveuglés par la haine, les empereurs grecs épuisaient vainement leurs forces pour abattre leur plus ferme appui, Othman étendait en Asie sa domination, s'emparait d'Éphèse, et portait ses armes depuis les murs de Nicée jusqu'au rivage de la mer. L'ambitieux Michel avançait la ruine de l'empire, et son père, enfermé dans son palais, ne s'occupait que de querelles religieuses, ranimées de nouveau par Athanase, qu'il s'était vu forcé de rappeler.

La Thrace, dévastée par les Catalans, n'était plus qu'un désert; ils en sortirent, mais leur départ fut aussi funeste que leur présence. Avant de s'éloigner ils en démantelèrent toutes les places, renversant avec elles les seules barrières qui de ce côté pussent encore arrêter les Turcs. Ils entrèrent ensuite en Macédoine; pendant leur marche, la querelle de leurs chefs se renouvela, les armes la décidèrent; Rocafort tua Béranger : ce combat, où tous avaient déployé leur valeur et leur opiniâtreté ordinaires, les affaiblit; l'infant et Ximenès, las de

(1) An 1308.

leur turbulence, les quittèrent. Ximenès se retira chez l'empereur, qui le fit grand-duc et lui donna une de ses nièces. L'infant, moins heureux, fut arrêté dans Athènes par les Vénitiens, qui le retinrent prisonnier.

Rocafort, haï d'une partie de ses troupes, crut trouver un appui en prêtant serment à Charles de Valois : cette démarche le perdit. Les Catalans irrités l'arrêtèrent et le dépouillèrent du commandement : sa vie héroïque était terminée ; il retourna en Italie et mourut à Naples.

Les Catalans assiégèrent Thessalonique et ne purent s'en emparer ; manquant de chefs et de solde, ils offrirent leurs services à Gautier de Brienne, duc d'Athènes, qui les accepta et ne tarda pas à s'en repentir. Ces guerriers n'avaient d'autre vertu que leur courage ; mécontents de leur nouveau chef, ils le tuèrent, s'emparèrent de ses États, et s'y maintinrent sous l'autorité de Roger Deslau, qu'ils élurent duc d'Athènes (1).

A la même époque, on vit arriver dans l'empire d'autres guerriers non moins fameux, qui défendirent quelque temps ses débris. Après la prise d'Acre, les chevaliers de Saint-Jean, retirés en Chypre et commandés par Villaret, ayant reçu du pape des secours en argent et quelques renforts des croisés français, s'embarquèrent, annonçant qu'ils voulaient reconquérir la Palestine ; ils dirigèrent leurs voiles sur l'île de Rhodes, s'en emparèrent, et battirent les troupes d'Andronic qui voulaient la leur enlever. Le redoutable Othman vint aussi les assiéger : ses armes échouèrent devant cette milice religieuse et guerrière ; Rhodes, illustrée par eux, fut longtemps le boulevard de la chrétienté.

Michel voulait en vain atteindre à la gloire des Catalans : il avait plus d'ardeur que de talent ; les Turcs le battirent encore, et le forcèrent de se sauver à Andrinople : un général, nommé Philé, plus heureux, le vengea et détruisit presque entièrement le corps musulman qui avait vaincu le jeune empereur.

L'impératrice Irène mourut cette année (2) ; cette princesse cupide, altière, vindicative, avait tourmenté son faible époux, protégé les intrigants, divisé le clergé ; sa mort parut un soulagement aux malheurs publics.

Le chagrin causé par une suite de revers, et le repentir tardif des pertes qu'il avait fait éprouver à l'empire, terminèrent enfin la carrière de Michel ; il était âgé de quarante-trois ans, et laissait un fils, nommé Andronic, qui, dans sa jeunesse, n'annonçait point encore les grandes qualités qu'il fit briller depuis sur le trône. Entouré de courtisans voluptueux, égaré par des flatteurs, il se livrait sans frein aux plus coupables excès.

Jaloux d'une courtisane qui lui avait inspiré une folle passion, et informé qu'un rival venait la nuit chez elle, il chargea trois archers crétois de l'épier et de le tuer. Son ordre ne fut que trop promptement exécuté, mais le sort livra aux flèches de ses agents une victime qu'il n'attendait pas : voyant dans l'ombre un homme s'avancer vers le lieu où ils étaient postés, ils lancèrent leurs traits sur lui ; l'infortuné tomba, et les meurtriers, accourant pour le dépouiller, s'aperçurent qu'ils avaient assassiné Manuel, frère du prince.

(1) An 1310. — (2) An 1317.

L'empereur, irrité contre son petit-fils Andronic, désigna pour son successeur Michel Cathare, enfant naturel de Constantin, le second de ses fils : par un décret il défendit à ses sujets de nommer le jeune Andronic dans leurs serments et dans les prières publiques; en même temps il plaça auprès du prince disgracié un espion nommé Syrgiane, chargé de surveiller sa conduite.

Le malheur est le meilleur précepteur des hommes; il dessille leurs yeux et retrempe leur caractère. Le jeune Andronic, persécuté, rougit de se voir préférer un bâtard; l'honneur réveilla son courage; il renonça aux vices, à la mollesse, quitta le repos pour le travail, les plaisirs pour la gloire, abandonna ses frivoles compagnons de débauche, fit choix d'un ami digne de son estime, capable de le diriger, et donna sa confiance entière à Cantacuzène, alors grand-domestique d'Orient, dont on admirait généralement l'érudition, les talents militaires et la probité.

Ce choix et l'injustice de son aïeul lui donnèrent de nombreux partisans: Syrgiane même s'y joignit en secret. Appuyé par eux, il refusa hautement de reconnaître le bâtard qui le privait de son héritage : le krale de Servie lui offrit des secours.

La faiblesse du vieil empereur, son asservissement à ses ministres aussi ambitieux qu'ineptes, faisaient craindre la ruine prochaine de l'empire; tous les amis du jeune Andronic rassemblés voulaient qu'on privât de la liberté ou de la vie ce monarque sans caractère. « Jamais, dit le jeune prince, on ne me verra » autoriser un tel crime. Victime d'une injustice, je soutiendrai mes droits, » mais sans attaquer les jours de mon aïeul; lors même qu'il lèverait son épée » sur moi, je fuirais sans lui opposer la mienne, et, s'il m'atteignait dans ma » retraite, j'attendrais ses coups sans le frapper, persuadé que les douleurs de » la mort sont préférables à celles que le remords fait éprouver. »

L'empereur accusa devant le sénat son petit-fils d'ambition, d'impiété et de dilapidation. Le jeune prince Andronic se défendit avec une modeste fierté qui confondit ses accusateurs.

Étonné de son éloquence et vaincu par son courage, l'empereur descendit de son trône, l'embrassa, et lui promit de se réconcilier avec lui s'il voulait lui livrer les amis qui l'avaient égaré par leurs conseils.

Le jeune Andronic refusa de les abandonner, et, informé qu'on devait l'arrêter, il se sauva avec eux à Andrinople; là, son parti s'accrut rapidement : de toutes parts les Grecs, prenant les armes, venaient se ranger près de lui; bientôt il ne put contenir leur ardeur, et, malgré son opiniâtre résistance, ils le forcèrent à marcher contre Constantinople.

Entraîné par eux, mais fidèle à son devoir, il fit avertir secrètement son aïeul de la violence qu'on lui faisait et de l'impossibilité où il se trouvait d'arrêter la rébellion.

Le vieil Andronic, tremblant à l'approche du péril, voulut abdiquer, et promit de se faire moine : le jeune prince le conjura de garder sa couronne, et ne demanda pour lui qu'un apanage. Un procédé si généreux devait rétablir la paix; l'égoïsme et l'aveuglement des ministres la rompirent. Parvenus à calmer

les craintes de l'empereur, à réveiller son ressentiment et à rassembler des troupes, ils obtinrent la condamnation du prince.

Le jeune Andronic, forcé par cet acte tyrannique de choisir entre la mort et le trône, céda aux prières de ses amis, assiégea Héraclée, la prit d'assaut, fit prisonnier un de ses oncles, et défit les troupes de son aïeul, ainsi qu'un corps auxiliaire de Turcs, dont les lâches ministres n'avaient pas rougi de solliciter les secours.

Le vieil empereur, humble après sa défaite, demanda la paix et une entrevue; il s'attendait à un traitement rigoureux, proportionné à son injustice: le prince parut devant lui, se jeta à ses pieds, et se soumit sans conditions. L'empereur le rétablit dans ses droits, et lui accorda un apanage dans lequel il se hâta de se retirer, comptant peu sur des promesses arrachées à la faiblesse par la peur (1).

Bientôt il se vit investi à Dydymotique, dans sa retraite, par une nombreuse armée de Bulgares; en vain il appela les Grecs aux armes; ces guerriers amollis fuyaient les périls, oubliant que le courage les écarte et que la lâcheté les attire.

Indigné de cet abandon, et voulant périr ou vaincre en chevalier, puisqu'il ne pouvait combattre en monarque, il envoya un cartel à Michel, roi de Bulgarie. « On regarderait comme un insensé, répondit le Barbare, un forgeron qui » prendrait un fer chaud avec ses mains lorsqu'il peut le saisir avec des te- » nailles; et je serais, à juste titre, taxé de folie si je m'exposais aux chances » douteuses d'un duel lorsque je vous tiens sans défense enveloppé par mes » bataillons : ma raison refuse le défi dicté par votre colère. »

La situation déplorable de l'héritier du trône était à la fois pour l'empire un sanglant affront et un éminent danger : le vieil Andronic, malgré sa faiblesse, le sentit et fit de vains efforts pour engager les grands à contribuer, par quelques sacrifices de leur luxe, aux levées d'hommes et aux frais de la guerre. Ces courtisans corrompus, qui avaient absorbé toutes les richesses de l'État, furent sourds à ses prières et rebelles à ses ordres : on se vit obligé d'acheter des Bulgares la paix par un tribut humiliant.

Enhardis par cette faiblesse, qui donnait à tous les ennemis de l'empire l'espoir de conquêtes sans obstacles et de pillage sans dangers, les Tartares septentrionaux envahirent la Thrace; leurs dévastations tirèrent enfin les Grecs de leur engourdissement : la peur les fit courir aux armes. Le jeune Andronic, à leur tête, secondé par l'intrépide Cantacuzène, marcha contre les Tartares, leur livra bataille, les enfonça, les mit en fuite, et en fit un tel carnage, que, de cent vingt mille, vingt-huit mille seulement purent se sauver à la nage; le reste périt sous le fer, ou se noya dans l'Hèbre.

L'éclat de cette victoire força la haine au respect, la jalousie au silence, l'injustice au repentir, et l'empereur, cédant aux vœux de l'empire, associa le vainqueur à son trône.

(1) An 1323.

Le nouvel Auguste avait perdu sa première femme, fille du duc de Brunswick; il épousa en secondes noces Jeanne, sœur du comte de Savoie; elle prit à son couronnement le nom d'Anne.

CHAPITRE III.

ANDRONIC PALÉOLOGUE II ET ANDRONIC III, SON PETIT-FILS.

(An 1324.)

État de l'empire sous le règne d'Andronic et de son petit-fils. — Exploits du jeune Andronic. — Mort d'Othman. — Sage proposition de Zanuto, Vénitien. — Dévouement et mort de Philanthrope. — Disgrâce du jeune Andronic. — Sa déclaration de guerre à l'empereur. — Sa victoire et sa marche contre la capitale. — Prise de Constantinople par lui. — Humiliation de l'empereur devant Andronic. — Acte de générosité et de clémence d'Andronic.

Depuis longtems on voyait se manifester chez les Grecs le symptôme funeste qui annonce et précède toujours la ruine des États et la dissolution des peuples. L'égoïsme politique avait remplacé l'amour de la patrie; l'intérêt privé l'emportait chez cette nation corrompue sur l'intérêt public; et, au moment où l'empire, entamé de toutes parts, s'écroulait sous la puissance des Turcs et pouvait à peine résister aux attaques des Bulgares, aux invasions des Tartares d'Asie, et même aux insultes des flottilles génoises et vénitiennes, les indignes successeurs des Romains, loin de se réunir tous pour défendre ses débris, ne songeaient qu'à s'en disputer les lambeaux.

On ne voyait plus que servitude, silence ou flatterie dans le sénat, intrigues dans la cour, divisions dans le clergé, conspirations parmi les grands, anarchie et révolte dans les armées, haine et jalousie entre les princes.

Le vieil Andronic, orgueilleux, timide, irascible et dominé, était moins capable que tout autre prince de réunir et de resserrer dans ses faibles mains ce faisceau brisé. Sous son règne la vertu avait tout à craindre, et la rébellion tout à espérer.

Son neveu Jean se révolta, et obtint de lui le titre de César; heureusement le sort, en terminant sa vie, délivra l'État, peu de temps après, de ce nouvel élément de troubles.

Le jeune Andronic et son ami Cantacuzène se montraient seuls alors dignes de porter le sceptre et les armes; ils battirent un corps de Turcs près de Dydy-

motique. Andronic, qui remplissait également les devoirs de soldat et de général, teignit ses lauriers de son sang. Mais, tandis qu'il défendait intrépidement les frontières du nord, celles du midi restaient en proie aux musulmans. Othman étendait ses progrès en Asie. Les généraux, les gouverneurs de provinces, au lieu de le combattre, fuyaient devant lui ; on en vit même plusieurs prendre le turban. Le peuple imitait cette lâcheté ; ainsi les vaincus grossissaient les forces et les troupes des vainqueurs.

Le dernier exploit du règne d'Othman fut la prise de la ville de Pruse ; son fils Orcan s'en empara. Othman mourut à Néopolis. Zélé pour sa religion, tolérant pour les autres cultes, charitable pour les pauvres, terrible pour ses ennemis, clément pour les vaincus, rigide observateur des lois, il emporta au tombeau l'amour de ses peuples, et sa mémoire est encore si révérée que, de nos jours, lorsqu'un nouveau sultan monte sur le trône, les musulmans lui souhaitent les vertus et la justice d'Othman.

L'accroissement de la puissance ottomane alarmait l'Europe, mais la division de ses princes les empêchait de réunir leurs efforts pour arrêter ce torrent ; un Vénitien, nommé Zanuto, leur proposa vainement une nouvelle croisade, conçue avec un plan plus sage et dirigée vers un but plus utile : il voulait que les Latins, abandonnant toute prétention à l'empire des Grecs, s'armassent pour le défendre, pour le rétablir, et non pour le démembrer. Ce projet n'eut pas de suite ; les princes chrétiens exhalèrent leur courroux en stériles regrets et en vaines menaces.

Un Grec de Candie, nommé Michel Plamérilinge, digne d'un meilleur sort, osa tenter seul un généreux effort pour faire recouvrer aux Crétois leur indépendance ; il les souleva contre les Vénitiens. Mais, après un combat sanglant, se voyant vaincu et abandonné, il dit à l'un de ses serviteurs : « Coupe » ma tête, porte-la au général ennemi ; tu m'épargneras la honte de me voir » captif de nos tyrans, et tu jouiras avec eux du fruit de ma mort. » Son vœu fut rempli.

Ainsi disparaissaient alors le peu d'hommes dignes d'avoir une patrie et de la défendre. Le jeune Andronic, quoique couronné, restait toujours en butte à la haine des ministres de son aïeul ; ils enviaient sa gloire et craignaient sa vertu. Rien n'est plus odieux aux grands qu'un prince qui peut régner par lui-même et qui ne veut pas être gouverné par eux.

Le grand logothète et le protovestiaire résolurent de briser cette barrière qui s'opposait à leur ambition ; maîtres de l'esprit du vieil Andronic, ils le déterminèrent à exiler son petit-fils : on renouvela contre lui d'absurdes accusations, et, comme il voulut se justifier, il reçut l'ordre de ne point s'approcher de la capitale.

Le grand-domestique Cantacuzène écrivit inutilement à l'empereur « que, » si on voulait l'écouter, il détruirait cette trame calomnieuse aussi facilement » qu'on fait tomber l'ouvrage de ce vil insecte qui tend ses toiles dans l'obs» curité. » Les passions sont sourdes à la raison : on nomma une commission pour juger le jeune empereur.

Il fut accusé d'avoir forcé par des menaces le trésorier de la couronne à lui donner quatre mille pièces d'or. Andronic répondit qu'on lui en devait trois cent cinquante mille, et le prouva; le patriarche défendit l'accusé; son innocence était évidente, et la commission, manquant de prétextes pour le condamner, se vit forcée de l'absoudre.

Quand la haine est impuissante elle se change en fureur; les ministres fomentaient de jour en jour le courroux de l'empereur : en vain le jeune prince cherchait à le fléchir; on le priva de la couronne et de ses biens.

Réduit à défendre ses droits, sa liberté, sa vie, il rassembla des troupes et déclara la guerre; Thessalonique fut sa première conquête; là il reçut une blessure, et en guérit, dit-on, miraculeusement, en allant visiter le tombeau de Démétrius; car les peuples croient toujours que les objets de leur affection sont protégés par le Ciel.

Il s'empara ensuite d'Édesse; le krale de Servie refusa de se déclarer contre lui. L'armée destinée à le combattre, et commandée par Constantin Azan, lui livra bataille; le combat fut opiniâtre et sanglant; les troupes du vieil empereur se virent enfin enfoncées et mises en fuite; le jeune Andronic, digne de vaincre, pleura sa victoire. « Les guerres civiles, disait il, rendent le corps » d'un État semblable à celui d'un frénétique qui ronge ses membres avec ses » propres dents, et qui se déchire lui-même les entrailles. »

Cependant, comme le meilleur parti dans ces calamités est de les abréger, il profita habilement de la crainte qu'il inspirait, et s'approcha rapidement de la capitale. Une armée bulgare s'avançait contre lui; il écrivit à son aïeul de se mettre en garde contre un perfide allié qui venait lui enlever l'empire, et non le défendre; en même temps il fit dire au roi bulgare qu'il allait le combattre, le vaincre et ravager son pays : le prince barbare, déconcerté par l'audace d'Andronic et par la promptitude de sa marche, conclut la paix et se retira.

Le jeune vainqueur paraît bientôt sous les remparts de Constantinople; du haut des murs on lui prodigue les insultes; un officier, nommé Caballaire, lui adresse les paroles les plus outrageantes. Méprisant l'injure, arme de la faiblesse, Andronic commande l'assaut; ses troupes escaladent et franchissent les remparts; toute la milice de la ville se déclare pour lui; la capitale était prise, et la cour l'ignorait.

On en porte la nouvelle à Métochite, premier ministre; il refuse de la croire, et son aveuglement ne cesse qu'au moment où le vainqueur entre dans le palais.

L'empereur, qui dans sa vieillesse ne savait rendre respectable ni son âge ni son malheur, se prosterne aux pieds de son petit-fils, et lui demande la vie. « Respectez, lui disait-il en pleurant, ces mains qui ont touché votre berceau, » cette bouche qui vous a donné le premier baiser; épargnez le sang qui est la » source du vôtre, et n'achevez pas d'écraser un faible roseau brisé par la » tempête. Défiez-vous de la fortune; mon exemple vous prouve son incon» stance : après une longue carrière, une même nuit m'a vu empereur et me » voit sujet. »

Le jeune Andronic, loin d'abuser de son triomphe, rougit de l'humiliation de son aïeul, embrassa ses genoux, et défendit, sous peine de mort, à ses fougueux partisans d'attenter aux jours du vieillard et de lui manquer de respect.

Le premier ministre, enhardi par sa modération, fit un long discours pour se justifier; Andronic l'écouta sans impatience, mais avec mépris. Le premier acte de son pouvoir fut le rétablissement du patriarche Isaïe, qui l'avait défendu dans sa disgrâce; le second fut un acte général d'amnistie : aucun de ses ennemis n'éprouva sa vengeance.

Caballaire, qui venait récemment de l'insulter, s'était caché dans un souterrain. Appelé en sa présence, il tomba en convulsion, et, saisi d'effroi, se frappa la tête contre le pavé. L'empereur le fit relever, et lui adressa ces paroles : « La terreur que vous cause l'attente du supplice me prouve que vous vous » rendez justice, vous connaissez votre offense, vous savez la peine qu'elle » mérite; mais je veux que la peur soit votre seul châtiment : montrez-vous à » l'avenir plus prudent et plus respectueux, je vous prends sous ma sauve- » garde. »

Le peuple, qui attendait le supplice du coupable, apprit avec étonnement sa grâce, et un cri unanime d'admiration paya au vainqueur le prix de sa clémence.

Andronic ne jouait aucune vertu; elles vivaient toutes dans son cœur : entraîné par sa bonté, il voulait rendre la couronne à son aïeul; mais, vaincu par les conseils de Cantacuzène, il ne lui conserva que les honneurs du trône, une forte pension et un magnifique palais.

Si l'on en croit le récit de Cantacuzène, jamais il ne fut permis à un Grec d'aborder le vieil empereur sans se prosterner; un autre historien, Nicéphore, prétend que, dans sa retraite, ce prince éprouva de longues et de fréquentes humiliations : l'opposition de ces deux rapports peut se concilier; car la bassesse exécute mal les ordres de la vertu, et ce fut probablement parmi ses anciens flatteurs que le vieil Andronic rencontra le plus d'ingrats.

CHAPITRE IV.

ANDRONIC III.

(An 1328.)

Exploits d'Andronic. — Désastre dans son armée causé par le faux bruit de sa mort. — Entrée des Turcs dans Nicée. — Sage gouvernement d'Orcan. — Milice de renégats chrétiens, nommés spahis. — Sage gouvernement d'Andronic. — Ses nouveaux succès. — Sa maladie et sa guérison miraculeuse. — Mort d'Andronic II. — Naissance de Jean Paléologue. — Bataille avec les Bulgares. — Retraite des Grecs. — Victoire d'Andronic sur le sultan Orcan. — Magnanimité du ministre Cantacuzène.— Mort de l'empereur.

Si le salut de l'empire eût été possible, Andronic III l'aurait sauvé; mais une tête jeune et active ne suffisait plus pour rendre la vigueur à ce corps décrépit et cassé; un bon prince n'apportait alors aux maux de l'État qu'un soulagement passager, semblable à celui que produit un cordial sur un mourant.

A l'exception de Cantacuzène et d'un petit nombre d'étrangers, Andronic était presque le seul homme juste de sa cour, et le seul brave de son armée : cependant, avec ces faibles moyens, il sut encore ranimer quelques étincelles de courage par son exemple, et obtenir quelques succes par son habileté : il battit les Bulgares, leur reprit plusieurs places, et les força de lui demander la paix.

Sa renommée s'était étendue en Europe ; l'Italie, déchirée par les querelles opiniâtres des papes, des empereurs d'Allemagne, des Gibelins et des Guelfes, de la maison d'Aragon et de celle d'Anjon, de Gênes, de Milan et de Venise, sollicitait tantôt son appui, tantôt sa médiation; le péril croissant où le jetaient les redoutables Ottomans l'empêcha d'intervenir dans ces contestations, devenues presque étrangères aux Grecs. D'ailleurs, si ces dissensions le privaient de secours, elles le délivraient aussi de toute crainte d'une nouvelle invasion des princes latins.

Le sultan des Turcs, Orcan, rassemblant toutes ses forces, vint, à cette époque, assiéger Nicée, regardée, depuis la perte d'Antioche, comme la seconde capitale de l'empire : Andronic marcha en Asie pour défendre cette ville; lorsque les armées furent en présence, avant de donner le signal du combat, l'empereur, suivant les anciennes coutumes, harangua les troupes. « Soldats,

» leur dit-il, rappelez vous la renommée des Romains, autrefois maîtres de la » terre! Vous portez encore leur nom, soutenez leur gloire : les succès que, » depuis quelque temps, la fortune accorde aux Barbares, sont un châtiment du » Ciel qui doit vous éclairer sur vos fautes, vous corriger de vos vices, et non » vous abattre. Ces Barbares se cachent avec soin dans les montagnes, tandis » que nous nous montrons ouvertement en plaine pour les attaquer : s'ils sont » plus nombreux que nous, vous l'emporterez sur eux par le courage : la » justice de votre cause doit redoubler votre confiance; ce n'est point pour » conquérir que vous vous armez; vous combattez pour défendre à la fois » votre culte, votre patrie et votre liberté. Nos ennemis craignent notre appro- » che, ils ne sont redoutables que de loin ; évitez leurs traits par une charge ra- » pide ; mais surtout, après les avoir enfoncés, arrêtez-vous à ma voix ; car vous » savez que plus d'une fois le désordre vous a ravi les fruits de la victoire. »

De vives acclamations répondirent à ces paroles : les Grecs chargèrent avec impétuosité; les musulmans cédèrent à ce premier choc; mais les Grecs, indociles aux ordres de leur prince, poursuivirent imprudemment les fuyards et se dispersèrent. Les Turcs, revenant en masse sur leur flanc, les mirent à leur tour en fuite. Après beaucoup d'efforts et d'exploits, l'empereur rétablit le combat et demeura maître du champ de bataille : son sang avait coulé plusieurs fois dans la mêlée; ses blessures l'empêchèrent de se montrer à ses soldats; le bruit de sa mort se répandit; soudain une terreur panique s'empare de l'armée, et, comme si la victoire n'eût tenu qu'à un seul homme, on se croit perdu; vainement Cantacuzène veut rassurer les troupes, les arrêter, les rallier; elles se débandent, elles fuient, elles se dispersent. Les Turcs vaincus apprennent que, sans combattre, ils sont devenus vainqueurs; ils accourent en foule, entrent sans obstacle dans un camp désert, s'emparent du trésor, des bagages, et marchent sur Nicée; la terreur leur en ouvre les portes, et le bruit de cette conquête annonce avec éclat la chute de l'empire.

Les Ottomans n'étaient point alors ce qu'ils sont aujourd'hui : maîtres de l'Orient, ils l'ont presque changé en désert; la barbarie, sous le joug de l'ignorance et du fatalisme, y remplace l'antique civilisation; ils n'y règnent à présent que sur des ruines; mais, lorsqu'ils en firent la conquête, leurs premiers empereurs montrèrent plus d habileté et même de vertus que la plupart des empereurs chrétiens qui cédaient à leurs armes.

Orcan augmenta l'éclat de ses victoires par la sagesse de son administration; il laissa aux chrétiens leur culte, leurs lois, leurs coutumes, n'exigea d'eux que des tributs légers, nomma des pachas pour gouverner les provinces, des cadis pour juger les contestations, et rendit ses succès plus certains et son armée plus redoutable, en formant une cavalerie d'élite composée de jeunes chrétiens captifs dans leur enfance et renégats : on les nomma spahis.

Orcan prit le titre de sultan : Pruse fut sa capitale; il l'embellit d'édifices et y fonda des hôpitaux. Andronic, trahi par la fortune, chercha une gloire moins dépendante des caprices du sort que celle des armes; livré aux soins d'une sage administration, il corrigea les lois, réforma les abus, diminua les impôts

et fit fleurir la justice. Ne pouvant rendre son peuple puissant, il chercha du moins à le rendre heureux.

Cantacuzène, son ministre et son ami, l'éclairait par ses conseils et partageait ses travaux comme il avait partagé ses périls : l'empereur voulait l'associer au trône; Cantacuzène refusa un honneur qui, sans accroître son crédit, n'aurait fait que grossir le nombre des envieux de ses talents et des ennemis de sa faveur.

Les princes d'Orient semblaient condamnés à ne jamais jouir d'un long repos. Les Génois enlevèrent l'île de Chio aux Vénitiens; Andronic la leur reprit. Informé de la jalousie qui armait quelques émirs contre Orcan, il se ligua avec eux, attaqua en Thrace une armée du sultan, et la détruisit presque totalement. La moitié de cette armée fut prise. Phocée reconnut sa souveraineté.

Une maladie aiguë interrompit le cours de ses succès. L'empereur, se voyant au bord de la tombe, reprocha vivement à Cantacuzène de laisser par sa modestie l'empire sans chef; ayant appelé près de son lit l'impératrice et les grands, il leur parla en ces termes : « J'espérais mourir les armes à la main; Dieu ne » le permet pas. Il veut offrir en moi un exemple marquant de l'instabilité de » la fortune. Cantacuzène est digne de vous commander : je lui lègue l'auto- » rité suprême, et je désire que vos suffrages confirment le mien. »

Prenant alors la main de l'impératrice, il la plaça dans celle de Cantacuzène. « Ma femme, dit il, porte un enfant dans son sein; je vous les confie tous deux, » leur sort et celui de l'empire dépendent désormais de vous. »

Un des assistants pressait l'empereur d'accorder quelque part dans l'autorité à l'impératrice sa mère. « S'il est difficile, répondit Andronic, que deux femmes » habitent en paix sous le même toit, il est impossible qu'elles gouvernent » ensemble. »

Cantacuzène reçut les serments des grands et du peuple. Les courtisans, presque toujours coupables des actes arbitraires et des coups d'État qu'ils conseillent, et dont ils deviennent souvent les victimes, demandaient bassement, sous prétexte d'assurer la tranquillité publique, qu'on privât de la vie ou qu'on mutilât Constantin, oncle d'Andronic, qui languissait alors en prison à Dydymotique. Cantacuzène, plus intéressé qu'eux à sa perte, résolut de le sauver; mais comme il redoutait leurs violences, il répandit le bruit de la mort de ce prince, et le fit évader.

L'empereur, renonçant au monde, voulait, suivant les coutumes du temps, quitter avant sa mort la pourpre, et prendre l'habit monastique : son mal faisait des progrès rapides; bientôt il perdit connaissance; la pâleur de la mort couvrit son visage glacé; il ne donnait plus aucun signe de vie; déjà on préparait ses funérailles : tout à coup, suivant le récit de Cantacuzène, il sort de sa léthargie, demande de l'eau d'une fontaine consacrée à la Vierge, la boit, reprend ses forces et guérit complétement. Cet effort de la nature et la promptitude de cette guérison parurent miraculeux : ils frappèrent les esprits d'un peuple disposé, dans tous les temps, à croire aux fables et aux prodiges.

Andronic, rétabli, reprit les armes, battit de nouveau les Turcs en Thrace,

où ils cherchaient constamment à s'établir, et s'allia avec les Bulgares contre le krale de Servie; mais il retira peu de fruit de cette alliance : le roi de Bulgarie, tombant dans un piége que lui tendait son ennemi, fut vaincu et tué.

Le sultan, dont les armées menaçaient l'empire de tous côtés, assiégeait alors Nicomédie. Andronic vola au secours de cette ville, et offrit la bataille au sultan, qui la refusa, conclut la paix et se retira (1).

Cette même année, le vieil Andronic mourut dans le cloître où il s'était retiré. Ce prince, qui n'avait d'autre talent que celui des harangues, laissa une honteuse mémoire. Sous son règne, les monnaies furent altérées, la discipline anéantie, la marine abandonnée, la cour livrée aux intrigues, les provinces aux concussions, les frontières aux Barbares.

L'impératrice Anne, à la même époque, donna le jour à un fils qu'on nomma Jean Paléologue. L'empereur, peu ressemblant à ses prédécesseurs, laissa le peuple fêter sans lui cet événement; les combats l'occupaient plus que le cirque. Alarmé des préparatifs hostiles du nouveau roi des Bulgares, il marcha contre lui et lui livra bataille : la victoire fut longtemps disputée; mais les Grecs, malgré les efforts d'Andronic, se lassèrent de combattre; tout ce que put obtenir d'eux l'empereur, ce fut de faire leur retraite en si bon ordre que le roi, quoique vainqueur, craignant les chances d'un nouveau combat, demanda la paix, et maria son fils avec une fille d'Andronic. Cette année (2) vit terminer les jours de l'impératrice-mère, veuve de Michel. On vit mourir aussi Philippe de Tarente, auquel Charles de Valois avait cédé ses prétentions à l'empire.

Les progrès de la puissance ottomane alarmaient justement l'Europe; Andronic, dans le dessein d'intéresser les chrétiens à sa cause, fit espérer au pape une nouvelle réunion des deux Églises. Benoît XII prêcha une croisade, dont le roi de France devait être le chef. Tous les princes latins s'y engagèrent : Andronic se croisa le premier, fit de nombreuses levées, arma une flotte, et attendit avec impatience les secours promis. Mais son attente fut vaine; la guerre de Venise contre Gênes et de Philippe de Valois contre le roi d'Angleterre, en rompant la confédération, fit évanouir ce dernier espoir des Grecs.

Une révolte en Albanie attira les armes de l'empereur; il châtia les rebelles et leur enleva un nombre immense de bœufs, de chevaux et de moutons. L'Acarnanie secoua le joug des Comnène et se réunit à l'empire.

La constante activité de l'empereur semblait enfin avoir fixé la fortune. Orcan, à la tête d'une flotte nombreuse, ayant tenté un débarquement près de la capitale, Andronic le battit et tailla en pièces les musulmans : ce fut son dernier triomphe. Vainqueur de ses ennemis, il vit, dans son palais, ses derniers jours assiégés d'intrigues : un de ses ministres, Apocauque, utile par ses talents, dangereux par ses vices, cherchait à noircir et à perdre dans son esprit le fidèle Cantacuzène. Ses agents formèrent même une conspiration contre les jours de

(1) An 1332. — (2) An 1333.

l'empereur. Andronic découvrit le complot, connut tous les conjurés et leur pardonna.

L'affaiblissement de ses forces lui annonçait sa fin prochaine; il voulut encore déterminer Cantacuzène à ceindre le diadème. Ce ministre désobéit à ses derniers ordres, prit ceux de l'impératrice et doubla la garde de l'héritier du trône.

Andronic laissait trois fils et trois filles. Une mort paisible termina sa brillante carrière. Sa constitution était faible, son corps délicat; il n'avait en lui de fort que le courage; il était brave soldat, général habile, prince clément, économe, ennemi de l'étiquette, maître de ses passions. Dans sa jeunesse il se livra trop aux plaisirs; plus tard il chercha la gloire; dans sa maturité il ne s'occupa qu'à fonder le bonheur public sur l'observation des lois et sur le maintien de la justice.

Digne d'un meilleur siècle, il fut comme un noble monument qui rappelait l'antique gloire de l'empire et qui brillait encore sur ses ruines (1).

Avant de régner, gémissant sur la perte de tant de provinces qu'on enlevait à l'empire, on l'entendit souvent s'écrier : « Ah! que mon sort est différent de » celui du fils de Philippe! Alexandre pleurait, croyant que son père ne lui » laisserait rien à conquérir; moi, je pleure avec plus de raison, car mon aïeul » ne me laissera rien à perdre. »

(1) An 1341.

CHAPITRE V.

JEAN PALÉOLOGUE I, CANTACUZÈNE, D'ABORD RÉGENT, ET ENSUITE EMPEREUR.

(An 1341.)

[illegible] du ministre Cantacuzène. — Réclamation du roi de Bulgarie. — Fermeté du régent. — Ses succès sur les Bulgares et les Turcs. — Conspiration en faveur d'Apocauque. — Ses intrigues contre Cantacuzène. — Disgrâce et bannissement de ce dernier. — Son couronnement et son armement. — Couronnement du jeune empereur. — Succès de Cantacuzène sur Apocauque. — Élévation d'Andronic-le-Jeune au trône de Trébisonde. — Nouveaux succès de Cantacuzène. — Sa lettre à Apocauque. — Alliance de Cantacuzène et d'Orcan. — Couronnement de Cantacuzène à Andrinople. — Tyrannie et mort d'Apocauque. — Entrée de Cantacuzène dans Constantinople. — Sa magnanime clémence. — Mariage du jeune empereur avec la fille de Cantacuzène. — Pauvreté de l'empire. — Richesse de Cantacuzène. — Guerre avec les Turcs et les Génois. — Rupture entre les deux empereurs. — Leur réconciliation. — Abdication de Cantacuzène. — Révolte de Matthieu, fils de Cantacuzène. — Sa défaite, sa captivité et son abdication.

Peu de femmes sont capables de gouverner, mais toutes le veulent. L'impératrice Anne joignait la faiblesse de son sexe à la fierté de son rang ; elle voyait avec peine l'autorité livrée tout entière à Cantacuzène par les dernières volontés de son epoux. Le ministre Apocauque, élevé à la dignité de protovestiaire, et le patriarche, ennemis tous deux du régent, fomentaient contre lui la jalousie de cette princesse. Les basses passions des grands de la cour fermaient leurs yeux sur les premiers intérêts de l'empire.

Cette cour devint un théâtre d'intrigues qui dégénérèrent, au profit des Ottomans, d'abord en querelles scandaleuses, et bientôt en guerres civiles. Chacun, dans le palais, s'occupait plus des rivaux de son ambition que des ennemis de l'État.

Le patriarche prétendit occuper la première place au conseil, parce que, disait-il, « l'Église doit gouverner l'empire, comme l'âme gouverne le corps. » Cantacuzène, trop homme d'État pour être courtisan, accroissait par sa fermeté toutes ces haines; il anéantit l'espoir des ambitieux en confirmant dans leurs emplois tous les fonctionnaires publics nommés par Andronic, de sorte que, contre la coutume, un changement de règne n'en opéra aucun dans les places.

Sa justice irritait les vices, ses réformes les partisans des abus; sa sévérité effrayait une armée amollie, incapable de supporter le joug de la discipline. Les étrangers, dans le dessein de profiter de ces dissensions, les aigrirent; le roi de Bulgarie exigea qu'on lui rendît un prince bulgare qui s'était réfugié dans la capitale de l'Orient. Le conseil de l'impératrice, dirigé par cet esprit de faiblesse si commun dans la décadence des gouvernements, n'osant répondre au roi par un refus, cherchait à éluder sa demande; il voulait qu'on fît cacher le prince dans une eglise, pour opposer aux reclamations l'inviolabilité de l'asile.

« Croyez-vous, leur dit alors Cantacuzène, qu'un roi qui ne connaît d'autre » justice que la force, respectera votre droit d'asile? Si vous en êtes con- » vaincus, renfermez donc aussi dans Sainte-Sophie vos troupeaux, vos biens » et toutes les richesses de l'empire. Si vous persistez dans une politique fausse » et lâche, qui n'attire jamais que le mépris, je me démets aujourd'hui de » toutes mes charges. Je ne puis ni ne veux commander à des hommes qui ne » savent ni défendre leurs amis ni combattre leurs ennemis ».

L'impératrice le conjura de garder l'autorité, et lui promit une confiance sans bornes. « Vous feriez plus sagement, lui répondit-il, de me laisser jouir » du repos que je souhaite; si vous persistez à me refuser ma liberté, je peux » vous prédire infailliblement ce qui arrivera. La justice de mon adminis- » tration m'attirera un grand nombre d'ennemis; vous les écouterez, vous » m'exposerez à leur furie, et, pour ne pas être leur victime, je me verrai con- » traint de m'armer, de me défendre, d'ébranler l'empire, et de garantir ma » tête en la ceignant du diadème que j'ai deux fois refusé. »

L'impératrice, effrayée des périls qui la menaçaient, s'efforça de le rassurer, lui prodigua les protestations de confiance, imposa silence à ses rivaux et l'investit de nouveau d'un pouvoir absolu. Cantacuzène, entraîné sans être convaincu, obéit et garda les rênes du gouvernement.

Il répondit avec hauteur aux ambassadeurs bulgares, et refusa de leur livrer le prince Sisman; la guerre fut déclarée : le régent voulait faire couronner le jeune empereur; l'impératrice s'y opposa, sous prétexte qu'une pareille solennité et les fêtes publiques qui devaient l'accompagner convenaient mal à la douleur d'une veuve; mais ce refus était réellement dicté par les ennemis de Cantacuzène, qui craignaient que cette preuve de dévouement au jeune prince ne réconciliât le peuple avec le régent, qu'ils voulaient perdre.

Cantacuzène, à la tête d'une armée, marcha contre le roi des Bulgares, et le contraignit à demander la paix; il combattit ensuite les Turcs et les défit; depuis, ayant conclu une alliance avec les Serves, il méditait la conquête du Péloponèse et de l'Attique; mais la haine active de ses ennemis l'empêcha d'accomplir ses grands desseins.

On avait tramé un complot pour s'emparer du jeune empereur et du gouvernement; Apocauque en était le chef. La conspiration fut découverte; et, par une générosité plus noble que politique, le régent pardonna aux coupables. Loin d'être touchés de cette clémence, ils redoublèrent d'efforts pour perdre Cantacuzène.

Son beau-père, Azan Andronic, se joignit à eux, ainsi que la plupart des princes et des grands; ils obsédaient continuellement l'impératrice; chaque jour on lui dénonçait le régent; il voulait, disait-on, s'emparer du trône et la reléguer avec ses enfants dans un cloître.

La faible Anne, dans les premiers moments, méprisa ces calomnies, mais peu à peu elle y ajouta foi : la peur est toujours crédule; pour se rassurer, cédant aux feintes alarmes des courtisans qui l'entouraient, elle augmenta sa garde : et revêtit Apocauque de la charge de gouverneur de la ville.

Loin d'y maintenir l'ordre, il y répandit par de faux bruits le trouble et la terreur. La populace, ameutée par ses agents, pilla la maison du régent.

Cantacuzène, accusé publiquement, demandait à être jugé; on ne lui permit point de se justifier : un décret impérial le bannit, le priva de ses charges, défendit à toutes les villes de l'empire de lui donner asile; enfin le plus ferme défenseur de l'État en fut déclaré l'ennemi.

Cantacuzène, absent de la capitale, rassemble ses partisans, leur rappelle sa fidélité prouvée par ses services, son désintéressement démontré deux fois par le refus du sceptre et par le sacrifice de ses biens aux besoins de l'État. Il n'avait ôté à personne la vie ni la liberté; jamais aucune mesure hostile n'avait motivé l'injustice dont il était victime. La violence même de ses ennemis ne lui donnait d'autres désirs que le repos; mais, avant de s'y livrer, il veut que sa justification rende ce repos honorable.

« Quel aveuglement est le vôtre! s'écrient alors tous ses amis : vous cherchez » des juges, vous ne rencontrerez que des bourreaux; abandonnés par vous, » nous serions immolés par Apocauque, ou, ce qui nous paraîtrait pire encore, » nous deviendrions ses esclaves. La couronne seule peut garantir votre tête » et les nôtres. Andronic vous l'offrait; en la prenant vous ne ferez qu'exé» cuter ses volontés. »

Un guerrier dont on menace la vie, l'honneur et la liberté, se défend faiblement contre de semblables conseils : Cantacuzène parut céder à leurs vœux, en ne cédant peut être qu'à son ressentiment et à son ambition. « Vous l'exi» gez, dit-il, je me rends; mais songez que le succès de notre entreprise dé» pend de notre union : le pilote devient inutile au vaisseau quand les matelots » se divisent, et tous périssent si le bâtiment fait naufrage. »

Un évêque le couronna dans la ville de Dydymotique, ainsi que sa femme Irène : sa proclamation prouva qu'en s'emparant du sceptre, son dessein n'était point d'en priver le fils de son bienfaiteur; car dans cet acte il eut soin d'insérer les noms d'Anne et de Jean avant le sien.

Quelques personnes timides, et l'évêque même qui l'avait couronné, lui conseillant la prudence, exagéraient à ses yeux l'habileté et les forces d'Apocauque. « Que peut, répondit Cantacuzène, un œuf contre une pierre? » — « Ce mot, reprit le prélat, me prouve que la vertu même n'est pas exempte » d'orgueil. » — « Et pourriez-vous, reprit le prince, accuser justement d'or» gueil un lion lorsqu'il se croirait plus fort qu'un cerf? »

Toujours fidèle à la mémoire d'Andronic, on observa que dans la cérémonie

de son couronnement, au lieu de prendre la pourpre, Cantacuzène porta un vêtement blanc; c'était, chez les Grecs, la couleur du deuil.

Son premier soin fut d'organiser fortement et promptement ses troupes. Avant de combattre il demanda la paix : ses envoyés, assaillis d'injures, furent rasés, chargés de fers, promenés sur des ânes, et fustigés.

Anne désapprouvait ces violences : s'apercevant trop tard qu'on l'avait trompée, il lui échappa de dire « que le seul remède aux maux publics serait » d'accorder le titre d'empereur à celui qui depuis longtemps en exerçait le » pouvoir sans en abuser. » Mais les ennemis de Cantacuzène, l'effrayant pour la dominer, la menacèrent de livrer Constantinople aux Vénitiens et aux Bulgares, si elle les abandonnait. Elle trembla, se tut, et laissa commencer la guerre civile (1).

Le patriarche couronna le jeune empereur Jean. Apocauque obtint le titre de grand-duc. La mère de Cantacuzène fut jetée en prison et y mourut.

Andrinople se déclara contre lui; son beau-père même prit les armes en Thrace pour ses ennemis; mais d'un autre côté le krale de Servie, voulant prolonger les troubles, lui envoya des secours.

Apocauque vint l'attaquer avec une armée, dont une moitié prit la fuite, et l'autre fut battue : Cantacuzène vainqueur s'empara de la Thessalie; mais, tandis qu'il s'éloignait de Dydymotique, sa femme Irène, demeurée dans cette ville, apprit qu'un corps nombreux de Tartares inondait la Thrace; aveuglée par la peur, elle commit la faute d'appeler à son secours les Bulgares, qui accoururent plutôt dans le dessein de ruiner l'empire que de le sauver.

Une nouvelle guerre, déclarée par les Génois aux Tartares établis à Caffa, fit disparaître de la Thrace ces Barbares, et en même temps, par un heureux coup du sort, les Bulgares, qu'aucun péril ne menaçait, saisis d'une terreur panique, se retirèrent dans leur pays.

Cantacuzène se rendit maître de Berrhée : Apocauque, plus habile à se servir du poignard que de l'épée, voulut se défaire de Cantacuzène par un meurtre; un assassin, soldé par lui, manqua trois fois sa victime, la crut alors protégée par le Ciel, tomba humblement à ses pieds, et lui révéla les ordres qu'il avait reçus.

Le sultan de Smyrne, Amir, amena des troupes à Cantacuzène; tous deux réunis franchirent la grande muraille de Christopolis et offrirent la paix à l'impératrice : sa raison la voulait, sa faiblesse la refusa.

A cette époque, l'empire de Trébisonde devint aussi un théâtre de troubles et de révolutions : Basile Comnène, qui le gouvernait, ne laissa en mourant que des enfants naturels. Sa veuve les bannit et appela au trône Andronic-le-Jeune, de la même famille et depuis longtemps exilé. Il était alors près de Cantacuzène, qui le laissa partir : il prit le sceptre, fut déposé, rétabli, et resta enfin maître absolu de ce faible empire.

Cantacuzène ne négligeait pas pour sa cause personnelle la défense de sa

(1) [illegible] 1341.

patrie; il combattit avec succès les troupes d'Orcan; dans un autre combat, il échappa, par des prodiges de valeur, à mille Turcs qui l'enveloppaient, marcha ensuite contre le roi des Bulgares, le vainquit et lui accorda la paix.

Ses succès et les revers d'Apocauque commençaient à produire dans la capitale une vive impression sur l'esprit des grands, qui feignent trop souvent de voir la justice où ils trouvent la fortune.

Déjà plusieurs d'entre eux formaient des vœux pour la paix; mais l'opiniâtre Apocauque animait la multitude et forçait la cour tremblante à continuer la guerre. Ce fut alors que Cantacuzène écrivit à ce ministre insolent des lettres qui prouvent que les Grecs de ce temps n'avaient guère conservé des héros d'Homère que leur grossièreté.

« Jeune, lui disait-il, vous étiez timide comme un lièvre; vieux, vous vous » montrez fougueux comme un sanglier; mais, quoique vous soyez habituel» lement perfide et menteur, il vous est échappé une vérité; vous dites que » je vous connais parfaitement, et vous avez raison.

» Je vous ai tiré du néant pour vous élever; vingt fois j'ai désarmé le res» sentiment d'Andronic, qui voulait vous infliger de justes châtiments : long» temps, méprisant vos injures, j'ai persisté à me servir de votre aptitude au » travail, comme on tire parti des bêtes de somme. Je vous dois cependant une » instruction qui me manquait; j'ai connu par vous à quel degré d'ingrati» tude et de bassesse un homme peut descendre. »

Un des plus grands malheurs des dissensions civiles, c'est de dégrader quelquefois les plus nobles caractères : cette lettre de Cantacuzène et quelques-unes de ses actions en sont une déplorable preuve; il dévasta sans pitié les environs de la capitale, épargnant seulement les prisonniers, qu'il traita humainement. Orcan, l'œil ouvert sur les discordes de l'empire, était devenu maître paisible de la Bithynie et de la Paphlagonie; il offrit à Cantacuzène ses dangereux secours. Avant de l'écouter, le nouvel empereur envoya des députés à ses ennemis, leur proposant de quitter la pourpre et de conclure la paix; ses députés furent traités avec mépris. Un tel outrage lassant la patience de Cantacuzène, il commit la faute, et l'on peut dire le crime, de sacrifier sa patrie à son parti, son honneur à son intérêt; cédant aux instances d'Amir, il accepta l'alliance d'Orcan, admit ses troupes dans son camp et donna sa fille Théodora à ce sultan. Cette protection étrangère assura sa fortune aux dépens de sa gloire.

Ce lien avec l'ennemi redoutable qui démembrait l'empire en Asie et qui commençait à s'établir en Europe, excita contre Cantacuzène une haine fondée, et depuis ce jour il se vit menacé par de fréquentes conspirations.

Cantacuzène n'avait été couronné que par un évêque; le patriarche de Jérusalem, avec la permission d'Orcan, vint renouveler à Andrinople cette cérémonie.

Cependant Apocauque, désespérant du salut de sa cause, suivit la marche des tyrans; la peur le rendit cruel; les délateurs l'entourèrent; il agrandit les prisons et les encombra de victimes. Mais la vengeance s'arma contre lui du

fond des cachots, et, comme il venait un jour les visiter, les prisonniers se soulevèrent et l'assommèrent à coups de hache.

Le patriarche, privé de son appui, fut accusé et déposé par un concile; tandis que la discorde agitait ainsi la ville, les amis de Cantacuzène lui en ouvrirent les portes, et la cour apprit tout à coup qu'il y entrait et que toutes les troupes se déclaraient pour lui. L'impératrice était si loin de s'y attendre, que d'abord elle ne put croire la nouvelle qui lui en fut apportée; elle refusa même de recevoir un officier chargé de propositions pacifiques. Bientôt la terreur remplace l'incrédulité, le palais se remplit d'hommes armés, les courtisans fuient, l'impératrice tremble et se croit perdue; Cantacuzène paraît, la rassure, fait prosterner devant elle tous ses officiers, qui lui jurent fidélité ainsi qu'à son fils; une amnistie générale est proclamée; un traité décide que les deux empereurs régneront ensemble : la déposition du patriarche est confirmée; Isidore lui succède; la paix est rétablie, et les deux empereurs sont sacrés à Sainte-Sophie (1).

Irène vint partager le triomphe de son époux et fut reçue avec les honneurs dus à son rang. L'impératrice Anne, dans le dessein de donner un nouveau gage à la tranquillité publique, maria le jeune empereur son fils avec Hélène, fille de Cantacuzène. Cette solennité, où brillaient tant de têtes couronnées, offrait un contraste à la fois affligeant et ridicule d'orgueil et de misère, trop fidèle image de l'empire.

L'usage exigeait le faste; la guerre civile et la perte d'un grand nombre de provinces avaient épuisé le trésor et ruiné la cour. La vanité s'efforça inutilement de déguiser la pauvreté : tout dans cette cérémonie brilla d'un éclat imposteur : on n'y vit que de faux diamants, des cuirs dorés, des vases d'argile peints, des vaisselles d'étain et de cuivre.

Après plusieurs jours consumés en fêtes et en festins, Orcan vint à Scutari féliciter l'empereur d'une paix dont la promptitude l'avait peut-être plus étonné que satisfait.

Cantacuzène reprit promptement les armes, combattit les Serves, et les contraignit à rentrer dans leurs limites. Voulant ensuite rétablir les finances, il invita les plus opulents personnages de la cour à y contribuer par de généreux sacrifices. Tout le monde l'approuva, personne ne lui obéit; et cet égoïsme, symptôme certain de la ruine des États, le força de renoncer au projet de reconquérir les provinces perdues.

L'empire était ruiné, les grands seuls s'étaient enrichis; la fortune publique se trouvait concentrée dans un petit nombre de mains : on peut juger de ce brigandage par l'opulence de celui de tous les grands qui montrait seul alors quelque modération et quelque patriotisme. Cantacuzène publia volontairement l'état de ses richesses, richesses qu'il avait diminuées par des sacrifices, et qu'il n'augmenta jamais par des déprédations. Après avoir donné au trésor deux cents vases d'argent, et éprouvé une confiscation dont le produit suffit pour équiper une flotte de soixante-dix galères, il possédait encore plus de

(1) An 1347.

soixante mille arpents : deux mille paires de bœufs les labouraient. Ses pâturages renfermaient deux mille cinq cents juments, deux cents chameaux, trois cents mulets, cinq cents ânes, cinq mille bêtes à cornes, cinquante mille cochons et soixante-dix mille moutons. Un État où la misère publique fonde de telles fortunes, offre à ses ennemis une proie facile à saisir et impossible à défendre.

Le pape adressa de vifs reproches à Cantacuzène sur ses liaisons avec les infidèles; pour se justifier, il rompit avec eux, leur déclara la guerre et la soutint avec succès. Leur exigence croissante ne laissait pas manquer son ingratitude de prétextes.

De nouveaux troubles arrêtèrent les progrès de ses armes : les Génois établis dans Galata, s'étant soulevés, détruisirent la flotte grecque et attaquèrent la ville. Étranges vicissitudes dans le sort des empires! un prêtre gouvernait la ville de César, Gênes assiégeait Constantinople.

Les Grecs repoussèrent les assaillants; les deux empereurs revinrent défendre la capitale, équipèrent une nouvelle flotte et livrèrent un nouveau combat : la victoire se déclara encore pour les Génois; mais le sénat de Gênes, prévoyant les suites d'une guerre disproportionnée à ses forces et qui lui aurait attiré trop d'ennemis, désavoua ses amiraux, conclut la paix, et accorda même aux Grecs des indemnités.

Quoique les taxes publiques ne produisissent plus que douze millions, et malgré la pénurie du trésor, qui ne permettait de solder régulièrement que trois mille hommes de cavalerie et de n'entretenir que trente galères armées, l'activité de Cantacuzène suppléait à ce défaut de moyens; il battit encore les Serves, reprit Édesse, Berrhée, et se rendit maître de Thessalonique.

Dans ce même temps, le patriarche Isidore mourut; Caliste lui succéda, et sous son pontificat le fanatisme aggrava les malheurs de l'empire par celui des discordes religieuses et des persécutions. Une nouvelle superstition, source d'un nouveau schisme, enflammait depuis quelques années l'imagination mobile des Grecs et divisait les Églises : le peuple, froid pour la vérité, enthousiaste pour les fables, écoutait avec ardeur les rêves de quelques illuminés contemplatifs, dont un prêtre, nommé Palamas, s'était déclaré le chef en 1351. Dans leur folle extase, ils s'imaginaient voir sortir de la partie inférieure de leur poitrine la même lumière qui avait environné Jésus-Christ sur le mont Thabor; cette lumière, disaient-ils, était miraculeuse et incréée. Leur erreur remontait au onzième siècle; répandue depuis dans les monastères du mont Athos, pendant longtemps elle avait fait peu de progrès; mais l'autorité s'en mêla, et dès lors elle devint plus dangereuse et plus accréditée.

L'empire se voyait à la fois livré aux attaques étrangères et aux dissensions civiles. Les Vénitiens recherchèrent l'alliance de l'empereur, assiégèrent les Génois dans Galata, et abandonnèrent ensuite les Grecs. Les Génois s'emparèrent d'Héraclée. Martin de Tora voulait assiéger Constantinople; Doria s'y opposa, mais il parcourut les bords du Pont-Euxin et les dévasta,

Une flotte du roi d'Aragon, s'étant réunie à celles des Grecs et des Vénitiens,

livra bataille à Doria : la fuite honteuse des Grecs donna la victoire aux Génois. Ceux-ci ayant attiré Orcan dans leur parti, les Aragonais et les Vénitiens se retirèrent et portèrent la guerre sur les côtes d'Italie. Les Génois y éprouvèrent d'abord quelques revers; mais ils furent compensés par les succès de Visconti, duc de Milan, qui battit les Vénitiens et fit prisonnier leur général Pizzani.

La concorde rétablie entre les empereurs, et que tant de dangers extérieurs auraient dû affermir, ne fut pas de longue durée; les ennemis de Cantacuzène, après plusieurs conspirations avortées, parvinrent à exciter la jalousie du jeune empereur contre son collègue et contre Matthieu fils de Cantacuzène. Bientôt on en vint à une rupture ouverte : Cantacuzène chassa d'Andrinople Jean Paléologue. Les Serviens, les Vénitiens, les Bulgares, embrassèrent la cause de Jean. Le sultan se déclara pour Cantacuzène, et lui envoya dix mille Turcs. Avec leur secours il battit les Serviens et les Bulgares, et fit couronner son fils Matthieu. Le patriarche Caliste refusait de le sacrer; il fut déposé et remplacé par Philothée.

Les Turcs, profitant de ces troubles, formèrent des établissements en Thrace. Le peuple cependant se déclarait presque partout en faveur de Jean; un riche particulier génois leva pour lui, à ses frais, un corps nombreux de troupes grecques et latines. Cantacuzène, pour mettre fin à ces troubles qui allaient détruire sa patrie, offrit d'abdiquer. Jean, touché de cette démarche, se réconcilia avec son beau-père.

Tous deux réunis voulaient enfin tenter un grand effort pour relever l'empire et en chasser les ennemis. Toute la jeunesse grecque, indignée de voir les provinces ravagées, l'Asie perdue, la Grèce menacée, les Turcs attirés en Thrace, un grand nombre de villes occupées par les Bulgares et par les Serves demandait à grands cris la guerre. Cantacuzène opposait vainement à cette fougue imprudente de sages conseils : « Avant de combattre, disait-il, rétablis- » sez l'ordre intérieur, payez les impôts, remplissez le trésor, levez des trou- » pes, instruisez-les, équipez des flottes, redonnez à la discipline son ancienne » vigueur. » On ne l'écoutait plus; tous demandaient des armes, mais aucun ne voulait ni payer ni obéir.

Cantacuzène prévoyait alors leur chute certaine, puisqu'ils étaient atteints d'une maladie incurable; las des orages, convaincu qu'une nation présomptueuse, corrompue, déchirée par des discordes civiles, défendue par un petit nombre de soldats indisciplinés, attaquée par une foule de Barbares plus instruits que les Grecs dans l'art de la guerre, devenait impossible à sauver, il résolut de l'abandonner à son triste sort, descendit du trône, prit l'habit monastique, et s'enferma dans un couvent, où il vécut encore vingt années.

Sa femme Irène imita son exemple, et se fit religieuse. Cette abdication ne termina point les troubles (1). Matthieu, fils de Cantacuzène, voulait régner; Jean lui fit la guerre, et demanda en même temps au pape le secours des princes latins contre les infidèles. Innocent, qui occupait alors le Saint-Siége, fit

(1) An 1355.

de vaines tentatives pour réchauffer le zèle des monarques de l'Europe; tous s'étaient autrefois armés pour la conquête du saint sépulcre, aucun ne voulut combattre pour sauver un empire.

Matthieu, pris dans un combat, fut livré à Jean par les Serves. Cantacuzène, du fond de son cloître, sollicita la liberté de son fils. Matthieu l'obtint, abdiqua et rejoignit en Morée son frère Manuel, qui gouvernait cette province avec le titre de despote.

Cantacuzène était digne par ses talents, par ses vertus, de vivre dans un autre siècle et d'occuper un trône plus glorieux; mal secondé, il soutint encore l'honneur des armes grecques; l'injustice le força de régner. Dans un temps de mollesse, d'ignorance, d'iniquité, de lâcheté, de tyrannie, il se montra ferme, juste, généreux, actif, brave et éclairé.

Lumière brillante au milieu des ténèbres, il étudia les anciens, apprit plusieurs langues et écrivit l'histoire du règne de son prédécesseur et de son ami. Il laissa un commentaire sur la morale d'Aristote et une réfutation de l'Alcoran; son style était noble, élégant, mais prolixe. Son courage l'éleva au trône, son habileté l'y maintint, sa sagesse l'en fit descendre.

CHAPITRE VI.

JEAN PALÉOLOGUE.

(An 1357.)

Origine du surnom de Jean Paléologue.— Exploits des fils du sultan Orcan.— Mort d'Orcan, remplacé par son fils. — Exploits d'Amurat. — Milice de jeunes Grecs, nommés janissaires. — Nouveaux exploits d'Amurat. — Voyages de l'empereur. — Sa lâche soumission à Amurat. — Révolte des fils d'Amurat et de Jean. — Vengeance d'Amurat. — Révolte d'Andronic, fils de l'empereur. — Captivité de Jean. — Dévouement d'un Vénitien pour lui. — Traité honteux de Jean avec Amurat. — Nouvelle victoire d'Amurat. — Exploits de Bajazet, fils du sultan. — Mort d'Amurat, remplacé par son fils. — Mort de l'empereur.

Un prince doué du plus vaste génie aurait peut-être difficilement arrêté l'empire dans sa rapide décadence; mais Jean Paléologue n'était remarquable que par la beauté de sa figure et la bonté de son cœur, qui lui firent donner le surnom de *Calo-Jean.*

Orcan, gendre de Cantacuzène, avait, en sa faveur, mis un frein à son ambition. Rien ne l'arrêta plus lorsqu'il se vit dégagé de ce lien : l'un de ses fils, Soliman, qui avait plusieurs fois soutenu par ses armes la cause de Cantacuzène, reprit les places qu'il lui avait cédées, et entre autres Gallipoli ; il se rendit ensuite maître d'Andrinople et mourut.

Un autre prince, Amurat, destiné à jeter un grand éclat sur le trône ottoman, conquit l'importante forteresse de Chiorli, située entre Andrinople et la capitale. Aucun trait de bravoure n'honorait le malheur des Grecs : partout ils fuyaient sans combattre, et souvent même leur vénalité allait au-devant du joug qui les menaçait : Dydymotique fut livrée aux Turcs par trahison ; Cantacuzène avait abandonné le trône, mais non sa patrie ; gémissant sur sa ruine, il implora la générosité d'Orcan, et obtint la restitution de Dydymotique (1).

Cet acte de déférence fut le dernier de la vie d'Orcan ; il termina tranquillement une carrière parcourue avec gloire ; il recommanda en mourant à son fils Amurat de ne fonder son pouvoir que sur la justice. Ce jeune prince musulman, généreux et brave, semblait disposé à suivre un si sage conseil ; livré à l'étude, on dit qu'il prenait pour modèle Cyrus, dont il imita plus, dans la suite, la vaillance que les vertus.

Il est plus facile d'apprendre à vaincre les autres qu'à se vaincre soi même. La lecture de Xénophon ne pouvait guère corriger les mœurs d'un despote nourri des préceptes de l'Alcoran et imprégné des erreurs du fatalisme. Cependant Amurat dut peut-être aux leçons de ce Grec fameux une partie des grandes qualités qui lui méritèrent dans l'Orient le surnom d'*Illustre*.

Pendant la première année de son règne, il acheva la conquête de l'Asie. Comme il était alors dans la ferveur de son enthousiasme pour le héros dont il lisait l'histoire, il traita les vaincus avec humanité, et sut, par sa douceur, attacher les villes grecques à leur nouveau maître ; mais bientôt les imans (c'est ainsi qu'on nomme les prêtres turcs) s'emparèrent de son esprit ; Xénophon fut oublié ; le sultan devint ambitieux, fanatique et persécuteur.

Il promit aux ministres de l'Alcoran la cinquième partie du fruit de ses victoires sur les chrétiens ; alors ils ne cessèrent de l'exciter à piller l'Archipel et à conquérir la Grèce.

L'empereur Jean ne lui opposait point d'obstacles ; ses armes ne furent arrêtées momentanément que par un Vénitien, nommé Laurent Celsi, qui battit sa flotte et reçut la dignité de doge pour prix de ses exploits.

Jean Paléologue, qui n'osait combattre Amurat, ne s'occupait qu'à diminuer par des traités le nombre de ses ennemis ; plus disposé à négocier qu'à s'armer, il se réconcilia avec le krale de Servie, et acheta la paix du roi des Bulgares.

Amurat, dans ce temps, porta un coup mortel à l'empire, et le frappa de ses propres armes ; la cinquième partie des jeunes Grecs pris à la guerre fut destinée par lui à former une infanterie d'élite, qui reçut le nom de *janissaires* (ou nouveaux soldats) ; leur intelligence, leur bravoure native, le fanatisme inspiré

(1) An 1358.

par le nouveau culte qu'on leur faisait embrasser, les rendirent bientôt fameux, et la Grèce se vit ainsi conquise par ses propres enfants.

Ces nouvelles gardes prétoriennes, appuis glorieux des sultans capables de les commander et de les contenir, devinrent dans la suite, sous des princes faibles, aussi formidables à leurs maîtres qu'à leurs ennemis. Amurat augmenta aussi et organisa plus régulièrement les spahis créés par son père. Une foule de seigneurs serves et bulgares avaient, à l'exemple des nobles italiens, français et allemands, usurpé la plupart des domaines impériaux et des terres du peuple en Thrace et en Grèce : Amurat les en dépouilla.

A la tête de soixante mille hommes, il annonçait le dessein et concevait l'espoir de subjuguer tout l'empire. Les rois de Hongrie et de Bulgarie, les princes de Servie et de Valachie, alarmés de ses progrès, se réunirent, marchèrent avec toutes leurs forces contre lui, et lui livrèrent bataille près d'Andrinople (1).

Les Turcs, accoutumés à vaincre sans péril les Grecs amollis, trouvèrent alors des ennemis aussi barbares et aussi féroces qu'eux; la victoire fut longtemps disputée, mais elle demeura aux Ottomans, qui firent de leurs ennemis un carnage affreux.

Amurat, vainqueur, porta ses armes en Béotie, s'empara de Thèbes, et prit plusieurs villes dans le Péloponèse. Le bruit de ses triomphes retentit dans l'Occident. L'Europe, menacée de nouveau par le glaive de Mahomet, s'agita et se montra prête à se soulever tout entière. Jean, roi de France, se déclara chef d'une croisade contre les musulmans : le roi de Danemark et le roi de Chypre s'engagèrent, ainsi que les Vénitiens, à le seconder; le pape Urbain nomma pour son légat le cardinal de Talleyrand Périgord; l'empereur des Grecs était si méprisé, que les princes latins ne daignèrent pas l'informer de l'entreprise qu'ils méditaient pour sa délivrance.

D'autres intérêts firent bientôt avorter ce grand projet. Le roi de France, en guerre avec les Anglais, laissa échapper par sa témérité une victoire certaine; poussant au désespoir des ennemis prêts à se rendre, il fut battu et pris par eux. Lusignan seul avec les Cypriotes et les Vénitiens, accomplit son serment, attaqua les Turcs, descendit en Égypte et s'empara d'Alexandrie; mais une terreur panique de ses troupes le força d'abandonner sa conquête; il rentra dans son île; les chevaliers de Rhodes et les Vénitiens retournèrent dans leur patrie chargés de butin.

Jean Paléologue, semblable au dernier prince latin que son aïeul avait détrôné, ne trouvant point de ressources dans son courage, quitta sa capitale et courut mendier sans succès des secours en Occident. Arrivé à Rome, il abjura la religion grecque, et demanda au pape de l'argent; on ne lui donna que des festins.

Son dessein était d'aller en France; mais il sut que Charles V, occupé alors du soin de reconquérir son royaume, ne pouvait lui offrir d'appui.

(1) An 1363.

L'empereur se rendit à Venise ; il y fut arrêté pour dettes : Andronic, son fils aîné, refusa de les payer. Manuel, le second de ses enfants, racheta sa liberté.

Enfin il s'embarqua pour venir à Constantinople, n'ayant rien obtenu du pape que le conseil d'emmener avec lui un brave et fameux corsaire, nommé Dagut, « capable, disait-il, de relever la marine grecque. »

Pierre de Lusignan, roi de Chypre, dont la vaillance et l'ardeur donnaient quelque espoir aux Grecs, fut tué cette année dans une émeute excitée par quelques citoyens dont il avait déshonoré les filles. Les Vénitiens et les Génois, s'étant alors de nouveau déclaré la guerre, refusèrent toute assistance à l'empereur; ce malheureux prince, sans force, sans argent, sans alliés, prit le parti honteux de se livrer à la discrétion d'Amurat, dont il se rendit vassal et tributaire, à condition qu'on le laisserait régner sur les derniers débris de l'empire (1).

Grégoire XI, qui venait d'être élevé au pontificat, tenta de vains efforts pour armer les princes chrétiens contre Amurat; les chevaliers de Rhodes écoutèrent seuls sa voix, et défendirent Smyrne avec succès contre les Ottomans. Un des fils de Cantacuzène, Manuel, indigné de l'avilissement de sa patrie, prit les armes, enleva aux Turcs la ville de Phères. La vengeance d'Amurat fut prompte; il s'empara de Thessalonique; et Manuel, abandonné, se vit contraint d'implorer la clémence du vainqueur.

L'ambition du sultan ne connaissait plus de bornes; méditant la conquête de la Hongrie, il conclut, pour s'en emparer, une alliance avec les Tartares; mais le soulèvement de quelques émirs en Asie suspendit ses desseins; il marcha contre les rebelles, et donna l'ordre à son vassal Jean de le suivre dans cette expédition.

Amurat avait laissé en Thrace le commandement de ses troupes à Contus, son fils; Andronic, fils aîné de Jean, y était aussi resté. Contus, las d'obéir, se montrait impatient de régner ; Andronic nourrissait dans son cœur une haine profonde contre son père, qui, pour le punir de son ingratitude, l'avait privé de son droit d'aînesse, et venait d'associer au trône Manuel, son frère cadet; les deux jeunes princes, unis par les mêmes vices et par la même ambition, conspirèrent contre leur père, gagnèrent les troupes et les excitèrent à la révolte (2).

Amurat, informé de cet événement, repassa promptement en Europe, traînant à sa suite l'infortuné Jean, qu'il soupçonnait d'intelligence avec les rebelles.

L'empereur, effrayé de ses reproches et de ses menaces, parvint avec peine, par la plus basse soumission et par les protestations les plus serviles, à désarmer le courroux de son maître.

Dès qu'Amurat parut, une partie des troupes rentra dans le devoir; le reste courut avec les princes se renfermer dans la ville de Dydymotique : le sultan l'assiégea; la résistance fut d'abord opiniâtre; mais enfin les habitants, dans

(1) An 1371. — (2) An 1375.

l'espoir d'obtenir la conservation de leur vie et de leurs biens, capitulèrent. Le terrible Amurat ne se souvenait plus de l'exemple de Cyrus ni des leçons de Xénophon; par ses ordres on creva les yeux à son fils; la garnison entière fut noyée; les principaux chefs des rebelles se virent contraints de servir eux-mêmes de bourreaux à leurs enfants.

Le faible Jean, forcé de se montrer cruel, ordonna le supplice de son fils Andronic, et le condamna à perdre les yeux; l'exécuteur, plus humain, ne lui en brûla qu'un.

Constantinople était alors le théâtre de quelques combats; mais leur objet n'était pas la défense de l'empire; et pendant que les Grecs supportaient en silence le joug ottoman, les flottes génoises et vénitiennes se battaient dans le port de Constantinople.

Jean favorisait secrètement les Vénitiens : tandis qu'ils se disputaient la victoire, le sultan, rassasié de vengeances, parut enfin s'apaiser; il rendit la liberté à Andronic. Ce prince dont le supplice avait augmenté le ressentiment, se servit de l'or et de l'assistance des Génois pour former une nouvelle conspiration : il était plus facile de trouver, dans cette ville corrompue, des conjurés que des soldats; à la tête d'une troupe de rebelles, il force, la nuit, les portes du palais impérial, arrête son père et ses deux frères, les fait jeter en prison et s'empare du trône.

Un riche Vénitien, nommé Carlo Zéno et qui prétendait descendre de l'empereur Zénon, montra seul une généreuse pitié pour un empereur trahi par son fils et abandonné par ses sujets. Prodiguant ses biens pour le délivrer, il gagna le concierge qui le gardait, parvint dans sa chambre et le pressa d'échapper à la tyrannie en le suivant. Jean, mauvais prince, mais bon père, refusa la liberté. « Si vous ne pouvez pas, dit-il, délivrer avec moi mes deux fils, le barbare Andronic se vengera sur eux de ma fuite. J'aime mieux rester dans les fers que d'être cause de leur mort. »

En vain Zéno lui représenta que le plus sûr moyen de sauver ses enfants était de recouvrer sa puissance, la résistance de Jean fut invincible.

Zéno, ayant compromis sans effet sa fortune et sa vie, se retira mécontent. Jean avait trouvé dans sa prison une de ses anciennes maîtresses, nommée Pétronille; elle était femme de son geôlier, et avait été son agent pour correspondre avec Zéno; elle continua de servir son ancien maître. Les Vénitiens établis dans la capitale cherchèrent à former un parti pour l'empereur. Andronic, informé de leurs manœuvres, les menaça de sa vengeance; mais ils s'adressèrent au sultan, qui les protégea. L'empereur, pour recouvrer son trône, en sapa lui-même les bases; sacrifiant son pays à son intérêt, il vendit, comme le répètent tous les historiens, ses États pièce à pièce, céda Ténédos et Lesbos à Venise, promit au sultan un tribut de trente mille écus d'or, convint d'entretenir à son service douze mille hommes, et contraignit la ville de Philadelphie, en Lydie, qui jusqu'alors avait résisté aux musulmans, de se soumettre aux lois d'Amurat.

Le sultan donna ses ordres, tout obéit : Jean remonta sur son trône, Andro-

nic reçut son pardon; tous deux cependant étaient indignes, l'un de régner, l'autre de vivre.

En tous lieux les Grecs éprouvaient les outrages que la faiblesse craint, attire et mérite : l'empereur de Trébisonde ayant refusé de rendre justice à un Génois, nommé Mégollo, dont on avait pillé les propriétés, ce farouche républicain arme deux galères, ravage les côtes, prend un grand nombre de Grecs, leur coupe le nez et les oreilles, les fait saler, et les enferme dans un baril qu'il envoie insolemment à l'empereur.

Amurat continuait sans obstacles et presque sans gloire ses conquêtes : il s'empara de la principauté d'Achaïe; Patras lui ouvrit ses portes ; la plupart des villes de Macédoine se rendirent à lui; Belgrade même, en Servie, reconnut ses lois. Chacun se partageait l'empire : les Vénitiens se rendirent maîtres de Corfou; le roi de Hongrie, le krale de Servie, les Dalmates et les Valaques, ne voyant plus de barrières entre eux et les Ottomans, réunirent leurs forces et vinrent attaquer Amurat. La bataille eut lieu près de Cassovie. Des deux côtés on montra le même courage et la même opiniâtreté; mais les Turcs, très-inférieurs aujourd'hui dans l'art de la guerre à tous les peuples d'Europe, les surpassaient alors en tactique et en discipline. Les Ottomans furent vainqueurs.

Bajazet, fils du sultan, excitait par sa vaillance, par sa force, l'ardeur des siens; il répandait la terreur et la mort dans les rangs ennemis. « Sous la massue de fer de Bajazet, dit un historien arabe, les cuirasses de fer, les casques d'airain s'amollissaient comme la cire. »

Cette bataille fut le dernier triomphe d'Amurat; il y trouva une mort digne de sa vie : comme il poursuivait les vaincus, il remarqua que presque tous les morts foulés aux pieds par son cheval étaient de jeunes Bulgares et Serves à peine arrivés à l'âge viril. Un des officiers qui l'accompagnaient lui dit : « Vous ne devez point en être surpris : tout homme doué de quelque raison n'oserait attaquer l'invincible Amurat ; la jeunesse étourdie peut seule être assez présomptueuse pour le combattre. » Tandis que le sultan recevait avec orgueil cet encens de la flatterie, un vieux soldat serve, blessé et couché parmi les morts, l'aperçoit, se relève et enfonce un poignard dans son sein. Le conquérant, en rendant le dernier soupir, entendit pour oraison funèbre les cris de triomphe de son armée victorieuse.

Bajazet (1), son héritier, signala son avénement au trône par un acte de férocité que la plupart de ses successeurs imitèrent trop souvent : il fit étrangler son frère.

Le sultan entra en Moldavie et y éprouva un échec. La révolte de quelques émirs le contraignit de repasser le Bosphore. Il dépouilla de ses États son beau-père, prince de Phrygie, exigea un lourd tribut de l'empereur et se fit suivre à l'armée par Manuel, son fils, qu'il garda comme otage. Jean ne pouvant plus douter de la chute prochaine de l'empire, releva les fortifications de

(1) An 1389.



Constantinople. Bajazet le menaça de faire crever les yeux à son fils s'il ne démolissait promptement ces ouvrages. L'empereur gémit, mais obéit. La honte et le chagrin terminèrent la triste vie de ce prince, que l'excès de l'humiliation ne put déterminer à chercher une mort glorieuse ; il était âgé de soixante-un ans et en avait régné cinquante.

CHAPITRE VII.

MANUEL PALÉOLOGUE.

(An 1391.)

Portrait de Manuel Paléologue. — Sa fuite et son arrivée à Constantinople. — Sévérité et vengeance de Bajazet. — Sa réponse menaçante à l'ambassadeur du roi de Hongrie. — Nouvelle croisade contre les Turcs. — Marche de Bajazet sur Nicopolis. — Bataille entre les Hongrois, les Français et les Turcs. — Lâcheté des Hongrois. — Bravoure des Français. — Exploits du maréchal Boucicaut. — Entière défaite des croisés. — Défaite et fuite de Sigismond, roi de Hongrie. — Association du neveu de Manuel à l'empire. — Nouvelle croisade, commandée par Boucicaut. — Succès de ces nouveaux croisés. — Exploits de leur général. — Son retour en France avec Manuel. — Entrée de l'empereur dans Paris. — Son retour en Grèce. — Apparition de Timur, surnommé Tamerlan. — Histoire de ce chef des Tartares. — Guerre entre lui et Bajazet. — Bataille décisive entre eux. — Défaite et captivité de Bajazet. — Magnanimité de Tamerlan. — Insultes de Bajazet. — Vengeance de Tamerlan. — Mort de Bajazet. — Soumission des empereurs Manuel et Jean à Tamerlan. — Retour et mort de Tamerlan en Tartarie. — Guerre entre les fils de Bajazet. — Élévation au trône de Mahomet, dernier fils de Bajazet. — Heureux changement dans l'empire. — Mort de Mahomet, remplacé par son fils Amurat. — Siége de Constantinople par Amurat. — Invention du canon. — Courageuse défense des Grecs. — Levée du siége. — Paix entre Manuel et Amurat. — Mort de Manuel.

Le trône allait recevoir un prince digne de l'occuper, de le défendre, et capable même de l'affermir, si tous ses supports n'eussent pas été dégradés et rompus : Manuel était brave, généreux ; on remarquait en lui à la fois une noble élévation d'âme et une grande finesse d'esprit ; enfin il possédait la première de toutes les qualités pour un roi, celle qui ajoute un lustre à toutes les autres : il était animé d'un véritable amour pour sa patrie.

Lorsque son père mourut, Manuel, traîné à la suite de Bajazet, s'y voyait gardé avec soin comme otage et comme garant involontaire de la servitude des Grecs. Associé de nom à l'empire depuis dix-huit ans, il avait gémi sur la faiblesse de son père et de son souverain, qu'il voyait esclave de ses ennemis et tyran de sa famille. Dès qu'il apprit la mort de Jean, indigné de la chaîne où

il était retenu, il brave la mort, rompt ses fers, trompe sa garde, s'échappe de Pruse et arrive dans sa capitale.

Bajazet fit trembler, par sa fureur et par ses menaces, les officiers qui avaient poursuivi le prince sans l'atteindre; il commanda au nouvel empereur de lui prêter serment comme vassal, de lui payer un tribut et d'admettre dans Constantinople un cadi turc, pour préserver les musulmans qui s'y trouvaient de l'affront d'être jugés comme des chiens d'infidèles; enfin, déclarant le territoire qui environnait la capitale, propriété musulmane, il défendit aux habitants de sortir de leur ville sans sa permission.

Manuel préférant une chute honorable à cet abaissement honteux, refusa de se soumettre, et colora cependant de prétextes plausibles son refus, exprimé en termes nobles, mais modérés.

Bajazet, furieux, fit marcher contre lui trois armées : l'une, sous ses ordres, changea la Thrace en désert : l'autre, conduite par Turacan, ravagea les côtes du Pont-Euxin; la troisième, commandée par Abranetzès, attaqua l'Achaïe et le Péloponèse.

Depuis la mort des petits-fils de Cantacuzène, ces contrées étaient gouvernées par Théodore, frère de Manuel et despote de Lacédémone. Sous l'administration de ce prince actif, juste et brave, cette belle partie de la Grèce semblait ressusciter : les villes avaient relevé leurs murs, les champs étaient rendus à la culture; un grand nombre d'Illyriens, appelés par lui pour repeupler ce pays, l'enrichissaient par leurs travaux et le défendaient par leurs armes. La fille du duc d'Athènes, en épousant Théodore, lui avait apporté en dot la ville de Corinthe.

Le prince grec opposa aux musulmans une vive résistance. Cependant Manuel, enfermé dans sa capitale, privé de toute ressource pour lever et pour payer des soldats, écrivit à tous les princes chrétiens; il leur annonça que, si leur imprévoyance livrait aux Turcs les débris de la Grèce, les derniers boulevards de l'empire, on verrait bientôt ce torrent s'étendre en Occident, renouveler dans toute l'Europe les calamités dont Attila l'avait rendue le théâtre, et renverser enfin partout la croix.

Sigismond, roi de Hongrie, comme le plus exposé à ce débordement de Barbares, s'arma le premier pour en arrêter les progrès. Avant de combattre, il voulut négocier, et chargea son ambassadeur de demander à Bajazet sur quel droit il se fondait pour s'emparer de la Bulgarie.

Bajazet, après avoir écouté en silence cet ambassadeur, le conduisit dans un vaste arsenal rempli d'armes de toute espèce : « Chrétien, lui dit-il, tu veux » connaître quels sont mes droits, les voici : tu peux les compter. Apprends » aussi quels sont mes desseins : je subjuguerai la Hongrie, je me rendrai » maître de l'Allemagne; je traînerai à ma suite mon esclave, l'empereur des » Grecs; Rome me verra dans ses murs; je déposerai au Capitole les couron- » nes que j'aurai conquises, et je ferai manger l'avoine à mon cheval sur l'au- » tel de Saint-Pierre. »

Sigismond fit connaître en France cette insolente bravade; elle enflamma de

courroux les chevaliers français : on les vit presque tous à l'envi courir aux armes, pour venger l'honneur de l'Europe et pour défendre son culte.

Tous se montraient impatients de secourir la Hongrie et de délivrer la Grèce; le faible Charles VI régnait alors en France; le duc de Bourgogne, oncle du roi, le gouvernait; ce duc, cédant aux instances de son fils, le comte de Nevers, permit à tous ses preux d'aller signaler leur courage en Orient.

Mille chevaliers partirent, suivis d'un grand nombre d'archers et de valets armés : on y voyait briller plusieurs princes de la maison royale; le comte d'Eu, les ducs de Bar, ainsi que les guerriers les plus célèbres alors par leurs exploits, tels que Coucy, La Trémouille, Château-Morand, et le fameux maréchal de Boucicaut, qui dans la suite défendit Constantinople, vainquit les Turcs en Asie, gouverna Gênes, força le roi de Chypre à la paix, battit les Vénitiens, fit une descente d'abord en Égypte, puis à Tunis, et trouva enfin la mort dans les funestes champs d'Azincourt.

Cette armée de héros, plus éclatante encore par le nom de ses guerriers et par l'ardeur de leur vaillance que par l'or et l'argent qui couvraient leurs chevaux et leurs armures, traversa rapidement l'Allemagne, et remplit d'espoir les troupes de Sigismond.

Le comte de Nevers commandait ce corps d'élite; les princes et les principaux barons payaient seuls les frais de cette expédition. Ils entretenaient avec magnificence les chevaliers rangés sous leurs bannières.

Leur exemple fut imité par une foule d'illustres aventuriers de tous les pays, qui grossirent tellement les forces du roi de Hongrie, que ce prince put marcher contre les Ottomans à la tête de cent mille hommes.

Tandis qu'on préparait contre Bajazet ce grand armement, le sultan, qui se trouvait à Phères avec toutes ses troupes, ordonna à Théodore, à l'empereur Manuel et à leur cousin Jean Paléologue, fils d'Andronic, de se rendre près de lui; la résistance était impossible, ils obéirent (1). Dès que le sultan les vit, il commanda aux officiers qui les entouraient de les décapiter. Le grand vizir osa résister à cet ordre barbare; le courage du ministre étonna son maître. Bajazet calma son courroux, mais sa clémence fut encore celle d'un barbare et d'un tyran : il ne permit aux princes de quitter son camp et de retourner dans leurs foyers qu'après avoir, en leur présence, livré à ses bourreaux les principaux officiers qui les accompagnaient; on leur coupa les mains et on leur creva les yeux.

Manuel, échappé à l'échafaud et rentré dans son palais, épousa Hélène, fille de Constantin Dragosès, prince de Macédoine. L'empereur attendait tristement dans sa capitale, qui lui servait de prison, l'arrêt que la fortune allait prononcer dans les plaines de Thrace et de Hongrie. Théodore, n'ayant pas obtenu, comme son frère, la liberté, était demeuré en otage dans le camp turc; peu de temps après il trouva le moyen d'échapper à la mort qui le menaçait. Les Français, à peine arrivés, se montrèrent impatients de combattre : ils pressèrent

(1) An 1395.

le roi d'entrer en campagne. Les Hongrois, aiguillonnes par eux, s'emparèrent de Bodin en Romanie, prirent plusieurs autres places, et mirent enfin le siége devant Nicopolis. Les preux de France, toujours les premiers sur la brèche et les plus avant dans la mêlée, avaient tellement enhardi leurs alliés, qu'ainsi que le dit Boucicaut dans son langage naïf, « ils ne doubtoient de tout » le monde. Hélas! poursuit-il, si fortune ne leur eust nui, bien pourroient » encore bénir l'heure et le jour que telle noble compagnie de François leur » étoit venue; mais comme fortune est souvent coustumière de nuire aux bons » et aux vaillants, semble que elle eut envie de grand bien et de l'excellente » vaillance qui étoit en eux. Eh! qui est-ce qui se puisse garder de male for» tune quand elle veut courir sus et nuire à qui que ce soit? »

Nicopolis était la ville la plus forte de Romanie; tandis que les assiégeants construisaient leurs retranchements et creusaient leurs mines, Bajazet, à la tête de quarante mille janissaires, de dix mille spahis et d'un grand nombre de troupes auxiliaires, s'avança pour secourir la ville. Sa marche fut si rapide, et la négligence des postes avancés des chrétiens fut telle, qu'il arriva près d'eux sans qu'ils en fussent avertis. A peine Sigismond eut le temps de ranger les Hongrois en bataille; dans sa précipitation même il oublia d'en donner avis aux Français, et le comte de Nevers apprit enfin, lorsqu'il était à table, que déjà les Turcs se trouvaient à la vue du camp.

Tous les chevaliers sautèrent sur leurs chevaux, prirent leurs armes, rejoignirent le roi, et virent à peu de distance les bannières de leurs ennemis.

Bajazet avait placé devant son infanterie une immense quantité de pieux aigus, serrés et croisés. Sa nombreuse cavalerie les cachait aux regards des chrétiens et couvrait le front de la ligne.

Le signal du combat est donné; l'armée de Sigismond marche en bon ordre; à son approche, la cavalerie musulmane s'ouvre et se retire avec célérité sur les deux ailes de l'infanterie, qui, tranquille à l'abri de ses palissades, fait pleuvoir sur les chrétiens une nuée de traits.

Les Hongrois plus propres aux escarmouches qu'aux batailles, et qui, semblables aux Parthes, se montraient plus prompts à fuir et à poursuivre qu'à combattre, s'arrêtent à la vue des palissades, se débandent et se dispersent. Un seul corps, commandé par le comte de Hongrie, tient ferme et reste près des Français.

Boucicaut, indigné de cette lâche retraite, s'écrie : « Beaux seigneurs, que » faisons-nous ici? Nous lairons nous, en cette manière, larder et occire lâche» ment? Ah! sans plus tarder, courons vitement à eux, requérons-les hardi» ment; hâtons-nous et évitons ainsi les traits de leurs arcs. »

A ces mots et à l'ordre du comte de Nevers, tous les Français se précipitent sur les palissades : en vain les pieux aigus s'enfoncent dans les flancs de leurs coursiers, en vain les lances et les cimeterres des Ottomans frappent leurs casques et leurs cuirasses; pareils au sanglier qui redouble de fureur quand il est blessé, ils s'acharnent au combat, n'écoutent les cris de leurs compagnons mourants que pour les venger, arrachent, renversent, forcent les palissades,

enfoncent les janissaires, et, sans s'apercevoir que tout les abandonne, ils poursuivent leur victoire et s'élancent intrépidement au milieu de la foule innombrable des musulmans épouvantés de leur courage.

« Ah! noble contrée de France, peut-on répéter ici avec l'historien de ces » prouesses, ce n'est mie de maintenant que tes vaillants champions se mon- » trent hardis et fiers entre toutes les nations du monde; car bien l'ont de » coustume dès leurs premiers commencements, comme il appert par toutes les » histoires qui des faicts de batailles, où François ayent été, font mention: e » mêmement celle des Romains et maintes autres qui certifient que nulles » gents du monde oncques ne furent trouvés plus hardis et mieux combattants, » plus constants, ni plus chevalereux que les François, et peu trouve-t-on de » batailles où ils ayent été vaincus que ce n'ait été par trahison ou par la » faute de leurs chevetains. Et encore, osé-je plus dire de eux, que quand il » advient que ils ne s'employent en faicts de guerre, et que ils sont à séjour, ce » n'est mie leur coulpe, ains est la faute de ceux à qui appartiendroit à les » embesogner. Si est dommaige quand il advient que gents tant chevalereux » n'ont chefs selon leur vaillance et hardiesse; car choses merveilleuses fe- » roient. »

Le comte de Hongrie, avec sa faible troupe, se montrait digne émule des Français. Quinze mille Turcs étaient tombés sous leurs glaives : le sultan avait été blessé par eux; mais un tel triomphe précédait un funeste deuil; que pouvait devenir une poignée de guerriers entourés par une armée immense, au milieu de laquelle leur fougue héroïque les avait précipités? La foule des musulmans leur coupait toute retraite; la fuite du roi de Hongrie leur ôtait tout espoir de secours.

Après quelques moments d'une inaction que produisaient l'étonnement et la terreur, les Ottomans, honteux de reculer devant un si petit nombre de combattants, les comptent, se rassurent, se rallient, s'animent mutuellement, et tombent en masse de tous côtés sur ces héros foulés, lassés, accablés de fatigue, épuisés de sang, couverts de blessures et privés de leurs coursiers.

Assaillis de toutes parts, ils vendirent encore cher leur défaite; Boucicaut surtout, dont le désespoir augmentait la force, épouvantait tellement les Sarrasins par sa tranchante épée, que longtemps ils firent autour de lui un vaste cercle élargi par la peur; évitant son redoutable fer, ils lui lancèrent de loin leurs dards, leurs boucliers, leurs massues, jusqu'à ce qu'il en fût accablé : enfin tous ces héros succombèrent; une partie périt; l'autre, plus infortunée, fut chargée de chaînes et traînée aux pieds du sultan (1).

Bajazet se montra indigne de la victoire; il fit trancher la tête à tous ces nobles prisonniers, et n'épargna que les princes, dont il espérait tirer une forte rançon. La déférence respectueuse de ces princes pour le brave Boucicaut fit sentir aux Barbares que la vie d'un héros pouvait être d'un aussi grand prix

(1) An 1396.

que celle des parents d'un roi ; ce calcul arrêta le glaive déjà levé sur la tête du guerrier ; il partagea la prison du comte de Nevers.

Charles VI, voulant racheter ces illustres captifs, envoya au sultan des présents magnifiques pour ce siècle, un grand nombre d'oiseaux dressés pour la chasse, des draps écarlates fabriqués à Reims, et des tapisseries sorties des manufactures d'Arras.

Lorsque ces nobles captifs recouvrèrent leur liberté, le comte de Nevers, suivant la stipulation du traité, offrait avec ses compagnons de jurer qu'il ne porterait plus les armes contre Bajazet.

« Ce serment est inutile, répondit le fier sultan ; je ne crains ni toi, ni tous les » guerriers de ton pays. Cours, faible ennemi, leur porter la nouvelle de ta » défaite ; excite leur courage, rassemble-les tous, et si tu te sens le désir de » revenir avec eux me demander ta revanche, tu me verras prompt à te la » donner. »

Les suites de ce désastre devinrent funestes à l'empire : les Turcs vainqueurs trouvèrent dans le camp des chrétiens un butin immense ; ils furent éblouis du luxe qui brillait dans les tentes des Français ; presque toutes, comme des tentes royales, étaient meublées en soie et remplies de riche vaisselle.

Bajazet poursuivit avec ardeur les Hongrois, les coupa, les tailla en pièces. Sigismond, vivement pressé, ne put regagner ses États ; n'échappant à la captivité que par une prompte fuite, il vint chercher un asile à Constantinople (1).

Le sultan somma Manuel de lui livrer sa capitale ; Manuel, préférant la mort à cette lâcheté, refusa de se rendre. Bajazet irrité se montrait résolu à l'assiéger ; mais son grand vizir le détourna de ce dessein, en lui faisant craindre que la chute de Constantinople ne soulevât et n'armât contre les Turcs toute la chrétienté.

Les barrières de la ville de Constantin étaient devenues les frontières de l'empire, et, dans cet état déplorable, l'ambition des princes s'en disputait les débris. L'éclat trompeur d'un tronçon de sceptre fascinait encore leurs yeux, et Jean Paléologue, neveu de Manuel, s'efforçait, au milieu des plus imminents périls, non de défendre la couronne, mais de s'en emparer, en faisant valoir contre Manuel les droits qu'il prétendait tenir d'Andronic, son père (2).

Bajazet, certain de profiter de ces dissensions, les fomenta ; pour accélérer la ruine de ses ennemis, il appuya les prétentions de Jean. Manuel ne pouvait résister à leurs efforts réunis ; cédant avec prudence au temps, il partagea sa couronne avec son neveu. L'honneur français blessé fondait la dernière espérance de l'empereur, elle ne fut point trompée ; bientôt il vit arriver à son secours Boucicaut avec une flotte et seize mille braves.

L'apparition de ces chevaliers répandit la joie parmi les Grecs et la crainte chez les Ottomans. Ces preux forcèrent le passage du Bosphore, délivrèrent Constantinople du fléau de la famine, battirent en plusieurs rencontres les musulmans, les contraignirent de s'éloigner, descendirent en Asie, s'emparèrent

(1) An 1397. — (2) An 1399.

de plusieurs villes, assiégèrent Nicomédie, la prirent d'assaut et en passèrent la garnison au fil de l'épée.

Pendant l'espace d'une année, l'infatigable Boucicaut harcela sans cesse les Turcs, garantit de leurs attaques les environs de la capitale, et, par des prodiges de valeur presque fabuleux, immortalisa son nom.

Ces heureux efforts de seize mille Français durent prouver aux Grecs qu'ils ne devaient leurs calamités et leur décadence qu'à leur corruption et à leur pusillanimité. Manuel, accompagné d'un petit nombre de braves, se montra constamment digne de son défenseur, dont il partageait les travaux, les fatigues, les périls et les lauriers. Cependant les Français faisaient chaque jour des pertes qu'aucun renfort ne réparait; le trésor vide ne pouvait assurer leur subsistance; les Grecs les admiraient sans les imiter; en vain leurs glaives éclaircissaient les rangs des ennemis, la masse énorme de ces Barbares se renouvelait sans cesse. Après une année de combats, Boucicaut se vit contraint de déclarer à l'empereur qu'il était forcé de retourner en France; il lui conseilla de l'y suivre, afin d'échauffer par sa présence le zèle des chrétiens.

Manuel y consentit; avant de partir, il confia les rênes du gouvernement et la défense de la ville à son neveu (1), et se rendit d'abord en Italie: Venise, Florence et Gênes plaignirent ses malheurs, mais ne lui accordèrent aucun secours; Visconti, duc de Milan, plus généreux, ouvrit pour lui son trésor; enfin il arriva en France, et y reçut les hommages que la générosité française rend toujours à l'infortune lorsqu'elle est illustrée par le courage.

L'empereur fit son entrée à Paris le 3 juin de l'année 1400; deux mille bourgeois armés l'attendaient à Charenton; le chancelier, trois cardinaux et le parlement le reçurent à la barrière. Le roi et les princes de sa famille allèrent au-devant de lui; il traversa la ville avec eux, monté sur un superbe coursier; il était décoré des ornements impériaux, et couvert d'une robe de soie, dont la blancheur était, suivant la coutume des Grecs, un emblème de deuil et de tristesse.

Chacun admirait les nobles traits de ce monarque guerrier; sa chevelure et sa barbe blanche, son grave maintien, rappelant ses fréquents combats et ses longs malheurs, le rendaient vénérable à tous.

Charles VI le logea dans le Louvre; au banquet ainsi que dans toutes les fêtes, Manuel occupa la place d'honneur.

Le roi, les princes, les chevaliers, tous lui promirent les secours de leurs armes. Il fit aussi un voyage en Angleterre; Henri IV, mal affermi alors sur son trône, ne put donner à l'empereur grec que des espérances.

De retour à Paris, il y fut témoin d'un malheur dont les suites devinrent funestes à la France. Charles VI tomba en démence; l'ambition des princes déchira le royaume, ébranla le trône, attira ses ennemis naturels dans son sein, et priva l'infortuné Manuel du seul appui sur lequel il comptait.

Ce prince, renonçant à tout espoir, repassa les Alpes, s'embarqua et rentra

(1) An 1400.

dans la Grèce (1); il ne l'aurait pas retrouvée libre si elle n'avait été défendue que par le faible Jean Paléologue; mais Château-Morand, guerrier français, resté à Constantinople avec cinq cents braves, par l'ordre de Boucicaut, avait, pendant ces deux années, vaillamment résisté à la faiblesse de la cour, aux terreurs des Grecs et aux attaques des musulmans.

Cependant Bajazet, délivré de la crainte des Français par les troubles de leur pays, renouvelait ses sommations, ses menaces, et se préparait à consommer la ruine de l'empire des Grecs, lorsque, du fond de l'Orient, on vit paraître un conquérant plus terrible encore que ce fameux Gengis dont il descendait. Manuel, se croyant perdu, ne songeait qu'à s'ensevelir sous les décombres de sa capitale; mais soudain il vit ses périls disparaître et sa fortune se relever par les armes et par les victoires de Tamerlan (2).

Timur, que les Tartares appelèrent Tamerlan parce qu'une blessure l'avait rendu boiteux, accrut la liste fatale des Alexandre, des Attila, des ravageurs du monde, de ces phénomènes sinistres dont la sanglante apparition excite à la fois l'admiration et la terreur; il fut un de ces hommes destinés par le Ciel à parcourir, à étonner, à dominer, à opprimer la terre et à la dépeupler.

L'envie, qui grandit sans cesse la gloire en l'attaquant, lui reprocha lâchement son honorable infirmité, lui supposa une naissance obscure, et s'efforça de faire croire qu'il avait quitté la charrue pour parvenir au trône; cependant la plupart des historiens musulmans et grecs attestent qu'il était du sang de Gengis, au moins par les femmes. Son cinquième aïeul avait été vizir de Zagathay, khan de Transoxiane; ses ancêtres gouvernaient le canton de Kash, comme chefs héréditaires.

Timur naquit dans le village de Sabzar, à treize lieues de Samarcande. Les temps de troubles sont presque toujours les époques où se forment, croissent et brillent les grands caractères. La famille des khans de Zagathay venait de s'éteindre; l'anarchie entourait le berceau de Timur; tous les princes de ce pays se disputaient l'autorité. Le khan de Kashgar, appuyé d'un corps nombreux de Gètes et de Kalmouks, voulut s'emparer de la Transoxiane; tous les émirs défendaient contre lui leur indépendance. Timur, alors âgé de douze ans, tira pour la première fois son cimeterre, et se distingua entre les plus braves par son audace.

Malgré leur résistance, la Transoxiane fut subjugée. Timur, à vingt-cinq ans, méditait la délivrance de sa patrie; sa seule puissance était encore l'opinion; son nom, déjà illustré par son courage, rallia autour de lui les principaux émirs, qui lui jurèrent de seconder ses efforts.

Il les attendit vainement sept jours sur les montagnes de Samarcande. Le khan de Kashgar avait découvert et déjoué leur complot; ses troupes poursuivirent Timur, qui se retira dans un désert avec soixante Tartares.

Là, mille Gètes vinrent l'attaquer; il les repoussa et en tua un grand nombre; mais la mort de presque tous ses compagnons avait payé cette victoire; il ne

(1) An 1402. — (2) Même année.

lui en restait que sept. Poursuivi de nouveau, il fut atteint, pris et enfermé dans un donjon avec sa femme.

Timur brise les portes de sa prison, combat seul les soldats qui le gardent; son intrépidité excite l'admiration du chef de la troupe ennemie; il profite de sa surprise ou de sa générosité, s'échappe, traverse l'Oxus, et traîne pendant plusieurs mois dans les déserts la vie errante d'un proscrit.

Longtemps le bruit de sa mort fut répandu. Le vainqueur de la Transoxiane gouvernait ce pays en tyran ; quelques émirs, las de cette oppression, prennent les armes; trois d'entre eux rassemblent quelques troupes. Arrivés près des frontières, dans un canton qui leur était inconnu, ils cherchent des guides; un Tartare s'offre à leurs regards : c'était Timur, et l'apparition de ce guerrier, qu'ils croyaient perdu, leur présage la victoire.

Tamerlan, qui, rapide comme César dans ses conquêtes, écrivit comme lui ses commentaires, raconte ainsi son retour au milieu des premiers compagnons de ses combats : « A ma vue, dit il, leur joie éclate en transports; ils sautent à » terre, se jettent à mes pieds, les arrosent de larmes, et baisent mes étriers; » moi, non moins attendri qu'eux, je descends de mon coursier, je les serre » dans mes bras, je pose mon turban sur la tête du premier, je passe mon » écharpe au cou du second, je donne mon habit au troisième, et nous invo- » quons ensemble le maître du ciel. Je les conduis ensuite dans ma retraite; » nous célébrons notre réunion par un festin joyeux; l'espérance et la liberté » embellissent pour nous le désert. »

Bientôt le nombre de ces braves s'accroît; plusieurs tribus se rangent sous leurs enseignes. Timur, à leur tête, rentre dans son pays, attaque, enfonce, poursuit, disperse les dominateurs de sa patrie; la Transoxiane est délivrée par son courage, et ses égaux le choisissent pour maître.

Ils lui donnèrent d'abord pour collègue Houssein, frère de sa femme. Le partage du pouvoir fit naître entre eux des querelles; celles des Tartares sont presque toujours terminées par le cimeterre; Houssein périt. Les tribus, réunies en diète, nommée dans leur langue *couraltai*, proclamèrent Tamerlan empereur.

Il était alors âgé de trente-cinq ans. Quoique revêtu du pouvoir suprême, croyant devoir rendre hommage à la mémoire de Gengis, il décora du titre de khan un officier qui servait sous lui et qui descendait de ce conquérant. Tel fut le commencement de la vie guerrière et politique de ce Tartare fameux, qui bientôt remplit la terre de son nom et ajouta vingt-six couronnes à celle de Zagathay.

Kharisme et Candahar furent ses premières conquêtes; ses armes envahirent la Perse. Ibrahim, prince de Schirvan, vit ses armées détruites et fut contraint de se prosterner sur les marches du trône de Tamerlan. Il avait promis au vainqueur un tribut de neuf esclaves, et n'en amena que huit; comme l'empereur en paraissait surpris : « Je suis le neuvième, dit le flatteur couronné. » Un sourire de mépris paya sa bassesse.

La Perse tout entière passa sous la domination des Tartares; mais la bataille

qui consomma cette conquête faillit devenir le terme des exploits de Tamerlan. Le plus faible et en même temps le plus brave de ses ennemis, un prince persan, nommé Mansout, désespéré de se voir vaincu, se précipite avec quatre mille cavaliers sur les rangs de l'armée tartare, la perce, renverse tout ce qui lui résiste, pénètre jusqu'à l'empereur, et ne périt qu'après avoir brisé par son cimeterre le casque de son vainqueur.

Tamerlan s'empara d'Ormuz, de Bagdad, prit Édesse et pénétra dans le Turkestan, sous prétexte de se venger de la protection accordée aux Gètes par Bajazet. Le récit de ses conquêtes serait le sujet d'une longue histoire; semblable au torrent qui s'enfle des eaux de tous les pays qu'il parcourt, le héros tartare, voyant sans cesse ses forces s'accroître, devint rapidement le maître des vastes contrées situées à l'est et à l'ouest de la mer Caspienne.

Il entra en Russie; Moscou le vit devant ses murailles : cette ville allait tomber sous ses coups; des intérêts plus pressants le rappelèrent au midi de son empire. Mais les Moscovites superstitieux crurent leur délivrance miraculeuse, et l'attribuèrent à une image de la Vierge qu'ils regardaient comme leur palladium.

Les Tartares livrèrent aux flammes Astracan révoltée. Tamerlan leur proposa la conquête de l'Inde. Ils murmuraient, comme les Macédoniens, contre cette entreprise lointaine; mais Tamerlan vainquit leur résistance en leur faisant promettre des victoires faciles et d'immenses richesses par un fanatique que ces hordes crédules disaient inspiré. La superstition surmonta la crainte.

Timur suivit d'abord les traces d'Alexandre et traversa l'Indus; mais, s'élançant au delà des bornes qui avaient arrêté le héros grec, il poursuivit sa course jusqu'à Delhi, détruisit l'armée nombreuse du sultan Mahmoud, le contraignit de fuir, livra ses États au pillage, passa le Gange, côtoya les montagnes du Nord, traversa le Thibet, et revint dans sa patrie, chargé de toutes les richesses de l'Orient.

Il avait atteint sa soixante-troisième année, et la vieillesse ne refroidissait pas son ardeur. Le bruit des conquêtes de Bajazet était arrivé jusqu'à lui, sur les bords du Gange; la gloire de ce rival tourmentait son orgueil : à peine laisse-t-il ses guerriers jouir à Samarcande d'un court repos; l'Orient soumis ne suffit plus à son ambition, il médite la conquête de l'Occident.

Sa proclamation annonce aux Tartares qu'ils doivent encore combattre sept ans loin de leurs foyers. A la tête de son immense armée, il vole en Géorgie et la soumet. Le vaste intervalle qui séparait autrefois les Mongols des Ottomans avait disparu; ces peuples étaient devenus voisins, rivaux et ennemis. L'Euphrate ne traçait entre eux que des limites incertaines, sujet perpétuel de disputes et de combats. Un autre motif apparent de ces querelles était le reproche qu'on se faisait mutuellement de protéger les mécontents et les rebelles. Mais il existait une cause plus réelle de leur inimitié : Timur ne voulait point d'égal, ni Bajazet de maître.

Une correspondance injurieuse servit de prélude à leurs combats. « Tu sais, » disait Timur à Bajazet, que mes armes m'ont rendu maître de l'Asie. Les

» monarques de ces contrées se tiennent respectueusement rangés à ma porte, » ou prosternés au pied de mon trône. La fortune même, vaincue par moi, » n'a plus d'autre soin que de veiller à ma prospérité.

» Égaré par les prestiges d'une fausse grandeur, tu te crois un héros pour » avoir remporté quelques triomphes obscurs sur de vils Bulgares, sur des » Hongrois inconnus, sur des Grecs amollis! La faveur du prophète t'a fait » seule vaincre ces misérables chrétiens.

» Ton zèle pour notre religion, ton obéissance au Coran, m'inspirent encore » quelques égards pour toi, suspendent encore mon glaive près de te frapper, » et m'empêchent, en détruisant ton pays, d'abattre ce boulevard des musul- » mans. Profite, crois-moi, de cette pitié; hâte-toi d'ouvrir les yeux; désarme » par ton repentir et par ta soumission mes foudres qui menacent ta tête! » Songe que tu n'es à mes regards qu'un insecte; si tu irrites mes éléphants, » ils t'écraseront sous leurs pieds. »

Bajazet répondit à ces injures par des menaces non moins arrogantes, et par un récit pompeux de ses victoires. « Je les dois, disait-il, à ma seule vail- » lance: tu n'as obtenu les tiennes que par la trahison ou par la lâcheté de » tes ennemis. Je sais que tu traînes à ta suite une armée innombrable; mais » que peuvent les fragiles flèches de tes Tartares, toujours prêts à fuir, contre » les cimeterres de mes janissaires invincibles! Vainement tu te plains que je » protége les princes infortunés qui veulent échapper à ta tyrannie. Oseras-tu » les venir chercher sous mes tentes? Braver ma colère, c'est courir à la mort.

» Eloigne-toi d'Erzeroum et des rives de l'Euphrate; ces contrées m'ap- » partiennent. Si elles te paient les tributs qu'elles me doivent, j'irai moi- » même les reprendre dans les murs de Tauris et de Samarcande.

» Tes menaces ne m'inspirent qu'un profond mépris; je te défie au combat: » si tu me vois fuir devant toi, puissent trois fois mes femmes m'être enlevées! » Et toi si tu n'as pas le courage de m'attendre en plaine, puissent les com- » pagnes de ta couche ne revenir dans ton lit qu'après être trois fois entrées » dans celui d'un étranger! » Une guerre furieuse suivit ces cartels grossiers.

Timur, après plusieurs assauts inutiles, s'empara de la forteresse de Siva. Indigné de la résistance opiniâtre de quatre mille Arméniens qui l'avaient vail- lamment défendue contre lui, il fit enterrer vifs ces infortunés, dont les seuls crimes étaient le courage et la fidélité.

Avant de marcher contre Bajazet, Timur conquit la Phénicie, la Palestine, attaqua l'Égypte, battit les mameluks, entra vainqueur dans Memphis et porta ensuite ses armes en Syrie.

Il força les portes d'Alep; là, comme il sut que les zélés musulmans s'indi- gnaient de voir les enfants de Mahomet se déchirer entre eux au lieu de se réunir contre les chrétiens, et qu'ils l'accusaient d'impiété, il demanda publi- quement à un docteur syrien quels étaient les vrais martyrs, des Tartares ou des Turcs moissonnés par la mort dans cette guerre de musulmans contre musulmans.

« L'intention seule le décide, » dit le docteur. « Le Ciel ne la rend pas dou-

» teuse, répliqua Timur, peu satisfait de cette réponse subtile. Je ne fais qu'o-
» béir aux ordres célestes. Un vieillard boiteux et décrépit, tel que vous me
» voyez, pourrait-il conquérir la terre s'il n'était pas l'instrument de Dieu? »

Les hommes qui outragent le plus la justice par leurs actions se croient cependant forcés de lui rendre hommage par leurs paroles : en envahissant le monde, Timur parlait toujours de sa modération, de l'ambition de ses ennemis qui le contraignaient à la guerre; il vantait sans cesse son humanité, tandis que par ses ordres le sang coulait à grands flots dans les villes conquises. Une nombreuse armée égyptienne vint au secours de la Syrie; les Tartares la dispersèrent : Alep et Damas furent livrées aux flammes.

Après s'être rendu maître de plusieurs provinces, Tamerlan, à la tête de huit cent mille hommes, pénétra dans l'Anatolie, occupa Césarée, et investit la ville d'Angora. Ce fut dans la plaine qui entourait cette ville, connue aussi sous le nom d'Ancyre, que Bajazet, avec quatre cent mille Turcs, vint livrer une bataille décisive à son formidable rival (1).

Ce champ fameux semblait destiné par le sort à flétrir et à élever tour à tour de grandes renommées : ce fut dans le même lieu qu'autrefois Pompée vainquit Mithridate.

La force le courage des janissaires, l'impétuosité des spahis, avaient suffi jusque là pour rendre Bajazet vainqueur des Grecs, des Bulgares et des Hongrois. Maintenant il avait à combattre un ennemi qui lui opposait des troupes disciplinées, une cavalerie dressée aux évolutions, et trente années d'expérience dont une tactique savante était le fruit.

De tous les conquérants barbares, Tamerlan fut le seul qui fit la guerre avec art. Son armée était rangée méthodiquement sur plusieurs lignes qui s'appuyaient mutuellement : on le vit presque toujours, dans toutes les batailles qu'il donna, diriger par échelons ses attaques sur le centre de ses ennemis. Après un dernier effort, le corps de bataille renouvelait cette attaque, et une forte réserve lui servait, après de longs combats, à réparer le désordre ou à compléter la victoire.

Jamais il n'eut une lutte plus terrible à soutenir que dans cette journée; on voyait des deux parts la même bravoure, le même fanatisme, une égale soumission aux arrêts du destin, une semblable confiance dans la force de leurs armées. Les deux armées s'étaient également illustrées par de nombreux triomphes; mais l'armée tartare portait l'admiration et le dévouement pour son chef jusqu'à l'enthousiasme; celle de Bajazet, au contraire, était disposée à la sédition.

Vainement ce prince redoubla d'efforts pour animer ses troupes par son exemple, vainement il remplit dans cette action tous les devoirs de général et de soldat; au premier choc, il se vit affaibli par la coupable défection de son fils Soliman, qui s'éloigna du champ de bataille avec le corps qu'il commandait.

Les Tartares auxiliaires qui servaient sous ses enseignes avaient été secrète-

(1) An 1402.

ment gagnés par les émissaires de Tamerlan; ils désertèrent et passèrent du côté de l'ennemi : les troupes levées en Anatolie imitèrent leur exemple. Bajazet, se surpassant lui-même, répara quelque temps ces pertes par des prodiges de valeur. Les cuirassiers grecs, secondant son courage, chargèrent avec impétuosité, et enfoncèrent les premières lignes des ennemis. Mais la fuite simulée des Tartares trompa leur ardeur; ils les poursuivirent trop vivement, se débandèrent, virent leur retraite coupée, et bientôt, accablés par le nombre, ils sucombèrent tous glorieusement.

Il ne restait plus à Bajazet que ses braves janissaires entourés par une armée immense. Ils lui opposèrent une résistance digne de leur renommée : semblables à une forte muraille, il fallut de longs assauts pour les démolir, et le nombre épouvantable de leurs morts illustra leur défaite.

Lorsque Bajazet, qui avait mille fois tenté de périr avec eux, les vit moissonnés, il prit la fuite; mais le khan de Zagathay, volant à sa poursuite, l'atteignit et le fit prisonnier.

Cette victoire éclatante livra aux armes de Tamerlan l'Anatolie tout entière; Burse, Nicée, lui ouvrirent leurs portes; Smyrne résista, mais il la prit d'assaut.

Toutes les provinces d'Asie devinrent la proie du conquérant tartare. Soliman transporta en Europe les trésors de son père et les débris de son armée.

Bajazet vaincu fut conduit à la tente de Tamerlan. L'empereur tartare alla au-devant de lui, lui tendit la main et le fit asseoir à ses côtés : « Vous avez » lui dit-il, dicté vous même et subi les arrêts du destin; votre infortune est » votre ouvrage; vous êtes blessé par les épines de l'arbre que vous avez » planté de vos propres mains.

» Considérant en vous le héros et le défenseur des musulmans, je voulais » non-seulement vous épargner, mais vous secourir et joindre mes armes aux » vôtres contre les chrétiens; vous avez protégé mes ennemis, violé mes droits, » bravé mes menaces et méprisé mon amitié : ainsi c'est par votre faute que » je me suis vu forcé de lever mon glaive sur vous, et de livrer votre empire » à mon invincible armée.

» Vous ne m'avez que trop fait connaître quel aurait été mon sort et celui de » mes soldats si nous avions été vaincus. Mais rien n'est plus méprisable à » mes yeux que la vengeance : dissipez donc vos craintes; votre vie est en » sûreté; et puisse ma clémence acquitter envers l'Éternel la reconnaissance » que je lui dois! »

Après avoir ainsi parlé, il remit entre les bras du sultan sa femme Espina, son fils Musa ainsi que leur fille : Bajazet les embrassa, repandit sur eux des larmes amères, et garda devant son vainqueur un morne et farouche silence.

Tamerlan fit rendre à ces princes infortunés les honneurs dus à leur rang. Lorsqu'il fut arrivé à Burse, il y célébra sa victoire par des fêtes pompeuses : au milieu de ces solennites, Tamerlan, ayant appelé devant lui son illustre captif, lui donna un sceptre, plaça une couronne sur sa tête, et lui promit de

le rétablir sur le trône; mais Bajazet, tombé du faîte de la gloire dans les fers, repoussa comme un don odieux la couronne avilie et le sceptre tributaire qu'on lui offrait.

Son courroux était plus difficile à dompter que son armée; son vainqueur ne put fléchir sa haine : le fier sultan regardait ces prétendus bienfaits d'un ennemi comme de nouvelles insultes; il n'y répondit que par des injures.

Tamerlan, quelques jours après, lui ayant envoyé des faucons et un équipage de chasse, Bajazet, aigri par le malheur, crut que ce présent était un outrage fait pour lui rappeler l'oisiveté à laquelle il était condamné désormais. « Apprenez à votre maître, dit-il à l'officier qu'on lui avait envoyé, apprenez à ce » Tartare que j'accepte son présent. La chasse est en effet un divertissement » royal, et qui me convient mieux qu'à un brigand tel que lui. »

La hauteur injurieuse et la violence opiniâtre du sultan enflammèrent le courroux de l'empereur tartare. Cessant de se montrer généreux, Tamerlan devint féroce : il enferma, dit-on, Bajazet dans une cage de fer qu'on traînait partout à sa suite; et souvent même, le faisant sortir de cette prison pour l'outrager, il se servait de son corps comme de marchepied pour monter sur son cheval. Enfin, pour comble d'opprobre, il forçait, à ses yeux, la sultane et sa fille de le servir à demi nues dans ses festins.

Ces horreurs, plus dégradantes encore pour le tyran que pour la victime, ont été regardées comme une fable par Voltaire et par plusieurs écrivains modernes, qui les attribuent à la haine des historiens grecs et turcs. Le prince Cantemir n'en fait aucune mention, et beaucoup d'auteurs ne parlent que de l'accueil honorable fait au captif par son vainqueur. Ce qui est certain, c'est que la honte et le chagrin terminèrent les jours de Bajazet en Pisidie, neuf mois après sa défaite.

Tamerlan honora sa tombe de quelques larmes, fit célébrer avec pompe ses obsèques dans la ville de Burse, envoya de magnifiques présents à son fils Musa, et lui donna l'Anatolie en souveraineté.

La chute de Bajazet, délivrant Constantinople du plus imminent péril, répandit une vive joie parmi les Grecs et les Français. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Tamerlan, qui leur promit sa protection.

Les descendants de Constantin étaient alors si déchus de leur ancienne grandeur, que le mot de *protection* n'était pas une insulte pour eux : ils n'auraient cependant point tardé à sentir le poids de cette redoutable amitié, si Tamerlan avait pu, comme il le projetait, venir à Constantinople; mais il ne possédait point de flotte, et le Bosphore arrêta sa marche.

Soliman, qui était en Thrace, implora sa clémence, et reçut de lui l'investiture de la Romanie.

Les empereurs Manuel et Jean se reconnurent ses tributaires, et lui jurèrent obéissance. L'empire de cet heureux conquérant s'étendait de l'Irtisch au golfe Persique, et des rives du Gange aux murs de Smyrne.

Des possessions si vastes étaient encore trop étroites pour son ambition sans

bornes. Dans son camp, en Asie-Mineure, il avait conçu le projet gigantesque de la conquête de la Chine et de l'Europe. Il voulait, disait-il, renverser les idoles dans Pékin et la croix dans Rome.

Remettant l'exécution de ce dessein à l'année suivante, il retourna en Tartarie, acheva la conquête de la Géorgie, apaisa les troubles de la Perse révoltée, et rentra triomphant à Samarcande : là, il reçut sur son trône les ambassadeurs de l'Égypte, de l'Arabie, de l'Inde, de la Russie, de la Grèce et de l'Espagne. Six de ses petits-fils furent mariés avec pompe ; ses fêtes eurent un éclat proportionné à celui de ses conquêtes. Jamais on n'en vit aucune, dans Rome même, décorée de plus de trophées.

Tout était grand dans ses jeux comme dans ses actions : il donna un festin ; ses convives furent tout un peuple et toute une armée.

Une amnistie sans exception rendit générale dans tout son empire la joie de cette solennité. Tamerlan, infatigable dans ses longues marches, ne se lassait promptement que du repos : reprenant de nouveau les armes, il se mit en marche à la tête de son armée pour envahir la Chine ; mais, à cent lieues de sa capitale, la mort fit évanouir les nouveaux rêves de son ambition ; elle enferma dans un étroit tombeau ce colosse que le monde entier semblait ne pouvoir contenir.

Il avait atteint la soixante-dixième année de son âge et la trente-cinquième de son règne.

Son nom, qui retentit avec tant d'éclat dans l'Orient et dans l'Occident, effraie encore la mémoire des hommes. Ses peuples, conduits trente ans par lui à la victoire, illustrés par ses exploits, enrichis par ses conquêtes, l'admirèrent trop pour le juger impartialement ; d'un autre côté, l'effroi qu'il inspirait à ses ennemis ne le fit considérer par eux que comme un monstre : la postérité, plus impartiale, en rendant hommage à son vaste génie, à son amour, jusque là inconnu parmi les Tartares, pour les sciences, les arts et les lettres, lui assigne justement une place éminente parmi les grands capitaines et les habiles monarques ; mais elle inscrira toujours aussi au premier rang des fléaux du monde le guerrier féroce qui fit élever à Bagdad une colonne composée de quatre-vingt-dix mille crânes humains ; par ce monument atroce, Tamerlan se voua lui-même à l'exécration des siècles.

Les princes ottomans, délivrés de la presence et du joug des Tartares, se disputèrent, les armes à la main (1), la succession de Bajazet, leur père. Ces dissensions entre Josué, Soliman, Musa et Mahomet, offrirent à l'empereur Manuel une occasion favorable pour recouvrer son independance, pour relever son trône ; et comme il était habile et courageux, il en profita.

Josué, l'aîné des fils de Bajazet, s'empara de quelques provinces ; Soliman, son frère, aussi effrayé que jaloux de ses progrès, vint implorer l'assistance des Grecs et l'acheta par la cession, ou plutôt par la restitution à l'empire de la Thrace, de la Thessalie et du Péloponèse. Étrange vicissitude des choses

(1) En 14[illegible].

humaines! Naguère Manuel, vassal, tributaire, otage, s'était vu traîné en captif à la suite des fiers musulmans, et alors un sultan se jette humblement à ses pieds pour solliciter son alliance.

Soliman, avec le secours des Grecs, marche contre Josué, le combat, le défait et le tue; mais il ne jouit pas long temps en paix de ce cruel triomphe : Musa, son frère, appuyé par les Bulgares et les Serviens, lui déclara la guerre ainsi qu'aux Grecs, reprit sur eux la Thrace et s'empara d'Andrinople.

Ce danger commun resserra les liens de l'empereur et du sultan : Soliman épousa une nièce de Manuel; tous deux réunis vainquirent Musa : pour prix de ce triomphe, les Grecs rentrèrent en possession de l'Ionie, on leur rendit aussi plusieurs villes en Asie.

Le bonheur de Manuel fut alors troublé par la mort de Théodore, son frère, cher à Lacédémone par son courage et par ses vertus; l'empereur prononça son oraison funèbre. Manuel se montra toujours Grec par son esprit, et Romain par son courage.

La fortune rendait à l'empire plusieurs provinces, mais pauvres et dépeuplées. Pour remplir le trésor on vendit Patras aux Vénitiens.

Manuel, dans sa prospérité, n'oubliait point l'accueil et les secours que son infortune avait trouvés en France. Ne pouvant prouver aux Français sa reconnaissance par de riches présents, il en offrit de curieux, et envoya aux bénédictins de Saint-Denis les œuvres de Denis l'Aréopagite.

La tranquillité dont jouissait l'empire ne fut pas de longue durée : Soliman s'endormit dans le sein de la victoire; tandis qu'oubliant son camp, il se livrait aux débauches dans son harem, Musa, secouru par les Valaques, l'attaqua de nouveau et battit ses troupes dispersées. Dans ce péril, Soliman, ne fondant son espoir qne sur les conseils et l'activité de Manuel, partit dans l'intention de chercher encore près de lui un appui et un refuge; mais dans sa route il fut assassiné par des traîtres, qui portèrent sa tête à son frère.

Musa, par ce meurtre, se vit sans obstacle empereur des Ottomans : ennemi des Grecs, il reprit Thessalonique, Andrinople, et vint assiéger Constantinople avec toutes ses forces réunies. Manuel lui opposa une vive résistance; la flotte grecque, commandée par Jean Paléologue, battit celle des Ottomans. Une autre événement éloigna de la capitale le péril qui la menaçait : le dernier des fils de Bajazet, Mahomet, arbora dans Amasie l'étendard de la révolte; l'actif Manuel, saisissant cette circonstance pour affaiblir encore ses ennemis en les divisant, promit son appui au prince rebelle, alla au-devant de lui jusqu'à Scutari, et le fit entrer dans la capitale : tous deux cependant, trahis par la fortune, furent vaincus dans une bataille qu'ils livrèrent à Musa, mais, ayant reçu des renforts, ils portèrent leurs armes sur les côtes du Pont-Euxin. Musa courait à leur rencontre; le poignard d'un assassin termina son règne et sa vie.

Mahomet, n'ayant plus de rivaux, monta sur le trône, et réunit sous son autorité paisible toutes les provinces et toutes les forces de l'empire ottoman : le sultan, sincère dans sa reconnaissance, envoya des ambassadeurs à Manuel

pour l'assurer que lui devant la couronne, il n'oublierait jamais ses bienfaits, et que, tant qu'il conserverait la vie, il regarderait comme un devoir de lui montrer l'obéissance d'un fils pour son père.

Cette heureuse révolution avait changé la fortune de l'empire; Manuel, prompt à en profiter, rétablit l'ordre dans les provinces, réunit les débris épars de sa puissance, et obtint de son allié de nouvelles restitutions; partout la justice reprit son cours, l'agriculture son activité, le commerce sa liberté; mais cet éclat n'était qu'éphémère. Un homme de génie pouvait bien alors, à la faveur de quelques caprices du sort, étendre et relever l'empire, mais non lui rendre sa vigueur. Les mœurs étaient détruites, les courages amollis, et la vertu publique, seul esprit de vie des États, n'existait plus.

Mahomet, loin d'imiter ses belliqueux et cruels prédécesseurs, montra aux Ottomans le phénomène rare d'un sultan pacifique et tolérant. Ses envoyés annoncèrent aux chevaliers de Rhodes qu'il se déclarait le protecteur des chrétiens. Les Vénitiens seuls éprouvèrent sa haine : autrefois outragé par eux, il leur fit une guerre implacable.

La douceur de son gouvernement ne le mit point totalement à l'abri des troubles : un imposteur, qui se disait fils de Bajazet, se révolta et trouva des partisans, rassembla des troupes, fut battu, et courut chercher un asile à Thessalonique. Manuel refusa de le livrer au vainqueur : ce refus n'altéra point l'amitié que lui avait jurée le sultan, et même, quelque temps après, Mahomet vint à Constantinople visiter son allié. Les courtisans grecs, qui depuis longtemps ne distinguaient plus la perfidie de la politique, conseillaient à l'empereur de le retenir prisonnier, dans l'espoir de pouvoir lui arracher l'abandon de la Syrie; Manuel repoussa leurs conseils avec mépris, et reçut Mahomet comme un frère.

La mort seule devait rompre l'union de ces deux princes : le sort ne tarda pas à détruire la paix passagère dont l'amitié du sultan et de l'empereur laissait jouir l'Orient; une attaque d'apoplexie trancha subitement les jours de Mahomet (1); ses visirs cachèrent soigneusement sa mort jusqu'au moment où Amurat, son fils aîné, arriva dans la ville de Pruse et se fit proclamer sultan.

Manuel prétendit que, suivant les intentions de son ami Mahomet, on devait lui confier la tutelle des jeunes frères d'Amurat. Le refus du sultan était facile à prévoir : Manuel reçut une réponse insultante; il s'y attendait, elle lui servit le prétexte pour jeter un nouveau ferment de discordes parmi les Turcs.

Les jeunes princes ottomans se trouvaient alors à Constantinople; l'empereur proclama Mustapha, l'un d'eux, sultan, et lui donna des troupes. Une partie de l'armée ottomane se déclara pour lui. Mustapha, secondé par les Grecs, s'empara de plusieurs provinces et se rendit maître de Gallipoli. Mais ce jeune sultan, égaré par l'orgueil d'un premier triomphe, regarda l'appui de Manuel comme un joug; devenant ingrat dès qu'il se crut fort, il se brouilla

(1) An 1421.

avec l'empereur et renvoya les Grecs. Le châtiment de son imprudence fut prompt; ses propres officiers le livrèrent aux mains d'Amurat.

Le sultan, débarrassé de cette guerre intestine, tourna ses forces contre Manuel : Constantinople se vit de nouveau investie et assiégée (1). Amurat en promit le pillage à ses troupes, et la possession au premier guerrier qui forcerait ses murailles.

Depuis quelque temps on avait fait en Europe une grande et fatale découverte qui changea bientôt l'art de la guerre, le sort des rois et celui des peuples : un moine, en mêlant le soufre et le salpêtre, avait créé ces foudres terrestres, plus redoutables et plus meurtrières que celles du Ciel. Ce fut à l'époque du siége de Constantinople par Amurat qu'on entendit dans l'Orient l'éclat terrible du premier canon.

Un Génois, nommé Andorno, fit employer par les Ottomans cette nouvelle arme contre les murs de Constantin; elle étonna les Grecs, mais n'abattit point la fermeté de Manuel. Son activité, son exemple, réveillèrent l'antique courage : hommes, vieillards, enfants, femmes même, tout s'arma. Les Grecs, par des sorties fréquentes, lassèrent la constance des assaillants : Amurat leva le siége.

L'adresse de l'empereur ne contribua pas moins à ce succès que ses armes; il avait envoyé en Asie le jeune frère de Mustapha, qu'on appelait Mustaphopulle; ce prince, excité par lui, rassembla de nombreux partisans et souleva quelques provinces. Pruse et Nicée se déclarèrent même pour lui. Amurat, rappelé par cette diversion, courut à sa rencontre, lui livra bataille, le vainquit et le fit étrangler.

Tant de guerres et tant de révoltes avaient fatigué Amurat. Impatient de jouir du repos, il conclut la paix avec Manuel. L'empereur, qui seul avait sauvé l'empire, en connaissait toute la faiblesse. Persuadé que le secours des princes latins pourrait seul le préserver d'une destruction prochaine, il envoya des ambassadeurs à Rome pour travailler à la réunion des Églises. Mais une apoplexie foudroyante termina le cours de sa vie glorieuse; il était âgé de soixante-dix-sept ans, et en avait régné trente-quatre (2). Courageux, habile, éloquent, fécond en ressources, modéré dans la fortune, ferme dans les revers, Manuel prouva qu'un homme seul, doué d'un grand caractère, peut encore soutenir un empire qui s'écroule.

(1) An 1423. — (2) An 1425.

CHAPITRE VIII.

JEAN PALÉOLOGUE II.

(An 1426.)

[illegible] de Jean Paléologue. — Son projet sur la réunion des Églises grecque et latine. — Son départ pour le concile de Ferrare. — Son arrivée à Ferrare. — Son retour à Constantinople. — Guerre entre Amurat et Ladislas Jagellon, roi de Hongrie. — Exploits de Jean Corvin, surnommé Huniade. — Exploits et perfidie de Scanderberg. — Traité de paix entre Ladislas et Amurat. — Rupture de ce traité. — Bataille entre eux. — Défaite et mort de Ladislas. — Régence d'Huniade en Hongrie. — Guerre entre Constantin Dragosès et Amurat. — Défaite de Constantin — Générosité d'Amurat. — Mort de Jean Paléologue.

Jean hérita paisiblement de la couronne de son père, qui l'avait associé au trône peu de temps après la bataille d'Angora.

Manuel avait eu d'Irène d'autres fils : Théodore Paléologue, prince de Selivrée, puis despote de Lacédémone, après la mort de son oncle; Andronic Paléologue, prince de Thessalonique : Constantin Dragosès, destiné par un malheureux sort à ne remplacer son frère sur le trône que pour le voir s'écrouler sous lui; Démétrius Porphyrogénète, envieux de ses frères, et l'une des causes de leur ruine; enfin le prince Thomas, dont les efforts constants n'eurent d'autre objet que de rétablir l'union dans la famille impériale.

Le premier acte du règne de Jean prouva sa faiblesse et présagea les malheurs qu'elle entraîne toujours. Il acheta une paix passagère et la protection d'Amurat, en lui payant un tribut de trois cent mille aspres, et en lui cédant plusieurs places sur les rives du Pont-Euxin. L'exemple de ses prédécesseurs ne pouvait le justifier; d'impérieuses circonstances les avaient forcés à cette humiliation, mais le timide Jean alla lui-même au-devant du joug dont Manuel avait su noblement s'affranchir (1).

Peu de temps après son avénement au trône, l'impératrice sa femme, Sophie Paléogine, princesse de Montferrat, lassée de l'aversion qu'il lui témoignait, s'embarqua secrètement pour l'Italie; les Génois favorisèrent son éva-

(1) An [illegible].

sion; et l'empereur se montra pour eux plus disposé à la reconnaissance qu'au ressentiment. Sophie reçut à Venise tous les honneurs dus à son rang; mais, quittant bientôt la pourpre, elle s'ensevelit dans un cloître, où elle termina ses jours.

Marie, fille de l'empereur de Trébisonde, la remplaça sur le trône de Constantinople; cette princesse sut inspirer à son époux une passion qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie.

Le prince Théodore, porté tour à tour par son caractère inconstant à l'amour des grandeurs et à celui de la retraite, formait depuis peu le projet de céder ses États aux Vénitiens et d'entrer dans l'ordre des chevaliers de Rhodes. Jean, voulant prévenir l'exécution de ce dessein, partit pour la Morée avec son frère Constantin, qu'il comptait rendre maître de cette province; mais, lorsqu'il arriva, il trouva Théodore décidé à garder sa principauté; Constantin ne put obtenir en partage que Corinthe et quelques villes du Péloponèse.

Ce prince cherchant un autre but à son ambition, conduisit quelques troupes sous les murs de Patras, attaqua cette ville, fut battu, abandonné, blessé; il aurait péri dans ce combat sans le courage et la fidélité de Phranzès, guerrier intrépide, ministre instruit, négociateur habile, et dont la plume nous a transmis avec détail l'histoire de ces temps malheureux.

Constantin, guéri de ses blessures, rassembla de nouvelles forces et s'empara de Patras (1). Cette faible conquête irrita le sultan Amurat; sa vengeance tomba sur Thessalonique (2). Cette ville, apanage d'Andronic Paléologue, venait d'être cédée par lui aux Vénitiens. Le sultan l'assiégea et la prit d'assaut : ses armes s'étendirent ensuite rapidement en Acarnanie, en Étolie et en Épire.

L'Albanie, défendue par ses montagnes et par ses courageux habitants, l'arrêta dans sa marche et repoussa ses efforts. Venise arma une flotte contre les Ottomans : André Moncénigo, qui la commandait, attaqua celle des Turcs dans le port de Gallipoli, l'enfonça d'abord, la mit en désordre, et l'aurait détruite s'il eût été mieux secondé; mais, au moment où la victoire semblait certaine, les Vénitiens, frappés d'une terreur panique, prirent la fuite (3). L'intrépide Moncénigo, abandonné, combattit seul quelque temps un grand nombre de vaisseaux turcs qui l'entouraient et qui le canonnaient vivement; enfin, voyant un de ses mâts brisé, il se retira et intimida tellement les ennemis par son feu soutenu, qu'ils n'osèrent le poursuivre. Ainsi l'on peut dire que, si l'armée fut vaincue, l'amiral demeura vainqueur.

Le monarque des musulmans était doué de ce grand caractère qui fonde et élève les États; Amurat montra sur le trône autant de vertus qu'il est possible à un despote et à un conquérant d'en conserver; et sans croire aux éloges outrés que lui prodiguaient l'enthousiasme de ses troupes et l'adulation de ses esclaves, on doit convenir qu'il en mérita une partie.

Cantemir et plusieurs historiens grecs attestent qu'on le vit toujours juste,

(1) An 1429. — (2) An 1431. — (3) Même année.

religieux et fidèle à ses promesses. Les vaincus mêmes, en déplorant les violences exercées par les musulmans sur les chrétiens, en justifient le sultan, et les attribuent moins à lui qu'aux mœurs de son siècle et à la barbarie de son peuple.

Irrité de l'échec éprouvé par ses troupes en Albanie, il ne tarda pas à s'en venger. A la tête d'une forte armée, ayant forcé les passages des montagnes, il se rendit maître du pays, contraignit Castrio, qui en était roi, à le reconnaître pour suzerain (1), à lui payer un tribut et à lui livrer comme otages ses quatre fils, dont le dernier devint, sous le nom de Scanderberg, l'appui, le vengeur de sa patrie, et le dernier héros dont la gloire ait illustré la Grèce.

Après cette conquête, Amurat, loin de licencier son armée, l'accrut par de nouvelles levées. Ces préparatifs répandaient parmi les Grecs une vive inquiétude; ils lui supposaient le dessein d'assiéger Constantinople; mais d'autres soins l'occupaient alors (2) : Ibrahim, son beau frère, prince de Caramanie, cherchait l'appui des princes chrétiens pour conserver son indépendance. Amurat envahit ses États, et ne lui en rendit une partie qu'après l'avoir forcé de se soumettre à son autorité.

Les Serviens, les Hongrois et les Bulgares, autrefois ennemis opiniâtres des empereurs grecs, s'étant tardivement éclairés sur leurs intérêts, cherchaient alors à former une ligue assez forte pour arrêter les progrès toujours croissants de la puissance musulmane (3). Amurat, voulant prévenir cette réunion, attaqua d'abord la Servie; le krale Georges, ne pouvant resister à ce torrent, y céda, abandonna au sultan la moitié de ses États, et lui donna pour femme sa sœur; il espérait que la beaute de cette princesse captiverait et adoucirait le cœur d'Amurat; l'hymen fut conclu; mais tous ces sacrifices n'eurent pour résultat qu'une trêve de deux ans.

Ayant appris que le krale continuait ses négociations avec le roi de Hongrie, Amurat marcha contre son beau-frère, le vainquit, et, suivant l'usage barbare de l'Orient, fit crever les yeux à ses deux fils. L'infatigable sultan porta ensuite ses armes en Hongrie (4); mais, égaré par un guide infidèle, il s'engagea dans des defilés où les Hongrois l'attaquèrent avec avantage, défirent ses troupes, et le contraignirent à se retirer.

L'empereur des Grecs, immobile et non tranquille au milieu de tous ces événements, n'osait y prendre part; il prévoyait que les Turcs, qui le cernaient de tous côtés, après avoir renversé toutes les barrières qui défendaient encore le nord de l'empire, retomberaient de tout leur poids sur la capitale; Jean ne vit d'autre espoir de salut pour lui que dans la réunion des Églises grecque et latine.

Cette réunion, projetée depuis long temps, et négociée récemment par Manuel, paraissait en effet le seul moyen de déterminer les puissances catholiques de l'Europe à s'armer pour la délivrance des Grecs. Les lettres du pape, et son ardent désir de voir reconnaître son autorité dans l'Orient, entretenaient

(1) An 1434. — (2) An 1435. — (3) An 1436. — (4) An 1437.

cet espoir trompeur : peut-être cependant il se serait réalisé si les Grecs, sans attendre ces lointains secours, eussent cherché d'abord leurs premières ressources dans leurs armes et dans leur courage. La fermeté malheureuse appelle l'intérêt, la crainte n'attire que la pitié ; la politique des princes est rarement généreuse, elle secourt la force et abandonne la faiblesse.

D'ailleurs le temps de la passion ou de la folie des croisades n'existait plus; malgré les instances des pontifes romains, tous les princes de l'Europe voyaient froidement le saint sépulcre sous la domination des infidèles; la courte durée de l'empire latin en Orient les avait convaincus que Constantinople ne pourrait pas plus se défendre que Jérusalem, et leur seule attention se portait alors sur la Hongrie et sur la Pologne, qu'ils étaient résolus à protéger comme les derniers boulevards de l'Europe contre les Ottomans.

D'autres circonstances concouraient encore à tromper les vœux de l'empereur : l'Église catholique, à laquelle il voulait se réunir, était elle-même divisée et déchirée par d'opiniâtres dissensions. Le concile de Bâle prétendait restreindre l'autorité du pape, et osait même l'excommunier. Plusieurs souverains soutenaient le concile; Eugène IV, loin de jouir à Rome d'un pouvoir paisible, voyait son peuple révolté contre lui, et les rebelles, excités par le duc de Milan, venaient de forcer le pontife à se sauver du Vatican.

Enfin la cour d'Orient seule et un petit nombre d'évêques consentaient, par politique, à cette réunion; le reste du clergé et tout le peuple haïssaient les Latins, détestaient le pape, et voyaient avec horreur un changement que les prêtres fanatiques traitaient de sacrilége, d'hérésie et d'impiété.

Toutes ces considérations et les conseils prudents de Sigismond, allié de l'empereur, ne purent détourner ce prince de son entreprise; Amurat lui-même l'avertit vainement du danger de son absence. Laissant le vaisseau de l'État exposé, sans pilote, aux orages qui le menaçaient, il céda aux instances du pape et s'embarqua pour l'Italie avec son frère Démétrius, le patriarche Joseph, les députés des patriarches d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, et plusieurs évêques.

Les pères du concile de Bâle l'avaient pressé de se déclarer en leur faveur; il rejeta leur offre, et convint avec Eugène que la réunion des Églises serait discutée dans un autre concile convoqué à Ferrare (1).

L'empereur débarqua dans le port de Venise, où on lui fit une magnifique réception; les empereurs, déchus dans l'Orient de leur grandeur et de leur puissance, inspiraient toujours une sorte de respect dans l'Occident. En Grèce, vassaux et tributaires des sultans, ils marchaient à leur suite comme des esclaves; en Italie, au contraire, on ne voyait en eux que leurs ancêtres, la dignité de leur rang et l'éclat de leur cour. On se rappelait, à leur aspect, les noms imposants de Constantin, de Justinien, d'Héraclius; les titres de César et d'Auguste avaient perdu leur puissance et non leur majesté; semblables

(1) An 1438.

aux monuments de Carthage et de Rome, leurs ruines commandaient encore la vénération.

Le doge et les sénateurs vinrent sur un vaisseau de parade, nommé *le Bucentaure,* au-devant de l'empereur des Grecs: conformément au faste ridicule de ce temps, la soie, l'argent, la pourpre, brillaient de toutes parts sur ce vaisseau, et les matelots étaient couverts de robes de brocart d'or.

Après plusieurs jours consumés inutilement en fêtes et en festins, Jean se rendit avec son cortége à Ferrare : l'astuce italienne et la vanité grecque disputèrent longtemps sur le cérémonial qui devait être observé : Rome l'emporta; le pape attendit l'empereur dans la ville, et n'alla au-devant de lui que jusqu'au milieu de son appartement. L'empereur voulut s'agenouiller devant celui que ses prédécesseurs nommaient, confirmaient, emprisonnaient et déposaient autrefois. On décida que dans l'église ils auraient deux trônes égaux.

Les négociations sur l'étiquette, relativement à la réception du patriarche, ne furent pas moins longues. « Je traiterai l'évêque de Rome, disait l'évêque » grec, comme mon père s'il est plus vieux que moi, comme mon frère si nous » sommes du même âge, comme mon fils s'il est plus jeune. » On lui donna un siége inférieur à celui du pape et de l'empereur, mais plus élevé que ceux de tous les pères du concile.

Cette assemblée fut moins nombreuse qu'on ne l'avait espéré : le concile de Bâle avait refusé de se séparer; aucun des souverains de l'Europe ne se rendit à Ferrare; on n'y vit que leurs ambassadeurs. Plusieurs de ces princes soutenaient le concile de Bâle contre le pape; d'autres étaient retenus dans leurs États par de plus importantes querelles.

Jamais circonstances ne furent moins favorables pour exciter l'Europe à secourir l'Orient et à céder aux ordres du pape. Henri VI, roi d'Angleterre, chancelait sur un trône dont il fut bientôt renversé.

Charles VII, roi de France, à peine rentré dans Paris, ne s'occupait qu'à expulser les Anglais de la France, dont ils avaient conquis et perdu la couronne.

Le clergé français publiait à Bourges la pragmatique sanction, conforme aux principes du concile de Bâle, et totalement contraire aux maximes ultramontaines.

Enfin ce même concile de Bâle venait de déposer Eugène IV, et d'élire pape Amedée, ancien duc de Savoie. Cet antipape prit le nom de Félix V.

Jean, se trouvant ainsi trompé dans le but réel de son voyage, n'en poursuivit pas moins le prétexte, c'est-à-dire, la réunion des Églises. Les évêques grecs, qui ne se prêtaient à cette réconciliation que par obéissance, prolongèrent longtemps de vaines disputes sur les difficultés qui divisaient les deux Églises.

L'empereur Jean, pour montrer son érudition, se mêla plusieurs fois à ces querelles théologiques. Les conférences furent interrompues par la peste qui s'était déclarée dans Ferrare. On transféra le concile à Florence, et ses séances ne se terminèrent qu'en 1442.

La suprématie du pape fut reconnue; les Latins prouvèrent aux Grecs, par des manuscrits originaux, et entre autres par un ouvrage de Basile, qu'autrefois l'Église d'Orient avait professé le même principe que celle de Rome sur la procession du Saint-Esprit.

Les Grecs, après avoir quelque temps cherché à éluder la question, en disant que le Saint Esprit procédait *du Père par le Fils,* au lieu de dire, *du Père et du Fils,* se soumirent à la formule reçue en Occident. Ils firent peu d'objections sur les difficultés relatives au purgatoire; mais, sans qu'on puisse en comprendre le motif, ils se montrèrent beaucoup plus difficiles sur la question des azymes, question tout à fait étrangère aux dogmes. Enfin ils cédèrent, et la réunion fut solennellement proclamée. Le patriarche de Constantinople mourut alors dans la communion romaine.

Ce triomphe (1) peu durable, cette soumission peu sincère des Orientaux, consolèrent Eugène de toutes les traverses que sa propre Église lui suscitait. Pour prouver sa reconnaissance à Paléologue, il lui ouvrit son trésor, lui promit une flotte, et l'assura qu'il ne cesserait de renouveler ses efforts pour exciter les princes chrétiens à défendre la Hongrie et la Grèce.

Après une absence de deux ans, Paléologue, chargé d'indulgences, de bénédictions, mais dénué de secours s'embarqua et revint à Constantinople (2). En y arrivant, il trouva le peuple et le clergé soulevés contre lui. Les évêques qui l'avaient accompagné se virent injuriés et menacés par une multitude furieuse. « Puisse, s'écriait-on de toutes parts, puisse la main qui a signé, puisse la lan- » qui a proclamé cette réunion aussi humiliante qu'impie, être coupées! »

Un changement quelconque de religion n'est justifiable que par une intime conviction; les évêques du concile ne surent même pas conserver ce mérite: intimidés par le mécontentement public, ils s'avouaient bassement coupables, et, lorsqu'on leur demandait les motifs de ce qu'on appelait ridiculement leur apostasie, ils répondaient: « Que voulez-vous? la peur et le besoin ont dicté » nos paroles; nous avons vendu lâchement notre foi. »

Vainement l'empereur employa le peu qui lui restait d'autorité pour imposer silence aux mécontents. Marc, évêque d'Éphèse, les animait; il voulait expier, par l'exagération de son repentir, sa coopération aux actes du concile.

Plusieurs prélats, suivant son exemple, prolongèrent les troubles et le schisme, et se livrèrent avec plus d'ardeur que jamais à leur fanatisme pour la prétendue lumière du Thabor, qui achevait d'éteindre celle de leur raison.

Ces misérables querelles déchirèrent la capitale de l'Orient jusqu'à son dernier jour, et, lorsque le canon des Ottomans abattit peu d'années après ses remparts, le feu de cette étrange discorde agitait encore les esprits au milieu des terreurs de la ville en ruines.

Si, dans d'autres contrées, l'Église chrétienne éclaira les hommes, adoucit les mœurs et civilisa les Barbares, elle produisit dans l'Orient un effet contraire. Les prêtres ignorants et superstitieux, plongèrent l'antique patrie des

(1) An 1439. — (2) Même année.

arts et des armes dans l'anarchie des sectes, dans l'esclavage du pouvoir absolu, dans les ténèbres de la barbarie. Tandis qu'en Orient on abattait ainsi le fragile édifice élevé par le concile de Florence, Eugène IV érigeait un monument pour en éterniser la mémoire : un bas-relief, placé par ses ordres sur une porte d'airain, représentait la dernière séance où l'on avait proclamé la fin du schisme.

La politique ne traitait pas mieux l'empereur que la religion, et, pendant que le terrible Amurat affermissait chaque jour sa redoutable puissance, une guerre civile éclatait au sein de l'empire. Démétrius, frère de l'empereur, avait épousé secrètement la fille du prince de Lesbos. Jean ne voulut point reconnaître ce mariage; Démétrius, irrité, embrasse la cause des schismatiques, grossit le nombre des mécontents, les arme et marche à leur tête contre la capitale.

Amurat attentif à fomenter toutes les dissensions qui pouvaient accélérer la ruine des Grecs, donna des secours au prince rebelle. Démétrius, malgré son appui, ne put cependant forcer les murs de la capitale (1), mais il en ravagea les environs; enfin la défection d'une partie de ses troupes l'obligea de se soumettre et de se réconcilier avec son frère.

Une famille divisée, un empereur sans force et sans talent, un peuple amolli, asservi par une foule de seigneurs et déchiré par des troubles religieux, n'offraient plus au sultan des Turcs qu'une proie facile; elle n'aurait pu lui échapper, si tout à coup une ligue formidable et le courage de deux guerriers célèbres n'eussent entraîné longtemps ses armes loin du Bosphore.

Le krale de Servie, décidé à se venger de la mutilation de ses fils et du pillage de ses États, s'était rangé sous la protection du brave Ladislas Jagellon, roi de Pologne et de Hongrie. Ce monarque, qui chercha comme un preux la gloire, et qui trouva la mort en voulant servir de digue à l'Europe contre les musulmans, envoya aux Serviens vingt-cinq mille hommes commandés par le célèbre Jean Corvin, surnommé Huniade.

Ce guerrier, dont les hauts faits illustrèrent l'obscure naissance, s'était rendu fameux par mille exploits dès sa jeunesse, dans les guerres d'Italie, sous le nom du *chevalier blanc*. Attaché depuis à la fortune de Ladislas, il contribua efficacement à ses premières victoires (2), qui lui firent joindre le trône de Hongrie à celui de Pologne.

Huniade, tombant sur les Turcs avec impétuosité, les battit en plusieurs rencontres, les chassa de la Servie et rétablit le krale Georges dans ses États. Amurat, impatient de réparer cet échec, envoya successivement contre lui quatre armées : le terrible Huniade les défit toutes.

Moins habile capitaine cependant que brave soldat, il dut ses victoires plus à sa vaillance et à son impétuosité qu'à ses manœuvres. Son bouillant courage enflammait celui de ses troupes; rien ne résistait à ses coups; poursuivant les Turcs sans relâche, il en fit un si affreux carnage, que, longtemps après sa mort, les Ottomans, pour effrayer leurs enfants, se servaient encore de son

(1) An 1441. — (2) Même année.

nom défiguré dans leur langue, et tous fuyaient dans les villages lorsqu'on entendait crier ! « Voilà Janus Laïn, ou le scélérat. »

Bientôt Ladislas, réuni à ce vaillant général, entra en Bulgarie à la tête de cent mille hommes, et s'avança jusqu'à Sophie ; il y rencontra l'armée turque plus nombreuse que la sienne, un grand nombre de chevaliers allemands et français servaient sous les enseignes de Jagellon. Huniade chargea les musulmans avec sa furie ordinaire ; le courage des janissaires lui opposait cependant une opiniâtre résistance, mais un événement imprévu décida la victoire.

Le plus jeune des enfants de Castrio, roi d'Albanie, emmené en otage par Amurat, avait été nourri dans la religion de Mahomet. Elevé à la cour du sultan, il s'était concilié sa faveur par son esprit, par son adresse, et surtout par son intrépide courage. Dès sa jeunesse il se distingua dans plusieurs combats, et les Turcs admirèrent tellement son audace et la force extraordinaire de son bras, qu'ils l'appelèrent Scanderberg, c'est-à-dire *le seigneur Alexandre.*

Amurat, trompé par le dévouement apparent sous lequel ce jeune prince cachait ses projets de vengeance, lui confia des emplois militaires importants. A la bataille de Sophie, Scanderberg commandait un corps de cinq mille cavaliers, dont il s'était assuré la fidélité. Au moment où les deux armées, par un dernier choc, allaient décider du sort de cette journée, Scanderberg passe rapidement avec sa troupe du côté des chrétiens, et charge en flancs les musulmans. Cette défection, cette attaque soudaine, répandent parmi les Turcs la consternation et l'effroi. Ladislas et Huniade profitent de ce désordre, enfoncent les infidèles et les poursuivent jusqu'au mont Hémus, qui protégea leur retraite.

Ladislas rentra en triomphe dans la ville de Bude, traînant à sa suite douze pachas, quatre mille prisonniers et neuf drapeaux.

Un tableau peint par ses ordres conserva le souvenir de cette éclatante victoire et des exploits d'Huniade, qu'on y voyait briller au premier rang, sous le costume d'un des héros de l'antiquité.

Scanderberg, après la victoire, ayant rencontré un secrétaire d'Amurat, le força d'écrire, de signer et de sceller du grand sceau du sultan une patente qui ordonnait à la garnison de Croia, capitale d'Albanie, de remettre cette ville entre ses mains. Maître de cette patente, il fit poignarder ce secrétaire et ceux qui l'accompagnaient. Ainsi la trahison, le meurtre et l'apostasie furent les premiers degrés qui conduisirent au trône ce héros. Le reste de sa vie glorieuse couvrit cette tache sans l'effacer : la légitimité de la vengeance et trente ans de gloire peuvent décorer, mais non justifier de tels crimes.

Scanderberg, sans perdre de temps, conduisit sa troupe à Croia ; la garnison, trompée, lui en ouvrit les portes ; tous ses sujets accoururent à sa voix ; les États d'Épire le reconnurent pour leur chef. Le bruit de son nom attira sous ses drapeaux les plus braves aventuriers de l'Europe, et à la tête d'une armée d'élite qui ne dépassa jamais le nombre de huit mille soldats et de sept mille cavaliers, profitant avec habileté du courage de ses troupes et de l'aspérité du pays, il résista constamment aux forces immenses d'Amurat et de Mahomet II,

surprit leurs détachements, s'empara de leurs convois, défit leurs armées, évita les efforts de leurs masses par des manœuvres habiles, les étonna tour à tour par la célérité de ses attaques, par l'habileté de ses retraites, brava leur puissance, se maintint contre eux dans la possession de l'Épire, de la Macédoine, de l'Albanie, et acquit dans ces étroites contrées une si grande gloire, qu'une admiration exagérée le compara longtemps à Pyrrhus et à Alexandre.

Ses faibles États, défendus par ses armes, survécurent quelques années à l'empire grec; mais enfin, dans sa vieillesse, obligé de céder à la fortune de l'invincible Mahomet, il chercha un refuge en Italie, et termina ses jours à Lissus, près de Venise.

On dit que Mahomet, pendant l'intervalle d'une trêve qui avait suspendu entre eux les combats, le pria de lui envoyer son terrible cimeterre, croyant que cette arme, qui avait tranché la vie de deux mille musulmans, et qui, d'un seul coup, abattait la tête d'un taureau, produirait les mêmes prodiges dans d'autres mains.

L'essai qu'il en fit lui ayant prouvé que ce cimeterre n'avait rien qui le distinguât des glaives ordinaires, il crut que le roi l'avait trompé et s'en plaignit. Scanderberg lui répondit : « Je vous ai envoyé le sabre, mais non » le bras. »

La victoire de Ladislas et d'Huniade retentit dans toute l'Europe; elle réveilla le courage, l'émulation de ses guerriers, fit renaître l'espérance parmi les Grecs, et porta un coup terrible à la puissance d'Amurat. Le pape Eugène profita de ces dispositions favorables pour déterminer plusieurs princes chrétiens à former contre les musulmans une nouvelle croisade, dont le plan paraissait mieux combiné que celui des premières; Ibrahim, prince de Caramanie, promettait de seconder les armes des croisés; tous les émirs d'Anatolie se montraient disposés à secouer le joug du sultan, et, tandis que cette guerre intestine rappellerait en Asie l'armée de Turcs qui occupait la Thrace, la Grèce et la Bulgarie, alors Ladislas, Huniade et Scanderberg devaient, avec le secours des Grecs soulevés, chasser les Ottomans de toutes les contrées situées au delà du Bosphore. En même temps les vaisseaux et les troupes de Rhodes, de Chypre, de Gênes, de Venise et du duc de Bourgogne devaient parcourir l'Archipel, reprendre les îles conquises par les infidèles, et affranchir ensuite les villes de la côte d'Asie d'un long et odieux esclavage.

Amurat, consterné de sa défaite à Sophie, des mouvements qui annonçaient une rébellion dans l'Orient, et des préparatifs qui se faisaient en Europe contre lui, soumit habilement son orgueil à la fortune. Il proposa la paix à Ladislas.

Huniade et Scanderberg s'indignèrent en vain d'un traité qui arrêtait leurs armes; en vain le légat du pape, Julien Césarini, s'opposait, au nom de la religion, à cette paix avec les infidèles; une trêve de dix ans fut conclue dans la diète de Ségedin. Amurat, pour l'obtenir, fléchit pour la première fois devant un vainqueur; il rendit la Servie au kralé Georges, consentit à laisser régner paisiblement Scanderberg en Albanie, en Épire, en Macédoine, et ne garda de ses nouvelles conquêtes qu'une partie de la Bulgarie.

Pour rendre cet engagement plus inviolable, les chrétiens jurèrent sur l'Évangile, et les Turcs sur l'Alcoran, d'en observer strictement les stipulations.

A peine on venait de signer le traité, la diète même n'était point encore séparée, quand soudain Ladislas reçoit une dépêche du cardinal de Florence, neveu du pape : elle lui apprend qu'Amurat, rappelé par les troubles qui agitent ses États, vient de repasser en Asie; que la flotte des croisés traverse la mer Égée et va occuper le détroit de Gallipoli pour fermer au sultan tout retour en Europe; qu'ainsi le moment est venu, pour le roi et pour ses alliés, d'immortaliser leurs noms en délivrant la Grèce et la religion de leurs implacables ennemis.

Dans le même instant arrive une lettre de Jean Paléologue; l'empereur félicitait Ladislas de ses triomphes, lui mandait qu'il s'était rendu avec ses troupes à Lacédémone, que tous les Grecs couraient aux armes; enfin il l'invitait à lui communiquer le plan de ses opérations pour le mettre à portée de seconder ses efforts et de partager ses lauriers.

Ces nouvelles inattendues répandent le trouble et l'agitation dans l'assemblée mobile et ardente des Hongrois : d'une part le respect dû aux traités, de l'autre la haine contre les Ottomans, le désir de la gloire et l'espoir d'un triomphe facile, agitent les esprits; les uns veulent que la trêve soit maintenue par vénération pour le serment; les autres demandent à grands cris la guerre. Au milieu de ce tumulte, le cardinal Césarini prend la parole et s'écrie : « Tromperez vous ainsi lâchement nos espérances, et serez-vous sourds à la » voix de la fortune qui vous appelle? Tandis que vous écoutez les conseils » timides et les froids calculs d'une fausse politique, votre religion est outra» gée; la Grèce est dévastée, asservie : les Turcs, dans cette malheureuse » contrée, étouffent ou empoisonnent les générations naissantes, dans la » crainte de voir s'élever contre eux des générations vengeresses.

» Les enfants au berceau sont devenus des objets de leur rage; les uns, ar» rachés à la vie avant d'en jouir, sourient innocemment au fer qui va frap» per leur tête; les autres, plus malheureux, sont réservés aux chaînes et à » l'apostasie : les cités tombent en ruines; les champs sont livrés aux flammes; » on vend dans les marchés les chrétiens comme des bêtes de somme; la fille » est arrachée à sa mère, la femme à son époux; les vierges saintes sont aban» données aux violences des Barbares; les deux boulevards de la chrétienté, » Chypre et Rhodes, vont être envahis; et, quand nous volons à leur secours, » vous refusez de vous armer pour nous, et vous nous alléguez de frivoles » serments! Mais n'en avez-vous pas fait un premier à votre Dieu, aux chré» tiens, à vos frères? Cet engagement sacré annule un serment sacrilége fait » aux ennemis de Jésus-Christ; le pape est son lieutenant dans ce monde; » vous n'avez rien pu promettre légitimement aux infidèles sans sa permis» sion. C'est en son nom que je vous parle; en son nom, je sanctifie vos armes, » je vous relève de vos serments, je vous absous du parjure : suivez sans ba» lancer la route du salut et de la gloire où ma voix vous guide. Si quelque

» vain scrupule vous arrête encore, si la rupture d'un traité impie vous paraît
» un crime, j'en appelle sur moi seul le châtiment. »

Le fanatisme qui dictait ces paroles, le caractère sacré de l'orateur qui les prononce, changent, abusent, égarent, entraînent cette assemblée pieuse et guerrière, et la paix est rompue dans cette enceinte même où l'on venait de la signer.

Vainement quelques esprits sages veulent faire entendre la voix de la prudence et de la raison, leurs faibles accents sont étouffés par les cris des passions, par le bruit des armes, et la guerre est déclarée. On eut bientôt à se repentir de ce téméraire entraînement; cette première chaleur dura peu : les aventuriers allemands et français quittèrent l'armée pour ne point manquer à leur serment; un grand nombre de Polonais refusèrent de s'exposer aux fatigues d'une expédition si lointaine; plusieurs palatins de Hongrie se retirèrent dans leurs châteaux; les forces de Ladislas se trouvaient réduites à vingt mille hommes. Enfin, Scanderderg, dont le nom seul valait une armée, ne put rejoindre le roi; la jalousie du despote de Servie l'en empêcha : ce prince lui refusa le passage dans ses États.

Cependant Ladislas, entraîné à sa perte par son inexpérience et par les funestes conseils du légat qui lui promettait les secours du Ciel, passa le Danube, côtoya la mer Noire, traversa la Bulgarie que ses troupes indisciplinées saccagèrent, et campa enfin auprès de Varna (1).

Là il apprit que l'Asie était pacifiée, que la flotte des croisés avait abandonné la garde de l'Hellespont, que les Grecs s'étaient retirés sans combattre, et qu'enfin Amurat, déjà parti d'Andrinople, s'avançait à la tête de soixante mille hommes contre lui.

Bientôt les armées sont en présence; à peine le signal est donné, l'intrépide Huniade et le despote de Servie chargent avec fureur les ailes de l'armée ottomane, les rompent et les mettent en fuite : Amurat, en voyant leur déroute, se croit vaincu; il veut se retirer; un vieux janissaire arrête la bride de son cheval, lui rappelle ses devoirs et l'exhorte à vaincre ou à périr.

Le sultan, loin de punir cette audace d'un soldat, le loue, le récompense, reprend sa fierté, retrouve son courage, et fait placer au bout d'une lance le traité de paix violé par Ladislas. « Prophète des chrétiens, s'écrie-t-il, si tu es,
» comme ils le disent, *un Dieu de vérité*, venge toi-même ta religion, et punis
» les parjures. »

Ces paroles raniment le courroux et l'espoir des musulmans; à leur tête, il s'avance et rétablit le combat. Huniade, poursuivant avec trop d'ardeur la cavalerie turque, avait laissé les flancs de l'armée chrétienne dégarnis; les Hongrois, accablés par le nombre, s'ébranlent. Ladislas ne peut réparer ce désordre; furieux de voir la victoire, qu'il croyait certaine, lui échapper, il s'élance comme un lion sur les ennemis, renverse tout ce qui lui résiste, s'ouvre un passage sanglant dans la phalange épaisse des janissaires, joint enfin le sultan, et lève

(1) An 1444.

son sabre pour le frapper; mais Amurat, d'un coup de lance, perce le coursier du roi; le prince tombe; un soldat turc lui coupe la tête, l'attache à sa pique et la montre aux chrétiens.

A la vue de cet horrible trophée, les Hongrois consternés s'arrêtent, reculent et prennent la fuite; on en fit un affreux carnage. Le cardinal Julien, trop chargé d'or, dit-on, fut atteint dans sa course par les spahis qui le poursuivaient, et paya de sa vie ses désastreux conseils.

Huniade accourut trop tard pour défendre le roi; mais il parvint par des prodiges de courage à sauver les débris de l'armée. Sa gloire survécut à ce revers; chargé du gouvernement sous la minorité du jeune Ladislas d'Autriche, il administra sagement la Hongrie, et la défendit avec gloire contre les Ottomans.

Dix mille chrétiens périrent dans la journée de Varna, mais ils vendirent chèrement leur vie. La perte des musulmans fut immense, et telle qu'Amurat, lorsqu'on le félicitait sur son triomphe, s'écria : « Deux victoires pareilles détruiraient mon empire. »

La soumission des émirs d'Asie, la défaite des Hongrois, la retraite des croisés, livraient l'empereur Paléologue sans défense au ressentiment du vainqueur. Jean, privé de tout espoir et de tout appui, implora la clémence du sultan. Amurat le méprisait trop pour le craindre; il lui pardonna, lui défendit d'entretenir aucune liaison avec les princes chrétiens, et lui permit, à cette condition, de vivre en paix dans sa capitale.

Le sultan, moins généreux pour un ennemi plus vaillant, prolongea cruellement après la victoire son horrible vengeance sur les restes de Ladislas. On brûla la main de ce prince qui avait signé et rompu le traité; sa tête, conservée dans un vase rempli de miel, fut envoyée à Pruse, pour la montrer aux musulmans comme trophée, aux chrétiens comme épouvantail.

Au milieu de tant de désastres, de honte et d'abaissement, quelques dernières lueurs de courage brillèrent encore sur les débris de la Grèce. Labadaire, amiral grec, battit une escadre génoise. Constantin Dragosès, frère de l'empereur, était devenu, par l'abdication récente de Théodore, despote du Péloponèse; ce prince, digne encore de régner à Sparte, son apanage, conçut l'espoir de relever les ruines de l'empire; il osa seul braver quelque temps Amurat, au moment même où tout cédait à ses armes, indigné de l'esclavage de sa patrie, il profite du moment où le sultan était rentré dans l'Asie; il rassemble quelques braves, rappelle près de lui les montagnards, les arme, chasse les Turcs de Thèbes, s'empare du Pinde, soulève en Thessalie quelques vassaux d'Amurat, affranchit momentanément le Péloponèse du joug des musulmans, et, pour défendre l'isthme de Corinthe, reconstruit la fameuse muraille qu'on nommait autrefois l'Examille. Elle avait cinq coudées d'épaisseur; plusieurs forts et un fossé large la couvraient : ce fossé profond servait de canal entre la mer d'Ionie et la mer Égée.

Amurat, après avoir comprimé quelques rebelles en Asie, vint avec toutes ses forces attaquer Constantin, qui lui opposa une opiniâtre résistance; mais,

la nombreuse artillerie du sultan ayant enfin fait une brèche praticable, les Turcs prirent d'assaut le retranchement; les derniers défenseurs de Sparte, préférant la mort à la fuite, furent passés au fil de l'épée. Turacan, lieutenant d'Amurat, dévasta le Péloponèse, en enleva un butin immense et réduisit une foule d'habitants en esclavage.

Constantin vaincu obtint dans sa défaite l'estime du vainqueur; Amurat lui accorda la paix et lui rendit ses États (1).

L'empereur Jean, renfermé dans Constantinople, ne put même dans ces étroites limites exercer paisiblement sa faible autorité; ses dernier jours furent vainement consumés en impuissants efforts pour apaiser les querelles opiniâtres des orthodoxes et des schismatiques; l'acharnement scandaleux de leurs disputes, la nouvelle défaite de Huniade, vaincu à Cassovie par Amurat, la ruine de ses espérances, le chagrin qui suit les revers, la honte qui punit la faiblesse, hâtèrent la fin de sa vie; il mourut âgé de cinquante huit ans; son règne en avait duré vingt-trois.

(1) An 1447.

CHAPITRE IX.

CONSTANTIN PALÉOLOGUE DRAGOSÈS.

An 1449.)

État de l'empire. — Constantin Dragosès est proclamé empereur. — Sa déférence pour Amurat. — Son couronnement. — Mort d'Amurat, remplacé par Mahomet II. — Portrait de Mahomet. — Acte de cruauté à son avénement. — Sa réponse insolente à l'empereur. — Tumulte parmi les Grecs à l'arrivée d'un légat du pape. — Construction d'une citadelle par Mahomet. — Réponse du sultan aux ambassadeurs de Constantin. — Déclaration de Constantin à Mahomet. — Investissement de Constantinople. — Préparatifs défensifs de Constantin. — Révolte dans la ville, occasionnée par un moine. —Préparatifs offensifs de Mahomet. — Invention d'un canon extraordinaire. — Mort de son inventeur, ingénieur danois. — Premières attaques des assiégés. — Combats souterrains. — Succès des assiégés. — Échec de la flotte ottomane. — Consternation de Mahomet. — Ses propositions à Constantin. — Réponse de l'empereur. — Serment terrible de Mahomet. — Ses promesses à ses soldats. — Complot de quarante jeunes Grecs déjoué. — Entreprise extraordinaire de Mahomet. — Consternation dans la ville. — Discours de Constantin. — Assaut général. — Bravoure de Constantin. — Lâche fuite de Justiniani. — Mort courageuse de Constantin. — Prise de Constantinople. — Fin du second empire grec.

Montesquieu peint ainsi en peu de mots l'abaissement où se trouvait réduit le trône des Césars à la dernière époque de sa décadence : « Cet empire, dit-il, » borné aux faubourgs de Constantinople, finit comme le Rhin, qui n'est plus » qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan. »

Indépendamment de la capitale, les successeurs de Constantin possédaient cependant encore quelques souverainetés. Constantin était despote de Lacédémone, de Corinthe et d'une partie de la Morée.

Le prince Thomas Paléologue possédait le reste du Péloponèse et Patras.

Un autre Paléologue gouvernait Lesbos. Les Comnène régnaient à Trébisonde et dans quelques villes sur le Pont-Euxin.

Démétrius avait Sélivrée pour apanage. Les Mélissène, les Cantacuzène, les Notaras et d'autres seigneurs grecs ou vénitiens, conservaient des fiefs dans l'Archipel, dans l'Achaïe, et gardaient encore le duché d'Athènes.

Scanderberg, plus indépendant qu'eux, était roi de Castorie, d'Albanie, d'Épire et de Macédoine; mais ces principautés, séparées de la capitale, se trouvaient entourées et coupées de toutes parts. Les Turcs, maîtres de la Bulgarie,

de la Thrace, de la Thessalie, d'une partie de l'Archipel, des côtes de l'Asie et de celles d'Europe, les environnaient, les traversaient, et tenaient sur elles un glaive toujours levé. Les Latins, en démembrant l'empire et en y portant les principes dissolvants du régime féodal, avaient ouvert la brèche par laquelle les Ottomans entrèrent pour le renverser.

Aucun lien n'unissait plus ses membres épars; le trône, placé sur le bord du précipice prêt à l'engloutir, devait plutôt effrayer qu'exciter l'ambition; cependant, lorsque Jean Paléologue mourut, on vit encore les princes de la famille impériale se disputer les débris du sceptre.

Démétrius se trouvait aux portes de la capitale à la tête du parti des schismatiques; il prétendit qu'étant né depuis l'avénement de son père au trône, il devait, comme Porphyrogénète, l'emporter sur ses aînés. Le prince Thomas arrivait en ce moment de Morée, il soutint les droits de Constantin Dragosès, premier fils de Jean, et despote de Lacédémone : le clergé, le sénat, le peuple, l'armée, se déclarèrent pour Constantin; leurs suffrages le proclamèrent empereur. Ainsi jusqu'au dernier jour, dans cet empire absolu, que ses maîtres s'efforcèrent vainement de rendre héréditaire, l'élection prévalut, et ce faible rayon de l'antique liberté de Rome et de Byzance jeta une dernière lueur sur leurs derniers débris.

L'historien Phranzès, protovestiaire et ami de Constantin, fut chargé de porter à ce prince la nouvelle de son élection ; l'empereur, digne par son courage de commander à d'autres hommes et de vivre dans un autre temps, se vit contraint de céder aux lois d'une impérieuse nécessité et de commencer son règne par un acte de servitude.

A peine revenu de Sparte dans la capitale, il envoya Phranzès au sultan Amurat pour le prier de confirmer son élection : c'était d'avance légaliser sa ruine. Amurat, qui montra au monde le phénomène d'un musulman tolérant, d'un conquérant modéré, d'un despote philosophe, était las des grandeurs et des combats. Deux fois il avait abdiqué, deux fois il avait cédé le trône à son fils Mahomet, et deux fois au cri de guerre de Ladislas, de Scanderberg et d'Huniade, les janissaires l'avaient forcé de reprendre le sceptre et le glaive; il félicita Constantin sur son avénement, approuva son élévation, et lui promit de ne point troubler la paix de son règne.

L'empereur se fit couronner à Sainte-Sophie; la cour et le peuple, délivrés momentanément de tous périls, s'abandonnèrent sans crainte à leur passion pour le faste, pour les cérémonies, pour les spectacles et pour les courses du cirque. Jamais ces solennités n'eurent plus d'éclat; les accents de joie de ce peuple infortuné étaient le chant du cygne qui va mourir, et Constantinople, au milieu de ses dernières pompes, ressemblait à la victime qu'on pare avant de l'immoler.

Un ambassadeur du pape Nicolas V arriva bientôt pour presser l'empereur de confirmer et de faire exécuter le décret d'union des deux Églises. Constantin connaissait l'exaspération du peuple contre ce décret, la haine qui l'animait contre les Latins, premiers auteurs de sa ruine, et l'orgueil du clergé grec,

décidé à soutenir son indépendance. D'un autre côté, il craignait d'irriter le pape et de se priver à jamais de l'appui des princes d'Occident. Placé entre ces deux écueils, il évita, en donnant des réponses évasives, de compromettre son autorité par des actes imprudents, ou le salut de l'empire par une rupture impolitique.

Un événement funeste rompit toutes les mesures de sa sagesse : Amurat mourut; Mahomet II lui succéda. Une vicissitude de succès et de revers avait autant que l'âge refroidi l'ardeur d'Amurat pour la guerre; dégoûté des fortunes humaines, il voulait terminer dans la retraite et dans le repos une vie glorieuse : Mahomet II, au contraire, âgé de vingt-deux ans, entraîné par un caractère impétueux, par une passion insatiable de domination et de célébrité, était doué de toutes les qualités et de tous les défauts qui forment les grandes renommées, qui opèrent les grandes révolutions, et qui composent ces météores d'autant plus brillants dans les annales des peuples qu'ils sont plus funestes à l'humanité.

Son esprit était pénétrant, son corps infatigable : aussi dissimulé qu'audacieux, on le vit quelquefois clément par politique, mais habituellement féroce par caractère.

Ambitieux de tous les genres de gloire, il s'était livré à l'étude, et parlait avec une égale facilité l'arabe, le grec, le latin, l'hébreu et le persan. Alexandre, Auguste, Trajan, Constantin, Théodose, furent les héros qu'il prit pour modèles; mais il s'efforça plus d'imiter leurs exploits que leurs vertus.

Indifférent pour toutes les croyances, il ne se montrait musulman qu'en public; dans l'intimité, on l'entendait mépriser également les superstitions grecques et les rêveries de son prophète.

Favorisé par le sort, il conquit deux empires, douze royaumes, deux cents villes. L'Euphrate et la mer Adriatique devinrent les bornes de ses États; cependant, plus soldat que général, il ne dut peut-être le renom de grand capitaine qu'aux caprices de la fortune, au bonheur des circonstances, à la faiblesse de ses adversaires.

Des ennemis habiles manquèrent à sa gloire, ou, lorsqu'il en rencontra, cette gloire s'éclipsa devant eux, et l'on vit le cimeterre qui avait renversé les faibles Césars s'abaisser sans force à la vue d'Huniade, de Scanderberg, céder aux coups du roi de Perse et se briser contre l'écueil de Rhodes.

Dès que Mahomet apprit la mort d'Amurat, il quitta Magnésie, courut à Andrinople, fit célébrer les obsèques de son père, envoya ses restes à Pruse, dans le tombeau des princes ottomans, et, signalant son avénement au trône par un acte de cruauté qui dévoilait son caractère, il fit étouffer son jeune frère à peine sorti du berceau.

Le nouveau maître de l'Orient vit accourir au pied de son trône les ambassadeurs tremblants des empereurs de Constantinople et de Trébisonde, et les envoyés des despotes Thomas et Démétrius, frères de Constantin.

Décidé à les renverser, il leur promit sa protection, et déguisa ses desseins hostiles sous des paroles pacifiques.

Passant rapidement en Asie, il porta ses armes dans les États du prince de Caramanie, les livra au pillage, et le força de renoncer à toute alliance avec les chrétiens.

Amurat avait exilé à Constantinople Orcan Célébу, prince de la maison ottomane. Constantin, voyant qu'on négligeait de payer la pension due à ce prince, s'en plaignit au sultan ; son ambassadeur déclara même qu'en cas de refus Orcan serait rendu à la liberté.

« Imbéciles Romains, dit Mahomet à l'ambassadeur, nous pénétrons tous vos » projets ; mais vous, vous avez les yeux fermés sur vos périls. Le pacifique » Amurat ne vit plus, un prince jeune et belliqueux lui succède ; remerciez » Dieu qui m'inspire encore quelque pitié pour vous, et qui me porte à différer » votre châtiment. Je brave vos murmures, je ris de vos menaces ; vous pouvez » à votre gré rendre Orcan libre, le proclamer sultan de Romanie, appeler les » Hongrois à votre secours, armer enfin tout l'Occident contre nous ; vous ne » ferez que rendre votre ruine plus prompte et plus inévitable. »

Constantin frémit de cet affront, que le dénûment de tous moyens de vengeance le forçait de dévorer. Les paroles menaçantes du sultan lui annonçaient l'explosion prochaine de l'orage ; sans force dans sa détresse, au milieu d'un peuple plus consterné qu'indigné, il se hâta de demander au pape des conseils et des secours.

Ce pontife ne lui donna que des espérances, et lui envoya un légat, le cardinal Isidore, chargé de ranimer la confiance des Grecs, d'échauffer le zèle des chrétiens, d'enflammer le courage des soldats et de consolider l'union des Églises.

Mais sa présence aigrit les maux qu'il voulait guérir, et redoubla le feu de la discorde qu'il croyait éteindre.

Dès qu'on le voit paraître dans l'église, dès qu'on l'entend officier en latin, la fureur des dissidents éclate ; une foule d'hommes et de femmes, transportés de rage, se répandent sur les places, parcourent les rues et les tavernes. Ivres à la fois de colère, de débauche et de fanatisme, les uns prennent des armes, les autres des pierres, des bâtons ; tous font retentir les airs d'un mélange bizarre de prières à la Vierge pour implorer son secours, et d'imprécations contre Mahomet et contre le pape.

Dans leur délire, ils menacent, insultent, poursuivent, frappent les prêtres orthodoxes, bravent l'autorité des magistrats, et résistent à la garde du prince, qui ne parvint qu'après de longs efforts à dissiper leurs attroupements.

La plus grande partie du clergé grec fomentait ces troubles. Démétrius appuyait les mécontents, et Constantinople, comme Jérusalem au moment de sa ruine, se voyait à la fois menacée par ses implacables ennemis et déchirée par ses propres enfants.

Cependant, à la veille de sa destruction, la cour pressait encore Constantin de donner un héritier à ce trône, qui devait être si promptement renversé. Ce prince voulait épouser une fille du doge de Venise : cette union était

politique; la vanité des grands, la regardant comme une mésalliance, s'y opposa; on jeta les yeux sur Marie, princesse de Servie et veuve du sultan Amurat : elle dédaigna cet hymen. Enfin le choix de Constantin tomba sur une princesse de Géorgie. Le protovestiaire Phranzès s'embarqua pour la demander; il partit suivi d'un grand cortége de nobles, de gardes, de moines, de musiciens; l'orgueil s'efforçait encore de conserver le faste au milieu des misères publiques. Le traité fut conclu; mais, avant que la princesse arrivât dans la capitale où l'on préparait ses noces, elle apprit sa chute.

Mahomet, informé des dissensions religieuses qui divisaient et affaiblissaient les Grecs, se hâte d'en profiter. Par ses ordres cinq mille ouvriers, protégés par une armée, travaillèrent avec une incroyable rapidité à la construction d'une citadelle sur la rive du Bosphore, du côté de l'Europe, à deux lieues de Constantinople; par là il comptait fermer le canal aux secours de l'Occident.

Cette infraction à la paix ne laissait plus de doute sur les desseins funestes du sultan. Constantin s'efforça vainement de le rappeler à des sentiments de modération et de justice; ses ambassadeurs furent traités avec indignité.

« Vos murs, leur dit Mahomet d'un ton menaçant, sont aujourd'hui la » borne de votre empire. Je connais votre faiblesse et votre malveillance; je » vous ai vus autrefois, après la bataille de Sophie, insulter à nos malheurs; » votre haine voulut fermer le Bosphore à mon père, mais votre lâcheté lui » en ouvrit le passage. Amurat, dès qu'il eut vaincu les Hongrois à Varna, fit » vœu, pour déjouer vos desseins, d'élever un fort sur les bords du détroit, » afin d'assurer nos communications entre nos Etats d'Europe et d'Asie : c'est » ce vœu que j'accomplis aujourd'hui. De quel droit prétendez-vous m'em» pêcher de fortifier mon territoire? Apprenez à votre prince que mes vues » sont plus grandes et mes forces plus redoutables que celles des sultans mes » prédécesseurs, qui se sont laissé désarmer par votre bassesse ou tromper » par votre perfidie : je veux bien vous accorder la vie; mais si l'on ose » m'adresser encore de semblables messages, ceux qui les porteront seront » écorchés vifs pour que leur châtiment réprime votre insolence. »

L'empereur alors, n'écoutant que son désespoir et ne consultant que son courage, voulut sortir à la tête de sa garde, charger les travailleurs et renverser leurs ouvrages. Mais, dans cette ville où naguère on avait vu, lorsqu'Amurat vint l'assiéger, les hommes, les femmes, les vieillards, les enfants, s'armer tous à l'envi, défendre leur patrie, leur culte, et repousser avec gloire les musulmans, une lâche terreur remplaçait tout autre sentiment.

Dans cette immense capitale, l'empereur se montrait seul citoyen, seul chrétien, seul soldat : le peuple, au lieu de le suivre en foule, se prosternait à ses pieds pour le faire fléchir devant un maître; le clergé, qui devait bénir ses armes, ne s'occupait qu'à les arrêter.

Ne pouvant combattre seul, il céda et demanda seulement au sultan de donner des sauvegardes aux moissonneurs grecs pour les défendre du pillage; le sultan le lui promit, et, en même temps, par ses ordres on enleva les moissons, on massacra les paysans.

Constantin alors, perdant patience, fit jeter en prison tous les Turcs qui se trouvaient à Constantinople. Quelques jours après, fléchi par leurs prières, il leur rendit la liberté. Mahomet n'en continua pas moins ses outrages, et l'empereur, renonçant à l'espoir de rétablir une paix rompue, écrivit en ces termes à son farouche ennemi : « Nos traités, vos serments, ma résignation » même, ne peuvent m'assurer la paix : je ne place plus ma confiance qu'en » Dieu ; il changera votre cœur ou vous livrera Constantinople. Je me soumet- » trai à lui sans murmures ; mais, tant qu'il n'aura pas prononcé son arrêt, je » remplirai mes devoirs, je défendrai mon peuple, et je saurai vaincre ou » mourir avec lui. »

Le canon de Mahomet fut sa réponse.

Un bâtiment vénitien entrait alors dans le canal ; il refuse de payer le droit récemment et arbitrairement imposé par les Turcs ; les batteries du fort le coulent bas ; on empale son capitaine ; tout son équipage est égorgé.

Cette forteresse menaçante, qui dominait déjà Constantinople avant qu'elle fût vaincue, était un monument de la forte volonté et de la puissance active de Mahomet. L'exécution de ses ordres avait été aussi rapide que sa pensée : en peu de semaines, cinq mille ouvriers, obligés de faire chacun par jour deux coudées d'ouvrage, avaient élevé en pierres ce fort triangulaire. L'épaisseur de ses murs était de trente-deux pieds ; quatre cents hommes le défendaient, et les canons qui bordaient ses remparts annonçaient au Bosphore et à la capitale de l'Orient qu'un nouveau maître leur était imposé.

Cette forteresse, nommée alors Læmocopia, s'appela depuis le Vieux-Château.

L'heure fatale était sonnée ; bientôt Constantinople se vit investie par l'armée de Mahomet, forte, dit-on, de trois cent mille hommes, et, selon d'autres récits, de cent cinquante mille. En même temps le sultan envoya des troupes en Morée et en Thessalie pour contenir les despotes Démétrius et Thomas. Caratzi-pacha, avec un autre corps, s'assura de Mésembrie, d'Anchiale, de Bizon ; ainsi Constantinople, isolée, privée de tout approvisionnement, entourée d'ennemis féroces, se trouva séparée du reste du monde.

La grandeur majestueuse de cette ville, sa forte position, ses glorieux souvenirs, ses murs épais, ses menaçantes tours, ses fossés profonds, les deux mers qui lui servaient de défense et dont elle était le lien, les forts qui couvraient le côté du continent, la rendaient encore formidable : trente fois on l'avait vue vainement assiégée ; trente fois, du haut de ses remparts, elle avait mis en fuite d'innombrables armées de musulmans, de Barbares, et incendié leur flotte ; la discorde seule l'avait livrée aux Latins ; mais tout, excepté son aspect, était changé : ce colosse n'avait plus d'âme ; ces hautes murailles ne trouvaient plus de bras pour les défendre, ou ces bras, au lieu de s'étendre pour frapper l'ennemi, ne se levaient plus que vers le Ciel pour implorer sa pitié.

L'apparition d'une comète avait frappé de terreur les esprits abattus ; une prophétie supposée de Léon le Philosophe leur annonçait qu'ils devaient tom-

ber sous un joug étranger. D'autres prédictions leur promettaient un miracle : quelques visionnaires montraient un decret tombé, disaient-ils, du ciel; selon cet ordre céleste, on devait laisser entrer les Turcs jusqu'à la colonne de Justinien; alors un ange, armé d'une épée flamboyante, viendrait les exterminer.

Ainsi une funeste et puérile superstition s'efforçait de désarmer la vaillance et de justifier la lâcheté : la caducité des peuples ressemble à leur enfance, leur faiblesse s'appuie sur des fables et des prestiges.

Cependant Constantin, méprisant les prédictions de ces moines fanatiques, les murmures d'une soldatesque timide et les cris d'une populace séditieuse, remplissait activement le jour et la nuit tous les devoirs d'un citoyen, d'un guerrier, d'un général et d'un empereur.

Par ses ordres les murs des deux enceintes furent réparés; les remparts furent garnis de canons, de feux grégeois, de catapultes, de balistes; on tendit depuis la tour de la ville jusqu'à celle de Galata, une grosse chaîne de fer, derrière laquelle on avait placé un grand nombre de galères grecques, génoises, et six navires vénitiens pour défendre l'entrée du port.

Tout le matériel de la guerre se préparait avec un aspect imposant; mais il fallait des hommes pour l'employer, et la Grèce n'en avait plus.

Un dénombrement ordonné par l'empereur montra la capitale peuplée de deux cent mille habitants, et, lorsqu'il fallut compter les courages, on ne trouva que quatre mille neuf cent soixante-dix combattants dignes de porter encore, comme ils le prétendaient, le nom de Romains; deux mille étrangers joignirent leurs armes à ce petit nombre de braves. Ainsi l'héritier des Césars, pour défendre l'empire, ne put rassembler, au lieu d'armée, qu'une troupe à peine égale à celle qui suivait Scanderberg dans les montagnes d'Albanie.

Les généraux qui secondèrent Constantin dans ce grand désastre furent le grand-duc Lucas Notaras, Démétrius Cantacuzène, Nicéphore et Théophile, tous deux Paléologue, enfin Théodore Caristinius, vieillard doué d'un grand courage et d'une force singulière.

Parmi les étrangers qui, dans ces jours de deuil et de ruine, bravèrent la mort et trouvèrent la gloire, furent les Vénitiens Contarini, Loredano, Gabrili, Trevizano, Battista Gritti, le baile ou consul des Vénitiens, Girolammo Mignotto; le consul des Catalans, Pedro Juliano; enfin Orcan Céléby, prince mahométan, dont une haine personnelle animait la vaillance.

Georges Doria, sous les ordres du grand-duc, commandait la marine, un Génois, appelé Jean Justiniani, fut nommé par l'empereur général de toutes les troupes.

Tous se partagèrent les différents postes; le cardinal Isidore, avec des soldats italiens, fit briller sa mitre parmi les casques des braves : depuis longtemps les prêtres catholiques avaient contracté, soit par le souvenir des héros de Rome, leur capitale, soit par l'esprit chevaleresque de l'Europe, soit par la folie militaire et religieuse des croisades, l'habitude peu évangélique de répandre sans scrupule le sang des infidèles, et de soutenir la cause du Ciel avec les armes terrestres.

Au moment où ce petit nombre de braves se dévouait au salut de l'empire la fureur populaire éclate de nouveau; on court en foule consulter Gennadius, moine fanatique, que le peuple regardait comme un oracle : plongé dans ses extases, il ne permet pas l'entrée de sa cellule; mais, semblable à l'antique sibylle, il écrit sa réponse sur des feuilles qui passent rapidement de mains en mains. « Misérables, disait-il, vous fuyez la vérité pour suivre l'erreur! Incré-
» dules Romains! vous fermez vos portes qu'un décret céleste vous ordonne
» d'ouvrir! Au lieu d'attendre les armes divines de l'ange qui doit vous pro-
» téger, vous placez votre confiance dans le faible courage des hommes! Vous
» faites plus : vous acceptez le secours des perfides Latins; vous vous unissez
» à une Église idolâtre!

» Je vous le déclare, vous perdez votre patrie en perdant votre foi. Sei-
» gneur, ayez pitié de moi! je proteste devant vous que je n'ai point de part
» à ce crime. Misérables Romains! arrêtez-vous! repentez-vous! revenez à la
» foi de vos pères! votre ligue avec l'impiété est l'arrêt qui vous condamne
» au joug d'une servitude étrangère! »

Échauffé par ces paroles, le peuple se soulève; les uns accablent le monarque d'injures, les autres maudissent le pape et ses prêtres; tous refusent leurs bras et leur argent à leurs défenseurs.

Un grand nombre d'hommes riches et de nobles, couvrant leur avarice et leur lâcheté du voile de la religion, désertent la ville et emportent avec eux leurs trésors, qui auraient pu sauver la patrie.

Cette frénésie pénètre dans les paisibles monastères; les vierges saintes, abjurant leur modestie et n'écoutant que les inspirations de Gennadius, se révoltent et rompent toute communication avec les prêtres soumis aux Latins.

Partout on n'entend que des cris contre le pape, contre la guerre, et contre le culte des azymites : ce délire funeste agita les esprits jusqu'à la fin du siége, et la voix des mahométans vainqueurs fit seule succéder au tumulte de la sédition le silence de la terreur.

Tout, au contraire, dans le camp ottoman, obéissait à la même loi, au même chef, et à cet enthousiasme qui présage et donne la victoire.

Mahomet, avec ses intrépides janissaires, avait placé sa tente vis-à-vis de la porte Saint-Romain : sa ligne s'étendait jusqu'à la porte Dorée. Zagan, parent du sultan, à la tête d'un autre corps d'armée, investissait l'autre côté de la ville, et surveillait la foi douteuse des Génois de Galata, qui avaient promis lâchement de rester neutres.

Quatorze batteries turques foudroyaient les murs avec plus de bruit que d'effet; cet art terrible était encore dans son enfance : un ingénieur danois, Urbain, mal payé par les Grecs, était passé dans le camp des Turcs et avait fondu pour eux un canon énorme, qui lançait des boulets du poids de six cents livres; soixante bœufs attelés le faisaient mouvoir : cette machine infernale, plus formidable aux regards, mais moins funeste que celle qui entra dans Troie, creva dès qu'on voulut s'en servir, et son inventeur fut sa seule victime.

Sept mille guerriers, dignes de voir associer leurs noms à ceux des héros des Thermopyles, défendaient avec intrépidité, contre trois cent mille hommes, une ville dont l'étendue était de cinq lieues de tour. Les premiers jours, loin de se renfermer timidement à l'abri de leurs murailles, ils sortirent avec audace, attaquèrent les assiégeants, renversèrent leurs travaux et rejetèrent l'effroi dans les rangs ennemis; mais Constantin comprit bientôt que de telles victoires, payées trop chèrement, augmentaient ses périls au lieu de les éloigner, et que la mort de vingt musulmans ne pouvait compenser la perte d'un brave dans sa faible garnison.

Les Turcs, n'étant plus troublés dans leurs travaux, fortifièrent leurs lignes, renversèrent plusieurs tours, ébranlèrent les murs de la première enceinte et tentèrent de l'escalader, tandis que leurs mineurs s'efforçaient de leur ouvrir sous terre un secret passage.

Au même moment, cent galères et deux cents autres bâtiments réunissaient leurs efforts pour rompre la chaîne et forcer l'entrée du port.

De leur côté, les assiégés faisaient pleuvoir sur les assaillants une nuée de traits, de balles et de boulets; ils roulaient sur eux des rocs et d'énormes meules. Le feu grégeois consumait les tours de bois que Mahomet avait fait avancer contre les remparts; les piques et les lances des chrétiens renversaient en foule dans les fossés les Turcs intrépides, qui, bravant tout obstacle, parvenaient jusqu'aux créneaux.

Pendant que ce combat opiniâtre se prolongeait avec une égale furie, une colonne turque s'avance par une route souterraine à la suite des mineurs, brûlant d'impatience de pénétrer au centre de la ville; mais un ingénieur, nommé Legrand, écoute leurs pas, entend leurs coups, creuse une contre-mine, marche à leur rencontre, les combat, les couvre de feu, de fumée, et les force à prendre la fuite.

La flotte ottomane trouve dans la chaîne qu'on lui oppose un obstacle inexpugnable; sous son abri les galères grecques foudroient et dispersent les bâtiments ennemis; des milliers de musulmans encombrent les fossés qu'ils ne peuvent franchir; leurs cadavres amoncelés glacent le courage de leurs compagnons : soudain un météore lumineux brille dans les airs; les musulmans consternés le regardent comme un signe sinistre, les Grecs comme un augure de salut et de victoire; enfin la fortune se déclare pour les chrétiens, les Ottomans fatigués rentrent dans leurs lignes, et Constantinople expirante voit encore un jour de triomphe.

Le lendemain les assiégeants voulaient recommencer l'attaque; mais, au lever de l'aurore, Mahomet voit avec surprise que l'infatigable Constantin, au lieu de donner la nuit au repos, l'a employée tout entiere au travail. Par ses ordres, une activité presque sans exemple a fermé toutes les brèches, a réparé les murs, a relevé les tours.

Dans ce moment un vaisseau vénitien et trois galères grecques, partis de Chio, remplis de vivres, et chargés de vétérans endurcis dans les combats, paraissent, entrent dans le canal, bravent les batteries du fort, et attaquent

audacieusement la flotte ottomane: rien ne résiste au feu bien dirigé de leurs artilleurs; ils enfoncent, brûlent, écrasent les galères ottomanes, leur tuent douze mille hommes, et entrent triomphants dans le port.

Mahomet, présent au combat, voit avec indignation ces prodiges d'une poignée d'hommes et le carnage des siens; sa fureur éclate; il s'élance sur son grand-amiral, le jette à terre, le frappe d'une verge d'or qu'il tenait à la main, et le fait fustiger par ses esclaves.

A ce courroux succède une morne consternation; il rentre dans sa tente, il rassemble son conseil : le courage de Constantin étonne son génie; il hésite et doute s'il doit poursuivre encore sa proie ou l'abandonner.

Chalil-pacha, son grand vizir, refroidi par l'âge et par une longue expérience, lui conseille la paix. Il lui représente la force de la ville, la vaillance des Grecs doublée par le désespoir, le sang qui paiera cette conquête, la honte qui suivrait un échec, enfin le danger d'armer contre lui toutes les puissances de l'Occident, qui emploieraient probablement plus d'efforts pour délivrer un empire et pour venger la seconde Rome que pour conquérir un sépulcre.

Zoganès, second vizir, jeune, ardent, belliqueux, s'indigne de ce lâche conseil, montre l'Europe divisée, indifférente au sort de l'Orient, l'empire démembré, les Grecs amollis, déchirés par des dissensions religieuses, Constantin, réduit à six mille soldats, pouvant à peine contenir un peuple séditieux, mobile, prompt à parler, lent pour agir ; enfin il peint avec feu la gloire de l'entreprise, la facilité du succès et la honte de la retraite.

Mahomet adopte un avis conforme à sa passion : cependant, avant de combattre, il négocie. Ses envoyés proposent à Constantin la possession tranquille de la Grèce et de la Morée, s'il veut livrer Constantinople aux musulmans.

« Je sauverai ma capitale, répondit l'empereur, ou je m'ensevelirai sous ses » décombres. Un tribut est le seul sacrifice auquel je puisse consentir. »

Lorsqu'on rapporta cette réponse au sultan, il s'écria : « J'en jure par le prophète, Constantinople sera mon trône ou mon tombeau. »

Après ces mots, il rappelle les janissaires au combat; il annonce un assaut général, et le fixe au 29 mai (1).

Pour rendre le Ciel propice à ses armes, la veille de ce jour décisif est consacrée par ses ordres aux jeûnes et aux ablutions; le soir et pendant la nuit, ses tentes, ses lignes sont illuminées; les derviches parcourent le camp qui se change en mosquée; les imans enflamment par leurs prières le fanatisme des soldats; ils montrent le ciel ouvert aux vainqueurs de la croix.

« Je vous abandonne, dit Mahomet, les hommes, les femmes, les richesses de » la ville profane; je ne réserve pour moi que son trône et ses édifices; ceux » qui franchiront les premiers les murs seront comblés d'honneurs et de dignités. »

Ces promesses, l'ardeur de la gloire, la soif des plaisirs et du pillage, excitent

(1) An 1268.

les transports d'un zèle fanatique et guerrier. L'air retentit de ce cri prolongé : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Pendant ce temps Constantin formait le projet d'assurer sa délivrance en détruisant la flotte ottomane. Le succès de son plan hardi et bien concerté paraissait certain. Quarante jeunes Grecs, généreusement dévoués à la mort pour le salut de leur patrie, étaient montés sur un bâtiment rempli de matières combustibles; et tandis que l'escadre vénitienne, sortant du port, attaquerait les vaisseaux ottomans, ces nouveaux Décius, feignant de déserter, devaient se jeter au milieu de la flotte musulmane et l'incendier.

Le complot fut éventé; dès que le brûlot parut, on le coula bas; les jeunes Grecs, saisis, enchaînés, furent décapités. L'escadre vénitienne se vit assaillie, entourée et presque entièrement détruite.

Par représailles, Constantin fit pendre aux créneaux deux cent soixante Turcs prisonniers. Les Vénitiens accusèrent les Génois de les avoir trahis; l'amiral Notaras éclatait en plaintes contre Justiniani, et l'empereur vit jusqu'au dernier moment l'intrigue régner dans sa cour, la sédition dans son peuple, et la jalousie entre ses généraux.

Mahomet, bientôt après, exécuta une entreprise dont l'audace étonne l'imagination; on n'oserait la raconter si ce fait n'était attesté par tous les historiens du temps.

Indigné de l'obstacle qui lui défendait l'entrée du port, il fait tirer ses vaisseaux sur le rivage. Un chemin inégal, montueux, hérissé de buissons, fut, dans l'espace de deux lieues, aplani, couvert de madriers et de planches enduites de suif. La flotte, traînée sur cette route glissante, tourne Galata, et tous ces bâtiments sont lancés dans le port intérieur. Cet effort prodigieux fut l'ouvrage d'une armée et d'une nuit.

Au point du jour, les Grecs, du haut des remparts, voient avec consternation leur port, leur dernier refuge, rempli par les vaisseaux de Mahomet.

Une morne stupeur règne dans cette grande cité; elle a vu se lever le jour de sa destruction. Une foule éperdue remplit les temples, se prosterne au pied des autels, inonde le parvis de ses larmes et invoque la clémence du Seigneur. Les vierges, les pontifes, parcourent les rues en procession; leurs cris, leurs gémissements, donnent à ce triste cortége la pompe d'un dernier deuil, et tel est cependant l'étrange acharnement de l'esprit de secte et de parti, qu'au moment de périr, la haine des schismatiques contre les orthodoxes éclatait encore; au bord de l'abîme qui devait les réunir, ils se maudissaient. « Insensés! s'écrie à cette occasion l'historien Ducas, quand même l'ange que vous » attendiez eût apparu à vos yeux, vous auriez refusé son secours si la réunion » des deux Églises vous avait été proposée par lui comme condition de votre » salut. »

Dans cette extrémité, l'empereur, conservant seul un courage inébranlable, rassemble ses guerriers, convoque les grands et les sénateurs. « Compagnons, » dit-il, voilà notre dernier triomphe ou notre dernière heure; nos périls sont » grands, mais il n'en est point qu'un courage ferme ne puisse vaincre.

» Vos ancêtres ont dompté le monde armé contre eux; depuis plusieurs » siècles, nous avons résisté aux attaques perpétuelles des Persans, des Sarra- » sins, des Scythes, des Bulgares, des Huns et d'une foule innombrable de Bar- » bares. Ces mêmes Turcs qui nous attaquent ont souvent fui devant nous : ils » n'ont dû leur force apparente qu'à nos funestes dissensions ; soyons unis, ils » ne pourront nous résister.

» Vingt fois leurs armes se sont brisées devant nos murailles; récemment » encore, Amurat s'est vu repoussé loin de nos remparts; il y a peu de jours, » votre vaillance a fait reculer les soldats de Mahomet ; nos fossés, nos champs, » leurs retranchements même, sont jonchés de leurs blessés et de leurs » morts. Le nouvel assaut que prépare le sultan n'est qu'un dernier effort » tenté par le désespoir.

» L'Europe s'arme pour nous; Huniade et ses Hongrois s'approchent; une » escadre vénitienne traverse la mer pour nous secourir; encore un jour de » courage, et tout est sauvé!

» Nous défendons ce que les hommes ont de plus sacré : notre religion, notre » patrie, notre liberté. Méritons, dans une si sainte cause, la protection divine, » par l'aveu, par le repentir de nos fautes. J'en donne l'exemple : s'il est quel- » qu'un de vous que j'aie offensé, comme prince, comme frère, comme chré- » tien, je lui en demande l'oubli.

» La gloire nous attend, la patrie nous appelle, les ombres de nos héros » nous contemplent; marchons. Je partagerai avec vous tous les périls du » combat, comme tous les fruits de la victoire ; mais si Constantinople tombe, » si mes braves compagnons périssent, je ne leur survivrai pas. »

On ne répond à cette oraison funèbre de l'empire que par des larmes, que par des sanglots : chacun jure de vaincre ou de mourir.

Le canon des musulmans se fait entendre; le signal du combat se donne. Constantin rentre quelques instants dans la demeure impériale, embrasse sa famille, revêt son armure, et sort du palais des Césars, qu'il ne doit plus revoir.

Il se rend en personne au poste de Saint-Romain, contre lequel Mahomet devait diriger sa principale attaque; le commandant général Justiniani, avec un corps d'élite de Grecs et de Génois, défendait la porte Dorée et la porte de la Fontaine; le long du port, près de la tour de l'Hippodrome, Juliano, avec ses Catalans et ses Espagnols, faisait tête aux ennemis; le cardinal-légat, suivi d'une troupe d'Italiens, devait combattre à la pointe de Saint-Démétrius ; les Candiotes gardaient la porte Horéa; la défense de la partie de la ville située sur le port était confiée au grand-duc Notaras et aux matelots. Des corps de réserve, placés en différents lieux, devaient se porter aux points les plus menacés; Minotto, baile de Venise, veillait à la garde du palais. Cantacuzène et Nicéphore Paléologue étaient chargés de maintenir le peuple, d'apaiser les émeutes et de prévenir les trahisons.

Un grand nombre de prêtres et les moines de Saint-Basile descendirent de l'autel et coururent à la brèche; l'empereur parcourait activement tous les

postes; son ardeur encourageait les braves, sa fermeté rassurait les timides.

Au lever de l'aurore, les Ottomans donnent, par terre et par mer, l'assaut général; toute l'artillerie du sultan s'approche des murs; les proues des galères et leurs échelles d'escalade menacent les remparts du havre; les fossés sont bordés de fascines; les lignes musulmanes s'avancent si serrées, si continues, qu'un historien les comparait à une longue corde tressée et fortement tordue.

Les murs, précipitamment réparés, cèdent aux coups des foudres qui les écrasent; de larges brèches s'ouvrent; les musulmans s'y précipitent en foule, brûlant de remporter la palme de la victoire ou celle du martyre.

Les intrépides compagnons de Constantin, plus difficiles à renverser que leurs murailles, repoussent, foudroient, précipitent dans les fossés ces premiers assaillants : dans cette dernière lutte de l'ancien monde contre le nouveau, les armes de l'antiquité, celles des temps modernes, semblaient s'unir pour attaquer et pour défendre la ville des Césars. L'air, obscurci par des nuées de javelots et de flèches, retentissait à la fois du bruit sourd des lourds rochers lancés par des catapultes, du sifflement des balles, de l'éclat terrible du canon.

L'obscurité répandue autour des combattants par la poussière, par la fumée, était dissipée à chaque instant par les éclairs de la poudre, par les flammes du feu grégeois; partout on entendait un mélange affreux d'imprécations, de prières, du tintement des cloches alarmantes, du retentissement de l'airain tonnant, du cliquetis des armes, des cris de la haine et de la vengeance, du son aigu des clairons, du chant de guerre et des clameurs des mourants.

Mahomet relève le courage de ses soldats vaincus; d'autres troupes renouvellent l'attaque : depuis longtemps une foule de Grecs et de Romains, nés dans les provinces conquises par les musulmans, avaient changé de culte et de nom. Les anciens défenseurs de l'empire, le cimeterre à la main, le turban sur la tête, viennent consommer la ruine de leur patrie, et les légions de l'Anatolie et de la Romanie, conduites par leurs pachas, s'élancent contre les murailles de cette capitale qu'autrefois leurs pères enrichissaient de la dépouille des Barbares.

L'Alcoran les arme contre l'Evangile. Mahomet, à leur tête, excite par sa voix terrible leur fanatisme aveugle; derrière eux sont placés des bourreaux qui ne leur laissent que le choix de la mort sur la brèche ou de la mort dans la fuite.

Leurs cohortes chargent successivement les chrétiens qui bravent leurs efforts; les fossés, comblés par des milliers de cadavres entassés, servent de pont et de passage aux troupes qui les suivent : enfin Constantin, excitant les Grecs à sauver, par un dernier effort, leur culte, leur prince, leur patrie, s'élance au delà de la brèche, enfonce, disperse, extermine les assaillants, et les force à laisser un vaste intervalle entre la ville et leur armée.

Tant de triomphes contre une masse d'ennemis toujours renaissante avaient épuisé la force et le sang des héros chrétiens. Dans ce moment les janissaires,

que Mahomet tenait en réserve et qui n'avaient point encore combattu, s'ébranlent, marchent, s'avancent; le sultan à cheval les précède, armé d'une massue; une garde d'élite l'entoure; il presse leur course de la voix et du geste; une montagne de morts les aide à s'élever au niveau des remparts, une musique guerrière, couvrant les murmures de l'effroi et les cris des blessés, anime l'ardeur des assaillants.

Les Grecs réunis rassemblent toutes leurs forces pour lutter contre ce dernier péril; de toutes parts les foudres du canon, le choc des glaives et des cimeterres, font retentir leur affreux tumulte.

Hassan, janissaire d'une force prodigieuse, s'élance le premier sur les créneaux; frappé de plusieurs glaives, percé de plusieurs lances, il tombe, se relève, franchit le rempart et retombe encore expirant, mais vainqueur.

Une foule de vengeurs l'ont suivi; le courage cède au nombre; la première enceinte est forcée; enfin un événement funeste décide le sort de cette journée; Justiniani, blessé, ne peut plus soutenir le poids des armes; en vain Paléologue lui représente l'imminence du danger; il s'éloigne, se jette dans une barque, fuit à la fois l'honneur et la mort, et fait voile pour l'Archipel.

Sa retraite décourage les troupes : vainement Constantin veut les rallier et les conduire en ordre à la seconde enceinte, elles ne l'écoutent plus.

Tous, entraînés par la terreur, se précipitent vers un étroit passage; leur foule l'obstrue; les janissaires se jettent avec fureur sur eux; ce n'est plus un combat, c'est un horrible carnage; tous ces braves tombent sous le cimeterre musulman.

Constantin désespéré s'écrie : « N'existe-t-il plus un chrétien qui puisse, en » m'ôtant la vie, m'épargner l'opprobre de la captivité ou le malheur de périr » sous le fer d'un infidèle? » Aucune voix ne lui répond. Furieux d'avoir survécu un moment à l'empire, il se jette au milieu des rangs ennemis, immole à sa vengeance un grand nombre de victimes, et, percé de coups, disparaît dans la foule des morts.

Lorsque la capitale d'un empire s'écroule, il n'est plus de place honorable pour le prince que la brèche; elle doit être son trône ou son tombeau.

Constantin Dragosès y périt, et par une mort glorieuse, le dernier maître de l'empire se montra digne de porter le nom du grand Constantin qui l'avait fondé.

L'armée musulmane victorieuse entre et se répand à grands flots dans la ville conquise; un siége de cinquante sept jours a fait disparaître quinze siècles de gloire : la veille encore Constantinople, dépôt des triomphes, des trophées, des richesses de l'univers, offrait aux regards une image vivante de Rome et de la Grèce; on y voyait des Césars, des Augustes, des patriciens, un sénat, des licteurs, des faisceaux, une tribune, des cirques, des assemblées du peuple, des lycées, des académies, des théâtres; en un instant le fer de Mahomet a tout détruit, et les derniers vestiges de l'ancien monde ont disparu.

Une soldatesque furieuse se livre sans frein à l'affreuse licence de la victoire, le palais est forcé; la famille impériale se voit livrée aux plus honteux outrages; le consul de Venise est décapité.

Le sang inonde les rues; quarante mille citoyens sont égorgés; soixante mille, plus infortunés, se voient jetés dans les fers.

La foule immense d'un peuple crédule remplissait cependant encore l'Eglise de Sainte-Sophie et l'enceinte du cirque, attendant l'apparition de l'ange annoncé par des moines imposteurs; un coup de foudre dessille leurs yeux, leurs barbares vainqueurs accourent : les Turcs féroces se précipitent sur eux; ils s'emparent des vierges saintes, se les disputent avec furie; leurs cheveux épars, leurs larmes, leurs bras levés vers le ciel, semblent augmenter leurs charmes et enflammer les impudiques désirs des Barbares. Rangs, dignités, vertus, force, faiblesse, richesse, pauvreté, tout se voit confondu dans un malheur commun : le patricien, l'artisan, le prêtre, le guerrier, le prince, le mendiant, le vieillard, l'enfant, la mère de famille éplorée, la courtisane tremblante, sont enchaînés deux à deux au hasard, et livrés aux caprices de leurs farouches maîtres : la dévastation se répand également dans les palais, dans les cabanes, dans les monastères; elle engloutit les trésors de plusieurs siècles.

Cette scène de désolation et de pillage dura deux jours; enfin, rassasiés de sang et gorgés d'or, les vainqueurs, dans leur délire, portaient déjà la hache destructive sur les édifices publics; mais Mahomet parut; sa voix redoutable commanda le silence et rétablit l'ordre; il accorda la vie et la liberté à tous les chrétiens échappés aux calamités de ces journées sanglantes. La sécurité rentra dans les asiles domestiques; les vaincus obtinrent la liberté du culte; un tribut fut le prix de leur repos, si on peut donner ce nom à une humiliante servitude.

Mahomet voulut seulement que la magnifique église de Sainte-Sophie, nommée par les Grecs *le second firmament*, devînt, après avoir été purifiée par des parfums, la principale mosquée des musulmans. En même temps, pour satisfaire la piété des Grecs, il leur laissa nommer un patriarche, l'investit lui-même de sa dignité, et lui accorda les priviléges dont ses prédécesseurs avaient joui sous le règne des Césars. L'élection tomba sur Gennadius, ce moine fanatique, éternel flambeau de discorde entre les Grecs et les Latins.

On ignorait encore le sort de l'empereur; enfin ses brodequins de pourpre firent reconnaître, au milieu d'une foule de morts, ses restes défigurés. Mahomet fit placer sur le haut de la colonne de Justinien la tête de ce prince infortuné, trophée affreux de sa victoire, et son corps embaumé fut envoyé par le sultan à tous les princes de l'Asie.

En vain les auteurs arabes, et Voltaire trompé par eux, s'efforcent d'atténuer les horreurs commises par les Turcs et tolérées par Mahomet dans le sac de Constantinople : sans adopter les fables inventées par la haine des Grecs, comme celle d'Irène que Mahomet, dit-on, aimait éperdument, et à laquelle il trancha lui-même la tête afin d'apaiser les murmures des janissaires, et pour leur prouver qu'il était toujours prêt à tout leur sacrifier; sans ajouter foi au conte absurde des quatorze pages éventrés par le sultan pour découvrir celui d'entre eux qui avait mangé un melon, trop d'actions incontestées ont fait

assez connaître la férocité de Mahomet, les vices qui souillaient ses grandes qualités, et les malheurs qu'il fit éprouver à l'empire. Un fait évident réfute ces apologies, que dictèrent longtemps après à Cantemir la crainte et la flatterie : il est certain que la ville de Constantin se trouva tellement dépeuplée après le siége, que Mésembrie et plusieurs autres villes de la Romanie furent contraintes par le sultan à fournir chacune cinq mille habitants pour repeupler la capitale, et dans la suite les autres cités de la Grèce conquises par Mahomet se virent soumises à la même obligation.

En peu d'années les armes de Mahomet subjuguèrent le reste de l'empire; ce sultan dissimulé rassura d'abord les princes tributaires par des protestations pacifiques, que l'effet ne tarda pas à démentir. Le grand-duc Notaras Paléologue, rendu à la liberté, conserva quelque temps les immenses richesses que Mahomet lui reprochait avec mépris de n'avoir pas sacrifiées pour le salut de sa patrie; dans la suite sa fille fut enlevée et conduite au sérail; son fils, menacé d'un outrage infâme, préféra la mort à la honte : il fut décapité avec son père. Les enfants de Phranzès éprouvèrent le même sort. Les Comnène, traités momentanément comme vassaux, perdirent bientôt le trône et la vie.

Démétrius et Thomas, frères de Constantin, régnèrent quelque temps dans la Morée; animés de cet esprit de discorde, fatale cause de la ruine des Grecs, ces princes se disputaient, les armes à la main, les dernières dépouilles de leur famille. Le sultan fomenta leurs dissensions; Thomas, obligé de céder, chercha un asile en Italie, où il finit ses jours. Démétrius se vit contraint, sous le prétexte d'un mariage qui n'était qu'un opprobre déguisé, de livrer sa fille au sultan; elle entra dans le sérail : sa dot fut Athènes, Corinthe et la Morée.

Le sort délivra Mahomet de Huniade, sauveur de la Hongrie; le sultan, en apprenant sa mort, se plaignit avec orgueil de n'avoir plus à combattre d'ennemis dignes de son courage.

Cependant Scanderberg existait encore; c'était le seul monument vivant de l'ancienne gloire de la Grèce : ses armes repoussèrent constamment les efforts redoublés des Turcs. Mahomet lui-même, à la tête de ses terribles janissaires, fut vaincu par cet intrépide guerrier. Mais Scanderberg, prévoyant qu'il ne pourrait résister longtemps à tout l'Orient armé contre lui, se rendit en Italie pour solliciter l'assistance des princes chrétiens; il mourut dans les États de Venise : la gloire de ce héros fut couronnée par l'excessive joie que le conquérant de la Grèce laissa éclater à la nouvelle de sa mort.

Ainsi peu d'années consommèrent la révolution qui renversa l'empire d'Orient; les grands, les ambitieux, les personnages les plus opulents de la Grèce, plusieurs Paléologue même embrassèrent la religion du vainqueur; une partie de la population les imita, l'autre resta tributaire et opprimée. Le despotisme et l'ignorance plongèrent dans les ténèbres ces belles contrées; la civilisation, cédant à la barbarie, disparut de l'Asie et de la Grèce, son premier berceau.

Les muses éplorées se réfugièrent en Italie, et trouvèrent un premier asile dans le Vatican ; enfin le génie des lettres et des arts, après avoir péri dans les flammes de Constantinople, renaquit de ses cendres comme le phénix, pour jeter en Europe un éclat plus brillant et plus durable.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

EMPIRE D'OCCIDENT.

EMPIRE GREC.

EMPIRE LATIN.

SECOND EMPIRE GREC.

TABLE DES SOUVERAINS.

EMPIRE D'OCCIDENT.

EMPIRE D'ORIENT.

EMPIRE GREC.

EMPIRE LATIN.

SECOND EMPIRE GREC.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VOLUME

DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

Y

Z

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

V

Q

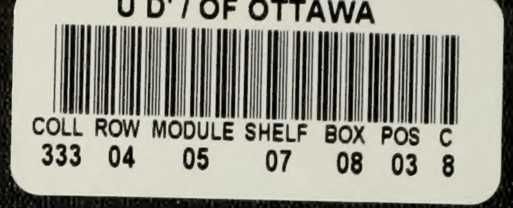
O

P

N

M


a39003 001681278b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 05 07 08 03 8